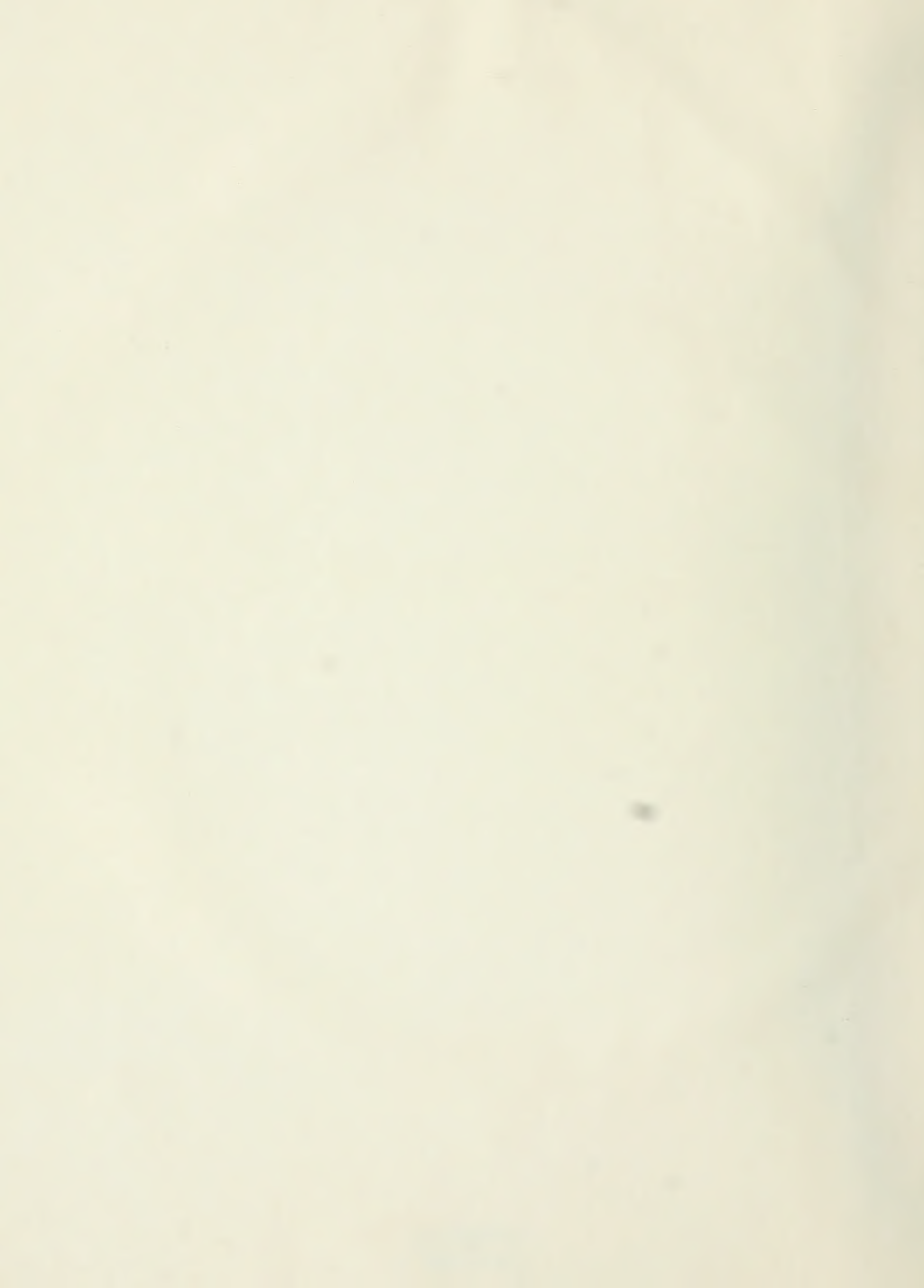


Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





*Bog. Brum*

INTRODUCTION  
A L'HISTOIRE  
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE  
DE  
L'UNIVERS.

---

---

TOME SEPTIEME.

---

---

INTRODUCTION

BY  
J. H. W. H. H. H.

THE  
H. H. H. H. H.

THE  
H. H. H. H. H.



# INTRODUCTION

## A L'HISTOIRE

### MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE

DE

# L'UNIVERS;

Où l'on voit l'origine, la révolution & la situation présente  
des différents Etats de l'EUROPE, de l'ASIE, de l'AFRIQUE  
& de l'AMERIQUE :

Commencée par le Baron **DE PUFENDORFF**, augmentée  
par **M. BRUZEN DE LA MARTINIERE**.

**NOUVELLE ÉDITION,**

Revûe, considérablement augmentée, corrigée sur les meilleurs Auteurs,  
& continuée jusqu'en mil sept cent cinquante,

Par **M. DE GRACE.**

**TOME**

**SEPTIEME**



**A PARIS,**

Chez { **MERIGOT**, pere, Quai des Augustins, près de la rue Gilles-Cœur;  
**GRANGE**, Libraire-Imprimeur, Grand'Salle du Palais, & rue de la Parcheminerie,  
**HOCHEREAU**, l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la Descente du Pont-Neuf, au Phénix.  
**ROBUSTEL**, Quai des Augustins, près la rue Pavée.  
**MERIGOT**, fils, Quai de Conti, au coin de la rue Guénégaud,

**M. DCC. LIX.**

**AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.**

D

18

P95

1753

r. 7

6th spec.



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Qui sont contenus dans le septieme Volume.

<b>C</b>	<b>H A P I T R E P R E M I E R.</b>	<i>Royaume de Macédoine, depuis Alexandre le Grand jusqu'à la conquête des Romains,</i>	Page 1.
<b>CHAP. II.</b>		<i>Royaume de Syrie,</i>	35.
<b>CHAP. III.</b>		<i>Royaume d'Arménie,</i>	64.
<b>ART. II.</b>		<i>Rois de la petite Arménie,</i>	76.
<b>CHAP. IV.</b>		<i>Royaume de Pont,</i>	77.
<b>CHAP. V.</b>		<i>Royaume de Cappadoce,</i>	90.
<b>CHAP. VI.</b>		<i>Royaume de Pergame,</i>	95.
<b>CHAP. VII.</b>		<i>Royaume de Bithynie,</i>	108.
		<i>Dissertations sur les derniers Rois de Bithynie,</i>	114.
<b>CHAP. VIII.</b>		<i>Royaume de Carie,</i>	119.
<b>CHAP. IX.</b>		<i>Histoire des Rois de Thrace,</i>	124.
<b>CHAP. X.</b>		<i>Royaume du Bosphore Cimmerien,</i>	133.
<b>CHAP. XI.</b>		<i>Royaume d'Epire,</i>	141.
<b>CHAP. XII.</b>		<i>Empire de Constantinople,</i>	151.
<b>CHAP. XIII.</b>		<i>Tableau général des différens peuples Orientaux, qui ont causé de grandes révolutions en Asie, en Afrique &amp; en Europe,</i>	298.
<b>ART. I.</b>		<i>Tartares Orientaux,</i>	303.
<b>ART. II.</b>		<i>Tartares Occidentaux,</i>	310.
		<i>Les anciens Huns,</i>	311.
		<i>Tures Orientaux,</i>	314.
		<i>Tures Occidentaux,</i>	ibid.
		<i>Autres branches de Tartares Occidentaux,</i>	315.
		<i>Les Seljoucides,</i>	318.
		<i>Turkomans,</i>	321.
		<i>Les Atabeks,</i>	ibid.
		<i>Sulthans de Kharijme,</i>	324.
		<i>Turkomans du Mouton noir,</i>	325.
		<i>Turkomans du Mouton blanc, ou Bayandouriens,</i>	ibid.
		<i>Mamlucs,</i>	ibid.
		<i>Les Othmans, ou Ottomans,</i>	327.

	<i>Les Mogols,</i>	327.
	<i>Les Timourides, ou les Mogols descendus de Tamer-</i>	
	<i>lan,</i>	334.
	<i>Les Babourides, ou Grands Mogols,</i>	ibid.
	<i>Les Kalmouks, ou Eleutes,</i>	ibid.
	<i>Autres petits Royaumes de Tartarie,</i>	335.
ART. III.	<i>Empire des Khalifs,</i>	336.
	<i>Des Emirs El-Omara,</i>	338.
	<i>Des Ismaëliens, ou Assassins,</i>	ibid.
	<i>Les Aglabites,</i>	341.
	<i>Les Phatimites,</i>	ibid.
	<i>Les Ayoubites,</i>	342.
CHAP. XIV.	<i>Histoire des Croisades,</i>	343.
CHAP. XV.	<i>Empire des Khalifs,</i>	461.
CHAP. XVI.	<i>Empire Ottoman,</i>	479.
CHAP. XVII.	<i>Sophis de Perse,</i>	505.
CHAP. XVIII.	<i>Empire du Grand Mogol,</i>	545.
CHAP. XIX.	<i>Côte de Malabar,</i>	552.
CHAP. XX.	<i>Royaume de Golkonde,</i>	569.
CHAP. XXI.	<i>Royaume de Pégu,</i>	574.
CHAP. XXII.	<i>Royaume de Siam,</i>	576.
CHAP. XXIII.	<i>Royaume de Tonquin,</i>	613.
CHAP. XXIV.	<i>Royaume de la Cochinchine,</i>	616.
CHAP. XXV.	<i>Empire de la Chine,</i>	619.
CHAP. XXVI.	<i>Empire du Japon,</i>	699.
CHAP. XXVII.	<i>Isles de l'Asie,</i>	724.

Fin de la Table.







## EXPLICATION

*Du Fleuron , & des Vignettes du septieme Volume.*

**L**E Fleuron représente l'ancienne & la nouvelle Asie. L'ancienne est désignée par une femme endormie sur une espece de tombeau , & elle est caractérisée par un Génie qui joue avec un Casque, ancien ornement de tête des Guerriers. La nouvelle Asie est reconnoissable par le symbole du Chameau sur lequel elle est placée, & par son urbân à la moderne.

La Vignette du Chapitre I<sup>er</sup>. qu'on voit à la tête de l'histoire de Macédoine, représente Alexandre le Grand, qui rend la Couronne de Carie à la Princesse Ada, derniere Souveraine de ce pays. On emporte le corps de l'usurpateur, & dans un coin de l'Estampe, on aperçoit son épouse qui paroît fondre en larmes.

La Vignette qui est à la tête du Chapitre XII. représente allégoriquement la destruction de l'Empire Grec par Mahomet II. On y voit Constantin que l'Empereur Ottoman fait dépouiller des marques de sa dignité. La scene se passe dans l'Hippodrome.

Le sujet de la Vignette du Chapitre XV. est l'époque du fameux schisme qui divise les Mahométans entre la secte d'Omar & celle d'Ali. Un homme de chaque côté présente la formule des malédictions dont s'accable chaque Parti.

On voit dans la Vignette du XVI<sup>e</sup> Chapitre l'infortuné Bajazet humilié par Tamerlan. On sçait que le plus grand nombre des Auteurs, & les plus exacts, ont justifié la mémoire de Tamerlan en cette occasion, & ils ont fait voir que le Prince Tartare avoit agi noblement avec son prisonnier. On n'a choisi ce sujet, quelque contraire qu'il fût à la vérité historique, que parce qu'il est plus pittoresque.

La Vignette du Chapitre XXV. est la conquête de la Chine par les Tartares Man-tcheoux. On y voit le couronnement d'un jeune Prince Tartare habillé à la Chinoise, que les Chinois sont obligés de reconnoître pour leur Empereur.





# INTRODUCTION

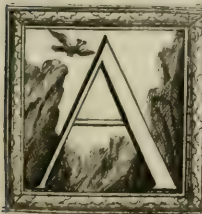
## A L'HISTOIRE

## UNIVERSELLE.

### CHAPITRE PREMIER.

#### ROYAUME DE MACÉDOINE

*depuis Alexandre le Grand jusqu'à la conquête des Romains.*



VANT le regne de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, la Macédoine n'avoit joué qu'un foible rôle, & la situation où elle avoit toujours été ne permettoit pas d'imaginer, qu'on y dût forger les fers qui affer-  
virent la Grece pendant quelque temps. Les grandes qualités de Philippe & ses talents supérieurs en tirant la Macédoine du plus profond abaissement où elle étoit, éleverent cet Etat au plus haut point de gloire.

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

Alexandre, moins prudent & moins politique que son pere, au lieu de travailler à affermir l'Empire dont il devenoit le maître, ne songea qu'à l'agrandir, & l'écrasa sous son propre poids.

Envyré de la folle ambition de faire des conquêtes, il ne fut pas plutôt

*Tome VII.*

A

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

en possession de la Perse, qu'il forma le projet d'aller soumettre les Nations voisines. Il fit de grands préparatifs pour la conquête des Indes, & se mit en marche à la tête de cent vingt mille hommes. Après avoir traversé en dix jours la Bactriane & le Mont Caucaze, ou Parapamise, il entra dans Alexandrie, déposa le Gouverneur de cette ville sur les plaintes des habitants, & nomma Nicanor à sa place. Alexandre se rendit ensuite à Nicée, s'avança jusques sur les bords du fleuve Cophès, d'où il envoya un Hérault sommer les peuples voisins de le reconnoître pour Souverain. Plusieurs Princes effrayés par le récit de ses exploits, se hâtèrent de lui rendre hommage, & de ce nombre fut Taxile, maître d'un Royaume puissant & fertile. La soumission de ce dernier & les offres de services qu'il fit au Roi de Macédoine furent agréablement reçues, & récompensées par de grands présents. Taxile, à la prière d'Alexandre, consentit à servir de guide à Ephesion & à Perdicas, chargés de réduire les peuples qui avoient témoigné peu d'égards aux sommations qu'on leur avoit faites. Astès, Roi de la Peucélotide, perdit la vie & son Royaume en voulant résister. Les Aspiens, les Thyréens & les Arasaciens, petits peuples des environs du fleuve Choës, s'opposèrent vainement au passage des troupes conduites par Alexandre lui-même; ils furent bientôt mis en fuite, & totalement défaits. Les habitants de Nysa se rendirent d'eux-mêmes, & Alexandre les traita avec beaucoup de bonté.

Les autres peuples se rassemblèrent, formèrent une armée & attaquèrent les Macédoniens. La bataille fut sanglante, & Alexandre ne dut la victoire qu'à l'extrême valeur de ses troupes, qui avoient à combattre des hommes animés par la fureur & le désespoir. La prise de Mazaga suivit de près, malgré la vigoureuse défense des habitants. Le Roi de Macédoine reçut un coup de fleche à la jambe en montant à l'assaut pour s'emparer de cette ville, & il fut repoussé plusieurs fois. Enfin la Reine Cléophas qui y commandoit lui apporta de grands présents, & implora la clémence du vainqueur. Alexandre fit une réception favorable à cette Princesse & lui rendit sa couronne; & on prétend qu'elle eut au bout de quelque temps un fils qui régna après elle. Les Baziréens & les Oréens furent ensuite réduits, & la fortune qui n'abandonna jamais Alexandre dans ses entreprises, lui fit surmonter en toute occasion les difficultés qu'il rencontroit. Eryce ou Aphrice à la tête d'une armée auroit pu donner de l'occupation aux Macédoniens; mais il fut assassiné par ses troupes qui, appréhendant le ressentiment d'Alexandre, lui présentèrent la tête de leur Général. Depuis cet événement le Roi de Macédoine ne trouva plus d'obstacles jusqu'au fleuve Indus, sur les bords duquel il arriva en treize jours de marche. Il fit reposer son armée pendant un mois, traversa ensuite le fleuve & se remit en marche. Omphis, à la tête d'un corps de troupes, vint alors à sa rencontre, lui apprit la mort de son pere Taxile, & lui remit ses Etats entre les mains. Alexandre touché du procédé d'Omphis, lui permit de prendre le diadème & le nom de Taxile, le rendit possesseur du Royaume de son pere, & lui fit de magnifiques présents.

Cependant Abisare & Porus qui regnoient tous deux au-delà de l'Hindus, se déterminèrent à s'opposer aux progrès d'Alexandre. Abisare changea bientôt de sentiment, & fit ses soumissions; mais Porus plus hardi



& plus courageux, s'avança vers les frontières de son Royaume avec une armée forte de cinquante mille hommes de pied, de trois mille chevaux, & d'un grand nombre de chariots armés & d'éléphants. Alexandre, informé des résolutions du Prince Indien, prit les troupes de Taxile, quelques éléphants, & campa sur le rivage de l'Hydaspe, vis-à-vis de celui où Porus l'attendoit. La fonte des neiges avoit tellement grossi les eaux du fleuve, que le passage en paroïsoit impraticable. Alexandre, que cet obstacle ne rebutoit pas, examina lui-même si l'on ne trouveroit pas quelque endroit par où on pût tenter le passage sans que l'ennemi s'en apperçût. Ses recherches ne furent pas inutiles; il découvrit un peu plus haut une île remplie de grands arbres, & propre à cacher un certain nombre de soldats. Il forma aussitôt le projet de se servir de ce lieu, & après avoir donné des ordres dans son camp, il se rendit vis-à-vis de l'île avec sa phalange & l'élite de son armée. Une grande obscurité qui suivit un violent orage favorisa les desseins d'Alexandre; ce Prince fit le trajet sans opposition, & aborda enfin au rivage désiré.

Il rangea aussitôt ses soldats en bataille, & s'approcha de l'armée Indienne. Porus, ne pouvant croire qu'Alexandre eût eu la témérité de traverser le fleuve, se contenta d'envoyer un de ses fils à la tête d'un détachement pour aller reconnoître quelles étoient les troupes qu'on voyoit avancer. Le jeune Prince attaqua bientôt Alexandre, mais le bonheur ne répondit pas à son courage; il fut tué, ainsi qu'un grand nombre des siens, & les autres furent mis en fuite. Le Roi Indien instruit de la mort de son fils & de l'arrivée d'Alexandre, se trouva dans un fâcheux embarras. Il n'osoit dégarnir le rivage, parce qu'il appréhendoit que les troupes Macédoniennes ne profitassent du moment pour traverser le fleuve. D'un autre côté, il sentoit la nécessité d'aller à la rencontre de son ennemi. Il prit ce dernier parti, & laissant quelques troupes sur les bords de l'Hydaspe, il marcha avec le reste de son armée contre Alexandre. La victoire fut long-temps disputée, & elle ne se seroit pas encore sitôt déclarée en faveur des Macédoniens, si les éléphants n'eussent mis le désordre parmi les Indiens, & si les troupes qui étoient au-delà du fleuve ne fussent arrivées au secours d'Alexandre. Porus, percé de plusieurs coups, se défendit jusqu'à ce qu'il n'eût plus la force de soutenir ses armes. Alors on l'emporta dans sa tente, & Alexandre qui avoit conçu une singulière estime pour sa valeur, employa divers moyens pour le porter à se rendre. Un des amis de Porus scut enfin l'engager à paroître devant le Roi de Macédoine. Le Prince Indien parla en cette occasion avec tant de grandeur d'ame & de fermeté, qu'Alexandre, non content de lui rendre le trône qu'il avoit occupé, agrandit encore ses Etats par les nouvelles conquêtes qu'il fit.

Alexandre fut plus flatté de sa victoire sur Porus que de toutes celles qu'il avoit remportées jusqu'alors, & pour en conserver la mémoire, il fit bâtir une ville qu'il nomma Nicée. Tous ceux qui s'étoient signalés dans la bataille furent récompensés magnifiquement; on offrit des sacrifices & on célébra des jeux publics. La terreur des armes d'Alexandre obligea un grand nombre de villes & de bourgades à faire hommage à ce Prince par leurs Députés. Le Roi de Macédoine satisfait de leur soumission en augmenta

le Royaume de Porus qui l'accompagnait. Reconnu pour Souverain dans tout le pays au-delà de l'Hydaspe, Alexandre s'embarqua sur l'Aceline qu'il passa avec de grandes difficultés, & après avoir perdu plusieurs de ses soldats. Arrivé de l'autre côté, il chargea Cratere, Cenus & Ephestion de soumettre les pays en deçà de l'Hydraote, pendant qu'il alloit subjuguier les peuples au-delà de ce fleuve. Il prit Sangala, fit tuer les Indiens qui s'y étoient retirés après avoir été battus, & détruisit jusques dans leurs fondements les murailles de la ville. La sévérité qu'il montra en cette occasion intimida les peuples voisins, qui se soumirent sans résistance. Sopite & Phégelas, tous deux Rois de quelques-unes de ces contrées, vinrent trouver Alexandre, lui offrirent de grands présents, & l'engagerent à séjourner plusieurs jours dans leurs palais. Cependant les soldats Macédoniens informés que les Indiens, contre qui on vouloit encore les mener, étoient les plus redoutables & les plus nombreux du pays, commencèrent à murmurer hautement. Alexandre employa vainement tous les moyens qu'il put imaginer pour les encourager, ils s'obstinèrent à demander leur retour dans la Macédoine, & le Roi céda enfin à leur desir.

Avant que de se mettre en marche, Alexandre voulant que les Indiens qui ne l'avoient pas vu pensassent qu'il étoit un homme extraordinaire, fit dresser douze autels d'une prodigieuse hauteur, avec des inscriptions fastueuses. Il laissa aussi des armes & plusieurs meubles d'usage journalier, & eut soin qu'on les fit beaucoup plus grands qu'ils ne devoient l'être. En partant du pays, il en donna le gouvernement à Porus, repassa l'Hydraote, & arriva sur les bords de l'Aceline, où il se prépara à retourner par l'Océan. On construisit un grand nombre de galeres, & lorsqu'elles furent en état toute l'armée s'embarqua, & suivit le cours de l'Aceline. Après quelques jours de navigation, Alexandre descendit sur le rivage, & entra dans le pays des Malliens & des Oxydraques, peuples les plus belliqueux de ces contrées. Il attaqua d'abord les nations voisines, qui se défendirent si vigoureusement, que plusieurs Macédoniens perdirent la vie. La résistance de ces Indiens ne put les sauver; réduits à s'enfermer dans la dernière de leurs villes, & n'espérant plus tenir davantage, ils mirent le feu à leurs maisons, & se précipitèrent dans les flammes avec leurs femmes & leurs enfants.

Alexandre marcha ensuite contre les Malliens qui s'étoient joints aux Oxydraques, & leur livra bataille. Ces peuples, après s'être défendus quelque temps, prirent la fuite, & se sauverent dans la ville la plus proche & la mieux fortifiée. Ils y furent bientôt assiégés, & le Roi de Macédoine ne tarda pas à faire monter à l'assaut. L'ardeur téméraire de ce Prince pensa lui coûter la vie; arrivé sur le rempart, il se précipita seul dans la ville, & se trouva ainsi exposé à tous les coups. Ses soldats cependant faisoient tous les efforts imaginables pour parvenir jusqu'à lui, & si plusieurs Capitaines n'eussent sauté des murailles en bas, & ne l'eussent convert de leurs boucliers, il seroit tombé entre les mains des Indiens. Les soldats réussirent enfin à enfoncer une des portes, & il étoit temps qu'ils approchassent, car ceux qui défendoient Alexandre étoient prêts à succomber. Les troupes Macédoniennes furieuses de voir leur Roi étendu sur la poussière & sans mouvement, crurent qu'il étoit mort, & massacrèrent les Indiens sans distinction

d'âge ni de sexe. Pendant qu'elles s'occupoient ainsi de leur vengeance, Alexandre fut transporté dans sa tente, où on lui tira du corps le trait qui l'avoit blessé. Il soutint l'opération avec beaucoup de fermeté, mais le sang qu'il perdit lui causa une foiblesse qui effraya ses courtisans. Cet accident n'eut pas néanmoins de suites dangereuses, & sa santé se rétablit en peu de temps. Les Oxydraques vinrent alors lui faire hommage, & Alexandre reprit la route de l'Océan. Plusieurs peuples lui firent leurs soumissions sans attendre à y être contraints par la force des armes, & ceux qui résistèrent furent vaincus. Les Orites & les Ichthyophages furent du nombre des derniers, & donnerent de l'occupation aux Macédoniens, qui eurent à souffrir la disette des vivres & plusieurs maladies avant que de venir à bout de réduire ces peuples.

Le Roi de Macédoine après cette victoire entra dans la Carmanie, & y reçut les compliments des Gouverneurs des Provinces voisines. Il confirma les uns dans leurs places, & en dépouilla ceux dont les peuples se plaignoient. On célébra ensuite des fêtes & des jeux solennels sur la nouvelle que la flotte, qu'on croyoit perdue, étoit arrivée. Alexandre, sur le point de se rendre dans la Perse, fut informé de la mort de celui à qui il avoit confié le gouvernement de ce pays. Orsine, homme distingué par la noblesse de son origine, s'étant chargé de l'administration de la Province, vint à la rencontre du Roi de Macédoine, & fit de grands présents à ce Prince & à toute sa Cour. L'Eunuque Bagoas piqué d'avoir été oublié dans la distribution des dons qu'Orsine avoit faits, s'en vengea en l'accusant de s'être emparé des richesses qu'on ne trouvoit plus dans le tombeau de Cyrus. Alexandre ajouta foi à cette imposture, & condamna à la mort le Seigneur Persan, dont il ne reconnut l'innocence que quelque temps après.

Pendant le séjour que le Roi de Macédoine fit à Suse, il oublia en quelque sorte son ardeur militaire, & s'abandonna au luxe, aux plaisirs & à la débauche. Il épousa dans un même jour Barsine, fille aînée de Darius & Parysatis la plus jeune des filles d'Ochus, quoiqu'il se fût déjà marié dans la Bactriane, avec Roxane, fille d'Oxyaste. Ses principaux favoris, à son exemple & par ses ordres, prirent pour femmes les filles des plus grands Seigneurs de la Perse. Ephestion eut Dripetis, seconde fille de Darius; Cratere eut Amestris, niece du même Prince; Perdicas eut la fille d'Atropate, & Ptolémée celle de Spitamene. La magnificence qui s'observa dans la célébration de ces mariages, & l'affectation d'Alexandre à donner aux Perses les plus grandes marques de faveur, causèrent une violente jalousie aux troupes Macédoniennes. Elles murmurèrent, & tintent même des discours séditieux, que le Roi crut devoir punir, en confiant la garde de sa personne à trente mille jeunes Perses qu'on lui avoit amenés, & en faisant donner la mort aux plus mutins de ses anciens soldats. Les autres se repentant bientôt d'avoir trop écouté leur ressentiment, implorèrent la clémence de leur Prince, qui consentit à leur pardonner.

Cependant Harpalus qui avoit été chargé de la garde des trésors de Babylone, & qui en avoit dissipé une partie à son usage, dans l'espérance qu'Alexandre ne reviendrait point de son expédition des Indes, apprit que ce Prince étoit triomphant. Cette nouvelle épouvanta Harpalus, & il se



sauva dans l'Attique avec une somme considérable & six mille hommes de guerre. Les Athéniens appréhendant le ressentiment d'Alexandre, refusèrent constamment toutes les offres que leur fit Harpalus, & l'obligèrent à sortir de l'Attique. Ce fugitif se retira en Crete, où il périt dans la suite par la trahison de Thimbron. Aussitôt que le Roi de Macédoine fut informé de la fuite d'Harpalus, & des démarches qu'il faisoit pour soulever le peuple d'Athènes, il songea à traverser ses projets; mais instruit de la conduite des Athéniens, Alexandre tourna ses vûes d'un autre côté.

La Macédoine étoit alors agitée par deux puissantes factions. Olympias, à la tête de l'une, s'étoit emparé de l'Epire, & l'autre avoit placé Cléopâtre sur le trône de Macédoine. Les Chefs de ces deux Partis se plaignoient chacun à Alexandre de ceux qui leur étoient opposés, & s'accusoient réciproquement de manquer à la fidélité qu'on lui devoit. Le Roi profitant des avis qu'il recevoit, soupçonna Antipater d'exercer la souveraine autorité sous le nom de Cléopâtre, & il lui envoya ordre de se rendre en Asie, & de céder à Cratere le titre de Gouverneur de la Macédoine. Antipater feignit d'obéir; mais il différa son départ si long-temps, qu'il ne sortit pas du Royaume. Alexandre se mit bientôt en marche, & après avoir traversé différentes Provinces en assez peu de temps, il s'arrêta à Ecbatane. Le séjour qu'on fit dans cette ville devint funeste à plusieurs Courtisans. Pour plaire à leur Roi, qui leur montrait l'exemple, ils se plongèrent dans les excès les plus honteux, & payerent de leur vie une si basse complaisance. Ephestion, favori d'Alexandre, sortant un jour d'un festin, où l'on s'étoit fait honneur de boire au-delà de toute mesure, fut attaqué d'une fièvre violente, & ne voulant observer aucun régime, il mourut au bout de quelques jours.

La douleur d'Alexandre, en apprenant la mort d'Ephestion, fut des plus vives, il ne put quitter son corps, & resta trois jours sans prendre de nourriture. Enfin cedant aux pressantes sollicitations de ses amis, il consentit à se montrer à son armée: mais pour charmer ses chagrins, il voulut qu'on les partageât, & que tout le monde prit le deuil avec lui. Le Médecin qui avoit traité Ephestion dans sa maladie fut mis en croix, à cause qu'il ne l'avoit pas guéri, & on consulta Jupiter Ammon pour sçavoir quels honneurs on devoit rendre au favori du Roi. Alexandre, à qui l'affliction suspendoit le goût de la débauche, fondit sur les Cosséens soupçonnés de vouloir se révolter, & les massacra sans distinction d'âge ni de sexe (1). Les Courtisans cherchant à flatter le Roi, lui proposèrent de faire l'Apothéose de son favori, & la décision de l'Oracle ayant été conforme à ce conseil, Alexandre fit travailler avec ardeur à le mettre en exécution. Le catafalque fut élevé dans une des Places de Babylone, & Diodore de Sicile rapporte qu'il n'y avoit jamais eu de pompe funebre comparable à celle d'Ephestion. Alexandre fut le premier à offrir des sacrifices à ce nouveau Dieu, exemple qui fut suivi par ses Officiers; on célébra ensuite des jeux funebres, qu'on termina par des repas somptueux.

(1) Plutarque rapporte qu'Alexandre donna à ce carnage le nom de *Sacrifice de la consécration d'Ephestion*.

Toutes les cérémonies étant achevées, le Roi de Macédoine projetta de nouvelles conquêtes, & s'avança jusqu'au lac Pallacope, où il jeta les fondemens d'une ville. De-là il se rendit à Babylone, & s'occupa à faire relever les ruines du Temple de Belus, ouvrage qu'il avoit commencé avant l'entière défaite de Darius, & qui avoit été interrompu jusqu'alors. Les excès de la table, auxquels Alexandre se livra de nouveau, abrégèrent sans doute sa vie, & il mourut, selon toutes les apparences, de la même manière que son favori. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut empoisonné. Quoi qu'il en soit, il tomba malade après avoir passé la nuit à table chez Médius de Thessalie. Il languit pendant plusieurs jours, expira à l'âge de trente-deux ans & huit mois, & son regne avoit été d'environ douze ans & demi. Sur le point de mourir il avoit donné son anneau à Perdicas, en lui recommandant de faire transporter son corps au Temple d'Ammon. Ses Officiers lui ayant demandé à qui il laissoit l'Empire, il répondit que c'étoit au plus digne d'entr'eux. Les soldats certains de sa mort poussèrent de grands cris, mais le désespoir de Syfigambis surpassa de beaucoup leur affliction. Aussitôt qu'on lui eût annoncé cette triste nouvelle, on la vit déchirer ses habits, s'arracher les cheveux, & enfin s'abandonner à la plus violente douleur. Elle refusa toute consolation, & mourut au bout de cinq jours. Statira sa petite-fille, femme d'Alexandre, fut tuée, ainsi que sa sœur veuve d'Ephestion, par Roxane qui les avoit attirées toutes deux près d'elle. Perdicas, seul confident de cet assassinat, aida Roxane à le cacher, en jettant les Princesses dans un puits qu'il combla ensuite.

La jalousie que tous les Capitaines d'Alexandre se portoient, & l'ambition qu'ils cachioient au fond de leurs cœurs pendant la vie de ce Prince, éclatèrent bientôt après sa mort. Chacun s'efforça néanmoins de dissimuler encore quelque temps ses véritables sentimens, & Perdicas déclara à tous les principaux Officiers de l'armée, qu'il renonçoit à la puissance que pouvoit lui donner l'anneau qu'Alexandre lui avoit remis dans ses derniers moments. Le désintéressement apparent de Perdicas le mit en droit de faire les premières propositions sur la nécessité de choisir un Chef de l'Empire des Macédoniens, en attendant la naissance de l'enfant dont Roxane étoit enceinte. Nérarque, sans désapprouver entièrement l'avis de Perdicas, loua son zèle pour la famille Royale, mais remontrant qu'il n'étoit pas sûr que Roxane eût un fils, & que d'ailleurs la tutelle de cet enfant occasionneroit peut-être bien des troubles, il fit entendre qu'on devoit déférer la couronne à Hercule qu'Alexandre avoit eu de Barsine, veuve d'un Seigneur de Perse. Les soldats firent voir par leurs cris & leurs murmures que ce choix ne leur plaisoit pas, & on fut obligé de délibérer de nouveau. Les contestations commençoient à indisposer les esprits, lorsque Méléagre, Chef de la Phalange Macédonienne, nomma Aridée, fils de Philippe & frere d'Alexandre, pour succéder à ce Prince. Les troupes applaudirent hautement, & quoique plusieurs Officiers peu satisfaits fussent sortis du lieu de l'assemblée, Méléagre persista dans son dessein, & ayant envoyé chercher Aridée, qui avoit toujours accompagné son frere, il le fit proclamer Roi sous le nom de Philippe. Cependant Perdicas, Ptolémée & ceux qui s'étoient retirés de l'assemblée quitterent la ville même, & formerent bientôt

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

Mort d'Alexandre, âgé de 32 ans avant J. C.

un Parti opposé à celui de Méléagre. Ce dernier n'avoit mis Aritée sur le trône que pour gouverner sous son nom, parce que ce Prince foible de corps & d'esprit (1) étoit incapable de regner par lui-même. En effet, Aritée chargea totalement Méléagre de la conduite des affaires, déclarant publiquement qu'il le rendoit responsable de tout.

Le nouveau Ministre, revêtu du souverain pouvoir, fit quelques tentatives pour s'assurer de la personne de Perdiccas qu'il redoutoit avec raison. Il ne réussit pas, & fournit à son rival de puissants motifs de vengeance. Perdiccas, Ptolémée Lagus & quelques autres Généraux irrités de la conduite de Méléagre, investirent Babylone, où il étoit enfermé avec le Roi, & réduisirent la ville à de telles extrémités, que la Phalange Macédonienne engagea Eumene (2) à entamer une négociation. Eumene s'acquitta avec succès de la commission dont il étoit chargé, & contenta les deux Partis, en réglant que Philippe Aritée conserveroit le titre de Roi, & que l'autorité seroit remise entre les mains des hauts Officiers, parmi lesquels Méléagre tiendrait le troisième rang. En vertu de cet accommodement la bonne intelligence parut rétablie, & tous les Généraux se rendirent à la Cour. Perdiccas dissimulant le desir qu'il avoit de faire sentir à Méléagre les effets de sa vengeance, commença par s'emparer de l'esprit du Roi. Ensuite, sous prétexte de vouloir punir quelques discours séditieux tenus par les soldats, il en fit mourir trois cents qui étoient attachés plus particulièrement à leur Chef. Méléagre se flattant d'être épargné ne fit aucun effort pour sauver ces malheureux, & son indifférence apparente irrita tellement le reste de la Phalange qu'il en fut abandonné. Perdiccas, qui n'attendoit que cette circonstance pour se défaire d'un rival dangereux, fit assassiner Méléagre dans le Temple même où il s'étoit retiré, comme dans un asyle que ses ennemis n'oseroient violer.

La mort de Méléagre délivroit Perdiccas d'un concurrent, mais les principaux Chefs de l'armée existoient encore, & pouvoient facilement le remplacer. Perdiccas sentit tout ce qu'il avoit à craindre, & pour remédier en quelque sorte à cet inconvénient, il assembla tous les Officiers, & par leur avis, il distribua les honneurs & les gouvernements de la manière suivante: Aritée & un fils que Roxane venoit de mettre au monde, & qui fut nommé Alexandre, eurent le titre de Rois. Antipater, Général de l'armée en Europe, eut le gouvernement des Provinces situées dans cette partie de la

(1) Plusieurs Auteurs prétendent qu'Aritée, fils de Philippe & d'une Danseuse nommée Philline, avoit dans son enfance des dispositions si avantageuses, qu'elles donnerent de l'inquiétude à Olympias. Cette Princesse craignant que son mari ne prit trop d'affection pour Aritée, fit donner à ce jeune Prince des breuvages qui lui troublèrent l'esprit & lui affoiblirent le corps.

(2) Eumene, originaire de Cardie, étoit, suivant quelques Auteurs, d'une naissance peu distinguée. Son pere qui avoit su par son mérite gagner les bonnes grâces de Philippe, jeta les premiers fondemens de la

fortune de son fils. Le Roi de Macédoine connut ce qu'ils valaient tous les deux, & démêlant surtout les talents supérieurs d'Eumene, il le fit passer de plusieurs emplois successifs à celui de Secrétaire. Alexandre le laissa quelque temps possesseur de cette charge, & l'éleva ensuite aux premiers postes de l'armée. Eumene justifia le choix de son maître, & ne se montra pas moins habile à remplir les devoirs de Général, que ceux de Ministre d'Etat. Il étoit au nombre des Capitaines d'Alexandre, lorsque ce Prince mourut, & il ne cessa jamais de faire éclater son attachement inviolable pour la famille Royale.

Terre



Cratere fut revêtu du nom de Protecteur, & obtint le gouvernement d'une partie de la Grece. Perdicas se réserva la réalité de la charge qu'il avoit fait donner en apparence à Cratere, & fut outre cela décoré du titre de Général des troupes de la Maison du Roi. Ptolémée, fils de Lagos, eut l'Egypte, la Libye & cette partie de l'Arabie qui confinoit avec l'Egypte. Cléomene, malgré son peu de mérite, fut nommé Lieutenant de Ptolémée en Egypte. Laomédon obtint la Syrie, Philotas la Cilicie, Pithon la Médie, Eumene la Cappadoce, la Paphlagonie & tout le pays situé sur les bords du Pont-Euxin jusqu'à Trapeze (1). Antigone eut la Pamphylie, la Lycie & la grande Phrygie; Cassandre la Carie; Ménandre la Lydie; Léonat la petite Phrygie. La Thrace en Europe, la Cherfonnese & les pays adjacents jusqu'à Salmydessé, échurent à Lyfimaque, & Séleucus eut le commandement d'un Corps de Cavalerie. A l'égard des autres Provinces de l'Empire d'Alexandre, elles restèrent soumises aux Gouverneurs que ce Prince avoit établis. Perdicas, qui sous le nom du Roi Philippe Aridée, jouissoit d'une autorité absolue, après avoir ainsi partagé les Etats d'Alexandre, pensa aux obseques de ce Monarque, dont le corps étoit resté sept jours sans qu'on songeât à l'embaumer. Un Officier nommé Aridée fut chargé de la pompe funebre, & surmontant les différentes oppositions qu'il rencontra, il fit transporter en Egypte le corps d'Alexandre, où la cérémonie des funérailles se fit avec une grande magnificence, deux ans après la mort de ce Prince.

Cependant tous les Gouverneurs étoient partis pour prendre possession des Provinces qui leur étoient échues. Lyfimaque fut obligé de défendre son gouvernement contre les entreprises de Seurthe, descendu de l'ancienne race des Rois Odrysiens. Ce Prince, à la tête d'une armée, voulut faire valoir les droits de sa naissance; mais Lyfimaque lui livra bataille & le défit entièrement. Eumene, trop foible pour obliger Ariarathe, Roi de Cappadoce, à sortir de ses Etats, où il avoit eu le temps d'assembler des troupes, demanda du secours à Perdicas. Ce dernier envoya aussitôt, au nom des deux Rois, des ordres positifs à Antigone, & à Léonat d'aider Eumene à se rendre maître des Provinces qui lui avoient été données. Antigone refusa ouvertement d'obéir, & Léonat, après s'être mis en marche, tourna ses armes d'un autre côté. Perdicas, informé de la conduite de ces deux Gouverneurs, s'avança avec les deux Rois & une armée considérable jusqu'aux frontieres des Etats d'Ariarathe, battit les troupes de ce Prince, le fit prisonnier, & le condamna à la mort pour assurer à Eumene la possession de sa Province. Il châta ensuite les habitants de Larande & d'Isaure, villes de Pisidie, qui s'étoient révoltées, & résolut d'épouser Nicea, fille d'Antipater. Olympias ne pouvant souffrir un mariage qui devenoit avantageux à Antipater qu'elle haïssoit, fit solliciter secrètement Perdicas d'épouser sa fille Cléopâtre, veuve du Roi d'Epire. Eumene conseilla à Perdicas de se rendre à la volonté d'Olympias, & il se chargea d'aller à Sardes, où Cléopâtre faisoit son séjour, en porter les paroles à cette Princesse.

(1) Ce gouvernement ne fut sans doute donné à Eumene que par un raffinement de politique, & à dessein de l'occuper loin des

Rois de Macédoine; car ces pays n'étoient pas entierement conquis, & on le chargea d'achever de les subjuguier.

Pendant l'absence d'Eumene, Perdicas qui craignoit le ressentiment d'Antipater, conclut son mariage avec Nicea, dans l'intention néanmoins de la répudier par la suite. Les projets qu'ils avoit formés de changer le gouvernement en Macédoine, dont il eseroit se rendre souverain, ne pouvoient s'exécuter qu'en abaissant la puissance d'Antigone. En conséquence, il intenta plusieurs accusations contre lui, & auroit peut-être réussi à le faire condamner, si un événement imprévu ne l'eût obligé de songer à sa propre conservation. Cynane, fille de Philippe & de Cléopâtre, ayant eu d'Amintas son mari une fille nommée Ada ou Eurydice, l'amena à la Cour dans le dessein de la marier à Philippe Aridée. Perdicas, par des raisons de politique ou de haine, s'opposa à cette alliance, & fit tuer Cynane. Les soldats instruits de ce meurtre en murmurèrent hautement, & Perdicas ne trouva moyen de les apaiser, qu'en hâtant la conclusion du mariage de Philippe Aridée avec Eurydice. Antigone profita de l'embarras où Perdicas s'étoit trouvé pour se rendre secrètement à bord de quelques vaisseaux Athéniens, qui le transporterent avec son fils Démétrius dans la Grece, où il engagea Antipater & Cratere à se joindre à lui contre Perdicas.

Les troubles qui agitoient la Cour des deux Rois & plusieurs Gouvernements, ne passèrent pas d'abord jusqu'en Egypte, où Ptolémée usoit de toute son autorité avec tant de sagesse, de clémence & de justice, qu'on venoit de différents endroits de l'Europe & de l'Asie se rendre dans ses Etats. Cratere & Antipater résolus de mettre des bornes aux desseins ambitieux de Perdicas, envoyèrent des Ambassadeurs vers Ptolémée pour tâcher de le mettre dans leur parti. Ptolémée écouta favorablement les propositions qu'on lui fit, & se prépara à unir ses forces à celles de ses nouveaux Alliés. Perdicas informé des mesures qu'on prenoit contre lui, demanda conseil à ses amis, & sur le résultat de leurs délibérations, il se disposa à prendre le chemin de l'Egypte, avec les deux Rois & l'armée qui se trouvoit attachée à ces Princes. Cependant comme on craignoit que Cratere & Antipater ne sortissent de Macédoine pour attaquer Perdicas, on chargea Eumene de s'avancer contre ces deux Gouverneurs, & on donna ordre à Alcétas, frere de Perdicas, & à Néoptoleme, Gouverneur d'Arménie, d'aider Eumene & de marcher sous sa conduite. Alcétas au lieu d'obéir, se déclara neutre à l'approche d'Antipater & de Cratere, & Néoptoleme poussant plus loin la perfidie, attaqua Eumene au moment qu'il sembloit ne pas s'y attendre. Ce Général se doutoit néanmoins du projet de Néoptoleme, & lorsqu'il parut, il le chargea si vigoureusement qu'il le força à prendre la fuite avec trois cents chevaux seulement. Eumene traita avec douceur les troupes qu'il avoit vaincues, & reçut parmi les siennes tous les prisonniers qui voulurent y être incorporés. Ce succès auroit flatté Eumene s'il n'eût connu le peu de disposition de ses soldats à combattre contre Cratere, & s'il n'eût appris qu'il approchoit avec Néoptoleme & Antipater. Eumene tint la nouvelle secrète, & publia au contraire que Néoptoleme & Pigris étoient en chemin, mais qu'il étoit déterminé à aller à leur rencontre dès la nuit même. L'armée sans autre examen obéit aux ordres de son Général, qui eut la précaution d'opposer à Cratere un Corps de Cavalerie étrangère, pendant que le reste des troupes faisoit tête à Néoptoleme. Cratere, malgré sa valeur, reçut une

blessure mortelle, qui causa la dérouté de la Phalange qu'il commandoit, & Néoptoleme fut tué par Eumene. La victoire se déclara ainsi en faveur de ce dernier; mais elle lui attira la haine de ses propres soldats qui ne pouvoient lui pardonner la mort de Cratere.

Dans le temps qu'Eumene rendoit des services essentiels à Perdiccas, celui-ci s'avançoit à grands pas vers l'Egypte. Lorsqu'il fut aux environs de Damas, ses troupes rebutées de ses hauteurs & informées du caractère de douceur de Ptolémée, refusèrent de porter les armes contre ce dernier. Perdiccas, qui voyoit tous les jours déserter un grand nombre d'Officiers & de Soldats, changea de conduite à l'égard des uns & des autres, & obtint par ses caresses & par ses libéralités qu'ils passeroient le Nil avec lui, & attaqueroient Ptolémée. Ce dernier repoussa toujours l'armée de Perdiccas, qui fut contraint de songer à la retraite. Il voulut faire repasser le Nil à ses soldats, mais il en perdit plus de deux mille, & la Phalange irritée de voir qu'on la ménageoit si peu, se révolta. Pithon & d'autres Officiers se retirèrent, & quelques mutins s'introduisirent dans la tente du Général, & le sacrifièrent à leur ressentiment. Personne ne songea à venger la mort de Perdiccas, & comme Ptolémée arriva, lorsqu'on déliberoit sur la conduite qu'on devoit tenir, on l'admit au Conseil, & par son avis on élut Pithon & Aridée pour tuteurs des deux Rois. Ptolémée fit distribuer une prodigieuse quantité de vivres aux troupes, & se concilia les Officiers par de grandes offres de services. Les soldats enchantés du traitement qu'ils recevoient du Gouverneur d'Egypte, n'en conçurent que plus de haine pour leur Général, & loin d'apprendre avec plaisir la nouvelle des victoires remportées par Eumene, ils l'envelopperent dans la proscription publiée contre les parents & les amis de Perdiccas. Atalante sa sœur, femme d'Attale, fut aussitôt égorgée, ainsi que ceux qui tombèrent entre les mains des troupes Royales, & quoiqu'Alcétas eût gardé une honteuse neutralité dans les commencements de la guerre, il fut aussi compris dans la condamnation.

L'armée, après avoir donné des marques sensibles de fureur contre tout ce qui appartenoit à Perdiccas, quitta l'Egypte, & prit le chemin de la Célé-Syrie sous le commandement de Pithon & d'Aridée. Eurydice, femme du Roi Philippe, sûre de l'affection des troupes, s'attribua alors toute l'autorité, sans égards pour les deux tuteurs, qui n'osèrent en marquer leur mécontentement jusqu'à leur arrivée à Triparadise, où on joignit Antipater. Dans le Conseil qui fut tenu en cet endroit, Pithon & Aridée se démisrent de leur charge, dont on revêtit Antipater. Ce nouveau Régent voulut mettre des bornes au pouvoir d'Eurydice; mais cette Princesse s'en plaignit à l'armée, qui se révolta, & auroit massacré Antipater, si Antigone & Séleucus ne l'eussent sauvé au péril de leur propre vie. Les troubles furent apaisés au bout de quelques jours; l'administration se trouva de nouveau entre les mains d'Antipater, & on procéda à faire un nouveau partage des Provinces. On conserva à Ptolémée, l'Egypte, la Libye & les contrées adjacentes; à Laomédon, la Syrie; à Peuceste, la Perse. On donna la Cilicie à Philoxene; la Mésopotamie & l'Arbéletide, à Amphimaque; la Babylonie, à Séleucus; la Susiane, à Antigene; la Caramanie, à Tlepoleme; la Médie, jusqu'aux portes Caspiennes, à Pithon; l'Arie & la Drangiane, à Stafandre; la Parthie,



à Philippe; la Bactriane & la Sogdiane, à Stafanor; l'Arachosie, à Sybirtius; la Parapamife, à Oxyarte, pere de Roxane; la Cappadoce, à Nicanor; la grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie & la Lycie, à Antigone; la Carie, à Cassandre; la Lydie, à Clytus, & la petite Phrygie, à Aridée. Porus & Taxile restèrent possesseurs de ce qu'Alexandre leur avoit donné, & Cassandre fut fait Général de la Cavalerie. Antigone obtint le commandement des troupes de la Maison du Roi, & reçut ordre de poursuivre la guerre contre Eumene. Après ces différents reglements, Antipater prit avec les Rois, la route de la Macédoine.

Eumene averti qu'Antigone étoit déjà en campagne contre lui, se prépara à la défense. Alcétas, frere de Perdiccas, & Attale Commandant d'une flotte, lui amenerent un renfort, au moyen duquel il se vit en état d'accepter la bataille qu'Antigone lui présenta à Orcynium en Cappadoce. Apollonide, un des principaux Officiers de la Cavalerie d'Eumene, ayant passé tout-à-coup dans le parti ennemi, Eumene fut battu, & perdit huit mille hommes. Cette défaite l'obligea à se retirer, & après avoir changé plusieurs fois de retraite, il s'enferma dans Nora avec cinq cents hommes déterminés à courir les mêmes dangers que lui. Antigone alliégea bientôt cette Place; mais comme il s'aperçut qu'elle pourroit l'occuper long-temps, il se contenta d'y laisser un nombre suffisant de troupes, & gagna en diligence la Pisidie, où il surprit Alcétas & Attale. Il fit le dernier prisonnier, & l'autre fut tué par trahison dans la ville de Termesse, où il se croyoit en sûreté.

Antipater étant alors tombé malade en Macédoine, mourut après avoir, par son testament, désigné Polyserchon pour Régent du Royaume. Antigone n'eut pas plutôt appris la mort d'Antipater, qu'il forma le dessein de s'emparer de l'Asie, & de chasser de leurs gouvernements tous ceux qui ne seroient pas dans ses intérêts. En conséquence, il chercha d'abord à réduire le Gouverneur de la petite Phrygie; mais il échoua dans cette entreprise, parce qu'Aridée avoit levé des troupes, & s'étoit mis en état de le repousser. La seconde tentative d'Antigone fut de s'attacher Eumene, & pour cet effet, il lui fit proposer de se reconcilier ensemble, & envoya ordre aux Officiers qui commandoient le blocus de Nora, de lever le siège aussitôt qu'Eumene auroit prêté le serment dont on lui marquoit la formule. Elle étoit conçue en ces termes: *Qu'Eumene s'engageoit à avoir pour amis & pour ennemis ceux qui le seroient d'Antigone.* Eumene en voyant cette formule, mit avant le nom d'Antigone ceux d'Olympias, des Rois & de toute la famille Royale, & signa. Les troupes d'Antigone approuverent ce qu'Eumene avoit ajouté, & dès qu'il eut prêté serment, elles leverent le siège. Lorsqu'Antigone fut instruit de l'adresse dont Eumene s'étoit servi pour échapper de ses mains, il devint furieux, & ordonna à ses Généraux de retourner sur leurs pas, & de s'assurer de la personne d'Eumene. Il étoit trop tard, Eumene avoit déjà gagné le Mont Taurus, accompagné de deux mille Fantassins & de cinq cents chevaux.

Les actions d'Antigone dévoiloient ses projets, & Polyserchon, dont le zele pour la famille Royale paroissoit égal à celui d'Eumene, lui envoya au nom des Rois une commission qui le déclaroit Capitaine Général de l'Asie, & commanda à ceux qui avoient la garde des trésors royaux de lui

compter une somme d'argent. Les Colonels des Argyraspides (1) reçurent en même temps des ordres pour fournir une garde de mille hommes à Eumene, qui refusant l'argent & le titre de Général, promit de servir de tout son pouvoir toute la famille d'Alexandre. Eumene se rendit aussitôt en Cilicie, où il joignit Antigene & Teutame, Commandants des Argyraspides. Il en fut reçu avec une joye simulée, qui ne cachoit que foiblement leur basse jalousie. Eumene feignit d'être satisfait de leur conduite à son égard, & il chercha à gagner leur affection par toutes sortes de moyens. Pour diminuer les marques d'une trop grande autorité, & ôter aux Officiers la sujétion de se rendre chez lui, Eumene publia qu'Alexandre lui étoit apparu pendant la nuit, & lui avoit ordonné de faire dresser une tente qui ne serviroit uniquement que lorsqu'on voudroit s'assembler. Ce stratagème établissoit une espee d'égalité entre les Grands, & augmentoit la valeur des soldats, qui s'imaginoient qu'Alexandre présideroit à tous les Conseils. La prudence d'Eumene & son attention à s'attacher les troupes qu'il commandoit, inquiéterent Ptolémée & Antigone. Le premier se contenta d'écrire aux Argyraspides qu'il leur étoit honteux d'obéir à un homme que la Nation avoit condamné : mais le second plus violent engagea trente Macédoniens à se rendre auprès d'Antigene & de Teutame pour les séduire à force d'argent, & les disposer à se défaire d'Eumene. Ce Général informé de ce qu'on tramait contre lui, assembla les Argyraspides, & leur remontra qu'ils ne pouvoient se prêter aux intentions d'Antigone, qu'ils ne se déclaraissent ennemis des légitimes successeurs d'Alexandre, puisqu'ils serviroient un rebelle. Le discours d'Eumene eut l'effet qu'il en avoit attendu, les soldats rentrèrent en eux-mêmes, & assurèrent leur Général d'un zele à toute épreuve. Eumene profita de ces premiers mouvements de bonne volonté pour passer en Phénicie, à dessein d'enlever cette Province que Ptolémée avoit usurpée. Il prit en effet quelques Places, & auroit sans doute poussé plus loin ses progrès, si l'hiver ne les eût arrêtés, & ne l'eût obligé de disperser ses troupes en différents quartiers. Il ne resta pas néanmoins dans l'inaction, car il employa ce temps à équiper une flotte, à faire construire des vaisseaux dans les ports de la Province. Polysperchon, dont Eumene suivoit parfaitement les vûes, envoya Clytus, Gouverneur de la Lydie, sur les côtes de l'Hellepont, afin d'empêcher les ennemis de passer en Europe, & destina une troisième armée pour s'opposer aux entreprises de Cassandre dans la Grece. Ce dernier outré de la préférence qu'Antipater son pere avoit marquée à l'égard de Polysperchon, se ligua avec Ptolémée & Antigone, & fit jouer plusieurs ressorts pour mettre les villes Grecques dans ses intérêts. Le Régent informé des mouvements de son rival, déconcerta d'abord quelques-uns de ses projets; mais lorsqu'il voulut emporter par la force des armes les villes qui faisoient résistance, il fut toujours malheureux, & se vit enfin obligé de retourner en Macédoine.

(1) Les Argyraspides étoient un Corps de trois mille hommes qui avoit servi sous Alexandre. Le nom qui leur fut donné vint des boucliers couverts d'argent qu'ils portoient comme une marque de distinc-

tion, & comme une preuve de la récompense qu'Alexandre avoit accordée à leur valeur, lorsqu'il étoit prêt à entrer dans les Indes.

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

Son absence ôtant aux Athéniens les secours dont ils avoient besoin pour chasser Cassandre, les contraignit à traiter avec ce dernier, & leur exemple fut bientôt suivi par tous les habitants des villes qui étoient entrées dans la cause de Polysperchon. La nouvelle de la victoire remportée par Clytus sur l'armée navale d'Antigone, consola le Régent de la défection des Grecs. Cet avantage néanmoins n'eut pas de suites favorables; car Antigone résolu de venger sa défaite, en chercha l'occasion avec tant de soins qu'il la trouva, & battit la flotte de Clytus, dont tous les vaisseaux tombèrent au pouvoir d'Antigone, ou périrent dans les flots. Clytus échappa, & il se seroit sauvé sans des soldats qui le reconnurent & le tuèrent. Cette perte ruina les forces de Polysperchon, & augmenta les espérances d'Antigone qui s'avança par l'Asie Mineure, persuadé qu'il vaincroit facilement Eumène. Ce Général avoit prévu l'arrivée d'Antigone, & il s'étoit déjà retiré dans la Perse, malgré les obstacles qu'il trouva dans sa route. Les troupes qu'il commandoit ne montoient plus qu'à quinze mille hommes de pied & cinq cents chevaux; mais il en leva de nouvelles, & les mit en différents quartiers. Dans le temps que l'armée étoit ainsi dispersée, on apprit qu'Antigone s'approchoit à grandes journées. Python & Séleucus lui avoient fourni un renfort considérable, & avoient facilité sa marche jusqu'au Tigre. Eumène rassembla aussitôt ses troupes, & beaucoup supérieur en forces, il arrêta Antigone au passage du Tigre, & le contraignit à rester tout l'hiver dans la Mésopotamie.

Mort de Phi-  
lippe & d'Eury-  
dice.

317.

Une révolution importante qui arriva alors dans la Macédoine, servit à augmenter encore les troubles, & fournit des prétextes à l'ambition des Gouverneurs. Olympias, retirée en Epire pendant la Régence d'Antipater, fut invitée par Polysperchon à rentrer dans la Macédoine. Elle se rendit insensiblement maîtresse de toutes les affaires, & lorsqu'elle jugea son autorité assez affermie, elle fit mourir Philippe Aridée, & envoya à Eurydice un poignard, une corde & de la cigue. Cette Princesse, après avoir souhaité à son ennemie tous les maux qu'elle méritoit, prit la corde & s'étrangla. Olympias, par une suite de cruautés, fit souffrir différents supplices à Nicanor, frère de Cassandre, & aux Macédoniens qui avoient eu des liaisons avec eux. Cassandre faisoit le siège de Tégée en Arcadie, lorsqu'il apprit la nouvelle de ces meurtres. Il se détermina sur le champ à en tirer une vengeance éclatante, & pour l'accélérer, il se hâta de conclure un accommodement avec les Tégéates, & prit le chemin de la Macédoine. Olympias, effrayée de son approche, se renferma dans Pydna accompagnée du jeune Roi Alexandre, de Roxane, mere de ce Prince, & d'une suite nombreuse des Dames les plus distinguées. Elle fit promptement sçavoir à Polysperchon l'état où elle se trouvoit réduite, & l'exhorta à la secourir. Ce Régent occupé en Perthebie sur les confins de l'Etolie, se prépara à lui obéir; mais Cassandre envoya contre lui un de ses Généraux nommé Callas, qui débaucha une partie de son armée, & le força à se retirer dans Naxie, où il l'assiégea. Olympias ne trouva pas plus de ressource du côté du Roi d'Epire qui lui amenoit des troupes. Le Général que Cassandre avoit fait partir contre ce Prince, fit répandre le bruit que les Macédoniens avoient abandonné Olympias, qui se faisoit détester par ses cruautés. Les



Epitotes ajouterent foi à ces discours, & comme ils ne marchioient que malgré eux, ils retournerent dans leur pays, exilerent leur Roi, & massacrerent tous ses amis. Pyrrhus son fils encore dans l'enfance, ne dut son salut qu'au zele de quelques domestiques qui l'enleverent secretement. Cassandre, devenu par ce moyen maître de l'Epire, y envoya Lycisque pour prendre soin des affaires & du gouvernement. Olympias, ne pouvant plus esperer aucun secours & réduite aux dernieres extrémités, se rendit à discrétion. Cassandre ne tarda pas à lui faire éprouver les effets de son ressentiment, & après avoir tenté plusieurs moyens pour la priver du jour sans en paroître l'auteur, il la fit assassiner par les parents de ceux qu'elle avoit fait mourir.

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

Mort d'Olym-  
pias.

316.

La mort d'Olympias frayoit le chemin du trône à Cassandre, mais il lui restoit encore de puissants obstacles à vaincre. Le jeune Alexandre, fils de Roxane, avoit le titre de Roi, & pour l'en dépouiller il falloit lui ôter la vie. Ce nouveau crime n'auroit pas retenu Cassandre, s'il n'avoit eu rien à craindre de la part des Macédoniens. Il voulut d'abord sonder leurs dispositions, & se contenta de faire conduire au château d'Amphipolis, & de mettre sous une bonne garde Alexandre & Roxane sa mere. Ensuite il fit faire avec beaucoup de magnificence les obsèques de Philippe Aridée & d'Eurydice sa femme, & ordonna le deuil usité dans ces cérémonies. Il songea ensuite à marcher contre Polysperchon, qui s'étant échappé de Naxie, avoit joint Eacide, Roi d'Epire, exilé de ses Etats, & avoit levé une armée en Etolie. Cassandre entra dans la Béotie, où il donna des ordres pour le rétablissement de Thebes, & s'avança dans le Péloponnese à dessein de combattre Alexandre, fils de Polysperchon. Argos & toutes les villes des Messéniens, à l'exception d'Ithone, se soumirent à Cassandre, qui retourna aussitôt en Macédoine sans vouloir accepter la bataille que lui présenta le fils du Régent. Cassandre chercha alors à mettre ce jeune guerrier dans ses intérêts, & il y réussit en l'éblouissant par les offres les plus avantageuses. Alexandre jouit peu des honneurs qu'il avoit obtenus, car il fut tué quelque temps après par des habitants de Sicyone.

Pendant que Cassandre travailloit à se mettre en possession du trône de Macédoine, Antigone faisoit tous ses efforts pour s'en élever un autre dans l'Asie. Eumene s'opposoit à ses desseins, & afin de se délivrer d'un si dangereux adversaire, Antigone se rendit à Babylone, passa le Tigre, & se prépara à attaquer Eumene. Les troupes de ce dernier divisées jusqu'alors touchant le commandement, le remirent d'un commun accord à Eumene, quoiqu'il fût malade. Antigone, informé de la maladie de ce Général, comptoit profiter de la circonstance, & défaire plus facilement ses ennemis; mais il apperçut qu'Eumene se faisoit porter de rang en rang dans une litte. Alors Antigone ne jugea pas à propos d'engager l'action, & après s'être moqué de son ennemi, il se retira & campa à quelque distance. Il voulut en vain de nouveau mettre à prix la tête d'Eumene; les Officiers & les Soldats lui prouverent leur fidélité, en rejetant avec indignation les offres qu'on leur faisoit. Antigone, chagrin du peu de succès de ses démarches, se détermina à gagner la Gabene, Province fertile, & où ses troupes pouvoient être en sûreté. Eumene, averti de ce projet, résolut d'entrer dans

la Gabene avant son ennemi, & se mit secrètement en chemin la nuit suivante. Antigone trouva moyen d'arrêter sa marche, & il y eut entre les deux armées une sanglante bataille, dans laquelle Antigone perdit huit mille hommes, & Eumene quinze cents. Ce dernier passa l'hiver dans la Gabene, & son ennemi, après avoir enterré ses morts, alla prendre ses quartiers dans la Médie. Antigone, qui n'ignoroit pas le peu de soumission des troupes d'Eumene, crut qu'il les surprendroit facilement, & il se mit en chemin au commencement de l'hiver. Il ne s'étoit pas trompé dans ses conjectures; l'armée s'étoit dispersée malgré les représentations d'Eumene, & elle auroit été perdue sans ressource, si son Général n'eût veillé à sa conservation. Il avoit posté en différents endroits éloignés des espions qui l'avertirent à temps de l'approche d'Antigone. Tous les Généraux furent consternés à cette nouvelle; mais Eumene les rassura, les exhortant seulement à rassembler promptement toute l'armée, pendant qu'avec le peu de troupes qui se trouvoient près de lui, il arrêteroit la marche d'Antigone. En conséquence, il posta ses soldats sur les montagnes en face de l'ennemi, & fit allumer un aussi grand nombre de feux, que si toute l'armée eût été campée en cet endroit. Ce stratagème trompa Antigone, & son Conseil décida qu'on ne pouvoit attaquer Eumene, qu'après que les troupes fatiguées d'une marche pénible se seroient reposées. Par ce moyen tous les soldats dispersés dans la Gabene eurent le temps de se rendre auprès de leur Général, dont ils admirèrent la prévoyance & la sage conduite. Ces louanges qu'il méritoit à tous égards, enflammèrent de jalouse Antigone & Teutame, Chefs des Argyraspides, & ils formèrent le complot de faire périr celui qui les avoit sauvés. Ils remirent néanmoins l'exécution de leur infâme projet après la bataille qu'on étoit prêt à livrer. Deux Officiers, dans la crainte de perdre une somme d'argent qu'ils avoient prêtée à Eumene, l'avertirent de ce qui se tramoit contre lui. Ce Général les remercia de leur affection; mais ne trouvant pas les moyens de parer le coup qu'on vouloit lui porter, il brûla tous ses papiers, afin que personne ne fut entraîné dans sa chute.

Il songea ensuite à préparer ses troupes au combat, & il engagea l'action dès qu'il en trouva le moment favorable. Il fit voir une si grande présence d'esprit & tant de valeur, qu'il auroit remporté une victoire complète si Peuceste, qui commandoit la Cavalerie, n'eût lâché le pied. Eumene s'efforça en vain de la ramener à la charge, il n'en put venir à bout, & retourna joindre son Infanterie, à qui on devoit tout l'avantage de cette journée. Les soldats victorieux rentroient avec satisfaction dans le camp, lorsqu'ils apperçurent que les ennemis avoient, pendant la bataille, enlevé leur bagage, leurs femmes & leurs enfants. Leur joye se changea bientôt en fureur, & au lieu de la faire tomber sur l'armée d'Antigone, comme Eumene les y encourageoit, ils la jetterent sur lui-même, se saisirent de ses armes, & lui lièrent les mains derrière le dos. Un des Chefs des Argyraspides fit demander à Antigone le bagage qui appartenoit à ses soldats. Antigone répondit qu'il y consentoit, à condition qu'on lui livrât Eumene. Les Argyraspides ne balancerent pas à accepter une proposition si injuste, & méprisant les représentations d'Eumene & les prières qu'il leur fit de lui donner plutôt la mort, ils le remirent au pouvoir d'Antigone. Ce dernier

traîta d'abord son ennemi avec dureté, adoucit ensuite sa captivité, & enfin après avoir long-temps balancé sur le sort qu'il lui feroit, il ordonna qu'on le fît mourir dans sa prison. Telle fut la fin de ce grand homme, dont le mérite seul & l'attachement inviolable pour ses Rois firent tout le crime. Antigone, n'ayant plus lieu de le craindre, crut réparer son injustice en faisant célébrer les funérailles d'Eumene avec magnificence, & en punissant rigoureusement ceux qui l'avoient trahi. Il fit enfermer ses os & ses cendres dans une urne d'argent, qu'on envoya à sa veuve en Cappadoce. Antigene & ses complices périrent dans les tourments, & les Argyraspides furent envoyés dans l'Arachosie, avec ordre au Gouverneur de cette Province de faire en sorte qu'ils ne revissent plus la Grece.

La mort d'Eumene rendit Antigone maître des deux armées, & comme personne ne se trouvoit alors en état de lui disputer l'Empire d'Asie, il crut devoir s'en assurer la possession, en cassant les Gouverneurs dont il se défioit, & en mettant à leur place ceux qui paroïssent dévoués à ses intérêts. Il invita Pithon, qui gouvernoit la Medie, à se rendre auprès de lui, & sitôt qu'il fut arrivé, il lui intenta diverses accusations, sur lesquelles il fut condamné à la mort, sans qu'aucun de ses amis osât prendre sa défense. Peuceste fut aussi dépouillé du gouvernement de la Perse, & remplacé par Ascélpiodore. Les peuples qui aimoient Peuceste murmurèrent du changement; mais leurs plaintes furent inutiles. Antigone pillà ensuite le trésor Royal de Suse, & en vingt-deux jours de marche il entra dans Babylone. Séleucus, Gouverneur de cette Province, craignant le même sort que celui que Pithon & Peuceste avoient éprouvé, se sauva en Egypte auprès de Ptolémée. Il le persuada facilement de prendre ses intérêts, & de se liguier avec Cassandre & Lyfimaque, afin de s'opposer à la puissance d'Antigone qui devenoit formidable. Ptolémée fit partir des Ambassadeurs vers Cassandre & Lyfimaque, qui promirent de réunir leurs forces à celles de Ptolémée & de Séleucus. Ils avoient à peine donné leur parole qu'Antigone leur envoya aussi des Ambassadeurs; mais la mauvaise réception qu'on leur fit, ne le laissa pas douter de la ligue faite contre lui, & il songea à se défendre.

Il commença par faire publier qu'il prenoit les armes pour la défense du jeune Alexandre, retenu en prison avec sa mere Roxane, & sçut attirer dans son parti quatre Rois de l'Isle de Chypre, quelques villes de la Grece & le Régent Polysperchon. Ptolémée, neveu d'Antigone, s'empara de la Cappadoce, & après avoir traversé la Bithynie, il se rendit maître d'Astacene & de Chalcedoine. Il entra ensuite dans la Lydie, & sa présence fit rembarquer Séleucus, qui avoit pris terre à Erythrée. Cependant Antigone occupé au siège de Tyr, ne laissoit pas de faire travailler avec ardeur à la construction d'une flotte considérable, & elle n'étoit pas encore entièrement achevée, lorsqu'il entra triomphant dans la ville qui fut obligée de se rendre. Ptolémée, Gouverneur d'Egypte, auroit pu empêcher, ou au moins retarder la prise de Tyr s'il l'eût voulu; mais il aimà mieux employer ses soins à se concilier l'affection des Grecs, qui s'étoient déclarés en faveur d'Antigone. En conséquence, il leur fit des propositions beaucoup plus avantageuses que celles qu'on leur avoit faites jusqu'alors, & envoya dix mille hommes dans le Péloponnese pour en chasser Aristodeme & Polysperchon. Cassandre fit



ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

aussi quelques tentatives pour se remettre en possession de quelques villes Grecques, & il étoit sur le point de réussir, lorsque la flotte d'Antigone battit & coula à fond les vaisseaux qui lui arrivoient. Cette perte abattit le courage de Cassandre, qui traita avec Antigone, & consentit à lui abandonner toutes les villes Grecques, pourvu qu'il le continuât dans son gouvernement de Macédoine. Antigone accepta ces conditions & signa le traité. Cassandre, se repentant bientôt d'avoir terminé cette affaire, envoya demander du secours à Ptolémée, & prit de nouveau les armes contre Antigone. Celui-ci outré d'une telle inconstance, fit des efforts si prodigieux pour vaincre ses ennemis, que Cassandre en fut effrayé, & qu'il chercha à se reconcilier avec lui. Antigone ne voulut entendre à aucun accommodement, & la guerre s'alluma plus vivement que jamais.

Les avantages furent variés de part & d'autre pendant l'espace de deux ans, & enfin au moment qu'on s'y attendoit le moins les Chefs de la guerre civile firent un traité entre eux sans y comprendre Séleucus. Les articles de cet accord portoient : Que Cassandre auroit le gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie & de la Grece, & qu'il feroit les fonctions de Régent jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane ; Que Lyfimaque conserveroit la Thrace ; Que Ptolémée demeureroit en possession de l'Egypte & des villes frontieres d'Afrique & d'Arabie ; Qu'Antigone jouiroit de l'Asie sans aucune restriction ; & que les Républiques & les villes Grecques auroient la liberté d'adopter tel gouvernement qu'elles le désireroient. Cet accommodement sembloit terminer les troubles, & on se flattoit de jouir de quelque tranquillité, lorsque Cassandre, impatient de porter la couronne de Macédoine, crut devoir franchir le seul obstacle qui s'opposoit à l'accomplissement de ses desirs. Alexandre, fils de Roxane, avoit alors treize ans, & les Macédoniens demandoient qu'on le leur fit voir, & qu'il fût placé sur le trône. Cassandre, sous prétexte de veiller à la sûreté du jeune Roi, fit entendre qu'il étoit nécessaire de le tenir encore quelque temps dans la retraite où il étoit, & aussitôt il envoya ordre à Glaucias de faire mourir secrètement Alexandre & Roxane. Ce crime resta caché pendant assez longtemps, & Polyperchon, sur le simple doute de la mort du jeune Roi de Macédoine, engagea Hercule, fils d'Alexandre le Grand & de Barsine, à faire valoir ses droits sur la couronne. Ce Prince avoit alors atteint l'âge de dix-sept ans, & il s'abandonna entièrement à la conduite de Polyperchon, qui le fit sortir de Pergame, & le mit à la tête d'une forte armée.

Cassandre, informé de ce qui se préparoit contre lui, s'avança avec des troupes à la rencontre de Polyperchon ; mais comme il s'aperçut que ses soldats marchaient malgré eux contre le fils d'Alexandre, il s'eut attirer Polyperchon dans une conférence secrète, lui faisant entendre qu'ils termineroient la guerre à leur satisfaction réciproque. Cassandre représenta d'une manière si séduisante à Polyperchon, l'imprudence qu'il avoit de se donner un maître dans le temps qu'il pouvoit dominer seul sur la Grece, qu'il le détermina à se défaire d'Hercule & de sa mere. Les promesses les plus avantageuses furent employées, & acheverent de séduire Polyperchon, qui, de défenseur d'Hercule, devint son meurtrier & celui de sa mere Barsine. Il ne restoit plus de la famille d'Alexandre le Grand qu'une de ses sœurs

311.

Mort du Roi  
Alexandre & de  
Roxane.

310.

nommée Cléopâtre, & veuve d'Alexandre, Roi d'Epire. Cette Princesse, qui depuis la mort de son époux avoit constamment refusé tout autre engagement, s'étoit retirée à Sardes, où elle avoit le chagrin d'apprendre tous les jours des nouvelles fâcheuses au sujet de ceux que le sang lui attachoit. Elle périt enfin elle-même par la trahison du Gouverneur de Sardes, qui la fit arrêter & massacrer par ses femmes, comme elle se préparoit à se rendre en Egypte sur les invitations de Ptolémée.

L'extinction entière de la famille Royale ne chagrina aucun des Chefs, & leur fournit de nouveaux prétextes de recommencer la guerre avec fureur. Antigone voulut cacher en vain la part qu'il avoit eue à la mort de Cléopâtre, il resta chargé de ce crime, & Ptolémée prit les armes pour l'en punir. Cependant Démétrius Poliorcetes, fils d'Antigone, remporta de grands avantages dans la Grece, & gagna une victoire signalée sur la flotte de Ptolémée. Aristodeme de Milet, qui alla porter cette nouvelle à Antigone, lui donna en l'abondant le titre de Roi, & de ce moment ce Prince l'accepta & le voulut partager avec son fils. Ptolémée suivit aussitôt cet exemple, & se fit nommer Roi d'Egypte. Alors tous les Chefs de la guerre civile en firent autant, Cassandre se fit reconnoître Roi de Macédoine, Lyfimaque, Roi des Thraces, & Séleucus qui étoit rentré en possession de la Babylonie, Roi de Syrie. Ces Princes se firent continuellement la guerre jusqu'à la défaite & la mort d'Antigone près d'Ipsus, qui occasionna un nouveau partage des Etats d'Alexandre. On conclut en conséquence un traité pour regler les bornes des quatre grands Royaumes qui succéderent au vaste Empire d'Alexandre. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie & la Palestine. Cassandre eut la Macédoine & la Grece; Lyfimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres Provinces par de-là l'Hellepont & le Bosphore; Séleucus tout le reste de l'Asie jusqu'au de-là de l'Euphrate, & jusqu'au fleuve Indus.

Cassandre ne posséda pas long-temps un thrône qu'il s'étoit acquis par les plus grands crimes, & il mourut d'hydropisie trois ans & quelques mois après avoir été décoré du titre de Roi. Philippe son fils aîné & son successeur, le suivit de près au tombeau, & quoique la couronne dût tomber de droit à Antipater, l'aîné des deux Princes qui restoient, Thessalonice leur mere voulut la faire passer à Alexandre le plus jeune. Antipater, irrité des démarches qu'on faisoit contre lui, s'en vengea par la mort de sa mere, & chassa son frere & son rival de la Macédoine. Le jeune Alexandre, dont la vûe du thrône sur lequel il avoit été sur le point de monter avoit enflammé les desirs, engagea Pyrrhus, Roi d'Epire, & Démétrius, fils d'Antigone, à venir à son secours. Ces deux Princes se rendirent sans hésiter à ses invitations, & Pyrrhus, qui arriva le premier, mit des conditions si dures aux services qu'il rendit à Alexandre, que ce Prince craignant le même traitement de la part de Démétrius, se hâta d'aller à sa rencontre pour le remercier & pour l'empêcher d'aller plus loin. Démétrius dissimula son mécontentement, & méditoit une vengeance, pendant qu'Alexandre formoit intérieurement le dessein de se défaire de lui. Chacun affectoit néanmoins tous les dehors de la bienfaisance & de l'amitié; mais Démétrius averti qu'Alexandre devoit le faire assassiner dans un festin, prit ses précautions, fit échouer cette

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

---

306.

---

301.

CASSANDRE,  
Roi de Macé-  
doine.

PHILIPPE, AN-  
TIPATER &  
ALEXANDRE.

---

298.

entreprise, & ne manqua pas la sienne à Larisse, où Alexandre fut massacré en sortant d'un repas.

Démétrius assembla aussitôt les Macédoniens, leur exposa les raisons qui l'avoient porté à ôter la vie à Alexandre, & peignit avec des couleurs si noires l'ingratitude & la perfidie de ce Prince, que les troupes non contentes d'approuver la conduite de Démétrius, le conduisirent à Edesse, le reconnurent pour leur Roi, & chassèrent Antipater du trône. Ce Prince, qui s'étoit rendu odieux par le meurtre de sa propre mere, ne trouva personne qui voulût prendre sa défense, & se vit réduit à la qualité de simple Particulier. Démétrius, avec le Royaume de Macédoine qu'il venoit d'acquérir, possédoit encore la Thessalie, la meilleure partie du Péloponnese, & les deux villes de Mégare & d'Athènes. Son ambition néanmoins n'étoit pas satisfaite, & dans le desir de subjuguier toute la Grece, il mit le siège devant Thebes. Les habitants de cette ville effrayés à la vue des machines qu'on alloit employer contre eux, capitulerent, & furent traités avec beaucoup de douceur. Démétrius entra ensuite en Macédoine, & sur la nouvelle que Lyfimaque avoit été fait prisonnier par le Roi des Getes, il forma le dessein d'envahir la Thrace. Lyfimaque obtint sa liberté bientôt après, & força Démétrius à retourner sur ses pas. Ce Prince en arrivant dans la Macédoine apprit que son fils Antigone avoit enfermé dans Thebes les Béotiens qui s'étoient révoltés. Démétrius joignit son fils en diligence avec le gros de l'armée, mais il fut obligé de le quitter aussitôt pour aller s'opposer à Pyrrhus qui s'avançoit dans la Thessalie. Pyrrhus se retira avant l'approche de Démétrius, & celui-ci reprit le siège qu'Antigone avoit continué pendant son absence. Les Béotiens réduits aux dernieres extrémités, se rendirent à discrétion, & contre leur attente éprouverent la clémence de leur vainqueur, qui reprit sur le champ la route de Macédoine.

Démétrius fit bientôt reprendre les armes aux Macédoniens contre Pyrrhus, entra dans l'Etolie qu'il subjuga, & poussa jusqu'en Epire. Tandis qu'il ravageoit ce pays, Pyrrhus attaquoit le Général que le Roi de Macédoine avoit laissé en Etolie. Les Macédoniens, quoique battus par les Epitotes, ne purent s'empêcher d'admirer leur valeur, & loin de concevoir aucune haine contre Pyrrhus, ils en parlerent avec éloge, & trouverent qu'il étoit digne d'être comparé à Alexandre le Grand. Ils ne pensoient pas de même de Démétrius, & commençoient à se lasser de la domination de ce Prince, qui affectoit beaucoup d'indifférence & de mépris pour tout le monde, & se contentoit de faire éclater une magnificence extraordinaire. Démétrius peu instruit de la disposition des Macédoniens à son égard, ne se corrigea pas; mais sur la nouvelle de la défaite de ses troupes en Etolie & des progrès que faisoit Pyrrhus, il se hâta de gagner la Macédoine, d'où ce Prince se retira aussitôt. Pyrrhus étoit à peine arrivé dans ses Etats, que Démétrius lui envoya des Ambassadeurs chargés de faire des propositions de paix. Le Roi d'Epire fit un accueil favorable aux Macédoniens, & se prêta facilement à une reconciliation. Démétrius hors d'inquiétude de ce côté, leva une nombreuse armée, à dessein de la mener contre Lyfimaque. Ce dernier effrayé de la prodigieuse quantité de troupes qu'il alloit avoir à combattre, se liguait avec Ptolémée, & envoya en Epire des Ambassadeurs,



qui engagèrent Pyrrhus à rompre le traité qu'il venoit de conclure avec Démétrius, & à faire une diversion dans la Macédoine. Pyrrhus en conséquence se jeta de nouveau sur la Macédoine, & s'empara de Meroë. Démétrius, qui marchoit à la rencontre de Lyfimaque, retourna promptement sur ses pas pour punir le Roi d'Epire de l'infraction du dernier traité. Il fit une telle diligence qu'il se trouva bientôt campé près de lui, & en état de lui livrer bataille, lorsque ses troupes se seroient reposées. Plusieurs Macédoniens, toujours remplis d'admiration pour le Roi d'Epire, quitterent le parti de Démétrius, & se rendirent au camp de son ennemi. Leur exemple fut insensiblement suivi par presque toute l'armée, & une désertion aussi considérable força Démétrius à se sauver déguisé à Cassandrie.

Sa fuite acheva de le ruiner dans l'esprit des Macédoniens, qui offrirent la couronne à Pyrrhus. Ce Prince n'hésita pas à accepter un trône qui flattoit si agréablement son ambition, & il fut proclamé d'un consentement unanime. Cependant Lyfimaque chagrin qu'on lui eût préféré un Prince étranger, entra dans la Macédoine à la tête de ses troupes. Pyrrhus sentit alors tout ce qu'il avoit à craindre, & pour prévenir les suites de l'inconstance naturelle des Macédoniens, il fit proposer à Lyfimaque de partager ensemble la Macédoine. Ce dernier consentit à traiter avec Pyrrhus, & il fut réglé que la basse Macédoine seroit réunie au Royaume des Epirotes, & que la haute seroit partie de celui des Thraces. Pyrrhus satisfait de cet accord, songea à dépouiller Démétrius & son fils Antigone de ce qu'ils possédoient dans la Grece. Il leur enleva Athènes & quelques autres villes : mais pendant qu'il étoit ainsi occupé hors de ses Etats, Lyfimaque profita de son absence, & trouva moyen de se faire reconnoître seul Souverain de toute la Macédoine. Pyrrhus, qui étoit accouru à Edesse dès les premières nouvelles de cette révolution, ne put y remédier, & fut obligé de fuir en diligence.

Lyfimaque auroit porté tranquillement la couronne de Macédoine, si des intrigues domestiques ne lui eussent attiré une guerre à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre. Ce Prince en mariant son fils Agathocle à Lysandra, fille de Ptolémée Soter, Roi d'Egypte, épousa Arsinoë, fille du même Monarque, mais d'une autre mere que Lysandra. Arsinoë ayant eu des enfants de Lyfimaque, forma le dessein de les placer sur le trône au préjudice d'Agathocle, & pour réussir dans son projet, elle accusa ce jeune Prince de chercher à ôter la vie à son pere. Lyfimaque, trop foible & trop crédule, ajouta foi aux discours d'une femme qu'il aimoit passionnément, fit arrêter l'infortuné Agathocle, & le fit empoisonner bientôt après. Lysandra au désespoir de la mort de son époux, & tremblante pour la vie des enfants qu'elle en avoit eus, se déroba secrètement de la Cour, & se sauva auprès de Séleucus. Ptolémée Céraunus, frere de Lysandra, reçut suivie lorsqu'elle s'étoit mariée, & il devint le compagnon de sa fuite. Séleucus reçut favorablement l'un & l'autre, & promit de les venger des cruautés d'Arsinoë. L'arrivée des principaux Seigneurs qui abandonnoient la Cour de Lyfimaque, confirma Séleucus dans la résolution qu'il avoit prise de déclarer la guerre au Roi de Macédoine. Il commença par lui enlever les Etats qu'il possédoit en Asie, & paroissoit disposé à aller plus loin, lorsque Lyfimaque

ROYAUME  
DE MACÉDOINE.

PYRRHVS

237.

LYSIMAQUE

236.

---

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

SELEUCUS.

281.

passa l'Hellespont, & se présenta devant Séleucus. Les deux Rois se livrerent une sanglante bataille, dans laquelle Lyſimaque fut défait, & perdit la vie avec tous ses fils, à l'exception de ceux qu'il avoit eus d'Arſinoé.

La victoire en se déclarant pour Séleucus le rendoit possesseur du trône des Macédoniens, & cet avantage flatta plus ce Prince que tous ceux qu'il avoit eus jusqu'alors. La Macédoine étoit le pays de sa naissance, & il comptoit y finir ses jours. Dans cette vue, il se rendit l'année suivante à Lyſimachie, ville de Thrace, d'où il espiroit passer en Macédoine ; mais Ptolémée Céraunus qui l'accompagnoit l'assassina sept mois après qu'il eut obtenu le titre de Roi de Macédoine.

---

PTOLÉMÉE  
CÉRAUNUS.

280.

Ptolémée Céraunus se sauva après son crime dans la ville de Lyſimachie, où il prit le diadème & le titre de Roi de Macédoine. Cependant il avoit à craindre trois puissants ennemis, sçavoir, Antiochus, fils de Séleucus, qui s'approchoit pour tirer vengeance de la mort de son pere; Antigone, fils de Démétrius, qui prétendoit avoir un droit héréditaire sur la Macédoine, & Pyrrhus qui vouloit tenter de s'emparer une seconde fois de ce Royaume. Antigone entra le premier dans les Etats de Céraunus ; mais sa flotte & son armée de terre ayant été battues, il fut obligé de renoncer à ses vûes sur la Macédoine. Céraunus délivré d'un de ses ennemis, songea à éloigner les autres, & en conséquence il députa vers Antiochus, & vint à bout d'engager ce Prince à signer un traité de paix. Pyrrhus l'inquiétoit encore, & pour le disposer à porter ses armes ailleurs, il lui fournit des hommes & de l'argent, & parvint à ce qu'il désiroit. Le Roi de Macédoine écrivit ensuite à son frere Ptolémée Philadelphie pour lui demander son amitié, & l'assurer qu'il le laisseroit jouir en paix du trône d'Egypte. Toutes les précautions que prenoit Céraunus étoient nécessaires, & il avoit des ennemis domestiques plus dangereux que ceux dont il s'étoit si adroitement débarrassé. Il ne l'ignoroit pas, & trouva moyen de s'assurer d'eux & de s'en défaire. Arſinoé, veuve de Lyſimaque, étoit enfermée dans Cassandreie, ville fortifiée, & paroissoit déterminée à s'y défendre, ainsi que ses deux enfants qu'elle avoit emmenés avec elle. Céraunus entreprit de gagner sa sœur par les promesses les plus séduisantes, & cette Princesse persuadée qu'il vouloit effectivement l'épouser & adopter ses deux fils, se remit entre ses mains sur la foi de ses serments. Le Roi épousa Arſinoé comme il le lui avoit promis, & donna le nom de ses fils aux jeunes Princes ; mais un instant après il les fit égorger en présence de leur mere, & la relegua elle-même dans la Samothrace. Les voyes criminelles dont Céraunus s'étoit servi pour posséder tranquillement la couronne, sembloient devoir lui procurer le repos qu'il désiroit, & il croyoit n'avoir plus rien à redouter, lorsqu'un Corps nombreux de Gaulois fondit tout à coup sur ses Etats. Le Roi de Macédoine marcha sans s'effrayer à la rencontre de ces nouveaux ennemis, & se flattant de les mettre bientôt en fuite, il rejetta avec mépris les propositions de paix qu'ils lui firent. Les Gaulois irrités des hauteurs que Céraunus affectoit en leur parlant, se rassemblèrent, & comme ils étoient supérieurs en nombre, ils n'eurent pas de peine à défaire l'armée des Macédoniens. Le Roi blessé dans le combat tomba au pouvoir des Barbares, qui le déchirèrent en pieces, & mirent sa tête au bout d'une lance pour la faire voir aux deux armées.

Ceux qui échapperent au carnage que firent les Gaulois, portèrent la désolation dans toute la Macédoine. Ptolémée Céraunus ne laissoit point d'enfants, & on ne sçavoit à qui confier l'autorité souveraine. Enfin on se déterminâ en faveur de Méléagre, frere de Céraunus, & on le salua Roi de Macédoine. Ce Prince qui n'avoit pas les qualités nécessaires dans des circonstances aussi fâcheuses, fut déposé au bout de deux mois, & les Macédoniens mirent à sa place Antipater, neveu de l'ancien Cassandre. Ce dernier ne regna que quarante-cinq jours, ce qui lui fit donner le surnom d'*Étésien*, par allusion à ce vent du Nord qui souffloit, à ce qu'on prétend, le même nombre de jours. L'interregne qui suivit devint funeste aux Macédoniens, parce que n'ayant point de Chefs, ils ne purent s'opposer aux ravages que faisoient les Gaulois. Enfin un Particulier nommé Sosthene rassembla un Corps de jeunes Macédoniens, qu'il prit soin de discipliner, & sûr de leur valeur, il harcela continuellement les Gaulois, & les força à abandonner la Macédoine.

Un service aussi important mérita à Sosthene le titre & l'autorité de Souverain que les Macédoniens lui conférèrent. Il refusa de monter sur le trône, & se contenta du nom de Général, sous lequel il reçut le serment de fidélité, & gouverna pendant deux ans le Royaume. Au bout de ce temps les Gaulois conduits par Brennus, entrèrent de nouveau dans la Macédoine. Sosthene alla à leur rencontre avec toutes les forces qu'il put ramasser; mais il fut accablé par le nombre, & ses troupes entièrement dispersées. Sa défaite mit les Gaulois en possession de tout le pays, & ils ne le quitterent qu'après l'avoir désolé.

Aussitôt que la mort de Sosthene eut rendu vacant le trône de Macédoine, Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcetes, songea à s'en mettre en possession. Il termina quelques contestations qu'il avoit avec Antiochus, Roi de Syrie, & s'avança ensuite vers la Macédoine. Les Gaulois informés de ses desseins, lui envoyèrent des Ambassadeurs pour lui offrir la paix, moyennant une somme d'argent. Antigone soupçonna que le véritable motif de cette Ambassade étoit d'examiner ses forces & ses richesses, & résolu de se tenir sur ses gardes, il dissimula, fit voir aux Ambassadeurs tous les vases d'or & d'argent qui servoient à sa table, & cacha adroitement la plus grande partie de ses troupes. Les Gaulois ne furent pas plutôt de retour auprès des leurs, qu'ils rapportèrent avec admiration les magnificences qu'ils avoient vues, & ne manquèrent pas d'ajouter qu'on s'empareroit facilement de toutes ces choses, parce que l'armée d'Antigone étoit foible & en mauvais ordre. Il n'en falloit pas tant pour exciter la cupidité d'une nation avide de butin, & les Gaulois se rassemblèrent à la hâte, & se mirent en marche sur le champ. Antigone qui les attendoit abandonna son camp, se retira dans un bois avec plus de la moitié de son armée, & fit cacher le reste des troupes dans ses vaisseaux. Les Gaulois surpris de ne trouver personne dans le camp, hésiterent d'abord s'ils y entreroient. Ils s'y déterminèrent enfin & le pillèrent. D'autres étoient allés pour en faire autant aux vaisseaux, lorsqu'Antigone qui les vit ainsi divisés tomba sur eux, & les tailla en pieces. Les troupes cachées dans les vaisseaux se montrèrent en même temps, & acheverent de détruire une nation qui avoit

---

 ROYAUME  
DE MACE-  
DOINE.

 MELPACRE &  
ANTIPATER.
 

---

279.

SOSTHENE.

---

 ANTIGONE  
GONATAS.
 

---

277.



ROYAUME  
DE MACE-  
DOINE.

fait trembler la Grece & la Macédoine pendant trois ans. Le peu qui échappa au carnage fut contraint de se retirer, ou de se soumettre, & cette victoire facilita la réussite des projets d'Antigone, qui fut reconnu Roi de Macédoine sans aucune difficulté.

Ce Prince s'appliqua alors à rétablir dans son Royaume l'ordre & la tranquillité, qui en étoient bannis depuis l'arrivée des Gaulois. Cet ouvrage étoit à peine commencé, lorsque Pyrrhus, avec le reste de son armée qu'il ramenoit d'Italie, entra dans la Macédoine, & trouva si peu de résistance, qu'il pénétra bientôt jusques dans le cœur du pays. Antigone leva des troupes en diligence, & s'avança contre Pyrrhus. Ce dernier surprit le Roi de Macédoine dans un défilé, battit les Gaulois qui étoient à sa solde, & trouva moyen de débaucher les Macédoniens qu'Antigone commandoit en personne; de sorte que ce Prince eut beaucoup de peine à se sauver.

Pyrrhus rétabli.

274.

Pyrrhus, après cette victoire, se vit une seconde fois sur le trône de Macédoine; mais il ne le posséda pas tranquillement. Antigone fit plusieurs tentatives pour l'en faire descendre, & vint enfin à bout de lui enlever une partie de ses Etats. Pyrrhus étoit depuis deux ans rentré en possession de la couronne, lorsqu'il entreprit de se rendre maître de Sparte. Il ne réussit pas, & honteux d'être obligé de se retirer, il jeta sa fureur sur la ville d'Argos, où il entra pendant la nuit, quoiqu'il eût promis de s'en tenir éloigné. Antigone, campé près de cette ville, accourut à son secours, & il se donna dans les rues un combat qui coûta la vie à Pyrrhus. Alcyonée, fils d'Antigone, lui présenta la tête de Pyrrhus: mais ce Prince fit des réprimandes à son fils sur son inhumanité, & fit enterrer honorablement le corps & la tête de son ennemi. Helenus, fils de Pyrrhus, fut traité avec bonté par Antigone, qui le remit en liberté, & le renvoya en Epire.

Antigone rétabli.

272.

La mort de Pyrrhus fut doublement avantageuse à Antigone, qui se trouva par ce moyen maître de la Macédoine, & d'une partie considérable de la Grece. Il n'eut pas le temps néanmoins de jouir de ses avantages, car les Gaulois firent une nouvelle irruption dans ses Etats. Antigone les repoussa en différentes occasions, & les pertes qu'il fit essuyer à ces Barbares, leur causa un tel désespoir, qu'ils massacrèrent leurs femmes & leurs enfants, & risquerent une bataille dans laquelle ils furent défaits sans ressource. Flatté d'un tel succès, Antigone mena son armée contre Athènes, & força cette ville à recevoir une garnison Macédonienne. Pendant qu'il étoit encore dans la Grece, il apprit qu'Alexandre, fils de Pyrrhus & Roi d'Epire, avoit envahi une partie de la Macédoine. Cette nouvelle l'obligea à accourir pour prévenir les succès de l'usurpateur, & il l'aurait sans doute contraint à retourner sur ses pas, si les Macédoniens, par une suite de leur inconstance naturelle, ne se fussent tout à coup rangés du parti d'Alexandre. Antigone indigné de l'ingratitude de ses sujets, pour lesquels il avoit toujours eu beaucoup de bonté, & craignant d'ailleurs de tomber au pouvoir de son ennemi, évita ce malheur en se retirant dans la Grece. Démétrius son fils, quoique jeune encore, ne se laissa pas abattre, & entreprit de venger son pere, & de le faire remonter sur le trône de Macédoine. Il vint à bout de mettre une armée sur pied, & les exploits par lesquels il se signaloit chaque jour lui attirant l'estime des Macédoniens, qui se rendoient en grand nombre

268.

nombre dans son camp, il se vit bientôt en état de recouvrer les Etats de son pere, & de chasser Alexandre de l'Epire même.

Antigone, de retour dans ses Etats, les gouverna en paix pendant plusieurs années, & n'oublia rien pour étendre son autorité dans la Grece. Il s'empara de Corinthe par surprise, & conserva cette ville jusqu'à ce qu'Aratus, qui cherchoit à rendre aux Etats de la Grece leur ancienne liberté, fut parvenu à entrer dans Corinthe à la faveur de la nuit, & l'eut soustraite à la puissance des Macédoniens. Les Athéniens se révolterent en même temps, & la nouvelle de tant de defections causa un si sensible chagrin à Antigone, qu'il mourut l'année suivante. Ce Prince étoit alors âgé de quatre-vingt ou quatre-vingt-trois ans, & il en avoit régné environ trente cinq sur la Macédoine. Les Historiens rapportent qu'il étoit bon, généreux & très-brave, & que sa sagesse surpassoit encore sa valeur.

Démétrius succéda à son pere Antigone, & gouverna sans troubles l'intérieur de ses Etats l'espace de dix années. Les guerres qu'il eut au dehors sont rapportées si diversement par différents Ecrivains, qu'on ne peut en donner un juste détail. Ce Prince, avant que de monter sur le trône, avoit épousé Nicea, veuve d'un Tyran de Corinthe, & on ignore le temps de sa mort. Depuis l'avenement de Démétrius à la couronne, il prit deux autres femmes, & lorsqu'il mourut il laissa de la dernière un fils nommé Philippe, âgé seulement de deux ans.

La trop grande jeunesse de ce Prince, & le besoin que les Macédoniens avoient d'être gouvernés par quelque chef expérimenté, firent donner à Antigone, frere du feu Roi, la Régence du Royaume. Plusieurs Historiens prétendent qu'Antigone avoit été nommé tuteur du jeune Philippe par Démétrius lui-même, & que les Macédoniens suivirent seulement les derniers volontés. Quoi qu'il en soit, Antigone commença à gouverner la Macédoine en qualité de Régent, épousa sa belle-sœur mere de son pupille, & veilla avec soin à l'éducation de ce jeune Prince. Les Macédoniens enchantés de la douceur & de la sagesse de son gouvernement, lui mirent la couronne sur la tête, & lui prêterent serment de fidélité comme à leur Souverain. Antigone, en acceptant le titre qu'on le forçoit de recevoir, ne prétendit pas en dépouiller son neveu; il redoubla au contraire ses attentions pour lui, & le désigna dès-lors pour son successeur. Les troubles qui agiterent la Grece dans les commencements du regne d'Antigone, forcerent les Achéens à implorer son assistance, & il leur promit des secours, à condition que la citadelle de Corinthe seroit remise entre ses mains. Les Achéens s'étant prêtés à ce qu'il desiroit, il partit à la tête d'une puissante armée, & malgré les obstacles qu'il rencontra en route, il rendit de grands services à ses nouveaux Alliés. Il conquit une estime singuliere pour Aratus, Chef des Achéens, & lui en donna des marques en plusieurs rencontres. Ce fut à sa consideration qu'il envoya la plus grande partie de ses forces prendre des quartiers d'hiver en Macédoine. Cette attention néanmoins pensa lui devenir funeste; car le Roi de Sparte qui en fut informé, s'avança à dessein de l'attirer au combat. Antigone sentoit le danger qu'il y auroit à accepter la bataille, & sans se laisser ébranler par les insultes des ennemis, ni par les sollicitations de ses Alliés, il s'opiniâtra à demeurer dans son camp, laissa

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

DÉMÉTRIUS.

243.

ANTIGONE  
DUSON.

243.

par ce moyen les Spartiates, & les obligea à se retirer dans leur ville.

Dès qu'Antigone eut fait revenir ses troupes, il marcha vers Lacédémone résolu de laver l'affront qu'il avoit reçu. Cléomene, Roi de Sparte, s'attendoit à cette approche, & se disposa à une vigoureuse défense. Ses efforts néanmoins furent inutiles, la victoire se déclara pour les Macédoniens, qui se rendirent maîtres de la ville. Cléomene au désespoir s'embarqua aussitôt, & fit voile pour l'Egypte, où sa mere étoit en otage depuis quelque temps. Antigone, loin de traiter les Lacédémoniens en vainqueur irrité, leur rendit la liberté, & les remit sous le gouvernement Républicain. Trois jours après son entrée dans Sparte, le Roi de Macédoine se vit obligé de reprendre le chemin de ses Etats, où les Illyriens avoient fait une irruption. La diligence avec laquelle Antigone s'avançoit du côté de la Macédoine, ne l'empêcha pas de recevoir en route les compliments & les remerciements de tous les Etats de la Grece. Lorsqu'il fut arrivé dans son Royaume, il attaqua ceux qui le ravageoient, & les défit entièrement. Cette victoire délivroit les Macédoniens des plus dangereux de leurs ennemis; mais elle coûta la vie au Roi, qui, pendant l'action, s'étoit rompu une veine dans la poitrine en voulant élever la voix. Cet accident causa un crachement de sang & une violente fièvre à Antigone, qui mourut au bout de quelques jours. Un peu avant que de rendre les derniers soupirs, il pria les principaux Officiers de l'armée de rester fideles à Philippe son neveu, & il laissa à ce jeune Prince de sages préceptes sur la maniere de gouverner le Royaume. Antigone avoit régné environ treize ans, & il ne démentit pas un instant les flatteuses espérances qu'on avoit conçues de lui : aussi fut-il sincèrement regretté de ses Sujets & de ses Alliés.

Philippe avoit profité avantageusement de l'éducation qu'on lui avoit donnée, & quoiqu'il n'eût que quinze ans, lorsqu'il prit en mains les rênes du gouvernement, on voyoit briller en lui de grandes qualités. Brave, éloquent & profond politique, il se battit toujours avec courage, sut se concilier l'affection de ses sujets, malgré les cruautés auxquelles il s'abandonna souvent, & trouva moyen d'empêcher les Romains de le dépouiller de ses Etats. Son ambition ternit par la suite les vertus qu'il avoit d'abord fait remarquer, & pour satisfaire le desir insatiable de s'agrandir, il n'eut point horreur d'employer la perfidie & le poison même contre ceux qui lui avoient rendu les services les plus essentiels. Au commencement de son regne il se trouva engagé dans la guerre que les Achéens entreprirent contre les Illyriens, les Etoliens & divers autres peuples. Tout parut d'abord lui succéder en Etolie, & il avoit déjà emporté plusieurs Places, lorsqu'il fut obligé de retourner dans la Macédoine pour empêcher les Dardiens de s'y jeter. Sa présence intimida ces peuples qui retournerent sur leurs pas, & congédièrent leur armée. Philippe, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, mena ses troupes dans le Péloponnèse, & remporta une victoire sur les Eléens. Il s'empara ensuite d'un grand nombre de villes, ravagea l'Elide & subjugué toute la Tryphalie. L'Etolie devint bientôt le siège de la guerre, & la Laconie ne tarda pas à éprouver la force de ses armes. Philippe de retour à Corinthe y reçut les Ambassadeurs de Rhodes & de Chio, qui offroient leur médiation pour finir la guerre avec les Etoliens. Le Roi ne



rejetta pas leurs propositions, mais il affecta de leur répondre d'une manière équivoque qui ne l'engageoit à rien. Dans le moment qu'il se dispoisoit à faire une irruption dans la Phocide, il y eut une révolte parmi ses troupes au sujet de la distribution du butin, & Philippe ayant découvert les auteurs de la rebellion, vint à bout de s'en rendre maître & de les punir.

Toute la Thessalie étoit soumise au Roi de Macédoine, qui prit Thebes d'assaut, & par cette conquête, mit les Eoliens dans la nécessité de demander la paix. Pendant les négociations, Philippe alla honorer de sa présence la cérémonie des Jeux Néméens qu'on célébroit à Argos. Il y apprit la victoire qu'Annibal avoit remportée sur les Romains à la bataille de Cannes, & Démétrius de l'Isle de Phare lui conseilla de se joindre au Général Carthaginois, pour achever d'abattre la puissance de la République Romaine. Philippe s'abandonnant aux plus flatteuses espérances, approuva les avis de Démétrius, & afin de les mettre à exécution, il se hâta de faire la paix avec les Eoliens. Aussitôt que le traité eut été signé, le Roi de Macédoine ne s'occupa que de ses nouveaux projets. Il équipa une flotte de cent vaisseaux légers, & après avoir exercé ses troupes sur ces mêmes vaisseaux, il se mit en mer. Il s'avança d'abord jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Aoüs; mais une frayeur subite s'étant emparée de son armée, il se retira promptement, & retourna dans ses Etats avec la honte & la douleur d'avoir si mal réussi. Il ne crut pas néanmoins devoir renoncer à son entreprisa, & pour en rendre le succès plus sûr & moins lent, il résolut d'envoyer proposer une alliance à Annibal. Xénophane, chargé de cette négociation, ne put éviter de tomber entre les mains de quelques soldats Romains, qui le conduisirent à Valerius Lévinus, Commandant d'un Corps de troupes près de Numerie. Ce Romain ayant demandé à Xénophane quel étoit le sujet de son voyage, le Macédonien répondit sans hésiter qu'il alloit à Rome de la part de Philippe pour faire alliance avec la République. Lévinus, persuadé de la sincérité de ces paroles, fit de grands honneurs à Xénophane, & le força d'accepter une escorte jusqu'à Rome. L'Ambassadeur Macédonien n'osa la refuser, & en passant devant Capoue, où étoit Annibal, il s'échappa avec les Macédoniens qui l'accompagnoient, se rendit auprès du Général de Carthage, & lui remit les lettres de Philippe. Annibal sensible à l'honneur qu'il recevoit, & aux avantages qu'il comptoit retirer en se liant avec le Roi de Macédoine, dressa sur le champ l'acte d'union, le signa, & renvoya Xénophane accompagné de trois Sénateurs Carthaginois revêtus du titre d'Ambassadeurs. Philippe leur fit une réception proportionnée à la joye qu'il ressentoit; cependant il tira peu de profit de la ligue dont il espiroit tant de succès.

Il survint alors entre les habitants de Messene des dissensions qui obligèrent le Roi à se rendre dans cette ville pour calmer les esprits. La conduite qu'il tint en cette occasion démentit la modération & la prudence qu'il avoit fait voir jusqu'à ce moment. Il affecta de prendre en même temps les intérêts des Magistrats & du Peuple, les anima les uns contre les autres, & fut cause de la mort d'environ deux cents personnes. Les deux Aratus étant arrivés sur ces entrefaites, blâmerent Philippe de n'avoir point arrêté le désordre. Quelque respectueuses que fussent leurs remontrances,

elles déplurent au Roi, qui se détermina intérieurement à se défaire de deux censeurs incommodes. Il dissimula encore quelque temps, & ne leur marqua d'abord aucun refroidissement. Aratus s'aperçut néanmoins de quelque changement dans le caractère de Philippe, & n'osant plus se fier à l'amitié de ce Prince, il quitta la Cour, & rompit tout commerce avec lui. Ses craintes étoient fondées, le Roi de Macédoine étoit devenu perfide, cruel, & sembloit avoir renoncé à la douceur & à la sagesse qui l'avoient fait admirer dans les commencements de son regne. La mort des deux Aratus en fut une preuve. L'ancien périt par un poison lent, & le jeune par une boisson qui lui troubla l'esprit. Philippe, dans la vue d'éloigner les soupçons qu'on pouvoit avoir sur le premier auteur d'une action aussi détestable, recommença la guerre. Il entreprit une seconde fois le siège d'Apollonie, auquel il fut bientôt contraint de renoncer. Furieux des obstacles qu'il rencontroit devant cette Place, il forma le dessein de s'emparer d'Orique. Les Romains entrèrent secrètement dans cette ville, firent une sortie la nuit suivante, & tuèrent un grand nombre de Macédoniens. Philippe eut à peine le temps de se sauver, & depuis cette défaite il perdit successivement tout ce qu'il possédoit dans la Grece, & se vit enfin réduit à souhaiter la paix avec les Romains. Démétrius, fils de Philippe, fut donné en otage, & les articles du traité portoitent : « Que toutes les villes Grec- » ques rentreroient en liberté & sous leur ancien gouvernement ; Que » Philippe retireroit les garnisons qu'il y avoit mises ; Qu'il rendroit aux » Romains les prisonniers, les transfuges, & tous ses vaisseaux couverts ; » Qu'il ne pourroit avoir plus de cinq cents hommes de guerre, ni aucun » éléphant ; Qu'il ne feroit point sortir ses troupes hors de la Macédoine » sans la permission des Romains ; enfin qu'il leur payeroit mille talents, » moitié comptant, & le reste dans le terme de dix années ».

---

 197.

Il sembloit que ce traité, qui bornoit Philippe à la possession de la Macédoine seule, dût le forcer à vivre en paix avec ses voisins ; mais ce Prince étoit trop ambitieux, & il souffroit de se voir ainsi resserré. Chagrin d'être obligé d'évacuer Enus & Maronée, villes maritimes de la Thrace, il envoya ordre à Cassandre, Commandant de la garnison, de laisser entrer les Thraces dans Maronée aussitôt que les soldats Macédoniens en seroient sortis. Les Thraces se prêtèrent volontiers aux vûes de Philippe, & pillèrent les habitants de la ville. Ceux-ci en portèrent aussitôt leurs plaintes aux Romains, qui enjoignirent au Roi de Macédoine de se justifier de cette perfidie, & d'envoyer à Rome Cassandre & Onomaste, Gouverneurs de la côte maritime de son Royaume. Philippe ayant obtenu qu'on laissât Onomaste auprès de lui, ne put se dispenser de faire partir Cassandre. Cependant comme il craignoit d'en être trahi, il le fit empoisonner sur la route, & se délivra ainsi de cette inquiétude. Les Romains ne doutèrent plus alors de la mauvaise foi du Roi de Macédoine, & ils étoient prêts à faire éclater leur ressentiment, lorsque Philippe, qui connoissoit leur estime & leur amitié pour son fils Démétrius, lui ordonna d'aller à Rome, & de répondre aux accusations intentées contre lui. Le jeune Prince lut devant le Sénat une partie des réponses que son pere lui avoit écrites, & toucha les Romains par son mérite & par sa jeunesse. Il obtint en conséquence la ratification

du Traité qui avoit été fait, & partit pour la Macédoine, où il apprit à son pere que les Romains avoient trouvé ses excuses raisonnables. L'Ambassadeur Romain, qui étoit à la Cour de Philippe, lui confirma ce que Démétrius lui avoit déjà rapporté : mais il ajouta que le Sénat n'en avoit agi de cette maniere que par égard pour le Prince son fils.

Philippe ne pouvant ignorer les obligations qu'il avoit à Démétrius, se sentit pénétré d'une violente jalousie, & loin de lui témoigner sa reconnaissance, il l'éloigna de tous ses conseils, & y admit Persée, à qui une de ses concubines avoit donné le jour. Persée haïssoit Démétrius, & il contribua de tout son pouvoir à le détruire dans l'esprit de son pere. Le Roi y étoit malheureusement trop disposé ; il voyoit avec indignation l'attachement de Démétrius pour les Romains, & les considérations de ces derniers pour son fils. Un accident imprévu servit à augmenter encore l'animosité qui renoit entre les deux freres, & fut le commencement des malheurs de Démétrius. Philippe, en faisant la revue de ses troupes, la termina à l'ordinaire par une espece de tournois, c'est-à-dire, que les soldats formerent deux Corps qui devoient représenter l'image d'un combat. Chacun des jeunes Princes commandoit un de ces Corps, & l'avantage demeura au Parti de Démétrius. Persée, outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, médita de s'en venger, & comme son frere voulut le soir lui rendre visite, il fit fermer ses portes, & lui cria qu'il avoit manqué son coup. Le lendemain il se plaignit au Roi de l'attentat prétendu de Démétrius, & l'accusa d'avoir entrepris de l'assassiner. Démétrius se défendit en homme sûr de son innocence, & protesta qu'il avoit pour son frere l'amitié la plus tendre, & pour son pere le respect & la soumission qu'il lui devoit. Philippe ne put, ou n'osa condamner Démétrius, & il se contenta de dire aux deux Princes qu'il jugeroit d'eux par la conduite qu'on leur verroit tenir dans la suite, les exhortant à agir avec beaucoup de circonspection.

Le Roi avoit un peu auparavant engagé les Bastarnes, espece de Sarmates qui habitoient les bords du Pont-Euxin au-delà du Danube, à lui fournir des troupes. Ces peuples consentirent à ce qu'il desiroit d'eux, & lui envoyèrent un secours composé de l'élite de leur Jeunesse. L'arrivée de cette armée releva le courage de Philippe, qui fit partir pour Rome, en qualité d'Ambassadeurs, Apelle & Philoclès, & les chargea de sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius. Ces deux hommes entierement dévoués à Persée, firent toutes les perquisitions imaginables pour trouver Démétrius coupable, mais ils ne purent rien découvrir qui les satisfît, & ils se virent obligés d'avoir recours à la fausseté. Ils reprirent le chemin de Macédoine, & rendirent au Roi une lettre supposée, & signée du sceau contrefait de Flaminius. Il paroissoit par cette lettre que Démétrius avoit tenu à Rome des discours peu mesurés en parlant de la succession au trône de Macédoine, & on prioit le Roi de pardonner à la jeunesse de son fils. Persée acheva la ruine de son frere en faisant paroître de faux témoins, & il se vit tellement aigrir Philippe, que ce Prince, qui n'osoit ouvertement faire mourir Démétrius, le fit secrettement empoisonner. Le Roi ne tarda pas à se repentir de sa précipitation, Persée changea de conduite à son égard, & ne parut s'occuper que du soin de se faire des partisans. Philippe étoit



soupçonneux, & il commença à croire qu'on l'avoit trompé au sujet de Démétrius. Ses doutes devinrent bientôt des certitudes, & convaincu de l'innocence de son fils, il prit des mesures pour empêcher Persée de jouir du fruit de sa perfidie. Ce Prince, craignant les effets du courroux de son pere, abandonna la Cour & se mit en sûreté, tandis que Philippe prenoit tous les arrangements nécessaires pour laisser la couronne à Antigone, neveu d'Antigone Doson. En conséquence, il le mena avec lui dans plusieurs villes de ses Etats; mais avant que d'avoir déclaré ses dernières intentions, le Roi fut attaqué d'une maladie dangereuse qui le conduisit au tombeau.

PERSÉE.

179.

Le Médecin qui traitoit Philippe, avertit Persée de la maladie de son pere, cacha quelques jours la mort du Roi, & attendit l'arrivée de son fils pour la déclarer. Persée dut la couronne aux soins du Médecin, & à la crainte que sa présence inspira; car les Macédoniens aimoient Antigone, & l'auroient sans doute reconnu volontiers pour leur Souverain. Ces dispositions ne furent pas ignorées du nouveau Roi, qui immola Antigone à sa propre sûreté, & signala ainsi par la cruauté les commencements de son regne. Il s'efforça ensuite à effacer les dangereuses impressions qu'une telle injustice pouvoit laisser, & affecta une douceur & une modération dont il étoit incapable. Aussi ambitieux que son pere, il ne fut pas satisfait de l'étendue de ses Etats, & engagea les Bastarnes à attaquer les Dardaniens. Ces derniers repoussèrent vivement les Bastarnes, qui rebutés du peu de succès de leur entreprise, se déterminèrent à retourner dans leur pays. Persée porta alors ses vues du côté de la Grece, & n'oublia rien pour faire révoquer le sévère décret que les Athéniens avoient publié contre les Rois de Macédoine. Ses tentatives furent inutiles, & les Rhodiens mécontents de la République Romaine furent les seuls qui l'écoutèrent favorablement.

172.

Cependant Eumene, Roi de Pergame, instruit & effrayé des démarches de Persée, se rendit à Rome, & crut devoir se charger lui-même d'informer le peuple Romain de tout ce qu'employoit le Roi de Macédoine pour séduire les peuples & les villes de la Grece. Les inquiétudes d'Eumene firent impression sur l'esprit des Sénateurs, & lorsque les Ambassadeurs de Persée furent arrivés à dessein de justifier la conduite de leur maitre, on daigna à peine les entendre. Le Roi de Macédoine outré du mauvais accueil qu'on avoit fait à ses Ambassadeurs, l'attribua à Eumene, & jura de s'en venger. Il ne fut pas long-temps sans mettre en exécution un aussi détestable projet, & chargea Evandre de Crete d'assassiner Eumene au moment qu'il iroit à Delphes offrir un sacrifice. Persée fut obéi, & le Roi de Pergame fut si considérablement blessé, que ses assassins le crurent mort. Il échappa néanmoins à leur fureur, & se plaignit hautement de l'attentat de Persée. Le Sénat Romain convaincu de la mauvaise foi de Persée, & instruit d'ailleurs des préparatifs de guerre que ce Prince faisoit dans ses Etats, ordonna qu'on prit les armes contre lui. En vertu de cette résolution les Romains invitèrent leurs Alliés à joindre leurs forces à celles de la République contre leur ennemi commun. Eumene fournit un secours assez considérable; Ariarthe, Roi de Cappadoce, son ami & son allié, s'y porta avec le même zèle; Masinissa, Roi de Numidie, promit d'envoyer des vivres, des éléphants, & des troupes sous la conduite de son fils; & les Ministres qui gouvernoient

l'Egypte pendant la minorité du Roi, s'engagerent à faire partir autant de troupes que les embarras présents le pourroient permettre. Prusias, Roi de Bithynie, & Gentius, Roi des Illyriens, refuserent de se déclarer sur le parti qu'ils devoient prendre. Le seul Prince étranger qui voulut embrasser les intérêts de Persée, fut Corys, Roi des Thraces Odrysiens, & à l'égard du Corps de la nation Grecque, il garda la neutralité, & demeura tranquille spectateur des troubles qui agitoient toutes les autres Puissances.

Le Roi de Macédoine surpris du peu d'empressement que différents Princes montroient pour lui rendre service, se repentit de s'être attiré les Romains sur les bras. Il se hâta d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, mais on leur répondit que le Roi pourroit discuter lui-même ses raisons devant le Consul Licinius qui étoit sur le point d'entrer dans la Macédoine, & on leur signifia d'assurer leur maître qu'on ne recevrait plus aucun Macédonien en Italie. Persée, accablé par ces nouvelles, manqua l'occasion de battre les premières troupes qui s'étoient trop avancées, & cette faute lui fit un tort irréparable. Il obtint la permission de faire partir de nouveaux Ambassadeurs, & il se flattoit de quelque accommodement, lorsque le retour précipité de ces Ambassadeurs lui ôta toute espérance. L'approche des Romains mit tout en mouvement dans la Macédoine, & le Roi balança encore quelque temps s'il se défendrait, ou s'il consentirait à payer un tribut, & à céder une partie de son Royaume. Enfin le plus grand nombre de ceux qui composoient son Conseil ayant été d'avis qu'il falloit combattre, le Roi se détermina à ce dernier parti. Il entra aussitôt en campagne, fit la revue de ses troupes, & encouragea ses soldats par un discours étudié qui lui valut de grands applaudissements. Le zèle que son armée lui témoigna dans ce moment se soutint, & il sortit victorieux de la première bataille que les Romains lui livrèrent. Néanmoins, après sa victoire & la retraite de ses ennemis, il envoya encore faire aux Romains des propositions de paix. Licinius écouta les Ambassadeurs Macédoniens, & promit d'accorder la paix ; mais il y mit des conditions si dures, que Persée ne put s'y soumettre, & la campagne se termina par quelques escarmouches de peu de conséquence.

Persée profita de l'absence du Consul Romain, & malgré les rigueurs de l'hiver, il s'empara de plusieurs Places en Illyrie & en Epire. Il comptoit engager Gentius à se déclarer contre les Romains, & ce Prince n'en auroit pas été éloigné, si Persée eût voulu lui fournir de l'argent ; mais ce dernier étoit trop avare, & la crainte de faire sortir ses trésors de la Macédoine, lui fit manquer l'occasion de s'attacher un Prince qui lui pouvoit rendre de grands services du côté de la mer. Au commencement du printemps Q. Marcius nouvellement élu Consul, se mit à la tête des troupes destinées contre le Roi de Macédoine. Persée étoit préparé à le recevoir ; il le désir à la première rencontre, & Marcius, après diverses tentatives sur les villes de Thessalonique, d'Enia, d'Antigonie, de Cassandrie, de Mélibée & de Démétriade, se borna à ravager le pays voisin de ces villes. Le Roi avoit si bien pourvu à la défense des frontières de son Royaume, que les Romains firent peu de progrès sous le Consulat de Marcius. L'année suivante leur fut plus avantageuse ; on nomma Consul Paul Emile, & ce

Général prit d'abord des mesures si prudentes, qu'elles furent comme le prétexte du succès de ses armes.

Le Roi de Macédoine n'eut pas de peine à connoître la différence qu'il y avoit entre Paul Emile & son prédécesseur, & il commença à chercher des secours étrangers pour être mieux en état de se défendre. Il engagea les Baltharnes à se rendre auprès de lui, & promit de payer généreusement les Officiers & les Soldats. Ces peuples sur ses promesses se mirent en chemin au nombre de vingt mille, & les Macédoniens firent éclater la plus grande joie en voyant un si puissant renfort. Persée en conçut des espérances aussi flatteuses; mais cherchant à différer le payement dont il étoit convenu, les Baltharnes donnerent des marques de leur ressentiment, & en s'en retournant vers le Danube, ils ravagerent la Thrace qui se trouvoit sur leur passage. Le procédé du Roi de Macédoine avec Gentius, ne montra pas moins d'avarice & de mauvaise foi, & ne lui fut pas moins nuisible. Il étoit venu à bout d'engager Gentius à prendre ses intérêts, moyennant une somme d'argent qu'il devoit lui faire tenir aussitôt. Le Roi des Illyriens croyant Persée incapable de le tromper, rompit avec les Romains, en faisant emprisonner leurs Ambassadeurs. Persée informé de ce coup d'éclat, pensa qu'il étoit inutile de payer Gentius, puisqu'il se voyoit dans la nécessité de prendre les armes contre les Romains. Il refusa de livrer la somme à laquelle il s'étoit engagé, & exposa le Roi des Illyriens à toute la colère des Romains, qui lui ôtèrent la couronne & la liberté.

Persée, loin de retirer aucun profit de ces deux actions, se priva de toute ressource, & avança sa ruine totale. Paul Emile arriva dans la Macédoine, & par de fausses attaques & différentes contre-marches, il sut amuser Persée & se rendre maître de Pythium, Place importante, située au plus haut du mont Olympe. Les troupes que le Roi de Macédoine avoit envoyées dans cet endroit ayant été défaites, Persée en fut tellement effrayé, qu'il abandonna les bords du fleuve Enipée, & se retira sous les murailles de Pydna. Il campa en ce lieu & attendit les Romains, résolu de leur livrer bataille. Paul Emile parut bientôt, plaça son camp à la vue de celui des Macédoniens, & se prépara au combat après avoir averti ses troupes qu'il y auroit la nuit suivante une éclipse de Lune, & que cet événement, qui n'avoit rien que de naturel, ne devoit pas les épouvanter. Cette précaution lui fut avantageuse, & ses soldats ne marquerent aucun étonnement, tandis que tous les Macédoniens furent saisis de terreur, & se persuaderent que ce prodige annonçoit la mort du Prince & la ruine prochaine du Royaume. Paul Emile ne doutant pas que la frayeur n'eût abattu le courage des Macédoniens, engagea l'action dès le lendemain. Il remporta la victoire comme il s'y étoit attendu; mais elle lui fut disputée, & sans la retraite subite du Roi de Macédoine, ses troupes auroient encore combattu quelque temps. Persée étoit entré dans Pydna sous prétexte d'y faire des sacrifices, & son absence causa la déroute & l'entière défaite de son armée qui fut hachée en pièces. Cette victoire décida du sort de la Macédoine qui tomba au pouvoir des Romains, toutes les villes ayant fait leurs soumissions au vainqueur dans l'espace de peu de jours.

Cependant



Cependant Persée s'efforçoit de gagner Pella, & la fureur qui le dominoit l'empêchoit de songer à remédier à son désastre. Ceux qui voulurent lui faire quelques remontrances devinrent les victimes de sa colere, & ses plus fideles serviteurs craignant le même sort l'abandonnerent avec mépris & indignation. Le Roi pour éviter de tomber au pouvoir des Romains, changea continuellement de retraite jusqu'à ce qu'il eût trouvé moyen de se réfugier dans un Temple en Samo-Thrace avec Evandre le Crétois, le même qui avoit attenté à la vie d'Eumene. Persée voulut alors traiter avec les Romains, mais le Consul rejetta toutes ses propositions, parce qu'il s'obstinoit à garder le titre de Roi. On n'osoit néanmoins le tirer de son asyle par respect pour les Dieux, & dans l'appréhension d'irriter les Samo-Thraces. Un Romain entreprit de les engager à lui remettre le Roi de Macédoine, & pour les animer contre ce Prince, il dit qu'il avoit près de lui un infâme meurtrier qui souilloit l'asyle qu'il occupoit. Le peuple s'en plaignit à Persée, & le pria de livrer Evandre, sur lequel tomboit l'accusation. Le Roi désespérant de persuader au Crétois qu'il devoit se donner la mort, le fit tuer sur le champ, de peur qu'il ne découvrit plusieurs crimes qu'on avoit ignorés jusqu'alors. Il publia ensuite qu'Evandre s'étoit poignardé lui-même, & ayant gagné par une somme d'argent un autre Crétois nommé Oroande, il se disposa à monter sur son vaisseau pendant la nuit. En conséquence, il se glissa par une fenêtre avec sa femme, son fils Philippe & trois domestiques, & s'approcha du rivage. Le perfide Crétois étoit déjà parti, & Persée au désespoir se rendit aux Romains, ne pouvant plus supporter le poids de ses malheurs. Octavius, entre les mains duquel il se remit, le fit embarquer pour être conduit au Consul qui le traita avec beaucoup de douceur jusqu'à son départ de la Macédoine.

Quoique l'année du Consulat de Paul Emile fût expirée, on lui continua le commandement des armées, & on nomma dix Commissaires pour régler les affaires de la Macédoine. Le Sénat en les chargeant de ses ordres, décida que les Macédoniens seroient déclarés libres; qu'on diminueroit les impôts sur les mines du pays & sur les revenus des terres; que le Royaume seroit partagé en quatre regions ou provinces, dont les habitants ne pourroient sortir pour s'établir ailleurs sans la permission des Romains. Ces dispositions furent publiées de la maniere la plus solennelle, & Paul Emile ajouta quelques autres reglemens qui regardoient le bien de l'Etat. Aussitôt qu'il eut mis ordre à tout, & qu'il eut visité les principales villes de la Grece, il entra dans l'Epire qu'il ravagea, & se rendit à Rome emmenant avec lui toute la famille Royale, & ceux des Macédoniens qui étoient le plus attachés à Persée. Ce Prince fit demander avec instance qu'on le dispensât d'orner le triomphe du vainqueur, mais il ne put obtenir cette grace, & parut devant le peuple dans des habillemens de deuil, & sa démarche montrait la douleur & la honte dont il étoit pénétré. Après le triomphe, Persée fut reconduit en prison, où il resta plusieurs jours confondus avec d'autres prisonniers de la plus vile extraction. Enfin Paul Emile engagea le Sénat à faire transférer l'infortuné Roi de Macédoine à Albe, où il fut traité avec plus de douceur, quoiqu'étroitement gardé. Quelques Auteurs prétendent qu'il se laissa mourir de faim dans la quatrième année de sa captivité;

## 34 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ROYAUME  
DE MACÉ-  
DOINE.

& d'autres assurent que les soldats de sa garde irrités contre lui l'empêchèrent de dormir, jusqu'à ce qu'épuisé par des veilles continuelles il expirât. Les deux derniers de ses enfants restèrent en prison toute leur vie, & on ignore de quelle manière Philippe leur aîné obtint son élargissement. Ce Prince ré-  
duit à vivre de son travail, fit d'abord le métier de Tourneur, ensuite la beauté de son écriture le fit parvenir à la charge de Greffier, qu'il exerça avec honneur jusqu'à la fin de ses jours.

152.

Seize ans environ après la défaite de Persée, un homme de basse naissance voulut faire croire qu'il étoit fils de ce Prince, & réclama ses droits sur la couronne de Macédoine. Cet imposteur né dans la Troade & nommé Andrisclus, inventa une fable sur son origine, & chercha à se faire des partisans. Les Macédoniens y faisant peu d'attention, il passa en Syrie, où il fut arrêté par les ordres de Démétrius Soter, & livré aux Romains. Le mépris qu'on eut à Rome pour Andrisclus le fit garder avec tant de négligence, qu'il se sauva en Thrace, où il trouva moyen de lever une armée, avec laquelle il s'empara d'une partie de la Macédoine, & prit le titre & les attributs de la Royauté. Le Sénat informé de cette révolution, envoya aussitôt le Préteur Juventius pour empêcher les progrès du faux Philippe. Juventius ne le croyant pas capable de résister, s'engagea témérairement, & perdit la bataille & la vie. Q. Cécilius Métellus succéda à Juventius, & défit l'imposteur, qui se retira chez un petit Roi de Thrace. Celui-ci dans la crainte de s'attirer la colère des Romains, remit le fugitif entre les mains de Métellus. Ce Préteur le fit conduire à Rome pour orner son triomphe, & se prépara à le suivre. Cependant un nouvel aventurier qui se disoit aussi fils de Persée, parut à son tour sur les rangs. Métellus n'eut pas de peine à le vaincre; mais il se cacha avec tant de soin, qu'on ne put jamais découvrir sa retraite. Quelque temps après on vit encore un Pseudo-Philippe, & les Macédoniens las de porter le joug, se rangerent en foule sous les étendards de ce nouveau Prétendant. Il profita des favorables dispositions où on se trouva à son égard, & ne rencontra presque aucune difficulté à faire la conquête du Royaume. Il ne jouit pas long-temps néanmoins de la puissance souveraine; car les Romains ayant envoyé contre lui une nombreuse armée, il perdit toutes les villes dont il s'étoit rendu maître, & fut tué dans un combat qu'il eut la témérité de livrer.

La Macédoine fut ainsi subjuguée une troisième fois, & afin de prévenir de nouvelles occasions de révolte, on changea la forme du gouvernement, & on établit un ou plusieurs Consuls pour régler tout suivant les loix de la Nation. On ôta par ce moyen à la Macédoine le reste de liberté qu'on lui avoit laissé, & elle fut mise au nombre des Provinces Romaines que le sort des armes avoit fournies, & qui étoient gouvernées par des Préteurs particuliers. Telle fut la fin d'une Monarchie que l'ambition & l'habileté de ses Princes avoient considérablement augmentée. Elle acquit toute sa gloire sous le regne de Philippe II. fils d'Amyntas & pere d'Alexandre le Grand, commença à déchoir de sa grandeur, lorsque Philippe IV. pere de Persée, eut régné quelques années, & Persée acheva sa ruine totale.

*Fin de l'Histoire de Macédoine.*

## CHAPITRE II.

## ROYAUME DE SYRIE.

**L**A Syrie, proprement dite, est située entre la Méditerranée à l'Occident, & l'Euphrate à l'Orient; & entre le mont Taurus au Septentrion, & l'Arabie Déserte, la Palestine & la Phénicie au Midi. Sa longueur du Septentrion au Midi est de trois cent soixante & quinze milles, & d'Orient en Occident, sa largeur est de trois cents milles.

Ce pays fut successivement divisé de différentes manières. Dans les commencemens il fut composé d'un grand nombre de petits Royaumes, qui furent par la suite réduits à quatre, sçavoir, celui de Zobah, celui de Damas, celui de Hamath & celui de Geshur; car les noms de Bétréhob, d'Ishtob & de Maacha, dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte, ne paroissent marquer que des subdivisions. Un nouveau partage sépara toute la Syrie en deux parties seulement, qui étoient la Célé-Syrie & la Phénicie; & les Phéniciens, les Iduméens, les Juifs, les Gézites & les Azotites étoient compris dans ces deux parties. Après la mort d'Alexandre on divisa encore la Syrie, suivant Strabon, en Commagene ou Comagene, en Séleucide de Syrie, en Célé-Syrie, en Phénicie maritime & en Judée. Ptolémée fait une autre subdivision, & compte dans la seule Syrie, proprement dite, la Commagene, la Pierie, la Cyrrestique ou Cyrresthique, la Séleucide, la Cassiotide ou Cassotide, la Chalybonitide, la Chalcidice ou Chalcidie, l'Apamene, la Laodicene, la Phénicie Méditerranée, la Célé-Syrie & la Palmyrene.

Selon la division de Ptolémée, Comagene avoit au Couchant le mont Amanus, au Septentrion une partie du mont Taurus. A l'Orient ce pays étoit borné par l'Euphrate; mais on ignore s'il l'étoit au Midi par la Séleucide, ou la Cyrresthique, ou par l'une & l'autre de ces contrées. Au reste, la Commagene formoit le bout Septentrional de la Syrie, & avoit pour principales villes Samosate sur l'Euphrate, Antioche au pied du mont Taurus, & Germanicie. Toutes ces villes qui étoient autrefois magnifiques & florissantes, sont aujourd'hui ruinées ou en mauvais état.

La Séleucide maritime contenoit la Pierie & la Cassiotide, dont l'une étoit située au Septentrion, & l'autre au Midi. Entre ces limites étoient les villes d'Alexandrie, de Séleucie, de Pierie & de Laodicée sur la Méditerranée.

Dans la partie intérieure de la Séleucide Méditerranée étoit la célèbre Antioche, sur le fleuve Oronte. Les deux Séleucides sont appellées Antioche par Méla & par Pline.

L'Apamene étoit à l'Orient de la Cassiotide, & avoit pour Capitale Apamée, dont plus de la moitié étoit environnée par l'Oronte.

La Cyrresthique étoit une Province située sur l'Euphrate, & Cyrthus ou Cyrus étoit la capitale de cette partie de la Syrie. On y voyoit aussi la fameuse ville nommée Hiéropolis, & Bambyce, que les Syriens nommoient *Magog*, & où la Déesse de Syrie étoit adorée.



La Chalcidie étoit une Province intérieure du pays, qui n'étoit bornée ni par la mer Méditerranée, ni par l'Euphrate, & dont Chalcis étoit la capitale. Elle étoit environnée par Antiochene, ou la Séleucie, à l'Occident; par la Cyrhéstique, au Septentrion; par la Chalybonitide, à l'Orient, & par l'Apamene & la Célé-Syrie, au Midi.

A l'Orient de Chalcidie étoit la Chalybonitide sur l'Euphrate, qui avoit Chalybon pour capitale.

La Palmyrene étoit une Province grande & fertile au milieu d'un affreux désert, au Midi de la Chalybonitide, lavée à l'Orient par l'Euphrate. Il ne reste plus de toutes les villes de cette Province que la seule Palmyre, qui, quoique déserte & presque entièrement détruite, ne laisse pas d'être regardée comme une des merveilles de l'Univers.

On ne peut gueres marquer précisément les limites de la Célé-Syrie. Strabon dit seulement que cette Province étoit la vallée entre le Liban & l'Anti-Liban. Les principales villes de cette contrée étoient Héliopolis, aujourd'hui Balbeck, & Damas, maintenant Shâm.

La Laodicene, dont la capitale étoit Laodicée étoit située au pied du mont Liban.

Sous l'Empire Romain, la Syrie souffrit une nouvelle division, & on la sépara en Comagene ou Euphratésienne, en Syrie, en Palmyrene, & en Phénicie du Liban. Les Arabes placent la Palestine en Syrie d'un côté, & la Cilicie de l'autre, & l'appelle Shâm.

Abulfeda partage tout le pays en cinq Provinces, sçavoir, Kinnefrine, Hemsene, Damascene, Jordanitique & Palestine. En général le climat de la Syrie est très-beau, & sa fertilité est aussi grande que celle d'aucune autre contrée.

Les anciens Syriens adoroient plusieurs Idoles, parmi lesquelles étoit *Rimmon*, qui avoit son Temple à Damas. Cette Idole, d'abord la plus célèbre chez les Syriens, fut remplacée dans la suite par d'autres, auxquelles on rendit un culte religieux, jusqu'à ce que Theglat-Phalassar en subjuguant les Syriens fit, pour ainsi dire, éprouver le même sort à leurs Divinités. Depuis cet événement la Religion Syrienne fut abolie, & celle d'Assyrie devint la Religion dominante de toute la contrée. Plusieurs Auteurs, & entre autres Lucien, rapportent que dans la ville d'Hiérapolis, appelée *Magog* par les Syriens, il y avoit un Temple de la grande Déesse Syrienne. Ce Temple situé sur une éminence au milieu de la ville, étoit environné d'une double muraille, dont l'une étoit vieille & l'autre neuve. Au côté Septentrional de ce Temple étoit une cour de cinq ou six cents pieds en circonférence, dans laquelle on voyoit des Priapes qui étoient d'une prodigieuse hauteur. La façade du Temple tournée vers l'Orient sembloit cachée par une terrasse haute d'environ huit pieds qui se trouvoit devant. Tout l'édifice étoit construit à la manière des Temples Ioniens, les portes en étoient dorées, & l'or éclatoit aussi dans plusieurs autres endroits, & principalement au dôme de ce bâtiment. L'air qu'on y respiroit étoit agréable, & tellement parfumé, que les habits de ceux qui y entroient, en contractoient l'odeur, & la conservoient assez long-temps.

Ce Temple avoit son sanctuaire, dans lequel il n'étoit pas permis aux

Prêtres mêmes d'entrer, à moins qu'ils ne fussent entièrement dévoués aux Dieux qu'on y adoroit, ou qu'ils n'eussent quelque relation particulière avec eux. Dans l'intérieur du sanctuaire qui étoit toujours ouvert, on voyoit un grand nombre de statues. A main gauche en entrant dans le Temple étoit le trône du Soleil, mais sans aucune statue, & immédiatement après ce trône étoit une Idole, à laquelle on a trouvé quelque rapport avec l'Apollon des Grecs. Quoi qu'il en soit, cette statue étoit la seule qui eût des habillemens, car toutes les autres étoient nues. On gardoit dans l'enclos du Temple des bœufs, des chevaux, des lions, des ours & des aigles qui étoient apprivoisés & sacrés. Près du Temple étoit un lac où on nourrissoit des poissons, qu'on regardoit aussi comme sacrés. Au milieu du lac on avoit construit un autel de pierre, & sur cet autel brûloit continuellement de l'encens.

Les Oracles qui se rendoient dans le Temple avoient quelque chose d'extraordinaire. On y entendoit du bruit, quoique les portes fussent fermées, on y voyoit des images qui marchaient, qui suivaient, & enfin qui disoient en apparence des Oracles. Celui de l'Idole, que Lucien nomme *Apollon*, étoit le principal de tous. Ce Dieu, suivant le même Auteur, rendoit ses réponses lui-même, au lieu que les autres répondoient par la bouche de leurs Prêtres. Cette statue étoit habillée, comme on l'a déjà dit, par conséquent, quelqu'un pouvoit facilement se cacher sous ces habits, & répondre pour le Dieu aux questions proposées. Lorsque cet Apollon consentoit à satisfaire aux demandes qu'on lui faisoit, il commençoit à faire quelque mouvement. Aussitôt les Prêtres accouroient pour le lever en haut, & le Dieu les pouffoit violemment jusqu'à ce que le Grand Prêtre se fût approché; & lui eût proposé sa question. Si elle déplaçoit à l'Idole, elle se retirait, sinon, elle pouffoit ses porteurs en avant; enfin cette Divinité avoit la direction de toutes les matières sacrées & civiles, & on la consultoit dans tous les cas embarrassans.

Les revenus & le trésor de ce Temple étoient considérables; l'Arabie, la Phénicie, la Cappadoce, la Cilicie & la Syrie contribuoient à l'enrichir par leurs présents qu'on gardoit avec beaucoup de soin. Il y avoit différentes sortes de Prêtres qui avoient diverses fonctions. Les uns tuoient les victimes, les autres portoient les libations, d'autres avoient soin du feu, d'autres desservient l'autel, & plus de trois cents de ces derniers en habits & en bonnets blancs vaquoient aux sacrifices. Outre cela il y avoit encore d'autres Ministres attachés au service du Temple, comme des Musiciens experts à jouer de plusieurs instruments, des Prêtres nommés *Galli*, semblables à ceux de Cybele & des femmes frénétiques. L'emploi de Grand Prêtre étoit annuel, & tout le temps qu'il étoit en exercice, il portoit une robe de pourpre & une mitre d'or. Des hommes de différentes nations qui voulaient se consacrer à la Déesse de Syrie, étoient chargés d'instruire dans les loix & les coutumes de la ville, ceux de leurs compatriotes qui alloient en pèlerinage au Temple, & ils étoient appelés pour cette raison *Maîtres* ou *Instructeurs*.

Les Syriens offroient deux fois par jour des sacrifices à deux de leurs principales Idoles, à l'une en silence, & à l'autre en chantant, & en jouant

de plusieurs d'instruments. Chaque printemps ils célébroient une fête dont les cérémonies consistoient à abattre quelques grands arbres dans le parvis du Temple, & à les garnir de chevres, de brebis, d'oiseaux, de riches vêtements, & de plusieurs pieces d'or & d'argent bien travaillées. Ensuite on promenoit les images sacrées autour de ces arbres, après quoi on y mettoit le feu qui les consumoit avec tout ce qui y étoit attaché. Ceux qui alloient à la ville d'Hiérapolis étoient obligés de faire chacun un sacrifice particulier. Le Pèlerin qui faisoit ce sacrifice prenoit une brebis, la coupoit en pieces, en faisoit bonne chere, & étendant la toison par terre, il s'agenouilloit dessus. Dans cette posture il mettoit les pieds & la tête de la victime sur sa propre tête, prioit la Déesse d'accepter son sacrifice, & lui en promettoit un meilleur. On pouvoit encore deux fois par an se rendre la Déesse favorable de cette maniere : un homme montoit au haut d'un des Priapes dont on a parlé, & y restoit pendant sept jours. Dans cet intervalle il descendoit une chaîne où on attachoit ses présents, & on disoit son nom à un homme qui étoit en bas. Celui-ci le croit de toute sa force à l'autre, qui commençoit aussitôt à prier, & frappoit en même temps sur une espee de cloche. Une autre espee de sacrifice en usage chez les Syriens avoit quelque chose de cruel. Ils commençoient par couronner de fleurs les victimes, & ensuite ils les chassoient hors du Temple vers un endroit où il y avoit une descente escarpée, du haut de laquelle ces animaux ne se précipitoient jamais sans perdre la vie. Il se trouvoit quelquefois des peres assez barbares pour lier leurs enfants dans des sacs, & les glisser du haut en bas de la même descente en les accusant de n'être pas des enfants, mais des bêtes.

Celui qui entreprenoit le pèlerinage de Hiérapolis commençoit par se raser la tête & les sourcils, après quoi il offroit une brebis, comme on l'a vu plus haut. Alors il ne lui étoit plus permis de se baigner que dans de l'eau froide, ni de boire aucune autre liqueur, ni de se coucher que sur la dure avant la fin de son pèlerinage. Lorsqu'il étoit arrivé dans la ville, il étoit entretenu aux dépens du Public, & logé avec ses compatriotes désignés par le nom d'Instituteurs ou de Maîtres, & il apprenoit d'eux les rites & les cérémonies qu'il devoit observer. Tous les pèlerins étoient marqués au cou & aux poignets.

Il étoit défendu à celui qui avoit vu un mort d'entrer de tout le jour dans le Temple; mais le lendemain il cessoit d'être souillé pourvu qu'il eût pris soin de se purifier. A l'égard de tous ceux qui étoient de la famille du mort, ils devoient s'absenter du Temple pendant trente jours, & se raser la tête.

L'ancienne Syrie tombée sous la puissance des Assyriens cessa d'être un Royaume, & lorsque les Assyriens furent subjugués à leur tour par Cyrus, leur Empire devint une Province de la Perse, ainsi que les pays des Syriens. Les choses subsisterent en cet état jusqu'à la défaite de Darius Codoman près d'Issus, qui rendit Alexandre le Grand maître de la Perse. Ce Conquérant mourut l'an 324. avant J. C. sans avoir réglé sa succession. Il laissoit sa femme Roxane enceinte, & un fils naturel nommé Hercule, qu'il avoit eu de Barsine, veuve de Memnon, & qui étoit encore enfant. Au



moment de la mort d'Alexandre se trouvoit auprès de lui son frere naturel Philippe Aridée, homme sans mérite & sans aucune capacité. La nécessité où les Généraux d'Alexandre se trouverent d'avoir un Chef, au nom duquel on donnât les ordres, les obligea, après quelques jours d'altercation, de placer cet Aridée sur le trône, en lui associant l'enfant dont Roxane étoit enceinte, au cas que ce fût un mâle. On forma ensuite un Conseil, auquel présidoit Perdicas qui avoit presque toute l'autorité.

Roxane étant accouchée d'un fils, qu'on appella Alexandre du nom de son pere, on le déclara Roi avec Philippe, & les ordres s'expédioient au nom des deux Rois. On fit bientôt après le partage des gouvernements entre les Capitaines d'Alexandre; Séleucus fut le seul qui n'en obtint pas alors, mais on lui donna le commandement d'un Corps de Cavalerie, emploi honorable, & dans lequel il se distingua. A la mort de Perdicas qui fut tué dans un tumulte en Egypte, Antipater fut nommé pour gouverner sous le nom des deux Rois, & on fit un nouveau partage. Antigone eut le gouvernement d'une partie de la basse Asie, avec le commandement en chef de l'armée d'Asie, & Séleucus eut alors le gouvernement de la Babylonie. Il le conserva jusqu'à l'année 315. dans laquelle Antigone irrité du refus que faisoit Séleucus de lui rendre compte des revenus publics, lui ôta le gouvernement. Séleucus fut contraint d'aller chercher une retraite en Egypte auprès de Ptolémée, où il resta trois ans. Au bout de ce temps il obtint du Roi d'Egypte un petit Corps de troupes, & entra dans la Babylonie où il étoit aimé. Les peuples & la plus grande partie des troupes se déclarerent pour lui; de sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée assez forte pour attaquer Nicanor, qui commandoit pour Antigone. Ce Général fut battu, & perdit la vie, ce qui rendit Séleucus seul maître du pays (1). Encouragé par ce premier succès, il forma le projet de réunir à son gouvernement les Provinces Orientales de la haute Asie, dont les Commandants divisés entr'eux ne reconnoissoient presque plus l'autorité des Rois & du Conseil.

Pendant que Séleucus étoit occupé dans la Perse, Antigone qui avoit battu Ptolémée, envoya son fils Démétrius avec une armée contre Babylone. La ville & un des deux châteaux se soumirent; mais l'autre soutint un siège en forme, & Démétrius rappellé dans la basse Asie, se contenta de laisser quelques troupes pour bloquer ce château. Il y eut l'année suivante, qui étoit la 310<sup>e</sup> avant J. C. un traité conclu par Ptolémée, Lyfimaque & Cassandre avec Antigone, & on convint de couronner le jeune Alexandre âgé de treize ou quatorze ans, & de lui donner pour Gouverneur Cassandre, fils d'Antipater. Cet accord & la tranquillité qui en fut la suite ne durèrent pas long-temps, & Séleucus profita des troubles pour chasser de la Babylonie les troupes que Démétrius y avoit mises. Il réduisit ensuite la Médie sous son obéissance, & fit la conquête de la Bactriane, de l'Hyrcanie, & de plusieurs autres Provinces qu'il annexa à son Empire. Séleucus prit alors le titre de Roi de Babylone & de Médie, & résolu de s'emparer de ces

(1) Un grand nombre d'Ecrivains fixent à cet événement l'époque de l'Ere des Séleucides. On peut voir à ce sujet la Disserta-

tion de M. Freret insérée dans la partie des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; Tome XVI. p. 286. & suiv.

ROYAUME  
DE SYRIE.

pays connus sous le nom général des Indes, il passa le fleuve de l'Inde. Sandrocore ou Androcore en possession de cette contrée, leva une forte armée à dessein de repousser Séleucus; mais ce Prince informé qu'il s'étoit fait une ligue contre Antigone, se hâta de s'accommoder avec Sandrocore, afin de se joindre à cette confédération. Il amena au secours des Princes ligués une armée redoutable par le grand nombre d'éléphants de guerre qu'il avoit tirés de l'Inde, & contribua par ce moyen à la défaite d'Antigone, qui perdit la vie dans la bataille d'Ipsus en Phrygie. Cet événement arrivé dans l'été de l'an 301. rendit Séleucus entièrement maître de toute la Syrie, à l'exception de quelques villes qui ne se soumirent à lui que quelques années après, c'est-à-dire, dans la vingt-sixième année de l'Ere des Séleucides.

Séleucus prend  
le titre de Roi.

301.

Séleucus ne se vit pas plutôt en possession de la Syrie qu'il prit le titre de Roi, que les Capitaines d'Alexandre avoient déjà pris avant lui. Ce nouveau Monarque embellit ses Etats d'un grand nombre de villes magnifiques. Il donna le nom de Séleucie à celle qu'il fit bâtir sur le bord Occidental du Tigre, à quarante milles de Babylone, environ à dix lieues de l'endroit où est présentement la ville de Bagdad. Cette nouvelle ville dont Séleucus fit le lieu de sa résidence & la capitale de toutes les Provinces de son Empire au-delà de l'Euphrate, devint en peu de temps extrêmement peuplée & florissante. Pendant que le Roi de Syrie étoit occupé à fonder différentes villes, Démétrius, fils d'Antigone, fit quelques tentatives pour recouvrer les Etats de son pere en Asie; mais il ne put réussir dans cette entreprise, & tomba au pouvoir de Séleucus, qui le retint prisonnier le reste de ses jours. Le Roi de Syrie, après la mort de Démétrius, s'empara de tout ce qu'il avoit possédé en Syrie & en Asie, & fit un seul Empire de ces deux Royaumes. Ptolémée Soter, Roi d'Egypte, ne survécut que de quelques mois à ce Prince; de sorte qu'il ne restoit plus de tous les Capitaines d'Alexandre que Lyfimaque & Séleucus. Ces deux derniers, quoique fort âgés, se firent une cruelle guerre, qui fut terminée par la défaite & la mort de Lyfimaque. Alors Séleucus fut surnommé *Nicator* ou Vainqueur, & la nouvelle victoire qu'il venoit de remporter le mit en possession des Etats de Lyfimaque. La joye qu'il en ressentit ne fut pas de longue durée, car au bout de sept mois, il fut assassiné par Ptolémée Céraunus, comme il alloit se faire reconnoître dans la Macédoine sa patrie, où il comptoit finir sa vie. Ce Prince mourut dans la quarante-troisième année depuis la mort d'Alexandre, dans la trente-deuxième de l'Ere des Séleucides, & dans la soixante & treizième, ou, suivant Justiu, dans la soixante & dix-huitième de son âge.

Philetère, Prince de Pergame, acheta du perfide Céraunus le corps du Roi de Syrie, & l'envoya à Antiochus fils de ce Monarque. Antiochus fit de magnifiques obseques à son pere dans la ville de Séleucie, & donna ordre que ses cendres fussent déposées dans une superbe chapelle bâtie exprès pour cela, & nommée *Nicatorium*. Presque tous les Historiens font de grands éloges de Séleucus, qui s'étoit attiré le respect & l'amour de tous ses sujets.

Antiochus Co-  
négociant.

280.

A la nouvelle de la mort de son pere, Antiochus, qui étoit en Orient, songea d'abord à affermir sa puissance dans ce pays, & afin d'empêcher les

mouvements

mouvements que son absence pourroit occasionner dans l'Asie Mineure, il y envoya une armée sous le commandement de Patrocle. Ce Général ayant fait un traité avec les Héracléens, contre lesquels il avoit d'abord marché, entra dans le pays des Bithyniens qu'il mit à feu & à sang; mais il tomba dans une embuscade où il fut tué, & ses troupes entièrement défaites. Antiochus informé de la perte de son armée, fit de grands préparatifs pour en tirer vengeance. Cependant Nicomede, alors sur le trône de Bithynie, appella les Gaulois à son secours, & en récompense des services qu'il en reçut, il leur donna cette partie de l'Asie Mineure qui, d'après eux, fut nommée *Gallo-Grece* par quelques-uns, & *Galatie* par d'autres. Dans ce même temps Antiochus eut de grands démêlés avec Antigone Gonatas, fils de Démétrius, au sujet de la couronne de Macédoine, & ces deux Princes leverent chacun une nombreuse armée. Antigone sçut mettre dans ses intérêts le Roi de Bithynie, & par ce moyen Antiochus hors d'état de résister aux forces réunies de ces deux Rois, entra en accommodement avec eux. Il renonça totalement à ses droits sur le trône de Macédoine, & consentit à donner en mariage à Antigone sa fille Phila, qu'il avoit eue de Stratonice.

Antiochus marcha ensuite contre les Gaulois & les chassa de l'Asie, d'où ils faisoient souvent des incursions sur les terres de tous les Princes voisins. Cette heureuse expédition valut à Antiochus le surnom de *Soter* ou Sauveur. Ce Prince voulut peu de temps après envahir les Etats de Pergame, mais il fut battu par Eumene, & obligé de retourner à Antioche, où il mourut au bout de dix-neuf ans de règne, laissant la couronne à son fils Antiochus.

Ce Prince avoit délivré les Milésiens d'un Gouverneur qui les traitoit avec une espece de tyrannie, & en reconnaissance ces peuples donnerent à Antiochus le surnom de *Théos*, c'est-à-dire, Dieu. Dès la troisième année de son règne, il eut une sanglante guerre à soutenir contre Ptolémée Philadelphie, Roi d'Egypte, & il fut obligé de marcher avec une grande partie des forces de Babylone & de l'Orient. Pendant qu'il étoit occupé de la guerre en Egypte, il s'éleva dans ses Provinces des troubles auxquels son éloignement l'empêcha de remédier sur le champ. L'impunité augmenta la hardiesse des premiers rebelles, & fut cause que leur exemple fut bientôt suivi par d'autres; de sorte que le Roi de Syrie perdit toutes les Provinces de son Empire situées au-delà de l'Euphrate. Ce fut alors que les Parthes secouèrent le joug des Macédoniens, & qu'Artabaze fonda leur monarchie, dont la puissance devint formidable aux Princes de l'Orient & même aux Romains. La nouvelle des troubles qui agitoient le Royaume d'Antiochus, détermina ce Prince à faire la paix avec Ptolémée, & il fut réglé qu'il repudieroit Laodice, épouserait Bérénice, fille de Ptolémée, & assurerait la couronne aux enfants qu'il auroit de cette Princesse. Le mariage fut célébré avec beaucoup de magnificence, & le Roi de Syrie eut de grands égards pour sa nouvelle épouse tout le temps que vécut Ptolémée. A la mort de ce Monarque, arrivée deux ans après les noces de sa fille, Antiochus abandonna Bérénice, reprit sa première femme, & rappella les fils qu'il avoit eus d'elle, sçavoir, Séleucus & Antiochus Hierax. Laodice complotoit peu sur la constance de son époux, & comme elle vouloit faire tomber la couronne sur la tête d'un de ses fils qui avoient été déshérités, pour favoriser

ANTIOCHUS  
THEOS.261.  
Av. J. C.



ROYAUME  
DE SYRIE.

les enfants de Bérénice, elle fit empoisonner Antiochus. Lorsqu'il fut expiré, elle cacha sa mort, & fit seulement publier qu'il étoit malade. Un homme dévoué à la Reine se mit dans le lit du Roi, & contrefaisant sa voix, il recommanda aux Seigneurs, qui lui rendoient visite, sa chère Laodice & ses enfants. On publia en même temps au nom d'Antiochus, que le peuple croyoit encore vivant, des ordres par lesquels son fils aîné Séleucus étoit nommé successeur au trône. Après toutes ces précautions on déclara la mort du Roi, & Séleucus fut couronné sans aucune opposition. Antiochus Hierax, second fils de Laodice, eut le gouvernement de toutes les Provinces de l'Asie Mineure, où il commandoit un Corps de troupes assez considérable.

SELEUCUS CAL-  
LINICUS.

246.  
Av. J. C.

Bérénice craignant pour sa vie & celle de son fils, se retira secrètement à Daphné; mais elle y fut assiégée, & avant que les secours qui lui arrivoient de plusieurs côtés fussent en état de la défendre, elle fut égorgée, ainsi que son fils, & tous ceux dont elle étoit accompagnée. Ptolémée Evergete, frere de Bérénice, vengea sa mort en faisant de grands ravages dans les Etats de Séleucus Callinicus. Il se rendit maître de la personne de Laodice, qu'il fit mourir, s'empara de toute la Syrie & de la Cilicie, & conquit le pays d'au-delà de l'Euphrate jusqu'à Babylone & au Tigre. Il auroit sans doute continué ses conquêtes si une sédition ne l'eût forcé de retourner dans l'Egypte. Le Roi de Syrie, dans le dessein de faire rentrer dans le devoir les villes maritimes qui s'étoient révoltées, équipa une flotte sur laquelle il monta. L'éloignement de Ptolémée favorisoit les projets de Séleucus, mais une tempête furieuse brisa presque tous ses vaisseaux, & il eut beaucoup de peine à se sauver avec un petit nombre de personnes. Un accident de cette nature qui sembloit mettre le comble à la disgrâce du Roi de Syrie, servit au contraire à rétablir ses affaires. Les rebelles le haïssoient à cause du meurtre de Bérénice, & le croyant suffisamment puni par ce qui venoit de lui arriver, ils se soumirent à lui, & composèrent une armée assez forte.

Séleucus profita d'une révolution si avantageuse pour marcher contre le Roi d'Egypte. Il fut battu, & au désespoir de cet échec, il se renferma dans Antioche, d'où il envoya vers son frere Antiochus le prier de lui amener du secours. Antiochus, Prince ambitieux & avide, leva des troupes en diligence, moins pour aider son frere que pour le dépouiller de ses Etats s'il en trouvoit l'occasion. Cependant le Roi d'Egypte instruit des préparatifs qu'on faisoit contre lui, fit avec Séleucus une trêve de dix ans. Ce traité eût sans doute rétabli la tranquillité dans les Etats de ce Prince, s'il n'eût appris que son frere continuoit à armer. Ces nouvelles l'inquiéterent, & résolu de prévenir les entreprises d'Antiochus, Séleucus passa le Mont Taurus, afin d'examiner quels étoient ses desseins. Les deux freres se livrerent bientôt une bataille, dans laquelle le Roi de Syrie fut battu & mis en fuite. Le bruit courut qu'il avoit été tué; de sorte que les Gaulois, à qui Antiochus devoit principalement sa victoire, projetterent de se défaire de lui, & de se rendre maîtres de toute l'Asie. Ils n'exécuterent pas néanmoins une si détestable trahison, & se contenterent d'enlever les trésors d'Antiochus.

Les deux freres, toujours animés l'un contre l'autre, ne s'apercevoient

pas que leur méintelligence fournissoit aux Princes voisins l'occasion de démembler toute la Syrie, & ils ne songeoient qu'à s'accabler réciproquement. Séleucus, à qui l'avantage demeurait dans tous les combats, réduisit Antiochus à chercher une retraite en Cappadoce. Ce Prince fugitif en sortit ensuite, & se jeta entre les bras du Roi d'Egypte, quoiqu'il fût l'ennemi déclaré de toute sa maison. Il se repentit bientôt de cette démarche imprudente; car Ptolémée le fit arrêter, & le retint en prison jusqu'à ce qu'il trouva enfin moyen de s'évader. Antiochus se pressa de gagner les frontières de l'Egypte; mais comme il sortoit de ce pays il fut assassiné par des voleurs. Telle fut la fin d'un Prince qui vouloit tout envahir, & qui pour cette raison fut surnommé Hierax.

Séleucus débarrassé des inquiétudes que son frere lui avoit causées, s'appliqua à tout pacifier dans ses Etats, & marcha contre Arsace qui avoit eu le temps de se fortifier dans son usurpation. L'expédition de Séleucus ne fut pas heureuse, il fut battu & fait prisonnier par les Parthes, & au bout de quatre ans de captivité, il mourut d'une chute de cheval. Ce Prince laissa deux fils, sçavoir, Séleucus & Antiochus, & une fille qu'il avoit mariée à Mithridate, Roi de Pont.

Séleucus en montant sur le trône à la mort de son pere, prit le surnom de Céraunus. Il étoit d'une santé chancelante, & les infirmités auxquelles il étoit sujet lui affoiblirent tellement l'esprit, qu'il n'auroit pû se maintenir sur le trône, si Achéus, son cousin, ne se fût chargé du maniement des affaires. Le Roi de Syrie sentoît l'importance des services que lui rendoit Achéus, & suivant ses conseils, il songea à marcher en personne contre Attalus, Roi de Pergame, qui s'étoit emparé d'une grande partie de l'Asie Mineure. Achéus confia à Hermias le gouvernement de la Syrie, & partit ensuite pour accompagner Séleucus dans son expédition. Il fut attentif à profiter de tout ce qui pourroit être avantageux aux Syriens; mais il ne put empêcher qu'il ne se formât une conspiration contre la vie du Roi, qui fut empoisonné, & qui mourut après trois ans de regne. Achéus ayant découvert les coupables leur fit souffrir les supplices que leur crime méritoit, & rejetant généreusement l'offre que les troupes lui faisoient de la couronne, il envoya en Babylonie avertir Antiochus, frere du feu Roi, de se rendre en diligence à Antioche.

Antiochus, à qui un grand nombre de victoires & plusieurs belles actions, firent donner par la suite le surnom de Grand, quitta aussi la Babylonie, & dès qu'il fut arrivé à Antioche, il prit possession du trône qu'Achéus lui avoit conservé. La premiere chose qu'il fit fut de nommer des Gouverneurs pour les Provinces. Molon eut le gouvernement de la Médie; Alexandre son frere celui de la Perse; Achéus fut chargé des Provinces de l'Asie Mineure; Epigene obtint le commandement des troupes qui devoient demeurer auprès de la personne du Roi, & Hermias fut confirmé dans la dignité & l'emploi de premier Ministre comme sous le regne précédent. Le mauvais état où se trouvoient les affaires de la Syrie donnerent beaucoup d'occupation au nouveau Roi, & fournirent à Alexandre & à Molon les moyens de s'attribuer la souveraine autorité dans leurs gouvernements. Antiochus avoit envie de marcher lui-même contre ces rebelles, & Epigene le lui

---

ROYAUME  
DE SYRIE.

SELEUCUS CER-  
AUNUS.

226.

ANTIOCHUS LE  
GRAND.

227.

conseilloit; mais Hermias s'y opposa, & son avis prévalut. On se contenta d'envoyer, pour réduire Molon & Alexandre, une armée dont Hermias nomma les Chefs. La défaite totale de cette armée fit sentir au Roi le tort qu'il avoit eu de croire Hermias, & il alloit se mettre à la tête de nouvelles troupes, lorsque son premier Ministre l'en empêcha encore une fois. Les progrès des révoltés & l'avantage qu'ils remportèrent sur les Syriens, donnerent lieu à Epigene de remontrer à Antiochus combien il étoit nécessaire qu'il encourageât ses troupes par sa présence. Un conseil si sage fut enfin goûté; le Roi partit, & ses victoires sur les rebelles du Parti d'Alexandre & de Molon, forcerent ces deux hommes à se tuer eux-mêmes.

Cependant Hermias moins attaché aux intérêts d'Antiochus qu'aux siens propres, avoit conçu une haine violente contre Epigene, & non content de l'avoir fait exiler à Apamée, il l'accusa d'entretenir des intelligences avec Molon. Pour appuyer cette accusation, il gagna un des domestiques d'Epigene, & fit glisser dans ses papiers une prétendue lettre du Chef des rebelles. Le Gouverneur d'Apamée reçut des ordres pour visiter les papiers d'Epigene, & ayant trouvé cette lettre, le fit mettre à mort sans autre conviction. Les courtisans d'Antiochus apprirent avec chagrin la nouvelle de la mort d'Epigene. Aucun d'eux ne le croyoit coupable; mais personne n'osoit le dire, par la crainte qu'on avoit d'Hermias, qui se faisoit redouter par le Roi lui-même. Le Médecin d'Antiochus se chargea courageusement de la dangereuse commission de désabuser son maître au sujet du premier Ministre. Il s'y prit si adroitement, que le Roi convaincu du péril où sa confiance l'exposoit, fit tuer Hermias par ses Gardes. Loin que personne voulût venger la mort de cet ambitieux, tous les Syriens en témoignèrent une grande joye, & les femmes d'Apamée assomèrent à coups de pierres sa femme & ses enfants.

Antiochus, après avoir pacifié ses Provinces, tourna ses armes contre Artabazane, qui lui demanda & obtint la paix. La guerre avec l'Egypte fut résolue, & le Roi de Syrie commença par reprendre la ville de Séleucie, que Ptolémée Evergete avoit enlevée à son pere. Les Egyptiens voulurent inutilement arrêter les premiers progrès d'Antiochus; ce Monarque les battit en différentes rencontres, & recouvra une partie de ses Provinces. Ptolémée Philopator, alors sur le trône d'Egypte, ayant été informé des différents désavantages que ses troupes essuyoient, se réveilla de son assoupissement; & à la tête d'une puissante armée, il s'avança à la rencontre d'Antiochus. Les deux Rois se livrerent une bataille près de la ville de Raphia dans la Célé-Syrie; les troupes d'Antiochus furent taillées en pieces, & le Prince qui les commandoit, obligé de fuir, se retira à Antioche. Cette déroute l'affligea, & il demanda à Ptolémée une trêve d'un an, qui lui fut accordée. La paix ne tarda pas à suivre la trêve; Ptolémée la désiroit, parce que la guerre l'empêchoit de jouir des plaisirs qu'il goûtoit à la Cour, & elle devenoit nécessaire à Antiochus, qui avoit appris qu'Archéus s'étoit fait reconnoître Souverain dans les pays de son gouvernement. Par le traité qui fut fait entre le Roi d'Egypte & celui de Syrie, il fut réglé que la Syrie & la Phénicie appartiendroient à Ptolémée, qui aussitôt



après la conclusion de la paix nomma des Gouverneurs de ces Provinces, & s'en retourna dans ses États.

Le Roi de Syrie contraint d'abandonner la Syrie & la Phénicie, songea à se dédommager de cette perte, en reprenant ce qu'Achéus lui avoit enlevé. En conséquence, il passa le Mont Taurus & alla camper devant Sardes, où Achéus s'étoit renfermé. Cet usurpateur avoit choisi préférablement cette ville à cause de son heureuse situation; mais il ne put empêcher qu'elle ne fût prise d'assaut, & il eut peine à gagner la citadelle, où il se défendit pendant plusieurs mois. Un traître feignant de lui ménager une retraite auprès du Roi d'Egypte, le livra à Antiochus qui lui fit couper la tête, qu'on mit dans une peau d'âne, & le reste du corps fut attaché en croix. Le Roi de Syrie s'appliqua ensuite à remettre l'ordre dans les Provinces de l'Asie Mineure qui étoient rentrées sous son obéissance, & prit le chemin d'Antioche pour se préparer à une nouvelle guerre contre les Parthes & les Medes.

Antiochus, malgré la vigoureuse résistance des uns & des autres, reprit sur eux la plupart des villes qui faisoient l'objet de cette guerre. Satisfait de ces avantages, il borna ses exploits de ce côté, & porta ses vûes sur l'Egypte, en apprenant la mort de Ptolémée Philopator, & la jeunesse de Ptolémée Epiphanes, fils & successeur de ce Prince. Il se liguait avec Philippe Roi de Macédoine, qui lui aida à s'emparer de la Judée. Aristodeme, Régent de l'Egypte, connoissant le danger où se trouvoit ce Royaume, fit supplier les Romains de le prendre sous leur protection. Le Sénat envoya des Ambassadeurs vers le Roi de Syrie, afin d'examiner ses actions, & l'engager à renoncer à ses prétentions sur l'Egypte. Antiochus étoit trop bon politique pour mécontenter ouvertement les Romains; il reçut honorablement leurs Ambassadeurs, & fit partir les siens pour Rome. Les négociations durèrent ainsi quelque temps, & le Roi de Syrie qui songeoit toujours à envahir l'Egypte, crut s'en faciliter les moyens en mariant sa fille Cléopâtre à Ptolémée Epiphanes. Il fondeoit ses espérances sur la soumission que Cléopâtre avoit eue jusques-là à ses volontés; mais cette Princesse sincèrement attachée à son époux, refusa de se prêter aux idées de son père.

Ce Prince voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ses desseins, prit le parti d'agir à découvert, & déclara la guerre à son gendre. Ce dernier reprit la Judée, mais Antiochus, qui avoit fait alliance avec les Juifs, s'empara de la Phénicie & de la Célé-Syrie qu'il unit à sa couronne. Peu de temps après il forma le projet de réduire les principales villes de la Grece Asiatique, & assiégea Smyrne & Lampsaque, qui implorèrent le secours des Romains contre lui. Il avoit déjà soumis la Chersonnese, & s'étoit rendu maître de Lyfimachie, capitale de la Thrace, lorsque des Ambassadeurs le joignirent à Sélymbrie, & lui firent entendre qu'il devoit restituer à Ptolémée les pays qu'il avoit conquis sur lui, & laisser en paix les villes libres de la Grece. Antiochus indigné que les Romains voulussent s'ériger en arbitres de l'Orient, ne laissa pas de poursuivre ses conquêtes. Il étoit sur le point d'attaquer l'île de Chypre; mais sa flotte fut dissipée par une

ROYAUME  
DE SYRIE.

195.

tempête. Cet accident le força à gagner Séleucie, où il fit radoubier les vaisseaux qui avoient pu échapper du naufrage.

Le printemps suivant il se rendit à Ephèse, où il reçut Annibal qui s'étoit sauvé de Carthage. Ce Général persuada Antiochus de faire la guerre aux Romains, & ce Prince, après quelques années de préparatifs, se déclara enfin ouvertement. Les légions Romaines sous la conduite d'Acilius Glabion, mirent fin aux prospérités d'Antiochus; elles reprirent bientôt plusieurs villes de la Grece que les Syriens avoient subjuguées, & défirent aux Thermopyles le Roi de Syrie lui-même, qui fut obligé de repasser la mer. Polyxenide, Amiral d'Antiochus, fut aussi battu par Livius, & sa flotte auroit été entièrement détruite, si la légèreté des bâtimens qui la composoient ne l'eût dérobée à la poursuite des vainqueurs. Cependant Antiochus rassembla des troupes nombreuses sur la frontiere qui séparoit ses Etats de ceux du Roi de Pergame, & il fit quelques tentatives pour enlever la capitale de ce Prince. La fortune fut totalement contraire au Roi de Syrie; il perdit une seconde bataille sur mer, & fut vaincu près de Magnésie, ville de Lydie.

190.

Tant de pertes consécutives mirent Antiochus hors d'état de résister, & il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de demander la paix. En conséquence, il envoya Antipater & Zeuxis vers Scipion l'Africain, qui leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition que le Roi de Syrie évacueroit sur le champ le reste des Places qu'il possédoit encore en Europe; qu'il céderoit les Provinces situées en deçà du Mont Taurus, & qu'il s'engageroit à payer les frais de la guerre, savoir, quinze mille talents aux Romains, & quatre cents à Eumenes, Roi de Pergame, avec la quantité de bled qui lui étoit dûe suivant les traités faits auparavant avec Attalus. Aucun des articles ne fut contesté, Antiochus vouloit la paix à quelque prix que ce fût, & sur la réponse de Scipion, il se hâta d'envoyer des Ambassadeurs pour obtenir du Sénat la confirmation de ce qui avoit été réglé. Antiochus ne survécut pas long-temps à la paix onéreuse qu'il avoit été forcé de conclure. Il avoit d'abord donné une partie de la somme qu'on avoit exigée dans le traité, & afin de livrer plutôt ce qui restoit à payer, il confia le soin de ses Etats à son fils Séleucus, & entra dans l'Elymaïde pour y recueillir de l'argent. Quelques Ecrivains rapportent qu'il voulut piller le Temple de Jupiter Bélus, & que le peuple outré de ce sacrilège l'assomma avec sa suite: Polybe dit qu'il évita la fureur des Elyméens; mais que les remords de son crime le firent tomber dans une espece de frénésie qui termina ses jours. Un autre Ecrivain prétend qu'il fut tué par quelques-uns de ses propres domestiques qu'il avoit maltraités un jour qu'il avoit fait excès de vin. Quoi qu'il en soit, sa mort arriva dans la trente-sixième année de son regne, & presque tous les Historiens s'accordent à faire de grands éloges de ce Prince.

SELEUCUS PHI-  
LOPATOR.

187.

Séleucus, fils aîné d'Antiochus le Grand, lui succéda, & eut le surnom de Philopator. Ce Prince ne fit aucune belle action, & sa vie se passa en projets d'alliance avec ses voisins, dont il tira peu d'avantage. Le démêlé qui survint à Jérusalem entre Simon, Gouverneur du Temple, & Onias,

souverain Sacrificateur, donna malheureusement connoissance à Séleucus des richesses enfermées dans les trésors du Temple. Ce Monarque forma le dessein impie de s'en emparer, & il chargea de cette commission Héliodore, Surintendant de ses finances. On a vu dans l'histoire des Juifs le peu de succès de cette entreprise, & de quelle maniere Héliodore fut traité. Quelques Historiens disent que Séleucus demanda le retour de son frere Antiochus, qui avoit été envoyé en ôtage à Rome par son pere, & qu'en échange il fit partir son fils Démétrius, alors âgé de douze ans. Avant l'arrivée d'Antiochus, & après le départ de Démétrius, Héliodore se flattant de profiter de l'absence de ces deux Princes pour s'emparer de la couronne, empoisonna Séleucus, qui mourut après un regne de onze ans.

Héliodore, maître des trésors du Royaume, s'en servit pour se faire des partisans, & il monta sur le trône sans que personne osât prendre les intérêts du légitime successeur. Cependant Antiochus qui étoit encore à Athènes, lorsqu'il apprit la mort de son frere Séleucus & l'usurpation de son meurtrier, chercha du secours chez les Princes voisins. Eumenes, Roi de Pergame, & Attalus son frere lui en fournirent, quoiqu'il n'eût pas lieu de s'y attendre, à cause de l'inimitié où ces Princes avoient toujours été avec Antiochus le Grand. Enfin les troupes du Roi de Pergame soutinrent si efficacement les droits d'Antiochus, que ce Prince après avoir dépouillé Héliodore du rang qu'il avoit pris, s'en mit en possession. Il fut troublé d'abord par les intrigues & les partisans de Cléopâtre sa sœur, qui vouloient mettre sur la tête de Ptolémée Philometor, fils de cette Princesse, la couronne de Syrie. Antiochus s'efforça de gagner par la douceur ceux qui refusoient de le reconnoître, & il en vint à bout en peu de temps; de sorte qu'il fut proclamé Roi de Syrie d'un consentement unanime.

ANTIOCHUS  
ETATHEUS.

Ce Monarque, qu'un mélange de vertus & de vices rendit l'objet de l'admiration & du mépris de ses sujets, ne suivit constamment aucune de ses entreprises. Il étoit fier & impitoyable avec ceux qui ne pouvoient lui résister, & rempoit bassement devant ceux qu'il craignoit. Un libertinage grossier & de fréquents excès de vin le rendoient souvent furieux, cruel & insensé; pendant que dans d'autres moments il étoit généreux, brave, politique & libéral. Ce Prince tel qu'on vient de le dépeindre, persécuta continuellement le peuple Juif. Il enleva du Temple de Jérusalem un grand nombre de vases sacrés, fit massacrer les hommes & réduisit en esclavage les femmes & les enfans. La ville fut pillée par ses ordres, on mit le feu à plusieurs endroits, on consacra le lieu saint à Jupiter Olympien, & on voulut forcer les peuples des environs à sacrifier à ce faux Dieu. Plusieurs obéirent par crainte ou par intérêt; d'autres aimèrent mieux mourir dans les tourmens, & enfin Mattathias se révolta, forma d'abord une petite troupe & se défendit avec succès. La Judée ne fut pas le seul pays où Antiochus porta la guerre; l'Egypte éprouva aussi la force de ses armes. Il y entra la première fois sous des prétextes assez légers, & parce qu'il redoutoit peu le Roi Ptolémée Philometor, dont il méprisoit la jeunesse. Devenu maître de plusieurs villes & de la personne même du Roi d'Egypte, Antiochus affecta une douceur & une modération qui engagerent le reste de



l'Empire à lui faire hommage. Alors le Roi de Syrie ne crut plus avoir rien à ménager, & il enleva tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux dans le pays qu'il venoit de subjuguier.

Pendant qu'il étoit encore en Egypte, il y eut une révolution dans la Judée, où Jafon, sur la nouvelle de la mort d'Antiochus, se mit en possession de la souveraine sacrificateure. Ce Prince en apprenant cet événement crut que c'étoit une révolte générale des Juifs, & sans autre examen il passa dans leur pays, & y porta le ravage & la désolation. De retour à Antioche, il sut que les Alexandrins avoient mis sur le trône d'Egypte le frere de Philometor. Antiochus, sous prétexte de rétablir le Prince qu'il tenoit comme captif à sa Cour, porta de nouveau ses pas en Egypte, & assiégea Alexandrie. Il ne put emporter cette Place, & fatigué de la résistance des habitants, il se retira à Memphis. Il avoit formé le dessein de réunir l'Egypte au Royaume de Syrie, & pour y réussir plus sûrement, il rendit à Philometor tout le pays qu'il lui avoit pris, à l'exception de Péluse, lui conseillant de se remettre en possession de la couronne. Il espéroit allumer entre les deux freres une guerre civile qui détruiroit les forces de l'Egypte, & il comptoit alors pouvoir facilement envahir ce pays. Les deux jeunes Princes démêlerent ses vûes ambitieuses, & loin de les favoriser, ils firent ensemble un accommodement, par lequel ils consentirent à occuper tous deux le même trône.

Cet accord qui ruinoit les projets d'Antiochus le mit en fureur; il rassembla des troupes en diligence, & marcha encore une fois contre l'Egypte. Il saccagea plusieurs Places; les autres se soumirent à lui dans l'appréhension d'être traitées de même, & il alloit faire le siège d'Alexandrie, lorsque les Romains lui envoyèrent des Ambassadeurs. Ces derniers parlèrent avec tant de hauteur, & ordonnerent d'une maniere si précise à Antiochus de laisser en paix les Rois d'Egypte, que ce Prince obéit sur le champ & reprit le chemin de la Syrie. Il fit partir ensuite des Ambassadeurs chargés d'assurer le Sénat Romain de la déférence, & du respect qu'il avoit pour ses volontés. Une démarche aussi humiliante affligeoit Antiochus, mais il la croyoit nécessaire, & il fit tomber l'effet de sa colere sur le peuple Juif. Il envoya en conséquence une armée dans la Judée, & déterminé à rester à Antioche, il s'y abandonna aux plaisirs & à la débauche. Cependant ses troupes furent défaites par celles de Judas Macchabée, qui rétablit l'ordre & la Religion dans la ville de Jérusalem. Lorsque le Roi de Syrie fut instruit de ce changement, il étoit à Ecbatane, où il s'étoit retiré en désordre après avoir inutilement tenté de piller un Temple de Diane à Elymais ou Persépolis. L'affront qu'il avoit essuyé de la part des habitants de Persépolis qui l'avoient chassé honteusement de leur ville, joint à la nouvelle de la révolte des Juifs, causerent une telle colere à Antiochus, qu'il promit d'exterminer tous les Juifs. Dans ce dessein, il s'avança à grandes journées vers la Babylonie; mais dans le chemin il sentit de cruelles douleurs d'entrailles, qu'aucun remede ne put appaiser. Il ne voulut pas néanmoins s'arrêter, & comme il pressoit son cocher de hâter les chevaux à coups de fouet, son char versa & il eut tous les membres froissés. Alors ne pouvant continuer sa route, il fut forcé de rester à Tabes, où il mourut également tourmenté

tourmenté par les maux qu'il souffroit, que par les remords dont son esprit étoit agité. Ce Prince qui laissoit un fils âgé de neuf ans, en avoit régné onze. Au moment qu'il fut attaqué de la maladie qui lui causa la mort, il nomma Régent du Royaume un de ses favoris appelé Philippe, & il le chargea de conserver la couronne au jeune Antiochus, surnommé Eupator.

Philippe revêtu des pouvoirs que lui avoit donné Antiochus Epiphane, se rendit en diligence à la Cour, avec le corps du feu Roi. Il comptoit ne trouver aucun obstacle, mais Lyfias, Gouverneur du jeune Antiochus, l'avoit déjà fait couronner, & s'étoit emparé de la Régence. Son pouvoir étoit si bien affermi, que Philippe ne tenta pas alors de l'en dépouiller, & il se retira en Egypte dans l'espérance d'y trouver les secours nécessaires pour faire valoir ses droits, & chasser celui qui les avoit usurpés. Cependant Lyfias, qui gouvernoit souverainement sous le nom du jeune Roi, fit une guerre cruelle aux Juifs, & assiégea Jérusalem. La ville réduite aux dernières extrémités étoit prête à se rendre, quand un événement inattendu la délivra tout à coup. Philippe, avec un Parti considérable de Perses & de Medes, s'étoit rendu maître du Palais à Antioche, & du consentement des principaux Officiers de l'Etat avoit pris les rênes du gouvernement. Lyfias pressé de retourner à Antioche, se hâta de faire la paix avec les Juifs, & mena les troupes Syriennes contre Philippe. Celui-ci, malgré toute sa valeur, succomba & périt les armes à la main. Un autre ennemi beaucoup plus redoutable troubla la tranquillité dont Antiochus & Lyfias commençoient à jouir. On a vu plus haut que Séleucus Philopator avoit envoyé à Rome son fils Démétrius, au préjudice duquel Antiochus Epiphane prit possession de la couronne de Syrie. Démétrius, après avoir plusieurs fois inutilement demandé aux Romains du secours pour monter sur un trône qui lui étoit dû, avoit trouvé moyen de sortir secrètement de Rome, & de se faire des partisans dans la Syrie. Il publia qu'il étoit soutenu des Romains, & ce stratagème ayant répandu la terreur parmi les troupes d'Eupator, elles enlevèrent ce Prince de son Palais, & le livrèrent à Démétrius avec le Régent Lyfias. Démétrius résolu de prévenir les troubles, fit mourir le premier Ministre, & le malheureux Antiochus qui n'avoit régné que deux ans.

Les commencemens du regne de Démétrius donnerent les plus heureuses espérances pour l'avenir. Il envoya ordre à Héraclide & à Timarque qui étoient freres, de se rendre à sa Cour, afin de se justifier des accusations qu'on intentoit contre eux. Héraclide, en qualité de Receveur général des finances dans la Babylonie, l'accabloit par les impôts qu'il augmentoit à sa volonté, & qu'il exigeoit avec la dernière rigueur. Timarque, Gouverneur de la même Province, s'étoit attribué une autorité si absolue, qu'il refusa d'obéir aux ordres du nouveau Roi. Démétrius irrité de cette espèce de rébellion, fit arrêter les deux freres, condamna Timarque à la mort, & exila au loin Héraclide. Les Babyloniens délivrés de ces deux hommes, marquerent leur reconnaissance à Démétrius en lui donnant le surnom de *Soter*, ou *Sauveur*, qu'il conserva toujours. Le reste du regne de ce Prince ne répondit pas à cette action; trop facile à se laisser prévenir, il commit plusieurs injustices qui le firent haïr de ses sujets & de ses voisins. Il continua

contre les Juifs la guerre que ses prédécesseurs avoient commencée, & il leur fit tous les maux qu'il lui fut possible de leur faire. Les Romains, que Judas Machabée avoit intéressés en faveur de sa nation, rendirent un décret, par lequel ils défendoient à Démétrius de rien entreprendre d'avantage sur la Judée : mais avant la publication de ce décret les Syriens livrèrent une bataille dans laquelle Judas perdit la vie. Jonathas, suivant les vœux des fideles Israélites, prit le gouvernement à la place de Judas, & repoussa plusieurs fois Bacchide qui commandoit l'armée des Syriens. La mort violente de l'usurpateur Alcime étant arrivée sur ces entrefaites, Bacchide retourna à Antioche, & laissa la Judée tranquille l'espace de deux ans.

L'alliance que les Juifs avoient faite avec les Romains, & qui leur valut sans doute le repos dont ils jouirent quelque temps, ne put obliger Démétrius à renoncer entièrement à les persécuter. Il ralluma la guerre contre eux sur le plus léger prétexte, & renvoya de nouveau Bacchide dans la Judée. Jonathas, qui avoit eu le temps d'augmenter ses forces, attendit sans crainte l'approche des Syriens, qui l'assiégèrent dans une Place où il s'étoit retiré. Simon Machabée fit deux sorties, brûla les machines de guerre de Bacchide, massacra une partie de ses troupes & mit le reste en fuite. Le Général Syrien leva le siège, accepta l'accommodement qui lui fut proposé, & retourna en Syrie. Démétrius en prenant les armes contre les Juifs, avoit donné de justes sujets de plaintes aux Romains, il les aggrava encore en se déclarant pour Horopherne, qui prétendoit monter sur le trône de Cappadoce comme fils aîné d'Ariarathes & d'Antiochis. La légitimité de la naissance d'Horopherne n'étoit pas bien prouvée, & Démétrius ne lui fournit du secours que pour se venger du refus que Mithridate ou Ariarathes légitime successeur de la couronne, avoit fait d'épouser Laodice, veuve de Persée, dernier Roi de Macédoine. Cette Princesse étoit sœur du Roi de Syrie, & Ariarathes n'avoit osé la prendre pour femme, parce qu'il craignoit de s'attirer la colere des Romains. Cette excuse néanmoins fut regardée comme une injure par Démétrius, & il aida si efficacement Horopherne, qu'Ariarathes fut chassé d'un trône, que l'usurpateur occupa aussitôt.

Cependant Ariarathes implora la justice des Romains contre la violence & l'oppression qu'il souffroit. Démétrius & Horopherne envoyèrent de leur côté des Ambassadeurs à Rome, afin de justifier leur conduite, & le Sénat jugea à propos de partager la Cappadoce entre Ariarathes & Horopherne. Ce dernier qui n'avoit aucune des qualités nécessaires à un Roi, indisposa bientôt le peuple contre lui, & fut obligé d'abandonner la Cappadoce & de chercher un asyle auprès de Démétrius. Le Roi de Syrie non content d'accorder une retraite à Horopherne, l'admit à toutes ses parties de plaisir, & n'oublia rien pour lui rendre agréable le séjour qu'il faisoit auprès de lui. Une faveur aussi marquée sembloit exiger une reconnaissance sans bornes, mais Horopherne n'étoit susceptible d'aucune vertu, & il conspira lâchement contre son bienfaiteur, & entreprit de lui enlever la couronne. Démétrius instruit de la conjuration fit arrêter les coupables & les condamna à la mort, à l'exception d'Horopherne qui fut étroitement gardé. Sa détention & le supplice des Conjurés n'empêchèrent pas de nouvelles révoltes. Démétrius



s'étoit rendu odieux à ses sujets, & les Rois d'Egypte, de Pergame & de Cappadoce irrités contre lui à cause des guerres qu'il leur avoit suscitées, avoient soin de fomenter les troubles. Ces trois Princes firent venir de Rhodes un jeune homme nommé Alexandre Balas, & trouverent moyen de le faire passer pour le fils d'Antiochus Epiphane. Les Romains trompés, ou feignant de l'être, fournirent à l'impôsteur des secours qui le mirent en état de se rendre maître de Ptolémaïs, où il commença à exercer l'autorité souveraine.

Effrayé des progrès d'Alexandre Balas, Démétrius crut devoir mettre les Juifs dans ses intérêts, & il écrivit à Jonathas une lettre remplie de propositions les plus avantageuses. Alexandre par de brillantes promesses avoit prévenu les Juifs en sa faveur; de sorte qu'ils firent peu d'attention à ce que Démétrius leur proposoit, & prirent les armes pour Alexandre. Celui-ci fut défait dans une première action, mais ayant rassemblé de nouvelles troupes, il s'avança contre Démétrius, & remporta sur lui une victoire complète. La valeur de Démétrius servit à retarder sa défaite pendant quelques moments, & enfin obligé de fuir, il s'enfonça dans un marais, & y fut accablé d'une grêle de fleches qui le privèrent du jour vers la douzième année de son regne.

Démétrius avant que de livrer la bataille où il perdit la vie sembloit en prévoir l'événement, & en conséquence il avoit envoyé à Cnide ses deux fils, Démétrius & Antiochus, afin de les soustraire à la cruauté du vainqueur. L'absence de ces jeunes Princes & la mort de Démétrius rendirent Alexandre Balas tranquille possesseur du trône de Syrie. Ptolémée Philometor, Roi d'Egypte, ravi du rang qu'il avoit procuré à Alexandre, y ajouta la grace de lui accorder en mariage sa fille Cléopâtre. Jonathas assista à la célébration des nœces, & après avoir reçu des marques d'estime singulieres de la part des deux Rois, il retourna dans la Judée. Dès que la possession de la couronne fut assurée à Alexandre, il s'abandonna à la débauche & à l'oisiveté, & confia le gouvernement de l'Etat à Ammonius son favori. Cet homme naturellement soupçonneux & cruel agit suivant son caractère, & pour ôter tout sujet d'inquiétude à son Souverain, il fit mourir Laodice, sœur de Démétrius, & Antigone, fils de ce Prince, qui étoit resté en Syrie dans le temps que les deux autres furent envoyés à Cnide. De pareilles actions indisposèrent les peuples contre Alexandre & son Ministre, & les murmures éclatèrent bientôt de toutes parts. Le jeune Démétrius apprit dans sa retraite cette espèce de soulèvement, & croyant l'occasion favorable pour faire valoir ses droits, il prit avec Lathene, chez qui il avoit été caché, le chemin de la Syrie. Cet ami fidele engagea plusieurs Crétois à prendre les intérêts du jeune Prince, & il mit sur pied une petite armée qui fut renforcée en peu de temps par un grand nombre de Syriens. Apollonius, Gouverneur de la Célé-Syrie, fournit des troupes à Démétrius, qui récompensa son zele en le nommant Général. Jonathas fidelement attaché à Alexandre, s'opposa de toutes ses forces à Apollonius, & après avoir réduit les villes rebelles & dissipé l'armée des ennemis, il retourna à Jérusalem chargé de leurs dépouilles. Alexandre touché des services que Jonathas lui avoit rendus, lui fit présent de la ville d'Accaron & de son territoire. Il ne

---

ROYAUME  
DE SYRIE.

---

ALEXANDRE  
BALAS.

150.

fut pas aussi reconnoissant de l'amitié dont son beau-pere lui donnoit des marques en amenant un secours considerable; car il refusa de punir Ammonius qui avoit conspiré contre la vie de ce Prince. Ptolémée irrité de l'indifférence apparente de son gendre, le soupçonna d'être complice d'Ammonius, & résolu de le punir de son ingratitude; il tourna contre lui les armes qu'il avoit prises en sa faveur, se déclara pour Démétrius, & offrit de lui donner en mariage sa fille Cléopâtre, femme d'Alexandre Balas. Démétrius accepta avec joye les propositions de Ptolémée, & ne tarda pas à joindre ses troupes à celles de ce Prince. Ammonius fut la premiere victime du ressentiment de Ptolémée, & les habitants d'Antioche ravis d'être délivrés du gouvernement tyrannique de cet homme, voulurent reconnoître le Roi d'Egypte pour leur Souverain. Ce Monarque rejetta ces offres, mais il profita des dispositions favorables du peuple à son égard, & l'engagea à mettre la couronne sur la tête de Démétrius. Les Syriens balancerent quelque temps dans la crainte que le jeune Prince ne ressemblât à son pere, & enfin pressés par les vives instances de Ptolémée, ils proclamerent Démétrius Roi de Syrie.

Alexandre occupé à réduire quelques villes en Cilicie, n'eut pas plutôt appris cette révolution qu'il accourut & ravagea les environs d'Antioche. Ptolémée & le nouveau Roi de Syrie livrerent bataille à Alexandre, disperserent son armée, & le forcerent à se sauver avec son fils Antiochus encore enfant. Il se retira auprès de Zabdiel Prince Arabe, & croyoit y être en sûreté; mais ce perfide lui fit trancher la tête, & l'envoya à Ptolémée dans la vûe de gagner les bonnes grâces de ce Prince. Ainsi périt Alexandre Balas, après avoir joui pendant cinq ans du fruit de son impotence.

Démétrius ne tarda pas à justifier les appréhensions que les Syriens avoient montrées avant que de le reconnoître pour leur Souverain. Il aimoit le plaisir, & la dissipation l'empêchant de s'instruire dans l'art de gouverner, il abandonna toute l'autorité à Lasthene, à qui il avoit obligation de la couronne. Lasthene, qui jusqu'alors avoit passé sa vie dans l'obscurité, ignoroit l'importance du poids dont il étoit chargé, & s'imaginant au contraire être en droit de tout faire impunément, il commit plusieurs injustices qui le firent détester des Syriens. Il commença à signaler son imprudence & sa cruauté en faisant égorger les Egyptiens que Ptolémée avoit mis en garnison dans les Places maritimes de la Phénicie & de la Syrie. Ptolémée étoit mort quelques jours après Alexandre, ce qui avoit autorisé Lasthene & Démétrius à se débarrasser des soldats Egyptiens. Le Ministre croyoit par ce moyen se précautionner contre toutes les entreprises, & il arriva au contraire que cette perfidie donna lieu à de grands troubles. Les Syriens sentant le tort qu'une action de cette nature faisoit au Royaume, & les suites fâcheuses qu'elle pouvoit entraîner, murmurèrent hautement. Jonathas fit alors quelques tentatives pour rentrer en possession de Jérusalem, & sur les plaintes qui en furent portées à Démétrius, ce Prince se rendit à Ptolémaïs, & envoya ordre à Jonathas de se justifier des accusations intentées contre lui. Jonathas obéit, trouva moyen par ses présents & ses discours de faire approuver sa conduite, & obtint de grands honneurs.

Le Roi retourna ensuite à Antioche, où il se livra de nouveau à la débauche & aux excès les plus honteux. Il passoit les jours & les nuits dans le désordre & l'oisiveté, & s'attira enfin la haine & le mépris de ses sujets. Diodote, surnommé depuis Tryphon, homme ambitieux & capable des plus grands crimes, forma le dessein de détrôner Démétrius & de se faire reconnoître Roi de Syrie. Pour exécuter plus sûrement ce projet, il dissimula d'abord, & feignit de vouloir mettre sur le trône Antiochus, fils d'Alexandre Balas, qu'il avoit sçu tirer des mains de Zabdiel par les plus vives instances. Aussitôt qu'il put montrer le jeune Prince aux Syriens, il lui forma un parti considérable, & se vit en état de soutenir sa révolte. Démétrius ouvrit alors les yeux sur le danger où il se trouvoit; mais peu capable d'y remédier, il augmenta encore ses embarras en voulant forcer les habitants d'Antioche à lui remettre les armes qu'ils avoient chez eux. Le refus général causa la mort d'un grand nombre de Particuliers que le Roi fit massacrer, avec leurs femmes & leurs enfants. Tous les habitants indignés des cruautés de Démétrius, se souleverent contre lui, & se seroient rendus maîtres de sa personne sans le secours que les Juifs lui envoyèrent. Ce secours composé seulement de trois mille hommes, écarta le peuple qui environnoit le Palais de Démétrius, fit un grand carnage des séditieux, brûla une partie de la ville, & força les habitants à implorer la clemence du Roi.

Démétrius parut accorder le pardon qu'on lui demandoit; mais ses sujets lui ayant remis leurs armes, il en fit mourir plusieurs en punition de leur dernière révolte. Les Syriens outrés de la mauvaise foi de Démétrius, attendirent avec impatience le moment de s'en venger. L'occasion s'en présenta bientôt. Tryphon entré dans la Syrie avoit fait répandre un Manifeste, dans lequel il expliquoit les prétentions du fils d'Alexandre & la justice de ses droits à la couronne. Les habitants d'Antioche sans examiner autre chose que la satisfaction de se soustraire à la tyrannie de Démétrius, se rangerent en foule du côté d'Antiochus, & le placèrent sur le trône. Démétrius qui s'étoit mis lui-même hors d'état de résister à son rival, en indisposant aussi les Juifs contre lui par différentes menaces, se retira à Séleucie sur l'O-ronte, où il conserva le titre de Roi de Syrie, & fonda, pour ainsi dire, un nouveau Royaume.

L'âge tendre d'Antiochus VI. qui n'avoit que quatre ans lorsqu'il parvint à la couronne, fut cause que Tryphon s'attribua toute l'autorité. Il songea d'abord à mettre les Juifs dans les intérêts du jeune Roi, & il eut d'autant moins de peine à réussir, que Jonathas étoit irrité des procédés de Démétrius à son égard. Il consentit donc facilement à faire alliance avec Tryphon, & à prendre les armes pour établir l'autorité d'Antiochus. Les troupes que Démétrius envoya contre les Juifs furent entièrement défaites, & la puissance d'Antiochus s'affermissoit de plus en plus. Tryphon en conséquence donna au jeune Roi le surnom de Théus, d'Epiphane & de Nicéphore; mais il méritoit secrètement la chute & la mort de celui qu'il élevoit si haut. Cependant la connoissance qu'il avoit de la probité de Jonathas, lui faisoit craindre qu'Antiochus ne trouvât en lui un défenseur ou un vengeur implacable. Cette idée retarda l'exécution des projets de Tryphon, jusqu'à

ANTIOCHUS VI.  
THEUS ou EPIPHANE.  
—



---

 ROYAUME  
DE SYRIE.

---

 DEMETRIUS &  
TRYPHON.
 

---

143.

ce qu'il eut trouvé moyen d'attirer près de lui Jonathas & de le faire mourir. Alors persuadé qu'il n'avoit plus rien à redouter, il fit tuer secrètement le jeune Antiochus, & publia qu'il étoit mort dans l'opération de la pierre qu'on avoit été obligé de lui faire.

Tryphon débauché d'Antiochus n'attendit pas qu'on lui conférât la couronne ; il s'arrogea lui-même la souveraine autorité & se fit reconnoître à Antioche, dont il avoit intimidé les habitants. Né en Cilicie & ayant fait pendant long-temps le métier de pirate, il en conserva toujours le caractère, & pendant les cinq années que dura son usurpation, les Syriens qui lui furent soumis eurent beaucoup à souffrir de sa dureté & de son avarice. Il sentoît combien il lui étoit essentiel de gagner la faveur des Romains, & dans cette vue il fit partir des Ambassadeurs, & envoya au Sénat une Victoire d'or d'un poids & d'un travail extraordinaire. Les Ambassadeurs Juifs que Simon, frere de Jonathas, avoit députés s'étoient rendus à Rome avant ceux de Tryphon, & comme ils avoient eu soin de prévenir le Sénat contre l'usurpateur, les Romains se contenterent d'accepter le présent du nouveau Roi de Syrie : mais au lieu d'inscrire son nom, ils mirent celui d'Antiochus sur le piedestal de la statue. Tryphon voyant qu'il ne pouvoit s'appuyer du contentement des Romains, mit une armée sur pied, & l'opposa aux entreprises de Sarpédon, Général des troupes de Démétrius. Sarpédon fut battu & mis en fuite, & les Soldats de Tryphon contents de la victoire qu'ils avoient remportée, camperent sur le bord de la mer entre Tyr & Ptolémaïde. Une espee de marée qui s'éleva à une hauteur prodigieuse couvrit tout-à-coup le camp, noya une partie des troupes, & en se retirant avec rapidité, laissa sur le rivage les corps morts & une grande quantité de poissons. Sarpédon instruit de cet événement extraordinaire, accourut à la hâte pour en être témoin, & offrit en action de grâces un sacrifice solennel à Neptune.

Tandis que Sarpédon soutenoit de tout son pouvoir les intérêts de Démétrius, ce Prince insensible aux malheurs qu'il avoit éprouvés, ne mettoit aucun intervalle à ses plaisirs. Il fut néanmoins obligé de les interrompre pour donner audience aux Ambassadeurs de Simon, & pour faire avec eux un traité, par lequel il confirmoit la souveraine sacrificature & la principauté des Juifs à Simon. Il s'engagea aussi à exempter les Juifs de toutes sortes d'impôts, & leur accorda une amnistie générale pour tous les actes d'hostilités passés, pourvu qu'ils se joignissent à lui contre Tryphon. Peu de temps après la conclusion de ce traité, Démétrius reçut des villes Grecques d'Orient quelques Députés qui l'engagerent à prendre les armes contre Mithridate, Roi des Parthes, qui menaçoit d'envahir la Mésopotamie. Ils promettoient de fournir les troupes nécessaires pour reprendre toutes les Provinces de l'Orient, & ils déterminèrent enfin Démétrius à céder à leurs sollicitations, quoique son éloignement pût être avantageux à Tryphon, qui étoit déjà maître de la plus grande partie de la Syrie. Suivant les promesses qu'on avoit faites, les Elyméens, les Perses & les Bactriens joignirent leurs forces à celles de Démétrius, & le mirent en état de faire les Parthes en différentes rencontres. Ces derniers, chagrins des divers échecs qu'ils avoient essuyés, attirèrent Démétrius dans une embuscade, où il fut

fait prisonnier & toute son armée taillée en pieces. Mithridate n'eut pas plutôt son ennemi en son pouvoir qu'il le fit charger de fers, le mena en cet état dans toutes les Provinces qui le regardoient comme leur libérateur ; & après leur avoir fait sentir qu'elles ne devoient plus compter sur Démétrius, il envoya ce Prince en Hyrcanie, où il fut traité en Souverain, & épousa même Rodogune, fille du Roi des Parthes. Les honneurs qu'on rendoit à Démétrius ne le dédommageoient pas de la perte du trône & de la liberté ; on veilloit sur toutes ses actions, & lorsqu'il tenta de s'échapper, il fut toujours repris & gardé plus étroitement.

L'absence de Démétrius & la nouvelle de sa captivité causerent une grande joye à Tryphon, qui se croyant délivré de tout concurrent, ne mit plus de bornes à ses cruautés & à ses emportements. Les principaux du Royaume, ainsi que le peuple, fatigués de son injuste domination, commencerent à chercher les moyens de secouer un joug insupportable. Cléopâtre, femme de Démétrius, attira près d'elle plusieurs mécontents, & fournit le prétexte & l'occasion de la révolte. Aussitôt qu'elle eut appris la détention & le mariage de son mari, elle s'enferma dans Séleucie avec ses enfants ; & déterminée à leur conserver la couronne & à se venger de l'infidélité de Démétrius, elle fit inviter Antiochus, frere de ce Prince, à s'unir à elle. Les Députés de Cléopâtre trouverent Antiochus à Cnide, où il étoit depuis l'avènement d'Alexandre Balas à la couronne, & ils lui offrirent d'épouser Cléopâtre. Antiochus accepta sans balancer des propositions aussi avantageuses, & avant que de se rendre à Séleucie, il écrivit à Simon pour l'intéresser en sa faveur. Il partit ensuite, & dès qu'il fut arrivé en Syrie, il donna la main à Cléopâtre. Les troupes de cette Princesse jointes à celles qu'Antiochus avoit amenées, formerent une armée assez forte pour aller combattre l'usurpateur. Tryphon se mit en campagne à dessein de livrer une bataille à son nouveau concurrent ; mais ses troupes l'ayant abandonné & s'étant jetées du côté d'Antiochus, il s'enferma dans Dora, ville proche de Ptolémaïde. Il y fut bientôt assiégé, & au moment que la ville étoit réduite aux dernières extrémités, il trouva moyen de se sauver à Apamée. Cette Place fut prise d'assaut, & Tryphon y périt, après avoir excité de grands troubles dans la Syrie, déthrôné un de ses Rois, ôté la vie à un autre, s'être emparé de la couronne, & avoir gouverné en tyran l'espace de cinq ans.

La mort de Tryphon mit fin aux troubles en Syrie, Antiochus monta sur le trône sans aucune opposition, & prit le surnom de Soter & de Sidete. Quelque temps avant que de forcer son rival à sortir de Dora, il envoya ordre à Simon d'évacuer les villes de Joppé & de Gazara, & de payer une somme considérable. Le Prince des Juifs surpris de l'inconstance d'Antiochus, qui lui avoit fait l'année précédente des promesses toutes contraires, refusa d'obéir. Le Roi de Syrie piqué de la résistance de Simon, fit partir une armée sous la conduite de Cendébée, & le chargea de réduire toute la Judée. Simon leva des troupes en diligence, & en donna le commandement à ses deux fils Judas & Jean, qui dissipèrent les Syriens, & causerent un tel effroi à Cendébée qu'il prit la fuite avec les débris de son armée. Sa défaite obligea Antiochus à laisser les Juifs en repos pendant quelque

ANTIOCHUS VII.  
SIDETE.

139.

135.

temps; mais irrité contre Simon, il corrompit Ptolémée, Gouverneur d'une Place de la Judée, & ce scélérat assassina le Prince des Juifs & deux de ses fils. Antiochus marcha aussitôt pour se mettre en possession de la Judée, s'empara de plusieurs villes, & mit le siège devant Jérusalem. Les Juifs pressés par la famine firent faire des propositions de paix qu'Antiochus accepta, & il se retira après avoir reçu une somme d'argent & des otages pris d'entre les premières familles des Juifs.

7.

135.

131.

Le Roi de Syrie en accordant la paix aux Juifs esperoit en tirer des secours pour l'exécution d'un projet qu'il méditoit. Il voyoit avec chagrin l'Empire de ses ancêtres resserré entre la Cilicie & la Mésopotamie, & il avoit envie de recouvrer les Provinces de l'Orient que Mithridate avoit envahies. En conséquence, il sentoit le besoin qu'il avoit d'être en paix avec les Juifs, & le même motif lui fit rechercher l'amitié des Romains par les riches présents qu'il envoya à Scipion l'Africain. Antiochus tranquille de ces deux côtés se servit du prétexte de la délivrance de son frere, pour engager ses sujets à déclarer la guerre aux Parthes. Les Syriens se prêtèrent aux vûes de leur Roi, plus par obéissance à ses volontés que par zèle pour Démétrius qu'ils détestoient. La plupart des Princes & des peuples de l'Orient se joignirent à Antiochus dès qu'ils le virent paroître, & son armée devenue formidable par ces renforts, battit trois fois les Parthes, & repoussa leur Roi jusques dans sa capitale. Jean, souverain Sacrificateur des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition; il eut une part considerable aux avantages remportés sur les Parthes, & retourna à Jérusalem chargé des dépouilles des ennemis & couvert de gloire.

Après son départ Antiochus mit son armée en quartiers d'hiver dans le pays qu'il avoit conquis. Le nombre prodigieux de ses troupes l'obligea à les disperser, & elles se trouverent si éloignées les unes des autres, qu'elles ne pouvoient se rejoindre facilement en cas d'attaque. Cette dispersion fit naître aux peuples de ces contrées l'idée de se défaire des Syriens; ils en donnerent avis aux Parthes, & étant convenus d'un jour marqué, ils massacrèrent tous les Syriens dans leurs différents quartiers sans leur laisser le temps de se rassembler. Antiochus, qui avoit gardé un Corps de troupes auprès de sa personne, vola au secours de ceux qui étoient les plus proches de lui; mais il fut accablé par le nombre, & périt en combattant. Tout le reste de l'armée fut massacré ou fait prisonnier dans le même jour, & il en échappa à peine quelques-uns pour aller porter en Syrie la funeste nouvelle de ce carnage. Antiochus avoit régné neuf ans, & à l'exception de son amour pour le vin & la débauche, il avoit des qualités estimables, & fut sincèrement regretté de ses sujets. Phraate ne put dissimuler la joye qu'il ressentoit de voir étendu à ses pieds le corps de son ennemi, & il l'apostropha par des paroles insultantes.

DÉMÉTRIUS II.  
NE TOUJOURS RÉGNA.

130.

Cependant le Roi des Parthes, après ses défaites, avoit mis Démétrius en liberté, dans l'espérance qu'Antiochus seroit obligé de retourner en Syrie pour défendre sa couronne. La mort d'Antiochus ôtant à Phraate tout sujet d'appréhension, il se repentit d'avoir relâché Démétrius, & il détacha un Parti de Cavalerie qu'il chargea de ramener ce Prince. Ces ordres furent expédiés trop tard. Démétrius qui craignoit quelque événement de cette nature,



nature, avoit fait une telle diligence, qu'il avoit déjà passé l'Euphrate avant que les Cavaliers Parthes eussent gagné la frontière. Ils furent contraints de renoncer à leur entreprise, & Démétrius délivré de tout concurrent, remonta sans obstacles sur le trône de Syrie. Les neuf années qu'il avoit passé dans la captivité chez le Roi des Parthes, loin de changer son caractère, lui aigrirent l'esprit; & lorsqu'il n'étoit pas en guerre avec ses voisins, il sembloit la déclarer à ses sujets par les cruautés qu'il exerçoit contre eux. Deux ans après son retour en Syrie, il marcha au secours de Cléopâtre, Reine d'Egypte, sa belle-mère, contre Ptolémée Physcon. Pendant qu'il étoit occupé au siège de Péluse, il apprit que les Syriens vouloient profiter de son éloignement pour se soulever. Ces nouvelles lui firent lever le siège, & il se hâta de retourner à Antioche, afin de rompre les mesures qu'on prenoit contre lui. Sa présence apaisa l'orage qui se formoit, & il reçut à sa Cour la Reine d'Egypte, qui fut obligée de céder le trône à Ptolémée Physcon. Ce dernier ne fut pas plutôt rentré en possession de ses Etats, qu'il résolut de se venger sur Démétrius de l'asyle qu'il accordoit à Cléopâtre. Pour cet effet, il choisit le fils d'un Marchand d'Alexandrie nommé Alexandre Zebina, lui donna les instructions nécessaires pour se dire fils adoptif d'Alexandre Balas, & promit de l'assister de ses troupes & de ses conseils. L'imposteur se prêta d'autant plus volontiers aux vûes de Physcon, qu'il sçavoit que les Syriens étoient las de la domination de Démétrius, & avoient prié le Roi d'Egypte de leur chercher un Roi de la famille des Séleucides. Zebina rempli des plus flatteuses espérances, soutint habilement le rôle qu'il devoit jouer, & se présenta en Syrie à la tête d'une armée d'Egyptiens, sous prétexte qu'il venoit réclamer le Royaume de ses peres. Les Syriens ravis de trouver des raisons plausibles pour chasser Démétrius du trône, ne se mirent pas en peine d'exiger de Zebina les preuves sur lesquelles il se fondeoit. Ils se déclarèrent en sa faveur, & augmentèrent considérablement son armée. Démétrius voulut en vain s'opposer aux succès de son rival, il fut abandonné de ses troupes dans une bataille qu'il livra, & réduit à chercher un asyle à Ptolémaïs, où Cléopâtre, qu'il avoit reprise, renoit sa Cour. Cette Princesse toujours irritée du mariage de Démétrius avec Rhodogune, saisit le moment d'en tirer vengeance, & lui fit fermer les portes de la ville. L'infortuné Démétrius pénétré de la plus vive indignation se réfugia à Tyr, où il comptoit être en sûreté, mais il y fut mis à mort, & on prétend que ce fut par les ordres de sa femme autant que par ceux de Zebina. Quoi qu'il en soit, Cléopâtre conserva une partie du Royaume, & Zebina eut tout le reste.

Zebina pour affermir sa puissance rechercha l'amitié de Jean Hyrcan, Prince des Juifs, & se l'attacha par divers avantages qu'il lui fit. L'événement fit voir la nécessité de cette précaution; car Séleucus, fils de Démétrius Nicator, songea à se former un Parti. Ce Prince âgé alors de vingt ans leva quelques troupes, & se fit reconnoître en qualité de Souverain dans les Provinces voisines de celles qui étoient échues à sa mère. Cette Princesse ambitieuse craignant que Séleucus ne s'emparât de l'autorité dont elle jouissoit, & ne la punit de la mort de Démétrius dont elle étoit soupçonnée avec fondement, le fit assassiner en trahison. Les Syriens furent

d'abord indignés d'une action si atroce, néanmoins trois des principaux Officiers de Zebina, sçavoir, Antipater, Clomius & Erope se révolterent contre lui, & se déclarerent pour Cléopâtre. Ils prirent la ville de Laodicée, & chercherent à soumettre à leur obéissance le pays d'alentour. Zebina s'étant approché de Laodicée, fit rentrer cette ville sous sa domination, & se rendit maître des rebelles. Ils s'attendoient à être condamnés à la mort, mais le Roi leur pardonna, ainsi qu'à tous leurs complices. Zebina par ce trait de clémence gagna le cœur de ses sujets, qui ne purent s'empêcher d'admirer la douceur & l'humanité de son caractère.

Cependant Cléopâtre voulant effacer les traces de ses crimes, se rétablir dans l'esprit de ses sujets, & faire croire qu'elle n'avoit pas exclu ses enfants du trône, projetta de mettre la couronne sur la tête d'Antiochus son second fils. En conséquence, elle fit venir ce Prince d'Athènes, où elle l'avoit envoyé pour son éducation. Dès qu'il fut arrivé, elle le fit déclarer Roi, & le jeune Antiochus flatté du titre qu'il devoit aux soins de sa mere, la laissa jouir pendant quelque temps de toute l'autorité. On distingue ordinairement ce Prince par le surnom de Grypus; Joseph & Porphyre lui donnent celui de Philometor, & sur les médailles, il porte celui d'Epiphane. Dans le temps que Cléopâtre cherchoit à augmenter le nombre de ses partisans & enlevoit par ses intrigues ceux de Zebina, ce Prince fit une faute qui causa sa ruine totale. Il étoit redevable de son élévation aux secours que Ptolémée Physcon lui avoit fournis, & il s'étoit engagé à payer un tribut à l'Egypte comme une espece d'hommage. Résolu de s'affranchir de cette dépendance, & se croyant irrévocablement affermi sur le trône, Zebina refusa le tribut accoutumé. Le Roi d'Egypte outré de son ingratitude fit alliance avec Cléopâtre, maria sa fille Tryphene à Antiochus Grypus, & envoya une puissante armée en Syrie pour priver de la couronne celui à qui il l'avoit procurée quelques années auparavant. Zebina n'osa attendre ses ennemis; il se retira à Antioche, où il permit à ses soldats qui manquoient de tout, ainsi que lui, de piller le Temple de Jupiter. Les habitants irrités de ce sacrilège le chasserent de leur ville, & le Prince fugitif n'ayant pu obtenir qu'on lui ouvrît les portes de Séleucie, se rendit à bord d'un petit vaisseau qu'il trouva prêt à mettre à la voile pour la Grece. Il fut pris en route par un Corsaire, & livré à Grypus, qui le fit mourir dans la quatrième année de son regne. Joseph affirme qu'il fut tué dans la bataille, & suivant Porphyre, il s'empoisonna lui-même.

122.

Antiochus devenu maître de toute la Syrie, voulut commencer à regner par lui-même, & à diminuer le pouvoir de sa mere. Cette Princesse, qui jusques là avoit été satisfaite des déférences de Grypus, conçut pour lui une haine violente dès qu'elle le vit changer de conduite. Elle dissimula néanmoins le chagrin qu'elle ressentoit, & déterminée à faire tomber la couronne à un fils encore jeune qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidete, elle prépara une coupe pleine de poison, & la présenta à Grypus un jour qu'il revenoit de la chasse. Le Roi averti du dessein de sa mere, refusa de boire ce qu'elle lui offroit, & la força de l'avaler elle-même. Cléopâtre n'eut pas plutôt pris le poison qu'elle en éprouva les effets, & mourut sans être regrettée de personne. Après la mort de sa mere, Antiochus jouit tranquillement de

121.

la couronne l'espace de huit ans, & ramena dans ses Etats la paix & l'abondance, que les guerres précédentes en avoient bannies. Les Syriens se flattoient de voir continuer le repos dont ils goûtoient la douceur, lorsque de nouvelles guerres civiles firent recommencer les troubles. Cléopâtre, pendant la captivité de Démétrius chez les Parthes, avoit eu d'Antiochus Sidete un fils qui fut aussi nommé Antiochus. Le retour de Démétrius en Syrie fit craindre pour la vie du jeune Prince, à qui la Reine avoit donné la naissance depuis peu, & cette Princesse le déroba au péril & l'envoya à Cyzique, ville de la Propontide, sous la conduite d'un Eunuque fidèle, appelé Cratere. Antiochus, surnommé Cyzicienien du nom de l'asyle où il fut élevé, pensa monter sur le trône, ou du moins Cléopâtre songeoit à le faire couronner, lorsqu'elle mourut. Depuis ce temps Cratere cacha avec soin le Prince qui lui étoit confié, & au bout de huit ans, Grypus ayant découvert la retraite de son frere, tenta de le faire empoisonner.

Antiochus Cyzicienien fut informé du complot fait contre lui, & n'osant se flatter d'échapper une autre fois à de pareilles entreprises, il prit les armes dans le dessein de faire valoir ses prétentions. Grypus leva des troupes & se mit en marche contre son frere, qu'il croyoit peu en état de lui résister. Il se trompoit dans ses conjectures, car le Cyzicienien venoit d'épouser Cléopâtre répudiée par Ptolémée Lathyre son frere & son mari, & cette Princesse avoit amené à son nouvel époux un Corps de six mille hommes. Au moyen de ce renfort les armées des deux freres étoient à peu près égales, & ils ne tarderent pas à se livrer un sanglant combat. Antiochus le Cyzicienien fut vaincu ; il se retira à Antioche qui s'étoit déclarée en sa faveur, & y laissa Cléopâtre pendant qu'il alloit lever de nouvelles troupes. Antiochus Grypus profita de l'absence de son frere, s'empara d'Antioche & se rendit maître de Cléopâtre. Tryphene oubliant qu'elle étoit sœur de sa captive, ne voulut la regarder que comme la femme d'un ennemi, & demanda sa mort avec instance. Cléopâtre pour mettre sa vie en sûreté, se sauva dans un Temple d'Antioche, & se mit sous la protection du Dieu qu'on y invoquoit. La haine de Tryphene poursuivit sa sœur jusques dans cet asyle sacré, & malgré les représentations de Grypus, elle fit massacrer la malheureuse Cléopâtre.

Antiochus Cyzicienien apprit avec douleur la mort de son épouse, & toutes ses troupes partageant son ressentiment, il se hâta de rejoindre son frere & de lui livrer bataille. Grypus fut défait à son tour, & sa femme n'ayant pu le suivre assez promptement, tomba entre les mains du Cyzicienien, qui l'immola aux mânes de Cléopâtre. La fuite de Grypus laissa son frere maître de toute la Syrie, sur laquelle il regna seul l'espace d'un an. Grypus reparut l'année suivante en Syrie, & quoiqu'on ignore les événements qui obligèrent les deux freres à s'accommoder, on sçait qu'ils partagerent l'Empire entr'eux. Antiochus Cyzicienien eut la Célé. Syrie & la Phénicie, & fit sa résidence à Damas ; Antiochus Grypus eut tout le reste, & fixa son séjour à Antioche. La paix qui suivit le partage de la Syrie, donna aux deux Rois l'occasion & la liberté de se livrer au luxe & aux plaisirs, pour lesquels ils avoient l'un & l'autre beaucoup de penchant. Ils ne restèrent tranquilles qu'environ trois ans ; mais enfin mécontents tous deux

ANTIOCHUS  
VIII. GRYPUS,  
& ANTIOCHUS  
IX. CYZICENIEN.

112.



## 60 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ROYAUME  
DE SYRIE.

de ce qu'ils possédoient, ils reprirent les armes, & se firent la guerre avec plus d'acharnement que jamais. Occupés à se détruire mutuellement, ils ne songeoient pas à défendre leurs Etats contre les entreprises de leurs voisins, & plusieurs villes secouerent le joug. Rien ne fut capable de faire rentrer en eux mêmes des Princes qui se détestoient, & ils continuerent les hostilités jusqu'à la mort d'Antiochus Grypus, qui fut assassiné par un de ses vassaux nommé Héracléon. Il étoit alors dans la quarante-cinquième année de son âge, & dans la vingt-neuvième de son règne, suivant Joseph, ou la vingt-septième, selon d'autres. Ce Prince avoit quatre ans auparavant épousé Sélène, sœur de Tryphene sa première femme. Il n'eut point d'enfants de son premier mariage, mais Sélène lui donna cinq fils, sçavoir, Séleucus surnommé Nicator & Epiphane, qui succéda à son père; Antiochus & Philippe, frères jumeaux; Démétrius Eucher, & Antiochus surnommé Dionysius ou Bacchus.

ANTIOCHUS  
CYZICENIEN &  
SÉLEUCUS V.  
NICATOR &  
EPIPHANE.

97.

A la mort de Grypus, Antiochus le Cyzicénien s'empara de la ville d'Antioche, & fit tous les efforts pour se rendre maître du reste du Royaume. Il en seroit peut-être venu à bout, si son neveu Séleucus n'eut trouvé moyen de mettre une armée sur pied, & de défendre une partie des Etats de son père. Ce dernier livra au bout de trois ans une bataille à son oncle & le défit. Antiochus, suivant quelques-uns, outré de sa défaite, se perça lui-même de son épée; d'autres disent qu'il fut pris & mené à Séleucus qui le fit mourir, & d'autres enfin prétendent qu'il fut tué en combattant après un règne de dix-huit ans. La victoire que Séleucus remporta sur Antiochus Cyzicénien lui fit prendre le surnom de Nicator & d'Epiphane, & mit sous sa puissance tout l'Empire Syrien.

SÉLEUCUS &  
ANTIOCHUS X.  
PHILOPATOR OU  
EUSEBE.

94.

Séleucus ne jouit pas long-temps seul de la couronne de Syrie; Antiochus, fils du Cyzicénien, s'étoit sauvé d'Antioche à Aradus, & s'y fit reconnoître Roi. Il marcha ensuite avec une armée contre Séleucus, remporta sur lui une victoire complète, & l'obligea à se renfermer dans Mopsueste, ville de Cilicie. Les habitants prirent d'abord les intérêts de Séleucus avec beaucoup de zèle, mais accablés par les impôts qu'il exigeoit d'eux, ils se mutinèrent, mirent le feu à la maison dans laquelle il étoit, & le firent périr, ainsi que ceux qui étoient auprès de lui. Antiochus & Philippe frères de Séleucus, résolus de venger sa mort, s'avancèrent avec des troupes, prirent d'assaut la ville de Mopsueste, la ravagerent & passèrent les habitants au fil de l'épée. Eusebe marcha à la rencontre de ses deux cousins, les chargea près de l'Oronte & les défit. Antiochus se noya en voulant traverser le fleuve sur son cheval; mais Philippe rallia ses troupes, se retira en bon ordre, & se vit en état de disputer l'Empire à Antiochus Eusebe.

ANTIOCHUS X.  
& PHILIPPE.

92.

Philippe ayant encore augmenté son armée par de nouvelles levées, prétendit chasser Eusebe, qui de son côté se trouvant en forces depuis son mariage avec Sélène, veuve de Grypus, se défendit vigoureusement. Pendant que les deux rivaux désoloient réciproquement le pays par la guerre cruelle qu'ils se faisoient, Ptolémée Lathyr, Roi d'Egypte, suscita de nouveaux troubles dans la Syrie, en établissant Roi à Damas Démétrius Eucher, quatrième fils de Grypus. Ce dernier soutenu de Lathyr avoit déjà fait des progrès considérables avant que Philippe & Eusebe, trop occupés l'un contre

l'autre, eussent songé à s'y opposer. Eusebe continuellement battu par Philippe, fut enfin totalement défait, & obligé d'abandonner son Royaume & de chercher un asyle parmi les Parthes. Sa fuite favorisa les entreprises de Démétrius qui partagea l'Empire avec son frere Philippe.

L'union entre les deux freres auroit été avantageuse à l'un & à l'autre, ainsi qu'à leurs sujets : mais ils ne purent vivre long-temps en bonne intelligence, & Démétrius guidé par son ambition, envahit bientôt le pays soumis à Philippe. Il le chassa d'Antioche, le poursuivit jusqu'à Bérée (1), & l'y assiégea. Straton, qui commandoit dans cette Place, prit ouvertement la défense du Prince fugitif, & ayant appelé à son secours un Roi Arabe nommé Zizus, & Mithridate, Général des Parthes, il mit en suite l'armée de Démétrius, le fit même prisonnier, & l'envoya au Roi des Parthes. Démétrius chagrin de sa défaite & de sa captivité, tomba dans une maladie de langueur qui termina ses jours. Philippe, au moyen de la victoire que Straton avoit remportée, se vit maître de toute la Syrie. La bonté avec laquelle il traita les habitants d'Antioche, lui gagna le cœur de ses sujets, & il auroit joui tranquillement de la couronne, si Antiochus Eusebe son cousin ne fût rentré tout-à-coup dans la Syrie, & ne se fût emparé en très-peu de temps des Provinces qui confinoient à la Parthie. Philippe, à dessein d'arrêter le succès des armes d'Eusebe, marcha en diligence contre lui. Dans le temps qu'il étoit avec ses meilleures troupes vers le Nord de la Syrie, un nouveau concurrent, qui étoit Antiochus Dionysius cinquième fils de Grypus, s'éleva du côté du Midi, & se faisit de la Célé-Syrie.

Dionysius, maître de Damas, s'y fit reconnoître Roi, & fit de cette ville la capitale de son Royaume. Les embarras où se trouvoit Philippe lui ôtèrent les moyens de disputer à son dernier frere la puissance qu'il s'étoit arrogée, & il le laissa possesseur de la Célé-Syrie pendant quelques années. Eusebe & ses deux cousins regnoient chacun sur une portion de l'Empire de Syrie, & avoient fait de vains efforts pour s'agrandir les uns aux dépens des autres, lorsque Dionysius s'engagea imprudemment dans une guerre contre Aretas, Roi de l'Arabie Pétrée. Philippe profita de l'absence de son frere, & s'empara de Damas par la trahison de Milésius, qui commandoit dans la citadelle. Cependant Milésius mécontent de la récompense qui lui avoit été donnée, fit fermer les portes de Damas un jour que Philippe en étoit sorti, & conserva la Place à Dionysius, à qui il la remit à son retour d'Arabie. Philippe s'étoit retiré à Antioche sur les premières nouvelles de l'arrivée de son frere, & ce dernier voyant tout tranquille reprit le chemin de l'Arabie. Il traversa la Judée malgré les efforts d'Alexandre Janée, Prince des Juifs, & pénétra jusques dans le cœur de l'Arabie, où Aretas le surprit, & tailla son armée en pieces. Dionysius malgré sa valeur périt dans l'action, & ceux de ses soldats qui purent échapper & se sauver à Cana, y moururent de faim & de misere.

Aretas, après sa victoire, devint Roi de Célé-Syrie par le choix des habitants de Damas, qui craignoient également de tomber sous la domination de Ptolémée, Prince de Chalcis, ou sous celle de Philippe. Dès que le

ROYAUME  
DE SYRIE.

PHILIPPE &  
DEMÉTRIUS  
EUCAR.

92.

ANTIOCHUS EUSEBE rétabli.

PHILIPPE, AN-  
TIOCHUS, EU-  
SEBE & AN-  
TIOCHUS DION-  
YSIUS.

88.

(1) Cette ville est connue aujourd'hui sous le nom d'Alep.

## 6: INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ROYAUME  
DE SYRIE.

Roi d'Arabie fut affermi dans sa nouvelle souveraineté, il déclara la guerre aux Juifs, défit Alexandre Janée aux environs d'Addida, lieu voisin de Jérusalem, & consentit presque aussitôt à un traité de paix. Cependant les Syriens fatigués des guerres continuelles que se faisoient Philippe & Antiochus Eusebe, résolurent de chasser l'un & l'autre du pays, & pour ne souffrir aucun partage de l'Empire, il fut décidé qu'on obligerait aussi Atreras à se retirer. Il ne s'agissoit plus que de choisir parmi les Princes étrangers celui qui seroit le plus capable de rendre aux Syriens le bonheur & la tranquillité auxquels ils aspiraient depuis long-temps. On jeta d'abord les yeux sur Mithridate le Grand, Roi de Pont, ensuite sur Ptolémée, Roi d'Egypte; mais différentes raisons ayant fait rejeter ces deux Princes, on se détermina pour Tigrane, Roi d'Arménie. Ce Prince, qui avoit sur pied des armées nombreuses, étoit allié des Parthes, & se trouvoit gendre de Mithridate. Ces divers avantages flatterent les Syriens, qui lui envoyèrent des Ambassadeurs au nom de la Nation, pour le prier de venir prendre possession de leur Royaume.

TIGRANE.

83.

Tigrane se prêta volontiers aux vûes des Syriens, se rendit dans leur pays, & fut reconnu Roi d'un consentement unanime. Antiochus Eusebe forcé à sortir de ses Etats se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. Sélène son épouse conserva quelques villes de la basse Syrie, que Tigrane lui abandonna généreusement, & cette Princesse fixa son séjour à Ptolémaïde, où elle s'attacha à donner à ses deux fils Antiochus l'Asiatique, & Séleucus Cybiosacte, une éducation digne de leur naissance. On ignore la destinée de Philippe, parce que les Historiens n'en font plus aucune mention. Lorsque Tigrane crut son pouvoir suffisamment affermi, il établit Mégadate en qualité de Vice-Roi & retourna en Arménie, où de vastes projets sembloient l'appeller. Il bâtit une ville d'une magnificence & d'une étendue considérables, à laquelle il donna le nom de Tigranocerta. Le desir de rendre cette ville florissante par le nombre de ses habitants, occupoit entièrement Tigrane; de sorte qu'il n'eut pas de peine à suivre les avis de Mithridate, qui lui conseilla de faire la conquête de la Cappadoce, pour en transporter les habitants à Tigranocerta. Le Roi d'Arménie, à la tête d'une puissante armée, eut bientôt envahi la Cappadoce & plusieurs autres villes dont il enleva le peuple, & l'envoya en Arménie.

Cependant les incursions qu'il avoit faites dans la Cappadoce & la Cilicie irritèrent les Romains, qui formèrent le projet d'en tirer une vengeance éclatante. Ils n'ignoroient pas que Tigrane avoit été excité par Mithridate, & en conséquence, on l'attaqua le premier. Le Roi de Pont eut d'abord quelque avantage sur les Romains; mais il fut enfin défait, & se retira auprès de Tigrane son gendre, pour implorer son assistance & sa protection. Le Roi d'Arménie chagrin de s'être attiré sur les bras une guerre avec les Romains, refusa de voir son beau pere, & le relegua dans un château. Il le garda ainsi pendant dix-huit mois, & il ne le relâcha que pour l'opposer aux Romains, qui demandoient avec hauteur que Mithridate leur fût livré. Tigrane persuadé qu'il ne pouvoit empêcher les Romains de fondre sur ses Etats, se prépara à la défense. Il se hâta de terminer la guerre que Sélène lui avoit suscitée en Syrie, & il mena ses troupes dans

72.



ce pays, où il appaisa bientôt les troubles. Séleue, qui n'avoit pu obtenir que le Sénat de Rome favorisât ses prétentions sur l'Égypte pour l'un ou pour l'autre de ses fils, avoit cherché à étendre au moins ses États en Syrie. Elle y étoit parvenue, & continuoit ses intrigues, lorsque Tigrane, qui vouloit éviter les diversions quand il faudroit marcher contre les Romains, se rendit en Syrie, reprit les villes que Séleue lui avoit enlevées, & maître de cette Princesse, il lui fit donner la mort. Aussitôt que tout le pays fut rentré dans la soumission, Tigrane retourna en Arménie, & songea à faire de grandes levées de troupes. Ses précautions, le nombre prodigieux de ses soldats, les services que Mithridate lui rendit, tout devint inutile; Tigrane fut vaincu & mis en fuite. La crainte qu'il avoit de tomber au pouvoir des Romains, lui fit quitter les marques qui l'auroient fait reconnoître, & il se sauva en désordre & presque seul. Mithridate, qui lui amenoit quelques troupes, le trouva dans un état si fâcheux qu'il en fut sensiblement touché, & loin de lui rappeler ses injustes procédés à son égard, il le consola, & ranima son courage & ses espérances. Tigrane pénétré de reconnaissance, pria son beau-pere de se charger des opérations de la guerre qu'on alloit recommencer, & promit de ne se conduire que par ses conseils. La réduction de Tigranocerta acheva de mettre le comble au désespoir du Roi d'Arménie, & ce Prince furieux contre les Romains, rassembla en diligence une nouvelle armée. Il rappella Mégadate, & lui ordonna de prendre avec lui toutes les troupes qui étoient en Syrie. L'absence du Vice-Roi favorisa les prétentions d'Antiochus l'Asiatique, qui prit possession de quelques Provinces où il se fit proclamer Roi.

Tigrane étoit trop occupé à sa propre défense pour songer à inquiéter Antiochus, & les Romains le laissèrent tranquilles jusqu'à ce que Pompée eût subjugué Tigrane, & lui eût imposé la dure condition de retourner en Arménie & d'y borner son ambition. Il y avoit déjà quatre ans qu'Antiochus regnoit sur une partie de la Syrie, lorsque les Romains décidèrent du sort de Tigrane, & de celui de plusieurs autres Souverains qui leur avoient rendu hommage. Antiochus encouragé par leur exemple, alla trouver Pompée, & après lui avoir représenté les malheurs de sa maison, & la nature de ses droits, il le conjura de ne lui point ôter une couronne que ses ancêtres avoient toujours portée avec gloire. Pompée fit au jeune Prince une réponse dure & insultante, & pour ne lui laisser aucun espoir, il lui signifia que les Romains ayant fait la conquête de la Syrie, comptoient réduire ce Royaume en Province Romaine. Antiochus chagrin d'avoir fait inutilement une démarche humiliante, se retira & vécut dans la retraite, & ignora du reste du monde. Quelques Ecrivains prétendent que Pompée lui donna la Comagene; mais il y a apparence qu'ils ont confondu Antiochus l'Asiatique avec Antiochus de Comagene. Séleucus Cybiosacte survécut à son frere Antiochus, occupa quelque temps le trône d'Égypte, & fut assassiné par les ordres de Bérénice sa femme, qui étoit lassée de ses désordres. Ce Prince fut le dernier de la race des Séleucides qui occuperent le trône de Syrie l'espace de deux cent soixante & dix ans, suivant Appien, mais de deux cent cinquante & un ans seulement, si l'on en croit Eusebe.

Pompée en mettant la Syrie au nombre des Provinces Romaines, en

ROYAUME  
D'ARMÉNIE.

donna le gouvernement à Scaurus, déclara libre la ville de Séleucie sur l'Oronte, & accorda divers honneurs & des privilèges particuliers aux habitants d'Antioche. Il parcourut ensuite tout le pays, détruisit plusieurs petits Tyrans qui s'étoient élevés à la faveur des divisions intestines, en confirma quelques uns dans leurs Principautés, à condition qu'ils seroient tributaires des Romains, & purgea le pays des bandes de voleurs qui le pillotent & le ravageoient impunément. Telle fut la fin d'un Empire fondé sur les débris de celui d'Alexandre, & qui fut florissant pendant plus de deux siècles.

*Fin de l'Histoire de Syrie.*

## CHAPITRE III.

### HISTOIRE DU ROYAUME D'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE étoit anciennement divisée en grande & en petite. La grande, suivant Strabon, étoit bornée au Midi par le Mont Taurus qui la séparoit de la Mésopotamie; à l'Orient par les deux Médies, sçavoir, la grande Médie, & celle qui étoit connue sous le nom d'Atropatie; au Nord par l'Iberie & par l'Albanie, ou plutôt par la partie du Caucase qui les embrasse l'une & l'autre; à l'Occident, par la petite Arménie, ou les Monts Paryadres & par l'Euphrate. Ptolémée partage l'Arménie en trois Contrées, dont la première comprenoit la partie située entre le Cyrus & l'Araxe; la seconde contenoit les Provinces qui s'étendoient vers l'Occident tout le long de l'Euphrate; & la troisième tout le pays situé entre les sources du Tigre, & cette partie de l'Euphrate qui sépare la Comagene de la grande Arménie. Dans la première de ces Contrées Ptolémée compte les Provinces suivantes: la Catarzene, ou Chorzene vers les Monts Moschiens; l'Ossarene & la Motene, l'une & l'autre sur les bords du Cyrus; la Colthene, sur ceux de l'Araxe; la Soducene, la Sibacene & la Sacapene. Ces deux dernières Provinces s'étendoient jusqu'aux Monts Paryadres. La seconde division comprenoit les Provinces de Bailisfene, de Bolbene, d'Arsete, d'Acilifene, d'Austaniride & de Sophene. La troisième division renfermoit les Provinces d'Azetene, de Thospitide, de Corinée, de Bagraundene, de Gordene, appelée aussi Gorduene, Gordyene & Corduene, d'après les Monts Gordyens.

La plus considérable des villes connues en Arménie étoit Artaxate, capitale de toute l'Arménie, & la résidence ordinaire des Rois de ce pays. Strabon prétend que cette ville fut bâtie sur le plan qu'Annibal en donna au Roi Artaxas ou Artaxias, qui en fit la capitale de ses Etats. Cornelius Népos, dans la vie d'Annibal, ne parle pas du voyage de ce Général en Arménie; mais Plutarque semble confirmer le sentiment de Strabon, & il rapporte qu'après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Asiatique, Annibal s'enfuit en Arménie, où il aida le Roi Artaxias de ses conseils, & l'engagea à bâtir la ville d'Artaxate dans un endroit parfaitement bien situé. Cette ville étoit placée sur un coude du fleuve Araxe, qui formoit une espèce de

de presqu'isle, & servoit en quelque sorte de rempart à la ville de tous côtés, excepté celui de l'Isthme qui avoit son rempart particulier avec un bon fossé. Lucullus n'osa pas mettre le siège devant cette ville, quoiqu'il eût défait les Arméniens dans deux batailles consécutives, & qu'il les eût mis hors d'état de tenir la campagne. Pompée, qui succéda à Lucullus dans le commandement de l'armée, trouva moyen de forcer Tigrane à lui livrer sa capitale; il la conserva, & traita favorablement ceux qui l'habitoient. Corbulon qui, sous le regne de Néron, étoit Général des armées Romaines dans l'Orient, vainquit Tiridate, le contraignit à lui rendre Artaxate, & fit raser cette Place jusqu'aux fondemens. Cependant Tiridate chagrin de la perte de son Royaume & de sa capitale alla à Rome, & obtint de Néron la permission de porter le diadème en Arménie, & de rebâtir Artaxate qu'il appella Néronie, pour conserver la mémoire de son bienfaiteur.

Les autres villes qu'on regardoit anciennement comme très-considérables étoient Sébaste, située sur le fleuve Halys, près du Mont Taurus; Armosate ou Arsamosate bâtie entre le Tigre & l'Euphrate; ce qui a fait croire à plusieurs Auteurs qu'elle étoit une ville de Mésopotamie. Pline, Polybe & Tacite l'appellent en termes exprès une ville d'Arménie, & prétendent qu'elle ne le cédoit gueres en étendue & en beauté à Artaxate même. Tigranocerte fondée par Tigrane qui lui donna son nom, étoit aussi une des plus belles villes d'Arménie. Elle se trouvoit dans la partie Méridionale du Royaume au sommet d'une Montagne escarpée, entre les sources du Tigre & le Mont Taurus. Tigrane peupla cette ville de quelques Particuliers de différentes Nations qu'il avoit subjuguées, & l'enrichit considérablement. Lucullus s'en empara facilement, parce que les habitants qui étoient de divers pays ne s'accordoient pas entre eux sur la maniere de défendre la Place. Les autres villes étoient Artagere, où Caius, petit fils d'Auguste, reçut la blessure dont il mourut; Carcathiocerte, appelée par Strabon la capitale de Sophene, Province arrosée par l'Euphrate, mais que Pline place près du Tigre; Colonie, la plus forte Place de toute l'Arménie dans le temps qu'elle fut sous la domination Romaine; Théodosiopolis bâtie par l'Empereur Théodose, dont elle prit son nom, ville grande, riche, & qui passoit pour imprenable; Chorfa, située sur les bords de l'Euphrate, suivant Ptolémée, & que quelques Auteurs prennent pour la ville de Cars, que Sanson place sur l'Euphrate, quoique cette ville soit à une distance considérable de ce fleuve.

A l'égard des rivières de l'Arménie, Strabon en compte six qui passoient pour célèbres parmi les Anciens, & ces rivières sont le Lycus & le Phasis qui se jettent dans le Pont-Euxin; le Cyrus & l'Araxe qui se perdent dans la mer Caspienne, & enfin le Tigre & l'Euphrate qui se déchargent dans le golfe Persique. Quoique le Lycus, le Phasis & le Cyrus aient proprement leur origine dans l'Arménie, la plupart des anciens Géographes les considèrent comme des rivières de Pont, de Colchide & d'Albanie, à cause que les deux premières ne font que laver les bords de l'Arménie, & que la dernière sort des montagnes d'Iberie, qui séparent ce pays de l'Arménie. L'Araxe ou l'Aras, comme les Turcs l'appellent, tire sa source de la même montagne que l'Euphrate, & Strabon donne le nom d'Abus à cette mon-



tagne, qu'il place entre le Mont Niphate & Nibare. En sortant de cette montagne, qui fait partie du Mont Taurus, l'Araxe continue son cours vers l'Orient jusqu'à la ville d'Atropatene; alors il se détourne vers le Nord-Ouest, cotoye Azare & Artazate, & se jette enfin dans la mer Caspienne. Strabon & quelques autres disent que l'Araxe tombe dans la mer Caspienne près de l'embouchure du Cyrus: mais Pline & d'autres Auteurs assurent que ce fleuve se jette dans le Cyrus. Ptolémée est encore d'un sentiment différent; il partage l'Araxe en deux bras, dont l'un, suivant lui, se perd dans le Cyrus, & l'autre dans la mer Caspienne. Ses eaux sont rapides, & ont toujours emporté les ponts qu'on a voulu y bâtir. L'Euphrate, qui a sa source dans la même montagne que l'Araxe, se partage presque dès son origine en deux bras, que les Anciens appellent les sources de l'Euphrate. Le premier coule de l'Orient vers le Midi, & passant entre les montagnes, au pied desquelles est située la ville d'Erzerum, poursuit son cours du côté du Midi jusqu'à un petit bourg nommé Mommacotum. L'autre bras coule vers le Nord jusqu'à la ville d'Elijah, & se détournant de-là vers l'Ouest, dirige ensuite son cours du côté du Midi jusqu'à Mommacotum, où il se joint au premier bras qui lui est de beaucoup supérieur. Le Tigre, suivant Strabon, sort du côté Méridional du Mont Taurus, & selon Pline, sa source est dans une grande plaine d'Arménie, qu'il nomme Elégosine; de-là il traverse le lac d'Aréthuse, & rencontrant le Mont Taurus, il entre en terre, & reparoît de l'autre côté de ce Mont. Strabon a pris sans doute cette sortie du fleuve pour sa première origine; car dans tout le reste il s'accorde avec Pline & Ptolémée. Les eaux du Tigre coulent avec rapidité, & après avoir passé sous le Mont Taurus, elles lavent les bords Orientaux de la Mésopotamie, qu'elles séparent de l'Assyrie, jusqu'à ce que mêlées avec l'Euphrate à Apamée en Chaldée, elles se jettent dans le golfe Persique. Outre ces fleuves, il y a plusieurs autres rivières en Arménie, mais elles sont moins considérables.

Les montagnes les plus fameuses de ce pays sont les Moschiennes, qui séparent les Provinces Occidentales de l'Arménie, d'avec la Colchide; les Monts Paryadres qui s'étendent depuis les montagnes Moschiennes jusqu'aux frontières de la petite Arménie & du Royaume de Pont; le Masius qui borne la Province de Sophene au Midi, comme l'Antitaurus le fait au Nord; le Niphate, l'Abus, les Monts Gordyens qui, suivant Strabon, partagent la Province de Sophene, & le reste de l'Arménie de la Mésopotamie, & enfin le Mont Ararat, sur lequel on croit que l'Arche s'arrêta.

La petite Arménie étoit bornée à l'Orient par l'Euphrate, qui la séparait de la grande Arménie; au Midi par le Mont Taurus, qui se trouvoit entre elle & la Cilicie; à l'Occident & au Septentrion par une longue chaîne de Montagnes connues sous les noms de Monts Scordicus, Amanus & Antitaurus, & ces Montagnes lui servoient de frontières du côté de la Cappadoce. En général le pays est montueux & difficile, quoiqu'il y ait quelques vallées agréables & fertiles qui produisent du vin & de l'huile en abondance. La petite Arménie ne fut distinguée de la grande que vers le commencement du règne d'Antiochus le Grand, & du temps des Romains elle fut divisée en quatre Provinces, sçavoir, la Laviane, la Mariane, l'Aravene &

la Mélite. Chacune de ces Provinces avoient plusieurs villes, dont les principales étoient Mélite, Nicopolis, Garnace, Aza, Arabyffe, Dascuse, Zimare, Ladane, &c. Mélite, située dans la Province de ce nom, fut la capitale de la petite Arménie; on l'appella dans la suite Malatie, & elle est connue maintenant sous le nom de Malatias. Nicopolis fut bâtie par Pompée, pour conserver la mémoire de la victoire signalée qu'il remporta sur Tigrane le Grand, & en conséquence, on donna à cette ville le nom de *Nicopolis Pompeii*. Garnace, dont Tacite fait mention sous le nom de Gorneas, étoit une ville bien fortifiée, & dans une situation avantageuse. Aza, mise au nombre des villes d'Arménie par Pline, étoit, suivant Ptolémée, placée dans le Pont. Enfin les mœurs, les coutumes, la Religion des habitants de la petite Arménie étoient sans doute les mêmes que celles de la grande Arménie: mais comme on a peu de lumières touchant les unes & les autres, j'aime mieux n'en rien dire que de rapporter des fables.

Les Arméniens dans leur origine faisoient vraisemblablement un même peuple avec les Phrygiens, dont ils furent une Colonie, suivant Hérodote. L'Arménie, si l'on en croit divers passages de quelques Ecrivains, fut de très-bonne heure érigée en Royaume, & gouvernée tantôt par un seul Souverain, tantôt par plusieurs à la fois. Cyrus fit la conquête de ce pays, qui passa sous la domination d'Alexandre le Grand, lorsque ce Prince eut subjugué les Perses. A la mort du Roi de Macédoine l'Arménie se trouva dans le partage des Rois de Syrie, auxquels elle resta soumise jusqu'au regne d'Antiochus le Grand. Alors Zadriade & Artaxias, Gouverneurs chacun d'une partie de l'Arménie, engagerent les peuples à se révolter, & se firent proclamer Rois des Provinces qui étoient sous leur juridiction. Comme Antiochus étoit encore fort jeune, & que ses troupes se trouvoient occupées à réduire d'autres rebelles, il ne put s'opposer à l'entreprise de Zadriade & d'Artaxias qui envahirent les pays voisins, & formerent bientôt un Royaume puissant. Aussitôt qu'ils se furent assurés la possession de leurs conquêtes, ils partagèrent tous ces pays en deux Royaumes, connus sous le nom de grande & de petite Arménie. Zadriade garda cette partie qui confine à la Cilicie, & qui fut appelée la petite Arménie. Il ceda le reste à Artaxias, qui regna ainsi sur la grande Arménie.

ARTAXIAS.

Antiochus voulut en vain rentrer en possession des Provinces qu'Artaxias & Zadriade lui avoient enlevées, il fut toujours battu & forcé enfin à faire la paix avec eux. Il comptoit les attaquer de nouveau & avec plus de fruit, lorsque les troubles de son Royaume seroient entièrement apaisés: mais les deux Rois s'appuyèrent de la protection des Romains, & par ce moyen restèrent maîtres des pays qu'ils avoient conquis. Artaxias bâtit la célèbre ville d'Artaxate, dont il fit la capitale de son Royaume & sa résidence ordinaire. Il occupa tranquillement le trône jusqu'au regne d'Antiochus Epiphane, qui mena des troupes contre lui, le défit dans une bataille, & le fit prisonnier. Depuis cet événement on ignore quels furent les Princes qui regnerent sur la grande Arménie, & les Historiens passent tout d'un coup à l'avènement de Tigrane le Grand à la couronne, ce qui fait un intervalle de soixante & dix ans. A l'égard des Rois de la petite Arménie, on en verra l'histoire après celle de la grande Arménie.

165.

---

 ROYAUME  
D'ARMÉNIE.

 TIGRANE le  
Grand.
 

---

25.

Tigrane envoyé en ôtage chez les Parthes par son pere, y étoit encore lorsque ce Prince mourut. Il fut alors remis en liberté, & on lui fournit les secours dont il avoit besoin pour monter sur le trône de son pere, à condition qu'il céderoit aux Parthes plusieurs Provinces de son Royaume. Dès les commencements de son regne, Tigrane fit alliance avec Mithridate Eupator, Roi de Pont, & épousa Cléopâtre fille de ce Prince. Il entra ensuite dans la Cappadoce, chassa Ariobarzane qui regnoit dans ce pays, mit à sa place Ariarathe, fils de Mithridate, & fit un butin considerable. Il étoit à peine de retour qu'il reçut une Ambassade de la part des Syriens, qui lui offioient la couronne de Syrie. Tigrane accepta les propositions qu'on lui faisoit, & après avoir laissé un Vice-Roi dans la Syrie, il s'empara de la petite Arménie, & subjuga successivement les Adiabeniens, les Assyriens & les Gordiens. Il attaqua une seconde fois la Cappadoce à l'insurrection de Mithridate, qui avoit été obligé par les Romains d'en retirer ses forces. Tigrane trouva peu de résistance, & outre le butin qu'il fit, il emmena un grand nombre de prisonniers, dont il peupla Tigranocerte qui étoit nouvellement bâtie. Au bout de quelque temps Mithridate, qui avoit fait avec les Romains une paix peu sincere, fit proposer à Tigrane de se joindre à lui contre ses ennemis communs. Le Roi d'Arménie refusa d'unir ses forces à celles de son beau-pere; mais enfin vivement sollicité par Cléopâtre, il envoya secretelement des troupes à Mithridate. Les Romains, qui en furent informés, feignirent de l'ignorer, & attendirent l'entiere défaite du Roi de Pont, pour marcher contre celui d'Arménie. En conséquence, ils porterent toutes leurs forces du côté de Mithridate, & l'obligerent d'abandonner ses Etats, & de chercher un asyle auprès de son gendre. Tigrane sentant alors le danger où il se trouvoit pour avoir aidé Mithridate, refusa de le voir, & le fit garder soigneusement dans un de ses châteaux.

Si Tigrane eût sur le champ rassemblé ses troupes, & les eût employées à faire tête aux Romains, il auroit peut-être arrêté leurs progrès; mais il négligea de le faire, & se contenta de reprendre sur les Parthes les Provinces qu'il avoit été contraint de leur ceder. Peu content de se voir maître de tout ce qui avoit auparavant dépendu de l'Arménie, il y ajouta toute la Mésopotamie, & plusieurs autres villes & provinces. Il se rendit ensuite en Syrie pour appaiser une révolte que Sélène avoit excitée, & après avoir mis fin aux troubles en faisant mourir Sélène, il passa dans la Phénicie, dont il s'empara presque entierement. La rapidité de ses succès flatta tellement son orgueil, qu'il prit le titre fastueux de Roi des Rois, & exigea des Princes qu'il avoit vaincus, les services les plus bas.

Cependant Lucullus qui avoit réduit le Royaume de Pont sous l'obéissance de la République Romaine, se prépara à attaquer Tigrane, & pour en avoir un prétexte, il le fit sommer de lui livrer Mithridate. Le Roi d'Arménie refusa de remettre son beau-pere entre les mains de Lucullus, & accepta plutôt la guerre dont on le menaçoit. Lorsque les Ambassadeurs Romains furent partis, Tigrane eut une entrevue avec Mithridate, & le chargea d'aller à la tête de dix mille chevaux faire une diversion dans le Pont. Lucullus, informé du départ de ce Prince, donna ordre à Sornatius, à qui il laissa six mille hommes, de s'opposer aux desseins de Mithridate.



Il prit ensuite le chemin de la Cappadoce, où il avoit rétabli Ariobarzane, & poursuivit sa route jusqu'aux bords de l'Euphrate qu'il traversa sans obstacles. Dès qu'il se vit sur les terres d'Arménie, il assiégea Tigranocerte, pendant que Tigrane rassembloit au Mont Taurus les troupes de ses Alliés. L'armée du Roi d'Arménie devenue formidable par le nombre de soldats qui la composoient, s'avança vers Tigranocerte, afin de forcer les Romains à lever le siège de cette ville. Lucullus résolu d'aller à la rencontre des ennemis, détacha six mille hommes pour tenir en respect les alliés, & passa le fleuve avec le reste de ses troupes. Il se jeta sur les Arméniens avec tant d'impétuosité, qu'il les mit bientôt en déroute, & en fit un grand carnage. Tigrane, qui avoit été le premier à fuir, rencontra son fils, & lui remit son diadème & sa couronne, l'exhortant à se sauver par un autre chemin. Le jeune Prince n'osant mettre ces ornements sur la tête, les confia à un de ses domestiques, qui fut pris un moment après & conduit à Lucullus.

Mithridate qui avoit levé une puissante armée, approchoit pour la joindre à celle de son gendre, lorsqu'il apprit sa défaite, & le trouva lui-même presque seul, & dans un abattement qui lui fit compassion. Il le consola, le fit servir par ses Officiers, & s'efforça de relever ses espérances. Tigrane touché du procédé de Mithridate à son égard, promit de ne plus agir que par ses conseils, lui remit la direction de cette guerre, & de concert avec lui, envoya implorer l'assistance des Princes voisins. Pendant que les deux Rois se préparoient à recommencer la guerre avec plus de vigueur que jamais, Lucullus se rendoit maître des Places fortes de l'Arménie. La prise de Tigranocerte avoit suivi la défaite de Tigrane, & le butin que les Romains y firent paya les frais de la guerre passée, & fournit les moyens de continuer. Aussitôt que les deux Rois eurent levé une armée assez forte, ils allèrent camper dans les grandes plaines au-delà du Mont Taurus. Lucullus les y suivit; mais n'ayant pu les engager à une action générale, il décampa, & mit le siège devant Artaxate, où il sçavoit que le Roi d'Arménie avoit laissé ses femmes, ses enfants, & presque tous ses trésors. Tigrane, pour secourir sa capitale, se hâta de joindre les Romains, qui lui livrèrent bataille, & le mirent en fuite une seconde fois. Mithridate & Tigrane se retirèrent dans la partie la plus reculée de l'Arménie, & les principaux Officiers de marque furent faits prisonniers. Le Gouverneur d'Artaxate refusa constamment de livrer la ville aux Romains, & sa longue résistance sauva cette Place, parce que le froid obligea Lucullus à mener ses troupes en Migdonie, pays plus chaud & plus fertile.

Tigrane & Mithridate profitèrent de l'hiver pour réparer les pertes qu'ils avoient faites, & au commencement du printemps ils entrèrent dans la Cappadoce, & reprirent une grande partie des pays que Lucullus leur avoit enlevés. Ce dernier, dont les troupes s'étoient mutinées, ne put s'opposer aux succès de ses ennemis, & accusé à Rome de chercher à traîner la guerre en longueur, il fut rappelé par le Sénat. Pompée fut nommé pour le remplacer, & partit de Rome en conséquence. Cependant Mithridate & Tigrane avoient envahi la Cappadoce, & recouvré toute l'Arménie, avec une grande partie du Royaume de Pont. Ils auroient remporté de plus grands avantages encore, si la révolte du fils de Tigrane n'eût contraint ce Prince

à partager ses forces. Le pere & le fils se livrerent plusieurs combats dans lesquels Tigrane toujours victorieux, obligea enfin son fils à sortir de l'Arménie. Le jeune Prince chercha un asyle à la Cour de Phraate, Roi des Parthes, & sçut engager ce Monarque à porter la guerre dans les Etats de Tigrane. Ce dernier trop foible pour arrêter les entreprises du Roi Parthe, abandonna les pays les plus proches de ce Prince, & gagna la partie montueuse de ses Etats. Phraate alliéa Artaxate ; mais pressé de retourner dans son Royaume, il laissa des troupes au fils de Tigrane, & se mit en chemin. Tigrane n'eut pas plutôt appris le départ du Roi des Parthes, qu'il fonda sur les troupes que son fils commandoit, les dispersa entierement, & entra triomphant dans sa capitale. Le Prince rebelle se retira d'abord auprès de Mithridate, qu'il quitta bientôt pour passer dans le camp des Romains, & mena ces derniers faire le siège d'Artaxate, où Tigrane se trouvoit alors. Ce Prince réduit à la dernière extrémité, & ne se voyant aucune ressource, prit le parti d'aller lui-même trouver Pompée. Il se rendit au camp des Romains, & lorsque Pompée s'offrit à ses yeux, il ôta son diadème, & voulut se jeter aux pieds du Général Romain. Celui-ci releva Tigrane, lui remit le diadème sur la tête, & l'embrassa. Le lendemain ayant donné audience au Roi d'Arménie & au fils de ce Prince, Pompée accorda au premier le Royaume d'Arménie, avec la plus grande partie de la Mésopotamie, à condition qu'il renonceroit à la Cappadoce, à la Syrie, à la Cilicie, & qu'il payeroit une somme d'argent. A l'égard du Prince d'Arménie, on lui promit le gouvernement des Provinces de Gordyene & de Sophene, pourvu qu'il remit aux Romains les trésors qui se trouvoient dans la dernière.

Le jeune Tigrane mécontent de ce qui lui étoit destiné, voulut sortir secrètement du camp des Romains, & conspira contre la vie de son pere. Ses complots furent découverts ; Pompée le fit arrêter, & l'envoya à Rome, où il fut gardé dans la maison d'un Sénateur. Le Roi d'Arménie, avant que de quitter les Romains, fit de grands présents à Pompée, à ses Officiers & aux Soldats, ce qui lui valut le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. Il fut fidele aux engagements que ce titre lui fit contracter, & les Romains de leur côté le protégerent en plusieurs occasions. Tigrane retourna dans ses Etats eut quelques démêlés avec Phraate II. Roi des Parthes ; mais la médiation de Pompée prévint les suites que ces différends auroient pû avoir. Les Romains rendirent encore un service essentiel à Tigrane, en punissant le second de ses fils qui s'étoit aussi révolté, & en apaisant les troubles que cette rébellion avoit occasionnés. Le Roi d'Arménie pour marquer sa reconnoissance aux Romains, refusa de recevoir Mithridate dans ses Etats. Depuis ce moment il posséda tranquillement la couronne jusqu'à sa mort, qui arriva dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge. Il eut pour successeur son fils Artavasse, que Josephé appelle Artabaze, & Oroste, Artabane.

Artabaze reconnu Roi d'Arménie, & ne s'occupant que de la haine qu'il avoit pour le Roi de Médie, engagea Marc Antoine, qui marchoit contre les Parthes, à entrer dans la Médie. Antoine séduit par les raisons & par les promesses d'Artabaze, consentit à joindre ses forces aux siennes, & à le

prendre pour guide. Cependant le Roi d'Arménie se reconcilia avec celui de Médie, trompa les Romains, & les conduisit par de si mauvaises routes, que l'armée eut beaucoup à souffrir, & fut défaite à la première attaque. Antoine néanmoins assiégea Phraata; mais la retraite subite d'Artabaze força les Romains à reprendre en diligence le chemin de l'Arménie. Les Parthes & les Medes les poursuivirent sans relâche, & Antoine, après avoir passé l'Araxe, trouva qu'il avoit perdu près de la moitié de son armée. Quoiqu'il connût la perfidie d'Artabaze, il feignit de l'ignorer, & lui fit de grandes démonstrations d'amitié. Le Roi d'Arménie se déchoit des caresses d'Antoine, & il refusa plusieurs fois d'aller le trouver en Egypte, où il étoit retourné. Enfin il ceda aux instances de ses amis & aux pressantes sollicitations des Romains, & se rendit au camp d'Antoine près de Nicopolis, où il fut aussitôt chargé de fers.

Sur la nouvelle de la captivité d'Artabaze, les Arméniens placèrent sur le trône son fils aîné nommé Artaxias. Ce Prince voulant venger le traitement fait à son pere, fut battu par les Romains, & obligé de se sauver chez les Parthes. Antoine, maître du Royaume d'Arménie, en donna la couronne à Alexandre qu'il avoit eu de Cléopâtre, & rentra en triomphe à Alexandrie, menant Artabaze, sa femme & ses enfants attachés à son char avec des chaînes d'or. Peu de temps après il fit mourir son captif, & envoya sa tête au Roi de Médie. Artaxias trouva moyen de mettre les Parthes dans ses intérêts, & ils lui fournirent une armée nombreuse qui chassa Alexandre du trône, & y plaça Artaxias. Le regne de ce Prince ne fut pas de longue durée; il fut, suivant Tacite, assassiné par la trahison de ses plus proches parents, ou détrôné, selon Joseph, par le Roi de Cappadoce & par Claude Tibere Neron, qui fut dans la suite Empereur.

Tigrane, frere cadet d'Artaxias, reçut des mains de Tibere la couronne d'Arménie, aussitôt après la mort, ou la fuite de son frere. Il ne resta pas long-temps attaché aux Romains, & ses correspondances avec leurs ennemis ayant été découvertes, il fut mis à mort par les ordres mêmes de Tibere, dont il étoit tendrement aimé. Les fils de Tigrane, si l'on en croit Tacite, succederent les uns après les autres à leur pere, & ne firent rien de remarquable pendant leur regne qui fut de courte durée.

Lorsque ces Princes furent morts, Auguste plaça sur le trône Artabaze, fils d'Artaxias II. suivant plusieurs Ecrivains. Ce Prince avoit à peine commencé à regner, que les Arméniens las d'obéir aux Romains, appellerent Phraate, Roi de Parthie, & obligerent Artabaze à quitter l'Arménie. Auguste envoya aussitôt Caius contre Phraate; mais ce dernier, à l'approche des Romains, demanda la paix, & regagna ses Etats. La retraite des Parthes favorisa l'ambition d'un Prince nommé Tigrane, qui se fit proclamer Roi d'Arménie. Caius ne le laissa pas jouir long-temps d'un rang qu'il avoit usurpé, & le força à évacuer l'Arménie, & rétablit Artabaze sur le trône. Ce Prince étant mort peu de temps après, Tigrane demanda le Royaume d'Arménie à Auguste, & comme il reçut de l'Empereur une réponse qui ne déchoit rien, il mit sur pied une armée, & s'empara de plusieurs Places fortes de l'Arménie. Caius se hâta de quitter la Syrie où il étoit avec ses troupes, & assiégea Artagene. Le Gouverneur de cette Place invita Caius à



ROYAUME  
D'ARMÉNIE.

une conférence, & lorsque ce Général Romain, qui n'avoit aucune défiance, fut près du rempart, le Gouverneur le blessa dangereusement, & se sauva dans la Place. Les Romains indignés d'une telle perfidie, monterent sur le champ à l'assaut, emporterent la Place & la raserent jusques aux fondemens. Les autres forteresses se rendirent d'elles-mêmes, & Tigrane fut chassé une seconde fois.

ARIOPARZANE.  
VONONE.

Alors Ariobarzane Mede de naissance, fut couronné Roi d'Arménie à la priere des Arméniens, & ne fit aucune action qui mérite d'être rapportée. Vonone, qu'une révolte avoit fait descendre du trône des Parthes, succéda à Ariobarzane en Arménie. Artabane peu content d'avoir enlevé à Vonone la couronne de Parthie, le priva encore de celle d'Arménie, & la donna à son fils Orode. Ce dernier, malgré les puissants secours qu'il recevoit d'Artabane son pere, fut défait par Germanicus, qui fit proclamer à sa place Zénon, fils de Polémon Roi de Pont. Zénon prit le nom d'Artaxias, parce qu'il avoit été couronné à Artaxate. Il regna paisiblement sous la protection des Romains, & à sa mort Artabane, Roi des Parthes, se rendit maître de l'Arménie, & y établit son fils Arsace, qui fut assassiné dans la premiere année de son regne. Mithridate Iberie, & son frere Pharasmane, Roi d'Iberie, auteurs du meurtre commis en la personne d'Arsace, se préparèrent à repousser les troupes qu'Artabane, pour venger la mort d'Arsace, envoyoit en Arménie sous la conduite de son fils Orode. Les Parthes défaites & Orode dangereusement blessé, abandonnerent l'Arménie, dont Mithridate fut déclaré Souverain par l'Empereur Tibere. Artabane envahit pour la troisième fois le Royaume d'Arménie, & menaçoit de subjuguier aussi la Syrie, lorsque le Gouverneur de cette Province marcha à sa rencontre, & le chassa des Etats mêmes qu'il venoit de soumettre.

ORODE.

ARTAXIAS III.

ARSACE.

Cependant Caligula, successeur de Tibere, avoit fait arrêter Mithridate qui lui étoit devenu suspect, & il le fit étroitement garder. Claude, à la mort de Caligula, remit en liberté Mithridate, & lui facilita les moyens de recouvrer le trône d'Arménie & les Places que les Parthes lui avoient prises. Ce Prince étoit à peine rétabli, que Pharasmane son frere entreprit de lui ôter la couronne & la vie. Pharasmane avoit un fils nommé Rhadamiste, pour lequel les Ibériens avoient tant d'estime & d'affection, que le Roi craignit qu'ils ne se révoltassent en sa faveur. Afin de prévenir ce malheur, Pharasmane fit entendre à son fils que le Royaume d'Arménie lui appartenoit à titre de conquête, & il exhorta Rhadamiste à s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Le jeune Prince naturellement ambitieux, entra volontiers dans les vûes de son pere, & partit sans différer pour la Cour de Mithridate, feignant d'être mécontent de Pharasmane. Le Roi d'Arménie reçut favorablement son neveu, & le traita comme s'il eût été son fils. Tant de bontés furent payées d'ingratitude; car Rhadamiste, loin d'en être touché, fit tous ses efforts pour exciter à la révolte ceux de la Cour de Mithridate, en qui il crut remarquer quelque disposition au mécontentement. Il publia ensuite qu'il s'étoit reconcilié avec son pere, & qu'il se trouvoit dans l'obligation d'aller près de lui. Aussitôt qu'il fut arrivé en Iberie, il informa son pere de ce qu'il avoit commencé, & Pharasmane jugeant à propos de se découvrir, envoya en Arménie une armée, sous

prétexte

prétexte que Mithridate avoit empêché les Romains de fournir aux Ibériens du secours contre les Albanais.

Le Roi d'Arménie apprenant en même temps la révolte de quelques Seigneurs de sa Cour, & l'approche de Rhadamiste qui commandoit les troupes de son pere, songea moins à punir les perfides qu'à se mettre à couvert de leurs entreprises. En conséquence, il s'enferma dans le château de Cornéas qui passoit pour imprenable, se flattant d'y être en sûreté. Il auroit pu en effet soutenir pendant long-temps les efforts de ses ennemis, si le Gouverneur de ce château ne se fut laissé corrompre par l'argent que lui offrit Rhadamiste, & n'eût, pour ainsi dire, forcé Mithridate à avoir une entrevue avec son neveu. L'infortuné Roi d'Arménie sortit du château accompagné d'un petit nombre de Gardes, & fut d'abord reçu de Rhadamiste avec de grandes démonstrations d'amitié & de respect. Le Prince d'Iberie, après avoir assuré son oncle qu'il n'avoit ni fer, ni poison à craindre, l'invita à faire avec lui un sacrifice : mais au moment que Mithridate s'avançoit pour commencer ce sacrifice, il fut jetté à terre & chargé de chaînes par quelqu'un de la suite de Rhadamiste. La femme & les enfans de Mithridate qui étoient présents, furent traités de la même manière, & on les enferma jusqu'à ce que Pharasmane eût décidé de leur sort. Ce Prince barbare condamna à la mort son frere & sa propre fille, qui étoit femme de Mithridate. Rhadamiste chargé d'exécuter les ordres cruels de son pere, & se ressouvenant qu'il avoit promis à son oncle qu'on n'emploieroit contre lui ni le fer, ni le poison, le fit étouffer en sa présence, ainsi que la femme & les enfans de ce malheureux Prince.

Rhadamiste ayant pris soin d'exterminer toute la famille de Mithridate, prit aussitôt possession du Royaume d'Arménie. Les Romains qui étoient en Syrie balancerent quelque temps s'ils puniroient les perfidies & la cruauté de Rhadamiste; mais les avis furent partagés, & ils se contenterent d'envoyer ordre à Pharasmane de retirer ses troupes de l'Arménie. Pendant les délibérations des Romains & les mouvemens que se donnoit Rhadamiste pour s'affermir sur le trône, Vologese, Roi des Parthes, s'avançoit vers l'Arménie à la tête d'une nombreuse armée. La crainte de s'attirer le ressentiment des Romains, avoit obligé ce Prince à rester tranquille tout le temps que Mithridate Iberie avoit occupé le trône d'Arménie. La mort de ce Monarque & l'injuste usurpation de Rhadamiste paroissant autoriser les entreprises de Vologese, qui avoit des droits sur la couronne d'Arménie, il entra dans ce pays à dessein de placer son frere Tiridate sur le trône. Rhadamiste hors d'état de faire tête à ses ennemis, abandonna l'Arménie, accompagné de ses Ibériens. Les habitants d'Artaxate & ceux de Tigranocerte se souirent volontairement au Roi des Parthes, qui se vit bientôt maître de toutes les Places fortes de l'Arménie. Vologese flatté de ses avantages, se préparoit à en remporter de nouveaux, lorsque le froid, la disette des vivres & les maladies lui firent périr une grande partie de son armée, & le forcèrent à regagner ses Etats.

Rhadamiste instruit de son départ, rentra dans l'Arménie, & traita le peuple avec tant de dureté, qu'il se forma une conspiration contre lui. Les Conjurés commencerent par s'assurer des Gardes du Roi, & investirent

ensuite le Palais, résolu d'immoler ce Prince aux mânes de Mitridate. Rhadamiste échappa néanmoins à leurs recherches, & se sauva à cheval avec sa femme Zénobie qui étoit enceinte. La situation & la délicatesse de Zénobie l'empêchant de faire autant de diligence que son époux, il craignit qu'elle ne tombât au pouvoir de ses ennemis, & pour la garantir d'une honteuse captivité, il la perça de son épée, la jeta dans l'Araxe, & poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le Royaume de son pere. Zénobie n'étoit pas morte; quelques bergers trouverent son corps que les eaux avoient poussé sur le rivage, & la secoururent efficacement. Lorsqu'elle fut rétablie, on la transporta à Artaxate, & Tiridate, qui étoit alors Roi d'Arménie, informé de la tragique aventure de cette Princesse, la fit venir à sa Cour, où elle fut traitée avec les égards dûs à son rang. Rhadamiste ne tarda pas à faire une nouvelle irruption dans l'Arménie, mais il fut encore repoussé par les Parthes, qui furent obligés de retourner dans leur pays pour apaiser des dissensions domestiques. Leur absence fut cause d'une quatrième invasion de la part de Rhadamiste, qui n'en tira pas plus de fruit que de celles qu'il avoit déjà faites, parce que les Parthes, après avoir pacifié les troubles dans leur pays, fondirent sur les Ibériens, & les contraignirent à sortir en désordre de l'Arménie. Cependant les Arméniens désolés tour à tour par les Parthes & par les Ibériens, prièrent l'Empereur Néron de leur nommer un Roi qui mit fin à leurs calamités.

Domitius Corbulon député pour régler les affaires d'Arménie, emmena avec lui les troupes nécessaires, & les Romains envoyèrent avertir leurs alliés de tenir leurs armées prêtes en cas qu'on en eût besoin. Corbulon néanmoins employa d'abord les voyes de la douceur, & fit exhorter Vologese à préférer la paix à la guerre. Le Roi des Parthes chercha à amuser les Romains, afin d'avoir le temps de lever des troupes, & lorsqu'il se crut en état de résister, il déclara hautement qu'il ne souffriroit pas que les Romains enlevassent à Tiridate le Royaume qu'il possédoit, ou qu'il parût le tenir d'eux. Les prétentions de Vologese s'éloignant beaucoup des idées de Corbulon, allumèrent une cruelle guerre entre les Parthes & les Romains. Tiridate se défendit avec vigueur, & un grand nombre de soldats Romains périrent par la force du froid. Néanmoins Tiridate pressé de tous côtés, tant par les Romains que par leurs alliés, demanda une entrevue à Corbulon, qui ne voulut l'accorder qu'à la tête de son armée. Soit que Tiridate eût eu envie de se saisir du Général Romain, soit qu'il eût subitement changé de pensée, il se montra seulement aux Romains, & leur parla de si loin qu'ils ne purent entendre ses paroles. Corbulon fit sonner la retraite, rompit toute négociation, & partagea son armée en trois Corps. Chacun de ses Généraux se rendit maître de plusieurs Places, & Corbulon assiégea bientôt Artaxate. Tiridate fit tous les efforts imaginables pour sauver cette ville, mais ils furent sans effets, parce que les habitants en ouvrirent les portes, & firent entrer les Romains. Corbulon voyant que la garde de cette ville demandoit une garnison trop nombreuse, la fit rassembler jusqu'aux fondements. Il marcha ensuite du côté de Tigranocerte, dont les habitants se rendirent aussitôt, & firent même présent d'une couronne d'or au Général Romain. Corbulon, en reconnaissance, épargna cette ville, & lui



conserva tous ses privilèges. La soumission de Tigranocerte acheva de subjuguier toute l'Arménie, qui, suivant les ordres de Néron, eut pour Roi Tigrane, petit-fils d'Hérode le grand Roi de Judée. Plusieurs parties de l'Arménie furent cédées aux Princes voisins qui avoient rendu quelques services à Corbulon contre Tiridate & les Parthes. Aussitôt que toutes les affaires furent terminées, Corbulon passa en Syrie, dont il avoit été nommé Gouverneur.

Vologèse en apprenant que son frere avoit été chassé du trône d'Arménie, & que les Romains y avoient mis un Etranger, médita d'en tirer vengeance. Il leva dans cette vue deux puissantes armées, chargea Monefe d'en conduire une en Arménie, & marcha à la tête de l'autre à dessein de faire une invasion dans les Provinces Romaines. Les tentatives de Monefe & celles de Vologèse ne réussirent pas, & comme la négociation que le Roi des Parthes fit entamer par ses Ambassadeurs n'eut pas plus de succès, il se prépara à recommencer la guerre avec vigueur. Les avantages & les pertes furent partagés également du côté des Romains & de celui des Parthes ; de sorte que les uns & les autres consentirent à évacuer l'Arménie, qui se trouva délivrée de Vologèse & de Corbulon. Tigrane étoit mort quelque temps auparavant sans laisser d'enfants, ainsi les peuples restèrent leurs propres maîtres.

Le Roi des Parthes désirant toujours procurer la couronne d'Arménie à son frere, l'envoya demander à Rome par ses Ambassadeurs, qui avoient ordre en même temps de faire la paix entre les Parthes & les Romains. Les Ambassadeurs n'oublièrent rien pour obtenir l'une & l'autre ; mais sur l'avis des principaux de Rome, Néron renvoya les Parthes sans leur rien accorder, & on chargea Corbulon de la conduite de la guerre qu'on avoit résolue. Corbulon se mit en marche au printemps, & aussitôt qu'il eut mis le pied dans l'Arménie, il y répandit un tel effroi, que Tiridate députa vers lui pour lui proposer d'entrer en négociation. Le temps & le lieu de la conférence ayant été marqués, Tiridate & Corbulon s'y rendirent accompagnés chacun de vingt chevaux. Tiridate s'étendit beaucoup sur la solidité de ses droits à la couronne, & finit en disant qu'il la mettroit aux pieds de l'Empereur, de qui il vouloit la tenir. Corbulon, après avoir donné des louanges au Prince sur le sage parti qu'il avoit pris, lui fit entendre qu'il devoit à l'heure même déposer sa couronne au bas de la statue de Néron, afin de la recevoir à Rome de la main de l'Empereur. Tiridate se soumit à la décision de Corbulon, & au bout de quelques jours il prit le chemin de Rome. Néron le reçut avec la dernière magnificence, lui mit le diadème sur la tête, & le renvoya comblé d'honneurs & de bienfaits.

Tiridate de retour en Arménie releva les ruines d'Artaxate, & donna à cette ville le nom de Néronie, en reconnaissance des biens que l'Empereur Romain lui avoit faits. Il demeura constamment attaché aux Romains, & mourut neuf ans après son couronnement par Néron. Les successeurs de Tiridate occuperent le trône comme vassaux de l'Empire, & n'osèrent rien entreprendre sans le consentement des Empereurs. L'Arménie resta en cet état jusqu'au regne de Trajan, qui réduisit ce Royaume en Province Romaine. Les Arméniens recouvrèrent leur liberté au bout de quelque temps,

---

**ROYAUME  
D'ARMÉNIE.**

& furent de nouveau gouvernés par leurs propres Rois sous Constantin le Grand & ses successeurs, dont les Rois d'Arménie étoient feudataires. Sous l'empire de Justinien II. les Sarrasins s'emparèrent de l'Arménie, & la gardèrent jusqu'à ce qu'elle leur fût enlevée par les Turcs, qui lui donnerent le nom de Turcomanie. Ces derniers croyant s'être assuré la possession de ce pays, négligèrent d'y laisser des troupes, & portèrent leurs armes dans la Perse & dans quelques autres pays sujets aux Empereurs d'Orient. Les Arméniens profitèrent de l'éloignement des Turcs pour secouer le joug, & se choisirent des Rois auxquels ils obéirent. Le pays fut subjugué de nouveau, & Occadan ou Heccata, premier Khan des Tartares, fut celui qui en fit la conquête. Il y a apparence néanmoins que le gouvernement des Tartares ne fut pas assez absolu pour empêcher les Arméniens d'avoir encore leurs Rois particuliers, puisque Haiton, Roi d'Arménie, se rendit auprès du Grand Khan de Tartarie, afin de régler les affaires de son Royaume. L'an 1472. de l'Ere Chrétienne Ufum Cassan, Roi d'Arménie, étant parvenu à la couronne de Perse, fit de l'Arménie une Province de son nouvel Empire. Cette Province passa en 1522. sous l'Empire Ottoman, & depuis ce temps l'Arménie a toujours été sous la domination des Turcs, à l'exception de sa partie Orientale, dont les Perses sont encore les maîtres aujourd'hui.

---

## ARTICLE II.

### ROIS DE LA PETITE ARMÉNIE.

**Z**ADRIADE, Gouverneur de ce pays, se révolta, ainsi qu'Artaxias contre Antiochus le Grand, & s'empara de cette partie de l'Arménie, qui porta dans la suite le nom de petite Arménie. L'alliance que Zadriade contracta avec les Romains, le mit à couvert des effets du ressentiment d'Antiochus. Ses descendants restèrent possesseurs de ce Royaume, jusqu'à ce que Tigrane, Roi de la grande Arménie, eût tué dans une bataille Artane, le dernier de la race de Zadriade. Tigrane ne put garder long-temps la petite Arménie, parce que Pompée l'en dépouilla bientôt, & en donna la couronne à Déjotare Roi, ou plutôt Tétrarque de Galatie. Déjotare avoit toujours été entièrement dévoué aux Romains, qui, pour le récompenser de ses services, ajoutèrent à la petite Arménie une partie considérable du Royaume de Pont, une partie de la Colchide & quelques Provinces de Galatie. Il ne démentit jamais ses premiers sentimens, & prit part aux guerres civiles qui affligèrent les Romains. Il se distingua particulièrement à la journée de Pharsale, & son affection pour Pompée fut cause de la perte de l'Arménie, dont Pharnace, Roi de Pont, s'empara pendant son absence. Cependant César, à la sollicitation de Brutus, pardonna à Déjotare d'avoir embrassé les intérêts de Pompée, & l'ayant aidé à chasser Pharnace de l'Arménie, il y rétablit le Tétrarque de Galatie, à condition néanmoins qu'il céderoit sa Tétrarchie, & qu'il payeroit une somme d'argent.

Quelques Auteurs prétendent que ce ne fut point à Déjotare, mais au fils de ce Prince que César rendit l'Arménie. Quoi qu'il en soit, Déjotare conserva le titre de Roi, & continua à gouverner l'Arménie seul ou conjointement avec son fils, qui portoit le même nom que lui.

Le Roi d'Arménie accusé à Rome d'avoir voulu tuer César en Galatie, fut lavé de ce prétendu crime, & outré d'une si noire calomnie, il en punit rigoureusement les premiers auteurs, quoiqu'ils fussent ses plus proches parents. A la mort de César, Déjotare entra en possession de tout ce que son attachement aux intérêts de Pompée lui avoit fait perdre, & comme les troubles recommencerent à Rome, il envoya à Brutus un Corps de troupes sous la conduite d'Amyntas son petit-fils. Déjotare II. qui partagea le trône avec son pere, ne fut pas moins affectionné que lui aux Romains, & mourut sans laisser d'enfants. Déjotare, seul Souverain de la petite Arménie, parvint à un âge fort avancé, & comme il ne lui restoit plus d'enfants à sa mort, ses Etats furent donnés à Amyntas & à Castor, fils de sa fille.

Après l'extinction totale de la famille des Déjotares la couronne de la petite Arménie fut d'abord conférée au Roi de Médie, & ensuite à Polémon, Roi de Pont. Archelaüs, Roi de Cappadoce, succéda à ce dernier, & laissa le trône à Cotys de Bosphore. Néron accorda ce Royaume à Aristobule, petit-fils d'Hérode le Grand, qui eut pour successeur Tigrane son proche parent. Celui-ci étant mort sans postérité, la petite Arménie devint Province de l'Empire Romain sous le regne de Vespasien. Elle demeura en cet état jusqu'à la division de l'Empire, & tomba en partage aux Empereurs d'Orient. A la décadence du pouvoir de ces Princes la petite Arménie fut subjuguée par les Perses, de l'Empire desquels elle tomba sous la domination des Turcs, qui l'appellerent Genech, & à qui elle appartient encore.

*Fin de l'Histoire d'Arménie.*

## CHAPITRE IV.

### ROYAUME DE PONT.

**L**E nom de Cappadoce, pris dans sa signification générale & la plus étendue, désigne la partie de l'Asie Mineure, située à l'Orient du fleuve Halys, & qui s'étend depuis le sommet de la branche du Mont Taurus, qui borne la Cilicie jusqu'au Pont-Euxin vers le Nord, & jusqu'à l'Euphrate vers l'Orient, ou du moins jusqu'à la chaîne de Montagnes qui regne au Couchant de ce fleuve. Les Grecs, au temps d'Hérodote, donnoient le nom de Syriens ou Syriens blancs aux peuples de ce pays; mais les Perses les appelloient Cappadociens : ce nom est celui sous lequel ils ont été plus connus dans la suite. Strabon dit que les différents cantons de la Cappadoce & de la Cataonie parloient une même langue, & que cette langue étoit aussi en usage sur les frontieres de la Paphlagonie; mais que sur ces



---

 ROYAUME  
DE PONT.

mêmes frontieres, le mélange des langues Paphlagonienne & Cappadoçienne en avoit altéré la pureté. Moÿse de Khorene, Auteur d'une histoire d'Arménie, assure que la langue Cappadoçienne étoit la même que celle de l'Arménie. Eudoxe nous apprend que la langue Arménienne étoit un dialecte de celle des Phrygiens. Hérodote avoit observé avant Eudoxe que les Arméniens étoient une Colonie de Phrygiens, & que les troupes de ces deux Nations faisoient un même Corps, & servoient sous un même Chef dans l'armée de Xerxès. On peut donc conclure que dans leur origine les peuples de l'une & de l'autre Phrygie; ceux de la Cappadoce & ceux de l'Arménie avoient composé une seule Nation qui parloit la même langue, que le mélange de ces peuples avec des Colonies étrangères altéra dans la suite au point d'effacer en grande partie cette ressemblance.

On lit dans Strabon que la Cappadoce fut divisée en deux Satrapies par les Perses, l'une au Nord, voisine de la mer ou du Pont-Euxin, l'autre plus Méridionale, & voisine du Mont Taurus, qui conserva le nom de Cappadoce. Cette division subsista sous les Macédoniens, & nous voyons dans Polybe que de son temps on donnoit encore le nom de Cappadoce maritime, ou voisine du Pont-Euxin, au pays que les Romains ont appelé simplement le Pont. Ainsi sous les successeurs d'Alexandre ces deux parties de la Cappadoce formerent deux Royaumes séparés, & presque toujours ennemis l'un de l'autre, quoique les deux familles Royales prétendissent avoir une origine commune, & descendre de l'un des sept Seigneurs Persans qui conjurèrent contre le Mage. Chacune de ces deux Satrapies ou Dynasties établies, selon toutes les apparences, sous les Perses, étoit régie par deux Gouverneurs. Le premier étoit héréditaire, & jouissoit sous le nom de Dynaste d'une autorité absolue sur une certaine étendue de pays, sans payer aucun tribut, & sans autre obligation que celle de fournir un certain nombre de troupes entretenues, & de reconnoître la souveraineté du Roi de Perse. Le second portoit le titre de Sattape, & la Cour le changeoit à sa volonté. Il avoit le commandement des troupes dans la Province, & on lui remettoit les fonds destinés à les payer; mais il ne pouvoit nommer au gouvernement des Places & des forteresses situées dans sa Satrapie. Les Rois de Pont prétendoient posséder la Dynastie ou Souveraineté des pays voisins du Pont-Euxin, qui avoient été donnés par Darius à celui dont ils descendoient, & ils ajoutoient qu'ils en avoient toujours joui de peres en fils.

La généalogie des Rois de Pont est encore un de ces points historiques qui a besoin d'être discuté. M. Vaillant connu par son érudition, nous a donné une histoire de ces Rois qu'on a publiée depuis sa mort. M. Freret, après un mûr examen de cet ouvrage, s'est aperçu des erreurs qui y étoient contenues, & a composé un Mémoire pour en relever le plus grand nombre. La Généalogie que propose ce dernier donne une suite de douze regnes, depuis Pharnace établi par Darius I. vers l'an 522. avant J. C. jusques & compris Mithridate Eupator, vaincu par Pompée l'an 63. avant l'Ere Chrétienne. Les huit derniers de ces douze regnes sont de la plus grande certitude historique, dit M. Freret; les quatre autres sont seulement probables; mais d'une probabilité dont il faut se contenter dans une histoire

aussi peu connue que celle des anciens Rois de Pont. La généalogie de ces mêmes Rois proposée par M. Vaillant, est très-différente, & il ne compte que onze regnes successifs, parce qu'il omet celui de Pharnace, dont l'existence ne peut cependant être révoquée en doute; puisque sa statue, tirée des trésors de Mithridate, fut portée au Capitole dans le triomphe de Pompée.

M. Vaillant fait commencer les Rois de Pont par un Artabaze, qu'il confond avec le fils aîné de Darius, nommé Artobarzanès dans Hérodote, & Ariamenès dans Plutarque. Il le confond encore avec un Ariabignès, autre fils de Darius, qui périt à la bataille de Salamine, & c'est par cette raison qu'il ne donne que six ans de regne à cet Artabaze. Si l'Artabaze dont parle Florus, avoit été le fils aîné de Darius, cet Historien se seroit-il contenté de désigner son origine par des termes qui signifient à la lettre que ce Prince étoit sorti des Perses conjurés contre le Mage?

A cet Artabaze M. Vaillant fait succéder un anonyme pendant six ans, & à celui-ci un Rhodobate, pere de Mithridate, pendant soixante & douze ans. On ne sçait sur quoi il fonde cette Chronologie. Il a pris ce Rhodobate & son fils Mithridate dans la généalogie des Rois de Pont donnée par Reineccius, dont il a défiguré le système plutôt qu'il ne l'a copié.

Ce Rhodobate & son fils Mithridate sont empruntés de Diogene Laërce qui parle d'une statue de Platon, placée dans l'Académie d'Athènes, & dont l'inscription portoit: Qu'elle étoit l'ouvrage de Silanion, & que Mithridate, fils de Rhodobate Persan, l'avoit consacrée aux Muses. Pline nous apprend que ce Sculpteur a fleuri entre les années 324. & 300. avant J. C. Platon n'est mort, selon Hermippus, qu'en 348. M. Vaillant fait regner Mithridate, fils de Rhodobate, depuis l'an 402. jusqu'en 363. & il le fait mourir trente-neuf ans au moins avant le temps de Silanion, & quinze ans plutôt que Platon.

M. Vaillant suppose encore que ce Mithridate est le même que celui qui se joignit d'abord au jeune Cyrus, mais qui abandonna son parti après la bataille de Councasa. Ce Mithridate, dont il est fait mention dans l'histoire du jeune Cyrus, étoit Satrape de Lycaonie & d'une partie de la Cappadoce, pays absolument différent du Pont.

A ce Mithridate M. Vaillant fait succéder l'Ariobarzane de Diodore, & le Mithridate mis à mort par les ordres de Séleucus; mais il le confond, de même qu'Appien, avec son fils Mithridate, surnommé le Fondateur. Par une suite de cette méprise, il supprime l'Ariobarzane, dont il est parlé dans Memnon. Le regne de ce Mithridate ayant fini, selon Diodore, l'an 266. M. Vaillant est obligé de lui donner pour fils le bisayeul de Mithridate Eupator, qu'il suppose avoir commencé l'an 265. & avoir fini l'an 182. après un regne de quatre-vingt-deux ans, durée singulière, & de laquelle aucun Ecrivain n'a fait mention.

On voit par la suite des Rois de Pont qu'ils ont long-temps affecté de porter alternativement les noms d'Ariobarzane & de Mithridate; ce qui n'a cessé qu'à Pharnace, ayeul de Mithridate Eupator. Suivant Pline, le plus ancien Roi de Pont, ou de la Cappadoce Septentrionale, étoit Pharnace, & selon Florus, on comptoit parmi les Rois qui lui succéderent un

ROYAUME  
DE PONT.

Artabaze, issu de l'un des sept Conjurés. Il doit s'ensuivre de-là que ce Pharnace & cet Artabaze doivent être placés à la tête des Rois de Pont, & avant le premier Ariobarzane, pere du premier Mithridate. On reconnoît cet Artabaze dans celui dont Hérodote & Thucydide ont parlé en beaucoup d'endroits, & qui paroît avoir joué un si grand rôle à la Cour de Perse sous Xerxès, & sous son fils Artaxerxès I. (1)

La difficulté de donner une histoire exacte & suivie des premiers Rois de Pont, qui d'ailleurs est peu intéressante, & dont on trouve plusieurs traits épars dans celles de Cappadoce, de Pergame, de Bithynie, &c. m'engage à passer tout d'un coup au regne de Mithridate Eupator. Les grands événements dont il est rempli offriront de quoi satisfaire la curiosité du Lecteur.

MITHRIDATE  
EUPATOR.

120.  
ou environ av.  
J. C.

Mithridate, qui dès son enfance avoit donné des marques de son naturel ambitieux, n'échappa aux entreprises qu'on forma contre sa vie qu'en usant d'antidotes, & qu'en s'accoutumant à prendre par degrés les poisons plus subtils. Il parvint au trône à l'âge de onze, douze ou treize ans, & ne voulant dès ce temps partager l'autorité avec personne, il fit mettre en prison sa mere qui avoit été déclarée tutrice, & l'y retint jusqu'à ce qu'elle mourut de chagrin. Il épousa fort jeune une de ses sœurs nommée Laodice, & en eut un fils nommé Pharnace. Aussitôt qu'il se vit un héritier de ses Etats, il forma le projet de subjuguier toute l'Asie, & pour faire cette conquête avec plus de facilité, il parcourut tous les Royaumes de cette partie du Monde, étudiant la langue, les mœurs, les coutumes des habitants de ces différentes contrées. Son absence dura trois ans, & comme il voyageoit avec peu de suite, Laodice ajouta foi à la nouvelle de sa mort qu'il répandit dans le Pont, & épousa un Seigneur de la Cour, dont elle eut un fils. Le retour inopiné de Mithridate effraya Laodice, & pour échapper au ressentiment de son époux, elle lui prépara un breuvage empoisonné. Le Roi ne craignoit déjà plus les effets d'aucuns poisons, il prit celui que la Reine lui présenta sans en éprouver le moindre mal; mais il punit l'intention de cette Princesse, en la faisant mourir avec tous les complices de son crime & de ses désordres. Il commença bientôt après à mettre en exécution les desseins ambitieux qu'il avoit conçus, & il s'empara de la Paphlagonie, de la Galatie, de la Bithynie & de la Cappadoce, soit par la force des armes, soit par trahison, & en faisant assassiner les légitimes Souverains.

Les Romains alarmés de la rapidité des conquêtes du Roi de Pont armèrent contre lui, & les Généraux qui étoient en Asie rassemblèrent leurs forces pour recouvrer les pays qu'il avoit usurpés. Mithridate remporta sur eux un avantage considérable dès leurs premières attaques, & les Généraux Romains abattus par cette défaite, abandonnerent leurs postes. Leur retraite facilita au Roi de Pont la conquête de la Phrygie, de la Mysie, de l'Asie proprement dite, de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, de la Bithynie, & de tous les autres pays qui avoient appartenu

(1) Voyez sur les Antiquités de Pont les Recherches de M. Etzet. *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, Tome XIX. page 56 & suiv.



aux Romains, ou qui s'étoient déclarés pour eux jusqu'à l'Ionie. Il fut reçu avec joye dans plusieurs endroits, parce qu'il avoit rendu sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits dans la bataille que les Romains perdirent. Les habitants de Laodicée sur le Lycus ayant envoyé des Ambassadeurs à Mithridate pour implorer sa protection, il la leur promit, à condition qu'ils lui remettroient entre les mains Q. Oppius, Gouverneur de Pamphylie, qui s'étoit retiré chez eux. Les Laodicéens se soumirent à la condition qu'on leur avoit imposée, & livrerent Oppius, que Mithridate fit mourir dans les tourments, ainsi que plusieurs autres Romains de distinction qui lui avoient été remis par les Lesbiens. Il poussa encore plus loin la cruauté, & comme dans les Provinces qu'il venoit de soumettre il y avoit un grand nombre de Romains qui s'y étoient établis, il envoya ordre aux Gouverneurs & aux Magistrats de faire massacrer dans un même jour tous les Romains, avec leurs femmes & leurs enfants. Mithridate fut obéi ponctuellement, & s'écartant ainsi défat de ceux qui auroient pu lui disputer ses conquêtes, il embarqua une grande partie de ses forces pour réduire les isles voisines sous son obéissance. Les habitants de Cos se soumirent volontiers; mais les Rhodiens résisterent, & contraignirent le Roi de Pont à renoncer à son entreprise sur leur isle.

Cependant ses Généraux faisoient de leur côté des progrès considérables, & à la faveur des troubles domestiques qui regnoient à Rome, Mithridate se vit en peu de temps possesseur de l'Asie & de toute la Grece. Il menaçoit de passer même jusqu'en Italie, lorsque le Sénat délibéra enfin sur les moyens de faire tête à un ennemi si redoutable. Lucius Sylla eut ordre de passer dans la Grece pour en chasser Archelaüs, Général de Mithridate. Archelaüs, malgré le nombre de ses troupes & sa valeur personnelle, fut entierement défat, & obligé de se retirer à Chalcis avec les débris de son armée. Les succès de Sylla excitèrent l'envie de quelques Romains contre lui, & le Sénat envoya en Asie, à la tête de deux légions, Lucius Valerius Flaccus. Sylla qui étoit en Béotie, lorsqu'il apprit le départ de Flaccus, s'approcha de la Thessalie à dessein de se trouver à sa rencontre. Dorylaüs, favori de Mithridate, entra aussitôt avec ses troupes dans la Béotie, & y fut joint par Archelaüs. Sylla averti de cette invasion, retourna en diligence vers la Province qu'il avoit quittée, & livra bataille aux deux Généraux du Roi de Pont qui perdirent presque toute leur armée. Archelaüs, qui étoit resté long-temps parmi les morts, trouva le moyen de gagner un petit vaisseau & de passer en Eubée, où il chercha à mettre une nouvelle armée sur pied. Sylla, après sa victoire, abandonna la Béotie, prit ses quartiers d'hiver en Thessalie, fit radoubier ses vaisseaux, & ordonna qu'on en construisît de neufs.

Sylla étoit encore dans la Grece, lorsque Flaccus, à qui on avoit donné Fimbria pour Lieutenant, eut quelques démêlés avec ce dernier qui se retira, & débaucha la plus grande partie de l'armée du Général. Flaccus, peu expérimenté dans le métier des armes, fut effrayé de la désertion de ses troupes, & comme il ignoroit les moyens d'y remédier, il tomba au pouvoir de son rival, qui le tua de sa propre main. Fimbria s'empara aussitôt du commandement général des troupes, assiégea & prit plusieurs Places, dans

ROYAUME  
DE PONT.

lesquelles il exerça de telles cruautés, qu'il se rendit odieux à tous les peuples de l'Asie. Mithridate se flattant de profiter des dispositions peu favorables où les Asiatiques étoient à l'égard de Fimbria, chargea son fils Mithridate de prendre avec lui trois de ses meilleurs Capitaines, avec les troupes qu'ils commandoient, & d'entrer ensemble en Asie. Fimbria, qui n'osoit se fier aux Asiatiques, s'avança contre les ennemis, & malgré la supériorité de leur nombre, il les mit en fuite, & auroit même fait prisonnier Mithridate, si ce jeune Prince ne se fût jetté dans Pergame, où son pere faisoit alors son séjour. Le Général Romain, qui n'avoit pas cessé sa poursuite, arriva aussi à Pergame, mais le Roi de Pont & son fils en étoient sortis peu d'heures auparavant. Fimbria informé du chemin qu'ils avoient pris, marcha promptement sur leurs traces, & investit la ville de Pitane, où Mithridate s'étoit renfermé. Cette ville étoit ouverte du côté de la mer, & Fimbria qui en faisoient le blocus, n'ayant pas de vaisseaux pour l'enfermer de ce côté, fit prier Lucullus de lui en envoyer. Celui-ci qui étoit opposé à Fimbria, refusa de lui fournir ce qu'il demandoit, & la flotte de Mithridate s'étant approchée sur ces entrefaites, ce Prince se sauva à Mithylene sans aucun obstacle.

Aussitôt que le Roi fut sorti de la ville, les Romains la prirent d'assaut, & s'emparèrent aussi de plusieurs autres Places. Mithridate se voyant alors obligé de faire tête en même temps à Fimbria qui ravageoit l'Asie, & à Sylla qui faisoit tous les jours des progrès dans la Grece, commença à souhaiter la paix. Il envoya ordre à Archelaüs de faire avec Sylla un accommodement aux conditions les plus favorables qu'il pourroit obtenir. Sylla de son côté n'étoit pas fâché de terminer la guerre, & après quelques difficultés, il eut une entrevue avec Mithridate lui-même, & la paix fut conclue aux conditions suivantes : 1°. Que Mithridate abandonneroit toutes ses conquêtes, & se renfermeroit dans les bornes du Royaume de ses ancêtres ; 2°. Qu'il rendroit la Bithynie à Nicomede, la Cappadoce à Ariobarzane, & renverroit sans rançon tous les prisonniers faits dans le cours de la guerre ; 3°. Qu'il payeroit aux Romains une somme d'argent, & livreroit à Sylla quatre-vingts vaisseaux fournis de tout, & cinq cents Archers. Enfin qu'il ne témoigneroit aucun ressentiment contre les villes, ou les personnes qui s'étoient déclarées en faveur des Romains. Telle fut la fin de la première guerre de Mithridate contre les Romains.

A son retour dans le Pont, Mithridate songea à punir les peuples qui s'étoient révoltés pendant la guerre, & il commença par ceux de la Colchide. Les habitants de cette contrée redoutant les armes du Roi de Pont, offrirent de se ranger sous son obéissance, pourvu qu'il leur donnât pour Roi son fils Mithridate. Leur demande parut suspecte au Roi, qui, soupçonnant son fils d'avoir donné lieu à cette révolte, le fit d'abord lier de chaînes d'or, & le fit mourir ensuite sans avoir égard pour les services que ce jeune Prince lui avoit rendus. Les habitants de la Colchide, quoique privés du Souverain qu'ils avoient désiré, se soulevèrent, & Mithridate fit des préparatifs contre les habitants du Bosphore qui avoient aussi secoué le joug. Les armées de terre & de mer que le Roi levoit de tous côtés allarmèrent les Romains, dont les inquiétudes furent encore augmentées par le rapport

d'Archelaüs. Mithridate se plaignoit hautement de la paix que ce dernier lui avoit fait faire, & comme Archelaüs craignoit les effets du mécontentement de ce Monarque, il chercha un asyle auprès de Muréna, & lui fit entendre que Mithridate armoit à dessein de surprendre les Romains. Sur cet avis Muréna rassembla ses forces, & entra en Cappadoce pour passer de-là dans le Pont. Mithridate se plaignit en vain de l'infraction du traité qu'il avoit fait avec Sylla: Muréna fit réponse qu'il ne reconnoissoit pas ce traité, & continua les hostilités.

Le Roi de Pont s'appercevoit qu'il alloit bientôt avoir une nouvelle guerre à soutenir contre les Romains; mais afin que la rupture ne parût pas venir de sa part, il envoya des Ambassadeurs à Rome pour se plaindre de Muréna, & attendre leur retour avant que de se mettre en défense. Muréna profita de cette inaction, & se rendit maître d'une grande étendue de pays. Les Ambassadeurs de Mithridate après avoir obtenu une audience favorable, reprirent le chemin du Pont, accompagnés d'un Commissaire nommé Callidius, qui ordonna publiquement à Muréna de laisser en paix un ami & un allié du peuple Romain. Muréna ne cessa pas néanmoins de ravager les Etats du Roi Pont, & il fit même quelque entreprise sur Sinope, devant laquelle il fut battu. Mithridate se crut alors autorisé à marcher contre les Romains, & à la tête d'une nombreuse armée, il vint facilement à bout de les contraindre à évacuer la Cappadoce. Cependant Sylla qui venoit d'être nommé Dictateur, envoya à Muréna des ordres positifs de laisser Mithridate en repos, & il chargea en même temps Gabinus de reconcilier le Roi de Pont avec Ariobarzane. Les volontés de Sylla ayant été ponctuellement suivies, Mithridate se trouva en liberté d'attaquer les habitants du Bosphore; il les subjuga, leur donna un de ses fils pour Roi, & mena ensuite son armée contre quelques peuples de la Grece. Cette expédition ne fut pas heureuse; Mithridate perdit les trois quarts de ses troupes, & fut obligé de rentrer dans ses Etats. Il avoit déjà mis sur pied une nouvelle armée, lorsqu'il apprit la mort du Dictateur. Cet événement fit changer tout-à-coup les projets de Mithridate, qui, déterminé à se remettre en possession des pays qu'il avoit cédés en vertu de l'accommodement fait avec Sylla, engagea Tigrane son gendre, Roi d'Arménie, à envahir la Cappadoce.

Le Sénat Romain instruit des projets de Mithridate confia à Lucullus, alors Consul, la direction de la guerre. Cotta, second Consul, eut le commandement d'une flotte destinée à garder la Propontide, & à défendre la Bithynie. Les légions Romaines qui avoient servi sous Fimbria étoient si mal disciplinées, que Lucullus se vit forcé à rester long-temps sans rien entreprendre. Il veilloit néanmoins sur toutes les démarches de Mithridate, & ayant été informé que la flotte de ce Prince étoit en mer, il fit avertir Cotta de ne point sortir du port de Chalcedoine. Cotta obéit aux ordres du Général à l'égard des vaisseaux, mais il envoya un de ses Lieutenants à la tête d'un Corps de troupes attaquer Mithridate. Marius & Eumaque, Officiers du Roi Pont, battirent les Romains, & enhardi par ce succès, le Roi fit approcher sa flotte qui brûla une partie des vaisseaux ennemis, en coula plusieurs à fond, & emmena le reste sans que Cotta fit la moindre résistance.



ROYAUME  
DE PONT.

Lucullus à cette nouvelle se hâta de prévenir par sa diligence les suites fâcheuses qu'un tel échec pouvoit entraîner. Il s'avança à la vue de l'armée de Mithridate, livra bataille, tua un grand nombre de Soldats, & fit beaucoup de prisonniers. Le Roi de Pont qui faisoit le siège de Cyzique, ne laissa pas de le continuer, & il se seroit sans doute emparé de cette Place, si la trahison n'eût fait échouer toutes ses mesures. La famine & les maladies firent de si grands ravages parmi ses troupes, qu'il fut contraint de lever le siège. Il s'embarqua secrètement, pendant que ses Généraux prenoient avec l'armée le chemin de Lampsaque. Lucullus poursuivit ces derniers, & leur tua encore beaucoup de monde.

Le Général Romain rassembla ensuite sa flotte en Phrygie, & cingla vers Marius, Alexandre & Dionysius, trois des meilleurs Généraux du Roi, qui infestoient la mer avec cinquante vaisseaux. Il les attaqua près de Lemnos, prit trente deux vaisseaux, & se vit maître de la personne des trois Généraux. Marius, qui étoit Romain, fut mis à mort; les deux autres furent réservés pour le triomphe; mais Dionysius évita cette humiliation en s'empoisonnant. De Lemnos, Lucullus se disposa à chasser des côtes de la Bithynie Mithridate qui y croisoit. Il réussit; ce Prince gagna le Pont, & y fut poursuivi par les Romains. Mithridate eut quelques foibles avantages, qui ranimèrent ses espérances; cependant il fut battu, & ses propres Soldats l'ayant abandonné, il se retira avec une suite peu nombreuse en Arménie auprès de Tigrane son gendre. Il se souvint en fuyant qu'il laissoit à Pharnace ses sœurs, ses femmes & ses concubines; & de peur qu'elles ne tombassent au pouvoir de ses ennemis, il chargea un de ses Eunuques d'aller donner la mort à toutes ces Princeses; ce qui fut exécuté comme il le désiroit.

Lucullus eut bientôt achevé de réduire le Royaume de Pont sous l'obéissance des Romains, & après avoir mis cet Etat au nombre des Provinces Romaines, il envoya des Ambassadeurs sommer Tigrane de lui livrer Mithridate. Le Roi d'Arménie, qui jusqu'à ce moment avoit relégué son beau-pere dans un de ses châteaux sans vouloir lui parler, changea tout à-coup de conduite à son égard. Il rejetta avec indignation les propositions des Ambassadeurs de Lucullus, & les renvoya peu satisfaits de leur négociation. Tigrane fit ensuite venir Mithridate auprès de lui, & ils prirent ensemble des mesures contre les Romains. Il fut résolu que Tigrane marcheroit à la rencontre de Lucullus, pendant que Mithridate rentreroit dans le Pont avec un Corps de dix mille hommes, dont il augmenteroit le nombre autant qu'il le pourroit, & rejoindroit aussitôt son gendre. Lucullus n'eut pas plutôt appris les dispositions de Tigrane qu'il fit diligence, & attaqua ce Prince, qui fut entièrement défait. Mithridate fut informé de ces fâcheuses nouvelles dans le temps qu'il étoit en route pour secourir le Roi d'Arménie, & il rencontra ce Prince lui-même qui fuyoit en désordre sans diadème & sans couronne. Le Roi de Pont releva le courage de son gendre, & lui persuada de lever de nouvelles forces, se chargeant des opérations de la guerre. Tigrane promit de s'abandonner totalement à la conduite de son beau-pere, & après avoir rassemblé une nombreuse armée que Mithridate disciplina à l'imitation des Romains, il en laissa au printemps

une partie à Tigrane. Il se jeta avec le reste sur le Pont, où il recouvra plusieurs Places importantes, & défit, en bataille rangée, M. Fabius, que Lucullus avoit fait Gouverneur de cette Province.

ROYAUME  
DE PONT.

Animé par ce succès Mithridate poursuivit ses ennemis, & remporta encore quelques avantages sur eux. Il auroit même taillé en pieces la Cavalerie Romaine qui se trouvoit engagée dans un marais, si un Centurion, alors au service de Mithridate, n'eût entrepris de venger la mort de ses compatriotes en ôtant la vie à leur vainqueur. Le Roi blessé dangereusement à la cuisse fit sonner la retraite, ce qui causa dans son armée une si grande confusion, que les Romains eurent le temps de se remettre de leur frayeur. Lucullus s'approcha alors à dessein de laver l'affront que les armes Romaines avoient reçu : mais Mithridate évitant soigneusement d'en venir aux mains, gagna la petite Arménie, & alla camper aux environs de Taurua. Le Général Romain trop empressé à suivre les traces du Roi de Pont, négligea de faire donner la sépulture aux Soldats qui avoient été tués dans la dernière action. Cette indifférence indisposa les troupes contre Lucullus, & comme elles se plaignoient déjà de lui, parce qu'il ne leur faisoit pas part du butin, elles refusèrent d'obéir davantage à ses ordres. Le Sénat informé de ces mécontentements rappella Lucullus, & lui substitua M. Acilius Glabion. Ce dernier fit peu d'efforts pour empêcher Mithridate de reprendre les Etats dont il avoit été chassé, & soit frayer, soit défaut de capacité, Glabion n'osa attendre les approches du Roi de Pont. Les Romains sentant la faute qu'ils avoient faite de confier le commandement à un homme qui en étoit si peu digne, firent un décret dans lequel il étoit porté : « Que Pompée en prenant le commandement des troupes qui étoient » sous Lucullus, & en y ajoutant la Bithynie, où étoit alors Glabion, seroit chargé de faire la guerre aux Rois Mithridate & Tigrane, & retien- » droit sous ses ordres toutes les forces maritimes qu'on lui avoit accordées » pour la guerre contre les Pirates de Cilicie. »

Pompée fit d'abord faire à Mithridate quelques propositions d'accommodement, que ce Prince rejetta absolument. Les Romains déterminés à finir promptement une guerre qui duroit déjà depuis si long temps, prièrent leur Général de presser sans relâche le Roi de Pont. Ce Monarque craignant une action décisive, se tenoit toujours dans son camp, & se contentoit d'observer les démarches de ses ennemis. Pompée convaincu qu'il ne pourroit forcer le camp de Mithridate, songea à l'y enfermer par le moyen d'un rempart qu'il fit élever autour. Il exécuta son dessein sans obstacle, & réduisit bientôt les troupes du Roi de Pont à une telle disette, que les bêtes de somme servirent de nourriture aux Soldats. Mithridate résolu de se tirer d'une situation si fâcheuse, fit tuer tous les malades qui se trouvoient dans son camp, & à la tête du reste de son armée il se fit jour au travers des ennemis, & se retira sur une montagne, dont il fit occuper les avenues par son Infanterie. Pompée, qui s'étoit mis aussitôt à la poursuite du Roi de Pont, ne l'attaqua pas dans le lieu de sa retraite, mais il s'empara des hauteurs & des défilés par où Mithridate devoit passer pour gagner l'Arménie. Ces dispositions avoient été faites avec tant de promptitude & de secret, que le Roi croyoit encore les Romains dans leur premier camp,

---

 ROYAUME  
 DE PONT.

lorsqu'ils fondirent sur lui de tous côtés. Les troupes de Mithridate fatiguées d'une marche pénible ne purent faire une longue résistance, & ce Prince qui se sauva d'abord avec huit cents chevaux, se trouva bientôt presque seul. Il espéroit pouvoir se réfugier dans les Etats de Tigrane, & il envoya des Ambassadeurs avertir ce Monarque de son arrivée. Tigrane qui désiroit faire la paix avec les Romains, & qui d'ailleurs croyoit avoir sujet de se plaindre de Mithridate, fit arrêter ses Ambassadeurs. Le Roi de Pont réduit à quitter l'Arménie, chercha un asyle dans la Colchide qui lui appartenoit, & où les Romains n'avoient pas encore pénétré.

Pompée resta quelque temps dans la petite Arménie, où ses Soldats se reposèrent de leurs fatigues. Il les mena ensuite dans le Royaume de Pont, & acheva de réduire tout le pays. Une des concubines de Mithridate livra aux Romains le château de Symphori, à condition qu'ils épargneraient son fils Xipharès, si ce jeune Prince, qui étoit auprès du Roi son pere, tomboit entre leurs mains. Pompée prit encore plusieurs forteresses, où il fit un butin considérable, & après qu'il eut subjugué tout le Royaume, il porta ses pas du côté de la Syrie, persuadé que Mithridate, dont on n'entendoit plus parler, étoit mort. Ce Prince s'étoit tenu caché avec soin, & au moment que les Romains quitterent le Pont, il y rentra secrètement, & trouva moyen de lever une armée nombreuse avant que les garnisons Romaines eussent son arrivée. Dès qu'il se vit en état d'agir ouvertement, il s'avança vers le château de Symphori, & pour punir sa concubine de l'avoir remis entre les mains de Pompée, il fit massacrer aux yeux de cette malheureuse mere l'objet de ses inquiétudes. Mithridate satisfait de cette cruelle vengeance fit demander la paix, & promit de payer un tribut aux Romains s'ils vouloient lui laisser son Royaume. Pompée exigeant que Mithridate l'allât trouver en personne, ce Monarque refusa de faire cette démarche, & se prépara à recommencer la guerre. Il se rendit maître de plusieurs Places importantes; mais n'osant se fier ni à ses sujets, ni à ses soldats qui murmuroient de son opiniâtreté, il projeta de passer en Italie avec les Gaulois Européens, alors en guerre contre les Romains. Il ne put néanmoins exécuter ce dessein, car Pharnace son fils lui débaucha une partie des troupes, & après s'être assuré de la protection des Romains, se fit proclamer Roi.

Mithridate, qui étoit enfermé dans Panticapeum, apprit avec chagrin la révolte de son fils, & il lui envoya demander un sauf-conduit pour lui & pour ses amis. Pharnace n'accorda rien aux Députés, & s'approcha lui-même devant les murs de la ville où étoit son pere. Ce Prince s'apercevant qu'il employoit vainement les paroles les plus tendres pour toucher son fils, s'abandonna au désespoir, & après avoir fait prendre du poison à ses femmes & à ses filles, il se jeta sur son épée & tomba sans connoissance. Cependant le Prince rebelle qui avoit fait escalader les murailles, ayant appris que Mithridate n'étoit pas mort, ordonna qu'on tâchât de le sauver. Il avoit intention de le livrer aux Romains; mais ses desirs ne furent pas satisfaits, parce qu'un soldat Gaulois qui étoit entré dans l'appartement de Mithridate avoit, à sa priere, achevé de lui donner la mort. Telle fut la fin d'un Monarque contre lequel les Romains furent continuellement occupés. Il avoit régné soixante ans, & se rendit célèbre par ses exploits &



par la fermeté avec laquelle il soutint, ou répara les plus terribles revers de la fortune. Lorsque les Romains furent informés de la mort de Mithridate, ils témoignerent par l'excès de leur joye combien ils redoutoient un pareil ennemi.

Pharnace voyant qu'il ne pouvoit remettre entre les mains de Pompée Mithridate vivant, fit conserver son corps, & en fit présent au Général Romain, dont il attendoit le consentement pour prendre le titre de Roi. Pompée reçut aussi de Pharnace les prisonniers, les otages, les déserteurs, & en reconnaissance il lui donna le Royaume du Bosphore, & l'honora du nom d'ami & d'allié du peuple Romain. Après avoir quitté Pharnace, Pompée fit divers reglemens dans le Pont devenu Province Romaine, & partit pour se rendre à Rome. Tant que Pharnace crut devoir craindre les Romains, il resta tranquille; mais lorsque la guerre civile fut allumée entre César & Pompée, le Roi du Bosphore songea à profiter de la circonstance pour recouvrer les Provinces que son pere avoit possédées. Il ravagea le Pont, la Colchide, la Bithynie, l'Arménie, & s'empara de la ville de Sinope. Cependant César ayant abattu le Parti de Pompée, chargea Cn. Domitius Calvinus, Gouverneur de l'Asie, de faire la guerre à Pharnace. Domitius marcha contre le Roi de Pont, par qui il fut défait dans une bataille, & le vainqueur se rendit maître de la Cappadoce. Dans le temps que Pharnace poursuivoit avec vigueur ses avantages, il apprit tout à la fois la révolte d'Asandre, à qui il avoit confié le gouvernement du Bosphore, & l'approche de César. Découragé par ces deux nouvelles, Pharnace dépêcha des Ambassadeurs vers César pour demander la paix. César fit une réponse vague, & continua sa marche avec tant de diligence, que Pharnace encore plus effrayé fit partir de nouveaux Ambassadeurs chargés de présents. Le Général Romain consentit à accorder la paix, à condition que Pharnace évacueroit sur le champ le Royaume de Pont; qu'il remettroit en liberté tous les captifs & les otages Romains ou autres; & qu'il restitueroit les biens dont il avoit dépouillé les Citoyens Romains & les Fermiers publics, lorsqu'il avoit pris les armes. Pharnace se soumit à toutes les conditions qui lui furent imposées, & il y avoit lieu de croire que la paix alloit être conclue, lorsque ce Prince, qui s'aperçut que les affaires de César exigeoient sa présence en Italie, éloigna l'exécution du traité. César irrité de la mauvaise foi du Roi de Pont, l'attaqua dans son camp, & remporta sur lui une victoire éclatante. Pharnace eut le bonheur de se sauver pendant que les Romains pilloient son camp, & César recouvra bientôt toutes les Places que Pharnace avoit prises. Il rendit aux alliés du peuple Romain les Places qui leur appartenoient, & laissa à Domitius le soin de continuer la guerre en cas que Pharnace osât reparoître en campagne. Ce Prince s'étoit enfermé dans Sinope avec environ mille chevaux, à dessein de renforcer cette troupe & de recommencer la guerre. Domitius ne lui laissa pas le temps d'exécuter ce projet; il l'assiégea dans sa retraite & l'obligea à capituler. Pharnace promit de livrer la Place, si on lui permettoit de sortir avec ses Cavaliers, pour passer dans le Bosphore. Il obtint ce qu'il demandoit, & évacua aussitôt la Place où les Romains entrèrent. Le petit nombre de troupes qui accompagnoient Pharnace ayant été augmenté par un renfort de Scythes & de Sarmates, il fit quelques tentatives

ROYAUME  
DE PONT.

pour recouvrer le Royaume du Bosphore. Afandre, qui en étoit alors possesseur, mena une armée contre celle de Pharnace, dispersa les troupes de ce Prince, & le tua lui-même. Pharnace avoit régné l'espace de quinze ans, suivant quelques Auteurs, & de dix-sept, selon d'autres.

DARIUS.

Après la mort le Royaume de Pont fut de nouveau réduit en Province Romaine, & ne changea d'état que sous le Triumvirat de Marc Antoine qui l'érigea en Royaume, & en donna la couronne à Darius, fils de Pharnace. Ce Prince avoit rendu à Antoine des services importants pendant les guerres civiles, & il lui fut attaché jusqu'à sa mort.

POLEMON.

Polémon (1), fils de Zénon, Orateur de Laodicée, succéda à Darius. Il

(1) M. l'Abbé Belley, dans ses *Œuvres* Observations sur les Médailles des Grands-Prêtres, Princes d'Olba en Cilicie (Mém. de l'Acad. des Bel. Let. Tome XXI. pag. 421.) fait remarquer que Polémon, fils de Zénon de Laodicée, Roi de Pont, & ensuite du Bosphore, ne doit pas être confondu avec Polémon, Prince d'Olba en Cilicie. Nos *Œuvres* modernes, ajoute-t-il, sans excepter MM. de Tillemont, Vaillant & Mallon, ont pensé que Polémon, Roi de Pont & de Bosphore, avoit aussi été Roi d'une partie de la Cilicie. Ils ont été trompés par la ressemblance du nom; mais la distinction des personnes est indubitable. Selon Strabon, Aba épousa un Prince de la race Sacerdotale qui étoit mineur, & resta sous la tutelle de Zénonphanès. Elle retint le gouvernement & l'autorité qui lui furent confirmés par Marc Antoine; mais après qu'elle en eût été dépouillée, sans doute après la bataille d'Actium, le gouvernement de la Principauté d'Olba resta à la Maison Sacerdotale. Polémon étoit Prince d'Olba, suivant les dates des Médailles, l'an 714. & l'an 723. de Rome: il doit donc être le mari d'Abas & de la race Sacerdotale; mais Polémon, qui obtint de Marc Antoine le Royaume de Pont, étoit fils de Zénon de Laodicée en Phrygie, & par conséquent étranger à la famille des Princes d'Olba.

L'histoire des Princes d'Olba remonte jusqu'au temps de la guerre de Troie, mais elle est peu connue dans les détails. Strabon nous apprend que le Sacerdoce & la Principauté étoient héréditaires dans une même famille; que les Etats de ces Princes furent démembrés; que la famille Sacerdotale fut totalement dépouillée, & qu'elle fut ensuite rétablie. Ce *Œuvre* Géographe, après avoir décrit la partie Occidentale de la Cilicie, nommée Trachiotide, à cause de l'inégalité

du terrain, parle de la situation de la ville d'Anchialée & du château de Kuinda, qui en étoit comme la forteresse, ajoute: » Au dessus de ces lieux & de la ville de Soli, » s'élève un pays de montagnes, dans lequel est située la ville d'Olbé, célèbre par un Temple de Jupiter, qui fut bâtie par Ajax, fils de Teucer: le Grand-Prêtre de ce Temple étoit Prince de Trachiotide. Dans la suite plusieurs Tyrans s'emparent du pays, & il s'y forma divers compagnies de brigands. Après qu'ils eurent été détruits, le Sacerdoce & la Principauté portèrent le nom de Teucer, & la plupart des Pontifes furent nommés Teucer ou Ajax. Aba, fille de Zénonphanès, l'un des Tyrans de Cilicie, étant entrée par le mariage dans la famille Sacerdotale, retint la Principauté dont son père avoit eu l'administration en qualité de tuteur. Dans la suite Antoine & Cléopâtre en firent don à Aba, en récompense de l'attachement servile qu'elle leur avoit marqué. Après qu'elle en eut été dépouillée, le gouvernement resta à la famille Sacerdotale.

Le Pontife d'Olba étoit Prince d'une partie de la Cilicie, mais aucun Ecrivain n'a fixé l'étendue de ses Etats. Les Médailles nous apprennent qu'il étoit Prince des Kennates, des villes d'Olba & de Lalassis. M. l'Abbé Belley pense que les Kennates étoient des peuples de la partie de la Cilicie où Olba étoit située, & qu'ils habitoient la Kétide, qui, suivant Ptolémée, faisoit partie de la Trachiotide. Ce canton de la Cilicie s'étendoit depuis la côte de la mer jusqu'au sommet du Mont Taurus. Le texte de Ptolémée comparé avec les inscriptions des Médailles, détermine la position des peuples Kennates dans la Kétide. Suivant ce Géographe, Olba étoit capitale de la Kétide.

Sous Jules-César, sous les Triumvirs, pendant le règne d'Auguste & même sous Ti-

n'avait

n'avoit d'autre droit pour monter sur le trône que l'amitié de Marc Antoine, & il lui dut en effet la couronne. Ce Prince, à ce qu'on prétend, donna son nom à cette partie du Pont qui confine à la Cappadoce, & qui est appelée *Pontus Polemoniacus*. Polémon accompagna Antoine dans toutes ses expéditions, & fut même fait prisonnier par les Parthes. Il fut mis en liberté peu de temps après, & se déclara en faveur d'Antoine dans la guerre de ce dernier avec Auguste. La fidélité de Polémon flatta Auguste, qui chercha à se l'attacher, lorsqu'Antoine fut entièrement défait. Polémon répondit volontiers aux invitations d'Auguste, & devint un de ses plus zélés partisans. Il gouverna tranquillement ses Etats pendant une longue suite d'années, & fut tué dans une guerre qu'il avoit entreprise pour soumettre aux Romains des peuples Barbares qui s'étoient révoltés (1).

Polémon II. fils de Polémon I. lui succéda, mais Caligula le contraignit à recevoir une partie de la Cilicie en échange du Royaume de son pere, qui fut réduit en Province Romaine. A la mort de Polémon, qui ne laissoit point d'enfants, le Royaume de Pont fut divisé en plusieurs parties, & annexé aux Provinces de Bithynie, de Galatie & de Cappadoce. La seule contrée désignée par le nom de *Pontus Polemoniacus*, eut le privilège de faire une Province particulière. Depuis ce temps le Pont, malgré les tentatives de quelques Particuliers, resta sous la domination des Romains, jusqu'à ce que David & Alexis Comnene, qui avoient été chassés de Constantinople par les François & les Vénitiens, s'établissent l'un à Héraclée & l'autre à Trébisonde. Alexis érigea dans la partie du Pont qu'il occupa, un Empire qui fut connu par la suite sous le nom d'Empire de Trébisonde. Les descendants d'Alexis y regnerent plus de deux cent cinquante ans. Mahomet II. ayant réduit à l'esclavage David Comnene, dernier Empereur de Trébisonde, & toute sa famille, cet Empire & tout le Pont tombèrent sous la puissance des Turcs.

POLÉMON II.

bere, la ville d'Olba en Cilicie, loin d'être une Colonie Romaine, obéissoit à des Princes particuliers, reconnus & protégés par les Empereurs, & ses monnoyes étoient Grecques. Il y a tout lieu de croire que l'autorité des Pontifes subsista à Olba jusqu'au regne de Théodose le Grand, qui porta les derniers coups au Paganisme.

(1) Polémon laissa en mourant trois enfants qu'il avoit eus de Pithodoris, sçavoir, deux fils & une fille. Un des deux fils nommé Polémon lui succéda; l'autre nommé Zénon fut élevé sur le trône de l'Arménie Majeure. La fille dont on ignore le nom épousa Cotys, surnommé Sapéus, qui paroît être l'infortuné Roi de Thrace, mis aux fers, & tué ensuite par l'ordre de Rhescuporis son oncle. Après

la mort de Polémon Pythodoris prit le gouvernement. Cette Princesse, suivant le témoignage de Strabon, qui écrivoit de son temps & dans le voisinage de ses Etats, étoit une femme d'une prudence consommée & capable de gouverner : aussi conserva-t-elle la principale autorité. Polémon son fils vécut avec elle en personne privée, quoiqu'elle eût en quelque façon associé au gouvernement. Elle épousa en secondes noces Archélaüs, Roi de Cappadoce, & fixa son séjour dans ce pays jusqu'à la mort de ce Prince. Pythodoris retourna ensuite dans ses Etats, où elle vécut encore plusieurs années. On ignore le temps de sa mort. Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXIV, page 69.

*Fin de l'histoire du Royaume de Pont.*



## CHAPITRE V.

## ROYAUME DE CAPPADOCE.

ON ne peut douter que le Pont, la Cappadoce & la Cilicie aient obéi à Sémiramis, puisque long-temps après la mort de cette Princesse on voyoit encore dans ces pays, les temples, les forteresses & d'autres monuments qu'elle y avoit fait construire. La Cappadoce fut ensuite conquise par les Médes dans le septieme siècle avant J. C. & ces peuples y établirent leurs loix, leurs coutumes & leurs usages religieux qui différoient peu de ceux des Perses. Strabon assure que de son temps la Cappadoce étoit encore remplie de *Pyrées* ou de Temples, dans lesquels des Mages entretenoient un feu continuuel, suivant le rit Persan. Le Magisme n'étoit cependant pas la Religion dominante dans la Cappadoce, où l'on adoroit diverses Divinités particulières, à qui on consacroit des statues; mais il y étoit très-ancien & très-accrédité. Lorsque les Zélateurs du Magisme avoient la force en main, ils persécutoient avec rigueur ceux qui rendoient un culte aux statues. La Cappadoce, sous les Médes & sous les Perses, formoit un Etat séparé, quoique dépendant. Enfermée presque de tous côtés par des pays soumis aux Romains, elle conserva long-temps ses loix & la forme de son gouvernement. Ses Rois étoient alliés, & non pas sujets de l'Empire. Strabon nous apprend sur quoi cette distinction étoit fondée. Après la défaite d'Antiochus l'an 190. avant J. C. les Romains firent des traités d'alliance avec les différents Rois de l'Asie Mineure; mais ces traités n'étoient faits qu'avec les Rois seuls, la Nation n'y étoit pas comprise. Le traité avec le Roi de Cappadoce étoit d'une autre espèce; les Cappado-ciens y furent compris, & l'alliance fut conclue de Nation à Nation. Les Rois de Cappadoce furent fideles à cette alliance, & les Romains de leur côté eurent toujours de grands égards pour eux. On craignoit peut-être à Rome que les Parthes, maîtres de l'Arménie, ne trouvaient un facile accès dans l'Asie Mineure, si les Rois de Cappadoce se joignoient à eux.

PHARNACE,  
environ 670 ans  
av. J. C.

Le premier Roi de Cappadoce dont il soit fait mention dans l'histoire, est Pharnace, descendant des anciens Souverains de ce pays, qui, après avoir été soumis aux Assyriens de Ninive, s'étoient rendus indépendants lors de la grande révolution arrivée au temps d'Arbacès. Les Rois antérieurs à Pharnace nous sont inconnus, & l'histoire des successeurs de ce Prince, jusqu'à Ariarathe VI. est presque entièrement ignorée. Pharnace épousa une Princesse nommée Atossa, dont il eut Gamus ou Gallus qui lui succéda.

GAMUS OU  
GALLUS.

Gamus étoit né environ l'an 670. avant J. C. mais on ignore la durée de son regne, & l'époque de son avènement au trône. Il laissa la couronne à son fils nommé Smerdis.

SMERDIS.

On n'est pas mieux instruit sur le temps que ce Prince regna en Cappadoce, on sçait seulement qu'il eut un fils appelé Artamnès, qui fut son successeur.

Artamnès, sur la vie duquel on n'a pas plus d'éclaircissements que sur celle de ses prédécesseurs, fut pere d'Anaphas I. qui naquit vers l'an 570. avant J. C.

Anaphas, qui, suivant Diodore de Sicile, fut un des sept Conjurés contre le Mage, succéda à Artamnès, & eut pour successeur son fils Anaphas II.

Ce Prince eut un fils nommé Datamès, qui fut contemporain de Darius II. ou d'Artaxerxès I. & qu'il ne faut pas confondre avec un autre Datamès, fils de Camissarès, originaire de Carie, & dont Cornélius Népos a écrit la vie.

Datamès monta sur le trône à la mort de son pere, & fut tué vers l'an 420. dans une guerre civile qui agitoit la Perse.

Ariarnathès, fils de Datamès, hérita de sa couronne, & la porta, si l'on en croit Diodore de Sicile, l'espace de cinquante ans. Il eut pour fils Ariarathe I. qui naquit vers l'an 439. ou 440. & Holopherne, ou Oropherne.

Ariarathe I. succéda à son pere Ariarnathès, & comme il n'eut point d'enfants, & que d'ailleurs il aimoit beaucoup son frere Oropherne (1), il adopta les enfants de ce dernier, & les déclara ses héritiers.

Ariarathe II. fils d'Oropherne, fut couronné à la mort de son oncle Ariarathe, & en vertu des dernières dispositions de ce Prince. Ariarathe occupoit le trône de Cappadoce dans le temps qu'Alexandre faisoit la guerre aux Perses, & il refusa constamment de se soumettre au Roi de Macédoine. Alexandre mourut avant que d'envahir les Etats d'Ariarathe; mais Perdicas entra dans la Cappadoce avec une puissante armée, se rendit maître de la personne du Roi, & lui fit souffrir un supplice honteux, ainsi qu'à toute sa famille. Cet événement arriva vers l'an 322. & un fils du Roi échappa seul au massacre, & se sauva en Arménie.

Ariarathe III. resta caché en Arménie l'espace d'environ dix-neuf ans, & ce ne fut que pendant les troubles qui agiterent la Macédoine qu'il entreprit de recouvrer les Etats de ses ancêtres. Amyntas, Gouverneur de la Cappadoce, voulut en vain s'opposer aux progrès d'Ariarathe; ce Prince défit les Macédoniens dans une bataille, & les força d'abandonner toutes les Places fortes qu'ils tenoient en Cappadoce. Le rétablissement d'Ariarathe est de l'an 301. Il gouverna paisiblement ses sujets pendant plusieurs années, & laissa le Royaume à son fils Ariarnathès, ou Artamenès.

Ce Prince, sur la vie duquel on sçait peu de particularités, eut un fils nommé Ariarathe IV. qu'il affocia au trône, suivant quelques Auteurs.

Ariarathe IV. qui obtint de son pere le titre de Roi en considération de son mariage avec Stratonice, fils d'Antiochus, surnommé le Dieu, commença à regner seul vers l'an 248. Il eut pour successeur son fils Ariarathe V. à qui, suivant Diodore, il céda la couronne, quoique ce Prince fût encore fort jeune.

Ariarathe V. commença à regner vers l'an 220. avant J. C. & il y avoit déjà vingt-huit ans qu'il étoit sur le trône, lorsqu'il épousa Antiochis, fille

(1) Le Roi de Perse, sous lequel Oropherne combattit, & que Diodore nomme Ochus, ne peut être que le Darius, fils d'Artaxerxès I. & pere d'Artaxerxès Mnémon. Voy. les Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XIX. page 60.

ROYAUME  
DE CAPPADOCE.

d'Antiochus le Grand. Les premières années de son mariage s'étant passées sans que la Reine devînt enceinte, cette Princesse prit le parti de feindre deux grossesses, & supposa deux fils, qui furent nommés Ariarathe & Holopherne, ou Oropherne. Quelque temps après Antiochis devint effectivement grosse; elle eut successivement deux filles, & un fils qu'on nomma alors Mithridate. La naissance de ce Prince obligea la Reine à découvrir à son mari la supposition qu'elle avoit faite. Ariarathe, résolu d'écarter les deux fils qui ne lui appartenoient pas, fit partir le premier pour Rome, sous le prétexte d'y servir d'otage, & éloigna le second; mais on ignore où il l'envoya. On ne sçait pas non plus comment Ariarathe parvint à laisser sa couronne à son fils Mithridate; ce qu'il y a de certain, c'est que ce jeune Prince succéda à son pere, & qu'il n'est pas fait mention que personne se soit opposé à son avènement au trône.

ARIARATHE  
VI.

166.

Mithridate, en recevant le titre de Roi, prit le nom d'Ariarathe, & le surnom de Philopator, à cause de l'amitié qu'il avoit toujours témoigné pour son pere depuis sa plus tendre enfance. Il avoit à peine rendu les derniers devoirs au feu Roi, qu'il envoya une Ambassade à Rome pour informer le Sénat de son couronnement, & pour renouveler l'alliance que son pere avoit faite avec les Romains. Le Sénat fit un accueil favorable aux Ambassadeurs d'Ariarathe, qui donna en plusieurs occasions des preuves de son attachement aux Romains. Ces derniers en reconnaissance prirent ses intérêts avec chaleur; ils ne purent cependant pas empêcher Démétrius Soter, Roi de Syrie, d'envahir pour Holopherne le Royaume de Cappadoce. Démétrius étoit irrité de ce qu'Ariarathe avoit refusé de prendre pour femme la veuve de Persée, & déterminé à venger l'affront que sa sœur avoit reçu, le Roi de Syrie fournit des troupes à Holopherne, & l'engagea à se saisir de la Cappadoce. Les Romains obligerent Eumene, Roi de Pergame, à secourir Ariarathe, mais ce secours ne pouvant le mettre en état de résister, il fut contraint de céder ses Etats à son rival. Holopherne, maître de la Cappadoce, envoya des Ambassadeurs à Rome, & sur ses plaintes & sur celles d'Ariarathe, le Sénat décida que le Royaume de Cappadoce seroit partagé entre Ariarathe & Holopherne. Ce dernier ne jouit pas long-temps du rang qu'il avoit usurpé, car il fut chassé dans la même année par Attale, frere & successeur d'Eumene au trône de Pergame. Il y avoit environ trente-cinq ans qu'Ariarathe regnoit en Cappadoce, lorsque les Romains firent la guerre à Aristonicus, qui réclamoit la couronne de Pergame. Ariarathe marcha en personne au secours des Romains, & fut tué dans une bataille, qui coûta la liberté à P. Crassus, Proconsul d'Asie. Le Roi de Cappadoce laissoit six fils, auxquels les Romains donnerent la Lycaonie & la Cilicie. Laodice, mere de ces Princes, voulant regner sans concurrent, empoisonna tous les enfants, à l'exception du plus jeune nommé Ariarathe, qu'on déroba à sa cruauté en le faisant sortir du Royaume. La Reine ne retira pas de son inhumanité l'avantage qu'elle en esperoit; car au bout de quelque temps elle fut massacrée par les Cappadociens, qui ne pouvoient plus supporter son gouvernement.

151.

ou

130.

ARIARATHE  
VII.

Le jeune Prince, qui avoit échappé à la fureur de sa mere, fut rappelé & placé sur le trône par les Cappadociens. Ariarathe se flattant que



Mithridate le Grand l'aideroit à chasser de la Cappadoce Nicomede, Roi de Bithynie, demanda en mariage Laodice, fille du Roi de Pont. Les nôces se célébrèrent avec de grandes magnificences, & Ariarathe étoit ravi de l'alliance qu'il venoit de contracter. Le Roi de Pont cependant loin de fournir à son gendre les secours dont il avoit besoin, songea à s'emparer de ses Etats, & engagea un scélérat nommé Gordius à empoisonner le Roi de Cappadoce. Les Cappadociens ne soupçonnèrent pas Mithridate d'avoir eu part à la mort de leur Roi, & ils le laissèrent tranquillement s'emparer de la Cappadoce, qu'il feignoit de vouloir conserver aux enfants d'Ariarathe. Le refus que fit le Roi de Pont de rendre au légitime héritier d'Ariarathe les Etats de ce Prince, ouvrit les yeux aux Cappadociens. Ils prirent les armes, chassèrent toutes les garnisons de Mithridate, & mirent la couronne sur la tête d'Ariarathe, fils aîné du feu Roi.

Ce Prince ne fut pas long-temps en paix sur le trône; Nicomede, Roi de Bithynie, ayant envahi une partie de la Cappadoce. Mithridate qui parut en cette occasion épouser les intérêts d'Ariarathe, lui fournit un puissant secours, contraignit Nicomede à abandonner la Cappadoce & à faire la paix. Les Cappadociens esperoient jouir de quelque tranquillité; mais le Roi de Pont, sous des prétextes assez injustes, se prépara à porter la guerre chez eux. Ariarathe leva en diligence une armée nombreuse, & se trouva en état de faire tête à Mithridate. Ce dernier, qui comptoit surprendre le Roi de Cappadoce, voyant qu'il s'étoit trompé, eut recours à la perfidie. Il engagea Ariarathe à avoir une conférence avec lui, & le poignarda en présence des deux armées. Les Cappadociens effrayés de la mort de leur Roi, songerent moins à la venger qu'à pourvoir à leur propre sûreté. Ils prirent la fuite, & Mithridate s'empara sans peine du Royaume de Cappadoce.

Cependant Ariarathe IX. frere du dernier Roi, rassembla les troupes fugitives, & chassa le Roi de Pont de la Cappadoce. Mithridate y rentra peu de temps après avec une puissante armée, ravagea le pays, & força Ariarathe à abandonner ses nouveaux Etats. Ce Prince fut si sensiblement affligé de cette révolution, qu'il mourut de chagrin au bout de quelque temps. Mithridate délivré de l'inquiétude que les Rois de Cappadoce pouvoient lui causer, donna la souveraineté de ce pays à son fils, qu'il nomma Ariarathe. Nicomede, Roi de Bithynie, redoutant le voisinage de Mithridate, chercha à lui susciter un ennemi dangereux. Dans cette vûe, il instruisit un jeune homme à faire le personnage du fils d'Ariarathe, & l'envoya à Rome réclamer les Etats de son pere. Cette intrigue avoit été conduite avec tant d'habileté & de secret, que le Sénat alloit décider en faveur de l'imposteur, lorsque Mithridate fit partir Gordius pour détromper les Romains. On examina alors avec soin les raisons du Roi de Pont & celles de ses ennemis, & on découvrit l'imposture des uns & des autres. En conséquence, on ordonna à Mithridate d'évacuer la Cappadoce, qui fut déclarée libre, & la Paphlagonie fut donnée à Nicomede. Les Cappadociens, chagrins de n'avoir plus de Souverain, en demanderent au Sénat, qui leur permit de se choisir un Roi de leur Nation. Comme la famille de Pharnace étoit entièrement éteinte, le choix des Cappadociens tomba sur

ROYAUME  
DE CAPPA-  
DOCE.

ARIARATHE  
VIII.

ARIARATHE  
IX.

ROYAUME  
DE CAPPADOCE.

ARIOBARZANE.

Ariobarzane, qui ayant toujours été attaché aux Romains, n'eut pas de peine à leur faire approuver son élection.

Ce Prince fut à peine confirmé par les Romains dans la possession de la Cappadoce, qu'il en fut chassé par Tigrane, Roi d'Arménie. Les Romains le rétablirent, & il fut encore dépouillé deux fois de ses Etats, & y rentra autant de fois, au moyen du secours que Sylla & Pompée lui accorderent. Le dernier ajouta même au Royaume d'Ariobarzane les Provinces de Sophene, de Gordiene, & une grande partie de la Cilicie. Ce Prince accepta avec reconnaissance les présents que lui faisoit Pompée; mais fatigué des vicissitudes dont sa vie avoit été traversée, il remit la couronne à son fils Ariobarzane, & ne se mêla plus du gouvernement.

ARIOBARZANE  
II.

Ariobarzane ne témoigna pas moins de zèle aux Romains que son pere leur en avoit marqué. Il rendit d'importants services à Cicéron, lorsqu'il fut Proconsul de la Cilicie, & dans la guerre civile qui s'alluma entre César & Pompée, il se déclara en faveur du dernier. Néanmoins César, après la mort de Pompée, écouta favorablement Ariobarzane, & augmenta même ses Etats d'une partie considérable de l'Arménie. Le Roi de Cappadoce, que Pharnace dépouilla de son Royaume pendant l'absence de César, y fut rétabli au retour du Général Romain, & le gouverna paisiblement jusqu'à l'assassinat de ce Dictateur. Cassius & Brutus, après le meurtre de César, firent plusieurs tentatives pour engager Ariobarzane dans leur Parti; mais ce Prince refusa constamment de se joindre à eux. Cassius & Brutus irrités contre le Roi de Cappadoce, le déclarerent ennemi de la République, envahirent ses Etats, & l'ayant fait prisonnier, le condamnerent à la mort.

ARIOBARZANE  
III.

Ariobarzane son frere, & le dernier de sa famille, lui succéda. Il périt dans la suite par les ordres de Marc Antoine, qui donna la couronne de Cappadoce à Archélaüs.

ARCHÉLAÛS.

Ce Prince, qui ne descendoit ni de Pharnace, ni d'Ariobarzane, dut le titre de Roi de Cappadoce aux vives sollicitations de sa mere Glaphire, dont l'extrême beauté plut à Antoine. Dans la guerre que ce dernier fit à Auguste, Archélaüs fut obligé d'embrasser les intérêts de celui qui l'avoit mis sur le trône, & il auroit éprouvé les effets du ressentiment d'Auguste, si les Cappadociens n'eussent demandé avec instance la grace de leur Roi. Auguste non content d'avoir pardonné au Roi de Cappadoce, lui accorda son estime, & lui fit présent de la petite Arménie & de la Cilicie Trachée. Archélaüs contracta une intime amitié avec Hérode le Grand, Roi de Judée, & donna sa fille Glaphire en mariage à Alexandre, fils d'Hérode. Les soupçons que ce dernier conçut contre son fils Alexandre, obligerent Archélaüs à faire un voyage en Judée, & ce Prince trouva moyen de reconcilier son gendre avec son pere; mais Hérode retomba bientôt dans de nouvelles défiances, & ne s'en délivra que par la mort de son fils. Le Roi de Cappadoce ne pouvant rendre la vie à l'infortuné Alexandre, pria Hérode de lui confier les enfans de ce Prince, & ayant obtenu sa demande, il donna à ses petits-fils une éducation digne de leur naissance, & leur témoigna une sincere affection. Sous le regne de Tibere, Archélaüs fut cité devant le Sénat, & chargé de plusieurs crimes qu'il n'avoit jamais commis. Le mépris avec lequel l'Empereur affecta de traiter le Roi de Cappadoce, & la

mortification de se voir exposé à l'injustice la plus criante, causerent un tel chagrin à ce Prince qu'il en mourut, ou qu'il se tua lui-même, comme plusieurs Auteurs le prétendent. Il avoit régné environ cinquante ans, & à sa mort Tibère déclara la Cappadoce Province Romaine.

L'année suivante l'Empereur envoya en Cappadoce un Gouverneur avec le titre de Lieutenant (*Legatus*), & réunit au Fisc Impérial le domaine des Rois. Cependant pour accoutumer les peuples à la nouvelle domination, il diminua quelques impôts. La situation des affaires & la guerre contre les Parthes demandoient alors ces ménagements, & il paroît qu'on ne les garda pas long-temps; car dès l'année 51. de l'Ere Chrétienne, la condition de la Cappadoce avoit déjà changé. Elle n'étoit plus gouvernée par un Lieutenant, mais par un simple Intendant des Domaines, ou Procureur (*Procurator*). On voit encore qu'en 69. lorsqu'Orthon devint Empereur, la situation de la Cappadoce étoit assez fâcheuse, puisqu'Orthon voulant se rendre agréable aux Provinces, proposa de changer l'administration de la Cappadoce.

A juger de l'état où se trouvoit ce pays par celui où il étoit sous les derniers Empereurs, sa condition devoit être très-dure. Les Empereurs s'étoient approprié le domaine des Rois, & ce domaine, qui étoit fort étendu, comprenoit également la propriété des terres, & celle des corps de ceux qui les cultivoient. Le domaine des Rois de Cappadoce avoit paru sous Tibère un objet assez considérable, pour juger que cette augmentation de revenu le mettoit en état de faire une remise de la moitié de l'imposition du centieme denier de tout ce qui étoit vendu : impôt dont le peuple demandoit la remise. Sous les Rois, leurs domaines s'affermoient à des gens de la Nation, & le produit ne sortoit point du pays. Sous les Empereurs, ce produit étoit porté à Rome, & pourvu que les Fermiers fussent exacts à remplir leurs engagements, on se mettoit peu en peine de réprimer leurs exactions.

*Fin de l'histoire de Cappadoce.*

ROYAUME  
DE CAPPADOCE.

Mort d'Archélaüs.

17. de J. C.

## CHAPITRE VI.

### DU ROYAUME DE PERGAME.

LA ville de Pergame, capitale de la grande Mysie, fut pendant plusieurs siècles aussi considérable par le nombre de ses habitants, que par la magnificence des ouvrages publics qui la décorent. Lysimaque, après la défaite d'Antigone, le plus puissant des Capitaines d'Alexandre, s'empara de Pergame, & se plut à l'embellir & à y ajouter de nouvelles fortifications. La situation avantageuse de cette Place fournit à Lysimaque l'idée d'y enfermer les immenses richesses qu'il avoit accumulées. Philétérus (1), qui

(1) La basse naissance de Philétérus, d'une ville de Paphlagonie, ne lui permettoit pas d'aspirer au degré d'élevation où il



---

 ROYAUME  
DE  
PERGAME.
 

---

 Retraite de Phi-  
létérus.
 

---

 284.  
Av. J. C.
 

---

étoit alors à la Cour de ce Prince, & qui s'étoit distingué par une fidélité & une prudence peu communes, fut chargé de la garde des trésors de Lyfimaque, & du gouvernement de Pergame. Il auroit fans doute rempli dignement les idées avantageuses qu'on avoit conçues de lui, si Lyfimaque, en épousant Artinoé, fille du Roi d'Egypte, ne se fût en quelque sorte rendu esclave des volontés de cette Princesse. Elle ne tarda pas à abuser du pouvoir sans bornes qu'elle avoit sur l'esprit de son époux, & elle trouva moyen de l'indisposer tellement contre son fils Agathocle, qu'il fit mourir sur de légers soupçons. Arsinoé peu contente de cette action criminelle, enveloppa dans le malheur du jeune Prince tous ceux qui lui paroissent attachés. Philétérus, pour éviter un sort pareil, se retira à Pergame sous différents prétextes, & songea à se mettre à l'abri des embûches de la Reine. En conséquence, il traita secrètement avec Séleucus, Roi de Syrie, & au moyen des trésors dont il étoit en possession, & qu'il fit offrir à ce Monarque, il l'engagea à attaquer Lyfimaque. Celui-ci instruit des desseins que Séleucus avoit formés d'envahir ses Etats, marcha à sa rencontre, mais il fut tué dans la première bataille qu'il lui livra.

Philétérus, que la mort de Lyfimaque mettoit hors d'inquiétude de ce côté, prit la résolution de s'emparer du pays & des richesses qui avoient été confiées à sa garde. La fortune le servit au gré de ses desirs; car Séleucus, sept mois après sa victoire, fut assassiné par Ptolémée, surnommé Céraunus. Philétérus attentif à profiter des circonstances, chercha à gagner les bonnes grâces d'Antiochus, fils & successeur de Séleucus, & lui envoya le corps de son pere qu'il avoit racheté. Par un service de cette importance, il obligeoit en quelque sorte Antiochus à ne le point presser sur l'exécution du traité qu'il avoit conclu avec Séleucus, & il gagna le temps qui lui étoit nécessaire pour se fortifier de l'alliance des Puissances voisines. Ses trésors lui furent d'un grand secours en cette occasion, & par ses libéralités, il parvint à s'assurer la possession de Pergame, & à mettre sous sa domination la plupart des villes de l'Eolide. Il jouit pendant vingt ans de la souveraineté dont il avoit jetté les fondements, & il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Philétérus n'avoit point d'enfants, & ses deux freres, Eumenès & Attalus, étoient morts il y avoit déjà quelques années; mais ils avoient eu des enfants l'un & l'autre, & Eumenès, fils de l'aîné, succéda à son oncle.

 EUMENÈS I.
 

---

 264.
 

---

Dès les commencements du regne d'Eumenès, Antiochus, Roi de Syrie, entreprit la guerre contre lui. Il étoit jaloux de l'agrandissement du Souverain de Pergame, & prétendoit avoir des droits sur ses Etats, en vertu du traité conclu entre Séleucus & Philétérus, qui portoit que la ville & les trésors de Lyfimaque seroient livrés au Roi de Syrie. Sur ces motifs

parvint. Il s'attacha dans sa jeunesse au Macédonien Docimus, qui accompagna Alexandre dans toutes ses expéditions; & à la mort du Roi de Macédoine, Docimus ayant pris le parti d'Antigone, Philétérus servit dans les troupes de ce Capitaine. Docimus, soit par mécontentement, soit par la crainte

d'être enveloppé dans la ruine d'Antigone, l'abandonna tout-à-coup & embrassa les intérêts de Lyfimaque, à la Cour duquel il se rendit, accompagné de Philétérus. Lyfimaque démêla bientôt les talents de ce dernier, & l'honora de sa confiance la plus intime.

Antiochus

Antiochus déclara la guerre à Euménès, & ne voulant pas lui laisser le temps de s'affermir sur le trône, il prit en diligence le chemin de Sardis. Euménès, à la tête de son armée, arriva près de cette ville en même temps que le Roi de Syrie, & ces deux Princes ne tardèrent pas à en venir aux mains. Antiochus fut totalement défait, & contraint de prendre la fuite. Les Historiens gardent le silence sur les autres événements du regne d'Euménès; ils se contentent de rapporter que ce Prince étoit extrêmement adonné au vin, & ses excès en ce genre le mirent au tombeau, si l'on en croit Crésciles. Suivant Strabon, Euménès gouverna pendant vingt-deux ans, & ne fut pas moins protecteur des Lettres que Philétérus son oncle l'avoit été.

Attalus, fils du frere cadet de Philétérus, succéda à son cousin Euménès, & signala les commencements de son regne par la défaite des Gaulois, qu'il contraignit de sortir de son Royaume. Quelques Auteurs prétendent que ce Prince prit alors le titre de Roi, & qu'il fut le premier de sa famille qui osât ceindre le diadème. Ce sentiment est contredit par d'autres Ecrivains, qui assurent avoir vu une médaille de Philétérus, où il étoit représenté avec les attributs de la Royauté. Quoi qu'il en soit, Attalus encouragé par les victoires qu'il avoit remportées sur les Gaulois, crut qu'il lui seroit facile de s'emparer des Provinces situées en deçà du Mont Taurus. Ces Provinces étoient sous la dépendance des Séleucides, mais le mauvais état de leurs affaires les empêcha de s'opposer aux progrès d'Attalus, qui en peu de temps vint à bout de faire la conquête qu'il s'étoit proposée. Il n'en jouit néanmoins que quelques années, & toutes les villes dont il s'étoit rendu maître, lui échappèrent aussi rapidement qu'elles avoient été réduites sous son obéissance. Séleucus, surnommé Céraunus, & Achéus son beau-pere, qui s'étoient ligüés contre le Roi de Pergame, peu contents de lui avoir enlevé les Places qu'il avoit prises, s'avancèrent jusqu'aux portes de Pergame. Heureusement pour Attalus que les Pisidiens firent en Syrie une irruption, qui obligea Achéus & les Syriens à retourner dans la Syrie. Attalus, profitant de l'absence de ses ennemis, attaqua l'Ionie & quelques Provinces voisines. Cumes, Smyrne & Phocée se soulevèrent volontairement, & les habitants de Téos, de Colophon, d'Elée & de Lemnos lui envoyèrent les clefs de leurs villes. Les Carés, qui habitoient au-delà du Lycus, lui ouvrirent leurs portes, après avoir chassé Thémistocle qu'Achéus avoit fait Gouverneur de cette Province. Attalus alla ensuite ravager le territoire d'Apia, & de-là en traversant le Mont Pélécain, il campa sur les bords du fleuve Mégistus. Les Gaulois, qui l'avoient accompagné jusqu'à cet endroit, effrayés d'une éclipse de Lune, refuserent de le suivre plus loin, & reprirent le chemin de l'Hellespont. Leur départ diminuant considérablement les forces du Roi de Pergame, lui ôta les moyens de continuer ses conquêtes, & on prétend qu'Achéus le dépouilla encore une fois de celles qu'il avoit faites.

La paix que la mort d'Achéus procura au Royaume de Pergame ne fut pas de longue durée; car Philippe, qui ravageoit la Thrace, sembloit menacer les Etats d'Attalus. Ce Prince, pour se délivrer des inquiétudes que le Roi de Macédoine lui causoit, fit alliance avec les Romains, & Philippe

voyant tant d'ennemis réunis contre lui, fut obligé de songer uniquement à la défense de son Royaume. Pendant que le Roi de Pergame assiégeoit Cynus, bourgade dépendante des Locriens, il apprit que Prusias, Roi de Bithynie, étoit prêt à entrer dans le Royaume de Pergame. Attalus se hâta d'accourir à la défense de ses Etats, & força sans doute Prusias à se retirer: on n'a que des conjectures là-dessus, parce que les Historiens connus de ces temps-là gardent le silence à ce sujet. Peu de temps après, les Romains crurent voir dans les livres des Sibylles, que le seul moyen de chasser les Etrangers d'Italie, étoit de transporter de Pessinunte à Rome la statue de la Mere des Dieux. Le Sénat s'étant assemblé arrêta, que comme le nom Romain étoit peu connu en Asie, on s'adresseroit au Roi de Pergame pour obtenir ce qu'on vouloit demander. En vertu de cette décision on envoya à Attalus une magnifique Ambassade composée de cinq personnes les plus distinguées par leur mérite personnel, & par les emplois qu'elles avoient exercés. Le Roi de Pergame reçut les Ambassadeurs Romains avec de grands honneurs, & les accompagna en personne jusqu'à Pessinunte, où, à sa recommandation, on remit aux Romains une pierre que les habitants adoroient comme la Mere des Dieux. Attalus, qui par ce service prouvoit son attachement pour les Romains, continua de leur en donner des marques, & leur fournit de puissants secours dans les guerres qu'ils firent à Philippe, Roi de Macédoine. La flotte du Roi de Pergame & celle des Rhodiens remportèrent un avantage considérable sur les vaisseaux de Philippe, qui, pour s'en venger, porta la désolation dans les pays soumis à Attalus. Celui-ci trouva moyen de contraindre son ennemi à abandonner le Royaume de Pergame, & le poursuivant avec une flotte nombreuse, il le battit une seconde fois sur mer. Attalus débarqua ensuite dans l'isle d'Egine, d'où il se rendit au port de Pyrée. Les Athéniens avertis de son arrivée, lui firent la plus magnifique réception, & ordonnerent que désormais une des Tribus de l'Attique s'appelleroit Attalide du nom de ce Prince. Il joignit bientôt après la flotte des Romains, avec laquelle il s'empara de l'isle d'Andros, où par ses libéralités il rappella les habitants qui l'avoient quittée. Egéléos & Oréum furent aussi réduites en peu de temps, & les armées Romaine & de Pergame s'étant séparées, Attalus reprit la route de ses Etats.

Sa présence y étoit nécessaire, car Antiochus le Grand, à l'instigation de Philippe, se préparoit à faire revivre les anciens droits des Syriens sur Pergame. Les Romains employèrent leur médiation, & obligerent le Roi de Syrie à abandonner ses desseins contre Attalus. Ce dernier en reconnaissance, envoya à Rome des Ambassadeurs, qui présentèrent au Sénat une couronne d'or du poids de deux cent quarante livres. Le Roi de Pergame ne cessa jusqu'à la fin de ses jours de témoigner son zèle pour ses alliés, & dans la vue de porter les Béotiens, dont la plupart étoit du parti de Philippe, à faire alliance avec les Romains, il alla à Thebes. Il commença avec beaucoup de véhémence un discours à ce sujet, mais une violente attaque d'apoplexie l'empêcha d'achever. Lorsqu'il fut un peu rétabli, il se fit transporter à Pergame, où il mourut au bout de quelques semaines, & après un règne de quarante-quatre ans ou environ. Il étoit âgé



de soixante & douze ans, & laissoit d'Apollonias ou Apollonis (1) sa femme, quatre enfants, savoir, Eumenès, Attalus, Philétérus & Athénée. Tous les Historiens s'accordent à relever les vertus d'Attalus & de son épouse, qui, quoique d'une naissance obscure, remplit avec dignité la place éminente qu'elle occupa. Attalus aux vertus militaires & politiques joignit beaucoup de goût pour les sciences. Il composa plusieurs ouvrages littéraires, à ce que prétendent divers Ecrivains, & fut le premier fondateur de la célèbre Bibliothèque de Pergame.

Eumenès, fils aîné d'Attalus, monta sur le trône dans des circonstances qui lui promettoient le regne le plus heureux. Le respect des Pergaméniens pour la mémoire d'un Prince qui avoit travaillé avec succès à leur félicité, devoit naturellement les attacher à son fils. D'ailleurs, la parfaite union qu'on admiroit entre le nouveau Roi & ses freres, ôtoit aux mécontents l'espérance de pouvoir trouver des prétextes de révolte. Il eut soin de renouveler l'alliance que son pere avoit faite avec les Romains, & refusa constamment d'épouser Antiochis, fille du Roi de Syrie, parce que ce Monarque vouloit le porter à rompre ses engagements avec la République. Eumenès, qui par ses Emissaires étoit informé des préparatifs d'Antiochus, craignit que ce Prince n'eût des desseins sur le Royaume de Pergame, & pour l'occuper ailleurs, il avertit les Romains de tous les mouvements du Roi de Syrie. Le Sénat sur cet avis dépêcha des Ambassadeurs vers Antiochus, avec ordre de passer auparavant à la Cour d'Eumenès. Ces Ambassadeurs firent peu de séjour en Syrie, & en sortirent extrêmement irrités contre Antiochus. Quelque temps après leur départ, le Roi de Pergame envoya Attalus son frere à Rome instruire le Sénat des nouvelles démarches d'Antiochus qui, à la tête d'une armée, étoit entré dans la Grece à la sollicitation des Etoliens.

(1) Je crois devoir rapporter ici l'éloge que Polybe a fait de cette Princesse, & je me sers de la Traduction qu'en a faite M. l'Abbé Sévin, dans une de ses Dissertations insérées dans le douzieme Volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Partie des Mémoires, p. 235. Apollonias, épouse d'Attalus, dit Polybe, & mere d'Eumenès, étoit née à Cyzique. Elle mérite par bien des endroits que son nom soit transmis à la postérité. Quoique d'une famille peu distinguée, elle devint Reine, & conserva toutes les prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne mit en usage aucune de ces dissimulations qui sient si peu à d'honnêtes femmes : sa vertu seule, sa bonté & sa modestie lui gagnèrent le cœur de son mari. Mere de quatre enfants, elle les aimait tous avec une tendresse sans égale jusqu'au dernier moment de sa vie, & elle vécut encore plusieurs années après son époux. La reconnaissance & l'amour dont ses enfants récompensèrent

les soins qu'elle avoit pris de les élever, ne se démentirent jamais, & la manière dont elle fut traitée par ses fils Attalus & Eumenès à son arrivée à Cyzique, fit également honneur à ces Princes & à leur mere. Ils la placèrent au milieu d'eux, & la tenant par la main, ils la conduisirent dans tous les Temples de la ville, accompagnés des Officiers de leur Maison. Il n'y eut personne qui ne fût attendri de ce spectacle, & qui n'y donnât les plus sinceres applaudissements. Apollonias, suivant le rapport de Plutarque, remercioit souvent les Dieux, non de l'avoir placée sur un des plus florissans trônes de l'Asie, mais de ce que les plus jeunes de ses enfants faisoient la fonction de gardes auprès de leur aîné, & de ce que celui-ci marchoit sans armes en sûreté au milieu de ses freres armés de piques & d'épées. Une union si admirable étoit le fruit de la sage éducation qu'Attalus avoit donnée à ses enfants.

ROYAUME  
DE  
PERGAME,

Le Sénat reçut Attalus avec de grandes démonstrations d'amitié, & le renvoya comblé de présents, avec promesse de faire partir des troupes pour tenir les Eoliens en respect, & déconcerter les mesures du Roi de Syrie. Le Consul M. Acilius chargé du commandement de l'armée Romaine, défit Antiochus, & l'obligea à s'en retourner en Asie. La flotte de ce Prince ayant rencontré en route celle des Romains, sur laquelle se trouvoit Euménès, fut battue & dispersée. Le Roi de Pergame, à qui cette victoire fut principalement due, se jeta sur les Etats d'Antiochus, ravagea tout le pays aux environs de Thyatire, & prit le chemin de Canes, où la flotte Romaine passa l'hiver. Pendant qu'Euménès rendoit à ses alliés des services aussi importants, Antiochus attaquoit le Royaume de Pergame, & fit assiéger la capitale par son fils Séleucus. Attalus étoit dans cette ville, & quoiqu'il eût peu de soldats avec lui, il se défendit si courageusement, que les Achéens, alliés d'Euménès, eurent le temps de secourir la Place. Les troupes Achéennes étoient sous la conduite de Diophane, qui montra tant de valeur & de prudence en cette occasion, que Séleucus fut contraint de lever le siège. Euménès arriva bientôt après à Pergame, & sur la nouvelle qu'il étoit suivi des flottes Romaine & Rhodienne, Antiochus & Séleucus se hâtèrent de regagner la Syrie.

Antiochus fut à peine retiré dans ses Etats qu'il fit demander la paix à L. Emilius, Général de l'armée Romaine. Le Roi de Pergame consulté sur les propositions du Roi de Syrie, engagea Emilius à les rejeter, & Antiochus n'osant se flatter d'obtenir une paix honorable, résolut de risquer une bataille. Il fut encore battu, & tant de pertes consécutives le contraignirent de faire la paix aux conditions qu'on lui voulut prescrire. Un des articles du traité portoit, qu'il payeroit à Euménès quatre cents talents, & qu'il fourniroit une certaine quantité de bled, pour réparer les dommages que la guerre avoit causés à ce Prince. Aussitôt que la paix fut conclue, Euménès fit le voyage de Rome, & il représenta si adroitement au Sénat, quoiqu'en termes ménagés, les services qu'il avoit rendus, qu'on ne put se dispenser de lui accorder tous les pays situés en deçà du Mont Taurus, & les Provinces qui étoient placées entre le Mont & le fleuve Méandre, à l'exception de la Lycie & de la Carie que les Rhodiens réclamerent. Les autres villes de l'Asie qui avoient payé tribut à Attalus, devoient continuer de le payer à Euménès; mais celles qui avoient été tributaires d'Antiochus furent déclarées libres.

Euménès ne jouit pas long-temps du repos que la paix devoit lui procurer; il reprit les armes pour repousser Prusias, Roi de Bithynie, qui avoit fait une invasion dans la Province de Pergame. Les Romains envoyèrent à Euménès un puissant secours, au moyen duquel ce Prince remporta deux avantages considérables, l'un sur mer & l'autre sur terre. Prusias découragé par ces défaites, commença à souhaiter la paix; mais avant que les négociations fussent entamées, Annibal, qui combattoit pour Prusias, engagea Philippe, Roi de Macédoine, à se déclarer contre Euménès & contre les Romains. Le Roi de Pergame informé de la ligue qu'on venoit de faire, chargea son frere Athénée d'en porter des plaintes au Sénat. Dans le temps que le Prince de Pergame étoit à Rome, Prusias hasarda un combat naval,

& remporta la victoire par le stratagème d'Annibal, qui fit jeter dans les vaisseaux ennemis des pots de terre remplis de serpents & d'autres reptiles semblables. Les troupes d'Euménès effrayées, & ne pouvant tout à la fois éviter la piquûre des serpents, & les traits des Bithyniens furent bientôt vaincus. La plupart des vaisseaux furent brûlés, ou hors d'état de servir, & Prusias eut deux avantages sur terre, dont il eut encore obligation à Annibal.

Cependant les Romains ayant appris la défaite d'Euménès, envoyèrent des Ambassadeurs pour terminer les différends entre les deux Rois, & demander qu'on leur livrât Annibal, qui avoit engagé Prusias à entreprendre cette guerre. Les Ambassadeurs réussirent dans leur négociation; les deux Rois firent un traité de paix, & le Général Carthaginois évita de tomber au pouvoir des Romains en se donnant la mort. La guerre entre Euménès & Prusias venoit d'être terminée, lorsque Pharnace, Roi de Pont, soutenu des Gaulois Asiatiques, s'empara de Sinope, afin d'être plus à portée de faire des incursions sur les Etats d'Euménès. Suivant les derniers traités, Sinope devoit rester libre, & il étoit important au Roi de Pergame qu'aucun Prince voisin ne fût maître de cette ville. En conséquence, il engagea Ariarathe, Roi de Cappadoce, à joindre ses forces aux siennes, & ces deux Princes allèrent camper près d'Amisus dans le Pont, à la vue de l'ennemi. Ils ne commirent néanmoins aucune hostilité, parce qu'ils apprirent que des Commissaires députés du Sénat Romain, pour terminer tous les différends, étoient sur le point d'arriver. Euménès & Ariarathe étoient disposés à un accommodement, mais Pharnace refusa de se trouver aux conférences, & la guerre recommença de nouveau. Le Roi de Pergame & celui de Cappadoce attaquèrent la Galatie, & réduisirent sous leur obéissance la plus grande partie de ce pays. Pharnace effrayé des succès de ses ennemis, & craignant qu'ils ne se jetassent sur le Pont, comme ils paroissoient le menacer, demanda la paix qui lui fut accordée à des conditions fort onéreuses. Dès que Pharnace eut donné des otages pour la sûreté de l'exécution des articles du traité, les deux armées reprirent le chemin de leur pays.

Euménès, suivant le rapport de différents Ecrivains, commença alors à prendre ombrage de l'excessive puissance des Romains, & il songea à se fortifier contre eux par des alliances. A la mort d'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, Héliodore usurpa la couronne en faisant mourir Séleucus, fils & successeur de ce Prince. Antiochus, frère de Séleucus, implora le secours d'Euménès, qui, secondé de son frère Attalus, parvint à placer ce Prince sur le trône de ses ancêtres. La haine que le Roi de Pergame avoit contre Persée, Roi de Macédoine, lui fit entreprendre une seconde fois le voyage de Rome, afin d'informer le Sénat des grands préparatifs que ce Monarque faisoit sur mer & sur terre. Les Romains reçurent Euménès avec de grandes marques de distinction, & entrèrent volontiers dans ses vues touchant la ruine de Persée. Cependant les résolutions qui furent prises à ce sujet demeurèrent long-temps secrètes, & causèrent de vives inquiétudes au Roi de Macédoine. Ce Prince ne doutant pas que le Sénat ne fût instruit de toutes ses démarches par le Roi de Pergame, projetta de le



ROYAUME  
DE  
PERGAME.

faire assassiner quand il en trouveroit l'occasion favorable. Elle ne tarda pas à se présenter. Euménès en sortant de Rome se disposa à aller à Delphes pour y offrir un sacrifice, & comme il passoit par un défilé fort étroit, deux hommes que Persée avoit gagnés, roulerent sur lui deux grosses pierres, dont l'une l'atteignit à la tête & l'autre à l'épaule. Les assassins se sauvèrent après cette action, & les Officiers du Roi de Pergame le voyant sans mouvement, le transporterent à Corinthe, & de-là dans l'isle d'Egine, où on pansa ses blessures. Le secret qu'on observa touchant l'état de sa santé, fit courir le bruit qu'il étoit mort, & Attalus, qui y fut aussi trompé, monta sur le trône, & épousa Stratonice, femme d'Euménès.

Ce Prince entièrement rétabli, songea à rentrer dans ses Etats, & Attalus instruit de son approche n'hésita pas à descendre du trône, & à aller au devant de son frere, auprès duquel il reprit la fonction de Garde. Euménès, quoiqu'informé de ce qui s'étoit passé, n'en donna aucune marque de ressentiment, & il embrassa avec tendresse sa femme & son frere. Les Romains le firent féliciter par des Ambassadeurs, & ce Prince saisit cette occasion pour animer le Sénat contre Persée. Il y réussit sans peine, & les Romains sçurent de leur côté engager Ariarathe, Roi de Cappadoce, Prolemée, Roi d'Egypte, & Masinissa, Roi de Numidie, à déclarer la guerre au Roi de Macédoine. Celui-ci, pour conjurer l'orage qui se formoit, envoya à Rome des Ambassadeurs chargés de le justifier sur tous les chefs d'accusation qu'on intentoit contre lui. Les Macédoniens voulurent inutilement faire l'apologie de leur Souverain, le Sénat persuadé que l'attentat commis sur la personne d'Euménès, avoit été ordonné par Persée, signifia aux Ambassadeurs de ce Prince qu'ils eussent à sortir de l'Italie dans l'espace de trente jours. Cependant Euménès, après avoir confié le gouvernement de son Royaume à Philétérus son second frere, s'embarqua avec les deux autres, Attalus & Athénée, & joignit les Romains dans la Thessalie. Persée dans deux actions consécutives remporta la victoire sur ses ennemis, & le Général Romain ayant pris ses quartiers d'hiver, renvoya chez eux Euménès & Attalus. Le dernier fit quelque séjour à Elatée, & pendant qu'il y étoit, il apprit que les Achéens irrités de ce que le Roi de Pergame faisoit la guerre à celui de Macédoine, avoient aboli par un décret tous les honneurs qu'ils lui avoient conférés. Attalus, au moyen des représentations de Polybe, parvint à faire casser le décret porté contre Euménès, & à en faire publier un autre qui rétablissoit ce Prince dans toutes ses anciennes prérogatives. Les Achéens firent encore plus, ils joignirent des troupes à celles d'Attalus, & devinrent ennemis du Roi de Macédoine, auquel ils avoient jusqu'alors été attachés.

Au commencement du printemps, le Roi de Pergame mena aux Romains une escadre de vingt vaisseaux, & investit par mer & par terre la ville de Cassandree. Il ne put s'en rendre maître, & les autres expéditions de cette campagne ne furent pas plus heureuses. Quelques Historiens prétendent qu'Euménès en cette occasion ne rendit pas aux Romains tous les services qu'il auroit pû leur rendre, & que son zèle pour eux étoit beaucoup diminué. On ignore la cause de son refroidissement; les uns pensent qu'il s'étoit reconcilié secrettement avec Persée; d'autres allèrent que les

Romains eurent peu d'égards pour lui, & ne voulurent pas souffrir qu'il campât dans leurs retranchemens. Enfin, quel que fut le motif d'Euménès, il prit subitement congé du Général Romain, & regagna ses Etats avec ses troupes. Persée profita d'un moment si favorable pour détacher le Roi de Pergame du parti des Romains, & il lui fit faire des propositions d'accommodement. Euménès refusa de se liguier avec Persée, mais il promit de rester neutre, ou de reconcilier les Romains avec le Roi de Macédoine, si ce dernier donnoit une somme d'argent. Persée étoit aussi avare qu'Euménès, & ne pouvant se résoudre à tirer cette somme de ses trésors, il fit rompre les conférences. Le Roi de Pergame cacha avec soin le sujet des négociations, néanmoins les Romains le soupçonnerent fortement, & sans lui faire connoître leur ressentiment, ils comblèrent de faveurs Attalus qui s'étoit distingué dans le cours de la guerre.

Cependant Euménès, après l'entière destruction de la Macédoine, envoya son frere Attalus à Rome témoigner au Sénat la joye qu'il ressentoit du succès des armes Romaines, & demander du secours contre les Gaulois Asiatiques. Le Sénat fit une réception favorable à Attalus, & plusieurs Romains lui firent entendre que s'il vouloit demander la couronne de Pergame, il l'obtiendrait facilement, parce que la République étoit mécontente de la conduite d'Euménès. Attalus fut ébranlé; mais les représentations d'un Médecin de sa suite nommé Stratius, le firent rentrer en lui-même, & il se contenta d'exposer au Sénat assemblé le sujet de son voyage, sans rien ajouter sur ce qui le regardoit personnellement. Les Sénateurs surpris de sa modération, s'imaginèrent qu'il attendoit une audience secrète pour parler de ses prétentions. Prévenus de cette idée, les Romains lui accorderent tout ce qu'il désiroit, & lui firent des présents considérables. Attalus satisfait de son voyage partit de Rome, & son départ irrita tellement le Sénat, qu'il déclara libres les villes d'Enus & de Maronée, qu'il avoit données à Attalus, & envoya des Ambassadeurs aux Gaulois, pour les animer de plus en plus contre le Roi de Pergame. Euménès instruit par son frere de ce qui s'étoit passé à Rome, crut devoir aller lui-même détruire les mauvaises impressions qu'on avoit prises à son sujet. Le Sénat informé de son approche fit aussitôt une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu à tous les Rois d'entrer dans la ville de Rome, & fit partir un Questeur qui trouva Euménès à Brindes, lui signifia la nouvelle Ordonnance, & lui commanda de la part du Sénat de quitter sur le champ l'Italie, s'il n'avoit rien à proposer. Le Roi de Pergame outré d'une pareille insulte, reprit en diligence le chemin de ses Etats, & persuadé que le refroidissement des Romains encourageroit ses ennemis à se jeter sur son Royaume, il leva une nombreuse armée, chassa les Gaulois, & envahit la Galatie & la Bithynie.

Prusias, Roi de Bithynie, fit de grandes plaintes de cette irruption, & informa le Sénat de l'alliance qu'Euménès avoit faite avec Antiochus, Roi de Syrie, & de la protection qu'il accordoit à ceux qui se déclaroient ennemis des Romains. Les Ambassadeurs des Gaulois, des Selgeniens & de plusieurs villes d'Asie, accusèrent aussi le Roi de Pergame d'avoir entretenu des correspondances avec Persée. Euménès averti de ce qui se tramait contre

---

**ROYAUME  
DE  
PERGAME.**

lui, & appréhendant de se voir attaqué tout à la fois par les Romains, les Gaulois & le Roi de Bithynie, chargea Attalus & Athénée ses deux freres d'aller plaider sa cause à Rome. Les deux Princes eurent lieu d'être contents de la réception qu'on leur fit; mais ils ne purent détruire les soupçons qu'on avoit contre Euménès, & le Sénat envoya après eux en Asie Caius Sulpitius & M. Sergius, pour s'instruire des liaisons du Roi de Pergame avec celui de Syrie. Sulpitius fit publier qu'il écouterait à Sardes toutes les plaintes qu'on ferait contre Euménès, & ce Prince, à qui l'âge ôtoit les moyens de se venger d'un semblable affront, dépêcha de nouveau son frere Attalus, qu'il pria d'engager les Romains à le laisser achever tranquillement le reste de sa vie. Attalus fit tous ses efforts pour obtenir du Sénat ce qu'Euménès demandoit: on refusa d'écouter ses raisons, & il s'en retourna à Pergame avec le chagrin d'avoir fait un voyage inutile. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit de retour, lorsqu'Euménès fut attaqué de la maladie dont il mourut. Ce Monarque avoit eu un fils de Stratonice son épouse, mais comme il n'étoit encore qu'un enfant, il céda le trône à Attalus, & le pria d'épouser la Reine mere du jeune Prince. Euménès, suivant le sentiment de plusieurs Historiens, fut sur le trône environ trente-neuf ans, & recula considérablement les bornes de ses Etats. On admire l'union qui régna toujours entre lui & ses freres, & à ce sujet on rapporte de ce Prince cette maxime: *Si mes freres, disoit-il, me traitent en Roi, je les traiterai en freres; s'ils me traitent en freres, je les traiterai en Roi.*

---

**ATTALUS II.**

152.

La grande jeunesse du fils d'Euménès, le testament de ce Prince, & l'estime des Pergaméniens pour Attalus, tout en un mot concourut à le placer sur le trône. Le Royaume étoit sur le point de sa ruine, & il ne falloit pas moins que l'habileté & la prudence du nouveau Monarque pour le soustraire au danger dont il étoit menacé. Démétrius, Roi de Syrie, Prusias, Roi de Bithynie, & les autres Souverains de l'Asie Mineure méditoient la conquête de Pergame, & Ariarathe, Roi de Cappadoce, qui prenoit seul les intérêts des Attalides, étoit occupé à défendre ses propres Etats envahis par Oropherne. Telles étoient les fâcheuses occurrences dans lesquelles Attalus prit possession de la couronne. Il signala les commencements de son regne en chassant Oropherne de la Cappadoce, & en y rétablissant Ariarathe, frere de Stratonice sa femme. Ariarathe reconnoissant des services que son beau-frere lui avoit rendus, promit de lui fournir des troupes contre Prusias, Roi de Bithynie, qui étoit entré dans le Royaume de Pergame. Ce secours ne put néanmoins empêcher Attalus d'être défait dans une bataille, & Prusias poursuivant ses avantages, mit le siège devant Pergame. Quelques Auteurs prétendent que le Roi de Bithynie se rendit maître de cette Place, mais il y a toute apparence qu'ils se trompent; car Attalus défendoit en personne sa capitale, & si elle eût été prise, il n'auroit pu éviter de tomber au pouvoir de son ennemi, circonstance dont il n'est fait mention par aucun Ecrivain. Prusias vraisemblablement se contenta de ravager les environs de Pergame, voyant qu'il lui étoit impossible de s'emparer de cette ville, & pilla le Temple d'Esculape.

Le Roi de Pergame aussitôt après sa défaite, avoit envoyé à Rome son frere Athénée, & ce Prince, malgré ses représentations, n'avoit pu persuader



le Sénat de l'injustice de Prusias. Les Romains convaincus que le Roi de Pergame étoit l'agresseur, ne voulurent point écouter ses plaintes, & ils poursuivoient même disposés à se déclarer contre lui, si Lentulus ne fût venu à bout de dissiper leurs soupçons. Le Sénat revenu enfin de sa première erreur, dépêcha aussitôt Claudius Cento, Lucius Hortensius, & Caius Arunculeius, avec ordre de travailler à rétablir la bonne intelligence entre les Rois de Pergame & de Bithynie. On vit alors clairement la mauvaise volonté de Prusias, car il refusa tout accommodement, & sans respecter la présence des Députés de Rome, il assiégea la ville de Pergame où ils étoient enfermés. La vigoureuse résistance des Pergaméniens rendit inutiles les efforts du Roi de Bithynie, qui se rabattit avec aussi peu de bonheur sur la ville d'Elée. Prusias aigri par tant de mauvais succès, jeta sa fureur sur les Temples qu'il rencontra, & réduisit en cendres ceux de Diane & d'Apollon. Les maladies qui lui enleverent la plus grande partie de son armée furent regardées comme une punition céleste, & le forcèrent à retourner dans ses Etats.

Attalus profita de l'absence de Prusias pour se mettre en état de lui résister, & il obtint de puissants secours de la part d'Ariarathe & de Mithridate. Cependant les Députés Romains avoient rendu compte de la conduite du Roi de Bithynie, & le Sénat irrité contre ce Prince, envoya de nouveaux Députés au nombre de dix pour l'obliger à conclure la paix. Ces Romains partirent malgré la rigueur de la saison, & vers la fin de l'hiver ils eurent une entrevue avec Attalus, qu'ils trouverent à la tête d'une armée nombreuse, & prêt à entrer sur les terres de Prusias. Le Roi de Pergame, à la prière des Romains, consentit à suspendre sa marche, & les Députés poursuivirent leur route jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés auprès du Roi de Bithynie. Ce Prince rejetta avec tant de hauteur les propositions des Romains, que ceux-ci fatigués de ses contestations, lui déclarèrent que la République renonçoit à son alliance, & partirent sur le champ. Prusias commençant à craindre le ressentiment des Romains, courut après les Ambassadeurs, & employa même les bassesses pour les apaiser. Toutes ses supplications furent inutiles, les Romains furent inflexibles, & se rendirent au camp d'Attalus. Ils engagèrent ce Monarque à se contenter de défendre ses frontières, & à ne point attaquer les pays dépendants de la Bithynie.

Les Députés se partagèrent ensuite, & allèrent exhorter les Puissances de l'Asie à prendre les armes contre le Roi de Bithynie. Les habitants de Rhodes, de Cyzique & de quelques autres Places maritimes équipèrent des vaisseaux, & les envoyèrent au secours d'Attalus, qui en forma une flotte de quatre-vingt bâtiments, dont il donna le commandement à son frère Athénée, avec ordre de ravager les côtes de Bithynie. Athénée ayant suivi exactement les volontés de son frère, Prusias ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de la soumission. En conséquence, il contesta faiblement sur les conditions que le Sénat lui fit proposer par trois nouveaux Ambassadeurs, & la paix se fit enfin entre les deux Rois. Le traité portoit, que Prusias livreroit sur le champ à Attalus vingt vaisseaux; qu'il payeroit cinq cents talents dans le cours de vingt ans, & que les deux Monarques

rentreroient chacun en possession des pays qui lui avoient appartenu avant le commencement de la guerre. On stipula encore dans ce même traité, que le Roi de Bithynie, pour dédommager les habitants de Méthymne & ceux de quelques autres villes, des pertes que leur avoient causé les troupes Bithyniennes, leur donneroit cent talents. Ces conditions furent signées de part & d'autre ; Attalus ramena ses troupes dans son Royaume, & Prusias évacua toutes les Places qu'il avoit prises pendant la guerre.

Le Roi de Pergame aussitôt après la conclusion de la paix, envoya à Rome le jeune Attalus son neveu, pour rendre grâces au Sénat de la protection qu'il lui avoit accordée. Attalus étoit fils d'Eumènes, & l'héritier présomptif de la couronne de Pergame que son oncle lui conservoit. Il reçut des marques sensibles d'amitié & de distinction de la part du Sénat, qui le combla de riches présents, & lui fit rendre de grands honneurs dans toutes les villes par où il passa. Cependant Attalus résolu de perdre Démétrius dont il redoutoit la puissance, se joignit aux Rois d'Egypte & de Cappadoce pour placer sur le trône de Syrie Alexandre Balas, que le Sénat Romain favorisoit. Démétrius, nonobstant le nombre de ses ennemis, remporta sur eux une victoire éclatante; mais il fut battu à son tour, & perdit le trône & la vie. Le Roi de Pergame délivré d'un ennemi dangereux, songea à se débarrasser de Prusias, le seul voisin qu'il eût alors à craindre. Nicomede, fils aîné du Roi de Bithynie, fut celui sur lequel Attalus jeta les yeux pour parvenir au but qu'il se proposoit. Ce jeune Prince, héritier présomptif de la couronne, étoit l'objet de l'affection & des vœux de tous les Bithyniens, qui étoient las du gouvernement dur & tyrannique de Prusias. Ce Monarque naturellement déshant & pressé encore par les vives sollicitations d'une seconde femme, qui vouloit faire monter ses enfants sur le trône, prit des mesures pour perdre Nicomede. Néanmoins n'osant le sacrifier ouvertement, il commença par l'éloigner, & il l'envoya à Rome demander la remise de ce qui restoit à payer à Attalus. Nicomede partit accompagné d'un Seigneur de la Cour nommé Ménas, à qui Prusias avoit secrètement donné ordre de faire assassiner le Prince de Bithynie. Lorsque Nicomede eut exposé au Sénat le sujet de son arrivée, Andronicus, Ambassadeur du Roi de Pergame, plaida la cause de son maître, & empêcha les Romains d'accorder au Roi de Bithynie ce que son fils demandoit. Nicomede avoit cependant su gagner les bonnes grâces des Romains, & Ménas craignant de s'attirer leur ressentiment en exécutant les ordres de Prusias, aima mieux les découvrir au Prince. Andronicus ayant été admis dans la confidence, exhorta Nicomede à prendre le titre de Roi, & lui promit des secours de la part du Roi de Pergame. Nicomede ne balança pas à accepter les offres d'Andronicus, & il se rendit dans les Etats d'Attalus, accompagné des deux Ambassadeurs & d'une suite nombreuse. Le Roi de Pergame le reçut avec beaucoup de magnificence, lui fournit des troupes, & marcha en personne contre Prusias. Ce malheureux Monarque, après s'être défendu quelque temps, fut pris dans Nicomédie où il s'étoit réfugié, & fut tué de la main de son propre fils, qui prit aussitôt possession de la couronne.

Le Royaume de Pergame ne jouit pas long-temps du repos que la mort de Prusias sembloit devoir lui procurer. La femme du Roi de Bithynie

s'étoit retirée auprès de Diégulis son pere, Roi d'un Canton de la Thrace, & elle avoit animé ce dernier à venger sur Attalus le meurtre de Prusias. Diégulis ravi d'avoir un prétexte plausible pour agrandir ses Etats, alliéea Lisymachie, qui appartenoit alors au Roi de Pergame, & prit cette ville d'assaut. Il y exerça des cruautés, dont on trouve peu d'exemples dans l'Histoire. La dureté avec laquelle il traitoit ses propres sujets, l'en fit bientôt abandonner; de sorte qu'Attalus, dont la conduite étoit totalement opposée à celle de ce Prince, fit la conquête du Royaume de Diégulis qui, suivant quelques Auteurs, tomba vivant au pouvoir du Roi de Pergame. Dans le temps qu'Attalus étoit occupé à faire la guerre au Roi de Thrace, il envoya des troupes aux Romains contre Andronicus, qui se disoit fils de Persée, Roi de Macédoine. Ce fut la dernière entreprise à laquelle Attalus eut quelque part, car ce Prince se livra entierement à l'oisiveté & aux plaisirs jusqu'au moment de sa mort, qui arriva dans la vingtième année de son regne, & la quatre-vingt-deuxième de son âge. Ses grandes qualités le firent adorer de ses sujets & respecter des Etrangers, & aucun Monarque de sa famille ne travailla aussi efficacement que lui au bonheur du peuple, & à la splendeur du Royaume. Il bâtit plusieurs villes considerables, parmi lesquelles on compte Ella, Attalie, Eumeneia & Philadelphie.

Attalus III. fils d'Eumenès & neveu du feu Roi, n'eut pas plutôt la couronne sur la tête qu'il commença à exercer des cruautés & des injustices. Il fit massacrer la plupart des Grands de sa Cour, & n'épargna pas même ses plus proches parents, accusant les uns & les autres d'avoir abrégé les jours de sa mere Stratonice, & ceux de sa femme Bérénice ou Arsinoë. Ce prétexte n'avoit néanmoins aucune apparence de raison; Stratonice étoit parvenue jusqu'à une extrême vieillesse, & Bérénice depuis long-temps se trouvoit attaquée d'une maladie incurable. Quelques Historiens avancent qu'Attalus fit empoisonner son oncle & son bienfaiteur, & ce sentiment semble d'autant mieux fondé, que ce Prince cultivoit avec soin les plantes les plus venimeuses, dont il essayoit les effets même sur ses amis. Une telle conduite éloigna bientôt de sa Cour tous ceux qui auroient dû s'y trouver, & le Roi réduit à la solitude, fit réflexion sur le sang qu'il avoit versé injustement, & s'abandonna à une si grande mélancholie, qu'il ne voulut plus porter que des habits de deuil; qu'il laissa croître sa barbe & ses cheveux, & s'enferma dans les murs de son Palais, dont il bannit les plaisirs qui auroient pu calmer ses inquiétudes. Il forma le projet d'élever en l'honneur de sa mere un superbe monument, & il y travailla lui-même avec tant d'attache, que la chaleur de son travail & l'ardeur du soleil lui causèrent une maladie qui l'emporta au bout de sept jours. Il regna cinq ans, suivant Strabon, & son extrême tendresse pour sa mere lui mérita le surnom de *Philometor*. Il ne laissa point d'enfants de Bérénice sa femme, & fit un testament, par lequel il instituait le peuple Romain héritier de ses biens.

En vertu des dernières dispositions d'Attalus, la République Romaine s'empara des Etats de ce Prince, qu'elle réduisit en Province. Cependant Aristonicus, fils naturel d'Eumenès & de la fille d'un joueur de Cithare, chercha à revendiquer ses droits sur la couronne de Pergame, & assembla

ROYAUME  
DE  
PERGAME

ATTALUS III.

138.

ARISTONICUS  
aspire à la cou-  
ronne.



ROYAUME  
DE  
PERGAME.

une nombreuse armée. Les Pergaméniens attachés à la famille des Attalides, & accoutumés à la domination Royale, n'eurent pas de peine à se déclarer en faveur d'Aristonicus. Myndus, Samos, Colophon & quelques autres villes refusèrent de le reconnoître; mais elles furent assiégées, & elles se soumirent. Les troupes d'Aristonicus commirent tant de désordres dans les villes où elles étoient entrées, que les autres, dans la crainte d'éprouver les mêmes malheurs, appellerent à leurs secours les Rois de Cappadoce & de Bithynie, & par ce moyen arrêterent les progrès du nouveau Roi. Les légions Romaines arrivèrent alors en Asie sous la conduite de Publius Licinius Crassus, livrerent une bataille à Aristonicus, & furent défaites. Quelques Auteurs prétendent que l'armée Romaine ne combattit pas; que Crassus tomba seulement dans une embuscade, & y périt malheureusement. Sa tête fut portée à Aristonicus, qui en prit le crâne, le fit revêtir d'or, & se livra à la joie d'avoir remporté la victoire sur ses ennemis. Sa satisfaction ne fut pas néanmoins de longue durée; Perpenna, qui prit le commandement de l'armée après la mort de Crassus, attaqua le Roi de Pergame, tailla ses troupes en pieces, & le fit prisonnier.

Les Pergaméniens, malgré la captivité d'Aristonicus & la victoire de Perpenna, continuèrent à se défendre contre les Romains. Perpenna n'eut pas la gloire de les subjuguier; il mourut, & laissa à Aquilius, son successeur, le soin de terminer la guerre. Le nouveau Général s'empara en peu de temps de toutes les villes qui faisoient résistance, & aussitôt qu'il eut soumis tout le Royaume, le Sénat lui associa neuf Commissaires chargés de régler les affaires de Pergame. Ils en firent une Province Romaine qu'ils divisèrent en plusieurs Cantons dépendants de la capitale, où le Préteur Romain devoit fixer son séjour. Toute cette Province contenoit la Lydie, la Carie, l'Hellespont & les deux Phrygies, & quelques-uns de ces pays furent donnés aux Rois qui avoient aidé à en faire la conquête. Aquilius emmena à Rome l'infortuné Aristonicus, qui, après avoir orné le triomphe de son vainqueur, fut immolé par ordre du Sénat aux mânes de Licinius Crassus. Ce Prince fut le dernier des Attalides qui occupèrent le trône de Pergame environ cent cinquante-quatre ans.

Mort d'Aristo-  
nicus.

129.

*Fin de l'histoire de Pergame.*

## CHAPITRE VII.

### ROYAUME DE BITHYNIE.

**L**A Bithynie, connue anciennement sous le nom de Bébrycie, étoit bornée à l'Occident par le Bosphore de Thrace, & par une partie de la Propontide; au midi par le fleuve Rhyndacus & le Mont Olympe; au Septentrion par le Pont-Euxin, & à l'Orient par le fleuve Parthénus. Ptolémée étend de ce dernier côté les limites de la Bithynie jusqu'à Citorum sur la

côte, & jusqu'à Juliopolis en avançant dans le pays, comprenant sous le nom de Bithynie quelques Provinces appartenantes, suivant d'autres Géographes, à la Galatie & à la Paphlagonie. La Bithynie fut habitée dans les premiers temps par les Bebryces, les Mariandyniens & d'autres peuples.

Sous le regne de Ninus, Roi d'Assyrie, qui, suivant Diodore de Sicile, fit la conquête de la Bithynie, les habitants de ce pays, au rapport du même Ecrivain, avoient leurs propres Souverains. Appien compte quarante-neuf Rois de Bithynie avant que les Romains fussent entrés en Asie. Les Bithyniens soumis aux Lydiens furent ensuite subjugués par les Perses, sous la domination desquels ils demeurèrent jusqu'au regne d'Alexandre le Grand. Cependant, quoique dépendants des Perses, les Bithyniens étoient gouvernés par leurs Rois particuliers, qui sans doute payoient tribut, & se regardoient comme vassaux du Roi de Perse. Quelques Ecrivains prétendent que les Bithyniens n'avoient pas alors des Rois, mais seulement des Gouverneurs; sentiment que Memnon & Strabon contredisent en avançant formellement que Dæfalcès, Botiras & Bas ont rempli le trône de Bithynie, lorsque les Perses étoient encore maîtres absolus de l'Orient. Ces Souverains à la vérité obéissoient d'abord en esclaves aux ordres de la Cour de Perse. Ils furent obligés de suivre Xerxès dans son expédition contre les Grecs, & ne purent obtenir le commandement de leurs propres troupes.

Après la bataille du Granique Alexandre le Grand confia le gouvernement de la Phrygie & des pays voisins à Calas, un de ses Capitaines. Celui-ci médita la conquête de la Bithynie, & y pénétra bientôt à la tête d'une nombreuse armée. Bas, Roi de ce pays, leva des troupes en diligence, & sûr de l'affection de ses sujets, il ne désespéra pas remporter la victoire. Son attente ne fut point trompée; les Bithyniens secondant la valeur de leur Roi, mirent en déroute les phalanges Macédoniennes, & Bas seut ainsi dissiper l'orage qui menaçoit son Royaume. Alexandre alors trop occupé à la poursuite de Darius, ne songea pas à se venger du Roi de Bithynie, & ce Prince gouverna paisiblement ses Etats jusqu'à sa mort, qui arriva dans la soixante & onzième année de son âge, & la cinquantième de son regne.

Zipètès, fils de Bas, monta sur le trône à la mort de son pere, & parvint à la couronne dans les circonstances les plus fâcheuses. Alexandre étoit de retour à Babylone, & selon toutes les apparences, il se préparoit à s'emparer de la Bithynie, Royaume dépendant de l'Empire des Perses, lorsqu'une mort imprévue arrêta tous ses projets, & délivra Zipètès d'un ennemi redoutable. Les Chefs de l'armée Macédonienne, trop occupés de leurs intérêts, se firent une cruelle guerre, & à la faveur de ces divisions intestines, le nouveau Roi de Bithynie, eut le temps de s'affermir dans la possession de ses Etats. Il fit quelqu'entreprise sur les villes de Chalcedoine & d'Astacus, qui avoient appartenu à ses ancêtres; mais Antigone, le plus puissant des Capitaines Macédoniens, le força à renoncer à ses desseins & à faire un traité, par lequel Zipètès s'engageoit à retirer ses troupes, & à ne plus inquiéter désormais les Républiques d'Astacus & de Chalcedoine. Diodore de Sicile en parlant de cet événement, le place dans la 315<sup>e</sup>. année avant J. C. Les ligueurs qui se formèrent bientôt après contre Antigone, l'empêchèrent de veiller à l'observation des articles du traité, & Zipètès

ROYAUME  
DE  
BITHYNIE.

Zipètès.

---

 ROYAUME  
DE  
BITHYNIE.

ne manqua pas de profiter de l'occupation de ce Prince pour inquiéter de nouveau les Chalcédoniens. Ceux-ci outrés des dégâts que faisoient chez eux les troupes du Roi de Bithynie, formèrent une armée nombreuse de Thraces, firent une irruption dans les Etats de Zipètès, & y portèrent le ravage & la désolation. Ils auroient sans doute réduit le Royaume aux dernières extrémités, s'ils n'eussent donné dans une embuscade que Zipètès leur avoit dressée, & où la plus grande partie de leur armée fut taillée en pièces. Le Roi de Bithynie pouvoit poursuivre ses avantages, & il paroïsoit disposé à le faire, lorsque la sollicitation des Byzantins qu'il vouloit ménager, l'obligea à abandonner une conquête presque certaine. D'ailleurs, il étoit contraint de songer à la défense de ses propres Etats; Lyfimaque déjà maître de la Thrace, avoit fait une étroite alliance avec les Héracléens, & menaçoit d'envahir la Bithynie. Zipètès remporta plusieurs avantages sur eux, & conquit plusieurs Places dépendantes d'Héraclée. Il les garda peu de temps, & la guerre qu'il eut dans la suite à soutenir contre Antiochus, Roi de Syrie, l'empêcha de reprendre ces villes. Zipètès, dans une bataille que Patrocle, Général Syrien, lui livra, demeura vainqueur, & força Antiochus à laisser la Bithynie tranquille. Cet exploit fut le dernier de Zipètès, qui mourut vers la soixante & seizième année de son âge, & la quarante-septième de son regne.

## NICOMEDE I.

Ce Prince laissoit plusieurs enfants, & Nicomede, qui étoit l'aîné, lui succéda. Les commencements de son regne donnerent une idée peu favorable de son caractère; car il fit massacrer ses freres, à l'exception d'un seul nommé Zybéas, qui trouva le secret de se dérober à la mort. Ce dernier s'empara d'une portion de la Bithynie, où il commanda en Souverain, & fit la guerre à son frere. Nicomede obligé de se défendre contre Zibéas, apprit qu'Antiochus se préparoit à l'attaquer, & la vûe de tant de dangers lui fit rechercher l'amitié des habitants d'Héraclée. Ceux-ci redoutant la puissance & l'ambition du Roi de Syrie, oublièrent les sujets de plaintes que le feu Roi de Bithynie leur avoit donnés. Ils consentirent volontiers à faire une ligue avec Nicomede, & y firent entrer les Républiques de Byzance, de Thios & de Chalcédoine. Le Roi de Bithynie, que ces alliances ne rassuroient pas encore suffisamment, envoya des Ambassadeurs aux Gaulois, avec les instructions les plus propres à lui concilier l'affection des Chefs & des Soldats. Les Ambassadeurs joignirent les Gaulois dans des circonstances favorables; ces peuples souhaitoient passer en Asie, & les propositions qu'on leur faisoit de la part de Nicomede leur en offroient les moyens. Ils ne balancerent pas à les accepter, & suivant Memnon, voici quels furent les articles du traité: » Les Gaulois promettoient un attachement inviolable aux intérêts de Nicomede & à ceux de ses successeurs; » ils s'engageoient de plus à ne contracter aucune autre alliance que de concert avec lui, & à n'avoir que les mêmes amis & les mêmes ennemis; ils consentoient aussi à marcher au secours des habitants de Byzance, de Thios & de Cétros, & à les défendre généralement contre tous ceux qui entreroient à main armée dans les terres dépendantes de ces différentes Républiques. «

Les Gaulois arrivés en Bithynie rendirent de grands services à Nicomede;



ils forcèrent Zybéas à abandonner la Bithynie, & firent rentrer sous l'obéissance de leur Souverain légitime, les Provinces qui s'y étoient soustraites. Les Alliés du Roi de Bithynie ne retirèrent pas moins d'avantages du secours que leur avoient amené les Gaulois, à qui ils durent la conservation de leur liberté. Antiochus voulut en vain s'avancer dans la Bithynie; il fut toujours repoussé, & redoutant la valeur des Gaulois, il consentit à faire la paix avec Nicomede. Ce Prince délivré de tous ses ennemis, récompensa les Gaulois en leur cédant cette partie de l'Asie Mineure qui, d'après eux, fut appelée Gallo-Grece & Galatie. Quelques Ecrivains prétendent que ces peuples gardèrent la Galatie malgré Nicomede; mais la paix & l'union qui regnerent entre les Gaulois & les Bithyniens, sembloient détruire le sentiment de ces Auteurs. Le Roi de Bithynie profita de la paix dont ses peuples jouissoient pour travailler à leur bonheur, & à l'embellissement de ses Etats. Il bâtit la ville de Nicomédie, que quelques Ecrivains croyent avoir été élevée sur les ruines d'Astacus. Memnon néanmoins dit positivement que Nicomédie étoit située vis-à-vis la ville d'Astacus. Quoi qu'il en soit, Nicomede se plut à embellir la ville qu'il fonda; elle devint la résidence ordinaire des Rois de Bithynie, & la capitale de tout le Royaume. Nicomede avoit épousé en premières noces une Phrygienne, nommée Cosingis par Pline, & Dizitélé par Tzerzès. Il eut de cette Princesse un fils appelé Ziélas, & une fille connue sous le nom de Lysandra. La seconde femme du Roi de Bithynie étoit Etazeta, & elle eut un fils qu'elle songea à mettre sur le trône au préjudice de Ziélas, héritier présomptif. La tendresse que Nicomede avoit pour son épouse, l'engagea à se prêter à ce qu'elle desiroit, & fut cause en quelque sorte son fils aîné quitta la Cour & se retira en Arménie. La Reine ne manqua pas de publier que l'évasion de Ziélas cachoit de mauvais desseins, & elle parvint à le ruiner tellement dans l'esprit de son pere, que ce Monarque fit un testament, par lequel il appelloit à sa succession l'aîné de ses enfants du second lit. Pour engager les Puissances à soutenir ses dernières volontés, il s'efforça à mettre dans les intérêts du successeur qu'il se choisissoit Antigone Gonatas, Ptolémée, & les Républiques d'Héraclée & de Byzance. Nicomede mourut vraisemblablement quelque temps après; on ignore la durée de son regne & l'époque de sa mort : quelques Ecrivains seulement la fixent à l'année 250. avant J. C.

Aussitôt après la mort de Nicomede, les partisans de Ziélas le presserent tellement de se rendre en Bithynie, que ce Prince se mit en marche à la tête de quelques troupes Arméniennes qui voulurent bien suivre sa fortune. Il engagea les Gaulois à prendre son parti, & s'avança avec eux, résolu d'appuyer ses prétentions par la force des armes. Cependant Etazeta travailloit efficacement à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi : elle implora l'assistance des Princes & des Républiques nommés dans le testament de Nicomede; mais les habitants d'Héraclée furent ceux de tous les alliés qui la servirent avec le plus de zèle. Les deux concurrents soutenus l'un & l'autre par de puissants secours, gagnèrent & perdirent des batailles, & cette alternative de bons & de mauvais succès les détermina à faire entre eux un accommodement. Il y a lieu de croire que le Royaume de Bithynie fut alors

ZIELAS.

ROYAUME  
DE  
BITHYNIE.

partagé entre les deux freres, qui regnerent tranquillement sur la portion qui leur échut. Ziélas, quoique redevable à la valeur des Gaulois de son établissement sur le trône, commença à les redouter, & pour se tirer d'inquiétude, il invita les principaux de la Nation à un festin, dans lequel il devoit les faire massacrer. Les Gaulois informés de ce complot, se rendirent aux invitations du Roi, & prévirent ses desseins en l'assassinant. Suivant quelques passages de divers Ecrivains, on pourroit placer la mort de Ziélas vers l'an 237. avant J. C.

THEOMAS.

Son fils Prusias lui succéda, & vint à bout de réunir sous sa puissance toute la Bithynie, qui avoit été partagée entre son pere & son oncle. Il étoit à peine affermi sur le trône qu'il fit alliance avec les Rhodiens contre les Byzantins, dont il avoit sujet de se plaindre. Ces derniers réduits à demander la paix, l'obtinrent par la médiation de Cavarus, Roi des Gaulois. Les principaux articles du traité furent : Que les Byzantins aboliroient les droits établis sur les marchandises qui se transportoient dans le Pont, & que Prusias restitueroit à cette République les domaines, les châteaux, les prisonniers, les navires, les bois, les tuiles des Temples, & les machines de guerre trouvées dans les Places fortes dont il s'étoit emparé. Ce même Prince devoit obliger les Bithyniens à rendre aux laboureurs de la Mysie dépendants de Byzance, les effets dont ils s'étoient saisis pendant le cours de la guerre. Il paroît qu'on eut peu d'égards aux intérêts de Prusias dans ce traité, & on auroit lieu d'être surpris qu'il eût consenti à le signer, si on ne sçavoit pas qu'il craignoit les entreprises des Gaulois qui menaçoient ses Etats. En effet peu de temps après la conclusion de la paix, le Roi de Bithynie se vit obligé de marcher contre les Gaulois, qui ravageoient les frontières de son Royaume. Il les défit dans une bataille qu'il leur livra, & fit main-basse sur les femmes & sur les enfants qui étoient restés dans le camp.

Prusias convaincu de la nécessité de chercher de puissants appuis, résolut de faire alliance avec Philippe, Roi de Macédoine, & dans cette vue, il lui demanda en mariage sa sœur Apamée. Philippe alors en guerre contre les Romains & contre Attalus, Roi de Pergame, engagea Prusias à porter ses armes dans les Provinces soumises à Attalus. Le Roi de Bithynie n'eut pas plutôt mis le pied sur les terres du Roi de Pergame, que ce Monarque se hâta de repasser en Asie. On ignore les événements de cette guerre, & différents Historiens parlent seulement de la paix qui fut conclue au bout de dix ans ou environ entre les Etoliens & Philippe. Attalus & Prusias furent compris dans le traité, & le Roi de Macédoine pour récompenser les services que son beau-frere lui avoit rendus, lui fit présent de Myrleá & de Cius, dont il s'étoit emparé. Prusias donna le nom d'Apamée à la premiere de ces villes, & fit porter le sien à la seconde. Il y a apparence que le Roi de Bithynie & Philippe ne vécurent pas long-temps encore en bonne intelligence, car lorsque les Romains portèrent la guerre en Macédoine, Prusias n'y envoya aucun secours, & n'empêcha pas Attalus, comme il le pouvoit, d'aller joindre ses forces à celles des Romains.

Pendant l'absence du Roi de Pergame, Prusias fit quelques tentatives sur les villes qui appartenoient à la République d'Héraclee. Il se rendit maître de

de Ciéros & de Tios, & assiégea la ville même d'Héraclée; mais en montant à l'assaut il eut la cuisse cassée, & les Héracléens ayant fait une vigoureuse sortie, les Soldats Bithyniens eurent beaucoup de peine à dégager leur Roi. Ils reprirent aussitôt la route de leur pays, & Prusias fut obligé de renoncer à ses dessein sur Héraclée. Peu de temps après son retour dans ses Etats, il reçut une Ambassade de la part d'Antiochus, qui cherchoit à l'attirer dans son parti & à l'animer contre les Romains. Prusias étoit disposé à écouter favorablement les Ambassadeurs Syriens, & il étoit prêt à embrasser les intérêts du Roi de Syrie, lorsqu'une lettre des Scipions le fit tout-à-coup changer de sentiment. Il congédia les Ambassadeurs sans leur faire de réponse satisfaisante, & promit aux Romains qu'il garderoit une exacte neutralité. Cependant Prusias mécontent par la suite de la conduite que les Romains avoient tenue à son égard après la défaite d'Antiochus, invita Annibal à fixer son séjour en Bithynie. Le Général Carthaginois ne balança pas à accepter les propositions de Prusias; il eut soin d'augmenter la haine que ce Prince portoit aux Romains, & le Roi de Bithynie n'auroit pas tardé à leur déclarer la guerre, si la mort n'eût renversé tous ses projets. Ce Monarque termina sa carrière dans un âge très-avancé, & son regne avoit été d'environ soixante ans.

PRUSIAS

Prusias II. prit possession de la couronne à la mort de Prusias I. Le nouveau Roi n'avoit aucune des qualités qui s'étoient fait admirer dans son prédécesseur, & loin d'imiter la valeur, la prudence & la fermeté de ce dernier, il ne cherchoit pas même à cacher sa timidité; & peu content de livrer lâchement Annibal aux Romains, il leur rendit des hommages qui dégradoient la dignité Royale dont il étoit revêtu. Peu de temps après son avènement au trône, il attaqua Attalus, Roi de Pergame, à la sollicitation d'Annibal, qui fut chargé de la conduite de cette guerre. Le Général Carthaginois obtint du secours d'un Roi des Galates & de Philippe, remporta divers avantages, & il avoit lieu d'en esperer encore de nouveaux, lorsque les Romains prirent ombrage de ses succès. Ils envoyèrent en Asie T. Flaminius, Scipion l'Africain & Scipion Nasica pour accommoder les différends entre Prusias & Eumenès, & demander qu'on leur remît Annibal entre les mains. Les Ambassadeurs instruits du caractère du Roi de Bithynie, emploierent les menaces, & par ce moyen le forcèrent à accepter la paix quelqu'onéreuse qu'elle fût, & à les rendre maîtres de la personne d'Annibal. Ce Général s'étoit enfermé dans un château, & voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être pris, il s'empoisonna. Prusias, après une action aussi indigne d'un Roi, cultiva avec soin l'amitié des Romains, leur fournit des troupes contre Persée, Roi de Macédoine, & alla lui-même complimenter le Sénat, lorsque la Macédoine fut réduite sous l'obéissance de la République. La bassesse avec laquelle Prusias rendit hommage aux Romains, le déshonora, & le fit mépriser de tous les autres Souverains. Peu de temps après son retour en Bithynie, Prusias projetta de faire tomber la couronne à un des enfants qu'il avoit eus d'un second lit, au préjudice de Nicomede son fils aîné. Les mesures qu'il prit en conséquence ne réussirent pas comme il l'avoit espéré, & lui firent perdre le trône & la vie, comme on l'a vû dans l'histoire de Pergame.



## 114 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ROYAUME  
DE  
BITHYNIE.  
NICOMEDE II.

Nicomede, qui avoit trempé ses mains criminelles dans le sang de son propre pere, n'hésita pas à sacrifier ses freres à sa fûreté. De si terribles commencemens font augurer que son regne fut dur, impitoyable & tyrannique. On en ignore les différens événemens; tout ce qu'on peut sçavoir au sujet de ce Prince est qu'il occupa long-temps le trône, & suivant quelques Historiens, il en descendit de la même maniere qu'il en avoit fait descendre son pere, c'est-à-dire, qu'il fut assassiné par son fils Nicomede III.

NICOMEDE III.

Ce Prince étant entré en alliance avec Mithridate le Grand, envahit la Paphlagonie. Il rompit bientôt après avec Mithridate, & voulut s'emparer de la Cappadoce, dépendante alors du Roi de Pont; mais ce Monarque irrité de l'inconstance de Nicomede, entra dans ses Etats, le chassa du trône, & y place Socrate son frere. Les Romains ennemis de Mithridate prirent le parti de Nicomede, le rétablirent dans son Royaume, & l'engagerent à ravager les terres du Roi de Pont. Ce dernier se contenta d'abord de se défendre, & marcha ensuite contre Nicomede, tailla son armée en pieces, & le força à chercher une retraite dans la Paphlagonie. Il y demeura caché jusqu'à ce que Sylla le remit en possession de la couronne. Nicomede ne goûta pas long-temps le plaisir d'être remonté sur le trône; il mourut, & fut remplacé par son fils Nicomede IV.

NICOMEDE IV.

Quelques Historiens prétendent que Nicomede III. n'eut pas d'enfans, & qu'il laissa son Royaume aux Romains; Appien est d'un sentiment contraire, il rapporte que Nicomede IV. succéda à son pere Nicomede III. & fut tendrement attaché à César. Au reste, il n'est fait aucune mention dans l'Histoire des actions de ce Prince; elles ne méritoient peut-être pas d'être transmises à la postérité. Il mourut sans laisser d'enfans mâles, & donna par testament son Royaume à la République Romaine. Cependant Musa, fille de ce Prince, réclama la couronne pour un fils qu'elle avoit, & qui s'appelloit aussi Nicomede. César plaida en vain la cause de Musa; le Sénat ne voulut rien céder de ses prétentions, & le Royaume de Bithynie resta soumis aux Romains jusqu'à la division de leur Empire. Il fut réduit en Province Romaine l'an 74. avant l'Ere Chrétienne; on la joignit d'abord au gouvernement de l'Asie, mais quelque temps après on fit un département séparé. A l'égard de Nicomede, petit-fils de Nicomede IV. César lui conféra la dignité de Grand-Prêtre de Comane dans le Royaume de Pont, & en lui fut éteinte la race des Rois de Bithynie.

## DISSERTATION

### SUR LES DERNIERS ROIS DE BITHYNIE (1).

**L**E sçavant Henri de Valois, dans ses notes sur les extraits de Polybe qu'il avoit eus de M. Pereisc, est le premier qui se soit apperçu qu'il

(1) Ce morceau est extrait d'un manuscrit de feu M. le Baron de la Bassie, Associé Correspondant honoraire de l'Académie Royale des Belles-Lettres.

falloit distinguer deux Prusias, qu'on avoit mal à propos confondus jusqu'alors. Aux preuves qu'il en a données, on peut en ajouter une qui ne paroît pas moins décisive. Valere Maxime raconte que Prusias, Roi de Bithynie, avoit un fils de même nom que lui, qui n'avoit pas les dents séparées comme les autres hommes, mais en leur place un os continu. Voilà deux Prusias, pere & fils, bien marqués, & c'est de Prusias le Chasseur à qui il faut attribuer la singularité qu'on vient de rapporter. Pline, d'après Valere Maxime, fait mention de cette singularité, sans cependant remarquer, à l'imitation de cet Ecrivain, que le Prince en question portoit le même nom que son pere Prusias. Les raisons de M. de Valois ont paru bonnes à M. Vaillant qui, dans son histoire des Rois de Bithynie, a aussi reconnu deux Prusias.

Après Prusias II. M. Vaillant ne reconnoît plus que deux Nicomedes qui soient montés sur le trône de Bithynie, en comptant même celui qui laissa son Royaume aux Romains. Ce sentiment, qui ne paroît aucunement vraisemblable, peut être réfuté par les raisons suivantes. Strabon compare les Nicomedes de Bithynie aux Ptolémées d'Egypte, en ce que plusieurs Rois de ces deux pays avoient voulu porter le nom du premier qui avoit commencé à le rendre fameux. Cette comparaison auroit-elle quelque justesse, s'il n'y avoit eu dans la Bithynie que trois Nicomedes entremêlés avec Ziela & les Prusias, tandis qu'on connoît plus de douze Ptolémées en Egypte? De plus M. Vaillant est obligé de supposer que Nicomede, qui mourut l'an de Rome 663. & auquel son fils Nicomede Eupator succéda la même année avec l'agrément du Sénat, est le même que celui qui en 605. s'étoit révolté contre son pere Prusias II. & l'avoit fait tuer. Il ne sera pas difficile de montrer le peu de vraisemblance de ce trait historique.

Tite-Live raconte que l'an de Rome 587. après la défaite & la prise de Persée dernier Roi de Macédoine, Prusias II. se rendit à Rome accompagné de son fils Nicomede qu'il présenta au Sénat. Suivant le même Ecrivain, on fit faire à ce jeune Prince les mêmes dons qu'on avoit faits à Masgaba, fils de Massinissa. Ce récit suppose que Nicomede étoit alors un jeune homme au moins de douze ou treize ans, & par conséquent il devoit être né l'an 573. ou 574. D'ailleurs, Justin rapporte assez au long comment Nicomede se joignit à Mithridate pour s'emparer de la Paphlagonie, & de quelle façon Mithridate fit tuer en trahison le Roi de Cappadoce. Nicomede profita de la conjoncture, se saisit de ce Royaume, épousa Laodice veuve du Prince assassiné & sœur de Mithridate, & fut enfin chassé de sa nouvelle conquête par son beau frere. Tous ces mouvements, ces expéditions, ces entreprises, ce second mariage, sont-ce les actions d'un homme de quatre-vingt-cinq ans? C'est l'âge que Nicomede auroit eu s'il avoit été le fils de Prusias; car ceci se passa l'an de Rome 660. Pline & les autres Auteurs qui ont parlé des vieillesse remarquables, auroient-ils oublié un Prince qui, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, faisoit des exploits aussi fameux, & trouvoit une Reine veuve qui ne faisoit pas difficulté de l'accepter pour époux? Les loix de la vraisemblance ne sont-elles pas violées, quand on veut que le même homme ait été mené à Rome par son pere l'an de Rome 588. & ait fait la guerre avec vigueur plus de soixante &

dix ans après. Si cela n'est pas vraisemblable, ne doit-on pas convenir que le fils de Prusias II. & d'Apamée, car c'est ainsi que la mere de Nicomede est appelée par Strabon & Etienne de Byzance, doit être distinguée du beau-frere de Mithridate, avec lequel la seule conformité de nom l'avoit pu faire confondre jusqu'à présent. Les sçavants Auteurs de l'histoire Romaine (1) ont apparemment senti ces difficultés, & c'est sans doute ce qui les a portés à distinguer le mari de Laodice, de Nicomede II. & à le faire petit fils de Prusias. Mais on ne sçait pourquoi dans les notes qui accompagnent la narration qu'ils font des commencemens de Mithridate, ils veulent que Nicomede, qui s'étoit emparé de la Paphlagonie & de la Cappadoce, soit le fils de Prusias, & que celui qui épousa Laodice ne fut que le fils de celui là; quoiqu'il soit très-évident par le récit de Justin, que l'usurpateur de la Paphlagonie & de la Cappadoce étoit le même qui se maria avec la veuve d'Ariarathe.

Il est vrai qu'on ne sçauroit déterminer précisément en quelle année Nicomede II. surnommé Epiphane, est mort, & en quel temps Nicomede III. lui a succédé; mais cela ne doit point surprendre, puisqu'on a perdu les *Bithyniques* d'Arrien qui auroient pu donner de grands éclaircissemens. Les Historiens Romains n'ont parlé qu'en passant des Rois de Bithynie, & seulement autant qu'il étoit nécessaire pour faire entendre ce qu'ils avoient à dire sur les guerres des Romains en Asie, dans lesquelles ces Rois se trouvoient intéressés. D'ailleurs, nous n'avons gueres que des abrégés de tout ce qui s'est passé depuis l'an de Rome 588. où finit Tite-Live, jusqu'à la guerre contre Mithridate, si l'on en excepte le *Lybique* & l'*Ibérique* d'Appien, dans lesquels il n'est pas question des Rois de Bithynie.

Il y a à la vérité dans le *Mithridatique* d'Appien un passage qui paroît favoriser l'opinion de M. Vaillant, suivie par Dodwel & par plusieurs autres; car en parlant de Nicomede appelé *Eupator* par M. Vaillant, il le dit fils de Nicomede, qui étoit fils de Prusias; mais il faut qu'Appien ait omis une génération, trompé par la conformité des noms, ou que les Copistes du passage de cet Auteur ayent été peu exacts. Il est certain qu'Appien s'est exprimé plus exactement dans un autre passage, dans lequel il reconnoît que Prusias II. a eu quatre successeurs jusqu'à celui qui en mourant fit les Romains ses héritiers. Les mêmes Auteurs de l'histoire Romaine qui ont été cités plus haut, supposent que Nicomede II. suivant le texte, ou Nicomede III. selon les notes, fit son testament en faveur de Nicomede, qu'il avoit eu de la danseuse Musa, au préjudice de Nicomede le Débonnaire, son fils légitime, surnommé Socrate; & que le premier fit approuver ce testament par le Sénat. Cependant les Historiens ne disent pas un mot de ce testament, & encore moins que Musa fût une simple concubine, & son fils un enfant. Ces circonstances paroissent totalement de l'invention des Auteurs modernes; car par la harangue qu'Appien fait faire aux Ambassadeurs de Nicomede IV. pour détruire les plaintes des Députés de Mithridate, on voit que ce Prince haïssoit depuis long-temps le Roi de Bithynie,

(1) Les PP. Catrou & Rouillé;



& qu'il avoit engagé Socrate, frere de ce Monarque, à le chasser du trône. Les Ambassadeurs de Nicomede ajouterent que Socrate jusqu'alors avoit été tranquille; qu'il avoit vu sans chagrin la couronne sur la tête de son frere aîné, & qu'il n'avoit pris les armes qu'après en avoir été vivement pressé par le Roi de Pont. Ce discours ne ressemble en aucune façon à celui qu'auroit tenu un homme dont la naissance se seroit trouvée équivoque.

Nicomede IV. fut chassé une seconde fois de ses Etats par Mithridate l'an de Rome 666. & y rentra par le traité que celui-ci conclut avec Sylla l'an 670. Son attachement pour les Romains ne se démentit jamais. Il les servit de sa personne, & de ses forces dans toutes les guerres qu'ils eurent de son temps contre Mithridate; mais quoique M. Vaillant, & avant lui Onuphre, Panvini & autres ayent cru que ce fut lui qui en mourant, institua les Romains héritiers de ses Etats, il paroît hors de doute que ce fut son fils qui fit un testament en faveur des Romains. Ce dernier sentiment est celui de Sigonius, qui à la vérité ne cherche pas à l'appuyer; mais M. la Bastie y supplée par la preuve suivante: Le Roi Nicomede, dont les Romains hériterent, mourut sans enfants, comme Appien le dit formellement. Nicomede IV. au contraire avoit laissé des enfants, puisqu'il est fait mention d'une de ses filles dans un passage de Suétone, où cet Ecrivain rapporte que César plaïda avec beaucoup de zele, la cause de Nyfa, fille de Nicomede. Or le Nicomede dont il fut question dans le discours que César prononça dans le Sénat, ne pouvoit être que Nicomede IV. que les Romains avoient rétabli deux fois dans ses Etats, & chez lequel César avoit séjourné quelque temps. Il est donc évident que ce Prince ne mourut pas sans enfants, puisque Nyfa étoit sa fille, & qu'elle lui survécut.

Tout ce qu'on a vu jusqu'ici touchant la distinction des Nicomedes, se trouve confirmé par un passage d'Appien, qui reconnoît clairement qu'après la mort de Nicomede, fils de Prusias II. son fils Nicomede surnommé Philopator, lui succéda, & que ce fut le petit-fils de celui-ci qui laissa ses Etats aux Romains par testament. On voit qu'Appien nomme d'abord pour successeur de Prusias II. Nicomede, communément appelé Epiphanes, qu'il fait succéder à ce dernier Nicomede Philopator, & qu'il déclare que ce ne fut que par le testament du petit-fils de ce Philopator, que les Romains hériterent de la Bithynie. On peut donc s'appercevoir qu'Appien parle exactement de quatre Nicomedes qui ont régné après Prusias II. sans compter Nicomede le Débonnaire, dont il ne fait pas mention en cet endroit, sans doute parce qu'il n'étoit considéré que comme un usurpateur. Il y auroit encore lieu de croire que la fille de Nicomede IV. dont César défendit la cause, est mal appelée Nyfa dans Suétone, & qu'elle devoit se nommer Musa comme son ayeule; car nous ne connoissons d'autre Nyfa dans ces temps là que la sœur de Mithridate, dont Plutarque a parlé dans la vie de Lucullus. On trouve encore que César donna le sacerdoce de Bellone dans la ville de Comane en Cappadoce, à un Nicomede Bithynien, issu de la race des Rois de Cappadoce. La conformité de nom, l'épithete de *Bithynus* feroient penser que ce Nicomede auroit pû tirer son extraction paternelle des Rois de Bithynie, & la maternelle de ceux de Cappadoce. Tout cela se rencontreroit à point nommé en un fils de Nicomede III. & de Laodice

# 118 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ROYAUME  
DE  
BITHYNIE.

sa dernière femme, veuve d'Ariarathe. On a fait mention, plus haut, de ce mariage, & la Chronologie n'est point contraire à cette idée, puisque ceci se passoit l'an de Rome 707. & que Nicomede avoit épousé Laodice l'an 659. ou 660. Cependant on ne présente cette opinion que comme une conjecture où il se trouve beaucoup de probabilité.

Je crois devoir terminer cet éclaircissement par le Canon chronologique donné aussi par M. le Baron de la Bastie. Ce Canon, comme il le remarque lui-même, sert à remettre sous les yeux tous les points qu'il a discutés.

ÉPOQUE.  
An. de Rome.

Nicomede I. succede à son pere Zipetès. . . . .	473.
Fondation de Nicomédie, selon Eusebe, suivi par Usserius & les autres Chronologistes. . . . .	487.
Prusias I. meurt, & Prusias II. lui succede après l'an. . . . .	571.
Prusias II. va à Rome avec Nicomede II. son fils. . . . .	587.
Nicomede II. commence à regner, & fait tuer Prusias II. . . . .	606.
Nicomede II. meurt, son fils Nicomede III. lui succede. On ne sçait pas précisément en quelle année.	
Nicomede III. ayant fait alliance avec Mithridate, se rend maître de la Paphlagonie. . . . .	658.
Nicomede III. pour éluder les ordres du Sénat, met son fils sur le trône de Paphlagonie, & le fait appeler Pylemenes. . . . .	659.
Nicomede III. épouse Laodice, veuve d'Ariarathe, s'empare de la Cappadoce, & en est chassé par Mithridate. . . . .	660.
Nicomede III. est obligé d'abandonner la Paphlagonie, par ordre de Sylla, alors Propréteur de Cilicie. . . . .	661.
Nicomede III. meurt, son fils Nicomede IV. lui succede. . . . .	663.
Nicomede IV. est chassé par son frere Nicomede V. dit le Débonnaire, aidé par Mithridate. . . . .	664.
Mithridate fait tuer Nicomede V. Nicomede IV. remonte sur le trône. . . . .	665.
Nicomede IV. est de nouveau chassé par Mithridate. . . . .	666.
En conséquence de la paix conclue entre Sylla & Mithridate, Nicomede IV. rentre dans ses Etats. . . . .	670.
César passe par la Bithynie, & séjourne quelque temps chez Nicomede IV. . . . .	673.
Nicomede IV. meurt, laissant pour successeur un fils appelé aussi Nicomede, & une fille nommée Musa. . . . .	
Nicomede VI. dernier Roi de Bithynie, meurt sans enfants, & fait les Romains héritiers de ses Etats. . . . .	679.
C. Papirius Carbon, Proconsul de Bithynie . . . . .	695. 696. 697.
C. Vibius Pansa gouverne la Bithynie en qualité de Proconsul. . . . .	709.

*Fin de l'histoire de Bithynie.*

## CHAPITRE VIII.

## ROYAUME DE CARIE.

ON a si peu de lumières sur l'histoire & l'origine des premiers habitants de la Carie, contrée de l'Asie Mineure, que je crois devoir garder le silence à ce sujet. Les villes, qui par la suite des temps composèrent le Royaume de Carie, étoient, Mylasæ ou Mylasa, Alabanda, Cryassa, Idras, Euromus, qui donna son nom à une Province du pays, Chrysaoris, connue depuis sous le nom de Stratonice (1), Syrna, Halicarnasse, Myndus, Cos, Nisyros, Calydna & quelques autres.

La nécessité de se défendre contre les fréquentes invasions des autres peuples, rendit belliqueux les habitants de la Carie. Ils portèrent à leur tour la guerre hors de leur pays, & Psammétique, un des douze Princes qui regnoient en Egypte, dut à la valeur d'un Corps de Cariens l'entière souveraineté de cet Empire. Cependant toute la Nation, selon Hérodote, fut subjuguée par Crésus, Roi de Lydie, qui fit de la Carie une Province de son Empire. Les Cariens passèrent ensuite sous la domination des Perses, & il y a apparence que les Rois de Perse établirent dans les villes les plus opulentes de la Carie des petits Souverains. Ceux-ci, quoique maîtres absolus dans leurs cantons, reconnoissoient néanmoins l'autorité des Satrapes, auxquels ils payoient le tribut qu'on leur avoit imposé. Ils devoient aussi fournir des troupes dans les occasions nécessaires, & ils avoient seulement le droit de les commander. Les Cariens restèrent tranquilles pendant les regnes de Cyrus & de Cambyse; mais le mauvais succès des armes de Darius en Scythie, & les sollicitations d'Histiéus ayant fait révolter les Miliétiens, les autres Grecs & les Cariens, suivirent bientôt le même exemple. Toute la valeur des rebelles ne put leur faire recouvrer la liberté qu'ils désiroient. Ils furent battus en deux différentes rencontres, & retombèrent dans leur première dépendance. Il y a lieu de croire qu'après la réduction de la Carie, Darius y rétablit la forme de gouvernement que ses prédécesseurs avoient imaginée; car lorsque Xerxès entreprit la guerre contre la Grece, il y avoit parmi les troupes de ce Prince, suivant le rapport d'Hérodote, trois Rois de Carie, sçavoir, Aridolis, Damasthymus & Artémise. Cette Princesse fut sans doute la seule qui se distingua dans cette expédition, puisqu'il n'est fait aucune mention des autres Rois de Carie.

Artémise étoit fille de Lygdamis descendant des anciens habitants d'Halicarnasse, & d'une femme Crétoise d'origine. On ignore si Lygdamis fut jamais Souverain, on sçait seulement qu'Artémise & son époux furent déclarés par la Cour de Perse, Rois d'Halicarnasse. Artémise devenue veuve

(1) Les assemblées générales des Cariens avoient rapport aux sacrifices publics, & les se tenoient ordinairement dans le territoire affaires qui regardoient le Corps de la Nation. On y regloit tout ce qui



au bout de quelque temps, prit les rênes du gouvernement, & regna jusqu'à sa mort sans que ses enfants lui disputaient la couronne. Ses Etats se trouvoient renfermés dans des bornes fort étroites; Halicarnasse, Cos, Nisîros & Calydna étoient les seules villes qui lui fussent soumises, & elle ne put mener à Xerxès que cinq vaisseaux. Ils étoient à la vérité les mieux équipés de toute la flotte, & Artémise, dont le courage & la prudence se firent remarquer en plus d'une occasion, les commandoit en personne. Après le combat d'Artémisium, dont le succès avoit été douteux, les Capitaines de Xerxès lui proposèrent de tenter une seconde fois le sort des armes. Le Roi consulta là dessus les principaux Officiers de sa flotte, qui furent tous d'avis qu'il falloit sans différer attaquer les ennemis. Artémise se trouva seule d'un sentiment opposé, & elle l'appuya de raisons si excellentes, que le Roi & ses courtisans ne purent s'empêcher d'admirer sa pénétration & la solidité de son jugement. Xerxès néanmoins se confioit dans la multitude de ses soldats: ainsi, quoiqu'il eût donné des louanges aux réflexions d'Artémise, il ne déféra pas à ses sages conseils, & se décida pour la bataille.

Xerxès, pour encourager ses troupes par sa présence, prit son poste sur une hauteur, d'où il pouvoit aisément découvrir tous les mouvements des deux armées. Sa flotte attaqua avec furie celle des Grecs, & les Perses combattirent d'abord aussi courageusement que le Roi s'y étoit attendu. Cependant ils furent bientôt mis en désordre, & les Grecs qui ne leur cédoient point en bravoure, & qui étoient beaucoup supérieurs dans la connoissance de la marine, furent entièrement victorieux. Le vaisseau d'Artémise poursuivi de près par un navire Athénien, n'auroit vraisemblablement pu lui échapper, si cette Princesse n'eût coulé à fond le vaisseau de Damastihymus qui étoit à portée du sien. Les Athéniens persuadés par cette action qu'Artémise étoit du parti des Grecs, cessèrent de la presser, & elle tira deux avantages de son stratagème, l'un d'éviter d'être prise par les Grecs, l'autre de faire périr un homme avec qui elle avoit de fréquents démêlés. Xerxès remarqua l'action d'Artémise, & s'écria à ce sujet: *Que les hommes s'étoient comportés en femmes dans la bataille, & que les femmes avoient agi en hommes.* Le Roi de Perse chagrin de la défaite de sa flotte, songea à repasser en Asie, & ayant consulté Artémise, elle le confirma dans cette résolution. En conséquence, il fixa le moment de son départ, combla d'éloges la Reine de Carie, & la pria de conduire ses enfants jusqu'à Ephèse. De retour à Halicarnasse, Artémise embrassa toutes les occasions qui se présentèrent d'étendre les bornes de ses Etats, & après un regne tranquille, elle mourut vers la 46<sup>ie</sup>. année avant J. C. Un Historien prétend que cette Princesse sur la fin de ses jours conçut une violente passion pour un jeune homme d'Abydos, & que le dépit de le voir insensible aux marques de tendresse qu'elle lui donnoit, la porta à lui crever les yeux. Elle eut ensuite horreur de sa barbarie, & pour s'en punir & se délivrer en même temps d'un amour qui la tourmentoît, elle fit le saut de Leucade, où elle périt misérablement. Ce récit, qui fait peu d'honneur à la réputation de la Reine de Carie, est contredit par plusieurs Ecrivains, & n'a effectivement aucun rapport au caractère magnanime de cette Princesse.

Pisindelis, qui étoit vraisemblablement son fils aîné, obtint de la Cour de

de Perse l'investiture du Royaume d'Halicarnasse. Il ne le posséda pas longtemps, & le laissa à son fils Lygdamis.

Celui-ci déshonora son regne en faisant donner la mort au Poëte Panyasis, qui étoit extrêmement considéré du peuple. Lygdamis craignoit l'ascendant de ce Poëte sur les Cariens, & il crut devoir l'immoler à sa propre sûreté. L'Histoire ne marque pas si les enfants de Lygdamis lui succéderent; on voit immédiatement après lui paroître Hécatomnus dans la suite des Rois de Carie. Ce qui pourroit faire douter que ce Prince fût fils de Lygdamis, est que Mylasa fut, suivant Strabon, le lieu où Hécatomnus prit naissance, & qu'il y fixa son séjour ordinaire; au lieu que ses prédécesseurs descendants d'Artémise, avoient établi le siège de leur Empire dans la ville d'Halicarnasse. Quoi qu'il en soit, Hécatomnus regna avec gloire, & sut adroitement ménager l'amitié des Grecs & des Perses; de façon qu'il préserva ses Etats des entreprises des uns & des autres. La Cour de Perse fut démêler ses intrigues, mais elle les dissimula sagement, dans la crainte qu'un éclat n'obligeât les Cariens à secouer le joug, & que la perte de ce pays n'entraînât celle des Provinces voisines. Hécatomnus jouit paisiblement de son Royaume jusqu'à la fin de sa vie qui arriva vers l'an 381. av. J. C. Il laissa trois fils & deux filles, sçavoir, Mausole, Idréus, Pixodare, Artémise & Ada.

Mausole, qui succéda à son pere, fut le plus puissant des Rois qui furent jusqu'alors montés sur le trône de Carie. Il épousa Artémise sa sœur, & il préféra le séjour d'Halicarnasse à celui de Mylasa, où son pere avoit fixé sa résidence. Il signala les commencements de son regne en réunissant toute la Carie sous sa puissance, & en subjuguant une grande partie des Lydiens & des Lyciens. Il employa les intrigues pour s'emparer de Milet, mais toutes ses mesures furent découvertes, & il échoua dans cette entreprise. Les Latmiens, moins attentifs à leur conservation, se laissèrent prendre au piège qu'il leur tendit. Ces peuples avoient refusé de reconnoître Mausole pour Souverain, & il avoit été contraint de les assiéger. Cependant la situation de Latmos & le courage des habitants ayant ôté au Roi de Carie l'espérance de les réduire par la force, il entama avec eux une négociation qui les conduisit insensiblement à leur perte. Il ordonna à son frere Idréus de rendre aux Latmiens les effets & les prisonniers qu'on leur avoit enlevés pendant le cours de la guerre, & par ces marques de générosité, il gagna entièrement l'affection de ces peuples. Plusieurs s'enrôlerent parmi les gardes de Mausole, & les Latmiens lui accorderent volontiers trois cents hommes d'élite qu'il leur avoit demandés. Le Roi de Carie qui desiroit toujours se rendre maître de Latmos, feignit d'être obligé de passer auprès de cette ville. Les habitants se confiant sur la foi des traités, sortirent en foule pour voir Mausole, & pendant qu'ils étoient hors de Latmos, des troupes Cariennes, qui avoient été mises en embuscade par leur Roi, s'emparèrent de la ville dont les portes étoient ouvertes. Les moyens que Mausole employa pour soumettre Latmos à sa puissance, ne marquoient pas une exacte probité; mais tel étoit le caractère de ce Prince qui, peu scrupuleux en matière d'engagemens, les sacrifioit sans peine au désir de s'agrandir.

Aussitôt après la réduction de Latmos, le Roi de Carie fut chargé par

la Cour de Perse de s'opposer aux progrès d'Ariobarzane, qui avoit enlevé les villes d'Aïlos & de Seltos. Agétilas, Roi des Lacédémoniens, arriva au secours d'Ariobarzane, & s'eut engager Mausole à se retirer dans ses Etats. Au bout de quelques années les Lacédémoniens se déclarèrent en faveur de Tachos, Roi d'Egypte, & firent une ligue avec plusieurs Sarrapes mécontents d'Artaxerxès. Mausole entra dans les mêmes engagements, persuadé que la Cour de Perse n'épargneroit rien pour l'en détacher. Ses conjectures se trouverent justes, Artaxerxès lui fit faire des propositions si avantageuses, qu'il n'hésita pas à abandonner le parti des rebelles. Mausole souhaitant commander en Souverain dans les villes de Byzance, de Chio, de Cos & de Rhodes, mit encore les intrigues en usage, & vint à bout de faire réussir ses projets. Son autorité étoit plus absolue à Rhodes que partout ailleurs, & les habitants de cette ville, suivant le rapport de Théopompe, d'alliés qu'ils étoient du Roi de Carie, devinrent ses sujets. Quelque dépense qu'exigeassent de telles entreprises, les finances de Mausole paroissoient ne point s'épuiser. On rapporte qu'il ne rejettoit aucun des expédients qui pouvoient lui procurer de l'argent, & que ses Ministres le servoient à cet égard, au gré de ses desirs. Ce Prince, après un regne de vingt-quatre ans, si l'on en croit Diodore, mourut vers la 351<sup>e</sup>. année avant J. C.

Artémise, sœur & femme de Mausole, lui succéda, & malgré les soins inséparables du trône, elle parut s'occuper uniquement du chagrin d'avoir perdu un mari qu'elle aimoit tendrement. Elle proposa des prix considérables à ceux des Grecs qui composeroient avec le plus de succès un discours à la louange du feu Roi, & fit commencer ce célèbre monument qui prit le nom de Mausolée. Pendant que la Reine faisoit travailler avec ardeur à la construction du tombeau de Mausole, les Rhodiens enhardis par la mort de ce Prince, coururent aux armes, chassèrent les partisans des Cariens, & rétablirent la première forme de leur gouvernement. Peu satisfaits d'avoir recouvré leur liberté s'ils ne se vengeoient des entreprises qui la leur avoient fait perdre, ils équipèrent une puissante flotte, & cinglerent droit à Halicarnasse. Artémise, informée de leurs desseins, les fit échouer de cette maniere. Il y avoit à Halicarnasse un grand port, & un autre petit caché derrière une montagne. La Reine fit mettre ses vaisseaux dans le dernier, & lorsque les navires Rhodiens parurent à l'entrée du grand port, elle fit donner un signal de dessus les murailles comme si les habitants vouloient se rendre. Les Rhodiens sortirent aussitôt de leurs vaisseaux, & dans le temps qu'ils prenoient le chemin de la ville, Artémise fit ouvrir le petit port, & se saisissant des vaisseaux Rhodiens où il n'étoit resté que peu de soldats avec des matelots, elle gagna la pleine mer, & vogua vers l'isle de Rhodes. Cependant les Rhodiens qui s'étoient avancés jusques dans Halicarnasse, ne trouvant plus moyen de se retirer, furent presque tous massacrés. La Reine ne tarda pas à se présenter devant l'isle, & les habitants reconnoissant leurs vaisseaux, & les voyant couronnés de lauriers, crurent que leurs troupes revenoient victorieuses. En conséquence, ils ne balancerent pas à recevoir ceux qui montoient ces navires, & Artémise fut bientôt maîtresse de Rhodes où elle fit élever un trophée, &



deux statues de bronze. Une de ces statues représentoit la Ville, & recevoit les marques de la servitude des mains de l'autre statue, qui étoit l'image de la Reine. Cette Princesse réduisit ainsi les Rhodiens, & peu de temps après les habitants de Cos qui s'étoient révoltés subirent le même sort. Le bonheur que les armes d'Artémise avoient éprouvé suspendirent quelque temps ses regrets, mais il ne put lui en faire oublier le sujet, & cette Princesse toujours en proie à la douleur, mourut de phtisie, au rapport de quelques Auteurs. D'autres prétendent qu'elle avala les cendres de son mari, ainsi que ses os broyés avec des perles, & jettés confusément dans un vase rempli d'eau. Le regne d'Artémise fut de deux ans, & dans un intervalle si court, elle ne jouit pas du plaisir de voir le Mausolée conduit à sa perfection.

Idriéus, frere d'Artémise, monta sur le trône à sa mort, & eut vraisemblablement la gloire d'achever le tombeau que cette Princesse avoit commencé. Ce Prince, qui avoit commandé les armées du vivant de son frere, ménagea, à son exemple, l'amitié des Lacédémoniens. Il ne laissa pas en même temps de rendre de grands services aux Perses, & contribua à faire rentrer sous leur obéissance quelques Places de l'isle de Chypre. Idriéus ne vécut que jusques vers l'année 345. avant J. C. & laissa la couronne à sa sœur Ada qu'il avoit épousée.

Cette Princesse étoit à peine sur le trône, que son frere Pixodare, le dernier des fils d'Hécatomnus, entreprit de l'en faire descendre. Ce projet n'étoit pas facile à exécuter; les Cariens étoient attachés à leur Reine, & paroissent peu disposés à souffrir qu'on osât l'attaquer. Pixodare prit une voye qui le fit parvenir à son but: il eut quelque conférence avec Orontobatès, favori du Roi de Perse, lui donna sa fille en mariage, & obtint par son crédit l'investiture du Royaume de Carie. Le courage avec lequel Ada défendit ses Etats, ne put les lui conserver: elle en fut dépouillée après les avoir gouvernés l'espace de quatre ans, & elle se retira dans la forteresse d'Alinda, où elle se maintint jusqu'au passage d'Alexandre en Asie.

Pixodare, malgré les obligations qu'il avoit au Roi de Perse, entama avec Philippe de Macédoine des négociations préjudiciables à la Perse. Il se flattoit d'entrer en alliance avec le Roi de Macédoine par le mariage de leurs enfans, mais ses intrigues échouèrent, & sa mort suivit de près la perte de ses espérances. Il avoit régné cinq ans, & il eut pour successeur Orontobatès son gendre.

Ce dernier ne jouit pas long-temps d'une couronne qu'il portoit injustement. Ada, à qui elle appartenoit légitimement, alla à la rencontre d'Alexandre, lorsqu'il pénétra dans la Carie après la bataille du Granique, & lui représenta les droits qu'elle avoit au trône. Alexandre écouta favorablement la Reine de Carie, & touché de son infortune, il promit de la rétablir & de punir l'usurpateur. Il ne tarda pas à dégager la parole qu'il avoit donnée, & reprit toutes les Places qui avoient appartenu à Ada, à l'exception d'Halicarnasse, qu'Orontobatès défendoit en personne. Cependant tous ses efforts ne purent empêcher Alexandre de se rendre maître de cette ville, & de la remettre à la Reine. Cette Princesse en reconnaissance des bienfaits qu'elle avoit reçus du Roi de Macédoine l'adopta, afin de

pouvoir à la mort lui laisser son Royaume. Pendant le séjour qu'Alexandre fit dans la Carie, la Reine eut soin de lui envoyer les mets les plus délicatement apprêtés, & lorsque ses affaires l'obligerent à quitter cette Province, elle lui voulut faire présent de cuisiniers & de pâtissiers que le Roi de Macédoine refusa. La Carie, comme on voit, fit partie de l'Empire d'Alexandre, & après la mort de ce Prince, il paroît qu'elle devint dépendante des Rois de Syrie, auxquels elle fut enlevée par les Romains.

*Fin de l'histoire de Carie.*

## CHAPITRE IX.

### HISTOIRE DES ROIS DE THRACE.

Je ne remonterai point jusqu'à l'origine des anciens habitants de la Thrace : origine perdue dans l'obscurité des temps, enveloppée de fables, ou du moins d'hypothèses qui ne servent qu'à l'obscurcir davantage. Je passerai de même sous silence quelques traits qu'on trouve répandus dans les anciens Auteurs, & qui servent à nous faire connoître seulement que la Thrace, dès la plus haute antiquité, a été gouvernée par des Rois. J'observerai que ce pays occupé par des peuples qui avoient chacun leurs noms particuliers, étoit anciennement divisé en plusieurs Royaumes, comme il l'étoit encore quelques siècles avant J. C. Je passe tout d'un coup au quatrième siècle avant J. C. : temps où l'histoire des Rois de Thrace commence à être plus connue. Je m'attacherai à parler plus particulièrement des Souverains des Thraces Odryses, comme les plus célèbres du pays, & dont l'histoire est liée avec celle des Grecs & des Romains. Je prendrai pour guide le sçavant ouvrage de feu M. Cary, des Académies de Marseille & de Cortone, & Correspondant de l'Académie Royale des Belles Lettres.

La Thrace proprement dite, sous la puissance du Roi des Odryses, s'étendoit de l'Occident à l'Orient depuis le Heuve Strymon, sur les confins de la Macédoine, jusqu'au Pont-Euxin ; & du Septentrion au Midi, depuis le Mont Hémus jusqu'à la mer Egée.

TERES.

Terès ou Tyres devenu plus puissant que les Rois de Thrace qui l'avoient précédé, fut regardé par cette raison comme le fondateur de la Monarchie des Odryses, quoique ces peuples aient eu des Souverains avant lui. La date de ses conquêtes & celle de son élévation ne peuvent être exactement déterminées ; on sçait seulement qu'elles précéderent la guerre du Péloponnèse, qui commença dans la quatre cent trentième année avant J. C. Ce Prince brave & heureux dans ses entreprises, porta la guerre avec succès dans plusieurs cantons de la Thrace. Xénophon rapporte néanmoins qu'il se laissa surprendre pendant une nuit par un peuple qui avoit coutume de combattre à la faveur de l'obscurité. Pour prévenir de semblables accidents, les descendants de Terès eurent soin de faire tenir toutes les nuits autour de

leurs tentes, des chevaux prêts à marcher. Ce Monarque, suivant Hérodore, maria une de ses filles à un Roi Scythe. On ignore les autres particularités du regne de Terès, qui vraisemblablement fut long, puisqu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Sitalcès, fils de Terès, lui succéda, & ne reçut de son pere, si l'on en croit Diodore de Sicile, qu'un Royaume peu considerable. Il en augmenta l'étendue par ses conquêtes, & devint si puissant, que les Athéniens crurent devoir rechercher son alliance. Nymphodore, beau-frere de Sadoque fils du Roi des Thraces, se chargea d'engager ce Prince à devenir l'allié des Athéniens. La négociation réussit, & les Athéniens ayant reçu des troupes que Sitalcès leur envoyoit, donnerent par reconnaissance le titre de Citoyen d'Athènes à Sadoque. Ce titre honorable pour ceux à qui on l'accordoit, devenoit à leur égard une espece d'engagement, & ils étoient obligés en quelque sorte de prendre le parti d'une ville qu'ils devoient regarder comme une seconde patrie. Sitalcès, à la sollicitation des Athéniens, marcha en personne contre les Chalcidiens. Il comptoit ensuite chasser du trône de Macédoine Perdiccas qui l'occupoit alors; mais ce dernier trouva moyen de gagner Seuthès, neveu du Roi des Thraces, & Seuthès sçut persuader à son oncle de se retirer. La rigueur du froid & la disette des vivres avoient déjà découragé Sitalcès; de sorte qu'il écouta favorablement les représentations de son neveu, & consentit volontiers à son mariage avec Stratonice, sœur de Perdiccas. Peu de temps après le Roi de Thrace fut tué en combattant contre les Triballes, & quelques Historiens prétendent que Seuthès fut soupçonné du meurtre de son oncle. Sadoque, fils de Sitalcès, mourut sans doute avant lui, car il ne lui succéda pas, & en voit aussitôt Seuthès monter sur le trône.

Ce Prince sincerement attaché aux Athéniens, en obtint les droits de Citoyen, & rendit la Thrace puissante par les tributs qu'il imposa à différents peuples. On ignore quelles furent les actions de Seuthès, & combien de temps il regna. On n'a pas plus de certitude sur son successeur immédiat; mais suivant l'opinion de M. Cary, il paroît que ce fut Mésade.

Je vais rapporter ses conjectures au sujet de ce Prince, sous le regne duquel la Thrace fut divisée en *Odrysse* & en *Maritime*. Voici de quelle maniere M. Cary pense que cette révolution arriva. « Mésade héritier des » Etats de Seuthès, fit vraisemblablement sa résidence dans les villes situées » sur l'Hellefpont, & gouverna les autres par des Lieutenants. Soit que » ces Gouverneurs traitassent avec rigueur les peuples dont Mésade leur » avoit confié le commandement, soit que d'autres raisons eussent fait » naître des troubles, les Odryses se révolterent, se choisirent Médocus » pour Roi, & chasserent Mésade. Ce Prince ne survécut pas à son mal- » heur, & laissa un fils en bas âge qui fut élevé à la Cour de Médocus.

« Il y a lieu de croire, continue M. Cary, qu'après la révolution qui » déthrona Mésade, les villes maritimes de la Thrace ne reconnurent pas » Médocus pour Roi, & qu'elles resterent libres. Médocus content de re- » gner sur les Odryses, ne se mit apparemment pas en peine de réduire » sous son obéissance des villes éloignées de ses Etats. C'est ce qui le rendit » plus facile à donner du secours à Seuthès II. lorsque ce Prince parvenu à

---

ROIS  
DE THRACE

---

SITALCÈS.

---

428.  
Av. J. C.

---

SEUTHÈS.

---

424.

---

MÉSADÈS.

---

MÉDOCUS Roi  
des Odryses.

---

SEUTHÈS 17.  
Roi des villes  
maritimes, ou  
des Sapeens.



ROIS  
DE THRACE.

» l'âge de commander, le pria de lui accorder quelques troupes pour tâcher de rentrer en possession des villes qui avoient obéi à son pere (1). « Seuthès, à la tête d'une petite armée, alla camper dans les lieux maritimes de la Thrace, où ses soldats étoient obligés de fourager pour subsister. Il auroit été long-temps sans pouvoir faire quelqu'entreprise plus considérable, si Xénophon qui ramenoit les Grecs de la malheureuse expédition de Perse, n'eût passé près de l'endroit où Seuthès étoit campé. Ce Prince dépêcha aussitôt un de ses principaux Officiers vers le Général Grec pour l'engager à joindre ses troupes aux siennes. Xénophon hésita d'abord, mais l'alliance des Athéniens avec les Thraces, & les brillantes promesses que Seuthès avoit fait faire, furent cause qu'il se détermina à se rendre au camp du Prince Thrace. Dès le lendemain de l'arrivée des Grecs, Seuthès marcha aux ennemis, & puissamment secouru de Xénophon, il vint à bout en peu de temps de soumettre les rebelles.

Le succès de cette guerre étoit entièrement dû aux Grecs, & il étoit naturel de les récompenser comme on le leur avoit promis. Seuthès chargea de cette commission un de ses Ministres; mais celui-ci, loin d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, mécontenta les Grecs, qui se plaignirent hautement. Le Roi informé de la conduite de son Ministre chercha à apaiser les Grecs, & mit tout en usage pour engager Xénophon à rester auprès de lui avec mille hommes de ses soldats. Le Général Grec refusa constamment d'accepter les offres de Seuthès, & ayant reçu de ce Prince l'argent qu'il avoit promis, il quitta aussitôt la Thrace. Seuthès resta en possession du pays qu'il avoit conquis, & la Thrace fut divisée en deux Royaumes, savoir, celui des Odryses & celui des villes maritimes. Les deux Rois furent amis des Athéniens & des Spartiates, & n'eurent aucuns démêlés ensemble.

AMADOCUS,  
Roi des Odryses  
vers l'an 390.

Amadocus, successeur de Médocus, eut quelques différends avec Seuthès, contre lequel il mena des troupes. Téléutias, Général Lacédémonien, entreprit de reconcilier les deux Princes, & ayant réussi, il les rendit amis & alliés d'Athènes. Depuis cet événement l'Histoire ne fait plus mention d'Amadocus ni de Seuthès. On ignore le temps positif où le premier cessa de regner; mais il y a apparence qu'il occupa le trône jusqu'à l'an 380. avant J. C. puisque Cotys I. qui lui succéda, & qui mourut l'an 356. avoit régné vingt-quatre ans, si l'on en croit Harpocrate & Suidas.

TERES II. Roi  
des Odryses.

La perte des ouvrages des anciens Historiens est cause des difficultés qui se rencontrent, pour établir une succession suivie des Rois de Thrace. On ignore en conséquence si Teres II. étoit fils d'Amadocus, & s'il lui succéda immédiatement : on ne voit pas à la vérité d'autres Princes entre Amadocus

(1) M. Cary propose encore une autre opinion touchant la succession de Médocus & de Seuthès, & il croit, ainsi que M. Gibert, de l'Acad. Royale des Insc. & Bel. Let. qu'il est possible que la division de la Thrace ait été faite après la mort de Sitalcès, & que ce Prince aura pu avoir pour successeurs Seuthès I. dans la Thrace Supérieure, & Médocus dans la Maritime. Ce sentiment favoreroit l'espece de contradiction qu'il y a à

dire que Médocus qui avoit été mis à la place de Métaé, aida le fils de celui-ci à se rétablir dans une partie de ses Etats; mais d'un autre côté on voit que Sitalcès en mourant ne laissa que Seuthès pour lui succéder. Par conséquent, on ne peut imaginer les raisons qui occasionnèrent le partage de la Thrace, & M. Cary se contente d'offrir ses idées sans rien déterminer.

& Terès, mais il faut en ce cas que le regne du premier ait été fort long. Le seul endroit de l'Histoire où il soit fait mention de Terès est la lettre de Philippe, Roi de Macedoine, aux Athéniens. Ce Prince, sur les plaintes qu'ils lui faisoient d'avoir imposé un tribut aux Rois de Thrace, répond : qu'à leur conduite, il ne les a pas crus alliés d'Athènes, & que Terès même a marché sous ses ordres contre les Athéniens. On ne trouve plus d'éclaircissement sur la vie & les actions de Terès, qui eut vraisemblablement pour successeur Seuthès III. que Lyfimaque dépouilla de ses Etats.

Après Seuthès II. Roi des villes maritimes de la Thrace, on voit le trône occupé par Cotys, dont le regne, suivant Eschine, Démosthène & Athénée, fut un mélange de dissimulation, d'ingratitude & d'emportemens. Il rechercha d'abord l'amitié des Athéniens, & maria sa fille à Iphicrate un de leurs Généraux. En vertu de cette alliance les Athéniens l'aiderent à appaiser la révolte d'un Seigneur Thrace, qui auroit peut-être eu des suites fâcheuses. Le calme fut bientôt rétabli dans les Etats de Cotys; il fut déclaré Citoyen d'Athènes, & reçut une couronne d'or. Soit que cette faveur parut peu considérable au Roi de Thrace, soit qu'il crut devoir se comparer aux Athéniens, il leur écrivit qu'il les déclareroit Citoyens de Thrace. Cependant ce Prince parut peu s'embarrasser de conserver leur bienveillance, car il s'empara de quelques villes de leur dépendance, & de leur allié devint leur ennemi déclaré. Iphicrate son gendre aima mieux prendre le parti de son beau-pere, que celui d'une ville qui l'avoit comblé d'honneurs; il marcha contre les Athéniens, & délivra Cotys du danger où il se trouvoit. Le Roi Thrace délivré de la fureur que les Athéniens lui avoient causée, ne chercha pas à justifier son gendre qui resta chargé de l'indignation de ses Concitoyens. Cotys, malgré la paix qu'il avoit faite avec les Athéniens, recommença bientôt les hostilités, & leur enleva une partie des Places qu'ils possédoient dans la Chersonnese. Iphicrate ayant refusé alors de servir le Roi, fut si maltraité de ce Prince, qu'il se vit contraint de se retirer dans une ville de Thrace. Cotys s'abandonna ensuite à son naturel cruel & emporté, & se livra à la débauche avec une fureur qui lui fit entièrement perdre (1) la raison. Il exerça de si grandes cruautés sur ses plus fideles sujets, qu'enfin Python & Héraclide l'assassinèrent vers l'année 356. avant J. C. Les Athéniens déclarèrent Citoyens d'Athènes les meurtriers de Cotys, & firent beaucoup d'éloges de leur courage.

Chersoblepte, fils de Cotys, étoit encore trop jeune pour regner par lui-même, lorsque son pere fut tué. Cette raison servit de prétexte à Charideme, & comme il avoit déjà le commandement des troupes, il n'eut pas de peine à s'attribuer la souveraine autorité sous le nom du jeune Prince.

---

ROIS  
DE THRACE.

---

COTYS II. Roi  
des villes mari-  
times de la Thra-  
ce.

---

380.

---

CHERSONNESE,  
TE, Roi des vil-  
les maritimes de  
la Thrace.

---

356.

(1) Ce Prince s'étant imaginé qu'il étoit digne d'épouser Minerve, ordonna un superbe repas, & fit préparer un appartement magnifique pour recevoir la mariée. Pendant qu'il buvoit abondamment, il envoya un de ses Gardes pour savoir si la Déesse étoit arrivée dans l'appartement qui lui étoit destiné. Le Garde ayant dit qu'il n'avoit vu

personne, le Roi le fit tuer sur le champ. Un second eut le même sort. Enfin le troisième évita la mort, en disant que la Déesse attendoit le Roi depuis long-temps. Cette réponse satisfit Cotys, à qui l'ivresse ôta sans doute les moyens d'aller trouver sa nouvelle épouse.

---

**ROIS  
DE THRACE.**

Les Thraces mécontents du gouvernement de Charideme se révolterent, & choisirent pour Chefs Bérifadès & Amadocus. Ces deux hommes secourus par les Athéniens qui étoient irrités contre Charideme, firent en peu de temps de si grands progrès que Cherfoblepte, pour prévenir de plus grands malheurs, fut obligé de signer un traité, par lequel il consentoit à partager ses Etats avec Bérifadès & Amadocus. Il livra aussi la Chersonnese aux Athéniens, à condition qu'ils fortiroient aussitôt de la Thrace, & qu'ils donneroient le titre de Citoyen d'Athènes à Charideme. Lorsque le Roi eut obtenu ce qu'il demandoit, il refusa par le conseil de son Ministre, de remplir les conditions du traité, & la guerre recommença. Elle fut moins favorable aux Athéniens que la précédente, parce qu'ils avoient à se défendre contre Philippe de Macédoine. Cherfoblepte profita avantageusement de la circonstance, & resta enfin seul maître des villes maritimes de la Thrace. Ce Prince n'eut pas autant de bonheur dans les guerres qu'il eut à soutenir contre Philippe. Il fut battu plusieurs fois, & n'obtint la paix qu'en s'engageant à payer au Roi de Macédoine la dixième partie de ses revenus. Cependant les Athéniens qui voyoient avec peine les conquêtes de Philippe dans la Thrace, le prièrent d'affranchir Cherfoblepte du tribut qu'il lui avoit imposé. Le Roi de Macédoine eut peu d'égard aux sollicitations des Athéniens, & les Princes Thraces restèrent soumis & tributaires, pendant le regne de Philippe, & sous celui d'Alexandre le Grand.

**SEUTHÈS III.**  
Roi des Odry-  
ses, environ l'an  
325.

Seuthès, troisième du nom, succéda à Terès II. & paya aussi un tribut à Alexandre, qui, après avoir fixé les limites de la Thrace, & y avoir placé un Lieutenant, partit pour la Perse. A la mort de ce Prince, la Thrace qui fut regardée comme une Province de la Macédoine, échut à Lyfimaque, & ce dernier en prenant le titre de Roi voulut aussi être reconnu Souverain de la Thrace. Seuthès n'avoit pas attendu ce moment pour se révolter, il marcha à la rencontre de Lyfimaque, & lui livra bataille. Cette action ne décida rien encore, mais par la suite Seuthès fut contraint d'abandonner la Thrace, & de chercher un asyle auprès d'Antigone qui étoit en guerre avec Lyfimaque.

**LYSIMAQUE,**  
Roi de Thrace.

Les victoires que Lyfimaque avoit remportées sur Seuthès, le tendirent maître d'une grande partie de la Thrace. Quelques villes refusèrent de se soumettre, & Lyfimaque fut obligé de les y contraindre par la force des armes. Le nouveau Roi des Thraces eut une cruelle guerre à soutenir contre Antigone, & il auroit succombé sans les secours que les Rois d'Egypte & de Syrie lui amenèrent. Antigone fut tué, comme on l'a déjà vu ci-devant, & ses Etats furent partagés entre les Rois vainqueurs. Quelque temps après, Cassandre, Roi de Macédoine, mourut, & Lyfimaque espiroit profiter des troubles qui suivirent la mort de ce Prince, pour s'emparer de ses Etats, lorsqu'il fut contraint de marcher contre Dromichete, Roi d'un canton de la Thrace, ou plutôt du pays des Getes. Suivant Diodore, Lyfimaque avoit commencé les hostilités; cependant il fut traité avec bonté par Dromichete, dont il devint prisonnier. Le Roi des Getes, loin de se prévaloir de sa victoire, consentit à épouser une fille de Lyfimaque, & remit ce Prince en liberté sur la simple promesse qu'il ne feroit plus aucune entreprise contre lui. Le Roi des Thraces fut à peine de retour dans ses Etats, qu'il maria ses enfants avec



avec ceux du Roi d'Egypte, & épousa lui-même Arsinoé, sœur de Ptolémée Philadelphie. Comme j'ai déjà rapporté les suites malheureuses de ce mariage, je ne les répéterai pas ici. On a vu que les injustices d'Arsinoé furent cause de la guerre que le Roi de Syrie fit à Lyfimaque, qui fut tué dans une bataille. Le corps de ce Monarque resta quelques jours sans sépulture, & il fut enfin enterré près de Lyfimachie, ville qu'il avoit fondée, & qui venoit d'être détruite par un tremblement de terre.

Selencus, vainqueur de Lyfimaque, ne lui survécut que sept mois, & Ptolémée Céraunus, qui avoit assassiné le Roi de Syrie, devint maître de la Macédoine & de la Thrace. Il ne jouit pas long-temps du fruit de ses forfaits, car les Gaulois, sous la conduite de Brennus, firent des incursions en différentes Provinces d'Europe & d'Asie, le dépouillèrent de ses Etats, & lui ôtèrent même la vie. Depuis cet événement les diverses contrées de la Thrace furent envahies successivement par Belgius, Léonarius, Lutarius & Commontorius, Chefs de quelques Corps de Gaulois. Les Thraces, voisins de la Macédoine, furent délivrés des Gaulois, que Brennus avoit laissés dans cette Province par Antigone Gonatas qui les tailla en pièces, & les força à ne plus reparoître. Commontorius fut le seul qui se soutint dans la partie de la Thrace, située aux environs du Mont Hémus, & prit le titre de Roi.

Cavarus, un des successeurs de Commontorius, se fit beaucoup estimer de ses voisins. Il apaisa les différends qui s'étoient élevés entre Prusias, Roi de Bithynie, les Byzantins & les Rhodiens, & favorisa particulièrement les Byzantins. La navigation du Pont devint libre & assurée par les soins de ce Prince, qui avoit toutes les qualités nécessaires pour faire un grand Roi. Des flatteurs qu'il avoit à sa Cour lui changèrent malheureusement le caractère, & les Thraces ses sujets, indignés de sa conduite, le chassèrent du trône. Cavarus fut le dernier Roi des Gaulois qui regna sur la Nation Thrace.

Les villes maritimes de ce pays, soumises aux Rois de Macédoine, de Syrie & d'Egypte, suivant la supériorité que ces Princes avoient les uns sur les autres, tenterent souvent de secouer le joug. Philippe, pere de Persée, les rangea à leur devoir, & se rendit maître d'Amadocus, Chef de rebelles.

Les Odryses, dont le Royaume étoit moins exposé que les autres parties de la Thrace, aux efforts des Princes voisins, rétablirent avec plus de facilité l'ancienne forme de leur gouvernement. Lorsqu'ils eurent détrôné Cavarus, ils mirent la couronne sur la tête de Seuthès, quatrième du nom & du sang de leurs Rois. L'Histoire fait peu mention des actions de ce Prince, & Tite-Live est en quelque sorte le seul qui nous apprenne que Seuthès étoit Roi des Odryses.

Ce Prince avoit un fils nommé Cotys qui lui succéda. Le voisinage des Etats du Roi de Thrace avec ceux de Persée, engagea le premier à aller au secours du Roi de Macédoine. Cotys contribua beaucoup à la victoire que les Macédoniens remportèrent sur les Romains, & Persée auroit peut-être poussé plus loin ses avantages, si des troubles qui s'éleverent dans la Thrace, n'eussent forcé le Roi à retourner dans ses Etats. Il laissa en Macédoine un de ses fils nommé Bétis, & réablit sans doute la tranquillité dans son Royaume, car lorsque Persée fut entièrement défait, il songea à

ROIS  
DE THRACE.

se retirer auprès de Cotys. Les mesures que prit le Roi de Macédoine n'eurent aucun succès; il tomba au pouvoir des Romains, & orna le triomphe de Paul Emile. Bétis se trouva du nombre des captifs, mais les Romains contents de la conquête de la Macédoine, rendirent ce Prince à son pere sans exiger de rançon. Depuis cet événement arrivé dans l'année 167. avant J. C. il n'est plus parlé de Cotys. Il n'y a pas d'apparence que Bétis ait monté sur le trône à la mort de son pere, du moins le silence des Auteurs le fait-il présumer.

DISCOURS ou  
DISCOURS, ou  
VUE L'ARTISTE.

Diégulis ou Diégylis fut Roi de Thrace après Cotys. Les anciens Auteurs ne disent pas positivement qu'il regna sur les Odryses, mais ils lui donnent pour sujets les Thraces connus sous le nom de *Canes* ou *Canes*, & comme le pays de ces derniers faisoit anciennement partie du Royaume des Odryses, on est autorisé à croire Diégulis Roi de cette contrée de la Thrace. Ce Prince dont les cruautés font horreur à lire, épousa la fille de Prusias (1), Roi de Bithynie, & eut une grande guerre à soutenir contre Attalus, Roi de Pergame, qui la faisoit en même temps à Prusias. Celui-ci fut tué dans un combat, & Diégulis abandonné des siens resta prisonnier.

ZIBELMIUS.

Soit que Diégulis eût trouvé moyen de rentrer en possession de ses Etats, soit que son fils Zibelmus eût rassemblé assez de forces pour se rendre maître du Royaume, on voit dans Diodore de Sicile, qu'il succéda à son pere. La barbarie avec laquelle il traita ses sujets, & les affreux supplices qu'il fit souffrir à ceux qui lui avoient résisté, lassèrent la patience des Thraces. Ils se révoltèrent, & ayant arrêté Zibelmus, ils le firent mourir dans les tourments. Après la mort de ce Prince, il s'éleva des troubles dans la Thrace qui occasionnerent un nouveau partage de ce pays. Les Besses soumis auparavant aux Rois des Odryses, seconcrerent le joug & se choisirent des Chefs, sous lesquels ils firent des incursions dans les Provinces voisines. Le silence de quelques Historiens, & la perte des ouvrages de plusieurs anciens Auteurs laissent, dans la suite des Rois Thraces, un vuide jusqu'à Sothime, qui regna vers l'an 93. avant J. C.

SOOTHIME.

Ce Prince, suivant les conjectures de M. Cary, appuyées sur différents passages, fut Roi des Thraces Besses, & eut une cruelle guerre avec les Romains, qui étoient soutenus des Thraces Denételes, Nation de l'ancien Royaume des Odryses. Les Besses furent battus plusieurs fois, & enfin au bout de quelques années Lucullus Varton remporta sur eux une victoire signalée. Eutrope remarque que ce Romain fut le premier qui triompha des Besses.

SADALÈS.

81.

Après Sothime on trouve Sadalès au nombre des Rois Thraces. Il paroît néanmoins qu'il ne fut pas successeur immédiat de Sothime; car ce dernier étoit ennemi des Romains, & Cotys leur étoit attaché sincèrement. Cette remarque fait croire à M. Cary, que Sadalès fut Roi des Thraces Odryses & non des Besses, parce que ceux-ci furent toujours en guerre avec les Romains depuis la mort de Zibelmus jusqu'à ce qu'ils furent soumis aux Odryses.

(1) M. Sevin, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, dans ses Dissertations sur les Rois de Pergame, prétend que Prusias épousa la fille de Diégulis, & que ce dernier ne fit la guerre à Attalus qu'après la mort du Roi de Bithynie, dont il vouloit tirer vengeance.

Cotys III. vraisemblablement fils & successeur de Sadalès, cultiva avec soin l'amitié des Romains. Il voyoit avec peine que les Besses sous la conduite d'un Chef particulier nommé Rabocente, refusoient de le reconnoître pour Souverain. Déterminé à réunir leur pays à celui des Odryses, comme il l'avoit déjà été, Cotys trouva moyen de gagner Pison qui étoit alors en Macédoine, & obtint ce qu'il demandoit. La mort de Rabocente assura au Roi des Odryses la possession du pays des Besses, & ce Prince devint par ce moyen le plus puissant de la Thrace. Le reste de la Nation fut divisé en plusieurs peuples, qui se donnoient quelquefois des Chefs, & subsistoient des courses qu'ils faisoient sur les terres de leurs voisins. Plusieurs servirent différens Princes en qualité de troupes auxiliaires, & on en voit souvent paroître dans les armées des Rois de Pont & d'autres Monarques. Cotys servit utilement Pompée dans la guerre civile de Rome. Il lui fournit d'abord une somme d'argent, & lui envoya ensuite cinq cents hommes commandés par son fils Sadalès. On ignore l'époque précise de la mort de Cotys, on sçait seulement que Sadalès regna après lui.

---

ROIS  
DE THRACE.  
COTYS III.

---

57.

La valeur de ce jeune Monarque & celle des soldats ne purent empêcher l'entière défaite de Pompée devant Pharsale. Sadalès craignoit d'éprouver les effets du ressentiment de César, mais ce Romain lui pardonna facilement, & donna même des louanges au zèle qu'il avoit montré pour les intérêts de Pompée. Le Roi Thrace gouverna son Royaume encore quelques années, & ne se voyant point d'enfants, il légua ses Etats au peuple Romain. Brutus, qui étoit alors en Macédoine à la tête d'une puissante armée, s'empara du Royaume de Sadalès, & punit les Besses qui avoient voulu s'opposer à cette entreprise. Les peuples qui habitoient les différentes contrées de la Thrace menerent des troupes, les uns à Brutus, & les autres à Auguste & à Antoine. Ils se déclarerent tous du parti d'Antoine un peu avant la bataille dans laquelle Brutus perdit la vie, & lorsqu'Antoine fut défait à la journée d'Actium, Auguste dépouilla de leurs Etats les Rois Thraces, que son rival avoit établis. Les changements qu'Auguste fit dans la Thrace occasionnerent des troubles, que Crassus fut chargé d'appaîser. Il soumit une grande partie de ces peuples, & réunir au pays des Odryses quelques terres consacrées à Bacchus, qui avoient auparavant appartenu aux Besses.

SADALÈS II.

On voit dans un passage de Dion que Cotys IV. fut fait Roi des Odryses par Auguste. Ce Prince vécut peu de temps depuis son avènement à la couronne, & mourut laissant deux fils en bas âge, sçavoir, Rhescuporis, & un Prince dont on ignore le nom.

COTYS IV.

Rhémétalcès, frere du feu Roi, fut chargé de la tutelle de ses neveux, & prit les rênes du gouvernement. Les Besses se révolterent pendant son administration, & ils étoient à peine soumis que Vologèse Thrace Bessé, & Prêtre de Bacchus, excita de nouveaux troubles. Rhémétalcès marcha contre les rebelles, qui furent victorieux. Vologèse tua Rhescuporis un des jeunes Princes, fils de Cotys, & poursuivit Rhémétalcès qui avoit pris la fuite vers la Chersonnese. Pison, alors dans la Pamphylie, reçut ordre de punir Vologèse, & ayant fait rentrer les Besses dans le devoir, Rhémétalcès fut rappelé, & prit le titre de Roi. Son autre neveu, dont le

RHÉMETALCÈS I.



ROIS  
DE THRACE.

nom ne nous est pas connu, étoit sans doute mort, car Rhémétalcès monta sur le thône sans aucune opposition. Ce Prince aidé de son frere Rhescuporis, rendit de grands services aux Romains dans les guerres de Pannonie & de Dalmatie. A la mort du Roi de Thrace arrivée la septieme année de J. C. Auguste divisa le Royaume entre Rhescuporis & Cotys, le premier frere, & le second fils de Rhémétalcès.

COTYS V. &  
RHOEN FORIS.  
An de J. C. 7.

Ces deux Princes regnerent en même temps sur la Thrace. Cotys, dont les Historiens font de grands éloges, est nommé Roi des Sapéens par Strabon. Il eut en partage les lieux cultivés & fertiles, & les villes voisines de la Grece. Rhescuporis, dont le caractère dur & féroce sembloit faire un contraste avec celui de son neveu, eut les campagnes arides, ou désertes de la Thrace, & les lieux voisins des peuples disposés à la révolte. L'union qui regna d'abord entre les deux Rois fut rompue par Rhescuporis. Il fit des incurursions sur les terres de son neveu, & le menaga de lui déclarer la guerre. Il n'osa néanmoins agir à force ouverte pendant la vie d'Auguste, mais aussitôt après la mort de cet Empereur, il porta le ravage dans les Etats de Cotys, & la guerre s'alluma entre eux. Tibere, successeur d'Auguste, voulant rétablir la paix dans la Thrace, écrivit aux deux Rois qu'il leur défendoit d'avoir recours aux armes pour décider leur querelle. Cotys obéit de bonne foi, & congédia les troupes qu'il avoit assemblées. Rhescuporis feignit d'en faire autant, & proposa une entrevue à Cotys, afin de finir leurs démêlés. Cotys se rendit avec confiance dans l'endroit dont on étoit convenu, & fit un traité avec son oncle, qui termina la conférence par un festin. Au milieu du repas Cotys fut chargé de chaînes; Rhescuporis s'empara de tout le Royaume, & écrivit à Tibere pour tâcher de se justifier du traitement qu'il avoit fait à son neveu. L'Empereur répondit au Roi des Thraces: *Qu'il n'avoit rien à craindre s'il n'étoit pas coupable; que le Sénat ne décideroit pas sur cette affaire sans en avoir pris connoissance; qu'il falloit remettre Cotys aux Romains, & se rendre à Rome pour y déduire ses raisons.* La lettre de Tibere effraya Rhescuporis, qui acheva le crime qu'il avoit commencé en faisant tuer Cotys, & en publiant que ce Prince s'étoit donné la mort. Tibere dissimula quelque temps, & envoya Flaccus dans la Thrace pour se rendre maître du Roi. Flaccus s'acquitta habilement de sa commission, & retourna à Rome avec Rhescuporis. La femme de Cotys étoit déjà arrivée dans cette ville, & avoit prévenu le Sénat contre le Roi de Thrace. Ce Prince ne pouvant se laver des crimes dont il étoit accusé, fut condamné à une prison perpétuelle. On le fit partir en conséquence pour Alexandrie, où ayant voulu exciter quelques soulèvements, il fut mis à mort.

RHÉMETALCÈS  
II. & les fils de  
COTYS V.

12.

38.

La Thrace fut alors gouverné par Rhémétalcès II. fils de Rhescuporis, & les fils de Cotys V. qui eurent pour tuteur Treb. Rufus. Il y eut dans le Royaume plusieurs mouvemens pendant la minorité des Princes, mais ils furent apaisés, & Caligula, en reconnaissance des services que Rhémétalcès avoit rendus aux Romains dans le temps des troubles de la Thrace, l'établit seul Roi de ce pays. Il donna la petite Arménie au fils de Cotys, & les choses subsistèrent en cet état jusqu'à la mort de Rhémétalcès, qui fut tué par sa propre femme vers l'an 47. de J. C. Les Thraces indignés de cette action, se révolterent de tous côtés. L'Empereur Claude entreprit

de les soumettre, en vint à bout, & réduisit leur Royaume en Province Romaine. Quelques-uns prétendent que la réduction de la Thrace en Province de l'Empire Romain se fit sous le regne de Vespasien ; mais le passage de Suétone, sur lequel ce sentiment est appuyé, paroît fautif à quelques Scavants. On lit seulement dans plusieurs Auteurs que Vespasien fit de nouveaux changements & de nouvelles divisions dans la Thrace.

ROIS  
DE THRACE.

*Fin de l'histoire de Thrace.*

## CHAPITRE X.

### ROYAUME DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

ON connoît deux Contrées sur les frontieres de l'Europe & de l'Asie, qui portent l'une & l'autre le nom de Bosphore. L'une qu'on appelloit Bosphore de Thrace, est ce qu'on nomme aujourd'hui le détroit de Constantinople ; & l'autre distinguée par la dénomination de Bosphore Cimmérien, est maintenant le canal appellé le *détroit de Caffa*. Sur les rives de ce canal qui divisoit le Royaume en deux parties situées l'une en Europe & l'autre en Asie, se trouvoient bâties Panticapée, capitale de la première Contrée, & Cimméris placée dans la seconde. Cette ville, la plus ancienne du pays, donna sans doute le nom de Cimmérien à tout le détroit, ainsi qu'aux habitants établis sur ses bords. Cimméris, selon toutes les apparences, fut dans la suite remplacée par Phanagore, qui devint la Métropole de la partie du Bosphore qui tenoit à l'Asie.

Le Bosphore de Thrace passa successivement de la domination des anciens Rois de Perse à celle des Républiques d'Athènes & de Lacédémone. Philippe, Roi de Macédoine, s'en empara, & le transmit à ses successeurs. Ce pays échut en partage à Lyfimaque un des Capitaines d'Alexandre, & fit partie du Royaume des Thraces, dont Lyfimaque obtint la couronne. Depuis ce temps le Bosphore de Thrace fut toujours soumis aux différens Rois de cette Contrée, & on ne voit pas qu'il ait jamais eu de Souverains particuliers.

Les habitants du Bosphore Cimmérien furent gouvernés par leurs propres Rois, & leur Royaume subsista pendant plusieurs siècles. Avant qu'ils eussent une forme de gouvernement monarchique, & vers l'année 640. avant J. C. ils furent chassés de leur pays par les Scythes, lorsque ces derniers firent une invasion en Asie. Les Cimmériens étant échappés à la poursuite des Scythes, s'emparèrent de Sardes qu'ils gardèrent quelque temps. Ils furent enfin obligés d'abandonner cette ville, & passèrent en Cilicie, où le Chef qui les conduisoit périt. Ils retournerent alors dans leur pays, & reprirent le Bosphore sur les Scythes, ou bien, suivant les conjectures de M. Cary, ils obtinrent la permission de s'y établir en payant aux Scythes un tribut. Quoi qu'il en soit, on voit que cent cinquante ans après le retour

## 134 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

BOSPHORE  
CIMMÉ-  
RIEN.

SPARTACUS II.  
Roi du Bospho-  
re.

439.  
Av. J. C.

SÉLÉUCUS.

432.

SPARTACUS II.  
428. environ.

SATYRUS.  
406. environ.

LEUCON.

322.

de ces peuples dans le Bosphore, ils eurent des Souverains que Diodore appelle *Archæanactides*. La Dynastie de ces Princes ne dura que quarante-deux ans, si l'on en croit le rapport de Diodore de Sicile.

Spartacus, qui succéda aux Archæanactides, fut le Chef de la seconde Dynastie des Princes du Bosphore Cimmérien. Il regna l'espace de sept ans, & laissa le trône à Séleucus vraisemblablement son fils.

Séleucus, à qui Diodore ne donne que quatre ans de règne, ne fit sans doute aucune action digne d'être rapportée, puisque le même Historien garde le silence à ce sujet. Il ne dit pas non plus quel fut le successeur de Séleucus; il se contente d'indiquer un Roi de cette Contrée nommé Satyrus, qui mourut après un règne de quatorze ans. La date marquée par Diodore de Sicile à la mort de Satyrus, laisseroit un intervalle de vingt-deux ans entre ce dernier & Séleucus. Plusieurs Sçavants ont pensé que ce vuide pouvoit être rempli par un interregne, ou par une succession de Rois anonymes; mais M. de Boze (1), cité par M. Cary, est d'un sentiment contraire, & voici de quelle manière cet Académicien s'explique en cette occasion: « Je donne, dit-il, pour successeur à Séleucus, Roi du Bosphore » Cimmérien, un Spartacus II. pere du Satyrus, que nomme Diodore, & » je me fonde sur le texte même de l'Auteur, dont il faut à cet égard plus » étudier l'esprit que la lettre. Diodore loin de se proposer de donner » l'histoire ou la suite de ces anciens Rois, ne rapporte de temps à autre » quelques époques de leur règne que comme des points d'appui, & des » synchronismes propres à éclaircir son objet principal. Examinons sur ce » pied-là l'induction qu'on doit naturellement tirer des termes de Dio- » dore. Après avoir parlé des révolutions de la Macédoine sous Amyntas, » pere de Philippe, il dit que, *dans le temps même mourut, au bout de qua- » torze ans de règne, Satyrus, Roi du Bosphore, fils de Spartacus, & pere » de Leucon son successeur.* Je suis persuadé, continue M. de Boze, que » l'Auteur a voulu dire simplement que Satyrus avoit succédé à son pere » Spartacus, comme il fut remplacé par son fils Leucon. Un interregne, » ou un nombre de Rois anonymes, tels qu'on les suppose, auroit certain- » nement demandé un autre tour, & des expressions toutes différentes. » D'ailleurs les vingt-deux années dont il s'agit ne sont que la durée d'un » règne ordinaire. »

Satyrus fut ami des Athéniens, à ce qu'on peut inférer de divers passages d'Isocrate. Suivant le même Ecrivain, le Royaume du Bosphore étoit alors composé de plusieurs Provinces, dont il y en avoit d'une grande étendue. Strabon compte Satyrus parmi les Rois qui ont régné avec le plus d'éclat dans le Bosphore. Ce Prince mourut devant Théodosie qu'il assiégeoit, & il chargea en mourant Leucon son fils & son successeur, de continuer le siège.

Le nouveau Roi se rendit maître de Théodosie dès l'année suivante, & ne fut pas moins illustre que son pere. Il gagna par des présents magnifiques l'amitié des Athéniens, qui en reconnaissance lui accorderent le droit

(1) J'ai cru devoir rapporter mot à mot la discussion de M. de Boze à ce sujet, parce que j'aurois craint d'y répandre de l'obscurité en n'en donnant que le précis. Voyez les Mem. de l'Acad. des Bel. Let. Vol. VI. page 555.



BOSPHORE  
CIMMERIEN.

de Bourgeoisie chez eux. Ce Prince eut de grandes guerres à soutenir contre les habitants d'Héraclée, & les termina avantageusement. Polyænus prétend que Leucon fut le premier qui, pour inspirer plus de courage à ses soldats, & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir, imagina de placer derrière eux un Corps de troupes étrangères, avec ordre de les charger s'ils venoient à reculer. Il ne montrait pas moins de prudence & d'adresse pour éviter les dangers dont il se trouvoit menacé. Ayant été informé qu'une partie des Citoyens & quelques-uns même de ses meilleurs amis, avoient tramé un complot contre sa personne, il emprunta, sous différents prétextes, de grandes sommes d'argent à tous les Négociants de son Royaume. Aussitôt qu'il eut une partie de leurs biens entre les mains, il leur déclara le péril qu'ils couroient, & leur fit entendre que leur argent seroit perdu, s'ils ne prenoient soin eux-mêmes de découvrir les Conjurés. Ce stratagème réussit; les Négociants, dans la crainte de perdre ce qu'ils avoient prêté au Roi, prirent les armes, & après avoir pourvu à la sûreté du palais, ils allèrent attaquer les rebelles & les exterminèrent tous. Leucon fut sans contredit un Prince célèbre, puisqu'on voit dans l'Histoire que ses successeurs furent honorés du surnom de Leuconiens. Il mourut dans la quarante-unième année de son regne, & laissa plusieurs fils.

Spartacus l'aîné des fils de Leucon, lui succéda, & regna cinq ans. On ignore si ce Prince fit quelque exploit qui mérite qu'on en fasse mention, on sçait seulement que Périfade son frere monta sur le trône après lui.

Ce Prince, qu'on croiroit seul héritier des Etats de Spartacus, si l'on s'en rapportoit au récit de Diodore, paroît, suivant d'autres Ecrivains, avoir été obligé de partager son Royaume avec ses freres Satyrus & Gorgippus. On ne sçait si ces derniers eurent une autorité aussi absolue que celle de Périfade, & on ne peut déterminer avec certitude dans quelle partie du Bosphore ils regnoient. Polyænus représente Satyrus comme Souverain de cette contrée du Bosphore qui confinoit au Méotis, & il prétend que ce Prince succomba dans une guerre que la Reine Tigratao lui avoit déclarée, pour se venger d'une insulte qu'il lui avoit faite. On ne voit pas que la postérité de Satyrus & de Gorgippus ait régné après eux, ce qui feroit présumer que Périfade leur céda quelques terres, moins en souveraineté, qu'en appanage. On a peu de lumières sur les actions qui illustrèrent ce Prince, dont Strabon fait beaucoup d'éloges. Suivant cet Ecrivain, Périfade fut mis au rang des Dieux à sa mort. Il avoit régné trente-huit ans, & laissa trois fils, sçavoir, Satyrus, Eumelus & Prytannis.

Les trois Princes, peu d'accord touchant la succession du feu Roi, se firent une guerre, qui ne fut terminée que par la mort de deux d'entre eux. Périfade avoit destiné sa couronne à Satyrus l'aîné de ses enfants. Eumelus avoit trop d'ambition pour souffrir que son frere occupât seul le trône, il prit des mesures contre cette destination, & au moyen des alliances qu'il avoit faites avec les Nations voisines du Bosphore, il se trouva en état de disputer la couronne à Satyrus. Celui-ci voulant prévenir les desseins d'Eumelus, qui s'avançoit à grandes journées avec un Roi de Thrace de ses alliés, marcha à sa rencontre. La bataille fut livrée au moment que les deux armées se rencontrèrent, & Satyrus remporta la victoire. Eumelus &

SPARTACUS III.

350.

PERISADE.

345.

SATYRUS III.  
EUMELUS.  
PRYTANNIS.

307.

BOSPHORE  
CIMME-  
RIEN.

le Roi de Thrace se sauverent dans une Place forte, que le vainqueur assiégea aussitôt. Il étoit prêt à se rendre maître de la ville, lorsqu'il fut blessé au bras, & emporté dans son camp, où il mourut la nuit suivante, n'ayant survécu que neuf mois à son pere. Le corps de ce Prince fut transféré à Panticapée, & Prytannis son frere qui commandoit dans cette ville, lui fit faire de magnifiques obsèques. Après avoir rendu les derniers devoirs au feu Roi, Prytannis se hâta d'aller rassurer l'armée, que la mort de son Chef sembloit avoir vaincue. Cependant Eumelus avoit mis le temps à profit pour implorer de nouveaux secours de ses alliés, & comme ils n'étoient pas encore arrivés au moment que Prytannis parut, il chercha à l'amuser par des propositions de partage. Ce Prince, qui croyoit son frere incapable de vouloir le tromper, aida lui-même à sa propre perte, en laissant trainer en longueur toutes les négociations. Dès qu'Eumelus eut reçu les renforts qu'on lui envoyoit, il attaqua Prytannis, qui fut obligé de se sauver dans l'Isthme voisin du Palus Méotide. Il y fut bientôt réduit aux dernières extrémités, & se voyant privé de toute ressource, il consentit à capituler, & renonça à toutes ses prétentions. Délivré du péril qui l'avoit menacé, Prytannis sentit toute l'injustice du traité qu'il venoit de signer, & il se remit en campagne pour en tirer raison. Il fut vaincu une seconde fois, & perdit la vie dans un combat.

Eumelus devenu maître absolu du Bosphore s'en assura la tranquille possession, en faisant donner la mort à tous ceux qui étoient en quelque liaison d'amitié ou de parenté avec Prytannis & Satyrus. Le fils de Prytannis nommé Périfade, échappa seul au massacre. Il se retira auprès d'Agar, Roi des Scythes, & on ne sçait plus ce qu'il devint. Eumelus, pour faire oublier les violences qu'il avoit employées pour parvenir au trône, rendit aux habitants de Panticapée leurs anciens privilèges, que ses prédécesseurs avoient abolis. Il supprima aussi une partie des impôts dont ses sujets étoient surchargés, & suivant toutes les apparences, les Cimmériens jouissoient d'un sort heureux, lorsqu'un accident fit perdre la vie à leur Roi. Ce Prince en chemin pour faire un sacrifice, étoit sur un char attelé de chevaux foudroyeux. Ces animaux s'emportèrent tout-à-coup, & celui qui les conduisoit s'étant écrié qu'il ne pouvoit plus en être le maître, Eumelus craignit qu'ils ne se jettassent dans quelque précipice. Pour prévenir cet accident, Eumelus voulut sauter hors de son char, mais il s'embarrassa dans un des bouts du pavillon qui le couvroit, il tomba sous une des roues, & finit ainsi sa vie après un regne de cinq ans & quelques mois.

SPARTACUS IV.  
Environ 301.

Spartacus, quatrième du nom, succéda à son pere Eumelus. On ignore ce qui se passa sous le regne de ce Prince, qui mourut vers la deux cent quatre-vingt-neuvième année avant J. C. Depuis Spartacus IV. on ne trouve plus rien dans les Historiens sur les Rois du Bosphore Cimmérien jusqu'à Périfade. Ainsi il y a un intervalle de plus de 70 ans dans la seconde Dynastie, & on ne peut espérer le remplir, à moins qu'on ne trouve quelque part les livres de Diodore de Sicile qui nous manquent. Périfade ne pouvant résister aux Scythes, qui vouloient exiger un tribut plus considérable que celui auquel ses prédécesseurs s'étoient soumis, appella à son secours Mithridate le Grand, & lui céda le Bosphore.

Mithridate

Mithridate Eupator fut le Chef de la troisième Dynastie du Bosphore, dont il devint Roi par la cession de Périssade, vers l'an 115. avant J. C. On a vu plus haut l'histoire de ce Prince dans celle du Royaume de Pont, ainsi je ne ferai mention ici que de ce qui peut avoir rapport au Bosphore. Cet Empire fut gouverné par les Lieutenants de Mithridate jusqu'après la seconde guerre qu'il eut avec les Romains. Alors les peuples de ce Royaume se révoltèrent, mais ils furent bientôt forcés de se soumettre de nouveau, & Mithridate, qui avoit marché contre eux en personne, leur donna pour Roi son fils Macharès vers l'an 79. avant J. C.

Macharès regna dans le Bosphore l'espace de quatorze ans, au bout desquels ayant fait un traité de paix avec Lucullus Général Romain, il excita le courroux de son pere, qui le menaça de l'en punir sévèrement. Macharès envoya inutilement des Ambassadeurs vers Mithridate, pour lui expliquer les raisons qui l'avoient porté à conclure ce traité; le Roi de Pont refusa d'entendre la justification de son fils, & marcha contre lui à la tête d'une puissante armée. Le Roi du Bosphore trop foible pour résister, & craignant de tomber entre les mains de Mithridate, dont il redoutoit la cruauté, se donna la mort vers l'an 65. avant J. C. Dion & Orose prétendent que son pere le fit mourir. On a vu que Mithridate vivement poursuivi par Pompée, se retrancha dans le Bosphore, où la trahison de son fils Pharnace l'obligea à se tuer lui-même, pour ne pas servir au triomphe de Pompée.

Pharnace en faisant savoir à Pompée la mort de son pere, & en lui envoyant le corps de ce Prince & plusieurs otages, le pria de lui donner le Royaume de Pont, ou celui du Bosphore. Pompée lui accorda le dernier, à l'exception de la ville de Phanagore qu'il rendit libre, parce qu'elle s'étoit révoltée la première contre Mithridate. Pendant la guerre civile qui s'alluma entre César & Pompée, Pharnace quitta le Bosphore, laissa Asandre pour y commander, & s'empara du Pont. César l'obligea bientôt après à retourner dans le Bosphore, où Asandre se révolta, & fit mourir Pharnace. Appien raconte différemment la mort de ce Prince, & prétend qu'il a régné quinze ans sur le Bosphore.

Asandre gouverna le Bosphore pendant trente-trois ou trente-quatre ans, soit en qualité d'Ethnarque, soit avec le titre de Roi. César pour le punir de son invasion, avoit d'abord envoyé contre lui Mithridate de Pergame, à qui il avoit donné le Bosphore, mais ce dernier fut battu. Asandre eut l'art de se soutenir, & Auguste lui accorda dans la suite le titre de Roi, au lieu de celui d'Ethnarque qu'il portoit auparavant. Suivant Lucien, ce Monarque se distingua par une valeur peu commune, & à l'âge même de quatre-vingt-dix ans, il combattoit à pied & à cheval avec beaucoup de force & d'agilité. Il se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize ans, parce que Scribonius avoit été envoyé dans le Bosphore par Auguste pour être à la tête des troupes.

Scribonius, à qui Auguste avoit accordé le commandement des troupes dans le Bosphore, s'empara du Royaume à la mort d'Asandre, quatorze ans avant J. C. Il se disoit descendu de Mithridate le Grand, & choisi par Auguste pour gouverner le Bosphore. Afin d'autoriser en quelque sorte son usurpation, il épousa Dynamis, veuve d'Asandre, qui avoit l'administration



BOSPHORE  
CUMME-  
AÏEN.

du Royaume. Cette Princesse étoit fille de Pharnace, & petite-fille de Mithridate le Grand. Toutes les précautions de Scribonius lui devinrent inutiles, ses sujets découvrirent bientôt ses suppositions, & le firent mourir.

Aussitôt que la nouvelle de l'usurpation de Scribonius fut parvenue en Syrie, Agrippa qui y commandoit les troupes Romaines, chargea Polémon, Roi d'une partie du Pont, d'aller contre Scribonius. Polémon partit sur le champ, mais l'usurpateur étoit mort, lorsqu'il arriva dans ce pays. Il trouva cependant beaucoup de résistance de la part des peuples qui craignoient de l'avoir pour Roi, & il les battit en différentes rencontres. Lorsqu'Agrippa se fut rendue à Sinope, les habitants du Bosphore mirent bas les armes, & consentirent à recevoir Polémon pour leur Souverain. Auguste confirma le choix d'Agrippa, & on peut placer l'avènement de Polémon au trône du Bosphore vers l'année 13. ou 12. avant J. C. Polémon épousa Dynamis, héritière légitime du Bosphore, & veuve d'Asandre & de Scribonius. Cette Princesse ne donna point d'enfants à Polémon, qui se maria dans la suite à Pythodoris, fille d'un homme fort riche. Il eut d'elle trois enfants, savoir, Polémon, Zénon & une fille, dont on ignore le nom, qui fut mariée à un Roi de Thrace. On ne sçait plus rien de Polémon. Strabon prétend qu'il périt dans une guerre qu'il fit à un peuple voisin de ses Etats; mais on n'a pas la date de sa mort.

Soit que Polémon, fils de Polémon I. fût trop jeune lorsque son père mourut, soit que la politique des Romains ne permit pas que Pythodoris, devenue Reine de Cappadoce par son mariage avec Archélaüs, regnât en même temps sur le Bosphore, ce dernier Royaume fut donné à Sauromate I. qui eut pour successeur Rhescuporis I. On ne sçait gueres que le nom de ces deux Princes, dont on connoît seulement les médailles.

Polémon II. succéda vraisemblablement à Rhescuporis, & reçut de Caligula les Etats du Bosphore vers l'an 38. de J. C. Dion, qui fait mention du couronnement de Polémon, ne dit point si Rhescuporis étoit mort, ou s'il y avoit eu quelque révolution dans le Bosphore. Quoi qu'il en soit, Polémon ne jouit pas long-temps de ce Royaume; car au bout de quatre ans Claude le donna à un Mithridate qui descendoit de Mithridate le Grand. Polémon reçut à la place du Bosphore, le Royaume de Pont & une partie de la Cilicie. Vingt-six ans après il céda le Pont, qui devint une Province Romaine, & ne garda que la seule partie de la Cilicie qu'on lui avoit accordée.

Mithridate, que l'Empereur Claude revêtit du Royaume du Bosphore, étoit issu de Mithridate le Grand, mais on ignore quel étoit son père. Ce Prince fit à ses voisins des guerres injustes qui le brouillèrent avec les Romains. Ceux-ci le priverent de ses Etats, & mirent à sa place Cotys son frère.

Le silence des Auteurs est cause qu'on ne peut découvrir si Cotys étoit frère utérin de Mithridate, ou s'il eut un même père & une même mère que ce Prince. Cotys monta sur le trône l'an 49. de J. C.

Rhescuporis II. connu seulement par une médaille, devint Roi du Bosphore l'an 83.

Sauromate II. paroît lui avoir succédé. On ne sçait des actions de ce

Prince que l'Ambassade qu'il envoya à Trajan, & dont Pline fait mention sans en circonftancier le détail ni les motifs.

Corys II. paroît enfuite, mais on ignore comment & en quel temps il parvint au Royaume de Bosphore.

BOSPHORE  
CIMMERIEN

Rhémétalcès qui occupa le trône après Corys II. y monta vers l'an 132. Les médailles & un paffage d'Arrien font préfumer qu'il y eut plusieurs troubles dans le Bosphore fous le regne de Rhémétalcès, & voici quelles font les conjectures de M. Cary. » Eupator, dit-il, qui fuccéda à Rhémétalcès avoit apparemment tenté de faire valoir fes droits, d'abord après la mort de Corys; ce qui occasionna des mouvemens qui paroiffent indiqués dans ces paroles d'Arrien à Adrien : *Afin que le Bosphore vous fût connu, fi vous aviez des arrangements à prendre fur les affaires du Royaume.* » Rhémétalcès fut placé fur le trône par Adrien, comme on le voit fur une de fes médailles; mais après la mort de cet Empereur, Eupator renouvela peut-être fes prétentions, & s'empara du Bosphore. Alors l'affaire fut portée devant Antonin, qui décida encore en faveur de Rhémétalcès. «

A la mort de ce Prince, Eupator reçut des mains d'Antonin la même couronne, dont cet Empereur l'avoit privé quelques années auparavant. On n'a aucune certitude fur les actions d'Eupator, & on ne fçait pas même fi Sauromate III. qu'on voit après lui fur le trône, lui fuccéda immédiatement.

La durée du regne de Sauromate III. n'eft pas plus connue que les événemens de fa vie.

Rhefcuporis III. monta enfuite fur le trône du Bosphore, à ce qu'on peut voir par les médailles de ce Prince. Les Hiftoriciens d'ailleurs gardent le fîlence à fon fujet.

Il en eft de même de Corys III.

Ininthimévus, fuccelfeur de ce dernier, n'eft pas mieux connu; il paroît feulement qu'il regna à peine une année. Comme on n'eft pas mieux inftruit fur la vie de ceux qui fuivirent Ininthimévus, je vais feulement en donner une lifte.

Rhefcuporis IV. fuccéda à Ininthimévus.

Teiranes monta enfuite fur le trône du Bosphore.

Thothorsès pofféda auffi la couronne, mais la date de fes médailles comparée à l'époque qui fe trouve fur celles de Teiranes, laiffe un intervalle de vingt ans.

Sauromate IV. fuccéda à Thothorsès. Ce Prince, qui étoit fils d'un Rhefcuporis que les Romains avoient fait prifonnier, crut devoir tirer vengeance de l'affront qu'on avoit fait à fon pere. En conféquence, il arma contre les Romains, foula les peuples qui étoient fous leur obéiffance, & s'avança jufques fur les bords du fleuve Halys. Dioclétien ne fut pas plutôt informé de la conduite du Roi du Bosphore qu'il réfolut de l'en punir, & envoya dans cette vue Conftance, pere de Conftantin le Grand. Conftance voyant qu'il ne pouvoit réuffir à force ouverte, employa d'autres moyens. Il engagea les Cherfonites, peuples fousmis aux Romains, d'entrer fur les terres de Sauromate, de s'en rendre maîtres, & de faire captives les familles

Bosphoriennes. Les Chefs des Cherfonites exécutèrent avec succès les desseins de Constance, & parmi les prisonniers qu'ils firent, ils emmenèrent les femmes de Sauromate. La douceur avec laquelle on les traita, & la promesse qu'on leur fit de leur rendre leur liberté, si elles pouvoient porter Sauromate à la paix, furent cause qu'elles envoyèrent presser vivement ce Prince de s'accommoder avec Constance. Sauromate, après avoir fait quelques difficultés, fit enfin la paix, & consentit à se retirer dans ses Etats. Dioclétien, en reconnaissance des services que les Cherfonites lui avoient rendus dans cette guerre, les affranchit du tribut qu'ils payoient aux Romains.

Quelques années après l'avènement de Constantin à l'Empire, Sauromate V. fils & successeur de Sauromate IV. & petit-fils de Rhescuporis, fit la guerre aux Cherfonites, pour venger la honteuse captivité de son ayeul. Les Cherfonites repoussèrent Sauromate, & l'obligèrent à faire serment qu'il ne franchiroit plus les limites qu'ils lui fixerent. Après ce traité la paix fut rétablie, & chacun retourna dans son pays.

Rhescuporis V. succéda à Sauromate, & on ne voit point qu'il ait cherché à rompre les engagements que son prédécesseur avoit pris avec les Cherfonites.

Constantin Porphyrogenete nous apprend que plusieurs années après le traité fait entre Sauromate V. & les Cherfonites, Sauromate VI. Roi du Bosphore, leur déclara la guerre, & prétendit rentrer en possession des terres dont il avoit, disoit-il, été dépouillé par violence. Pharnace, Chef des Cherfonites, assembla ses compatriotes, & leur proposa pour épargner la vie des soldats, de décider la querelle par un combat singulier qu'il s'offroit de présenter à Sauromate. Les Bosphoriens persuadés que leur Roi, qui étoit d'une taille avantageuse, vaincroit aisément Pharnace, acceptèrent le défi avec joye. Les deux combattants s'étant avancés l'un contre l'autre en présence des deux armées, Pharnace se plaça de façon que Sauromate tournoit le dos à ses ennemis. Au moment qu'ils commençoient à en venir aux mains, les Cherfonites, suivant le complot qu'ils avoient fait, poussèrent un grand cri. Sauromate inquiet de la cause de ce bruit, tourna la tête, & reçut aussitôt un coup mortel que lui porta Pharnace. Ce dernier coupa la tête au Roi du Bosphore, & par cette victoire les Cherfonites devinrent maîtres du Bosphore, & réduisirent les habitants de ce pays en captivité. Dans la suite néanmoins, ils laissèrent aux Bosphoriens quelques terres à cultiver.

Après cette révolution, il n'y eut plus de Rois du Bosphore. Asandre, Chef de ceux à qui on avoit permis de cultiver quelques terres, fit de vaines tentatives pour entrer en possession du Bosphore, & la conspiration fut découverte. Son fils porta la peine de sa révolte, & les Bosphoriens furent soumis aux Cherfonites.

*Fin de l'histoire du Bosphore Cimmérien.*



## CHAPITRE XI.

## ROYAUME D'ÉPIRE.

**L**A situation de l'ancienne Epire étoit entre la Thessalie & la mer Adriatique, & fait aujourd'hui partie de l'Albanie moderne. Son voisinage avec la Grece a surtout contribué à la rendre fameuse dans l'ancienne Histoire, & quoique le terrain de ce pays fût d'une très-petite étendue, on y comptoit cependant, suivant Théopompe, quatorze Nations Epirotes, dont les principales étoient les Molosses, les Chaoniens, les Thesprotes, les Ethiciens, les Athamanes, les Perrhebes, les Ambraciens, &c. Toutes ces Nations étoient séparément gouvernées par leurs Princes particuliers, mais elles tombèrent enfin sous la puissance des Molosses, qui conservèrent leur empire jusqu'à ce qu'ils furent obligés de fléchir sous le joug des Romains.

Je ne ferai point mention des premiers Rois des Molosses qui, à ce qu'on prétend, tiroient leur origine de Néoptoleme ou Pyrrhus, fils d'Achille. Je passerai tout d'un coup au regne d'Alexandre Molossus, temps où l'histoire de ce pays devient plus certaine & plus intéressante.

Néoptoleme II. pere d'Alexandre Molossus, étoit héritier présomptif du trône d'Epire; mais pour prévenir les suites funestes d'une guerre civile, il consentit à partager l'autorité souveraine avec son frere Arymbas. Peu de temps après Néoptoleme mourut, laissant des enfans en bas âge, parmi lesquels étoient Alexandre, Olympias & Troas. Arymbas se mit aussitôt en possession de toute l'Epire, soit pour en conserver une partie à ses neveux, comme quelques-uns l'imaginent, soit pour les en dépouiller, comme il y auroit beaucoup d'apparence. Il épousa Troas sa niece, & chercha à s'appuyer de la protection de Philippe, Roi de Macédoine, en lui donnant en mariage Olympias, sœur de Troas & d'Alexandre. Arymbas fut paisible possesseur de l'Epire pendant plusieurs années, & à sa mort, son neveu Alexandre lui succéda par le crédit du Roi de Macédoine, qui étoit devenu son beau-frere.

Alexandre avoit vingt ans lorsqu'il monta sur le trône d'Epire, & il devoit son élévation à Philippe de Macédoine, qui, pour se l'attacher d'avantage, lui donna pour femme Cléopâtre, qu'il avoit eue d'Olympias. Ce fut pendant la célébration des noces de cette Princesse que Philippe fut assassiné, & Alexandre Molossus, après cet accident, retourna en Epire. Alexandre, fils de Philippe, prit possession de la couronne de Macédoine, & il ne paroît pas que le Roi d'Epire l'ait aidé à soumettre les Illyriens, les Thraces, les Thébains, &c. qui avoient cherché à se prévaloir de la jeunesse du nouveau Roi. Molossus n'avoit pas voulu peut-être marcher sous les ordres de son neveu; d'ailleurs, il étoit occupé à lever des troupes pour les mener aux Tarentins, qui l'avoient appelé à leur secours contre les Messapiens, les Brutiens & les Lucaniens. Le Roi d'Epire naturellement brave, étoit ravi d'employer ses armes contre des peuples aguerris, & il

ALEXANDRE  
MOLOSSUS.342.  
Av. J. C.

ROYAUME  
D'ÉPIRE.

se hâta de prendre la route de l'Italie. Les Auteurs sont peu d'accord sur la date de son arrivée dans ce pays; les uns la rapportent à l'an 337. d'autres à l'an 334. & enfin à l'an 333. avant J. C. La Flotte de ce Prince étoit composée de quinze vaisseaux de guerre, & d'un grand nombre de bâtimens pour le transport des troupes de débarquement. Les Samnites & les Lucaniens éprouverent d'abord les effets de la valeur d'Alexandre, qui fit en même temps la paix avec les Romains, suivant Tite-Live. Le Roi d'Épire avoit dessein de marcher ensuite contre les Étoliens, les Métrapolitains & les Pédicules; mais sur la foi d'un Oracle qui promettoit à ces peuples l'éternelle possession de leur pays, il crut devoir rechercher leur amitié. Il n'en agit pas de même à l'égard des Brutiens & des Lucaniens, chez lesquels il porta le ravage & la désolation. Héraclée, qui s'étoit révoltée contre les Tarentins, fut bientôt subjuguée; Cosence, Terine & plusieurs autres places subirent le même sort.

Il y avoit environ trois ans qu'Alexandre étoit descendu en Italie, lorsqu'il s'empara de trois petites montagnes qui étoient auprès de Pandosie, pour être à portée d'incommoder tout à la fois les Brutiens & les Lucaniens. Il divisa son armée en trois Corps, & plaça chacun d'eux sur les montagnes dont il s'étoit rendu maître. De violentes pluies survinrent bientôt, inondèrent la plaine, & couperent toute communication aux troupes du Roi d'Épire. Ses ennemis ne manquèrent pas de profiter de la situation défavantageuse où il se trouvoit pour l'attaquer. Les deux Corps de troupes où il n'étoit pas furent accablés, & taillés en pièces, & on se préparoit à environner Alexandre, lorsque ce Prince intrépide se jeta au milieu de ses ennemis, & tua leur Général. Il rallia ensuite ses soldats auprès d'un fleuve, résolu de le passer à gué, parce que les restes d'un pont lui firent juger que c'étoit-là le chemin qu'il devoit tenir. Alexandre avoit dans son armée deux cents transfuges Lucaniens, qui promirent de le livrer à leurs compatriotes, si on leur accordoit la permission de retourner chez eux. Ils obtinrent ce qu'ils demandoient, sous la condition qu'ils s'étoient eux-mêmes imposée, & crurent trouver l'occasion favorable de faire réussir leur projet, au moment que le Roi d'Épire voulut traverser le fleuve. Un des Officiers de ce Prince s'aperçut des mauvais desseins des Lucaniens, & il en avertit son maître, qui, mettant l'épée à la main, lança son cheval dans le fleuve. Il s'efforça de gagner l'autre bord, & y étoit presque arrivé, lorsqu'un des transfuges qui l'avoient trahi le perça d'un javelot. Le corps d'Alexandre tomba dans la rivière, & fut emporté par le courant. Ses ennemis s'en emparèrent, & le traitèrent avec toutes les indignités imaginables. On le sépara en deux, une moitié fut envoyée à Cosence, & l'autre servit de jouet aux soldats. Une femme pria instamment ces soldats de lui donner ce qui restoit de l'infortuné Roi d'Épire, afin de l'échanger pour son mari & pour ses enfants, alors au pouvoir des Épirotes. Alexandre mourut vers l'année 331. avant J. C. & il y a apparence qu'il ne laissa pas d'enfants, car son cousin Éacide lui succéda sans contradiction.

ÉACIDE.

Éacide, fils d'Arymbas, ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il mit sur pied une armée pour défendre la cause d'Olympias sa cousine. Il marcha contre Cassandre qui assiégeoit cette Princesse dans Pydna; mais les Épirotes

se mutinerent, & ne voulurent pas accompagner leur Roi. Ce Prince prit le parti de congédier les mécontents, & poursuivit sa route avec ceux qui consentirent à le suivre auprès de lui. Leur petit nombre ne put sauver Olympias, & l'absence d'Eacide lui devint funeste, car ceux qu'il avoit renvoyés firent soulever leurs compatriotes, & publièrent un décret qui bannissoit ce Prince du Royaume. Les Epirotes firent ensuite alliance avec Cassandre, & regurent Lycisque qu'il leur envoya pour Gouverneur. Cependant les peuples se lassèrent bientôt de l'administration de Lycisque, & rappellerent Eacide. Ce Prince jouit peu du bonheur d'être rétabli, & fut tué la même année dans une bataille que les Macédoniens lui livrèrent.

Alcete, frere d'Eacide, monta après lui sur le trône, & marcha contre Lycisque qui étoit entré en Epire. L'armée d'Alcete n'étoit pas nombreuse, mais ses soldats lui paroissent attachés, & il avoit chargé Alexandre & Teucer ses fils de lever des troupes de tous les côtés. Cette précaution étoit indispensable, car la supériorité des forces de Lycisque, contraignit le Roi d'Epire à s'enfermer dans la ville d'Eurymene où il fut assiégé. Alexandre amena à son pere un renfort considerable, ce qui mit ce Prince en état d'engager une action, dans laquelle les troupes de Cassandre furent battues & mises en fuite. Quelques jours après il arriva des secours aux Macédoniens, qui furent vainqueurs à leur tour, & obligerent le Roi d'Epire à abandonner la ville d'Eurymene, qu'ils pillerent & firent raser. Cependant Cassandre qui ignoroit l'avantage que son armée venoit de remporter, s'avançoit à grands pas pour la soutenir. Il apprit avec joye le succès de ses armes, mais comme ses affaires l'appelloient ailleurs, il fit un accommodement avec Alcete, & le laissa tranquille possesseur de la couronne. La paix dont le Roi d'Epire goûtoit la douceur, n'en put faire entrer dans son caractère. Il étoit naturellement emporté & cruel, & dès que quelqu'un paroissoit d'un avis contraire au sien, il le faisoit mourir dans les tourmens. Une conduite si sanguinaire irrita tellement les Epirotes qu'ils se souleverent, & massacrèrent Alcete & ses enfans, à l'exception d'Alexandre & de Teucer qui eurent le bonheur de se sauver.

La couronne d'Epire fut alors mise sur la tête de Pyrrhus, neveu d'Alcete & fils d'Eacide. Lorsque ce dernier fut banni du Royaume par un décret lancé contre lui, les Epirotes pillerent son palais, & massacrèrent tous ceux qui lui appartenoient. Pyrrhus son fils étoit encore au berceau, & il auroit sans doute été enveloppé dans la ruine de sa famille, si deux domestiques zélés ne l'eussent dérobé à la fureur du peuple. Ils le menerent à la Cour de Glaucias, Roi d'Illyrie, qui, après avoir balancé quelque temps sur le parti qu'il prendroit, consentit enfin à accorder sa protection au jeune Prince. Aussitôt que Cassandre fut informé de cette circonstance, il mit tout en usage pour engager Glaucias à lui remettre Pyrrhus entre les mains. Glaucias résista également aux offres & aux menaces du Roi de Macédoine, & dès que Pyrrhus eut atteint l'âge de douze ans, il le conduisit en Epire à la tête d'une puissante armée, & le rétablit sur le trône de ses ancêtres. Suivant Justin, les Epirotes rappellerent Pyrrhus de leur propre mouvement, & lui donnerent des tuteurs pour administrer les affaires du Royaume, jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Il avoit environ

PYRRHUS.



dix-sept ans lorsqu'il fit un voyage en Illyrie, afin de se trouver avec *noces* d'un des fils de Glaucias, & pendant son absence ses Sujets se révolterent, & reconnurent pour Roi Néoptoleme son grand-oncle. Pyrrhus dépouillé de ses Etats & dénué de tout secours, chercha une retraite auprès de Démétrius, fils d'Antigone. Démétrius, qui avoit épousé une sœur de Pyrrhus, lui fit un accueil favorable, & cultiva avec fruit les heureuses dispositions de ce Prince pour le métier des armes. Le jeune Roi d'Épire, quoique privé de la couronne, rendit de grands services à son beau-frere, & lorsque ce dernier eut fait la paix avec Ptolémée, Pyrrhus voulut bien être donné en otage, & se rendit à la Cour du Roi d'Égypte.

Son mérite personnel, la douceur de ses mœurs & la sagesse de sa conduite lui acquirent l'estime du Roi d'Égypte, & celle de tous les Seigneurs. La Reine Bérénice, à qui Pyrrhus s'étoit particulièrement attaché, le préféra à plusieurs autres Princes, & lui accorda en mariage Antigone sa fille, qu'elle avoit eue d'un Seigneur Macédonien son premier mari. Elle ne crut pas devoir borner à cette faveur les marques de sa bienveillance pour Pyrrhus, & au moyen du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de Ptolémée, elle obtint qu'il fourniroit des troupes & de l'argent à son gendre. Pyrrhus n'eut pas de peine à recouvrer son Royaume, mais craignant les funestes effets d'une guerre civile, il consentit à céder une partie de ses Etats à Néoptoleme. Celui-ci, qui parut d'abord satisfait de ce partage, écouta bientôt les conseils pernicieux des ennemis de Pyrrhus, & entreprit de faire empoisonner ce Prince. Le complot ayant été découvert, Néoptoleme fut mis à mort, & Pyrrhus se trouva seul maître de toute l'Épire. Il étoit trop ambitieux pour se contenter de la possession de ce Royaume; il médita de nouvelles conquêtes, & entreprit l'expédition dont on a parlé dans l'histoire de Macédoine.

Pyrrhus ne fut pas long-temps paisible possesseur du trône de Macédoine, il fut d'abord obligé de partager ce Royaume avec Lysimaque, qui parvint à s'en rendre maître entierement. Le Roi d'Épire forcé de rentrer dans les premières bornes de ses Etats, auroit pu y finir tranquillement ses jours, si son humeur belliqueuse ne l'eût porté à saisir la première occasion qui se présenta de faire la guerre. Les habitants de Tarente, alors ennemis des Romains, & trop foibles pour leur résister, implorerent le secours de Pyrrhus, à qui ils firent de brillantes promesses. Ce Prince flatté des propositions qu'on lui faisoit, reçut favorablement les Ambassadeurs Tarentins, & se prépara à passer en Italie. Il confia le gouvernement de ses Etats à son fils Ptolémée âgé de quinze ans, & nomma tuteur de ce Prince, Ptolémée Céraunus, Roi de Macédoine. Les autres fils de Pyrrhus, savoir, Alexandre & Hélénus l'accompagnerent dans son expédition, & vers la fin de l'hiver le Roi d'Épire s'embarqua. Sa flotte étoit composée des vaisseaux d'Épire, des galères de Tarente, & de celles qu'Antigone Gonatas lui avoit envoyées. L'impatience qu'il avoit de se signaler par quelque exploit, l'empêcha de faire réflexion aux dangers auxquels il s'exposoit en se mettant sur mer dans la saison où on étoit. Sa flotte fut dispersée par une violente tempête, & il courut risque de périr plusieurs fois. La galere qu'il montoit étoit sur le point de se briser & d'être engloutie par les flots, lorsqu'il se jetta

jetta à la nage avec ceux qui l'accompagnoient. Après avoir fait de violents efforts pendant une nuit entière, il gagna enfin la côte au moyen des secours que les Messapiens, accourus sur le rivage, lui donnerent. Il étoit inquiet de sa flotte qui ne paroissoit point, mais il ne laissa pas de prendre le chemin de Tarente à la tête d'environ deux mille hommes de pied, de quelques chevaux & de deux éléphants.

Les Tarentins instruits de l'approche de Pyrrhus, allerent au devant de lui, & le firent entrer dans leur ville. Uniquement occupés de leurs plaisirs, ils se flattoient que le Roi d'Épire se chargeroit seul des opérations de la guerre, & qu'il les dispenseroit de le suivre. Ils se tromperent, car aussitôt que les vaisseaux Épiotes furent arrivés, Pyrrhus commença à agir en maître à Tarente. Il réforma les défordres qui regnoient dans la ville, fit fermer les jardins publics & les lieux de spectacles, & incorpora dans ses troupes tous les Tarentins en état de porter les armes. Il leur fit observer la plus exacte discipline, & pour retenir ceux qu'une pareille sévérité engageoit à quitter la ville, il déclara digne de mort quiconque sortiroit du pays, ou ne se trouveroit pas aux revues ordinaires. Les Tarentins se plaignirent inutilement de la conduite de Pyrrhus à leur égard ; il se défit secrètement des plus factieux, & envoya en Épire, sous différents prétextes, ceux qui lui étoient suspects. Aristarque, Orateur célèbre, fut du nombre de ces derniers ; mais au lieu de se rendre en Épire, comme il avoit paru en avoir dessein, il alla à Rome, & informa le Sénat de la situation où se trouvoient les Tarentins, & des projets de Pyrrhus. Les Romains firent sur le champ partir Fabricius pour visiter les Colonies Romaines, pour fortifier quelques places, & pour engager les habitants des villes amies de la République à être fideles à leur alliance avec Rome. Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, que la réputation du Roi d'Épire sembloit disposer en sa faveur une grande partie des alliés des Romains.

Cependant les renforts qu'on avoit promis à Pyrrhus n'arrivoient pas, & il apprit que le Consul P. Valerius Lévinus étoit déjà dans le pays des Lucaniens, où il brûloit & saccageoit tout. Le Roi d'Épire se mit aussitôt en chemin avec le peu de troupes qu'il avoit ; mais avant que de rien entreprendre, il crut devoir écrire à Lévinus, & il le fit dans des termes extrêmement fiers. Comme la réponse qu'on lui fit étoit à peu près semblable, il s'avança vers l'endroit où Lévinus étoit campé. La riviere de Siris séparoit le camp des Romains d'avec celui du Roi d'Épire, & Lévinus résolu d'attaquer Pyrrhus avant qu'il eût reçu les renforts qu'il attendoit, harangua ses soldats, & passa la riviere malgré la vigoureuse défense des Épiotes. La bataille s'engagea bientôt après, & la victoire qui fut également disputée de part & d'autre, se déclara enfin pour le Roi d'Épire. Ce Prince resta maître du champ de bataille ; mais loin d'insulter au malheur de ses ennemis, il fit hautement l'éloge de leur courage, & prit un soin particulier de faire enterrer leurs morts.

Déterminé à profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, Pyrrhus parcourut en diligence le pays alliés des Romains. La défaite de ces derniers & la valeur des Épiotes effrayèrent plusieurs villes qui ouvrirent leurs portes sans résistance. Les Épiotes par ce moyen se virent en peu de temps

maîtres de la plus grande partie de la Campanie. Pendant le séjour que le Roi d'Épire fit dans cette Province, les Samaites, les Lucaniens & les Messapiens le joignirent enfin. Il leur fit quelques reproches de leur retardement, mais il leur consentit à partager avec eux les dépouilles de l'ennemi, & les mena sur le champ assiéger Capoue. La présence de Lévinus fit échouer l'entreprise de Pyrrhus, qui ne fut pas plus heureux devant Naples. Contraint de renoncer à ses projets sur ces deux Places, le Roi d'Épire traversa le pays des *Hernici*, & s'arrêta près de Preneste. L'approche du Consul T. Coruncanius qui revenoit de l'Etrurie avec une armée victorieuse, obligea les Epirotes à gagner en diligence la Campanie. Lévinus étoit déjà dans cette Province, & son armée alors plus nombreuse que celle qui avoit été défaite sur les bords de la Siris, intimida Pyrrhus, & lui fit changer la résolution où il étoit d'abord d'attaquer les Romains. Il dissimula néanmoins les véritables motifs de sa retraite, & feignant que les augures n'étoient pas favorables, il prit le chemin de Tarente, & mit fin à la campagne.

Le bon ordre & l'exacte discipline qui s'observoient parmi les troupes Romaines, n'échappèrent pas à la pénétration du Roi d'Épire. Ce Prince commençant à appréhender que la guerre qu'il avoit entreprise ne causât sa ruine, souhaita la terminer par une paix honorable. Il étoit dans ces dispositions, lorsqu'il apprit que le Sénat lui envoyoit une Ambassade solennelle. Persuadé que la République désiroit la paix autant que lui, il chercha à se concilier les Ambassadeurs Romains, en leur faisant la réception la plus magnifique. Cependant la commission de ces Ambassadeurs étoit bornée à demander qu'on leur rendit les prisonniers par voye d'échange, ou en fixant le prix de leur rançon, & lorsqu'ils eurent exposé l'objet de leur voyage, Pyrrhus eut peine à cacher son chagrin & son étonnement. Il promit de rendre réponse aux Romains aussitôt qu'il auroit examiné la nature de leur demande, & après avoir consulté ses amis, il se détermina à rendre les prisonniers Romains sans aucune rançon, & à faire partir pour Rome des Ambassadeurs chargés de négocier un traité de paix avec le Sénat. Cynéas (1) fut nommé Chef de cette Ambassade, & suivant ses instructions,

(1) Cynéas, originaire de Thessalie, étoit un homme qui avoit de grands talents, & qui parvint à être premier Ministre & favori du Roi d'Épire. Il entendoit parfaitement le métier de la guerre, & étoit outre cela profond politique, & un des plus excellents Orateurs de son temps. Il avoit appris l'art de parler sous Démosthène, celui de la guerre sous les Capitaines d'Alexandre le Grand, & la politique, par une longue expérience. Le talent qu'il avoit de persuader & de gagner les bonnes grâces de ceux avec qui il avoit à traiter, fit dire à Pyrrhus: *Que les discours persuasifs de Cynéas lui avoient acquis plus de villes qu'il n'auroit pu en conquérir par la force des armes.* Le Roi d'Épire, avant que d'entreprendre la guerre contre les Romains, voulut communiquer à Cynéas

les vastes projets qu'il avoit formés. Il le fit entrer dans son cabinet, après avoir renvoyé les Ambassadeurs de Tarente, & lui parla ainsi : « Les Tarentins m'invitent à passer en Italie. Si je triomphe des Romains, la conquête de l'Occident m'est assurée ; & sûrement je n'aurai aucune peine à triompher d'eux. L'Etrurie les occupera d'un côté, & tous les peuples en deçà du Tibre jusqu'aux bords de la mer, sont prêts à prendre les armes sous mes ordres contre cette orgueilleuse République. Dites-moi sincèrement ce que vous pensez de cette entreprise. » Cynéas, sans désapprouver son dessein, lui demanda de quel côté il porteroit ses armes s'il pouvoit vaincre les Romains. « Les Romains une fois vaincus, répondit Pyrrhus, je passerai



il devoit faire ses efforts pour obtenir, 1°. Que les Tarentins fussent compris dans le traité; 2°. Que toutes les villes Grecques en Italie eussent l'entière jouissance de leurs libertés & privilèges; & 3°. Enfin, que la République rendit aux Samnites, aux Lucaniens & aux Bruttiens toutes les Places qu'elle leur avoit enlevées. Cynéas employa vainement toute son éloquence pour faire paroître raisonnables & modérées les prétentions de Pyrrhus. Ses présents ne réussirent pas mieux, & le Sénat déclara formellement qu'on n'entreroit en aucun traité avec le Roi d'Épire, à moins qu'il ne sortît de l'Italie.

Pyrrhus mortifié du peu de succès de cette négociation, fit les préparatifs nécessaires pour recommencer la guerre. Les Romains de leur côté, après avoir élu pour Consuls P. Sulpicius Saverrio, & C. Décimus Mus, les envoyèrent l'un & l'autre en Apulie. Le camp de Pyrrhus étoit placé auprès de la petite ville d'Alcolum, & les Consuls se retranchèrent au pied de l'Apennin. Les deux armées restèrent quelques jours à s'examiner, & lorsqu'elles en vinrent aux mains, elles montrèrent l'une & l'autre une valeur extraordinaire. Le Roi d'Épire disputa long-temps la victoire, mais enfin il fut vaincu, & se retira à Tarente. Sulpicius ne pouvant engager une seconde action comme il le desiroit, mena ses troupes en Apulie, où il prit ses quartiers d'hiver. Dès le commencement du printemps suivant, les deux armées se remirent en campagne, & se postèrent à peu de distance l'une de l'autre. Les Consuls attendoient le moment favorable de livrer bataille, lorsque le Médecin de Pyrrhus leur promit d'empoisonner ce Prince, si les Romains vouloient lui accorder une récompense digne d'un service aussi important. Indignés d'une telle proposition, les Consuls en firent avertir Pyrrhus, afin qu'il se précautionnât contre des entreprises semblables. Le Roi d'Épire pénétré de reconnaissance, mit en liberté tous les prisonniers Romains qui se trouvoient dans son camp, & envoya une seconde fois Cynéas à Rome, afin d'essayer s'il pourroit entrer en accommodement. Cynéas ne fut pas plus heureux que la première fois, & on lui répondit de nouveau, qu'on n'écouterait les propositions de Pyrrhus, que lorsqu'il seroit hors de l'Italie avec toute son armée. La fermeté des Romains découragea le Roi d'Épire; il s'apercevoit qu'en s'obstinant à demeurer en Italie, il pourroit perdre le reste de ses

« en Sicile, où tout est dans la dernière con-  
« fusion à l'occasion de la mort du Roi Aga-  
« thocle. Vous sçavez de quelle importance  
« est cette île. Mais, ajouta Cynéas, lorf-  
« que vous serez maître de la Sicile, que ferez-  
« vous ensuite ? Rien n'est plus simple, répon-  
« dit Pyrrhus, je passerai en Afrique. Les  
« Carthaginois ne font rien moins que formi-  
« dables; Agathocle les surprit avec un petit  
« nombre de vaisseaux, & pensa se faire leur  
« Roi. Et si je réussis à prendre leur ville, qui  
« osera me faire tête? La Macédoine mon an-  
« cien domaine, & la Grèce entière ne forme-  
« ront qu'une partie de mes conquêtes futures.  
« Et quand nous aurons tout conquis, que  
« ferons-nous, reprit Cynéas ? Ce que nous  
« ferons, répliqua le Roi ? Nous vivrons en

« repos, & nous ne penserons plus qu'à nous  
« réjouir. » Alors Cynéas l'interrompant :  
« Eh ! Seigneur, lui dit-il, qui vous empêche  
« de vivre dès aujourd'hui en repos, & de  
« jouir des douceurs de la vie ? Pourquoi  
« chercher si loin un bonheur que vous tenez  
« entre vos mains, & acheter si cher ce que  
« vous pouvez avoir sans peine ? » Ce dis-  
« cours fit quelque impression sur l'esprit du  
« Roi, mais son ambition se trouvant la plus  
« forte, il lui céda au bout de quelque temps.  
« Quoique Pyrrhus n'eût pas suivi les avis de  
« Cynéas, ce Ministre lui rendit pendant le  
« cours de la guerre tous les services dont il fut  
« capable, & obéit sans murmurer à tous les  
« ordres qu'il lui donna.

ROYAUME  
D'ÉPIRE.

troupes : mais d'un autre côté, il ne vouloit pas avoir la honte de céder. Il s'occupoit de ces affligeantes réflexions au moment qu'il reçut les Députés de Syracuse, d'Agrigente & des Léontins, qui venoient le prier de les aider à chasser les Carthaginois. Pyrrhus saïsit avec joye cette occasion pour quitter l'Italie, & après avoir laissé dans Tarente une forte garnison, al partit avec une flotte de deux cents vaisseaux.

Les grands avantages qu'il eut d'abord sur les Carthaginois, lui firent naître l'idée de passer en Afrique. Les Siciliens informés de ce projet, & fatigués d'ailleurs des exactions des Ministres & des Courtisans de Pyrrhus, changerent tout-à-coup à son égard, & se soumirent en partie aux Carthaginois & en partie aux Mamertins. Pyrrhus se détermina alors à marcher au secours des Tarentins ; mais sa flotte fut attaquée par celle de Carthage, & son armée de terre eut à combattre les Mamertins. Il surmonta néanmoins tous ces obstacles, & arriva enfin à Tarente, où il rétablit son armée. Aussitôt qu'il se crut en état de faire tête aux Romains, il alla à leur rencontre & leur livra bataille. Les prodiges de valeur qu'il fit en cette occasion ne purent empêcher la défaite de ses troupes, & les Romains remportèrent une victoire des plus complètes. Pyrrhus affligé d'un échec aussi considerable, se retira à Tarente avec sa Cavalerie, & médita secrètement d'abandonner l'Italie. Il dissimula cependant ce dessein, & feignant d'aller au devant des renforts qu'il supposoit devoir lui arriver, il partit pour l'Épire.

Il y avoit déjà six ans que Pyrrhus avoit quitté son Royaume lorsqu'il y rentra, & il trouva ses trésors tellement épuisés, qu'il ne put donner à ses soldats les récompenses auxquelles ils s'attendoient. Le Roi d'Épire pour dédommager ses troupes de ce qu'elles avoient souffert en Italie, les mena dans la Macédoine, & envahit ce Royaume avec le secours de quelques compagnies Gauloises, & chassa Antigone Gonatas qui regnoit alors dans ce pays. Après cette conquête, qui avoit enrichi l'armée de Pyrrhus, ce Prince devoit naturellement retourner au secours des Tarentins ; cependant soit par crainte des Romains, soit par inconstance, il porta ses pas dans le Péloponnèse, où Cléonyme, Roi de Sparte, l'appelloit. Le Roi d'Épire assiégea Lacédémone, mais désespérant bientôt de s'emparer de cette Place, où les femmes ne se défendoient pas moins que les hommes, il décampa, & se rendit à Argos sur les invitations d'Aristias, citoyen de cette ville. Antigone, qui avoit déjà recouvré une partie de la Macédoine, s'étoit aussitôt approché d'Argos pour secourir Aristippe, concitoyen & rival d'Aristias. Pyrrhus avant que d'arriver sous les murs d'Argos, fut attaqué par le Lacédémonien Arée, qui tailla en pieces l'arrière-garde des Épirotes. Le Roi d'Épire chargea aussitôt son fils Ptolémée d'aller punir les Lacédémoniens. Ce jeune Prince peu content de les avoir forcés à se retirer, s'abandonna trop à son courage, & fut tué en poursuivant ses ennemis.

A la nouvelle de la perte de son fils, Pyrrhus transporté de fureur tomba sur les Lacédémoniens, immola leur Général aux mânes de Ptolémée, & répandit l'épouvante & l'horreur parmi les soldats, qui se retirèrent en désordre. Le Roi d'Épire continua ensuite sa route vers Argos, & alla camper en présence de l'armée d'Antigone. Les Argiens craignant de tomber sous la puissance d'un des deux, envoyèrent des Ambassadeurs à l'un & à l'autre,

pour les prier également de se retirer. Antigone le promit de bonne foi, & donna même son fils en ôtage. Pyrrhus n'agit pas avec la même franchise, il feignit de s'éloigner, mais il avoit parole d'Aristias, qui étoit convenu de lui ouvrir une des portes. Il se rapprocha dès la nuit suivante, & entra sans être découvert par ceux du Parti opposé à celui d'Aristias. Cependant Pyrrhus ne se trouvant pas assez fort pour faire tête aux Argiens, ordonna qu'on fit entrer ses éléphants. Cette précaution fut cause de sa ruine; car le bruit que firent les éléphants en passant par la porte avec les tours qu'ils avoient sur le dos, réveilla les habitants, qui firent dire à Antigone d'accourir à leur secours. Les Argiens prirent les armes en diligence, & se défendirent si vigoureusement, qu'ils donnerent à Antigone le temps d'arriver. Alors Pyrrhus, malgré toute sa valeur, succomba au nombre de ses ennemis, & songea à sortir promptement d'Argos. Un de ses éléphants ayant malheureusement bouché une des portes, la confusion se mit parmi les Epirotes, qui se trouverent pressés dans les rues, de façon qu'ils ne pouvoient se servir de leurs armes. Pyrrhus s'étant jeté en désespéré au milieu des ennemis, fut blessé de la javeline d'un soldat Argien. Quelque légère que fût la blessure du Roi d'Épire, elle excita sa colere, & il alloit punir celui qui lui avoit porté le coup, lorsque la mere de l'Argien tremblante pour la vie de son fils jeta d'une fenêtre où elle étoit, une pierre sur Pyrrhus. Ce Prince en fut frappé à la tête, tomba de cheval, & mourut quelques moments après. Un Macédonien lui coupa la tête, & la porta à Alcionée, fils d'Antigone. Telle fut la fin de Pyrrhus, à qui tous les Historiens généralement accordent le titre de grand Capitaine. Il avoit des qualités recommandables, & si l'on excepte son inconstance & son ambition, on ne peut lui reprocher aucun défaut considérable.

Les Epirotes, qui étoient dans Argos, n'eurent pas plutôt appris la mort de leur Roi qu'ils mirent bas les armes, & se rendirent à discrétion. Antigone les traita favorablement, & les renvoya en Épire avec Hélienus, fils de Pyrrhus, & les cendres de ce Monarque enfermées dans une urne d'or.

ALEXANDRE.

Alexandre, fils de Pyrrhus, & son successeur, fit une invasion dans la Macédoine, & ravagea ce Royaume pendant l'absence d'Antigone Gonatas, qui étoit alors devant Athènes. Le Roi de Macédoine retourna dans ses Etats en diligence, pour les défendre contre ses ennemis, mais la désertion de ses troupes l'obligea à prendre la fuite. Démétrius, fils d'Antigone, rassembla un Corps de troupes assez nombreux, attaqua Alexandre & le défit. Il le força à abandonner la Macédoine, & le chassa même de l'Épire. Alexandre, qui étoit passé dans le pays des Acarnaniens, y leva une nouvelle armée, & contraignit à son tour Démétrius à reprendre le chemin de la Macédoine. Le Roi d'Épire eut quelques démêlés avec les Illyriens, sur lesquels il remporta une victoire complète. Depuis cet événement, il jouit de la paix le reste de sa vie, & s'occupa à rétablir dans ses Etats l'abondance & la tranquillité que les guerres précédentes en avoient bannies. Il laissa de sa sœur Olympias qu'il avoit épousée, deux enfants, sçavoir, un fils nommé Ptolémée qui fut son successeur, & une fille appelée Phthia, qui fut mariée à Démétrius II. Roi de Macédoine.

Ptolémée trop jeune pour prendre en main les rênes du gouvernement,

PTOLÉMÉE.



## 150 INTRODUCTION A L'HISTOIRE, &c.

ROYAUME  
D'ÉPIRE.

eut sa mere pour tutrice. Cette Princesse administra les affaires du Royaume avec beaucoup de sagesse & de prudence, & l'éducation qu'elle donna à son fils firent concevoir de lui les plus grandes espérances. Malheureusement ce Prince mourut dans le temps qu'il marchoit contre les Etoliens. Il étoit à peine sorti de sa minorité; cependant il avoit eu un fils appelé Pyrrhus, & une fille que Justin nomme Laudamie, & que Pausanias & Athénée désignent par le nom de Déidamie.

PYRRHUS III.

Les Epirotes en mettant le jeune Pyrrhus sur le trône, nommerent encore Olympias Régente du Royaume. Il y a lieu de croire que cette Princesse, qui avoit acquis de nouvelles lumieres sur l'art de gouverner, ne démentit pas sa conduite précédente. On ignore ce qui se passa sous cette seconde tutelle; on sçait seulement que le jeune Roi Pyrrhus son petit-fils fut assassiné par les Ambraciens, & que Déidamie fut placée sur le trône à sa mort.

Suivant le rapport de Polyen, Déidamie ne posséda pas long-temps la couronne. Les Epirotes chagrins d'obéir à une femme, engagerent Nestor, un des Gardes de la Reine, à lui ôter la vie. Nestor consentit à se charger de cette criminelle commission; mais soit frayeur, soit compassion, il ne put l'exécuter. Déidamie échappée à ce danger sentit le péril où elle étoit exposée, & elle crut l'éviter en se réfugiant dans un Temple de Diane. Ses espérances furent trompées; les Epirotes avoient juré sa mort, & ils la firent massacrer dans son asyle par un scélérat nommé Miron. Si l'on en croit Pausanias, Déidamie ne fut point assassinée. Elle regna peu à la vérité, mais elle regna paisiblement, & mourut de mort naturelle. Il paroît, selon le témoignage unanime des Anciens, que Déidamie fut la dernière de la famille des Pyrrhides, ou des descendants de Pyrrhus Néoptolème, & qu'à la mort de cette Princesse les Epirotes changerent la forme du gouvernement, & ne furent plus soumis qu'à des Magistrats ou Préteurs, élus annuellement dans l'assemblée générale de toute la Nation. L'Épire devint ainsi une République, & conserva sa liberté jusqu'au temps où ce pays fut réduit en Province de l'Empire Romain.

Aussitôt que l'Épire n'eut plus de Rois, les dissensions & les brouilleries domestiques commencerent à regner. Les Illyriens & les Macédoniens profitant des troubles, s'emparerent de plusieurs Provinces dépendantes des Epirotes, & les annexerent à leurs domaines. Par ce moyen la République d'Épire devint peu considérable, au lieu que le Royaume de même nom avoit été puissant & célèbre dans l'Histoire. Plutarque prétend que les Epirotes jouissoient d'une sorte de liberté sous leurs Rois, & que dans une assemblée générale qui se convoquoit tous les ans à Passaron, ville de la Province de Molosside, le Roi s'obligeoit par un serment solennel à gouverner conformément aux loix, & le peuple s'engageoit de son côté à être fidèle & soumis au Souverain.

*Fin de l'histoire d'Épire,*



# INTRODUCTION

## A L'HISTOIRE

## UNIVERSELLE.

### CHAPITRE DOUZIEME.

#### *EMPIRE DE CONSTANTINOPLÉ.*



BYZANCE, nommée dans la suite Constantinople, dut son origine, suivant la tradition de cette ville, constatée par les médailles, à un certain Byzas qui étoit à la tête d'une Colonie Grecque. On ignore de quelle ville Byzas étoit parti : mais le plus grand nombre des anciens Ecrivains pensent qu'il sortoit de Mégare. Ce sentiment pourroit être fondé sur ce qu'on parloit à Byzance le Dialecte Dorique, qui étoit en usage à Mégare. Byzance fut bâtie, selon

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

Eusebe, l'an 658. avant J. C. Les peuples de la Thrace ne virent pas d'un œil indifférent l'élévation de cette nouvelle ville, & les Rois des divers Cantons de ce pays firent bientôt leurs efforts pour détruire Byzance. La valeur des habitants, la prudence & le courage de Phidalie, femme de Byzas, rendirent inutiles les entreprises des ennemis.

## 152 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

CONSTANTI-  
NOBLE.

Les Byzantins conserverent leur liberté jusqu'au regne de Darius, fils d'Hystaspes, qui s'empara de Byzance. Cette ville, après avoir subi le joug des Perses, tomba successivement sous la domination des Athéniens & des Lacédémoniens. Thrasibule détruisit enfin l'autorité de ceux-ci, & rétablit l'ancien gouvernement Démocratique. Il y avoit cependant toujours un premier Magistrat qu'on appelloit *Hieromnemon*, & qui subsistoit encore sous les Empereurs Romains. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit tout ce qu'il put pour se rendre maître de Byzance, mais les secours que les Athéniens fournirent aux habitants de cette ville, obligerent le Roi de Macédoine à renoncer à ses projets.

Les Byzantins témoignèrent un grand attachement pour les Romains aussitôt que ces peuples parurent en Grece & en Asie, & firent alliance avec eux dans le temps de la guerre de Rome contre Philippe, pere de Persée. Byzance rendit de grands services à la République Romaine dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre Antiochus, Persée, Aristonicus. La conduite de cette ville à l'égard de Rome, la fit regarder avec beaucoup de considération, & lui acquit le droit des villes libres. Ses Envoyés étoient traités avec les mêmes honneurs que les Ambassadeurs des Souverains, & avoient leurs places avec eux dans l'orchestre. La dispute qui s'éleva au sujet de l'Empire entre Sévere & Niger, fut la cause de la ruine de Byzance. Cette ville, qui avoit pris le parti de Niger, le soutint avec tant d'opiniâtreté, qu'elle refusa de reconnoître Sévere même après la mort de son rival. Elle se défendit pendant trois ans, & la plus horrible famine fut la seule chose qui la détermina à se rendre. Sévere la traita en vainqueur irrité. Les troupes & les Magistrats furent mis à mort, on vendit les biens de tous les habitants, Byzance fut privée du titre de ville, & soumise à Perinthe comme un simple bourg; enfin les murailles furent entièrement rasées. Quelque temps après Sévere pardonna aux Byzantins, & les rétablit dans leurs droits à la priere de Caracalla. Byzance prit alors le nom d'*Antonina*, à cause de ce jeune Prince qui s'appelloit Antonin. On a encore une médaille dans laquelle la ville de Byzance est nommée *Augusta Antoniniana*. Après la mort de Caracalla, elle reprit son ancien nom, & insensiblement son ancienne splendeur. Cette ville eut beaucoup à souffrir sous l'empire de Gallien. On est très-mal instruit du sujet du mécontentement de l'Empereur contre Byzance. Gallien étant entré dans la Place par composition, oublia les articles de la capitulation, & fit massacrer tous les soldats & les habitants. Il paroît que Byzance répara bientôt ses pertes, puisqu'il y eut six ans après, sous le regne de Claude II. elle attaqua avec succès les Goths, qui étoient entrés dans le détroit du Bosphore.

196.  
Depuis J. C

263.

Fondation de  
Constantinople.

328.

Constantin le Grand devenu seul maître de l'Empire Romain par la défaite de ses collègues, résolut de bâtir une ville pour en faire un nouveau siège de l'Empire. Il étoit d'abord déterminé à la placer près de l'ancienne Troie sur la côte de l'Asie, mais lorsqu'il eut considéré la situation avantageuse de Byzance, il jugea à propos d'en profiter. Cette ville située à l'extrémité de la Thrace sur un promontoire qui ferme l'entrée du Bosphore, avoit encore l'avantage d'être environnée des deux mers, qui lui procuroient les richesses de l'Asie & de l'Europe. L'Empereur étendit les  
murailles



murailles de Byzance jusqu'aux deux mers de la Propontide & du Pont-Euxin, qui formèrent la pointe où Constantinople est placée. Pendant qu'on travailloit à l'enceinte de la nouvelle ville, on l'embellissoit au dedans par un grand nombre de superbes édifices. On y éleva par les ordres de Constantin un palais, un cirque, de vastes bâtimens pour servir de logements aux principaux Seigneurs de la Cour de l'Empereur : mais la précipitation avec laquelle toutes ces choses furent construites, nuisit beaucoup à la solidité de l'ouvrage. Constantin assigna des revenus pour entretenir ou augmenter les bâtimens, & pour tout ce qui pouvoit servir à la décoration de la ville. Il y attira des habitans de tous les pays, en leur distribuant de l'argent & des terres. Il défendit à ceux qui avoient des biens en Asie & dans le Pont, d'en disposer, & même de les laisser à leurs héritiers, s'ils n'avoient une maison dans la nouvelle ville. Il établit encore des fonds pour servir à la nourriture du peuple, à qui on donnoit du pain, de la viande, de l'huile & d'autres denrées. Il faisoit distribuer par jour près de quatre-vingt mille boisseaux de bled qu'on apportoit d'Alexandrie, & cette distribution étoit attachée aux maisons.

Sa Dédicace.

330.

On travailla avec tant de diligence que la nouvelle ville fut en état d'être dédiée le 19 de Mai. Zonare & Cedrene ont écrit qu'elle fut mise sous la protection de la sainte Vierge. Il est certain que dans les siècles suivans la sainte Vierge a été regardée comme la patronne de la ville. La fête de cette dédicace dura quarante jours, pendant lesquels Constantin fit distribuer au peuple une grande quantité de vivres. Ce fut sans doute dans cette dédicace que Constantin changea le nom de Byzance en celui de Constantinople. Il l'appella aussi la seconde Rome ou la nouvelle Rome. Ce dernier titre lui fut attribué par une loi gravée sur une colonne de pierres, qui fut posée dans un lieu public nommé le *Strategie*. L'Empereur déclaroit qu'il vouloit que Constantinople fût égale à l'ancienne Rome, qu'elle eût les mêmes droits & les mêmes prérogatives. Il lui fournit, suivant Sozomene, tout l'Orient jusqu'aux villes qui étoient sur le Danube, c'est-à-dire, toute l'Illyrie Orientale & la Libye Cyrénaïque, & voulut qu'elle jouît des mêmes exemptions que l'Italie. Le peuple de Constantinople fut divisé en curies, en tribus & en quatorze régions, & eut les mêmes Magistrats qu'à Rome, & un Sénat formé sur le même modèle & avec les mêmes prérogatives. L'Empereur sépara cette ville de la Province d'Europe, & de la Métropole d'Héraclée, & y mit le siège du Préfet du Prétoire d'Orient. Cette ville ne l'emporta cependant sur Rome que cent ans après sa fondation.

337.

Constantin mourut au château d'Aquyron près de Nicomédie, après avoir partagé l'Empire entre ses enfans. Aucun d'eux n'étoit alors auprès de lui ; mais l'Empereur qui avoit destiné l'Orient à Constance, confia son testament à un Prêtre, après lui avoir fait jurer qu'il le remettrait à ce Prince. Le corps de Constantin fut transporté à Constantinople, & exposé dans la principale salle du Palais sur une estrade à plusieurs degrés. On mit autour un grand nombre de flambeaux qui étoient dans des chandeliers d'or. Tous les grands Officiers, les Sénateurs & les personnes de distinction lui rendirent leurs devoirs comme s'il eût été vivant. Aussitôt que Constance fut arrivé à Constantinople, il fit porter le corps de son pere avec beaucoup de

## 154 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

CONSTANTIN.  
NOBLE.

pompe à l'Eglise des Apôtres, où il fut enterré. Les habitants de Rome avoient demandé avec instance que le corps de l'Empereur fût porté dans leur ville, mais on n'avoit eu aucun égard à leur priere.

CONSTANCE.

Constantin, Constance & Constant, fils de l'Empereur, eurent ensuite une entrevue en Pannonie, & convinrent de s'en tenir au partage que leur pere avoit fait. Constance, maître de l'Asie & de l'Egypte, eut à soutenir la guerre contre les Perses. La mort de ses deux freres & celle des Tyrans qui s'étoient élevés de tous côtés, le rendirent seul possesseur de l'Empire (1).

JULIEN.

Il eut pour successeur Julien, neveu du Grand Constantin. Il mourut l'an 363. en faisant la guerre contre les Perses.

JOVIEN.

On mit en la place Jovien, dont le regne ne fut que de sept mois & vingt jours.

VALENS.

364.

Après un interregne de quelques jours, l'armée, qui étoit à Nicée, élut pour Empereur Valentinien. Ce Prince craignant de ne pouvoir supporter seul le fardeau d'un si vaste Empire, déclara Auguste le 28 de Mars, son frere Valens, & au mois de Juin suivant, il partagea avec lui l'armée & l'Empire, & lui abandonna l'Orient. Depuis ce partage Valens eut seul la souveraine autorité en Orient. Il étoit alors dans la trente-sixieme année de son âge, & avoit été Officier du nombre de ceux qu'on appelloit *Domestiques*. Procope, parent de Julien, ne vit pas sans jalousie qu'il n'avoit eu aucune part à l'Empire, & fit bientôt connoître ses projets ambitieux. Valens prit des mesures pour les faire échouer, & Procope appréhendant de subir la peine qu'il méritoit, fut obligé de se cacher. Après avoir longtemps erré, il crut que le voyage de Valens en Syrie étoit une circonstance favorable à ses dessein, & se fit proclamer publiquement Empereur. Valens alarmé de cette démarche, vouloit abandonner les marques de sa dignité, mais ses Officiers s'y opposerent, & lui conseillerent de se retirer à Ancyre pour y attendre du secours. Cependant Procope s'empara de Cyzique & de tout l'Hellespont. L'Empereur, qui avoit eu le temps de rassembler ses troupes, livra combat à Procope près de Nacolie de Phrygie. La trahison d'un des Généraux de Procope lui fit perdre la bataille: il fut arrêté & conduit à Valens qui le fit mourir.

365.

L'Empereur, délivré de ce rival, eut de longues guerres à soutenir avec les Goths (2), & fut toujours obligé d'être en garde contre les entreprises des Perses. On découvrit encore une nouvelle conjuration, ou du moins on se persuada qu'elle existoit, & en conséquence ceux qui en furent regardés comme les auteurs & les complices, furent punis de mort. Théodore, le second des Secrétaires de l'Empereur, étoit, suivant Ammien & Zozime, le chef de ce complot, & ces deux Ecrivains prétendent qu'il fut convaincu d'avoir voulu usurper l'Empire. On raconte à ce sujet que quelques Seigneurs curieux de sçavoir quel seroit le successeur de Valens, avoient eu recours à des Devins. Par le moyen de leur art, ils avoient découvert que le nom de celui qui monteroit sur le trône après Valens

(1) Voyez le deuxieme Tome de cette Introduction, où j'ai donné un abrégé de l'histoire des Empereurs d'Occident, p. 41.

(2) Voyez l'histoire des Germains dans le cinquieme Volume de cette Introduction.

commenceroit par ces lettres THÉOD. L'Empereur, informé de cette découverte, fit mourir tous ceux qui s'appelloient Théodore, Théodote, Théodule, &c. On sévit ensuite contre les Magiciens, & on brûla tous les livres qui traitoient de la magie. Il est aisé de s'apercevoir que cette hutoire ne fut imaginée que par ceux qui avoient dessein de faire périr Théodore, Secrétaire de l'Empereur; ou bien ce conte aura été fait après coup, s'il est vrai que Théodore eût réellement conspiré contre son Souverain.

Les Goths continuoient cependant à beaucoup incommoder l'Empire, & ils pillèrent même les fauxbourgs de Constantinople. L'Empereur se rendit promptement en cette ville; mais il y fut mal reçu à cause des progrès des Barbares qu'il n'avoit pas été en état d'arrêter. L'armée nombreuse qu'il rassembla en diligence, & qu'il conduisit vers Andrinople, inspira une telle frayeur aux Goths qu'ils lui demandèrent la paix. L'Empereur la refusa d'abord; mais il étoit disposé à se rendre à leur seconde demande, lorsqu'ils attaquèrent les Romains à l'improviste. L'armée Romaine fut presque entièrement taillée en pièces, & l'Empereur qui étoit blessé fut contraint de se retirer dans une cabane de payfans. Les Goths l'environnerent & y mirent le feu, sans sçavoir que l'Empereur y fût enfermé. Valens fut consumé par les flammes avec ceux qui l'accompagnoient, à la réserve d'un jeune homme qui trouva moyen d'échapper. Valens étoit alors âgé de cinquante ans, & il en avoit régné quinze. Ce Prince, qui avoit été baptisé par Eudoxe, Chef des Ariens, adopta les sentimens de cette secte, & persécuta les Orthodoxes, Valens avoit plusieurs grandes qualités. Il eut toujours grand soin de faire observer la discipline civile & militaire, & fit punir rigoureusement ceux qui s'en écartoient. Regardant les peuples qui lui étoient soumis plutôt comme ses enfans que comme ses sujets, il apprenoit toujours que les Provinces ne fussent ruinées par les impôts, accordoit facilement des remises, & diminua même d'un quart toutes les impositions. Valens avoit épousé Albia Dominica, dont il eut Valentinien Galate, Consul en 369. mort en 371. Il eut aussi deux filles, Anastasie & Carose. L'une des deux épousa un Seigneur nommé Procope, qu'il ne faut pas confondre avec le parent de Julien, dont j'ai parlé plus haut.

Gratien, qui regnoit alors à Rome, devint maître de l'Empire d'Orient par la mort de Valens son oncle. Le grand nombre de Barbares qui cherchoient à s'établir sur les terres de la dépendance des Romains, lui fit connoître qu'il avoit besoin d'un collègue pour faire tête à tant d'ennemis. Il jeta les yeux sur Théodose, qui étoit regardé comme un des plus grands Généraux de son siècle. Après l'avoir déclaré Auguste, il lui donna l'Orient, la Thrace & l'Illyrie Orientale, qui comprenoit la Macédoine, les deux Epires, la Thessalie, l'Achaïe & la Crète, les deux Dacies, la haute Mésie, la Dardanie & la Prévalitaine.

Théodose étoit né à Cauca dans la Galice vers l'an 346. Il étoit fils d'un grand Capitaine qui portoit le même nom. Le mérite de ce dernier avoit excité la jalousie des courtisans, qui étoient venus à bout de prévenir tellement l'Empereur Gratien contre lui, que ce Prince lui avoit fait trancher la tête. Le jeune Théodose élevé en Espagne y avoit donné des preuves de ses talens dans l'art militaire, soit en combattant sous les ordres de son pere,



---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

soit dans la guerre qu'il fit lui même aux Sarmates l'an 374. étant Gouverneur de la Mésie. Après la disgrâce de son pere il se retira en Espagne. Gratien voulant réparer l'injustice qu'il avoit commise envers son pere, & se donner en même temps un collègue capable de supporter le fardeau dont il le chargeoit, ne put se dispenser de revêtir Théodose de la pourpre Impériale. Théodose resta long-temps aux instances de Gratien, & ne consentit à devenir son égal qu'après y avoir été forcé. Tout le monde applaudit au choix de Gratien, & la ville de Constantinople envoya une députation solennelle à Théodose, pour lui témoigner la joye qu'elle ressentoit de son élévation. Le nouvel Empereur justifia bientôt la haute estime qu'on avoit conçue de lui, & les Goths plusieurs fois vaincus par ce Prince se virent enfin forcés d'avoir recours à la clémence.

---

383.

Pendant que l'Empire d'Orient florissoit sous le regne de Théodose, il s'élevait de grands troubles en Occident, où Maxime avoit pris la pourpre. Ce Tyran, qui avoit gagné les troupes de Gratien, se vit bientôt en état de lui enlever la souveraine autorité. L'Empereur abandonne des siens se retira à Lyon, où il fut tué par les partisans de Maxime. Valentinien II. frere de Gratien, craignant de tomber entre les mains du Tyran, implora le secours de Théodose. L'Empereur se disposa aussitôt à marcher contre Maxime; mais il suspendit ses opérations militaires sur les promesses que lui fit le Tyran de partager l'Empire d'Occident avec Valentinien, & de lui céder l'Italie, l'Illyrie Occidentale & l'Afrique. Théodose croyant devoir plutôt accepter cette proposition que de risquer une guerre dont l'événement pouvoit être funeste, reconnut Maxime pour son collègue, & le fit proclamer Auguste.

---

387.

L'ambition de Maxime ne lui permit pas de rester long-temps tranquille. Mécontent d'avoir été obligé de partager l'Empire avec Valentinien, il songea à lui enlever tout ce qu'il lui avoit cédé. Valentinien trop foible pour lui résister, se sauva à Thessalonique, où il eut une entrevue avec Théodose. Ce Prince, après lui avoir promis toutes sortes de secours, voulut d'abord employer les voyes de la douceur pour faire rentrer Maxime dans le devoir. Cette conduite ayant été inutile, Théodose se détermina à déclarer la guerre au Tyran, & à employer toutes ses forces pour le réduire. Il le surprit en Pannonie, battit les troupes en plusieurs occasions, & l'assiégea dans Aquilée où il s'étoit retiré. Il fut livré par ses propres troupes, & conduit devant les Empereurs Théodose & Valentinien. Théodose balançoit entre la clémence & la sévérité, lorsque les soldats enlevèrent Maxime & lui tranchèrent la tête. Victor son fils qu'il avoit laissé dans les Gaules avec le titre d'Auguste, fut arrêté par le Comte Arbogaste, qui le fit mourir. Théodose tira du trésor Impérial une somme pour fournir à l'entretien de la veuve de Maxime, & confia ses filles à un de leurs parents qui se chargea de les élever. Il rétablit ensuite Valentinien dans ses Etats, & y joignit les Provinces qui avoient été sous la domination de Maxime, quoiqu'elles lui appartenissent par droit de conquête.

---

388.

---

392.

Valentinien ne posséda pas long-temps le trône sur lequel l'Empereur d'Orient l'avoit fait remonter, ayant été étranglé par les ordres d'Arbogaste. Ce Seigneur n'osant prendre le titre d'Empereur, parce qu'il étoit Barbare

d'origine, le donna à Eugene, sous le nom duquel il esperoit regner. Théodose refusa de le reconnoître pour son collègue, & se déterminà à lui faire la guerre. La fortune se déclara d'abord pour Eugene; mais il fut battu dans un second combat, & livré au vainqueur qui lui fit couper la tête. Tous ceux qui étoient dans son parti, eurent alors recours à la clémence du vainqueur, & ce Prince leur pardonna facilement. Il eut même soin des enfans d'Eugene, & leur donna des charges. Arbogaste appréhendant le même sort qu'Eugene, termina sa vie en se passant son épée au travers du corps.

Theodose après cet avantage se rendit à Milan, où il fit venir Honorius son second fils. Il le déclara Empereur d'Occident, & lui donna pour son partage l'Italie, l'Espagne, les Gaules, l'Afrique & l'Illyrie Occidentale. Il se disposoit à retourner à Constantinople, lorsqu'il fut attaqué d'une hydropisie qui le fit mourir. Ce Prince n'avoit pas encore cinquante ans, & avoit régné seize ans moins deux jours. Son corps fut embaumé, & transporté à Constantinople pour être déposé dans le tombeau ordinaire des Empereurs. Il fut sincèrement regretté de tous ses sujets, & particulièrement des habitants de Constantinople, qui avoient éprouvé plusieurs fois sa libéralité & sa magnificence. Il avoit fait élever dans cette ville un grand nombre de bâtimens, & les Auteurs font mention d'un port, d'un aqueduc, & de plusieurs autres édifices publics, qui portoient le nom de Théodose. Ce Prince fut marié deux fois. Il épousa avant son avènement à la couronne Flacille, dont il eut Arcadius & Honorius. Cette Princesse étant morte en 395, il s'unit avec Galla, fille de Valentinien I. & de Justine. Il en eut Placidie, qui fut mariée en premières noces à Ataulphe, Roi des Goths, & qui, après la mort de ce Prince, épousa Flavius Constance, dont elle eut Valentinien III. Empereur d'Occident. Théodose porta le dernier coup à l'Idolâtrie, & fit plusieurs Edits pour maintenir la paix & l'union dans l'Eglise.

Arcadius déclaré Auguste en 383, fut reconnu Empereur d'Orient aussitôt après la mort de son pere. Ce jeune Prince âgé pour lors de dix-huit ans, étoit sous la tutelle de Rufin, en conséquence des dernières volontés de Théodose, qui l'avoit chargé de l'administration des affaires pendant la jeunesse de son fils. Rufin avoit passé par les plus grandes charges de l'Etat. Devenu Grand-Maître du Palais, il avoit été fait Consul & ensuite Préfet du Prétoire. Son ambition n'étant pas encore satisfaite, il osa aspirer au thône Impérial, & voulut engager Arcadius à épouser sa fille. Deux hommes puissans par leur crédit & leurs intrigues, & jaloux de son autorité, s'opposèrent à ses projets, & vinrent à bout de renverser sa fortune, & de lui faire perdre la vie. Eutrope & Stilicon, ces deux rivaux de Rufin, gouvernoient, l'un la Cour d'Orient, & l'autre étoit premier Ministre de la Cour d'Occident. Eutrope, qui avoit passé sa vie dans l'esclavage, n'avoit obtenu sa liberté que dans un âge avancé. Il s'introduisit alors à la Cour, où, après y avoir été employé dans les offices les plus bas, il s'éleva par degrés aux plus hautes charges. Théodose le fit Grand Chambellan, & il occupa ce poste sous le regne d'Arcadius. Aussi ambitieux que Rufin, mais plus avare & plus méchant que lui, il commença à travailler à la ruine du Régent, & pour rompre les mesures de ce Seigneur, il porta l'Empereur

---

CONSTANTINOPLE.

---

394.

---

395.  
17 Janvier.

---

ARCADIUS.

## 158 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

CONSTANTINOPLE.

à épouser Eudoxie, fille du Comte Bauton, Général de l'armée, & Franc de nation. Ce mariage, qui fit beaucoup de peine à Rufin, fut célébré le 27 d'Avril 395.

D'un autre côté Stilicon, premier Ministre d'Honorius, & qui avoit épousé la cousine germaine des deux Empereurs, soutenoit que Théodose lui avoit confié en mourant la régence des deux Empires. Rufin redoutant deux rivaux si formidables, prit le parti d'exciter des troubles, à la faveur desquels il eseroit nuire à ses ennemis, & se maintenir dans son poste. Il engagea en même temps les Huns (1) & les Goths à entrer sur les terres de l'Empire, & les assura qu'ils ne trouveroient aucun obstacle. Les Barbares profitèrent de cet avis, & firent des ravages épouvantables. Les Huns s'avancèrent jusqu'à Antioche, & les Goths laissèrent des marques de leur fureur dans la Mésie, dans la Thrace, la Pannonie, la Macédoine, la Thessalie, & dans tout le pays qui est entre la Dalmatie, la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils parurent même aux portes de Constantinople, & voulurent assiéger cette ville. Les maux que Rufin avoit attirés sur l'Empire, retomberent bientôt sur lui, & précipiterent sa ruine. Stilicon, sous prétexte de secourir l'Orient, se mit à la tête d'une nombreuse armée, & marcha vers Constantinople. Rufin, qui s'aperçut bientôt de son projet, obtint d'Arcadius un ordre pour obliger Stilicon à renvoyer les troupes d'Orient qui étoient dans son armée. Stilicon, qui étoit dans la Thessalie, obéit aussitôt, & fit conduire ces troupes par Gainas, Capitaine Goth, qu'il avoit chargé de faire périr Rufin. Arcadius informé que cette armée s'approchoit de Constantinople, alla au devant d'elle, & se fit accompagner du Régent. Ce Seigneur s'étoit flatté que par le moyen de ses intrigues, il feroit proclamé Empereur par les soldats qui venoient d'arriver. Il pressoit déjà même vivement Arcadius de le déclarer son collègue, lorsque Gainas le fit massacrer par les troupes.

Eutrope se vit alors maître de la Cour de Constantinople; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avoit dans Stilicon un concurrent aussi redoutable que celui dont il étoit délivré. Après avoir inutilement tenté de le faire assassiner, il engagea Arcadius à le faire déclarer ennemi public par le Sénat de Constantinople, & à s'emparer de tous les biens qu'il avoit en Orient. Eutrope, après avoir ainsi écarté son ennemi, osa, à ce qu'on prétend, aspirer au trône. Pour venir à bout de ses desseins, il fit différents traités avec les Barbares; mais craignant enfin de succomber dans cette entreprise, il se contenta de se faire donner par Arcadius les titres de Patrice & de pere de l'Empereur, avec le Consulat. L'Occident refusa de reconnaître pour Consul un homme de si basse extraction.

Gainas, jaloux du crédit d'Eutrope, résolut de le perdre pour s'élever sur ses ruines. Il mit pour cet effet dans ses intérêts le Comte Tribigilde,

399.

(1) J'ai parlé de l'origine de ces peuples dans le quatrième Volume de cette Introduction, page 441. & suiv. Voyez un des chapitres suivans qui traite de toutes les Nations Tartares. C'est à ce chapitre que je renvoie le Lecteur pour tous les peuples

Tartares dont il sera fait mention dans le cours de l'histoire de Constantinople & des Croitades. A l'égard des peuples Germains, on peut voir le cinquième Volume, où j'ai décrit leurs différentes expéditions.



Goth de nation, son parent, qui commandoit à Nacolie en Phrygie un Corps d'Ostrogoths & de Greutonges. Le Comte, à l'instigation de Gaïnas, prit les armes, & pilla plusieurs villes de Phrygie. L'Empereur chargea Gaïnas de marcher contre ce rebelle, qui avoit fait des ravages épouvantables dans l'Asie Mineure. Gaïnas, au lieu de suivre les ordres qu'il avoit reçus, représenta à l'Empereur qu'il ne falloit pas se flatter de réduire les ennemis, dont les forces étoient de beaucoup supérieures à celles de l'Empire, & que par conséquent on n'avoit pas d'autre parti à prendre que celui d'entrer en accommodement avec les Barbares. Arcadius, qui ignoroit les mauvais desseins de Gaïnas, lui permit de traiter avec les Goths aux conditions que ceux-ci exigeroient, tant il redoutoit ces peuples. Gaïnas exigea au nom de Tribigilde pour première condition, qu'Eutrope fût livré entre les mains du Général des Barbares. L'Impératrice Eudoxie irritée contre Eutrope, qui avoit menacé de la chasser du Palais, profita de cette circonstance pour le faire périr. Elle alla se jeter aux pieds d'Arcadius, & lui demanda justice de l'insolence de son Ministre. L'Empereur touché des larmes de l'Impératrice, & du triste état où étoient les affaires, ne balança plus à sacrifier Eutrope. Après lui avoir fait de vifs reproches, il le dépouilla de ses charges, & le priva de tous ses biens. Eutrope tombé tout d'un coup du faite de la grandeur dans la situation la plus humiliante, alla d'abord chercher un asyle dans l'Eglise; mais ayant voulu en fortir quelque temps après, il fut arrêté & banni dans l'île de Chypre. Gaïnas n'étoit pas encore satisfait, & il sembloit que son rival seroit toujours à craindre tant qu'il seroit en vie. Il le fit revenir de son exil, nomma des Commissaires pour examiner sa conduite, & le fit condamner à perdre la tête.

Gaïnas n'ayant plus de concurrent s'abandonna entièrement à ses projets ambitieux. D'accord avec Tribigilde, il parcourut les armes à la main les Provinces de l'Empire, & y commit des désordres affreux. L'Empereur, qui n'avoit point de troupes pour arrêter les progrès des Barbares, eut recours aux voyes de la négociation. Gaïnas devenu hardi par ses succès, & par la timidité d'Arcadius, demanda avec hauteur qu'on lui remit entre les mains Aurelien, Saturnin & Jean, les plus distingués des Sénateurs, & les seuls capables de s'opposer à ses desseins. Les trois Sénateurs furent sacrifiés, & Gaïnas après leur avoir fait long-temps appréhender une mort cruelle, se contenta de les envoyer en exil. Gaïnas exigea encore une somme considérable d'argent pour les Goths, & força l'Empereur à lui donner la charge de Général de toutes les troupes de l'Empire, & le commandement des Goths alliés.

Gaïnas, au comble des honneurs, ressentit un violent chagrin du refus que firent les Catholiques de lui donner une Eglise pour les Ariens dont il suivoit la secte. Résolu de s'en venger, il forma le projet de mettre le feu au Palais, afin de pouvoir piller la ville pendant qu'on seroit occupé à éteindre l'incendie. Le complot fut découvert; les habitants de Constantinople se tinrent sur leurs gardes, & Gaïnas déclaré ennemi public, fut obligé de se sauver. On fit main-basse sur tous les Goths, & on les massacra même dans l'Eglise où ils s'étoient retirés. Gaïnas passa alors dans la Thrace, de-là dans la Cherfonnesse, & y mit tout à feu & à sang. Il se

---

CONSTANTINOPLE.

---

401.

disposoit à traverser le détroit de l'Hellepont pour aller ravager l'Asie, lorsqu'il fut défait par Fravite, Général de l'armée & de la flotte Impériale. Il retourna aussitôt dans la Thrace; mais il y fut tué, & sa tête fut portée à Constantinople. La mort de ce factieux ne rendit pas la tranquillité à l'Empire, & le reste du regne d'Arcadius fut troublé par les ravages des Huns dans la Thrace, des Héraules dans l'Asie, & la Syrie, & par le schisme de Constantinople occasionné par la déposition de S. Jean Chrysostome.

403.

Arcadius mourut après avoir régné sans gloire pendant 13 ans, 3 mois & 14 jours, à l'âge de 31 ans. Il eut de son mariage avec l'Impératrice Eudoxie, Théodose le jeune, & quatre filles, sçavoir, Flacille, Pulcherie, Arcadie & Marine.

THEODOSE II.

Théodose déclaré Auguste dès l'an 402. qui étoit la seconde année de sa naissance, monta sur le trône Impérial aussitôt que son pere fut mort. L'Historien Procope (1) prétend qu'Isdegerde, Roi de Perse, fut nommé son tuteur par Arcadius; mais il est le premier qui ait rapporté ce fait, dont aucun Auteur contemporain n'avoit fait mention. Honorius, Empereur d'Occident, étoit résolu de se rendre à Constantinople pour y régler tout ce qui avoit rapport à l'administration des affaires, & à l'éducation de son neveu, lorsque Stilicon le détourna de faire ce voyage. Occupé sans doute de quelques projets que son ambition lui dictoit, il engagea l'Empereur à le charger des affaires de l'Orient. Cependant Honorius ayant découvert ses intrigues secretes, le fit arrêter à Ravenne avec son fils, & ils eurent tous deux la tête tranchée.

L'administration de l'Empire d'Orient fut confiée au Patrice Anthème, qui se conduisit avec tant de sagesse & tant de prudence, que les peuples jouirent d'un bonheur qu'ils n'avoient pas éprouvé depuis long-temps. Il eut soin pendant sa régence de faire embellir Constantinople, fit construire de nouvelles murailles, & les fortifia par un grand nombre de tours. Pulcherie, sœur de l'Empereur, & qui avoit beaucoup d'esprit, prit aussi connoissance des affaires, & se chargea de l'éducation de son frere, quoiqu'elle n'eût que deux ans plus que ce Prince. Elle fut déclarée Auguste en 414. Cette Princesse se mêla du mariage de Théodose par un événement assez singulier pour mériter d'être rapporté. Athénais, fille du Sophiste Léonce, étoit à Constantinople pour faire passer le testament de son pere. Il l'avoit déshéritée sous prétexte que sa beauté, son esprit & ses grands talents suffisoient pour lui procurer un établissement avantageux. Pulcherie, à qui elle s'adressa, fut si charmée de son mérite qu'elle engagea son frere à l'épouser. Le mariage fut célébré le 7 de Juin 421. Attique, Archevêque de Constantinople, changea son nom en celui d'Eudocie. Cette Princesse oubliant généreusement la mauvaise conduite de ses freres à son égard, les fit venir à la Cour, où ils obtinrent les premières charges. Eudocie devenue Impératrice, continua à cultiver les Belles-Lettres, & se rendit célèbre par un grand nombre d'ouvrages.

421.

425.

Honorius étant mort deux ans après sans laisser d'enfants, le trône d'Occident appartenoit de droit à Théodose; cependant Jean, premier Secrétaire

(1) Procope vivoit 150 ans après Théodose II.

d'Etat, se fit déclarer Empereur à Rome. Théodose, à qui il envoya des Ambassadeurs, refusa de le reconnoître, & lui déclara même la guerre. Jean fut arrêté à Ravenne par les Généraux de Théodose, & conduit à Aquilée, où il eut la main droite & la tête coupées. L'Empereur mit alors la couronne d'Occident sur la tête de Valentinien, fils du Général Constance & de Placidie, fille du grand Théodose. Il l'avoit déjà nommé César, & l'avoit fiancé à sa fille Eudoxie, qui étoit encore dans l'enfance. Lorsque Valentinien fut en âge d'épouser cette Princesse, il se rendit à Constantinople, & céda à son beau-pere l'Illyrie Occidentale, qui comprenoit les deux Pannonies, la Dalmatie & les deux Noriques.

Théodose eut de longues guerres à soutenir contre Attila, Roi des Huns, & il fut souvent obligé de faire avec ce Prince des traités honteux, & de lui payer un tribut (1). Il se laissa gouverner sur la fin de son regne par l'Eunuque Chrisaphe. Ce Ministre jaloux du crédit & de l'autorité de Pulcherie, fit éloigner cette Princesse de la Cour. Elle se retira dans le Palais de l'Hebdomon. L'Impératrice Eudocie fut aussi disgraciée presque vers le même temps, pour avoir fait présent à Paulin, Maître des Offices, qu'elle considéroit à cause de sa science, d'une belle pomme que l'Empereur lui avoit envoyée. Théodose s'étant imaginé que Paulin avoit quelque intrigue secrète avec sa femme, exila ce Seigneur en Cappadoce, où il le fit assassiner dans la suite. On lit dans l'histoire Byzantine que l'Impératrice ne pouvant souffrir la froideur de son mari, lui demanda la permission de se retirer à Jérusalem; que l'ayant obtenue, elle y mena avec elle le Prêtre Sévere & le Diacre Jean; que l'Empereur qui avoit conçu quelques soupçons sur leur conduite, chargea Saturnin de les faire mourir; que l'Impératrice irritée de cette action fit périr Saturnin, & que Théodose, pour punir cette Princesse, la réduisit à la vie d'une simple Particulière. Elle demeura à Jérusalem jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 460. On assure qu'elle protesta en mourant qu'elle étoit innocente du crime dont Théodose l'avoit soupçonnée avec Paulin. Chrisaphe devint tout-puissant à la Cour par la retraite des deux Princeses; mais il abusa de son autorité pour appuyer l'hérésie d'Eutichès, qui causa de grands troubles dans l'Etat.

Théodose étoit dans la cinquantième année de son âge, lorsqu'il tomba de cheval en allant à la chasse. La chute fut si violente qu'il en mourut la nuit suivante. Il avoit régné quarante-deux ans & près de trois mois. Il eut de son mariage avec Eudocie, deux Princeses, sçavoir, Eudoxie, femme de Valentinien III. & Flacille qui mourut sans être mariée. Théodose, dont on admire la grande piété, paroissoit plutôt né pour le cloître que pour le trône, puisqu'il n'avoit aucune des qualités essentielles pour porter dignement la couronne. Sa timidité lui fit souvent acheter la paix, & sur la fin de son regne il se vit réduit à ruiner ses sujets pour enrichir ses ennemis. Il étoit si foible que ceux qui l'approchoient se rendoient facilement maîtres de son esprit, & lui faisoient commettre de grandes fautes. Ce fut en effet par le conseil de ses Ministres qu'il voulut faire assassiner Attila, pour se

450.

(1) Voyez le quatrième Volume de cette Introduction, page 444. & suiv. Nota. Il y a une faute d'impression à la ligne 22. de cette page. On y lit *Théodose II.* Il faut lire *Théodose I.*



---

CONSTANTI-  
NOPE.

MARCEN.

délivrer d'un ennemi si dangereux, & qui ne celloit d'exiger des présents & des sommes considérables.

Après la mort de Théodose, on confia la Régence de l'Empire à Pulcherie sa sœur, mais elle ne put conserver cette place qu'en prenant un époux. Elle jeta les yeux sur Marcien, Sénateur, dont elle connoissoit la probité, la valeur & la prudence. Tout le monde applaudit à son choix, & Marcien fut proclamé Auguste au Palais de l'Hebdomon. Pulcherie avant que de l'épouser, avoit exigé de lui qu'il renonceroit à tous les droits du mariage.

Marcien né en Thrace ou en Illyrie d'une famille très-médiocre, avoit été simple soldat, & étoit parvenu par son mérite au rang de Sénateur. Aussitôt qu'il fut sur le trône il fit mourir Chrisaphe, qui s'étoit rendu odieux par son avarice, ses injustices, & par sa conduite à l'égard de Pulcherie. Il songea aussi à rendre la paix à l'Eglise en convoquant le célèbre Concile de Chalcédoine, qui condamna les erreurs d'Eutichès. Attila, pour fonder le caractère du nouvel Empereur, lui envoya demander le tribut que Théodose II. avoit coutume de payer. Marcien rejeta avec hauteur une telle demande, & répondit qu'il étoit résolu de secouer un joug honteux. Il ajouta que si le Roi des Huns vouloit être l'ami de l'Empire, il consentoit à lui faire des présents; mais que s'il commettoit quelques hostilités, il sçauroit lui opposer des armées qui pourroient arrêter ses projets. Attila mécontent de cette réponse, fit des menaces, mais il n'osa les effectuer, & alla attaquer Valentinien III. qu'il esperoit vaincre plus facilement. La mort de ce Barbare mit fin à la puissance des Huns, & plusieurs peuples soumis à leur domination se rangerent sous l'obéissance de Marcien, qui leur donna des terres dans l'Empire, à condition qu'ils seroient dépendants. La fermeté que l'Empereur témoigna à son avènement à la couronne, intimidait sans doute les Barbares, qui le laissèrent jouir d'un regne tranquille. Il mourut après avoir occupé le trône pendant six ans, cinq mois & quelques jours. Il étoit dans la soixante-sixième année de son âge.

---

457.

LÉON I.

Le Patrice Aspar & Ardabure son fils avoient assez d'ambition pour aspirer au trône; mais comme ils étoient Alains d'origine, & que d'ailleurs ils n'étoient pas Orthodoxes, ils n'osèrent faire aucune démarche pour y monter. Résolus cependant de conserver leur autorité, ils se déterminèrent à faire déclarer Empereur Léon de Thrace, dans l'espérance de gouverner sous son nom. Le Sénat, l'armée & le peuple approuverent ce choix, & Léon fut couronné par le Patriarche Anatole. Il paroît que c'est le premier Empereur qui ait reçu la couronne de la main d'un Evêque.

Les sentiments sont partagés sur l'origine de Léon. Les uns croient qu'il étoit de Thrace, d'autres le font naître dans la Dace en Illyrie, & Jordanès assure qu'il descendoit des Besses. Il embrassa la profession des armes dès son enfance, parvint au grade de Tribun, & fut chargé de l'Intendance des affaires de l'Orient par le Patrice Aspar.

Les Barbares, qui n'avoient osé attaquer l'Empire sous le regne de Marcien, prirent les armes aussitôt qu'ils furent informés de sa mort. Léon les fit bientôt repentir de leur audace, & après avoir remporté sur eux plusieurs victoires complètes, il les força de plier sous le joug, & de rester tranquilles.

Il traita de même les Huns commandés par Dengizic, fils d'Attila, & acheva d'abattre cette Nation qui avoit fait tant de maux à l'Europe.

Aspar, qui s'étoit flatté d'avoir une grande autorité pendant le regne de Léon, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'étoit trompé, & qu'il avoit perdu tout son crédit. Il osa même faire ressouvenir l'Empereur d'une manière indécente de la promesse qu'il lui avoit faite de déclarer César un de ses fils. L'Empereur lui fit une réponse assez dure, & depuis ce temps ils ne se regarderent plus que comme ennemis. Léon n'avoit d'autre parti à prendre que de perdre Aspar, ou de lui accorder ce qu'il demandoit. Comme il ne pouvoit sans danger travailler à la ruine de ce Seigneur, il se détermina à se reconcilier avec lui, du moins en apparence. Il consentit donc de donner une de ses filles en mariage à Patrice, second fils d'Aspar, avec le titre de César. La nouvelle de cette reconciliation allarma tous les Catholiques, qui craignoient que la couronne Impériale ne tombât au pouvoir d'une maison attachée à l'Arianisme. On supplia l'Empereur de différer de donner le titre de César à Patrice jusqu'à ce qu'il eût abjuré ses erreurs. Léon le promit, & cependant Patrice fut fait César; ce qui donna lieu de conjecturer qu'il avoit donné sa parole à l'Empereur d'embrasser la foi Catholique.

Aspar n'étoit point encore satisfait, & il ne voyoit pas sans jalousie le mariage de Zénon avec Ariadne, fille aînée de l'Empereur. Déterminé à faire périr celui qu'il regardoit comme le rival de sa famille, il voulut le faire assassiner dans la Thrace. Zénon ayant trouvé moyen d'éviter le péril qui le menaçoit, se plaignit à l'Empereur de la conduite d'Aspar, & lui représenta qu'il avoit lui-même tout lieu de craindre un sujet si puissant. Léon se détermina alors à s'en délivrer, & Aspar fut massacré avec Ardabure son fils. Patrice reçut plusieurs coups, mais il ne fut pas blessé à mort, & Hermeneric, un autre fils d'Aspar, qui n'étoit pas alors avec son pere, se sauva en Isaurie, d'où il ne retourna à Constantinople qu'après la mort de l'Empereur. Les partisans d'Aspar se souleverent dans la capitale, qui devint le théâtre d'une guerre civile. Les Goths y prirent part, & elle fut terminée par un traité avantageux pour ces peuples.

Léon cependant attaqué d'une maladie lente, connut qu'il n'avoit pas encore long-temps à vivre, & qu'il devoit songer à se désigner un successeur. La haine qu'on portoit à Zénon, l'empêcha de jeter les yeux sur lui, & il déclara Auguste Léon son petit-fils, né du mariage d'Ariadne sa fille avec Zénon. Le jeune Prince qui avoit à peine cinq ans, parut en public en qualité de Consul, & le peuple fut satisfait du choix de l'Empereur. Léon mourut quelques jours après d'une dysenterie. Il avoit épousé Verine, dont il eut un fils mort dans l'enfance, & deux filles, sçavoir Ariadne, femme de Zénon, & Léonce fiancée à Patrice, & mariée à Marcien, fils d'Anthème, Empereur d'Occident. Les Ecclésiastiques ont fait les plus grands éloges de Léon, mais les autres Ecrivains en ont parlé bien différemment. Ils l'ont représenté comme un Prince qui avoit amassé des richesses par les voyes les plus odieuses, & ils ont prétendu qu'il étoit implacable dans sa colère, & qu'il aimoit beaucoup la flatterie.

---

CONSTANTI-  
NOBLE.

{ LÉON II.  
ZÉNON.  
BASILISQUE.

Léon étoit trop jeune pour gouverner par lui-même, & Zénon son pere fut chargé de l'administration de la Régence de l'Etat. Ce Prince se conduisit avec tant d'adrelle, qu'il se fit déclarer Empereur par son fils avec le consentement du Sénat. Le jeune Léon lui ceignit lui-même le diadème dans le moment qu'il s'approchoit de lui pour lui prêter serment de fidélité en qualité de Général & de Patrice. Léon mourut après dix mois de regne, & Zénon se trouva seul maître de l'Empire.

Ce Prince descendoit d'une des plus nobles maisons des Isâures, & Léon qui recherchoit l'amitié de ces peuples, s'étoit déterminé pour cette raison à lui donner une de ses filles en mariage. Il ne fut pas long-temps tranquille possesseur du trône, & fut même obligé d'en descendre par les intrigues de Verine sa belle mere. Cette Princesse irritée de ce qu'il n'avoit pas voulu de lui accorder une grace qu'il croyoit devoir lui refuser, résolut de donner l'Empire à Patrice, Maître des Offices, qu'elle avoit dessein d'épouser. Zénon, craignant les effets de la mauvaise volonté de sa belle-mere, se sauva à Chalcédoine. Basilisque, frere de Verine, profita de ces troubles pour se faire proclamer Empereur. Zénon, à cette nouvelle, se sauva précipitamment en Isaurie avec Ariadne sa femme.

---

476.

Basilisque déclara alors sa femme Auguste, & donna le titre de César à Marc son fils, qu'il fit bientôt Auguste. Se croyant bien affermi sur le trône, il embrassa la secte d'Eutichès, & se rendit par cette démarche odieux à tous les Orthodoxes. La mort qu'il fit souffrir à Patrice, que sa sœur avoit voulu élever à l'Empire, lui attira la haine de cette Princesse, qui travailla aussitôt à sa perte. Elle se reconcilia avec Zénon, & lui promit de mettre tout en usage pour le rétablir sur le trône.

Zénon avoit déjà fait plusieurs tentatives pour chasser l'usurpateur, mais ses troupes avoient toujours été battues, & se trouvant sans ressource, il s'étoit enfermé dans une forteresse, où il avoit été aussitôt assiégé. Dans cette extrémité, il eut recours à la ruse, & gagna par ses présents & ses promesses les Généraux de l'armée ennemie. Ils joignirent leurs troupes à celles de Zénon, & marcherent aussitôt vers Constantinople.

Basilisque informé de ce qui se passoit, donna ordre à Armate qui commandoit l'armée de Thrace, d'aller à la rencontre de Zénon. Ce Prince timide fut si effrayé de l'approche des ennemis, qu'il vouloit prendre la fuite. Il se détermina cependant à tenter auparavant de corrompre le Général ennemi. Il vint à bout de le séduire en lui promettant la place de Général pour toute sa vie, la dignité de César pour son fils, & l'Empire après sa mort. Les uns assurent qu'il joignit ses troupes à celles de Zénon, d'autres prétendent qu'il le laissa seulement passer. Zénon ne trouvant plus d'obstacles, surprit Basilisque dans le Palais de Constantinople. Ce Prince eut à peine le temps de se retirer dans le Baptistere de la grande Eglise, mais Zénon l'en fit sortir en lui promettant la vie sauve. On le conduisit en Cappadoce, & il fut enfermé dans un château nommé Lymnie, où il mourut peu de temps après. Quelques Auteurs ont écrit que l'Empereur avoit défendu de lui donner des nourritures, & qu'il étoit péri de faim avec toute sa famille.

---

477.

Zénon, ainsi rétabli sur le trône, tint à Armate la parole qu'il lui avoit



donnée ; mais peu de temps après il le fit massacrer, & Basilisque, fils de ce Général, fut privé de la qualité de César, & fait Lecteur dans l'Eglise des Blaquernes. Il fut dans la suite Evêque de Cyzique, & gouverna cette Eglise avec beaucoup de sagesse & de piété.

---

CONSTANTINOPLE.

De nouveaux troubles s'éleverent bientôt dans l'Empire, & furent occasionnés par l'ambition de Marcien, fils d'Anthème, Empereur d'Occident, s'imaginant que son mariage avec Léonce, fille de Léon I. lui donnoit de légitimes droits à l'Empire, parce que cette Princesse étoit née depuis que son pere étoit monté sur le trône, il forma un puissant Parti contre Zénon. Cette guerre civile se fit au milieu de Constantinople, & il y eut différents combats auprès du Palais. Marcien vainqueur y assiégea Zénon, & il étoit prêt à s'en rendre maître, lorsque la désertion d'une partie de son armée l'obligea à chercher un asyle dans l'Eglise des Apôtres. Il en fut retiré, & le Patriarche Acace l'ordonna Prêtre. L'Empereur le relegua ensuite en Capadoce dans un Monastere, d'où s'étant échappé, il fut renfermé dans le château de Papyre.

Zénon récompensa le Général Illus qui avoit débauché les troupes de Marcien ; mais bientôt après il fut jaloux de la grande considération où il étoit dans l'Empire. Verine qui avoit conçu pour lui une haine mortelle, voulut le faire assassiner. Celui qui en fut chargé, manqua son coup, fut arrêté, & dans l'interrogatoire il avoua toute l'intrigue. Illus se plaignit hautement, & l'Empereur saisissant cette occasion pour se venger de sa belle-mere qu'il n'aimoit pas, l'envoya en exil dans un château de Cilicie. Ariadne ayant inutilement demandé son rappel, menaça l'Empereur de le quitter. Zénon pour l'appaiser consentit à la perte d'Illus, mais le coup fut encore manqué, & Illus ne fut blessé qu'à l'oreille droite. Ce Seigneur trop convaincu que l'Impératrice n'avoit pas agi sans le consentement de l'Empereur, demanda à se retirer de la Cour. Zénon lui permit d'aller à Nicée, & lui donna même le commandement des armées qui étoient dans les Provinces Orientales.

Illus ne respiroit que la vengeance, & il attendoit une occasion favorable pour se déclarer, lorsqu'elle lui fut offerte par la révolte du Patrice Léonce. Il prit aussitôt le parti de ce rebelle, & ils ravagerent conjointement la Syrie & l'Isaurie. Les Isauriens se joignirent à eux, & l'armée des rebelles devenue considérable par cette jonction, s'empara du château de Papyre où étoient les trésors de Zénon. Verine retirée de cette forteresse fut conduite à Tarfe, & cette Princesse s'étant reconciliée avec Illus, déclara Auguste le Patrice Léonce, & le couronna. Elle envoya alors aux Gouverneurs, aux peuples de l'Orient & de l'Egypte, une lettre impériale, dans laquelle elle soutenoit que l'Empire lui appartenoit ; qu'elle l'avoit donné à Zénon, mais que ce Prince s'en étant rendu indigne, elle avoit cru devoir couronner Léonce. Cette lettre fit impression sur les esprits, & fut avantageuse aux rebelles ; cependant comme ils se désoient toujours de Verine, ils la renvoyèrent dans le château de Papyre, où elle mourut de maladie quelque temps après.

Zénon se trouvoit dans un extrême embarras, & il craignoit avec raison les suites de cette guerre, lorsque Jean le Bossu son Général, remporta sur

---

CONSTANTI-  
NOPE.

les Rebelles une victoire complete près de Seleucie. Illus & Léonce se retirèrent dans le château de Papyre où ils se défendirent pendant trois ans. Ils furent enfin trahis & livrés au Général de l'Empereur. On les décapita, & leurs têtes furent portées en triomphe à Constantinople. Théodoric Roi des Ostrogoths avoit rendu de grands services à l'Empereur dans cette guerre ; mais s'étant aperçu que Zénon le haïssoit, il se retira dans la Thrace. Il y assembla une armée avec laquelle il ravagea tout le pays jusqu'aux portes de Constantinople. L'Empereur appréhendant qu'il ne fît le siège de cette ville & qu'il ne s'en emparât, entra en accommodement avec lui, & consentit qu'il allât attaquer Odoacre qui avoit détruit l'Empire d'Occident en 476. (1)

---

421.

ANASTASE.

Zénon délivré de tous ses ennemis s'abandonna au penchant qu'il avoit à la cruauté, & sous prétexte de punir ceux qui avoient eu part à la dernière révolte, il fit mourir plusieurs innocents pour s'emparer de leurs biens. Afin d'empêcher l'effet d'une prédiction par laquelle on lui avoit annoncé qu'il auroit pour successeur un des Officiers du Palais qu'on appelloit *Silentaires*, il en fit périr un grand nombre, parmi lesquels étoit le Patrice Pélage. Il paroît qu'il se repentit dans la suite de la mort de ce Patrice, puisque pendant les derniers jours de sa vie, il avoit continuellement son nom à la bouche. Zénon mourut d'une maladie dont on ne connut pas la cause, & qui lui fit souffrir des douleurs extrêmement aiguës. On lit dans quelques Auteurs qu'il fut enterré vivant, soit qu'on le crût mort, ou qu'on fût bien aise de profiter d'un moment de faiblesse pour se défaire d'un Prince si cruel. Il étoit âgé de 65. ans, & en avoit régné 17. à compter du temps où il avoit été déclaré Auguste.

Ariadne veuve de ce Prince proposa alors d'élever au trône Impérial Anastase qui n'étoit qu'un simple *Silentiaire*. Elle ne trouva aucune opposition de la part du Sénat, mais le Patriarche Eupheme fit de grandes difficultés, dans la crainte qu'Anastase qui étoit Eutichien, ne voulût favoriser ceux de sa secte, & persécuter les Orthodoxes. Il ne consentit à couronner le nouvel Empereur qu'après qu'il lui eut promis par écrit de conserver la foi catholique, & de regarder le concile de Chalcedoine comme une règle de foi. Anastase reconnu Empereur épousa Ariadne dans le quarantième jour de son veuvage. Ce Prince né à Durazzo sur la mer Adriatique, étoit âgé de soixante ans lorsqu'il prit les rênes de l'Empire. Son règne ne nous offre qu'une suite continuelle de troubles & de séditions. La première fut occasionnée par l'ambition de Longin frere du dernier Empereur, qui entreprit de chasser Anastase du trône. L'Empereur trouva moyen de s'opposer promptement à son entreprise, & l'ayant fait arrêter, il l'exila en Egypte où il fut ordonné Prêtre. Ces troubles étoient à peine apaisés qu'il s'en éleva de nouveaux de la part des Isaures, qui mécontents de ce qu'Anastase refusoit de leur donner par an cinq mille livres d'or que Zénon avoit coutume de leur payer, prirent les armes, & s'emparèrent des magasins que le dernier Empereur avoit fait faire dans

(1) Voyez le second Volume de cette Introduction pag. 48. & suiv. Volume cinquième 179. & suiv.

l'Isaurie. Ninilingue que Zénon avoit nommé Gouverneur de ce pays, se mit à la tête des Rebelles qui se trouverent bientôt au nombre de cent cinquante mille hommes. Les Généraux de l'Empereur défirent cette armée nombreuse dans la Phrygie, & Ninilingue fut tué dans l'action. La mort de ce chef auroit mis fin à cette guerre si on eût poursuivi les Rebelles effrayés de la perte de Ninilingue : mais les troupes s'amuserent à piller, & donnerent par ce moyen le temps aux Isaurès de se rallier & de se fortifier sur le Mont Taurus. La guerre dura encore quelques années, & fut terminée par la mort des chefs des Rebelles. Une partie des Isaurès fut alors transportée dans la Thrace.

Cependant Constantinople avoit été dans une confusion affreuse, à cause de la protection que l'Empereur avoit accordée aux Eutichiens, malgré les promesses qu'il avoit faites de soutenir la Religion Catholique. On oublia le respect qu'on devoit à son Souverain, & on traîna ignominieusement par la ville ses Statues & celles de l'Impératrice. Les deux partis en vinrent aux mains, après s'être accablés d'injures, & dans ces moments de fureur, Constantinople offrit plus d'une fois un spectacle, qui fit gémir ceux que l'esprit seul de Jésus-Christ animoit : esprit de douceur dont ce divin maître nous a donné de si grands exemples. Anastase redoutant les suites de tant de troubles feignit de se réconcilier avec l'Eglise, & avec le Patriarche Macédonius : mais aussitôt que le calme fut rétabli, il nomma Timothée Patriarche & lui fit anathématiser le concile de Chalcédoine.

Vers la fin de la même année il y eut une nouvelle sédition qui pensa faire perdre le trône à l'Empereur. On avoit coutume depuis l'an 472 de faire tous les ans une procession pour remercier Dieu d'avoir préservé la ville d'une pluie de feu qu'on avoit cru appercevoir en l'air. (1) Avant que la procession commençât, Timothée envoya ordre à toutes les Eglises de chanter le *Trisagion* avec l'addition. (2) Les uns obéirent, & les autres chanterent comme les Orthodoxes. Les Catholiques irrités de ce qu'on vouloit les forcer à ajouter l'addition, coururent par toute la ville, massacrant les partisans d'Anastase, & mettant le feu aux maisons des personnes les plus qualifiées. Les séditieux s'assemblerent dans la place de Constantin, & ce fut dans cet endroit qu'on leur apporta les clefs de la ville, & les étendards de l'armée. Maîtres de toutes ces choses, ils ne donnerent plus de bornes à leur fureur ; ils chargerent Anastase d'injures, renverserent encore ses portraits & ses statues, & demanderent qu'on nommât un autre Empereur. Anastase sortit de la ville, & alla se cacher près des Blaquerènes : Enfin pour tâcher d'apaiser les séditieux, il prit le parti de se rendre dans le cirque sans couronne & en état de suppliant, après avoir fait

(1) Un jour qu'on célébroit les jeux du Cirque, l'air fut tout-à-coup obscurci, & le peuple s'imagina voir comme une pluie de feu qui descendoit du Ciel. C'étoient des cendres enflammées qui sortoient du Mont-Vélave & que le vent porta jusqu'aux environs de Constantinople.

(2) Le *Trisagion* est l'hymne, *Dieu Saint, Saint fort, Saint immortel, ayez pitié de nous.* C'est ainsi que les Orthodoxes le chantoient autrefois. Pierre le Foulon y ajouta ces mots : *Vous qui avez été crucifié pour nous.* Les Catholiques rejeterent cette addition à cause du mauvais sens dont elle pouvoit être susceptible.



CONSTANTINOPLE.

publier qu'il étoit prêt à abdiquer. Ces fanatiques abusant de la foiblesse de leur Prince, chanterent en sa présence le Trisagion sans addition, & exigèrent qu'il leur livrât les Préfets Marin & Placon. L'humiliation de l'Empereur calma les esprits, & on le pria de remonter sur le trône.

Anastase ne changea cependant pas de conduite, & continua à favoriser les Eutichiens. Les troubles recommencèrent bientôt, & Vitalien fils de Patrice & petit fils d'Aspar se mit à la tête des Catholiques. La Scythie, la Thrace & la Mésie prirent le parti de Vitalien, & les peuples soulevés le demandèrent pour Empereur, Anastase opposa d'abord aux séditieux une armée commandée par Hypace son neveu, mais la défaite de ces troupes réduisit l'Empereur aux dernières extrémités. Plusieurs villes tombèrent au pouvoir des Rebelles, qui s'avancèrent même jusqu'aux portes de Constantinople. Anastase sans ressource demanda à entrer en accommodement avec Vitalien. Celui-ci exigea que le Patriarche Macédonius fût rétabli dans son siège ; que les Evêques qui avoient été injustement déposés, fussent rendus à leurs Eglises ; qu'il se tint un concile général où le Pape se trouveroit. L'Empereur consentit à tout, & Vitalien persuadé qu'Anastase agissoit de bonne foi, mit bas les armes, & rendit même la liberté à Hypace fait prisonnier dans le combat où il avoit été vaincu. Malgré tant de protestations & de promesses, l'Empereur continua de donner aux Orthodoxes des preuves de la haine qu'il leur portoit. Il ne pouvoit sans doute oublier qu'ils avoient souvent pris les armes contre lui, & l'avoient réduit à s'humilier devant eux. D'humbles remontrances, telles qu'on doit les faire à son Souverain, des instructions ménagées avec art & dictées par la charité auroient peut-être fait impression sur l'esprit de ce Prince, & l'auroient engagé à entrer dans le sein de l'Eglise, cette mere tendre qui n'emploie que les larmes & les exhortations pour rappeler ses enfants lorsqu'ils se sont égarés.

518.

Anastase âgé d'environ 88 ans fut frappé d'une mort subite le neuf de Juille 518. & son corps fut porté au tombeau dans l'Eglise des Apôtres sans les solemnités ordinaires. Son nom fut dans la suite ôté des Dyptiques, & on l'anathématisa comme persécuteur de l'Eglise. Ce Prince avoit fait plusieurs actions qui méritoient les plus grands éloges : telles que la suppression des spectacles publics, des combats des hommes contre les bêtes, de l'impôt appelé Chrysargyre ou *or d'affliction*, qui se levait tous les cinq ans sur ceux qui faisoient quelque commerce ou trafic. Il ne faut pas oublier la construction de cette longue muraille qui porta son nom. C'étoit un mur de deux journées de chemin, ou d'environ dix-huit lieues, qui alloit du Nord au Midi depuis l'une des deux mers qui environnent Constantinople jusqu'à l'autre, & jusqu'à la ville de Selimbrie qui étoit enfermée. Il étoit à douze ou quinze lieues de Constantinople, & faisoit comme une île. Dans toute cette étendue de pays, il y avoit d'espace en espace des tours qui se communiquoient l'une à l'autre. Anastase avoit fait construire cette muraille en 507 pour défendre les environs de Constantinople des courses des Barbares.

JUSTIN I.

Anastase ne laissoit point d'enfants à sa mort, & il n'avoit point désigné de successeur, quoiqu'il eût trois neveux, Rompée, Probus & Hypace.

La

Le grand Chambellan nommé Amance aspirait au trône, mais des obstacles invincibles s'opposant à son élévation, il prit le parti de procurer l'Empire à Théocrite le meilleur de ses amis. Il donna pour cet effet de grosses sommes d'argent à Justin Capitaine des Gardes, & le chargea de travailler à faire un grand nombre de partisans à Théocrite. Justin loin de remplir l'intention d'Amance, se servit pour monter sur le trône de l'argent qu'il lui avoit confié. Il travailla avec tant d'ardeur pour ses propres intérêts, qu'il fut proclamé le même jour de la mort d'Anastase. Victor de Tunones nous apprend que Jean, qui fut depuis Evêque d'Heraclée, fut aussi nommé Empereur par ceux de son parti, mais que se trouvant trop foible pour résister à Justin, il avoit abandonné la couronne.

Justin étoit né à Bederiane sur les confins de l'Illyrie & de la Thrace au commencement du regne de Marcien, vers la fin de l'an 450 ou dans les premiers mois de 451, puisqu'il avoit près de soixante-huit ans lorsqu'il parvint à l'Empire. Né d'un pauvre laboureur, il abandonna sa patrie & alla chercher fortune à Constantinople. Il prit le parti des armes, & comme il étoit grand & bien fait, l'Empereur Léon le fit entrer dans les Gardes du Palais. Il servoit dans l'armée que Jean le Bossu commandoit contre les Isauraes. Les Auteurs presque contemporains font mention de plusieurs prodiges arrivés en faveur de Justin, mais je les passe sous silence, comme peu dignes de foi. Si on est curieux de les connoître on peut les lire dans Procope, dans Zonare & dans Cedrene. M. Tillemont en a parlé dans son cinquième volume de l'histoire des Empereurs, ainsi que M. de Burigny dans son histoire de Constantinople. Justin par son mérite fut fait Sénateur, & ensuite Capitaine des Gardes d'Anastase.

Justin devenu maître de l'Empire, se déclara pour le concile de Chalcedoine, & rappella tous ceux qui avoient été exilés pour la Foi Catholique. Vitalien disgracié sous le dernier regne, reparut à la Cour, & partagea l'autorité avec Justinien neveu de Justin. Il travailla ensuite à rétablir la bonne intelligence entre les Eglises d'Orient & d'Occident, & écrivit au Pape Hormisdas pour le prier d'envoyer des Legats à Constantinople. Le Souverain Pontife en fit partir qui étoient chargés d'un formulaire. Il fut signé par le Patriarche Jean, & la réunion se fit solennellement sans tumulte le jour de Pâques 519.

---

 519.
 

---

Cependant Amance qui avoit voulu mettre Théocrite sur le trône, forma une conspiration contre l'Empereur. Elle fut découverte & les auteurs furent punis de mort, ainsi que Théocrite qui fut tué dans la prison. L'administration des affaires étoit toujours entre les mains de Vitalien & de Justinien, mais ce dernier ne la partageoit qu'à regret, & ne voyoit dans Vitalien qu'un rival dangereux qui pouvoit lui disputer l'Empire à la mort de Justin. Le désir de regner le porta à faire assassiner Vitalien qu'il avoit eu la lâcheté de tromper en affectant pour lui une amitié extraordinaire. Justinien n'ayant plus de concurrent se vit maître absolu dans l'Empire, fut revêtu de la dignité de Général des armées, & devint collègue de Justin le premier d'Avril 527. Procope ennemi déclaré de Justinien, prétend dans son histoire secrète que tout le monde fut mécontent de l'élévation de ce Prince, mais il est contredit par tous les autres Ecrivains.

---

 520.
 

---



---

 527.
 

---

CONSTANTINOPLE.

Justin mourut quatre mois après avoir assuré le trône à son neveu. Il étoit âgé de soixante & dix-sept ans & en avoit régné neuf & vingt-trois jours. Ce Prince étoit si ignorant qu'il ne sçavoit ni lire ni écrire, & pour lui faire signer les actes, on avoit été obligé de graver sur une tablette de bois les quatre premières lettres de son nom, & on lui conduisoit la main sur ces caractères. Justin avoit été marié avant que d'être Empereur, & sa femme avoit été esclave & Barbare d'origine. Son véritable nom étoit Lupicine; mais elle le quitta pour prendre ceux d'Elia-Marcia-Euphémie. Elle mourut avant son mari. Quelques Auteurs prétendent que Justin s'étoit marié en secondes noces & que sa femme se nommoit Théodora: ils la confondent avec la femme de Justinien.

JUSTINIEN I.

527.

Ce Prince surnommé Flavius, étoit fils de Sabbatius & de Biglenisse sœur de Justin. Il avoit pris naissance à Tauresium petite place de la Dardanie Européenne. Lorsqu'il fut devenu Empereur il fit bâtir près de Tauresium une belle ville, qui fut appelée première Justinienne: Elle devint la résidence des Primats d'Illyrie. Il paroît que Justinien avoit reçu beaucoup d'éducation, puisqu'on trouve dans les différents traits de sa vie des preuves qu'il avoit l'esprit orné d'un grand nombre de connoissances. Les noms des deux précepteurs de Justinien sont parvenus jusqu'à nous, l'un se nommoit Théophile, qui a écrit une vie de ce Prince, & l'autre étoit le Diacre Anaclét, suivant Possévin. Justinien avoit trente ans lorsqu'il se rendit pour la première fois à Constantinople, & il fut fait Comte des Domestiques par l'Empereur Justin. Il fut ensuite nommé Patrice Nobilissime, Général, & élu Consul en 521. Il donna pendant ce temps des spectacles qui lui coûtèrent des sommes immenses. On vit à la fois vingt Lions, trente Léopards, & un grand nombre d'autres bêtes féroces combattre dans l'amphithéâtre. La passion qu'il eut pour Théodora ne lui fit point honneur. Procope dans son histoire secrète assure qu'elle étoit fille d'Acace dont la fonction étoit de nourrir les bêtes pour les spectacles. Théodora passa sa jeunesse à faire le métier de courtisane, & Justinien ne la connut qu'en cette qualité. Epris de ses charmes il eut la bassesse d'en vouloir faire son épouse. Biglenisse & l'Impératrice Euphémie s'opposèrent à ce mariage, mais aussitôt que la dernière fut morte, il obtint de Justin la permission de l'épouser. Quoiqu'on ne soit pas bien instruit de la naissance de Théodora, il paroît cependant qu'elle n'étoit pas née pour monter sur le trône. On sçait seulement que dans sa jeunesse elle gagnoit sa vie à filer, & que depuis son mariage elle fit bâtir une Eglise en l'honneur de S. Pantaléon dans l'endroit même où elle s'occupoit à filer. Justin à la prière de son neveu la déclara Auguste dans le temps qu'il associa Justinien à l'Empire.

Les premières années du regne de Justinien furent marquées par des victoires continuelles sur les Barbares, mais pendant qu'il travailloit à affaiblir la puissance de ces peuples, il y avoit de grands troubles à Constantinople. Il regnoit dans cette ville deux factions qui portoient le nom de *Verte* & de *Bleue*. Les deux partis en venoient souvent aux mains, & il y avoit toujours beaucoup de sang répandu. Justinien mit tout en œuvre pour arrêter ce désordre; cependant malgré ses soins, il y eut une



émeute qui pensa causer les plus grands malheurs. Comme on menoit au supplice quelques séditieux des deux factions, des Mutins entreprirent de les délivrer, & après les avoir tirés des mains de ceux qui les conduisoient, ils mirent le feu à la ville. Leur mort du guet, étoit vainqueur. Ils étoient résolus à massacrer Jean de Cappadoce Préfet du Prétoire, & Tribonien qui étoit Questeur. Ces deux Magistrats s'étoient rendus odieux par leurs violences & leur avarice. L'Empereur qui étoit enfermé dans son Palais, crut appaiser les séditieux en déposant ces deux Magistrats; mais les Rebelles n'en devinrent que plus insolents. Ils enlevèrent de son palais Hypace neveu d'Anastase & le revêtirent des ornemens impériaux. Justinien se trouvoit dans un extrême embarras, & il ne sçavoit s'il devoit se sauver en Thrace ou marcher contre les Rebelles. L'Impératrice le détermina pour le dernier parti, malgré le sentiment de son conseil. Narsès, Mundus & Bélisaire à la tête des troupes Impériales eurent bientôt mis en déroute les séditieux, & on prétend que le carnage fut si grand qu'il périt plus de trente mille hommes dans cette journée. Hypace & Pompée son frere furent arrêtés, & égorgés le lendemain par les soldats. On ne sçait s'ils étoient innocents ou coupables; il est vrai que quelques Historiens les chargent d'avoir été les auteurs de la sédition. La Faction bleue rendit en cette occasion de grands services à l'Empereur, qui en fut si reconnoissant qu'il suffisoit d'être de cette Faction pour n'avoir aucun châtiment à craindre, quelque crime qu'on eût fait.

Ce fut vers ce même temps que Justinien enleva l'Afrique aux Vandales, & réunit ce pays à son Empire. (1) Ce Prince y ajouta encore l'Italie qu'il enleva aux Goths par le moyen de ses Généraux Bélisaire & Narsès. Il y avoit cependant de grands troubles dans l'Eglise au sujet d'une nouvelle hérésie qui étoit une suite de celle d'Eutichès. Ceux qui l'adoptèrent furent nommés *Incorruptibles* ou *Aptardocetes*, parce qu'ils prétendoient que le corps de Jesus-Christ avoit été incorruptible, & n'avoit pu être susceptible d'aucun changement ou d'aucune altération: d'où il s'ensuivoit que l'Incarnation & la Passion de Jesus-Christ auroient été imaginaires. L'Empereur se déclara pour cette nouveauté, & fit même un Edit en sa faveur. Plusieurs Prélats y adhererent, mais le Patriarche & d'autres Ecclesiastiques refuserent d'y souscrire. L'Empereur se dispoisoit à sévir contre ceux qui lui étoient opposés, & surtout contre le Patriarche, lorsqu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le conduisit au tombeau le 14 Novembre 565. Il étoit âgé de 84 ans & avoit régné 38 ans sept mois & treize jours, à compter du temps où il fut associé à l'Empire par son oncle.

» Justinien, dit Procope dans sa préface, trouva l'Etat agité de grands troubles en montant sur le trône, mais il sçut les appaiser, & augmenta la grandeur & la puissance de l'Empire. Il en chassa les Barbares, qui depuis long-temps en occupoient la plus grande partie. Ce Prince bâtit plusieurs Villes, rétablit la paix dans l'Eglise, fit un corps de loix, fit élever des Forts pour défendre l'Empire Romain des incursions des

---

 CONSTANTINOPLE.
 

---

532.

Eloge de Justinien.

(1) Voyez l'Histoire d'Afrique, Tome 50. & suiv. où il est parlé des guerres de Justinien en Italie contre les Goths, & de la conquête de ce Pays.

CONSTANTINO-  
POLE.

» Barbares; se regardoit comme le pere de ses sujets, & pardonna à plusieurs qui avoient conjuré contre lui. «

Tel est le portrait que Procope fait de Justinien, portrait qui n'est pas flatté. En effet lorsque ce Prince succéda à Justin, l'Empire étoit dans une triste situation. L'Afrique & l'Italie étoient au pouvoir des Barbares, qu'on ne pouvoit obliger de rester tranquilles qu'en leur fournissant souvent de grosses sommes. Justinien réleva la gloire de l'Empire par la chute des Barbares, qu'il fit enfin plier sous le joug. Ce Prince fit aussi triompher la vérité dans les Eglises, & leur rendit pendant quinze ans un calme dont elles avoient été privées pendant plus d'un siècle. Résolu de prévenir ou de terminer tous les procès, il employa les plus sçavants Jurisconsultes de l'Empire pour retrancher les loix superflues, ne laisser que les plus sages en vigueur, & en former un corps. Versé dans l'Ecriture Sainte il passoit souvent en disputes Théologiques un temps qu'il auroit pu employer aux affaires d'Etat. Il dormoit peu, étoit fort sobre, jeûnoit avec une austérité étonnante; on assure même que dans la semaine sainte il passoit deux jours sans manger, & que les autres jours il ne se nourrissoit que de légumes, & ne buvoit que de l'eau en petite quantité. Procope, qui nous a donné le détail des Eglises bâties ou rétablies par Justinien, en compte trente & une à Constantinople seulement. Son plus célèbre édifice fut le Temple de Sainte Sophie. La principale Eglise de Constantinople avoit été brûlée dans la sédition connue sous le nom de *Vainquez*, mot du guer des Rebelles. Justinien qui vouloit la réparer se servit d'Antime de Tralles & d'Isidore de Milet, les plus célèbres Architectes de leur siècle. Il leur donna des conseils, & voulut que la nouvelle Eglise fût nommée Sainte Sophie. Elle a passé pour une des plus belles Eglises du monde, & plusieurs Ecrivains l'ont mise au-dessus du Temple de Salomon. On prétend que Justinien le pensoit, & qu'il avoit dit plus d'une fois : *Salomon, je t'ai vaincu*. On en trouve la description dans Procope, dans Paul le Silencieux, & dans la *Constantinople Chrétienne* de Ducange. Justinien avoit encore fait plusieurs autres embellissements dans la capitale de son Empire. On y construisit par ses ordres des Bains, un Aqueduc: on répara les Amphithéâtres, on rebâtit le Fauxbourg de Sucas, auquel l'Empereur donna son nom, & qui est connu maintenant sous les noms de Pera & de Galata.

Il ne paroît pas que la valeur fût une des vertus de Justinien, car on ne vit jamais ce Prince à la tête de ses armées, & on sçait qu'il étoit prêt à prendre la fuite lors de la grande sédition arrivée à Constantinople. Comme les longues guerres qu'il avoit eu à soutenir avoient épuisé les finances, il eut recours à des expédients injustes pour avoir de l'argent. On l'a accusé d'avoir enlevé les biens des Particuliers, en les faisant charger de crimes dont ils étoient innocents. On a prétendu que ce Prince n'étoit point sincère; qu'il se laissoit facilement prévenir, & que lorsqu'il tomboit dans l'erreur, il étoit impossible de le faire revenir; qu'enfin il s'étoit laissé gouverner despotiquement par l'Impératrice Théodora. Plus fastueux que ses Prédécesseurs, il exigea que les Patrices se prosterneroient devant lui, & lui baiferoient les pieds, au lieu qu'ils n'étoient auparavant obligés qu'à faire une profonde révérence que l'Empereur leur rendoit.

On remarque dans les loix de Justinien un grand zèle pour la Foi Orthodoxe, un soin extrême pour l'observation de la discipline ecclésiastique, & la plus grande attention pour que les Ministres de l'Eglise ne fussent occupés que du service de Dieu, & ne songeassent qu'à édifier & à instruire les peuples.

» Les Princes dans ces temps-là prenoient beaucoup plus de part aux affaires ecclésiastiques qu'ils n'en prennent maintenant. Ceux à qui les usages de ces siècles réculés ne sont pas connus, sont extrêmement surpris lorsqu'on leur dit que les Empereurs publioient des confessions de foi, prononçoient des Anathèmes, ordonnoient des excommunications, menaçoient les Evêques de déposition, déclaroient déchus de l'Episcopat ceux qui avoient été élus au préjudice des ordonnances Impériales, régloient la forme dont les prières se devoient faire dans l'Eglise, les degrés de Jurisdiction dans les causes criminelles des Clercs, & établissoient des fêtes de leur propre autorité. C'est cependant ce que faisoit Justinien avec l'applaudissement de l'Eglise, & l'approbation des Papes, qui ont parlé de ses Loix, comme servant de règles dans l'Eglise Romaine. (1) «

Justinien étoit mort sans enfans, & le trône ne pouvoit appartenir qu'à son neveu ou à son petit neveu qui se nommoient tous deux Justin. Le premier né en Illyrie étoit fils de Dulcissime & de Vigilance sœur de Justinien ; l'autre étoit fils de Germain neveu du dernier Empereur. Le fils de Vigilance étoit à Constantinople, lorsque son oncle mourut, & le fils de Germain commandoit alors sur les bords du Danube pour empêcher les Awares de passer ce fleuve. Comme le neveu de Justinien en qualité de *Curopalate* ou de Grand-Maître du Palais, se trouva au moment de la mort de l'Empereur, il n'eut pas beaucoup de peine à se faire déclarer son successeur. Il fut sacré par le Patriarche Jean, & il fit en même temps couronner Sophie sa femme qu'on prétend avoir été nièce de l'Impératrice Théodora. Il fit ensuite venir son cousin, & le reçut avec toutes les démonstrations de la plus sincère amitié. Ces deux Princes étoient convenus ensemble avant la mort de leur oncle que celui des deux qui obtiendrait la couronne, céderoit à l'autre le second rang dans l'Empire.

JUSTIN II.

565.

L'union qui paroissoit regner entre eux, ne fut pas de longue durée, & on rejette sur l'Impératrice les mauvais traitemens que le jeune Justin reçut de l'Empereur. Cette Princesse représenta à son mari qu'il devoit tout appréhender de son cousin, & que non-seulement il étoit de sa politique de diminuer son crédit, mais qu'il étoit nécessaire de le faire périr. L'Empereur séduit par les discours de sa femme, commença sous divers prétextes à ôter les Gardes à son cousin, lui défendit ensuite de paroître à la Cour, enfin l'exila à Alexandrie où il le fit assassiner. Sa tête fut apportée à Constantinople, & l'Empereur & sa femme eurent l'inhumanité de prendre plaisir à la fouler aux pieds.

L'année suivante Justin découvrit une conspiration qu'on avoit formée contre lui, & il en fit punir les Chefs. Ce fut cette même année que les Lombards appelés en Italie par Narfès, se rendirent maître de ce pays,

566.

(1) Histoire de Constantinople par M. de Burigny,



CONSTANTI-  
NOBLE.

572.

& l'enleverent à l'Empire d'Orient. (1) Justin étoit un Prince trop foible pour s'opposer aux progrès d'un peuple aussi guerrier que les Lombards conduits par Alboin. D'ailleurs la santé de l'Empereur commençoit à se déranger. Il tomba enfin dangereusement malade le 6 d'Octobre, & son esprit fut aussi affecté du mal que son corps. La nouvelle de la perte de Dara dont les Perses s'étoient rendus maîtres, le fit tomber dans des accès de phrénésie qui acheverent de lui faire perdre la raison. Dans des moments de bon sens, il connut qu'il n'étoit plus en état de gouverner l'Empire, & il se détermina à charger Tibere de l'administration des affaires conjointement avec l'Impératrice. Dans la suite il adopta ce Prince & le déclara César vers la fin de l'an 574. Tout le monde applaudit à ce choix, car Tibere s'étoit acquis une estime générale par ses grandes vertus. Il étoit Comte des *Excubiteurs*, c'est-à-dire, Capitaine des Gardes.

578.

Justin s'apercevant que sa fin étoit proche, profita de quelques moments de bon sens qui lui revinrent, pour mander le Patriarche, le Clergé, les Magistrats & les Officiers de sa maison. Il fit revêtir en leur présence Tibere de la robe Impériale, le couronna de sa main, l'exhorta de respecter l'Impératrice comme sa mere, de regner avec justice & de profiter de ses fautes. Justin mourut quelques jours après cette cérémonie, ayant régné douze ans, dix mois & vingt-deux jours. Ce Prince est accusé par le plus grand nombre d'Historiens d'avoir trop aimé ses plaisirs & l'argent. Corrippe soutient au contraire que les peuples furent très-heureux sous son gouvernement.

Il n'y avoit point eu de Consuls depuis l'an 542, & l'interruption du Consulat avoit privé le peuple de spectacles & de présens que les Consuls avoient coutume de donner en entrant en charge. Justin rétablit cette dignité en 567 & régla que les seuls Empereurs pourroient être Consuls. Ce Prince fit une loi très-remarquable : c'est la Nouvelle 140. Elle abroge les loix de Justinien qui défendoient les répudiations qu'on faisoit d'un commun consentement. La loi de Justin remettoit les choses sur l'ancien pied, & permettoit aux mariés qui ne se conviendroient pas, de se quitter & de contracter un second mariage. Justin assure que cette loi lui avoit été demandée par un grand nombre de personnes, & qu'il l'avoit accordée pour prévenir des empoisonnements, & pour mettre fin à des haines irréconciliables. *Le mariage se contractant par le consentement mutuel, disoit l'Empereur, il doit aussi se rompre lorsque les volontés sont changées.* La femme ne pouvoit se remarier qu'un an après la séparation, ce qui étoit conforme à la loi qu'Anastase avoit publiée en 497.

TIBERE.

Justin avoit eu de Sophie son épouse un fils appelé Juste qui mourut dans l'enfance avant que son pere fût parvenu au trône. Il eut aussi une fille nommée Arabie qui épousa Baduaire Curopalate.

Il n'y eut dans l'Empire aucun changement à la mort de Justin, puisque toute l'autorité étoit déjà entre les mains de Tibere depuis l'an 574. Ce Prince avoit une santé fort foible, & voulant prévenir les troubles que sa mort pourroit causer dans l'Etat, il nomma César, Maurice le plus grand

(1) Voyez le second Volume de cette l'ume pag. 88. où il est parlé de l'origine & Introduction pag. 53. & le cinquieme Vo- | des différentes expéditions de ces peuples.

Capitaine de son siècle, & qui avoit remporté de grands avantages sur les Perses. Cette cérémonie se fit le 5 Aoûr, & Maurice fut en même temps fiancé à Constantine fille aînée de Tibere. Quelques jours après ce Prince qui ne pouvoit plus marcher se fit transporter à l'entrée du Palais & fit déclarer par le Quelteur Jean en présence du Patriarche & des principaux Seigneurs, qu'on eût à respecter Maurice comme le véritable Empereur. Il l'exhorta ensuite à soutenir la réputation qu'il s'étoit acquise par sa valeur, sa sagesse & ses autres vertus. Tibere quitta aussitôt la couronne Impériale & la mit sur la tête de Maurice. Tibere mourut le lendemain, c'est-à-dire, le 14 d'Aoûr, & n'avoit régné que quatre ans moins deux mois depuis la mort de Justin.

Théophyacte fait ainsi le portrait de ce Prince. Il étoit doux, humain ; ennemi de l'avarice & de l'intérêt, faisant consister sa gloire dans le bonheur de ses sujets, & ses richesses dans l'abondance qu'il tâchoit de leur procurer. Il desestoit le faste, & ne cherchoit point à gouverner avec un pouvoir absolu. Enfin il vouloit être plutôt appelé le pere de ses peuples que leur maître. Evagre assure que ce Prince auroit regardé comme de faux or, celui qui auroit été levé avec violence ou qui auroit coûté quelques larmes. Il abolit par une loi perpétuelle les présents que les personnes en place avoient coutume de faire aux Empereurs, parce qu'ordinairement ceux qui les faisoient vexoient extrêmement les peuples pour se dédommager. Par d'autres loix il décharge ses sujets de plusieurs impôts très-onéreux. Ce Prince fut sincèrement regretté, & on étoit inépuisable sur ses louanges. Il avoit épousé Anastasie dont il eut deux filles ; Constantine qui épousa Maurice, & Chanto qui fut mariée à Germain.

MAURICE.

Maurice né à Arabisse ville de Capadoce où Paul son pere étoit venu s'établir, tiroit son origine d'une illustre famille de Rome. Il avoit d'abord été Notaire, (1) ensuite Comte des Excubiteurs, & Général des armées d'Orient. Aussitôt qu'il eut fini les obseques de son prédécesseur, il fit les préparatifs pour célébrer son mariage avec magnificence, & il invita à cette cérémonie son pere & sa mere qui étoient encore vivans.

Depuis le regne de Justin les Perses Sassanides avoient été en guerre avec l'Empire d'Orient, mais une révolution arrivée en Perse sous le regne d'Hormisdas II. obligea Chosroës II. son fils & son successeur de faire la paix avec les Romains, & même d'implorer leur secours contre un usurpateur. (2) Maurice ne remplit point la haute idée qu'on avoit conçue de lui avant son avènement au trône, & sa foiblesse donna à l'esprit de fédition qui regnoit déjà dans les troupes, le temps de fermenter & d'éclater enfin.

600.

Pierre, frere de l'Empereur, qui commandoit l'armée d'Europe, reçut ordre de la mettre en quartier d'hiver dans le pays des Slavons. Les soldats mécontents d'occuper un si mauvais pays & d'ailleurs exposés aux courses des Avars, se révolterent, mirent à leur tête Phocas qui n'étoit que Centurion, & marcherent droit à Constantinople. L'Empereur alarmé de l'approche des Rebelles, tenta inutilement de faire ressouvenir à Phocas qu'il

(1) On nommoit ainsi ceux dont l'Empereur se servoit pour notifier ses ordres. (2) Voyez le Tome sixieme de cette Introduction pag. 239. & suiv.

CONSTANTI-  
NOPLÉ,

lui avoit prêté serment de fidélité. Phocas oubliant tout ce qu'il devoit à son Souverain proposa l'Empire à Théodose fils de Maurice, & à son refus il engagea Germain à l'accepter. Maurice soupçonnant que ce dernier étoit l'auteur de la révolution, voulut le faire enlever, mais les séditeux empêchèrent qu'il ne tombât au pouvoir de l'Empereur. Le nombre des Rebelles se multipliant à chaque instant, Maurice s'aperçut que sa vie n'étoit plus en sûreté. Il prit le parti de s'embarquer la nuit du 22 au 23 Novembre sur un petit bâtiment avec sa femme & ses neuf enfants. Le mauvais temps l'obligea de s'arrêter à quelque distance de Constantinople & de se réfugier dans l'Eglise de S. Autonome.

Cependant Germain travailloit avec ardeur à se procurer le trône, mais voyant que ses tentatives étoient inutiles, il embrassa les intérêts de Phocas qui fut couronné solennellement. L'usurpateur craignant que le peuple ne changeât de sentiment à son égard & ne se repentît de sa révolte, fit arrêter Maurice & toute sa famille. Les enfants de ce Prince infortuné furent égorgés en sa présence ; & il eut ensuite le même sort. On lui entendit souvent répéter dans ces derniers moments ces paroles de l'Ecriture, *vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables*. Cette affreuse scène se passa le 27 de Novembre. Maurice étoit alors âgé de 63 ans, après en avoir régné 20 & trois mois. On a prétendu qu'on avoit trouvé au commencement du règne d'Héraclius, un papier cacheté & daté de la quinzième année de Maurice. C'étoit un testament de ce Prince par lequel il partageoit l'Empire entre ses six enfants mâles. Il donnoit Constantinople & l'Orient à Théodose son fils aîné, l'Italie & les Isles de la mer de Toscane à Tibère, & d'autres Provinces à ses autres fils.

PHOCAS.

Phocas couronné Empereur par le Patriarche Cyriaque, fit une entrée magnifique dans Constantinople, & se désigna Consul pour l'année suivante. Ce Prince envoya à Rome son image & celle de l'Impératrice Léontie sa femme, & elles y furent reçues avec les honneurs ordinaires. Maurice n'étoit pas aimé à Rome parce qu'il avoit négligé de secourir cette ville contre les entreprises des Lombards. Grégoire I. qui occupoit le siège de S. Pierre n'étoit pas content du dernier Empereur, parce que ce Prince ne lui avoit pas été favorable dans la discussion qu'il avoit eue avec Jean le jeûneur, au sujet du titre de Patriarche Œcuménique que ce Prélat prenoit. Le Pape dans la lettre qu'il écrivit au nouvel Empereur ne trouva point de termes assez forts pour exprimer la reconnaissance qu'on devoit à Dieu d'avoir occasionné la révolution qui avoit placé Phocas sur le trône. *Que les cieux se réjouissent*, disoit-il, *que la terre tressaille de joie, que toute la République soit dans la joie de vos bonnes actions ; que les esprits accablés de vos sujets se consolent &c.* Il paroît que S. Grégoire auroit dû être moins prodigue de louanges à l'égard d'un tyran qui étoit parvenu à l'Empire par des voies si odieuses.

Chosroës II. ne fut pas si complaisant, & refusa de reconnoître le tyran. Il lui déclara même la guerre, soit qu'il voulût en effet venger la mort de Maurice, soit qu'il prît ce prétexte pour enlever quelques Provinces de l'Empire. (1) Cependant l'Impératrice Constantine veuve de Maurice

(1) Voyez l'histoire de Perse citée ci-dessus.

employoit



employoit toutes sortes de moyens pour exciter une révolution & faire périr l'usurpateur. Phocas qui fut informé de ses desseins, la fit arrêter, & après qu'elle eut avoué dans les tourmens tout le secret de la conspiration, il la condamna à la mort, avec tous ceux de son parti.

L'Empereur n'avoit qu'une fille unique nommée Domnientia, qu'il donna en mariage au Patrice Crispe. Dans les fêtes qui se firent en cette occasion, quelques amis du Patrice exposèrent son image & celle de sa femme avec les attributs d'Empereur & d'Impératrice. Phocas en fut tellement irrité qu'il fit mourir ces amis indiscrets, & que depuis ce temps-là il conserva pour son gendre une haine implacable. Pendant que l'Empereur faisoit mourir à Constantinople tous ceux qu'il soupçonnoit être ses ennemis, il se formoit en Afrique un orage qui fondit sur sa tête & l'écrasa. Héraclius Gouverneur d'Afrique, & Grégoras son frere qu'il avoit pour Lieutenant, entreprirent de délivrer l'Empire du tyran. Ils furent encore plus affermis dans leur résolution lorsqu'ils reçurent des lettres de Crispe qui les exhortoit à poursuivre leurs desseins. Les deux freres convinrent d'envoyer chacun leurs fils à Constantinople, & que celui des deux qui y arriveroit le premier & vaincroit Phocas, procureroit l'Empire à son pere. La flotte devoit être commandée par Héraclius fils du Gouverneur d'Afrique, & l'armée de terre par Nicéas, fils de Grégoras.

La flotte parut à la vûe de Constantinople le 3 d'Octobre, & aussitôt tous les mécontents se joignirent au jeune Héraclius. Phocas se voyant presque entièrement abandonné de tout le monde, s'enferma dans son palais. Photius un des Seigneurs de Constantinople, dont il avoit deshonoré la femme, le tira de sa retraite & le livra entre les mains d'Héraclius qui s'étoit rendu à Constantinople le lendemain de l'arrivée de la flotte. Le Gouverneur d'Afrique après avoir reproché à Phocas sa vie criminelle, lui fit trancher la tête. Son corps fut traîné dans le marché aux bœufs, & ensuite jetté au feu. Ce tyran étoit adonné au vin, aux femmes, & aimoit à répandre le sang. Sa femme n'avoit pas moins de vices que lui.

610.

HERACLIVS.

Héraclius se fit couronner Empereur aussitôt que Phocas fut mort, & il épousa en même temps Eudocie, qui fut aussi couronnée. Quelques jours après l'élévation d'Héraclius à l'Empire, l'armée de terre commandée par Nicéas arriva à Constantinople. L'Empereur fit un accueil favorable à son neveu, & le traita comme s'il eût été son collègue. Il admit aussi au nombre de ses courtisans Crispe gendre de Phocas, & lui confia le commandement de l'armée de Cappadoce. Crispe s'acquitta mal de son emploi, & quelques paroles injurieuses qu'il laissa échapper furent cause de sa disgrâce. Il fut enfermé dans un monastere, où il mourut un an après.

Jusqu'alors les Romains avoient conservé quelques pays dans le détroit de Gibraltar, & ils étoient encore en possession de l'Andalousie, & d'une partie de la Lusitanie qu'on appelle aujourd'hui le Portugal. Sifébur Roi des Wisigoths du Languedoc vint à bout de les chasser de ces pays & de s'en rendre maître. Suintila son petit fils acheva cette conquête en 626 & depuis ce temps l'Espagne fut entièrement perdue pour les Romains.

Cependant il y avoit une guerre très vive entre ces peuples & les Perses. Chosroës II. qui avoit commencé les hostilités sous prétexte de venger la

---

CONSTANTINOPLE,

mort de Maurice, refusa de mettre bas les armes, quoiqu'il eût appris la punition du tyran. Après avoir ravagé la Syrie, il fit la conquête de la Palestine où il y eut un grand nombre de Prêtres, de Moines massacrés. La ville de Jérusalem fut extrêmement maltraitée, & toutes les Eglises furent brûlées. Ces malheurs arriverent l'an 614. Héraclius effrayé des succès de ses ennemis vouloit abandonner Constantinople, & chercher une retraite assurée. Le Patriarche releva son courage par ses discours, & l'engagea à se disposer à repousser les Barbares. Héraclius employa les vases sacrés des Eglises pour faire de la monnoye & ordonna des levées dans toutes les Provinces. Il s'embarqua ensuite pour aller se mettre à la tête de ses troupes. Il rencontra les Perses en Arménie, & remporta sur eux une victoire complète. Ce premier succès eut des suites avantageuses, & pendant quatre ans il continua de battre les ennemis. Enfin il les défit entièrement dans une bataille qui dura onze heures. L'année suivante, il fit une paix glorieuse avec Siroés qui avoit succédé à son pere Chosroës, comme on l'a vu dans l'histoire de Perse. Héraclius retourna ensuite à Constantinople, & il y entra sur un char tiré par quatre Eléphants. Comme il ne pouvoit rendre tout à la fois l'argent qu'il avoit emprunté des Eglises, il ordonna que tous les ans le trésor Impérial donneroit une somme, jusqu'à ce que celle qu'il devoit fût totalement acquittée.

---

622.

---

627.

La foiblesse où se trouvoit l'Empire lorsqu'Héraclius s'en mit en possession, sembloit inviter les Awares (1) à faire quelqu'entreprise, & en effet ils entrèrent dans la Thrace, & ravagèrent tout le pays. Cependant le Khacan ou Chef des Awares feignit de souhaiter la paix, & l'Empereur qui la désiroit ardemment à cause de la guerre de Perse, consentit à entrer en négociation. Il se rendit à Héraclee afin de conférer avec le Khacan, mais il pensa donner dans le piège qu'il lui tendoit. Le Prince Barbare s'avançoit à la tête d'une nombreuse suite à dessein de se rendre maître du long mur, & même de la personne de l'Empereur. Héraclius averti du complot se sauva avec précipitation à Constantinople, mais il en coûta la vie à un grand nombre de Romains qui l'avoient accompagné pour assister aux spectacles & aux autres divertissemens qu'il se préparoit à donner aux Awares. Ces Barbares firent des courses jusqu'à Constantinople, pillèrent quelques Eglises des faubourgs, s'emparèrent des équipages de l'Empereur, emmenèrent un nombre prodigieux de prisonniers.

---

626.

Héraclius qui n'avoit pas assez de troupes pour se défendre en même temps contre les Perses & les Awares, étoit toujours dans la résolution de faire la paix avec ces derniers. Il l'obtint enfin en fournissant aux Barbares deux cents mille pièces d'or qu'on tira des trésors de l'Eglise. Héraclius sur la foi du traité qu'il avoit signé avec le Khacan marcha contre les Perses. Les Awares excités par ces peuples profitèrent de l'absence de l'Empereur & recommencèrent les hostilités. Ils parurent aux portes de Constantinople, & menacèrent de détruire la ville si on différoit à les y recevoir. Ces menaces ne firent aucun effet, & le Patrice Bonose, après avoir inutilement tenté d'éloigner les Barbares en leur offrant de l'argent, se disposa à faire

(1) Voyez ce que j'ai dit de ces Peuples, tome IV. de cette Introduction p. 486 & suiv.

une vigoureuse résistance. Informé que le Khacan avoit donné ordre aux Slavons d'approcher avec leurs vaisseaux de la tour des Blaquernes aussitôt qu'ils y verroient de la lumière, il fit usage de cet avis pour attirer les Slavons & détruire leur flore. Cet événement obligea les Awares d'abandonner le siège de Constantinople qu'ils avoient commencé.

Cet avantage suivi de la paix avec les Perses, mit l'Empire dans une situation glorieuse; mais un état si brillant ne fut pas de longue durée. Une Nation, qui jusqu'alors avoit paru méprisable, s'éleva insensiblement, & causa des maux infinis à l'Empire. Depuis long-temps on employoit dans les armées d'Orient des Arabes connus dans la suite sous la dénomination de Sarrafins, & on en retiroit de grands services. La dureté avec laquelle le Trésorier de l'armée les traita lorsqu'ils demandèrent leur paye, & le refus qu'il fit de leur donner de l'argent, les portèrent à se révolter. Ils furent d'abord vaincus, & perdirent même trois de leurs Emirs ou Chefs; mais dans la suite ils battirent les Romains en différentes rencontres. Le Khalife Aboubecre prit le parti des Sarrafins, & depuis cet événement les Arabes sectateurs de Mahomet eurent des guerres continuelles avec l'Empire d'Orient, & se rendirent maîtres de plusieurs villes de sa dépendance. (1)

633.

L'Empereur s'occupoit cependant plutôt des affaires de Religion que de celles de l'Etat. Persuadé qu'il n'y avoit dans Jesus-Christ qu'une volonté & qu'une opération, il fit un Edit pour faire adopter son sentiment. Il publia encore en 638 une exposition de foi, connue sous le nom d'*Echèse*, dans laquelle il décide que c'est une impiété contraire à la foi d'admettre deux opérations ou deux volontés dans Jesus-Christ. Le Pape Honorius ne s'étoit pas opposé à cette nouvelle doctrine, mais elle fut condamnée par Severin son successeur. Jean X. la fit condamner par un Concile, & envoya la décision de l'Eglise à la Cour de Constantinople & au Patriarche Pyrrhus zélé défenseur des *Monothélites*. C'est ainsi qu'on nommoit ceux qui ne reconnoissoient qu'une opération dans Jesus-Christ. L'Empereur voyant son système réprouvé, déclara que l'Echèse n'étoit point de lui, mais du Patriarche Sergius. L'erreur des Monothélites causa de grands troubles dans l'Eglise.

Héraclius fut attaqué d'une hydropisie, qui le fit périr le onze de Février 641 dans la soixante-tizième année de son âge, après un regne de trente ans. Ce Prince avoit été marié deux fois. Eudocie qu'il avoit épousée en premières nœces, lui donna deux enfants; sçavoir une Princesse appelée Epiphanie-Eudocie, & un Prince nommé Constantin-Héraclius. Epiphanie avoit été promise en mariage à Zébelis Prince des Chazares. Comme elle étoit en route pour aller trouver Zébelis, elle apprit qu'il étoit mort. Elle retourna à Constantinople, où elle épousa Nicetas cousin germain de l'Empereur. Héraclius devenu veuf le 13 Août 612 épousa en secondes nœces l'an 614 sa nièce Martine, fille de Martin & de Marie sa sœur. Elle fut mere de Constantin, d'Héracléonas, de Théodose, de David, de Marin, d'Augustine & de Martine, de deux autres Princes & de deux autres Princeses qui moururent pendant la guerre de Perse. Héraclius eut encore un fils naturel nommé

(1) Voyez dans un des Chapitres suivans, | je renvoie les conquêtes des Arabes sur l'histoire des Khalifes. C'est à cet article que | l'Empire de Constantinople.



CONSTANTINOPLE.

CONSTANTIN HÉRACLIUS OU HÉRACLÉONAS, CONSTANT OU CONSTANTIN.

641.

Jean Athalaric, qui conspira contre son propre pere. Le complot fut découvert, & l'Empereur condamna son fils à l'exil après lui avoir fait couper le nez & les mains. Héraclius fut enterré dans l'Eglise des Apôtres, & son tombeau resta trois jours ouvert & gardé par des Eunuques, comme il l'avoit demandé, parce qu'il avoit toujours craint d'être enterré vivant.

Aussitôt qu'Héraclius fut mort, l'Impératrice Martine fit part aux Principaux de Constantinople du testament de l'Empereur par lequel il ordonnoit que les deux aînés de ses deux mariages lui succederoient. En conséquence Héraclius-Constantin & Héracléonas l'aîné pour lors des enfans de Martine, furent proclamés Empereurs. Martine s'étoit flattée de conserver la souveraineté, & elle avoit fondé ses prétentions sur ce qu'il étoit dit dans le testament d'Héraclius que les deux Empereurs la respecteroient comme leur mere; mais on lui répondit que le respect qui lui étoit dû, ne devoit pas s'étendre jusqu'à lui laisser l'administration des affaires.

Héraclius-Constantin eut seul la souveraine puissance, son frere n'étant Empereur que de nom. Constantin averti que Martine avoit déposé entre les mains du Patriarche Pyrrhus des sommes considérables qui provenoient du trésor du feu Empereur, obligea le Patriarche à les lui rapporter. Quelque temps après ce Prince tomba dans une maladie de langueur qui fit juger qu'il ne vivroit pas encore long-temps. Un de ses confidens lui fit connoître que ses enfans auroient tout à craindre après sa mort d'une Princesse aussi ambitieuse que Martine. L'Empereur afin de prévenir les mauvaises intentions de sa Belle-mere, fit distribuer de l'argent aux troupes & leur recommanda ses enfans. Ce Prince mourut le 25 de Mai, 103 jours après la mort de son pere, à l'âge de 29 ans. On soupçonna qu'il avoit été empoisonné. Il avoit épousé Grégoria fille du Patrice Nicétas dont il eut Constant qui fut Empereur, & Théodose.

Après la mort d'Héraclius-Constantin, on proclama de nouveau Héracléonas, qui avoit été déclaré César en 631. Martine se vit alors maîtresse de l'Empire & gouverna sous le nom de son fils. Elle se vengea de ceux qui avoient donné à Héraclius-Constantin des conseils contraires à ses intérêts. Un d'eux nommé Valentin ayant trouvé moyen d'échapper à sa fureur, fit ressouvenir les soldats des promesses qu'ils avoient faites à Héraclius-Constantin, & les engagea à reconnoître pour Empereur le Prince Constant son fils. Les soldats prirent aussitôt les armes, s'emparerent de Chalcédoine, & firent de grands ravages dans la campagne. Héraclius n'ayant pu persuader aux séditieux qu'il n'avoit aucune mauvaise intention, se vit forcé par les habitants de Constantinople de faire couronner Constant. Héracléonas & Martine firent sçavoir à Valentin le couronnement du fils d'Héraclius-Constantin, & pour l'obliger à mettre bas les armes on lui promit la charge de Comte des Excubiteurs, & une amnistie générale. Le Sénat désavoua un traité fait sans sa participation, ordonna que Martine, Héracléonas & Valentin seroient arrêtés. Les deux premiers furent envoyés en exil après qu'on eut coupé la langue à Martine, & le nez à son fils. A l'égard de Valentin on sçait par des momens certains que le nouvel Empereur redoutant son crédit fut obligé de l'associer à l'Empire, & que s'en étant ensuite repenti, il l'avoit fait assassiner.

Constant seul possesseur du trône, fut nommé Constantin par le peuple aussitôt qu'il eut été couronné par le Patriarche Pyrrhus. Pénétré de reconnaissance pour le Sénat qui l'avoit délivré de tous ses compétiteurs, il lui fit de grandes largesses, & déclara qu'à l'avenir il regarderoit tous les Sénateurs comme ses Conseillers. De si belles promesses furent sans effet, & ce Prince oublia bientôt ses engagements. Cependant les Arabes s'étoient rendus maîtres d'Alexandrie & de l'Egypte sous le Khalifat d'Omar, & cette Province fut perdue pour l'Empire d'Orient. Les Arabes s'emparèrent aussi de Chypre, de Rhodes & battirent la flotte Impériale. Quelques divisions arrivées parmi ces fanatiques donnerent une sorte de tranquillité à l'Empire, & Constant en profita pour soumettre les Slavons.

---

 CONSTANTINOPLÉ.
 

---

Constant qui avoit embrassé la doctrine des Monothélites, s'en montra toujours un zélé protecteur par la persécution qu'il fit souffrir aux Orthodoxes & principalement au Pape S. Martin & à S. Maxime. A la priere de Paul Patriarche de Constantinople, il publia un Edit pour imposer silence aux deux partis. Cet Edit si fameux, fut nommé *Type*, c'est-à-dire formulaire. L'Empereur appréhendant que le peuple ne songeât à couronner Théodose son frere, le fit d'abord ordonner Diacre, mais ce changement d'état n'ayant point encore calmé ses inquiétudes, il ordonna qu'on le mit à mort. Une telle conduite rendit odieux l'Empereur, & fut cause de plusieurs troubles. Constant redoutant les effets de la haine publique, résolut d'abandonner Constantinople, & de transporter le siège de l'Empire à Rome, sous prétexte que la mere méritoit la préférence sur la fille. C'étoit ainsi qu'il s'exprimoit. Lorsqu'il se fut embarqué, il donna ordre à sa femme & à ses enfans de l'aller trouver, mais les habitants de Constantinople s'opposèrent à leur départ. On dit que Constant en s'éloignant de Constantinople cracha du côté de cette ville, comme pour faire voir le mépris qu'il avoit pour elle.

648.

659.

Lorsqu'il arriva à Rome le Pape Vitalien alla au-devant de lui avec tout le Clergé. Constant ne resta que douze jours à Rome, & pendant ce temps il enleva tout le bronze qui servoit d'ornement à la ville. Il l'envoya en Sicile où il esperoit fixer son séjour. En sortant de Rome, il se rendit à Naples, passa de-là en Sicile, & s'arrêta à Syracuse. On lit dans les historiens Lombards que Constant ayant entrepris de les chasser d'Italie, fut continuellement battu. (1)

Pendant que l'Empereur étoit en Italie, Sabor Gouverneur d'Arménie travailla à se rendre indépendant l'an 667, & demanda du secours au Khalife Moavias. Constantin fils aîné de l'Empereur députa vers le Khalife pour lui représenter que la paix étant établie entre les deux Empires, il ne paroissoit pas juste qu'il favorisât un Rebelle. Moavias ne consultant que son intérêt, se déclara pour les Rebelles qui lui offrirent une plus grosse somme d'argent, avec la perception des impôts publics. On se préparoit à marcher contre les factieux, lorsque la mort de Sabor arrivée par un accident, mit fin à la guerre. On surprit les Arabes à Amorium & ils furent taillés en pièces.

667.

(1) Voyez le Tome second de cette Introduction, histoire de Naples p. 58 & suiv. Giannone prétend que l'Empereur ne quitta Constantinople que pour aller faire la guerre

aux Lombards, & que ce ne fut qu'après ses malheureuses expéditions qu'il se rendit à Rome d'où il retourna à Constantinople.

---

CONSTANTIN.  
NOBLE.

Constant étoit toujours en Sicile où il tourmentoit les peuples par les exactions les plus violentes : il ne se contenta pas même de persécuter les Particuliers, il enleva encore aux Eglises leurs trésors & leurs vases sacrés. Devenu odieux à tout le monde par sa tyrannie, il se forma plusieurs conspirations contre sa personne. Enfin un de ses Officiers nommé André fut assez scélérat pour porter la main sur son Prince & l'assassina pendant qu'il étoit dans le bain. Cet événement arriva à Syracuse le 15 de Juillet de l'an 668, qui étoit la vingt-septième année du regne de Constant. On ignore le nom de sa femme dont il eut Constantin, Héraclius & Tibere. Ce fut sous son regne que les Arabes mirent fin à l'Empire des Perses.

---

CONSTANTIN.  
POGONAT.

---

668.

Constantin l'aîné des enfants de Constant avoit été associé à l'Empire dès l'an 654, & avoit depuis ce temps le titre d'Empereur. Cependant à peine Constant fut-il assassiné qu'un Arménien nommé Mizizi se fit déclarer Empereur en Sicile. On prétend qu'il y fut contraint par ceux qui avoient eu part à la mort de Constant. Constantin résolu d'étouffer cette révolte dans son commencement, employa la plus grande partie de ses forces pour soumettre les Rebelles. Il marcha en personne contre lui, entra en Sicile sans trouver beaucoup de résistance, fit arrêter Mizizi, & le condamna à la mort avec tous ses complices. Il retourna ensuite triomphant à Constantinople, où il reçut le surnom de *Pogonat*, qui veut dire *Barbatus*. On lui donna ce sobriquet parce qu'il étoit parti sans barbe, & qu'il retourna avec de la barbe.

---

678.

À peine l'Empire jouissoit-il de quelque calme, qu'il fut troublé de nouveau par les entreprises des Arabes. Constantin les força bientôt à lui demander la paix, & à se soumettre à payer un tribut. La trêve fut signée pour trente ans, & ce fut la plus honorable qu'on eût faite depuis un grand nombre d'années. Les Awares & les Princes voisins de l'Empire informés de ce traité, se hâtèrent de faire la paix avec Constantin dans l'appréhension que ce Prince délivré de la crainte des Arabes, ne tournât toutes ses forces contre eux. Ce fut alors que la tranquillité fut entièrement rétablie dans l'Empire.

---

680.

Il en profita pour rendre la paix à l'Eglise, & il convoqua à Constantinople un Concile général qui se tint dans l'endroit de l'Eglise de Ste. Sophie appelé Trullus ou le Dôme. L'Empereur y présida, & il y fut décidé qu'il y a deux volontés & deux opérations dans Jesus-Christ. Constantin avoit lieu de se flatter que le reste de son regne seroit paisible, lorsqu'une faction troubla le repos de ses jours. Quelques mal intentionnés assemblés tumultueusement à Chrysopole près de Chalcedoine dirent hautement que comme il y avoit trois personnes dans la Trinité, il falloit de même trois Empereurs pour gouverner l'Etat. Constantin n'eut pas de peine à comprendre qu'on lui reprochoit de n'avoir pas partagé la souveraine autorité avec ses deux freres. Comme il lui paroissoit dangereux d'attaquer les Rebelles à force ouverte, il prit le parti d'avoir recours à la ruse. Il engagea les séditieux à envoyer leurs chefs à Constantinople pour exposer au Sénat leurs demandes. Ils donnerent dans le piège qu'on leur tendoit, & Constantin maître de ces chefs, les fit tous périr. Les Rebelles se dissipèrent aussitôt, mais l'Empereur qui regardoit ses freres comme les auteurs de la révolte, leur fit couper le nez. Constantin mourut quelques années après : son regne fut de dix-sept ans, & environ de deux mois. Il avoit épousé Anastasie dont il eut Justinien & Théodose.



Justinien associé au trône aussitôt après la disgrâce de ses oncles, fut reconnu seul Empereur aussitôt que son pere fut mort. Vainqueur des Sclavons qui avoient osé l'attaquer, il songea à reprendre sur les Arabes tout ce qu'ils avoient enlevé à l'Empire. Il rompit sous des prétextes frivoles le traité fait avec ces peuples pendant le regne précédent, & entreprit contre eux une guerre qui lui devint funeste. Les Arabes s'emparerent de l'Arménie, & enleverent à l'Empire tout ce qu'il possédoit encore en Afrique.

Tant de pertes aigriront les esprits déjà irrités par la mauvaise conduite des Ministres, & surtout de ceux qui étoient à la tête des finances. Etienne un de ces derniers avoit eu l'insolence de menacer du fouet Anastasie mere de l'Empereur; un autre nommé Théodose employoit les supplices les plus cruels pour tirer de l'argent de ceux qui en avoient. Justinien, à qui on s'étoit plusieurs fois adressé pour se plaindre de la tyrannie de ses Ministres, avoit toujours paru n'y faire aucune attention; ce qui faisoit soupçonner qu'ils suivoient les ordres de ce Prince. Il devint en honte à tout le monde, & on le regardoit comme un monstre indigne d'occuper le trône. Justinien ne pouvant ignorer les sentiments qu'on avoit pour lui, ordonna à Etienne, qu'il avoit fait Patrice & Gouverneur de Constantinople, de massacrer dans la même nuit tous ceux qu'on croiroit être ses ennemis.

Comme on se dispoisoit à exécuter des ordres si cruels, le Patrice Léonce, à qui l'Empereur avoit rendu la liberté qu'il avoit perdue depuis trois ans, se laissa séduire par les Mécontents, & travailla à chasser Justinien du trône. A la tête des prisonniers qu'il avoit fait sortir de prison, il fit crier par toute la ville que les Chrétiens s'assemblassent dans l'Eglise de Sainte Sophie. Le Patriarche Callinicus à l'assignation de Léonce, chanta ces paroles : *Voici le jour que le Seigneur a fait.* Le peuple y répondit par des imprécations contre l'Empereur. Ce Prince fut arrêté par les séditieux qui vouloient le faire mourir, mais Léonce s'y opposa, & se contenta de lui faire couper le nez, & de le releguer dans la Cherfonnese. Les deux Ministres Etienne & Théodose, après avoir été traînés dans les rues de Constantinople, furent brûlés vifs.

Léonce fut alors proclamé Empereur par le peuple qui le regardoit comme son libérateur. Résolu de signaler les commencements de son regne par quelque action d'éclat, il envoya une flotte en Afrique pour enlever ce pays aux Musulmans. Le Patrice Jean chargé de cette entreprise eut d'abord des succès extraordinaires, mais les Mahométans ayant équipé une nombreuse flotte, battirent celle de l'Empereur, & reprirent en peu de temps tout ce qu'ils avoient perdu. Le Patrice Jean obligé d'abandonner l'Afrique, reprit la route de Constantinople, & relâcha dans l'Isle de Candie. Les troupes se révolterent en cet endroit, refuserent de reconnoître Jean pour leur Général, & proclamèrent Empereur Tibere surnommé Abdimare. Ce Prince se rendit aussitôt à Constantinople, mais les habitants de cette ville, qui étoient restés fidèles à l'Empereur, refuserent d'ouvrir leurs portes. Les deux partis en vinrent plusieurs fois aux mains sans qu'il se passât aucune action décisive. Tibere ayant enfin gagné ceux qui gardoient les murailles des Blaquernes, entra dans la ville qu'il abandonna au pillage. Léonce fut arrêté & conduit à Tibere qui lui fit couper le nez & le condamna

---

CONSTANTINOPLE.  
JUSTINIEN II.

685.

---

695.

LEONCE.

---

CONSTANTINOPLÉ.

TIBERE ARSÉNI-  
MADE QU'ARSEN-  
MADE.

à être enfermé dans un Monastere. Ses amis & ses parents furent exilés. Léonce n'avoit regné que trois ans.

Pendant Justinien étoit toujours en Cherfonnese où il cherchoit les moyens de remonter sur le trône. Les habitants du pays, qui avoient découvert ses desseins, étoient résolus de le tuer ou de le livrer à Tibere. Justinien informé du complot, se sauva chez le Prince des Chazares auquel il s'étoit adressé, & qui lui avoit promis une retraite assurée. Pour lui mieux prouver ses bonnes intentions, il lui donna en mariage sa fille Théodora. Tibere qui craignoit que le Prince des Chazares ne fournit des troupes à Justinien, lui envoya des Ambassadeurs pour lui promettre de riches présents s'il vouloit remettre Justinien en son pouvoir. Le Prince Barbare ne consultant que son avarice, prit la résolution de livrer Justinien, mais Théodora avertit son mari de ce qui se passoit, & lui facilita les moyens d'éviter le peril qui le menaçoit. Il eut alors recours à Terbelle Prince des Bulgares, & l'engagea à lui fournir des troupes. Terbelle alla le joindre avec une nombreuse armée, & les deux Princes s'avancerent vers Constantinople. Justinien somma en vain les habitants de se rendre à lui ; ils le chargerent d'injures, & lui déclarerent qu'ils ne le reconnoitroient jamais pour leur Empereur. Justinien ne se rebuta pas & continua de rester devant Constantinople. S'étant enfin aperçu que les alliés négligeoient de garder un aqueduc, il s'en empara, & fit entrer par-là les troupes dans la ville.

JUSTINIEN II.  
RETOUR.

---

703.

Aussitôt que Justinien fut maître de Constantinople, Tibere prit la fuite & se sauva à Apollonie ; mais il y fut arrêté & conduit devant l'Empereur, qui le fit mettre dans une étroite prison. Tous ceux qui avoient eu part aux deux révolutions, furent punis de mort, & on fit des recherches très sévères pour les découvrir. L'Empereur quelque temps après son rétablissement ordonna d'amener dans l'Hippodrome Léonce & Tibere. C'étoit un jour de spectacle. Il les fit étendre par terre devant son trône & leur mit le pied sur la gorge pendant la premiere course des chevaux qui dura une heure. Le peuple, qui passe toujours d'une extrémité à l'autre, étoit cependant, *vous avez marché sur l'aspic & le basilic, vous avez foulé aux pieds le lion & le dragon*, ils eurent ensuite la tête tranchée, & on creva les yeux au Patriarche Callinicus, parce qu'il avoit chargé d'imprécations l'Empereur, lorsque Léonce lui avoit enlevé la couronne.

---

710.

---

711.

Justinien ne respirant que le sang & la vengeance, ne peut oublier que les habitants de Cherfonnese (1) avoient voulu le livrer à Tibere. Résolu d'exterminer ces peuples, il envoya contr'eux une flotte considerable, & commanda à ses troupes de ne faire aucun quartier. Des ordres si cruels ne furent que trop exactement exécutés, cependant l'Empereur mécontent qu'on eût épargné les enfants, se détermina à envoyer de nouvelles troupes pour massacrer tous les habitants sans distinction d'âge ou de sexe. Les peuples de Cherfonnese effrayés de la résolution de l'Empereur, prièrent les Chazares de les prendre sous leur protection. Hélié Gouverneur de la Province, & Bardane que l'Empereur avoit exilé dans ce pays, avoient porté les Cherfonnites à cette démarche. Justinien instruit du traité qu'ils venoient de faire

(1) Une des principales villes de la Cherfonnese Taurique.

avec les Chazares, envoya des soldats pour arrêter ces deux Seigneurs. Les Chazares surprirent ces troupes & les passèrent au fil de l'épée. Les Cherfonites proclamèrent alors Bardane Empereur, & ce nouveau Prince ayant reçu de puissants secours des Chazares, se mit en mer pour se rendre à Constantinople. Justinien de son côté avoit eu recours à Terbelles Prince des Bulgares, qui lui avoit fourni trois mille hommes. Aussitôt que Bardane eut pris terre, il partagea son armée en deux corps. Hélié qui en commandoit un, fit publier qu'on n'accorderoit aucun quartier aux soldats qui accompagnoient Justinien, & que s'ils vouloient conserver leur vie, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'abandonner l'Empereur. Les troupes de ce Prince ne se trouvant pas en état de faire une longue résistance, se rangèrent sous les drapeaux de Bardane. Alors Hélié qui aperçut l'Empereur, fondit sur lui le sabre à la main, & lui fit voler la tête.

Justinien avoit été marié deux fois : on ignore le nom de sa première femme. La seconde appelée Théodora étoit fille de Busris Prince des Chazares. Elle fut mere d'un Prince nommé Tibere qui fut massacré pendant la révolution.

Bardane reconnu Empereur aussitôt après la mort de Justinien, prit le nom de Philippique. Il étoit fils du Patrice Nicéphore, & l'on croit qu'il étoit né en Arménie, ou du moins qu'il en tiroit son origine. Elevé dans la secte des Monothélites, il se déclara leur zélé protecteur, & persécuta les Orthodoxes. Le Pape Constantin fit d'inutiles efforts pour lui faire connoître la vérité, & les habitants de Rome ne voulurent pas que l'image de ce Prince fut portée dans l'Eglise, ni que son nom fût prononcé dans les prières publiques. On refusa ses lettres, sa monnoye, & le Gouverneur qu'il avoit envoyé à Rome.

Cependant l'Empire étoit en même temps attaqué par les Bulgares & les Sarrafins. L'Empereur insensible aux malheurs de l'Etat, ne s'occupoit que de folles dépenses, & dissipoit inutilement le trésor public. Il célébra même avec une profusion extraordinaire la dédicace de Constantinople. Ce fut ce même jour que les Patrices Georges & Théodore le firent arrêter pendant qu'il dormoit après le dîner. On le conduisit dans l'Hippodrome, & on lui creva les yeux.

Le lendemain, qui étoit le 4 de Juin, le Sénat, les Troupes & le Clergé proclamèrent Empereur Artemius premier Secrétaire d'Etat. Ce Prince, qui prit le nom d'Anastase punit avec rigueur les auteurs de la révolution qui l'avoit placé sur le trône, & donna des preuves de son attachement à la saine doctrine. Résolu de réparer les maux que l'Empire avoit soufferts sous le dernier regne de la part des Arabes, il envoya des Ambassadeurs au Khalif Walid sous prétexte de demander la paix ; mais il les avoit chargés d'examiner secrètement quelles étoient les forces des Musulmans. Aussitôt qu'il eut appris qu'ils avoient dessein de faire le siège de Constantinople, il prit toutes les précautions nécessaires pour mettre la ville en état de faire une longue résistance. Afin de ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la défense de l'Empire, il ordonna à Jean Diacre de la grande Eglise, Amiral & Sur-Intendant des finances, de faire une descente en Phénicie, & de brûler tous les bois que les Sarrafins préparoient pour construire des vaisseaux. Jean se rendit à Rhodes où l'armée étoit assemblée ; mais aussitôt

---

CONSTANTIN.  
NOPE.

PHILIPPIQUE.

---

713.

ANASTASE,  
ou  
ARTEMIUS.



---

CONSTANTINO-  
POLE.

qu'il eut proposé les ordres de l'Empereur, la crainte s'empara des troupes, & les porta à se révolter. Après avoir massacré le Général, un grand nombre d'entre elles se retira à Adramite, ville de Phrygie, & força Théodose, Receveur des Impôts publics, à prendre la pourpre. Anastase disputa l'Empire le plus long-temps qu'il lui fut possible; mais voyant que la ville de Constantinople avoit été livrée à son concurrent, il abdiqua, & embrassa l'état monastique. Il avoit régné deux ans, sept mois & douze jours.

THEODOSE III.

716.

Léon, qui commandoit les troupes en Orient, résolut de profiter des troubles pour monter sur le trône. Afin d'avoir un prétexte de prendre les armes, il déclara qu'il regarderoit toujours Anastase comme légitime Empereur. Secondé dans son entreprise par Artabasde, qui commandoit les troupes en Arménie, & qu'il avoit mis dans ses intérêts en lui promettant la dignité de Cuiropalate, il s'avança à la tête d'une nombreuse armée jusqu'à Chrysopole. Pendant que Léon & Théodose se disputoient ainsi la couronne, les Sarrasins ravageoient impunément l'Empire, & commettoient des désordres effroyables. Les Sénateurs & les principaux Officiers de Théodose, touchés des malheurs dont l'Etat étoit accablé, supplièrent ce Prince de renoncer au trône. Théodose y consentit sans peine, & entra avec son fils dans l'état Ecclésiastique. Léon, à qui on fit savoir l'abdication de Théodose, promit de ne jamais les inquiéter dans leur retraite. Théodose avoit régné un an, & environ deux mois. Toutes ces différentes révolutions causerent à l'Empire des maux irréparables, l'entraînèrent insensiblement vers sa perte, en détruisant la subordination & la discipline militaire. Elles firent aussi un grand tort aux sciences.

LEON III. dît  
L'ISAURIEN.

717.

Léon, n'ayant plus de compétiteur, fut couronné dans la grande Eglise le 25 de Mars par le Patriarche Germain. Ce Prince étoit né en Isaurie, selon les uns, & suivant d'autres Ecrivains, à Germanicie, ville de Comagene, Province voisine de l'Isaurie. Il étoit d'une famille obscure, & portoit anciennement le nom de Conon. Il changea ce nom en celui de Léon, lorsqu'il embrassa le parti des armes. Il entra dans les Gardes de Justinien, & après la mort de ce Prince, Anastase lui donna le commandement des armées d'Orient. Léon n'eut pas plutôt été reconnu Empereur dans l'Orient, qu'il envoya ses images à Rome. Elles y furent reçues avec respect, ainsi que dans les Provinces de l'Italie qui étoient encore soumises aux Empereurs.

Les Sarrasins qui, à la faveur de tant de troubles, avoient attaqué l'Empire, s'avancèrent jusqu'à Constantinople, & mirent le siège devant cette ville. Léon ruina la flotte des ennemis en la brûlant avec un feu qu'on appelloit *Grégeois*, & qui ne s'éteignoit pas dans l'eau. Les Mahométans ayant perdu la plus grande partie de leurs vaisseaux & l'élite de leurs troupes, leverent honteusement le siège le 15 Août. L'Eglise Grecque célèbre tous les ans l'Anniversaire de la délivrance de Constantinople.

718.

Pendant que les Sarrasins assiégeoient cette ville, Sergius, Gouverneur de Sicile, fit proclamer Empereur un de ses Officiers nommé Basile, qui prit le nom de Tibere, persuadé que Léon étoit trop embarrassé pour s'opposer à son élévation. L'Empereur délivré des Sarrasins, nomma Paul Gouverneur de Sicile, & le chargea d'aller punir les rebelles. Son arrivée

disipa les factieux ; mais Tibere & les principaux Chefs de la rébellion furent arrêtés & eurent la tête tranchée.

CONSTANTINOPLE.

Ces troubles étoient à peine calmés, qu'il s'en éleva bientôt de nouveaux. Anastase s'ennuyant dans sa retraite, mit tout en œuvre pour remonter sur le trône. Léon découvrit ses intrigues, & fit punir tous ceux qui étoient dans les intérêts de ce Prince. Anastase & l'Archevêque de Thessalonique se sauverent aussitôt chez les Bulgares. Le Roi paroissoit d'abord assez disposé à lui fournir des troupes & de l'argent, mais ayant sçu que le parti que ce Prince avoit dans l'Empire étoit trop foible, il refusa de lui fournir une armée. Il se laissa même gagner par les présents de Léon, & lui livra Anastase & l'Archevêque de Thessalonique. L'Empereur leur fit couper la tête dans l'Hippodrome vers l'an 719.

Léon, tranquille possesseur du trône, entreprit de détruire le culte des images qu'il regardoit comme un reste du Paganisme. Pour venir à bout de son dessein, il tint une grande assemblée, dans laquelle il fit un décret contre les images. Il portoit qu'on ne pouvoit les honorer sans idolâtrie, & qu'elles seroient toutes brûlées. L'exécution de cette ordonnance excita d'abord des murmures, & occasionna bientôt après plusieurs séditions. Les peuples de la Grece & des Cyclades ne voulant point obéir à un Prince hérétique, proclamèrent Cosmas Empereur, & lui fournirent une armée pour se rendre maître de Constantinople. La flotte de Léon battit celle des rebelles, & Cosmas ayant été arrêté, fut condamné à perdre la tête. L'Empereur, au lieu d'être alarmé par le danger qu'il venoit de courir, ne parut que plus animé contre le culte des images. Il ordonna de briser un crucifix de cuivre qui étoit dans le vestibule du palais ; mais celui qu'il chargea de cette commission fut mis en pieces par des femmes qui se trouverent en cet endroit. Elles allerent ensuite insulter le Patriarche Anastase, qui étoit du même sentiment que l'Empereur (1). Léon fit arrêter neuf hommes qui avoient aussi eu part à la mort de son Ministre. Ils furent frappés de verges, & pendant huit jours on leur donna cinq cents coups de fouet chaque jour. Lorsqu'on s'aperçut qu'ils étoient près de périr, on leur appliqua des fers chauds sur le visage, & on leur coupa enfin la tête.

726.

Les plus cruels tourmens étoient employés contre ceux qui refusoient d'adopter les idées de Léon. Il y avoit à Constantinople près du palais une Bibliothèque fondée par les Empereurs, & qui contenoit plus de trente mille volumes. On donnoit le nom d'*Oecumenique* au Chef de cette Bibliothèque, parce qu'il étoit censé posséder toutes les sciences. Il avoit au dessous de lui douze personnes chargées d'enseigner gratuitement la Religion & les sciences profanes. Léon ayant employé inutilement & les promesses & les menaces pour les attirer dans son parti, fit environner la Bibliothèque de fascines & de bois secs, & y fit mettre le feu. Tout fut consumé, ainsi que ceux qui avoient la garde des livres.

Le Pape Grégoire II. écrivit à l'Empereur des lettres très-vives pour l'engager à changer de sentiment & de conduite. Léon en fut tellement irrité,

(1) Léon avoit chassé de son siège le Patriarche Germain, parce qu'il s'opposoit à son projet, & il avoit mis à sa place Anastase.

---

CONSTANTI-  
NOBLE.

qu'il envoya des personnes pour assassiner le Pape. On les arrêta, & elles furent punies à Rome du dernier supplice. Les Lombards offrirent leur secours à Grégoire, & empêchèrent les troupes de l'Empereur de s'approcher de Rome. Plus Léon trouvoit d'obstacles, plus il sembloit animé à poursuivre ses desseins. Il envoya en Italie un ordre d'abattre les images, & menaça de déposer le Pape s'il s'opposoit à ses volontés. Grégoire ne fut point ébranlé des menaces de l'Empereur, & il ne cessa d'exhorter les Chrétiens à maintenir le culte des images. Toute l'Italie étoit prête à se soulever, si le Pape, qui étoit persuadé que l'erreur de Léon ne devoit pas préjudicier à ses droits, ne s'y fut opposé (1). L'Empereur, loin de paroître touché de la conduite du Pape à son égard, ne cessa de le persécuter. Grégoire voyant que rien n'étoit capable de faire changer l'Empereur, laissa agir les Romains, qui formèrent un Etat républicain, dont le Pape fut déclaré le Chef, mais non pas le Prince. Pendant cette espèce d'interregne que les Romains se procurèrent par leur rébellion, il y eut toujours à Rome quelques Officiers des Empereurs d'Orient. Léon se vengea en confiscant les patrimoines que l'Eglise de Rome possédoit en Sicile, dans la Calabre & dans les autres Provinces de l'Empire.

---

732.

Grégoire III. successeur de Grégoire II. ne témoigna pas moins de zèle que son prédécesseur pour la défense des images. Il assembla un Concile dans l'Eglise de S. Pierre, & il y fut décidé que quiconque mépriseroit l'usage de l'Eglise touchant la vénération des images, seroit privé du corps & du sang de J. C. & seroit séparé de la communion de l'Eglise. L'Empereur n'eut aucun égard à la décision du Concile, & continua de persécuter ceux qui pensoient autrement que lui.

---

741.

Les Sarrafins faisoient cependant des courses continuelles sur les terres de l'Empire. Ils avoient avec eux un imposteur nommé Tibere, qui se disoit fils de Justinien II. & qui en cette qualité prétendoit avoir des droits sur l'Empire. Léon envoya contre eux une armée qui les défit, & depuis cette action il ne fut plus fait mention de Tibere. Léon mourut quelque temps après d'une hydropisie, dans la vingt-cinquième année de son règne. Il avoit épousé, avant que de monter sur le trône, Marie, qui fit couronner le 25 de Décembre 719. Il en eut Constantin son successeur, & Anne qui épousa Artabafde.

---

CONSTANTIN  
COPRONOME.

Constantin surnommé *Copronyme*, parce qu'il avoit sali les fonts baptismaux au moment de son baptême, avoit été associé à l'Empire par son pere depuis 21 ans, c'est-à-dire, dès la seconde année de son âge. Aussitôt que Léon fut mort, & que Constantin se vit seul possesseur de l'Empire, il se rendit en Phrygie pour faire la guerre aux Mahométans. Comme il soupçonnoit avec raison qu'Artabafde son beau-frere avoit dessein de s'emparer du trône, il l'invita à le venir joindre sous prétexte de concerter ensemble les opérations de la Campagne, ou de lui envoyer ses enfants. Artabafde découvrit facilement les intentions de l'Empereur, & résolut d'agir ouvertement, puisqu'il ne pouvoit plus se cacher. Il se mit à la tête de ceux qui s'étoient

(1) Voyez dans le Tome II. de cette Introduction, pag. 61. & suivantes, les troubles occasionnés par les Edits de Léon contre le culte des images.



déclarés pour lui, & marcha contre l'Empereur avec tant de diligence qu'il pensa le surprendre. Constantin n'eut que le temps de monter à cheval & de se sauver. Cependant Artabasde faisoit disposer le peuple de Constantinople à le recevoir, & le Patriarche Anastase lui rendit en cela de grands services. Artabasde fut reçu dans la Capitale au milieu des acclamations publiques. Il y fit couronner son fils Nicéphore par le Patriarche, & traita avec rigueur les partisans de Constantin.

L'Empereur ayant rassemblé quelques troupes, alla attaquer Artabasde, & le vainquit. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres, qui furent cause que les habitants de Constantinople ouvrirent enfin leurs portes au vainqueur. Artabasde se sauva aussitôt, mais il fut arrêté avec son fils dans le Fort de Puzantes, & amené à Constantinople où il eut les yeux crevés. Nicéphore & le Patriarche eurent le même traitement. Ce dernier ne fut cependant pas déposé, & l'Empereur se reconcilia dans la suite avec lui, afin de persécuter conjointement ceux qui embrassoient la défense des images. On trouve dans l'histoire Ecclésiastique de M. de Fleuri les détails de cette persécution, qui fut encore plus violente que celle de Léon. Elle fit perdre à l'Empire l'Exarchat de Ravenne, avec plusieurs autres domaines qui en dépendoient, & donna entrée dans la suite aux François en Italie (1). Constantin plus occupé de tourmenter les Orthodoxes que de défendre les Provinces de l'Empire, n'employa que les voyes de la négociation pour engager Pepin à abandonner le Parti du Pape. Il fit cependant la guerre aux Bulgares, & ce fut en entreprenant une nouvelle expédition contre ces peuples qu'il tomba malade. On fut obligé de le rapporter à Constantinople, & il expira en entrant dans le château de Strongile le 13 de Septembre de l'an 775. qui étoit la trente-cinquième année de son regne. On prétend que lorsqu'il se sentit près de mourir, il donna des marques d'un sincère repentir, & qu'il témoigna du regret d'avoir causé tant de maux à l'Eglise. On assure que l'Abbé Saint-Etienne, mis en prison par ses ordres, y trouva 342. Moines de divers pays, dont les uns avoient le nez coupé, d'autres les mains, d'autres les yeux crevés pour avoir pris la défense des images.

Constantin avoit été marié trois fois. Il avoit épousé en premières noces la fille du Roi des Chazares, qui prit le nom d'Irene en recevant le baptême. Cette Princesse fut la mere de Léon. Après sa mort l'Empereur épousa Marie, dont il n'eut point d'enfants. Enfin il épousa en troisièmes noces Eudocie, qui le rendit pere de Christophle, de Nicéphore, de Nicétas & d'Eudoxe. L'évenement le plus célèbre du regne de Constantin, est le rétablissement de l'aqueduc de Constantinople, qui avoit été détruit par les Awares du temps d'Héraclius. Près de cent ans après la mort de Constantin, l'Empereur Michel III. fit tirer du tombeau le corps de ce Prince, ordonna qu'il fût brûlé dans la place Damastrien, & que le Mausolée fût détruit.

Léon, fils de Constantin & d'Irene, avoit été associé à l'Empire le 6 de Juin 751. ainsi il étoit déjà dans la vingt-cinquième année de son regne lorsque son pere mourut, & dans la vingt-sixième de son âge. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il chercha à faire oublier à ses sujets la

---

CONSTANTINOPLE.

---

743.

LEON IV. (surnom) CHAZAR.

---

775.

(1) Voyez le deuxième Volume de cette Introduction, pag. 64. & suiv.

CONSTANTINOPLE.

conduite du dernier Empereur, qui s'étoit particulièrement rendu odieux par son avarice. Il renfermoit dans ses coffres avec un soin extrême tout l'argent de l'Empire, & l'empêchoit par ce moyen de circuler, ce qui faisoit un tort considérable au commerce. Léon travailla au contraire à faire fleurir le commerce, feignit d'honorer les images, & d'estimer les Moines que Constantin avoit cruellement persécutés.

776.

Ce fut en agissant de la sorte qu'il gagna tellement l'affection des peuples, qu'ils le prièrent d'associer à l'Empire Constantin son fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans. Léon cedant volontiers aux empressements de ses sujets, prit son fils pour collègue le 3 Avril, veille de la fête de Pâque, & le lendemain il le fit couronner dans l'Hippodrome par le Patriarche, qui y avoit fait apporter un autel. Léon, après avoir dissimulé pendant quelque temps ses véritables sentiments, se dévoila enfin, & attaqua le culte des images. Il se sépara même de l'Impératrice Irene sa femme, parce qu'il avoit trouvé deux images sous le chevet du lit de cette Princesse. Il ne survécut que six mois à cette séparation, & mourut le 8 de Septembre 780. vers la fin de la cinquième année de son regne. Il étoit à peine sur le trône que Nicéphore son frere de pere voulut lui enlever la couronne. Le peuple prit ouvertement le parti de Léon : Nicéphore avec ses complices furent battus de verges, & envoyés à Cherfonnese où ils furent enfermés.

CONSTANTIN & IRENE.

780.

Léon n'avoit laissé en mourant qu'un fils qu'il avoit eu d'Irene l'Athénienne, & qu'il avoit associé à l'Empire, comme on l'a vu ci-dessus. Comme ce jeune Prince n'avoit pas encore neuf ans lorsque son pere mourut, Irene prit les rênes de l'Empire, non en qualité de Régente, mais d'Impératrice. Les Grands de l'Etat ne pouvant se résoudre d'obéir à une femme & à un enfant, reconnurent pour Empereur Nicéphore relegué à Cherfonnese sous le dernier regne pour sa rébellion. L'Impératrice fut assez heureuse pour dissiper cette faction, & tous les complices furent punis. Dans la crainte que les oncles du jeune Empereur ne songeassent dans la suite à faire de nouvelles entreprises, elle les fit ordonner Prêtres, & voulut qu'ils donnassent le jour de Noël la communion au peuple dans la grande Eglise de Constantinople. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'il ne se formât bientôt une nouvelle conspiration en faveur de Nicéphore. Elpidius, Gouverneur de Sicile, fit soulever les habitants de cette île, & les engagea à reconnoître Nicéphore pour Empereur. Les troupes d'Irene vinrent à bout de dissiper les rebelles, mais elles ne purent arrêter Elpidius & Nicéphore qui se sauverent en Afrique.

La retraite de Nicéphore n'étoit pas la seule chose qui inquiétoit l'Impératrice : elle étoit encore alarmée de la grande puissance de Charlemagne. La facilité avec laquelle ce Prince vainqueur des Lombards pouvoit lui enlever le reste des terres que les Empereurs de Constantinople possédoient encore en Italie, l'engagea à tâcher de détourner l'orage qui menaçoit l'Empire. Elle envoya à Charlemagne une ambassade solennelle, & lui fit proposer le mariage de l'Empereur avec la Princesse Rotrude, fille aînée du Roi de France. Charles accepta la proposition, & le contrat de mariage fut signé. Comme l'Empereur étoit encore trop jeune, on convint que la Princesse désignée pour être son épouse, resteroit quelque temps en France,

& qu'elle auroit auprès d'elle un Officier de l'Empereur qui l'instruïroit des usages de la Cour de Constantinople, & qui lui enseigneroit la langue Grecque. Irene n'avoit cependant pas dessein que ce mariage fût consommé : elle craignoit que le Prince son fils excitât par Rotrude, & soutenu par son beau-pere, ne voulût regner seul. Elle n'avoit projeté le mariage avec la Princesse de France que pour gagner du temps, mais la rupture de cette alliance mit fin à la bonne intelligence qui n'avoit régné qu'en apparence entre les deux Cours. Théophane assure qu'Irene rompit la première le mariage, & Eginhard soutient au contraire que ce fût Charles qui refusa d'envoyer sa fille à Constantinople.

Les esprits étoient aigris de part & d'autre, lorsqu'Arechis, Duc de Bénévent, qui s'étoit révolté contre Charlemagne, demanda du secours à Constantin. Ce Prince fit de grands préparatifs pour cette expédition ; mais la mort du Duc de Bénévent empêcha l'armée de l'Empereur de faire aucune expédition en Italie (1). Irene, après avoir rompu le mariage de son fils avec Rotrude, força ce jeune Prince à épouser une autre femme nommée Marie, dont elle croyoit n'avoir rien à redouter. Cette cérémonie se fit dans le mois de Novembre 788.

788.

Constantin parvenu à l'âge de vingt ans, vit avec chagrin que sa mere ne lui laissoit aucune part dans les affaires. Les courtisans, auxquels il se plaignit de la dépendance où il étoit, lui conseillerent de faire arrêter sa mere. Elle en fut bientôt instruite, & se servant de son autorité, elle fit battre de verges ceux qui avoient donné un tel conseil à son fils. Ce Prince ne fut pas même épargné, & après avoir été fouetté, il fut mis aux arrêts dans le palais sans avoir la liberté de parler à qui que ce fût. Irene exigea ensuite des gens de guerre qu'ils jurassent de lui conserver l'autorité souveraine tant qu'elle vivroit, & de ne point reconnoître Constantin pour Empereur. Les troupes qui étoient à Constantinople obéirent aux ordres d'Irene ; mais celles d'Orient déclarerent au contraire qu'elles ne vouloient reconnoître que Constantin, & le proclamerent seul Empereur. Irene craignant les suites de cette émeute, rendit la liberté à son fils.

790.

Il en profita pour faire arrêter sa mere, qui fut enfermée dans un palais qu'elle avoit bâti. Un an après Constantin se laissa fléchir par quelques Seigneurs du parti d'Irene, la remit en liberté, & enfin l'associa à l'Empire le 15 de Janvier 792. L'Empereur étoit depuis quelque temps en guerre avec les Bulgares. Ayant eu la foiblesse d'ajouter foi aux paroles de quelques Devins qui lui avoient promis la victoire, il attaqua sans précaution les ennemis, & fut entierement défait. La perte de cette bataille le fit tomber dans le mépris de ses sujets, qui proposerent de mettre Nicéphore (2) sur le trône. Constantin informé du complot, fit arrêter ses oncles : Nicéphore eut les yeux crevés, & on coupa la langue à Christophle, à Nicéas & à Eudoxe.

Constantin, qui avoit épousé Marie contre son gré, chercha des prétextes pour rompre son mariage aussitôt qu'il se vit maître de ses actions. Il publia

(1) Voyez le deuxième Volume cité ci-dessus.

(2) Les Historiens ne nous apprennent point par quel moyen Nicéphore étoit rentré en grace.



CONSTANTI-  
NOPLÉ.

que l'Imperatrice sa femme avoit voulu l'empoisonner, & pour la punir de ce prétendu crime, il l'obligea à prendre le voile. Il épousa ensuite publiquement Théodosie, fille d'honneur de sa femme, pour laquelle il avoit conçu une violente passion. Le Patriarche Taraise s'étoit d'abord opposé à ce divorce, mais il se laissa gagner, & consentit au second mariage de l'Empereur. Cet événement occasionna de grands troubles; plusieurs Evêques déclarèrent l'Empereur excommunié, & un grand nombre de fideles se séparèrent de la communion de Constantin. Irene avoit conseillé ce second mariage, afin de rendre son fils odieux par la sévérité avec laquelle il traitoit ceux qui lui paroisoient opposés. Elle fit tant par ses intrigues, que les peuples témoignèrent ouvertement leur mécontentement. Irene profita de la circonstance pour faire arrêter son fils pendant qu'on seroit occupé à regarder dans le cirque une course de chevaux. Constantin en fut averti, & se sauva à Pyles en Bithynie. Irene craignant que son fils n'eût découvert qu'elle avoit tramé la conspiration, & qu'il ne se trouvât en état de la punir, étoit dans une inquiétude extrême. Comme elle balançoit sur le parti qu'elle devoit prendre, elle songea qu'elle avoit une ressource assurée pour se tirer de l'embarras où elle étoit. Constantin étoit accompagné de plusieurs Seigneurs qui étoient entrés dans le complot de l'Imperatrice. Cette Princesse leur écrivit que s'ils ne trouvoient moyen de lui livrer l'Empereur, elle les dénoncerait à ce Prince comme criminels de leze-majesté. Cette menace les allarma tellement, qu'ils arrêterent Constantin & le conduisirent à Constantinople. Il fut enfermé dans le palais de Porphyre, où on lui arracha les yeux. La violence avec laquelle on fit cette cruelle opération, fut cause de sa mort qui arriva quelques jours après. Plusieurs Auteurs ont prétendu que Constantin fut traité avec tant de rigueur à l'insçu de sa mere, & ils ont même écrit que ce Prince avoit assez vécu pour voir la déposition de cette Princesse. Constantin avoit eu de l'Imperatrice Marie une fille nommée Euphrosine, qui épousa Michel le Begue, & Théodosie lui avoit donné un fils appelé Léon, qui mourut quelques mois avant son pere.

797.

IRENE seule.

Irene, seule maîtresse du trône, travailla à gagner l'affection de ses sujets en rappelant les exilés, & en rendant la liberté à ceux qui avoient été persécutés à l'occasion du second mariage. Tous ces moyens furent inutiles, & on la regarda toujours comme une barbare qui avoit pu étouffer les sentimens de la Nature pour satisfaire son ambition. L'indignation publique se manifesta bientôt, & on résolut de faire monter sur le trône un des enfans de Constantin Copronyme. On les engagea à se rendre tous à la grande Eglise de Constantinople, en leur faisant esperer une révolution générale. Irene, avertie du projet, fit enlever les Princes, & les envoya en exil à Athènes. L'Imperatrice fit rechercher avec soin tous ceux qui paroisoient mal intentionnés contre elle, & ils eurent les yeux crevés.

Irene avoit donné toute sa confiance aux Patrices Staurace & Aëtius, & elle partageoit, pour ainsi dire, la souveraine autorité avec eux. Tous deux ambitieux, ils se regarderent bientôt comme rivaux, & ils ne tarderent pas à se donner des marques d'une haine réciproque. Une maladie dangereuse dont l'Imperatrice fut attaquée, leur fournit l'occasion de découvrir leurs projets.

799.

projets. Leur intention étoit de faire passer la couronne sur quelqu'un de leur famille après la mort d'Irene. Staurace, par le grand nombre de ses présens, avoit mis dans ses intérêts les Scolaires & les Excubiteurs qui gardoient le palais. Aëtius, qui en fut informé, saisit cette occasion pour perdre son rival. Il informa Irene de ce qui se passoit, & cette Princesse irritée disgracia Staurace, & lui ôta tous ses emplois. Staurace songeoit à se venger & à faire soulever la Cappadoce, lorsqu'il mourut d'un crachement de sang. Aëtius n'ayant plus de concurrent, fit donner à Léon son frere le commandement des troupes de la Thrace, & obtint celui de l'armée d'Orient.

L'élévation de Charlemagne à la dignité d'Empereur, & ses grandes conquêtes causerent de l'inquiétude à Irene. Elle craignit que ce Monarque ne songeât à s'emparer de la Sicile, & de quelques places qui appartenoient encore à l'Empire d'Orient. Hors d'état de lui résister, elle pensa que l'unique moyen de détourner les malheurs qu'elle redoutoit, étoit d'épouser ce Prince. Charles accepta la proposition de l'Imperatrice, & lui envoya Jesse, Evêque d'Amiens, & le Comte Hélingande pour terminer cette affaire. Aëtius voyant tous ses projets renversés par ce mariage, mit tout en œuvre pour en empêcher la conclusion. Il représenta à l'Imperatrice qu'elle alloit se donner un maître, & que d'ailleurs ceux qui se flattoient de monter sur le trône après sa mort, ne verroient pas tranquillement qu'elle y eût placé un Etranger; qu'elle devoit par conséquent s'attendre à voir naître des troubles qui pourroient lui devenir funestes. L'Imperatrice ébranlée par ces discours, se détermina à traîner l'affaire en longueur.

Cependant le Patrice Nicéphore, Grand Trésorier, profita du mécontentement des peuples pour se procurer l'Empire. Après avoir mis plusieurs Seigneurs dans son Parti, il se rendit le 31 d'Octobre vers la quatrième heure de la nuit à la porte de Chalcé, & déclara aux soldats qui y étoient que l'Imperatrice l'avoit choisi pour lui succéder. Les Seigneurs dont il étoit accompagné appuyèrent cette imposture, & engagèrent les soldats à le proclamer Empereur. Nicéphore assuré du suffrage de ces troupes, s'empara du palais, & envoya ses émissaires de tous côtés pour exciter une révolution générale. L'Imperatrice étoit alors malade dans le palais d'Euletere, où elle ignoroit ce qui se passoit. Nicéphore n'eut pas de peine à se rendre maître de sa personne, & il la fit transporter dans le grand palais, où elle fut soigneusement gardée. Nicéphore lui rendit visite le lendemain, & il eut l'effronterie de jurer que c'étoit malgré lui qu'il étoit monté sur le trône, promit avec serment de la traiter avec les honneurs dûs à sa dignité, & finit en la priant de lui découvrir les trésors qu'elle avoit amassés. Irene plus sincère lui déclara qu'elle se soumettoit aux ordres de la Providence; qu'elle le regardoit comme son Empereur, & après lui avoir indiqué le lieu où étoient ses trésors, elle demanda la permission de se retirer dans le palais d'Euletere qu'elle avoit fait bâtir. Nicéphore promit tout; mais à peine fut-il en possession des richesses de l'Imperatrice, qu'il l'envoya dans un Monastere qu'elle avoit fondé dans l'isle du Prince. Craignant ensuite que la compassion du peuple ne lui fournît les moyens de remonter sur le trône, il la fit partir au mois de Novembre par un froid violent pour l'isle de Lesbos, & défendit qu'elle eût commerce avec qui que ce fût. Ses

---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.  
NICÉPHORE.

802.

malheurs lui causerent une maladie qui la conduisit au tombeau le 9 Août 803. Elle avoit régné seule pendant cinq ans depuis la mort de son fils.

Le lendemain de cette révolution Nicéphore se fit couronner dans l'Eglise de Sainte Sophie, en présence des Ambassadeurs de Charlemagne. Il les fit ensuite venir dans le palais, & tâcha de justifier l'irrégularité de sa conduite à l'égard de sa Souveraine. Il fit partir avec eux des Ambassadeurs pour faire alliance avec l'Empereur d'Occident. La paix fut conclue entre les deux Empires, & on croit que ce fut dans ce traité qu'on régla les limites des deux Etats. Ceux de Charles en Italie ne s'étendoient point au-delà du Duché de Bénévent; le reste de la partie occidentale de l'Italie, qui est entre les deux mers, demeura à l'Empire d'Orient. Il fut enfin convenu, soit par ce traité, soit par quelqu'autre, que l'Istrie, la Croatie, la Dalmatie seroient de l'Empire d'Occident. Le P. Daniel a cru que Charlemagne avoit été reconnu Empereur par la Cour de Constantinople dans ce traité; mais le P. Pagi a fait voir que jamais les Orientaux n'avoient appelé *Augustes* ni Charles, ni ses successeurs, & que si quelquefois ils ont employé dans leurs compliments le terme d'*Empereur*, ils ajoutoient toujours des *François*.

---

803.

La conduite tyrannique de Nicéphore à l'égard des riches, lui attira bientôt un grand nombre d'ennemis. Sous prétexte de faire rendre aux pauvres ce qui leur avoit été enlevé par force, il établit une Chambre de Justice, dans laquelle on ne travailla qu'au seul profit de l'Empereur. Tant de vexations irritèrent les esprits, & les troupes d'Asie mécontentes de Nicéphore, proclamèrent Empereur le Patrice Bardane, surnommé le Turc, qui les commandoit. On prétend qu'il fit de grandes difficultés pour accepter la couronne; mais que forcé par les troupes, il se vit contraint de s'avancer jusqu'à Chrysopole, qui refusa de lui ouvrir ses portes. Découragé par cet obstacle, ou touché de repentir, il se retira à Malagine. Ce fut de-là qu'il écrivit à Nicéphore qu'il étoit dans la résolution de mettre bas les armes, si on lui accordoit une amnistie, & à tous ceux de son Parti. Nicéphore lui en envoya aussitôt l'acte signé de sa main, du Patriarche Taraisé & de tous les Patrices. Bardane, après l'avoir reçu, se retira dans un Monastere, & prit l'habit de Religion. Nicéphore ne garda pas à Bardane la parole qu'il lui avoit donnée; il confisqua tous ses biens, & lui fit crever les yeux. Voyant que tout le monde étoit indigné de cette action, il protesta qu'il en étoit innocent, & promit d'en faire punir les auteurs; mais il ne fit aucune démarche pour exécuter ses promesses.

---

808.

La révolte de Bardane servit comme de signal aux autres Seigneurs pour se soulever. Il se forma de nouvelles conspirations, & Nicéphore fut plus d'une fois en danger de perdre le trône & la vie. Les Seigneurs avoient choisi pour Empereur le Patrice Arsaber; mais avant que le nouveau Prince eût eu le temps de se fortifier, il fut arrêté par ordre de Nicéphore, qui le condamna à être battu de verges, & renfermé dans un Monastere. Tant de révolutions devoient faire connoître à Nicéphore tout ce qu'il avoit à craindre, mais rien ne fut capable de le faire changer de conduite. Plus livré que jamais au désir insatiable d'amasser des richesses, il mit une taxe de dix-huit pieces d'or sur chaque chef de famille, & il força les riches à



payer pour les pauvres. Son avarice n'étant pas encore satisfaite, il s'empara des biens des Eglises, des Monastères, & même des Hôpitaux. Il voulut que ceux qui s'étoient nouvellement enrichis fussent traités comme s'ils eussent trouvé un trésor. Les propriétaires de navires furent contraints de prendre son argent à gros intérêt, enfin il employa toutes sortes de voyes pour remplir ses coffres. On rapporte qu'il fit venir un Marchand de cire, qui s'étoit beaucoup enrichi dans son commerce. Ayant sçu de lui que son bien montoit à cent livres d'or, il lui dit qu'une si grosse somme devoit beaucoup l'embarrasser. Il lui fit donc enlever son bien, & ne lui laissa que dix livres d'or; mais pour le consoler, il le fit dîner avec lui.

Les peuples gémissaient sous une si dure tyrannie, lorsqu'un Particulier entreprit de tuer l'Empereur. Ce scélérat déguisé en Moine, & ayant un poignard caché sous sa robe, s'approcha de Nicéphore, & prit ses mesures pour exécuter son noir projet. Il fut remarqué par deux hommes, qui l'arrêterent dans le moment qu'il alloit porter le coup. Il fut mis à la torture pour le forcer à avouer ses complices; mais il n'accusa jamais personne, & tâcha de faire croire qu'il étoit possédé. On se contenta de l'enfermer, & de le garder soigneusement.

Les troupes n'étoient cependant pas plus contentes de l'Empereur que ses autres sujets. Il n'éprouva que trop dans la guerre qu'il fit contre les Bulgares combien il est avantageux à un Prince d'avoir l'estime & l'affection des troupes. Son camp fut forcé par les ennemis, & il perdit la vie dans cette attaque. Quelques-uns prétendent qu'il avoit été tué par ses propres soldats. Le Roi des Bulgares fit faire une coupe du crâne de l'Empereur, & il s'en servoit dans les festins solennels. Ce Prince n'avoit régné que huit ans & environ neuf mois. Il laissa un fils nommé Staurace, & une Princesse appelée Procopie, qui épousa l'Empereur Michel Rhangabé.

811.

Staurace avoit été dangereusement blessé dans le combat où son pere étoit péri, mais il eut assez de force pour se faire transporter à Andrinople. Il s'y fit déclarer Empereur, & alla ensuite à Constantinople, où il se trouva fort mal. Il hésita alors s'il rétablirait la République, ou s'il laisserait la couronne à Théophanie sa femme; mais comme il craignoit quelque entreprise de la part de Michel Curopalate son beau-frere, il résolut de lui faire crever les yeux. Etienne, Capitaine des Gardes, à qui il fit cette confidence, lui représenta qu'on ne pouvoit sans danger attaquer ouvertement Michel; qu'il falloit user de ruse, & que par conséquent on ne pouvoit s'en défaire aussi promptement que l'Empereur desiroit. Etienne avoit dessein de fauver la vie à Michel, & de lui procurer le trône. Au lieu de travailler à exécuter les ordres de Staurace, il passa la nuit à rassembler des troupes dans l'Hippodrome, & dès la pointe du jour il fit proclamer Empereur Michel surnommé Rhangabé. Staurace instruit de ce qui se passoit, se retira promptement dans un Monastère où il se fit Moine. Il mourut quelques jours après de ses blessures. Il n'avoit régné qu'environ six mois. Ce Prince avoit épousé en 807. Théophanie, Athénienne, parente d'Irene. Nicéphore avoit forcé cette Princesse de quitter son mari pour épouser son fils. On croit que Staurace n'auroit pas été meilleur que son pere, & qu'il laissoit déjà entrevoir les mêmes vices qu'on avoit reprochés à Nicéphore.

STAUFACE.

---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.  
MICHEL CURO-  
PALATE.

---

Son pere l'avoit associé à l'Empire dès l'an 803. & il avoit été couronné par le Patriarche Taraise.

813.

Les vertus qu'on reconnoissoit dans Michel Rhangabé, firent esperer que les peuples seroient heureux sous son gouvernement. Il commença en effet par tâcher de soulager ses sujets autant que les circonstances le lui permirent, & il chercha ensuite à se venger des Bulgares. Il rassembla toutes ses forces, mais le défaut de subordination qu'il trouva dans les troupes, & la négligence de la discipline, firent échouer son entreprise. Il perdit une bataille qui le renversa du trône un an & neuf mois après y être monté. Chagrin d'avoir été défait, & de ne pouvoir conduire des troupes qui refusoient d'obéir, il prit le parti de se retirer à Constantinople, & de laisser à Léon le commandement de l'armée. Les troupes se voyant abandonnées de leur Souverain, proclamèrent aussitôt Léon Empereur. Michel, à qui on annonça cette nouvelle, engagea tout le monde à se soumettre à lui, & se fit couper les cheveux. Léon le fit conduire dans l'isle de Proté, où il prit l'habit de Moine & le nom d'Anastase. Il vécut encore trente-deux ans. Il avoit deux fils, Théophilacte & Nicéras. Le premier avoit été associé à l'Empire : il se fit Moine, & fut appelé Eustrate; Nicéras prit aussi l'habit de Religion, avec le nom d'Ignace, sous lequel il est très-connu dans l'histoire Ecclésiastique. Léon avoit fait mettre l'un & l'autre hors d'état d'avoir de la postérité. Staurace, autre fils de Michel, étoit mort pendant le regne de son pere. Gorgonie & Théophanie, filles de ce Prince, furent enfermées avec leur mere Procopie dans le Monastere de Phare. Michel auroit désiré finir ses jours avec sa femme, mais Léon lui refusa cette consolation, parce qu'il craignoit que cette Princesse ne portât son mari à former quelqu'entreprise. Michel fut liberal, zélé pour la Religion, mais il avoit peu de talents pour gouverner.

LÉON, dit l'Ac-  
MEUR.

Léon, dit l'Arménien, parce qu'il tiroit son origine d'Arménie, étoit fils de Bardas. Sa négligence à payer les troupes de l'Empire qu'il commandoit, lui attira la disgrâce de l'Empereur Nicéphore. Ce Prince l'avoit fait battre de verges, l'avoit exilé & obligé de se faire Moine. Michel Rhangabé parvenu au trône, le fit venir à la Cour, & lui donna la dignité de Patrice. Les Ecrivains ont parlé diversément de la conduite de Léon le jour que Michel perdit la bataille. Constantin Porphyrogenete, Empereur & Historien, prétend que si Léon, qui commandoit l'aile droite de l'armée, eût secouru la gauche, les Impériaux auroient remporté une victoire complete sur les Bulgares; mais que ce Général, qui cherchoit à rendre de mauvais services à Michel pour s'élever sur sa ruine, avoit occasionné la perte de la bataille. Le même Ecrivain ajoûte qu'on lit dans plusieurs Historiens que Léon avoit agi en homme de cœur dans cette journée, & qu'on ne devoit attribuer la défaite de l'armée Impériale qu'à la lâcheté des courtisans, & à la fuite de la Maison de l'Empereur. Michel, en laissant le commandement de son armée à Léon, semble justifier la conduite de ce Général. On n'est pas plus d'accord sur la maniere avec laquelle il se comporta, lorsqu'il se vit à la tête des troupes. Constantin Porphyrogenete accuse Léon d'avoir soulevé les soldats contre Michel, & de s'être fait proclamer Empereur. Les Historiens du regne de Léon assurent au contraire qu'il fallut

lui faire violence pour qu'il acceptât la pourpre, & que Michel le Begue, alors Tribun, menaça de le tuer s'il continuoit de refuser l'Empire. Il est certain que Léon affecta de ne pas vouloir consentir à son élévation, & qu'il fit en apparence de grandes difficultés.

Le Roi des Bulgares profitant de l'avantage qu'il avoit eu sur l'armée Impériale, alla mettre le siège devant Andrinople, & après en avoir laissé la conduite à son frere, il se présenta devant Constantinople avec une partie de ses troupes. Il proposa à Léon une paix à des conditions honteuses, ou une bataille générale, ou un combat singulier entre lui & l'Empereur. Léon rejetta ces trois propositions, & se disposa à défendre la capitale de son Empire. Occupé des moyens de se délivrer de son ennemi, il conçut le projet de s'en défaire par trahison, & demanda une entrevue, sous prétexte qu'il avoit quelques propositions à faire. Il avoit chargé des scélérats d'assassiner le Roi des Bulgares pendant la conférence, mais ce Prince ne fut que légèrement blessé, & eut le temps d'échapper au péril qui le menaçoit. Outre du procédé de Léon, il commença à se venger en détruisant tous les bâtimens qui étoient hors de Constantinople, & n'épargna pas même les Monastères & les Eglises. Tous les prisonniers furent égorgés; les femmes & les enfans eurent la vie sauve, mais ils furent emmenés en Bulgarie. Cependant la ville faisoit toujours une résistance si vigoureuse, que le Roi des Bulgares, n'osant se flatter de la réduire, retourna devant Andrinople. Cette ville, qui manquoit de vivres & de munitions de guerre, fut enfin obligée de se rendre, & les habitans furent transportés en Bulgarie. Pendant tout l'hyver les ennemis ne cessèrent de faire des courses sur les terres de l'Empire, & enleverent près de cinquante mille personnes. Aussitôt que le printemps fut venu, le Roi des Bulgares se mit en campagne à dessein d'alliéger une seconde fois Constantinople. L'Empereur alla au devant de lui, & présenta la bataille. Les Impériaux furent d'abord défaits; mais Léon ayant remarqué que les vainqueurs s'amusoient à piller, rallia son armée, fondit avec ardeur sur les ennemis, & leur enleva la victoire. Le Roi des Bulgares mourut subitement peu de temps après sa défaite. Cette mort occasionna entre les deux peuples une trêve qui fut signée pour trente ans. On vit en cette occasion une chose singulière. L'Empereur jura l'observation du traité en pratiquant les cérémonies Payennes, & le nouveau Roi des Bulgares, qui étoit Payen, prit à témoin de sa bonne foi ce qu'il y avoit de plus sacré dans la Religion Chrétienne. Léon sacrifia des chiens, fit des libations, tint une selle de cheval entre ses mains, & éleva une botte de foin en l'air, pour se conformer aux usages des Bulgares.

Léon, n'ayant plus d'ennemis, employa le reste de son regne à persécuter ceux qui prenoient la défense des images. Cette conduite aliéna les esprits & lui attira la haine de ses sujets. Michel le Begue, qui aspirait au trône, crût devoir profiter du mécontentement des peuples pour se procurer l'Empire. Il forma un parti; mais son indiscrétion occasionnée par le vin, découvrit le secret du complot. L'Empereur le fit arrêter, & après l'avoir convaincu de crime de Leze-Majesté, il le condamna à être brûlé vif sur le champ dans les fourneaux des bains du Palais. On étoit alors à la



CONSTANTI-  
NOBLE.

veille de Noël. L'Impératrice Théodosie demanda en grace que le supplice de Michel fût remis au lendemain de la fête. Ce délai sauva le criminel & fut cause de la mort de Léon qui sembloit en avoir quelque pronostic. Michel ayant les fers aux pieds dont l'Empereur seul avoit la clef, étoit à la garde du Papias ou Concierge du Palais. Léon inquier de son prisonnier se leva au milieu de la nuit, & alla examiner ce qui se passoit. Il fut fort étonné de le trouver profondément endormi ainsi que le Papias. Irrité de la négligence de ce dernier, il laissa échapper contre lui quelques paroles menaçantes qui furent entendues d'un garde. Celui-ci en avertit le Papias & Michel, & leurs intérêts devenant communs, ils firent avertir les Conjurés qu'on les dénoncerait à l'Empereur s'ils ne faisoient un effort pour les tirer du danger où ils étoient. Les Conjurés se rassemblèrent en diligence, & s'étant déguisés en Clercs, entrèrent avec eux dans le Palais comme pour y chanter Matines suivant l'usage. Au signal convenu ils se jetterent sur l'Empereur qui y assistoit, & qui se sauva d'abord dans le Sanctuaire. Ses ennemis ne respectant ni la majesté du lieu, ni un crucifix qu'il tenoit à sa main & avec lequel il tâchoit de parer les coups, lui abbatirent un bras & ensuite la tête. Le corps de ce Prince après avoir été traîné dans les rues & les places publiques, fut mis dans un sac, & transporté dans un Monastere de l'Isle de Proté.

Léon étoit dans la huitième année de son regne. Il avoit épousé Théodosie, dont il avoit eu quatre fils : Sabbatius ou Simbafé, qui fut associé à l'Empire le jour de Noël de l'an 813. Basile, Grégoire & Théodosie. Le successeur de Léon les mit hors d'état d'avoir de la postérité, & les força d'embrasser la vie Monastique. L'Impératrice Théodosie fut enfermée dans le Monastere des Desportes. Léon avoit de grandes qualités : il aimoit la justice, & avoit grand soin qu'on la rendit à ses sujets. Il n'étoit ni intéressée, ni avare, & dans la nomination aux places, il choisissoit ceux dont la probité lui étoit connue. Le Patriarche Nicéphore, qu'il avoit chassé de son siège à cause de son attachement au culte des images, lui rendit justice en apprenant sa mort. Il dit que l'Empire perdoit un Prince capable de bien gouverner.

MICHEL II  
BEGUE.

820.

Aussitôt que Léon eut été tué, les Rebelles tirèrent Michel de l'endroit où il étoit enfermé, & le placèrent sur le trône, avant même que d'avoir brisé ses fers. Ils le menerent ensuite dans l'Eglise de Sainte Sophie, & il y fut couronné le jour de Noël. Ce Prince surnommé le Begue à cause de sa difficulté de parler, étoit né à Amorium dans la haute Phrygie. Sorti de parens fort pauvres, il n'avoit eu aucune éducation, & sçavoit à peine lire. Il conserva toujours de l'attachement pour les Manichéens, ayant été formé dans leurs principes dès son enfance. Sa valeur l'avoit fait parvenir aux charges les plus honorables, & Léon lui avoit donné le titre de Patrice avec la place de Capitaine des Gardes.

Michel étoit à peine sur le trône qu'il se forma une conspiration contre lui. Cet événement est rapporté diversement par les Historiens. Le chef des Rebelles s'appelloit Thomas, & suivant les uns il avoit une origine fort obscure. S'étant rendu dans sa jeunesse à Constantinople, il servit un Sénateur dont il osa entreprendre de séduire la femme. La crainte du châtiment qu'il méritoit l'obligea à se sauver, & il se retira chez les Sarrasins. On

lui donna le commandement d'un petit corps de troupes avec lesquelles il fit quelques heureuses entreprises. Fier de ces foibles succès, il se vanta de se rendre maître de l'Empire. Pour exécuter plus facilement son dessein, il se fit passer pour Constantin fils d'Irene, & publia en conséquence que la couronne Impériale lui appartenait légitimement. Il avoit avec lui un jeune homme qu'il disoit être son fils, & à qui il avoit donné le nom de Constantius. Les mêmes Auteurs qui rapportent ainsi le commencement de la révolte de Thomas, ajoutent qu'elle arriva sur la fin du regne de Léon l'Arménien. Ils disent encore que Thomas & Constantius entrèrent avec deux armées dans l'Empire, & que ne trouvant qu'une foible résistance, ils firent de grands progrès.

Les autres soutiennent au contraire que Thomas avoit été nommé Général des Confédérés en Orient par Léon, & qu'intimement attaché à son maître, il avoit résolu de venger sa mort, & d'en punir les auteurs. On prétend d'ailleurs qu'il haïssoit mortellement Michel, & que sous prétexte de prendre les intérêts de Léon, il ne songeoit qu'à parvenir au trône. Ses manières affables & populaires lui attirèrent un grand nombre de Partisans, & la plupart des Commandants de l'Asie, se rangerent sous ses drapeaux. Animé par ces succès il se fit couronner Empereur à Antioche par le Patriarche Job. Vainqueur sur mer & sur terre, il se présenta devant Constantinople avec une armée de quatre-vingt mille hommes, pendant que sa flotte étoit maîtresse de la mer. Le siège de Constantinople dura un an entier par la valeur de Michel, qui remporta plusieurs avantages sur les Rebelles. L'arrivée des Bulgares qui étoient venus au secours de Michel délivra l'Empereur de ses ennemis. Thomas ayant été défait, perdit en même temps sa flotte qui se rendit à Michel. Le Rebelle dont les forces étoient considérablement affoiblies, pilla les Fauxbourgs de Constantinople, & se retira à Andrinople selon les uns & à Arcadiople suivant les autres. Il y fut aussitôt assiégé, & la ville manquant de vivres au bout de cinq mois, livra le Rebelle. Il eut d'abord les bras & les jambes coupés & fut ensuite empalé. Anastase qu'il avoit adopté pour son fils, fut traité de la même manière: l'exil fut la peine des autres coupables.

Cependant les Sarrasins sous prétexte de soutenir le parti de Thomas, s'étoient rendus maîtres de plusieurs Isles, & surtout de celle de Crete, dans laquelle ils bâtirent la ville de Candax, qui donna dans la suite à l'Isle le nom de Candie. Michel envoya une flotte pour chasser les Sarrasins, mais ceux-ci après une première défaite, se rallierent, & batirent les Romains. Ce ne fut pas la seule perte que fit alors l'Empire. Les Dalmates sécouèrent le joug, & vecurent dans l'indépendance jusqu'au regne de Basyle, qui les força de rentrer sous la domination Romaine.

Quelques années après il y eut une révolte considérable en Sicile. Eupheme qui y commandoit un corps de troupes avoit enlevé une Religieuse malgré elle, & ses deux freres s'étoient plaints à l'Empereur de cette violence. Michel ordonna que le coupable eût le nez coupé, & qu'on le fit mourir. Eupheme gagna les soldats qu'il commandoit, chassa le Gouverneur de Sicile que Michel y avoit mis, & se fit proclamer Empereur. Prévoyant qu'il ne pourroit long-temps se maintenir dans sa nouvelle dignité, sans un secours

---

CONSTANTINOPLE.

---

821.

---

825.

---

827.

CONSTANTINOPLE.

étranger, il eut recours aux Sarrasins d'Afrique. Ces peuples jaloux d'étendre leur domination, proufiterent d'une circonstance fi favorable. Ils envoyèrent une puiffante armée, qui s'empata bienôt de tout le pays, à l'exception des villes de Syracufe & de Taormine. Eupheme qui défiroit devenir maître de cette place, s'en approcha, & demanda à conférer avec deux freres qui y étoient, & avec lesquels il avoit été autrefois en grande liaifon. Les deux freres fortirent de la ville, & ayant remarqué qu'Eupheme étoit éloigné de fa troupe, ils le poignardèrent, lui couperent la tête & rentrèrent promptement dans Syracufe.

Michel ne jouit pas long temps de la fatisfaction d'être délivré d'un RebeUe, il mourut dans le mois d'Octobre de l'an 829 d'une rétention d'urine, ou d'une dyfenterie. Son regne n'avoit été que de huit ans & neuf mois. Ce Prince avant que de monter fur le trône, avoit époufé Thécle fille d'un Centurion. Elle fut mere de Théophile qui fuccéda à fon pere, & de la Princeffe Helene mariée au Patrice Théophobe. Après la mort de Thécle, Michel époufa Euphrofine fille de l'Empereur Conftantin fils d'Irene & de l'Impératrice Marie. Cette alliance caufa un grand fcandale, parce qu'Euphrofine avoit été Religieufe. Il parut d'abord bien intentionné pour les Orthodoxes, mais dans la fuite il les perfécuta vivement. Emule de Conftantin Copronyme, il avoit fait peindre les principales actions de fa vie, afin qu'elles lui ferviffent de regle. Il doutoit de la réfurrection, parloit avec mépris de la fête de Pâques, nioit l'existence du diable, & à l'exemple des Cainites, il mettoit Judas au nombre des Saints.

THEOPHILE.

829.

Théophile affocié depuis long-temps à l'Empire, fut reconnu feul Empereur après la mort de Michel. Depuis Conftantin fils d'Irene, on n'avoit pas vû de fils regner après fon pere. Théophile la feconde année de fon regne entreprit de tirer vengeance des grands ravages que les Sarrasins faifoient dans l'Asie. A la tête de fon armée, il attaqua les ennemis commandés par Ibrahim, mais la fortune ne répondant pas à fa valeur, il fut battu & contraint de fe retirer fur une montagne avec quelques troupes. Il feroit tombé au pouvoir des Mahométans fi Théophobe ne les eût écartés en leur faifant fçavoir, que l'armée Romaine s'étoit ralliée, & qu'elle marchoit à defsein de renouveler le combat. Théophobe étoit de la maifon royale de Perfe, mais du côté gauche. L'Empereur pour recompenser fon zele & fa valeur fit une loi pour permettre le mariage des Perfes & des Romains, & il donna enfuite la fœur Helene en mariage à Théophobe.

Le danger que Théophile avoit couru, ne l'empêcha pas de faire la guerre par lui-même, & de hazarder d'en venir aux mains avec les Arabes. Auffi malheureux que la premiere fois, il penfa être prifonnier, mais la valeur de Manuel, un des plus braves hommes de fon fiècle, le tira d'un pas fi dangereux. Théophile étoit fi fatigué du combat qu'il commençoit à ne pouvoir plus faire aucun mouvement pour combattre ou fe fauver. Manuel le voyant prêt à tomber au pouvoir des ennemis, courut à lui l'épée à la main, menaça de le tuer s'il ne le fuivoit, ajoutant qu'il valoit beaucoup mieux qu'il mourût que d'être prifonnier des Barbares. Ce trait hardi & vigoureux l'Empereur, & le fit fortir de l'efpèce de léthargie où il étoit tombé. Il fuivit Manuel, & échappa ainfi au danger qui le menaçoit. Il donna de grandes récompenses



récompenses à Manuel & l'appella son sauveur. Théophile eut dans la suite quelques avantages sur les Sarrafins. Il prit d'assaut Zozopetre, lieu de la naissance du Khalife Morazem, s'empara de Samosate & de quelques autres places, & retourna triomphant à Constantinople. Le Khalife outré de la rigueur avec laquelle l'Empereur avoit traité Zozopetre, résolut de s'en venger. A la tête d'une armée formidable il marcha vers Amorium, patrie de l'Empereur, & il étoit déterminé à ruiner entièrement cette place. Théophile lui livra bataille en cet endroit, & les Romains se battirent avec tant d'ardeur qu'ils enfoncerent d'abord les ennemis. Ceux-ci s'étant ralliés recommencerent le combat, & taillèrent en pièces les Impériaux. Théophile avec une partie de son armée, se trouva au milieu des ennemis, & il avoit tout lieu de craindre de ne pouvoir s'échapper, lorsqu'il survint un orage qui le sauva. La pluie tomba en si grande abondance que les ennemis ne purent se servir de leur arc dont les cordes étoient trop mouillées. L'Empereur profita de la nuit pour se retirer. Le Khalife après sa victoire fit le siège d'Amorium qu'il ne vint à bout de prendre que par la trahison d'un Officier de l'Empereur. Trente mille des habitants furent passés au fil de l'épée & le reste fut fait esclave.

Cependant l'Empereur étoit occupé des affaires de l'Eglise. Ennemi déclaré du culte des images, il fit tout ce qu'il put pour les proscrire. Les traditions continuelles qu'il rencontra, & les malheurs causés par la guerre des Sarrafins, lui donnerent un si violent chagrin qu'il tomba dans le désespoir. Refusant toute consolation, il renonça à prendre de la nourriture & se contenta de boire de l'eau de neige. Un tel genre de vie lui causa une dysenterie qui lui fit connoître que sa fin étoit proche. Il manda les Sénateurs, & les conjura de ne point manquer à la fidélité qu'ils devoient à son fils & à sa femme. Il craignoit que Théophobe son beau-frere ne montât sur le trône au préjudice de son fils. En effet les troupes Persannes avoient déjà proclamé Empereur Théophobe malgré lui, & il avoit désapprouvé leur zèle indiscret. Ce Seigneur fit tout ce qu'il put pour se justifier auprès de Théophile, & se rendit même à la Cour de Constantinople. Il y fut d'abord bien reçu, mais quelques jours après l'Empereur le fit mettre en prison. Théophile se voyant prêt à expirer donna ordre de lui trancher la tête, & se la fit apporter sur son lit. Après l'avoir examiné il dit : *Je ne suis plus Théophile, mais tu n'es plus Théophobe*. Ce fut en prononçant ces mots qu'il expira le 20 de Janvier 842 dans la treizieme année de son regne.

Théophile avant que de prendre une femme, avoit fait paroître devant lui les plus belles femmes de l'Empire. Icasie une d'entr'elles le frappa tellement par sa beauté & son esprit, qu'il ne pouvoit se lasser de l'admirer. En la regardant avec attention, il s'écria : *Il n'est pas étonnant que la femme soit la cause de tous les maux*. Icasie en rougissant répondit, *Seigneur, les plus grands biens sont aussi venus par les femmes*. L'Empereur fut choqué de la hardiesse d'Icasie, & se décida en faveur de Théodora qui étoit de l'aphlagonie. Icasie se retira dans un Monastere qu'elle avoit fait bâtir, & elle y passa le reste de sa vie, en s'occupant à composer divers ouvrages. Théodora couronnée le 5 de Juin 830 rendit Théophile pere de sept enfants; sçavoir, de deux Princes, Michel & Constantin; & de cinq Princesses, Thécle, Anne,

CONSTANTINOPLE.

Anastase, Pulcherie & Marie. Aucun Prince ne fut plus attentif que Théophile à faire rendre la justice à ses peuples. Il se promenoit souvent dans les rues de Constantinople pour écouter les plaintes de tout le monde, & examiner par lui-même si les Marchands venoient de bonne foi. On trouve dans la vie de Théophile plusieurs traits qui font connoître avec quelle sévérité il punissoit l'injustice. En montant sur le trône il usa d'un stratagème pour punir ceux qui avoient eu part à l'assassinat de Léon. Il assembla dans le Palais tous les Sénateurs & les autres Seigneurs de l'Etat. Il les avertit qu'il étoit dans l'intention de récompenser ceux qui avoient procuré l'Empire à son pere, & qu'il les engageoit à se faire connoître. Les conjurés croyant que Théophile agissoit sincèrement se découvrirent eux-mêmes. L'Empereur demanda alors au Sénat quelle punition méritoient ceux qui avoient osé frapper leur Souverain, & surtout dans le temple du Seigneur. On répondit qu'ils étoient dignes de mort. Ils furent aussitôt arrêtés, & on les conduisit dans l'Hippodrome où ils eurent la tête tranchée.

MICHEL III.

842.

Théophile avoit si bien pris toutes ses précautions pour laisser la couronne à son fils, qu'il ne se présenta personne pour la lui disputer. Ce Prince n'avoit que trois ans lorsque son pere mourut, & il avoit été couronné & associé à l'Empire en recevant le baptême. Théophile avoit établi un Conseil pour gouverner l'Etat pendant la minorité de son fils, & il étoit composé de l'Impératrice Théodora, qui avoit la régence ; de Théoctiste *Logothete du Drome*, ou grand Chancelier, & Garde de l'encre couleur de pourpre dont les Empereurs seuls peuvent se servir ; du Patrice Bardas frere de Théodora, & du Général Manuel.

L'Impératrice commença à faire usage de son pouvoir en faisant cesser la persécution contre ceux qui étoient attachés au culte des images. Elle assembla ensuite un nombreux Concile, qui anathématisa les Iconoclastes ou briseurs d'images. Méthodius fut élevé sur le siège Patriarchal à la place de Jean Hililas qui avoit excité Théophile à tourmenter les Orthodoxes. On fit une grande procession le 19 de Février 842 qui étoit le premier Dimanche de Carême suivant les Grecs, & le second selon les Latins. Les images furent rétablies solennellement, & il fut décidé qu'on feroit tous les ans l'anniversaire de leur rétablissement. Cette fête fut appelée l'Orthodoxie. Telle fut la fin de l'hérésie des Iconoclastes qui avoit troublé l'Eglise pendant 120 ans depuis Léon l'Isaurien auteur de cette secte.

844.

Théodora après avoir ainsi rendu la paix à l'Eglise, travailla à la procurer à l'Empire. Elle renouvela le traité qui avoit été fait avec le Roi des Bulgares, & lui rendit sa sœur. Cette Princesse devenue Chrétienne contribua beaucoup à convertir les Bulgares, qui embrasserent enfin le Christianisme l'an 860.

Pendant que la Régente n'étoit occupée que des moyens qu'elle croyoit les plus propres à entretenir la tranquillité dans l'Etat, l'ambition des Ministres préparoit des troubles dont elle devoit sentir les premiers effets. Théoctiste & Manuel partageoient sa confiance, mais ces deux Ministres tourmentés de la même passion, devinrent bientôt rivaux. Le premier voulant perdre Manuel, l'accusa auprès de l'Impératrice d'avoir des vûes ambitieuses. Manuel craignant les suites de cette accusation, se retira chez lui & prit peu

de part au gouvernement. D'un autre côté Bardas jaloux du crédit de Théodiste qui pouvoit s'opposer à ses desseins criminels, entreprit de lui faire perdre la place qu'il occupoit. Il profita de la haine du Précepteur de Michel contre ce Ministre. Cette haine provenoit de ce que Théodiste avoit empêché le Précepteur d'obtenir les places que l'Empereur dont il avoit la confiance, avoit voulu lui donner. Piqué contre ce Ministre il ne négligeoit aucune occasion de lui nuire auprès du Souverain. Il porta les choses jusqu'à le rendre suspect, en insinuant au jeune Empereur que Théodiste avoit dessein d'épouser l'Impératrice ou une de ses filles, & qu'alors il y auroit à craindre qu'il ne songeât à s'emparer du trône. Le Prince timide & crédule fit part de ses soupçons à Bardas, qui chercha à les confirmer. Il fit alors entendre à l'Empereur qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit faire assassiner Théodiste. L'Empereur y consentit & Théodiste fut mis à mort par ceux qui en avoient reçu l'ordre de Bardas.

854.

Théodora connu bientôt le motif de cette action, & ne ménagea plus ni son fils, ni son frere. Bardas conseilla à l'Empereur de la faire sortir du palais. Aussitôt qu'elle fut instruite que l'Empereur étoit disposé à l'éloigner d'auprès de lui, elle assembla le Sénat, & en leur présence, elle fit voir dans quel état elle laissoit le trésor de l'Empereur. Il y avoit neuf cents mille livres d'or, & trois cents mille livres d'argent. Théodora sortit ensuite du Palais; mais Bardas engagea l'Empereur à la faire enfermer dans un Monastere où elle prit l'habit de religion. Elle vecut dans une grande piété, & l'Eglise Grecque honore sa mémoire le 11 de Février.

Bardas sans concurrent eut seul toute l'autorité, & devint Curopalate, c'est-à-dire, Grand-Maître du Palais, & fut ensuite fait César par l'Empereur. Le commandement de l'armée d'Occident fut donné à un de ses fils, & l'autre qui n'avoit pas encore neuf ans obtint la place de Capitaine des Gardes de l'Empereur. Michel abandonnant le soin des affaires à Bardas, ne songeoit uniquement qu'à ses plaisirs. Il consuma bientôt toutes ses richesses par des profusions mal placées, puisqu'on rapporte qu'il donnoit jusqu'à quatre cents livres d'or à un bouffon qui avoit su lui plaire. Lorsqu'il étoit occupé de quelque divertissement, il trouvoit fort mauvais qu'on vint l'interrompre pour lui apprendre quelque fâcheuse nouvelle qui concernoit l'Etat. C'étoit la coutume d'allumer des feux sur différentes tours pour annoncer les courses des Sarrazins. Elles parurent tout en feu un jour qu'il y avoit une course dans le Cirque, & ce signal fit alors cesser le divertissement. Michel en fut si irrité qu'il fit abattre toutes les tours. Il joignoit à la débauche la plus outrée un esprit d'irreligion qui le rendit odieux à ses sujets. Plein de mépris pour les cérémonies de l'Eglise, il faisoit revêtir des ornemens pontificaux, les compagnons de ses plaisirs, & leur distribuoit en forme de communion du vinaigre & de la moutarde, qui étoient dans des vases d'or ornés de pierreries. Bardas voyoit avec plaisir que son neveu se rendoit méprisable par une conduite si irrégulière, & il se flattoit qu'il pourroit un jour lui enlever la couronne.

Il seroit peut-être venu à bout de son dessein, s'il n'eût été prévenu par un favori aussi ambitieux que lui. Depuis quelque temps l'Empereur s'étoit entièrement attaché à un Macédonien nommé Basyle. Bardas n'avoit pas vu



CONSTANTI-  
NOBLE.

sans inquiétude la faveur de ce courtisan , & persuadé qu'il pouvoit nuire à l'exécution de ses projets , il prit le parti de s'en défaire. Basyle instruit du péril qui le menaçoit , mit en œuvre toutes sortes de moyens pour le prévenir. Il fit accroire à Simbace gendre de Bardas que l'Empereur avoit dessein de le faire César , mais qu'il craignoit son beau-pere. Simbace donna dans le piège qu'on lui tendoit , & accusa Bardas de conspirer contre Michel. Basyle appuya les discours de Simbace , & il fut résolu que Bardas seroit assassiné. Comme Basyle appréhendoit que cet assassinat ne produisît quelque révolution dans Constantinople , il conseilla à l'Empereur d'en sortir sous prétexte de marcher contre les Sarrafins.

866.

Bardas soupçonna qu'il se tramoit un complot contre lui , & il eut même une conférence avec l'Empereur à ce sujet. Michel pour le rassurer alla avec lui à l'Eglise le jour de l'Annonciation , & signa avec le sang de Jesus-Christ un écrit par lequel il juroit de ne rien entreprendre contre Bardas. Basyle signa aussi de la même manière. Bardas n'étoit cependant pas encore rassuré ; mais il ne put se dispenser de suivre l'Empereur en Asie. Pendant que les troupes étoient campées , on fit remarquer à l'Empereur que la tente de Bardas étoit placée sur un lieu élevé , d'où elle sembloit commander à toute l'armée. Michel en parut irrité , & Bardas ayant appris le sujet de la colere de l'Empereur , se rendit auprès de lui pour se justifier. Basyle ne lui donna pas le temps & le frappa de son épée par derrière. L'auteur de la vie de Michel écrite par ordre de Constantin Porphyrogenete cherche à diminuer l'horreur de cet attentat , en insinuant que la vie de l'Empereur étoit en danger , & que l'action de Basyle n'étoit qu'une suite de son zele pour l'Empereur. Toute l'armée pensa se soulever à la nouvelle de la mort de Bardas ; mais on vint à bout de l'appaiser , & Michel retourna à Constantinople.

Bardas avoit rendu de grands services à la République des lettres en rétablissant les études à Constantinople. Elles étoient entièrement négligées depuis que le trône avoit été occupé par des Empereurs ignorans , & que ces Princes avoient persécuté les Orthodoxes. Bardas fonda dans le palais de Magnaure des écoles de Mathématique , & de Philosophie. Il assigna aux Maîtres des pensions sur les revenus publics. Pour donner de l'émulation aux jeunes gens , il alloit souvent aux écoles , & assistoit aux leçons. Léon le plus sçavant de son siècle étoit à la tête de cette Académie. On assure que le Khalife Al-Mamoun lui proposa par lettres plusieurs questions de Géométrie & d'Astronomie , & que satisfait de ses réponses , il pria l'Empereur Théophile qui regnoit alors , de le lui envoyer pour quelque temps. Il lui offroit pour ce plaisir des sommes immenses , & une paix perpétuelle. On ajoute que l'Empereur refusa les propositions du Khalife , & qu'il aimoit mieux garder Léon.

Michel persuadé de l'importance du service que lui avoit rendu Basyle en faisant mourir Bardas , lui en témoigna la plus grande reconnaissance. Il se fit d'abord général , l'adopta ensuite , & l'associa enfin à l'Empire le 25 de Mai. Le lendemain , jour de la Pentecôte , on plaça deux trônes dans l'Eglise , & l'Empereur y entra accompagné de Basyle. Le secrétaire Léon fit alors la lecture de l'acte suivant dressé par Michel. » Bardas César ayant

» conspiré contre moi , m'avoit attiré hors de la ville pour m'assassiner ;  
 » & si la conspiration n'eût été découverte par Basyle & par Simbace , j'au-  
 » rois tombé sous ses coups. Il a reçu le châtement qu'il méritoit ; mais à  
 » l'égard de Basyle , mon intention est qu'en récompense de la fidélité avec  
 » la quelle Il m'a sauvé la vie , & m'a délivré de mon ennemi , il soit  
 » reconnu pour le conservateur de l'Empire , & proclamé Empereur. «

Pendant la lecture de cet acte , Basyle affecta un air triste , & on dit même qu'il versa quelques larmes. Aussi-tôt qu'il eut été revêtu des ornemens Impériaux , & qu'on lui eut chaussé les brodequins , il se prosterna aux pieds de Michel. Simbace se voyant trompé dans ses espérances , se révolta ouvertement , & ravagea la campagne. Les Empereurs firent marcher des troupes contre le Rebelle , & promirent de grandes récompenses à celui qui le livreroit entre leurs mains. Les promesses eurent leur effet , & Simbace fut arrêté. Michel lui fit crever l'œil droit , & couper la main droite , & il ordonna qu'on le fit asseoir dans cet état auprès du palais de Lausus avec une tasse sur ses genoux afin qu'on lui donnât l'aumône. Il y resta trois jours , au bout desquels il fut renvoyé dans son hôtel , & gardé à vue.

Les deux Empereurs ne restèrent pas long-temps unis. Basyle ne pouvant souffrir que Michel se conduisît avec tant d'indécence , crut devoir lui faire quelques remontrances. Elles furent très-mal reçues , & depuis ce temps Michel chercha toujours des occasions de mortifier Basyle. Michel avoit accordé son amitié à un de ses rameurs nommé Basiliscien , qui étoit un des plus beaux hommes de l'Empire. Basiliscien qui connoissoit le foible de l'Empereur , ne cessoit de lui donner des louanges , & un jour qu'il le voyoit dîner , il vanta beaucoup son adresse à conduire un char. Michel échauffé par le vin qu'il avoit déjà bû , lui ordonna de prendre ses brodequins & de les chauffer. Basiliscien n'osoit obéir a cause de Basyle qui étoit présent , mais Michel se mettant en colere voulut que ses ordres fussent exécutés. Regardant alors Basyle , il lui dit : *Cet homme mérite mieux que vous de porter ces brodequins ; d'ailleurs n'ai-je pas le pouvoir de faire un autre Empereur , comme je vous l'ai fait vous même ?* Il fit ensuite revêtir Basiliscien des ornemens Impériaux , & le conduisit au Sénat en le tenant par la main. Après avoir fait remarquer sa bonne mine , il dit qu'il auroit dû lui donner la préférence sur Basyle , & qu'il se repentoit d'avoir fait ce dernier Empereur.

Sa haine contre Basyle augmentant de jour en jour , il prit la résolution de le faire assassiner. Basyle qui en fut averti , crut devoir prévenir Michel , & le faire périr avant qu'il pût exécuter son projet. Il profita d'un moment où l'Empereur tombé dans l'ivresse , se livroit au sommeil. Accompagné de ses confidents , il força la garde de ce Prince , & pénétra jusques dans l'appartement où il reposoit. Michel s'étoit cependant réveillé , & vouloit se mettre en défense , mais un des Conjurés lui abattit les deux mains d'un coup de fabre , & un autre le perça de son épée. Cet événement arriva le 24 de Septembre 867. Le corps de ce Prince fut porté dans le Monastere de Chrysopole où il fut enterré , mais sous le regne de Léon le Philosophe il fut transporté dans l'Eglise des Apôtres. Les historiens comparent Michel

CONSTANTINOPLE.

aux Caligula , aux Neron , & aux autres méchants Princes qui ont deshonorié le trône. Aussi cruel que ces Empereurs , il ordonnoit sans aucune raison qu'on crevât les yeux à celui-ci , qu'on coupât les mains à un autre ou qu'on le jetât au feu. Il ne dictoit pour l'ordinaire ces ordres sanglants que lorsqu'il étoit ivre , ce qui lui arrivoit très-fréquemment. Il fit chasser S. Ignace du siège Patriarchal , & fit mettre en sa place Photius le 23 de Novembre 857. Cette année peut être regardée comme l'époque de l'origine du Schisme qui a séparé l'Eglise Grecque de la Latine. Cet événement est célèbre dans l'histoire Ecclésiastique de ces temps-là. (1) Michel épousa Eudocie ou Eudoxie , mais il n'eut point d'enfants.

BAFYLE le Macédonien.

867.

Bafyle se trouvant sans concurrent , fut reconnu seul Empereur. Ce Prince étoit passé successivement de l'état le plus bas , au plus haut degré de fortune. Né de pauvres parents dans un bourg du territoire d'Andrinople , il avoit été transporté étant encore enfant en Bulgarie , après la prise de cette ville. La paix qui fut signée entre les Romains & les Bulgares , lui procura les moyens de se rendre à Constantinople. Il étoit alors âgé de 25 ans. Denué de tout , & ne connoissant personne , il s'adressa au gardien de l'Eglise de S. Diomede. Celui-ci le prit en affection , & engagea son frere qui étoit médecin d'un Seigneur de Constantinople , nommé Théophile , & par description Théophilite , à cause de sa petite taille , de tâcher de procurer de l'Emploi à ce jeune étranger. Il fut reçu Ecuyer chez ce Seigneur ; mais ayant trouvé l'occasion de faire connoître sa force & son adresse , en renversant un Lutteur Bulgare que tout le monde redoutoit , & en domptant un furieux cheval des Ecuries de Michel , il devint Ecuyer de l'Empereur. Tels furent les commencements de sa fortune. On a vu plus haut de quelle manière il parvint à avoir la confiance de ce Prince , & comment il le renversa du trône.

Aussi-tôt que Michel eut été tué , Bafyle assembla le Sénat & les Grands de l'Empire , & leur représenta que les prodigalités de Michel avoient entièrement ruiné les finances. Pour remédier à ce désordre , on décida qu'il falloit obliger ceux à qui le dernier Empereur avoit fait des largesses sans raison , de les restituer ; mais Bafyle se contenta d'en exiger la moitié. Après avoir rendu la paix à l'Eglise de Constantinople en rétablissant S. Ignace dans le siège Patriarchal , il tourna son attention du côté du militaire.

(1) Photius un des plus grands génies & des plus sçavants hommes de son siècle , sortoit d'une illustre & riche maison de Constantinople. Il fut Capitaine des Gardes de l'Empereur , & Ambassadeur en Perse , & Secrétaire d'Etat. Son élévation au Patriarchat occasionna de grands différends entre la Cour de Rome & lui. Le Pape Nicolas déclara nulle son ordination. Photius de son côté condamna le Pape. Il fut chassé de son siège par l'Empereur Bafyle , & anathématisé dans le huitième Concile général tenu en 869. Après la mort de S. Ignace , Photius fut rétabli dans son siège , & son rétablissement fut confirmé dans un Concile de Constantinople tenu en 879. Les Légats du Pape y avoient assisté. Jean VIII. se repentit bientôt de l'avoir favorisé , & Photius fut encore chassé de son siège en 889 par l'Empereur Léon le Philosophe. Il mourut peu de temps après. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages où brillent l'esprit & l'érudition. On y apperçoit que cet homme célèbre étoit Philosophe , Mathématicien , Astronome , Théologien , & même Médecin. On estime surtout sa *Bibliothèque* , ouvrage excellent dans lequel il porte son jugement sur un grand nombre d'Auteurs , dont il rapporte des fragments considérables.



Les Sarrafins avoient profité de l'indolence du dernier Empereur pour faire plusieurs ravages sur les terres de l'Empire. Basyle ayant rétabli le bon ordre dans les troupes, prit la résolution de se venger des maux que les Barbares avoient faits aux Grecs. (1) La fortune le seconda dans cette entreprise, & il eut l'avantage de battre plusieurs fois les Mahométans. Tous ces succès ne l'empêchèrent pas de perdre le reste de la Sicile. Les Sarrafins instruits qu'il y avoit peu de troupes dans cette isle, songerent à en achever la conquête : Ils y firent une descente au printemps de l'an 878. & mirent le siège devant Syracuse. L'Empereur avoit ordonné au Patrice Adrien Amiral de l'Empire de secourir cette Place ; mais sa lenteur donna le temps aux ennemis de s'en emparer. Les habitants s'étoient défendus aussi long-temps qu'il avoit été possible, & ils avoient même supporté la plus horrible famine. Réduits à vivre d'herbes, de cuirs, de farine faite avec des os d'animaux, ils n'avoient pas tardé à éprouver la violence de la peste. Plusieurs peres & meres devenus inhumains dans ces moments de désespoir, eurent la barbarie de se nourrir de la chair de leurs propres enfants, & de s'abreuver de leur sang. Syracuse emportée d'assaut le 21 de Mai, fut traitée avec toute la rigueur possible par des vainqueurs furieux & irrités. Le fer & la flamme détruisirent cette ville célèbre dont il ne resta plus que les murailles. La prise de cette Place facilita aux Sarrafins le reste de la conquête de l'isle, & tout le pays tomba en leur pouvoir, à la réserve de Taormine. L'Empereur chagrin de la perte de la Sicile fit battre de verges le Patrice Adrien & l'envoya en exil.

878.

La fin du regne de Basyle auroit été plus heureuse qu'elle ne le fut, s'il n'eût pas donné sa confiance à un hypocrite nommé Santabaren qu'il regardoit comme un Saint. Léon, fils de l'Empereur, ne pouvant souffrir le grand crédit de ce fourbe, employoit toutes sortes de voyes pour le détruire. Santabaren résolu de se venger de Léon, lui dressa un piège dans lequel il tomba. *A l'âge que vous avez*, lui dit-il, *lorsque vous accompagnez l'Empereur à la chasse ou ailleurs, vous devriez porter une arme cachée pour le défendre, soit contre les bêtes sauvages, soit contre quelque ennemi secret.* Léon se laissa facilement persuader, & depuis ce temps il portoit toujours un poignard caché sous son habit. Santabaren en avertit l'Empereur, & lui déclara que son fils avoit dessein de le tuer pour s'emparer de la couronne. Basyle voulant se convaincre par lui-même de la vérité du fait, demanda un jour un couteau à son fils. Léon qui n'avoit aucun mauvais dessein, présenta aussi-tôt son poignard à son pere. Basyle regardant alors son fils comme coupable, le fit mettre en prison. Santabaren avoit conseillé à l'Empereur de lui faire crever les yeux, mais le Patriarche & les Sénateurs s'y opposerent. Ce Prince languit quelque temps dans les fers, & ne dut sa liberté qu'aux prieres des Sénateurs qui se trouvant un jour à manger avec l'Empereur, lui parlerent de son fils & l'engagerent à examiner s'il étoit innocent ou coupable. Le procès fut instruit à l'avantage de Léon, qui reparut à la cour. Basyle mourut peu de temps après d'une Dy-

(1) C'est ainsi qu'on appelle ordinairement les sujets de l'Empire d'Orient, & surtout d'Occident, étoit maître de la plus grande partie de l'Italie.

---

CONSTANTI-  
NOPE.

senterie. Ce fut le premier de Mars 886. Quelques-uns ont prétendu qu'il étoit mort d'un accident qui lui étoit arrivé à la chasse.

Basyle avoit d'abord épousé Marie qu'il fut obligé de répudier par les ordres de Michel: ce Prince lui donna alors pour femme Eudocie fille d'Inger qui étoit sa maîtresse. Basyle en eut quatre fils & quatre filles. Les Princes furent Constantin, Léon, Alexandre & Etienne. Celui-ci devint dans la suite Patriarche de Constantinople. Le premier passoit pour être fils de l'Empereur Michel, & on a prétendu qu'Eudocie étoit grosse lorsqu'elle épousa Basyle. Les quatre filles de ce Prince embrassèrent l'état Monastique. Basyle à l'exemple de Justinien, se proposa une nouvelle réformation des loix, & il employa à ce travail les plus habiles Jurisconsultes de l'Empire. Léon son fils continua un ouvrage si utile & il ajoûta vingt livres aux quarante que son pere avoit fait faire. Aucun Prince ne porta plus loin l'attention à faire rendre la justice. Il examinoit les Juges par lui-même, alloit chercher jusques dans l'obscurité ceux qu'il croyoit capables d'un si bel emploi, & leur défendoit sous des peines très-sévères de recevoir aucun présent. Il donnoit souvent des Audiences publiques & rendoit indistinctement la justice à tout le monde. Il fit une loi pour défendre qu'il y eût désormais aucun esclave dans l'Empire. On a de lui un ouvrage sous le titre *Avis au Prince Léon*. Il est en soixante chapitres qui sont remplis d'excellents préceptes.

Le ou  
le Philoſophe.

886.

Basyle eut pour successeur Léon son fils surnommé le Philosophe. Ce surnom lui fut donné à cause de son amour pour les lettres, & non pas à cause de ses mœurs, puisqu'il mena une vie très-licencieuse. Dès la première année de son regne il chassa Photius du siège Patriarchal, où il avoit été rétabli, comme je l'ai déjà dit, & mit en sa place Etienne son frere qui mourut en odeur de sainteté. Les Grecs honorent sa mémoire le 17 de Mai. Santabaren accusé d'avoir voulu élever sur le trône un parent de Photius, fut battu de verges & envoyé en exil à Athènes. On lui creva les yeux dans la suite, & il fut relegué en Asie. C'est ainsi que Léon se vengea des mauvais traitemens qu'il avoit reçus de cet hypocrite.

Cependant les Sarrafins qui poursuivoient leurs conquêtes en Sicile, étoient enfin venus à bout de prendre Taormine par la lâcheté & la perfidie de l'Amiral Eustache, & du Gouverneur Caramal. On fit leur procès & ils furent condamnés à mort, mais l'Empereur commua la peine: ils furent battus de verges, privés de leurs biens & enfermés dans un Monastere. Ces malheurs ne furent pas les seuls que l'Empire eut à effuyer de la part des Barbares. Ils prirent encore Thessalonique dont les habitants, qui avoient échappés au fer de l'ennemi, furent réduits à l'esclavage. Jean Cameniate qui y étoit, nous a laissé une relation très-touchante du malheur de sa patrie.

Pendant que les Barbares enlevoient ainsi quelque portion de l'Empire, Léon étoit continuellement exposé à la fureur de plusieurs scélérats qui attenterent successivement à sa vie. Il reçut même au pied de l'autel un coup de bâton qui fit craindre pour ses jours. La clémence dont il avoit usé à l'égard des Chefs des différentes conjurations qu'on avoit formées contre lui, n'empêcha pas qu'on ne songeât encore à lui ravir le trône & la vie.

Ce Prince qui avoit épousé trois femmes, n'avoit cependant point d'enfants, & il désiroit ardemment en avoir qui pussent lui succéder. Léon étoit

---

904.

étoit dans une extrême embarras, car les loix civiles & ecclésiastiques de ces temps-là défendoient les quatriemes nœces. Il se détermina néanmoins à n'y avoir aucun égard, mais pour menager les préjugés, il épousa secrètement Zoë, dont il eut Constantin surnommé Porphyrogenete, parce qu'il étoit né dans le palais appellé Porphyre. Léon voulut alors déclarer Zoë Impératrice & faire baptiser son fils avec les solemnités ordinaires. Il y trouva de grandes oppositions, & Nicolas le Mystique, Patriarche de Constantinople, prétend que l'Eglise, scandalisée de ce mariage, exigea de l'Empereur qu'il renverroit Zoë. Léon promit tout ce qu'on voulut, il en fit même serment, & alors Constantin fut baptisé avec les cérémonies usitées en pareil cas. L'Empereur qui étoit venu à bout de son dessein, rappella l'Impératrice trois jours après, l'introduisit avec pompe dans le palais, & les nœces furent célébrées de nouveau sans le ministère d'un Prêtre. Ce mariage occasionna de grands troubles par le scandale qu'il causa. Léon touché des prières du Patriarche Nicolas consentit à assembler un Concile pour faire approuver son mariage, mais son impatience ne lui permettant pas d'attendre tous ces délais, il se fit donner la bénédiction nuptiale par un Prêtre, & déclara Zoë Impératrice. Le Patriarche interdit le Prêtre & défendit à l'Empereur l'entrée de l'Eglise. Lorsque les Légats de Rome furent arrivés, Léon voulut forcer Nicolas à consentir à son mariage, mais le trouvant inflexible, il l'envoya en exil dans un Monastere, avec les autres Evêques qui étoient de son sentiment. Enfin on tint un Concile & les Légats du Pape qui y présiderent autorisèrent le mariage de Léon par une dispense & déposèrent le Patriarche. Ce Prélat fut appellé dans la suite de son exil par Léon, qui avoit dessein de le rétablir dans son siège; ce qui ne fut cependant exécuté qu'après la mort de ce Prince.

Léon tourmenté d'un violent cours de ventre sentit que sa fin approchoit. Inquiet sur le sort du jeune Constantin, & sur celui de sa femme Zoë, il se rendit suivant l'usage (1) au Sénat au commencement du Carême, & lui recommanda ces deux personnes. Il vecut encore jusqu'au 11 de Mai 911, & nomma en mourant Alexandre son frere Empereur, & le pria de laisser après sa mort l'Empire à son fils Constantin. Léon avoit beaucoup travaillé pendant sa vie, & il a laissé un grand nombre d'ouvrages; entre autres, trente-trois discours plus dignes d'un Moine que d'un grand Prince. Il avoit fait de plus un Cantique sur le jugement dernier, & un Poème sur le triste état de la Grece. Son ouvrage le plus important est celui de la Tactique. On trouve à la fin des *Novelles* plusieurs loix de ce Prince. Léon avoit eu quatre femmes. La premiere qu'il épousa du vivant de son pere, se nommoit Théophanon. Elle fut mere d'une fille qui mourut quelques instants après sa naissance. Les Grecs honorent la mémoire de Théophanon le 21 de Décembre. Léon devenu veuf épousa Zoë veuve de Théodore, & fille de Stilien. Il en eut une fille nommée Anne. L'Empereur renouvela une ancienne dignité en faveur de Stilien, en le déclarant *Basilopator* ou pere de l'Empereur. Zoë étant morte au bout de vingt mois de mariage, Léon épousa en

(1) Les Empereurs avoient coutume d'aller au Sénat les premiers jours de Carême, & d'y faire un discours qu'on appelloit *Le Silence*.



CONSTANTINOPLE.

ALEXANDRE,  
CONSTANTIN  
PORPHYRO-  
GENETE-  
ROMAIN  
LECAPENE.

911.

troisième nées Eudocie, qui mourut en accouchant d'un Prince mort dans les premiers mois de sa naissance. La quatrième femme de l'Empereur fut Zoë Carbonopline. Elle eut deux enfants, Constantin Porphyrogenete, & une fille nommée Eudocie.

Alexandre avoit eu le titre d'Empereur du vivant de son frere, mais il n'avoit joui d'aucune autorité. Il avoit quarante un ans lorsqu'il succéda à Léon. Alexandre étoit à peine sur le trône qu'il reçut une ambassade de la part de Siméon Roi des Bulgares. Ce Prince qui désiroit la paix lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour renouveler les anciens traités. Alexandre mal conseillé par ses courtisans reçut avec mépris les Ministres Bulgares, & leur déclara que son intention étoit de leur faire la guerre. Siméon irrité fit de grands préparatifs contre les Grecs, mais Alexandre vécut trop peu pour voir les commencemens de cette guerre. Tant que Léon avoit vécu, Alexandre avoit su déguiser ses mauvaises inclinations. Devenu maître absolu, il lâcha la bride à ses passions, & s'abandonna à toutes sortes de débauches. Un jour qu'il avoit extrêmement bu, & qu'il faisoit très chaud, il s'occupa à jouer à la paume, & se fatigua tellement qu'il se rompit quelques vaisseaux. On ne put arrêter l'hémorrhagie, & il mourut le 6 de Juin dans le treizième mois de son regne.

912.

Constantin-Porphyrogenete occupa alors seul le trône Impérial. Son oncle avoit nommé pour Régents le Patriarche Nicolas, qui étoit rétabli, les Généraux Etienne, & Jean Eladas, & les Patrices Jean Basilitze & Gabriélo-pole. Constantin né dans le mois de Septembre 905 avoit été déclaré Auguste par son pere, & couronné le jour de la Pentecôte de l'an 910. Alexandre avoit eu dessein de priver son neveu de l'Empire, & de le mettre hors d'état d'avoir de la postérité; mais il en avoit été détourné par les Seigneurs, qui lui avoient représenté que la délicatesse du tempérament de Constantin le délivreroit bientôt de ce concurrent. Zoë qui avoit été exilée de la Cour par Alexandre, y reparut aussitôt que ce Prince fut mort, reprit toute l'autorité, & fit des changemens considérables dans le ministère. Cette démarche fit un grand nombre de mécontents, & occasionna des troubles. On engagea Constantin Ducas le plus grand Seigneur de l'Empire à profiter de cette circonstance pour s'élever à la suprême dignité. Ducas qui formoit depuis long-temps le projet de monter sur le trône écouta volontiers les propositions qu'on lui fit. A la tête de quelques soldats, qui lui étoient affectionnés, il entra pendant la nuit dans Constantinople, où il fut reçu par plusieurs Sénateurs & par une grande multitude de peuple. Jean Eladas rassembla aussitôt quelques troupes, marcha contre les Rebelles & les défit. L'émeute fut apaisée par la mort de Ducas à qui un soldat abattit la tête. Les principaux complices furent arrêtés, & punis sévèrement.

Cependant le Roi des Bulgares qui avoit fait de grands préparatifs pour se venger de la manière dont on avoit reçu ses Ambassadeurs, se présenta avec une nombreuse armée aux portes de Constantinople. Il étoit résolu de faire le siège de cette ville, mais aussitôt qu'il se fut aperçu que la place étoit en état de se défendre long temps, il se retira à l'Heb lome, & proposa des conditions de paix. Elles furent rejetées parce qu'elles étoient trop onéreuses. Le Roi des Bulgares voulant forcer les Grecs à entrer en accom-

modement, ravagea la Thrace, & se rendit maître d'Andrinople. L'Impératrice Zoë racheta cette place pour une grosse somme d'argent. Léon-Phocas nommé Général de l'armée qu'on destinoit pour porter la guerre en Bulgarie, battit les Bulgares sur les bords du fleuve Acheloius. Le combat étoit à peine fini que Phocas crut pouvoir mettre pied à terre pour se défaltrer en buvant de l'eau d'un ruisseau qu'il rencontra. Pendant qu'il étoit occupé à boire, son cheval pris la fuite & fut reconnu des Grecs, qui le voyant sans son maître, s'imaginèrent qu'il avoit été tué. Le Roi des Bulgares profitant de la consternation où étoient les ennemis, rallia ses troupes, fondit sur les Grecs, & remporta une victoire des plus complètes. Les Bulgares marcherent ensuite vers Constantinople; mais Phocas, qui avoit rétabli son armée, alla à la rencontre des ennemis, & les tailla en pièces. Cette action se passa dans un endroit appelé Cartarsite.

Il y avoit alors de grands mouvements à Constantinople. Théodore qui avoit élevé l'Empereur, appréhendant que le mérite de Léon-Phocas ne le fit monter sur le trône au préjudice de Constantin, conseilla à l'Empereur de s'attacher Romain Lecapene, comme le seul qui fût en état de s'opposer aux desseins de quelques mal-intentionnés. Constantin-Porphirogenete suivit le conseil de Théodore, & donna toute sa confiance à Romain, qui de son côté lui jura une fidélité à toute épreuve. Romain commença à faire usage de son autorité en faisant enlever Constantin qui étoit Grand-Chambellan, & qui avoit donné sa sœur en mariage à Léon-Phocas. Zoë eut en même temps ordre de ne plus se mêler du Gouvernement, & son fils lui avoit même fait dire que son intention étoit qu'elle se retirât du Palais. Elle obtint par ses larmes que cet ordre seroit révoqué. Romain que l'Empereur regardoit comme le plus zélé Seigneur de sa Cour, lui donna la place de grand *Hécuarque*, c'est-à-dire, Commandant des troupes étrangères & confédérées qui étoient pour la garde du Prince. Constantin-Porphirogenete voulant lui marquer encore plus combien il l'aimoit, épousa sa fille, & le nomma *Basileopator*.

Léon-Phocas, soit qu'il fût jaloux de l'élévation de Romain, soit qu'il voulût venger son beau-frere, leva l'étendard de la révolte en publiant qu'il n'avoit d'autre dessein que de tirer l'Empereur de l'esclavage où Romain le réduisoit. Constantin envoya secrettement une lettre aux troupes qui servoient sous les ordres de Phocas. Elle fit tant d'impression que la plupart des soldats abandonnerent le Rebelle. Phocas affoibli par cette désertion, se retira dans la forteresse de Goël où il fut pris & conduit à Constantinople. Ceux qui le conduisoient lui creverent les yeux sans en avoir reçu l'ordre. Zoë ne voyoit pas sans chagrin le grand crédit de Romain, & pour s'en délivrer, elle voulut avoir recours au poison. Le complot fut découvert, & cette Princesse fut enfermée dans un Monastere. Théodore déplut bientôt à Romain, & il le fit bannir de la Cour.

Romain n'ayant plus de rival obtint de l'Empereur la dignité de César, & fut peu de temps après couronné par Constantin & par le Patriarche Nicolas. Romain étoit originaire d'Arménie, & tiroit son extraction d'une famille peu illustre. Théophylacte-Abastacte son pere avoit sauvé l'Empereur Basile dans une bataille contre les Sarrafins, & ce service important avoit

---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

été cause de sa fortune. Romain neuf mois après son élévation à l'Empire déclara Auguste son fils Christophle. Plusieurs Seigneurs ne virent pas sans jalousie la couronne sur la tête de Romain, & ils formèrent des conspirations pour le faire périr. Romain les découvrit toutes, & vint à bout de perdre ses ennemis. Lorsqu'il se vit affermi sur le trône, il s'empara de toute l'autorité, & Constantin n'eut plus que le nom d'Empereur. Romain parvenu au but qu'il s'étoit proposé fit la paix avec les Bulgares, & donna Marie fille de son fils Christophle en mariage au fils du Roi des Bulgares. Il y eut une grande fête à l'occasion de cette cérémonie, & Romain engagea les Bulgares à demander que Christophle fût nommé avant Constantin-Porphirogenete dans les acclamations publiques ; ce qui fut accordé. L'Empereur eut encore la mortification de voir placer avant lui Etienne & Constantin fils de Romain que ce Prince associa à l'Empire. Enfin celui qui étoit seul de droit Empereur, se vit dans le cinquième rang & sans autorité.

---

231.

Christophle mourut quatre ans après. Il avoit épousé Sophie fille de Nicetas dont il eut trois enfans, sçavoir Romain qui mourut avant son pere, Michel qui entra dans le Clergé après la disgrâce de sa maison, & Marie qui épousa le Roi des Bulgares.

Romain parvenu à un âge fort avancé, & se sentant accablé d'infirmités, voulut réparer le tort qu'il avoit fait à Constantin-Porphirogenete. Il fit un testament par lequel il ordonna que ce Prince auroit le premier rang, & que ses fils Etienne & Constantin ne seroient qu'après lui, & que s'ils manquoient au respect qu'ils devoient à l'Empereur, ils seroient privés de leur dignité Impériale. Etienne & Constantin instruits des volontés de leur pere, étoufferent en eux les sentimens de la nature, & firent enlever Romain, qui fut conduit dans l'Isle de Proté où ils l'obligerent de se faire Moine. Une telle démarche fit ouvrir les yeux à Constantin-Porphirogenete. Appréhendant d'être traité de la même maniere par des Princes qui n'avoient pas respecté leur propre pere, il les fit arrêter, & les envoya en exil dans une Ile près de Constantinople. Pour leur ôter toute esperance de recouvrer leur ancienne dignité, il les contraignit de se faire Clercs. Ces Princes se repentant alors, mais un peu tard, de la maniere dont ils avoient traité leur pere, demanderent la permission de le voir. L'Empereur la leur accorda, & ils furent conduits dans l'Isle de Proté. A la vue de ce vieillard revêtu d'un habit monastique, ils ne purent retenir leurs larmes. Romain en versa en même temps & répéta ces paroles de l'Ecriture ; *J'ai eu des enfans, je les ai élevés, & ils m'ont méprisé.*

---

244.

Romain vécut encore quatre ans après sa déposition, & mourut le 15 de Juiller de l'an 948. Son corps fut apporté à Constantinople, & déposé dans le Monastere de Mirelée qu'il avoit fait bâtir. Il finit ses jours dans une grande piété. On rapporte qu'il faisoit dîner tous les jours trois pauvres avec lui, & qu'en sortant de table on leur donnoit à chacun une pièce d'argent. Il y joignoit trois Moines les jeudi & les samedi, & leur faisoit distribuer une pareille somme. Les enfans de Romain furent Christophle, Etienne, Constantin, Théophylacte Patriarche de Constantinople, Agathe qui épousa Léon fils d'Argyre, & une autre fille mariée à Romain Saronite. Romain eut aussi un fils naturel nommé Basyle que l'Empereur mit hors d'état d'avoir de la



postérité. Il fut ensuite fait grand Chambellan, & eut beaucoup d'autorité sous le regne de Zimisès & au commencement de l'Empire de Basyle & Constantin, mais il fut enfin exilé par Basyle qui confisqua tous ses biens.

CONSTANTIN  
NOBLE.

Le Prince Etienne mourut à Mitilene dix-neuf ans après avoir perdu l'Empire. Il avoit eu d'Anne sa femme un fils appelé Romain, que l'Empereur mit aussi hors d'état d'avoir des enfans. Constantin autre fils de l'Empereur Romain voulut se sauver à Samothrace la seconde année de son exil, mais il fut tué par ses gardes. Il avoit eu deux femmes. La première s'appelloit Helene, & lui donna un fils qui fut aussi appelé Romain. Sa seconde femme appelée Théophanon ne laissa point d'enfans. Tel fut le sort de la famille de Romain.

Constantin resté seul maître de l'Empire par la deposition de Romain & de ses fils, ne s'occupa plus que du bonheur de ses peuples, & du rétablissement des sciences, qui étoient fort négligées. Il mit à la tête des Etudes les plus habiles gens de l'Empire, & qui en occupoient en même temps les plus hautes places. On vit un premier Ecuyer nommé Constantin chargé d'enseigner la Philosophie; Alexandre Archevêque de Nicée professer la Rhétorique, & le Patrice Nicéphore donner des leçons de Géométrie. L'Empereur pour exciter l'émulation, faisoit manger à sa table les Ecoliers qui se distinguoient le plus, & les récompensoit souvent en leur accordant des postes honorables.

Romain fils de ce Prince fut assez dénaturé pour trouver que son pere vivoit trop long-temps. Résolu d'abréger ses jours, il lui fit présenter une coupe empoisonnée. L'empereur en voulant boire, en répandit une partie, de sorte que ce qu'il but ne fut pas capable de le faire mourir sur le champ. Depuis ce temps l'Empereur ressentit de violentes douleurs dans le corps, & fut tourmenté d'une fièvre lente qui le mina peu à peu. Il fit plusieurs voyages pour tâcher de dissiper son mal, mais enfin il succomba & mourut le 9 de Novembre 959, âgé de 53 ans. Il avoit épousé Hélène fille de l'Empereur Romain Lécapene, dont il eut Romain qui lui succéda, & trois Princesses, Zoë, Théodora & Agathe.

Constantin, un des plus sçavans Princes dont il soit fait mention, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent l'étendue de ses connoissances. Il avoit écrit la vie de Basyle son ayeul, & il avoit adressé à Romain son fils un livre sur la maniere de gouverner. Il rapportoit dans cet ouvrage l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs révolutions, & l'histoire des Princes qui les avoient gouvernés. Il avoit encore fait une Tactique ou un Traité sur la maniere de ranger les armées sur terre & sur mer. Il a composé de plus deux livres sur les *Themes*, c'est-à-dire sur les provinces de l'Orient & de l'Occident; ce qui formoit un état de l'Empire. Ce Prince ne se contenta pas de travailler par lui-même, il fit encore composer un grand nombre d'ouvrages par les plus sçavans hommes de son siècle. Il fit continuer la Chronique de Théophane. Cette continuation commence à Léon l'Arménien en 813, & va jusqu'à la mort de Michel fils de Théophile en 868. Il fit aussi extraire ce qu'il y avoit de plus important dans les meilleurs livres, & ce fut par son ordre que Théophane composa un abrégé de la Médecine en sept livres. On a obligation à ce Prince de la

CONSTANTINOPLE.

collection de plusieurs traités sur la maladie des chevaux en 2 Volumes : & des *Géoponiques*. On conserve à Francfort sur le Mein un manuscrit de cet Empereur : c'est une description du cérémonial qui s'observoit dans l'Empire , surtout lorsque l'Empereur alloit à la guerre. Ce Prince excelloit encore dans les arts. Il passoit pour un des plus habiles peintres de son siècle, entendoit parfaitement la coupe des pierres , l'architecture , la construction des vaisseaux & presque tous les arts mécaniques. L'application qu'il donnoit aux Lettres lui déroba le temps qu'il devoit aux affaires de l'Etat, & c'est un reproche que lui font tous les historiens.

ROMAIN le Jeune.

959.

Il y avoit déjà onze ans que Romain avoit été couronné par son pere lorsqu'il lui succéda. Il avoit alors environ vingt-un ans , & on le surnomma *le jeune* pour le distinguer de l'Empereur Romain son ayeul maternel. En prenant possession de l'Empire, il en changea tous les Ministres & donna sa confiance au Chambellan Joseph. Constantin-Porphirogenete avoit tenté de reprendre sur les Sarrafins l'isle de Crete, mais cette entreprise avoit été malheureuse par la faute du Général. Romain déterminé à réparer l'honneur de l'Empire , chargea Nicéphore-Phocas (1) de faire la conquête de l'isle de Crete. Ce Général se conduisit avec tant de prudence qu'il vint à bout de chasser les Barbares de cette isle cent trente-huit ans après qu'ils s'en étoient rendus maîtres. Depuis l'expédition de Nicéphore , Crete ou Candie est toujours restée au pouvoir des Chrétiens , jusqu'au siècle dernier. Les Turcs s'en sont alors emparés , & elle est aujourd'hui sous leur domination. Nicéphore après avoir reçu les honneurs du Triomphe , fut nommé gouverneur de l'Asie , & partit aussitôt pour son gouvernement à dessein de faire la guerre aux Mahométans. Il emporta sur eux des avantages considérables , & leur enleva plus de soixante places. Chargé d'un butin immense & couvert de gloire , il retourna à Constantinople.

Romain avoit alors fini ses jours , & cet événement étoit arrivé le 15 de Mars 963. On prétend que la mort de ce Prince fut causée par l'excès de ses débauches ; quelques-uns ont pensé au contraire qu'elle fut l'effet du poison. Romain étoit adonné à toutes sortes de vices , & il n'avoit pour compagnie que des gens qui flattoient ses passions, ou qui étoient les compagnons de ses désordres. Ce Prince avoit épousé deux femmes. La première nommée Berthe , étoit fille naturelle de Hugues Roi d'Italie : les Grecs changerent son nom en celui d'Eudocie. Son mari la méprisa si fort qu'on prétend qu'il ne la regarda jamais comme sa femme. Après sa mort Romain épousa Anastasie qui fut appelée Théophanon. Il en eut deux Princes & deux Princesses. Les Princes furent Basyle & Constantin qui furent Empereurs. Les Princesses furent Théophanon & Anne. Othon I. Empereur d'Allemagne demanda la première en mariage pour son fils ; mais Nicéphore-Phocas ne voulut jamais consentir à cette alliance. Zimisces son successeur accorda la Princesse au jeune Othon. Anne épousa Wladimir ou Wolodimer Prince de Russie , après que ce Monarque eut embrassé le Christianisme. (1)

(1) Nicéphore étoit fils de Bardas-Phocas , & neveu de Léon-Phocas , à qui on avoit crevé les yeux , sous le dernier regne.

(2) Voyez le quatrième Volume de cette Introduction , pag. 244.

Après la mort de Romain , le trône Impérial fut occupé par Basyle son fils aîné , qui avoit été associé à l'Empire dans la deuxième année de son âge en 960. Théophanon sa mere profitant de la foiblesse de son âge , s'empara de toute l'autorité , dont elle confia une partie au chambellan Joseph. Nicéphore-Phocas voyoit dans ce Ministre un ennemi déclaré & jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise. Craignant que ce Seigneur ne formât quelque mauvais dessein contre lui , il n'auroit osé rentrer dans Constantinople s'il n'y eût été invité par une lettre de l'Imperatrice qu'il avoit beaucoup aimée. Il s'aperçut cependant bientôt que la protection de Théophanon ne pouvoit le mettre à l'abri des mauvaises intentions de Joseph , & il crut devoir prendre des mesures pour rompre celles de son ennemi. Ces raisons le déterminèrent à se rendre chez le Chambellan & à lui faire une fausse confidence. En lui montrant un cilice qu'il avoit mis à dessein sur sa chair , il lui déclara qu'il étoit dans la résolution de se retirer dans un monastere , & qu'il auroit déjà exécuté ce projet , s'il n'eût senti que l'Empereur avoit besoin de son service. Cette démarche trompa tellement Joseph , qu'il regarda dès lors Nicéphore-Phocas comme un homme respectable par sa sainteté.

---

 CONSTANTINOPLE.

 NICÉPHORE  
PHOCAS.
 

---

963.

Nicéphore alla ensuite trouver le Patriarche Polyeucte , mais il lui tint un discours bien différent. Il se plaignit de l'injustice de ses ennemis qui ne cherchoient qu'à le perdre à cause qu'il s'étoit rendu utile à sa patrie. Le Patriarche touché de son discours , le conduisit au Palais , & en présence du Sénat qu'on y avoit assemblé , il demanda que Nicéphore fût continué dans le Gouvernement de l'Asie , comme le seul qui fût capable d'en imposer aux Barbares. Tout le monde fut du même avis que le Patriarche , & Nicéphore ayant été déclaré Général des Armées d'Asie , partit pour son Gouvernement. Joseph irrité d'avoir été trompé par Nicéphore , chargea les Généraux Jean Zimisces & Romain d'arrêter le Gouverneur & de le renfermer dans un monastere. Ces deux Officiers peu touchés des récompenses qu'on leur promettoit , découvrirent à Nicéphore les mauvais desseins du Chambellan , & l'exhorterent à prendre la pourpre. Il fit d'abord de grandes difficultés , mais convaincu qu'il n'y avoit que ce seul moyen de sauver sa vie , il se laissa proclamer Empereur par son armée. Cette proclamation se fit au mois de Juillet 963.

Nicéphore alla aussitôt à Constantinople où il entra le 16 Août au milieu des acclamations publiques. Il fut sacré le même jour dans l'Eglise de Sainte Sophie par le Patriarche. Joseph appréhendant pour sa vie , se sauva dans une Eglise. Le nouvel Empereur l'exila en Paphlagonie où il mourut au bout de deux ans , & l'Imperatrice Théophanon fut envoyée dans un Monastere. Elle n'y resta pas long-temps , & en sortit pour épouser Nicéphore qui avoit senti son ardeur se renouveler pour elle. Ce mariage occasionna quelques différends entre l'Empereur & le Patriarche. Le dernier avoit refusé l'entrée du Sanctuaire à Nicéphore premièrement à cause des secondes noces défendues par Constantin Copronyme , & secondement parce qu'on disoit que l'Empereur avoit tenu sur les fonts baptismaux un enfant de l'Imperatrice. Toutes ces difficultés furent enfin levées : on décida qu'on devoit faire peu d'attention aux loix de Constantin Copronyme ,



## 216 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

CONSTANTI-  
NOBLE.

& on découvrit que c'étoit le pere de l'Empereur qui avoit été parrein de l'enfant de l'Imperatrice.

Nicéphore devenu Empereur continua par lui-même la guerre qu'il faisoit depuis long-temps aux Sarrafins, & reprit sur eux Anazarbe, Rose, Adane, Mopueste & Tarfe. D'un autre côté ses Généraux n'avoient pas de moindres succès, & ils remirent sous la domination de l'Empire la ville d'Antioche & l'île de chypre. Tous ces grands avantages n'empêchoient pas les peuples de murmurer. L'Empereur qui n'aimoit que la guerre, favorisoit en tout les militaires, & ne songeoit point à réprimer les désordres qu'ils commettoient. D'ailleurs pour subvenir aux frais d'une si longue guerre, il avoit augmenté les impôts, supprimé les gratifications que les Souverains avoient coutume de faire aux Sénateurs, retranché les pensions destinées aux Eglises, diminué le poids de la monnoye, en en conservant la valeur.

Toutes ces choses firent murmurer hautement, & rendirent Nicéphore odieux à ses sujets, mais le dégoût qu'il prit pour l'Imperatrice, fut cause de sa perte. Théophanon irritée de l'inconstance de son mari, & éprise d'amour pour Jean Zimisès, forma avec ce dernier le projet de faire assassiner l'Empereur. On fit cacher des Conjurés dans un des appartemens du Palais, & au milieu de la nuit Théophanon y introduisit Zimisès en le faisant entrer par la fenêtre dans un panier qu'on avoit tiré avec des cordes. Ce scélérat alla trouver l'Empereur qui étoit endormi, le reveilla, & après lui avoir arraché la barbe & lui avoir donné quelques coups de pied, il fit signe aux autres Conjurés de se jeter sur lui. Il fut aussitôt percé de mille coups. On prétend qu'il avoit été instruit de la conjuration, & qu'il avoit négligé de prendre des précautions pour la dissiper.

Ce Prince joignoit à de grands vices de grandes vertus. Il étoit grand homme de guerre, méprisoit les plaisirs, & témoigna en plusieurs rencontres de l'amour pour la justice. Il paroît que si son regne eût été plus long, il auroit remis l'Empire dans son ancienne splendeur. Il n'avoit point eu d'enfants de l'Imperatrice Théophanon. Luitprand fait un portrait affreux de ce Prince. » Ce Nicéphore, dit-il, me paroît un vrai monstre. Il a une » taille de Pygmée, une grosse tête, de petits yeux, une barbe courte, » large, épaisse, mêlée de blanc & de noir, un col fort court, des cheveux longs & noirs, un tein d'Ethiopien, & capable de faire peur à qui- » conque le rencontreroit, de longues cuisses, de courtes jambes. « Ce portrait peut fort bien être exagéré, car Luitgrand avoit sujet de se plaindre de l'Empereur, & on voit qu'il parle avec passion lorsqu'il s'agit de ce Prince.

JEAN-ZI-  
MISÈS,  
BASILE,  
CONSTANTIN

Aussitôt que Nicéphore Phocas eut été tué, Zimisès s'empara des ornemens Imperiaux, & se fit déclarer son successeur. Il prit en même temps pour collègues Basyle & Constantin fils de l'Empereur Romain, & bannit tous les parents de Nicéphore. Zimisès se présenta alors à l'Eglise de Sainte Sophie pour y être couronné par le Patriarche Polyeucte. Ce Prélat lui déclara qu'il ne seroit point reçu dans l'Eglise avant qu'il eût éloigné l'Imperatrice Théophanon; qu'il eût fait connoître le meurtrier de l'Empereur & rendu aux Evêques l'écrit que Nicéphore les avoit forcés de donner;

écrit

écrit par lequel ils s'engageoient à ne faire aucun reglement ecclésiastique sans son consentement. Zimisès accorda tout ce qu'on voulut & jura qu'il n'avoit pas mis la main sur l'Empereur. Le Patriarche satisfait de ces œuvres extérieures, couronna Zimisès le jour de Noël.

Les Russes faisoient alors de grands ravages dans la Bulgarie, & paroissent vouloir s'y établir. L'Empereur qui redoutoit le voisinage de cette Nation envoya des Ambassadeurs à leur Prince pour l'engager à se retirer, en lui représentant que la Bulgarie appartenoit à l'Empire. Le Duc de Kiow (1) reçut avec hauteur les représentations de Zimisès, & menaça même d'aller mettre le siège devant Constantinople. La fortune ne favorisa pas la valeur & la hardiesse du Prince de Russie, qui, battu plusieurs fois par les Grecs, consentit enfin à la paix. Les Patzinaces profitant du mauvais état où se trouvoient ses troupes, l'attaquerent pendant qu'il retournoit dans ses Etats; & acheverent de détruire son armée. Il fut tué dans cette action.

Cependant l'Empire étoit agité de troubles intestins. Bardas-Phocas fils de Léon, & neveu de Nicéphore-Phocas s'étoit fait proclamer Empereur en Cappadoce. D'un autre côté Léon & Nicéphore son fils avoient dessein de faire soulever la Thrace. Zimisès condamna ces deux derniers Princes à avoir les yeux crevés, mais il manda en secret qu'on les épargnât. Il écrivit en même temps à Bardas-Phocas pour l'engager à rentrer dans le devoir. Bardas au lieu de se rendre aux remontrances de l'Empereur, lui fit une vive réplique, & lui reprocha l'assassinat de l'Empereur son oncle. Zimisès envoya alors des troupes contre le Rebelle, qui fut bientôt abandonné de ses partisans, & obligé de se remettre à la discrétion de l'Empereur. Ce Prince l'envoya en exil dans l'isle de Chio, où il embrassa l'E-tat ecclésiastique. Cependant Léon & Nicéphore son fils, qui avoient été épargnés, entrèrent dans Constantinople pour exciter une émeute; mais ils furent arrêtés. Leurs biens furent confisqués & ils eurent les yeux crevés.

L'Empereur délivré glorieusement de la guerre des Russes & de ses ennemis particuliers, parcourut l'Asie à la tête d'une nombreuse armée. Il attaqua les Sarrafins, remporta sur eux divers avantages, leur enleva plusieurs Places, entr'autres Nisibe, Apamée & Berite, & retourna chargé d'un butin immense. Comme il passoit par la Cilicie il apprit que les plus grandes terres de cette province appartenoient à l'Eunuque Basyle grand chambellan. En voyant tant de richesses appartenir à un seul homme, il ne put s'empêcher d'en murmurer hautement. Basyle à qui on rapporta le discours de l'Empereur, se crut perdu, car il craignoit que Zimisès ne fit examiner sa conduite. Déterminé à prévenir l'Empereur, il corrompit un des Echançons de ce Prince, & l'engagea à mettre un poison lent dans sa coupe. Les Medecins ne purent en arrêter l'effet, & Zimisès s'aperçut que sa fin approchoit. Il mourut le 10 Janvier 976. en témoignant un sincere repentir de ses fautes.

On auroit peu de chose à reprocher à ce Prince s'il n'étoit pas monté sur le trône par un crime. Il gouverna l'Empire avec sagesse, & donna des

(1) Les principaux Souverains de la Russie s'appelloient alors Ducs de Kiow.  
Tome VII.

CONSTANTIN-  
NOBLE.

preuves continuelles de valeur , & de générosité. On ignore le nom de son pere , on sçait seulement qu'il étoit petit fils du Général Jean Curcuas. Il avoit eu deux femmes ; la premiere étoit sœur de Bardas-Sclerus , & la seconde nommée Théodora étoit fille de Constantin Porphyrogenete. On ne sçait s'il en eut des enfans. Zimisès est le premier Empereur qui ait fait mettre sur la monnoye l'image du Sauveur des hommes avec l'inscription **JESUS-CHRIST ROI DES ROIS**. Ses successeurs ont suivi son exemple.

BASILE &  
CONSTANTIN  
seuls.

976.

Basyle & Constantin devinrent seuls maîtres du trône Impérial par la mort de Jean Zimisès ; mais le premier eut presque toute l'autorité. Constantin étoit alors âgé de 20 ans & son frere n'étoit que dans sa dix-huitieme année. Le Chambellan Basyle , qui avoit fait empoisonner Zimisès , conserva sa charge avec tout son crédit. Celui de Bardas-Sclerus Général des troupes d'Orient , les richesses , la réputation de ce Seigneur donnerent de l'ombrage au Chambellan qui lui ôta le gouvernement de l'Asie , pour lui donner celui de Mésopotamie , parce qu'il étoit moins considérable. Bardas irrité de voir ses services ainsi récompensés , se fit proclamer Empereur par les troupes qu'il avoit mises dans son parti. Il fit ensuite alliance avec les Sarrasins d'Amide & de Martyropole , & marcha vers Constantinople. Pierre Phocas Général des troupes d'Orient eut ordre d'aller à la rencontre du Rebelle & de garder les passages. Les deux armées étant à peu de distance l'une de l'autre , Bardas-Sclerus feignit de n'avoir aucun dessein de combattre , & fit dresser des tables comme s'il eût voulu faire reposer son armée. Les troupes imperiales informées de ce qui se passoit chez les Rebelles , se crurent en sûreté , & abandonnerent leur rang. Bardas tomba sur elles à l'improviste , & les tailla en pièces. Cet avantage augmenta le nombre de ses partisans , & les habitants d'Attala le mirent en possession de la flotte Impériale , après avoir arrêté le grand Amiral. On nomma un nouveau Général pour combattre les Rebelles , mais il fut encore vaincu , & la ville de Nicée tomba au pouvoir de Sclerus. Le ministre de l'Empire crut devoir lui opposer Bardas-Phocas neveu de l'empereur Nicéphore , & qui s'étant révolté contre Zimisès avoit été vaincu par Sclerus. On rappella Phocas de son exil & on lui fit jurer une fidélité à toute épreuve. Bardas Phocas fut vaincu deux fois , mais ayant trouvé moyen de blesser Sclerus dans un troisieme combat sur les bords du fleuve Halys , il mit en fuite les Rebelles. Sclerus se sauva d'abord à Martyropole , & de-là à Babylone pour demander du secours à Chosroës qui en étoit le souverain. Chosroës le fit mettre en prison avec l'Envoyé des Empereurs qui s'étoit rendu à sa cour pour le prier de ne point protéger un Rebelle.

Aussitôt le calme fut rétabli dans l'intérieur de l'Empire ; l'Empereur Basyle se mit en campagne pour se venger des Bulgares qui s'étoient révoltés , & qui avoient commis de grands ravages dans la Thrace , dans la Macédoine , la Thessalie , la Grece & dans le Péloponnese. La guerre que Basyle entreprit alors fut cause de nouveaux troubles. L'Empereur en allant assiéger Sardique , avoit chargé Léon de Mélissene de garder les passages. Un ennemi de ce Seigneur avertit secrettement Basyle que Léon avoit quitté son poste , & qu'il s'avançoit vers Constantinople pour se faire proclamer



l'Empereur. Basyle à cette nouvelle leva promptement le siège de Sardique, & reprit la route de la capitale. Le Roi des Bulgares attaqua l'armée Impériale dans la retraite & la mit en desordre. L'Empereur en arrivant à Philippopole fut étonné de trouver Léon de Mélissène dans le poste qu'il lui avoit confié. Il s'aperçut alors qu'il avoit prêté trop facilement l'oreille à la calomnie, & qu'elle étoit cause de la perte de son armée.

Ce ne fut pas le seul malheur qu'il éprouva. Bardas-Phocas Général des troupes d'Orient, fâché de ce que Basyle avoit fait la guerre sans l'employer, & même sans lui en faire part, se fit proclamer Empereur le 15 d'Août. Bardas-Sclerus qui étoit sorti des prisons de Babylone, & qui se trouvoit à la tête d'une petite armée, offrit de joindre ses troupes aux siennes, s'il consentoit à partager l'Empire entr'eux. Bardas-Phocas y consentit, & convint d'une entrevue dans la Cappadoce; mais Phocas au lieu de garder la parole qu'il avoit donnée, fit arrêter Sclerus, & le fit enfermer dans la forteresse de Tyropée. L'armée de Bardas Phocas augmentée par les troupes de Sclerus, alla assiéger Constantinople. Basyle passa le détroit pendant la nuit, & tailla en pieces une partie des Rebelles qui attaquoient Chrysopole. Il se présenta ensuite devant l'autre corps d'armée qui étoit devant Abidos. Bardas-Phocas appercevant l'Empereur qui animoit ses soldats, courut à lui pour le combattre; mais comme il approchoit de ce Prince, il tomba tout-à-coup de cheval, & on s'aperçut bientôt qu'il étoit mort. On n'a jamais su positivement comment cet événement étoit arrivé. Quelques uns ont cru qu'il avoit reçu un coup mortel, dans le temps qu'il étoit prêt à se précipiter sur Basyle, & Constantin son frere s'est vanté de l'avoir tué, mais on ne remarqua sur son corps aucune blessure. D'autres ont prétendu qu'il avoit été empoisonné par un de ses Echançons que l'Empereur avoit gagné. Ils ajoutent que Bardas-Phocas avoit coutume de boire un verre d'eau froide lorsqu'il se disposoit à aller au combat, & que son Echançon avoit jeté du poison dans le dernier verre qu'il but. La mort du Chef des Rebelles jeta la consternation parmi eux, & il fut facile à l'Empereur de les mettre en fuite. Bardas-Sclerus devenu libre avoit dessein de poursuivre ses projets; mais une lettre touchante que l'Empereur lui écrivit, le fit rentrer en lui-même. Il alla se jeter aux pieds de Basyle qui lui fit un accueil favorable, & lui donna la charge de Grand-Maître du Palais. Il y eut une amnistie pour tous ceux qui avoient pris son parti, & ils furent conservés dans leurs biens, & dans leurs dignités.

Basyle songea alors à poursuivre contre les Bulgares la guerre qu'il avoit été obligé d'interrompre. Les succès furent des plus brillants, & chaque année l'Empereur remporta de nouveaux avantages sur ces peuples. Ils furent entièrement soumis en 1019, & depuis ce temps la Bulgarie fut réunie à l'Empire, & la Bulgarie en-deçà du Danube fut gouvernée par des Ducs jusqu'au regne d'Isaac l'Ange sous lequel les Bulgares se révolterent. Dans le cours de cette expédition Basyle avoit fait crever les yeux à plusieurs milliers de Bulgares. Vainqueur de ces peuples, il se proposa de chasser les Sarrasins d'Afrique de la Sicile, mais sa mort arrivée au mois de Décembre 1025 arrêta tous ses projets. Il étoit dans la soixante-onzième année de son âge, & il avoit régné cinquante ans. Ce Prince dans sa jeunesse s'étoit

E c ij

---

 CONSTANTINOPLE.

---

 987.

---

 1019.

---

CONSTANTINOPLE.

CONSTANTIN  
seul.

---

1025.

laissé aller à l'amour du plaisir ; mais revenu à lui même il changea de conduite & fit son unique occupation des affaires d'Etat. Il ne respiroit que la guerre, & il n'accorda aucune faveur aux gens de lettres.

Constantin son frere n'avoit eu jusqu'alors que le nom d'Empereur, & il ne s'étoit jamais mêlé des affaires d'Etat. Devenu seul maître de l'Empire il continua à se livrer à ses plaisirs, & à donner sa confiance aux compagnons de ses débauches. Un tel genre de vie altera enfin sa santé, & le fit tomber dans une maladie qui lui fit connoître que sa fin étoit proche. Lorsqu'on le vit résolu à se désigner un successeur, on l'engagea à nommer le Patrice Dalassene qui commandoit en Arménie. Pendant qu'on étoit allé l'avertir que l'Empereur vouloit lui laisser la couronne, un ami du Patrice Romain-Argyre trouva moyen de faire changer de sentiment à Constantin, & de faire monter Romain-Argyre sur le trône Impérial. Ce Seigneur fut aussitôt mandé à la Cour, & l'Empereur lui déclara qu'il le nommoit Auguste, mais qu'il falloit épouser une de ses filles, & par conséquent répudier Hélène sa femme ou avoir les yeux crevés. Romain se trouvoit dans un extrême embarras parce qu'il aimoit beaucoup sa femme. Hélène craignant que l'indécision de son mari ne lui attirât quelque malheur, se retira dans un couvent & se fit Religieuse. Romain épousa alors Zoë une des filles de Constantin. Ce Prince mourut trois jours après cette cérémonie. Il avoit épousé Hélène fille du Patrice Alipe, & il en eut trois filles, Eudocie, Théodora & Zoë. La premiere embrassa la vie monastique de chagrin d'avoir perdu sa beauté dans une maladie.

ROMAIN  
ARGYRE.

---

1028.

Romain-Argyre monta sur le trône aussitôt après la mort de son beau-pere. Il n'y avoit pas long-temps que ce Prince en étoit possesseur lorsqu'il se forma une conspiration contre lui. Prusien fils de Wladislas dernier Roi de Bulgarie que Basyle avoit fait Général de l'Empire, & Théodora sœur de l'Impératrice se liguerent ensemble pour enlever la couronne à Romain. Le complot fut découvert, Prusien eut les yeux crevés & Théodora fut exilée à Petrium. Zoë l'obligea dans la suite de prendre le voile. Quelque temps après Constantin-Diogene Gouverneur de Sirmie qui avoit épousé la niece de l'Empereur, voulut aussi ravir le sceptre à Romain. Ce Prince informé des mauvais desseins de Constantin, le fit arrêter & enfermer dans le Monastere des Studites. Théodora ne put cependant rester tranquille & jalouse de l'élévation de sa sœur, elle forma le projet de se retirer en Illyrie avec Constantin-Diogene. Zoë, qui en fut instruite, fit arrêter Constantin & ses complices, mais Constantin craignant de trahir ses amis lorsqu'il seroit appliqué à la question, se jeta du haut du Palais des Blaques, & se tua.

Cependant les affaires d'Orient étoient dans une triste situation. Les Empereurs Nicéphore-Phocas, Jean Zimisès, & Basyle avoient fait trembler les Sarrasins ; mais lorsque ces peuples virent Constantin sur le trône, ils crurent qu'ils pouvoient impunément attaquer l'Empire, & qu'il leur seroit facile de reprendre ce qu'ils avoient perdu. Ils s'emparerent en effet de plusieurs villes & massacrerent les garnisons Grecques. L'Empereur ne pouvant souffrir plus long-temps les ravages des Barbares, se mit en campagne, & marcha à leur rencontre. Les détachemens qu'il envoya en avant furent battus, & son armée fut défaite près d'Antioche le 13 Août.

---

1030.

Romain de retour de cette malheureuse expédition , se vit bientôt exposé à d'autres chagrins beaucoup plus sensibles. L'Impératrice Zoë qui avoit pris de l'inclination pour le Chambellan Michel , entretint avec lui un commerce dont tout le monde fut scandalisé. Romain informé de cette intrigue par Pulcherie sa sœur , envoya chercher Michel & lui demanda s'il étoit vrai que l'Impératrice l'aimât. Michel répondit que non , & l'Empereur feignant de le croire , le laissa aller. Michel craignant sans doute que Romain n'eût envie de le faire périr , gagna quelques domestiques de l'Empereur , & lui fit donner un poison lent. On remarqua en effet que depuis l'entretien que Michel avoit eu avec Romain , ce Prince étoit tombé dans une extrême langueur. Il avoit le rein plombé , il respiroit à peine , ses cheveux & sa barbe tombèrent , & il souffroit des maux si violents qu'il desiroit ardemment la mort. Comme l'Empereur ne mouroit pas assez tôt suivant la volonté de Michel , on prétend que ce dernier accompagné de quelques scélérats , étouffa Romain dans le bain en lui enfonçant la tête dans l'eau. On le mit ensuite dans son lit , & alors l'Impératrice affecta un désespoir qu'elle ne sentoit pas. Romain avoit signalé les commencements de son regne en diminuant les impôts , en rendant la liberté aux prisonniers , en rappelant les exilés , & en réparant autant qu'il avoit pu les maux que l'Empereur son beau-pere avoient faits. Michel-Psellus qui l'avoit connu , assure qu'il s'étoit proposé pour modèles Auguste , Antonin , & Marc-Aurèle.

A peine Romain étoit-il mort que l'Impératrice Zoë fit revêtir Michel des ornemens Impériaux , & le fit saluer Empereur par tous ceux qui étoient présents. On assure que cette même nuit elle épousa ce Prince , & que la bénédiction nuptiale fut donnée par le Patriarche Alexis , qui s'étoit laissé éblouir à la vue d'une somme considérable. Michel étoit de Paphlagonie & il étoit passé rapidement de changeur & même de faux monnoyeur à la dignité de Chambellan. Zoë en l'épousant s'étoit flattée que satisfait du titre d'Empereur , il lui abandonneroit toute l'autorité ; mais Jean , frere de ce Prince , craignant que l'Impératrice ne traitât Michel comme elle avoit fait Romain , prit des précautions qui réduisirent cette Princesse dans une espece d'esclavage. Il changea tous les Eunuques & les femmes du Palais , & les remplaça par d'autres personnes sur lesquelles il pouvoit compter ; de sorte qu'il étoit instruit de tout ce qu'elle disoit ou faisoit. Michel qui étoit attaqué d'épilepsie abandonna le soin du gouvernement à Jean son frere.

Le Patrice Constantin Dalassene parut mécontent de l'élévation de Michel , & tint des discours qui inquiéterent le premier Ministre. On attira le Patrice à la Cour , & après lui avoir fait une réception favorable , on l'exila dans l'Isle de Plate , d'où il fut transféré dans une forteresse. Constantin-Ducas son gendre eut le même sort , parce qu'il s'étoit plaint des mauvais traitements qu'on avoit faits à son beau-pere.

Les Sarrasins continuoient cependant à ravager impunément l'Empire ; les Patzinaces faisoient des courtes dans la Bulgarie , & les Cyclades étoient exposés à la fureur des Corsaires barbares. Comme l'Empereur n'étoit pas en état de faire tête à tant d'ennemis à la fois , il tourna la plus grande partie de ses forces contre les Bulgares qui vouloient secouer le joug , & il fut assez heureux pour les soumettre.



CONSTANTINOPLE.

Michel étoit continuellement agité de remords, & il avoit toujours devant les yeux le crime qu'il avoit commis pour monter sur le trône. Il employoit les aumônes & les prières des Prêtres pour tâcher d'apaiser la colère divine. La vue de l'Impératrice renouveau ses peines, & cette Princesse s'étoit apperçue qu'elle étoit devenue odieuse à son mari, résolu de le faire empoisonner, en lui faisant prendre une médecine; mais son projet fut découvert, & elle ne put l'exécuter. Le premier Ministre persuadé que son frere n'avoit pas encore long-temps à vivre, l'engagea à déclarer César, Michel son neveu fils de sa sœur. La cérémonie fut faite en présence du Sénat & des grands de l'Empire dans l'Eglise des Blaquernes. L'Impératrice y avoit donné son consentement, & elle adopta même le jeune Prince. L'Empereur agité de plus en plus par le souvenir de son crime, se fit porter dans le Monastere de S. Côme & S. Damien qu'il avoit fait bâtir, & il y prit l'habit monastique. Il refusa d'y recevoir Zoë qui avoit demandé à le voir. Uniquement occupé à pleurer ses péchés, il termina ses jours dans la pénitence la plus austere.

MICHEL  
Calaphate.

1041.

Zoë s'empara de la souveraine autorité aussitôt que son mari fut mort, mais considérant que le poids du gouvernement excédoit ses forces, elle résolut de se marier à quelqu'un qui la fit respecter. Le jeune Michel instruit du dessein de Zoë, l'engagea à lui procurer l'Empire en lui promettant qu'elle auroit toute l'autorité, & qu'il se contenteroit du nom d'Empereur. Zoë se laissa attendrir par ses discours, & elle le fit monter sur le trône. Il étoit fils de Marie sœur de Michel Paphlagonien & d'Etienne, qui de calcateur de vaisseaux avoit été élevé à ladinéité de Patrice. Michel devenu Empereur eut d'abord de grands égards pour Jean son oncle, il le fit même Despote; mais ensuite il l'exila, sans doute parce qu'il connut qu'il vouloit prendre trop d'autorité. L'Empereur donna ensuite sa confiance à un autre oncle nommé Constantin qu'il déclara Nobilissime.

Le nouveau Ministre conseilla à l'Empereur d'exiler l'Impératrice Zoë, afin de la mettre hors d'état d'agir contre lui comme elle avoit fait à l'égard de ses prédécesseurs. Michel suivit les avis de son oncle, fit enlever Zoë pendant la nuit & l'obligea à se faire Religieuse dans un Monastere de l'Isle du Prince, où elle avoit été transportée. L'Empereur pour justifier sa conduite fit publier un manifeste dans lequel il exposoit qu'il avoit été obligé d'agir de la sorte pour prévenir les mauvais desseins de Zoë. Les Partisans de cette Princesse souleverent le peuple, & on déclara hautement qu'on ne vouloit point reconnoître Michel pour Empereur, & qu'il falloit rendre l'Empire à Zoë à qui il appartenoit légitimement. Le Préfet voulut calmer la sédition, mais tous ses efforts furent inutiles, & il pensa même être massacré. Michel Calaphate voyant que sa vie n'étoit pas en sûreté, se sauva dans le Monastere des Studites où il prit aussitôt l'habit de Religion. Zoë qu'on avoit retirée de sa retraite paroissoit avoir dessein de l'y laisser finir tranquillement ses jours; mais Théodora qui craignoit que ce Prince ne remontât sur le trône, engagea le Préfet de Constantinople à le tirer du Monastere & à lui crever les yeux; ainsi qu'à Constantin son oncle. Cette cruelle exécution se fit le 21 d'Avril 1042.

ZOË &  
THEODORA.

Zoë & Théodora aspireroient en même temps à l'Empire, & chacune

avoir ses partisans. La première étoit dans le palais, & la seconde attendoit dans l'Eglise de Sainte Sophie quelle seroit la fin de tous ces mouvements. Le Sénat balançoit entre les deux sœurs & ne savoit encore ce qu'il devoit faire, lorsque Zoë alla trouver sa sœur & lui déclara qu'elle vouloit partager l'Empire avec elle. C'est ainsi que cet événement est rapporté par Pselus qui vivoit dans ce temps-là. Zonare & Cedrene prétendent au contraire que Zoë fut contrainte par le peuple d'associer Théodora à l'Empire. Quoi qu'il en soit, ce fut pour la première fois qu'on vit le trône Impérial occupé par deux Princesses, mais Théodora n'eut que le second rang.

Le peuple qui avoit d'abord vu avec plaisir ces deux sœurs partager la couronne, se dégouta bientôt du gouvernement des femmes. Zoë s'en étant aperçue, résolut de se marier une troisième fois, & épousa en effet le 11 de Juin de la même année Constantin Monomaque.

Ce Prince qui prétendoit descendre du grand Constantin, joignoit une belle figure à une grande noblesse. L'une & l'autre de ces qualités avoient sensiblement touché l'Impératrice dès le vivant même de Michel de Paphlagonie, & ce Prince qui en avoit été jaloux avec raison, avoit exilé déjà Constantin à Lesbos. Une injustice que Constantin Monomaque commit presque aussitôt qu'il fut sur le trône, pensa lui devenir funeste. Ce Prince avoit pris une forte inclination pour Sclerene sœur de Romain Sclerus ennemi mortel de Maniacès qui commandoit les troupes en Italie où il s'étoit déjà beaucoup distingué. La favorite, pour faire plaisir à son frère, employa tout son crédit & fit ôter le commandement à Maniacès dans le temps même qu'il rendoit les plus grands services à l'Etat. Ce général irrité de voir ses services ainsi récompensés, & oubliant son devoir, se fit proclamer Empereur par ses soldats. Les troupes que Constantin envoya contre lui furent battues, & le vainqueur passa aussitôt en Bulgarie où il remporta encore un avantage considérable sur l'armée de Constantin. Après cette victoire il tomba tout d'un coup mort de dessus son cheval sans qu'on ait pu savoir comment cet accident étoit arrivé. On lui coupa aussitôt la tête qui fut portée en triomphe à Constantinople. La mort du chef des Rebelles les obligea de mettre bas les armes, & mit fin à cette révolution qui paroisoit devenir très-dangereuse pour l'Empereur.

Cependant la passion qu'il avoit pour Sclerene prenoit tous les jours de nouveaux accroissements. Zoë n'étoit point jalouse du crédit de cette favorite, & elle consentit même qu'on lui rendit les honneurs qui n'étoient dûs qu'aux Impératrices. Le peuple ne vit pas ces amours si tranquillement, & le jour de la fête des 40 Martyrs pendant que tout le monde assistoit à la procession solennelle qu'on avoit coutume de faire, on entendit une voix qui cria : *Nous ne voulons point de Sclerene pour Impératrice, ni qu'elle soit la cause des mauvais traitements qu'on fait à Zoë & à Théodora.* Ces mots furent comme le signal de la sédition ; car le peuple demanda aussitôt la mort de l'Empereur. Ce Prince se trouvoit alors en grand danger, & il auroit eu peine à en sortir sans les soins de Zoë & de Théodora. Il y a lieu de penser que ces deux Princesses étoient les auteurs de la sédition, & qu'elles l'avoient excitée pour engager l'Empereur à renvoyer Sclerene ; ce qu'il fut obligé de faire.

---

CONSTANTIN  
MONOMAQUE.

CONSTANTIN  
MONOMAQUE.

CONSTANTINOPLE.

Delivré de ce péril il tomba bientôt dans un plus grand. Il avoit un parent nommé Léon Tornique à qui on avoit prédit qu'il seroit Empereur. Constantin qui en avoit été averti, ne pouvoit le souffrir & il l'avoit obligé à se faire Moine. Tornique s'étoit fait beaucoup aimer à Andrinople où il avoit long-temps demeuré. Sa disgrâce augmenta le nombre de ses partisans, qui l'ayant enlevé pendant la nuit de Constantinople où il étoit gardé, l'emmenèrent à Andrinople. Se voyant à la tête d'une nombreuse armée que ses amis avoient rassemblée, il se fit proclamer Empereur, & marcha droit à Constantinople. Constantin se trouva dans un grand embarras. Il avoit à peine mille hommes à opposer aux Rebelles, car les principales forces de l'Empire étoient alors en Iberie. Constantin avec cette petite troupe fit une vigoureuse résistance. Les Rebelles qui le pressoient vivement le battirent cependant dans une sortie qu'il fit. Le desordre se mit tellement parmi ses soldats qu'en se retirant dans la ville, ils laissèrent entrer les ennemis avec eux. Constantin étoit perdu s'il n'eût repris courage & fait un dernier effort. Il rassembla promptement les fuyards, les mena de nouveau contre les Rebelles, & vint à bout de les chasser de la ville. Depuis ce temps les affaires de Léon Tornique changerent de face. La désertion se mit dans son armée, & la douceur avec laquelle Constantin reçut les défectionnaires en augmenta bientôt le nombre. Léon ainsi abandonné se réfugia dans une Eglise d'où il fut enlevé. On le conduisit à l'Empereur qui après lui avoir reproché son crime, lui fit crever les yeux.

La fin du regne de Constantin ne fut pas plus tranquille que les commencemens. Romain Boilas qu'il avoit élevé de la poussière à la dignité de Veneur, & à qui il avoit donné toute sa confiance, eut l'ingratitude de vouloir lui ravir en même temps le trône & la vie. L'Empereur averti des projets criminels de Romain Boilas, se contenta de l'exiler. Il le rappella dans la suite, & lui rendit toutes ses dignités, avec ses biens.

Constantin étoit tourmenté depuis long-temps de la goute, qui étant remontée, le mit en danger de perdre la vie. Par le conseil de ses courtisans il choisit Nicéphore Gouverneur de Bulgarie pour lui succéder. Zoë étoit morte depuis quelque temps, mais Théodora qui étoit encore envie ne put souffrir que Constantin songeât à lui donner un collègue sans son aveu, & à lui ravir ainsi la couronne Impériale. Irritée de cette démarche, elle se fit proclamer une seconde fois Impératrice. Cette nouvelle causa une telle émotion à l'Empereur qu'elle fit redoubler son mal, & accelera sa mort, qui arriva vers la fin de l'année 1054.

Constantin Monomaque avoit épuisé le trésor Impérial par ses libéralités indiscrètes, & faites sans discernement. Obligé de rétablir ses finances il avoit mis sur ses peuples des impôts qui l'avoient rendu odieux. Ce Prince fit un changement dans l'Empire qui contribua insensiblement à sa ruine. Les Provinces frontieres avoient jusqu'alors été obligées d'entretenir à leurs dépens un certain nombre de troupes pour se mettre à couvert des invasions des peuples voisins, & en conséquence elles ne payoient aucun tribut. Constantin les mit sur le même pied que les Provinces interieures, & se chargea de les garder. Elles furent mal défendues & les Barbares en firent la conquête avec facilité.

Théodora



Théodora se trouva seule maîtresse de l'Empire à la mort de Constantin Monomaque, & dans la crainte que quelqu'un n'entreprit de la faire descendre du trône, elle fit arrêter tous ceux qui lui étoient suspects. Son regne, qui ne fut que de dix-neuf mois, ne fut troublé par aucunes révolutions soit au-dedans, soit au-dehors. Théodora mourut fort âgée d'une violente colique, vers la fin du mois d'Août 1056. La race de Basile le Macédonien fut éteinte par la mort de cette Princesse.

---

CONSTANTINOPLE.

Plusieurs Seigneurs qui n'osoient aspirer à l'Empire, mais qui desiroient avoir toute l'autorité, avoient conseillé à Théodora de désigner pour son successeur Michel Strationique qui n'avoit aucun des talens propres au gouvernement. Ils se flattoient que ce Prince reconnoissant son incapacité, leur confieroit l'administration des affaires. Michel, suivant les intentions de Théodora, fut proclamé Empereur le dernier jour du mois d'Août; mais il ne fut pas long-temps tranquille possesseur de la couronne. Théodose cousin germain de Constantin Monomaque croyant avoir sur l'Empire des droits plus légitimes que ceux de Michel, alla dans la Place publique accompagné de ses parens, de ses amis & de ses domestiques, & se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisoit, en lui préférant Michel. Il rendit ensuite la liberté aux prisonniers, afin de fortifier son parti, mais cette petite troupe fut bientôt dissipée par les soldats que l'Empereur envoya contre elle. Théodose fut pris & exilé à Pergame.

---

MICHEL STRATIONIQUE.

1056.

La conduite que tint l'Empereur en montant sur le trône, lui attira un grand nombre d'ennemis. Il refusa de donner aux Généraux les gratifications qu'ils avoient coutume de recevoir le jour de Pâques de la part du Souverain, ôta le gouvernement d'Antioche à Catacalon, & maltraita Isaac Comnene & Nicéphore Brienne. Tous les Seigneurs mécontents s'assemblerent dans la grande Eglise, & convinrent entr'eux d'employer toutes sortes de moyens pour obliger Michel à abdiquer. Les conjurés après avoir pris la résolution de mettre la couronne sur la tête d'Isaac Comnene, se retirèrent promptement en Asie où ils proclamèrent ce Seigneur. Michel informé de ce qui se passoit rassembla des troupes de tous côtés, & les envoya contre les Rebelles. Il y eut près de Nicée une action très-vive, dont le succès fut long-temps douteux; mais enfin les Impériaux furent obligés de prendre la fuite. Michel effrayé de sa défaite auroit aussitôt abdiqué, si ses Ministres ne lui eussent conseillé de hasarder une seconde bataille. Il résolut cependant de tenter les voyes de la négociation, & offrit à Isaac Comnene de l'associer à l'Empire. Sa proposition fut acceptée, & Isaac s'étant rendu à Constantinople fut couronné dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Le Patriarche Michel Cerularius signifia alors à Michel qu'il n'étoit plus Empereur & l'engagea à quitter la pourpre. Michel abandonna aussitôt les marques de la dignité Impériale & sortit du palais.

---

1057.

Le regne de Comnene qui ne fut que de deux ans & trois mois, n'offre rien de remarquable. Ce Prince ayant été renversé de cheval un jour qu'il étoit à la chasse, fut tellement incommodé de cette chute qu'il se persuada que sa fin étoit proche. Résolu de faire pénitence, il se détermina à quitter la couronne, & à se renfermer dans un Monastere. Il avoit d'abord désigné pour son successeur Jean Comnene son frere, mais au refus

---

ISAAC COMNENE.

---

CONSTANTINOPLE.

de ce Prince, il remit le sceptre à Constantin Ducas. Isaac voyant que sa santé se rétablissoit, commença à se repentir d'avoir trop précipité les choses, & parut avoir dessein de conserver le trône. Psellus son confident fit venir auprès de lui un Evêque qui l'engagea à quitter les grandeurs de ce monde. Il en fit le sacrifice, & mit la couronne sur la tête de Constantin Ducas. Il se retira dans le monastere des Studites, où il vécut encore un an.

Les Historiens font de grands éloges de sa valeur, de sa fermeté & de sa piété. Zonare nous apprend qu'il se fit haïr des Moines par les reglements qu'il fit contre eux. » Il fit examiner quel revenu leur suffisoit pour vivre » conformément au vœu de pauvreté qu'ils avoient fait. Il ne leur laissa » que ce qui étoit nécessaire, & appliqua le superflu au profit de l'Etat. Cette » entreprise occasionna bien des murmures : les Moines soutinrent que » l'Empereur ne pouvoit toucher à leurs biens sans impiété & sans sacrilège ; » mais les gens d'Etat prétendirent que le Souverain étoit en droit de réformer les abus par-tout où ils se trouvoient ; que les Moines trouveroient » dans cet arrangement leur avantage spirituel ; qu'en diminuant leurs richesses, on leur étoit l'occasion de mener une vie trop mondaine, & » d'inquiéter leurs voisins par des vexations & par des procès (1). « Isaac Comnene, qui étoit d'une illustre famille qu'on croit originaire d'Italie, avoit épousé Catherine, Princesse de Bulgarie. Il en eut deux enfans, un Prince nommé Manuel, & une Princesse appelée Marie. Le jeune Prince mourut long-temps avant son pere. Catherine & Marie sa fille s'enfermerent dans un couvent en même temps qu'Isaac Comnene.

---

CONSTANTIN  
DUCAS.

1059.

Constantin Ducas étoit à peine sur le trône que des Seigneurs jaloux de son élévation, résolurent de le faire périr. Pendant que ce Prince étoit dans l'Eglise de S. George, près du palais des Manges, les conjurés lui donnerent un faux avis de quelques troubles survenus à Constantinople pendant son absence. Ils s'étoient flattés que l'Empereur remonteroit sur sa galere, & comme ils en avoient gagné l'équipage, ils esperoient pouvoir facilement faire tomber l'Empereur dans la mer. Ce projet criminel ne put avoir son exécution, car Constantin étant entré dans un autre bâtiment qu'il trouva plus à sa portée, arriva sans danger à Constantinople. Il fut très-étonné d'y voir regner le calme, & il n'eut pas de peine à comprendre qu'on avoit eu dessein de le perdre. Après diverses perquisitions, il découvrit les auteurs du complot. Il se contenta de punir les coupables en les privant de leurs biens.

Constantin aimoit la paix, mais cette humeur pacifique fut préjudiciable aux intérêts de l'Empire. Dans l'intention d'éloigner la guerre, il fournissoit aux Barbares les sommes qu'ils lui demandoient, & il croyoit par ce moyen les engager à rester tranquilles. Ils en devinrent au contraire plus entreprenans, persuadés que la crainte faisant agir l'Empereur, ils en tireroient continuellement de nouvelles sommes. On vit en effet l'Empire attaqué de tous côtés par différentes Nations. Les Tartares désoloient impunément l'Iberie, la Mésopotamie, la Chaldée, la Mélitene & l'Arménie, pendant que les Uziens passaient le Danube avec leurs femmes & leurs enfans.

(1) Hist. de Const. par M. de Burigny, T. II. p. 183.

Vainqueurs des troupes de l'Empire, ils pénétrèrent dans la Macédoine & dans la Grece. Les Bulgares & les Patzinaces les attaquèrent avec tant d'avantage, qu'ils délivrèrent l'Empire de cette multitude d'ennemis.

L'Empereur étoit dans la huitième année de son regne, & la soixantième de son âge, lorsqu'il se vit attaqué d'une maladie qui lui annonçoit que la fin de ses jours approchoit. Il déclara alors Empereurs les trois fils qu'il avoit, mais il voulut que l'Impératrice sa femme eût la principale autorité. Il l'engagea à signer un acte par lequel elle promettoit de ne jamais songer à de secondes noces, & il exigea des Sénateurs une promesse par écrit de ne point reconnoître d'autres Empereurs que ses enfants. Ces deux actes furent déposés entre les mains du Patriarche Xiphilin. Constantin mourut au mois de Mai 1067. Ce Prince avoit toutes les vertus suffisantes à un simple Particulier. Il étoit réglé dans ses mœurs, aimoit la justice, mais il n'avoit pas les talens nécessaires pour occuper dignement le trône. On assure qu'il avoit tant de goût pour les Lettres, qu'il aimoit mieux être connu dans les siècles futurs par la qualité d'habile homme que par le titre d'Empereur. Il eut toujours de grands égards pour Isaac Comnene; il le visitoit souvent, le traitoit de son Seigneur, lui donnoit la première place, & eut beaucoup de considération pour la famille de ce Prince. Constantin avoit épousé Eudocie, fille du Patrice Constantin Dalassene. Il en eut trois Princes, Michel, Andronic, Constantin; & trois Princesses, Anne, Théodora & Zoë.

En conséquence des dernières volontés de Constantin Ducas, toute l'autorité fut remise entre les mains d'Eudocie, & ses trois fils n'eurent que le titre d'Empereurs. Romain Diogene, un des Généraux de l'Empire, ne put se résoudre à obéir à une femme, & prit toutes sortes de mesures pour monter sur le trône. Eudocie, informée du complot, fit arrêter Diogene qui fut condamné à la mort. L'Impératrice désira le voir avant l'exécution de la sentence, & touchée en même temps de sa bonne mine & des services qu'il avoit rendus à l'Etat, elle commua la peine de mort en exil. Elle l'envoya en Cappadoce, d'où il étoit originaire. Elle le rappela peu de temps après à la Cour, & lui confia les troupes destinées à marcher contre les Barbares qui ravageoient l'Asie & la Syrie.

Pour empêcher ce Seigneur de former de nouveaux projets, lorsqu'il se verroit à la tête d'une armée, elle crut devoir l'épouser. Elle étoit embarrassée à cause de la promesse qu'elle avoit faite à Constantin Ducas, & elle ne sçavoit comment retirer cet écrit des mains du Patriarche Xiphilin. Un de ses Eunuques se comporta avec tant d'adresse auprès du Prélat qu'il lui fit rendre cet acte. Il lui avoit fait entendre que l'Impératrice avoit dessein d'épouser son frere, & qu'elle ne pouvoit suivre son inclination à cause de la promesse qu'elle avoit signée. Le Patriarche trompé par cette fausse confiance, rendit l'écrit, & disposa même les Grands de l'Etat à voir Eudocie passer à de secondes noces. Tous les obstacles étant levés, l'Impératrice fit venir Romain Diogene dans son appartement, & l'épousa la nuit du premier Janvier 1068.

Romain Diogene étoit fils de Constantin Diogene qui avoit conspiré contre Romain Argyre, & qui s'étoit donné la mort dans la crainte que les tourmens

---

CONSTANTIN  
NOBLE,

---

EUDOCIE.

1067.

---

1068.  
ROMAIN DIOGÈNE.  
GENÈS.



---

 CONSTANTINOPLE.

ne le forçassent à avouer ses complices. Romain Diogene fut aussitôt proclamé Empereur après son mariage. Cette nouvelle causa quelque émeute, mais elle fut promptement apaisée par la présence des fils de l'Impératrice, qui déclarèrent au peuple que le mariage de leur mere ne s'étoit pas fait sans leur consentement. Romain devenu Empereur, songea à défendre l'Empire, & se mit à la tête de son armée pour marcher contre les Tartares. Il les surprit près d'Hiérapole, les tailla en pieces, retira de leurs mains plusieurs prisonniers, leur enleva un butin considerable, & retourna triomphant à Constantinople.

L'année suivante l'Empereur fut occupé à étouffer la rébellion de Crispin (1). Ce Seigneur ne se croyant pas assez récompensé des services qu'il avoit rendus, s'empara des deniers publics, & prit les armes. Il eut plusieurs fois l'avantage de battre les Généraux de l'Empereur; mais lorsqu'il eut appris que ce Prince marchoit en personne contre lui, il lui envoya un Délégué pour le prier d'oublier sa révolte. Romain promit qu'il seroit bien traité s'il se rendoit à sa discrétion, & il garda la parole qu'il avoit donnée à ce Rebelle. Crispin, qui ne pouvoit rester tranquille, forma peu de temps après de nouveaux complots, dont il fut puni par la privation de ses emplois. Les François & les Normans qui servoient sous lui, chercherent à le venger en faisant de grands ravages dans la Mésopotamie.

Romain marchoit cependant contre les Turcs maîtres d'Iconium, mais lorsqu'ils apprirent que ce Prince étoit en campagne, ils abandonnerent leur conquête, & sortirent des terres de l'Empire. L'Empereur, au lieu d'être satisfait de cet avantage, crut devoir aller chercher l'ennemi jusques dans la Perse. Le Sultan effrayé de cette entreprise envoya demander la paix à des conditions honorables. Romain répondit avec hauteur, & sans attendre que toutes ses troupes fussent rassemblées, il eut la témérité de vouloir hasarder une bataille. Le Sultan la refusa, & fit une belle retraite; ce qui engagea l'Empereur à retourner dans son camp. Les troupes qui y étoient restées, croyant que l'Empereur avoit été battu, prirent la fuite aussitôt qu'elles apprirent son retour. Romain fit d'inutiles efforts pour les rallier, & pour leur faire connoître l'erreur où elles étoient. Le Sultan averti du désordre de l'armée Impériale, fondit tout-à-coup sur elle, & la défit entièrement malgré la valeur de Romain, qui tua de sa propre main un grand nombre de soldats ennemis. Environné de tous côtés, & n'ayant plus personne auprès de lui pour le seconder, & étant même blessé, il fut fait prisonnier & conduit au Sultan. Ce Prince le foula aux pieds, suivant la coutume des Barbares; mais il le releva ensuite, l'embrassa & tâcha de le consoler. Il lui fit rendre les honneurs dûs à son rang, & lui donna sa table. On rapporte que ces deux Princes s'entretenant un jour ensemble, le Sultan demanda à l'Empereur comment il l'auroit traité s'il fût tombé entre ses mains? *Je vous aurois fait mourir*, répondit Romain. *Et moi*, répliqua le Sultan, *je ne vous imiterai pas, & suivrai les maximes de votre Dieu, qui vous apprennent à oublier les injures*. Les deux Princes ne tarderent pas à entrer en accommodement.

---

(1) C'étoit un Normand qui étoit entré au service de l'Empire. On croit que les Barons du Bec & les Marquis de Vardes sont descendus de ce Seigneur.

Ils signerent un traité, par lequel Romain Diogene promettoit une grosse somme d'argent, un tribut annuel, & la liberté de tous les Mahométans qui étoient dans l'Empire. Le Sultan de son côté permit à l'Empereur de retourner dans ses Etats, rendit tous les prisonniers, & s'engagea à ne plus faire de courses sur les terres de l'Empire.

Cependant il s'étoit formé dans Constantinople trois différens Partis. Les uns vouloient que l'Impératrice gouvernât; d'autres demandoient qu'elle associât à l'Empire les Princes ses enfans, enfin le troisieme Parti vouloit que Michel Ducas, l'ainé de ces Princes, regnât seul. Aussitôt que les partisans de ce Prince eurent appris que Romain Diogene avoit conclu un traité de paix avec les Turcs, ils représenterent à Michel qu'il devoit travailler promptement à se rendre maître de la souveraine autorité. Michel s'empara aussitôt du palais, & relegua sa mere dans un Monastere qu'elle avoit fait bâtir sur les bords de la Propontide. Cette Princesse y prit le voile, & passa le reste de ses jours dans l'étude & les exercices de piété. Elle étoit très-sçavante, & elle a composé plusieurs ouvrages. Il y a à Paris dans la Bibliothèque du Roi un grand ouvrage de sa composition. Il est intitulé : *Recueil sur la généalogie des Dieux, des Héros & des Héroïnes, dans lequel on traite de leurs métamorphoses, des fables & des allégories*. On en peut voir la table des chapitres dans le P. Banduri, & dans la Bibliothèque Grecque de M. Fabricius. M. Ducange, qui avoit examiné ce manuscrit, assure qu'il a été étonné de la profonde érudition de cette Princesse.

Michel Ducas, connu dans l'Histoire sous le nom de Parapinace, se fit proclamer Empereur aussitôt après la retraite de sa mere. Il envoya alors des lettres circulaires dans toutes les Provinces, portant défenses de regarder Romain Diogene comme Empereur. Romain se prépara à défendre ses droits, mais ayant été vaincu près d'Amasie par un des Généraux de Michel, il se retira dans un Fort de la Cilicie. Il se trouvoit sans ressource, lorsque le Gouverneur d'Antioche lui fournit de nouvelles troupes, & lui promit des secours de la part du Sultan, avec lequel il avoit fait un traité. Michel craignant que la fortune ne lui devînt contraire, fit proposer à Romain un accommodement, & lui offrit une partie de l'Empire. Romain rejeta cette proposition, & se disposa à continuer la guerre. Andronic Ducas, que Michel avoit chargé de sa défense, battit l'armée de Romain en Cilicie, & força ce Prince à se retirer dans le Fort d'Adana. Les troupes craignant de ne pouvoir s'y soutenir jusqu'à l'arrivée des Turcs qu'on attendoit, capitulerent avec Andronic. On convint par cette capitulation que Romain Diogene abdiqueroit & seroit rasé. On le dépouilla en conséquence de ses habits Impériaux, & on le revêtit d'un habit de Moine. Michel approuva la capitulation, mais Jean Ducas, oncle de l'Empereur, & pere d'Andronic Ducas, ordonna à son fils de faire arracher les yeux à Romain Diogene. Cet ordre fut exécuté avec tant de rigueur, que la tête de ce Prince devint enflée. Les vers se mirent dans ses playes, & il s'y forma une telle corruption qu'on ne pouvoit être long-temps auprès de lui. Romain soutint avec beaucoup de fermeté sa disgrâce, & finit ses jours dans un Monastere de l'isle de Proté. Il avoit eu d'Eudocie deux enfans, Léon & Nicéphore : le premier fut tué dans une bataille contre les Scythes sous le regne d'Alexis Comnene,

CONSTANTI-  
NOPLÉ.  
MICHEL PA-  
RAPINACE.

1071.

& le second eut les yeux crevés sous ce même regne pour crime de leze-majesté.

Michel Parapinace incapable d'application, confia toute l'autorité à Jean Ducas son oncle, qui étoit déjà César. Celui-ci se fit aider dans le ministère par Nicéphore surnommé Nicéphoritze, homme d'un caractère très-dangereux, & qui sçavoit gagner les esprits par ses manières insinuanes. Peu fatigait du second rang dans le ministère, il trouva bientôt moyen de faire disgracier Jean Ducas, & de s'emparer par ce moyen de l'entière administration des affaires. Il se servit de sa puissance pour amasser des richesses immenses par les voyes les plus injustes & les plus odieuses.

Cependant les Turcs, sous prétexte de venger Romain Diogene, faisoient de grands ravages en Asie; Ursel (1), François de nation, à la tête d'une troupe de François pilloït les Provinces de Bithynie & de Lycaonie. Ce Seigneur, entré d'abord au service de l'Empire, s'étoit retiré, parce qu'on avoit voulu punir un de ses soldats qui avoit commis quelque désordre. Toutes ces différentes circonstances obligèrent l'Empereur de rappeler à la Cour Jean Ducas, pour le mettre à la tête des troupes qu'on envoyoit contre Ursel. Jean exécuta les ordres qu'on lui avoit donnés, & après avoir tenté les voyes de la négociation, il livra bataille aux ennemis. Son armée fut taillée en pièces, & il fut fait prisonnier. Ursel, qui ne cherchoit qu'à exciter des troubles dans l'Empire, força Jean Ducas à se laisser proclamer Empereur. Michel, par le conseil de Nicéphore, demanda du secours aux Turcs qui lui en accorderent. Ils marcherent contre Ursel & le nouvel Empereur, battirent leur armée, & les firent tous deux prisonniers. La femme d'Ursel racheta promptement son mari, & Jean Ducas fut remis en liberté moyennant une grosse somme que son neveu donna pour l'avoir en sa puissance. Jean ne voulant plus donner d'inquiétude à l'Empereur & à son Ministre, se retira dans un Monastere où il prit l'habit de Religion.

Ursel ne profita de sa liberté que pour recommencer ses ravages. Alexis Comnene qu'on envoya contre lui, vint à bout de ruiner son armée, en détruisant tous les petits Corps qui sortoient du camp, & en lui coupant les vivres. Ursel réduit à l'extrémité, fit demander du secours aux Turcs. Alexis par ses présents & par ses promesses, engagea un des Généraux de l'armée Turque à lui livrer Ursel. Le Général séduit par les sommes qu'on lui offrit, fit arrêter Ursel, lorsque ce Seigneur se présenta devant lui pour lui demander des troupes. Ursel fut conduit à Constantinople & enfermé dans une tour obscure, après avoir été battu à coups de fers de bœuf.

Cette révolution étoit à peine apaisée qu'il y en eut bientôt de nouvelles occasionnées par l'indolence de l'Empereur & l'avidité de son Ministre. L'Empereur, qui craignoit les effets du mécontentement public, voulut s'associer quelqu'un capable de remédier aux maux de l'Empire, & de dissiper les factions qui pourroient se former. Il jeta les yeux sur Nicéphore Brienne; mais les ennemis de ce Seigneur représentèrent à Michel qu'il ne se contenteroit pas du second rang. L'Empereur indisposé à son

(1) On croit qu'il s'appelloit Bailleul, & que sa postérité a pris le parti de la robe en France.



sujet par les discours des courtisans, lui donna seulement le gouvernement de la Bulgarie, avec ordre de forcer les Bulgares à rentrer dans le devoir. Nicéphore Brienne s'acquitta de cette commission avec tant de gloire, que la jalousie de ses ennemis en augmenta. Résolus de le perdre, ils l'accusèrent de conspirer contre l'Empereur, & engagèrent ce Prince à prendre des précautions pour se mettre à l'abri de ses entreprises. Jean de Brienne informa son frere des mauvais services qu'on lui rendoit à la Cour, & lui fit connoître qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de s'emparer du trône Impérial s'il vouloit conserver sa vie. Il n'attendit pas la réponse de Nicéphore, & le fit proclamer Empereur à Andrinople & en Thrace. Nicéphore envoya alors une partie de son armée à son frere, & lui ordonna de se rendre à Constantinople pour obliger le peuple à le reconnoître. Il espéroit que les habitants de cette ville las du gouvernement de Michel & de son Ministre, se déclareroient pour lui. On paroissoit en effet assez disposé à se soumettre au nouvel Empereur, lorsqu'un incident révolta les esprits. Les soldats de Jean de Brienne ayant mis le feu à une maison où ils trouverent de la résistance, indisposèrent le peuple, & il ne fut pas possible de le gagner. Jean de Brienne ne jugea pas à propos d'user de violence, & il alla rejoindre son frere.

D'un autre côté Nicéphore Botoniate s'étoit fait proclamer Empereur, & il s'étoit rendu maître de Nicée. Michel, dans cette extrémité, eut recours à Ursel qu'il tenoit toujours en prison. Il lui rendit la liberté à condition qu'il marcheroit contre les rebelles sous les ordres d'Alexis Comnene. Ursel accepta la commission avec joye, marcha contre les troupes de Botoniate & les battit. Il ne put néanmoins profiter de sa victoire, parce que son armée refusa de poursuivre les vaincus. Il y avoit cependant de grands mouvements dans Constantinople, que Michel seroit peut-être venu à bout de calmer s'il eût été capable de quelque fermeté. Sa foiblesse & sa timidité ne lui permettant pas de faire le moindre effort pour dissiper le Parti qui s'étoit formé pour Botoniate, il se détermina à descendre du trône. Il vouloit y faire monter Constantin Ducas son frere, mais ce Prince aimant mieux vivre en Particulier que d'accepter une place qu'il n'étoit pas sûr de conserver.

Michel dépouillé de la pourpre fut conduit le 31 de Mars 1078. dans le Monastere des Studites, où il prit l'habit monastique. Il entra ensuite dans le Clergé, & fut sacré Archevêque d'Ephefe. Il avoit épousé Marie, fille du Roi des Alains ou des Iberes, & il en avoit eu Constantin Ducas qu'il avoit voulu marier à Helene, fille de Robert Guiscard, Prince de la Pouille & de la Calabre. Alexis Comnene traita le jeune Constantin Ducas, comme s'il eût été son collegue. Les Auteurs ont parlé diversément de Michel. Pfellus, qui avoit élevé ce Prince, en fait un grand éloge, & relève surtout l'amour qu'il avoit pour les Lettres, ses grandes connoissances & ses bonnes mœurs. Les autres le représentent comme un Prince incapable d'application, foible, timide & même avare. Le surnom de *Parapinace* qui lui fut donné, venoit de ce que s'étant réservé la vente du bled, il faisoit ôter de chaque boisseau le *Pinace*, c'est-à-dire, le quart, & le faisoit vendre aussi cher que s'il eût été plein.

---

 CONSTANTINOPLE.

 NICÉPHORE  
 BOTONIAÏTE.  
 NICÉPHORE  
 BRIENNE.
 

---

1078.

Deux Princes se disputoient alors l'Empire, Nicéphore Brienne & Nicéphore Bottoniate; mais le Parti du premier étoit le plus foible. La ville de Constantinople déclara que Nicéphore Bottoniate devoit être regardé comme le seul légitime Empereur, & on l'invita à se rendre dans la capitale. Il y fut sacré le 3 d'Avril par le Patriarche Cosmas. Nicéphore Brienne déterminé à disputer l'Empire à son rival, se mit à la tête de ses troupes, & marcha vers Constantinople. Bottoniate, qui n'étoit pas encore bien affermi sur le trône, ne fut pas sans inquiétude lorsqu'il apprit l'arrivée de Brienne. Les voyes de la négociation lui paroissant un parti plus sûr que celui des armes, il offrit à Brienne le titre de César, & promit de le désigner pour son successeur. L'Historien Nicéphore de Brienne, petit-fils de celui dont il est question, assure que son ayeul accepta ces propositions, & qu'il y ajouta seulement qu'on accorderoit une amnistie à ceux qui avoient suivi son Parti, & que ce seroit à Damocrane, bourg de Thrace, qu'il seroit déclaré César, & non pas à Constantinople où il avoit beaucoup d'ennemis. Il vouloit encore exiger que l'Empereur se rendroit à Damocrane pour la cérémonie de sa promotion à la dignité de César. On représenta à Bottoniate que Brienne par cette dernière proposition faisoit assez connoître le dessein qu'il avoit de se rendre maître de sa personne. Bottoniate ajouta foi à ces discours, & dès-lors toute voye d'accommodement fut rompue. Alexis Comnène chargé de faire la guerre à Nicéphore Brienne, l'attaqua près de Calauré, mais l'armée de Bottoniate auroit été défaite, si dans le fort du combat un Corps de Turcs ne fût venu à son secours. Les choses changerent alors de face; les troupes de Brienne accablées par le nombre furent obligées de céder, & Brienne, après avoir fait des prodiges de valeur, fut fait prisonnier. Alexis Comnène l'envoya à Bottoniate qui lui fit crever les yeux.

Nicéphore Basilace, Gouverneur de Durazzo, qui s'étoit fait proclamer Empereur après s'être emparé de Thessalonique, eut le même sort que Brienne, & la révolte de Constantin Ducas, frere de Michel Parapinace, n'eut pas un succès plus heureux. Ce Prince étant tombé au pouvoir de l'Empereur, fut envoyé en exil. La défaite de tant de rebelles ne rendit cependant pas le calme à l'Empire, & les troubles semblerent se succéder les uns aux autres. Robert Guiscard, Duc de la Pouille & de la Calabre, sous prétexte de venger Michel Parapinace, au fils duquel il avoit donné en mariage Helene sa fille, cachoit, à ce qu'on prétend, le dessein de s'emparer de l'Empire d'Orient (1). Il feignit même d'ajouter foi aux discours d'un imposteur qui se disoit être Michel, & qui s'étoit rendu en Italie pour y chercher du secours contre Nicéphore Bottoniate. Plusieurs Ecrivains assurent que Robert avoit lui-même fait paroître ce phantôme d'Empereur, pour être plus autorisé à porter la guerre en Orient. Pendant que Robert faisoit ses préparatifs pour l'expédition qu'il méditoit, il y avoit de grands mouvements à la Cour de Constantinople. Borile & Germain, Esclavons d'origine, qui avoient toute la confiance de l'Empereur, ne purent souffrir le grand crédit des Comnènes, & résolurent de les perdre. Dans la crainte qu'ils ne montassent sur le trône, ils engagerent Bottoniate à désigner pour

(1) Voyez le deuxième Volume de cette Introduction. Hist. de Naples, p. 95. & suiv. son

son successeur Sinadene son parent. L'Impératrice Marie, femme de Michel Parapinace, vit avec chagrin l'élévation de Sinadene, & elle auroit souhaité que Constantin Ducas son fils eût été nommé à sa place. Elle fit part de ses peines aux deux Comnènes qui lui étoient fort attachés. Alexis eut assez de courage pour représenter à Botoniate que Constantin Ducas ayant des droits à l'Empire, il ne devoit pas l'en exclure. Cette démarche hardie fournit à Borile & à Germain une nouvelle occasion de rendre les Comnènes suspects à l'Empereur. Il fut convenu qu'on les attaqueroit dans le palais, & qu'ils auroient les yeux crevés.

Isaac & Alexis informés du complot sortirent secrètement de Constantinople, & allèrent trouver Paurien qui commandoit un Corps de troupes près de Chiori sur la frontière de Thrace. Paurien leur conseilla de prendre les armes sans différer, & leur promit son secours. On ne sçavoit encore lequel des deux on devoit choisir, lorsqu'Isaac, qui étoit l'aîné, chaussa lui-même à Alexis les brodequins de pourpre que les seuls Empereurs avoient droit de porter. Nicéphore de Melysène, informé de cette révolution, fit proposer aux Comnènes de partager l'Empire. Il demandoit les Provinces d'Asie, & cedioit celles d'Occident. Alexis lui fit réponse qu'il rejettoit sa proposition, & qu'il ne pouvoit lui accorder que le titre de César avec la ville de Thessalonique. Le nouvel Empereur se rendit cependant aux environs de Constantinople, & il auroit souhaité entrer dans la ville par capitulation, de peur que le soldat ne commît quelque désordre. Mais comme il vit qu'il n'étoit pas possible de s'en mettre en possession que par la force, il gagna un Officier qui commandoit un poste avancé, & s'introduisit dans la ville par cet endroit, le premier Avril 1081. Son armée composée de diverses Nations, se répandit aussitôt dans les différents quartiers de la ville pour la piller. Il y eut cependant peu de sang répandu, parce que les habitants ne songerent point à se défendre. Si Botoniate eût profité de ce moment où les troupes étoient dispersées, il auroit pu facilement chasser son ennemi de la ville. Ce Prince, qui commençoit à être âgé, n'étoit plus capable de fermeté, & il se contenta de faire quelques propositions d'accommodement. Il promettoit d'adopter Alexis, & de lui abandonner entièrement l'administration des affaires; il demandoit seulement qu'on lui laissât le nom d'Empereur avec les ornemens Impériaux, & qu'on ne le fit point sortir du palais. Alexis étoit porté à lui accorder ce qu'il demandoit, mais ses partisans le forcèrent à rejeter les demandes de Botoniate. Ce Prince fut obligé d'abdiquer, & de prendre l'habit monastique. Il mourut peu de temps après cette révolution. Il avoit été marié trois fois, mais on ignore s'il avoit eu des enfants.

Alexis, maître de Constantinople, arrêta aussitôt qu'il put la licence du soldat, & se fit couronner Empereur par le Patriarche Cosmas. Pour tenir la parole qu'il avoit donné à Nicéphore de Melysène son beau-frere, il le fit César; mais il arrangea les choses de façon qu'Isaac Comnene son frere eut toujours le second rang. Il créa pour cet effet en faveur d'Isaac, une nouvelle dignité sous le nom de *Sebastocrator*, qui devoit être la seconde de l'Empire. Il en institua en même temps quelques autres telles que celles de *Protopesbaste*, pour Michel Taronite qui avoit épousé Marie Comnene

ALEXIS COMNENE.

1081.



---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

sa sœur, & de *Panhyperbaste*, titre plus éminent qu'il lui donna ensuite.

Cependant l'Empire étoit dans une fâcheuse situation. Les Turcs (1) ravageoient l'Orient, & Robert Guiscard se dispoſoit à détrôner Alexis. Ce Prince étoit alors ſans troupes & ſans argent. Soliman, Prince des Turcs & maître de Nicée, faiſoit des courſes juſqu'aux portes de Conſtantinople. Alexis ne pouvant ſupporter plus long-temps la hardieſſe de ſes ennemis, raffembla le plus de troupes qu'il lui fut poſſible, ſurprit les Turcs pendant la nuit, & les tailla en pièces. Ces premiers ſuccès ranimèrent le courage des Grecs, & ils vinrent bientôt à bout de chaffer les Barbares du Bosphore, de la Bithynie, de la Thinée & des environs de Nicomédie. Le Sultan allarmé par ces pertes demanda la paix, & Alexis conſentit facilement à la lui accorder. On convint que le fleuve Dracon ou Sangare ſerviroit de bornes aux deux Empires, & que les Turcs n'entreroient plus en Bithynie.

Les affaires d'Occident cauſoient à Alexis de ſérieuſes inquiétudes. Il chercha à mettre dans ſon parti différens Souverains de l'Europe, pour les engager à faire quelque diverſion en ſa faveur. Il ne reçut cependant de ſecours réels que de la part des Vénitiens, qui armerent une flotte conſidérable. Il obtint auſſi un Corps de troupes Turques que le Sultan lui envoya. Alexis ſe trouvant à la tête d'une armée de ſoixante & dix mille hommes, marcha au ſecours de Durazzo, que Robert Guiscard preſſoit vivement. Si l'Empereur eût voulu temporifer, il ſeroit venu à bout de détruire l'armée de ſon ennemi. Elle commençoit à manquer de vivres, & la flotte de Robert diſperſée par celle des Vénitiens, ne pouvoit plus tenir la mer. Les vieux Officiers conſeilloient à Alexis de ne point haſarder le combat, mais ce Prince craignant qu'on ne l'accuſât de lâcheté, ſe laiſſa entraîner par l'avis des jeunes gens, & préſenta la bataille. Les ennemis, qui la deſiroient avec ardeur pour ſortir de l'embarras où ils étoient, ſe battirent en héros, & remportèrent une victoire complète. La priſe de Durazzo fut la ſuite de ce grand avantage.

Alexis manquant d'argent pour ſoutenir la guerre, enleva les vafes d'or des Eglifes, & promit de les rendre à la paix. L'Evêque de Chalcédoine témoigna en cette occaſion un zèle indiſcret qui approchoit de la rébellion; mais il fut puni par l'exil & la dépoſition. Cependant différentes circonſtances rappellerent Robert Guiscard en Italie, & il fut obligé de confier le ſoin de la guerre à Boëmond ſon fils. Ce jeune Prince battu deux fois les Impériaux, ſe rendit maître d'Achride, & mit le ſiège devant Lariffe. Cette place, qui s'étoit défendue pendant ſix mois, étoit réduite aux dernières extrémités, lorſque l'Empereur entreprit de la ſecourir. Il uſa de ſtratagème, & dreſſa une embuſcade dans laquelle les ennemis donnerent. Pendant qu'ils pourſuivoient les Impériaux qui avoient pris la fuite à deſſein, l'Empereur ſe rendit maître de leur camp, & fondit ſur eux à l'improviſte. Ce ſuccès obligea Boëmond de lever le ſiège, & la déſertion s'étant miſe dans ſes troupes, parce qu'elles n'étoient pas payées, il fut contraint de retourner en Italie.

Robert raffembla promptement une nouvelle armée, & l'envoya ſous la

---

1084.

(1) Il ſ'agit ici des Seljoucides d'Iconium. Je parlerai de ces Turcs dans un des articles ſuivants.

conduite de ses fils Guy & Roger. Les Normans ouvrirent la campagne par la prise d'Aulone & de Butrote. L'Empereur eut encore recours aux Vénitiens, qui équipèrent une nombreuse flotte, avec laquelle ils battirent deux fois celle de Robert. Trop enflés de leurs succès, ils renvoyèrent une partie de leurs vaisseaux, mais ils eurent bientôt lieu de se repentir d'avoir trop méprisé leurs ennemis. Robert Guiscard, qui avoit joint son armée, ne fut pas plutôt informé de la faute que les Vénitiens avoient faite, qu'il hâta une troisième bataille. Elle lui fut favorable, & il remporta sur eux un avantage des plus considérables. Le Duc de la Pouille se déshonora par la manière inhumaine avec laquelle il traita les prisonniers, auxquels il fit crever les yeux, couper le nez, les pieds ou les mains. La République de Venise ne tarda pas à remettre en mer une nouvelle flotte. Elle attaqua celle du Duc de la Pouille, & la ruina entièrement. L'Empereur, pour reconnoître les services que cette République lui avoit rendus, donna au Doge le titre de Protosébastos, avec une pension considérable, & déclara que tous les Vénitiens pourroient commercer dans toute l'étendue de l'Empire sans payer aucun droit de douane. Robert, qui ne se laissoit point accabler par les revers, étoit occupé des moyens de se venger, lorsqu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le mit au tombeau. Les Normans se retirèrent alors en Italie, & l'Empereur reentra en possession de Durazzo.

1085.

L'Empereur délivré d'une guerre si dangereuse, retomba bientôt dans de nouveaux embarras. Le Gouverneur d'Antioche se révolta, & cette ville tomba au pouvoir des Turcs. Les Tartares d'un autre côté faisoient des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Tzacas, Turc de nation, avoit armé une flotte, & s'étoit rendu maître de Clazomene, de Phocée, de la plus grande partie de l'île de Mytilene & de Chio. Ce corsaire, après avoir battu l'armée navale de l'Empire, avoit pris le titre de Roi, & avoit déclaré Smirne la capitale de ses nouveaux Etats. Alexis, pour se délivrer d'un ennemi aussi incommode, persuada au Sultan d'Iconium que la puissance de Tzacas étoit autant à craindre pour lui que pour l'Empire. Le Sultan frappé de ces représentations, invita Tzacas à se rendre à sa Cour, & l'ayant enivré, il le tua de sa propre main. La mort de ce pirate procura pour quelque temps la tranquillité aux côtes de l'Asie & de la Grece.

L'Empire se vit bientôt attaqué de toutes parts, en Asie par les Musulmans, & en Europe par les Tartares & les Comanes. Alexis hors d'état de faire tête à tant d'ennemis, implora le secours des Princes d'Occident, & exagéra la triste situation où il se trouvoit réduit. Les Ambassadeurs qu'il envoya à Urbain II. assistèrent au Concile de Plaisance, qui se tint le premier jour de Mars 1095. Ils inviterent le Pape & les Peres du Concile à donner à l'Empereur de puissants secours contre les Barbares, qui menaçoient Constantinople. Le Pape appuya la demande des Ministres d'Alexis, & on promit de lui fournir les moyens de se délivrer de ses ennemis. On songeoit alors à passer en Asie pour chasser les Musulmans de la Terre sainte, & la première Croisade avoit déjà été publiée (1). Le Pape profita de la circonstance où l'Empereur se trouvoit pour lui demander le passage sur ses terres.

(1) Je donnerai dans un des articles suivans l'histoire des Croisades.

---

 CONSTANTINOPLE.

Alexis ne put apprendre sans fiémir que trois cens mille hommes aussi braves que mal disciplinés, se disposoient à entrer dans ses Etats. Il redoutoit surtout l'arrivée de Boëmond qui étoit du nombre des Croisés, & il apprehendoit que ce Prince ne profitât de cette occasion pour s'emparer du trône de Constantinople. Alexis, pour ne point donner de sujets de se plaindre de lui, ordonna qu'on fourniroit des vivres aux Croisés pour leur argent; mais ceux-ci se croyant en pays ennemis, commirent toutes sortes de désordres. L'Empereur indigné d'une telle conduite, employa divers moyens pour s'en débarrasser. Il eut quelques démêlés avec Godefroi de Bouillon, mais il se fit entre eux un accommodement, & l'Empereur adopta ce Seigneur par les armes suivant l'usage. Je parlerai ailleurs de toutes ces choses. Boëmond se seroit rendu maître de l'Empire d'Occident, si Godefroi de Bouillon ne l'eût détourné de ce dessein. Le Prince Norman se reconcilia ensuite sincèrement avec l'Empereur auquel il fit hommage, ainsi que les autres Princes Croisés, à la réserve du Comte de Toulouse. Il y eut un traité entre Alexis & les Croisés. Ces derniers promirent de remettre à l'Empereur toutes les places de l'Empire qu'ils enlèveroient aux Mahometans, ou de les tenir de lui en qualité de vassaux, comme ayant été démembrées de l'Empire. Alexis de son côté promit de joindre ses forces à celles des Croisés, & de leur fournir des vivres jusqu'à ce qu'ils eussent conquis Jérusalem. Ce traité fut violé de part & d'autre, & occasionna de grands différends entre l'Empereur & les Croisés, qui refuserent de remettre entre les mains de ce Prince les villes qu'ils avoient prises. Alexis de son côté ne voulut point seconder les efforts des Croisés, ni leur fournir des vivres. Il employa ses troupes à faire des conquêtes à son avantage, & enleva même aux Croisés Laodicée dont ils s'étoient emparés.

Boëmond en fut tellement irrité qu'il prit la résolution de faire la guerre à l'Empereur. Il publia qu'Alexis étoit d'intelligence avec les Turcs, & qu'il leur donnoit des avis contraires aux intérêts des Chrétiens. L'Empereur écrivit à plusieurs Souverains de l'Europe pour répondre aux accusations de Boëmond, & fit valoir les soins qu'il s'étoit donnés pour retirer trois cents François des mains du Sultan de Babylone. Boëmond ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour l'expédition qu'il méditoit, aborda sur les terres de l'Empire avec une armée considérable. Il commença les hostilités par le siège de Durazzo, & pour ôter à ses troupes toute espérance de se sauver, il fit brûler ses vaisseaux. Cette conduite lui devint bientôt funeste; car ne pouvant d'un côté recevoir des munitions de bouche par mer, & son armée se trouvant de l'autre comme assiégée par celle de l'Empereur qui étoit venu au secours de la place, il ne tarda pas à se voir dans une fâcheuse situation. Il croyoit d'ailleurs que ses principaux Officiers étoient d'intelligence avec Alexis, & cette idée étoit la suite d'un stratagème de l'Empereur. Ce Prince, qui redoutoit la valeur des Normans, n'avoit osé risquer une bataille, & il avoit pris le parti de brouiller Boëmond avec ses principaux Officiers généraux. Il eut soin que le Prince d'Italie fit arrêter un courrier qu'il envoyoit à ces Officiers pour leur remettre des lettres, dans lesquelles il les remercioit des bons avis qu'ils lui donnoient. L'Empereur les aflueroit en même temps de sa reconnaissance, & leur promettoit sa protection.



Boëmond, au lieu d'examiner cette affaire, se contenta de faire observer la conduite de ces Officiers. Enfin pour comble d'infortune les maladies contagieuses, suite de la famine, lui enleverent une grande partie de ses troupes.

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

Boëmond réduit à cette extrémité, demanda à entrer en accommodement. L'Empereur lui fit sçavoir qu'il pouvoit se rendre auprès de lui sans aucun danger, & il l'assura que de quelque maniere que les choses tournassent, il seroit toujours libre de se retirer lorsqu'il le jugeroit à propos. Boëmond, après avoir reçu des orages, alla trouver Alexis, qui exigea de lui pour premières conditions de paix, qu'il se regardât comme vassal de l'Empereur, & qu'il lui fit remettre la ville d'Antioche. Boëmond ne pouvoit se résoudre à une telle soumission, mais il se laissa enfin gagner par Nicéphore Brienne mari de la célèbre Anne Comnene, fille de l'Empereur. » Par le traité de paix qui fut conclu entre Alexis & Boëmond, ce dernier s'engagea à être » homme-lige de l'Empereur & de Jean son fils ; à faire la guerre à leurs » ennemis, Chrétiens ou Musulmans ; à servir en personne, s'il n'étoit pas » engagé dans une guerre contre les Turcs, ou s'il n'étoit pas malade ; & » dans ces deux cas, il promettoit de lui envoyer un Corps de ses meilleurs troupes ; à faire jurer fidélité à l'Empereur par ses propres vassaux, de sorte qu'ils seroient dispensés du serment de fidélité qu'ils lui » avoient fait, si lui-même manquoit à ses sermens ; à ne retenir aucune des anciennes Provinces de l'Empire, excepté celles qui lui seroient » cédées par l'Empereur ; à regarder les acquisitions ou conquêtes qu'il » feroit des pays qui n'auroient jamais été soumis à l'Empire, comme des » donations de l'Empereur ; à faire la guerre même à Tancrede son neveu, » s'il refusoit de rendre les villes qu'il avoit usurpées sur l'Empire ; à ne » recevoir les Barbares qui se soumettroient à lui qu'au nom de l'Empire ; » à ne prendre possession de leur pays qu'en cette qualité. « Les villes qu'Alexis accordoit à Boëmond par ce traité étoient Antioche, Larisse, presque toutes celles de la Syrie, à l'exception de Tarse, d'Adane, de Mopsueste & de Laodicée, en échange desquelles l'Empereur lui cedioit des pays aux environs de l'Euphrate & d'Alep. Quelques-unes de ces villes devoient rentrer dans le domaine de l'Empire après la mort de Boëmond, mais le Duché d'Antioche devoit retourner de droit au successeur de Boëmond, après qu'il auroit fait serment de fidélité. L'Empereur s'engagea à donner par an deux cents livres d'or à Boëmond, qui jura d'exécuter tous les articles par la passion du Sauveur, par la croix, par l'Evangile, par la couronne d'épines, par les cloux & par la lance de la passion. Cette paix fut signée au mois de Septembre. Aussitôt qu'elle fut conclue, l'Empereur donna à Boëmond la dignité de Sébaste. Le Prince Norman, après être resté quelque temps à la Cour d'Alexis, retourna en Italie, où il finit bientôt ses jours.

1108.

L'Empereur eut alors de grandes discussions avec Tancrede son neveu. Alexis prétendoit qu'Antioche devoit lui revenir de droit ; mais Tancrede, tuteur de Boëmond II. soutenoit que cette ville appartenoit à ce Prince en qualité d'héritier de son pere, & il déclara que son intention étoit de garder Antioche. L'Empereur irrité de cette résolution assembla un grand Conseil avant que de prendre aucun parti. On y décida qu'on ne feroit point la guerre à Tancrede sans en prévenir Baudoin, Roi de Jérusalem, & les autres Princes

## 238 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

CONSTANTI-  
NOPL.

& Seigneurs Européens établis en Asie; qu'on leur feroit voir la justice des droits de l'Empire, & qu'on leur proposeroit de faire alliance avec eux. En conséquence de cet avis l'Empereur envoya ses Ministres au Roi de Jérusalem & au Comte de Tripoli, avec de grosses sommes d'argent; mais cette démarche n'eut aucun succès, & Antioche resta toujours à Boëmond II.

Le regne d'Alexis, qui avoit toujours été troublé, ne fut pas plus tranquille sur la fin. La vie de ce Prince fut continuellement exposée à la scélératesse de quelques mécontents, & l'impunité de leur crime encouragea ceux qui ne peuvent être retenus que par la crainte des supplices.

1116.

La dernière guerre qu'Alexis eut à soutenir fut contre Saisan, Sultan d'Iconium. Il remporta de si grands avantages contre les Turcs, qu'ils furent obligés de demander la paix. Alexis mourut deux ans après d'une maladie de langueur. Cet événement arriva le 15 Août 1118. qui étoit la soixante & dixième année de l'âge de ce Prince, & la trente-huitième de son regne. Alexis fut marié deux fois. Il épousa en premières noces la fille d'Argyre, de la même maison que l'Empereur Romain Argyre. Après la mort de cette Princesse, dont il n'eut point d'enfants, il épousa Irene Ducas, petite nièce de l'Empereur Constantin Ducas. Elle fut mere de trois Princes & de quatre Princeses. Ses fils furent Jean Comnene qui succéda à son pere, Andronic Comnene tué dans une bataille contre les Turcs, & Isaac Comnene, dont les Empereurs de Trébisonde ont tiré leur origine. Les Princeses étoient Anne, Marie, Eudocie & Théodora. Anne épousa Nicéphore Brienne, & ils sont tous deux connus par leurs ouvrages.

JEAN COM-  
NENE.

1118.

Alexis n'étoit pas encore expiré qu'il y eut des troubles dans le palais, au sujet de sa succession. Jean Comnene son fils aîné s'étant aperçu que l'Impératrice sa mere avoit dessein d'élever sur le trône Impérial Anne sa sœur & Nicéphore Brienne, mari de cette Princesse, se hâta de prévenir les mauvaises intentions de l'Impératrice. Sous prétexte d'embrasser son pere mourant, il lui ôta son anneau qui lui servoit de cachet. Aussitôt qu'il en fut possesseur, il voulut entrer dans le grand palais, mais les Gardes s'y opposerent de tout leur pouvoir, quoique le Prince leur montrât l'anneau de l'Empereur, & leur déclarât que ce Prince étoit mort. Irrité de cette opposition, il fit enfoncer les portes du palais; dès qu'il en fut maître, il se fit proclamer Empereur. L'Impératrice à cette nouvelle voulut engager Nicéphore Brienne à se revêtir de la pourpre, mais il n'osa se prêter aux intentions de cette Princesse. Indignée de ne pouvoir mettre la couronne sur la tête de sa fille, elle entra comme une furieuse dans l'appartement d'Alexis qui respiroit encore, & lui demanda la punition de son fils qui s'étoit déjà fait reconnoître Empereur. Alexis, qui n'approuvoit pas la haine de sa femme pour son fils, ne fit d'abord aucune réponse; mais importuné par les instances de l'Impératrice, il la regarda d'un œil sévère, & lui fit des reproches de ce qu'elle venoit le troubler dans un temps où il devoit être occupé de choses plus sérieuses. L'Impératrice jugeant par cette réponse qu'il approuvoit la conduite de son fils, ne garda plus aucune mesure, & lui dit des paroles les plus outrageantes.

Jean Comnene, surnommé Calo-Jean à cause de sa beauté, avoit été associé à l'Empire dès l'an 1092. Malgré cette prérogative, il fut obligé

d'employer toutes sortes des moyens pour rendre inutiles les intrigues de sa mere. Cette Princesse environ un an après la mort de son mari, forma encore une conjuration pour mettre Nicéphore Brienne sur le trône. Le complot auroit été exécuté sans l'irrésolution de Nicéphore.

Cependant les Turcs d'Iconium violant le traité qu'ils avoient fait avec Alexis, firent des courses dans la Phrygie, ravagerent les environs du fleuve Méandre, & s'emparèrent de la ville de Laodicée. L'Empereur, informé de ces irruptions, marcha contre les Barbares, & les fit bientôt repentir de leur mauvaise foi. Il les battit, reprit Laodicée, & plusieurs autres villes de la Pamphilie. Vainqueur des Turcs, il alla à la rencontre des Patzinaces, qui, après avoir traversé le Danube, avoient formé le dessein de s'établir sur les terres de l'Empire. L'Empereur les tailla en pieces, & fit prisonniers tous ceux qui s'étoient échappés du combat. En mémoire d'une victoire si célèbre, il institua une fête qui fut appelée la fête des Patzinaces. Jean n'eut pas de moindres avantages contre les Triballes, appellés Serviens dès ce temps-là, & les Hongrois qui avoient déclaré la guerre à l'Empire. Les grands avantages qu'il remporta sur eux, les forcèrent à demander la paix, qui ne fut accordée qu'à des conditions avantageuses à l'Empire.

Aussitôt que l'Empereur eut, par la valeur de ses exploits, rendu le calme aux Provinces de l'Empire, il passa en Orient pour arrêter les progrès des Sarrazins. Il reprit sur eux Castamone; mais à peine fut-il de retour à Constantinople qu'il perdit cette place. Il s'en rendit maître de nouveau, & elle passa encore au pouvoir des Mahométans, qui profitoient de l'absence de l'Empereur pour lui enlever les conquêtes qu'il avoit faites sur eux. La possession d'Antioche étoit cependant ce qui occupoit le plus Jean Comnene. Les principaux de cette ville qui redoutoient l'Empereur, lui en offrirent la principauté pour le Prince Manuel, le dernier de ses fils, à condition qu'il épouserait Constance, fille & héritière de Boëmond II. mort en 1130. L'Empereur rejetta toute proposition, & alla quelque temps après mettre le siège devant Antioche. Raimond, fils de Guillaume IX. Duc d'Aquitaine, s'étoit cependant marié avec Constance, que Jean Comnene avoit refusée pour sa bru. Ce Prince, devenu maître d'Antioche par ce mariage, promit de reconnoître l'Empereur en qualité de Seigneur Suzerain d'Antioche, pourvu que ce Monarque lui en laissât la souveraineté. Jean Comnene persuadé que la nécessité obligeoit Raimond à proposer cet accommodement, ne voulut rien écouter, & continua le siège. Le Prince d'Antioche prit alors une ferme résolution de périr plutôt que de céder la souveraineté de cette ville. On représenta à l'Empereur qu'il avoit eu tort de ne se point rendre aux propositions de Raimond. Jean Comnene profita de l'avis de son Conseil, & la paix fut conclue aux conditions que Raimond feroit hommage-lige à l'Empereur; que ce Prince entreroit dans Antioche toutes les fois qu'il jugeroit à propos; qu'il y auroit toujours un Vicaire ou un Préfet pour veiller aux intérêts de l'Empereur; que ce Prince porteroit le titre de Duc d'Antioche, & que cette ville seroit restituée à l'Empire, aussitôt que Jean Comnene auroit cédé à Raimond Alep, Césarée & Emese. Après la signature de ce traité, Raimond fit hommage à l'Empereur, reçut l'investiture des trois villes nommées ci-dessus, & Jean Comnene promit de les lui remettre l'année suivante.



CONSTANTINOPLE.

Malgré ce traité Jean Comnene cherchoit à se rendre maître d'Antioche, mais les habitants de cette ville lui firent connoître qu'ils ne vouloient point changer de Souverain, & ils obligèrent même l'Empereur à ne rester que peu de jours dans la ville. Ce Prince irrité de la résolution des habitants d'Antioche, fit piller les faubourgs de cette ville, & couper tous les arbres fruitiers qui étoient aux environs. Il passa cet hyver en Cilicie, & y mourut de la blessure d'une fleche empoisonnée qui étoit tombée de son carquois sur sa main. Lorsqu'il sentit que sa fin approchoit, il déclara aux principaux Officiers de son armée qu'ils devoient regarder comme leur Empereur, Manuel le second de ses fils qui étoit plus capable d'occuper le trône qu'Isaac son fils aîné. Il lui ceignit le diadème, & le fit revêtir en sa présence de la robe de pourpre. Tout le monde applaudit à ce choix & Manuel fut proclamé Empereur. Jean Comnene expira peu de temps après cette cérémonie, le 8 d'Avril 1143 dans la vingt-cinquième année de son regne. Les Auteurs Grecs & Latins font un grand éloge de ce Prince. Il ne laissa que deux fils, Isaac & Manuel : Alexis & Andronic étoient morts avant lui.

MANUEL COMNENE.

1143.

Manuel craignant que son frere Isaac qui étoit resté à Constantinople, ne songeât à s'emparer du trône, envoya deux Officiers pour faire arrêter ce Prince & engager le peuple à approuver le choix du dernier Empereur. Il se rendit ensuite en grande diligence dans la capitale où tout le monde étoit disposé à le recevoir. Aussitôt qu'il eut été proclamé Empereur, il rendit la liberté à son frere, qui parut se reconcilier sincèrement avec lui. Manuel se croyant solidement affermi sur le trône, voulut se venger de Raimond qui l'avoit forcé de s'éloigner du territoire d'Antioche. Il arma contre ce Prince par terre & par mer, & cette expédition eut un succès si prompt que Raimond fut obligé d'entrer en accommodement. Manuel lui accorda la paix à condition qu'il lui feroit hommage-lige sur le tombeau de l'Empereur Jean Comnene.

Manuel ne s'étoit hâté de terminer cette querelle que parce qu'il redoutoit l'arrivée des Latins (1) qui s'étoient Croisés de nouveau pour l'Orient. Il n'ignoroit pas les désordres qu'ils avoient commis dans l'Empire, & il prévoyoit que cette multitude de gens indisciplinés feroit les mêmes ravages dans ses Etats. Il crut donc qu'il étoit de son intérêt de se tenir armé pour faire respecter l'Empire. L'Empereur Conrad III, & Louis VII. Roi de France conduisoient cette seconde croisade. Manuel après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour se mettre à l'abri de quel'entreprise, donna ordre que les Croisés trouvassent des vivres par-tout où ils passeroient. Tout fut assez tranquille jusqu'à l'arrivée des Allemands à Philippopoli, & alors il y eut quelques petits combats entre les Grecs & les Allemands, parce que ces derniers s'étoient écartés pour piller. Le calme fut bientôt rétabli, mais il ne fut pas de longue durée, par la faute des Croisés, si on doit ajoûter foi aux Historiens de l'Empire. La violence avec laquelle les Allemands exigeoient des vivres, & la maniere dont ils traitoient ceux qui leur en apportoient, furent cause qu'on refusa de leur en fournir,

(1) C'est ainsi qu'on nomma en général tous les Croisés, parce que les premiers qui prirent la croix étoient Italiens : on les nommoit aussi les Francs,

Les habitants des villes fermerent leurs portes, & ce n'étoit que par le moyen des panniens qu'on glissoit avec une corde le long des murailles, qu'on dé-livroit des provisions aux Croisés. Ces derniers étoient obligés de donner d'abord leur argent, & souvent on leur fournissoit de mauvaises marchandises. On ne peut dissimuler que les Empereurs de Constantinople n'aient fait beaucoup de maux aux Croisés, mais on sent en même temps qu'il étoit de la politique d'un Prince d'éloigner de ses Etats de si nombreuses armées, & de dégouter les Princes Chrétiens d'aller si loin chercher un ennemi qui ne songeoit nullement à eux. Louis VII. eut aussi quelques difficultés avec l'Empereur, mais ils se réconcilièrent dans une entrevue qu'ils eurent ensemble à Constantinople. Manuel qui souhaitoit avec ardeur être débarrassé des François, publia une fausse nouvelle qui précipita leur départ. Il fit courir le bruit que les Allemans avoient battu les Turcs & qu'ils étoient maîtres d'Iconium. Chacun voulut avoir part aux dépouilles des Turcs & le Roi fut obligé de se rendre à l'empressement de ses troupes. Le Conseil de ce Monarque étoit d'avis qu'il s'emparât de Constantinople, mais il refusa de porter les armes contre des Chrétiens. Manuel informé que les François se dispoisoient à partir leur fournit le plus grand nombre de vaisseaux qu'il fut possible pour qu'ils passassent le détroit. Lorsqu'ils furent en Asie, ils manquèrent bientôt de vivres, & il fallut avoir recours à l'Empereur. Ce Prince exigea auparavant que les Seigneurs Croisés lui fissent hommage. On ne put se dispenser de le satisfaire sur cet article, afin de sortir de l'embarras où l'on se trouvoit. Cette croisade fut malheureuse pour les François & les Allemans.

Cependant l'Empereur étoit en guerre avec Roger Roi de Sicile. Manuel qui avoit désiré contracter une alliance intime avec ce Prince, étoit résolu de donner une de ses filles au fils du Roi de Sicile. Le Plénipotentiaire de l'Empereur, au rapport de Cinnamus auteur contemporain, consentit qu'on insérât dans le traité qu'à l'avenir l'Empereur & le Roi de Sicile seroient traités avec les mêmes distinctions. Manuel désapprouva son Ministre, & la guerre fut allumée entre l'Empire & la Sicile. George le plus grand homme de mer de son siècle, & Amiral de Roger, s'empara de Corfou, de Corinthe, de Thebes & d'Athenes, & transporta en Sicile les ouvriers en foye qu'il trouva dans ces Places. L'Empereur reprit Corfou, & donna ordre à ses troupes de faire une descente dans la Sicile, mais une violente tempête s'opposa à l'exécution de ce dessein.

Roger étant mort en 1154. Guillaume son fils demanda à entrer en accommodement avec l'Empereur. Manuel refusa d'écouter aucune proposition, & déclara qu'il ne mettroit bas les armes que lorsqu'il seroit maître de la Sicile. Son armée remporta d'abord de grands avantages, mais elle fut enfin battue, & cette défaite occasionna la paix si l'on en croit quelques Historiens. Ducas qui commandoit l'armée Impériale avoit fait entendre au Roi de Sicile que l'Empereur abandonneroit volontiers ses prétentions sur l'Italie, pour obtenir la paix. Cinnamus prétend que Manuel désavoua Ducas, & qu'il écrivit à Guillaume pour lui faire sçavoir qu'il étoit dans l'intention de continuer la guerre jusqu'à ce qu'il eût réduit la Sicile sous sa puissance. Cette lettre effraya tellement Guillaume qu'il fit les premières

démarches pour la paix. On convint d'une trêve de trente ans, & Cinnamus assure qu'une des conditions de ce traité fut que Guillaume donneroit un corps de troupes à l'Empereur toutes les fois qu'il auroit guerre en Occident. Les Histoïriens Latins prétendent que ce fut Manuel qui demanda le premier la paix. Cependant l'Empereur se vengeoit des Dalmates qui avoient fait des courses sur les terres de l'Empire, & des Hongrois qui avoient donné du secours aux premiers. La rapidité de ses succès força les uns & les autres à recourir à sa clemence. Content d'avoir humilié ses ennemis, il leur accorda la paix.

Manuel n'eut pas de moindres avantages dans les autres guerres qu'il fut obligé d'entreprendre. Il se vit contraint de marcher contre Renaud de Châtillon, maître de la Principauté d'Antioche depuis la mort de Raimond, qui avoit commis des actes d'hostilité contre l'Empire. Manuel étant entré en Asie, défit une armée de Sarrafins qu'il rencontra dans la Phrygie, soumit la Cilicie que Toros Prince d'Arménie avoit fait révolter, & s'approcha ensuite d'Antioche. Renaud se trouva alors dans la nécessité de s'humilier devant un Prince qu'il avoit mal-à-propos offensé. Il se rendit au camp de l'Empereur la tête découverte, les bras & les pieds nus, la corde au col, & une épée à la main. Il étoit accompagné de plusieurs Moines, qui avoient aussi la tête & les pieds nus. Ils se prosternèrent tous aux pieds de l'Empereur qui étoit assis sur son trône. Manuel se laissa toucher & consentit à la conclusion d'un traité. Il y fut dit, entre autres articles, que Renaud seroit engagé à fournir des troupes à l'Empire toutes les fois qu'il en seroit requis, & qu'à l'avenir le Patriarche d'Antioche seroit toujours choisi dans le Clergé de Constantinople. Ces deux articles firent beaucoup de peine aux habitants d'Antioche. L'Empereur après la conclusion du traité fit une entrée solennelle dans cette ville, & pendant huit jours qu'il y resta, la justice fut rendue en son nom.

Il sortit d'Antioche pour aller attaquer Noradin Sultan d'Alep, mais ce Prince redoutant la valeur de l'Empereur, se hâta de demander la paix. Manuel y consentit aux conditions que Noradin rendroit la liberté à Bertrand fils naturel du Comte de S. Gilles, à Bernard du Tremblai Grand-Maître du Temple, & à près de six mille prisonniers tant François qu'Allemands, & qu'il accompagneroit l'Empereur dans les guerres qu'il auroit en Asie. Manuel retourna triomphant dans sa capitale. Il accorda encore quelque temps après la paix à Masut Sultan d'Iconium, qui la lui avoit fait demander humblement.

La valeur de Manuel, & les succès qui avoient couronné ses entreprises n'empêcherent pas Etienne II. Roi de Hongrie de déclarer la guerre à l'Empire. Il avoit commencé les hostilités par la prise de Sirmic & de Zeugmine. Manuel fâché d'avoir perdu cette dernière place, alla en personne mettre le siège devant Zeugmine & l'emporta d'assaut. Etienne effrayé de ce succès offrit la Dalmatie pour obtenir la paix. Cette Province avoit alors cinquante-sept villes. Etienne ne put se tenir long-temps tranquille, & il recommença bientôt la guerre ; mais il fut encore battu & obligé de se soumettre à la loi du vainqueur. Manuel étoit en même temps occupé à réprimer les entreprises d'Etienne Nééman prince de Servie, qui avoit formé



le projet de s'emparer de la Croatie. Nééman effrayé de l'approche des troupes Impériales s'étoit d'abord retiré dans les endroits les plus inacessibles du pays, mais il vint ensuite se soumettre à l'Empereur.

Les dernières expéditions de ce Prince ne furent pas si heureuses, & la fortune sembla de lui être favorable. Manuel animé par ses premiers succès entreprit de conquérir l'Egypte, avec Amauri Roi de Jérusalem. Ces deux Princes devoient partager entr'eux ce pays, lorsqu'ils s'en seroient rendus maîtres. Un si beau projet ne put avoir son exécution par la faute d'Amauri qui ne remplit point ses engagements, si l'on en croit les Historiens Grecs. Les Latins au contraire acculent Manuel d'avoir laissé manquer d'argent à l'armée combinée. L'Empereur ne termina pas plus heureusement la guerre qu'il fit au Sultan d'Iconium. Ils étoient convenus par un traité fait à Constantinople que le Sultan rendroit à l'Empire toutes les villes dont il s'empareroit. Gangres & Ancyre étoient tombées depuis ce temps au pouvoir du Sultan, & il les avoit gardées. Manuel déterminé à se venger de cette infraction au traité, se mit à la tête de ses troupes, & marcha contre le Sultan. Celui-ci qui n'étoit pas en état de résister, envoya à l'Empereur des Députés pour l'assurer qu'il observeroit dans la suite ce qui étoit convenu entr'eux. Se repentant presque aussitôt de cette démarche, il prit les armes, & se prépara à soutenir la guerre. Manuel irrité de cette conduite prit la résolution d'aller mettre le siège devant Iconium. Le Sultan pour se délivrer du péril qui le menaçoit, offrit alors de se soumettre à toutes les conditions qu'on voudroit lui imposer. Manuel fut inflexible, & s'avança vers Iconium. Il étoit si assuré de la foiblesse de son ennemi qu'il marcha sans aucune précaution. Cette imprudence fut cause de la perte de son armée, & pensa lui coûter la liberté. Le Sultan instruit de la trop grande confiance des Impériaux, les attaqua à l'improviste & les railla en pièces. Après cet avantage il proposa lui-même la paix & elle fut acceptée aux conditions que l'Empereur détruiroit les Forts de Dorilée & de Sublée qu'il venoit de faire réparer. Manuel fit effectivement abattre Sublée, mais il refusa de faire raser Dorilée. Ce manque de foi ralluma la guerre qui fut cependant enfin terminée à l'avantage de l'Empire.

La santé de Manuel se trouva altérée par tant de fatigues & ce Prince mourut d'une maladie de langueur au mois de Septembre 1180 dans la trente-huitième année de son regne. Les Astrologues lui avoient promis qu'il relèveroit de cette maladie, qu'il vivroit encore quatorze ans; & qu'il seroit de grandes conquêtes. Lorsqu'il vit que le fatal moment approchoit, il déclara par écrit qu'il reconnoissoit la fausseté de l'Astrologie judiciaire, & que ceux qui la professent ne sont que des Charlatans qui abusent des esprits foibles. Guillaume de Tyr fait le plus grand éloge de ce Prince. On lui reproche d'avoir commis une grande faute contre la bonne politique, ce fut d'abolir la marine destinée pour le secours des Isles, parce qu'elle coutoit trop à entretenir. Les Corsaires n'étant plus retenus par la crainte de la flotte, se rendirent maîtres de la mer, & ravagerent impunément les côtes.

Manuel avoit été marié deux fois. Il avoit épousé en premières nœces Berthe fille de Berenger Prince de Sultzbac. Les Grecs changerent son nom.

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

en celui d'Irene. Elle fut mere de deux filles. La cadette mourut à l'âge de quatre ans. L'aînée nommée Marie fut promise à Béla Roi de Hongrie. Ce mariage n'eut pas lieu , & la Princesse épousa au mois de Février 1180 Reiner second fils de Guillaume le vieux Marquis de Montferrat. Berthe étant morte en 1158. Manuel se maria en 1161 avec Marie fille aînée de Raimond Prince d'Antioche. Il en eut un fils nommé Alexis qui lui succéda. Il laissa encore un fils naturel qui fut aussi appelé Alexis. Manuel avoit voulu faire effacer du Catéchisme des Grecs l'Anathème contre le Dieu de Mahomet. Il prit cette affaire fort à cœur , & écrivit même sur ce sujet. Enfin les Prélats convinrent avec peine qu'on mettroit seulement : Anathème à Mahomet , à sa doctrine & à sa secte.

ALEXIS COM-  
NENE.

1180.

Alexis Comnene avoit environ douze ans lorsqu'il succéda à son pere. Il avoit été couronné dès l'âge de deux ans. Manuel en mourant avoit nommé Théodose Patriarche de Constantinople pour être tuteur de son fils & gouverner l'Etat pendant sa minorité. L'Impératrice mere enleva bientôt toute l'autorité au Patriarche , & en confia une partie à Alexis Comnene Grand-Maître de la Garde-Robe & Protosébastes. Il étoit neveu de l'Empereur Manuel , & fils d'Andronic Comnene, mort avant Jean Comnene son pere.

La liaison intime qu'on remarquoit entre l'Impératrice & le Protosébastes , occasionna des discours qui n'étoient pas avantageux à la Princesse : on disoit même hautement que le Protosébastes vouloit profiter de la foiblesse que l'Impératrice avoit pour lui, afin de s'élever jusqu'au trône. Ce Prince s'étoit rendu odieux par l'abus qu'il faisoit de son crédit , & par le despotisme qu'il sembloit affecter. Il vouloit être seul dispensateur des grâces , même à l'exclusion de l'Empereur & de la Régente. Il osa publier un Edit portant que ce qui seroit signé par l'Empereur n'auroit aucune force , à moins qu'il n'eût approuvé la signature de ce Prince.

Une telle conduite faisoit murmurer tout le monde , mais on n'osoit rien entreprendre contre ce Ministre. Marie, sœur de l'Empereur, ne put longtemps supporter une telle tyrannie. Elle se liguait avec les principaux Seigneurs , & on convint de faire assassiner le Protosébastes le dernier jour de la première semaine de Carême de l'an 1182. lorsqu'il iroit avec l'Empereur célébrer la fête de S. Théodore martyr. Le Protosébastes en fut averti , & fit arrêter ceux qu'on avoit chargés de lui donner la mort. Marie se sauva dans la grande Eglise , & le peuple s'assembla pour la défendre. Le Protosébastes étoit résolu de la faire enlever, lorsque le Patriarche ménagea un accommodement entre les deux Partis.

Andronic Comnene, cousin germain de l'Empereur Manuel , & fils d'Isaac Comnene , troisième fils de l'Empereur Alexis Comnene I. étoit alors en exil à Aneum dans le Pont. Il y voyoit avec plaisir ces divisions , & il se flattoit de pouvoir monter sur le trône à la faveur de tant de troubles. Andronic avoit trouvé moyen de gagner les bonnes grâces du feu Empereur Manuel qui l'aimoit beaucoup , & par cette raison il ne pouvoit souffrir que ce jeune Prince s'abandonnât à la débauche. Il lui fit de vives réprimandes sur l'irrégularité de sa conduite , mais Andronic les prit en mauvaise part , & forma le projet criminel d'assassiner l'Empereur Manuel on fut instruit , & Andronic, qu'on avoit arrêté par ses ordres, fut enfermé dans une tour

bâtie de briques. Il trouva moyen de faire une ouverture dans la muraille, & de se sauver par cette breche dans un autre cachot voisin. Il avoit raccommode avec tant d'adresse l'ouverture qu'il avoit faite, que ses Gardes, qui ne le trouverent plus, s'imaginèrent que quelqu'un avoit favorisé son évailon. L'Empereur, qui soupçonnoit la femme de ce Prince, la fit mettre dans le même cachot où il avoit été. Elle fut bien surprise d'y voir entrer quelque temps après son mari, & ils vécurent ensemble sans qu'on s'en doutât. Andronic s'étant aperçu que les Gardes ne faisoient pas leur devoir avec exactitude, profita de leur négligence pour sortir de sa prison. Il se sauva en Phrygie, où ayant été reconnu par des paysans, il fut ramené à Constantinople, & enfermé dans une nouvelle prison. Toujours fécond en ressources, il tira une empreinte en cire des clefs de sa prison, & l'envoya à sa femme. Elle en fit faire de semblables, & vint à bout les lui faire tenir avec des cordes. Andronic s'échappa une seconde fois, & se cacha pendant trois jours dans un pré. Il fut enfin découvert par un Garde, qui voyant les fers qu'il avoit aux pieds, voulut l'arrêter. Andronic, en lui faisant présent d'un reliquaire d'or, n'eut pas de peine à lui persuader qu'il étoit un prisonnier pour dettes. Le soldat lui aida alors à rompre ses fers, & Andronic se mit aussitôt en chemin pour se rendre à la Cour d'Hiérolaüs, Prince de Galitz dans la petite Russie. Il fut pris par les Walaques, qui l'ayant reconnu, se disposèrent à le ramener à Constantinople. Andronic feignit pendant la route d'être incommodé d'un cours de ventre qui l'obligeoit souvent de descendre de cheval. Résolu de s'échapper à la première occasion, il profita habilement d'un moment où ses Gardes ne paroissent pas avoir les yeux sur lui. Il se sauva dans le plus épais de la forêt, & on ne put découvrir ce qu'il étoit devenu. Il arriva enfin chez le Prince de Galitz, qui lui fit une réception favorable.

Manuel, informé de la retraite de son cousin, l'invita à retourner à Constantinople, en l'assurant qu'il oublieroit ce qui s'étoit passé. Andronic se laissa persuader, & reparut à la Cour. On lui donna le commandement de la Province de Cilicie, & il se rendit à Antioche, où il fut épris des charmes de Philippine, fille du Prince Raimond, & sœur de l'Impératrice Marie. Andronic, obligé de quitter Antioche, alla à Jérusalem. Il y vit Théodora Comnene, veuve de Baudoin III. niece de l'Empereur, & il l'aima. Manuel peu satisfait de la conduite de son cousin, donna des ordres secrets pour l'arrêter, & lui crever les yeux ; mais Théodora en avertit Andronic, & lui conseilla de chercher un asyle chez les Sarrasins ; ce qu'il exécuta promptement. Théodora se disposa peu de temps après à le suivre, & elle étoit déjà en route, lorsque l'Empereur la fit enlever. Andronic, qui ne pouvoit vivre sans Théodora, employa toutes sortes de voyes pour se réconcilier avec l'Empereur. Manuel lui permit de revenir à Constantinople, & de paroître devant lui. Lorsqu'il fut en présence de ce Prince, il se jeta à ses pieds, fondit en larmes, & donna toutes les marques extérieures d'un sincere repentir. Manuel en fut si touché qu'il lui ordonna de se relever, mais Andronic voulut être traîné jusqu'au pied du trône par la chaîne qu'il avoit au col. On remarqua dans la suite que ce fut Jean Isaac l'Ange son successeur à l'Empire, qui le traîna de la sorte. L'Empereur frappé



CONSTANTINOPLE.

de ces actes d'humilité, lui pardonna tout ce qu'il avoit fait, & se contenta de l'exiler à *Aeneum*.

Il y avoit un mois qu'il y étoit lorsque Manuel mourut, & ce fut de cette retraite qu'il examina tout ce qui se passoit à la Cour, bien résolu de saisir la première occasion favorable qui se présenteroit pour s'emparer du trône. Il avoit toujours affecté d'être dans les intérêts du jeune Empereur Alexis, & il blâmoit hautement la conduite de l'Impératrice & du Protosébaſte. Lorsqu'il se fut fait un nombre de partisans aussi considérable que celui du Protosébaſte, il se mit en chemin pour se rendre à Constantinople. Afin de gagner l'affection du peuple, il fit publier que son unique intention étoit de retirer l'Empereur de l'esclavage où il étoit réduit. Le Protosébaſte, qui n'avoit point d'armée pour opposer à celle d'Andronic, fit faire à ce Prince les promesses les plus avantageuses. Andronic déclara ouvertement qu'il ne mettroit point bas les armes que le Protosébaſte n'eût rendu compte de sa conduite ; que l'Impératrice Mere ne fût enfermée dans un cloître, & que l'Empereur ne gouvernât par lui-même. Alexis fut donc obligé de faire mettre son Ministre en prison, mais peu de temps après Andronic, de l'avis des Grands, lui fit crever les yeux.

Cependant tout le monde alloit en foule au devant d'Andronic, & on le regardoit comme le Sauveur de l'Empire. Il entra ainsi en triomphe à Constantinople, & alla rendre visite à l'Empereur devant lequel il se prosterna. Andronic, profitant de la faveur du peuple, se comporta comme s'il eût été Souverain, & ne laissa au jeune Alexis que le nom d'Empereur. Il eut soin que ce Prince ne manquât jamais d'amusement, & il défendit qu'on lui parlât d'affaire sérieuse. Andronic récompensoit libéralement ceux qui étoient dans ses intérêts, mais il sévissait avec rigueur contre ceux qu'il regardoit comme ses ennemis. Il fit périr l'Impératrice sous prétexte qu'elle avoit formé quelque complot contre l'Empire. Cette malheureuse Princesse fut étranglée, & son corps ayant été mis dans un sac, fut jeté à la mer. On s'aperçut bientôt que l'administration d'Andronic n'étoit pas moins tyrannique que celle du Protosébaſte, & il y eut diverses conspirations, mais elles furent sans effet, & les auteurs furent sévèrement punis.

Andronic, ennuyé de ne tenir que le second rang, voulut enfin porter le titre d'Empereur. Il fit publier par ses Emissaires que l'unique moyen de rendre à l'Empire son ancien éclat, étoit d'élever sur le trône Andronic, dont les talents étoient connus. On ajouta foi à ces discours souvent répétés, & Andronic fut proclamé Empereur avec Alexis. Le jeune Prince n'osant faire connoître ce qu'il pensoit, feignit d'approuver le choix du peuple. Pierre Damien, en rapportant le détail des cérémonies qu'on avoit coutume d'observer aux proclamations des Empereurs, nous apprend qu'après qu'un Prince étoit couronné, on lui présentoit un vase qui étoit rempli d'ossements & de pousſière, & que celui qui le présentoit avoit dans l'autre main de l'étroupe, à laquelle on mettoit le feu, pour leur faire connoître que les grandeurs humaines ne sont que néant & vanité. Andronic, dans cette proclamation, fut nommé avant Alexis, sous prétexte qu'un Prince d'une expérience consommée devoit avoir le pas avant un jeune homme. Andronic communia le jour de cette cérémonie, & jura par le pain céleste,

qu'il n'acceptoit l'Empire que pour soulager Alexis. Les réjouissances étoient à peine terminées qu'Andronic fit étrangler le jeune Prince pendant la nuit. Son corps, dont on avoit séparé la tête, fut enfermé dans un cercueil de plomb & jeté à la mer.

Alexis n'étoit encore que dans la quinziesme année de son âge, lorsqu'il fut assassiné vers le mois de Novembre 1183. deux mois après avoir été couronné Empereur avec Andronic. Il avoit été fiancé avec Agnès, fille de Louis VII. Roi de France. Cette Princesse avoit été conduite à Constantinople n'ayant encore que huit ans. Son nom fut changé en celui d'Anne. Andronic n'avoit cependant eu aucun égard pour cette alliance, & il avoit forcé le jeune Empereur à épouser Irene sa fille naturelle qu'il avoit eue de Théodora.

La fin tragique du jeune Alexis excita la fureur du peuple, & fit regarder Andronic comme un cruel tyran. L'Empereur croyant apaiser les esprits en feignant de se réconcilier avec Dieu, engagea les Prélats à lui donner l'absolution de tout ce qui s'étoit passé. Ils eurent cette complaisance pour lui, & il les en récompensa en leur accordant le droit d'être assis autour du trône ; mais ils ne jouirent de cet honneur que pendant le regne d'Andronic. Les villes de Nicée & de Pruse refuserent de le reconnoître pour Empereur, & il fut obligé d'aller mettre le siège devant ces places. Isaac l'Ange défendoit la première, mais la valeur de ce Prince & celle des assiégés n'empêcherent pas que l'Empereur ne s'en rendît maître. Il fit punir les principaux habitants de cette ville, mais il épargna Isaac l'Ange. Il traita avec la dernière barbarie les Prusiens & les habitants de Lopadium, & retourna ensuite triomphant à Constantinople.

Cependant Isaac Comnene, fils d'une sœur de l'Empereur Manuel, s'étoit emparé par surprise de l'isle de Chypre. Isaac s'étoit en même temps fortifié de l'alliance de Sala-Eddin Sultan d'Egypte. Andronic se dispoisoit à marcher contre Isaac Comnene, lorsqu'il se vit attaquer par le Roi de Sicile. Obligé de se défendre contre son plus redoutable ennemi, il laissa Isaac jouir tranquillement de la souveraineté de Chypre.

Alexis Comnene, neveu de l'Empereur Manuel, fut cause, suivant Nicétas, de la guerre qui s'alluma entre l'Empire & la Sicile. Alexis exilé par Andronic, s'étoit retiré à la Cour de Guillaume II. Roi de Sicile. Instruit de tous les troubles qui agitoient l'Empire, il conseilla à Guillaume d'attaquer Andronic. Le Roi de Sicile suivit le conseil d'Isaac, & envoya une armée dans l'Empire. Les hostilités commencerent par la prise de Durazzo & de Thessalonique. Les Siciliens traiterent avec inhumanité les habitants de cette dernière ville. Une partie de l'armée Sicilienne s'avança vers Constantinople, & Alexis Comnene étoit d'avis qu'on assiégeât cette capitale. Il se flattoit que si la ville étoit prise, il lui seroit facile de se faire proclamer Empereur à la place d'Andronic, que tout le monde regardoit avec horreur.

Andronic rassembloit cependant des troupes pour tâcher de s'opposer aux progrès des Siciliens qu'il affectoit de mépriser. Leurs succès l'avoient néanmoins si fort inquiété, qu'il en étoit devenu furieux. Tous ceux qu'il soupçonna alors lui être contraires, ressentirent les effets de sa rage, & il condamna

---

CONSTANTINOPLE.

ANDRONIC  
COMNENE.

1183.

---

1183.

CONSTANTINOPLE.

les uns à la mort, les autres à l'exil, & n'épargna ni leurs parents, ni leurs amis. L'Empereur se trouvoit dans une triste situation, & plus il cherchoit à diminuer le nombre de ses ennemis domestiques, plus il les multiplioit. Alexis, fils naturel de Manuel, à qui il avoit donné Irene sa fille naturelle, veuve de l'Empereur Alexis, se souleva contre lui, quoiqu'il fût son beau-pere. Andronic prévint l'effet de cette nouvelle révolution, & fit crever les yeux à son gendre.

L'Empereur, qui vouloit connoître tous ceux qui étoient capables de former quelque entreprise contre lui, eut recours aux Devins. On dit qu'un d'eux lui fit voir dans une opération magique un I & une S, & aussitôt on pensa qu'il s'agissoit d'Isaac. L'Empereur jeta ses soupçons sur Isaac Comnène, maître de l'isle de Chypre; mais quelques mal intentionnés pour Isaac l'Ange avertirent l'Empereur qu'il devoit se défier de lui. On voit aisément que tout ceci avoit été conduit par les ennemis secrets d'Isaac l'Ange. L'Empereur avoit peine à croire ce Seigneur assez hardi pour faire une action d'éclat. Etienne, un des principaux Ministres, détermina Andronic, & envoya des troupes pour arrêter Isaac l'Ange. Ce Seigneur se croyant perdu s'il tomboit entre les mains de l'Empereur, se défendit avec une valeur incroyable, & se sauva ensuite dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Le peuple s'assembla aussitôt pour voir ce qui arriveroit. L'Empereur, qui étoit au palais Méludion sur le bord de la Propontide, écrivit une lettre, par laquelle il promettoit de ne faire aucune poursuite contre ceux qui avoient tué Etienne, & une partie des soldats qui l'accompagnoient, lorsqu'il avoit voulu arrêter Isaac. Cette lettre, & l'arrivée de l'Empereur à Constantinople, ne purent calmer les esprits. On brisa les portes des prisons, pour mettre en liberté ceux qui y étoient enfermés; on prit la couronne du Grand Constantin qui étoit suspendue sur le principal autel, & on la mit sur la tête d'Isaac l'Ange. Ce Prince fit beaucoup de résistance, & refusa de se prêter à ce qu'on exigeoit de lui; mais on usa de violence, & on le fit monter sur un cheval de l'Empereur. Andronic, qui voyoit des fenêtres du palais tout ce qui se passoit, fit d'abord tirer sur les séditieux. Il harangua ensuite le peuple, & proposa d'abdiquer en faveur de Manuel son fils. Le peuple répondit par des imprécations, & enfonça les portes du palais. Andronic se voyant sans ressource, quitta les ornements impériaux, & se jeta promptement dans une galere avec l'Impératrice Anne, & une joueuse de flute nommée Maraptique, pour laquelle il avoit une passion extraordinaire.

Aussitôt après sa retraite Isaac l'Ange fut proclamé Empereur. On songea ensuite à poursuivre Andronic, & comme il avoit été surpris d'une tempête, il ne fut pas difficile de le joindre. Lorsqu'il se vit pris, il fit les promesses les plus flatteuses pour engager les soldats à le remettre en liberté. Il s'étoit rendu si odieux que rien ne fut capable de toucher ceux qui l'avoient arrêté. Il fut conduit devant Isaac l'Ange ayant une chaîne au col & une autre aux pieds. Ce fut alors que le peuple lui fit les plus grands outrages. Les uns lui donnoient des soufflets, les autres lui arrachoient la barbe & les cheveux, quelques-uns lui cassèrent les dents. On lui coupa la main droite, & il fut enfermé dans la tour d'Anemas, où il ne reçut aucune nourriture. Il ne sortit de sa prison quelques jours après que pour avoir les yeux



yeux crevés. Ce fut dans ce triste état qu'on le fit monter sur un chameau galeux, & qu'on le promena dans la place publique la tête nue & le corps couvert d'un méchant haillon. La populace lui frappoit alors la tête avec des bâtons, lui jetoit des ordures & mêmes des pierres au visage, lui perça le côté avec des broches; une femme lui versa sur la tête une chaudière d'eau bouillante. On le mena enfin au théâtre où on le pendit par les pieds. Un soldat lui enfonça son épée dans la bouche, & pénétra jusqu'aux entrailles. Andronic montra beaucoup de fermeté dans ces moments terribles, & on ne lui entendit prononcer que ces paroles qu'il répéta plusieurs fois : *Seigneur, ayez pitié de moi; pourquoi achevez-vous de rompre un roseau brisé?* On jeta son corps dans une des caves de l'Hippodrome, & depuis quelques personnes l'enterrent dans le Monastère d'Ephore.

Andronic alloit aux grandes vertus les plus grands vices. Ambitieux, cruel & voluptueux, il fit admirer son amour pour la justice, sa sévérité à punir le brigandage de ceux qui occupoient les premières charges, sa libéralité en récompensant ceux qui se distinguoient, soit dans les emplois civils, soit dans les militaires. Sous son règne les revenus de l'Empire augmentèrent considérablement, sans que le peuple en souffrît, parce qu'il diminua le profit des gens d'affaires. Il abolit une coutume odieuse en vertu de laquelle, lorsqu'un vaisseau avoit fait naufrage, les habitants de la côte s'emparoisent de tout ce qui étoit échappé à la tempête. Andronic défendit sous peine de mort ces vols autorisés par un usage très-ancien. Il eut la satisfaction de voir que cette loi, qu'on avoit crue impraticable jusqu'alors, fut ponctuellement exécutée. Il défendit encore qu'on disputât sur la Religion. On a de ce Prince un Dialogue contre les Juifs, qui est fort estimé. Andronic fut marié trois fois. Le nom de sa première femme ne nous est pas connu. Il en eut deux Princes & une Princesse, Manuel, Jean & Marie. Jean vint au monde pendant que son père étoit en prison avec sa mère. Sa seconde femme étoit Philippine, fille de Raimond, Prince d'Antioche, & la troisième étoit Agnès, fille de Louis VII. Roi de France, qui avoit été destinée à l'Empereur Alexis. Il n'eut point d'enfants de ses deux dernières femmes. Il laissa deux enfants naturels de Théodora, sçavoir, Alexis & Irene.

Isaac l'Ange, successeur d'Andronic, étoit originaire de Philadelphie en Asie. Sa Maison n'étoit pas fort ancienne, & Constantin l'Ange son ayeul étoit le premier qui avoit commencé à l'illustrer. Devenu le mari de Théodora Comnene, fille de l'Empereur Alexis I. il fut regardé comme un des grands Seigneurs de l'Empire. Isaac l'Ange monté sur le trône Impérial signala les commencements de son règne par des actions qui firent honneur. Il rappella les exilés, rendit les biens à ceux qui en avoient été dépouillés injustement, employa à cette restitution non seulement les trésors de l'Empire, mais encore son propre bien. Il ne fut cruel qu'à l'égard des enfants d'Andronic, auxquels il fit crever les yeux; mais il crut que le bien public exigeoit cette inhumanité.

Cependant les Siciliens avoient toujours leurs conquêtes. Ils avoient soumis de la Thessalie, s'étoient rendus maîtres d'Amphipolis, & menaçoient de s'emparer de la capitale. Isaac fit venir d'Orient la plus grande partie des troupes qui y étoient, & les envoya contre les Siciliens. Ceux-ci

---

 CONSTANTINOPLE.
 

---

1187.

se voyant alors inférieurs en nombre, firent des propositions de paix. Le Général de l'Empereur refusa d'entrer en accommodement, & livra bataille. La victoire fut long-temps indécise, mais elle se déclara enfin pour les Grecs. Alexis Comnène, qui avoit excité la guerre, tomba entre les mains du Général Grec, & il eut aussitôt les yeux crevés. Cet avantage ruina entièrement les affaires des Siciliens, qui perdirent toutes leurs conquêtes, & presque toutes les troupes qu'on avoit envoyées dans l'Empire. On ignore les conditions du traité qui se fit entre Isaac l'Ange & Guillaume.

Cette guerre étoit à peine terminée que l'Empereur fut obligé de marcher contre les Bulgares qui s'étoient révoltés. Ces peuples, qui étoient soumis à l'Empire depuis deux siècles, ne pouvoient supporter la pesanteur du joug qu'on leur avoit imposé. Pierre & Asan deux freres, qui descendoient des anciens Rois de Bulgarie, irrités contre l'Empereur, qui leur avoit refusé des emplois à la Cour, profitèrent du mécontentement des Bulgares pour les exciter à prendre les armes. Isaac marcha contre les Rebelles, les surprit & les tailla en pieces. Les Bulgares eurent alors recours à la clémence de l'Empereur, qui se laissa facilement fléchir. Il retourna à Constantinople sans avoir eu la précaution de mettre de bonnes garnisons dans les principales places de la Bulgarie. Les Bulgares, sous la conduite d'Asan, reprirent les armes aussitôt après la retraite de l'Empereur. Les Généraux qu'Isaac envoya successivement contre eux, ou se laisserent battre, ou saisisrent cette occasion pour se faire proclamer Empereurs. Les Bulgares profiterent de ces circonstances, & remporterent divers avantages. Ils pénétrèrent même dans les Provinces de l'Empire. Isaac marcha à leur rencontre, & les trouva si avantageusement campés près du mont Hémus, qu'il n'osa les attaquer. Ils l'incommoderent beaucoup dans sa retraite, & ce Prince fut plus d'une fois en danger de perdre la vie.

Pendant que cette guerre se faisoit avec différents succès, Isaac se vit continuellement exposé à perdre la couronne par l'ambition des principaux Seigneurs de l'Empire, qui se croyoient plus dignes du trône que lui. Isaac étoit un Prince foible & timide, & peu capable de gouverner un Empire tel que celui d'Orient. Ce fut cette incapacité qui inspira à un si grand nombre de Seigneurs le desir de lui enlever le sceptre; de sorte que le regne d'Isaac ne fut qu'une suite continuelle de rébellions. Les principaux Chefs de ces différents complots qui se succederent les uns aux autres, furent Alexis Branas qui avoit vaincu les Siciliens; Théodore Mangate; un imposteur qui se faisoit passer pour le fils de l'Empereur Manuel; Basile-Chorzas; un neveu de l'Empereur Andronic Comnène. Toutes ces diverses factions n'eurent pas de suites, & l'Empereur fut assez heureux pour les dissiper. Pendant qu'Isaac étoit occupé à écarter ses ennemis domestiques, il se formoit une troisième croisade qui causoit de grandes inquiétudes à l'Empereur. Frideric Barberousse, Empereur d'Allemagne, devoit se mettre à la tête des Croisés, & Isaac appréhendoit qu'il ne profitât de cette circonstance pour se rendre maître de Constantinople. Les deux Monarques convinrent d'un arrangement, & Frideric promit de faire observer à ses troupes une exacte discipline. Les articles du traité furent mal observés de part & d'autre, & il y eut plusieurs escarmouches entre les Grecs & les Allemands.

---

 1189.

Jusqu'alors Isaac étoit venu à bout de détruire les complots formés contre lui, mais il succomba enfin aux artifices d'Alexis l'Ange son frere. Isaac, qu'on avoit intruit des demarches criminelles d'Alexis, n'avoit pu se persuader qu'elles étoient réelles, & il avoit même refusé d'approfondir cette affaire. Alexis profita de l'absence de son frere qui étoit allé à la chasse, & se fit proclamer Empereur. On prétend que si le courage n'eût pas manqué à Isaac, il auroit facilement dissipé le Parti de son frere. Guidé par la crainte, il ne songea qu'à se sauver à Stagyre. Il y fut arrêté par les ordres de son frere, qui lui fit crever les yeux. Ce Prince n'avoit pas encore quarante ans, & son regne n'avoit été que de neuf ans & demi. Cette révolution arriva le 8 d'Avril 1195. Isaac avoit été marié deux fois. On ignore le nom & la famille de sa premiere femme qu'il avoit épousée avant que d'être Empereur. Il en eut un fils nommé Alexis, & deux filles, dont l'une fut Religieuse, & l'autre, nommée Irene, épousa en premieres noces Roger, fils de Tancrede, Roi de Sicile, & en secondes noces Philippe, Duc de Suabe. La seconde femme d'Isaac l'Ange fut Marguerite de Hongrie, fille du Roi Bela. Il en eut plusieurs enfants, entr'autres Manuel, que Boniface de Montferrat fit proclamer Empereur de Constantinople après avoir épousé sa mere.

Aussitôt qu'Isaac avoit pris la fuite, Alexis l'Ange s'étoit rendu à Constantinople pour s'y faire reconnoître Empereur. Le Patriarche George Xiphilin refusa de le sacrer, mais la cérémonie fut faite par un simple Prêtre qui n'en avoit pas même reçu la permission du Patriarche. On remarqua que le nouvel Empereur en sortant de cette cérémonie tomba de cheval, & sa couronne fut renversée; ce qui fut regardé comme un mauvais présage dans ces siècles de superstition. Alexis l'Ange en montant sur le trône, quitta son dernier nom pour prendre celui de Comnene. Ce Prince ne jouit pas tranquillement de la couronne qu'il avoit usurpée. Un Sicilien qui se fit passer pour l'Empereur Alexis Comnene qu'Andronic avoit fait étrangler, lui donna de grandes inquiétudes. Cet imposteur fut assassiné par ses propres soldats, après qu'il eut fait de grands ravages dans la Paphlagonie & dans la Galatie. Alexis, délivré de cet ennemi, en eut bientôt à combattre un autre plus dangereux. Isaac Comnene, qui s'étoit emparé de l'île de Chypre sous les derniers regnes, avoit été vaincu, & fait prisonnier par Richard, Roi d'Angleterre. Ayant trouvé moyen de s'échapper, il s'étoit rendu en Asie, & avoit engagé plusieurs Princes à se joindre à lui pour déthrôner Alexis l'Ange. Cette révolte commençoit à allarmer l'Empereur, lorsqu'Isaac mourut du poison qu'un de ses Officiers, gagné, dit-on, par Alexis, lui avoit fait prendre.

Les Bulgares s'étoient cependant soutenus avec succès dans leur rébellion. L'Empereur, qui n'aimoit pas la guerre, fit proposer un accommodement aux Princes Asan & Pierre. Ceux-ci ne voulurent consentir à la paix qu'à des conditions si honteuses pour l'Empire, qu'Alexis ne put se résoudre à les accepter. Les Bulgares continuerent leurs ravages, & remporterent divers avantages sur les Grecs. Asan, au milieu de tant de prospérités, fut assassiné par un Seigneur nommé Iban, qui se sauva à Constantinople. Pierre étant mort quelque temps après, eut pour successeur un de ses freres nommé Jean,



CONSTANTI-  
NOPLÉ.

qui se fit couronner Empereur de Bulgarie par le Cardinal Léon, Légat d'Innocent III. Alexis l'Ange tenta inutilement de réduire les Bulgares, car les troupes qu'il envoya contre eux, ou se dissipèrent d'elles-mêmes, ou ne firent rien de considérable. Iban chargé d'arrêter les courses des Barbares, fit construire plusieurs Forts aux environs du mont Hémus. Quelques avantages qu'il eût sur les Bulgares, lui inspirèrent le dessein de se rendre indépendant, & d'agir en Souverain dans les contrées qu'il avoit conquises. L'Empereur employa la force pour le réduire ; mais le Général qu'il envoya contre lui, fut entièrement défait. Alexis chercha alors à tromper Iban, & conclut avec lui un traité aussi avantageux que ce Seigneur le désiroit. Par ce moyen l'Empereur l'attira à sa Cour, & le fit aussitôt arrêter. La valeur & l'habileté d'Iban avoit retenu les Bulgares ; mais aussitôt qu'ils n'eurent plus rien à craindre de ce Seigneur, ils recommencerent leurs courses, & menacerent Constantinople. La terreur s'étoit déjà emparée des esprits, lorsque l'entrée des Russes dans la Bulgarie obligea les Bulgares de laisser l'Empire tranquille pour songer à défendre leur pays.

Alexis l'Ange étoit si foible & si lâche qu'il acheta la paix de Henri VI. Empereur d'Allemagne, & se soumit à lui payer par an seize cents livres d'or. La mort de Henri & les troubles de la Sicile empêcherent Constance & Frideric son fils de songer à exiger le paiement de cette somme. Les arrangements sages & solides que l'Impératrice Euphrosine avoit voulu prendre pour trouver de l'argent & rétablir les finances, avoient gêné ceux qui se mêloient du Ministère. Résolus de perdre l'Impératrice, ils l'accusèrent d'étroite liaison avec un Seigneur nommé Vatace. Alexis ajouta foi trop aisément à cette calomnie, fit assassiner Vatace, & l'Impératrice fut chassée du palais. Six mois après on fit connoître à l'Empereur son injustice, & il rappella Euphrosine, qui reprit son ancien crédit. Elle fut assez généreuse pour oublier l'outrage qu'elle avoit reçu.

Le mépris que l'Empereur s'étoit attiré par sa conduite, occasionna diverses révoltes. Jean Comnene, surnommé le Gros, s'imaginant qu'il lui seroit facile de monter sur le trône à la faveur du mécontentement public, se rendit avec un grand nombre de partisans dans l'Eglise de Sainte-Sophie, prit une couronne qui étoit au dessus de l'autel, la mit sur sa tête, & se fit proclamer Empereur. Alexis n'étoit pas alors à Constantinople, mais aussitôt qu'il eut appris la révolution, il envoya secrètement la nuit une partie de ses Gardes qui arrêterent le coupable, & lui trancherent la tête.

Il se formoit cependant un orage qui devoit ébranler Alexis l'Ange, & lui faire perdre une couronne qu'il n'avoit obtenu que par un crime. Isaac l'Ange n'étant plus gardé avec tant de soin, profita de cette espèce de liberté pour se faire des partisans, & Alexis son fils alla demander du secours à Philippe, Duc de Suabe, & au Pape Innocent III. Il y avoit alors une armée de Croisés en Dalmatie. Le Duc de Suabe envoya des Ambassadeurs aux Chefs de cette Croisade pour les engager à rétablir Isaac sur le trône. Il fit entendre aux Croisés le grand avantage qu'ils retireroient en favorisant Isaac, & que ce Prince leur étant redevable de son rétablissement, les secourroit efficacement dans la guerre contre les Mahométans. On se laissa persuader, & le traité fut conclu avec le jeune Alexis fils d'Isaac. Le Pape

fut très-mécontent de ce qu'il s'étoit fait sans attendre son consentement. Alexis l'Ange écrivit au Souverain Pontife pour qu'il employât son autorité, & qu'il empêchât les Croisés de se mêler du différend qu'il avoit avec son frere.

Cependant mille Chevaliers & trente mille hommes d'Infanterie se rendirent au mois d'Avril 1203. à Durazzo, où ils proclamèrent Empereur le jeune Alexis, & de-là ils passerent à Corfou. On délibéra alors si on obéiroit aux volontés du Pape, ou si on continueroit à favoriser le jeune Alexis. Ceux qui étoient dans les intérêts de ce Prince employèrent les prieres les plus grandes pour engager toute cette armée à poursuivre ce qu'elle avoit commencé, & il fut résolu qu'on iroit à Constantinople. Les Croisés arriverent à la vûe de cette ville le 23 de Juin, & aborderent à Chalcedoine. L'Empereur leur envoya des Députés pour les engager à sortir des terres de l'Empire, & leur promit de leur fournir tout ce dont ils auroient besoin. On lui répondit qu'on exigeoit qu'il rendît l'Empire à son neveu, s'il ne vouloit pas qu'on usât de violence contre lui. L'Empereur persistant à vouloir conserver le trône, les Croisés se déterminerent à assiéger Constantinople. Ils ne trouverent partout qu'une foible défense, & l'Empereur craignant enfin de tomber entre les mains de ses ennemis, se sauva secrettement à Zagora après huit ans, trois mois & huit jours de regne. Il avoit eu de l'Impératrice Euphrosine sa femme trois filles, Irene, Anne & Eudocie.

Aussitôt que les habitants de Constantinople eurent appris qu'Alexis l'Ange s'étoit retiré, ils firent sortir Isaac de sa prison, le revêtirent des ornemens Impériaux, le menerent au palais des Blaquernes, & lui prêterent de nouveau serment de fidélité. On fit alors sçavoir aux Croisés ce qui venoit de se passer, & ils envoyerent des Ambassadeurs à Isaac pour le prier de ratifier le traité que son fils avoit fait avec eux. L'Empereur fut extrêmement surpris d'apprendre que ce jeune Prince avoit promis de leur fournir des vivres pendant un an, de leur donner deux cent mille marcs d'argent, d'entretenir pendant un an la flotte des Vénitiens, d'accompagner les Croisés avec autant de troupes qu'il le pourroit, de rendre au Pape l'obéissance que les Empereurs Catholiques lui avoient rendue, d'employer tout son pouvoir pour réunir les Eglises d'Orient & d'Occident, enfin d'entretenir pendant sa vie dans la Terre sainte cinq cents Chevaliers. Isaac, après avoir déclaré qu'il ne lui paroissoit pas possible de remplir toutes ces conditions, ratifia le traité par une Bulle d'or, qui fut délivrée aux Ambassadeurs des Croisés.

Le jeune Alexis fit ensuite son entrée à Constantinople, & fut associé à l'Empire le premier Août de la même année. Les Croisés presserent vivement les Empereurs de satisfaire à leurs engagements. Le jeune Alexis hors d'état de les remplir, proposa aux Croisés de rester un an sur les terres de l'Empire, leur promettant de payer tous les frais nécessaires pour leur entretien. Il leur avoit représenté que s'ils s'éloignoient, il étoit en danger de perdre le trône & la vie. Les Croisés accepterent ses propositions, & il se servit d'eux pour faire la guerre à Alexis l'Ange son oncle, qui s'étoit fortifié à Andrinople.

CONSTANTINOPLE.

ISAAC L'ANGE  
rétaoi.  
ALEXIS L'ANGE  
et II. son fils.

1203.

CONSTANTINOPLE.

Pendant que le jeune Empereur poursuivoit, ainsi son oncle, il s'éleva à Constantinople des troubles qui furent causés de sa perte. Des Croisés François, Vénitiens & Pisans, qui étoient restés dans la capitale, entrent un jour dans une Synagogue & la pillèrent. Les Juifs secondés du peuple se jetterent sur les Croisés, & en massacrèrent un grand nombre. Ceux-ci pour se venger, mirent le feu à quelques maisons, & l'incendie devint si considérable, qu'il dura pendant huit jours. Depuis long-temps on regardoit les Croisés avec indignation, à cause de la violence dont ils ustoient pour exiger les sommes qu'on leur avoit promises. On étoit d'ailleurs indigné contre le jeune Empereur de ce qu'il avoit attiré les Etrangers dans l'Empire. Le jeune Alexis crut regagner l'amitié de ses sujets en changeant de conduite, & en négligeant d'exécuter les promesses qu'il avoit faites aux Croisés. Ils s'en plainquirent bientôt, & n'ayant reçu aucune réponse satisfaisante, ils déclarèrent la guerre aux Empereurs. Il y eut entre les deux Partis plusieurs petites actions, qui furent toujours funestes aux Grecs.

CANABE.

Le peuple pendant irrité de tous ces désordres, força le Sénat & le Clergé de procéder à l'élection d'un nouvel Empereur, & après trois jours de contestations, on mit la couronne sur la tête d'un Seigneur nommé Nicolas Canabe. L'Empereur Alexis se reconcilia alors avec les Croisés, & offrit de leur livrer le palais des Blaquernes, qu'ils devoient garder jusqu'à l'exécution des articles du traité. Le Grand-Maitre de la Garde-Robe nommé Alexis Murtzulphe, voulant s'élever au trône à la faveur de tant de troubles, engagea le jeune Empereur à manquer à la parole qu'il venoit de donner aux Croisés, & en même temps il forma le complot de se débarrasser de ce Prince. Il le fit mettre dans les fers, & se revêtit aussitôt de la pourpre. Ayant ensuite inutilement employé le poison pour le faire périr, il l'étrangla, & le voyant prêt à expirer, il l'assomma avec une massue de fer. Il publia qu'il étoit mort naturellement, & lui fit faire des obsèques magnifiques. Alexis avoit porté la couronne six mois & huit jours. Il mourut vers le 5 de Février 1204. Son pere apprenant ce funeste événement mourut de chagrin.

ALEXIS MURTZULPHE.

1204.

Les Croisés instruits de cette nouvelle révolution, tintrent un conseil pour délibérer sur ce qu'on devoit faire en pareil circonstance. Les Evêques, & ceux qui étoient dépositaires des intentions du Pape décidèrent qu'on pouvoit poursuivre légitimement l'usurpateur, parce qu'il n'avoit aucun droit au trône, & que si les Croisés pouvoient faire la conquête de l'Empire, & le soumettre au Saint Siège, ils jouiroient des Indulgences que le Pape avoit accordées à ceux qui se croiferoient pour porter la guerre dans la Palestine. Les Croisés animés par ces exhortations, prirent la résolution d'escalader Constantinople. Murtzulphe employa toute la diligence possible pour mettre la ville en état de résister aux efforts des ennemis. Les habitants qui détestoient les Croisés, seconderent avec ardeur l'intention de Murtzulphe. Les Croisés eurent cependant presque toujours l'avantage dans les différentes attaques, & l'usurpateur pensa même tomber entre leurs mains. Il y eut quelque projet d'accommodement, mais les esprits étoient si fort animés que les négociations furent bientôt rompues.

Les ennemis résolus de donner l'assaut, convinrent que si la ville étoit



prise, le butin seroit mis en commun pour être partagé avec équité ; qu'on nommeroit six Commissaires de la part des François, & autant de la part des Vénitiens, pour élire un Empereur ; que celui qui seroit élu, auroit le quart de tout ce qu'on prendroit, avec le Palais des Blaquernes, & celui de Bucoléon ; que le reste seroit partagé en deux ; qu'une moitié seroit pour les François, & l'autre pour les Vénitiens ; que le Clergé de la Nation dont l'Empereur ne seroit pas tiré, éliroit le Patriarche ; que les Croisés resteroient encore un an pour soutenir les intérêts de l'Empereur qui seroit nommé ; qu'on choisiroit au moins douze Commissaires, tant François que Vénitiens, pour faire le partage des fiefs & des charges ; que les fiefs seroient héréditaires, & passeroient même aux femmes au défaut des mâles ; qu'on tâcheroit d'obtenir du Pape une Bulle d'excommunication contre ceux qui contreviendroient au présent traité.

Tout étant disposé pour l'assaut, les Croisés firent la première attaque le 9 d'Avril, mais ils furent repoussés, & obligés d'abandonner leurs machines. Le 12 ils se présentèrent de nouveau devant les murailles, un François nommé André d'Arboise, & un Vénitien appelé Albert, s'emparèrent d'une des Tours. Quatre autres Tours furent en même-temps escaladées, & trois portes de la ville furent enfoncées. Murtzulphe se sauva alors dans le Palais de Bucoléon. Les ennemis maîtres de la ville employèrent le reste de la journée à piller. Murtzulphe profita de la nuit pour se sauver. Le peuple qui apprit son évaison se rendit dans la grande Eglise pour élire un autre Empereur, & voulut obliger Théodore Lascaris à se revêtir des ornemens Impériaux. Ce Seigneur refusa de monter sur le trône dans une circonstance si critique. Il exhorta seulement le peuple à faire un nouvel effort pour repousser l'ennemi. Ses remontrances ayant été inutiles, il prit le parti de se retirer de la ville. Le lendemain les Croisés attaquèrent les Palais, & ils en furent bientôt en possession. Le soldat dans sa fureur ne respecta plus rien : dans le premier moment on n'épargna ni l'âge, ni le sexe, & plus de deux mille personnes furent passées au fil de l'épée. Tout fut profané, les Eglises, les vases sacrés, le corps & le sang de Jesus-Christ même. Les Religieuses ne furent pas traitées avec moins d'indignité que les autres femmes. Enfin un quartier de la ville fut entièrement consumé.

Après la fête de Pâques le Marquis de Montferrat ordonna sous peine de la vie d'apporter tout ce qui avoit été pris dans la ville. Le Comte Baudouin assura dans sa lettre au Pape, qu'il n'y avoit pas dans toute l'Europe entière autant d'or, d'argent, de pierres précieuses, & d'étoffes riches que les Croisés en avoient pris dans Constantinople. Le butin fut partagé par moitié entre les François & les Vénitiens, comme on en étoit convenu par le traité. L'univers apprit avec étonnement que vingt mille Croisés avoient pu prendre de force sans beaucoup de perte une des plus grandes villes du monde, dans laquelle on comptoit plus de quatre cent mille hommes.

Les troubles dont cette ville étoit agitée, & les différentes factions qui la déchiroient contribuèrent à sa ruine, & facilitèrent l'entreprise des Croisés.

Les Croisés maîtres de Constantinople se firent donner une description exacte des Provinces de l'Empire, & de leurs revenus, afin de pouvoir les partager avec plus d'égalité. Ils procédèrent ensuite à l'élection d'un Empereur,

Prise de Constantinople par les Croisés.

12 Avril

1204.

BAUDOUIN

1204.

& nommerent suivant les conventions douze Commissaires, dont six étoient François, & les six autres Vénitiens. Baudoin, Comte de Flandres, & Boniface, Marquis de Montferrat, étoient les deux Princes que l'Election paroïssoit regarder plus particulièrement. Comme on craignoit que celui des deux qui seroit exclus, ne voulût se retirer avec ses troupes, on décida que l'Empereur donneroit à celui qui n'auroit pas été élu les terres au-delà du Bosphore, avec l'île de Candie, à condition d'en faire hommage à l'Empereur. Le second Dimanche d'après Pâques les Electeurs s'assemblerent, & Baudoin fut élu à la pluralité des voix. On prétend que les Vénitiens ne songerent point à mettre la Couronne sur la tête d'un Seigneur de leur Nation, dans la crainte que la liberté de leur République n'en souffrit un jour. Ils exclurent aussi le Marquis de Montferrat, parce qu'il étoit leur voisin, & qu'il étoit de leur politique de ne point le rendre trop puissant. Baudoin fut couronné le 23 de Mai dans l'Eglise de sainte Sophie avec une magnificence extraordinaire. Ce Prince offrit alors au Marquis de Montferrat de l'investir des terres au-delà du Bosphore, mais Boniface qui avoit épousé Marguerite de Hongrie, veuve de l'Empereur Isaac, demanda en échange le Royaume de Thessalonique, qui étoit plus voisin des Etats de Hongrie. Baudoin consentit à cet échange, & le Marquis de Montferrat lui en fit hommage. Ce même Prince céda aux Vénitiens l'île de Candie pour une grosse somme d'argent, & pour quelques terres dans la partie occidentale de la Macédoine.

Cependant Murtzulphe avoit une armée à quatre journées de Constantinople, Alexis l'Ange Comnene, étoit maître de Molinople & des Provinces voisines, & plusieurs Grands s'étoient emparés de quelques places où ils affectoient la souveraineté. Les villes de Thrace jusqu'à Andrinople se fournirent volontiers à l'Empereur, mais il fut obligé d'employer la force des armes pour se mettre en possession d'une partie de l'Empire. Murtzulphe qui redoutoit la puissance des Croisés, engagea Alexis l'Ange à réunir ses intérêts avec les siens, & promit de lui céder le premier rang. Alexis affecta de consentir à cet accommodement, & l'invita à se rendre auprès de lui pour conclure un traité. Murtzulphe ne soupçonnant aucune trahison, alla trouver Alexis, mais à peine fut-il entré dans le Palais qu'il fut arrêté, & eut les yeux crevés. Comme il vouloit se retirer au-delà du Bosphore, il fut pris par les Croisés, & conduit à Constantinople, où il fut condamné à mort pour avoir fait périr le jeune Alexis l'Ange, fils d'Isaac. On le conduisit dans la place publique appelée *Taurus*; on le fit monter au haut d'une colomne de marbre qui étoit creusée en dedans; & qui avoit des degrés par lesquels on pouvoit monter au chapiteau, & de-là il fut précipité.

Alexis l'Ange Comnene tomba quelque temps après au pouvoir du Marquis de Montferrat, qui l'envoya prisonnier en Europe. Il trouva moyen de passer à la Cour du Sultan d'Iconium, mais il fut pris par Théodore Lascaris, qui le fit enfermer dans un Monastere de Nicée, où il finit ses jours, Il en fera fait mention plus bas.

La bonne intelligence ne subsista pas longtemps entre Baudoin & le Marquis de Montferrat. Ce dernier apprenant que l'armée des Croisés prenoit le

le chemin de Thessalonique, craignit que les soldats ne commissent quelques désordres dans ce pays, ou que Baudoin ne voulût en conserver la souveraineté. Il fit des représentations à ce sujet à Baudoin, mais ce Prince n'y eut aucun égard. Le Marquis abandonna aussitôt l'armée des Croisés, s'empara de plusieurs villes de la Thrace, & fit proclamer Empereur Manuel l'Ange son beau-fils, né de l'Empereur Isaac l'Ange, & de Marguerite de Hongrie. Il alla ensuite mettre le siège devant Andrinople pour se venger de Baudoin, qui s'étoit rendu maître de Thessalonique. Les Croisés qui sentoient de quelle importance il étoit pour eux que ces brouilleries cessassent bientôt, déterminèrent enfin l'Empereur à donner satisfaction au Marquis de Montferrat, & reconcilièrent ces deux Princes ensemble.

Boniface entreprit alors la conquête de la Thessalie, & de la Grece. La plupart des villes lui ouvrirent leurs portes, parce qu'elles croyoient se soumettre à Manuel l'Ange son beau-fils. Lorsque les peuples s'aperçurent que le Marquis ne faisoit des conquêtes que pour lui-même, ils commencèrent à faire résistance. Il se forma divers partis qui l'occupèrent beaucoup. Michel l'Ange, enfant naturel de cette maison, & cousin germain des Empereurs Isaac & Alexis, abandonna le parti de Boniface auquel il avoit toujours été attaché, se retira à Durazzo, s'empara de cette ville & des pays voisins. Un Aventurier nommé Léon Sgure, se mit en possession d'Argos, de Corinthe & de Thebes, & fit soigneusement garder le détroit des Thermopyles, pour empêcher le Marquis de pénétrer dans la Grece. Boniface peu effrayé de tant d'obstacles, força ce fameux défilé, soumit la Boëtie, Argos, la Laconie, l'Achaïe & l'isle d'Eubée.

Douze Commissaires François, & autant de Vénitiens travailloient cependant à faire le partage de l'Empire. Il avoit déjà été décidé que celui qui seroit élu Empereur auroit la quatrième partie de Constantinople & de tout l'Empire, & que les trois autres quarts seroient également partagés entre les François & les Vénitiens. Ce fut pour cette raison que le Doge Henri Dandolo, & après lui ses successeurs jusqu'au Doge Dolphino, prirent la qualité de Seigneurs de la quatrième partie de toute la Romanie. C'est le nom qu'on donnoit à l'Empire d'Orient. Les Ecrivains Orientaux l'ont toujours appelé le pays de Roum. Les Croisés qui se flattoient que rien ne pourroit leur résister, firent entrer dans leur partage des pays qui depuis longtemps ne relevoient plus de l'Empire.

Les peuples vaincus ne supportèrent pas longtemps le joug qu'on leur imposoit; ils étoient d'ailleurs fâchés de ce que l'Empereur & le Marquis de Montferrat refusoient avec mépris de les recevoir parmi leurs troupes. Résolus de se délivrer des François à quelque prix que ce fût, ils offrirent la couronne Impériale à Jean, Roi des Bulgares, s'il venoit à bout de chasser les François de leurs pays. Jean de son côté étoit mécontent de Baudoin, qui n'avoit pas accepté l'alliance qu'il lui avoit proposée. Ce Prince lui avoit même fait dire qu'il devoit songer à restituer à l'Empire ce qu'il en avoit usurpé. Jean irrité de cette espece de sommation avoit répliqué, que ce qu'il possédoit lui appartenoit plus légitimement que Constantinople n'appartenoit aux François, puisqu'il n'avoit repris que ce qui avoit été



---

 CONSTANTINOPLE.
 

---

1205.

enlevé à ses prédécesseurs, au lieu que les Croisés avoient envahi un Etat sur lequel ils n'avoient aucun droit. Jean étoit dans cette position lorsque les Grecs eurent recours à lui. Il accepta volontiers leurs offres, & se disposa à attaquer les Croisés. Tout l'Empire se souleva alors, & les François furent massacrés dans plusieurs villes.

L'Empereur invita aussitôt les Chevaliers François qui étoient en Asie, de rejoindre son armée, & cependant il alla faire le siège d'Andrinople. Les Bulgares le troublèrent dans cette expédition, remportèrent divers avantages sur les François, & firent périr la plus grande partie de l'armée. Baudoin fut pris dans la dernière action, malgré la valeur avec laquelle il se battit. Il fut conduit à Ternobe, où on le chargea de chaînes. Henri, frère de l'Empereur, fut nommé Régent de l'Empire pendant la détention de Baudoin. Le Roi des Bulgares profitant de sa dernière victoire, s'empara de toutes les Provinces voisines de son Royaume. Il ne restoit plus alors aux François que Constantinople, Rodosto, Sélivrée & le château de Pigea.

 THÉODORE  
LASCARIS.

1205.

ou

1206.

ou

BAUDOIN.

Théodore Lascaris, qui avoit épousé Anne, fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, s'étoit mis en possession de Nicée & de Pruse, & avoit pris la pourpre aussitôt qu'il eut été informé que son beau-père étoit entre les mains du Marquis de Montferrat. Ce dernier n'eut pas plutôt appris la défaite de l'Empereur & les progrès des Bulgares, qu'il leva le siège de Napoli dans la Morée, pour songer à la conservation de ses Etats. Le Prince Henri fut aussi obligé de renoncer à l'entreprise qu'il avoit formée sur Antioche, & il perdit même beaucoup de monde en se retirant. Cependant le Roi des Bulgares assiégeoit avec succès un grand nombre de villes, qu'il traitoit en vainqueur barbare. Les Grecs s'apercevant qu'ils n'étoient pas plus ménagés que les François, se repentirent de l'avoir appelé à leur secours. Ils s'adressèrent alors à Théodore Branas, lui offrirent de se soumettre à lui, s'il pouvoit obtenir des Croisés qu'ils lui cedassent Andrinople & Didimoteque. Branas étoit le seul Seigneur Grec qui fût attaché aux François. Il avoit épousé Agnès, fille de Louis VII. Roi de France, veuve du Tyran Andronic. Branas communiqua au Régent de l'Empire les propositions des Grecs, & elles furent acceptées, parce qu'on les considéra comme l'unique moyen de diminuer la puissance des Bulgares. En conséquence, Andrinople & Didimoteque furent cedées à Branas, à condition qu'il en feroit hommage à l'Empereur. Le Roi de Bulgarie s'étoit cependant approché de ces deux places pour s'en saisir, mais il se trouva tout d'un coup abandonné des Grecs qui étoient dans son armée. Cette défection ne l'empêcha pas de faire le siège de Didimoteque, & il étoit prêt à s'en rendre maître, lorsque le Régent du Royaume se présenta devant la place pour la secourir. Les Bulgares instruits de l'approche des Croisés, avoient brûlé leurs machines, & s'étoient retirés précipitamment.

On apprit alors la mort de Baudoin, que le Roi de Bulgarie avoit fait périr cruellement. Les Auteurs varient beaucoup sur les raisons qui portèrent Jean à traiter si inhumainement son prisonnier. Les Grecs, malgré leur animosité contre les François, n'ont pu s'empêcher de faire un grand éloge de ce Prince. Il n'avoit que trente-cinq ans lorsqu'il mourut, & avoit épousé Marie de Champagne, dont il n'eut que deux filles. Il parut en Europe en

1125. un imposteur qui vouloit se faire passer pour Baudoin. Il eut une entrevue à Péronne avec Louis VIII. Roi de France, qui lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit fort mal. Craignant alors d'être arrêté, il se sauva, mais il fut pris à Rougemont, & conduit à la Comtesse de Hainault, fille de Baudoin, qui le fit pendre.

Les François donnerent pour successeur à Baudoin, Henri son frere, qui fut couronné le 20 Août 1206. Les Grecs étoient alors tellement divisés entr'eux, qu'il se trouvoit en même temps dans l'Empire plusieurs Souverains, qui se déchiroient mutuellement. Le Sultan d'Iconium secondoit tantôt les uns, tantôt les autres, & les excitoit ainsi à s'affoiblir, afin de pouvoir s'agrandir à leurs dépens. Théodore Lascaris reconnu Empereur à Pruse, à Nicée, à Smirne & à Ephese, ne put souffrir que Manuel Maurozome voulût être indépendant dans les pays arrosés par le Méandre. Il lui déclara la guerre, mais il fut enfin obligé d'entrer en accommodement avec lui, malgré les avantages qu'il avoit remportés sur lui, & de lui abandonner Cones, Laodicée, & tout ce que le Méandre renferme dans ses divers détours. David Comnene, petit-fils d'Andronic, s'étoit aussi emparé de la Paphlagonie, & Alexis Comnene son frere avoit soumis à ses loix Trébisonde & la Colchide. La crainte qu'ils avoient d'être dépossédés de leur usurpation, leur avoit fait prendre la précaution de faire alliance avec les François.

Cependant le Roi des Bulgares avoit surpris Didimoteque, & l'avoit fait raser. L'Empereur, craignant qu'Andrinople n'eût le même sort, marcha promptement au secours de cette ville. Les ennemis prirent aussitôt la fuite, mais Henri les fit couper dans leur retraite, & leur enleva vingt mille prisonniers qu'ils emmenoièrent avec eux. Il entra ensuite dans la Bulgarie, détruisit deux villes de ce pays, & retourna triomphant à Constantinople.

Persuadé que les Bulgares resteroient quelque temps tranquilles, il songea à faire la guerre à Théodore Lascaris. Il n'y eut que de petites actions entre les deux partis, mais elles furent fréquentes, & firent répandre beaucoup de sang. Théodore engagea le Roi de Bulgarie à faire une puissante diversion en sa faveur, & lui conseilla de mettre le siège devant Andrinople. Les Bulgares saisirent avec joye cette occasion de se venger de Henri, & la place fut assiégée. Ils poussèrent si vivement les attaques, qu'ils furent sur le point d'entrer par les deux breches qu'ils y avoient faites. La retraite des Comains, qui faisoient partie de leur armée, obligea les Bulgares à lever le siège. Il y a tout lieu de croire que les Comains avoient reçu quelques sommes d'argent, soit de la part des habitants d'Andrinople, soit de la part de l'Empereur Henri. Lascaris, fatigué d'une guerre qui pouvoit lui devenir funeste, fit des propositions d'accommodement. Henri les accepta, & les deux Princes signerent entr'eux une trêve de deux ans.

Henri n'ayant plus à combattre que les Bulgares, rassembla toutes ses forces contre eux. Elles furent encore augmentées par la réunion de celles du Marquis de Montferrat. Ce Prince fut tué dans une irruption qu'il fit en Bulgarie du côté de la montagne de Rhodope. Les Bulgares, maîtres de son corps, en séparèrent la tête qu'ils envoyèrent à leur Roi. Jean regarda cette mort comme une circonstance favorable pour s'emparer du

---

CONSTANTINOPLE.

HENRI, Empereur François.  
1206.  
THEODORE LASCARIS.

---

1207.

---

 CONSTANTINOPLE.
 

---

Royaume de Thessalonique, & il alla aussitôt faire le siège de la capitale; mais la mort subite de ce Prince délivra les assiégés du péril qui les menaçoit. Jean avoit été un des plus cruels ennemis de l'Empire, & vouloit être surnommé *Romeoçton*, c'est-à-dire, Affommeur de Romains. Il disoit qu'il méritoit ce titre avec plus de raison que l'Empereur Basile n'avoit acquis celui de *Bulgaroçton*.

---

 1208.
 

---

Vorilas son neveu & son successeur suivit ses traces, & se déclara l'ennemi des Grecs. Il continua les hostilités, & assiégea Philippopoli. L'Empereur Henri lui présenta la bataille, défit entièrement son armée, entra dans la Bulgarie, & conquit dans l'espace d'un mois l'étendue de quinze journées de pays. Le Roi des Bulgares effrayé par ces succès, se hâta de conclure la paix, & elle fut cimentée par le mariage de sa fille, ou la niece de son prédécesseur, avec Henri.

Cependant l'Empire, qui n'avoit plus d'armée navale, faisoit tous les jours de grandes pertes. Les Vénitiens se rendirent maîtres de Gallipoli sur le détroit qu'on appelle aujourd'hui des Dardanelles, s'emparèrent des îles de Naxos, de Paros, de Milo, de Hérineæ. Toutes ces îles formèrent un petit Etat, dont les possesseurs prirent le titre de Ducs de Nixia, & qu'ils conservèrent sous la protection de la République de Venise. Les îles d'Andros, de Thénon, de Mycone, de Scyros, de Cécæ & de Lemnos tombèrent aussi au pouvoir de quelques Seigneurs Vénitiens. Une flotte de la République fit la conquête de Corfou, & depuis ce temps cette île a toujours appartenu aux Vénitiens. Un Seigneur François, dont on ignore le nom, se mit en possession des îles de Céphalonie & de Zante.

Il y avoit alors de grands troubles dans le Royaume de Thessalonique. Le Marquis de Montferrat avoit, par son testament, désigné pour son successeur Démétrius son fils, né du second mariage qu'il avoit contracté avec Marguerite de Hongrie. Le Comte de Blandras, Régent du Royaume, vouloit faire monter sur le trône Guillaume, sorti du premier mariage du Marquis de Montferrat. L'Empereur prétendit que les dernières volontés de ce Prince fussent exécutées, & il employa la force pour faire reconnoître Démétrius, Roi de Thessalonique, sous la Régence de sa mere.

Alexis l'Ange Comnene avoit profité de la mort du Marquis de Montferrat pour se procurer la liberté. Il se rendit d'abord à Thessalonique, où la Reine de Hongrie sa belle-sœur, lui fit un accueil favorable; mais comme elle s'aperçut que son beau-frere formoit quelques projets ambitieux, elle le contraignit à sortir des Etats de son fils. Alexis alla chercher un asyle chez Léon Sgure, Seigneur de Corinthe, qui avoit épousé sa fille Eudocie. Ne pouvant se tenir tranquille dans cette retraite, il cabala contre son gendre. Celui-ci voulut le faire arrêter, mais Alexis eut le temps de se sauver chez le Prince d'Epire son cousin germain, qui, à la faveur des troubles, s'étoit emparé de l'Epire & de l'Etolie. Il s'appelloit Michel Ange, & avoit pris le surnom de Comnene. Il étoit fils naturel de Jean l'Ange, frere du pere des Empereurs Isaac & Alexis. Ce dernier ne vécut pas long-temps en bonne intelligence avec son cousin germain, & il fut bientôt forcé de sortir de sa Cour. Se trouvant sans aucune ressource, il prit le parti de se retirer auprès du Sultan d'Iconium, qui promit d'employer toutes ses forces pour



le rétablir sur le trône. En conséquence de cet accord le Sultan envoya des Ambassadeurs à Théodore Lascaris, pour lui déclarer que s'il ne rendoit pas la couronne à Alexis l'Ange, il seroit contraint de lui faire la guerre. Théodore, avant que de répondre aux Ministres du Sultan, fit assembler les principaux Seigneurs de ses Etats, & leur demanda lequel ils aimoient mieux pour Empereur d'Alexis l'Ange ou de lui. Ils répondirent unanimement qu'ils étoient résolus de sacrifier leur vie pour sa personne, & qu'ils ne reconnoitroient jamais Alexis l'Ange. Théodore fit part de cette réponse au Sultan, & la guerre fut déclarée. Théodore commença les hostilités par la prise de Philadelphie; il marcha ensuite au secours d'Antioche sur le Méandre, que le Sultan assiégeoit avec une armée de vingt mille hommes. Théodore, à la tête de deux mille seulement, entreprit de faire lever le siège. Il attaqua l'ennemi avec fureur, & pendant qu'on se battoit avec une mutuelle ardeur, les deux Princes se rencontrèrent, & en vinrent aux mains. Théodore fut abattu d'un coup de masse d'armes, mais reprenant aussitôt ses forces, il coupa d'un coup de sabre les jarrets du cheval du Sultan. Ce Prince ayant été renversé par la chute de son cheval, fut massacré par les Grecs. Quelques-uns croient que ce fut Théodore qui lui coupa la tête. Les Barbares effrayés de la mort de leur Prince, demandèrent la paix qui leur fut accordée. Alexis l'Ange fut fait prisonnier, & enfermé dans un Monastere, où il finit ses jours. Telles sont les aventures de ce Prince, dont j'avois promis quelques détails.

L'Empereur Henri regardoit toujours Théodore Lascaris comme un Rebelle, & il étoit résolu de le poursuivre jusqu'à la dernière extrémité. Il entra pour cet effet en Asie, & y fit plusieurs conquêtes. Pendant que la fortune lui étoit favorable en Orient, il étoit attaqué en Occident par Théodore, frere & successeur de Michel, Prince d'Epire, qui faisoit tous ses efforts pour reculer les bornes de ses Etats. Henri ne voulant point avoir en même temps deux ennemis à combattre, consentit à accorder la paix à Théodore Lascaris, à condition que ce Prince cederoit tout le pays enfermé entre le mont Camine, la ville d'Achirao & la mer.

Henri marcha alors contre le Prince d'Epire, mais étant arrivé à Thessalonique, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 11 de Juin 1216. à l'âge de quarante-deux ans. On a cru qu'il avoit été empoisonné. Ce Prince s'étoit marié deux fois. Il avoit épousé en premières noces Agnès de Montferrat, fille du Marquis; & en secondes noces la fille de Jean, Roi de Bulgarie. Il n'eut aucun enfant de ses deux mariages. Les Historiens donnent de grandes louanges à ce Prince, & les Grecs mêmes font son éloge.

Après la mort de Henri les Seigneurs François s'assemblerent pour délibérer sur le choix d'un nouvel Empereur. Ils jetterent en même temps les yeux sur Pierre de Courtenai, mari d'Yolande de Flandres, sœur des Empereurs Baudoin & Henri, & sur André, Roi de Hongrie, qui avoit épousé une des filles d'Yolande & de Pierre de Courtenai. Ils préférèrent ce dernier comme plus en état de rétablir les affaires de l'Empire; mais ce Prince ayant refusé d'accepter la couronne Impériale, ils proclamèrent le Comte de Flandres, & lui envoyèrent des Ambassadeurs pour lui annoncer son élection.

Pierre de Courtenai étoit fils de Pierre de France, cinquieme fils de Louis

PIERRE DE  
COURTENAI.  
1216.  
THEODORE  
LASCARIS.

---

CONSTANTINOPLE.

le Gros, Roi de France, & d'Isabelle Dame de Courtenai & de Montargis, & cousin germain de Philippe Auguste, qui occupoit alors le trône de France. Pierre de Courtenai se hâta de faire les préparatifs pour se rendre à Constantinople, & il partit de France à la tête de cinq mille cinq cents hommes de troupes d'élite. Sa femme & quatre de ses filles l'accompagnèrent dans ce voyage. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il pressa le Pape Honorius III. de lui donner la couronne Impériale. Le Pape fit beaucoup de difficulté, dans la crainte de causer quelque préjudice au Patriarche de Constantinople, à qui de tout temps cette cérémonie avoit appartenu, & dont le privilège venoit d'être confirmé par le Pape Innocent III. Honorius ne pouvant résister aux instances de Pierre, fit la cérémonie de son couronnement dans l'Eglise de Saint-Laurent hors de la ville, afin qu'elle ne tirât à aucune conséquence.

---

1217.  
9 d'Avril.

Le premier usage qu'il fit de sa nouvelle dignité, fut de donner à Guillaume de Montferrat l'investiture de la Régence du Royaume de Thessalonique pendant la minorité du Prince Démétrius. Il s'embarqua ensuite à Brindes, & promit aux Vénitiens de déclarer la guerre à Théodore, Prince d'Epire, qui s'étoit rendu maître de Durazzo. En conséquence de ses engagements, Pierre mit le siège devant cette place; mais il ne put s'en emparer. Résolu de se rendre promptement à Constantinople, il prit le parti de traverser les Etats du Prince d'Epire. Il fut à peine engagé dans les montagnes d'Albanie, que les troupes de Théodore l'environnèrent de tous côtés. Réduit à la nécessité de vaincre ou de périr, il se détermina à faire les derniers efforts pour se tirer du danger où il étoit. Le Prince d'Epire n'osant risquer une bataille, feignit de vouloir entrer en accommodement. Il fut réglé que l'Empereur auroit la liberté de passer par les terres de Théodore; qu'il ne feroit aucun tort aux sujets de ce Prince, & que celui ci lui feroit fournir, & à tous ceux qui l'accompagnoient, des vivres, & tout ce qui étoit nécessaire pour leur passage.

Après la signature de ce traité, Pierre consentit à se trouver à un repas, où Théodore l'avoit invité. Ce Prince, contre la foi des traités, fit arrêter l'Empereur, ceux de sa suite, & donna ordre d'attaquer les troupes de Pierre qui n'étoient plus sur leurs gardes. Elles furent entièrement défaites, & les prisonniers furent traités avec toute l'inhumanité possible. Pierre de Courtenai fut mis à mort, mais on ignore les détails de cet événement. On croit que Théodore ne le fit assassiner qu'au bout de deux ans de prison. Le Prince d'Epire instruit que toute l'Europe sembloit vouloir prendre vengeance de la mort de l'Empereur, chercha à mettre le Pape dans ses intérêts. Il promit pour cet effet de remettre en liberté Jean Colonne, Cardinal & Légat, qui avoit été arrêté avec Pierre de Courtenai, & de reconnoître la primauté du Pape. Théodore fut absous de son crime, & le souverain Pontife défendit, sous peine d'excommunication aux Croisés, qui s'étoient assemblés à Venise & à Ancone, de causer aucun dommage à Théodore.

Pierre de Courtenai avoit eu d'Yolande sa femme quatre fils & sept filles. Les Princes furent Philippe, Comte de Namur, qui mourut sans enfants en 1226. Robert qui monta sur le trône après la mort de son pere; Henri, & Baudoin. Les filles étoient Yolande, qui épousa André, Roi de Hongrie;

Agnès, femme de Geofroi II. Prince d'Achaïe; Marie, femme de Théodore Lascaris; Marguerite, qui épousa Henri, Comte de Wianden; Isabelle, mariée en premières noces à Gaucher, fils de Milon II. Comte de Bar-sur-Seine, & en secondes noces à Eudes de Montaigu, de la maison des Ducs de Bourgogne; Sybille, qui fut Religieuse, & une autre qui épousa Raoul, Seigneur d'Issoudun.

Les Seigneurs informés du malheur qui étoit arrivé à Pierre de Courtenai, nommerent pour Régent de l'Empire Conon de Bethune, Sénéchal de Romanie. Ils envoyerent ensuite offrir la couronne à Philippe, Comte de Namur, fils aîné de Pierre de Courtenai. Ce Prince préférant une vie tranquille à un trône continuellement agité, céda ses droits à Robert son frere, qui partit de France sur la fin de l'an 1220. Il fut sacré à Constantinople le 25 de Mars 1221. par le Patriarche Mathieu. Déterminé à venger la mort de son pere, il entra en négociation avec Théodore Lascaris, & ces deux Princes convinrent de vivre en bonne intelligence.

Ils réglèrent en même-temps que Robert rendroit à Lascaris un de ses freres qui étoit prisonnier, & que Lascaris remettrait en liberté tous les François qu'il avoit en son pouvoir. Lascaris promit aussi de donner la Princesse Eudocie sa fille en mariage à l'Empereur Robert. L'exécution de ce dernier article souffrit quelque difficulté. Lascaris avoit épousé la sœur de Robert, & Manuel, Patriarche Grec de Constantinople, ne pouvoit approuver qu'une même personne fût en même-temps & beau-pere & beau-frere; ce qui étoit sans exemple dans l'Eglise Grecque.

Les remontrances du Patriarche ne firent cependant aucun effet sur l'esprit de Lascaris, & il se préparoit à envoyer Eudocie à Constantinople, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau l'an 1222. Il n'avoit alors que 45 ans. Les Grecs regardent ce Prince comme le restaurateur de leur Empire. Il avoit été marié trois fois. Anne sa premiere femme étoit fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, frere de l'Empereur Isaac. Il en eut deux Princes, qui moururent avant leur pere, & trois Princes. Eudocie promise à Robert de Courtenai, étoit fille de l'Impératrice Anne. Elle se maria avec Anselme de Cahieu, qui fut Régent de l'Empire après la mort de Robert. Lascaris avoit épousé en secondes noces Philippine, fille de Rupin, Prince d'Arménie. Acropolite assure qu'il en eut un fils nommé Constans, & qui avoit huit ans lorsque son pere mourut. Nicéphore Gregoras prétend au contraire que Lascaris ne laissa aucun enfant mâle. Marie de Courtenai sa troisieme femme ne lui donna point d'enfants.

Théodore Lascaris avoit désigné pour son successeur Jean Vatace, à qui il avoit donné en mariage Irene sa fille. Le surnom de Ducas qu'il porta, fait croire qu'il appartenoit à cette maison. Tous ceux qui avoit obéi à Théodore Lascaris, ne firent aucune difficulté de reconnoître Jean Vatace pour leur souverain. Il se trouvoit alors quatre Princes qui portoient le titre d'Empereur; sçavoir, Robert de Courtenai, qui étoit en possession de Constantinople; Jean Vatace Ducas, qui regnoit à Nicée; David Comnene, qui avoit fondé un nouvel Empire à Trebisonde; & Théodore l'Ange Comnene, qui s'étant emparé du Royaume de Thessalonique pendant l'absence de Démétrius, s'étoit fait couronner Empereur.

CONSTANTINOPLE.

ROBERT DE  
COURTENAI.

1221.

THEODORE  
LASCARIS.

JEAN DUCAS.

1222.

ROBERT DE  
COURTENAI.



CONSTANTINOPLE.

Le commencement du regne de Jean Vatace fut troublé par l'ambition d'Alexis & d'Isaac, freres de Théodore Lascaris. Chagrins de n'avoir pu succéder à ce Prince, ils résolurent de chasser du trône Jean Vatace, & mirent dans leur parti Robert de Courtenai. Ce Prince leur donna des troupes, & les chargea en même-temps de les commander. Ils se hâtèrent alors de joindre leur rival, & lui livrerent combat. La valeur des François fit long-temps balancer la victoire, mais elle se déclara enfin pour Jean Vatace. Alexis & Isaac furent faits prisonniers, & l'Empereur les condamna à avoir les yeux crevés. Jean Vatace profita de son avantage pour enlever aux François toutes les places qu'ils avoient en Asie. Il se seroit rendu maître de la Thrace, s'il n'eût été arrêté par Théodore, Prince d'Epire. Celui-ci après s'être emparé de Mosinople, de Didimoteque, & de quelques autres villes, obtint des habitants d'Andrinople qu'ils le recevroient dans leur ville. Théodore fit alors des courses jusqu'à Constantinople, & ravagea tout le pays qui est entre ces deux villes. L'Empire de Robert se réduisoit en Europe à la seule ville de Constantinople. Ce Prince effrayé des succès de Théodore, fit la paix avec Vatace, en cédant à ce dernier les villes de l'Asie, à l'exception de quelques-unes qui étoient situées au Nord, & aux environs du Golfe de Nicomédie. Vatace promit en conséquence d'envoyer à Robert, Eudocie qui lui avoit été promise par Théodore Lascaris ; mais il ne tint pas parole.

Robert n'ayant plus d'espérance de posséder Eudocie, s'attacha fortement à une jeune Demoiselle Françoisse, fille de Baudoin de Neuville, Chevalier issu d'une noble famille d'Artois. Elle étoit fiancée à un Seigneur Bourguignon, mais l'Empereur n'écoutant que sa passion, la demanda à sa mere, & l'épousa. Le Gentilhomme Bourguignon s'en vengea bientôt ; car ayant trouvé moyen d'entrer pendant la nuit dans le palais, il enleva l'Impératrice & sa mere. Il fit jeter celle-ci dans la mer, & coupa le nez & les lèvres à sa fille. Robert entra dans une fureur extrême lorsqu'il apprit cette action dont il ne pouvoit se venger. Honteux de sa foiblesse, il sortit de Constantinople, passa en Italie, & implora le secours de Grégoire IX. Le souverain Pontife lui conseilla de retourner à Constantinople où sa présence étoit nécessaire. Robert suivit son conseil, mais il fut surpris en route d'une maladie qui le mit au tombeau l'an 1228.

Baudoin son frere n'avoit alors qu'environ dix ans, & sa jeunesse sembloit l'éloigner de la couronne dans les circonstances où on se trouvoit. Plusieurs Seigneurs furent d'avis de mettre l'Empire sous la protection de Jean Azen, Roi des Bulgares, & de l'engager à donner une de ses filles en mariage au jeune Baudoin. Jean Azen, à qui ils firent ces propositions, les accepta volontiers, & s'engagea à recouvrer à ses dépens tout ce que les prédécesseurs de Baudoin avoient perdu dans la Thrace, & de soumettre ensuite les Provinces Occidentales de l'Empire. Les auteurs de l'outrage qui avoit été faite à la femme de Robert, appréhendant que Baudoin secondé de la puissance du Roi des Bulgares, ne fût en état de venger son frere, représenterent qu'il étoit dangereux de mettre l'Empire à la discrétion des Bulgares, qui s'en rendroient bientôt maîtres. Ils ajoutèrent qu'il étoit plus à propos de recourir à la protection d'un Prince François. On fut séduit

par

BAUDOIN II.  
JEAN DE BRIENNE.

1228.

ou  
JEAN DUCAS.

par ces représentations, & on résolut d'un commun accord d'élever au thône Jean de Brienne, qui avoit été Roi de Jérusalem. Il étoit troisième fils d'Erard II. Comte de Brienne, & d'Agnès de Montbelliard. Ce Prince commandoit alors les troupes de Gregoire IX. contre l'Empereur Frideric. Le Pape auquel on s'étoit adressé pour avoir son approbation, consentit au choix que les Seigneurs avoient fait, & le fit sçavoir à Jean de Brienne. Aussitôt que ce Prince se fut rendu à Rieti où le Pape l'attendoit, on dressa en présence des Ambassadeurs de Constantinople un acte dont les principales clauses étoient: » Qu'il seroit fait dès à présent un contrat de mariage » entre Baudoin, & la Princesse Marie, fille de Jean de Brienne, pour être » consommé lorsque l'un & l'autre auroient atteint l'âge convenable; que » vûe la minorité de Baudoin, & la situation fâcheuse de l'Empire, le Roi » Jean seroit Empereur, & conserveroit la couronne avec une pleine autorité pendant sa vie; qu'après sa mort l'Empire reviendrait à Baudoin » ou à ses héritiers; que Baudoin seroit traité selon sa dignité; que lorsque ce jeune Prince auroit atteint l'âge de 20 ans, Jean de Brienne lui » donneroit l'investiture du Royaume de Nicée avec toutes ses dépendances, & toutes les terres situées au-delà du bras de Saint George, y compris le Duché de Novocastre, sauf les fiefs que les Seigneurs Latins avoient » obtenus de l'Empereur Henri & de ses successeurs, excepté néanmoins » le Duché de Nicomédie, qui étoit réservé pour Jean de Brienne; que ce » dernier auroit le choix de donner à ses héritiers les places que les Latins » & les Grecs avoient possédées ou possédoient en Asie, ou celles que le » Prince d'Epire avoit usurpées jusqu'à Didimoteque & Andrinople; que » les héritiers de Jean de Brienne seroient tenus de faire hommage-lige à » Baudoin ou à ses successeurs, & de faire le service comme ses vassaux; » qu'ils ne seroient néanmoins obligés de servir eux-mêmes que dans les » guerres où l'Empereur iroit en personne. « Ce traité fut confirmé & ratifié par le Pape le 9. Avril 1229.

Jean de Brienne, après cet arrangement, fit des préparatifs pour se rendre à Constantinople. Il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joye, & la cérémonie de son couronnement se fit dans l'Eglise de Sainte-Sophie par les mains du Patriarche Simon. Jean de Brienne ne remplit pas les espérances qu'on avoit conçues de lui, & il resta deux ans dans l'inaction. Pendant ce temps-là les troupes qu'il avoit amenées avec lui, se dissipèrent, & allèrent servir d'autres Princes.

Cependant Jean de Brienne ayant appris que Jean Vatace étoit occupé à soumettre Léon Gabalas qui s'étoit révolté, il profita de cette circonstance pour attaquer les Etats de l'Empereur Grec. Il fit une descente à Lampsaque; mais Vatace, qui avoit promptement rassemblé quelques soldats, s'empara des défilés, & empêcha les François de faire de grands progrès. Ils ne prirent en effet que le château de Céramique, près de Cyfique, & le Fort de Piga. Vatace, pour se venger de cette irruption, fit une ligue offensive & défensive avec le Roi des Bulgares, qui étoit irrité de ce que Jean de Brienne avoit eu la préférence sur lui.

Au commencement du printemps l'Empereur Grec & le Roi des Bulgares s'emparèrent de Gallipoli, de plusieurs autres places du côté de la Propontide,

---

CONSTANTINOPLE.

---

1236.

& allerent mettre le siège devant Constantinople. Jean de Brienne peu effrayé du grand nombre d'ennemis, sortit de la ville avec cent soixante Chevaliers & quelques Sergents à cheval. Avec une si petite troupe il attaqua les Grecs & les Bulgares, & les mit en fuite. L'Infanterie, qui étoit dans la ville, s'empara de la flotte ennemie qui étoit à l'ancre près des murailles. Vatace & Azen résolus d'effacer la honte de leur défaite, leverent promptement de nouvelles armées, & reparurent devant Constantinople. Cette seconde entreprise ne fut pas plus heureuse que la première. La flotte des Grecs & des Bulgares fut battue par celles des Vénitiens, des Pisans & des Génois, & l'armée de terre qui assiégeoit Constantinople décampa aussitôt qu'elle eut appris le malheur de l'armée navale.

Tous ces avantages affoiblissoient considérablement les forces de l'Empereur, & il craignoit enfin de succomber. Il prit le parti de demander du secours aux Européens. Persuadé que la présence de Baudoin exciteroit d'avantage les Princes à lui fournir des troupes, il l'envoya dans les différentes Cours de l'Europe sous la conduite de Jean de Bethune. Le Pape publia une croisade à ce sujet, & promit les mêmes indulgences que pour la Terre sainte. Pendant que le jeune Empereur travailloit efficacement à obtenir des secours, la mort surprit Jean de Brienne le 23 de Mars 1237.

BAUDOIN II.  
seul.

1237.

JEAN VATACE.

L'Empire venoit de perdre un de ses plus fermes appuis, ou du moins celui qui étoit le plus capable de le défendre. Les Seigneurs en attendant le retour de Baudoin, nommerent pour Régent de l'Empire Anseau de Cahieu, Gentilhomme de Picardie. On craignoit toujours les efforts des Grecs & des Bulgares, lorsque l'inconstance d'Azen suspendit pour quelque temps l'inquiétude où l'on étoit à Constantinople. Ce Prince, soit qu'il fût gagné par sa femme, qui étoit fille d'André, Roi de Hongrie, soit qu'il appréhendât que l'Empereur Grec ne devînt trop puissant par la ruine des François, ce Prince, dis-je, rompit le traité d'alliance qu'il avoit fait avec Jean Vatace, & se joignit aux François. L'armée combinée alla aussitôt faire le siège de Chiorli, & elle se seroit emparée de cette place, malgré la valeur de l'Officier qui la défendoit, si Azen ne se fût promptement retiré après avoir brûlé toutes ses machines de guerre. La nouvelle de la mort de sa femme & d'un de ses fils le frappa tellement, qu'il crut que Dieu le punissoit de sa perfidie envers Vatace. Il renouvela avec ce Prince son ancien traité, & ils réunirent leurs forces pour attaquer Constantinople. La ville étoit prête à se rendre lorsqu'elle fut secourue par les galères Vénitiennes, & par celles de Geofroi de Ville-Hardouin, Prince d'Achaïe & de Morée.

Cependant Baudoin, qui ne pouvoit ignorer la triste situation où l'Empire se trouvoit réduit, se hâtoit de rassembler une puissante armée qui pût le mettre en état de repousser ses ennemis. Il arriva enfin à Constantinople vers la fin de l'an 1239. & il fut couronné solennellement dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Ce ne fut que depuis cette cérémonie qu'il data les années de son regne. Aussitôt que la saison lui permit de se mettre en campagne, il marcha contre Vatace, & prit d'assaut la ville de Chiorli. Vatace, qui ne pouvoit défendre la Thrace, passa en Asie, & enleva aux François le petit nombre de places qui leur restoit, à l'exception du Fort d'Esquili. Les deux Empereurs fatigués de la guerre, firent une trêve pour deux ans.

1239.



Baudoin repassa en Italie pour y chercher de nouveaux secours, & il se trouva au Concile de Lyon qui fut célébré en 1245. L'Empereur Vatace profita de la treve pour reculer les bornes de son Empire. Il entra dans la Bulgarie alors gouvernée par Michel, fils d'Azen, qui étoit encore en bas âge. Les Ministres de ce jeune Prince n'ayant pu s'opposer aux premiers succès de Vatace, lui demanderent la paix. Vatace y consentit, à condition qu'il conserveroit toutes les conquêtes qu'il avoit faites. Ce Prince invité par les habitants de Thessalonique, se rendit dans leur ville, & les délivra de la tyrannie de Démétrius, qu'il envoya prisonnier dans le château de Lentrinne en Asie. Il conserva Thessalonique pour lui, & le reste de la Thessalie fut partagé entre Michel l'Ange Comnene, & Théodore l'Ange Comnene, pere de Démétrius, le même qui avoit été vaincu par le Roi de Bulgarie, & que ce Prince avoit fait priver de la vue.

À peine la treve étoit-elle finie entre Vatace & Baudoin, que le premier recommença la guerre par la prise de Chiotli. Baudoin de retour à Constantinople, s'aperçut que ses forces n'étoient pas suffisantes pour résister à celles de l'Empereur Grec. Il envoya sa femme en France pour y solliciter de nouveaux secours. On ignore ce que Baudoin devint depuis ce temps jusqu'en 1251. On trouve dans l'histoire que Philippe de Foci ou Touci, prenoit dans cet intervalle le titre de Régent de l'Empire de Constantinople; ce qui feroit croire que Baudoin étoit passé une seconde fois en Occident.

Vatace avoit cependant continué à remporter de grands avantages sur les François, & sur Michel l'Ange Comnene, Souverain d'une partie de la Thessalie, & il s'étoit ensuite retiré à Nicée. Il tomba malade dans cette ville, & fut transporté à Nymphée, où il mourut le 30 Octobre 1255. âgé de soixante & deux ans, après un regne de trente-trois. Ce Prince étoit doux, prudent, brave, & avoit beaucoup de fermeté. Il n'aimoit la dépense que lorsqu'il croyoit qu'elle pouvoit être utile à l'Etat. Ennemi du luxe, il avoit déclaré infâme quiconque acheteroit des étoffes étrangères. Jean Vatace avoit été marié deux fois. Il avoit épousé en premières noces Irene, fille de l'Empereur Théodore Lascaris, dont il eut un fils qui lui succéda. Après la mort de cette Princesse, il se maria à une fille naturelle de l'Empereur Frideric II. nommée Anne. Elle ne lui donna point d'enfants.

Aussitôt que Vatace fut mort les Seigneurs Grecs proclamerent Empereur Théodore Lascaris son fils unique, quoique son pere ne l'eût ni associé au trône, ni désigné pour son successeur. Il fut sacré & couronné par le Patriarche Arsené. Le Roi des Bulgares n'eut pas plutôt appris la mort de Vatace, qu'il prit les armes pour rentrer en possession des villes que ce Prince lui avoit enlevées; mais Théodore l'empêcha d'exécuter son projet, & le força à demander la paix. Ce fut tout ce qui se passa de remarquable sous le regne de ce Prince. Il mourut d'érysipe dans le mois d'Août 1259. après avoir porté la couronne pendant quatre ans. Il étoit dans la trente-septième année de son âge. S'étant aperçu que sa fin approchoit, il s'étoit revêtu d'un habit monastique, & avoit distribué de grandes aumônes aux pauvres. Il avoit épousé Helene, dont il eut Jean Lascaris & plusieurs filles. Théodore

---

 CONSTANTINOPLE.

---

 1247.

---

 1248.

---

 THEODORE  
LASCARIS II.  
1255.  
&  
BAUDOUIN II.

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

JEAN LASCA-  
RIS.

1259.

BAUDOIN II.

aimoit les sciences, protégeoit les Sçavants. Il nous reste quelques fragments de ses ouvrages Théologiques.

Ce Prince eut pour successeur Jean Lascaris son fils, qui n'étoit âgé que de six ou huit ans. Théodore avoit nommé pour Régent de l'Empire George Muzalon, homme d'une naissance médiocre, mais qui avoit tellement su gagner sa confiance, qu'il l'avoit fait Grand-Maître de la Garde-Robe, & lui avoit donné une de ses parentes en mariage. Muzalon, qui redoutoit l'ambition des Grands par rapport à son pupile, envoya le jeune Empereur dans une Forteresse gardée par des troupes, sur la fidélité desquelles il pouvoit compter. Cependant les Seigneurs mécontents de ce que Muzalon avoit été préféré à l'un d'eux, cherchèrent à le perdre en publiant qu'il avoit dessein de s'emparer de la souveraine autorité. Muzalon, instruit de la mauvaise volonté des Seigneurs à son égard, les assembla tous, & leur déclara qu'il étoit prêt à abandonner le poste honorable qui lui étoit confié, s'ils n'approuvoient pas le choix du feu Empereur. Ce discours parut toucher les Seigneurs, & ils jurèrent en même temps fidélité à Jean Lascaris & au Régent.

Cette protestation de la part des Seigneurs étoit peu sincère, puisque quelques jours après, dans la nombreuse assemblée qui se tint au Monastère de Sofandre pour rendre les derniers devoirs à Théodore Lascaris, les soldats crièrent hautement que Muzalon avoit employé la magie pour faire mourir l'Empereur, & qu'il avoit empêché ce Prince de leur faire des gratifications. Le tumulte devint si considérable, que la présence de l'Empereur ne fut pas capable de l'apaiser. Muzalon connoissant le danger où il étoit, alla se cacher sous l'autel. Ses ennemis, sans respect pour la sainteté du lieu, le poignardèrent dans cet asyle qui devoit être inviolable. Ses deux frères eurent le même sort.

Michel Paléologue, grand Connétable, qui avoit formé cette conjuration, employa toutes sortes de voyes pour se faire nommer Régent. Il se fit ensuite donner les titres de Grand Duc & de Despote; mais son ambition n'étant pas encore satisfaite, il demanda à être associé à l'Empire. La révolte de Michel l'Ange Comnene Despote d'Etolie favorisa son élévation. Les partisans de ce Seigneur influèrent au peuple que dans les circonstances où l'Empire se trouvoit, il étoit nécessaire qu'il fût gouverné par un Prince en état de regner. Ces discours semés à propos, joints aux largesses que Michel Paléologue fit faire, déterminèrent le peuple à témoigner hautement qu'il vouloit que ce Seigneur fût associé au trône. On convint donc que les deux Empereurs jureroient solennellement de vivre dans une parfaite intelligence. Les Evêques, par une sorte d'adulation, décidèrent que sa complaisance à accepter l'Empire étoit une chose méritoire devant Dieu & devant les hommes.

Michel Paléologue sortoit d'une des plus illustres maisons de l'Empire, qui s'étoit alliée plusieurs fois à celle des Empereurs. Alexis Paléologue son grand-père avoit épousé Irene Comnene, fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, & niece de l'Empereur Isaac. Son beau-père l'avoit désigné pour son successeur, mais les malheurs qui arrivèrent à Alexis l'Ange, empêchèrent l'effet de cette destination. Il n'étoit sorti du mariage d'Irene avec Alexis

MICHEL PA-  
LÉOLOGUE.  
JEAN LASCARIS.  
BAUDOIN II.

Paléologue qu'une fille qui épousa Andronic Paléologue, Grand Domestique, & pere de Michel dont il s'agit ici. On l'accusa dès sa jeunesse d'aspirer à la souveraineté, & sous le regne de Jean Vatace on prétendit qu'il avoit entretenu des intelligences criminelles avec le Despoté d'Etolie. Les amis de Michel cherchoient à lui procurer la plus grande fortune, & pour cet effet ils travaillèrent à le marier avec Thamar, fille d'Asan, Roi de Bulgarie. Vatace, qui en fut informé, en fit un crime à Michel. Celui-ci protesta qu'il n'avoit aucune part à cette négociation; mais il fut obligé, malgré ses sermens, de se purger par les armes, suivant l'usage de ces temps superstitieux. Le champion qu'il choisit pour soutenir sa cause étoit celui même qui avoit négocié le mariage. Il se batût contre l'accusateur de Michel, & fut vaincu. On le mit alors à la question, mais ni la force des tourmens, ni la crainte de la mort ne furent pas capable de lui faire avouer que Michel eût eu connoissance de ce mariage. On examina ensuite Michel, & il protesta avec serment qu'il étoit innocent de l'accusation intentée contre lui. On voulut l'obliger à se justifier par l'épreuve du fer chaud, mais il répondit qu'il ne sçavoit point faire de miracle, & qu'il demandoit à se battre contre son accusateur. On lui refusa sa demande, & il fut mis en prison. Il en sortit quelque temps après en affirmant avec serment qu'il n'avoit eu aucune part à la négociation du mariage, & en promettant que jamais il n'aspireroit à l'Empire. Vatace lui donna alors en mariage Théodora sa petite niece. Michel Paléologue demeura tranquille pendant le reste de la vie de Vatace; mais il paroît qu'il fit quelques mouvemens sous le regne de Théodore Lascaris son successeur. Ce dernier le menaça plusieurs fois de lui faire crever les yeux, & Michel redoutant les effets de cette menace, se retira à la Cour du Sultan d'Iconium, qui lui donna le commandement des troupes Chrétiennes qu'il avoit à sa solde. Théodore Lascaris engagea peu de temps après Michel à retourner auprès de lui, & l'assura par serment qu'il ne lui feroit aucun mal. Michel se laissa gagner par ses promesses, & reparut à la Cour de Théodore. On lui rendit la dignité de Connétable, & il fut nommé Gouverneur de Durazzo. Théodore ne tarda pas à soupçonner de nouveau la fidélité de Michel, & il le fit mettre dans une étroite prison, d'où il ne sortit qu'à la mort de Théodore Lascaris. On a vû de quelle maniere il s'y prit pour parvenir au trône.

La cérémonie de son association se fit près de la ville de Magnésie le premier de Décembre de l'an 1259. Il jura de donner au jeune Empereur de bons conseils comme à son collègue, & les Seigneurs déclarerent qu'ils obéiroient aux deux Empereurs; que s'il arrivoit que l'un des deux fît quelque entreprise contre l'autre, ils prendroient le parti de celui qu'on voudroit opprimer. Après ces sermens mutuels Michel fut élevé sur un bouclier, qui étoit soutenu d'un côté par les Prélats, & de l'autre par les Grands de l'Empire. Le Patriarche Arsene fut le seul qui ne parut pas content de l'élévation de Michel; il étoit inquiet du sort du jeune Empereur, & sembloit prévoir les malheurs qui le menaçoient. Michel demanda à être couronné seul, sous prétexte que Jean Lascaris étoit encore trop jeune pour cette cérémonie. Arsene fit beaucoup de difficulté, & il ne se laissa gagner que lorsqu'il vit que Lascaris consentoit à n'être point couronné. On assure que le jeune



CONSTANTINOPLE.

Empereur pressant alors ce qui devoit lui arriver, s'écria qu'il seroit assez content, si on lui laissoit la vie.

L'Empereur Baudoin n'eut pas plutôt été informé que Michel Paléologue étoit monté sur le trône, qu'il lui fit redemander les villes de Thrace qu'on avoit enlevées aux François. Michel, au lieu de donner à Baudoin la satisfaction qu'il demandoit, menaça de lui déclarer la guerre s'il ne lui payoit un tribut. Il entama alors quelques négociations, & on parloir d'une trêve lorsque Michel, qui s'étoit aperçu du mauvais état des affaires de Baudoin, résolut d'en profiter. Il parut bientôt aux environs de Constantinople, & s'empara en peu de temps de tous les dehors de cette capitale. Un Seigneur François lui avoit promis de l'introduire dans la ville, mais il ne lui tint pas parole, sous prétexte que l'Empereur lui avoit retiré les clefs d'une des portes dont il avoit la garde. Michel retourna aussitôt en Asie, après avoir laissé de fortes garnisons dans les postes dont il s'étoit rendu maître. Elles firent des courses dans la campagne, & empêchèrent les vivres d'entrer dans la place.

Baudoin se vit bientôt réduit aux dernières extrémités, sans troupes, sans argent : il fut obligé de faire de la monnoye avec les plombs des toits des Eglises & du palais de Constantinople, & d'abattre plusieurs maisons pour avoir du bois. Pendant qu'il étoit dans cette triste situation, Alexis Stratégopule revêtu de la dignité de César, s'approcha de Constantinople par ordre de Michel, pour examiner en quel état cette place se trouvoit. Il y avoit alors aux environs de la ville une troupe de brigands, qui pilloient indifféremment les Grecs & les François. Stratégopule les engagea à se joindre à lui contre les François. Le Chef de ces brigands représenta au Général de Michel que le moment étoit favorable pour se rendre maître de Constantinople, qui n'étoit défendue que par une foible garnison. Il l'assura qu'il étoit possesseur d'une maison, d'où par un souterrain il étoit aisé d'y introduire cinquante hommes, qui ouvreroient une des portes de la ville.

1261.  
Prise de Constantinople par les Grecs.

Stratégopule, après avoir long-temps balancé sur le parti qu'il devoit prendre, consentit à hasarder cette entreprise qui lui paroissoit dangereuse avec le petit nombre de troupes qu'il avoit. La nuit du 25 Juillet seize soldats entrèrent par le souterrain, & après avoir égorgé les sentinelles qu'ils rencontrèrent, ils brisèrent la porte dorée, & donnèrent ainsi entrée à leurs camarades. Les François voulurent se défendre, mais ils furent mis en désordre, & bientôt ils ne songèrent plus qu'à sauver leurs vies. Le peuple se joignit aux Grecs, & en peu de temps la ville fut délivrée des François. Baudoin, craignant de tomber au pouvoir des ennemis, abandonna les ornements Impériaux, & se jeta dans un esquif. Le Général Grec fit mettre les habits de l'Empereur au bout d'une lance, pour faire voir aux François qu'ils n'avoient plus d'espérance. Telle fut la fin de la domination des François à Constantinople, dont ils avoient été maîtres pendant cinquante-sept ans.

Un événement d'une si grande importance causa une joye bien sensible à Michel, & il se hâta de se rendre à Constantinople. Il y fit son entrée le 15 d'Août, à pied, sans ornements Impériaux, accompagné de l'Impératrice Théodora sa femme, & du Prince Andronic son fils. Après avoir fait son

action de grâces dans l'Eglise de Sainte-Sophie, il alla prendre possession du grand Palais. Il étoit si satisfait d'Alexis Stratégopule, que ne trouvant rien de trop pour le récompenser, il ordonna que ce Seigneur feroit une entrée triomphante dans Constantinople, la couronne de César sur la tête, & que pendant un an entier son nom seroit joint dans les actes publics à ceux des deux Empereurs.

Michel Paléologue, devenu maître de Constantinople, donna une déclaration par laquelle il étoit dit que les maisons de Constantinople seroient rendues aux fils & aux héritiers de ceux à qui elles appartenoient, lorsque les François en firent la conquête. Ce Prince voulut être couronné une seconde fois dans l'Eglise de Sainte-Sophie par le Patriarche Arsene. Il travailla ensuite à repeupler la ville, & à en réparer les fortifications qu'il augmenta considérablement. Se regardant alors comme ayant seul droit à l'Empire qu'il venoit de relever par la prise de Constantinople, il forma le projet de se défaire de Jean Lascaris. Pour ôter à ce jeune Prince toute espérance de regner, il lui fit dessécher les yeux par le moyen d'un fer chaud, & le relegua dans le Fort de Dabicise.

Cet événement, qui se passa le 25 de Décembre de la même année, occasionna plusieurs soulèvements. Michel traita en rebelles ceux qui osèrent trouver à redire à sa conduite : plusieurs furent emprisonnés, d'autres eurent le nez & les levres coupés. Il arriva en même temps une révolution dans le pays des Montagnes aux environs de Nicée. Les payans de ce canton ayant mis à leur tête un jeune aveugle, voulurent le faire passer pour Jean Lascaris, & prirent les armes pour soutenir sa cause. Les troupes qu'on envoya contre eux furent battues plusieurs fois, & ce ne fut qu'à force d'argent qu'ils consentirent à mettre bas les armes. La fuite du faux Lascaris acheva de remettre le calme dans le pays.

Il ne fut pas si facile à Michel de se réconcilier avec le Clergé, qui ne pouvoit lui pardonner le crime commis envers Jean Lascaris. Le Patriarche Arsene refusa constamment de lui en donner l'absolution, quelque instance qu'il fit pour l'obtenir. Arsene exigea toujours qu'il abdiquât, & il consentit seulement qu'Andronic, fils de Michel, fût mis en sa place. L'Empereur n'avoit nulle envie d'abdiquer, mais il offroit de se soumettre à la pénitence la plus rigoureuse. Aussitôt même qu'il eut été excommunié, il prit des habits de pénitent, & se soumit humblement à cette censure. Irrité de la fermeté du Patriarche, il assembla les Evêques, & leur fit entendre que si on ne levoit l'excommunication, il auroit recours au Pape. Cependant on présenta à l'Empereur un libelle diffamatoire contre le Patriarche. On tint à ce sujet dans la salle du Palais une assemblée, à laquelle on donna le nom de Concile, & le Patriarche ayant refusé de s'y rendre pour se justifier, on décida qu'il devoit être déposé. L'Empereur en conséquence de ce jugement le fit enlever, & ordonna qu'il fût conduit dans l'isle de Proconese. On mit en sa place Germain, Métropolitain d'Andrinople, qui se retira peu de temps après, parce qu'il s'aperçut que le peuple le regardoit comme un Intrus. Joseph, Abbé du Monastere de Galésion, Confesseur de l'Empereur, fut élu Patriarche le 28 Décembre 1267. & le deuxième jour de Février suivant il donna l'absolution solennelle à Michel Paléologue.

CONSTANTINOPLE.

Baudoin erroit cependant dans les différentes Cours de l'Europe, & tâchoit de les mettre dans ses intérêts par les promesses les plus flatteuses. Après la prise de Constantinople il s'étoit retiré chez Mainfroi, Roi de Sicile, & avoit engagé le Pape Urbain IV. à faire prêcher en France une croisade pour retirer Constantinople des mains des Grecs. Le Souverain Pontife promettoit les mêmes indulgences que celles qui étoient accordées pour la conquête de la Terre sainte. Il avoit encore ordonné qu'on leveroit en France des décimes, qui seroient employées au service de Baudoin. La République de Venise étoit convenue de son côté de payer le passage de tous ceux qui voudroient aller par mer faire la guerre à Michel Paléologue.

Diverses circonstances rendirent inutiles de si grands préparatifs. Mainfroi privé du Royaume de Sicile par Clément IV. successeur d'Urbain IV. fit alliance avec Michel, & Baudoin fut obligé de chercher un asyle en France. Ce fut alors qu'il commença à partager l'Empire pour attirer plusieurs Princes dans son parti. Il donna à Hugues IV. Duc de Bourgogne, & à ses héritiers le Royaume de Thessalonique, avec d'autres Seigneuries. Il conclut dans la suite un traité avec Charles d'Anjou devenu Roi de Sicile.

» Ce Prince, tant en son nom qu'en celui de ses héritiers, s'obligeoit  
 » de donner à Baudoin à ses dépens dans six ans deux mille Chevaliers,  
 » & de les entretenir deux ans entiers dans les terres de l'Empire, sans  
 » comprendre le départ & le retour. En conséquence, Baudoin cedioit au  
 » Roi Charles la Seigneurie directe de la Principauté d'Achaïe & de la  
 » Morée, qui appartenoit à Guillaume de Ville-Hardouin, la démembrant  
 » à cet effet de l'Empire. Il lui abandonnoit de plus les terres que Michel  
 » Despot de l'Epire avoit données à sa fille Helene en la mariant à Mainfroi;  
 » & toutes les isles dépendantes de l'Empire au-delà du détroit de Gallipoli,  
 » ou des Dardanelles, à l'exception de Lesbos, de Samos, d'Ango & de  
 » Chio que l'Empereur se réservoir, & à ses successeurs. Il fut encore con-  
 » venu que du jour auquel les deux mille Chevaliers seroient entrés dans  
 » l'Empire, la troisième partie de ce qu'ils conquerront ensemble ou sé-  
 » parément, appartiendrait au Roi de Sicile, avec permission à ce Prince  
 » de choisir cette troisième partie dans les pays qui lui conviendroient le  
 » mieux, à la réserve de la ville de Constantinople. «

Après la signature de ces articles, Baudoin investit Charles d'Anjou par l'anneau d'or, de la Principauté d'Achaïe & de la Morée. Les deux Princes convinrent encore que Philippe, fils & héritier présomptif de Baudoin, épouserait Béatrix, fille de Charles, lorsqu'elle serait nubile, & que s'ils mouraient sans enfants, les droits sur l'Empire de Constantinople seroient dévolus à Charles & à ses successeurs, Rois de Sicile. Ces conventions furent scellées de sceaux d'or, & acceptées sans préjudice aux droits des Vénitiens. Baudoin fit encore un traité avec Thibaud, Roi de Navarre & Comte de Champagne, qui promit de lui fournir des secours. Toutes ces promesses n'eurent aucun effet, & Baudoin mourut en 1272. sans avoir pu inquiéter Michel Paléologue. Baudoin ne laissa de Marie de Brienne sa femme qu'un fils unique nommé Philippe, qui prit le titre d'Empereur de Constantinople. Il passa la plus grande partie de sa vie à la Cour du Roi de Sicile son beau-père, & ratifia le traité fait entre ce Prince & Baudoin pour



pour le recouvrement de l'Empire. Il mourut quelques années après Michel Paléologue, & laissa une fille unique appelée Catherine, qui prit le titre d'Impératrice.

Cependant Michel Paléologue, qui redoutoit la puissance de la Cour de Rome, cherchoit à se la rendre favorable en feignant de vouloir travailler à la réunion des Eglises de Rome & de Constantinople. Il demanda des Nonces à Urbain IV. qui en 1263. lui députa quatre freres Mineurs. Ils portoient de la part du Pape une lettre, dans laquelle « le Souverain Pontife promettoit qu'aussitôt que l'affaire de la réunion seroit terminée, il » seroit voir combien la puissance du S. Siège étoit utile aux Princes qui » étoient dans sa communion. S'il leur arrive quelque guerre, disoit-il, » l'Eglise Romaine, comme une bonne mere, leur ôte les armes de la main, » & par son autorité les oblige à faire la paix. Si vous rentrez dans son » sein, elle appuyera votre thrône du secours de tous les Princes Catho- » liques. »

Michel amusa de même les Papes Clément IV. Grégoire X. Jean XXI. & Nicolas III. Mais le Pape Martin IV. persuadé que l'Empereur ne cherchoit qu'à tromper la Cour de Rome, excommunia ce Prince à Orviette le 18 Novembre 1281. Michel se vengea de la démarche du Souverain Pontife, en défendant de prononcer son nom dans la liturgie.

Il y eut vers ce même temps une révolution singuliere en Bulgarie. Un gardeur de cochons appelé Corde-Cube, & surnommé Lacane, prétendit avoir des révélations, & en fit part à ses camarades. Ces gens grossiers ajoutèrent foi aux paroles de cet imposteur, & devinrent comme ses disciples. Bientôt les payfans des environs se joignirent à lui, & en peu de temps il se trouva à la tête d'une troupe assez considerable, qui commença à exercer routes sortes de brigandages. Constantin, Roi de Bulgarie, voulut arrêter les progrès de ces brigands, mais il fut tué en combattant contre eux. Lacane, après cette victoire, se fit proclamer Roi de Bulgarie. Michel parut d'abord indécis sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne sçavoit s'il devoit reconnoître l'usurpateur, ou prendre les intérêts de Jean, fils de Mitzès, petit-fils du Roi Jean Asan par la Princesse Marie, fille de ce Prince. On fit connoître à l'Empereur qu'il seroit honteux pour lui de reconnoître un aventurier, & qu'il valoit mieux protéger un Prince qui avoit des droits légitimes au thrône. L'Empereur déclara en conséquence le fils de Mitzès Roi de Bulgarie, voulut qu'il prît le nom d'Asan, lui donna Irene sa fille en mariage, & le mit à la tête d'une armée pour chasser l'usurpateur.

Celui-ci avoit cependant épousé Marie, niece de l'Empereur, & veuve du Roi Constantin. Maître du Royaume de Bulgarie, il déclara la guerre aux Tartares; mais cette expédition ne fut pas heureuse, & une partie de son armée fut entierement défaite. Asan profita de cette circonstance pour entrer en Bulgarie, où il pénétra facilement. Les habitants de Ternove lui ouvrirent leurs portes, & le proclamerent Roi. La Reine Marie qui étoit grosse de son nouveau mari, fut mise entre les mains de l'Empereur avec le Prince Michel qu'elle avoit eu du Roi Constantin. Lacane, à cette nouvelle, alla faire le siège de Ternove, mais il ne put s'emparer de cette place, malgré l'avantage qu'il avoit remporté sur les troupes de l'Empereur

CONSTANTINOPLE.

qui s'étoient présentées pour défendre la ville. L'usurpateur désespérant de pouvoir soumettre les Bulgares, se retira chez Nogas, Prince des Tartares. Afan se rendit auprès du Tartare pour l'engager à ne point favoriser l'usurpateur. Nogas les fit manger ensemble à sa table, mais échauffé par la boisson, il lui prit envie de faire périr ses deux hôtes. Lacane fut d'abord égorgé, & Afan auroit eu le même sort sans les prières de la femme du Prince Tartare. Afan, de retour en Bulgarie, ne s'y trouva pas plus en sûreté. Tertere, qui avoit épousé sa sœur, s'étoit fait un grand nombre de partisans, & songeoit à s'emparer du trône. Afan, dans la crainte de ne pouvoir réduire ce Rebelle, passa à Constantinople avec tous ses trésors. Il y laissa une nombreuse postérité, qui y subsista avec décence jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs. Tertere, après la retraite d'Afan, fut reconnu Roi de Bulgarie.

EMPIRE DE TRÉBISONDE.

Il s'étoit alors élevé un nouvel Empire en Orient. Alexis Comnène, qui descendoit de l'Empereur de ce nom, avoit profité des troubles occasionnés par l'invasion des François, pour se mettre en possession de la Province de Trébisonde. Jean Comnène un de ses petits-fils étoit maître de cette Province, lorsqu'il apprit que Michel Paléologue s'étoit rendu odieux aux Grecs, en proposant la réunion de l'Eglise de Constantinople avec celle de Rome. Excité par les plus grands Seigneurs de l'Empire, & particulièrement par les parents de Michel, il prit le titre d'Empereur. Michel appréhendant que les troupes qu'il enverroit contre ce Prince ne prissent son parti, aimant mieux avoir recours à la négociation. Il fit un traité d'alliance avec Jean Comnène, & lui donna sa fille Eudocie en mariage. Il paroît qu'il ne put le faire renoncer au titre d'Empereur, & qu'il porta toujours le nom d'Empereur de Trébisonde.

Michel avoit dans ce même temps de violentes inquiétudes du côté de l'Italie, où Charles faisoit de grands préparatifs pour attaquer l'Empire. Une révolution considérable excitée par les intrigues de Procida, écarta l'orage qui menaçoit l'Empereur (1). Michel, délivré de la crainte que la puissance de Charles lui avoit causée, se disposa à faire la guerre en personne à Jean-Ange Ducas Comnène, Prince de Thessalie, qui s'étoit révolté. Il étoit alors malade, & lorsqu'il fut arrivé près de Lysimachie son mal augmenta de telle sorte qu'il en mourut peu de temps après le 11 de Décembre 1282. à l'âge de 58 ans, sur la fin de la vingt-troisième année de son règne. Son corps fut enterré sans cérémonie, & on se contenta de le couvrir d'un peu de terre. Andronic son fils le fit ainsi traiter, parce qu'on regardoit Michel comme excommunié, pour avoir voulu réunir l'Eglise d'Orient à celle d'Occident. Ce Prince, qui avoit de grandes qualités, ternit sa mémoire par sa conduite envers Jean Lascaris. Il avoit épousé Théodora, fille de Jean Ducas, neveu de l'Empereur Vatace. Il en eut plusieurs enfans. Manuel, qui mourut jeune; Andronic, qui lui succéda; Constantin & Théodore; Irene mariée à Jean Afan; Eudocie, femme de Jean Comnène, Empereur de Trébisonde; Anne, qui épousa Michel surnommé Cotrulas, frère de Nicéphore l'Ange le Despotte.

(1) Voyez le Tome II. de cette Introduction, hist. de Naples, page 147.

Andronic âgé de vingt-quatre ans, & qui avoit déjà été associé au trône, fut reconnu Empereur après la mort de son pere. Convaincu de l'attachement des Grecs pour le schisme, il résolut de tenir une conduite entièrement opposée à celle de Michel, se flattant que par ce moyen il gagneroit l'affection des peuples. Il commença par rappeler tous ceux qui avoient été exilés pour s'être révoltés contre la réunion, & déclara qu'il étoit bien éloigné des sentimens de son pere. Il y eut alors de grands troubles dans l'Eglise de Constantinople au sujet des Patriarches qui avoient succédé à Arsene, & qu'on regardoit comme Intrus. Les Arsénistes formèrent un schisme qui fit beaucoup de bruit, & l'Empereur, malgré ses intentions pacifiques, ne put venir à bout de les apaiser. Enfin ils se réunirent à l'Eglise sous le pontificat de Nicéphore, Métropolitain de Cyzique, qui avoit été élu Patriarche de Constantinople en 1312.

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

ANDRONIC PAS  
LÉOLOGUE.

1282.

64  
1283.

Cette querelle étant enfin apaisée, l'Empire jouit d'un calme dont il avoit été privé depuis long-temps. Quelques courtisans, mauvais politiques, conseillèrent alors à l'Empereur de détruire sa marine, dont l'entretien lui coûtoit beaucoup. Andronic suivit leur conseil, mais il eut bientôt lieu de s'en repentir; car les pirates voisins n'ayant plus rien à craindre, firent des descentes dans les îles, & exercèrent leurs brigandages jusqu'à la vue de Constantinople.

Andronic, touché de la triste situation de Jean Lascaris, qui étoit toujours dans sa prison de Diabécise en Bithynie, alla le visiter, & donna ordre de fournir à ce Prince tout ce qu'il pouvoit désirer. L'Empereur fit en même temps arrêter Constantin son frere, qui étoit accusé d'avoir des desseins sur l'Empire. Michel avoit eu intention de lui laisser la couronne, mais craignant quelque révolution, il avoit abandonné son projet. Ces deux freres jaloux l'un de l'autre, se portoient une haine réciproque. Constantin mourut en prison le 5 de Mai 1306.

Andronic appréhendoit toujours que les Princes de l'Europe ne songeassent à lui faire la guerre, sous prétexte de faire valoir les prétentions des héritiers de Baudoin. Pour se délivrer de ces inquiétudes, il résolut de marier Michel son fils aîné avec Catherine de Courtenai, fille de Philippe (1) & de Béatrix, fille de Charles d'Anjou, Roi de Sicile. Le Pape Nicolas IV. paroissoit désirer ce mariage, dans l'espérance qu'il pourroit servir à la réunion des deux Eglises; mais le Souverain Pontife ayant exigé que l'Empereur d'Orient reconnût la primauté du Siège de Rome, toutes les négociations furent rompues, & l'alliance projetée n'eut pas lieu. Il fut ensuite question de marier Catherine de Courtenai avec Frideric, Roi de Sicile. Boniface VIII. esperoit par ce moyen réconcilier les Maisons d'Arragon & d'Anjou; mais la Princesse refusa ce mariage, parce qu'on vouloit exiger que Frideric renonçât au Royaume de Sicile. Irene de Montferrat, que l'Empereur Andronic avoit épousée en secondes noces, forma aussi le projet de faire épouser Catherine à Paléologue son fils. Diverses raisons en empêchèrent la réussite. Enfin cette Princesse épousa en 1299. Charles, Comte de Valois, frere de Philippe de Valois. Catherine ceda alors à son mari le

(1) Philippe étoit fils de Baudoin, dernier Empereur François de Constantinople  
M m ij



CONSTANTI-  
NOPLÉ.

droit qu'elle avoit à l'Empire, à condition que si elle survivoit à Charles, ses droits retourneroient à ses héritiers descendants d'elle ; & que si elle mouroit sans enfans, ses droits appartiendroient au Comte de Valois, & à ses enfans issus de son premier mariage avec Marguerite de Sicile.

Le Comte de Valois obtint de Boniface VIII. des Bulles pour être conservé dans tous ses droits, & il ordonna une levée des décimes extraordinaires sur tous les biens des Ecclésiastiques de France, d'Angleterre, d'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de la Principauté d'Achaïe, du Duché d'Athènes & des Isles voisines. Ces décimes devoient être employées pour la guerre de Constantinople. Charles II. Roi de Naples, s'engagea en même temps avec le Comte de Valois à ne faire aucune alliance avec Andronic Paléologue, qui pût porter préjudice, ou être contraire aux traités faits entre lui Roi de Naples & le Comte de Valois. La dispute entre Boniface VIII. & Philippe le Bel suspendit les projets qu'on avoit sur Constantinople. Clément V. excita fortement le Comte de Valois à presser son entreprise sur l'Empire d'Orient, & il accorda à ceux qui l'aideroient en cette occasion, les mêmes indulgences qu'on accordoit pour la guerre de la Terre sainte. Il publia ensuite le 3 de Juin 1306. une Bulle, par laquelle il dénonça excommunié Andronic Paléologue, comme fauteur du schisme des Grecs. Il défendit par cette Bulle à tous les Rois, Princes, Villes, Communautés ou Particuliers, de faire avec lui aucune alliance, ou de lui donner aide & conseil, sous peine d'excommunication & d'interdit pour leurs terres.

Catherine mourut au commencement de l'an 1307. & laissa une fille nommée Catherine de Valois. Elle avoit été promise dès le berceau à Huguenin dit Huguenin, fils de Robert II ; mais comme ce Prince n'étoit pas assez puissant pour se rendre maître de Constantinople, on maria Catherine à Philippe, Prince de Tarente, fils puîné de Charles II. Roi de Naples. Ce jeune Prince possédoit l'Achaïe, les villes de Durazzo & de Canine, avec l'isle de Corfou, & une partie de l'Etolie. La cérémonie de ce mariage se fit à Fontainebleau en 1313. & Philippe le Bel s'obligea d'aider le Prince de Tarente dans la guerre qu'il comptoit faire à l'Empereur de Constantinople. Le Prince de Tarente mourut en 1332. sans avoir rien entrepris. Catherine sa femme décéda à Naples en 1346. Après sa mort Robert son fils aîné prit le titre d'Empereur. Il mourut à Naples en 1364. Philippe son frere devenu alors Empereur titulaire de Constantinople, mourut en 1368. Jacques des Baux, neveu de ces deux Princes par sa mere Marguerite, sœur de Robert & de Philippe, prit le titre d'Empereur de Constantinople. Il fut le dernier des descendants de Baudoin qui fut honoré de ce grand nom. Telle est la filiation des Empereurs titulaires de Constantinople, qui, malgré la grandeur des préparatifs qu'on sembloit faire en leur faveur, ne furent jamais en état de rien entreprendre.

Pendant que ces Princes se donnoient de grands mouvemens, tant en France qu'en Italie, l'Empire avoit eu beaucoup à souffrir, tant au dehors qu'au dedans. Les Turcs profitant des embarras où Andronic se trouvoit, ravagerent l'Asie sans rencontrer aucun obstacle. L'Empereur, pour arrêter leurs progrès, nomma Gouverneur de l'Asie Mineure Alexis Tarcaniote

Philantropene, & lui confia un Corps de troupes. Ce Seigneur se conduisit avec tant de valeur & de prudence, qu'il rétablit les affaires de l'Empire. Les Turcs concurent une telle estime pour lui, que la plupart se foumettoient d'eux-mêmes, & se faisoient un plaisir de vivre sous le gouvernement d'un homme dont ils admiroient les talents & le mérite. Toutes ces choses exciterent bientôt la jalousie de plusieurs Seigneurs, qui, résolus de le perdre, le rendirent suspect à la Cour. Les amis de Philantropene lui firent sçavoir qu'il ne pouvoit sauver sa vie qu'en devenant rebelle. Philantropene les crut, & engagea bientôt les troupes à prendre ses intrérêts. Elles voulurent le proclamer Empereur, mais il refusa ce titre, & défendit seulement qu'on le donnât à Andronic. Libadaire, chargé de marcher contre lui, ruina bientôt son parti en gagnant les Crétois qui étoient dans son armée. Ils se saisirent de sa personne, & l'amenerent à Libadaire, qui, sans attendre les ordres de la Cour, lui fit crever les yeux. Lorsque cette nouvelle arriva à Constantinople, Andronic étoit prêt à faire offrir au Rebelle une amnistie générale, de grands revenus & le titre de César. La perte du Chef dissipa bientôt ses partisans, & le calme fut rétabli dans l'Empire pour quelque temps.

L'arrivée d'une troupe de Catalans qui entra au service de l'Empereur, excita bientôt de nouveaux troubles qui eurent des suites funestes. Ces Catalans faisoient auparavant partie de l'armée de Frideric, Roi de Sicile, & ce Prince les avoit réformés après avoir fait la paix avec Charles II. Roi de Naples. Roger de Flor principal Chef de cette Milice étrangere, devenu libre par ce traité, offrit ses services à Andronic, dont les Etats étoient continuellement menacés par les Turcs. L'Empereur accepta les offres de Roger, & ce Général se rendit à Constantinople avec sa troupe au mois de Septembre de l'an 1303. Andronic accorda alors à Roger le titre de Grand Duc ou de Grand Amiral, & lui donna en mariage sa niece, fille du Roi Jean Asan.

Roger ayant reçu les ordres de l'Empereur, partit pour Cyzique, qu'on croyoit devoir être bientôt assiégée par les Turcs. Le Général Catalan battit ces Barbares qui avoient voulu s'emparer de Philadelphie, mais en même temps il agit dans les Provinces de l'Empire comme s'il eut été en pays ennemi. Il prenoit pour prétexte de cette violence la nécessité où il se trouvoit de faire subsister sa troupe, que l'Empereur ne payoit pas. Roger ne pouvant se dissimuler que sa conduite l'avoit rendu odieux à tous les peuples, crut devoir se mettre à l'abri de toute insulte, & se fortifia dans Callipoli. Andronic pour l'appaiser lui envoya des lettres scellées, par lesquelles il le déclaroit César, trente mille pieces d'or, & les ornemens de sa nouvelle dignité, qui consistoient en une couronne pour les jours de grande cérémonie, le chapeau pyramidal de couleur rouge mêlée d'or, avec une frange, les bottines bleues, & la selle de cheval de la même couleur. Théodore Chumne, chargé de porter toutes ces choses, avant que d'arriver au camp de Roger, lui donna avis de sa commission. Les Catalans firent sçavoir à Théodore qu'ils n'entendroient à aucun accommodement, à moins que l'Empereur ne commençât par leur payer tout ce qui leur étoit dû. Théodore craignant que l'argent dont il étoit le dépositaire, ne lui fût enlevé par ces mutins, le déposa dans une Forteresse, & retourna à Constantinople.

Andronic comprit alors qu'il devoit employer la force pour réduire ces Etrangers, & il fit en conséquence des préparatifs pour cette expédition. Roger ne se voyant pas en état de faire une longue résistance, & craignant de succomber, offrit de réparer tout le dommage que ses troupes avoient causé. L'Empereur se laissa fléchir, pardonna à Roger, le fit même proclamer César le 13 Mars 1307. lui donna onze mille pieces d'or, avec cent mille mesures de bled. Roger touché en apparence des bontés d'Andronic, promit de licencier la plus grande partie de ses troupes, de ne garder que trois mille hommes, & de passer en Asie pour y servir contre les Barbares. On prétend que Roger depuis cette réconciliation fit des demandes exorbitantes, & qu'au lieu de licencier ses troupes, il s'étoit contenté de les disperser, & qu'il entretenoit des intelligences avec elles. Le Général Catalan, avant que de partir pour l'Asie, alla rendre ses devoirs à Michel, fils de l'Empereur. Ils mangèrent ensemble, & enterrent dans Andrinople. Comme Roger se dispoisoit à passer dans l'appartement de la Princesse épouse de Michel, il fut tué par George qui commandoit un Corps de Latins au service de l'Empereur.

Cette mort occasionna le massacre des habitants de Callipoli : les Catalans, pour venger leur Général, n'épargnerent ni l'âge, ni le sexe. Michel marcha au secours de cette place, mais il lui fut impossible d'en chasser les Catalans, & il se retira après avoir perdu une grande partie de ses soldats. Bérenger de Entenca, qui avoit succédé à Roger dans le commandement, équipa une flotte, & se rendit maître de Périnthe. Andronic n'ayant point de flotte à leur opposer, eut recours aux Génois, qui lui fournirent seize vaisseaux commandés par Etienne Doria. Le Général Génois battit les ennemis, & fit prisonnier Bérenger qu'il conduisit à Gênes. Michel, persuadé que cet avantage lui faciliteroit la prise de Callipoli, se présenta de nouveau devant la place. Les Catalans se défendirent avec tant de valeur qu'ils mirent plusieurs fois les Impériaux en déroute. Ils ravagerent même la Thrace, & se rendirent maîtres de plusieurs villes.

L'Empereur, dans cette extrémité, proposa un accommodement à ces Etrangers ; mais ils firent des propositions si dures, que ce Prince ne put les accepter. Les Catalans firent alors des courses dans l'espace de plus de quarante lieues, & allerent mettre le siège devant Andrinople, qu'ils furent cependant obligés de lever. Ils s'adresserent ensuite au Pape pour le prier de donner l'investiture de l'Empire à Frideric, & de faire publier une croisade en sa faveur, lui promettant de forcer bientôt Andronic à abandonner le trône Impérial. Le Pape ne jugea pas à propos d'écouter leurs demandes, à cause des droits de l'Impératrice Catherine, dont j'ai parlé plus haut, & qui étoit alors vivante.

La division qui se mit parmi les Catalans contribua beaucoup à délivrer l'Empire de si dangereux ennemis. Bérenger de Rocafort avoit été nommé leur Général depuis la détention de Bérenger de Entenca. Celui-ci ayant recouvré sa liberté, voulut reprendre le commandement des troupes, mais Rocafort refusa de se soumettre. On convint que chacun commanderoit ceux qui se rangeroient sous son drapeau ; ainsi l'armée fut partagée en deux, & chaque Chef fit ses opérations en particulier. Les Catalans ne pouvant plus



subsister à Callipoli, dont ils avoient ruiné les environs, rasèrent les fortifications de cette place, & cherchèrent à s'établir ailleurs. Rocafort marcha le premier, & s'arrêta à deux lieues de Christolphe. L'avant-garde d'Entenca s'étant approchée du camp de Rocafort, celui-ci s'imagina qu'on vouloit l'attaquer, & se mit en défense. On en vint aux mains, & Rocafort resta seul maître de cette troupe par la mort d'Entenca, qui fut tué dans l'action. Il se trouvoit à la tête de huit mille hommes de toutes sortes de Nations, mais le plus grand nombre étoit Catalan. Rocafort n'ayant pu se mettre en possession de Christolphe qui étoit bien fortifié, s'empara de la vieille Cassandrie, où il mit ses troupes en quartier d'hiver.

Le Comte de Valois leur proposa alors d'entrer à son service, & de lui prêter serment de fidélité. Elles y consentirent malgré Rocafort qu'elles livrèrent au Comte de Valois. Les Catalans ne voulurent plus de Général, & furent gouvernés pendant quelque temps par douze Conseillers. Ils prirent la résolution de se retirer en Thrace, mais on leur coupa le chemin. L'entreprise qu'ils tenterent sur Thessalonique ne fut pas plus heureuse, & ils se mirent ensuite au service de Gautier de Brienne, Duc d'Athènes, qui s'en servit utilement contre ses ennemis. Ils eurent dans la suite quelques différends avec lui, & lui firent même la guerre. Le Duc d'Athènes fut tué dans une action, & les Catalans s'établirent dans son pays, où ils formèrent un Etat sous le titre de *Grande Compagnie*.

Un Corps de Turcs qui s'étoit joint aux Catalans, demanda après la retraite de ceux-ci la permission de se retirer avec le butin qu'il avoit fait. Andronic, trop satisfait d'être délivré des Barbares à quelque prix que ce fût, leur accorda tout ce qu'ils demandèrent. Sennacherim eut ordre de les escorter par la Macédoine & par la Thrace jusqu'à l'Hellespont. Les Impériaux ne purent voir tranquillement les richesses immenses que les Turcs emportoient avec eux, & ils prirent la résolution de les leur enlever. Le Général Turc informé de leur projet, se retira dans un château voisin à dessein de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sennacherim embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre, fit sçavoir à l'Empereur ce qui se passoit. Pendant qu'il attendoit des réponses de la Cour, une armée de Turcs arriva au secours de leurs camarades, & commit de grands désordres dans la Thrace. Michel, fils d'Andronic, reçut ordre de son pere de rassembler le plus grand nombre de troupes qu'il lui seroit possible, & d'arrêter les courses des Barbares. Les Grecs croyant marcher à une victoire assurée, s'avancèrent sans ordre & sans précaution. Cette trop grande confiance leur fut fatale, & procura une victoire complète à l'ennemi. Les Turcs profitant de cet avantage, parcoururent toute la Thrace, & ravagerent la campagne. Les paysans, qui n'étoient pas en sûreté, se retirèrent dans les villes; de sorte que la culture des terres fut entièrement abandonnée.

Philès Paléologue, parent de l'Empereur, homme pieux, mais qui ne passoit pas pour avoir de grands talents, demanda le commandement d'une armée pour la conduire contre les Barbares. Andronic le regardant comme un homme inspiré, lui confia volontiers des troupes. Philès commença par gagner leur amitié par des présents & par des promesses: il les exhorta ensuite à s'abstenir de plusieurs crimes que les gens de guerre se croyent

CONSTANTINOPLE.

1320.

permis, & les mena à l'ennemi. Il se conduisit avec tant de prudence, qu'il vint à bout de détruire insensiblement les Barbares.

Vers ce même temps la mort enleva Michel, fils aîné de l'Empereur. Son mérite avoit engagé son père à l'associer à l'Empire, & à le couronner le 21 de Mai 1295. Ce Prince avoit épousé Marie, sœur d'Aithon II. Roi d'Arménie. Il en avoit eu deux fils, Andronic & Manuel. Le premier devint amoureux d'une femme, dont il étoit si jaloux, qu'il faisoit garder les avenues de sa maison. Manuel passant une nuit près de cette maison, fut tué par les Gardes, qui ne le reconnurent pas à cause de l'obscurité. Cet accident fut si sensible à Michel, qu'il en mourut de chagrin. Il étoit âgé de quarante-trois ans.

Andronic qu'il laissa, sçut d'abord gagner l'amitié de son grand-père, mais son extrême ambition lui attira bientôt la haine de ce Prince. Ne pouvant supporter la dépendance, il forma plusieurs fois le projet de chercher fortune hors de l'Empire, & il auroit exécuté ses desseins si on ne s'y fût opposé. Il souffroit d'ailleurs impatiemment les marques d'amitié que l'Empereur donnoit continuellement à Michel Cathare, fils naturel de Constantin, fils de l'Empereur. Andronic, qui craignoit toujours que son petit-fils ne s'échappât de Constantinople, avoit chargé un Seigneur de sa Cour nommé Sirjean, de veiller sur sa conduite. Ce Seigneur abusant de la confiance de son Souverain, conseilla au jeune Andronic de se mettre à l'abri de la haine de son ayeul, & de se retirer en Thrace. Il lui promit en même temps de prendre son parti, pourvû qu'il lui accordât les plus grandes dignités, de gros revenus, & qu'il consentît à n'agir que de concert avec lui. On a tout lieu de croire que Sirjean avoit envie de brouiller la famille Impériale, afin de profiter de cette dissension pour s'emparer du trône. Cantacufene, un des confidens du jeune Andronic, lui fit entendre qu'il ne devoit pas se révolter, & lui conseilla seulement de se retirer dans quelque place, où il pût être en sûreté contre la mauvaise volonté de ses ennemis.

L'Empereur averti de cette intrigue, envoya ordre à son petit-fils de se rendre au palais. Le jeune Andronic craignant quelque violence de la part de son ayeul, instruisit ses confidens du danger où il se trouvoit, & les engagea d'assembler promptement leurs amis. Après avoir pris cette précaution, il alla se présenter devant l'Empereur, qui lui fit de vives réprimandes sur sa conduite. Pendant qu'il tâchoit de se justifier, on informa l'Empereur qu'un grand nombre de personnes étoient assemblées à la porte du palais pour défendre le jeune Andronic. L'Empereur effrayé à cette nouvelle, se retira de la salle où il étoit, & se cacha dans un cabinet voisin. Le jeune Andronic commença alors à parler avec plus de fermeté, & déclara ouvertement que son intention étoit de sortir des terres de l'Empire. L'Empereur, qui avoit entendu son discours, rentra aussitôt dans la salle, & menaça son petit-fils de le faire charger de chaînes. Le jeune Prince alarmé de cette menace se jeta aux pieds de l'Empereur, qui, touché de cet acte d'humiliation, parut s'attendrir, & vouloir lui rendre ses bonnes grâces.

L'Empereur appréhendant que son petit-fils ne formât quelque entreprise, eut soin d'éloigner ses amis, & projeta même de le faire arrêter. Le

Patriarche

Patriarche Géraſime, à qui il fit part de ce ſecret, alla auſſi-tôt le reveler au jeune Prince. Andronic ne ſe croyant plus en ſûreté dans Conſtantinople en ſortit ſous prétexte d'aller à la chaſſe, & paſſa à Andrinople, où les habitants le reçurent avec beaucoup de joye. L'Empereur n'oſant employer la force contre ſon petit-fils de peur de multiplier ſes partiſans, engagea les Evêques à excommunier ce jeune Prince, avec tous ceux qui ſe déclareroient pour lui. Cet anathème n'empêcha pas un grand nombre de Seigneurs de ſe joindre à lui, & bientôt il ſe vit à la tête d'une puiffante armée. L'Empereur inquiet du ſuccès de cette révolution, ſe déterminà à demander la paix à ſon petit-fils. Les ſoldats vouloient maſſacrer les Députés de l'Empereur, mais le jeune Andronic ſ'y oppoſa, & les blâma de cette violence. Les troupes ſe mutinerent, & forcerent le jeune Prince à les conduire à Conſtantinople.

---

CONSTANTINOPLE.

1321.

Andronic contraint de ceder, fit ſecrètement avertir l'Empereur de ſe mettre en ſûreté avant que l'armée fût aux portes de la capitale. Il écrivit en même temps à Eugenie ſa parente qu'il n'avoit point intention de dépouiller ſon grand-pere de l'Empire; qu'il demandoit ſeulement qu'on le laiſât en poſſeſſion des villes, des troupes & des revenus depuis Sélivrée juſqu'à Chriſtoſphe, & depuis cette dernière ville juſqu'à Durazzo. L'Empereur accepta ces propoſitions, ſigna l'acte qui les contenoit, & jura ſur l'Evangile d'observer exactement cette convention. Il fit lever l'excommunication portée contre ſon petit-fils, & ordonna qu'à l'avenir il ſeroit nommé Empereur, & reconnu pour tel.

Le calme alloit être rétabli dans l'Empire, lorsque Sirjean ſe rendit auprès de l'Empereur, & lui confeilla de rétracter tout ce qu'il avoit fait. Le jeune Andronic raffembla alors ſes troupes, & ſe rendit maître de tous les environs de Conſtantinople. L'Empereur demanda une ſeconde fois la paix, & elle lui fut auſſi-tôt accordée. Les conditions de ce nouveau traité furent, que le vieil Andronic ſeroit ſeul Empereur; que le jeune Prince toucheroit les fonds deſtinés pour le payement des ſoldats, dont il avoit augmenté la paye. Le jeune Andronic exigea de plus que les Receveurs des impoſitions publiques ne troubleroient point les gens de guerre dans la poſſeſſion des terres qu'il leur avoit aſſignées, & qu'on lui donneroit trente-fix mille pieces d'or par an pour la dépenſe de ſa maiſon, & pour celle de ſa femme.

---

1323.

Depuis cet arrangement les deux Princes vécutent pendant près de trois ans en bonne intelligence, & au bout de ce terme l'Empereur fit couronner ſon petit-fils. Les ennemis du jeune Andronic firent entendre au vieil Empereur que ſon petit-fils paroifſoit ſ'ennuyer de partager la ſouveraine puiffance, & qu'il ne tarderoit pas à ſe rendre ſeul maître du trône. On ne ſçait ſi cette accusation étoit fondée, ou ſi elle ne fut ſeulement intentée que pour troubler de nouveau l'Etat. Le vieil Empereur y ajouta foi, & voulut prendre des précautions contre ſon petit-fils. Le jeune Andronic chercha auſſi-tôt à ſe mettre à l'abri des pourſuites de ſon grand pere, & fit une alliance offenſive & défenſive avec Michel Straſcimir, Roi de Bulgarie, dont il avoit épouſé la ſœur. Après ce traité, il ſ'assura de toutes les villes de Thrace; & lorsqu'il fut à Rheggio, il demanda une entrevue avec ſon ayeul, ou qu'il lui envoyât des Plénipotentiaires. Le vieil Andronic accepta

---

1325.



---

 CONSTANTINOPLE.

ce dernier parti, & plusieurs Evêques, Sénateurs & autres personnes distinguées se rendirent auprès du jeune Prince. Cette conférence ne produisit aucun effet, parce que l'Empereur exigeoit absolument que son petit-fils ne fût plus nommé dans les prières publiques. Les Evêques se trouverent partagés en cette occasion. Le Patriarche Isaac, qui étoit pour le jeune Prince, excommunia ceux qui refuseroient de prononcer le nom du jeune Empereur dans leurs prières, & qui ne lui rendroient pas les honneurs dûs à un Empereur. Il prononça le même anathème contre les Evêques qui ne pensoient pas comme lui, & il envoya dire au vieil Andronic qu'il étoit établi dans l'Eglise, non seulement pour y conserver la doctrine dans toute sa pureté, mais encore pour protéger les gens de bien, & qu'ayant reconnu l'innocence du jeune Prince, il ne pouvoit s'empêcher d'agir en sa faveur. Les Evêques de leur côté excommunièrent le Patriarche comme un séditieux. Il fut enfermé dans un Monastere par ordre du vieil Empereur, qui le fit étroitement garder.

---

 1328.

Le jeune Andronic voyant toute voye de conciliation rompue, reprit les armes, & fut en peu de temps maître d'un grand nombre de villes. Les troupes qu'il avoit laissées aux environs de Constantinople, y furent introduites par trahison pendant la nuit, & le jeune Prince y fut reçu aux acclamations de tout le peuple. Il défendit qu'on manquât de respect à son ayeul, & il se rendit lui-même auprès de lui. Après s'être prosterné il s'assit à ses côtés, & les deux Princes eurent ensemble une conférence qui fut assez tranquille. Le jeune Andronic demanda ensuite l'avis des Seigneurs sur le parti qu'il devoit prendre, & enfin on décida que le vieil Andronic conserveroit les ornemens Impériaux, mais qu'il ne se monteroit jamais en public; qu'il n'auroit aucune part aux affaires, & qu'on lui accorderoit vingt-quatre mille pieces d'or pour la dépense de sa maison. On lui laissa pour demeure le palais ordinaire des Empereurs, où il ne voyoit presque personne, de peur de donner de l'inquiétude au jeune Andronic. Ce Prince alloit fréquemment le visiter, & il le traitoit avec le plus grand respect. Le vieil Andronic devint aveugle quelque temps après, & on pense que cet accident lui étoit arrivé à force d'avoir pleuré.

---

 1330.

Une maladie dangereuse dont le jeune Empereur fut attaqué, acheva de mettre le comble aux infortunes du vieil Andronic. Ceux qui avoient des raisons de craindre qu'il ne remontât sur le trône, se hâtèrent de lui faire couper les cheveux, & de lui faire prendre l'habit monastique. On changea alors son nom en celui d'Antoine. Cette démarche excita des murmures dans Constantinople, ce qui fit juger à Synadene, son ennemi déclaré, qu'il avoit encore des partisans. Dans la crainte qu'ils n'entreprissent quelque chose en sa faveur, il fit signer au vieil Andronic un acte, par lequel il promettoit de ne jamais songer à l'Empire, même quand on le lui offrirait, & de ne se point mêler au choix d'un Empereur. Cantaculene nous assure que le jeune Empereur n'eut aucune part à cette violence, & qu'il étoit même dans l'intention de rendre à son ayeul l'administration des affaires.

Andronic accablé de chagrin & d'ennui, mourut le 13 de Février 1332. à l'âge de soixante & douze ans, selon Cantaculene, & de soixante & quatorze,

suivant Grégoras. Il paroît que ce Prince n'avoit pas de grands talens pour le trône. Il avoit été marié deux fois. Sa première femme étoit Anne fille d'Etienne V. Roi de Hongrie. La seconde nommée Irene étoit fille de Guillaume VI. Marquis de Montferrat. Il eut de son premier mariage Michel, qui mourut avant lui, & Constantin pere naturel de Michel Cathare, dont on a parlé plus haut. Les enfans du second lit furent Jean Paléologue; Théodore Paléologue, Marquis de Montferrat, dont la postérité posséda cette souveraineté jusqu'à l'an 1533; Démétrius Paléologue, & une Princesse appelée Simonide. Il eut encore deux enfans naturels, Marie, qui épousa un Prince des Tartares, & Irene, qui se maria à Jean l'Ange, fils de Jean l'Ange Ducas Comnene, Duc de Patras. Le corps d'Andronic fut enterré dans le Monastere de Lins à Constantinople.

CONSTANTIN.  
NOBLE.

Andronic, en montant sur le trône, eut à combattre un ennemi d'autant plus dangereux qu'il cherchoit à fonder un nouvel Empire, & qu'il ne s'annonçoit que par de brillantes conquêtes. Cet ennemi redoutable étoit Orkhan, fils d'Othman, fondateur d'une nouvelle Dynastie de Turcs, qui s'élevoit sur les débris des Seljoucides d'Iconium, détruits par les Mogols. Pendant que les deux Andronics n'avoient été occupés que de leurs divisions, Othman s'étoit rendu maître de tout le pays près de Nicée, & avoit battu en diverses rencontres les Gouverneurs des Provinces Asiatiques de l'Empire. Orkhan, devenu son successeur en 1326. suivit les traces de son pere, établit sa résidence à Pruse, qu'il fit la capitale de ses nouveaux Etats, & marcha toujours de conquêtes en conquêtes. Andronic, résolu de s'opposer à la rapidité de ses progrès, rassembla une armée composée en grande partie de payfans & d'artisans. Les Turcs eurent toujours du désavantage dans les différens petits combats qu'on se livra de part & d'autre; mais une blessure que l'Empereur reçut dans une de ces actions, allarma tellement les troupes qu'une partie prit la fuite. Andronic n'osant plus tenir la campagne, s'embarqua pour repasser à Constantinople. Orkhan tomba alors sur l'armée Chrétienne, & acheva de la mettre en déroute.

ANDRONIC PA-  
LÉOLOGUE II.

1332.

L'Empereur, au lieu de faire de nouveaux efforts pour s'opposer aux entreprises des Turcs, songea à s'emparer de l'île de Chio, que l'Empire avoit perdu depuis plusieurs années. Benoît Zacharie, noble Génois, s'en étoit rendu maître, & avoit fait avec Andronic Paléologue I. un traité, par lequel il devoit jouir pendant dix ans de Chio sans payer tribut à l'Empereur. Zacharie employa ce temps à fortifier l'île, & obtint encore cinq ans de franchise. Andronic II. à qui on fit remarquer que Chio rapportoit un revenu considerable, se détermina à en faire la conquête. L'île étoit alors au pouvoir des deux fils de Benoît Zacharie. La méfintelligence s'étant mise parmi les deux freres, un d'eux se rendit à la Cour de Constantinople, & implora le secours de l'Empereur. Andronic s'embarqua sur une flotte qu'il avoit fait équiper à dessein de faire la conquête de Chio. Il ne trouva pas de grandes difficultés pour débarquer, & en peu de temps il se mit en possession de l'île qu'il réunit à l'Empire.

Il y avoit cependant quelques troubles à la Cour. Sirjean, dont on a parlé plus haut, avoit été condamné sous le dernier regne à une prison perpétuelle, pour le punir d'avoir osé aspirer au trône; mais il avoit obtenu

---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

sa liberté sous l'Empire d'Andronic par la faveur de Cantacufene. Pendant une maladie dangereuse dont l'Empereur fut attaqué, Cantacufene donna à Sirjean le gouvernement de Thessalonique, & des Provinces occidentales de l'Empire. Andronic, revenu de sa maladie, trouva mauvais qu'on eût confié un poste de cette importance à un homme dont on connoissoit les projets ambitieux. Il l'aurait privé de cette place s'il eût pu le faire sans danger. Sirjean, instruit des sentiments de l'Empereur, travailla secrètement à se procurer la couronne si Andronic venoit à mourir. L'Empereur voulut approfondir cette affaire; mais Sirjean craignant pour sa vie, se retira à la Cour du Roi de Servie, alors nommé le Crâle. Pour engager ce Prince à prendre ses intérêts, il promit de lui céder la Macédoine, s'il lui fournissoit les moyens de parvenir à l'Empire. Le Crâle, flatté de cette promesse, confia une armée à Sirjean. L'Empereur, qui appréhendoit les suites de cette guerre, usa de stratagème pour se débarrasser de Sirjean. Il engagea un des Seigneurs de sa Cour à feindre quelque mécontentement, & à passer du côté de ce Rebelle. Sirjean donna dans le piège, & fut assassiné par les ordres de ce Seigneur.

Orkhan avoit profité de ces troubles pour avancer ses conquêtes. Maître de Nicée, il en avoit fait la capitale de ces nouveaux Etats, & avoit ôté ce titre à Pruse qui le possédoit auparavant. D'autres Barbares ravageoient cependant le Péloponnèse, & la nouvelle croisade que le Pape Jean XXII. publia contre ces peuples, ne produisit aucun effet par la division des Croisés. Orkhan se disposoit à faire le siège de Constantinople, & il espéroit être secondé par les Génois qui étoient brouillés avec l'Empereur; mais Andronic surprit la flotte ennemie, & la détruisit. Orkhan se vengea de cette perte par la prise de Nicomédie. Cette conquête lui facilita le chemin de la Thrace.

Andronic réunit alors l'Acarnanie à l'Empire. Jean l'Ange, Souverain de ce pays, étoit mort, & n'avoit laissé qu'un fils en bas âge appelé Nicéphore. Andronic résolut de profiter de la minorité de ce Prince pour se rendre maître de l'Acarnanie. Les peuples de cette contrée se trouverent divisés entre eux. Les uns vouloient se soumettre à l'Empereur, les autres prétendoient qu'il falloit soutenir les droits du jeune Prince. La Princesse Anne, veuve de Jean l'Ange, désirant éviter une guerre qui pouvoit devenir funeste à son fils, proposa à l'Empereur un accommodement. Andronic rejetta toutes propositions, & les Acarnaniens ne se trouvant pas en état de soutenir la guerre dont ils étoient menacés, prirent le parti de se soumettre. Le jeune Nicéphore fut enlevé par ses partisans qui le conduisirent à Tarente, d'où il revint avec une puissante armée. L'Empereur marcha en personne contre ceux qui s'étoient déclarés pour Nicéphore, & les réduisit bientôt à implorer sa clémence. Toutes les villes qui s'étoient soulevées en sa faveur, rentrèrent sous la domination de l'Empire, & Nicéphore lui-même se remit entre les mains d'Andronic, qui lui accorda la dignité d'Hypersébastes.

Andronic mourut peu de temps après cette expédition le 15 de Juin 1341. à l'âge de quarante-cinq ans. Ce Prince continuellement occupé des affaires de l'Empire, donna dans toutes les occasions des marques de valeur, de



prudence & de modération. Passionné pour l'exercice de la chasse, il entretenoit quatorze cents chiens, mille oiseaux, & un grand nombre d'Officiers & de Valets, tant pour la Venerie que pour la Fauconnerie. Cantacufene, après sa mort, donna ces chiens & ces oiseaux à tous ceux qui en voulurent. Andronic avoit été marié deux fois. Irene sa premiere femme étoit, à ce qu'on croit, fille d'Albert IV. Duc de Brunfwick. Elle n'eut qu'un fils qui mourut au bout de huit mois. Après la mort d'Irene arrivée en 1324. Andronic épousa Jeanne de Savoye, fille d'Amédée V. Les Grecs lui donnerent le nom d'Anne. Les Chevaliers chargés d'accompagner cette Princesse, apprirent aux Grecs l'exercice du Tournois, qui jusqu'alors avoit été inconnu à Constantinople. Andronic égala bientôt l'adresse des Européens, & s'en fit même admirer. Ce Prince eut de son second mariage Jean Paléologue qui lui succéda, Michel, Théodore & trois Princeses.

Jean Paléologue, qui n'avoit alors que neuf ans, fut proclamé Empereur aussitôt après la mort de son pere. Cantacufene, conformément aux intentions du feu Empereur, se fit reconnoître en qualité de tuteur du jeune Prince & de Régent de l'Empire. Jean Calecas, Patriarche de Constantinople, & l'Impératrice mere voulurent lui disputer la Régence. Cantacufene cedant aux circonstances, prit le parti de la retraite. Les troupes, qui l'aimoient beaucoup, se mutinerent, & le proclamerent Régent de l'Empire. L'Impératrice, pour apaiser le tumulte, fut obligée de rappeler Cantacufene, & de lui rendre l'administration des affaires.

Apocauque, ennemi déclaré de ce Seigneur, ne put souffrir sa puissance, qui s'opposoit à ses desseins ambitieux. Apocauque étoit un homme d'une basse extraction, qui étoit parvenu aux plus grandes dignités par ses intrigues & ses talens. Comme il étoit Général de l'armée navale, il le dessein d'enlever l'Empereur, de le conduire dans la tour de Pibares qu'il avoit fait bâtir, & de contraindre l'Impératrice mere à lui accorder la Régence de l'Etat. Son projet fut découvert, & on prit des précautions pour rompre ses mesures. Apocauque, craignant pour lui-même, se retira dans la tour de Pibates, mais il y fut bientôt assiégé. Cantacufene lui fit accorder une amnistie, & lui ayant ensuite donné audience, il fut si convaincu de son innocence, qu'il lui permit d'aller rendre visite à l'Impératrice. Apocauque ne fit usage de sa liberté que pour susciter des ennemis à Cantacufene, en l'accusant de vouloir faire égorger la famille Royale pour monter plus facilement sur le trône. L'Impératrice refusa d'ajouter foi à ces calomnies; mais le Patriarche gagné par Apocauque, persuada enfin à cette Princesse que Cantacufene étoit coupable.

L'Impératrice embarrassée d'abord sur ce qu'elle devoit faire dans une circonstance si délicate, permit à Apocauque de prendre les armes, & le fit Gouverneur de Constantinople. Apocauque profita de cette permission pour armer le peuple, & maltraiter les amis de Cantacufene. Ce Seigneur étoit alors à Didimoteque. Lorsqu'il eut été informé de ce qui se passoit, il envoya prier l'Impératrice de lui donner des Juges qui instruisissent son procès suivant les regles de la Justice. Ces Députés furent maltraités par Apocauque, & ce factieux, pour achever de ruiner son rival, envoya par

---

CONSTANTINOPLE.

---

JEAN PALÉOLOGUE.  
ROGUE.

---

1341.

tout l'Empire au nom de Jean Paléologue des lettres circulaires, par lesquelles il étoit ordonné de traiter Cantacufene en ennemi de l'Etat.

Tous les amis de ce Seigneur le forcerent alors à se faire proclamer Empereur, & il le fut avec toutes les cérémonies accoutumées. L'Impératrice Anne, mere de Jean Paléologue, fut nommée avec son fils, ensuite Cantacufene, & Irene sa femme. Le Roi de Bulgarie prit part à cette affaire; mais comme il s'apperçut qu'il n'en tireroit pas grand avantage, il fit la paix avec Cantacufene, contre lequel il s'étoit déclaré. Le Patriarche & les Evêques défendirent sous peine d'excommunication de reconnoître Cantacufene, & le Patriarche couronna le 19 de Novembre Jean Paléologue, quoique ce jeune Prince n'eût pas l'âge prescrit, & sans attendre le jour d'une grande fête, comme cela s'étoit toujours pratiqué. Il fut sacré le 24 de Décembre suivant.

Le nouvel Empereur avant que d'employer la violence, fit tout ce qu'il put pour convenir d'un accommodement. Ses ennemis, qui avoient tout à craindre si la paix se faisoit, y mettoient le plus d'obstacles qu'ils pouvoient. L'Impératrice étoit disposée à reconnoître Cantacufene en qualité d'Empereur, mais Apocauque & le Patriarche la firent changer de sentiment, & elle jura de ne plus songer à la paix. Le Patriarche la déclara excommuniée, si elle alloit contre son serment. Depuis ce temps elle fut soigneusement observée, & on rapportoit à Apocauque ses moindres discours.

Ce séditieux, à la tête d'une nombreuse armée, marcha contre le nouvel Empereur, qui se trouvant plus foible que son ennemi, eut recours au Roi de Servie. Cantacufene lui promit de ne jamais redemander les villes que les Serviens avoient enlevées à l'Empire, & maria Manuel un de ses fils avec la fille d'un Seigneur de Servie. Apocauque fit faire plusieurs propositions avantageuses au Roi de Servie, s'il vouloit livrer Cantacufene. Le Roi persista toujours à soutenir un Prince qui avoit eu recours à lui, & il maltraita même les Députés de la Cour de Constantinople. Un Sultan de Lydie, ami de Cantacufene, arma en même temps pour le secourir: mais le mauvais temps & diverses autres circonstances firent périr une partie de ses troupes.

Le Roi de Servie se lassa de rendre service à Cantacufene, & il fit retirer les troupes qu'il lui avoit fournies. Les Allemans seuls refuserent de l'abandonner, & déclarerent qu'ils étoient résolus de combattre pour lui jusqu'à ce qu'il fût sur le trône de Constantinople. Le Sultan de Lydie amena une nouvelle armée au secours de Cantacufene, qui entra alors dans la Thrace. Il députa derechef à la Cour de Constantinople pour proposer la paix; mais Apocauque fit couper le nez & casser les jambes aux Députés, & écrivit à Cantacufene qu'il n'avoit aucune paix à esperer. La Cour demanda en même temps des troupes à Alexandre, Roi de Bulgarie, & promit en conséquence de lui ceder la Province de Rhodope. Le Roi de Bulgarie, devenu maître de cette Province, ne se pressa pas d'envoyer des troupes. Cependant les Turcs ennuyés de rester en Thrace demanderent à se retirer. Le Sultan promit à Cantacufene de lui ramener bientôt d'autres troupes plus fidèles. Les Rois de Servie & de Bulgarie, aussitôt après la retraite des Turcs, attaquèrent Cantacufene; mais ce Prince les ayant battus, les força à entrer en accommodement avec lui.

Apocauque s'appercevant que le peuple étoit las de la guerre, engagea l'Impératrice à proposer la paix à Cantacufene, à condition qu'il renonceroit au titre d'Empereur. Cantacufene rejetta cette proposition, & s'approcha de Constantinople. Il promit une amnistie générale si on vouloit le recevoir, & le regarder comme collègue de l'Empereur Jean Paléologue. Il offrit même d'abdiquer, pourvu qu'on rendit la liberté à ses partisans qui étoient détenus dans les prisons. On regarda ces propositions comme un effet du mauvais état de ses affaires, & il fut décidé qu'on n'y auroit aucun égard. Apocauque se trouvoit cependant dans un grand embarras, l'argent lui manquoit, & il ne pouvoit se dissimuler qu'il étoit odieux à tout le monde. Occupé de cette idée, il faisoit arrêter tous ceux qu'il soupçonnoit lui être contraires, & les prisons se trouverent bientôt pleines. Un jour qu'il en visitoit une sans avoir ses Gardes, les prisonniers trouverent moyen de l'environner, & de l'assommer avec leurs chaînes. Ces malheureux furent ensuite massacrés par une troupe de gens de la lie du peuple, que la femme d'Apocauque avoit gagnée à force d'argent. Le fils de ce séditieux, trop convaincu de la mauvaise foi de son pere, voulut engager les habitants de Thessalonique à se déclarer pour Cantacufene; mais il fut tué dans une émeute suscitée par les ennemis de ce Seigneur.

Les amis de Cantacufene trouverent enfin moyen de l'introduire à la faveur de la nuit dans Constantinople, & de le conduire au palais. Ce Prince empêcha le pillage autant qu'il lui fut possible, & ne voulut pas même qu'on forçât le palais où étoient l'Empereur & l'Impératrice; mais ses troupes s'en mirent en possession sans attendre son aveu. L'Impératrice qui, depuis l'arrivée de Cantacufene, avoit refusé d'accepter les offres qu'il lui avoit faites, fut contrainte par son Conseil d'entrer en accommodement. La paix fut donc conclue aux conditions suivantes: Qu'il y auroit une amnistie pour le passé; Que Cantacufene partageroit l'Empire avec Jean Paléologue, à condition néanmoins que pendant dix ans Cantacufene auroit l'administration des affaires, & qu'au bout de ce temps les deux Empereurs auroient un pouvoir égal; Que Cantacufene ne seroit nommé dans les prières & dans les acclamations publiques, qu'après l'Empereur Jean Paléologue & l'Impératrice. Après que toutes ces conditions eurent été signées de part & d'autre, Cantacufene entra dans le palais, où il vit l'Empereur & l'Impératrice.

Cantacufene étoit d'une des plus illustres Maisons de l'Empire, & Pachimere lui donna le surnom de *Noble* par excellence. Le pere de ce Prince avoit épousé une parente de la famille des Paléologues, & depuis ce temps il tenoit un des premiers rangs dans l'Empire. Andronic II. l'aimoit si fort, que dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué, il voulut l'associer à l'Empire, & qu'il lui proposa même de lui laisser la couronne à sa mort: mais Cantacufene refusa toujours constamment d'accepter cette dignité. Les injustices de ses ennemis le forcerent à devenir rebelle, & à prendre enfin la pourpre. L'Impératrice mere, après s'être réconciliée avec lui, consentit au mariage de l'Empereur son fils avec Helene, fille de Cantacufene. Les amis de ce Prince lui conseillerent, pour affermir davantage son autorité, de se faire couronner à Constantinople, quoiqu'il l'eût déjà été à Andrinople en 1346. par les mains du Patriarche de Jérusalem. Il adhéra à leur avis, &

---

 CONSTANTINOPLÉ.
 

---



---

 1343.
 

---



---

 1347.
 

---



---

 JEAN CANTACU-  
FENE.  
C.  
JEAN PALÉO-  
LOGUE.
 

---



---

 1347.
 

---



CONSTANTINOPLE.

la cérémonie fut faite le 13 de Mai 1347. dans l'Eglise de la Sainte-Vierge au palais des Blaquernes, parce qu'une partie de l'Eglise de Sainte-Sophie avoit été renversée par un tremblement de terre. Hélène fut mariée sept jours après, & on remarqua avec chagrin que dans les repas publics qui se firent en cette occasion, au lieu de vaisselle d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y voir, on ne se servit que de vaisselle d'étain & de terre. On remarqua encore qu'il n'y avoit que de fausses pierres aux couronnes des Empereurs & des Impératrices, & qu'à la place de riches tapis, on ne mit dans les salles que des cuirs dorés. Tristes effets des troubles domestiques qui agitoient l'Empire depuis si long-temps. On a vu plus haut que les Croisés emportoient de cette ville des richesses immenses.

La bonne intelligence ne subsista pas long-temps entre les deux Empereurs. Il y a toujours dans les Etats des esprits factieux qui se flattent qu'au milieu du désordre, ils parviendront plus facilement à leur but. Les courtisans de Jean Paléologue, qui vivoit à Thessalonique sans aucun crédit, représentèrent à ce Prince que Cantacufene le laisseroit sans autorité, s'il n'avoit la hardiesse de prendre les armes contre lui. Jean Paléologue séduit par ces discours, engagea le Roi de Servie à lui fournir des secours dont il avoit besoin pour cette expédition. Cantacufene, qui cherchoit à éviter une guerre civile, pria l'Impératrice Douairière de se rendre auprès de son fils, & de lui représenter les malheurs que leur désunion pouvoit causer. L'Impératrice agit avec tant d'adresse, qu'elle porta Jean Paléologue à la paix. On donna alors à ce Prince les gouvernements d'Aïne & des villes de Calcidie, dont Mathieu Cantacufene, fils aîné de l'Empereur, fut dépouillé.

Cette cession fut une nouvelle source de troubles. On inspira à Jean Paléologue des sentiments de jalousie contre le Prince Mathieu. Le jeune Empereur, trop disposé à suivre les mauvais conseils qu'on vouloit lui donner, prit les armes, & enleva quelques villes qui étoient du gouvernement de Mathieu. Cantacufene vint au secours de son fils, & reprit Andrinople dont Jean Paléologue s'étoit rendu maître. Les deux Princes se déclarèrent la guerre, & chacun chercha du secours chez l'Etranger. Jean Paléologue eut recours aux Rois de Servie & de Bulgarie, & Cantacufene s'adressa à Orkhan, Sultan des Turcs, qui lui envoya dix mille hommes de Cavalerie commandés par Soliman son fils. Jean Paléologue craignit alors les suites de cette guerre, & il paroïssoit disposé à la paix lorsque ses courtisans lui conseillèrent de continuer la guerre. Jean se trouvoit cependant extrêmement embarrassé, il fut contraint d'abandonner Didymoteque, & toutes les villes du Continent pour se retirer à Ténédos.

Cantacufene se mit alors en possession de tout le pays, & se fit proclamer Empereur Mathieu son fils aîné. Les Turcs avoient profité de ces circonstances pour s'emparer des villes de Thrace, & Cantacufene fut obligé de leur donner une somme considérable pour les engager à les lui restituer. Il sortit même de Constantinople pour presser les Barbares de les évacuer. Jean Paléologue, pendant son absence, s'approcha de Constantinople sur une flotte Génoise, & employa un stratagème pour être reçu dans la ville avec deux mille cinq cents Génois. Le peuple, qui l'aimoit beaucoup, se déclara en

en

en sa faveur. Ce Prince, maître de la capitale, proposa d'entrer en accommodement avec Cantacufene, qui y consentit volontiers. Il fut décidé que Jean Paléologue & Jean Cantacufene gouverneroient avec une égale autorité ; que Mathieu resteroit en possession de la dignité Impériale ; que ce dernier retiendrait Andrinople & les villes de la Province de Rhodope ; que l'Empereur Cantacufene rendrait à son gendre le Fort de la Porte dorée, dans lequel il y avoit une garnison de Latins, & qu'il y auroit une amnistie de part & d'autre.

Cantacufene s'étant enfin aperçu que le peuple n'avoit d'affection que pour Jean Paléologue, se déterminà à abdiquer. Il quitta les ornemens Impériaux, se revêtit d'un habit de Moine, & prit le nom de Josaphat. L'Impératrice sa femme se retira aussi dans un Monastere, & fut nommée Eugenie. Cantacufene avoit eu quatre Princes & trois Princeses, sçavoir, Mathieu, Thomas, Manuel & Andronic ; Marie, Théodore & Helene. Théodore épousa Otkhan, Sultan des Turcs. Elle fut très-heureuse avec ce Prince, qui lui permit de professer librement la Religion Chrétienne. Cantacufene avoit rendu un grand service à l'Etat en rétablissant la marine ; ce qui rendit les Grecs puissants sur mer, & les fit craindre de leurs voisins. Ce Prince a donné divers ouvrages, entr'autres son histoire écrite par lui-même, & plusieurs morceaux sur différentes matieres Ecclésiastiques.

Jean Paléologue ne vit pas long-temps sans jalousie & sans inquiétude Mathieu Cantacufene maître d'une partie considérable de l'Empire. Il lui déclara la guerre, & lui enleva plusieurs places. Lorsqu'il fut devant Gratianopolis où Mathieu s'étoit enfermé, il fit proposer un accommodement à ce Prince. Il fut accepté, & on convint que le nom d'Empereur resteroit à Mathieu ; qu'il céderoit à Jean Paléologue toutes les villes de Thrace ; qu'il se retireroit dans le Peloponnese où il auroit une autorité absolue ; que Manuel Cantacufene, frere de Mathieu, qui commandoit dans le Peloponnese, auroit en échange l'isle de Lemnos, & d'autres Seigneuries. Ce traité n'eut aucun effet. Mathieu Cantacufene ayant reçu des avis secrets qu'on cherchoit à le tromper, s'approcha de Constantinople avec ses troupes, & campa près du bourg de Métras. Jean Paléologue alla à sa rencontre, & les deux armées étant restées en présence pendant quelques jours, se retirèrent sans combattre. Mathieu alla à Byzie, & Paléologue resta à Constantinople. Un événement simple en lui-même ruina les affaires de Mathieu. Quelques-uns de ses soldats étant allés à la maraude pendant la nuit, retournerent au camp avec leur butin. L'armée s'imaginant que c'étoient des ennemis qui venoient pour la surprendre, prit aussitôt la fuite malgré les représentations de Cantacufene. Les habitants de la ville de Philippes, firent alors une sortie. Mathieu fut fait prisonnier, & conduit à Jean Paléologue, qui refusa de lui faire crever les yeux malgré les sollicitations de ses Courtisans. Il se contenta de le faire garder étroitement dans l'isle de Lesbos, & lui offrit même la liberté s'il vouloit renoncer au titre d'Empereur. Mathieu répondit qu'il préféreroit une prison perpétuelle, à une pareille condition. Jean Cantacufene qui vivoit encore conseilla à son fils d'abdiquer, & Mathieu se rendit aux avis de son pere. Jean Paléologue satisfait de cette démarche accorda au fils de ce Prince les plus grandes dignités de l'Empire.

---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

---

1361.

ou

1362.

---

1369.

---

Les Turcs qui étoient restés tranquilles pendant le regne de Jean Cantacufene, commencerent à attaquer l'Empire aussitôt que ce Prince eut renoncé à la couronne. Ils vinrent à bout de passer le détroit, de s'emparer de Callipoli, & de toute la Province de Charipolis. Amurath, fils & successeur d'Orkhan, continua les conquêtes que son pere avoit commencées, & eut encore de plus grands avantages. Maître d'Ancyre, il le fut bientôt d'Andrinople, de Philippopolis & de plusieurs autres Places. Ces conquêtes lui faciliterent celles de la Macédoine, de l'Albanie & de toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique.

L'Empereur allarme de la rapidité des succès d'Amurath, se rendit à Rome pour demander du secours contre les Turcs, qui menaçoient Constantinople. Urbain V. & Gregoire XI. son successeur se donnerent de grands mouvemens pour engager les Princes Chrétiens à prendre les armes; mais pendant qu'on négocioit de tous les côtés pour cette croisade, Jean Paléologue fut contraint de demander la paix au Sultan. Amurath l'accorda, à condition que l'Empereur lui payeroit tribut, & donneroit en ôtage Théodore son fils.

Quelque temps après Andronic, fils aîné de l'Empereur, lia une étroite amitié avec le fils aîné d'Amurath. Ces deux jeunes Princes animés d'un même esprit, formèrent l'horrible projet d'égorger leurs peres, afin de regner à leur place. Amurath découvrit le complot, & en fit part à Jean Paléologue. Les deux jeunes Princes furent arrêtés, & le Sultan fit crever les yeux à son fils. L'Empereur par complaisance pour Amurath, ordonna qu'Andronic, & Jean Paléologue, fils de ce dernier, subiroyent le même sort. On les ménagea cependant, de sorte qu'Andronic ne perdit qu'un œil, & que son fils resta seulement louche.

Les Génois qui cherchoient à susciter des troubles dans l'Empire, tirerent deux ans après Andronic & son fils de la tour d'Anemas où ils étoient renfermés. Andronic alla chercher un asyle chez les Turcs, qui étoient alors commandés par Bajazeth I. Il promit au Sultan de lui payer un tribut, & de recevoir un Gouverneur à Constantinople s'il lui fournissoit un assez grand nombre de troupes pour chasser son pere du trône. Bajazeth consentit au traité, & Andronic à la tête d'une armée s'approcha de Constantinople, qui lui ouvrit ses portes. L'Empereur & Manuel son fils furent mis dans la même prison où Andronic avoit été renfermé.

Deux ans & demi après ils trouverent moyen de s'échapper & de se retirer à Scutari. Ducas prétend qu'Andronic écrivit alors à son pere pour l'engager à retourner à Constantinople; que ce Prince s'y étant rendu, Andronic se jeta à ses pieds, & lui rendit la couronne, & qu'il se contenta des villes de Sélivrée, d'Héraclée, & de Rodosto. Calchondile & Phranzés rapportent différemment la chose. L'Empereur Jean Paléologue & Manuel se retirèrent, selon eux, à la cour de Bajazeth, qui leur promit toutes sortes de secours, moyennant qu'ils payeroient un tribut plus considérable que celui qu'Andronic avoit offert; qu'ils s'engageroient à accompagner le Sultan dans ses expéditions, & qu'ils lui fourniroient douze mille hommes. Jean Paléologue par ce moyen resta dans Constantinople sans trouver d'opposition, & Andronic se sauva à Sélivrée, où il passa le reste de ses jours.



Bajazeth, pour les services qu'il avoit rendus à l'Empereur exigea encore qu'il lui remit Philadelphie, mais les habitants de cette ville refusèrent d'ouvrir leurs portes, & se défendirent avec un courage intrépide. La place fut cependant emportée par la valeur des troupes Impériales, commandées par Manuel Paléologue. Ainsi l'Empereur employoit les troupes à forcer les villes de sa dépendance à passer sous la domination des Turcs. Les Etats de Jean Paléologue étoient presque réduits à la seule ville de Constantinople. Il vouloit fortifier cette capitale, mais contraint de respecter les ordres de Bajazeth, il suspendit ses travaux. Il mourut au bout de quelque temps après l'an 1384 après un regne de 43 ans. Il avoit épousé en premières noces Hélène, fille de l'Empereur Cantacufene, dont il eut les Princes Andronic, Manuel, Théodore, Démétrius, & la Princesse Irene, qui épousa Basile Commene II. Empereur de Trébisonde. Après la mort d'Hélène, il épousa Eudocie Commene, fille d'Alexis, Empereur de Trébisonde, veuve d'un Seigneur Turc, dont elle avoit eu des enfants. Il avoit eu dessein de la marier à Manuel son fils, mais frappé de sa beauté, il l'épousa, & n'en eut point d'enfants.

Manuel Paléologue étoit à la cour de Bajazeth lorsque son pere mourut. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il s'échappa secrètement, & se rendit à Constantinople, où il fut reconnu Empereur. Il avoit été associé au trône le 25 Septembre 1373. Andronic son frere aîné s'étoit tellement rendu odieux par son mauvais naturel, que personne ne songea à réclamer ses droits à l'Empire. Bajazeth fut fort chagrin d'apprendre que Manuel s'étoit échappé ; car on prétend qu'il avoit dessein de faire mourir ce Prince. Résolu de se rendre maître de Constantinople, il ruina le pays des environs, & empêcha les vivres d'entrer dans cette place. Manuel implora le secours des Princes Chrétiens, qui lui envoyèrent une puissante armée sous la conduite de Sigismond, Roi de Hongrie. Bajazeth marcha au devant des Chrétiens qui assiégeoient Nicopolis, & remporta sur eux une victoire complete le 28 Septembre 1390. Le vainqueur s'empara ensuite d'un Château sur le bord du Pont-Euxin, à soixante milles de Constantinople. Pour ôter aux Chrétiens la communication avec l'Asie, il bâtit à l'opposite une ville extrêmement forte. Il envoya alors un Ambassadeur à Manuel, pour lui ordonner de se rendre auprès de lui. Le Ministre du Sultan, après s'être acquitté publiquement de sa commission, conseilla en secret à l'Empereur de ne pas obéir à cet ordre. Bajazeth irrité de n'avoir pas réussi, pressa tellement Constantinople, qu'un grand nombre de personnes mourut de faim. Le Sultan se préparoit à donner l'assaut lorsque son grand Visir lui représenta que s'il venoit à bout de se mettre en possession de Constantinople, il attireroit aussitôt contre lui toutes les forces de la Chretiené. Bajazeth se déterminâ donc à écouter les propositions de paix qu'on lui fit. Le traité fut conclu à condition que l'Empire payeroit pour chaque année dix mille pièces d'or en forme de tribut ; que les Turcs pourroient bâtir une Mosquée dans Constantinople, & que le Sultan nommeroit un Cadi pour y résider, afin qu'il jugeât des contestations qui naîtroient entre les Mahométans. Après la signature de ce traité, Bajazeth consentit à une treve de dix ans, & fit

---

CONSTANTINOPLE.

---

MANUEL PALEOLOGUE.

1384.

---

1390.

CONSTANTINOPLE.

bâtir dans Constantinople une Mosquée, qu'on appelle encore aujourd'hui Daud-Pacha.

Le Sultan qui ne cherchoit que la ruine de l'Empire, proposa à Jean Paléologue, fils d'Andronic, mort à Sélivrée, de lui mettre la couronne sur la tête, s'il vouloit lui céder Constantinople en échange de la Morée. Jean accepta cette proposition, & Bajazeth envoya aussitôt ordre à Manuel de céder le trône Impérial à son neveu à qui il appartenoit de droit, étant fils de son frere aîné. Manuel hors d'état de résister au Sultan, & voyant d'ailleurs que les habitants de Constantinople désiroient la paix, consentit à tout ce qu'on exigea de lui. Lorsque Jean se vit maître de Constantinople, il refusa de faire l'échange proposée, & les François que le Maréchal de Boucicaut avoit laissés dans cette ville, empêcherent les Turcs de s'en emparer.

1399.

Cependant Manuel avoit abandonné ses Etats pour aller chercher du secours en France, en Italie, & en Angleterre. On lui fit partout une magnifique réception, & surtout à Paris (1); mais les troubles qui agitoient alors l'Europe, empêcherent la bonne volonté des Princes Européens. Manuel de retour à Modon y apprit que Tamerlan faisoit trembler l'Asie par la rapidité de ses conquêtes. On prétend qu'il s'adressa à ce Prince pour se délivrer d'un ennemi aussi dangereux (2). Quoi qu'il en soit, le Prince Tartare attaqua & vainquit Bajazeth, comme je le dirai ailleurs. Manuel informé de la défaite du Sultan, quitta Modon, se rendit à Constantinople, & exila l'Empereur Jean à Lesbos. Dans la suite il lui donna Thessalonique qu'il avoit enlevée aux Turcs pendant que Tamerlan poursuivoit ses conquêtes. Jean sur la fin de sa vie se retira dans un Cloître, & prit l'habit Monastique.

Manuel, seul possesseur du trône, chassa les Turcs qui étoient dans Constantinople, & détruisit leurs Mosquées. Il rentra en même tems en possession de plusieurs villes, qu'il délivra des garnisons Barbares. Musulman, un des fils de Bajazeth, se rendit à la cour de Manuel, & s'étant jetté à ses pieds, il le supplia de lui tenir lieu de pere. L'Empereur se laissa toucher, & lui accorda le gouvernement de la Thrace, & de quelques autres Provinces que ses ancêtres avoient possédées. Le Prince Turc ayant rassemblé une armée, alla attaquer un de ses freres, qui se fortifioit en Asie, le vainquit, & le fit mourir aussitôt qu'il l'eut fait prisonnier. Musulman périt dans la suite par les ordres de Moysé son autre frere. Ce dernier irrité contre les Grecs, qu'il accusoit d'avoir attiré les Tartares dans ses Etats, mit le siège devant Constantinople. L'Empereur défendit la capitale avec beaucoup d'ardeur, mais il auroit succombé sous l'effort de ses ennemis, si la division ne s'étoit mise dans la famille de Bajazeth.

Ce Prince avoit encore un fils nommé Mahomet ou Mohamed, qui aspirait à la souveraineté. Manuel promit de le seconder dans ses entreprises, s'il vouloit se ligner contre Moysé. Mahomet accepta les offres de Manuel,

(1) Cet événement se passa sous le regne de Charles VI.

(2) Tamerlan, qu'on trouvera dans un des chapitres suivans.

(2) Ce fait sera expliqué dans l'histoire de

& les deux Princes ayant réuni leurs forces, défirent les troupes de Moÿse, qui fut mis à mort par ordre de son frere. Mahomet parut si satisfait de l'Empereur, qu'il lui fit dire par ses Ambassadeurs qu'il lui étoit redevable du trône, & qu'il le regardoit comme son pere. Il commanda en même temps aux Gouverneurs des Forts des environs du Pont-Euxin, de la Thessalie & de la Propontide de rendre ces places à l'Empire. Manuel & Mahomet véquirent ensemble dans la plus grande union.

L'Empereur en tira avantage pour rétablir autant qu'il put les affaires de l'Empire. Il força le Prince d'Achaïe de se soumettre, & éleva un grand mur pour fermer l'Isthme de Corinthe. La mort de Mahomet fut comme le signal des malheurs qui accablèrent l'Empire. Le Sultan avoit ordonné par son testament qu'Amurath II. son fils aîné lui succéderoit, & que ses deux autres fils seroient remis entre les mains de l'Empereur de Constantinople pour avoir soin de leur éducation. Mahomet n'en agissoit ainsi, que parce qu'il craignoit que son fils n'ôtât la vie à ses freres. Manuel demanda les deux jeunes Princes à Amurath qui refusa de les donner, sous prétexte qu'il n'étoit pas convenable que des Musulmans fussent élevés par des Chrétiens. L'Empereur étoit d'avis qu'on ne pousât pas plus loin cette affaire, mais Jean son fils prétendit qu'il falloit exciter des troubles parmi les Turcs, afin de les affoiblir par des divisions domestiques. On résolut en conséquence de fournir des troupes à Mustapha, frere de Mahomet, & de l'aider à s'emparer du trône. On prétend que l'Empereur dit à son fils: *Je suis vieux, cette affaire vous regarde plus que moi; je vous laisse le maître d'en décider.*

On rendit donc la liberté à Mustapha qui étoit prisonnier dans l'île de Lemnos; mais on eut en même temps soin de lui faire jurer qu'il respecteroit toujours l'Empereur comme son pere; qu'il lui donneroit son fils pour gage de son amitié; qu'il céderoit à l'Empire Callipoli, & l'étendue de pays depuis le Pont-Euxin jusqu'aux frontieres de la Walachie. Le Prince, maître de Callipoli, refusa de la rendre à l'Empereur, qui, outré de cette perfidie, voulut faire alliance avec Amurath. On ne convint pas des conditions du traité, & l'Empereur se trouva frustré des avantages qu'il eseroit retirer de cette guerre civile. Mustapha fut fait prisonnier, & pendu dans la place publique d'Andrinople.

Manuel redoutant alors la colere d'Amurath, lui envoya des Ambassadeurs pour l'appaiser. Le Sultan les fit mettre aux fers, & se disposa à aller mettre le siège devant Constantinople. Un de ses Généraux, à la tête de dix mille hommes, s'empara bientôt de tous les environs de cette capitale, massacra tout ce qu'il rencontra, & ceux qui échappèrent au fer de l'ennemi, tomberent dans un dur esclavage. Enfin le 20 de Juin la ville fut bloquée de façon qu'il n'étoit pas possible d'en sortir. Quelques jours après le siège fut poussé avec tant de vigueur, que les Turcs furent en état de donner l'assaut. Les Grecs se défendirent avec un courage incroyable. Les Seigneurs, les Evêques, les Prêtres, les Moines, les femmes mêmes prirent les armes, & celles qui ne pouvoient faire les fonctions de soldats, apportoient des rafraichissements à ceux qui défendoient les tours & les remparts. Les Turcs rebutés d'une résistance si opiniâtre, brûlerent une partie de leurs



---

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

---

machines & abandonnerent l'autre. Les Grecs publièrent que la Sainte-Vierge avoit paru dans l'air, & qu'elle avoit effrayé les Turcs.

Manuel fit de nouvelles tentatives auprès d'Amurath pour obtenir la paix, mais elles furent inutiles. L'Empereur chercha alors à faire une diversion en formant un Parti à Multapha, frere d'Amurath, qui s'étoit retiré chez le Prince de Caramanie. La nouvelle de cette révolte obligea le Sultan à lever le siège de Constantinople; mais il mit bientôt fin à ces troubles en séduisant à force d'argent ceux qui étoient auprès de son frere. Ils livrerent ce Prince entre ses mains, & il fut aussitôt étranglé. Amurath ne recommença pas alors le siège de Constantinople, & il fit même avec l'Empereur un traité de paix.

---

1425.

Manuel mourut peu de temps après d'apoplexie à l'âge de soixante & dix-sept ans. Il y avoit déjà quelques années qu'il avoit abandonné le soin des affaires à Jean son fils. Deux jours avant sa mort il prit l'habit de Moine, & le nom de Mathieu. Il avoit épousé Irene ou Hélène, fille de Constantin Dragasès, Prince d'un petit pays de la Macédoine, proche le fleuve Axios. Il en eut six enfants mâles, Jean, Théodore, Andronic, Constantin, Démétrius & Thomas. Manuel a fait plusieurs ouvrages dont il est parlé dans la Bibliothèque de Fabricius.

JEAN PALÉO-  
LOGUE II.

---

1425.

Jean Paléologue son fils & son successeur, redoutant la puissance d'Amurath, rechercha l'amitié de ce Prince. Après bien des difficultés, le Sultan consentit à un traité, à condition que l'Empereur lui cederait les villes & les bourgs qui étoient sur la mer du Pont, & qu'il payerait tous les ans trois cent mille aspres en forme de tribut. Jean perdit bientôt Thessalonique, dont les habitants se livrerent aux Vénitiens de peur de tomber sous la domination des Turcs. Amurath, croyant qu'il n'étoit pas de sa politique de laisser aux Vénitiens les moyens de s'aggrandir, fit le siège de Thessalonique malgré les représentations de l'Empereur, & emporta la place d'affaut.

Jean Paléologue voyant l'Empire à la discrétion des Turcs, résolut d'implorer l'assistance des Princes de l'Europe. Mais comme les Papes ne vouloient rien faire en faveur de la Cour de Constantinople, à moins qu'on ne reconnût la primauté de l'Eglise de Rome, il fallut se déterminer à la réunion. L'Empereur y étoit naturellement porté, & il se rendit pour cet effet en Italie avec son Clergé (1). Amurath vouloit profiter de son absence pour faire le siège de Constantinople, mais son Visir lui représenta qu'il risquoit de soulever contre lui tous les Princes Chrétiens, & qu'il valoit mieux attendre le résultat du voyage de l'Empereur.

Ce Prince, de retour dans ses Etats, trouva de grandes divisions dans sa propre famille. Constantin son frere, à qui il avoit confié la Régence de

(1) Cette importante affaire fut terminée dans le Concile de Florence. Le décret en fut dressé en Grec & en Latin, & souscrit de part & d'autre dans la dixième session du Concile le 6 Juillet 1439. Marc d'Ephèse fut le seul des Grecs qui refusa d'y souscrire, & qui renouvella le schisme dès qu'il fut de

retour. Les Grecs s'éleverent l'année suivante contre l'union, chargerent de malédictions & d'injures ceux qui en avoient signé le décret, donnerent de grandes louanges à Marc d'Ephèse, & recommencerent le schisme qui subsiste aujourd'hui.

l'Empire, s'étoit emparé des domaines de Démétrius son autre frere. Celui-ci avoit eu recours à Amurath qui lui avoit fourni des troupes. On en étoit venu à des hostilités de part & d'autre, mais le calme fut enfin rétabli. Amurath ayant fait dans ce même temps la paix avec Ladislas, Roi de Hongrie, & les autres Princes Chrétiens, porta toutes ses forces en Asie. Jean représenta alors au Pape Eugene IV. que la circonstance étoit favorable pour reprendre sur les Turcs toutes les places que l'Empire avoit perdues. Le Cardinal Julien, Légat en Hongrie, déclara nulle la treve qu'on avoit faite avec le Sultan, & engagea les peuples à reprendre les armes.

Le Sultan étonné que des Chrétiens eussent violé des traités dont l'observation avoit été jurée sur l'Evangile, s'en plaignit hautement, & se prépara à la guerre. Après avoir passé la mer avec son armée, il défit entièrement celle des Chrétiens. L'Empereur, qui ne s'étoit pas encore déclaré, apprit avec chagrin cette fâcheuse nouvelle; mais il sçut tellement déguiser ses sentiments, qu'il renouvella avec le Sultan un traité qui fut exactement observé jusqu'à la mort de ce Prince.

Les troubles continuoient cependant dans la famille de Jean. Théodore son frere qui avoit pour appanage la ville de Sélivrée avec son territoire, demanda une plus grande étendue de pays. Il prit les armes sur le refus de l'Empereur, mais sa mort arrivée peu de temps après, termina promptement cette guerre civile. Constantin qu'il déclara son héritier, & qui avoit déjà une partie du Péloponnese, eut une guerre à soutenir contre Amurath. Le Sultan prétendoit qu'il s'étoit injustement emparé de Thebes & des places voisines, & voulut obliger ce Prince à les lui rendre. Constantin, résolu de conserver ce qu'il possédoit, assembla une nombreuse armée; mais ayant été trahi par les Albanois, il fut contraint de prendre la fuite. Amurath ne trouvant plus d'obstacles, força le mur de l'Isthme de Corinthe, ravagea le pays, & fit un nombre prodigieux d'esclaves.

Jean accablé de chagrin de voir en même temps les succès des Turcs & la désunion dans sa famille, tomba dans une maladie de longueur qui le mit au tombeau le 31 d'Octobre 1445. Il ne laissa aucun enfant, quoiqu'il eût été marié trois fois. Il avoit épousé en premieres noces Anne, fille du Grand Duc de Russie. Il s'étoit marié en secondes noces à Sophie, fille de Jean II. Marquis de Montferrat. Cette Princesse touchée des mépris de son mari, retourna en Italie. Marie Comnene, fille d'Alexis, Empereur de Trébisonde, fut sa dernière femme.

Constantin Paléologue surnommé Dragasès, & Démétrius son frere se disputèrent l'Empire après la mort de Jean Paléologue leur frere. Le second fondoit ses droits sur ce qu'il étoit né depuis que Manuel leur pere avoit été proclamé Empereur. Constantin trouva un plus grand nombre de partisans, & l'emporta sur son frere. Il ceda alors à Thomas & à Démétrius ses freres les Etats qu'il avoit eus avant que de monter sur le trône. Il vécut en bonne intelligence avec Amurath, & à la mort de ce Prince, il renouvela les traités avec Mahomet II. son fils, qui promit de donner trois cent mille aspres par an pour l'entretien d'Orkhan, fils de Mahomet I. qui étoit à Constantinople. Constantin trouva cette somme trop modique, & menaça de remettre Orkhan en liberté, si le Sultan n'augmentoît la pension de ce

---

CONSTANTINOPLE.

---

1444.

---

CONSTANTIN  
PALÉOLOGUE.

1445.

CONSTANTI-  
NOPLÉ.

Prince. Mahomet, qui étoit occupé à faire la guerre au Prince de Caramanie, entra dans une extrême fureur aussitôt qu'il eut appris les menaces des Grecs, & dès-lors il forma le projet de ruiner leur Empire.

Il fit la paix avec le Prince de Caramanie, & lorsqu'il fut de retour à Andrinople, il défendit de payer les trois cent mille après qu'il avoit promis. Il bâtit une citadelle sur le rivage du Bosphore du côté de l'Europe, à l'endroit où il est le plus étroit. L'intention du Sultan étoit de faciliter le passage de ses troupes, & d'empêcher les Occidentaux de venir dans cette mer. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir à Constantinople des desseins du Sultan, & l'Empereur, qui n'étoit pas assez puissant pour faire la guerre à Mahomet, lui envoya des Ambassadeurs, pour lui représenter que l'élévation de ce Fort étoit une atteinte à la paix. Mahomet fit une réponse fort dure, & menaça de faire écorcher ceux qu'on lui enverroit pour lui faire de semblables représentations.

Constantin ne pouvant douter que le Sultan ne voulût faire le siège de Constantinople, députa en Occident pour demander des secours, mais il ne reçut que des promesses sans effet. Mahomet commença les hostilités en faisant passer des troupes dans le Péloponnese pour occuper les Princes Thomas & Démétrius. Il rassembla ensuite une armée formidable, & équipa une flotte très-nombreuse. Constantin n'avoit qu'une foible armée à opposer à tant d'ennemis, & une marine très-médiocre. On prit la précaution de fermer le port par une très-grosse chaîne, pour empêcher les galeres des Barbares d'y entrer.

siège de Con-  
stantinople par  
Mahomet II.

1453.

Le siège commença au mois de Février, mais le Sultan ne se rendit devant cette ville qu'au mois d'Avril. Son armée étoit campée depuis la porte de bois jusqu'à la porte dorée vers le Midi, & jusqu'à l'Eglise de S. Côme. Cependant quatre vaisseaux Génois parvinrent à entrer dans le port, malgré les efforts de plus de deux cents bâtimens Turcs qui les avoient attaqués. Mahomet en devint si furieux, qu'ayant fait amener en sa présence le Captan Bacha, il lui donna lui-même cent coups d'une baguette d'or qui pesoit cinq livres.

L'Empereur prit toutes les mesures possibles pour faire une longue résistance, & il donna le commandement des troupes à Jean Justinien Noble Génois, le plus célèbre de son siècle par son expérience & son courage. Les alliés firent des actions de valeur si extraordinaires, que le Sultan, qui en étoit témoin, avoit de la peine à les croire. Fâché de ne pouvoir faire entrer ses vaisseaux dans le port, il entreprit de les transporter par terre. Les Turcs jetterent par ce moyen l'ancre au pied des murailles. L'Empereur, qui manquoit d'argent, fit fondre les vases des Eglises en cette occasion pour les convertir en monnoye. Il proposa la paix au Sultan, mais ce Prince répondit qu'il étoit dans la résolution de prendre Constantinople; qu'il consentoit cependant à entrer en accommodement, si l'Empereur vouloit lui céder la ville, lui promettant en échange de lui donner le Péloponnese, & d'accorder des Provinces à ses freres. Constantin rejeta ces propositions, & prit le parti de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & même de s'enfevelir sous les ruines de la ville.

Justinien avoit conçu le projet de brûler la flotte ennemie par le moyen  
d'un



d'un brulot, & il seroit venu à bout de son dessein, si des Gênois établis à Galata n'eussent averti les Turcs de ce complot. Ils se tintent sur leurs gardes, & lorsque le brulot voulut approcher, ils le coulerent bas. Cependant les assiégés s'ennuyoyent de la longueur du siège, & ils pensèrent même se soulever sur la nouvelle qui s'étoit répandue que les Princes Chrétiens amenoient de puissants secours à l'Empereur. Mahomet ranima le courage de ses troupes, & n'ayant pu engager Constantin à lui céder Constantinople, il se détermina à donner un assaut général le 29 de Mai. Il ordonna en même temps un jeûne d'un jour entier, & des prières pour demander à Dieu la prise de cette ville. Le 28 au soir il fit des promesses si considérables, que les soldats animés par l'espoir des récompenses, demandèrent à monter à l'assaut. Constantin se prépara aussi par des actes de piété à recevoir l'ennemi.

L'attaque commença à trois heures du matin par les plus mauvaises troupes, afin de fatiguer les assiégés qui ne seroient plus en état de résister à ses meilleurs soldats. Les Grecs en firent un carnage affreux pendant deux heures. Le Sultan fit alors avancer ses troupes d'élite, mais elles furent repoussées. L'Empereur & Justinien se distinguèrent beaucoup par la grandeur de leur courage. Malheureusement pour les Grecs Justinien fut blessé, & ce Général, dont on avoit admiré jusqu'alors la prudence & la valeur, se retira sans rien dire, & même sans nommer quelqu'un pour commander à sa place. L'Empereur fit tout ce qu'il put pour le faire revenir, il s'enfuit à Péra, d'où il passa dans l'isle de Chio, où il mourut peu de temps après. Les Grecs ne le voyant plus paroître tombèrent dans le découragement, & les Turcs ne tarderent pas à s'en appercevoir.

Un Janissaire nommé Chazan, suivi de trente autres, s'avança à l'endroit où il appercevoit le plus de confusion. Il soutint les efforts des assiégés, & donna par ce moyen le temps à ses camarades de venir à son secours. Ils accoururent en si grand nombre, que les Grecs furent obligés de céder, & alors les étendards de Mahomet furent placés sur les murailles de la ville. L'Empereur encourageoit les siens par son exemple & par ses discours; mais ce Prince ayant été tué sur la breche, les assiégés perdirent entièrement courage.

La ville en un instant fut remplie d'ennemis qui firent un horrible carnage. Plusieurs Seigneurs aimerent mieux périr par le fer des Turcs que de tomber dans l'esclavage. Les Grecs se flattoient cependant encore que les Barbares ne se rendroient pas entièrement maîtres de la ville. On avoit publié un prétendu Oracle, qui portoit que les Turcs ne passeroient pas la colonne de Constantin; mais qu'aussitôt qu'ils seroient arrivés à cet endroit, on verroit descendre du ciel un Ange avec une épée à la main, pour la donner à un Pauvre qu'il couronneroit Empereur, en lui disant : *Prenez cette épée, & vengez le peuple du Seigneur*; qu'alors les Turcs s'enfuiraient jusqu'aux frontières de Perse, & qu'ils seroient poursuivis par les Chrétiens. Ceux qui ajoutèrent foi à cette imposture, ne tarderent pas à en reconnoître la fausseté. Le vainqueur exerça dans la ville toutes sortes de cruautés, & on réduisit en esclavage ceux que la brutalité du soldat avoit épargnés.

Mahomet se rendit à l'Eglise de Sainte-Sophie, & y fit faire la priere par un Iman. Les secours que le Pape avoit promis arriverent le lendemain de

CONSTANTI-  
NOBLE.

la prise de Constantinople. Ils consistoient en vingt-neuf galeres commandées par Jacques, Archevêque de Raguse, que Nicolas V. avoit nommé son Légat en Grece.

Constantin étoit âgé de quarante-neuf ans trois mois lorsqu'il fut tué. Il avoit eu deux femmes. La premiere étoit Théodora de Tocco, fille de Léonard, Comte de Céphalonie. Après la mort de cette Princesse, Constantin épousa Catherine Catéluse, fille du Prince de Lesbos. Elle mourut en 1443. L'enfant dont Théodora étoit accouchée, mourut sans doute peu de temps après sa mere, puisque les Historiens ont écrit que Constantin n'avoit point eu d'enfants, & qu'on sçait que Théodora mourut en couches.

Démétrius & Thomas, freres de Constantin, se soutinrent quelque temps dans le Péloponnese, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1458. que Mahomet s'empara de ce pays. Le Sultan se rendit maître de Trébisonde en 1461. & par ce moyen abattit entierement l'Empire des Grecs.

Cet Empire sous Arcadius, fils du grand Théodose, étoit divisé en deux Préfectures, l'Illyrie Orientale & l'Orient.

La Préfecture d'Illyrie étoit composée des deux Dioceses ou Vicariats de Dace & de Macédoine. Cette Dace étoit celle qu'Aurelien avoit formée en deçà du Danube, en abandonnant la Dace de Trajan. Le Diocese de Macédoine étoit divisé en deux Provinces, la Macédoine & l'Achaïe. Scapi étoit la capitale du Diocese de Dace, & Thessalonique de celui de Macédoine.

La Préfecture d'Orient, beaucoup plus considerable, comprenoit cinq départemens, sçavoir, de Thrace, d'Asie, de Pont, d'Orient ou de la Syrie, & de l'Egypte. Constantinople dans la Thrace avoit un Préfet particulier. Ephese, Césarée, Antioche, Alexandrie étoient les Métropoles des autres départemens. Le district du Comte qui commandoit dans l'Orient, s'étendoit plus ou moins au-delà de l'Euphrate, selon les succès plus ou moins avantageux sur cette frontiere de l'Empire des Perses. La juridiction du Préfet Augustal, qui gouvernoit l'Egypte, comprenoit la Libye.

*Fin de l'histoire de Constantinople.*

## CHAPITRE XIII.

*Tableau général des différens Peuples Orientaux qui ont causé de grandes révolutions en Asie, en Afrique & en Europe.*

**A**VANT que de passer à l'histoire des Croisades, j'ai cru qu'il étoit à propos de faire connoître en général les peuples avec lesquels les Princes de l'Europe en vinrent tant de fois aux mains pour tâcher de leur enlever la Judée. Je me servirai pour cet effet de l'histoire des Huns de M. de Guignes; ouvrage, sur les fondemens duquel on doit d'autant mieux s'appuyer, qu'il est tiré des livres Chinois & des manuscrits Orientaux de la

Bibliothèque du Roi, comparés avec les Ecrivains de la Byzantine. Je suivrai aussi la chronologie qu'il indique, comme étant plus exacte que celle qu'on trouve dans plusieurs Historiens modernes, & même anciens.

Les Nations Barbares qui ont tant de fois changé la face de l'Asie, fortoient des Huns, connus dans la suite sous les noms de Turcs, de Mogols & de Tartares. Ces peuples divisés en plusieurs branches, formerent divers établissemens considerables, d'où ils furent successivement chassés par ceux de leur Nation même, qui en s'éloignant de leur origine, l'avoient entièrement perdue de vûe, & ne la reconnoissoient plus. Ces Barbares ont fournis plusieurs fois la Chine, subjugué les Indes, la Perse, la Syrie, parcouru l'Europe, ont accéléré la ruine de l'Empire Romain, détruit celui des Khalifs & des Grecs.

Les mœurs, les usages & les coutumes des anciens Huns, ne nous permettent pas de douter qu'ils ne soient le même peuple connu dans l'Antiquité sous le nom de Scythes, Nation qui avoit répandu tant de peuplades dans l'Asie. Ajoutons que les pays qu'ils habitoient, suivant Ptolémée, sont à peu de chose près les mêmes que les Géographes Chinois donnent aux Huns; je veux parler de la grande Tartarie, qui portoit anciennement le nom de Scythie.

Ptolémée divisoit cette contrée en deux grandes parties; la première, qu'il appelle Scythie en deçà de l'Imaüs, & la seconde au delà de l'Imaüs. L'une étoit terminée du côté du Couchant par la Sarmatie Asiatique & par le Rha, ou Volga; au Nord par des pays inconnus, qui, autant qu'on en peut juger, ne s'étendent pas jusqu'à Tobolsk en Sibirie; au Midi, par les Saces & les peuples du Maouarennahar, ou de la Transfoxiane, & enfin à l'Orient par le mont Imaüs. L'autre adossée du côté du Couchant à cette même montagne, & aux pays des Saces, s'étendoit vers le Nord jusques dans des contrées dont on n'avoit alors aucune connoissance. A l'Orient, elle étoit terminée par la Sérique ou la Chine, & les Provinces voisines comprises sous ce nom, qui en dépendoient; au Midi, par la partie de l'Inde qui est au-delà du Gange.

Cette division de Ptolémée est, en quelque façon, celle de la Nature. Au Nord des sources du Gange il s'élève une chaîne de montagnes qui va gagner Khoten, Yerken, & Kaschghar, courant au Nord & à l'Ouest. A Kaschghar elle tourne vers le Nord-Est, & va jusqu'à la riviere d'Ili qu'elle suit en remontant au Nord. C'est-là ce que Ptolémée appelle le mont Imaüs, par lequel il divise la Scythie en deux parties. Cette grande chaîne de montagnes a porté différens noms, & elle est formée de plusieurs montagnes, que quelques Auteurs regardent comme fort différentes les unes des autres, & dont ils ont fait une chaîne & un cours qui ne ressemblent point à ce qu'on vient de décrire.

La grande Tartarie comprend à présent tous les vastes pays qui sont renfermés entre le fleuve Etel ou Volga, & la mer Orientale. Au Midi, elle est bornée par la Chine, par le Tibet & par le fleuve Gihon; au Nord, elle confine dans toute son étendue à la Sibirie. Ce dernier pays étoit inconnu aux anciens Géographes,



M. de Guignes, dans son ouvrage déjà cité, nous présente ses conjectures<sup>3</sup> sur les premiers établissemens des Scythes, Huns ou Tartares après le déluge. Voici comme il s'exprime.

Lorsque les premières Colonies commencerent à quitter les plaines de Sennaar, il y a beaucoup d'apparence qu'une partie, après avoir peuplé la Perse & la Bactriane, s'avança jusqu'à cette gorge formée par les montagnes qui sont situées près de l'endroit où l'on a bâti dans la suite la ville de Kascghar dans la petite Bukharie. Ce pays est environné au Nord & au Sud de grandes chaînes de montagnes. Le milieu est un vaste désert presque impraticable, à cause de la quantité des sables & de la stérilité du terrain. En côtoyant le pied des montagnes qui sont dans la partie septentrionale, on trouve une suite de terres fertiles, où dans les temps postérieurs on a construit plusieurs villes ou villages qui forment une route, par laquelle on parvient à la Chine. C'est probablement celle que les premières Colonies Chinoises ont tenue, celle par laquelle elles sont entrées dans la Province de Chensi, qui, selon le récit des Historiens de la Chine, paroît avoir été la première habitée, & où les plus anciens Empereurs faisoient leur résidence.

Ces Colonies ne semblent avoir rien de commun avec celle de la Tartarie. Ces dernières en partant des plaines de Sennaar, ont tourné au Nord, & se sont enfoncées dans les vallées étroites que forment les montagnes inaccessibles de l'Arménie & de la Géorgie. De-là elles ont pénétré dans les plaines qui sont entre les deux grands fleuves, le Volga & le Tanais, d'où elles se sont répandues ensuite à droite & à gauche, & ont formé du côté de l'Occident les Nations Européennes, & du côté de l'Orient les Nations Tartares.

Le chemin impraticable qu'il falloit tenir à travers les montagnes de la Géorgie & du détroit de Derbend, a empêché que ces Colonies n'aient été suivies par une foule d'autres; & le petit nombre de celles qui s'y sont engagées, y a contracté une humeur féroce, caractère ordinaire de ceux qui vivent dans les montagnes. Ces peuples se sont moins appliqués que les autres à inventer ou à connoître les arts qui avoient été inventés, & ils ont eu moins d'occasions d'être policés par la fréquentation & l'arrivée de nouvelles Colonies. Ceux de la Chine au contraire, où il étoit facile de pénétrer en suivant une route presque toujours fertile & unie, ont reçu plus souvent & plus facilement les arts inventés ou conservés par les peuples qui étoient restés aux environs de Babylone. Les Tartares, qui n'ont que de vastes pâturages, garderent dans leurs plaines leur ancienne maniere de vivre. Les Chinois, qui trouverent partout des rivières, des champs fertiles en grains & en arbres fruitiers, s'adonnerent à l'agriculture, furent obligés d'arrêter par des digues l'impétuosité des rivières, de creuser des canaux pour en disperser les eaux, ou les distribuer plus avantageusement. Ils cultivèrent d'abord les sciences les plus nécessaires, & passerent ensuite à celles qui ne sont que d'agrément, pendant que la Tartarie, qui ne fournissoit que des pâturages pour nourrir des troupeaux, força ses habitants à se borner à la vie champêtre, & à n'être que des pasteurs.

Tel est le système de M. de Guignes sur les peuples de la Tartarie &

de la Chine ; système qui paroît bien naturel , & qui pourra trouver un grand nombre de partisans.

Au Nord des frontières septentrionales des Provinces de Chenfi , de Chanfi & de Petcheli , habitoit autrefois une Nation célèbre qui a donné naissance à celles que nous avons connues depuis sous les noms de Huns , de Turcs , de Mogols , de Hongrois & de Tartares. On a tout lieu de croire qu'elle étoit presque aussi ancienne que la Monarchie Chinoise , puisque dès le temps de l'Empereur Yao , qui vivoit vers l'an deux mille avant J. C. les Historiens Chinois nous apprennent qu'elle étoit appelée *Chan-yong* , c'est-à-dire , *Barbares des montagnes*. Sous la première Dynastie Impériale de la Chine nommée *Hia* , ces Barbares portèrent le nom de *Tchong-yo*. Les Empereurs de la Dynastie de Cham connoissoient ce pays sous le nom de *Kuei-fang* , ou la *Contrée des Esprits* ; ceux de Tchou sous le nom de *Hien-yun* , & enfin ceux de Han sous le nom de *Hiong-nou* , mot corrompu par les Chinois , & dont la vraie prononciation , qui nous est également inconnue , a formé le nom de *Huns* , *Hunni* en latin , devenus célèbres en Europe par les incursions que ces peuples y ont faites.

Les habitants de la Tartarie étoient autrefois divisés en Barbares d'Orient & en Barbares d'Occident. Les premiers , qui sont les ancêtres des Tartares Orientaux , habitoient au Nord de la Province de Petcheli , & s'étendoient vers l'Est jusqu'à la mer Occidentale. Les seconds étoient campés dans les plaines & les vallées qui sont au Nord du Chenfi , du Chanfi , & même de Petcheli sous la conduite de différents Chefs , où ils étoient uniquement occupés du soin de leurs troupeaux. Ils vivoient sous des tentes posées sur des chariots. Par le moyen de ces maisons ambulantes , ils se transportoient facilement sur les bords des rivières , & dans les plaines qui leur paroissent les plus propres à la nourriture de leurs bestiaux. Les Tartares d'aujourd'hui conservent encore ces anciens usages. Ils sont toujours errants. Ils occupent pendant l'hiver les plaines qui sont au Midi , & lorsque l'Eté est revenu , ils remontent vers le Nord. Leurs tentes , dont quelques-unes ont vingt ou trente pieds de long , sont faites de feutre blanc. Elles sont d'ailleurs enduites de chaux ou de terre , & terminées en une pointe qui est ouverte. C'est de l'assemblage de ces tentes rangées par ordre , que se sont formées les villes de la Tartarie. Les chevaux & les troupeaux fournissent à ces peuples la nourriture & le vêtement. La principale de leurs boissons est faite de lait de jument , qu'ils préparent de différentes façons pour en faire plusieurs sortes de liqueurs qui enyvrant.

C'est ainsi que vivoient les anciens Huns , qui cultivoient d'ailleurs les terres qu'on leur avoit données en partage. Ils ignoroient l'art d'écrire , mais la parole qu'ils donnoient étoit pour eux une chose sacrée , & c'étoit de cette seule manière qu'ils faisoient leurs traités. Celui qui avoit tué ou fait un vol considérable , étoit puni de mort. Les enfants étoient élevés suivant les intérêts de la Nation , c'est-à-dire , qu'on les dressoit de bonne heure à la chasse & à la guerre. Leurs premières montures étoient des moutons , & c'étoit de dessus ces pacifiques animaux qu'ils commençoient à faire usage de la fleche contre les oiseaux & les souris. Lorsqu'ils étoient parvenus à un âge plus avancé , ils faisoient la chasse aux lievres & aux Renards , qui

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

Antiquité des  
Huns.

Pays qu'ils occu-  
poient ancien-  
nement.

Mœurs & usages  
des Huns.

leur servoient de nourriture. Enfin lorsqu'ils étoient en état de porrer des armes plus fortes & plus pesantes, ils prenoient le parti de la guerre. Ils n'étoient censés hommes que lorsqu'ils avoient tué un ennemi, ou qu'ils étoient capables de le faire. La guerre devenoit alors leur unique occupation, & le seul moyen d'acquérir l'estime de la Nation. Les jeunes gens jouissoient de tous les avantages, & les vieillards, dont on oublioit les services passés par une ingratitude qui n'est que trop ordinaire, étoient exposés au mépris de cette Jeunesse guerrière.

La stérilité du pays où les Huns vivoient, les portoit à faire de fréquentes courses sur les terres de leurs voisins, & surtout sur celles des Chinois, dont l'abondance sembloit les attirer. Ces peuples étoient d'autant plus dangereux, que ne combattant presque jamais de pied ferme, ils prenoient aussi facilement la fuite qu'ils se rallioient promptement. L'ennemi trop ardent à les poursuivre dans ces fuites simulées, se trouvoit tout-à-coup enveloppé, & devenoit la victime de son imprudence. Quelquefois ils attiroient leurs adversaires dans des lieux incultes & arides, où ils périssoient de faim. Un Barbare qui pouvoit enlever le corps de son camarade tué dans un combat, devenoit dès-lors son héritier. Les Huns faisoient le plus de prisonniers qu'ils pouvoient, & les employoient à la garde de leurs troupeaux. Ces peuples n'avoient pour armes qu'un arc, des fleches & un sabre. Ils étoient tous voleurs & brigands à l'égard de leurs voisins, mais d'une fidélité à toute épreuve entre eux. Ils prenoient autant de femmes qu'ils en pouvoient nourrir, & n'avoient aucun égard aux degrés d'alliance ou de parenté qui se trouvoient entre eux. Un fils épousoit les femmes de son pere, & un frere celles de son frere.

Lorsque les Huns se furent établis dans la partie septentrionale de la Chine, ils commencerent à aimer les sciences, les cultivèrent, les apprirent à leurs enfants, & imiterent en tout les Chinois à cet égard. Le Souverain des anciens Huns portoit le titre de *Tanjou* ou *Chen-ju*. Il avoit sous lui deux principaux Officiers, l'un de la gauche, & l'autre de la droite, c'est-à-dire, de l'Orient & de l'Occident, qui portoient le titre de Rois. Le premier étoit toujours regardé comme l'héritier présomptif de la couronne, & le successeur à l'Empire. Ces charges ou dignités étoient héréditaires dans les familles. Le gouvernement de celui de la gauche s'étendoit du côté de l'Orient jusqu'à la Corée; l'Officier de la droite commandoit à tous les peuples qui habitoient vers l'Occident du côté du Tibet. Les Huns possédoient donc vers l'an 200 avant J. C. la partie septentrionale des Provinces de *Chensi*, de *Chanfi* & de *Petcheli*. Tout ce vaste Empire étoit gouverné par vingt quatre principaux Officiers qui commandoient chacun un Corps de dix mille Cavaliers. Ils avoient sous leurs ordres des Capitaines qui étoient chacun à la tête de mille hommes, de cent hommes, & même de dix hommes.

A la premiere lune de chaque année tous ces Officiers grands & petits tenoient une assemblée générale à la Cour du *Tanjou*, & y faisoient un sacrifice solennel. A la cinquieme lune ils s'assembloient à *Lumtehing*, où ils sacrifioient au Ciel, à la Terre, aux Esprits & à leurs Aïcêtres. Il se tenoit encore une grande assemblée à *Tai-lin* dans l'automne, parce qu'alors les chevaux étoient plus gras, & on y faisoit en même temps le dénombrement



des hommes & des troupeaux ; mais le Tanjou fortoit tous les jours de son camp , le matin pour adorer le Soleil , & le soir la Lune. Sa tente étoit placée à gauche , comme le côté le plus honorable chez ces peuples , & regardoit le Couchant. Sa principale résidence étoit en Tartarie à la montagne In-chan , située au Nord du Léaotong , où il y avoit un nombre prodigieux d'ouvriers qui fabriquoient des arcs & des fleches.

Ces anciens Huns observoient dans leurs funeraillles certaines pratiques , qu'on voit encore aujourd'hui en usage chez les Tartares. Ils ornoient leurs cercueils de choses précieuses , comme d'or , d'argent , de bijoux , suivant les richesses du défunt ; mais ils n'élevoient point leurs tombeaux. Un grand nombre de domestiques & de concubines suivoient le corps , & le servoient comme s'il eût été animé. Plusieurs braves l'accompagnoient , & à la pleine lune ils commençoient près de son tombeau des combats qui n'étoient terminés qu'au déclin. On coupoit alors la tête à plusieurs prisonniers , & les braves recevoient pour récompense une mesure d'une boisson faite avec du lait aigri.

On distingue généralement les Huns ou Tartares en Orientaux & en Occidentaux , & chacun de ces peuples , dont l'origine étoit commune , forma d'autres branches , dont je vais présenter un simple tableau. Le plan de mon ouvrage ne me permet pas de suivre l'histoire de ces différentes Dynasties : je ne m'arrêterai que sur les plus célèbres.

### TARTARES ORIENTAUX.

Les Tartares (1) Orientaux n'ont pas joué dans l'Asie un rôle aussi brillant que les autres peuples de cette Nation. Ils ont cependant formé de temps en temps de puissants Empires , soit dans leur propre pays , soit dans la Chine. Ils n'ont approché que rarement des pays voisins de l'Europe ; mais ils ont beaucoup contribué aux migrations des Barbares en Europe. Devenus puissants , ils ont forcé les Tartares Occidentaux de quitter leur patrie , & de se sauver soit en Perse , soit au Nord de la mer Caspienne. Les Awares ou Abares sont les seuls des Tartares Orientaux qui ont passé en Europe : les autres ont régné ou dans la Tartarie , ou dans la Chine , & ils ont possédé ce dernier Empire en tout ou en partie , plus souvent & plus longtemps que les Tartares Occidentaux , & ils le possèdent encore.

On ne connoît pas bien exactement toutes les différentes branches de Tartares qui ont habité la Tartarie Orientale. La principale & la plus ancienne portoit le nom de Topa. Elle s'est ensuite divisée en diverses Hordes ou Tribus , qui ont elles-mêmes formé des Nations considérables. Telles sont celles

DES SIEN-PI,  
DES KHOU-MOU-KI,  
DES KHITANS,  
DES NIU-TCHE.

(1) On devroit dire *Tatars* , mais l'usage a prévalu , & je m'y soumetts.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.  
TARTARES  
TOPA.

Il paroît cependant que cette dernière étoit une Nation particulière:

Les Topa, qui furent aussi appelés So-Teou, prétendoient tirer leur origine de Hoam-ti, ancien Empereur de la Chine, dont quelques-uns des enfans étoient passés en Tartarie. *Topa* en leur langue signifie *Prince de la Terre*. La postérité de ces anciens Tartares n'a point eu de commerce avec la Chine pendant le regne des trois familles, Hia, Cham & Tcheou; mais dans la suite ces Tartares se sont rapprochés de la Chine. Un de leurs anciens Khans ou Chefs, nommé Mao, devint très-puissant, & posséda trente-six Royaumes. Cinq générations après ils s'avancèrent vers le Midi, & camperent près d'un grand lac, d'où ils passèrent dans le pays occupé par les Hiong-nou ou anciens Huns; ce qui feroit croire que ces Tartares demeuroient dans la Sibirie vers le lac Paikal. En 261. depuis J. C. ils transporterent encore leurs habitations plus près du Midi, & s'établirent dans les environs de Ta-tong-fou. En 295. ils divisèrent leurs Hordes en trois parties, ce qui forma trois Royaumes. La première Horde s'établit au Nord de Cham-ko, vers Pao gantcheou; la seconde, dans la Province de Tai, aujourd'hui Tai-tcheou; la troisième, aux environs de Tim-Siam dans le Chenfi. Toutes ces habitations en général étoient situées dans le Nord de la Province de Chanfi. Ces trois Royaumes furent gouvernés en 307. par un même Souverain, & en 376. l'Etat fut divisé de nouveau en deux parties; mais en 386. toute la Nation ne reconnut plus qu'un seul Chef. Les Princes qui regnerent successivement furent mis au rang des Empereurs de la Chine, & la famille des Topa prit alors le nom de Dynastie des Goei.

DYNASTIE DES  
GOEI.

Ces Goei devinrent très-puissans malgré les longues guerres qu'ils eurent à soutenir contre le Roi d'Yen, & les pertes qu'ils firent en diverses occasions. Ils transporterent leur Cour à Pim-tching, y firent bâtir des Palais & des Temples, & Kuei, qui regnoit alors, prit le titre d'Empereur. Ces Tartares partagerent dans la suite la Chine avec les Empereurs des Sum, qui demeuroient à Nan-Kim, & s'emparèrent même des Provinces méridionales. Les troubles causés par l'ambition des Ministres de l'Empire des Goei, occasionnerent un nouveau partage entre les peuples, & on les distingua en Orientaux & en Occidentaux. La capitale de l'Empire des premiers étoit à Lo-yam; mais comme elle étoit trop voisine des Goei Occidentaux, & que du côté du Midi elle étoit trop près de l'Empire de Léam, on transporta la Cour à Po, aujourd'hui Tchang-te-fou dans le Ho-nan. La Cour des Goei Occidentaux étoit à Si-gan-fou dans le Chenfi. La trop grande autorité des Ministres qui déposoient les Empereurs à leur gré, & se mettoient souvent à leur place, excita dans cet Empire de si grands mouvemens qu'il se détruisit enfin. Cette puissance Tartare, qui avoit été si formidable aux Chinois, fut entièrement ruinée l'an 556. de J. C.

TARTARES  
GEU-GEN.

Un simple Cavalier des armées de Lie-vi, Souverain des Topa, qui avoit commencé à regner en 261. de J. C. donna naissance à l'Empire des Tartares Geou-gen. Ce Cavalier nommé Mo-ko-lu, avoit autrefois été esclave, & son maître, après lui avoir rendu la liberté à cause du courage qu'il avoit  
remarqué

261.

remarqué en lui, l'avoit fait admettre au nombre des Cavaliers. Mo-ko-lu ayant manqué de se trouver à une assemblée générale, fut condamné à perdre la tête ; mais il s'échappa heureusement, & alla se cacher dans un désert, où il rassembla environ une centaine d'hommes qui le reconnurent pour leur Chef. Son fils Tche-lou-hoei devint le Souverain de plusieurs Hordes de Tartares, & donna à sa Nation le nom de Geou-gen. Un de ses descendants à la sixième génération, nommé Tou-lun, parvint à une telle puissance, qu'il fut en état d'attaquer les Kao-tche, qui sont les mêmes que les Hœi-ke, Tartares Occidentaux. Ils habitoient vers les sources des fleuves Amour & Sélingua, & s'étendoient jusqu'aux environs du lac Paikal. Tou-lun, par les conquêtes qu'il fit sur les Kao-tche, se vit maître d'une grande étendue de pays, qui étoit borné au Nord-Ouest par différentes Hordes de Huns ; à l'Occident par l'Irtich, & à l'Orient par la Corée. Ainsi les Geou-gen occupoient le pays des anciens Huns, qui étoient des Tartares Occidentaux. Tou-lun, après avoir soumis plusieurs peuples, prit le titre de Khan, & c'est la première fois qu'on trouve ce titre employé chez les Tartares. Tou-lun regnoit en 402. de J. C. L'Empire des Geou-gen fut détruit en 554. par Tou-muen-il-Khan fondateur de l'Empire des Turcs Orientaux, & alors ils passèrent en Europe, où ils furent connus sous le nom d'Awares.

Après la destruction de l'Empire des Hiong-nou du Nord, ou des anciens Huns, dont je parlerai dans la suite, les Tartares Sien-pi s'établirent dans le pays que les premiers avoient été obligés d'abandonner. On a lieu de croire qu'ils furent long-temps sans Rois, & qu'ils n'étoient gouvernés que par des Chefs, sous lesquels ils ravagèrent souvent les Provinces septentrionales de la Chine, depuis le Léao-tong jusqu'au pays d'Ortous. Dans la suite un de ces Chefs soumit toutes ces Hordes, & fonda un puissant Empire dans cette partie de la Tartarie. Ce Chef nommé Tan-che-hoai, établit sa Cour à la montagne de Tan-han vers le Nord. Il réduisit sous sa puissance les Hordes de l'Orient & de l'Occident, vainquit vers le Nord des peuples de la Sibirie, & se vit bientôt le maître d'un Empire fort étendu. Ce Prince regnoit en 156. de J. C. La puissance des Sien-pi commença à diminuer sous son troisième & dernier successeur, qui paya tribut aux Chinois. Après la mort de celui-ci les Chefs des Hordes s'emparèrent de l'autorité, & cette division mit fin à l'Empire des premiers Sien-pi.

DYNASTIE DES  
PREMIERS SIEN-PI.

Il sortit cependant plusieurs branches des premiers Sien-pi, qui s'établirent en divers cantons. Un Chef de ces Tartares nommé Mo-hou-po, alla avec ses sujets habiter dans le Léao-si, au Nord de la ville de Ki-tching, & donna à ses Hordes le nom de Mou-yong. Pou-Kuei son petit-fils transporta ses sujets au Nord de Léao-tong, se soumit ensuite aux Chinois, & leur rendit de grands services dans leurs armées. L'Empereur de la Chine pour le récompenser lui accorda le titre de Grand Tanjou. J'ai dit plus haut que c'étoit le nom qu'on avoit donné aux Empereurs des anciens Huns. Ce Prince mourut en 283. de J. C. Iou-lo-hoei son fils alla habiter en 294. la ville de Taki-tching, apprit à ses sujets à cultiver les mûriers, & entreprit de leur donner des loix semblables à celles de la Chine. Mou-yong-hoang

SIEN-PI DU  
LEAO-TONG, OU  
PREMIERS YEN.



PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

son fils & son successeur devint très-puissant, & fut appelé Roi de Yen. Il s'empara ensuite de Po, ou Tchang-te-fou, & en fit la capitale. Le commencement de la Dynastie des Yen est fixé à l'an 303. de J. C. Elle ne subsista que pendant 68 ans sous le nom de Tchien-yen, & fut détruite par Kien, quatrième Souverain des premiers Tchin, qui formoient un Royaume indépendant de la Chine.

ROYAUME DES  
SIEN-PI, OU YEN  
D'OCCIDENT.

Une autre branche des Sien-pi s'établit à O-fang en 385. & fonda une nouvelle Dynastie sous la conduite de Tchong, qui prit le titre d'Empereur. Elle fut éteinte en 394. par Tchoui, Roi des Heou-Yen (1). Cet Etat consistoit en huit petits cantons, dans lesquels il y avoit soixante & dix mille familles.

YEN DU MIDI.

Un Prince nommé Mou-yung-Pao étant monté sur le trône des Heou-yen, donna un grand gouvernement à Mou-yung-te, fils de Mou-yung-te hoam de la Nation des Sien-pi, & Roi des premiers Yen. Mou-yung-te devint bientôt après Roi d'un petit canton, & s'étant mis à la tête de quelques familles, il se fit appeler Roi des Yen méridionaux. Tel fut le commencement de cette petite Dynastie qui ne subsista que 13 ans, & qui fut détruite par le fondateur de la Dynastie des Sum dans la Chine.

ROYAUME DES  
HEOU-YEN.

Il se forma en 382. de J. C. une nouvelle Dynastie des Yen, qui eut pour fondateur Mou-yung-tchuy, fils d'un Roi des premiers Yen. Il se révolta contre les Empereurs des Tchin, & établit sa Cour à Tchong-chan dans le Pe-tcheli. Le petit Royaume qu'il avoit fondé ne subsista que vingt-six ans sous cinq Rois. Le dernier fut vaincu par Pim-po, fondateur de la Dynastie des Yen du Nord, qui s'empara de ses Etats.

ROYAUME DE  
TOU-KO HOEN.

Tou-ko-hoen fils de Pou-kuei, Empereur des Sien-pi, fonda cette nouvelle Dynastie de Tartares qui étoient originaires des Sien-pi. Obligé d'abandonner son pays par les mauvais procédés de son frere à son égard, il passa du côté de l'Occident, & alla camper dans les montagnes qui sont au Nord du pays d'Ortous. Dans la suite, à la faveur des troubles qui arrivèrent dans la Chine, il descendit davantage du côté du Midi, & se cantonna aux environs de Kong-tchang-fou du côté de l'Occident, dans le Chen-fi. Sa postérité s'étendit vers Cha-tcheou, où elle devint très-puissante. On peut fixer l'époque de cette puissance aux environs de l'an 312. avant J. C. & sa destruction à l'an 672. après avoir subsisté pendant 350. ans sous dix-neuf Princes. Les Tou-fans, ou peuples du Tibet, les chassèrent de leur pays, c'est-à-dire, des environs du lac Ko-Konor, & s'y établirent ensuite.

SIEN-PI DE LA  
NORD DE YU-  
YEN.

Cette branche des Sien-pi étoit établie au-delà du Léao-tong, & soumise anciennement aux Huns du Midi. Ces Tartares se rasoient la tête, & ne laissoient sur le sommet qu'un toupet de cheveux qu'ils regardoient comme un ornement. On prétend que leur langue étoit différente des autres Sien-pi.

(1) Ces Heou-yen étoient de la branche des Yen.

Leur premier Chef connu, nommé Mo-hoai, regnoit l'an 285. de J. C. Il étoit ennemi du fondateur de la Dynastie des premiers Yen. Son sixieme successeur fut défait en 344. par Mou-yong-hoam, Roi de Yen, qui se rendit maître de son pays. Mou-yong-hoam transporta ses sujets à Tchang-li-hien, ville de la Siberie, qui est au Nord de Pe-king.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

Cette Horde des Sien-pi établie à l'Occident du fleuve Léao, commença à devenir puissante dès l'an 289. de J. C. Cette Dynastie eut huit Princes, Kan, qui étoit le dernier, fut soumis par le Roi de Yen, & tout son pays tomba au pouvoir des Yen l'an 356. de J. C.

SIENT-PI DU  
LÉAO-SI.

Niao-ku, de la famille des Goei Impériaux, & par conséquent de la Nation des Tartares Topa, fut le fondateur de cette petite Dynastie l'an 397. de J. C. Un de ses ancêtres nommé Su-Ku, lui avoit préparé les voyes à cet établissement en passant à la Chine avec les Hordes dont il étoit Chef. Il avoit fixé sa demeure dans la Province de Ho-si, située au Midi du grand désert de Chamo, & bornée au Midi par le pays de Yaoho. Le petit-fils de Su-Ku commença à faire des courses dans la Chine, & s'empara de Léam-tcheou & de son territoire vers l'an 270. de J. C. Toutes ces conquêtes furent sans doute perdues dans la suite, puisqu'on trouve dans l'histoire de Niao-ku que ce Prince, cinquieme successeur de Su-ku, après avoir soumis un grand nombre de Hordes Tartares l'an 397. de J. C. prit le titre de Tanjou, de Roi de Si-pim, & se rendit maître de Léam-tcheou, de Kintching & des environs. Ces nouveaux Etats passèrent sous la domination des Tchin occidentaux l'an 414.

ROYAUME DE  
HO-SI, & C.  
SUITE DES LÉANG  
DU MIDI.

Cette Dynastie de Tartares Sien-pi établie dans la Chine, ne subsista que vingt-quatre ans sous cinq Souverains. Elle devoit son origine à Yu-ven-kio, qui étoit de la Province de Per-cheli. Il avoit été Ministre des Goei occidentaux, & s'étoit emparé de l'Empire par violence, & avoit fait Sigan-fou la capitale de ses Etats. Cet événement est vers l'an 556. de J. C. Cette Dynastie, qui eut six Princes, fut détruite par Yam-kien, fondateur de la Dynastie des Soui.

DYNASTIE DES  
HEOU-TCHLOU,  
OU SECONDE  
TCHOU.

Il s'étoit cependant formé en 384. de J. C. une autre Dynastie aux dépens des Sien-pi, & qui avoit fondé le Royaume de Long-si, ou des Tchin d'Occident. On prétend que trois Hordes des Sien-pi ayant abandonné la montagne Ta-yn, rencontrèrent un petit enfant qu'elles donnerent à élever à un vieillard de la Horde de Ki-fo; que cet enfant s'étant distingué dès l'âge de dix ans par son adresse à monter à cheval & à tirer de l'arc, fut proclamé Khan des Ki-fo, & fut nommé To-to, c'est-à-dire, dans leur langue, qui n'est ni génie, ni homme. Mou-mo fut le dernier Prince de cette Dynastie. Attaqué plusieurs fois par le Roi des Léam du Nord, il se retira chez les Goei, qui lui accorderent la ville de Pim-Léam-fou dans le Chen-si, où il s'établit avec quinze mille familles. Alors tout l'ancien pays de ces Tchin d'Occident fut soumis aux Tou-ko-hoen. Cependant le Roi de Hia leva des troupes, & alla chercher Mou-mo dans sa retraite. Ce Prince,

ROYAUME DE  
LONG-SI, OU  
TCHIN D'OCCIDENT.

PEUPLES  
BARBARES  
DE

## L'ORIENT.

ROYAUME DES  
KI-TAN, OU DES  
LÉAO.

après avoir fait d'inutiles efforts pour se défendre, fut obligé de se soumettre. Le Roi de Hia le fit mourir, & détruisit toute sa famille. Cet événement arriva l'an 431.

Les Ki-tan ou Khitans, sont des Tartares orientaux, & une branche des Sien-pi qui habitent au Nord du Léao-tong. Ce sont les mêmes que ceux qui sont appelés Sie-tan dans l'ouvrage du P. Couplet. Battus par les Huns sous la Dynastie des Han, ils se retirèrent dans les montagnes nommées Sien-pi, d'où ils firent de fréquentes irruptions sur les terres voisines. Ces peuples étoient divisés en plusieurs Hordes comme les autres Tartares. Ils devinrent tributaires des Goei, des Tcy & des Turcs, & les Empereurs Chinois de la Dynastie des Tam, établirent des Officiers dans leur pays. Vers l'an 696. Li-tsin-tchung, un de ces Tartares, se révolta contre les Chinois, & prit le titre de Khan. Il fut vaincu, & périt dans un combat. Après sa mort, Van-yung se mit à la tête des Hordes, & fit aussi des courses dans la Chine. Celui-ci fut tué par ses esclaves, & ses sujets se soumirent aux Turcs. Ces Hordes de Tartares, après avoir éprouvé diverses révolutions, devinrent très puissantes l'an 907. de J. C. sous la conduite d'A-pao-ki. Ce brave guerrier étant venu à bout de soumettre les Ki-tan, qui habitoient au Nord & au Sud du Cara-moran, du Sira-moran, & autres rivières de Tartarie, entra dans la Chine, y fit de grandes conquêtes, fonda la Dynastie des Léao, & prit le titre d'Empereur. Il établit d'abord sa Cour à Léao-yam dans le Léao-tong, & la transféra ensuite à Yen, aujourd'hui Pe-king. Ses successeurs possédèrent les Provinces septentrionales de la Chine, & une grande partie de la Tartarie jusqu'à Kasch-gar. Ils disposèrent même en quelque façon du trône de la Chine, & ce fut par leur moyen que la Dynastie Impériale des Heou-tsin fut établie.

Cette Dynastie des Ki-tan, ou des Léao, qui avoit été très-puissante en Tartarie pendant 219 ans, fut détruite en 1125. par les Tartares Niu-tche qui, sous la conduite d'O-ko-ta, s'étoient révoltés contre eux.

ROYAUME DE  
SILÉSANOUMES  
KIFAN D'OCCIDENT.

Après la ruine de l'Empire des Ki-tan ou Léao, une partie de ces peuples abandonna le pays, & passa dans celui des Kerkis vers le Heuve Oby, & de-là vers Akfou, où il y a encore un grand désert qui porte le nom de Cara-Khatai. Nouti-taigir-ili, nommé par les Chinois Ili-ta-che, à la tête de ces Tartares de Léao, secourut les Hœi-ke qui se reconnoissent les vassaux, & qui étoient en guerre avec les Kang-li, peuple du Capt-chaq, battit les Tartares occidentaux qui avoient voulu s'opposer à ses progrès, s'avança jusqu'à Sun-se-kan dans le Khora-fan, & se fit payer tribut par les Princes Mahométans. Il pénétra ensuite plus avant du côté de l'Occident, battit le Sultan Sandgiar, remonta par le Derbend, & entra dans la Tartarie, après avoir fait le tour de la mer Caspienne. Ce Conquérant reçut alors le titre de Kour-khan, & établit sa demeure à Kasch-gar, qui fut nommé Ordoukend. C'est en conséquence de cet établissement que le nom de Khatai a été donné aux pays qui sont situés dans les environs de cette ville. Cet Empire des Ki-tan occidentaux, dont la durée avoit été de 77 ans, fut détruit l'an 1207. par les Naimans, Horde de Turcs qui habitoient vers



les rivières de Sélingua, d'Oby & d'Irtisch, & par les Kharizmiens qui avoient pour Sulthan Alaeddin-Mohammed. Une partie des Ki-tan se sauva dans les montagnes, & l'autre partie se rangea sous les étendards du Sulthan de Kharizme.

PEUPLE  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

Barak-hadgeb fondateur de cette Dynastie, étoit originaire du Cara-Kathai, c'est-à-dire, qu'il étoit de la même Nation que les Léao. Mohammed, Sulthan de Kharizme, auprès duquel il avoit été envoyé en Ambassade par les Mogols, lui trouva de si grands talents qu'il le retint à sa Cour, & le fit son Chambellan. S'étant brouillé dans la suite avec le Grand Visir, il se retira de la Cour de Mohammed avec toute sa famille. Le Gouverneur de la Province de Kerman voulut l'arrêter sur son passage, mais il se défendit avec tant de courage qu'il défit les troupes du Gouverneur, se rendit maître de la Province, & y fonda une Dynastie sous le nom de Kara-Kathaiens, vers l'an 1224. Elle fut éteinte en 1364. par les Mogols. Tels sont les différents établissemens que diverses branches des Sien-pi ont formés.

ROYAUME DES  
CARA-KATHAIENS.

Les Tartares Niu-tche, ou Niu-tchin, qui sont encore nommés Y-Léou, So-chin, Ou-o-kie, ou Mo-ko, habitent le Nord de la Corée, & s'étendent jusqu'à la mer orientale, & au fleuve Amour. Ils sont les mêmes que ceux qu'on appelle aujourd'hui Man-tcheous. Les Chinois connoissoient ces peuples dès les temps les plus reculés, & ils ont été souvent forcés de leur payer tribut. Ces Tartares gouvernés par différents Chefs & soumis aux Ki-tan ou Léa, se révolterent l'an 1114. sous la conduite d'un de leurs Chefs nommé O-ko-ta. Après plusieurs avantages remportés sur ces peuples, ce Chef leur enleva une grande étendue de pays. Il prit en 1118 le titre d'Empereur, & donna à sa Dynastie le nom de Kin en Chinois, & d'Altoun dans la langue de ces peuples. Ce mot veut dire *Or*. Les Arabes les ont appelés Altoun-Khans. Les Chinois, qui vouloient absolument détruire les Ki-tan, eurent recours à O-ko-ta, qui acheva de ruiner l'Empire de ces peuples, comme on l'a vu plus haut. Les Niu-tche introduits par ce moyen dans la Chine, s'emparèrent de toute la partie septentrionale de ce pays, & forcèrent l'Empereur des Song à se retirer vers le Midi. Les Niu-tche devinrent alors les Souverains de la Tartarie, comme les Huns, les Turcs, les Ki-tan l'avoient été auparavant. Ils posséderent dans la Chine tout ce qui est au Nord & au Nord-Est jusqu'aux rivières de Kerlon, de Saghalien-oula, de Toula & d'Orghon.

ROYAUME DE  
KIN, OU DES  
NIU-TCHE.

Le P. Gaubil, sçavant Missionnaire à la Chine, remarque dans son histoire des Mongols, que les Niu-tche n'avoient anciennement ni caractères, ni livres, ni histoire, mais que l'an 1119. ils inventèrent des caractères *sut* le modele de ceux des Ki-tan. M. de Guignes observe à ce sujet que les caractères qui sont aujourd'hui en usage chez les Niu-tche, s'ils sont les mêmes que ces anciens, comme il y a beaucoup d'apparence, ressemblent assez à ceux que les Syriens appellent *Stranghelo*; ce qui fait croire que les Nestoriens auront eu quelque part à la formation des caractères de Niu-tche.

Cette Dynastie qui a subsisté avec éclat pendant cent vingt ans, fut détruite

## 310 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

PEUPLES  
BARBARES

DE  
L'ORIENT.

DYNASTIE DES  
TCHIM, OU DES  
MAN-TCHEOUS.

l'an 1234. par les Mogols Genghizkhanides, Nation Turque, qui étoit soumise aux Niu-tche. Il en sera fait mention dans l'histoire de Genghiz-Khan.

Quelques siècles après les Niu-tche sous le nom de Man-tcheous, se rendirent redoutables aux Chinois. Ils descendoient des anciens Kin, qui avoient possédé autrefois une partie de la Chine, & qui avoient été vaincus par les Genghizkhanides. Ils étoient partagés en sept Hordes. Les Chinois leur avoit permis en 1586. de s'étendre jusques dans le Léao-tong; mais dans la suite le Vice-Roi de cette Province les força de se retirer. Les Mantcheous se défendirent avec beaucoup de valeur, & se donnerent un Roi qui prit le titre de Tai-tsou. Ce Prince signala les commencements de son regne par des avantages si considérables, qu'il se vit en état d'assiéger la capitale de l'Empire Chinois; mais il ne put venir à bout de se rendre maître de cette place. Les successeurs de ce Roi des Tartares profitèrent de ses conquêtes, & parvinrent à s'emparer du trône de la Chine. Ils en jouissent encore aujourd'hui, & possèdent une grande partie de la Tartarie.

## ARTICLE II.

### TARTARES OCCIDENTAUX.

Ces Tartares célèbres par les grandes révolutions qu'ils ont occasionnées dans l'Asie, l'Europe & l'Afrique n'étoient connus des Romains que sous la dénomination de Huns; mais ils portoient dans la Tartarie le nom de Hiong-nou. Ils avoient fondé un puissant Empire qui fut détruit par les Chinois. Les Hiong nou se dispersèrent alors; les uns se retirèrent vers l'Occident, & entrèrent sur les terres des Romains; d'autres s'établirent dans la Chine, où ils formerent plusieurs Royaumes. Les Tartares occidentaux paroissoient dans le plus grand affoiblissement, lorsqu'il s'éleva du milieu d'eux un homme fameux nommé Tou-muen, qui s'étant mis à la tête de plusieurs Hordes, fonda un nouvel Empire. Les Tartares de sa domination prirent le nom de Turcs, qui se divisèrent dans la suite en deux branches, qu'on distingua par les noms de Turcs orientaux & Turcs occidentaux. Ces deux peuples eurent chacun un Chef qui avoit le titre de Khan. Les Turcs occidentaux s'étendirent jusqu'aux frontières de la Perse & de l'Empire Romain où ils pénétrèrent. De ces derniers sortirent les Hongrois, les Uzès & les Patzinaces.

Cependant d'autres Turcs nommés Hœi-ke se rendirent maîtres de la Tartarie, & détruisirent l'Empire des premiers. Plusieurs Hordes de Turcs voisines de la Perse, entrèrent dans ce pays sous le nom de Seljoucides, & poussèrent leurs conquêtes jusqu'au détroit de Constantinople. Ces Seljoucides se partagèrent en plusieurs branches; la première s'établit dans la Perse; la seconde, à Iconium; la troisième, à Damas; la quatrième, à Alep, & une cinquième dans le Kerman.

Ces esclaves Turcs avoient déjà fondé de puissants Etats de différents côtés;

les Thoulounides en Egypte, les Ikhschidites en Syrie, les Ghaznevides au Nord des Indes. La foiblesse des Princes Seljoucides occasionna encore de nouveaux établissemens. Plusieurs de leurs premiers Officiers se rendirent souverains à leurs dépens : de-là l'origine des Sultans de Kharizme & des Atabecks qui ont régné dans la Syrie.

Pendant que la partie occidentale de l'Asie étoit au pouvoir de ces différens Princes, il se forma dans le fond de la Tartarie un nouvel Empire qui devint si puissant, qu'il fit bientôt disparaître ceux qui l'avoient précédé. Genghiz-khan de la Nation Mogole, qui faisoit partie de celle des Turcs, en fut le fondateur, & ses descendants, maîtres de la Tartarie & de la Perse, formèrent un grand nombre de Royaumes, dont la Chine fut le plus considérable. La Perse, la Crimée & les autres parties de l'Asie furent gouvernées par des Khans particuliers de la famille de Genghiz-khan.

Quelques restes des Seljoucides d'Iconium, qui s'étoient retirés dans les montagnes de l'Asie Mineure, jetterent les fondemens de l'Empire des Ottomans, qui sont aujourd'hui maîtres de Constantinople. D'un autre côté des esclaves Turcs achetés dans le Capt-chaq s'établirent dans l'Egypte, & y furent connus sous le nom de Mamelucs.

La puissance des Genghiz-khanides s'affoiblissoit cependant, & Tamerlan, Prince Mogol, profita des circonstances pour faire la conquête d'une grande partie de l'Asie. Sa postérité y possède encore quelques Etats, & surtout les Indes que nous appellons aujourd'hui l'Empire Mogol.

C'est ainsi que les Huns ont paru sous différens noms, & ont plusieurs fois changé la face de l'Asie. Il y avoit cependant encore quelques autres peuples dans la partie occidentale de la Tartarie, mais ils ne nous sont pas bien connus. Tels étoient les Ou-siun qui demeuroient aux environs de la rivière d'Ili; les peuples de Kaschggar, de Khoten & des autres pays voisins qui étoient gouvernés par des Rois particuliers.

### LES ANCIENS HUNS.

Il paroît que les Hiong-nou ou anciens Huns étoient très-puissans plusieurs siècles avant J. C., puisque les anciennes annales Chinoises font mention des guerres que ces Tartares firent aux Chinois; mais on ne peut cependant fixer le commencement de leur Monarchie que vers l'an 209. avant l'Ere Chrétienne. C'est depuis ce temps qu'on trouve d'amples détails sur leur histoire, & qu'on peut donner une suite chronologique des Princes qui ont porté le titre de Tanjou ou d'Empereur. Les Huns firent alors la guerre dans les Provinces orientales, & fournirent les Tartares qui habitoient au Nord de la Corée. Ils tournerent ensuite du côté de l'Occident, où ils étendirent leurs conquêtes jusqu'aux environs de la mer Caspienne, & dans la Sibirie. Leurs Empereurs demeuroient au Nord du désert vers les sources de la rivière de Sélingua & d'Onon. Ces Huns, maîtres de la Tartarie, firent souvent avec succès de fréquentes incursions dans la Chine. Sous le règne de Pou-nou Tanjou, qui vivoit l'an 47 de J. C. une grande famine se fit sentir en Tartarie, & fut comme le présage de tous les malheurs dont les Huns furent accablés dans la suite.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

EMPIRE DES  
ANCIENS HUNS.

209.  
Av. J. C.



PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

Ils demanderent la paix aux Chinois; mais ils ne purent éviter la guerre avec les Tartares orientaux qu'ils avoient autrefois soumis. Ces peuples profitant de leur foiblesse, les attaquèrent sans relâche, & les forcerent de se retirer plus avant dans le Nord. Pour comble de maux la division se mit dans la famille Royale. Pou-nou Tanjou ayant fait tuer le Prince qui devoit lui succéder pour mettre son propre fils sur le trône, un autre Prince de la famille leva aussitôt l'étendard de la révolte, & se vit bientôt à la tête d'un puissant Parti. Les Huns cependant déclarerent encore la guerre aux Chinois, mais ceux-ci les battirent, & les forcerent d'abandonner le pays qu'ils occupoient.

93.  
Depuis J. C.

Les uns se retirèrent alors vers Kachgar & Akson; d'autres remonterent plus au Nord vers le Jaick & le pays des Bafchkirs, où ils furent gouvernés par des Tanjou. Telle fut la destruction de l'Empire des anciens Huns dans la partie de la Tartarie qui est au Nord de la Chine, qu'on doit appeler proprement le Turkestan. Ce sont ces mêmes Huns qui, repoussés par d'autres Nations Tartares, passèrent dans la suite en Europe sous le regne de l'Empereur Valens. Ils étoient gouvernés par divers Chefs; mais on ignore si ces peuples étoient partagés en différentes bandes, & si chaque bande avoit un Chef particulier. Le plus fameux fut Artila si connu par ses ravages en Europe. L'Empire de ces Huns en Europe fut entièrement détruit l'an 468. Quelques bandes se conserverent dans les environs de la Géorgie & vers le Danube. Dans la suite le reste de cette Nation fut confondue avec les Awares.

LES HUNS DU  
MIDI.

48.  
Depuis J. C.

On vient de voir que la cruauté de Pou-nou Tanjou avoit causé une révolution dans l'Empire des anciens Huns. Huit Hordes reconnurent alors pour Tanjou un Prince nommé Pé, qui regna sur les frontières de la Chine, & dans les Provinces méridionales de l'Empire des Huns. Il se ligua avec les Chinois, & contribua beaucoup à la destruction des Huns du Nord. L'Empire qu'il fonda sur les débris du dernier fut moins puissant, & il ne put se mettre en possession de tout le pays que les anciens Huns avoient occupé. Plusieurs Nations de Tartares orientaux s'y étoient établies, & elles devinrent même si formidables, qu'elles firent trembler plus d'une fois les Huns méridionaux. Un Empereur des Gooi du San Koue se rendit maître de cet Etat, en retenant à la Cour le dernier Prince de la Dynastie des Huns méridionaux, qu'il avoit divisés en deux Royaumes. Dans la suite un des Chefs de ces peuples, devenu le Commandant de plusieurs Hordes, fonda le Royaume des Tchao, & toute la puissance des Huns passa dans cette petite Dynastie.

ROYAUME DE  
HAN, DES HUNS  
FRONTIERS  
TCHAO.

324.

Lieou-yuen-hai, qui en fut le fondateur, descendoit de la famille Impériale des Huns. Il prit le titre de Roi de Han, ensuite celui d'Empereur, & établit sa Cour dans la Province de Chin-si. Ces Huns, qui furent très-puissants à la Chine, étoient un démembrement de l'Empire des Huns du Midi. Ils causèrent de grands maux à la Dynastie Impériale des Tchin, pillèrent Lo-yam, & firent prisonnier l'Empereur. Lieou yao étant monté sur le trône en 318, transporta sa Cour à Si-gan-fou, & donna à sa Dynastie le nom de

de Tchao. Les Heou-Tchao ou les seconds Tchao, qui commençoient à devenir puissants, enleverent à Lieou plusieurs Provinces, & remportèrent sur lui une victoire complete. La mort de ce Prince tué dans un combat, mit fin à la Dynastie des premiers Tchao, qui avoit duré 26 ans.

---

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

Il y avoit déjà dix ans que Che-le s'étoit soulevé contre Lieou, & qu'il avoit formé un petit Etat aux dépens de celui de son Souverain. Sa Cour étoit à Siam-Koue dans le Pe-tcheli; mais lorsqu'il eut détruit les premiers Tchao, il réunit tout leur pays sous ses loix. Des troubles suscités par l'ambition des derniers Princes de cette Dynastie, qui s'enlevoient mutuellement le trône, la firent bientôt pencher vers sa ruine, & elle se détruisit enfin elle-même après avoir subsisté pendant 33 ans.

---

LES HEOU-  
TCHAO, OU SE-  
CONDS TCHAO.

319.

Le fondateur de cette Dynastie des Hia étoit nommé Ho-lien-popo, qui descendoit de la famille Impériale des anciens Huns. Son pere fait Tanjou d'Occident par Kien, Roi des premiers Tçin, s'étoit révolté contre ce Prince, auquel il avoit enlevé le pays d'Ortous. Battu dans la suite par les troupes des Empereurs Goei, il s'étoit sauvé avec Popo son fils. Ce dernier, quelque temps après, leva une nouvelle armée, mit dans son parti plusieurs Hordes, prit le titre de Roi de Hia & de grand Tanjou. Il battit les Tartares Sien-pi, & le dernier Prince des Léam du Midi. Il s'empara aussi de Si-gan-fou, & prit la qualité de Hoam-ti, ou d'Empereur. Sa Cour étoit dans le pays d'Ortous, aujourd'hui Nim-hia. Ting, un de ses fils son second successeur, fut battu plusieurs fois par les Empereurs Goei, qui lui enleverent plusieurs places. Malgré ces pertes il attaqua les Tçin occidentaux & les détruisit. Animé par ce succès, il voulut s'emparer du pays des Léam du Nord; mais ceux-ci ayant reçu un puissant secours de la part des Tou-ko-hoen, battirent le Roi de Hia, & le firent prisonnier. Ce Prince fut remis entre les mains de l'Empereur des Goei qui le fit mourir. Ainsi fut détruite la Dynastie des Hia, qui n'avoit subsisté que pendant 25 ans sous trois Princes.

---

ROYAUME DE  
HIA.

407.

Mum-sun, que le dernier Roi de Hia avoit voulu dépouiller de ses Etats, fut le fondateur du Royaume de Pé-léang. Il descendoit aussi des anciens Huns. Après s'être révolté contre un des Rois de Léam, il avoit pris le titre de Souverain de ce pays. Devenu plus puissant, il défit le dernier Prince des Léam du Midi, & se forma un petit Etat dans le Chen-fi. Sa capitale étoit à Kou-tçang, aujourd'hui Kan-tcheou. Le titre de Tçiu-kiu qu'il porta, étoit le nom d'une charge dans l'Empire des Huns qui fut possédée par un de ses ancêtres, & qui en conséquence devint le nom de famille de ses descendants. Mo-kien, son second successeur, fut obligé de se soumettre aux Goei; mais le frere de Mo-kien s'étant mis à la tête de quelques troupes, fit des courses sur les terres des Goei, s'empara du pays d'Igour, en chassa le Roi, & s'établit dans son pays. Son successeur fut vaincu par les Geou-gen, qui donnerent le Royaume d'Igour à Han-pe-tcheou, auteur d'une nouvelle Dynastie dans le pays.

---

ROYAUME DE  
PE-LE-ANG.

397.

» La Nation des Huns dispersée dans toute la Tartarie, perdit son nom  
» de Hiong-nou, ou de Huns, sous lequel elle avoit été connue depuis  
Tome VII.

R r

---

460.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

» long-temps chez les peuples voisins. Une Horde, qui étoit celle des  
» Turcs, devenue puissante, donna son nom à tout le reste de la Nation,  
» ou plutôt les autres peuples ne connurent plus les Huns que sous ce nom  
» de Turcs; comme dans la suite Genghiz-Khan, qui étoit de la Horde des  
» Mogols, fut causé que le nom de Mogol devint celui de presque tous  
» les Tartares. «

### TURCS ORIENTAUX.

545.

Les Chinois ont donné le nom de Tou-Kione aux peuples que les autres Nations appellent Turcs. Ils habitoient les monts Altai qui sont situés le long de l'Irtisch, & étoient soumis aux Tartares Geou-gen. Un de leur Chef nommé Tou-muen, & dont le nom de famille étoit Afena, s'étant mis à la tête de quelques troupes, fit des incursions sur les terres occidentales de l'Empire des Goei. Les Empereurs incommodés de ces fréquentes courses, envoyèrent des Ambassadeurs à Tou-muen, pour l'engager à cesser les hostilités. Les Turcs flattés de cette démarche qui les honoroit, refusèrent d'obéir aux Geou-gen, & secouèrent entièrement le joug. Tou-muen rendit cependant encore un important service aux Geou-gen, en taillant en pièces une Nation Tartare nommée Tie-le, qui étoit venu les attaquer. Le Chef des Turcs fier de ce nouvel avantage, demanda en mariage la fille du Khan des Geou-gen; mais ce Prince, qui regardoit les Turcs comme ses esclaves destinés à travailler à ses forges, fut offensé de la hardiesse de Tou-muen, & renvoya honteusement ses Députés. Tou-muen irrité de ce refus, fit mourir les Officiers du Khan des Geou-gen, & s'adressa à l'Empereur des Goei, qui lui donna en mariage une Princesse Chinoise. Tou-muen déclara alors la guerre aux Geou-gen, & la fit avec succès. Le Khan désespéré de ne pouvoir résister aux Turcs, se donna la mort, & Tou-muen prit aussitôt le titre de Khan.

552.

Telle fut l'origine de l'Empire des Turcs dans la Tartarie. Ces peuples descendoient des anciens Huns qui, après leur destruction, s'étoient retirés vers l'Irtisch. Ils se rendirent maîtres dans la suite de toute la Tartarie, d'une partie de la Sibirie, firent de fréquentes incursions dans la Chine & dans la Perse, & envoyèrent des Ambassadeurs aux Romains. Leur principal campement étoit situé à la montagne de Tou-kin, un des rameaux de l'Altai, vers les sources de l'Irtisch. Des révoltes continuelles affoiblirent considérablement cet Empire, & donnerent naissance à plusieurs nouveaux Etats. Les derniers Princes de cette Dynastie regnoient du côté de l'Orient, tandis que d'autres Princes Turcs, qui s'étoient révoltés, occupoient le trône des petits Royaumes qu'ils avoient formés dans la partie occidentale de la Tartarie. Cet Empire se rétablit cependant en 639, & ne fut entièrement détruit qu'en 744 par les Tartares Hœi-ke. Il avoit subsisté deux cent onze ans.

609.

### TURCS OCCIDENTAUX.

585.

L'Empire des Turcs Orientaux s'étoit divisé dès l'an 585, & un Prince de cette Dynastie nommé A-po-khan, s'étoit établi à la tête des troubles



du côté de l'Occident, & y avoit fondé un nouvel Etat, qui eut dans la suite de fréquentes guerres avec la Perse. Ces Turcs occidentaux habitoient dans l'ancien pays des Ou-liun, à l'Occident des monts Altai, & s'avant-çoient jusques sur les terres soumises aux Romains & aux Persans. Sous le regne du vingtieme Prince de cette Dynastie, c'est-à-dire, vers la fin du septieme siecle, la Tartarie fut agitée des plus grands troubles. Les Turcs Tou-ki-chi, qui commençoient alors à devenir puissants, firent des courses sur les terres des Turcs occidentaux, & s'emparèrent dans la suite de leur Empire.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

La Horde des Tou-ki-chi faisoit partie de la Nation des Turcs occidentaux. Ou-tche-le, qui étoit de cette Horde, profita de la haine que Ho se-lou, Souverain des Turcs occidentaux, s'étoit attiré par ses actions cruelles, & se fit déclarer Khan par sa Nation. Il habitoit à l'Occident du fleuve Ili, & possédoit les pays qui s'étendoient jusqu'aux terres des Romains. Ou-tche-le n'eut qu'un successeur, dont la mort mit fin à cette petite Dynastie l'an 714.

TURCS TOU-  
KI-CHI.

706.

Les To-kiue-chi étoient aussi de la Nation des Turcs occidentaux. Un d'entre eux nommé So-lou, rassembla un grand nombre de Turcs, & prit le titre de Khan. Il se rendit à la Chine, où on lui accorda de grandes dignités, suivant l'usage établi alors. Ce Prince possédoit les environs de Tharas. Sous son regne les Turcs furent divisés en deux factions, *la jaune & la noire*. Les Hœi-ke se rendirent maîtres d'une partie du pays possédé par les Princes de cette Dynastie, & les Kie-kia-fu s'emparèrent des terres qui étoient à l'Occident. C'est de toutes ces branches de Turcs, dont on vient de parler, que fortirent les Khozars, les Uzes, les Patzinaces & les Hongrois.

TURCS TO-  
KIUE-CHI.

715.

#### AUTRES BRANCHES DE TARTARES OCCIDENTAUX.

Dès l'an 605 les Sie-yen-to, qui étoient une Horde des Tie-le, & qui avoient d'abord été soumis aux Geou-gen, & ensuite aux Turcs, avoient commencé à jeter les fondemens de leur Empire. Ces peuples irrités de ce que Tchou-lo, Khan des Turcs occidentaux, avoit fait mourir leurs Chefs, prirent les armes, & donnerent la qualité de Khan à un d'entre eux nommé Ko-gneng. Ce Prince se rendit maître des pays d'Hami, d'Igour, d'Haraschar, & de tout ce qui est dans le voisinage de l'Irtisch. Cette Dynastie, qui n'eut que trois Princes, fut détruite en 640 par les Hœi-ke, qui devinrent maîtres de toute la Tartarie.

LES SIE-YEN-  
TO.

605.

Les Kie-kia-fu étoient des peuples Tartares qui demeuroient dans la Sibirie, depuis le lac Paikal jusqu'à l'Irtisch, & même au delà de cette riviere vers l'Occident. Oge-Khan leur Chef s'étoit révolté à la faveur des guerres civiles qui désolèrent l'Empire des Hœi-ke, & s'étoit rendu maître des pays voisins d'Igour & d'une partie de la Sibirie. On ignore ce que devint cette Dynastie,

LES KIE-KIA-  
FU.

840.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.  
EMPIRE DES  
HOEI-KE.

616.

Les Hoei-ke étoient des Tartares qui habitoient vers les sources des fleuves Amour & Sélingua; ils s'étendoient même jusqu'aux environs du lac Paikal. Ils descendoient des anciens Huns, & suivoient les mêmes coutumes. Ils campoient comme eux sous des tentes, & avoient de nombreux troupeaux. On leur avoit donné le nom de *Kao-tche*, c'est-à-dire, *de hauts chariots*, parce que les roues de leurs chariots étoient fort élevées. Ces Hoei-ke soumis aux Empereurs Turcs occidentaux, se révoltèrent en 616, à cause des cruautés qu'on avoit exercées envers leurs Chefs. Ils se donnèrent en même temps pour Souverain Chi-Kien, qui porta le titre de Ki-kin. Son fils nommé Pou-la soumit plusieurs Nations, & établit son campement au Nord du fleuve Toula. Les Hoei-ke s'emparèrent dans la suite de tout le pays que les Turcs possédoient, & devinrent très-puissans dans la Tartarie. Il arriva en 840 une révolution qui occasionna la dispersion des Hoei-ke. Plusieurs d'entre eux se soumirent aux Chinois; mais ils furent entièrement dispersés en 848.

Quoique ces peuples eussent été chassés du côté de l'Occident, & que leur Empire eût été détruit, on trouve cependant dans les Historiens les noms de quelques-uns de leurs Khans. Un de ceux-ci qui regnoit en 1001 possédoit des États qui s'étendoient depuis les frontières occidentales de la Chine jusqu'à celles du Maouarennahar. En 1257 ils furent soumis par les Mogols. Navairi & quelques autres Historiens Arabes font mention de plusieurs Princes Turcs qui étoient très-puissans dans le Maouarennahar. M. de Guignes soupçonne que ces Turcs étoient des Hoei-ke. Les Turcs Seljoucides se rendirent maîtres dans la suite des Provinces du Maouarennahar.

LI-KI-TOU-TAM,  
ET SECONDS  
TAM.

923.

Li-ke-yong, Turc de la Horde de Chato, fonda la Dynastie des seconds Tam. Les grands services qu'il rendit au dernier Empereur de la Chine de la Dynastie des Tam, lui fit obtenir le titre de Roi de Tsin. Son fils, qui lui succéda, enleva plusieurs villes qui appartenoient aux Empereurs des Léam, & remporta plusieurs victoires sur les Kitan, Tartares orientaux, qui commençoient à s'établir sur les frontières de la Chine. Ce Prince nommé Li-tsun-hiu, prit dans la suite le titre d'Empereur, & donna à sa Dynastie le nom de Tam. Il vint enfin à bout de détruire l'Empire des Léam. La Cour des seconds Tam étoit à Po, & fut transportée quelque temps après à Loyam dans le Ho-nan. Tçung-ko, Seigneur de la Cour de Men-ti, Empereur de cette Dynastie, se révolta en 934, déposa l'Empereur, auquel il laissa le simple titre de Roi, & monta lui-même sur le trône. Il le fit mourir dans la suite. Un autre Seigneur nommé Che-kim-tam profitant de ces troubles, se souleva contre Tçung-ko, & entra dans Loyam. Tçung-ko abandonné de tout le monde, mit le feu à une tour dans laquelle il s'étoit enfermé, & périt dans les flammes avec toute sa famille. Cette Dynastie n'avoit duré que 14 ans.

LI-KI-TOU-TAM,  
ET SECONDS  
TAM.

946.

Lieou-tchi-yuen de la Horde de Chato, commandoit les troupes Chinoises contre les Kitan, qui cherchoient à se rendre maîtres d'une partie de la Chine. L'Empereur ayant été fait prisonnier, Lieou se fit un Parti

considérable, & s'empara de la couronne, après avoir fait massacrer les Kitans qui étoient dans l'Empire. Il mit sa Cour à Pien-tcheou, ou Kaifong-fou. Cette Dynastie, qui ne dura que cinq ans sous trois Princes, ne posséda pas tranquillement le trône, & fut souvent inquiétée par les Kitan.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

La Dynastie des Han du Nord est une suite de celle dont on vient de parler. Après la mort du dernier Prince de la première Dynastie, Lieou-tchung, frère de celui qui l'avoit fondée, se fit déclarer Empereur à Tching-yam, attaqua les Tcheou qui avoient succédé aux Han, & contracta alliance avec les Kitan. Malgré les secours qu'il reçut de ces Tartares, il ne put venir à bout de détruire les Tcheous. Les Empereurs Chinois de la Dynastie des Sum se mirent en possession du pays des Han après plusieurs guerres, & détruisirent enfin leur puissance l'an 979.

LES PE-HAN,  
OU HAN DU  
NORD.

951.

Lorsque les Arabes, sectateurs de Mahomet, eurent fait de grandes conquêtes dans le Turkestan, ils en enleverent un grand nombre de Turcs qu'ils firent esclaves, & leur donnerent dans la suite des charges considérables. Plusieurs de ces Turcs se rendirent souverains dans les Provinces dont on leur avoit confié le gouvernement. Ahmed, fils de Thouloun, esclave du Khalif Mamoun, imita leur exemple, se rendit maître de l'Egypte pendant les troubles qui agiterent l'Empire des Khalifs, fit de grandes conquêtes en Syrie & en Afrique. Cette Dynastie fut détruite en 905 par les troupes du Khalif Moktafi, & la famille des Thoulounides fut conduite à Bagdad.

LES THOULO-  
NIDES.

868.

Les Khalifs ne restèrent pas long-temps possesseurs de l'Egypte. Mohammed nommé Gouverneur de ce pays par le Khalif Radhi-billah, profitant du mauvais état de l'Empire des Mahométans, se rendit maître de son gouvernement, & prit le titre d'Ykhfcihdid comme les Rois de Fergana, dont il se disoit descendu. Ce titre lui fut confirmé par le Khalif même qui n'avoit pas assez de force pour le combattre. Ainsi Mohammed & ses successeurs regnerent souverainement en Egypte & en Syrie pendant trente-quatre ans, & furent chassés par les Phathimites qui s'étoient établis depuis quelque temps en Afrique (1).

LES YEMSCIH-  
DITES.

934.

Sebekteghin, Turc d'origine & esclave d'Alpteghin, Général des armées de Nough, Sulthan des Samanides, est regardé comme le fondateur de la Dynastie des Ghaznevides. Alpteghin pour reconnoître les services que Sebekteghin lui avoit rendus par sa valeur & par sa prudence, lui laissa tous ses biens en mourant, & le fit nommer Général des armées. Il se distingua d'abord dans la guerre qu'il fit aux Indes, soumit plusieurs Princes de ce pays, & aida le Sulthan Nough à vaincre les Emirs qui s'étoient révoltés contre lui. Sa puissance augmenta alors considérablement, & il étoit déjà maître de Ghazna, lorsque le Sulthan accorda à son fils Mahmoud le gouvernement du Khorassan. Ce Seigneur s'y rendit souverain pendant les troubles

LES GHARNE-  
VIDES.

975.

(1) Ces Phathimites étoient Arabes d'origine. Ils commencerent à regner l'an 908, & leur puissance ne fut abattue que l'an 1171 par le fameux Saladin, qui s'empara de l'Egypte.



qui agiterent l'Empire des Samanides. Sebekregihin mourut l'an 997. Les Ghaznevides, ainsi nommés du nom de Ghazna leur capitale, située sur les frontières du Khorassan, étendirent tellement leurs Etats qu'ils posséderent une partie des Indes, la Perse & le Maouarennahar. Les Gozz, ou les Uzes Turcomans d'origine qui habitoient cette dernière Province, portèrent les premiers coups à la Monarchie des Ghaznevides. Khofrouschah dernier Sulthan de cette Dynastie, n'ayant pu défendre la ville de Ghazna, se retira à Lahor dans les Indes, Gaïatheddin Sulthan des Ghourides établis dans ce pays, attaqua les Gozz, leur enleva Ghazna, le Kerman & les Provinces voisines, marcha ensuite vers Lahor, & se mit en possession de cette ville. Khofrouschah étant tombé entre les mains, fut enfermé dans un château, où il mourut l'an 1183. Tel fut le sort de la Dynastie des Ghaznevides, qui avoit subsisté pendant deux cent treize ans.

### LES SELJOUCIDES.

On divise les Seljoucides en cinq branches qui ont régné toutes en même temps en Asie,

1. Les SELJOUCIDES de l'Iran, ou de Perse;
2. Les SELJOUCIDES du Kerman;
3. Les SELJOUCIDES d'Iconium, ou de l'Asie Mineure;
4. Les SELJOUCIDES d'Alep;
5. Les SELJOUCIDES de Damas.

SELJOUCIDES  
DE L'IRAN.

1037.

Mickhaïl ou Michel, fils de Seldgiouk, fils de Decak, un des plus braves Capitaines du Turkestan; est regardé comme le Chef des Seljoucides. Seldgiouk, qui possédoit les plus grandes charges de l'Etat, devenu suspect à Bighou, Khan du Turkestan, se vit contraint d'abandonner son pays. Il embrassa alors le Musulmanisme avec les siens, & alla s'établir dans les contrées de Dgiond au Nord du Sihon, d'où il fit des courses sur les terres des Turcs. Il mourut à Dgiond, & laissa trois fils, Artlan (1), Mickhaïl & Moufa.

Mickhaïl, à l'exemple de son pere, continua la guerre qu'il avoit commencée contre les Turcs, mais il fut tué dans une expédition. Il laissa aussi trois enfants, Bighou, Thoghrlubegh & Dgiaferbegh Daoud. Ces trois Princes se retirèrent à la Cour du Souverain du Turkestan. Thoghrlubegh & Daoud gagnèrent tellement la confiance du Khan, qu'il partagea avec eux toute l'autorité; mais devenu dans la suite leur ennemi, il fit arrêter Thoghrlubegh. Il envoya ensuite des troupes pour se saisir de Daoud, qui étoit allé faire quelque entreprise. Ce Seigneur, après avoir battu l'armée du Khan, marcha au secours de son frere, & lui procura la liberté. Thoghrlubegh & Daoud restèrent ensemble depuis cet événement, & camperent aux environs de Bokhara, vivants à la maniere des Tartares. Mahmoud,

(1) Quelques Auteurs le nomment Israil.

filz de Selbkteghin, fondateur de la Dynastie des Ghaznevîdes, les engagea à passer dans le Khorassan, malgré les remontrances de ses principaux Officiers.

Les Seljoucides devinrent puissans dans le Khorassan, où ils se rendirent maîtres de plusieurs villes. Une partie de cette Nation s'avança jusqu'à Isphahan, & pénétra ensuite dans l'Adherbidgiane. Thoghrulbegh, Daoud & Bighou quitterent cependant le Khorassan, & retournerent aux environs de Bokhara; mais ils furent bientôt contraints de se retirer du côté du Kharizme. Ils furent encore chassés de ces quartiers, & ils allerent s'établir à Merou. Peu de temps après ils réduisirent sous leur puissance une partie du Khorassan, & Thoghrulbegh devenu puissant attaqua les Grecs, envoya des armées dans l'Arménie & dans la Géorgie, épousa la fille du Khalif, & fut reconnu Sulthan dans Bagdad. Ces Tures, que Zonare appelle Hongres, & auxquels Cédrene donne le nom de Huns, ont possédé tous les pays qui sont depuis la Syrie jusqu'à Kascghar, ont dépouillé les Khalifs de toute leur autorité, & leur ont enlevé jusqu'à Bagdad même. Ils ont tenu leur Cour à Isphahan, à Hamadan, à Rey, & dans quelques autres villes de la Perse. On peut fixer le commencement du regne de Thoghrulbegh à l'an 1063 de J. C.

La puissance des Seljoucides commença à diminuer considérablement vers l'an 1152 par des divisions intestines, & elle fut entièrement ruinée l'an 1195 par les Sulthans du Kharizme. Cet Empire avoit été divisé l'an 1103 en trois parties, sçavoir, la Perse, la Syrie & l'Adherbidgiane, le Khorassan & le Maouarennahar.

Cadherd, ou Caroutbegh, filz de Dgiaferbegh, filz de Mikhaïl, filz de Seldgiouk, est le premier Sulthan de cette Dynastie, qui a régné dans le Kerman & dans les pays voisins. Thoghrulbegh lui avoit donné ce gouvernement l'an 1041, & dans la suite il y forma un Etat considérable. Malek Dinar de la race d'Ali, & qui avoit des prétentions sur le Khalifat, entra dans le Kerman l'an 1187, & se rendit maître de cette Province. Moham-med Schah fut le dernier Prince de cette Dynastie.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

SELJOUCIDES  
DU KERMAN.  
1041.

Le premier Sulthan des Seljoucides qui établirent leur Cour à Iconium est Soliman, filz de Couroulmisch, filz d'Israïl ou Arslan, filz de Seldgiouk. Malek Schah, Sulthan des Seljoucides de Perse, avoit abandonné en 1074 à Soliman tous les pays au-delà d'Antioche. Soliman recula bientôt les bornes de ses nouveaux Etats aux dépens des Grecs, auxquels il enleva Nicée dont il fit sa capitale. Alexis Comnene, Empereur de Constantinople, qui ne pouvoit lui résister, consentit à lui céder toutes les Provinces d'Asie qui dépendoient encore de l'Empire. Soliman se vit maître par cette cession de tout le pays qui est depuis Laodicée de Syrie jusqu'à l'Hellepont, & ses successeurs conserverent tout ce pays. Les Seljoucides d'Iconium eurent souvent affaire aux Grecs & aux Croisés. Il en sera fait mention dans l'histoire des Croisades. Les Historiens Arabes donnent à ces peuples le nom de Seljoucides de Roum, parce qu'ils ont régné dans des Provinces qui avoient appartenu aux Romains. Les Grecs & les Historiens des Croisades

SELJOUCIDES  
D'ICONIUM.  
1074.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

les nomment Persans, parce qu'ils sont venus du côté de la Perse.

Les Mogols attaquèrent avec succès les Seljoucides sous le règne de Kai-khofsrou, qui mourut en 1244, & dans la suite ils parvinrent à se rendre maîtres de leurs Etats, & disposèrent du trône. Azzeddin Kaikaous mécontent de leur conduite, se retira à Constantinople auprès de Michel Paléologue; mais ayant voulu s'emparer de cette ville, il fut arrêté & conduit au château d'Ainus, d'où il fut délivré par un Khan du Kaptchaq. Il mourut en Tartarie, & laissa un fils nommé Mafoud qui entra dans l'Asie Mineure, où il prit le titre de Sulthan. Il mourut l'an 1308. Après la destruction des Seljoucides d'Iconium, un grand nombre d'Emirs s'emparèrent de l'Asie Mineure. Ces Emirs étoient de grands Officiers de l'Empire des Khalifs, qui se rendirent indépendants dans la suite.

SELJOUCIDES  
D'ALEP.

1078.

Malek Schah, Sulthan des Seljoucides de Perse, avoit donné en appanage la Syrie à son frere Toutousch, & lui avoit abandonné tous les pays dont il pourroit faire la conquête. En conséquence, il se présenta devant la ville d'Alep; mais pendant qu'il faisoit le siège de cette place, les Phathimites faisoient celui de Damas. Toutousch abandonna aussitôt Alep, chassa les Egyptiens, & s'empara de Damas après avoir fait périr le Gouverneur de cette ville qui l'avoit appelé à son secours.

Après la mort du Sulthan Malek Schah arrivée l'an 1092, Toutousch voulut se rendre maître de l'Empire des Seljoucides de Perse, & eut assez de crédit pour faire faire en son nom la priere publique dans la ville de Bagdad. Il passa ensuite dans l'Adherbidgiane, mais abandonné par les Emirs qui avoient pris son parti, il retourna en Syrie, & s'empara de la ville d'Alep. Il ne cessa jusqu'à sa mort de faire tous ses efforts pour se mettre en possession du trône des Seljoucides de Perse, mais ce fut toujours inutilement. Ses enfants lui succéderent dans Alep. Les troubles qui agiterent ce nouvel Etat après la mort de Redhouan son fils, furent cause qu'il ne subsista pas longtemps. Les habitants d'Alep qui craignoient que les Croisés ne s'emparassent de leur ville, la livrerent en 1117 à Il-ghazi, Roi de Maredin (1).

SELJOUCIDES  
DE DAMAS.

1095.

Decak, fils de Toutousch dont on vient de parler, fut le fondateur de la Dynastie des Seljoucides de Damas. Il trouva moyen d'enlever cette ville à Redhouan son frere, qui, après la mort de leur pere, s'étoit emparé de tous ses Etats. Les deux freres se disputèrent long-temps cette place, mais elle resta enfin à Decak. Un Mameluk nommé Toghteghin, à qui il avoit donné le gouvernement de cette ville, s'en rendit maître au préjudice des enfants de son Souverain. Une nouvelle armée de Croisés qui se dispoisoit à faire le siège de Damas, occasionna la ruine des Seljoucides de Damas. Les Atabeks craignant qu'elle ne tombât au pouvoir des Croisés, s'en rendirent maîtres sous la conduite de Noureddin Mahmoud, Sulthan d'Alep. Cet événement est de l'an 1154. Tel fut le sort des différentes branches des Seljoucides.

(1) Maredin étoit une ville de l'Erac, où les Turkomans Ortokides s'établirent. On en va faire mention plus bas.

TURKOMANS.



## TURKOMANS.

Pendant que les Seljoucides cherchoient à s'établir dans la Perse, une espece de Turcs nommés Turkomans parurent en Syrie. On croit que ce nom leur fut donné, parce qu'ils venoient du pays des Comans, ou du Captchaq. On les regarde comme ceux d'entre les Turcs qui conservoient le plus la maniere de vivre des Tartares.

Ces Turkomans ont habité différents pays; les uns à l'Occident de la mer Caspienne, & ce sont ceux dont il s'agit ici; les autres vers le Kharizme, où ils subsistent encore. On leur donne le nom de Gozz, ou de Uzes. Ils inonderent la Grece & la Macédoine sous le regne de Constanтин Ducas.

L'Emir Ortoq depuis l'établissement des Seljoucides de Syrie, s'étoit fait reconnoître Roi de Jérusalem. Ce Prince qui mourut en 1091, laissa deux enfans, Ilghazi & Sokman. Ils resterent maîtres de Jérusalem jusqu'à ce qu'ils en furent chassés par les Phathimites qui regnoient en Egypte. Sokman s'établit alors à Roha, & Ilghazi dans l'Eraque. Ce dernier s'empara en 1104 de Maredin à la mort de son frere Sokman. Il paroît que cette Dynastie, qui subsistoit encore en 1392, fut éteinte par les Princes de la famille de Saladin.

Les Rois d'Emed & de Khipha tiroient leur origine d'Ibrahim, fils de Sokman, dont on vient de parler dans la Dynastie précédente. Ilghazi s'étoit rendu maître de Maredin à la mort de Sokman son frere, comme je l'ai déjà dit, & il avoit laissé seulement le château de Khipha à Ibrahim son neveu. Les successeurs de ce dernier s'emparerent ensuite d'Emed. Tous les pays qu'ils posséderent leur furent enlevés par les Princes de la famille de Saladin vers l'an 1231.

Pendant que Kilidge-Arflan, Sulthan d'Iconium, étoit occupé à défendre ses Etats contre les Croisés, un Turkoman nommé Kamsch-teghin, rassembla des troupes, & se forma un petit Etat aux environs de Malathie. Il s'empara de cette ville l'an 1099, & fit prisonnier Boëmond qui vouloit s'en rendre maître. Cette place devint la capitale de ses Etats, qui étoient dans la Cappadoce. Ce Prince est connu sous le nom de Mohammed Ben-El-Danischmend. Cette petite Principauté ne subsista pas long-temps, & fut détruite par les Sulthans d'Iconium vers l'an 1171.

## LES ATABEKS.

Le nom d'Atabek signifie *Pere*, ou *Gouverneur du Prince*, & ils étoient comme les premiers Ministres de l'Empire. Plusieurs Emirs de la Cour des Seljoucides ont porté ce titre, & ils l'ont toujours conservé après leur établissement en différentes Provinces, où ils étoient maîtres absolus, à la réserve cependant que dans la priere publique, le Prince Seljoucide étoit nommé avant eux. Les Atabeks sont divisés en quatre parties; sçavoir,

---

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

TURKOMANS  
ORTOKIDS.  
Rois de Maredin  
& de Misafere-  
kin.

---

1104.

ROIS D'EMED  
ET DE KHIPHA.

---

1104.

TURKOMANS  
DE CAPPADOCE.

---

1099.

1. Les ATABEKS de l'Eraqe ou Syrie.
2. Les ATABEKS de l'Adherbidgiane.
3. Les ATABEKS de Perse.
4. Les ATABEKS du Faristan.

1127.

Malek Schah, fils d'Alparslan, Sulthan des Seljoucides, avoit à son service un Turc nommé Casim Eddoulet Acfancar, qu'il ne faut pas confondre avec Acfancar el bourski. Le Sulthan satisfait de la conduite d'Acfancar, lui donna les premières charges de l'Etat. Les Grands jaloux du crédit & de l'élevation du nouveau favori, travaillèrent bientôt à l'éloigner de la Cour, & sous prétexte de récompenses, ils engagèrent Malek Schah à lui donner le gouvernement des villes d'Alep, de Hama, de Manbedge & de Laodicée. Acfancar se rendit à son gouvernement, & la manière avec laquelle il se conduisit, lui attira l'amitié des peuples. Après la mort de Malek Schah, Acfancar au lieu de prendre les intérêts des enfants du Sulthan, s'attacha au Parti de Toutousch, Prince Seljoucide de Syrie. Toutousch, loin de reconnoître les services qu'Acfancar lui avoit rendus, lui enleva l'Adherbidgiane & la ville d'Alep. Il lui livra ensuite une bataille, & après l'avoir vaincu & fait prisonnier, il ordonna qu'il fût mis à mort.

Emadeddin Zenghi, fils d'Acfancar, n'avoit que dix ans lorsqu'il perdit son pere. Trop jeune pour songer à le venger, il entra dans les troupes des Seljoucides, & se distingua dans la suite par sa valeur. Devenu Gouverneur de Vafeth en 1121, il obtint l'année suivante du Sulthan Mahmoud le Seljoucide la ville de Bosra en appanage, & fut fait Intendant de Bagdad. Le Sulthan, qui craignoit la puissance des Croisés, maîtres alors de tous les pays depuis Maredin jusqu'en Egypte, envoya à Mouffoul Emadeddin Zenghi, comme le seul qui pouvoit lui résister. Emadeddin profitant du grand nombre de troupes qu'il avoit en son pouvoir, se mit en possession d'Alep, & ensuite d'une grande partie de la Syrie, où il regna en Souverain, & ses enfants conserverent le trône qu'il leur avoit laissé. Ces Princes tenoient leur Cour à Mouffoul, à Alep & dans d'autres villes de la Syrie; car ils se font divisés en plusieurs branches.

Branches de  
Mouffoul.

Celle de Mouffoul commença par Emadeddin Zenghi fondateur de la Dynastie des Atabeks, & finit en 1260 à El-Malek Efsaleh Ismail, fils de Bedreddin Loulou, qui étoit le onzième Prince. El-Malek El-caher Azzedin Masoud mort en 1218, avoit laissé deux fils. Noureddin Arslan Schah l'aîné, qui n'étoit âgé que de dix ans, lui avoit succédé sous la conduite de Bedreddin Loulou, qui eut toute l'autorité sous le regne de ce Prince & sous celui de son frere, qui monta sur le trône après lui. Ces deux Princes étant morts le Khalif de Bagdad envoya à Bedreddin une patente, par laquelle il lui donnoit l'investiture de Mouffoul avec le titre de Roi: mais les Mogols ayant fait une irruption dans la Syrie, se rendirent maîtres de Mouffoul, & y établirent un Gouverneur.

Branches d'A-  
lep.

1145.

Après la mort d'Emadeddin Zenghi, ses deux enfants Seïfeddin Ghazi & Noureddin Mahmoud se disputèrent sa succession. Ils convinrent enfin d'un accommodement, & Noureddin Mahmoud conserva la ville d'Alep dont il

s'étoit emparé. Le commencement du regne de ce Prince est de l'an 1145. Cette Dynastie subsista jusqu'à 1183, que Saladin s'étant emparé d'Alep, donna à Emadeddin Zenghi, dernier Sulthan de cette branche, les villes de Sandgiar, de Nesibin, de Racca, de Khabour & de Sarouge qui n'étoient point à comparer à Alep.

Le Geziret Ben-Omar est une ville bâtie par les descendants d'Omar, dans une île du Tigre au-dessus de Moussoul. Elle étoit de la dépendance du Royaume de Moussoul sous le regne de Seifeddin Ghazi, quatrième Prince de la branche de Moussoul, mort en 1180. Moezzeddin Sandgiar Schah son fils eut cette Principauté pour appanage, & y regna. Malek Masoud son troisième & dernier successeur, fut renversé du trône en 1253 par Bedreddin Loulou, Roi de Moussoul, qui le fit jeter dans le Tigre.

Dans le démêlé que Nouredin Mahmoud & Seifeddin Ghazi eurent ensemble, & dont je viens de parler, le premier s'empara de Moussoul, mais il rendit bientôt cette ville, & donna celle de Sandgiar à Emadeddin Zenghi, fils de Cothbeddin Maudoud, troisième Prince de Moussoul. Emadeddin abandonna cette ville pour aller prendre possession du trône d'Alep après la mort d'Ismaïl; mais il en fut chassé par Saladin qui lui rendit Sandgiar, comme je l'ai dit ci-dessus. Il eut pour successeur trois de ses fils, dont le dernier fut déposé en 1219.

Dans le temps que la puissance de ces Atabeks diminueoit considérablement, un de leurs Officiers nommé Zeineddin, se rendit maître d'Arbel en 1185, & s'y établit en Souverain, mais il relevoit des Atabeks. Arbel ou Irbil, suivant la prononciation Arabe, est située dans l'Assyrie. C'étoit une ville très-fortifiée, & capitale de la contrée de Scheherzour: elle est éloignée de Moussoul d'environ deux jours. Ce lieu est célèbre dans l'Antiquité par la victoire qu'Alexandre y remporta sur Darius. Zeineddin eut pour successeur son fils, & après la mort de ce dernier le Khalif Mof-tanser mit un Gouverneur dans cette ville, qui fut prise en 1236 par les Tartares. Il n'y avoit que trois ans que le fils de Zeineddin étoit mort.

Ildeghiz, esclave Turc, après avoir appartenu au Visir de Mahmoud, Sulthan des Seljoucides, passa ensuite au service de ce Prince, & de-là à son successeur Masoud, qui l'acheta au commencement de son regne. Parvenu au rang d'Atabek, & chargé du gouvernement presque souverain des Provinces de l'Adherbidgiane & du Curdistân, il épousa la belle-sœur de Masoud. Cette alliance augmenta encore son crédit & son autorité, & il avoit une puissance presque absolue dans l'Empire des Seljoucides. La victoire qu'il remporta sur les Géorgiens, lui facilita la conquête de plusieurs places qui augmentèrent considérablement ses Etats, dont la capitale étoit Arran. Les Tartares attaquèrent en 1224 Modhaffereddin Usbek, cinquième & dernier Prince de cette Dynastie, lui ordonnèrent de se soumettre, & de leur livrer les Kharizmiens qui étoient dans ses Etats. Usbek trop foible ou trop timide pour leur résister, remit une partie des Kharizmiens, & en fit périr un grand nombre d'autres. Le Sulthan de Kharizme s'en vengea l'année suivante en enlevant à Usbek tous les Etats qu'il possédoit. Usbeck se sauva

S f ij

---

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

---

Branche du Ge-  
ziret Ben-Omar.

---

1180.

---

Branche de  
Sandgiar.

---

1170.

---

Rois d'Arbel.

---

1185.

---

ATABEKS DE  
L'ADHERBID-  
GIANE.

---

1136.



## 324 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

à Kendgia, d'où il fut encore chassé par les Kharizmiens, & alors cette Dynastie des Atabeks fut entièrement éteinte.

Pendant que les Atabeks regnoient dans l'Adherbidgiane, un de leurs esclaves nommé Idghmisch, se révolta contre eux, & se forma un petit Etat de la ville d'Hamadan & de quelques autres. Il commença à regner l'an 1203. Il paroît qu'Ogoulmisch esclave, usurpateur du trône, & le second successeur d'Idghmisch, fut dépouillé de ses Etats par les Kharizmiens en 1225, sous la conduite de Gelaeddin dernier Sulthan du Kharizme, qui fit la conquête de l'Adherbidgiane.

ATABEKS DE  
PERSE.

1148.

Les Atabeks de Perse ou Salgouriens, étoient des Turkomans d'origine descendants de Salgar. Ils regnerent dans la Province de Fars proprement dite, dont Schiraz étoit la capitale. On ignore dans quel temps cette Dynastie prit fin; on sçait seulement qu'elle subsistoit encore avant l'an 1264. Cette année est celle de la mort d'une Princesse restée seule de la Maison des Atabeks, qui fut mariée à un Général Mogol, & établie Reine de Schiraz par Houlagou Khan, Souverain des Mogols de Perse. Un de ces Atabeks regnoit dans l'Iraqe en même temps que Moudhaffereddin Abouschadgia Saad, quatrième Prince de la Dynastie des Atabeks de Perse.

### SULTHANS DE KHARIZME.

1097.

Cothbeddin Mohammed premier Sulthan de la Dynastie des Kharizmiens, étoit fils d'un Turc nommé Anouschteghin, esclave de Balcateghin, Echanfon des Sulthans Seljoucides. Ayant obtenu cette charge à la mort de son maître, il acquit beaucoup de crédit à la Cour. Il employa alors tous ses soins à procurer à Cothbeddin son fils l'éducation la plus brillante. Ce jeune Seigneur fut fait en 1097 Gouverneur du Khorassan, avec le titre de Khaouarezim Schah, c'est-à-dire, Roi de Kharizme. Cothbeddin se fit aimer de ses sujets par sa justice, & attira par sa libéralité un grand nombre de sçavants à sa Cour. Le Sulthan Sandgiar le confirma dans sa Principauté, & dès-lors il commença à devenir très-puissant. Telle fut l'origine des Sulthans du Kharizme, dont la capitale étoit Kharizme même. Ils détruisirent dans la suite les Seljoucides, s'emparèrent de leurs Etats, portèrent leurs armes dans la Tartarie, & auroient soumis toutes ces vastes contrées jusqu'à la Chine, si Genghizkan & ses successeurs ne les eussent obligés de défendre leur propre pays. Ils ne purent résister à la puissance des Mogols. Alaeddin Mohammed, sixième Sulthan du Kharizme, obligé de fuir devant Genghizkan, se retira dans une île de la mer Caspienne, où il mourut abandonné de tout le monde, & privé de tout secours. Gelaeddin, son fils & son successeur, fit des efforts incroyables pour rétablir les affaires de son Empire. Il fut assez heureux pour remporter divers avantages sur les Mogols, mais enfin il succomba. Ennuyré de ses succès, il s'abandonna aux plaisirs, & fut surpris par les Mogols dans le Diarbekr. Il se sauva chez les Kurdes, où il fut tué l'an 1231. Sa mort mit fin à la Dynastie des Sulthans de Kharizme. Quelques-uns de ses Généraux rassemblèrent les débris de son armée, firent de grands ravages dans la Syrie, battirent les Croisés près de Japha, &

pillèrent Jérusalem. Nos Historiens les appellent Khorazmins; & Barkabkhan, qu'ils nomment Barbakhan, étoit le plus considérable de ces Capitaines. Tous ces restes des Kharizmiens furent enfin détruits par les Princes de Syrie qui s'étoient ligués contre eux.

---

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

---

### TURKOMANS DU MOUTON NOIR.

---

1403.

Cara Mohammed fondateur de cette Dynastie, fut fait Général de tous les Turkomans par Avis, Sulthan de la Dynastie des Ilkhaniens, en considération des services qu'il avoit rendus à ce Prince. Cara Joseph, fils de Mohammed, succéda à son pere dans la même charge; mais il devint si puissant, qu'il refusa d'obéir aux Ilkhaniens, & s'empara de Bagdad & ensuite de Tauriz. Ces Turkomans regnerent dans l'Arménie & la Mésopotamie. On leur donna le nom de Turkomans du Mouton noir, ou *Cara Coinlou*, parce qu'ils portoient sur leurs drapeaux un mouton noir. Ils commencerent à regner l'an 1403. Les Princes de cette Dynastie eurent souvent affaire aux Mogols Timuriens, & Gihan Schah, troisième Prince de cette Dynastie, périt dans un combat qu'il leur avoit livré. Hassan Ali Mirza, résolu de venger la mort de son pere, rassembla une puissante armée, & marcha contre Aboufaïd, Sulthan de la race de Tamerlan, qui regnoit dans le Khorassan. Ali abandonné des siens au moment de la bataille, fut obligé de prendre la fuite; mais il eut le malheur de tomber entre les mains d'Uzun Hassan de la Dynastie du Mouton blanc.

---

1463.

### TURKOMANS DU MOUTON BLANC,

o u

### BAYANDOURIENS.

Cette Dynastie s'éleva sur les ruines de celle du Mouton noir. Les Princes de cette Dynastie, qui portoient sur leurs drapeaux un mouton blanc, étoient des Turkomans établis dans l'Asie Mineure & dans la Mésopotamie. Ils ont été connus des Grecs sous le nom d'*Asprobatada*, & ils étoient formidables en Asie sous le règne d'Uzun Hassan, sixième Prince de cette Dynastie. Elle fut détruite en 1508 par Schah Ismail, Roi de Perse.

### MAMLUCS.

Les Mamlucs étoient des jeunes gens du Captchaq qui avoient été faits esclaves par les Mogols sous la conduite de Batou Khan, petit-fils de Genghizkhan. Plusieurs Marchands de Syrie avoient acheté ces esclaves, & les avoient vendus à Nodgemeddin Ayouh, Prince de la famille de Saladin, qui regnoit en Egypte. Ils furent élevés avec beaucoup de soin à Raoudah, ville située sur le bord de la mer; ce qui leur a fait donner le nom de Baharites ou Marins. Lorsqu'ils furent devenus plus grands, on leur fit apprendre à tirer de l'arc, & on les exerçoit tous les jours en présence du

---

MAMLUCS BAHARITES.

---

1250.

Sulthan. Ils formerent dans la suite la garde de ce Prince. Quelques-uns d'entre eux parvinrent aux premières charges de l'Empire, & y eurent même une grande autorité. On les distinguoit en grands & en petits Mamlucs. Les grands avoient plus de crédit dans l'Etat, ce qui caufoit beaucoup de jalousie aux petits. Ceux-ci conseillèrent à Malek El Moadhem, Sulthan des Ayoubites, d'entrer en accommodement avec Saint-Louis qu'il avoit fait prisonnier à la bataille de Mansoura, à condition que les Croisés rendroient Damiette, & donneroient une grosse somme. Les grands Mamlucs irrités de ce que le Sulthan avoit traité avec les Chrétiens sans leur participation, se révolterent ouvertement, & attaquèrent Moadhem dans son palais. Le Sulthan prit aussitôt la fuite, mais il fut poursuivi, & on le perça de fleches.

Après la mort de ce Prince les Mamlucs mirent sur le trône Schadgred-dor, femme de Malek Essaleh, prédécesseur de Moadhem, & ils donnerent le commandement des armées à Ibek le Turkoman, qui étoit des grands Mamlucs; mais trois mois après il fut reconnu Roi d'Egypte. Les commencemens de son regne ne furent pas tranquilles, & on fit plusieurs efforts pour rendre la couronne aux Princes de la Maison de Saladin. Ibek vint à bout de s'affermir sur le trône où il étoit monté en 1250. Les Princes ses successeurs établirent leur Cour au Grand Caire, & ils posséderent toute l'Egypte & la plus grande partie de la Syrie. La Dynastie des Mamlucs Baharites prit fin en 1382, & fut remplacée par celle des Circassiens, qui s'emparèrent de la souveraine autorité.

1382.

Les peuples de la Circassie, nommés Kirkes, tirent leur origine de la Sibirie & des environs du lac Paikal, où ils étoient établis dans le sixième siècle. On ignore dans quel temps ils ont passé à l'Ouest de la mer Caspienne. Des esclaves de cette Nation transportés en Egypte, y ont occasionné la même révolution que les esclaves du Capchaq achetés par les Ayoubites. Un de ces Circassiens esclaves, nommé Barkok, obtint sa liberté, & fut mis du nombre des Mamlucs qui possédoient alors l'Egypte. Profitant des troubles qui agitoient le pays, il vint à bout en 1382 de se procurer la couronne, à la place de celui qui la possédoit; mais il la perdit en 1389, & fut enfermé à Krak par le Prince à qui il l'avoit enlevé. Ayant trouvé moyen de se sauver à Damas, il y rassembla une puissante armée, & remonta sur le trône d'Egypte. Le plus grand nombre des successeurs de Barkok étoit de la même Nation que lui, ce qui est cause que les Historiens ont divisé les Mamlucs en deux branches; la première, des Turcs; la seconde, des Circassiens, & c'est celle dont il s'agit ici. On a encore nommé ces derniers Borgites. Canfou Algouri, vingt septième Prince de cette Dynastie, eut une guerre à soutenir contre Sélim, Empereur des Turcs Ottomans. Il fut défait dans un combat qui se donna près d'Alep, & fut écrasé sous les pieds des chevaux. Les Mamlucs mirent alors sur le trône Touman Bai, mais trois mois après il fut vaincu en Syrie par Sélim, qui le fit attacher à une potence l'an 1517. Le Royaume d'Egypte fut entièrement détruit, & devint une Province de l'Empire des Turcs Ottomans.



LES OTHMANS, ou OTTOMANS.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

1308.

La destruction de l'Empire des Seljoucides d'Iconium par les Mogols, donna l'origine à plusieurs Souverainetés. Un grand nombre d'Emirs Seljoucides & Turkomans, qui étoient établis dans l'Asie Mineure, se rendirent souverains dans les Provinces dont ils étoient Gouverneurs. Tant que les Mogols furent maîtres du pays & de la plaine, ces Emirs restèrent dans les montagnes où ils s'étoient fortifiés; mais aussitôt que l'ennemi se fut retiré, ils rentrèrent dans leurs Provinces, & en formèrent des Etats indépendants. Ces petites Principautés étoient au nombre de onze. Thaman ou Athman, ancêtre des Turcs Othmanides, étoit un de ces Emirs qui profitèrent de l'abaissement des Seljoucides pour s'élever sur leurs débris. Tout ce qui précède le regne de ce Prince dans les Historiens Turcs, ne contient que des fables inventées pour relever la gloire de cette famille. Othman & Orkhan Chefs de cette nouvelle Dynastie de Turcs, n'étoient que de simples Emirs Seljoucides. Je ferai leur histoire dans un chapitre particulier de ce Volume. On sçait qu'ils occupent encore aujourd'hui le trône de Constantinople.

LES MOGOLS.

Tous les Historiens conviennent que les Mogols sont une Horde particulière de la Nation des Turcs. Les Ecrivains Arabes & Persans, qui ne les connoissent que depuis Genghizkhan, prétendent qu'ils ont eu plusieurs Khans avant ce Prince : mais il paroît qu'ils veulent parler des anciens Tanjou, ou des Khans des Turcs. Dans les neuvième & dixième siècles de l'Ere Chrétienne, & pendant le regne de la Dynastie des Tam à la Chine, la Horde particulière des Mogols appellés par les Chinois Mum-ou & Mumkos, habitoit au Nord du pays des Niu tche. Vers l'an 1135 ils commencèrent à devenir puissants, & furent en état de résister aux Niu-tche qui étoient alors maîtres de la Tartarie & d'une partie de la Chine, sous le nom de Kin. Il parut alors un héros nommé Témougin, dont les ancêtres avoient formé une Horde qui habitoit au Nord du pays qui porte aujourd'hui le nom de Carchin. Les peuples de cette Horde étoient les plus méprisés des Tartares, mais ils s'étoient considérablement multipliés sous le regne d'Ye-sou-kai, pere de Témougin, qui avoit fait plusieurs conquêtes aux dépens des Tartares proprement dits. Ye-sou-kai ayant fait prisonnier le Khan de ces Tartares, qui s'appelloit Témougin, donna ce même nom au fils qu'il eut au retour de son expédition, pour conserver le souvenir de sa victoire. Témougin étoit encore dans les premières années de son âge lorsqu'il perdit son pere, & alors la plus grande partie de sa Horde se reira vers les Taïgous qui étoient de la même famille. Ces derniers voulant réduire toute la Horde sous leur obéissance, allèrent attaquer le jeune Témougin qui la commandoit. Ce Prince héritier de la valeur de son pere, fit bientôt repentir les Taïgous de leur hardiesse, & tailla leur armée en pièces. Ce premier succès le fit redouter de ses voisins, & lui enfla tellement le cœur, que dès-lors il forma le projet de reculer les bornes de ses

Etats le plus loin qu'il lui seroit possible. Il prit le parti des Kin contre lesquels les Tartares s'étoient révoltés, & en récompense des services qu'il leur avoit rendus, il obtint des Kin une charge considérable.

Cependant Témougin étoit toujours du nombre des vassaux des Tartares nommés Naïmans, qui étoient alors très-puissans dans la Tartarie; mais il ne tarda pas à secouer un joug qui lui paroïssoit honteux. Le Khan de ces Tartares jaloux de la gloire de Témougin, & irrité du secours qu'il avoit donné aux Kin, voulut le surprendre dans son camp. Témougin rassembla ses troupes en diligence, & les animant par son exemple, il vint à bout de dissiper l'armée des Naïmans. Cette victoire le mit en état d'exécuter ses projets, & après plusieurs autres avantages remportés sur ses voisins, il rassembla toutes les Hordes qui lui étoient soumises, se fit proclamer Empereur, & prit le titre de Genghizkhan. Il soumit toute la Tartarie, & ses armes pénétrèrent jusques dans la Perse. Ses enfants qui lui succéderent, se rendirent maîtres de la Chine, détruisirent l'Empire des Khalifs, & firent des courses jusqu'en Hongrie. La Cour de ces Princes étoit à Caracorum en Tartarie.

1206.

Après la mort de Mangou-Khan, sixième successeur de Genghizkhan, l'Empire des Mogols fut divisé en plusieurs branches. Les uns regnerent en Perse; d'autres dans le Capchaq. Kublaïkhan lui succéda à la Chine, & il étoit regardé comme le souverain Empereur. Ceux qui regnoient dans d'autres Provinces n'étoient que comme des Gouverneurs établis de sa part; mais cette subordination ne subsista pas long-temps. Les Princes qui regnerent dans différents Royaumes, ne demanderent plus, à leur avènement à la couronne, l'agrément de l'Empereur Tartare qui regnoit à la Chine.

1259.

1259.

Les Princes qui occuperent le trône de cet Empire, fonderent la Dynastie qui fut connue sous le nom d'Yuen. Genghizkhan en avoit jetté les premiers fondemens. Après avoir réduit sous sa puissance plusieurs Hordes de Tartares, il avoit attaqué d'autres Tartares nommés Si-hia, qui possédoient le Chen-si jusqu'à Hami; les Niu-tche ou Kin avoient ressenti les effets de sa puissance, & ce Héros étoit entré les armes à la main dans la Chine. Mangou-Khan, dont on vient de parler, avoit d'un côté battu les armées des Khalifs, & de l'autre s'étoit emparé de plusieurs places dans la Chine. Kublaï-Khan son successeur avoit continué à attaquer les Chinois, étoit entré fort avant dans l'Empire des Sung, & s'étoit rendu maître de leur capitale, nommée Hong-tcheou. L'Empereur Chinois fut fait prisonnier, & conduit à Pé-king. Son successeur mourut peu de temps après être monté sur le trône. On vit bientôt reparoître un nouvel Empereur dans le Kuang-tong. Il avoit équipé une flotte très-nombreuse, & son armée de terre étoit considérable; mais Kublaï-Khan vint à bout de détruire de si grandes forces réunies contre lui. Le fruit de tant de victoires fut la conquête entière de la Chine. Il prit alors la résolution de faire la guerre aux Japonais, & son entreprise auroit peut-être eu des succès favorables, si de violentes tempêtes n'eussent entièrement détruit sa flotte. Kublaï-Khan fut un des plus grands Princes de l'Orient, & dont l'Empire fut le plus étendu. Il possédoit la Chine, le Pégou, le Tibet, toute la Tartarie; la Cochinchine,

le Tonquin & la Corée lui payoient tribut ; & les autres Princes Mogols qui étoient établis en Perse & dans le Capchaq, le reconnoissoient pour le grand Khan, & lui obéissoient. Les différents souverains Mogols secouèrent le joug sous les successeurs de Kublai-Khan, & la puissance des Mogols Yuen fut réduite à l'Empire de la Chine, & à une partie de la Tartarie.

Le dernier des Empereurs de cette Dynastie, nommé Chun-hoam-ti, ou Tocat-mour-khan, étoit un Prince qui n'aimoit que le plaisir, & qui s'inquiétoit peu des affaires de l'Etat. Cette négligence à remplir ses devoirs, & la trop grande autorité de ses Ministres, firent un grand nombre de mécontents. Quelques Seigneurs se révolterent. Han-lin-eul prit le titre d'Empereur dans le Ho-nan, & donna à sa famille le nom de *Song*. Tchou imita son exemple dans le Kiang-nan, & se rendit maître de plusieurs places. La Cour étoit d'ailleurs pleine d'intrigues, & le Prince héritier faisoit tous les efforts pour engager Chun-hoam-ti à lui remettre la couronne. Le Prince héritier ne pouvant réussir s'en vengea sur plusieurs Seigneurs : les uns furent empoisonnés ; d'autres condamnés à mort. La division & les troubles augmentèrent encore, le nombre des mécontents se multiplia, les Ministres sages & expérimentés s'éloignèrent de la Cour pour éviter les malheurs dont ils étoient menacés. Deux féderats étoient à la tête des affaires, & l'Empereur n'étoit instruit de rien. Chun-hoam-ti abandonné de tous ceux qui pouvoient lui être utiles, fut obligé de prendre les armes contre sa propre famille. Les progrès de Tchou, qui faisoit de grandes conquêtes dans la Chine, allarmerent tellement l'Empereur qu'il prit le parti de se retirer en Tartarie, avec les Princes & Princesses de sa famille. Alors la Dynastie des Yuen fut entièrement éteinte, mais le Prince héritier en fonda à Caracotom une nouvelle, qui fut appelée les Yuen du Nord. Les Mim prirent dans la Chine la place de la première.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

1368.

Aussitôt que Tchou, ou Houm-vou, fondateur de la Dynastie des Mim, eut chassé de la Chine les Tartares Mogols, & qu'il eut obligé le dernier Empereur de se retirer en Tartarie, Biloudar-Khan, fils de cet Empereur, alla fonder au-delà du grand désert de Chamo une nouvelle Dynastie des Yuen, qui s'établit sur les rivières de Sélingua, d'Orkhon, de Toula & de Kerlon. Telle fut l'origine des Kalkas, qui est le nom qu'on donne aujourd'hui aux descendants de Genghizkhan. Ils vivent dans ce pays suivant l'ancienne coutume des Tartares, c'est-à-dire, qu'ils sont logés sous des tentes, & qu'ils s'occupent du soin de leurs troupeaux. Depuis que les Tartares Man tcheous sont maîtres de la Chine, les Mogols Kalkas ont beaucoup perdu de leur puissance. Les Chinois ont donné des titres & des terres à plusieurs Princes de cette Dynastie, & par cette division, leur Empire s'est en quelque façon comme anéanti. Il y a cependant toujours un d'entr'eux qui porte le titre de grand Khan des Kalkas.

DYNASTIE  
DES YUEN DU  
NORD, OU  
KHANS DES  
KALKAS MO-  
GOLS.

1368.

La ville de Kamoul, Kamil, ou Hami, située à l'Orient du pays des Igours, & au Nord-Ouest de la Province de Chen-si, a formé dans la Tartarie un Etat particulier, qui n'étoit point soumis aux Khans de la petite Bukharie. Vers l'an 713 de J. C. une famille nommée Tchén s'y étoit établie,

KHANS DE KA-  
MOUL.



### 330 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

& avoit possédé cette ville & les environs. Lorsque les Mogols eurent fait la conquête de la Tartarie, Kamoul tomba sous leur domination, & resta sujette aux Khans descendus de Genghizkan, qui regnoient dans la Chine. Sur la fin du regne de ces Mogols, & vers le commencement de l'établissement des Mim dans la Chine, Hona-Cheli-riche fut fait Roi de Kamoul. Cette ville fut dans la suite soumise aux Eleutes, & passa enfin sous la domination des Chinois, qui la possèdent encore aujourd'hui.

MOGOLS DE  
PERSE, OU DE  
L'IRAN.

1258.

Houlagou-Khan, petit-fils de Genghizkan, envoyé dans la Perse pour détruire l'Empire des Khalifs, se rendit maître de Bagdad, soumit toute la Syrie, & établit sa Cour à Tauriz. Il n'y étoit regardé que comme le Lieutenant de Mangou-Khan, puisqu'on ne mettoit point son nom sur les monnoyes. Argoun-Khan son troisieme successeur, commença à joindre son nom à celui du grand Khan qui étoit à la Chine; mais Mahmoud Cazan-Khan son fils, retrancha de dessus les monnoyes le nom de l'Empereur, & se rendit maître absolu. Les Mogols de Perse réduisirent sous leur domination la plus grande partie de la Syrie, pénétrèrent jusques dans l'Asie Mineure, & détruisirent la Dynastie des Seljoucides d'Iconium; desorte qu'ils possédoient toutes les Provinces de Perse, la Syrie & l'Arménie. La puissance de ces Mogols de Perse finit avec le regne d'Aboufaïd-Bahadour-Khan, mort en 1335. Les Princes de la Dynastie des Dgioubaniens mettoient sur le trône, & dépoisoient à leur gré les Khans ses successeurs, & ils s'emparèrent enfin de cet Empire.

DGIIOUBANIENS.

1337.

Les Chefs de la Tribu d'Yulduz, nommés Dgioubaniens, avoient eu beaucoup de crédit sous le regne d'Aboufaïd Bahadour-Khan, Empereur des Mogols de Perse. L'Emir Dgiouban, Général des armées d'Aboufaïd, avoit auparavant été son tuteur, & avoit gouverné l'Empire avec un pouvoir absolu; mais le refus qu'il fit de donner sa fille en mariage à l'Empereur, fut cause de sa mort. Timour Tatch son fils se retira alors auprès des Mamlucs d'Egypte. Après la mort d'Aboufaïd, Scheïkh Hassan Koutchouk, fils de Timour Tatch, entra dans la Perse à la tête d'une puissante armée, & défit Mohammed-Khan qui étoit monté sur le trône. Hassan ne prit point le titre de Khan, quoiqu'il regnât en Souverain dans les Provinces dont il s'étoit emparé. Lui & son fils formerent la Dynastie des Dgioubaniens. Malek El Aschraf, second fils de Timour Tatch, se fit enfin reconnoître Empereur des Mogols de Perse. Sa vie irrégulière & sa tyrannie engagerent les Grands à implorer le secours de Dgianibek-Khan, qui regnoit alors dans le Captschag. Ce Prince se rendit promptement en Perse, & vainquit près de Khoi, proche de l'Adherbidgiane, Aschraf, qui périt dans le combat l'an 1355. Dgianibek-Khan s'empara alors de ses Etats, & y laissa son fils Birdi Begh; mais ce Prince, après la mort de son pere, fut obligé de retourner dans le Captschag pour y regner.

IL-KHANIENS.

1336.

Scheïkh Hassan Bouzrouk Dgelaïr, qui descendoit d'Aboufaïd-Khan Bahadur par son fils Argoun-Il-Khan, est le fondateur de la Dynastie des Il-Khaniens. Ces Princes, ainsi que les Dgioubaniens, avoient profité des troubles qui agitoient l'Empire des Mogols de Perse pour se rendre maîtres

de plusieurs Provinces, & surtout de l'Eraque. Ils établirent leur Cour à Bagdad. Ils possédoient l'Eraque Arabique & l'Adherbidgiane. Cette Dynastie commença l'an 1336. Alimed, quatrième & dernier Prince des Ilkhanien, fut chassé de Bagdad en 1392 par Tamerlan, mais il y rentra quelques années après, & fut reconnu de nouveau Sulthan. Il ne fut pas long-temps tranquille. Cara Joseph, Prince des Turkomans du Mouton noir, s'empara de ses Etats en 1410, & le fit mourir à la prière des Grands du Royaume, qui avoient lieu de se plaindre de lui.

---

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

---

Zagatai-Khan, second fils de Genghizkhan, eut en partage les Provinces de Turkestan & de Tranfoxiane, depuis les frontieres d'Igour jusqu'à Samarcande. Bisfch-Ba-Ligh, située vers la riviere d'Yli, étoit la capitale de ses Etats. Sa postérité se conserva dans ce pays, qui prit le nom de Zagatai. C'est aujourd'hui une partie considerable de la petite Bukharie. Cette Dynastie fut éteinte vers l'an 1397, lorsque Tamerlan & ses successeurs se furent rendus maîtres de la Tranfoxiane.

---

KHANS DU  
ZAGATAI.

---

1227.

Après que Genghizkhan eut soumis la plus grande partie des peuples de la grande Tartarie, il envoya son fils Touschi-Khan pour faire la conquête des pays septentrionaux, c'est-à-dire, du Captchaq, de la Russie, de la Hongrie, de la Pologne & de la Bulgarie. Touschi-Khan batit d'abord les peuples du Captchaq, qui se retirèrent en Hongrie; il alla ensuite soumettre les Poloutziens, attaqua les Russes qui avoient donné du secours à ces derniers, & les poursuivit jusqu'au Borythene. Ce Prince étant mort l'an 1226, laissa pour successeur son fils Batou-Khan, qui continua les conquêtes de son pere. Il prit Moscow, & ravagea toute la Russie. Les Mogols pénétrèrent jusques dans la Pologne & la Hongrie, ensuite ils rentrèrent dans leur pays, & s'établirent sur les bords du Volga. Batou-Khan y bâtit Sarai, qui devint très-célèbre, & qui fut la capitale de l'Empire.

---

KHANS MOGOLS DU CAPTCHAQ.

---

Depuis le regne de Totatmisch, chassé du trône en 1400, l'Empire du Captchaq fut rempli de troubles, & on ne trouve plus une suite exacte des Princes qui lui ont succédé. On sçait seulement que Schéahmed est le dernier des Khans du Captchaq. Il se retira en Pologne, où il fut enfermé à Koun en 1506 par les ordres d'Alexandre, Roi de Pologne, & à la sollicitation de Mengheli Khan de Crimée. L'Empire du Captchaq finit avec ce Prince. Les Royaumes de Crimée, de Casan & d'Astakhan sont des démembrements de cet Empire.

Nagaïa, fondateur de cette petite Dynastie contemporaine de celle du Captchaq, étoit fils de Mogol, fils de Thathar, fils de Touschi-Khan, fils de Genghizkhan. Nagaïa, ou Noga, avoit été envoyé par les Princes de sa Nation dans les parties septentrionales & les plus voisines de l'Empire Grec, pour faire des conquêtes de ce côté-là. Après avoir vaincu tous les Princes de ces environs, il refusa de reconnoître ses anciens maîtres, & se rendit indépendant. Il regna sur les Tartares occidentaux, & fit alliance avec Michel Paléologue, dont il épousa la fille naturelle, nommée Euphrosine. Nogaïa fut souvent en guerre avec les Bulgares. Dgiaka son fils & son

---

DYNASTIE DES  
NAGAIA.

---

1283.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

successeur épousa la fille de Terteres, Roi de Bulgarie. Il fut tué par les ordres de son beau-frere, auprès duquel il s'étoit retiré, n'ayant pu résister aux forces de Toghtagou-Khan du Captchaq, qui étoit entré dans ses Etats à l'instigation d'un de ses Officiers, avec lequel il avoit eu quelque démêlé. Toghtagou se rendit alors maître des Provinces qui étoient soumises à Dgiaka.

KHANS MO-  
GOLS DE LA PE-  
TITE BUKHA-  
RIE.

On a tout lieu de croire que l'Empire du Zagatai ne subsista pas long-temps sans être démembré, & que les descendants de Zagatai-Khan s'établirent en différents endroits; mais on ignore l'époque de cet événement. Il paroît vraisemblable que la défaite des Mogols à la Chine, leur expulsion en 1367, & les guerres qui arriverent avant leur ruine entière, obligèrent les habitants de la petite Bukharie, qui ne trouvoient point dans leur pays un Prince de la famille de Genghizkhan en état de les gouverner, de choisir pour Khan Amil-Khodgia, qui regnoit dans la grande Bukharie avec le titre d'Isanboga-Khan. Les Etats de ce Prince dans la petite Bukharie comprennoient les pays de Kaskhgar, d'Yerken, des Ouigours jusqu'à Camoul. La capitale étoit Bisfchbaligh, aussi nommée Ilibaligh. Il est nécessaire de remarquer que, quoique ces deux noms désignent le campement de ces Khans, Bisfchbaligh étoit plus orientale, & qu'elle fut ensuite transportée plus à l'occident. En 1683 le Souverain des Eleutes, nommé Boschrou-Khan, s'empara de toute la petite Bukharie, & obligea les peuples de ce pays à lui payer un tribut. Son successeur les força à remplir cette condition du traité, & réduisit enfin la petite Bukharie en Province de l'Empire des Kalmouks,

KHANS DU  
TOURAN, OU DE  
SIBERIE.

Batou-Khan, petit-fils de Genghizkhan, devenu maître de la ville de Moscow, donna des terres à un de ses parents qui alla s'établir dans les montagnes d'Arall vers le Jaik. Ce Prince fit des conquêtes dans la Sibirie, & en devint le souverain. On connoît peu cet Empire. Il y avoit encore en 1627 un Khan de Sibirie, qui envoya des Ambassadeurs au Czar Michel; mais dans la suite les Russes s'emparèrent de la Sibirie.

KHANS USBEKS  
DE BUKHARIE.

1498.

Schaibek de la famille de Genghizkhan, qui cherchoit à fonder un nouvel Etat, entra à la tête d'une armée dans le Maouarennahar, dont Houffain Mirza, Prince de la postérité de Tamerlan, étoit souverain. Il se rendit facilement maître de tout le pays, pénétra dans le Khorassan, détruisit toute la puissance des Timourides, & s'empara du Kharizme. Les Usbeks rentrent alors dans les Provinces que les successeurs de Tamerlan leur avoient enlevées. Les successeurs de Schaibek regnerent dans la ville de Bokhara, pendant que d'autres de la même Nation étoient établis à Urgheens dans le Kharizme. On ignore s'il subsiste encore dans la grande Bukharie des Princes de cette Dynastie.

KHANS USBEKS  
DU KHARIZ-  
ME.

1506.

Après que Schaibek-Khan eut fait la conquête du Kharizme, & qu'il eut établi des Gouverneurs de sa part dans les principales villes de ce Royaume, il déclara la guerre à Schah Ismail, Roi de Perse, mais il fut vaincu & tué près de la ville de Mérou. Schah Ismail envoya alors des Gouverneurs dans



les villes du Kharizme. Les habitants de Wasir se révolterent peu de temps après à l'instigation d'un de leurs Magistrats, qui leur avoit représenté que les Persans ne suivant pas la même Religion que la leur, pourroient les forcer à en changer. Ils mirent aussitôt à leur tête Ilbars qui descendoit de Scheibani, & égorgèrent tous les Persans qui étoient dans Wasir. Ilbars fut alors proclamé Khan, & après avoir aggrandi ses Etats, il fixa son principal séjour à Urguens. Un des Princes de cette Dynastie regnoit encore en l'année 1714.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

Les Khans de Crimée descendent des Khans du Captchaq de la famille de Genghizkhan. Dans les guerres civiles qui suivirent la mort de Tocathmisch-Khan, Hadgi Kerai-Khan, qui descendoit de ce Prince, se retira du côté de la Crimée, où il s'établit. Il y étoit dès l'an 1441, & fit la guerre aux Génois au sujet de Kassa, dont ceux-ci étoient les maîtres. Hadgi Kerai-Khan ayant refusé de reconnoître l'autorité des Khans du Captchaq, leur déclara la guerre, & se ligu contre eux avec les Polonois. En 1465 le Pape lui envoya des Ambassadeurs. Hadgi Kerai se fortifia si bien dans ses nouveaux Etats, qu'il les laissa à sa postérité. Ce sont ces Princes qu'on appelle les Khans de Crimée, ou les petits Tartares. Ils regnent encore de nos jours, & sont en quelque façon soumis aux Turcs de Constantinople, dont ils sont comme les premiers sujets. Ils tiennent leur Cour à Bakhitché-Serai, ou par corruption, Bascia-Serai.

KHANS DE  
CRIMÉE.  
AVANT L'AN 1441.

Le Royaume de Kasan est, de même que celui de Crimée, un démembrement de l'Empire du Captchap. Il fut formé à peu près dans le même temps, c'est-à-dire, après la mort de Tocathmisch-Khan, & pendant les troubles qui agiterent alors l'Empire. Ce Royaume est situé sur les bords du Wolga, au Nord de celui d'Astrakhan. La capitale est Kasan, placée sur une colline à la gauche du Wolga. Ce Royaume a été continuellement troublé dans l'intérieur, & les Russes ont souvent fait des efforts pour s'en emparer. Les peuples de Kasan se sont plusieurs fois ligüés avec les Tartares de Crimée pour faire des courses dans la Russie. Les Princes de Crimée, qu'on trouve parmi les souverains de Kasan, sont des fils des Khans de Crimée. Les Tartares de Kasan se soumirent d'abord d'eux-mêmes au Czar Iwan Wasilowitz, & livrerent leur Khan dont ils n'avoient pas lieu d'être satisfaits. Ils se révolterent peu de temps après, mais le Czar ayant pris Kasan d'assaut en 1552, se rendit entièrement maître du pays, qui dépend aujourd'hui de l'Empire de Russie.

KHANS DE  
KASAN.

La ville d'Astrakhan, ou Hadgiterkhan, située dans l'isle de Delgoi, formée par le Wolga, étoit autrefois la capitale d'un Royaume qui avoit ses Khans particuliers. Ces Princes profitant des troubles dont l'Empire du Captchaq étoit agité, se rendirent souverains dans Astrakhan, à l'exemple des Khans de Crimée & de Kasan. Il y a apparence qu'ils se sont soulevés plus tard que ceux-ci, & qu'ils n'ont pu se rendre indépendants qu'après la destruction entière des Khans du Captchaq, qui étoient à Sarai sur le bord du Wolga, près de la ville d'Astrakhan. M. de Guignes pense que cette

KHANS D'AS-  
TRAKHAN.

## 334 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

ville a d'abord appartenu aux Tartares Nogais, qui étoient gouvernés par des Mirzas, & que ces Nogais ont resté plus long-temps soumis aux Khans du Capchaq. Le Czar Iwan Wafilowitz se rendit maître d'Astrakhan en 1554, mais ce n'est que depuis 1557 que le Royaume passa entièrement sous la domination des Russes.

### LES TIMOURIDES,

OU

#### LES MOGOLS DESCENDUS DE TAMERLAN.

1369.

Tamerlan (1), fondateur d'un nouvel Empire des Mogols, étoit de la Tribu de Berlas, & descendoit comme Genghizkhan d'une Princesse nommée Alacanva. Ce fameux Conquérant fit reconnoître sa puissance dans le Maouarennahar, le Turkestan & l'Asie Mineure. Ses successeurs ne purent conserver tant de pays, & furent réduits au Maouarennahar, au Khorassan & aux autres Provinces de la Perse. Ils se sont d'ailleurs fait continuellement la guerre, & ont cherché à s'aggrandir les uns aux dépens des autres. Schaïbek, fils d'un Khan de Sibirie, dépouilla les Timourides de tous les Etats qu'ils possédoient.

### LES BABOURIDES,

OU

#### GRANDS MOGOLS.

1499.

Après la mort d'Aboussaid, septieme successeur de Tamerlan, Omar Scheïk, un de ses fils, se rendit maître du pays d'Andekhan qu'il posséda jusqu'en 1493. Il le laissa à son fils Babour; mais ce Prince ayant été attaqué en 1498. par Schaïbek Khan, & n'ayant pu lui résister, se sauva à Ghazna, d'où il passa aux Indes, & y fonda le puissant Empire que nous appellons aujourd'hui le Grand Mogol. Ces Princes regnent encore dans les Indes. Thamas Kouli-Khan fit la conquête de ce pays en 1739 sous le regne de Mohammed Schah, & fut couronné Empereur du Mogol; mais il se contenta ensuite d'un tribut, & rétablit Mohammed sur le trône.

### LES KALMOUKS OU ÉLEUTES.

On n'est pas d'accord sur l'origine de ces peuples Mogols; les uns croient qu'ils sont descendus de Genghizkhan, d'autres prétendent qu'ils viennent de Tamerlan. Ils habitent à l'Occident des Kalkas vers les fleuves Irtisch & Ili dans la Tartarie. Ils sont divisés en trois principales branches, les Dsongares, les Coschots & les Torgouts.

La premiere, qui est la plus puissante, est soumise à un Prince qui porte

(1) Je parlerai ailleurs de l'élévation de ce Prince & de ses conquêtes.

le titre de Kontaïsch. Il est en état de mettre de nombreuses armées sur pied, habite sous des tentes comme les autres Tartares, & fait son principal campement tantôt vers le lac Saïlan, tantôt proche de la rivière d'Ili. On ne sait de quelle manière cet Empire s'est formé, mais on peut conjecturer qu'il est un débris de ce que les Genghizkhanides possédoient lorsqu'ils étoient maîtres de la Chine. Les Mogols ont ensuite soumis la petite Bukharie, qui appartenoit à une autre branche des descendants de Genghizkhan.

Vers le commencement de ce siècle les Torgouts quitterent les Etats du Kontaïsch, & sous la conduite d'Ayouki ils allerent s'établir dans les Landes d'Altrakhan, & se mirent sous la protection de la Russie. A l'égard des Kalmouks Coschots, ils occupent le Royaume de Tangout, & sont sujets du Dalai Lama, qui établit ordinairement deux Khans pour les gouverner. Les Kalmouks en général regnent encore aujourd'hui dans la Tartarie.

### AUTRES PETITS ROYAUMES DE TARTARIE.

Les Ou-siun, qui venoient des frontieres occidentales de la Chine, habitoient le long du fleuve Ili & dans les pays circonvoisins. Leur principal campement étoit sur le bord de ce fleuve, & à peu près où est aujourd'hui Harcas. Ils avoient pour voisins du côté de l'Orient les Huns, au Midi la petite Bukharie, à l'Occident le Captchaq & le Maouarennahar. Le Souverain de ce pays pouvoit mettre sur pied cent quatre-vingt mille hommes, & prenoit le titre de Ta-Kuen-mi, ou Grand Kuen-mi. Il paroît que cet Empire avoit commencé vers l'an 174 avant J. C. Les Geou-gen qui s'établirent dans la Tartarie, chasserent les Ou-siun des pays qu'ils habitoient, & alors ces peuples passerent du côté de l'Occident vers les montagnes qui séparent la petite Bukharie du Maouarennahar.

ROYAUME DES  
OU-SIUN.

Les Igours, ou Ouigours étoient divisés avant le commencement de l'Ere Chrétienne en deux Hordes qui formoient deux Royaumes assez considérables, tantôt soumis aux Huns, tantôt aux Chinois. Les premiers étoient appelés Un-Ouigours, c'est-à-dire, Ouigours des dix rivières, parce qu'il y avoit dix rivières dans ce pays; les seconds portoient le nom de Tokos-Ouigours, c'est-à-dire, Ouigours des neuf rivières. Ces deux principales Hordes furent d'abord gouvernées par un seul Roi; elles eurent ensuite chacune le leur. Celui des Un-Ouigours portoit le titre d'Il-itar, & le Roi des Tokos-Ouigours celui d'Il-irgin.

LE ROYAUME  
D'IGOUR.

Les Ouigours passerent dans la suite sous la domination des premiers Léam, qui commencerent à regner dans le Chen-si l'an 301 de J. C. Les Pé-Léam s'y établirent après, & furent chassés par les Geou-gen. Alors plusieurs Hordes des Ouigours se retirerent dans des pays plus éloignés, & quelques-uns d'entre eux s'approcherent des frontieres de l'Europe.

Sur la fin de la Dynastie Impériale des Tam à la Chine, Tchang-y-tchao s'établit à Cha-tcheou, près du lac de Lop dans le désert. Sa famille subsista jusqu'au temps de la Dynastie des Léam.

ROYAUME DES  
CHA-TCHEOU.



Les villes de Kachgar, d'Yerken, de Khoten, d'Akfour & autres, formoient anciennement, & dès le temps des Huns, autant de Royaumes séparés.

Telles sont en général les différentes Dynasties des Tartares orientaux & occidentaux. Je donnerai dans la suite l'histoire détaillée de celles qui ont joué le plus grand rôle dans l'Asie. Je crois devoir ajouter ici le tableau chronologique de l'Empire des Khalifs, de quelques Dynasties Arabes & autres, dont la connoissance servira à faire mieux entendre plusieurs traits de l'histoire des Croisades & des Khalifs qu'on trouvera dans ce Volume.

## ARTICLE III.

## EMPIRE DES KHALIFS.

CET Empire doit son origine à Mohammed ou Mahomet, né à la Mecque de la Tribu des Coraïschites, la plus illustre de l'Arabie. Sorti de pauvres parents il s'attacha au négoce, & fut envoyé en Syrie en qualité de Courtier. Il y trouva un Moine Chrétien avec lequel il eut de fréquentes conversations, & ce fut alors qu'il forma le plan de la Religion qu'il prêcha bientôt après. Sa femme séduite par ses discours embrassa la première sa doctrine. Mahomet prit le titre d'Apôtre de Dieu, & publia sa mission. Il ne tarda pas à avoir un grand nombre de disciples, mais on commença à l'inquiéter, & il fut obligé de prendre la fuite & de se sauver à Médine. Cet événement fut l'origine de l'Hégire, ou Ere des Mahométans. La persécution augmenta le nombre de ses prosélytes, & se voyant à la tête de plusieurs milliers d'hommes, il employa la voye des armes pour faire recevoir sa doctrine. Il soumit les Arabes, & plusieurs peuples de la Syrie. Tels furent les commencements de cet Empire qui devint si formidable, & qui fit plus d'une fois trembler les Grecs. Les Mahométans étendirent leurs conquêtes depuis la Tartarie jusqu'en Espagne, & s'emparèrent aussi de l'Egypte. Les successeurs de Mahomet prirent le titre de Khalifs, c'est-à-dire, de *Vicaires*, ou celui d'Emir-El-Moumenin, ou *Commandeur des Fidéles* : c'est de-là que nos anciens Auteurs ont fait par corruption le nom de *Miramolins*.

622.  
de J. C.

On divise les Khalifs en trois branches. Les premiers sont appellés Khalifs de la droite ligne; les seconds, les Khalifs de la Maison d'Ommie ou les Ommiades; les troisiemes, les Abbassides.

Les premiers Khalifs, jusqu'au regne d'Aly, demeuroient à Médine, ville d'Arabie; Aly, qui commença à regner l'an 656, transféra le siège à Koufa.

Moavia, Gouverneur de Syrie, refusa de prêter serment de fidélité à Aly, & prit les armes sous prétexte de venger la mort d'Othman prédécesseur d'Aly. Après plusieurs combats, Moavia fut proclamé Khalif par les siens en 657, & depuis ce temps il ne cessa de faire la guerre aux partisans d'Aly. Il y eut cependant un traité de paix, par lequel il fut dit qu'Aly posséderoit l'Eraque, & Moavia la Syrie. Après la mort du premier, Hassan fut

fut fait Khalif dans l'Eraque ; mais peu de temps après il fit avec Moavia un accommodement par lequel il lui céda le Khalifat. Cette dignité devint alors héréditaire dans la Maison d'Ommie.

Les Persans attachés à Aly prétendent qu'Aboubekr, Omar & Othman, les trois premiers Khalifs, sont des usurpateurs, & que le Khalifat appartenait de droit à Aly. De-là l'origine de la haine qu'il y a entre les Turcs qui sont Sunnites, & les Persans qui sont Schaites, & qui rejettent ces trois Khalifs que les autres admettent. Les Persans soutiennent même que le Khalifat ne devoit pas sortir de la famille d'Aly, & regardent comme Imâms dix personnes de la famille d'Aly, qui avec ce Prince & Hassan font ce qu'on appelle les douze Imâms. Ils croient de plus qu'Aboulcasem Mohamed Almahady, dernier des douze Imâms, est encore en vie, & qu'il doit paroître à la fin du monde. Ils honorent ces Princes avec beaucoup de superstition, & mettent leurs noms sur les monnoyes.

Moavia, premier Prince de cette Dynastie, étoit fils d'Abou Sophian, fils de Sahab, fils d'Halab, fils d'Ommia, d'où est formé le nom d'Ommiades. On fixe le commencement de son regne à l'an 41 de l'Hégire, de J. C. 661, dans lequel Hassan lui céda le Khalifat. Il eut quatorze successeurs, dont le dernier fut Mérouan tué en 750. Il avoit été vaincu par les Abbassides, & fut arrêté en Egypte, où il eut la tête coupée avec quatre-vingts personnes de sa famille. Abderrhaman fut le seul qui se sauva. Il passa en Espagne, où il fonda une nouvelle Dynastie des Ommiades. Les Abbassides s'emparèrent alors du Khalifat.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT,

KHALIFS OM-  
MIADES.

661.

La famille d'Abbas commença à se faire connoître sous le regne d'Omar, fils d'Abdolaziz, qui avoit été reconnu Khalif en 717. Mohammed, fils d'Aly, fils d'Abdallah, fils d'Abbas, avoit alors pris secrètement le titre d'Imâm. Après sa mort arrivée l'an 742, son fils Ibrahim lui succéda. Il envoya dans le Khorassan Abou Mouflem pour tâcher de lui faire des partisans. Abou Mouflem & tous ceux qui l'accompagnoient prirent des habits noirs, qui étoient la marque de la famille des Abbassides, & c'est pour cette raison que les Ecrivains Grecs les appellent *Maurophores*. Abou Mouflem battit les troupes du Khorassan, & s'empara de Mérou; cependant Ibrahim eut le malheur de tomber entre les mains du Khalif Mérouan qui le fit mourir. Aboulabbas Assaffah, frere d'Ibrahim, se fit déclarer Khalif par ceux de son parti. Il envoya aussitôt des troupes pour attaquer Mérouan, qui fut battu, poursuivi de ville en ville, arrêté & enfin mis à mort. Après cet événement, qui arriva en 749, les Abbassides s'emparèrent entièrement du Khalifat, & succéderent aux Ommiades. Les Mahométans étoient alors maîtres de l'Arménie, de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte & d'une partie de l'Inde. Aboudgiassar Almanfor, second Khalif Abbasside, bâtit la ville de Bagdad, à quelque distance de l'ancienne Babylone, & en fit la capitale de tout l'Empire. On divise ces Khalifs en deux branches; la première, qui a régné à Bagdad, & la seconde, qui, après la prise de Bagdad, fut transférée en Egypte.

KHALIFS AB-  
BASSIDES.

749.

Le dernier des Khalifs de la première branche fut Mostaasem Billah, tué

Première bran-  
che à Bagdad.

en 1258. Depuis long-temps les Khalifs étoient dépouillés de toute leur autorité, & n'étoient plus que les Chefs de la Religion. Un grand nombre de Princes leur avoient enlevé différentes Provinces, & s'y étoient rendus Souverains. La foiblesse de Mostafsen & les troubles qui agiterent son regne, furent cause que les Mogols, conduits par Houlagou Khan, assiègerent Bagdad. La ville fut emportée d'assaut, & les ennemis firent un carnage horrible des habitants. Le Khalif fut mis à mort par ordre d'Houlagou Khan. Ainsi finit le puissant Empire des Khalifs qui avoit subsisté pendant 656 ans. Les Abbassides l'avoient possédé pendant 524 ans.

Seconde bran-  
che en Egypte.

1261.

Après la prise de Bagdad, Ahmed de la famille des Abbassides, alla chercher un asyle auprès des Arabes de l'Eraque, & dans la fuite il passa en Egypte accompagné seulement de dix personnes. Bibars, quatrième Sulthan des Mamlucs Baharites, qui étoit alors sur le trône d'Egypte, le fit reconnoître en qualité de Khalif, se fit donner par ce Pontife l'investiture de l'Egypte, & lui fournit tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir sa dignité avec éclat. Ahmed fit dès-lors les fonctions de Khalif, & prit le titre de Mostanser billah.

Cependant on établit dans Alep un autre Khalif qui prit le titre d'Hakim Bamrillah, mais Mostanser le força bientôt à se soumettre & à renoncer au Khalifat. Mostanser continua ensuite ses conquêtes en Syrie, & il seroit venu à bout de soumettre tout le pays si les Tartares ne se fussent opposés à ses progrès. Mostanser fut tué dans un combat qu'ils lui livrerent, & alors Hakim lui succéda, & un grand nombre d'autres Princes regnerent après lui en qualité de Khalifs, mais sous l'autorité des Sulthans d'Egypte. Les Khalifs se soutinrent dans ce pays jusqu'à la conquête de Sélim, Empereur des Turcs Othomans. Ce Prince s'étant rendu maître de l'Egypte en 1516, fit prisonnier Motaouakkel, & l'emmena avec lui à Constantinople. L'Empereur se voyant au lit de la mort, rendit la liberté au Khalif, & lui assigna même une pension. Motaouakkel retourna alors en Egypte, où il mourut l'an 1538, & le Khalifat fut entièrement éteint avec lui.

### DES EMIRS EL OMARA.

Les Khalifs avoient à leur Cour de grands Officiers qu'on appelloit Emirs el Omara. Ils avoient été établis l'an 935 par Radhy Khalif Abbasside, pour pacifier les troubles qu'il y avoit alors. Ils se rendirent bientôt très-puissans, & eurent l'entière administration de l'Empire; enfin ils devinrent les maîtres des Khalifs, & leurs noms étoient proferés dans la priere publique.

### LES ISMAELIENS OU ASSASSINS.

Les Ismaéliens, qui sont encore nommés Bathéniens, Mélahédites & Assassins, étoient des restes des anciens Carmathes. Les Carmathes étoient des sectateurs, dont le Chef étoit originaire, suivant quelques-uns, d'un village des environs de Khouta appelé Hamadan-Carmath. Le nom du village est devenu dans la suite celui de ces sectateurs & de leur Chef. Quelques autres Historiens prétendent que ce dernier fut ainsi nommé à cause de la



figure & de sa taille qui étoit petite & contrefaite, ce qu'on avoit exprimé en Arabe par le mot *Carmath*. Un Auteur le fait originaire du Khorassan, & assure qu'il se rendit dans le village de Nahraïn, près de Khoufa, où il s'occupa à servir les Marchands. Ceux-ci mécontents de son service, le battirent & l'abandonnerent dans le chemin. Un homme appelé Hamadan eut pitié de lui, & lui offrit un asyle dans sa maison. Il commença à prêcher une nouvelle doctrine, & il fit bientôt un grand nombre de prosélytes qui furent regardés comme des Impies. Ils infectèrent en peu de temps la Syrie & les Provinces voisines, & furent cause qu'il y eut bien du sang répandu. On ignore l'époque certaine de l'établissement de cette secte. Quelques-uns la placent à l'an 884 de J. C., d'autres à l'an 891.

La doctrine que ces Carmathes enseignoient l'épée à la main, étoit entièrement opposée à celle de Mahomet. Carmath, qu'on regardoit comme un Prophète, se rendit odieux aux habitants du lieu où il demeuroit, & fut mis en prison. Ses disciples publièrent alors sa mort, & peu de temps après ils annoncerent qu'il étoit ressuscité, parce qu'il avoit trouvé moyen de se sauver & de passer en Syrie. Il se choisit douze disciples qu'il envoya prêcher dans le pays voisin. Il menoit une vie fort austère, & par ce moyen il avoit su en imposer à un grand nombre de personnes. Au lieu des cinq prières que les Mahométans faisoient par jour, il en ordonna cinquante. Il proscrivit les fréquentes ablutions, permit le vin, n'ordonna que deux jours de jeûne dans l'année, & le premier jour des deux Equinoxes. Il voulut qu'on regardât comme l'Apôtre de Dieu, & comme Gabriël & même comme Jésus-Christ, Mohammed fils d'Hanifa; que le pèlerinage se fit à Jérusalem, & qu'on se tournât vers cette ville en faisant sa prière. Il institua le Lundi pour être un jour de fête & de prière, comme le Sabbath chez les Juifs, & le Vendredi chez les Musulmans. Il exigea le cinquième des biens au lieu de la dixième, & elle devoit se donner à leur Imâm, qui étoit en même temps Pontife & Souverain, & qu'ils appelloient *Maassum*, c'est-à-dire, *préféré de Dieu*. Ils allégorisoient tous les préceptes de Mahomet; la fornication défendue par l'Alcoran, étoit pour eux le précepte d'une obéissance aveugle à leur Chef. Le jeûne se réduisoit à garder envers les Etrangers un profond silence sur les mystères de leur Religion.

Dans la suite ces Carmathes se partagèrent en plusieurs branches, dont la plus considérable fut celle des Bathéniens, autrement nommés Ismaéliens ou Alissins. Quelques-uns prétendent que Carmath avoit été esclave d'Ismaël, fils de Dgiatar, qui a donné son nom aux Ismaéliens. Les Khourrémiens, ainsi nommés du mot Persan *Khourrem*, qui signifie *joyeux*, sont aussi une branche de ces Carmathes, ainsi que les Babékiens; les Mouhammaréens, qui sont vêtus de rouge; les Sabaiens, qui prétendent que le Monde est gouverné par les sept Planètes, ce qui leur a fait donner le nom de *Septenaires*, & enfin les Taalimiens, qui ne reçoivent d'autre doctrine que celle qui leur vient de leur Imâm. Il y a beaucoup d'apparence, dit M. de Guignes, que les Druses, qui habitent encore dans les montagnes de la Syrie, sont des restes de ces anciens sectaires.

Les nouveaux Carmathes, nommés Ismaéliens, commencerent à paroître vers l'an 1090, & avoient alors pour Chef Hassan, fils de Sabah. C'étoit un

homme versé dans plusieurs sciences, qui avoit voyagé dans l'Egypte, dans le Khorassan & le Katchgar. Il étoit ensuite revenu dans la Perse pour se faire des sectateurs, car il étoit tout à la fois fondateur d'une Dynastie, & chef d'une Religion que les Mahométans ont toujours détestée. Il acheta le château de Roudbar, mais après la mort de Malek Schah, Sulthan de Perse, il devint très-puissant, & s'empara de plusieurs places considérables, entr'autres du château d'Almout, proche Cazvin, bâti par les Rois du Dilem. Il en fit son séjour principal. Ce Prince avoit accoutumé ses sujets à une obéissance aveugle. On prétend qu'il faisoit enivrer ceux dont il vouloit se servir, & qu'on les transportoit ensuite dans des jardins délicieux, où ils pouvoient jouir de toutes sortes de plaisirs. Une seconde ivresse les en tiroit, & on leur faisoit entendre qu'après leur mort ils seroient conduits dans ces mêmes lieux de délices & de volupté. C'est dans cette esperance d'un avenir si agréable qu'ils exposoient leur vie, & ne craignoient point de la perdre. Leur Chef les envoyoit dans les Cours étrangères pour y assassiner les Rois & les Ministres dont il étoit mécontent. Les autres Princes s'en servoient aussi pour le même usage moyennant une somme d'argent. Ces Ismaéliens étoient si obéissants à leur Chef, qu'il n'étoit pas rare de les voir se précipiter du haut des tours au moindre signal qu'il leur faisoit, surtout en présence des Ambassadeurs auxquels il vouloit donner des preuves de sa puissance & de la soumission de ses sujets.

Ces Ismaéliens passèrent de la Perse dans la Syrie, & s'établirent aux environs de la ville de Tortose au milieu des rochers & des montagnes, dans une dizaine de châteaux inaccessibles. Ceux-ci furent gouvernés par un Chef dépendant du Roi qui étoit en Perse. On appelloit ce Chef *le Vieux de la Montagne*. Les habitants de Cazvin & du Dgebal exposés continuellement aux ravages des Ismaéliens, s'adressèrent à Mangou khan qui regnoit en Tartarie. Ce grand Khan chargea son frere Houlagou de les détruire, & lui donna permission de pousser ses conquêtes jusques dans l'Empire des Khalifs. Mais Batou khan, qui avoit des liaisons avec les Ismaéliens, ordonna à Houlagou de ne pas aller plus loin. Houlagou fut obligé de rester sur les bords du Gihon jusqu'à la mort de Batou, qui regnoit dans le Captschaq. Alors il passa le Gihon, & fit marcher ses troupes vers les châteaux des Ismaéliens, qui étoient amis de Béréké khan, successeur de Batou khan. Houlagou poussa si vivement le siège de ces châteaux qu'il s'en rendit bientôt maître, & il les fit aussitôt raser. Rokneddin, Chef des Ismaéliens, ne se trouvant plus en état de faire aucune résistance, fit savoir à Houlagou qu'il se soumettoit à lui. Le Prince Mogol l'obligea de venir se rendre en personne, & l'envoya à Caracorum, où Mangou khan le fit égorger avec toute sa famille. Il ordonna que tout ce qui restoit de cette secte fût traité de la même manière. Ainsi fut éteinte la Dynastie des Ismaéliens, qui avoit subsisté pendant 171 ans auprès de Cazvin. Ceux qui demeuroient en Syrie ne furent détruits qu'en 1272 par Bibars, Sulthan d'Egypte, qui leur enleva le reste de leurs châteaux. Il est fait mention de ces Assassins dans l'histoire des Croisades,

1255.

1257.

## LES AGLABITES.

PEUPLES  
BARBARES  
DE  
L'ORIENT.

800.

Cette Dynastie Arabe est la première qui se soit établie en Afrique depuis que les Khalifs avoient fait la conquête de ce pays, dont ils avoient abandonné l'administration à un Gouverneur qui leur étoit soumis. Après l'extinction de la Maison d'Ommie en Syrie, & son établissement en Espagne, les Gouverneurs d'Afrique étoient presque Souverains. Ils n'obéissoient aux ordres des Khalifs qu'autant qu'ils étoient favorables à leurs desseins. Ibrahim fils d'Aglab, fondateur des Aglabites, obtint du Khalif Haroun le gouvernement de ce pays ; mais à peine en fut-il en possession qu'il secoua entièrement le joug, & se rendit maître absolu dans la ville de Cairouan. Il commença à regner l'an 800 de J. C. Les Princes de cette Dynastie eurent de fréquentes guerres avec les Empereurs de Constantinople, au sujet de la Sicile dont ils se rendirent maîtres. Ce sont les Sarrafins dont il est fait mention dans l'histoire de l'Empire d'Orient de ces temps-là. Les Phatimites enlevèrent dans la suite cette île aux Aglabites, & les Francs ou les Croisés s'en emparèrent à leur tour. Divers troubles occasionnés par les entreprises d'un ambitieux nommé Abdallah, fut cause de la ruine des Aglabites. Cet Aventurier se rendit maître d'une grande partie des Provinces qui obéissoient aux Aglabites, & força même le Sulthan Ziadet Allah d'abandonner ses Etats. Son successeur Ibrahim ne fut pas plus heureux, & la Dynastie des Aglabites fut entièrement éteinte. Les Phatimites leur succéderent.

908.

## LES PHATIMITES.

Les Phatimites formèrent une Dynastie considérable, qui commença à regner dans l'Afrique l'an 908. Elle eut pour fondateur Mahadi Obéïd Allah de la Tribu Arabe de Kerama, qui demouroit en Mauritanie dans les montagnes qui sont aux environs de Fez. Ce Prince descendoit d'Aly, suivant la plupart des Auteurs ; mais quelques-uns prétendent que c'étoit un Mage qui avoit quitté l'Orient pour passer en Afrique où il étoit inconnu. Il avoit commencé à paroître dès l'an 882. Il fit le pèlerinage de la Mecque, & plusieurs personnes s'attachèrent à lui par vénération. L'an 893 il entra dans Cairouan, & fut assez puissant pour résister aux Aglabites. Après la retraite de Ziadet Allah, il vint à bout d'abattre la puissance d'Abdallah, qui avoit ébranlé celle des Aglabites, & se mit en possession de toutes les Provinces qu'ils avoient occupées. Ce fut alors que Mahadi Obéïd Allah prit les titres d'Imâm & de Khalif, titres que ses successeurs ont conservés. Il bâtit la ville de Mahadie dont il fit la capitale de ses Etats, & soumit une grande partie de l'Afrique. Les Phatimites réduisirent dans la suite l'Egypte sous leur pouvoir, & bâtirent la ville du Caire, qui devint alors la capitale de leur Empire. Ils firent de grandes conquêtes dans la Syrie, & furent toujours ennemis des Khalifs Abbassides qui regnoient à Bagdad. Dans les guerres des Croisades les Francs eurent souvent des démêlés avec eux, & leur enlevèrent ce qu'ils possédoient en Syrie.

908.



Sur la fin de cette Dynastie toute l'autorité étoit entre les mains des Vizirs qui prenoient le titre de Sulthans, & le Prince donnoit cette charge à celui qui avoit assez de force pour s'en emparer. Schaour, un de ces Vizirs, ayant été ainsi chassé de sa place par son rival, eut recours à Noureddin, fils de Zenghi, qui regnoit en Syrie. Noureddin lui fournit des troupes, & le mit par ce moyen en état de reprendre son ancienne dignité. L'entrée des Francs ou Croisés en Egypte obligea Adhed, dernier Khalif Phatimite, de demander du secours à Noureddin. Ce Prince y envoya une armée sous la conduite de Schirakhouh, oncle du fameux Saladin. Schirakhouh devint Grand Vizir du Khalif, & son neveu lui succéda dans cette dignité. L'an 1171 Noureddin fit reconnoître en Egypte l'autorité des Khalifs Abbassides, & déposa Adhed qui mourut peu de temps après. La Dynastie des Phatimites fut alors entièrement éteinte après avoir régné 272 ans, & Saladin devint le maître de l'Egypte.

## LES AYOUBITES.

1171.

Afadeddin Schirkouh, & son frere Nodgemeddin Ayoub, fils de Schady, fils de Mérouan, étoient originaires de la ville de Douin, & de la Tribu des Ravadiens, une des plus illustres de la Nation des Kurdes (1). Ces deux freres se rendirent dans l'Eraque, & entrèrent au service de l'Intendant de cette Province. Nodgemeddin ayant donné des preuves de sa sagesse & de son esprit, fut fait Gouverneur de la ville de Tekrit. Les deux freres abandonnerent dans la suite cette ville, & se retirèrent à la Cour d'Emadeddin Zenghy Atabek de la branche de Moussoul, & obtinrent les premières places dans l'armée de ce Prince. Après sa mort, Schirkouh s'attacha particulièrement à Noureddin son fils qui regnoit à Alep, & devint un des plus puissants Emirs de ce Sulthan. On vient de voir dans l'article précédent que Noureddin l'envoya plusieurs fois en Egypte, & qu'il y fut enfin revêtu de la charge de Grand Vizir par Adhed dernier Khalif Phatimite. Saladin, ou plutôt Sélaheddin, succéda à son pere, & s'empara de toute l'Egypte après l'extinction de la Dynastie des Phatimites.

Ce Prince est très célèbre dans l'histoire des Croisés, & j'aurai occasion d'en parler plus d'une fois. Il laissa à sa mort seize enfants mâles & une fille; sçavoir,

Afdhal Aly, Sulthan de Damas,  
Malek el Dhafer Khadar,  
Corhbeddin Moufa,

Aziz Othman, qui lui succéda en  
Egypte,  
Aazz Yacoub,  
Malek el Dhaher Ghazi, Roi d'Alep,

(1) Les Kurdes sont des peuples féroces qui demeuroient dans les montagnes voisines de l'Arménie & de la Médie. Leur pays porte le nom de *Kurdistan*. Ils vivoient sous des tentes, & étoient naturellement portés au brigandage. Ils ont souvent fait des courtes sur les terres de la dépendance des Khalifs; mais quoiqu'ils se soient emparés de plusieurs

villes, ils n'ont cependant jamais fait d'établissements solides. Divisés en plusieurs bandes, ils avoient plusieurs Chefs. Quelques-uns ont quitté le pays, & ont passé au service des Princes voisins, auprès desquels ils ont joui d'une grande autorité. C'est ainsi que la famille de Saladin est parvenue au trône d'Egypte & de Syrie.

Malek Ezzaher Daoud,

Malek el Moezz Ishak.

Ces Princes ont en souvent affaire  
aux Croisés.

Malek el Mouïad Masoud,

Malek el Afchraf Mohammed,

Malek el Mohfan Ahmed,

Malek el Ghaleb Malek Schah,

Aboubekr el Naфра.

On ignore les noms des trois autres.

LES  
CROISÉS;

La Dynastie que Saladin avoit fondée fut détruite par les Mamluks, qui se rendirent maîtres de l'Egypte l'an 1254. Après la mort de ce Prince ses enfans & même ses parents partagerent entr'eux son Empire; ce qui forma un nombre considerable de petits États. Les principaux étoient ceux d'Alep, de Damas, de Hama, d'Homesse, de Khelat, de Miafarekin & de l'Yemen.

Telles sont les principales révolutions des peuples orientaux, dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de Constantinople, dans celle des Croisades & ailleurs. Le peu de connoissance que les Grecs & les Latins avoient de ces Nations les a jettés dans des erreurs continuelles, qui n'ont que trop égaré ceux qui ont écrit après eux. M. de Guignes a dissipé ces ténèbres par l'excellent ouvrage qu'il vient de donner sur cette matiere, & en lisant l'histoire de ces temps, nous sçaurons toujours à quel peuple nous avons affaire.

## CHAPITRE XIV.

### HISTOIRE DES CROISADES.

**M**AHOMET avoit employé la voye des armes pour forcer les peuples à recevoir sa nouvelle doctrine, & devenu tout à la fois Législateur & Conquérant, il avoit inspiré à ses disciples le désir d'étendre leur domination avec le Mahométisme. Les Khalifs ses successeurs profiterent de l'enthousiasme des troupes pour reculer les bornes de l'Empire qu'il avoit fondé. Les Grecs déjà affoiblis par l'inondation des peuples Barbares, ne se trouverent pas en état de résister aux Mahométans, & ils perdirent bientôt plusieurs Provinces considerables. La Syrie tomba entre les mains des Musulmans, qui se trouverent maîtres de Jérusalem. Diverses révolutions ayant démembré l'Empire des véritables Khalifs, la Syrie, par succession de temps, passa sous la puissance des Phatimites qui s'étoient établis dans l'Egypte, & y avoient pris le titre de Khalifs, quoique cette dignité subsistât encore à Bagdad, où regnoient les Abbassides.

Ainsi la Palestine ou la Terre sainte étoit au pouvoir des Khalifs Phatimites, lorsque les Princes de l'Europe formerent le vaste projet de leur enlever ce pays. Malgré la fureur du Musulmanisme, il étoit resté en Judée un grand nombre de Chrétiens, & Jérusalem avoit même un Patriarche. Les Mahométans moyennant une certaine rétribution toleroient les pèlerinages qu'on alloit faire au saint Sépulcre; mais la haine qu'ils avoient pour les Chrétiens, les portoit continuellement à les traiter avec dureté, & ces derniers se

voyoient tous les jours exposés à devenir les victimes du zele indiscret des Musulmans. Les Chrétiens avoient inutilement demandé du secours aux Empereurs de Constantinople; la foiblesse de cet Empire, & les troubles continuelz dont il étoit agité, n'avoient pas permis aux Empereurs de faire le moindre effort pour les secourir. Ils avoient fait sçavoir à Rome la triste situation où ils étoient réduits, mais les circonstances n'avoient pas permis aux Papes de chercher des moyens de les tirer de la servitude sous laquelle ils gémissaient. Grégoire VII. fut le premier qui osa concevoir le projet d'une Croisade, & qui excita les Princes Chrétiens à prendre les armes pour la défense de leurs freres qui étoient en Palestine. Toutes les démarches de Grégoire VII. n'eurent pas de grands succès, & il paroît que la gloire de cette expédition, qui changea la face de l'Asie Occidentale, étoit réservée à Urbain II. Ce fut dans le Concile tenu à Clermont en 1095 que cette grande affaire fut décidée par un des actes mêmes du Concile. Voici ce qui y donna occasion.

Les Chrétiens de la Palestine commençoient à désespérer de recevoir aucun secours, lorsqu'un Gentilhomme de Picardie, connu sous le nom de Pierre l'Hermite (1), après avoir été successivement Ecclésiastique, Soldat, marié & Prêtre, entreprit de faire un voyage à la Terre sainte. C'étoit un homme qui pratiquoit de grandes austérités; il alloit nus pieds, & n'étoit couvert que de mauvais habits. Lorsqu'il fut arrivé à Jérusalem, il fut touché de voir que le Temple étoit changé en Mosquée, & que le saint Sépulcre fut environné d'écuries. Il s'informa de la situation où se trouvoient les Chrétiens, & eut à ce sujet un long entretien avec Siméon Patriarche de Jérusalem. Le détail que le Prélat lui fit des maux que les Chrétiens souffroient depuis long-temps le pénétra si vivement, qu'il conçut dès lors le dessein d'armer toute la Chrétienté contre les Mahométans. Il engagea le Patriarche à écrire au Pape, & se chargea de porter lui-même les lettres.

Urbain, à qui il les présenta, lui fit un accueil favorable, & lui permit de prêcher la Croisade par toute l'Europe. Pierre l'Hermite profita de cette permission, se rendit dans toutes les Cours, & eut le talent de persuader les Princes & leurs Sujets. Les choses étoient en cet état, lorsqu'on tint en Auvergne le Concile de Clermont. Le Pape, après avoir réglé les affaires ecclésiastiques, fit un long discours pour exciter les peuples à marcher au secours des Chrétiens de la Palestine. On applaudit au discours du Souverain Pontife, & la Croisade fut publiée. Adhemar, Evêque du Puy, fut déclaré Chef de cette entreprise, & il eut quelques jours après pour collègue Raimond, Comte de Toulouse, connu sous les noms de Comte de S. Gilles & de Provence. Tous ceux qui prirent parti pour cette guerre furent nommés Croisés, parce qu'ils portoient sur l'épaule une petite croix de drap rouge. Le Pape déclara que ceux qui auroient pris cette croix étant pénitents, seroient absous de leurs péchés, & dispensés de toutes les œuvres penales en considération des périls & des fatigues auxquelles ils alloient s'exposer. Il ordonna en même temps aux Croisés d'accomplir leurs vœux sous peine d'excommunication.

(1) Anne Comnene le nomme *Cucupetrus*, Cucupierre;



Les principaux des Croisés étoient Hugues, surnommé le Grand, frere de Philippe I. Roi de France; Robert Duc de Normandie, frere du Roi d'Angleterre; Etienne, surnommé Henri, Comte de Blois, de Chartres & de Troyes; Raimond, Comte de Toulouse; Godefroi de Bouillon, Duc de Lorraine, avec ses freres Baudouin & Eustache, & Baudouin du Bourg leur cousin, fils du Comte de Retel. Il y avoit outre cela un nombre infini d'autres Seigneurs, de Prélats, de Prêtres, de Clercs, d'Abbés, de Moines & même des Reclus. L'enthousiasme étoit si grand qu'il entraînoit le petit peuple, jusqu'aux femmes & aux enfants. Ils accouroient en troupes pour accompagner les Seigneurs Croisés & les servir. Les Seigneurs vendoient ou engageoient leurs châteaux & leurs terres, même à vil prix. On quittoit ce qu'on avoit de plus cher, femmes, enfants, peres, meres; les voleurs & les scélérats, après avoir confessé leurs péchés, recevoient la Croix, & croyoient expier leurs fautes en allant attaquer les Mahométans. Plusieurs prirent parti dans cette guerre pour ne pas abandonner leurs amis; d'autres par honneur pour ne pas être regardés comme des lâches; d'autres pour éviter la poursuite de leurs créanciers. Plusieurs Moines quittoient leurs habits pour prendre les armes, & un grand nombre de femmes suivirent les Croisés en habits d'hommes. Ainsi dans ce moment où tout le monde étoit animé d'une sainte fureur contre les Mahométans, on vit les Evêques abandonner leurs Dioceses, les Prêtres leurs Eglises, les Moines leurs cellules, les femmes leurs maris, les laboureurs les campagnes, les artisans leurs métiers. Les Rois fournirent de l'argent, des vivres & des munitions; les Barons se dépouillerent de leurs héritages, & le Pape donna des Indulgences. *L'Indulgence*, dit M. de Fleury dans son Discours sur les Croisades, *tenoit lieu de solde aux Croisés*.

Le premier Seigneur qui partit avec sa troupe fut Gautier, surnommé *Sans avoir*, & il fut bientôt suivi de Pierre l'Hermite qui, de simple Pèlerin, étoit devenu Général d'armée. Ces premieres troupes commirent tant de désordres dans la Hongrie, que les peuples soulevés contre eux en firent un horrible carnage. Ceux qui purent se sauver & qui étoient en petit nombre, se rendirent aux environs de Constantinople, où on leur permit de camper. Une autre troupe d'environ deux cent mille hommes, sans Chef & sans discipline, massacra inhumainement les Juifs qu'elle trouva à Mayence, à Cologne, à Worms, & dans plusieurs autres endroits.

Vers le printemps de l'année suivante le Pape Urbain excita de nouveau tous les Princes à prendre la Croix, & ses exhortations eurent tant d'effet, que Boëmond & le Comte Roger son oncle firent vœu d'aller en Palestine. Cependant Robert, Duc de Normandie, & Etienne, Comte de Blois, s'embarquerent le 5 d'Avril, qui étoit le jour de Pâques. Alexis Comnene I. qui regnoit alors à Constantinople, ne vit pas sans inquiétude une multitude innombrable de gens indisciplinés se rendre dans ses Etats. Il prit le parti d'agir par la voye de la douceur, & fit plusieurs traités avec les Croisés, mais ils furent sans effet. Les Croisés, qu'on ne pouvoit retenir, traitèrent l'Empire d'Orient comme un pays ennemi, & l'Empereur s'en vengea en refusant de tenir les engagements qu'il avoit contractés. Il y a lieu de penser qu'on l'accuse avec raison d'avoir instruit les Mahométans de toutes les démarches des Croisés. Il étoit de sa politique & de son intérêt d'éloigner

Départ des  
Croisés.

des armées si formidables, & qui se croyoient tout permis, & de dégoûter les Princes Chrétiens d'une entreprise qui pouvoit devenir funeste à l'Empire de Constantinople. Ce qu'il avoit craint arriva en effet dans la suite, lorsque les Croisés s'emparèrent du trône Impérial, comme on l'a vu dans l'histoire de Constantinople. Alexis se hâta de fournir aux Croisés les moyens de passer la mer & d'entrer dans l'Asie Mineure, où ils se rassemblèrent tous.

Il y avoit déjà eu diverses actions entre les premières troupes de ces Croisés qui n'avoient aucun Chef remarquable, & les Turcs Seljoucides d'Iconium commandés par leur Souverain Kilidge Arslan Daoud, fils de Soliman, fondateur de cette Dynastie. Les Croisés composés de toutes sortes de Nations, après avoir demeuré pendant deux mois aux environs d'Hélénopolis, se partagerent en plusieurs bandes. Les Allemans (1) & les Lombards sous la conduite d'un nommé Rainaud, se transportèrent au-delà de Nicée, & firent un ravage horrible dans tout le pays. Anne Comnene les accuse d'avoir mis en pieces des enfants à la mammelle pour les faire cuire. Les Turcs sortirent de Nicée pour s'opposer à leurs progrès, mais ils furent repoussés. Cette troupe d'Allemans retourna alors à Hélénopolis, d'où elle fut obligée de décamper. Les Croisés allèrent assiéger le château de Xérigord ou d'Exerogorgo, & s'en rendirent facilement maîtres. Ils étoient résolus d'y attendre le reste de l'armée Chrétienne, & pendant ce temps ils s'occupèrent à faire des courses dans le pays. Kilidge Arslan ne put long-temps souffrir ces hostilités, & ayant rassemblé quelques troupes, il surprit les Allemans, les battit, & les resserra si fort dans le château où ils s'étoient retirés, qu'ils furent bientôt réduits à la dernière extrémité. Comme ils manquoient d'eau, & qu'ils étoient tourmentés de la soif, ils furent obligés de boire le sang des chevaux & des ânes. Rainaud, pour se délivrer de tant de maux, se rendit aux Turcs & embrassa le Mahométisme. Toute sa troupe tomba au pouvoir du Sulthan, & une partie fut faite prisonnière, & l'autre fut passée au fil de l'épée.

Pierre l'Hermite étoit encore à Constantinople, & Gautier *Sans avoir* commandoit ces Croisés qui avoient passé dans l'Asie Mineure. Il avoit empêché sa troupe de songer à venger les Allemans; mais il fut obligé de prendre les armes, lorsqu'il apprit que les Turcs avoient enlevé plusieurs pèlerins. Kilidge Arslan marcha à la rencontre des Chrétiens, & les tailla en pieces. Gautier *Sans avoir* périt dans ce combat. L'ennemi poursuivant sa victoire, pillait le camp des Croisés qui étoit à Hélénopolis, & égorgé tous ceux qu'on y trouva. On n'épargna que les enfants, les jeunes filles & les Religieuses, qui furent enfermées dans les Séraïls.

Il ne restoit plus que trois mille hommes de tant de Chrétiens que Pierre l'Hermite avoit rassemblés en Europe, & ils s'étoient retirés dans une vieille Forteresse à demi-ruinée, où les Turcs ne tardèrent pas à les assiéger. Pierre l'Hermite informé de leur situation, eut recours à l'Empereur Alexis, qui lui fournit quelques troupes sous la conduite de deux de ses Généraux. Les Turcs ne jugèrent pas à propos d'attendre les Grecs, & ils rentrèrent à Nicée avec le butin qu'ils avoient fait. Pierre, qui avoit suivi les Généraux de l'Empereur, ramena les débris de son armée à Constantinople.

(1) Anne Comnene les appelle Normans.

Kilidge Arslan fut à peine délivré de cette première armée de Chrétiens, qu'il eut bientôt à se défendre contre une autre qui étoit beaucoup plus formidable, tant par le nombre des troupes que par la valeur & l'expérience de ses Chefs. Cette armée composée de plus de quatre cent mille hommes, étoit conduite par Godefroi de Bouillon, Boémond, Robert, Comte de Flandres, l'Evêque du Puy, le Comte de Toulouse, Robert, Comte de Normandie, Etienne, Comte de Chartres & de Blois. Tous ces Princes résolurent de commencer la guerre par le siège de Nicée, & en conséquence ils camperent devant cette ville au mois de Mai.

Cette ville, capitale de l'Empire des Turcs Seljucides dans l'Asie Mineure, étoit située dans la Bithynie au milieu d'une plaine environnée de montagnes. Elle avoit du côté de l'Occident un lac qui baignoit ses murailles, & qui lui tenoit lieu de fortifications. Elle étoit d'ailleurs ceinte d'un mur avec un fossé rempli d'eau, & fortifié d'espace en espace de tours bien bâties & fort élevées. Kilidge Arslan, dont les Etats s'étendoient depuis l'Hellespont jusqu'à Tarse en Cilicie, y faisoit sa résidence ordinaire, & elle étoit peuplée d'habitants pleins de courage & bien résolus de se défendre.

Siège de Nicée.

L'armée des Princes Chrétiens dispersée sans ordre autour de la place, se contentoit de la tenir bloquée, mais elle ne pouvoit empêcher d'y entrer des vivres, parce que le lac laissoit aux habitants un chemin libre pour transporter tout ce qu'ils vouloient. Le Sulthan peu effrayé d'une si grande multitude d'ennemis, rassembla une armée d'environ cinquante mille hommes, & se disposa à faire lever le siège. Un courier qu'il avoit dépêché pour faire savoir ses intentions aux habitants de Nicée, fut pris & conduit aux Chefs de la Croisade qui, instruits des desseins de Kilidge Arslan, se tintrent sur leurs gardes. Cependant Alexis Comnene, qui vouloit enlever cette conquête aux Croisés, traitoit secrètement avec les principaux de la ville de Nicée, & la convention étoit prête à être signée, lorsque le Sulthan parut sur les montagnes à la tête de ses troupes.

L'action s'engagea bientôt, mais Kilidge Arslan fut obligé de se retirer après avoir perdu quatre mille hommes. Ce Prince, loin de se laisser abattre par ce revers, présenta le lendemain la bataille, & ses troupes tinrent ferme si long-temps, que le combat dura depuis la pointe du jour jusqu'au soir. Les Turcs abandonnerent alors le champ de bataille, & se sauvèrent à la faveur des ténèbres. Cette grande victoire n'avoit point abattu le courage des assiégés, & les Chrétiens donnerent inutilement pendant sept semaines des assauts presque continuels. Toutes les machines de ces derniers étoient ou brisées, ou réduites en cendres par la poix, le goudron ou autres matières combustibles que la garnison de Nicée jettoit à chaque instant. La ville recevoit d'ailleurs par le moyen du lac de nouvelles troupes & de nouveaux rafraichissements. On ne pouvoit donc espérer de prendre cette place sans vaisseaux. Les Croisés s'adressèrent à l'Empereur Grec qui leur en fournit quelques-uns, & on fut obligé de les transporter par terre à force de machines.

Les Turcs, à la vue de ces vaisseaux, commencerent à craindre de ne pouvoir se défendre encore long-temps. Ils ne ralentirent cependant pas leur



ardeur, & aussitôt qu'une partie des fortifications étoit détruite, elle étoit réparée sur le champ. Tant de résistance rebutoit cependant les Croisés, & ils délibérèrent même s'ils ne leveroient pas le siège. Ils étoient dans cette incertitude, lorsqu'un Lombard s'offrit de renverser une des principales tours que le Comte de Toulouse avoit toujours attaquée inutilement. Le projet du Lombard réussit, & la tour fut renversée. On se disposa alors à donner un assaut général; mais un Officier d'Alexis Comnene ayant trouvé moyen d'entrer dans la place, représenta aux habitants le danger qui les menaçoit, & leur persuada de se rendre à l'Empereur. On suivit son conseil, & le drapeau Impérial fut arboré. Alors les troupes Grecques, qui s'étoient jointes aux Croisés pour faire le siège de cette ville, en prirent possession au nom de leur maître, & les Croisés se virent frustrés de la récompense qu'ils attendoient de tant de peines & de fatigues. Les soldats qui s'attendoient au pillage, murmurèrent beaucoup, mais les Chefs se consolèrent facilement, lorsqu'ils eurent reçus des présents de la part de l'Empereur. Nicée fut prise le 20 de Juin 1097.

Après cette expédition les Croisés se partagèrent en deux Corps; l'un commandé par Boëmond, le Comte de Normandie, Erienne Comte de Blois, Tancrede & Hugues Comte de S. Pol, alla camper dans les plaines de Dorylée sur le bord d'une rivière, dans un endroit appelé Gorgonie. L'autre sous la conduite de Godefroi de Bouillon, du Comte de Toulouse, de Hugues le Grand, frere de Philippe I. Roi de France, se posta à deux milles du premier Corps. Des vûes particulieres d'intérêt avoient occasionné cette division, & on s'apercevoit dès-lors que la plupart des Princes de cette Croisade songeoient plutôt à former de nouveaux établissemens qu'à venger la Religion.

Kilidge Arslan, à la tête de trois cent mille hommes, fondit tout d'un coup sur l'armée de Boëmond, & lui donna à peine le temps de ranger son armée en bataille. Les Chrétiens se défendirent avec beaucoup de valeur; mais accablés par le nombre, ils étoient prêts à succomber, lorsque Godefroi de Bouillon accourut à leur secours. Sa présence fit changer les choses de face, & les Turcs attaqués par des troupes fraîches, se virent enlever une victoire sur laquelle ils avoient lieu de compter. La déroute fut si grande qu'ils abandonnerent leur camp, dans lequel on trouva des richesses immenses, & une grande quantité de vivres. Depuis cette action le Sulthan n'osa plus paroître en campagne. Comme il sçavoit que les Croisés n'avoient pas dessein de rester dans son pays, & que le but de leur entreprise étoit la conquête de la Palestine, il prit le parti de ne plus s'opposer à leur passage. Il les laissa continuer leur route par la Bichynie & la Pisidie, où ils eurent plus à souffrir par leur imprudence, que si le Sulthan eût envoyé des troupes contre eux. Après avoir traversé un pays sec & stérile, où la chaleur de la saison leur avoit rendu la soif insupportable, ils se précipiterent sans précaution dans le premier fleuve qu'ils rencontrèrent, & l'eau qu'ils burent sans moderation en fit périr un grand nombre.

Les Croisés, après avoir traversé la Pisidie, entrèrent dans la Lycaonie, & s'approchèrent d'Iconium, où ils esperoient trouver des vivres. Les Turcs instruits de leur marche, avoient abandonné cette ville, & s'étoient retirés

avec leurs femmes, leurs enfans, & toutes leurs richesses dans les montagnes voisines. Par ce moyen les Croisés eurent à souffrir une grande disette, & furent contraints de gagner promptement Héraclée & Marasch. Ce fut là que Tancrede avec sa troupe quitta le gros de l'armée, & après avoir battu quelques Partis Turcs, il s'approcha de Tarse en Cilicie dans le dessein de s'en rendre maître, mais Baudouin la lui enleva. Tancrede prit alors la route d'Adana, & ensuite de Mamistra, & fit un butin immense dans tout le pays. Il parcourut ainsi toute la Cilicie, battit les Turcs partout où il les rencontra, & s'empara d'Alexandrie.

Les Turcs & les Arméniens qui s'étoient retirés dans les montagnes lui envoyèrent des présents, dans la crainte qu'il ne vînt les y attaquer. Les Chrétiens qui s'avançoient toujours vers l'Orient, quitterent enfin les Etats du Sulthan d'Iconium qu'ils avoient ravagés en les traversant d'une extrémité à l'autre, & entrèrent dans la Syrie. Kilidge Arslan étoit à peine délivré de ces ennemis, lorsque quinze mille Danois commandés par Suénon, fils du Roi de Dannemarck, entrèrent dans ses Etats. Le Sulthan marcha à leur rencontre, & les tailla tous en pieces.

Cependant la grande armée des Chrétiens qui étoit réduite à plus de moitié, prenoit la route d'Antioche, qui appartenoit alors aux Seljoucides de Perse, mais qui étoit gouvernée par un Emir nommé Baghi-Sian. Les Croisés s'étant rendus maîtres d'Artélie, se disposèrent à assiéger Antioche. Robert, Comte de Normandie, fut envoyé à la tête de quelques troupes pour ouvrir les passages, & s'emparer d'un pont qui étoit sur l'Oronte. Ce Prince n'avoit pas encore forcé les postes occupés par les ennemis que toute l'armée arriva. Les Turcs se retirèrent alors, & les Chrétiens passèrent facilement le Pont, & allerent camper à cinq ou six milles d'Antioche. Baghi-Sian envoya aussitôt demander du secours au Khalif de Bagdad & au Sulthan de Perse, fournit la ville de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège, & ruina les environs pour empêcher les Croisés de subsister. La garnison de la place étoit de six ou sept mille hommes de Cavalerie, & de quinze ou vingt mille hommes d'Infanterie. L'armée des Chrétiens étoit de trois cent mille hommes, mais ce nombre prodigieux n'étoit pas encore suffisant pour bloquer toute la ville, & de cinq portes qu'elle avoit, il en resta deux libres. Boëmond étoit chargé d'attaquer une des portes; Robert, Comte de Normandie, un autre Robert, Comte de Flandres, Etienne, Comte de Blois, & Hugues le Grand avec les Normans, les François & les Bretons s'étendoient depuis le camp de Boëmond jusqu'à la porte nommée *du Chien*; & depuis cette porte jusqu'à celle appelée *du Duc*, étoient Raimond, Comte de Toulouse, & l'Evêque du Puy avec les Gascons, les Provençaux & les Bourguignons; le Duc Godefroi avec son frere Eustache, le Comte de Baudouin, Rainard de Toul, Conon de Montaigu, accompagnés des Lorrains, des Frisons, des Suèves, des Saxons, des Franconiens & des Bavaïois, s'étendoient depuis cette dernière jusqu'à celle du Pont.

Les assiégeants manquoient de vivres, & ils étoient obligés d'en aller chercher au-delà de la riviere qu'il falloit traverser à la nage. La garnison d'Antioche maîtresse du pont qui étoit dans la ville, tomboit alors sur les détachemens qui alloient chercher des provisions, & les tailloit en pieces.

Siège d'Antioche.

Les Princes Croisés, pour remédier à ces maux, firent construire un pont de bateaux, & entreprirent en même temps de rompre celui dont les alliés se servoient pour faire des sorties sur les troupes du Comte de Toulouse. Il ne fut pas possible d'exécuter ce projet par la solidité de l'ouvrage; mais pour empêcher les sorties, on construisit une grosse tour qu'on remplit de soldats. Cette machine ne subsista pas long-temps, & les alliés étant sortis par une autre porte, la réduisirent en cendres. Ils vinrent de même à bout de ruiner les balistes, avec lesquels les Croisés lançoient dans la ville de gros quartiers de rochers. Les Chrétiens imaginèrent alors de fermer en dehors l'entrée de cette porte avec de grosses pierres qu'on plaça les unes sur les autres.

Cependant la famine se faisoit sentir dans le camp des Chrétiens, & les alliés qui n'ignoroient pas leur situation, en étoient plus animés à se défendre. Il y avoit déjà trois mois que le siège duroit (1), & pendant ce temps les Croisés avoient eu à souffrir toutes sortes de maux. Les pluies continuelles qui tomboient en abondance, avoient fait un marais du lieu où ils étoient campés; les tentes, les habits tomboient en pourriture, la faim & les maladies emportoient un grand nombre de soldats; plusieurs d'entr'eux qui redoutoient tant de calamités, avoient pris le parti de se retirer, & l'armée Chrétienne se trouva réduite à plus de moitié. Dans ces fâcheuses extrémités les Princes Chrétiens convinrent d'envoyer Boëmond & le Comte de Flandres, avec une partie des troupes pour aller chercher des vivres dans les pays voisins, tandis que le Comte de Toulouse & l'Evêque du Puy resteroient à la garde du camp. Le Comte de Normandie étoit absent, & Godefroi de Bouillon étoit malade. Il y eut alors plusieurs escarmouches entre les alliés & les assiégeants, & les succès furent alternatifs.

Boëmond & le Comte de Flandres, qui avoient été souvent obligés de se battre contre les Turcs, arrivèrent enfin au camp avec des provisions considérables; mais elles furent bientôt consommées, & la famine commença à se faire sentir une seconde fois. Les alliés étoient informés de tout par le grand nombre d'espions Turcs qui entroient dans le camp des Chrétiens. Boëmond pour les écarter & leur inspirer de la terreur, fit égorger quelques Turcs prisonniers, les fit rôti, & publia qu'il les destinoit pour sa table. Les Turcs épouvantés, & croyant que les Chrétiens mangeoient des hommes, n'osèrent plus entrer dans leur camp.

Mostaali Khalif Pharimite, ennemi des Turcs & des Khalifs Abassides de Bagdad, invita les Croisés par ses Ambassadeurs à continuer le siège d'Antioche, & leur promit même du secours. Il redoutoit la puissance des Turcs qui s'établissoient dans la Syrie, & il souhaitoit ardemment de les voir affoiblis par les Francs; mais il ne songeoit pas alors que le plus fort de l'orage devoit tomber dans la suite sur ses Etats. Cependant Baghi-Sian surpris de ce que la faim, le froid & les fatigues ne décourageoient point les Croisés, demanda du secours aux Princes voisins. Les villes d'Alep, de Césarée, d'Hama, d'Hemessé & d'Hicrapolis lui fournirent un

(1) Il avoit commencé le 11 d'Octobre,



Corps de vingt mille hommes, qui devoient profiter d'une sortie pour s'introduire dans la ville. Les Francs instruits de leur marche, dressèrent une embuscade, & les mirent en fuite, après en avoir taillé en pièces la plus grande partie. Les Croisés enleverent aux ennemis dans cette occasion mille chevaux, dont ils avoient grand besoin, car la Cavalerie commençoit à être presque démontée. Les Chrétiens annoncèrent cette défaite aux assiégés en lançant dans leur ville plus de deux cents têtes de ces Turcs qui avoient marché à leur secours.

Comme le siège n'avançoit pas, on prit la résolution de tout employer pour le pousser avec toute la vigueur possible. Pour resserrer d'avantage l'ennemi, on bâtit un Fort sur une colline des environs. Les assiégeants redoubloient leurs efforts pour se rendre maîtres d'une place dont le siège les occupoit depuis cinq mois, lorsqu'ils apprirent qu'il paroissoit plusieurs vaisseaux Génois à l'embouchure de l'Oronte. Ils envoyèrent aussitôt quelques détachements pour aller au devant de ces nouvelles troupes; mais les Turcs les harcelèrent si souvent qu'ils les mirent en désordre. Godefroi, Robert, Comte de Normandie, le Comte de Flandres, Hugues le Grand & d'autres Princes volèrent à leur secours. Baghi-Sian fit alors prendre les armes à toute la garnison, & alla camper à la porte du pont pour recevoir les Turcs qui poursuivoient les Chrétiens. Le Duc de Lorraine qui s'étoit emparé d'une éminence faisoit un carnage horrible de tous ceux qui tomboient sous ses coups, & inspiroit tant de terreur aux ennemis qu'ils n'osoient plus l'attaquer. Baghi-Sian s'étant aperçu que les Turcs commençoient à plier, fit fermer les portes de la ville, pour leur faire connoître qu'ils n'avoient d'autre ressource que dans leur valeur. Ce moyen n'eut pas le succès qu'il en attendoit, & il vit ses troupes culbutées & égorgées sans pouvoir se sauver. Godefroi redoublant ses coups faisoit trembler les plus hardis, & ce fut dans cette occasion qu'il coupa un Cavalier par le milieu du corps. La partie inférieure resta sur le cheval, qui, se sauvant du côté des Turcs, y porta l'horreur & l'effroi. Baghi-Sian reconnut alors sa faute, & fit ouvrir les portes; mais plusieurs en se hâtant d'entrer dans la ville furent étouffés par la foule. Antioche étoit prise, si la nuit n'eût fait cesser le combat.

Après cette expédition, qui avoit coûté beaucoup de sang aux deux Partis, les Croisés firent élever une Forteresse à la tête du pont, & le Comte de Toulouse fut chargé de la garder avec cinq cents hommes. Les Turcs avoient cependant encore une sortie libre par la porte d'Occident, qui étoit entre la montagne & l'Oronte, & c'étoit par-là qu'ils faisoient entrer leurs convois; mais on éleva encore en cet endroit une Forteresse qui acheva d'enfermer tout-à-fait les assiégés. On commença alors à sentir la disette dans la ville, pendant que les Chrétiens recevoient par mer des provisions en abondance.

Les choses étoient dans cette situation, lorsqu'on apprit que le Sulthan de Perse envoyoit une armée formidable au secours d'Antioche. Cette nouvelle abattit le courage des Croisés, & Etienne, Comte de Chartres, profitant d'une maladie qu'il avoit, se retira en Cilicie avec quatre mille hommes qui étoient à ses ordres. Les Princes Croisés craignant que cet exemple ne fût suivi par d'autres, défendirent unanimement à qui que ce fût de

sortir du camp sans permission. Le Prince Boëmond qui désiroit ardemment de posséder Antioche, avoit entretenu dès le commencement du siège une liaison secrète avec un des Officiers de Baghi-Sian, nommé Phirouz, originaire d'Arménie. Ce traître offrit de lui remettre la tour où il commandoit; mais Boëmond différa d'accepter ses offres jusqu'à ce qu'il eût obtenu des Croisés qu'on lui laisseroit la ville. Tous les Princes y consentirent, à l'exception du Comte de Toulouse, qui vouloit garder cette place pour lui.

Pendant cette contestation on apprit que Kerboga Emir de Moussoul, & un des plus braves Capitaines de sa Nation, s'avançoit par ordre du Sulthan de Perse à la tête de plus de deux cent mille hommes. Cet Emir, avant que de s'approcher d'Antioche, assiégea Edesse qui appartenoit aux Franks; mais au bout de trois semaines Baudouin l'obligea de décamper. Kerboga pour couvrir sa honte, publia qu'il étoit pressé de secourir Antioche, & promit de prendre Edesse à son retour. Les Princes Croisés envoyoient fréquemment des espions pour s'informer de la marche de l'armée, & ils avoient soin de cacher à leurs troupes l'arrivée des ennemis, de peur que la défection ne se mît parmi elles. On se trouvoit dans un extrême embarras: les uns vouloient qu'on levât le siège pour aller au devant des Turcs; les autres vouloient qu'on restât dans le camp. Boëmond se servit de cette circonstance pour profiter de la liaison qu'il entretenoit dans la place, & comme le moment pressoit, on accorda à ce Prince tout ce qu'il voulut, malgré les oppositions du Comte de Toulouse. Il fut donc résolu qu'à la neuvième heure du jour les Croisés sortiroient à la tête de leurs troupes, sous prétexte d'aller au devant de Kerboga, & que vers la première veille, ils rentreroient en silence dans le camp.

Cependant les Turcs d'Antioche avoient quelques soupçons du complot qui se tramoit, & ils en accusèrent les Chrétiens. Baghi-Sian fit de grandes perquisitions, & il interrogea même Phirouz qui traitoit avec Boëmond. Cet Officier répondit avec tant de hardiesse qu'on le crut innocent, & on lui fournit en conséquence le moyen d'exécuter son projet. Vers le milieu de la nuit Phirouz lâcha une échelle de corde, mais aucun soldat ne fut assez intrépide pour y monter. Boëmond, après leur avoir reproché leur lâcheté, monta seul, & s'entretint pendant quelque temps avec Phirouz. Les soldats ne pouvoient assez admirer le courage de Boëmond, & cependant personne ne songeoit à l'imiter. Il fut obligé d'employer toutes sortes de voyes pour réveiller leur ardeur, & alors ils escaladerent la muraille, égorgerent les sentinelles de plusieurs tours, & ouvrirent une des portes. La ville fut bientôt remplie de Croisés, auxquels se joignirent les Grecs, les Syriens & les Arméniens qui demeuroient dans cette place. Tous les Turcs qui s'y trouverent furent inhumainement massacrés, & on prétend qu'il en périt plus de dix mille. Baghi-Sian prit la fuite, mais comme il étoit dangereusement blessé, il tomba en foiblesse dans la campagne, & un Arménien qui le reconnut lui coupa la tête, & la porta aux Croisés. Le siège avoit duré neuf mois entiers.

Il restoit encore à prendre la citadelle, dans laquelle il y avoit trois mille hommes de garnison. Elle étoit située sur le sommet d'une montagne, & elle étoit d'ailleurs fournie de toutes sortes de provisions. Les Franks étoient occupés

occupés à l'assiéger, lorsqu'ils apprirent que Kerboga s'approchoit avec une puissante armée. Les Croisés se trouverent alors dans un grand embarras : ils étoient entre deux Corps d'ennemis, & commençoient à manquer de vivres. Pour empêcher les fréquentes sorties de la garnison de la citadelle, ils tirèrent un large fossé qui fut défendu par quelques bastions. Les Turcs firent tout ce qu'ils purent pour s'opposer à ce travail, & il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Quelques Chefs des Croisés abandonnerent alors la ville, & on fut obligé de faire prêter serment aux autres qu'ils resteroient jusqu'à la fin de la guerre. L'armée de Kerboga resserroit cependant beaucoup les Croisés qui étoient dans la ville, & ces derniers ressentoient si cruellement les horreurs de la famine, qu'ils étoient réduits à manger ce qu'il y avoit de plus vil & de plus sale. La plupart des soldats désertoient, d'autres exposoient leur vie pour trouver des vivres, & tomboient souvent entre les mains des ennemis. Pierre l'Hermite ne pouvant supporter la faim, fut un des premiers à prendre la fuite ; mais on courut après lui, on l'arrêta, & on l'obligea de partager au moins les maux dont on l'accusoit d'être la cause.

L'armée Chrétienne étoit dans cette triste situation, lorsqu'elle apprit que l'Empereur Alexis n'étoit pas éloigné d'Antioche. Elle se flatta alors qu'elle seroit bientôt délivrée ; mais elle ne tarda pas à connoître que ses espérances étoient mal fondées. Alexis, qui redoutoit la puissance des Croisés, ne songeoit nullement à les secourir, & d'ailleurs il ne vouloit pas se faire ennemi des Turcs, qui auroient pu se venger de lui après la retraite des Francs. Ainsi ayant resté quelque temps campé à Finiminis, il reprit la route de Nicée, ravageant tout le pays par où il passa. Kerboga, à qui l'armée Impériale avoit donné de l'inquiétude, ne la vit pas plutôt éloignée, qu'il redoubla ses efforts pour enlever Antioche aux Croisés. Ceux-ci n'ayant plus aucun espoir, commencèrent à tomber dans le découragement, & les soldats mêmes refusèrent d'obéir à leurs Chefs. Une pieuse fraude tira les Croisés de l'extrême embarras où ils étoient, & ranima leur courage entièrement abattu. Pierre Barthelemi, Prêtre de Marseille, publia que Jésus-Christ lui étoit apparu en songe, pour lui annoncer que le fer de la lance qui lui avoit percé le côté, étoit enterré dans une Eglise d'Antioche, & que si les Chrétiens trouvoient ce fer, ils seroient vainqueurs de leurs ennemis ; mais qu'il falloit auparavant passer trois jours dans le jeûne & dans la prière. On ajouta foi au discours de Barthelemi, & lorsque les trois jours de jeûne furent expirés, on se rendit dans l'Eglise indiquée, & on y trouva le fer qu'on y cherchoit. Il se fit un changement subit dans les esprits, & chaque soldat devenu héros demanda qu'on le conduisît à l'ennemi. Les Chefs croyant devoir agir avec prudence dans un moment si critique, envoyèrent Pierre l'Hermite à Kerboga pour lui proposer un combat singulier, avec celui des Princes Chrétiens qu'il voudroit indiquer, ou de confier le sort des deux armées à une petite troupe choisie de part & d'autre. Le Général Turc rejetta ces propositions, & renvoya même Pierre l'Hermite avec hauteur. Les Croisés profitèrent alors de l'ardeur de leurs troupes, & présentèrent la bataille aux Turcs. Les Prêtres revêtus de leurs ornemens parcouroient tous les rangs le crucifix à la main, & exhortoient



LES  
CROISADES.Suires des con-  
quêtes des Croi-  
sades.

les soldats à bien faire leur devoir. La victoire pensa plusieurs fois se déclarer pour les Turcs ; mais la valeur de Tancrede rétablit le combat, & les ennemis furent entierement mis en fuite. Le camp de Kerboga fut pris, les Francs y trouverent des provisions en abondance, avec un immense butin. La citadelle se rendit alors, & Boëmond fut fait Prince d'Antioche.

Cette conquête ouvrit aux Francs toute la Syrie, & les mit en état de s'avancer vers Jérusalem. Decak, Sulthan de Damas, & Redhouan, Sulthan d'Alep, trop foibles pour leur résister, implorerent inutilement le secours du Khalif de Bagdad, qui n'avoit plus d'autorité dans la Syrie. Pendant que les Croisés se dispoisoient à partir d'Antioche, l'Emir d'une forteresse, nommé Ezaz, les engagea à le protéger contre Redhouan, qui le tenoit assiégé pour se venger des courses qu'il avoit faites sur ses terres. Trente mille Chrétiens fous la conduite de Godefroi de Bouillon & de quelques autres Princes, marcherent au secours de la place. Redhouan se retira à leur approche, & fit prisonnier un grand nombre de Croisés qu'il rencontra sur sa route. Le Duc de Lorraine le suivit de près, attaqua son arriere-garde, & lui enleva les prisonniers qu'il avoit faits. L'Emir d'Ezaz délivré de ses ennemis, rendit foi & hommage aux Croisés, qui devinrent en quelque sorte les maîtres de la forteresse. L'Emir reconnut bientôt la faute qu'il avoit faite d'appeler les Chrétiens à son secours, & il forma une conspiration contre eux, mais elle fut découverte.

Pendant que les Croisés se dispoisoient à se mettre en marche pour aller à Jérusalem, le Comte de Toulouse se rendit maître de Bira, ville forte, située dans le territoire d'Apamée, & éloignée de deux journées. Les Croisés s'emparerent ensuite de Mara El Nooman, à huit milles de Bira. Les Historiens Chrétiens reprochent aux Francs, lorsqu'ils furent entrés dans cette ville, d'avoir poussé la cruauté jusqu'à ouvrir les corps morts pour y trouver des pieces d'argent, & avoir mangé de la chair humaine. Les Historiens Arabes les accusent d'avoir manqué au traité qu'ils avoient fait avec les habitants, c'est-à-dire, de ne point entrer dans leur ville, & d'y mettre seulement garnison. Les villes de Césarée, de Hama, d'Hemesse, de Ramla, & plusieurs autres places de Syrie, effrayées de la puissance des Francs, ouvrirent leurs portes, & livrerent passage à l'armée Chrétienne. Celles qui oferent faire quelque résistance furent prises d'assaut, & traitées avec toute la rigueur possible. C'est ainsi que les Croisés traverserent les Etats des Princes de Syrie Seljoucides & Ortokides, ou Turcomans, entrerent dans ceux des Khalifs d'Egypte, & arriverent jusqu'à Jérusalem qui dépendoit de ces derniers. Cette fameuse ville étoit alors gouvernée par un Emir nommé Istikhâr Eddouler, qui y avoit été mis par Mottaali, Khalif Phatimite d'Egypte.

Cape de Jérusalem.

Jérusalem est située en Syrie dans le pays qu'on nommoit anciennement la Canaanée, dans la partie de la terre promise qui tomba en partage à la Tribu de Benjamin. Le territoire de cette ville & de ses dépendances fut nommé Palettine, mot corrompu de *Philistine*, parce qu'il étoit autrefois occupé par les Philistins. Le pays fut aussi appelé Judée. Jérusalem fut bâtie sur le penchant de deux montagnes, dont l'une, qui est vers l'Orient, s'appelle Sion, & l'autre vers l'Occident est nommée Moria; de sorte que la ville regardoit

le Levant & le Midi. Elle n'avoit sur ces éminences que le Temple de Salomon & la Tour de David, ou le Fort Antonia. L'Empereur Adrien avoit achevé de détruire cette ville pour punir les fréquentes rébellions des Juifs, & il l'avoit fait ensuite rebâtir sur le sommet de ces montagnes, & lui avoit donné une forme différente de celle qu'elle avoit auparavant. Il la fit beaucoup plus petite & très-irrégulière, quoiqu'elle fût encore de figure carrée, mais plus longue que large. Le Temple de la Résurrection, qui étoit hors de l'ancienne ville, se trouva dans l'enceinte de la nouvelle, qui, par sa situation élevée & penchante, demeura environnée de trois côtés de grandes & profondes vallées. Elle avoit à l'Orient celle de Josaphat; au Midi & au Couchant celle d'Ennon, qui servoit de borne aux terres de Juda & de Benjamin. Cette vallée s'étend vers le Couchant jusqu'à la Piscine, nommée aujourd'hui *le Lac du Patriarche*. L'accès en est cependant assez aisé du côté du Nord, & le chemin facile & uni.

Ce fut de ce côté-là que les Chrétiens camperent. Ils étendirent leurs quartiers vers l'Occident, c'est-à-dire, depuis la porte de S. Etienne jusqu'à celle qui étoit sous la Tour de David. Des rochers escarpés & les précipices des vallées les empêchoient de renfermer la ville du côté du Levant. Jérusalem défendue par une forte garnison, étoit d'ailleurs munie de toutes sortes de provisions. Les assiégeants eurent encore beaucoup à souffrir à ce siège, & surtout de la soif; car les ennemis avoient comblé toutes les citernes, où ils avoient coutume de rassembler les eaux des pluyes. Les Chrétiens, pour hâter la prise de cette place, construisirent deux tours qu'ils approcherent des murailles. La première fut placée à la porte de Sion, la seconde entre les portes d'Amoad & d'Asbath. Les Musulmans brûlerent la première; mais les Chrétiens, par le moyen de la seconde, pénétrèrent jusqu'es sur les murailles, & s'emparèrent de la ville. Godefroi y entra le premier avec son frere Eustache, ensuite le Comte de Toulouse, qui étoit à une autre attaque, & enfin toute l'armée. On fit main basse sur les ennemis qui étoient dans la ville sans distinction d'âge ni de sexe; on chercha jusques dans les souterrains ceux qui vouloient se dérober à la mort, & en un instant la ville fut inondée de sang; enfin le massacre ne cessa que lorsque les vainqueurs, fatigués du carnage, eurent horreur de leur inhumanité & de leur cruauté. Le siège de Jérusalem n'avoit duré que quarante jours. On trouva dans les deux superbes Mosquées de Sakhra & d'Acfa soixante & dix chandeliers, dont vingt étoient d'or, & les cinquante autres d'argent, & un bassin d'argent d'un poids considérable. \*

Les Croisés, après ces exécutions cruelles & sanguinaires, quitterent leurs armes, & se rendirent pieds nus au saint Sépulture, & autres lieux honorés par les mystères de notre rédemption. Le Clergé & le peu de Chrétiens qui étoient dans la ville allèrent au devant des Princes Croisés, avec les croix & les reliques, & les conduisirent dans l'Eglise du saint Sépulture, chantant des Hymnes & des Cantiques spirituels.

Huit jours après la conquête de Jérusalem les Princes Croisés s'assemblerent pour élire un Roi de Jérusalem, & les suffrages se réunirent en faveur de Godefroi de Bouillon, célèbre par sa valeur, sa sincère piété & ses autres vertus. Aussitôt après l'élection, on le conduisit solennellement dans l'Eglise

Y y ij

1099.  
15 de Juillet.GODEFROI DE  
BOUILLON, pre-  
mier Roi de Jé-  
rusalem.

du saint Sépulture pour y être sacré. Il refusa de mettre sur sa tête la couronne d'or qu'on lui présenta, déclarant qu'il ne lui convenoit pas de porter un tel ornement dans un endroit où Jesus-Christ avoit été couronné d'épines. Dès les premiers jours de son regne il rétablit le service divin, fonda un Chapitre de Chanoines dans l'Eglise du saint Sépulture, & un autre dans l'Eglise du Temple, leur assignant des revenus suffisants, & des logements convenables près de ces Eglises. Il fonda encore un Monastere dans la vallée de Josaphat en faveur de plusieurs Moines qu'il avoit tirés des Maisons les mieux réglées, & qui pendant tout le voyage célébroient pour lui le service divin aux heures du jour & de la nuit. Enfin au bout de cinq mois on nomma pour Patriarche l'Archevêque Daïmbert. Godefroi & Boëmond voulurent recevoir de lui, l'un, l'investiture du Royaume de Jérusalem, l'autre, celle de la Principauté d'Antioche.

Quelque temps après le Roi & le Patriarche eurent un differend ensemble. Le dernier prétendoit que le Roi avoit donné à Dieu la ville de Jérusalem & sa fortresse, avec la ville de Joppé & ses dépendances. Godefroi se laissa gagner, & pour terminer cette dispute, il ceda à l'Eglise du saint Sépulture le quart de la ville de Joppé, & le jour de Pâques suivant il abandonna au Patriarche la ville de Jérusalem, avec la Tour de David & ses dépendances, à condition cependant que le Roi auroit la jouissance de Jérusalem & de Joppé, jusqu'à ce qu'il eût augmenté son Royaume d'une ou de deux autres villes; que s'il mouroit sans enfants, le tout appartiendrait au Patriarche.

Les grands succès des Croisés répandirent la consternation parmi les Musulmans, & les peuples alarmés ne sçavoient où aller chercher un asyle. La Syrie se trouvoit alors partagée en plusieurs Principautés. Les Khalifs d'Egypte en occupoient une partie; les Seljoucides possédoient les Royaumes de Damas & d'Alep; les Turcomans Ortokides étoient maîtres de la partie septentrionale, & de ce qui est voisin de l'Arménie; les Francs avoient fondé un nouveau Royaume à Jérusalem; Antioche, Edesse ou Roha, & dans la suite Tripoli formoient des Principautés particulieres qui relevoient des Rois de Jérusalem. Il s'établit encore dans le même temps un nouveau Royaume dans la partie de l'Arménie voisine de la Syrie, c'est-à-dire, dans le Khelath. Le fondateur de ce nouveau Royaume fut Solsman, qui avoit été esclave d'un Prince de la famille des Seljoucides établis dans l'Adherbidgiane. Enfin il y avoit encore dans le Royaume de Moussoul quelques Emirs Turcs très-puissans, & les Assassins commençoient à former un Etat dans la Syrie (1).

Les Croisés profitant de la terreur des peuples, étendirent leurs conquêtes, & Godefroi de Bouillon eut l'avantage de battre l'armée que le Khalif d'Egypte avoit envoyée pour reprendre Jérusalem. Cette bataille termina les grandes expéditions de la premiere Croisade, & les Seigneurs qui n'avoient point formé d'établissements en Asie, repasserent en Europe. Godefroi demeura seul avec Tancrede; mais leurs troupes rassemblées composoient à peine trois cents chevaux & deux mille hommes d'Infanterie. Les

(1) Hist. des Huns, T. III. L. 12.



villes qui leur étoient soumises étoient en très-petit nombre, & d'ailleurs elles étoient séparées par des places ennemies; de sorte qu'on ne pouvoit passer de l'une à l'autre sans un grand danger. Toute la campagne étoit occupée par les Turcs, qui ne faisoient aucun quartier aux Chrétiens qu'ils rencontroient. Les Francs n'étoient gueres plus en sûreté dans les villes qui étoient mal fermées & mal peuplées. On les y surprenoit pendant la nuit, & ils étoient exposés à perdre leurs biens, la liberté, & souvent la vie même. Godefroi, avec le peu de troupes qui lui restoit, travailla à étendre son Royaume. Il soumit toute la Galilée, dont il donna le gouvernement ou plutôt la souveraineté à Tancrede; il fortifia Joppé, & prit quelques autres places. Il mourut universellement regretté, après un regne d'un an moins cinq jours, & fut enterré dans une chapelle de l'Eglise de saint Sépulcre.

Après la mort de Godefroi le trône de Jérusalem fut occupé par Baudouin son frere, qui étoit Comte d'Edesse. Il se démit alors de ce Comté en faveur de Baudouin du Bourg son cousin, & donna à Hugues de Saint-Omer la ville de Tiberiade que Tancrede lui avoit cédée. Ce dernier, qui ne pouvoit oublier une injure qu'il avoit reçue de la part de Baudouin à Tarfe, ville de Cilicie, ne put se résoudre à prêter serment de fidélité à ce Prince, & renonça pour cet effet au Comté de Caiffa & à la Principauté de Galilée, qui dépendoient du Royaume de Jérusalem. Ces pays lui avoient été donnés par Godefroi pour lui & pour ses descendants, en récompense des grands services qu'il lui avoit rendus. Tancrede ayant ainsi abandonné toutes ses possessions, se retira à Antioche, où il avoit été appelé par les habitants de cette ville, qui vouloient lui en donner le gouvernement, avec celui de toute la Province, jusqu'au retour de Boëmond, alors prisonnier chez les Turcs.

BAUDOUIN;  
deuxieme Roi de  
Jérusalem.

1100.

Dekak, Roi de Damas, instruit que Baudouin devoit se mettre en marche pour aller prendre possession de son nouveau Royaume, lui dressa une embuscade dans un passage dangereux & fort étroit, situé proche le fleuve du Chien, entre des montagnes & des rochers inaccessibles sur le bord de la mer. Baudouin, qui fut informé du dessein des Turcs, les attaqua dans le moment qu'ils ne s'y attendoient pas, & les mit en fuite; mais le passage étoit si difficile qu'il fut obligé de s'arrêter pendant la nuit. Les Turcs qui s'étoient sauvés parmi les rochers, profiterent de cette circonstance pour harceler l'armée Chrétienne, & ne cessèrent de l'accabler de fleches. Aussitôt que le jour parut, Baudouin se mit en marche, & se retira d'un endroit où il avoit couru de si grands risques. Arrivé heureusement dans ses nouveaux États, il fut couronné à Bethléem le jour de Noël par le Patriarche Daïmbert.

Le Comte de Toulouse, ou de S. Gilles, assiégeoit cependant Tripoli, qui appartenoit alors aux Khalifs Phatimites, maîtres de l'Egypte & d'une partie de la Syrie. Le Roi de Damas & l'Emir d'Hemessé marcherent au secours de cette place, mais ils furent bientôt défaits, & Tripoli seroit tombée entre les mains du Comte de Toulouse, si le Gouverneur n'eût donné à ce Prince une grosse somme d'argent pour l'engager à se retirer. Il porta aussitôt ses armes d'un autre côté, & se rendit maître en peu de temps de la ville d'Antarados, où il fit massacrer tous les Mahométans. Après cette conquête il avoit dessein de s'emparer du château des Kurdes, & il étoit

déjà devant cette place, lorsqu'il apprit que Redhouan, Salthan d'Alep, avoit fait assassiner Houssain Emir d'Hemesse, un des plus braves Capitaines de son siècle. Le Comte de Toulouse habile à profiter des fautes de l'ennemi, quitta le château des Kurdes, & alla mettre le siège devant Hemesse.

La haine implacable que les partisans des Khalifs Phatimites, fut cause des grands avantages que les Chrétiens remportèrent sur ces derniers. Ptolémaïs & d'autres villes de la Syrie tombèrent au pouvoir des Francs (1), qui ravagèrent impunément tout le pays. Des progrès si rapides allarmerent plusieurs Princes Mahométans, & les réunirent pour quelque temps. Dgiokarmisch, Roi de Moussoul, & l'Emir Sokman rassemblèrent une armée de soixante mille hommes, à dessein de faire le siège d'Edesse, dont Baudouin du Bourg étoit maître. Ce Prince effrayé de l'approche des ennemis, envoya demander du secours à Boëmond & à Tancrede, qui étoient alors à Antioche. Ils se mirent aussitôt en campagne à la tête d'une armée de dix mille hommes, & joignirent Baudouin dans les environs de Harran. Informés que les Turcs s'avançoient vers Roha ou Edesse, ils se rangerent en bataille dans la plaine de Racca. Sokman, avec trente mille hommes, fondit alors sur l'aile droite des Chrétiens, mais il fut repoussé par Boëmond & Tancrede, qui la commandoient. Baudouin du Bourg & Joscelin de Courtenai, éloignés de Boëmond de plus d'un mille, n'eurent pas plutôt appris les nouvelles du combat qu'ils se mirent en marche pour aller au secours des Chrétiens. Surpris dans leur route par un Corps de dix mille Turcs qui étoient en embuscade, ils furent obligés de prendre la fuite. Le Prince d'Edesse fut fait prisonnier dans cette occasion.

Tancrede n'ayant pu le tirer des mains des Turcs, à cause de la nuit qui survint, se rendit à Edesse pour défendre cette place contre les entreprises des ennemis. En effet huit jours après Dgiokarmisch parut devant Edesse avec une armée plus considérable que la première, & sa présence jeta l'alarme dans la ville. Tancrede rassura les habitants, & informa Boëmond de la situation où il se trouvoit. Le Prince d'Antioche partit aussitôt pour le secourir; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa route l'empêchèrent d'arriver promptement. Tancrede, qui commençoit à ne plus espérer de secours, prit le parti de tout hasarder pour sortir du danger où il étoit. Quoique de beaucoup inférieur à l'ennemi, il osa faire une sortie dont le succès surpassa ses espérances. Il surprit dès le matin les Turcs encore endormis, & en égorga un grand nombre avant que le reste eût eu le temps de se reconnoître. Dgiokarmisch & Sokman saisis de terreur, prirent honteusement la fuite, abandonnerent leurs tentes & leurs bagages, & eurent le malheur d'être rencontrés par les troupes de Boëmond, qui acheverent de mettre leur armée en désordre. Tous ces événements se passèrent depuis l'an 1100 jusqu'à la fin de l'année 1103.

Cependant dès la première année du règne de Baudouin, il s'étoit formé en Europe une nouvelle armée de Croisés. Les grands succès de la première Croisade avoient inspiré à un grand nombre de personnes le désir de passer

(1) On sçait que ce nom fut encore donné aux Croisés.

en Palestine, & plus de deux cent mille hommes, tant Lombards que François & Allemands, s'étoient enrôlés pour une nouvelle expédition. Les premiers avoient pour Chefs l'Evêque de Milan, Albert, Comte de Blandras, son frere Wido, Hugues de Mont-Béel, Othon, neveu d'Albert, & Vigebert, Comte de Parme. Ils arriverent à Nicomédie vers les fêtes de Pâques de l'an 1102. Conrad, Connétable de l'Empereur Henri III. les joignit avec les Allemands, & ils furent suivis d'Etienne, Comte de Blois, d'Etienne, Duc de Bourgogne, de Hugues le Grand, & de plusieurs autres Seigneurs François. L'Empereur Grec, Alexis Comnene, leur donna pour guides des Turcoples (1). Les Comtes Raimond & Etienne de Blois étoient d'avis qu'on suivit la route que Godefroi de Bouillon avoit prise; mais les Lombards, se fiant sur leur nombre, s'obstinèrent à prendre le chemin des montagnes. Ils se flattoient d'avance de se rendre maîtres de Bagdad, & de pénétrer jusques dans le Khorassan. On se trouva dans la nécessité de les suivre, & après trois semaines de marche dans l'abondance & la débauche, on parvint aux montagnes. Les Croisés se rendirent alors maîtres d'une forteresse, où ils passèrent au fil de l'épée deux cents Turcs; mais ils ne purent s'emparer de celle de Gargara. L'armée Chrétienne commença dès ce moment à être fort incommodée des Barbares, qui la harceloient sans cesse. Raimond & les troupes d'Alexis Comnene corrompus par les largesses de Kilidge Arslan, Sulthan d'Iconium, conduisirent les Chrétiens au travers de déserts affreux où ils manquerent d'eau, & les firent tomber dans les embuscades que l'ennemi avoit dressées sur la route. Cette trahison fit périr un grand nombre de Croisés. On plaça sept cents François à l'avant-garde, & autant de Lombards à l'arrière-garde. Ceux-ci ayant été défaits, le Duc de Bourgogne, avec cinq cents Cuirassiers, prit leur poste, & il le soutint avec tant de valeur, que les Turcs ne purent entamer sa troupe. Il fut relevé par les autres Chefs de l'armée, & ce fut de cette manière qu'on marcha pendant quinze jours au milieu des déserts & des montagnes. La famine se faisoit cependant sentir, & personne n'osoit s'écarter pour aller chercher des vivres.

Les Chrétiens sortis de ces passages dangereux, commençoient à établir leur camp dans la plaine qui est aux pieds des montagnes de Paphlagonie, lorsqu'ils furent tout d'un coup attaqués par Kilidge Arslan, accompagné de Danischmend, & de Redhouan, Roi d'Alep. Les Turcs pénétrèrent d'abord dans le camp, où ils firent un grand carnage; mais la vigoureuse résistance des François & des Lombards les obligea bientôt de se retirer. Le lendemain de cette action trois mille Croisés sous la conduite de Conrad & de Bruno son neveu, s'avancerent vers Marasch, & s'emparerent d'un château dont ils égorgèrent la garnison. Comme ils se retiroient avec leur butin au travers des montagnes où ils s'étoient engagés imprudemment, ils furent investis de toutes parts, & taillés en pieces par les Turcs.

Le reste de l'armée Chrétienne, après ce nouvel échec, reprit sa route, & les Lombards formerent l'avant-garde. Les Barbares s'avancerent vers

(1) Espece de Milice étrangere au service des Empereurs Grecs. On prétend que les soldats qui composoient ce Corps, étoient nés d'un Grec & d'une femme Turque.



eux, & aussitôt qu'ils eurent fait tomber sur les Chrétiens une grêle de fleches, ils prirent la fuite pour revenir bientôt à la charge. Albert, Général des Lombards, ne put long-temps soutenir de pareilles attaques, & prit la fuite avec sa troupe. Conrad, Chef des Allemans, le remplaça, fit quelque résistance, & fut enfin obligé de se retirer. Le Duc de Bourgogne accourut à leur secours; mais après d'inutiles efforts, il suivit leur exemple. Etienne, Comte de Blois, s'avança enfin avec les François, combattit toute la journée, & fut contraint de se sauver dans le camp. Raimond, avec les Provençaux & les Turcoples de l'Empereur, se présenta à son tour devant l'ennemi; mais abandonné par cette Milice étrangère, il se réfugia avec dix personnes sur le haut d'une montagne, où il se défendit long-temps. Le Comte de Blois, à la tête de deux cents Cuirassiers, le délivra du péril où il étoit, & le ramena au camp. Cette journée coûta beaucoup de monde aux Chrétiens, qui d'ailleurs manquoient de vivres. Pendant la nuit le Comte de Raimond abandonna l'armée, & se retira dans un château qui appartenait à l'Empereur Alexis Comnène. La consternation & le découragement étoient si grands parmi les Chrétiens, que les Soldats & les Officiers mêmes abandonnerent le camp où étoient leurs femmes, leurs enfants & tous leurs bagages. Les Turcs informés de cette retraite précipitée, pillèrent le camp, massacrèrent les femmes qu'ils y trouverent, & poursuivirent ensuite les Chrétiens qui se laissèrent égorger sans se défendre. D'une armée si nombreuse il ne se sauva qu'un petit nombre qui se rendit à Constantinople. Ainsi l'Asie Mineure vit périr plus de Chrétiens occidentaux dans leur passage sur les terres des Turcs Seljoucides, qu'il n'en périt dans les guerres de Syrie.

Quelques jours après Kilidge Arslan, vainqueur de tant de Chrétiens, apprit que Guillaume, Comte de Nevers, qui étoit parti de France avec quinze mille hommes, sans compter les femmes, étoit arrivé à Civitor, & s'étoit emparé d'Ancyre, aujourd'hui Angora. Ces Croisés avoient ensuite passé le fleuve Halis, & s'étoient approchés d'une petite ville habitée par des Grecs, qui avoient été au devant d'eux avec les Evangiles & les Croix; mais toutes ces choses n'empêcherent pas le pillage de la place (1). Les Croisés avoient pris leur route par Amasie, lorsque Kilidge Arslan fut informé qu'ils manquoient de vivres. Il divisa alors son armée en trois Corps, & fonda sur les Francs, qui se battirent avec tant d'ardeur, que l'ennemi ne put remporter aucun avantage considérable. Après avoir inutilement tenté de surprendre Stancon, ils s'avancerent jusqu'à Héraclee, où ils furent tourmentés de la soif pendant trois jours, parce que les Turcs avoient bouché les puits & les citernes. Le Sulthan d'Iconium les voyant affaiblis par cette disette, les attaqua de nouveau; mais la valeur des François fit durer le combat depuis le matin jusqu'au soir. Ils furent tous tués ou faits prisonniers, à la réserve de sept cents qui se sauverent à Germanicopolis. Le Comte de Nevers gagna seul Antioche, où il fut reçu par Tancrede.

Huit jours après Kilidge Arslan remporta sur les Chrétiens une victoire des plus complètes. Guillaume, Comte de Poirou, & Welfon, Duc de Baviere, à la tête de près de cent soixante mille hommes, entrèrent dans

(1) Albert d'Aix.

les Etats de ce Sulthan, & se rendirent à Héraclée, après avoir détruit les villes de Phinimins & de Salamia. Ils étoient fort incommodés de la soif, n'ayant point trouvé de puits sur leur route, & ils apperçurent une rivière avec grande joye. Kilidge Arslan parut tout d'un coup de l'autre côté avec ses troupes, & fit tirer une si grande quantité de fleches, que les Chrétiens n'osoient impunément approcher du bord pour puiser de l'eau. Le désordre se mit alors dans l'armée Chrétienne, & les soldats prirent la fuite dans les montagnes, où la plus grande partie fut égorgée. Le Comte de Poitou, avec son seul Ecuyer, se sauva à Antioche.

Tancrede, chargé de la défense de cette ville & de celle d'Edeffe, avoit fait un traité d'amitié avec Redouan, Roi d'Alep. Cedernier le rompit bientôt sous différents prétextes, & parut tout d'un coup devant Antioche, à la tête d'une armée de trente mille hommes. Tancrede vola aussitôt au secours de cette place, battit Redouan, se rendit maître d'Artésie, & emmena un grand nombre de prisonniers, avec une grande quantité de chevaux.

Le Royaume de Damas étoit cependant agité de troubles occasionnés par la mort de Dekak, & par l'élévation de son fils qui n'avoit qu'un an. Thoghteghin qui l'avoit placé sur le trône, s'étoit réservé toute l'autorité. Ces divisions firent naître à Hugues de Tiberiade le désir de s'emparer de Damas. Il s'avança avec six cents hommes dans la plaine qui est aux environs de cette ville, & y enleva un grand butin qu'il conduisit à Césaire de Philippe. Thoghteghin n'ayant pas eu le temps de s'opposer à cette irruption, rassembla promptement ses troupes, & fit tant de diligence qu'il trouva moyen de lui couper la retraite. Hugues voulut s'ouvrir le passage les armes à la main, mais il fut tué sur le champ de bataille, & les Turcs emportèrent tout le butin que les Francs avoient fait dans la plaine de Damas.

Les Bathéniens ou Assassins, ennemis aussi redoutables pour les Chrétiens que pour les Musulmans, commençoient alors à devenir puissants dans la Syrie. Abou-taher, un de leurs Chefs qui demeuroit à Apamée, fit assassiner Khalaf, que le Khalif d'Egypte avoit envoyé pour s'emparer de cette place, qu'il avoit en effet enlevée à Redouan par trahison. Les Chrétiens de cette ville irrités de la mort de Khalaf qui les favorisoit, résolurent d'en tirer vengeance. Abou-taher se sauva dans une tour, & envoya secrètement offrir à Redouan de lui remettre Apamée. Les Syriens & les Arméniens appréhendant de retomber sous la puissance du Roi d'Alep, inviterent Tancrede à se rendre dans leur ville. Pendant que ce Prince faisoit des préparatifs pour cette conquête, Abou-taher vint à bout de gagner les habitants de cette ville, & lorsque Tancrede se présenta devant les portes, il les trouva fermées. Tancrede, après avoir inutilement resté pendant trois semaines, se retira à Antioche. Après la fête de Pâques il recommença le siège de cette ville, & ne s'en put mettre en possession que par les secours qu'il reçut des deux fils de Khalaf. Tancrede, maître d'Apamée, en traita les habitants avec beaucoup de clémence, & emmena avec lui Abou-taher à Antioche. Les deux enfants de Khalaf qu'il avoit laissés dans Apamée, firent égorger tous ceux qui avoient appartenu au Chef des Bathéniens. Ce fut de cette manière que la ville d'Apamée tomba au pouvoir des Francs.

Vers ce même temps Thoghteghin alla assiéger Tiberiade, où Gervaise

avoit succédé à Hugues. Baudouin, Roi de Jérusalem, venoit de sortir de Tiberiade, & se trouvoit alors en campagne à la tête de quelques troupes. Le Régent de Damas qui redoutoit la valeur de Baudouin, lui envoya demander la paix. Le Roi reçut les Députés avec beaucoup de douceur, & lorsqu'ils furent de retour à leur camp, ils parlèrent si avantageusement de l'armée des Francs, que les Turcs prirent le parti de se retirer avec précipitation. Baudouin, après les avoir inutilement poursuivis pendant quelque temps, retourna à Jérusalem. Aussitôt que ce Prince fut rentré dans ses Etats, les Turcs sortirent une seconde fois de Damas, & firent des courses sur le territoire de Seïd, ou l'ancienne Sidon. Ils la bloquerent ensuite, & exigèrent des habitants trente mille bezans d'or. On ne leur en offrit que neuf mille qu'ils acceptèrent promptement, dans la crainte que Baudouin ne vînt au secours de cette place.

Quelque temps avant Thoghteghin avoit envoyé quatre mille hommes pour ravager de nouveau le territoire de Tiberiade. Les Turcs résolus d'attirer la garnison de cette ville, ne firent paroître d'abord que trois cents chevaux, qui prirent la fuite aussitôt qu'ils apperçurent Gervaise avec une partie de ses troupes. Ce Seigneur animé à la poursuite des ennemis qui fuyoient devant lui, se vit tout d'un coup enveloppé. Il ne rechappa de toute sa troupe que deux soldats, & il eut le malheur de tomber vif entre les mains des Turcs, qui l'emmenèrent à Damas, où il fut percé de fleches dans le milieu de la place publique, quoique le Roi de Jérusalem eût offert une somme considerable pour le racheter. Guillaume, Comte de Sartanges, vengea en quelque sorte les Francs, en enlevant à Toghteghin la forteresse d'Archas, que Godefroi de Bouillon n'avoit pu prendre autrefois. Guillaume fit ensuite une irruption sur les terres des environs de Damas, & y causa beaucoup de dommage.

Les divisions qui regnoient toujours parmi les Musulmans étoient cause des grands avantages que les Francs remportoient en Syrie. Cette Province se trouvoit alors remplie de troupes étrangères. Les Croisés, comme on l'a vu, y avoient formé le Royaume de Jérusalem aux dépens des Khalifs Phatimites, & des Princes qui regnoient dans les contrées voisines sous l'autorité des Seljoucides. Les Phatimites opposés aux Khalifs de Bagdad, avoient été abandonnés par tous les Mahométans, que la différence de sentiments dans la Religion avoient rendus leurs ennemis. Cette haine fut cause que les Barbares orientaux ne se réunirent point pour chasser les Croisés. Les autres petits Princes de la Syrie vassaux de Mohammed, Sulthan Seljoucide de Perse, n'étoient pas assez puissants pour résister aux armées innombrables des Chrétiens. Le Khalif de Bagdad n'avoit aucune autorité dans cette ville, & Mohammed, dont je viens de parler, uniquement occupé à détruire la puissance des Emirs, sembloit avoir dessein d'affoiblir le Parti des Musulmans pour favoriser les Croisés. Il paroît probable que si les Seljoucides de Perse, de Damas, d'Alep, d'Iconium, avoient réuni toutes leurs troupes, les Francs n'auroient jamais pu s'établir en Syrie.

Les succès de ces derniers firent ouvrir les yeux aux Mahométans, & Mohammed rassembla enfin toutes les troupes de la Syrie. Les Turcs, qui regardoient cette guerre comme une guerre de Religion, se rendirent



avec ardeur aux ordres du Sulthan de Perse. Maudoud, devenu Roi de Moussoul, fut déclaré Chef de cette grande expédition. Il fut suivi par l'Emir Ilghazi, Roi de Maredin; par l'Emir Sokman, Roi d'Arménie & de Khelath; par Tamirak, Roi de Sandgiar, & par plusieurs autres Princes Turcs. L'armée composée de deux cent mille hommes entra dans la Mésopotamie, prit sur sa route plusieurs châteaux qui appartenoient aux Chrétiens, ravagea tout le pays par où elle passa, & surtout les environs d'Edesse. Tancrede, chargé de la défense de cette place pendant la captivité de Baudouin du Bourg, rassembla ses troupes en diligence, & envoya demander du secours au Roi de Jérusalem. Baudouin ne tarda pas à joindre ses forces à celles de Tancrede, & ces deux Princes marchèrent contre les Turcs occupés au siège de Tell-bascher, qui appartenoit à Joscelin. Les Turcs, qui craignoient l'événement d'une bataille, évitèrent d'en venir aux mains, & ne cherchèrent qu'à fatiguer leurs ennemis. Les Francs n'ayant pu les forcer au combat, jetterent du secours dans toutes les places voisines, & principalement dans Edesse. Ils se rapprochèrent ensuite de l'Euphrate; mais pendant qu'ils passèrent ce fleuve, & qu'une partie étoit déjà sur l'autre bord, ils furent surpris par les Turcs qui leur enlevèrent plusieurs prisonniers.

1111.

Maudoud ennuyé de la longueur du siège de Tell-bascher qui avoit duré quarante-cinq jours, prit le parti d'abandonner son entreprise. Son armée se partagea alors en deux Corps. Cent mille hommes reprirent le chemin de l'Orient, pendant que les autres allèrent à Alep, où regnoit Redouan. Ils prièrent ce Prince de recevoir & de garder leurs femmes & leurs enfants, jusqu'à la fin de l'expédition qu'ils avoient entreprise contre les Chrétiens. Ils finirent par lui demander de nouvelles troupes; mais Redouan, qui avoit des engagements avec Tancrede, refusa de les rompre, & se contenta de donner son fils en otage, pour preuve de la neutralité qu'il vouloit observer. Aussitôt que les Turcs eurent ce jeune Prince entre les mains, ils menacèrent de lui couper la tête, si son pere refusoit de leur donner les secours qu'ils lui demandoient. Une menace si terrible ne fut pas capable d'engager le Prince Musulman à manquer à sa parole, & il consentit à perdre plutôt son fils qu'à rompre les traités qu'il avoit faits avec Tancrede & les Chrétiens.

Maudoud, dont l'armée n'étoit plus si considérable, marcha vers Césarée de Philippe, à une journée d'Antioche, & assiégea Mara El Nooman. Les Croisés qui appréhendoient que les Turcs ne songeassent à faire le siège d'Antioche, rassemblèrent toutes leurs forces qui formèrent une armée de vingt-six mille hommes, à la tête desquels se trouvèrent le Roi de Jérusalem, Tancrede, Joscelin, Baudouin du Bourg, Payen de Sarouge, Hugues de Cantalar, Richard, Gouverneur de Marasch ou Marse, Gui de Cressalt, Guillaume d'Albin, Guy, Prince de Tarse & de Mamistra, outre un grand nombre de Seigneurs. Les Chrétiens résolus d'attaquer les Turcs, s'avancèrent vers Césarée de Philippe; mais les ennemis refusèrent le combat, & après avoir harcelé les Francs pendant quelque temps, ils quitterent le pays d'Antioche. Cette expédition contre les Chrétiens manqua en partie par la privation des secours que Maudoud attendoit de Redouan & de

Thoghteghin, Sulthan ou Régent du Royaume de Damas. Celui-ci effrayé par les nombreuses armées des Francs qui se succédoient les unes aux autres, avoit fait secrètement un traité avec eux, dans la crainte qu'ils ne voulussent le dépouiller de ses Etats. Maudoud hors d'état de poursuivre son entreprise, licencia ses troupes & retourna à Moussoul.

Tancrede profita de la retraite des Turcs pour se rendre maître du château d'Athareb, situé proche d'Alep, & de quelques autres places, telles que Manbedge & Balis. Les Princes voisins allarmés des conquêtes de Tancrede, se hâtèrent de lui offrir de grosses sommes pour l'engager à s'éloigner de leurs Etats. Redouan lui donna trente mille pieces d'or, des chevaux & des habits; la ville de Tyr sept mille pieces d'or; celle de Schizour, où regnoient les Moncadites (1), quatre mille; & celle de Hama, soumise à un Kurde, nommé Aly, deux mille. Le traité que les Tyriens venoient de faire avec Tancrede ne les mettoit pas à l'abri des entreprises du Roi de Jérusalem. Les dommages qu'ils causoient par terre & par mer aux pèlerins Chrétiens, devoient en effet leur faire craindre que Baudouin ne songeât à s'en venger. Ce Prince ne tarda pas à former le projet de s'emparer de leur ville, afin d'arrêter leur brigandage. Les Tyriens informés des desseins du Roi de Jérusalem, demanderent du secours à Thoghteghin, & la permission de transporter à Damas ce qu'ils avoient de plus précieux. Comme tous ces bagages devoient passer sur les terres d'un Franc nommé Rinfroy, ils lui proposerent la somme de deux mille bezans, afin qu'il les laissât passer en sûreté. Rinfroy reçut la somme; mais se croyant mal-à-propos autorisé à manquer de parole à des Musulmans, il fit avertir Baudouin de l'endroit par où les Tyriens devoient passer avec leurs effets. Le Roi de Jérusalem profita de cet avis, & mit en embuscade des troupes qui enleverent tout ce que les Tyriens transportoient à Damas.

Thoghteghin, qui appréhendoit que Baudouin ne se rendît maître de Tyr, y envoya quelques troupes pour en augmenter la garnison. Le Roi de Jérusalem se présenta peu de temps après devant la place, en ruina les environs, & en fit le siège. La vigoureuse résistance des habitants le rebuta, & il se retira pour aller attaquer une forteresse appelée Hanafsch, qu'il prit d'assaut. Il retourna ensuite devant Tyr, fit construire des tours, & recommença les attaques. Ce Prince eut alors à soutenir en même temps les forties des assiégés, & les fréquentes escarmouches des troupes de Thoghteghin, qui ne cessoient de le harceler. Baudouin, pour se garantir de ces derniers, fit creuser un large fossé autour de son camp. Thoghteghin, résolu de forcer le Roi de Jérusalem à abandonner le siège de Tyr, travailla à lui ôter les secours qu'il recevoit par mer du côté de Seïd. Il équipa une flotte, croisa dans les environs de Seïd, battit une troupe de Francs qu'il surprit, & coula à fond leurs vaisseaux. La nouvelle de cet avantage

(1) Les Moncadites étoient une Tribu d'Arabes. Ils s'établirent l'an 1080 à Schizour qu'ils enleverent aux Grecs. Cette petite Dynastie n'eut que quatre Princes, & fut éteinte en 1157. Il arriva cette année en Syrie un violent tremblement de terre. Les

villes d'Hemesse, de Hama, de Schizour; de Kafartab, d'Apamée, de Mara, de Laodicée, de Tripoli & d'Antioche furent ruinées. La famille entière des Moncadites fut ensevelie sous les ruines de Schizour.

anima le courage des habitants de Tyr, qui firent de nouveaux efforts pour se défendre. Les Francs de leur côté poussèrent les attaques le plus vivement qu'il leur fut possible; ils firent même construire deux autres tours plus considérables que les premières; mais tous ces travaux devinrent inutiles, & ils furent enfin obligés de lever le siège. Vers ce même temps Basyle, Roi de la petite Arménie, c'est-à-dire, du pays de Siz, mourut dans ses Etats. Tancrede, Prince d'Antioche, se mit en chemin pour s'emparer du pays; mais il fut attaqué en route d'une maladie qui le conduisit au tombeau, & Sirjal se rendit maître de Siz.

Toghteghin & Maudoud, Roi de Moussoul, qui s'étoient reconciliés, réunirent leurs troupes pour faire quelque entreprise contre les Francs. Se voyant à la tête de trente mille hommes, ils se flatterent de pouvoir s'emparer de Tiberiade & de Jérusalem. Baudouin instruit de ce projet par le Roi d'Arménie, demanda du secours à Roger, Prince d'Antioche, & au Comte de Tripoli. Cependant les Turcs se rendirent maîtres du Thabor, & assiégèrent Tiberiade. Il y avoit déjà trois mois qu'ils étoient devant cette place, lorsque le Roi de Jérusalem, accompagné de Joscelin, Comte d'Edesse & de Tell-Bascher, alla camper au-delà du Jourdain, près de l'endroit où étoient les Turcs. Ceux-ci envoyèrent aussitôt un détachement contre les Chrétiens, & placèrent une partie de leurs troupes en embuscade. Baudouin fondit avec impétuosité sur les ennemis, qui prirent aussitôt la fuite pour attirer les Francs du côté où étoit l'embuscade. Le Roi de Jérusalem n'écoutant que son ardeur, poursuivit trop vivement les Turcs. Il se trouva bientôt enveloppé de tous côtés, & eut beaucoup de peine à se sauver, après avoir perdu l'étendard qu'il portoit.

Le lendemain de cette déroute, Roger & le Comte de Tripoli joignirent Baudouin avec leurs troupes. L'armée Chrétienne se trouvant alors forte de seize mille hommes, alla se poster sur le haut d'une montagne, dont les Turcs occupoient les vallées. On resta dans cette situation l'espace de vingt-six jours, pendant lesquels les Turcs firent divers détachements pour ravager le plat pays. On étoit alors dans le commencement de l'automne, temps où la plupart des pèlerins se rendoient à Jérusalem. Les Turcs craignant qu'ils n'amenassent avec eux quelques secours, se retirèrent d'abord aux environs de Damas, & de-là passèrent dans l'Asie Mineure pour soutenir le Sulthan d'Iconium, qui étoit en guerre avec les Grecs.

Plusieurs tremblements de terre arrivés dans les mois d'Octobre & de Novembre, ruinèrent la plus grande partie des places dont les Francs étoient en possession. Un grand nombre de villes de la Cilicie, de l'Isaurie & de la Célé-Syrie avoient été renversées. La ville de Maresie avoit le plus souffert, & il restoit à peine des traces de ses faubourgs. Tous les habitants de ces villes étoient dispersés dans la campagne, & un plus grand nombre étoit péri sous leurs ruines. Mohammed, Sulthan Selfoucide de Perse, voulant profiter des malheurs des Chrétiens, ordonna à tous les Princes de Syrie de joindre leurs troupes à Ac-Sancar El Bourski son Général, qu'il avoit fait Roi de Moussoul, à la place de Maudoud assassiné l'année précédente, & de marcher contre les Francs. L'arrivée de Bourski effraya autant les Turcs de la Syrie que les Francs, Eghazi, Roi de Maredin, eut le premier affaire

---

 LES  
CROISADES
 

---

1112.

1113.

1114.



au Général de Mohammed, & le vainquit. Cette victoire lui faisoient redouter la colère du Sulthan de Perse, beaucoup plus puissant que lui, il mit dans ses intérêts Thoghteghin, & ces deux Princes se déterminèrent à demander du secours aux Chrétiens. Ils firent en conséquence des propositions de paix à Baudouin, Roi de Jérusalem, & à Roger, Prince d'Antioche. Elles furent acceptées, & le traité fut signé entre les quatre Princes.

Mohammed irrité de l'avantage qu'ilghazi avoit remporté sur Bourski, & de l'alliance qu'il avoit contracté avec les Franks, rassembla une armée de quarante mille hommes qu'il envoya en Syrie sous la conduite de Bourski & du fameux Emadeddin Zenghi. Cette armée passa l'Euphrate à Raeca, & entra dans le territoire d'Antioche, entrepri. le siège d'Edesse, fit périr par le fer un grand nombre de Franks, ravagea les environs de Samosath, de Sarouge, que nos Historiens appellent Ragia, pilla plusieurs villes qui appartenoient aux Franks, & fit prisonnier Guillaume de Perce qui commandoit dans ce pays. La ville de Hama dépendante des Etats de Thoghteghin, fut assiégée, prise d'assaut & livrée au pillage.

1115.

Cependant le Roi de Jérusalem, Ponce de Tripoli, Roger, Baudouin, Comte d'Edesse, & Thoghteghin, rassemblèrent leurs troupes, & allèrent camper à trois lieues de Kafertab ou Cafarda. Les Turcs n'osant plus tenir la campagne se retirèrent vers Hama, sous prétexte d'aller prendre leurs quartiers d'hiver. Le Roi de Jérusalem persuadé que les ennemis étoient retournés dans leur pays, reprit la route de ses Etats. Les Turcs reparurent aussitôt après sa retraite, & se mirent en possession de Kafertab qui appartenoit aux Franks. Roger, & Baudouin, Comte d'Edesse, à la tête de quinze mille hommes, attaquèrent les Turcs partagés en trois Corps, placés le long du fleuve Farfar, entre Césarée (1), Straton & Apamée. Les Franks taillèrent en pieces le premier Corps, le second fut culbuté dans le fleuve, & Thoghteghin détruisit le troisième. La trêve que les Chrétiens avoient faite avec le Roi de Damas étoit à peine expirée, que les hostilités recommencerent de part & d'autre. Les Franks allèrent aussitôt assiéger Raphnia, ville de la dépendance du Royaume de Damas, & s'en rendirent maîtres. Thoghteghin la reprit bientôt après, & passa au fil de l'épée tous les Franks qu'il y trouva.

Mort de Baudouin I. Roi de Jérusalem.

1118.

Le Roi de Jérusalem qui s'étoit acquis tant de gloire par ses conquêtes sur les Musulmans, fut attaqué vers ce même temps d'une dysenterie qui lui occasionna la mort. Ce Prince avoit régné dix-huit ans, & avoit beaucoup augmenté le Royaume de Jérusalem. Il ne laissa aucun enfant des trois femmes qu'il avoit eues. La dernière étoit Adélaïde, veuve de Roger, Comte de Sicile, qu'il avoit épousée après avoir répudié la fille de Tasioc, Prince d'Arménie. Il ne fut pas plus attaché à Adélaïde, & il renvoya cette Princesse en Sicile au bout de trois mois de mariage. Il prit pour prétexte de ce divorce des remords de conscience; mais en se séparant d'Adélaïde, il refusa de lui rendre les sommes considérables qu'il avoit reçues pour sa dot. Ces sommes lui avoient été d'un grand secours pour l'entretien de son armée, & avant son alliance avec cette Princesse, il se trouvoit dans un

(1) Différents Auteurs nomment cette place Sizera ou Sizeri.

grand embarras. Roger, fils d'Adélaïde, conçut un tel dépit de l'affront que Baudouin avoit fait à sa mere, qu'il refusa constamment d'envoyer des troupes en Palestine pour secourir les Chrétiens. Le corps de Baudouin fut inhumé dans une chapelle de l'Eglise du S. Sépulcre, à côté de celui de Godefroi de Bouillon son frere.

Le Comte Eustache, frere de Godefroi & de Baudouin, étoit alors en Europe, & son éloignement le priva de la couronne de Jérusalem. Les Barons & les Seigneurs du Royaume considerant que les circonstances exigeoient qu'on donnât promptement à Baudouin un successeur qui pût défendre l'État, firent monter sur le trône Baudouin du Bourg, Comte d'Edesse. Ce Prince en acceptant la couronne, céda le Comté d'Edesse à Joscelin son parent.

Cependant le Khalif Phatimite menaçoit les Chrétiens, & avoit rassemblé des troupes qui étoient allées camper devant Ascalon. Thoghteghin à cette nouvelle passa le Jourdain, & se joignit à l'armée Egyptienne. On resta en présence pendant quelque temps; mais comme on redoutoit de part & d'autre l'évenement d'un combat, les deux Partis se séparèrent sans en venir aux mains. D'un autre côté, Joscelin fut défait par une Tribu d'Arabes nommés Beni-Rabia, qu'il avoit attaquée.

La puissance des Turkomans Ortokides qui s'établissoient dans la Syrie, devint funeste aux Croisés. Ilghazi, Prince de cette Dynastie & Roi de Maredin, employa toutes sortes de moyens pour les affoiblir, & leur suscita autant d'ennemis qu'il lui fut possible. Accompagné de Thoghteghin & de Dobaïs, Emir de quelques Tribus d'Arabes, il entra dans la Principauté d'Antioche, & y committre de grandes hostilités. Roger, Prince d'Antioche, envoya aussitôt demander du secours à Joscelin, Comte d'Edesse, à Ponce, Comte de Tripoli, & à Baudouin II. Roi de Jérusalem; mais il se mit en campagne avant l'arrivée de ces Princes. Son armée qui ne consistoit qu'en trois mille sept cents hommes, alla camper dans un endroit nommé le Champ du sang. Ilghazi marcha vers Athareb, moins pour assiéger cette place que pour observer les desseins des Francs. Le Prince d'Antioche étoit occupé à ranger ses troupes, lorsque les Ortokides fondirent tout-à-coup sur lui. Un Corps de son armée ayant été enfoncé, le reste fut bientôt mis en désordre & taillé en pieces. Roger voulant arrêter l'impétuosité des ennemis, fut tué sur le champ de bataille. Ilghazi fit périr dans les tourmens la plus grande partie de ceux qui avoient eu le malheur de tomber vifs entre ses mains.

Cependant le Roi de Jérusalem & le Comte de Tripoli s'avançoient avec leurs troupes pour secourir Antioche que les ennemis sembloient menacer. Le Roi de Maredin résolu de s'opposer à leur passage, envoya contre eux un détachement de dix mille hommes, qui se partagerent en trois Corps. Un des trois fut entierement défait, & ce petit avantage facilita aux Princes Francs les moyens d'arriver à Antioche. Ilghazi n'osant se flatter de pouvoir se rendre maître de cette ville, alla assiéger Athareb, dont les habitants se soumirent aussitôt qu'il parut, à condition qu'ils auroient la liberté de sortir de la place; ce qui leur fut accordé. Zaredna, ou Sardonias, ne fit pas plus de résistance, & fut traitée de même. Baudouin & le Comte

---

LES  
CROISADES,

BAUDOUIN II.  
troisième Roi de  
Jérusalem.

---

1119.

---

1120.

LES  
CROISADES.

de Tripoli qui ignoroient la prise d'Athareb, s'étoient mis en marche pour la secourir; mais aussitôt qu'ils eurent appris que cette ville étoit tombée au pouvoir des Ortokides, ils allèrent camper à la montagne de Danir, dans le territoire de Sarmin ou Samattan. Ilghazi, après avoir fortifié Zaredna, forma le projet de surprendre l'armée des Francs pendant la nuit; mais Baudouin, qui étoit toujours sur ses gardes, s'aperçut de l'arrivée des ennemis, & eut le temps de ranger son armée en bataille. Les Francs se battirent avec tant d'intrépidité, que les Ortokides ne pouvant plus soutenir leurs efforts, prirent la fuite & abandonnerent le champ de bataille, sur lequel ils laissèrent quatre mille morts. Ilghazi se vengea de sa défaite sur des Chrétiens qui s'étoient écartés de l'armée, & qu'il fit prisonniers en se sauvant à Alep. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il ordonna qu'on leur fit souffrir toutes sortes de tourments en sa présence. Les uns reçurent plusieurs coups sous la plante des pieds, d'autres furent enterrés jusqu'à la moitié du corps, & tués à coups de fleches; on en jeta plusieurs dans les rues, après leur avoir coupé les membres; quelques-uns furent exposés tout nus à mille insultes, battus & pressés de renoncer à leur Religion. Ilghazi coupa lui-même la tête à l'un d'eux, & se servit du crâne pour en faire une tasse à boire. Ce Prince, après avoir fait démolir la forteresse de Zaredna, qu'il ne croyoit pas sans doute pouvoir conserver, s'en retourna à Maredin.

1121.

Les Francs se saisirent aussitôt de Zaredna, & s'y fortifierent; mais Ilghazi n'eut pas plutôt appris cette nouvelle qu'il se mit en campagne pour tâcher de reprendre cette place. Joscelin s'avança de son côté jusqu'à Sarmin, & invita le Roi de Jérusalem à venir le joindre. Ilghazi, informé de la marche du Roi de Jérusalem, retourna à Alep, où il mourut peu de temps après. Thoghteghin avoit profité des circonstances pour aller ravager les environs de Tiberiade. Baudouin vola au secours de cette place, & assiégea Gérafa, ville de la Décapole, peu éloignée du Jourdain & voisine du mont Galaad. Thoghteghin voulut la défendre, mais il fut battu, & la ville tomba au pouvoir du Roi de Jérusalem, qui fit raser la forteresse que le Roi de Damas avoit fait élever l'année précédente.

1122.

Pendant que Baudouin étoit occupé du côté de Tiberiade, Balak (1) entra tout d'un coup sur les terres des Francs, & enleva dans une embuscade Joscelin, Comte d'Edesse, & Galeran son parent qu'il fit enfermer dans le château de Khortobret (2). Le Roi de Jérusalem instruit de la détention du Comte d'Edesse, s'avança en diligence pour rétablir les affaires des Francs. Balak lui rendit un piège, vint à bout de le faire prisonnier, & l'envoya dans le même château où étoient Joscelin & son parent. Cinquante Arméniens touchés de la captivité de ces Princes, prirent la résolution hardie de les délivrer. Déguisés en Moines ou, selon d'autres, en Marchands, ils trouverent moyen d'être introduits dans le château, & égorgèrent la garnison avec des poignards qu'ils avoient cachés sous leurs robes. Aussitôt que les Princes se virent en liberté, ils songerent à se fortifier dans ce même

(1) Il étoit petit-fils d'Ortok, Chef de la Dynastie des Turkomans Ortokides, & possédoit plusieurs villes en Syrie. Il étoit par conséquent neveu d'Ilghazi, fils d'Ortok.

(2) Guillaume de Tyr nomme cette forteresse Quartapiert; Samut l'appelle Quartapetra.



endroit; mais pendant qu'ils travailloient à se mettre en sûreté, la place fut tout d'un coup investie par un Corps d'Ortokides. Joscelin, qui étoit allé chercher du secours, fut le seul des Princes qui profita de la liberté que les Arméniens leur avoient procurée. Balak offrit à Baudouin de lui permettre de se retirer à Edesse, s'il vouloit rendre le château, & sur son refus, il poussa vivement le siège, reprit Khortobret, & fit de nouveau Baudouin prisonnier. Il lui accorda la vie, ainsi qu'à un de ses neveux & à Galeran; mais il ordonna de les charger de chaînes & de les conduire à Harran. Les Chrétiens qui s'étoient assemblés pour secourir le Roi de Jérusalem, ayant appris ce qui venoit de se passer, tournèrent leurs pas du côté d'Alep, & y firent quelques ravages. Balak se rendit dans cette ville dans la crainte que Soliman son cousin germain, qui en étoit le maître, ne fût pas en état de la défendre.

Il étoit cependant arrivé d'Europe de nouveaux secours aux Chrétiens d'Orient, qui résolurent d'en profiter pour faire une importante entreprise en Syrie. Depuis long-temps la ville de Tyr causoit de grands dommages aux Francs, par les facilités qu'elle offroit aux Turcs & aux Egyptiens de faire des courses sur le territoire de Jérusalem. Il fut donc décidé qu'on entreprendroit le siège de cette ville. Tyr, que les Orientaux appellent Sour, ville célèbre par son antiquité, son commerce, le grand nombre de ses habitants, & la fertilité de son terroir, étoit la capitale de la Phénicie proprement dite. Elle est située sur le bord de la mer dans une presqu'île, environnée d'une mer orageuse qui la rend d'un accès difficile. Elle avoit sous sa dépendance les villes de Porphyria ou Haifa, de Ptolémaïs, de Césarée de Philippe, de Sarepta, de Sidon, de Biblos, de Botrium, de Tripoli, d'Artésie, d'Archas, d'Arados, d'Antarados & d'Héraclée. Depuis plusieurs années ce territoire avoit été envahi par les Francs, les Seljoucides de Syrie, & par quelques autres Princes voisins. Il appartenoit auparavant tout entier aux Egyptiens qui étoient encore maîtres de Tyr, à l'exception d'un tiers de cette ville qui avoit été cédé à Thoghteghin, tant pour l'empêcher de s'emparer du reste de la ville, que pour l'engager à fournir des secours contre les Francs.

Ceux-ci commandés par le Patriarche Gormond, qui tenoit la place de Baudouin prisonnier chez les Ortokides, commencèrent le siège de Tyr, & environnèrent cette place de toutes parts. Elle avoit du côté de la mer un double mur flanqué de grosses tours; mais ce mur étoit triple du côté de la terre, & les tours étoient si près les unes des autres qu'elles se touchoient. Deux grosses tours défendoient l'entrée du port qui étoit au Nord. Outre ses habitants, que le commerce dans toute la mer Méditerranée avoit considérablement enrichis, ceux de Césarée, de Ptolémaïs, de Sidon, de Biblos, de Tripoli, & de toutes les villes voisines, situées sur le bord de la mer, s'y étoient retirés, comme dans un lieu où ils n'avoient rien à craindre. Les Francs, après s'être rendus maîtres de l'entrée du port, mirent leurs vaisseaux à sec, & s'établirent dans un espace voisin. Ils élevèrent ensuite leurs machines, & commencèrent à battre les murailles. Les Tyriens de leur côté construisirent d'autres machines pour les opposer à celles des Francs, firent de vigoureuses sorties, & ruinèrent les travaux des assiégeants. L'arrivée

LES  
CROISADES.

Siège & prise  
de Tyr.

1123.

de Ponce, Comte de Tripoli, ranima le courage des Francs, que tant de difficultés commençoient à abattre ; mais elle ralentit en même temps l'ardeur des Tyriens.

Cependant les troupes d'Ascalon voyant que le Royaume de Jérusalem étoit dégarni de soldats, s'avancèrent vers cette ville, & massacrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent dans la campagne. Les habitants de Jérusalem s'étant aussitôt rassemblés, parurent en armes sur les murailles ; ce qui obligea les troupes d'Ascalon à se retirer sans rien entreprendre.

Le siège de Tyr continuoit toujours avec beaucoup de vivacité. Les Tyriens qui craignoient de succomber, informèrent de leur situation le Khalif Phatimite d'Egypte & Thoghteghin. Ce dernier fit une diligence incroyable, & parut à Panéas à la tête d'une armée très-nombreuse. Il pressa en même temps le Khalif de lui envoyer encore des troupes avec des provisions. On répandit alors le bruit qu'il étoit sorti des ports d'Egypte une flotte considérable. Cette nouvelle allarma beaucoup les Francs, qui résolurent d'attaquer Thoghteghin avant qu'il eût reçu les secours qu'il attendoit. Ils se partagèrent en trois Corps. Le Comte de Tripoli, & Guillaume de Buris, Connétable du Royaume de Jérusalem, furent chargés de marcher à l'ennemi. Le Doge de Venise qui étoit arrivé avec sa flotte, fut destiné à attaquer celle des Egyptiens, & le reste des troupes, avec une partie des Vénitiens, resta dans le camp pour continuer le siège. Thoghteghin n'ayant reçu aucun des renforts qu'il attendoit du Khalif, évita le combat, & se retira à Damas. Les Francs retournerent alors au siège, & presserent tellement les Tyriens qu'ils songerent enfin à se rendre. Le Roi de Damas se présenta une seconde fois aux environs de Panéas, ou Césarée de Philippe, d'où il envoya aux Chefs des Francs des Ambassadeurs pour traiter de la paix & de la reddition de la place. Il fut arrêté que les Mahométans, leurs femmes & leurs enfants auroient la liberté de sortir de la ville, & d'emporter leurs effets. Les Francs entrèrent alors dans la ville, & en prirent possession dans le mois de Juillet. Les deux tiers furent abandonnés au Roi de Jérusalem, & le reste aux Vénitiens.

1124.

D'un autre côté, Balak qui étoit resté quelque temps dans Alep pour en imposer aux Francs, en sortit enfin, & alla faire le siège d'Hierapolis ou Manbedge, qui appartenoit à un Emir nommé Hasfan. Comme ce pays étoit voisin des Etats de Joscelin, ce Comte pensa qu'il n'étoit pas de sa politique de permettre à Balak de s'emparer d'Hierapolis. Il rassembla promptement les troupes d'Antioche & d'Edesse, marcha au secours de Hasfan, & livra bataille à Balak, qui la perdit avec la vie. Baudouin II. profita de la mort de Balak pour traiter de sa rançon avec Timourtasch, fils d'Ighazi, devenu héritier de Balak. Baudouin obtint sa liberté, à condition qu'il payeroit une somme de cent mille *Michaelis*, sorte de monnoye alors en usage dans l'Orient. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il se trouva dans l'impossibilité de payer cette somme, pour laquelle il avoit donné des otages. Ses Barons lui conseillèrent de faire le siège d'Alep, qui appartenoit à Timourtasch, Prince sans courage & plongé dans la mollesse. Baudouin se seroit emparé de cette place, si les habitants, qui n'avoient aucune espérance dans Timourtasch, n'eussent eu recours à Aefancar El Bourski,

Roi de Moussoul. Ce Prince ne tarda pas à marcher à leur secours, & sa présence obligea les Franks à se retirer. Bourski prit aussitôt possession d'Allep, & les Ortokides, en perdant cette place, eurent moins affaire avec les Franks.

Les succès de ces derniers avoient obligé Bourski à reprendre les armes, & il se trouva de nouveau à la tête de toutes les forces de l'Orient. Le Sulthan de Perse lui avoit donné les villes de Moussoul, de Sandgiar, de Vafeth, & la Mésopotamie. Chargé de tout entreprendre contre les Franks, il passa l'Euphrate, entra dans le territoire d'Antioche, & mit à feu & à sang le pays (1) qui étoit dégarni de troupes. Les habitants d'Antioche alarmés de l'approche des Turcs, firent sçavoir au Roi de Jérusalem le sujet de leurs craintes. Baudouin se disposa aussitôt à arrêter les efforts des ennemis. Avant qu'il eût pû se rendre dans le pays, Bourski & Thoghteghin avoient déjà obligé la forteresse de Kafertab à se rendre; mais ils avoient inutilement tenté d'emporter Sardan. Ils étoient occupés au siège d'Ezaz, & ils dressaient déjà leurs machines, lorsque le Roi de Jérusalem, les Comtes de Tripoli & d'Edesse arrivèrent avec leurs troupes. Les Franks se mirent aussitôt en bataille, & malgré leur petit nombre qui étoit de beaucoup inférieur à celui de l'ennemi, ils oferent en venir aux mains, & remportèrent une victoire complète. Bourski, honteux de sa défaite, repassa l'Euphrate, & retourna à Moussoul.

Baudouin II. qui étoit allé à Jérusalem pour y prendre quelque repos, fit des préparatifs pour exécuter le projet qu'il avoit formé de se rendre maître de Damas. Son expédition ne fut qu'une simple course dans laquelle les Chrétiens firent un grand butin. La nouvelle d'un puissant armement que faisoient les Egyptiens, obligea les Princes Franks à se rendre dans leurs Etats pour veiller à leur défense. Ce faux bruit s'étant dissipé, Baudouin rentra dans le Royaume de Damas. Après avoir rassemblé toutes ses troupes à Tiberiade, il pénétra jusqu'aux prairies de Saphar qui sont dans le voisinage de Damas. Thoghteghin marcha à la rencontre des Franks, & en vint aux mains avec eux. La victoire fut long-temps disputée, mais Baudouin ayant fait un nouvel effort, obligea les ennemis à prendre la fuite. Pendant que le Roi de Jérusalem les poursuivait, l'Infanterie Turkomane, qui faisoit une partie de l'armée de Thoghteghin, entra dans le camp des Chrétiens, & le pillra. Les Franks surpris de cet événement, se retirèrent en désordre. Ils s'emparèrent cependant d'une petite forteresse qui n'étoit pas beaucoup éloignée de cet endroit. Guillaume de Tyr prétend que les Chrétiens remportèrent une victoire complète sur le Roi de Damas; Aboulfedha soutient au contraire que les Turkomans mirent en fuite l'armée de Baudouin.

Après cette expédition, Ponce, Comte de Tripoli, engagea le Roi de Jérusalem à se joindre à lui pour faire le siège de Raphanée, ville située dans la Province d'Apamée. Elle ne se défendit que dix-huit jours, au bout desquels elle capitula. Bourski, irrité de la perte de cette ville qui lui appartenoit, s'en vengea par le ravage qu'il fit dans la Célé-Syrie. Il mit ensuite

(1) Il n'y avoit pas alors de Prince dans ce pays, & il étoit gouverné par le Roi de Jérusalem.



---

 LES  
CROISADES.
 

---

1127.

1128.

1129.

le siège devant Athareb ; mais il décampa aussitôt qu'il apprit que Baudouin marchoit au secours de cette place. Il retourna dans son ancien pays, où il fut tué par un Bathénien. L'année suivante Thoghteghin mourut à Damas. Ainsi les Chrétiens furent délivrés de deux dangereux ennemis.

Baudouin, qui étoit toujours occupé du dessein de prendre Damas, où regnoit alors Tadge El Moulouk Bouri, fils aîné de Thoghteghin, invita tous les Princes Chrétiens d'Orient à prendre part à cette expédition. Foulques, Comte d'Anjou, Ponce, Comte de Tripoli, Boëmond le jeune, Prince d'Antioche, Joscelin le vieux, Comte d'Edesse, se rendirent avec leurs troupes dans les prés de Saphar aux environs de Damas. Ils avoient dans leurs intérêts un Bathénien nommé Abouloufa, très-puissant dans la ville, & qui leur avoit promis de leur livrer cette place pendant que les Mahométans seroient à la Mosquée, à condition qu'ils lui abandonneroient la ville de Tyr. La conspiration fut découverte, & le Sulthan Bouri fit massacrer tous les Bathéniens qui étoient dans Damas. Il y en eut environ six mille. Les Francs, qui s'étoient approchés de cette ville suivant les avis d'Abouloufa, fut très-surpris d'apprendre le massacre des Bathéniens. La rigueur du froid, l'imprudence de leurs vivandiers qui s'étoient répandus de tous côtés, acheverent de ruiner leur armée. Bouri sortit de Damas à la tête de ses troupes, & poursuivit les Francs qui eurent beaucoup de peine à se sauver. Les Bathéniens de Césarée de Philippe leur livrerent leurs châteaux, & les Francs se mirent encore en possession de la forteresse de Cadmou.

1130.

---

 Mort de Baudouin II.
 

---

1131.

Baudouin, après ces différentes expéditions, retourna à Jérusalem, où il mourut universellement regretté. Ce Prince étoit fils aîné de Hugues, Comte de Rhetel, & il avoit passé en Asie avec Godefroi de Bouillon. Lorsque Baudouin s'aperçut qu'il touchoit à sa dernière heure, il se fit porter dans la maison du Patriarche pour être plus proche du S. Sépulcre. Il manda Mélisende sa fille aînée, le Comte Foulques son gendre, leur fils qui étoit âgé de deux ans, & lorsqu'ils furent en sa présence, il leur donna le gouvernement du Royaume, & leur abandonna la souveraine autorité. Il prit ensuite un habit de Moine, & promit d'observer la règle du Monastere dont il choisissoit l'habit. Baudouin laissa de son mariage avec Morphie, fille de Gabriël, Prince de Mélerine en Arménie, quatre filles, dont l'aînée nommée Mélisende, épousa Foulques, Comte d'Anjou, dont on vient de parler. Alix, qui fut mariée à Boëmond, Prince d'Antioche ; Hodiérne, femme de Raimond, Comte de Tripoli, & Liefse ou Juvrée qui se fit Religieuse. Le corps de Baudouin fut inhumé auprès des Rois ses prédécesseurs.

---

 Ordre des Templiers.
 

---

Ce fut sous le regne de ce Prince que l'Ordre des Templiers prit naissance. L'utilité que les pèlerins retiroient des Chevaliers de l'Hôpital de Jérusalem, fit naître à quelques Gentilshommes François le dessein de se dévouer au même exercice, c'est-à-dire, d'escorter les Chrétiens qui alloient visiter les saints lieux, & d'assister les Princes dans les guerres qu'ils avoient à soutenir contre les Mahométans. Les principaux Gentilshommes qui exécuterent ce projet furent Hugues de Pagan, & Geofroi de Saint-Admar ou Saint Omer, avec sept autres dont on ne trouve pas les noms. Ces pieux Chevaliers autorisés par le Patriarche auquel ils avoient communiqué leurs

desseins, ne s'attachèrent d'abord qu'à assurer le chemin aux pèlerins depuis le port de Jaffa jusqu'à Jérusalem. Baudouin, pour récompenser leur zèle, leur permit quelque temps après d'habiter dans le palais qu'il avoit auprès du Temple ; ce qui leur fit donner le nom de Templiers. Ils furent neuf ans sans que le nombre augmentât, ni qu'ils portassent sur leurs habits aucune marque de la profession qu'ils avoient embrassée. Plusieurs personnes se joignirent à eux, & formèrent enfin une Communauté que le Pape Honorius II. & le Concile de Troyes approuverent. Ce fut alors qu'on leur ordonna de porter le manteau blanc, & de vivre suivant la regle que S. Bernard leur prescrivit par ordre du même Concile.

Voici les principaux articles de leur regle. Les Chevaliers du Temple entendront l'Office divin tout entier du jour & de la nuit ; mais quand leur service militaire les empêchera d'y assister, ils réciteront treize fois l'Oraison Dominicale pour Marins, sept fois pour chacune des petites heures, & neuf fois pour Vêpres. Pour chacun de leurs Confreres morts, ils réciteront cent fois la même oraison pendant sept jours, & pendant quarante jours on donnera à un pauvre la portion du Chevalier mort. Ils mangeront gras trois fois la semaine, le Dimanche, le Mardi & le Jeudi ; les quatre autres jours ils feront maigre, & le Vendredi ils se nourriront comme en Carême, c'est-à-dire, qu'ils ne feront point usage d'œufs & de laitage. Chaque Chevalier pourra avoir trois chevaux & un Écuyer. Ils ne chasseront ni à l'oiseau, ni autrement.

Huit ans après leur établissement, le Pape Eugene ajouta la croix rouge sur leur manteau blanc. La vertu & la piété de ces premiers Templiers firent que tous les Princes Chrétiens s'empresèrent à les enrichir. Plusieurs personnes de distinction entrèrent dans cet Ordre. L'Archevêque de Tyr dit que de son temps ils étoient déjà trois cents Chevaliers, sans compter un grand nombre de Freres servants. Dès l'an 1120 ils avoient partagé leur Communauté en trois Ordres. Les premiers étoient Chevaliers & destinés pour la guerre ; les autres, qui avoient la qualité de Freres servants, étoient employés à recevoir les pèlerins, à les soigner, & à leur rendre toutes sortes de services, ainsi qu'aux malades ; les troisiemes, qui étoient Ecclésiastiques, desservioient leur Eglise, & administroient les Sacrements. Les Templiers furent le premier de tous les Ordres militaires, & c'est la première fois qu'on a essayé d'allier la vie monastique avec la profession des armes.

En vertu des dernières volontés de Baudouin, & des droits de Foulques, Comte d'Anjou, ce Prince fut couronné Roi de Jérusalem après la mort de son beau-pere. Ce Prince ne témoigna pas moins de courage que ses prédécesseurs, & défendit avec ardeur la Principauté d'Antioche, dont les Turcs vouloient se rendre maîtres. Pour la conserver à Constance, fille de Boëmond, qui en étoit légitime héritière, & renverser les projets de sa propre mere, qui vouloit l'en exclure, il maria cette jeune Princesse à Raimond, fils du Comte de Poitiers. Comme ce jeune Seigneur étoit alors à la Cour du Roi d'Angleterre, Foulques lui envoya Gérard Gébert, Chevalier de l'Hôpital, pour traiter de cette alliance. Le nouveau Roi de Jérusalem songea en même temps à protéger les villes que les Chrétiens possédoient au-delà d'Afcalon, & qui étoient continuellement exposées aux courses des garnisons

Foulques,  
Roi de Jérusalem.

Egyptiennes. Il fit pour cet effet rétablir l'ancienne ville de Bersabée, que nos Historiens nomment Gebellin, & qui est située à l'opposite d'Ascalon. Il en confia la garde aux Chevaliers de l'Hôpital, afin que par leur vigilance & leur valeur, ils arrêtaient les Mahométans qui s'avançoient quelquefois jusqu'aux portes de Jérusalem. Les Francs étoient alors maîtres de tous les pays qui s'étendent depuis Maredin & Sandgiar jusqu'en Egypte. Il ne restoit plus dans la Syrie aux Mahométans qu'Alep, Hemeffe, Hama & Damas. Tout ce qui étoit entre le Diarbekr & Emed appartenoit aux Francs. Du côté du Diardgesiré, ils possédoient jusqu'à Nésibin & Raselain.

1133.

Cependant Ismail, surnommé Schamsel Moulouk, qui étoit monté sur le trône de Damas après la mort de Bourri son pere, faisoit le siège de Césarée de Philippe. Cette ville fut prise, & un grand nombre de Francs tomberent en la puissance de ce Prince, qui proposa presque aussitôt de faire une treve, & il rendit en conséquence tous les prisonniers. La paix que le Roi de Damas venoit de signer avec les Chrétiens de ce quartier-là, ne l'empêcha pas de porter la guerre dans d'autres Provinces qui dépendoient des Francs. Il entra dans le territoire de Ponce, Comte de Tripoli, lui livra bataille sous la citadelle appelée le Mont des Pèlerins, le fit prisonnier, & le tua de sa propre main. Ce Prince haï de ses sujets à cause de sa tyrannie, fut assassiné par ses propres domestiques, du consentement même de sa mere. On lui donna pour successeur Schehabeddin Mahmoud son frere, & Moin Eddin Anz ou Anar, fut fait Régent du Royaume de Damas pendant la minorité du jeune Sulthan.

1135.

Emad Eddin Zenghi (1), que nos Historiens des Croisades appellent Sanguin, n'eut pas plutôt appris ce changement qu'il entra dans le pays de Damas, à dessein de se mettre en possession du Royaume. Anar ne se trouvant pas assez fort pour résister au Prince Atabek, demanda du secours au Roi de Jérusalem. Il lui offrit en même temps de lui payer tous les mois vingt mille pieces d'or, & promit qu'après que Zenghi seroit chassé des terres de Damas, de livrer aux Francs la ville de Césarée de Philippe qu'ils avoient perdue quelque temps auparavant. Tous les Grands du Royaume de Jérusalem acceptèrent des conditions si avantageuses, & rassemblèrent leurs troupes dans le territoire de Tiberiade. Zenghi étoit alors campé à Raz Elaïn, que nos Historiens nomment Rasaline, & les Francs joignirent les troupes de Damas dans un endroit appelé Nuara. Zenghi voyant tant de forces réunies contre lui, se retira dans la vallée de Baccar. Ensuite les deux armées allerent faire le siège de Césarée de Philippe, qui s'étoit soumise au Prince Atabek. Les Francs camperent du côté de l'Occident, & les troupes de Damas se posterent à l'Orient. Les travaux étoient déjà commencés, lorsque le Prince d'Antioche & le Comte de Tripoli se rendirent au camp des Chrétiens. On poussa alors le siège avec plus de vigueur, & après des peines infinies & beaucoup de sang répandu, la ville fut prise & livrée aux Francs.

Zenghi toujours occupé du projet qu'il avoit formé de se mettre en possession du Royaume de Damas, ne cessoit de se présenter devant la capitale

(1) Ce Prince est le fondateur des Atabeks de Syrie.



de cet Etat, & il seroit venu à bout de son dessein sans les secours que les Franks donnerent au Roi de Damas. Zenghi irrité contre les Chrétiens, envoya des troupes pour ravager le territoire de Laodicée. Elles y firent un horrible dégât, & emmenèrent un nombre infini d'esclaves. Zenghi entra ensuite lui-même dans le pays des Franks, qui étoient en guerre les uns contre les autres. Jean Comnene, Empereur de Constantinople, qui vouloit que les Croisés lui rendissent Antioche, étoit entré dans cette Principauté avec une armée nombreuse, s'étoit emparé de plusieurs villes, & avoit assiégé Antioche. Zenghi profita de cette circonstance pour attaquer le Comte de Tripoli du côté de Raphanée, & assiégea le château de Barin ou de Montferrand, place qui facilitoit aux Franks les moyens de faire des courses sur les terres des Musulmans, entre Alep & Hama. Raimond, Comte de Tripoli, qui avoit succédé à son pere Ponce, eut recours au Roi de Jérusalem, qui ne tarda pas à le joindre avec ses troupes. Zenghi, à l'approche de l'armée Chrétienne, leva le siège de Barin, & marcha à la rencontre des Franks. On en vint bientôt aux mains; mais après un sanglant combat les Chrétiens furent mis en fuite, & le Roi de Jérusalem fut obligé de se sauver dans la forteresse. Le Comte de Tripoli fut fait prisonnier, & tous les bagages devinrent la proie du vainqueur. Zenghi, après l'avantage qu'il venoit de remporter, alla assiéger de nouveau Barin, où s'étoient enfermés le Roi de Jérusalem, le Chevalier Renier Brus, Gui Brisébarre, Baudouin de Ramis & Unfroï du Toron. Ces Princes informèrent de leur situation le Prince d'Antioche, Joscelin le jeune, Comte d'Edeffe, & le Patriarche de Jérusalem. Tous les Franks se réunirent alors pour délivrer leur Roi, & le Prince d'Antioche même vint à son secours, quoique les Grecs fussent campés devant la capitale de ses Etats. L'arrivée de ce Prince & celle du Comte d'Edeffe obligèrent Zenghi à suspendre les opérations du siège qu'il pouvoit avec ardeur. Appréhendant que l'Empereur de Constantinople ne se joignît aux Croisés, il jugea à propos de faire des propositions de paix aux assiégés avant qu'ils fussent informés de l'arrivée du Prince d'Antioche & du Comte d'Edeffe. Les Franks qui manquoient de vivres, & qui d'ailleurs étoient épuisés de fatigues, acceptèrent les propositions qu'on leur fit. Ils convinrent donc de livrer Barin, & de payer une somme de cinquante mille piéces d'or; ce qui fut exécuté. Zenghi rendit en conséquence la liberté au Comte de Tripoli, & le Roi de Jérusalem évacua la place. Cependant Zenghi avoit envoyé divers détachements qui s'étoient emparés des villes de Mara & de Kafertab, places dépendantes des Franks. Il se rendit ensuite dans la ville de Hama, de-là à Baalbek, prit dans les environs de cette ville la forteresse de Madgedal qui appartenoit au Roi de Damas; mais l'approche de l'armée des Grecs l'obligea de suspendre ses conquêtes, & de se rendre promptement à Salamia.

Jean Comnene, Empereur de Constantinople, après avoir fait la paix avec Raimond, Prince d'Antioche, s'étoit joint à ce Prince, & aux Comtes de Tripoli & d'Edeffe pour marcher contre les Turcs. Les Chrétiens commencèrent les hostilités par la prise de Bouzaa ou Pizaa, qui, après une vigoureuse défense, fut obligée de capituler. Aboulfedha reproche à l'Empereur de n'avoir tenu aucune des conditions du traité, d'avoir fait prisonniers

LES  
CROISADES.

une partie des habitants, & d'avoir passé l'autre au fil de l'épée. Benclothir dit que cette place fut prise d'assaut. L'Empereur la donna au Comte d'Edesse, & alla faire le siège de Schizour ou Césarée, qui appartenoit à un Emir de la famille des Moncadites. Zenghi accourut au secours de cette place que les Franks commençoient à presser vivement, & voulut les engager à accepter la bataille qu'il leur présenta. N'ayant pu les attirer au combat, il fema la division parmi eux, & le siège fut abandonné. Zenghi, après la retraite des Franks, assiégea & prit la forteresse d'Arca dans le Comté de Tripoli. Depuis cet événement il ne se passa rien de considérable entre les Franks & les Turcs jusqu'après la mort de Foulques.

1142.

Mort de Foulques. Roi de Jérusalem.

Ce Prince, qui étoit à Prolémaïs pour y procurer quelques divertissemens à la Reine Mélisende, poursuivit un jour un lièvre avec tant de précipitation, que son cheval s'abattit sous lui. Il reçut un si violent coup à la tête, qu'il en mourut quatre jours après, c'est-à-dire, le 13 de Novembre. Son corps fut transporté à Jérusalem, & inhumé dans l'Eglise du S. Sépulcre auprès de ses prédécesseurs. Il laissa deux fils, sçavoir, Baudouin qui étoit âgé de treize ans, & Amauri qui n'en avoit que sept. La Reine Mélisende prit le gouvernement du Royaume, & fut couronnée le 25 de Décembre avec Baudouin son fils.

BAUDOUIN III.  
Roi de Jérusalem.

Cependant la méfintelligence regnoit entre Raimond, Prince d'Antioche, & le jeune Joscelin, Comte d'Edesse. Ce dernier, loin d'imiter la sagesse de son pere, avoit entierement négligé le gouvernement de ses Etats, & la conservation de sa capitale, que ce Prince avoit fortifiée avec de grands soins & beaucoup de dépenses. Il s'étoit retiré à un lieu de plaisance, situé sur les bords de l'Euphrate, où il ne songeoit qu'à satisfaire ses plaisirs, qu'il pouffoit même jusqu'à la débauche.

1143.

Il n'y avoit pas long-temps que Baudouin III. étoit monté sur le trône de Jérusalem, lorsqu'un des principaux Officiers du Roi de Damas, Arménien d'origine & nommé Tantaïs, se rendit à Jérusalem avec une partie de sa famille, & offrit de livrer aux Franks la ville de Bosra, capitale de la premiere Arabie, & celle de Selcath dont il étoit Gouverneur. Cette proposition fut promptement acceptée, & les troupes se mirent aussitôt en marche du côté de Tiberiade. Comme on avoit fait une treve avec Anar, Régent du Royaume, on ne voulut point entrer dans ses Etats sans l'en avertir. Anar refusa de donner audience aux Députés des Franks jusqu'à ce qu'il eût assemblé son armée, & alors il les fit venir en sa présence pour leur reprocher l'infidélité du Roi de Jérusalem. L'envie qu'il avoit d'entretenir la paix, d'où dépendoit la conservation du Royaume de Damas continuellement exposé aux entreprises des Atabeks, l'engagea à offrir de payer aux Chrétiens toutes les dépenses de l'armement. Le Roi de Jérusalem étoit d'avis d'accepter les propositions du Régent de Damas; mais le soldat qui s'étoit flatté de faire un grand butin dans cette expédition, força le Roi par ses murmures séditieux à entreprendre une guerre injuste. On s'avança donc dans une plaine appelée Médan; mais à peine y fut-on campé qu'on apperçut un si grand nombre d'ennemis, que ceux qui avoient demandé la guerre, commencerent à s'en repentir.

On continua cependant d'aller en avant, malgré les obstacles qu'on  
rencontra

rencontra, & les Francs, après avoir traversé toute la Traconitide, arrivèrent enfin aux environs de Bosra. Ils apprirent alors que cette ville avoit été remise aux Turcs par la femme de Tantaïs. Pour comble d'infortune Noureddin, fils de Zenghi, parut à la tête d'une puissante armée pour secourir Bosra. Les Francs n'eurent alors d'autre parti à prendre que la retraite; mais ils ne purent le faire sans être continuellement harcelés. Baudouin, pour cacher aux ennemis les pertes qu'il faisoit, ordonna d'enlever tous les corps morts, & d'en charger les chameaux & les autres bêtes de somme. Les Turcs qui les poursuivoient, ne trouvant sur leur route aucun cadavre, crurent que ces Chrétiens étoient invulnérables. Enfin, après bien des fatigues & des peines, l'armée qui étoit affoiblie de moitié arriva à Tiberiade.

Zenghi, qui cherchoit à augmenter ses Etats aux dépens des Chrétiens & des Mahométans, résolut d'enlever aux premiers la ville d'Edesse. C'étoit un des plus puissants établissemens que les Croisés eussent faits dans la Syrie. De-là ils se répandoient dans tous les environs, & s'étoient rendus maîtres de toutes les places qui sont entre Maredin & l'Euphrate, telles que Sarouidge, Bira, Dgiamelin, Mouzar, Caradi & autres. Ils faisoient des courses jusqu'aux portes d'Emed & dans tout le Diarbekre, qui appartenoit aux Ortokides. Zenghi, pour tromper le Comte d'Edesse, alla d'abord porter la guerre dans le Diarbekre, & y fit de grandes conquêtes. Joscelin persuadé que le Prince Atabek n'étoit occupé que de cette guerre, se mit à la tête de ses troupes, & marcha dans la Syrie. Zenghi voyant que son stratagème avoit réussi, s'avança à grandes journées vers Edesse, & mit le siège devant cette place, dont les habitants refuserent de se rendre, quoiqu'ils manquaient de provisions.

Siège & prise  
d'Edesse par Zenghi.

Le Comte informé de ce qui se passoit, chercha à se reconcilier avec le Prince d'Antioche, & lui demanda du secours; mais celui-ci refusa d'écouter aucune proposition. La Reine, mere de Baudouin III. envoya quelques troupes sous les ordres du Connétable Manassés, de Philippe Napoulous, & d'Elinand de Tiberiade. Zenghi cependant poussoit si vivement le siège, qu'il vint à bout de renverser les murailles & de prendre la ville d'assaut. Les Turcs maîtres de la place égorgèrent inhumainement hommes, femmes & enfans. Quelques habitants voulurent se sauver dans la forteresse, mais plusieurs furent étouffés en y entrant, entr'autres l'Archevêque Hugues, qui vouloit y transporter les trésors immenses qu'il avoit amassés, & qu'il auroit dû employer au soulagement des alliés.

Zenghi, après avoir laissé dans cette ville une forte garnison, alla s'emparer de quelques autres places qui dépendoient du Comté d'Edesse. Ce fut la dernière entreprise que le Prince Atabek fit contre les Francs. Pendant qu'il assiégeoit le château de Dgiaber, qui appartenoit à un Emir, il fut assassiné dans sa tente par ses esclaves. Emadeddin Zenghi est regardé par les Orientaux comme un des plus grands Princes de son siècle, & on loue surtout sa valeur, sa prudence & sa sagesse; mais il avoit en même temps une extrême ambition, & il n'a souvent montré de vertus qu'autant qu'il les a crues favorables au dessein qu'il avoit de se former un puissant Empire. Enfin l'intérêt fut presque toujours la règle de sa conduite.

Les Francs en apprenant la mort de Zenghi, se flatterent de pouvoir



rentrer bientôt dans Edeffe. Ils profiterent du temps que Seïfeddin Ghazi & Noureddin Mahmoud étoient occupés à partager entr'eux les Etats de leur pere. Jofcelin ayant gagné les habitants de la ville, s'approcha pendant la nuit aux pieds des murailles avec un Corps de troupes, & fut introduit dans la place. La garnison Turque se sauva aufsitôt dans la citadelle; mais Jofcelin, qui n'avoit point de machines, ne put les y forcer. Les Turcs envoyèrent demander du fecours à Seïfeddin; mais ils en reçurent plus promptement de la part de Noureddin qui étoit maître d'Alep. Ce Prince n'eut pas plutôt appris ce qui venoit de se passer à Edeffe, qu'il s'étoit mis en campagne avec son armée. Les Franks, qui n'étoient pas en état de se défendre, prirent le parti de se faire jour au travers des ennemis. Les habitants qui avoient contribué à la reddition de la place, redoutant la colere du vainqueur, tâcherent de se sauver avec l'armée Chrétienne. Ils étoient à peine hors des portes que Noureddin tomba sur cette multitude, qui fut massacrée sans distinction d'âge ou de sexe. Jofcelin se sauva à Samofath, & de-là à Tell-Bascher. La prise d'Edeffe, celles d'Artésie, de Mamoula, de Basarfourt & de Kafarlatha, donnerent lieu à la seconde Croisade prêchée par S. Bernard, Abbé de Clairvaux.

1144.

Les Chrétiens alarmés de la prise d'Edeffe, envoyèrent demander du fecours aux Princes d'Occident. Eugene III. qui occupoit alors la Chaire de S. Pierre, invita tous les Souverains de l'Europe à prendre les armes, & S. Bernard fut chargé de prêcher cette nouvelle Croisade. Louis VII. dit le Jeune, Roi de France, & Conrad III. Empereur d'Allemagne, prirent la Croix, & un nombre infini de leurs sujets suivit leur exemple. Conrad partit le premier, & arriva sans aucun accident sur les terres de l'Empire de Constantinople, gouverné par Manuel Comnene. Ce Prince & Masoud, Sulthan d'Iconium, mécontents de l'arrivée des Chrétiens, se réunirent pour les perdre. Les guides que l'Empereur Grec avoit donnés à Conrad, le conduisirent par les chemins les plus difficiles, & ensuite l'abandonnerent. Ces Grecs rejoignirent ensuite l'armée Françoisse, alors campée près de Constantinople, & assurèrent à Louis le Jeune que Conrad avoit battu les Turcs près d'Iconium, & qu'il n'avoit pas besoin de secours. Cette fausse nouvelle fut cause que les François ne se hâterent pas de continuer leur marche, & cependant les Allemans avançaient toujours à travers des pays dont ils ignoroient les routes. Dans le moment qu'ils étoient le plus accablés de fatigues, ils se virent attaqués par l'armée du Sulthan d'Iconium qui les pressa vivement. Ils furent obligés de livrer de fréquents combats, qui leur coûtèrent beaucoup de monde. Enfin Conrad ayant perdu la plus grande partie de ses troupes, fut contraint de reprendre la route de Constantinople, & de se réunir aux François.

1147.

Pendant qu'il se reposoit de ses fatigues à Constantinople, Louis VII. en partit, & gagna les bords du Méandre. Il y rencontra l'armée des Turcs Seljoucides disposée à lui disputer le passage du fleuve. Louis le traversa malgré les ennemis, les mit en désordre, & se rendit à Laodicée. On avoit coutume de faire marcher le gros de l'armée entre deux Corps de troupes, dont l'un servoit d'avant-garde, & l'autre d'arrière garde, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi, & même de l'écarter. On décidoit en même

temps du lieu où l'on devoit aller camper ; ce qui se pratique encore aujourd'hui. Le jour que Godefroi de Rancun commandoit l'avant-garde, on avoit choisi une haute montagne. Rancun y étant arrivé de bonne heure, crut devoir pousser plus loin, & gagner un autre endroit assez éloigné & plus commode. Il s'y rendit en effet, mais sans avertir l'armée ; de sorte qu'elle se trouva à une grande distance de son avant-garde. Les Turcs qui s'en apperçurent, fondirent tout d'un coup sur l'armée que le Roi commandoit, & la taillèrent en pieces. Louis eut beaucoup de peine à gagner l'avant-garde qui ignoroit cette déroute ; de-là il passa à Antioche avec la Reine Éléonor, qui l'avoit suivi dans ce voyage.

Toutes les troupes des Croisés s'étant enfin rassemblées dans la Syrie, on résolut de se rendre maître de Damas, & on ne songea plus à écraser les Atabeks, qui étoient alors les plus puissants ennemis des Francs. Baudouin III. avec tous les Barons de son Royaume, joignit ses troupes aux nouveaux Croisés, & marcha avec eux vers Damas. Lorsque les Francs furent arrivés dans un endroit appelé Daria, éloigné de quatre ou cinq milles de la place, ils partagèrent leur armée en trois Corps. Le premier étoit composé des Francs de Syrie, à la tête desquels étoit le Roi de Jérusalem. Les François conduits par Louis VII. formoient le second Corps, & Conrad avec ses Allemands étoit chargé de faire l'arrière-garde. A l'Occident & au Nord de Damas, il y avoit une plaine d'environ cinq milles d'étendue. Elle étoit remplie de vergers qui paroissoient comme une vaste forêt, & des murs faits de boue distinguoient les possessions de chaque Particulier. Les Turcs s'étant aperçus que les Francs étoient résolus d'attaquer la ville de ce côté-là, se postèrent derrière ces especes de murs, & incommodèrent beaucoup les Chrétiens, qui emportèrent cependant ces jardins malgré tant d'obstacles. Les Turcs se retirèrent alors sur le bord du fleuve, & établirent leurs machines pour empêcher les Francs de venir puiser de l'eau. Conrad fondit sur eux l'épée à la main, & les força de quitter ce poste où les Francs s'arrêtaient pour se disposer à commencer le siège.

Anar, Régent du Royaume, avoit cependant demandé du secours à Seïfeddin, fils de Zenghi, & alors Roi de Moussoul. Les habitants de Damas qui craignoient de tomber sous la puissance des Chrétiens, se dispoient à abandonner leur ville, lorsque Seïfeddin parut à la tête d'une armée. Anar appréhendant que ce Prince, après avoir battu les Francs, ne profitât de la circonstance pour s'emparer de la ville, sema adroitement la division parmi les Chrétiens. Il fit entendre aux Francs de Syrie qu'il étoit dangereux pour eux que les François & les Allemands nouvellement arrivés ne devinssent trop puissants, & qu'ils devoient en même temps craindre que si le Roi de Moussoul parvenoit à se mettre en possession du Royaume de Damas, il ne se trouvât en état de détruire celui de Jérusalem. Les Francs de Syrie séduits par ces discours, & ne consultant que leurs intérêts, prirent le parti d'abandonner le siège. Résolus de cacher leurs intentions, ils feignirent qu'on avoit formé les attaques du côté le plus fortifié, & qu'il paroisoit à propos de changer de position. On décampa en conséquence, mais les provisions ayant manqué à dessein, le Roi de France & l'Empereur se déterminèrent à lever le siège. L'Empereur Conrad prit alors la résolution de

retourner en Allemagne; mais Louis VII. demeura en Syrie le reste de l'année, & célébra à Jérusalem la fête de Pâques de l'année suivante 1149, & repassa ensuite en France. Tel fut le succès de ce grand armement.

Noureddin, autre fils de Zenghi, prenoit des mesures avec Anar sur les affaires présentes, lorsqu'il reçut de la part du Comte de Tripoli une lettre, par laquelle ce Prince l'engageoit à faire le siège du château d'Arima, que le fils du Roi de Sicile lui avoit enlevé. Comme il appréhendoit que ce dernier ne se mit aussi en possession de Tripoli, il crut devoir faire alliance avec les Mahométans contre les Chrétiens mêmes. C'est ainsi que les Croisés défunis par des vûes d'intérêt, fournirent à leurs ennemis les moyens de les détruire les uns après les autres. Noureddin ne tarda pas à se présenter devant Arima, & malgré le violent échec qu'il reçut devant cette place, où il fut repoussé par le fils du Roi de Sicile, il vint à bout de s'emparer du château. Il y fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étoit le Prince de Sicile. Informé que le territoire d'Antioche étoit dégarni de troupes, il parut à la vûe du château de Népa. Raimond sans attendre que son armée fût rassemblée, marcha avec quelques troupes contre le Prince Atabek. Celui-ci ignorant le nombre des ennemis, prit d'abord le parti de la retraite; mais instruit bientôt après de leur foiblesse, il leur présenta la bataille, & remporta une victoire complète. Raimond percé de coups, perdit la vie dans cette action, & sa tête fut portée à Bagdad. Noureddin profitant de cet avantage, parcourut tout le territoire d'Antioche, pénétra jusqu'au Monastère de S. Siméon, qui est situé sur une montagne très-élevée entre Antioche & la mer, & prit le château de Harem, qui étoit à dix milles environ d'Antioche.

1149.

Constance, femme de Raimond, restée veuve avec quatre enfans, savoir, deux Princes & deux Princesses, gouvernoit seule la Principauté d'Antioche. Le Patriarche Aimeric l'aidoit de ses conseils, & lui fournissoit de l'argent pour assembler des troupes, & les opposer à Noureddin. Cependant Baudouin, à la tête de son armée, se rendit sur le territoire d'Antioche, & fit tous ses efforts pour reprendre le château de Harem; mais il fut obligé d'abandonner cette entreprise, & de se retirer à Antioche. Noureddin continua à ravager le pays, & se mit en possession du château d'Apamée, une des plus fortes places que les Francs eussent dans les environs. Noureddin, après ces différens avantages, laissa les Chrétiens quelque temps tranquilles, & alla faire des conquêtes dans le Royaume de Damas, dont il avoit toujours dessein de s'emparer. Satisfait des soumissions du Roi, il porta la guerre dans le Comté d'Edesse.

Joscelin depuis la prise de cette ville avoit fixé son séjour à Tell-Bascher, où il avoit été aliégé par Masoud, Sulthan d'Iconium; mais il avoit fait la paix avec ce Prince, & lui avoit rendu tous les prisonniers. Joscelin marcha à la rencontre de Noureddin, & le défait entièrement. Le Prince Atabek irrité de l'avantage que son ennemi avoit remporté sur lui, rassembla les Turkomans, & leur fit de grandes promesses pour les engager à enlever Joscelin, ou à le faire périr. Les Turkomans excités par les récompenses, trouverent moyen de le faire prisonnier; mais ils lui rendirent aussitôt la liberté, moyennant une somme considérable qu'il leur donna. Il n'en jouit

1151.



pas long-temps, & fut enlevé par d'autres troupes que le Prince Arabek chargea de cette entreprise. Joscelin fut conduit à Alep, où il fut tué par ordre de Noureddin. Le Comte d'Edesse s'étoit rendu aussi odieux aux Chrétiens que redoutable aux Musulmans, & sa mort causa de la joye aux deux Partis.

Baudouin craignant que ce pays ne tombât au pouvoir des Turcs, se rendit à Antioche avec ses troupes. L'Empereur de Constantinople fit alors offrir à la Comtesse d'Edesse des sommes considérables, si elle vouloit lui remettre toutes les places qu'elle possédoit. Baudouin, persuadé qu'on ne pourroit chasser de ce pays les Turcs, qui en seroient bientôt maîtres, aima mieux que ce malheur arrivât aux Grecs qu'aux Francs. Ainsi, malgré les avis contraires des Barons, il accepta les propositions de l'Empereur de Constantinople, conduisit lui-même les Officiers de l'Empereur à Tell-Bascher, & emmena à Jérusalem la Comtesse avec ses enfants, & tous ceux qui voulurent les suivre. Les Grecs prirent possession de toutes les places de cette Province qui avoient appartenu aux Francs. Noureddin, informé de la retraite des Chrétiens, résolut de les enlever sur la route; mais par les sages dispositions du Roi de Jérusalem, toute cette troupe qui abandonnoit Tell-Bascher, trouva moyen de se mettre à l'abri des poursuites des Turcs, après avoir couru mille dangers. Les Grecs ne conserverent pas long-temps les places qui leur avoient été cédées, & Noureddin en moins d'un an vint à bout de les en chasser.

Ce Prince parvint enfin à se rendre maître du Royaume de Damas (1). Modgiredin Abc, Roi de ce pays, étoit un Prince foible qui redoutoit beaucoup les Francs, & qui leur rendoit tous les esclaves qu'on faisoit sur eux. Noureddin appréhendant que les Francs ne profitassent de sa foiblesse pour s'emparer de Damas, gagna les habitants de cette ville, & s'approcha ensuite avec son armée. Il se hâta de faire cette conquête, parce qu'alors les Francs étoient occupés au siège d'Afcalon, ville qui appartenoit aux Phatimites, & par conséquent il ne craignoit point qu'ils envoyassent du secours au Roi de Damas. Les habitants mécontents de la conduite de leur Roi, ouvrirent les portes à Noureddin, & lui prêterent serment de fidélité. Noureddin devint alors le plus puissant Prince de la Syrie, & le plus redoutable ennemi des Chrétiens. Maître de Damas, il alla assiéger Césarée de

1154.

(1) La ville de Damas étoit une des plus grandes & des plus belles de la Syrie. Elle étoit fortifiée de hautes murailles, & à quinze milles aux environs ce n'étoit qu'une plaine délicieuse, remplie de vergers. Les rivières d'Amna & de Pharphar, qui descendent du mont Hermon, au pied duquel elle est située, arrosent tout son territoire. Les eaux de l'Amna sont distribuées par des canaux dans les maisons des Grands, dans les marchés, & dans les places publiques. Le Pharphar traverse toute la ville. La Mosquée de Damas est une des plus superbes de tout l'Orient. On prétend qu'il y avoit une mu-

raille de verre percée de fenêtres, dont le nombre répondoit à celui des jours de l'année solaire; ce qui servoit à indiquer les différents temps de l'année. On s'imaginait qu'elle avoit été faite par art magique. Il n'est cependant point rare de trouver dans l'Orient de ces sortes de bâtimens de verre. Long-temps auparavant des ouvriers de Samarcande avoient fait connoître aux Chinois cette manière singulière de bâtir; & depuis ce temps on avoit construit à la Chine de grandes salles de verre, qui pouvoient contenir une centaine de personnes. *Hist. des Huns, T. III. p. 178.*

Philippe, pour obliger les Francs à abandonner Ascalon ; mais ils continuèrent le siège, prirent cette place, & Noureddin se vit dans la nécessité de renoncer à son entreprise.

L'infraction des traités que les Francs avoient faits avec leurs ennemis, les rendit odieux aux Musulmans, & les fit regarder comme des gens de mauvaise foi. Il y avoit dans les environs de Césarée de Philippe un nombre infini d'Arabes & de Turkomans, qui vivoient sous leurs tentes dans les forêts. Ils en avoient obtenu la permission de Baudouin III. qui avoit solennellement juré la paix avec eux. Ce Prince qui manquoit d'argent, écouta trop facilement les mauvais conseils qu'on lui donna, & alla surprendre ces Turkomans. Ils furent bientôt mis en déroute, & on fit sur eux un butin immense.

La ville de Césarée de Philippe appartenoit alors à Unfroy du Toron, Connétable du Royaume de Jérusalem. Les dépenses qu'il étoit obligé de faire pour mettre cette place à l'abri des entreprises de Noureddin, le forcèrent à céder une partie de la ville aux Chevaliers de l'Hôpital, à condition qu'ils contribueroient aux frais de la guerre. Les Chevaliers acceptèrent les offres d'Unfroy, & envoyèrent de grandes provisions pour cette ville. Noureddin, qui en fut averti, enleva le convoi, & fit ensuite le siège de cette place. Il étoit prêt à s'en rendre maître, lorsque le Roi de Jérusalem accourut pour la défendre. Le Prince Atabek se retira alors, après avoir brûlé une partie de la ville. Baudouin en fit aussitôt réparer les fortifications ; renvoya ensuite ses troupes, & prit le chemin de Tiberiade avec quelques Cavaliers. Noureddin, qui examinoit les démarches du Roi de Jérusalem, profita de son imprudence, se mit en embuscade dans un endroit par lequel il devoit passer, le surprit, mit sa petite troupe en désordre, & fit plusieurs prisonniers. Le Roi eut beaucoup de peine à se sauver. Noureddin, persuadé qu'il ne lui seroit pas difficile de se rendre alors maître de Césarée de Philippe, se présenta de nouveau devant cette place. Baudouin, Rainaud de Châtillon, Prince d'Antioche, & le Comte de Tripoli, rassemblèrent leurs troupes en diligence, obligèrent une seconde fois le Prince Atabek à se retirer. Noureddin, qui cherchoit à ruiner entièrement la puissance des Francs, ne quittoit pas les armes. Les échecs qu'il recevoit quelquefois, sembloient l'animer davantage, & quoiqu'il eût échoué devant une place presque ruinée, il résolut d'assiéger le château d'Harem. Les Francs se rassemblèrent encore pour s'opposer à ses desseins ; cependant ils firent avec lui un traité, par lequel ils lui cédèrent une certaine étendue de pays, pour qu'il abandonnât son entreprise sur Harem.

Les Francs considérablement affaiblis par tant de pertes consécutives, n'étoient plus en état de faire des conquêtes sur les Turcs, ni même de reprendre les villes qu'ils avoient perdues. L'arrivée de Thierry, Comte de Flandres en Syrie, releva leurs espérances, & avec les troupes qu'il avoit amenées avec lui, ils allèrent assiéger le château de Saroude ; mais ils furent contraints de lever le siège, & de se retirer dans le pays d'Antioche. Noureddin tomba alors dangereusement malade, & les Francs résolus de profiter de cette circonstance, engagèrent Toros, Roi d'Arménie, à se joindre à eux pour faire le siège de Césarée. La ville fut prise, & Baudouin vouloit

la donner au Comte de Flandres; mais Rainaud de Châtillon, Prince d'Antioche, la réclama comme étant située sur son territoire. Cette contestation fut causée que les Francs se séparèrent, & qu'ils ne tirent pas de la maladie de Noureddin tout l'avantage qu'ils en avoient espéré. Ils reconnurent cependant leur faute, & s'étant réunis de nouveau, ils allèrent assiéger une autre place dont ils se rendirent maîtres. Alors le Roi de Jérusalem & le Comte de Flandres s'en retournèrent à Jérusalem.

Noureddin revenu de sa maladie contre toute espérance, se mit à la tête de ses troupes, & marcha vers le château des Kurdes, qui étoit dans la contrée d'Hemessé. C'étoit une caverne située sur le penchant d'une haute montagne appelée Khalil, ou la montagne d'Abraham. On ne pouvoit y parvenir que par un sentier fort étroit & fort dangereux, à cause des précipices dont il étoit environné. Le dedans de cette caverne étoit fort commode, & très-facile à défendre. Le Roi de Jérusalem & le Comte de Flandres se mirent en campagne pour s'opposer aux desseins du Prince Atabek. Celui-ci apprenant leur arrivée, marcha à leur rencontre dans l'intention de leur livrer bataille. Les Francs ayant aperçu les Turcs, tombèrent sur eux avec tant de violence, qu'ils les culbutèrent avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnoître. Noureddin, dans ce désordre, pensa être fait prisonnier, & il fut obligé de se sauver sans robe. Ce Prince s'étant arrêté à quelques lieues de l'endroit où s'étoit donné le combat, y attendit le reste de ses troupes qu'il tâcha de rassembler, & fit en même temps venir de Damas, d'Alep, & des autres villes de sa dépendance, des hommes, des chevaux, de l'argent, des bagages & des tentes; de sorte qu'en peu de temps il eut une nouvelle armée sur pied. Les Francs ayant appris qu'il étoit à Hemessé, n'osèrent s'approcher de cette ville, & proposèrent une trêve que Noureddin refusa d'accepter. Les Chrétiens se retirèrent après avoir laissé une garnison dans le château des Kurdes.

Cependant Manuel Comnene irrité contre le Prince d'Antioche, étoit entré sur les terres de ce Prince à la tête d'une puissante armée; mais Rainaud trouva moyen de l'apaiser, & fit avec lui un traité de paix. L'Empereur offrit alors aux Francs de joindre ses forces aux leurs, & d'aller surprendre la ville d'Alep. On s'avança de ce côté-là, & on commençoit à se flatter qu'on seroit bientôt maître de cette place, lorsque l'Empereur, satisfait de ce que Noureddin lui avoit rendu les prisonniers qu'il lui avoit demandés, se déterminâ à retourner à Constantinople. Noureddin, délivré du danger qui le menaçoit, alla porter la guerre dans les Etats du Sulthan d'Iconium.

Le Roi de Jérusalem profita de son absence pour ravager le territoire de Damas, qui étoit dégarni de troupes. Le Gouverneur de la capitale engagea Baudouin à se retirer, & à signer une trêve de trois mois, moyennant une somme considérable qu'il lui donna. Aussitôt que la trêve fut expirée, le Roi de Jérusalem reparut devant Damas, & fit un butin considérable dans les environs. Rainaud de son côté avoit ravagé le Comté d'Edesse, & en avoit enlevé des troupes & d'autres richesses; mais comme il retournoit tranquillement dans ses Etats, il fut surpris par les troupes du Gouverneur d'Alep, & perdit la liberté avec tout le butin qu'il avoit fait.



LES  
CROISADES.  
Mort de Baudouin III.

AMOURI, Roi  
de Jérusalem.

Quelque temps après les Francs firent une perte considérable par la mort de Baudouin, arrivée le 10 de Février 1162, après un regne d'environ vingt ans. Noureddin estimoit la vertu de ce Prince, & il le regretta, quoiqu'il fût son ennemi. On prétend même qu'il refusa d'attaquer le Royaume de Jérusalem, pendant que les sujets de ce Prince étoient occupés à le pleurer. Baudouin, qui étoit mort à Bareith, fut transporté à Jérusalem, & inhumé dans l'Eglise du S. Sépulcre.

Comme ce Prince ne laissoit point d'enfants, Amauri, Comte de Jaffa son frere, se chargea d'abord du Gouvernement. Il fut quelques jours après couronné avec les solemnités ordinaires, & la veuve de Baudouin se retira à Prolémaïs. A peine ce Prince fut-il monté sur le trône, qu'il entreprit de porter la guerre en Egypte contre les Phatimites. Le Khalif informé de la marche des Francs, envoya une armée pour s'opposer à leur passage ; mais le nouveau Roi de Jérusalem la défit entierement. Satisfait de cet avantage, il retourna à Jérusalem avec les prisonniers & le butin qu'il avoit faits.

L'Egypte étoit alors gouvernée par un Khalif qui n'avoit aucune autorité, & elle étoit entierement passée aux Grands Visirs, qui l'avoient usurpée depuis long-temps. La dignité de Grand Visir appartenoit ordinairement à celui qui avoit assez de force pour s'en emparer, & le Khalif qui n'avoit pas droit de le choisir, confirmoit la possession de cette place par des patentes qu'on lui demandoit seulement pour la forme. Un de ces Grands Visirs, nommé Schaour, privé de sa charge par Dargham, se retira en Syrie pour implorer le secours de Noureddin (1). Ce Prince chargea Asadedin Schirkouh (2) de rétablir Schaour, & de chasser Dargham de l'Egypte. Noureddin avoit formé dès-lors le projet de s'emparer de ce pays, & ce fut cette raison qui le détermina à favoriser Schaour. Amauri avoit aussi le même dessein, ce qui occasionna une grande guerre entre ces deux Princes. Schirkouh accompagné de Selaheddin son neveu, se rendit en Egypte avec une puissante armée, que Noureddin avoit suivie avec un autre Corps de troupes jusques sur les frontieres de ses Etats. Les Francs persuadés que le Prince Atabek méditoit contre eux quelque entreprise, ne songerent qu'à se mettre sur leurs gardes, & laisserent Schirkouh pénétrer tranquillement en Egypte. Dargham effrayé de l'approche de cet Emir, eut recours aux Francs, & leur offrit le double des tributs qu'il leur payoit auparavant ; mais il fut vaincu & tué avant la conclusion du traité.

Schaour rétabli dans toutes ses dignités, & maître de la ville du Caire, pénétra bientôt les intentions de Noureddin. Résolu de prévenir ce Prince, il commença par refuser de tenir les promesses qu'il lui avoit faites, & ordonna à son Général de quitter l'Egypte. Schirkouh irrité de la conduite de Schaour, envoya un Corps de troupes pour s'emparer de Péluse. Cette démarche intimida tellement le Grand Visir, qui prenoit le titre de Sulthan,

(1) Cet événement est d'autant plus intéressant à l'histoire des Croisades, qu'il fut la cause de l'élévation de Selaheddin au trône d'Egypte. Ce fut ce Prince qui mit fin au Royaume de Jérusalem, comme on le

verra par la suite.

(2) Nos Historiens le nomment Syracon. Il étoit Kurde d'origine de la Tribu des Ravadiens, une des plus illustres de cette Nation.

qu'il renouvella les traités que Dargham avoit faits avec les Chrétiens. Pour les intéresser davantage dans sa querelle, il leur fit entendre qu'il étoit également dangereux pour les Francs & pour les Egyptiens, que Noureddin se rendit maître de l'Egypte, puisque ce Prince, en devenant trop puissant, ne tarderoit pas à s'emparer de toute la Syrie. Amaury qui souhaitoit ardemment de faire la conquête de l'Egypte, comme je l'ai déjà dit, accepta avec joie les propositions de Schaour, & passa dans ce pays avec une armée. Schirkouh instruit de l'entrée des Francs en Egypte se retira à Peluse, où il fut bientôt assiégé. Il y avoit déjà quelques mois que les Francs étoient devant cette place, lorsqu'ils apprirent que Noureddin avoit pris Harem, & que ce Prince se dispoisoit à marcher du côté de Césarée de Philippe. Ils se déterminèrent alors à abandonner l'Egypte, pour songer à défendre leur pays. Ils proposerent à Schirkouh de sortir de l'Afrique, & promirent de ne le point inquiéter dans sa retraite, pourvu qu'il consentit à rendre tous les prisonniers. L'Emir qui ignoroit les conquêtes de Noureddin, satisfit les Francs, abandonna Peluse, & repassa en Syrie.

Noureddin, comme on l'a vu plus haut, avoit levé une nouvelle armée, après qu'il eut été vaincu par les Francs dans le pays d'Hemessé. Résolu de laver dans le sang des Chrétiens la honte de sa défaite, il étoit entré dans le territoire d'Antioche, & avoit assiégé Harem. Tous les Francs, à cette nouvelle, rassemblèrent leurs troupes pour secourir cette place. Boëmond III. Prince d'Antioche, Raimond le jeune, Comte de Tripoli, Calaman, Gouverneur de Cilicie pour l'Empereur, Joscelin, que les Historiens Orientaux appellent le plus brave des Francs, Hugues de Lusignan, & Toros, Roi d'Arménie, étoient à la tête des troupes qui marchèrent contre Noureddin. Ce Prince, qui avoit dessein de faire tomber les Francs dans quelque piège, leva le siège à leur approche, & se retira vers Artésie, comme s'il eût eu dessein de prendre la fuite. Les Princes Chrétiens n'écouterant que leur courage, attaquèrent l'aile droite qui plia aussitôt, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu. Pendant que les Francs étoient occupés à la poursuivre, le reste de l'armée les enveloppa, & les Turcs en firent un carnage effroyable. Dix mille restèrent sur la place, & le nombre de prisonniers fut encore plus grand. Parmi ces derniers se trouverent Boëmond, Raimond, Calaman, Joscelin & Hugues de Lusignan, qui furent tous conduits à Alep. La prise de Harem fut la suite de cette grande victoire.

Les Officiers de Noureddin étoient d'avis qu'il allât faire le siège d'Antioche; mais il rejetta cette proposition. D'un côté, il regardoit cette place comme très-difficile à prendre, & de l'autre, il craignoit que les Francs se voyant assiégés, ne la remisissent à l'Empereur Grec. L'année suivante, il s'avança vers Césarée de Philippe, ville située au pied du mont Liban, & ce fut le siège de cette place qui obligea le Roi de Jérusalem à quitter l'Egypte. Ce Prince ne put cependant faire assez de diligence pour empêcher Noureddin de se rendre maître de cette ville, qui avoit appartenu aux Francs depuis l'an 1148. Amaury n'ayant pu secourir Césarée de Philippe, se rendit à Antioche, & par ses soins & des sommes considérables il obtint la liberté de Boëmond. On fut étonné que Noureddin l'eût rendue si facilement; mais on prétend qu'il craignoit que l'Empereur de Constantinople ne le lui rede-

1164.

1165.

mandat, & qu'alors il ne fût dans la nécessité de le remettre sans rançon entre les mains de ce Monarque.

Schirkouh, depuis son retour en Syrie, avoit reçu ordre d'attaquer les Francs, & en conséquence, il s'étoit emparé de plusieurs châteaux, & surtout d'une espece de caverne qui passoit pour impenable. Elle étoit située au-delà du Jourdain sur les frontieres de l'Arabie. Les Chevaliers du Temple en avoient la garde, & Amaury fut tellement irrité contre eux de ce qu'ils n'avoient pas résisté plus long-temps, qu'il en fit pendre douze.

1167.

Les conquêtes de Schirkouh ne l'empêcherent pas de songer à s'emparer de l'Egypte pour Noureddin. Les Francs d'un autre côté qui avoient le même dessein, mirent tout en œuvre pour s'opposer aux entreprises de l'Emir. Il fut décidé que chacun payeroit le dixieme de son bien pour les frais de cette guerre, & que toutes les troupes se réuniroient pour aller à la rencontre de Schirkouh. Schaour redoutoit également les Francs & Noureddin; cependant il jugea à propos de renouveler les traités qu'il avoit déjà faits avec les Chrétiens, & de les conduire lui-même au Caire. Schirkouh, qui avoit pris sa route par les déserts qu'on trouve après la Syrie Sobal, avoit beaucoup souffert des sables, & une partie de ses troupes étoit périée dans cette route. Trop foible alors pour résister à l'armée des Francs commandée par le Roi de Jérusalem, il prit le parti de se fortifier de l'autre côté du Nil.

Schaour, qui le craignoit plus que les Francs, envoya alors à ces derniers deux cent mille pieces d'or, & promit de leur payer une pareille somme dans un autre temps, à condition qu'ils ne sortiroient de l'Egypte qu'après en avoir chassé le Général de Noureddin. Amaury, qui vouloit que le traité fût ratifié par le Khalif d'Egypte (1), lui députa Hugues de Césarée, dont il connoissoit la sagesse & la prudence. Ce Seigneur accompagné de Geoffroi Foulques, Chevalier du Temple, fut introduit dans le palais du Khalif qui étoit au Caire. Guillaume de Tyr nous a donné le détail des cérémonies qui furent observées dans l'audience extraordinaire que le Khalif accorda aux Députés du Roi de Jérusalem.

Les Plénipotentiaires de ce Prince, précédés d'un grand nombre d'Huissiers ou Portiers armés de sabres, furent conduits par différents détours fort obscurs, à l'entrée de chacun desquels il y avoit une Compagnie de Negres armés. Après que Hugues de Césarée eut passé la premiere & la seconde garde, il entra dans un endroit spacieux & exposé au soleil, au milieu duquel il y avoit un fallon orné de lambris dorés & de sculptures en relief. Des colonnes de marbre en soutenoient le plat-fond. On étoit étonné de la magnificence de cet endroit, & de l'art avec lequel on avoit employé les matieres les plus riches. On voyoit d'un côté de ce fallon des bassins de marbre remplis d'eau; de l'autre, des endroits où on avoit rassemblé des oiseaux de toute espece qu'on avoit fait venir des pays étrangers. Plus loin étoient encore des bâtimens plus magnifiques, où demeuroient les

(1) On doit se souvenir qu'il y avoit alors deux Khalifs chez les Musulmans; un à Bagdad, qui étoit le véritable Khalif, & un autre en Egypte; ce qui formoit un schisme

parmi les Mahométans. Celui auquel Amaury envoya des Députés se nommoit El Adhed. Il étoit jeune, d'une grande taille, & bel homme.



Chefs des Eunuques. Là on voyoit un nombre infini d'animaux très-rares. Enfin Hugues de Césarée parvint à l'appartement où étoit le Khalif. Il y trouva une garde nombreuse, & magnifiquement vêtue. Le Grand Visir, qui avoit accompagné les Députés d'Amaury, se prosterna alors trois fois selon la coutume, & ôta le sabre qu'il portoit suspendu à son col. Aussitôt un voile chargé de perles & de pierres précieuses se leva, & on vit le Khalif assis sur son trône au milieu de quelques Eunuques. Le Grand Visir s'approcha de lui, lui baïsa les pieds, & l'informa du sujet qui amenoit Hugues de Césarée. Les Officiers qui environnoient le Khalif parurent mécontents de ce que le Roi de Jérusalem exigeoit que le Khalif confirmât de sa main le traité que le Grand Visir avoit fait avec les Francs, & ils trouvoient à redire que le Khalif donna sa main à un Etranger. Le Chef des Musulmans délibéra quelque temps sur ce qu'il devoit faire, & il tendit enfin la main à Hugues de Césarée. Comme elle étoit voilée, le Ministre d'Amaury représenta au Khalif que la bonne foi ne devoit avoir aucun détour, que tout devoit se faire à découvert, & que par conséquent il devoit lui présenter sa main nue, afin que les Francs fussent persuadés qu'il ne vouloit point les tromper. Le Khalif sourit, & consentit à ce que Hugues de Césarée demandoit.

Cependant Schirkouh s'approcha pendant la nuit de la rive occidentale du Nil, & campa dans un lieu nommé Dgizé, vis-à-vis la ville de Mestre. Amaury fit aussitôt rassembler un grand nombre de vaisseaux pour en former un pont; mais la présence de l'ennemi, qui étoit sur l'autre rive, empêcha de le continuer. Les deux armées restèrent ainsi en présence pendant cinquante jours, & Schirkouh profita de cette inaction pour envoyer de divers côtés des détachements qui s'emparèrent du pays. Ils se rendirent encore maîtres de l'isle de Mahallé, qui est proche le Caire. C'est en cet endroit que commence ce qu'on appelle le DELTA. Le Nil n'avoit plus alors que trois embouchures. Milon de Planci, & Kamel, fils de Schaour, en délogèrent bientôt les troupes de Schirkouh, & cette victoire facilita aux Francs le passage du fleuve. Le Général de Noureddin se retira à la faveur de la nuit, & Amaury, qui le poursuivoit, ne put l'atteindre qu'au bout de quatre jours dans la Thebaïde. Schirkouh, pressé par ses ennemis, assembla le Conseil de guerre pour examiner le parti qu'on devoit prendre; car il n'étoit pas d'avis d'accepter le combat. Plusieurs vouloient qu'on retournât en Syrie, & c'étoit aussi le sentiment du Général; mais le plus brave des Emirs de cette armée parla avec tant de fermeté, qu'on résolut de risquer la bataille. Les deux Partis en vinrent aux mains dans un terrain inégal, étroit & rempli de collines formées par des amas de sable. Le Corps de l'armée des Francs qui avoit attaqué le centre de celle de Schirkouh, fut défait, & Hugues de Césarée fut fait prisonnier. Le reste des deux armées se battit par pelotons séparés les uns des autres, & la nuit seule fit cesser le combat. Chacun s'attribua la victoire, & publia l'avantage qu'il se vantoit d'avoir remporté sur son adversaire. Il est certain qu'aucun des deux Partis ne prit la fuite. Les Turcs & les Francs se trouverent ralliés dès le lendemain; mais il falloit que ces derniers se fissent jour au travers des ennemis pour s'en retourner. Dans cette nécessité ils n'écoutèrent que leur valeur, & s'avancèrent en bon ordre vers

les Turcs. Ceux-ci étonnés de leur courage les laissèrent passer sans les inquiéter.

Pendant que les Francs gagnoient le Caire, Schirkouh se rendit à Alexandrie, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Les Francs allarmés de cette conquête, se rassemblèrent pour empêcher cette ville de recevoir des provisions; de sorte qu'au bout d'un mois la famine commença à s'y faire sentir. Le peuple murmura hautement, & Schirkouh, qui craignoit d'être obligé de se rendre, sortit de la ville avec une partie de ses troupes, laissa le reste à son neveu Selaheddin, qu'il chargea de défendre la place. Il gagna le désert pour s'avancer dans la haute Egypte. Amaury, informé de sa marche, le suivit pendant quelque temps; mais ayant appris que la ville d'Alexandrie étoit dans une fâcheuse situation, il alla en faire le siège. Selaheddin informa son oncle de l'embarras où il se trouvoit, & l'avertit qu'il avoit en même temps à se défendre contre les Francs & les habitants de la ville. Schirkouh à cette nouvelle abandonna le siège de Kous qu'il faisoit, & accourut au secours de son neveu. Désespérant de battre l'armée des Chrétiens, il proposa à Hugues de Césatée de le remettre en liberté, si le Roi de Jérusalem consentoit à faire la paix, dont les principales conditions seroient, qu'on rendroit les prisonniers de part & d'autre, & que l'armée de Noureddin auroit les passages libres pour se retirer en Syrie. Le Roi de Jérusalem accepta ces propositions, & le traité fut exécuté. Les Historiens Arabes prétendent que ce furent les Francs qui proposèrent la paix aux Turcs, & qui s'engagerent à donner à leur Général cinquante mille pieces d'or, à condition qu'il fortiroit de l'Egypte, & qu'Alexandrie seroit rendue aux Egyptiens. Après la conclusion de ce traité l'armée de Noureddin retourna à Damas, & Amaury se rendit au Caire. Il convint avec le Grand Visir qu'il y auroit dans cette ville une garnison de Francs, & que les Egyptiens leur payeroient cent mille pieces d'or. Le Roi de Jérusalem quitta alors l'Egypte, & alla à Ascalon.

Pendant que Schirkouh avoit porté la guerre dans le centre des Etats des Phatimites, Noureddin avoit enlevé plusieurs places aux Francs. Le mauvais succès de son Général ne lui fit pas perdre de vue l'envie qu'il avoit de se mettre en possession de l'Egypte. Les Francs qui pénétroient ses intentions, craignoient que ce pays ne devînt une Province du Royaume d'Alep, & cette crainte les porta à enfreindre les traités qu'ils avoient faits. On pressa vivement Amaury de travailler à s'emparer de l'Egypte; mais ce Prince, suivant les Historiens Arabes mêmes, refusa long-temps de violer les traités. Tous les Princes Chrétiens le sollicitèrent avec tant d'importunité, qu'il consentit enfin à cette entreprise. L'armée des Francs entra tout d'un coup en Egypte, s'empara de Péluse après trois jours de siège, & massacra les habitants.

Schaour surpris & indigné de la mauvaise foi des Chrétiens, se trouva dans la nécessité de s'adresser à Noureddin. Ce Prince étoit d'abord résolu de passer en Egypte, mais il appréhendoit que les Chrétiens ne profitassent de son absence pour entrer dans ses Etats de Syrie; il étoit d'ailleurs occupé du projet de les étendre dans ce pays. Il chargea donc encore Schirkouh de passer en Egypte, mais il le mit à la tête d'une nombreuse armée, qui em-

menoit avec elle des provisions considérables. Il se fit encore accompagner de Selaheddin, qui alloit malgré lui dans un pays dont il ne sçavoit pas alors qu'il seroit un jour le Souverain. Amaury, après la prise de Péluse, alla camper aux environs du Caire; mais il n'avoit pas dessein de s'en rendre maître; il desiroit même lui sauver le sort de Péluse. En effet, il avoit employé dix jours à faire un chemin d'une journée, parce qu'il avoit espéré que le Grand Visir, averti de sa marche, lui enverroit offrir une somme pour l'engager à se retirer. Les habitants qui n'osoient plus se fier aux Chrétiens, ne vouloient plus faire de traités avec eux, & étoient dans l'intention de se défendre. Amaury fit approcher ses vaisseaux qui entrèrent par la bouche du Nil, mais les Egyptiens leur fermerent les passages, & le voisinage de l'armée Turque empêcha les Francs de rien entreprendre. Schaour fit alors aux Francs des propositions de paix, & offrit de leur donner une somme considérable s'ils vouloient se retirer. La proposition fut acceptée, & le Grand Visir envoya à l'armée d'Amaury cent mille pieces d'or, avec promesse d'en donner encore neuf cent mille dans un temps fixé. Les Francs se retirèrent aussitôt, mais dans le dessein de revenir avec de plus grandes forces.

Schirkouh, après la retraite des Francs, entra dans le Caire, & alla saluer le Khalif Adhed, qui le revêtit de la robe d'honneur, & lui fit des présents considérables, ainsi qu'à toute son armée. Schaour ne vit pas sans chagrin le bon accueil que le Khalif fit au Général de Noureddin, & il projeta dès-lors de le faire assassiner. Son fils s'opposa fortement à ce dessein, & fit prendre à son pere des sentimens plus nobles. Les Emirs qui étoient dans l'armée de Schirkouh, formoient en même temps le complot de se défaire de Schaour, mais le Général désapprouva une telle action; de sorte que les Conjurés, voyant l'opposition de Schirkouh, résolurent d'exécuter leur projet, pendant que le Général iroit faire sa priere au tombeau d'un Iman, où il avoit coutume de se rendre souvent. Schaour, qui ignoroit ce qui se tramoit contre lui, entra un jour dans le camp de Schirkouh pendant que cet Emir étoit absent. Les Conjurés l'arrêterent aussitôt, mais personne n'osa le tuer. Schirkouh de retour au camp, désapprouva ce qui s'étoit passé, & vouloit remettre Schaour en libéré, lorsque le Khalif, qui avoit appris la détention de son Grand Visir dont il n'étoit pas content, envoya demander sa tête, qui lui fut aussitôt portée. Schirkouh se rendit ensuite au palais d'Adhed, qui le fit son Grand Visir, Commandant de ses troupes, & lui donna le titre de Malek El Manfor.

Schirkouh ne posséda cette dignité que pendant deux mois & cinq jours, au bout desquels il mourut de maladie. Malgré son élévation, il s'étoit toujours regardé comme suzerain de Noureddin, & comme son Lieutenant dans l'Egypte. Après sa mort plusieurs Emirs firent tous leurs efforts pour lui succéder, mais le Khalif se détermina en faveur de Selaheddin, à qui il donna le titre de Malek El Naser. Tous les Emirs de l'armée de Noureddin refusèrent de servir sous lui, & l'abandonnerent. Un Docteur de la loi s'intéressa pour le jeune Visir, & persuada enfin aux Emirs de reconnoître pour leur chef Selaheddin; de sorte que cet Emir se trouva bientôt aussi puissant que son Oncle. Il travailla en même temps à gagner l'affection des Troupes, & les largesses qu'il leur fit, ne furent point infructueuses.



L'établissement de Selaheddin dans l'Egypte allarma tous les Francs. En effet, Noureddin, par le moyen de cette conquête, pouvoit faire partir des flottes de l'Egypte & les faire croiser sur toutes les côtes de Syrie, & causer un grand dommage aux Chrétiens. Le Roi de Jérusalem environné d'ennemis, dont le nombre s'étoit multiplié, fit passer en Occident l'Archevêque de Tyr, pour représenter aux Princes chrétiens la situation où les Francs se trouvoient dans la Syrie, & demander en même temps des secours d'hommes ou d'argent ; mais il ne reçut que des promesses. Les circonstances n'étoient pas favorables. Le Pape Alexandre III. faisoit alors à l'Empereur Frédéric une guerre funeste à l'Eglise & à l'Empire d'Occident. L'Empereur, trop occupé dans ses Etats, ne se trouvoit nullement disposé à se rendre en Palestine, pour y attaquer des Peuples qui ne l'avoient point offensé. L'Angleterre étoit agitée de trop grands troubles, causés par les démêlés qui étoient survenus entre Henri II. & Thomas Bequet Archevêque de Cantorbery ; enfin, Louis le Jeune, Roi de France, cherchoit à profiter de cette conjoncture pour rentrer dans les Provinces de son Domaine qui étoient au pouvoir des Anglois. Les Grecs seuls, intéressés à la perte des Mahométans, fournirent une flotte de deux cents voiles, chargée d'hommes, de provisions, d'armes & de machines de guerre. Le Conseil Général des Francs résolut alors de faire le siège de Damiette (1), ville importante, qui devoit servir à la fois de boulevard à la Palestine, de retraite aux vaisseaux des Chrétiens, & de clef pour entrer en Egypte.

Selaheddin ne négligea aucune précaution pour mettre cette ville en état de résister aux efforts des Chrétiens, & comme il se méioit de la fidélité des peuples d'Egypte, qui supportoient avec impatience un joug étranger, il engagea Noureddin à lui envoyer de nouvelles troupes. Le Prince Atabek fit aussitôt partir un gros détachement pour passer en Egypte, & se disposa à entrer dans le Royaume de Jérusalem. L'armée des Francs parut enfin devant Damiette, & commença le siège avec une ardeur incroyable. Amaury s'y distingua en particulier par un grand nombre d'exploits. Selaheddin qui s'étoit mis en campagne aussitôt qu'il avoit appris l'arrivée des Francs, s'étoit approché d'eux, & ne cessoit de les inquiéter. Les Assiégés se défendirent avec un courage extraordinaire, & détruisirent par le feu toutes les machines que les Chrétiens avoient construites pour battre la ville. Tant de résistance commença à rebuter les Assiégeans ; mais ce n'étoit pas le plus fort de leurs maux. Les vivres leur manquèrent, au point que les soldats Grecs, qui n'avoient plus de provisions, furent contraints de se nourrir de jeunes branches de palmiers & de racines. Les Francs, qui n'avoient presque plus de vivres, n'osoient les partager avec les Grecs, de peur de se trouver réduits à la même extrémité. Pour comble d'embarras, on apprit que Noureddin attaquoit la Palestine. L'intempérie de l'air se joignit à tous ces malheurs, & les éléments parurent se déclarer en faveur des Egyptiens. Des torrens de pluie forcèrent bientôt le Nil à se déborder dans la plaine, & les Chrétiens qui y

(1) Cette ville étoit située vis-à-vis de Peluse, à un mille de la mer, sur la seconde embouchure du Nil. On voyoit sur le bord du fleuve une tour d'une structure singulière,

& bien fortifiée. Une chaîne attachée à cette tour alloit aboutir à la ville, & défendoit l'entrée du port,

étoient campés, penserent être engloutis dans les eaux, qui acheverent de corrompre le peu de vivres qui restoient. Le vent se joignit à ce fléau, emporta les tentes, & renversa les machines que le feu avoit épargnées. Les Assiégés lançoient cependant une grande quantité de grosses pierres sur les Francs, qui réduits aux dernières extrémités demanderent la paix. Elle leur fut accordée, & le Roi de Jérusalem ramena en Palestine les tristes restes de son armée. Sa flotte fut brisée par les vents, & un grand nombre de soldats perdit la vie dans les flots.

De nouveaux accidens accablèrent encore les Chrétiens, qui les partageaient cependant avec les Mahométans. Un tremblement de terre des plus violents renversa plusieurs villes de la Syrie, & des milliers d'habitans furent ensevelis sous leurs ruines. Tripoli, Alep, Antioche, Baalbek, Hemeffe, Hama, Cefarée, Barin sentirent plus particulièrement les effets du tremblement de terre. Noureddin se hâta de rétablir les fortifications de ses places, de crainte que les Francs ne songeassent à s'en emparer; mais ils étoient eux-mêmes dans un pareil embarras. La mort de Corbeddin Maudoud, frere de Noureddin, & Sulthan de Moussoul donna d'autres occupations au Roi d'Alep (1). Les enfans du Roi de Moussoul, qui avoient chacun leurs partisans, prétendoient en même temps au trône. Noureddin se déclara pour celui que la Reine mere avoit fait couronner au préjudice de l'aîné, qui avoit été désigné par son pere, pour lui succéder. Cette injustice excita de grands troubles dans cette famille, & accéléra la ruine des Atabeks.

Selaheddin, qui avoit solennellement juré de détruire les Chrétiens, ne resta pas long-temps dans l'inaction. A la tête des Turcs & des troupes Egyptiennes, il se rendit dans le pays qu'on appelloit anciennement l'Idumée. Deux places, Gaza & Daroun, servoient de ce côté là de barrières au Royaume de Jérusalem. Gaza, autrefois capitale du pays des Philistins, avoit été détruite, & Baudouin III. Roi de Jérusalem, avoit fait bâtir sur la même colline où elle avoit été située, une bonne forteresse qui devint bientôt une ville. Le Château de Daroun fortifié par Amaury, & qui avoit été auparavant un Monastere de Moines Grecs, fut peuplé de même.

Selaheddin après avoir ravagé les environs de cette Citadelle & forcé les Fauxbourgs, battit les murailles de la Place où commandoit Ansel de Pass (2). La résistance de cet Officier donna au Roi de Jérusalem le temps d'arriver au secours de ce Château. A la tête des deux Ordres de Chevalerie, & de plusieurs Evêques & Abbés, il chassa les troupes de Selaheddin, & introduisit une partie de ses soldats dans la Citadelle. Le Grand Visir, qui étoit décampé pendant la nuit, alla surprendre Gaza à la pointe du jour. Les habitans voulurent aussitôt se sauver dans la Citadelle; mais Milon de Plancy, homme dur & féroce qui en étoit Gouverneur, refusa de les y recevoir, & les vit égorger sans songer à les secourir. Selaheddin, maître de la ville, ne jugea pas à propos d'attaquer la Citadelle qui auroit pu l'arrêter long-temps. Il re-

(1) Noureddin étoit Roi ou Sulthan d'Alep.

(2) Nous aimons à remarquer, dit M. Marin dans son histoire de Selaheddin, que cet Officier représenté par les Historiens,

comme un des plus braves guerriers de ce temps, est un des Ancêtres des deux Marquis de Feuquieres, qui ont fait tant d'honneur à la France.

tourna en Egypte, & passa à la vue des Franks qui n'osèrent troubler sa marche. De retour au Caire, il donna quelque repos à ses troupes, & les fit rentrer peu de temps après en campagne. Il fit le siège d'Elath ou Elane, dont la garnison Chrétienne incommodoit les Musulmans qui alloient à la Mecque, & emporta la place qu'il livra au pillage. La prise de cette ville fut suivie de plusieurs incursions que le Lieutenant de Noureddin fit sur les terres des Franks, auxquels il causa de grands dommages.

Quelque temps après se fit cette célèbre union qui causa tant de joie aux Musulmans; je veux parler de la fin du Schisme qui divisoit depuis tant d'années les Sectateurs de Mahomet, au sujet des Khalifs Abbassides, & des Khalifs Phatimites. Dans le fond ils suivoient la même doctrine, & cependant ils s'égorgoient depuis plusieurs siècles pour quelques opinions particulières, & pour quelques formules dans l'observance de la Loi. D'ailleurs chaque Parti se vantoit d'avoir le véritable Vicaire de Mahomet. A Bagdad on maudissoit les Phatimites & leurs Sectateurs; & au Caire, les Abbassides & leurs Partisans. Selaheddin, qui n'étoit toujours regardé que comme le Lieutenant de Noureddin, abattit entièrement, par ordre de ce Prince, le Khalifat des Phatimites en Egypte, & y fit reconnoître les Abbassides. La mort du dernier Khalif Phatimite acheva d'affermir la puissance de Selaheddin, qui s'empara du Palais & des trésors immenses qu'il y trouva. Noureddin, trop occupé par les Franks, par les Seljoucides d'Iconium, & par plusieurs petits Souverains de la Mesopotamie, ne fut jamais en état d'aller lui-même prendre possession de l'Egypte, & Selaheddin eut par ce moyen le temps d'y affermir sa puissance. Pour ne donner aucun soupçon à Noureddin, il eut soin de ne prendre que la qualité de Lieutenant de ce Prince, de faire faire la prière publique en son nom, de mettre son portrait seul sur les monnoyes, & de n'expédier aucun ordre qu'au nom du Prince Atabek. Ce fut cette soumission apparente qui le mit en état d'acquiescer dans la suite la souveraineté de l'Egypte.

Noureddin étoit cependant entré dans le pays des Franks, pour se venger de ce que ceux-ci, malgré la treve qui subsistoit encore, avoient enlevé quelques vaisseaux qui alloient d'Egypte en Syrie. Le Prince Atabek les avoit fait redemander, mais il n'avoit reçu que des réponses peu satisfaisantes. Irrité de la mauvaïse foi des Franks, il envoya différents corps de troupes, les uns vers Antioche, les autres vers Tripoli, pendant qu'il attaquoit le château d'Arca, & qu'il faisoit faire le siège de Saphia & d'Arima. Les Chrétiens alarmés de la puissance d'Atabek demandèrent à renouveler la treve, & promirent de rendre ce qu'ils avoient pris. Noureddin accepta leurs propositions; mais les Franks ne restituèrent qu'une partie de ce qu'ils avoient enlevé aux Mahométans.

Depuis le siège de Daroun, les Chrétiens avoient fait partir Guillaume, Evêque de Ptolemais, & Frideric, Archevêque de Tyr. Cette ambassade fut sans succès, & il n'y eut que le Roi de Sicile qui se détermina à passer en Syrie. Amaury se rendit lui-même à Constantinople, pour engager Manuel Comnene, dont il avoit épousé la nièce, à lui fournir de puissants secours. Il paroît qu'Amaury avoit particulièrement dessein d'abattre la puissance de Selaheddin, puisqu'il dans les conférences que les deux Monarques eurent ensemble,



ensemble, il fut fait mention de la conquête de l'Egypte, & du partage de ce pays que les deux Princes devoient faire entr'eux.

Noureddin pendant l'absence du Roi de Jérusalem avoit assiégé Schoubek (1), à l'extrémité de la Syrie, près de la mer Morte. L'Atabek, en faisant le siège de cette place, avoit moins en vue d'attaquer les Chrétiens, que de se saisir de la personne de Selaheddin, dont il soupçonnoit les projets ambitieux. Il donna ordre à cet Emir de le venir joindre devant Schoubek, & de le seconder dans l'entreprise qu'il vouloit faire sur le château de Krak. Selaheddin se mit en campagne aussitôt qu'il en eut reçu l'ordre; mais faisant réflexion que Noureddin lui tendoit peut-être un piège, il retourna sur ses pas, sous prétexte qu'il avoit appris la nouvelle d'une révolte en Egypte. Noureddin n'eut pas de peine à démêler le véritable motif qui faisoit agir son Lieutenant, & il jura d'aller bientôt lui-même en Egypte lui ôter son Gouvernement. Selaheddin, instruit des intentions de l'Atabek, prit le parti de se révolter ouvertement; mais son pere lui fit abandonner ce dessein, & l'engagea à écrire une lettre de soumission à Noureddin. Ce Prince en parut satisfait, ou feignit de l'être; car alors il se trouvoit trop occupé pour attaquer le Gouverneur d'Egypte. Les Francs sous la conduite d'Unfroy de Thoron, Connétable du Royaume de Jérusalem, l'avoient forcé de lever le siège de Schoubek & il étoit d'ailleurs engagé dans une guerre contre le Sulthan d'Iconium.

Cependant Amaury, qui étoit de retour dans ses Etats, s'avança vers la Cilicie pour y arrêter les désordres d'un Religieux Apostat. Thoros, ou Théodore, Roi de Cilicie, étant mort sans enfans, eut pour successeur Thomas, fils de sa sœur. Melier, frere du dernier Roi & oncle du nouveau, étoit entré dans l'Ordre des Templiers; mais après la mort de Thoros, il quitta l'habit de Religieux, fit alliance avec Noureddin, qui étoit alors dans l'Asie mineure, obtint de lui un corps de troupes & s'empara de la Cilicie. Il enleva la couronne à Thomas pour se la mettre sur la tête, fit une cruelle guerre aux Templiers, confisqua tout ce qu'ils possédoient dans le pays, ravagea les terres du Prince d'Antioche qui avoit pris la défense de ces Chevaliers, & se rendit redoutable aux Chrétiens. Le Roi de Jérusalem, qui avoit entrepris de réduire cet Apostat, fut obligé de le laisser tranquille, pour voler à la défense de ses propres Etats, qui étoient attaqués par Selaheddin.

Cet Emir, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus de Noureddin, s'étoit présenté devant la forteresse de Krak (2), qu'on a souvent confondue avec Mont-Royal. Cette place située dans l'Arabie Pétrée, à l'extrémité de la Syrie, étoit une des plus fortes citadelles de l'Orient. Elle étoit placée sur une hauteur, & dominoit une campagne agréable plantée d'arbres fruitiers. Amaury marcha au secours de cette forteresse, y fit entrer des troupes & harcela continuellement les ennemis. Selaheddin, qui n'avoit pas envie que la place tomba au pouvoir de l'Atabek, de crainte d'ouvrir à ce Prince la communication de l'Egypte, ne s'occupa pendant trois mois qu'à faire des

(1) Guillaume de Tyr donne le nom de Sobal de Syrie à cette petite ville, qui étoit fortifiée par des murs & des avant-murs. Elle étoit située sur le penchant d'une montagne, mais dans un endroit si élevé que les

flèches, & les pierres lancées par les machines ne pouvoient y atteindre. Les Chrétiens y tenoient une bonne garnison.

(2) On doit distinguer cette ville d'une autre de même nom, située plus au Sud.

courfes dans la campagne, d'où il enleva un grand nombre de prifonniers. Auflitôt qu'il eut appris que Noureddin avoit fait la paix avec le Sulthan d'Iconium, il reprit le chemin de l'Egypte où Nodgemeddin Ayoub fon pere étoit dangereufement malade. En effet, quelque diligence que fit Selaheddin, il n'arriva qu'après la mort de ce fage vieillard, qui lui avoit aidé à fupporter le poids du Gouvernement, fans vouloir partager les honneurs de cette charge (1).

Noureddin, qui ne voyoit que trop que toutes les démarches de Selaheddin tendoient à fe rendre indépendant, réfolut enfin d'aller lui-même en Egypte pour lui enlever ce Gouvernement. Dans la crainte que les Francs ne profitaffent de fon abfence, il fit un traité avec eux, & augmenta enfuite le nombre des troupes. Il envoya alors un Officier en Egypte pour s'emparer des thréfors des Phatimites, & pour faire rendre compte au Grand Vifir des revenus de l'Etat. Selaheddin ne fut point effrayé à la vue d'un homme qui ne lui demandoit que de l'argent, & il lui remit des fommef confidérables, perfuadé qu'elles feroient capables d'appaifer l'Atabek, & de le faire renoncer à fes deffeins. Noureddin n'eut pas la fatisfaction de les voir, étant mort pendant qu'elles étoient en chemin. Le Gouverneur d'Egypte s'en faifit de nouveau, & les employa dans la fuite contre la famille de l'Atabek.

1173.

Ce Prince étoit mort à Damas d'une fquinancie. Il poffédoit Moutfoul, Diardgezire, la Syrie, l'Egypte, l'Yemen ou l'Arabie heureufe, & les Rois du Diarbekr lui étoient fournis. La priere publique fe faifoit en fon nom dans les villes de la Mecque & de Medine. Noureddin étoit grand, avoit un air gracieux, les yeux doux, le vifage large, prefque fans barbe. Il a mérité l'eftime de tous les Mufulmans, & même des Chrétiens. Guillaume de Tyr parle de fa juftice, de fa prudence & de fa religion. Aboulfedha dit qu'un livre entier ne fuffiroit pas pour célébrer fes vertus. En général, il eft regardé comme le plus fage & le plus juft de tous les Princes du Mufulmanifme. Il étoit religieux obfervateur de l'Alcoran, ne portoit fur lui ni foye, ni or, ni argent; & le vin étoit défendu dans tous fes Etats. On le voyoit fouvent fe relever pendant la nuit pour faire fa priere, & il donnoit le refte de fon temps au gouvernement de fes Etats, ou à la guerre contre les Francs. Il étoit le plus grand Général de fon fiécle, & le plus fçavant dans fa religion, fuivant les principes de l'Iman Abouhanifa. Les ufuriers & les concuffionnaires furent bannis du domaine de fon Empire. Ce Prince vivoit comme un fimple Particulier, du produit d'un bien qu'il avoit acheté de la portion qui lui revenoit fur le butin qu'on avoit enlevé aux ennemis. Les tributs étoient deftinés au befoin de l'Etat, & il n'y touchoit jamais qu'en préfençe des Docteurs de la Loi. Il refpectoit tant ces derniers qu'il les faifoit affeoir auprès de lui. La Reine fon époufe, qui ne s'accommodoit pas de fon économie, fe plaignit un jour de ce qu'elle n'avoit pas affez de revenu. *Je ne fais*, lui répondit Noureddin, *que le Thréforier des*

(1) Lorsque Nodgemeddin Ayoub fe rendit en Egypte, fon fils voulut lui céder la place de Grand Vifir; mais Ayoub le refufa, & le força à confervér cette place. Ayoub donna fon nom à la Dynaftie des

Ayoubites, dont Selaheddin fut le fondateur. Cette Dynaftie qui régna en Egypte fut détruite par les Mamlucs, & ceux-ci par Selim, Empereur Ottoman, qui s'empara de l'Egypte.

*Musulmans ; je ne puis toucher aux sommes qui me sont confiées pour leurs besoins , sans attirer sur moi la colere de Dieu. Je possède encore trois boutiques à Hemesse ; c'est tout ce que je suis en état de vous donner.*

Noureddin , par principe de religion , persécutoit les Chrétiens ; & depuis qu'il étoit devenu maître de l'Egypte , il renouvella d'anciennes Loix , par lesquelles il étoit défendu aux Chrétiens anciennement établis dans ce pays , d'aller à cheval , de prier à voix haute dans les Eglises , de faire des processions , d'avoir des cloches. Il ordonna de plus , qu'ils seroient distingués des Mahométans par un habit différent , & une ceinture particulière qu'on regardoit comme une marque d'infamie. Il profana souvent l'objet de leur culte , renversa les croix , fouilla les Eglises. Selaheddin , après la mort de ce Prince , tint à l'égard des Chrétiens une conduite bien différente. Résolu de profiter de leur industrie , il abolit toutes ces ordonnances , leur permit d'aller à pied ou à cheval , de prier à haute ou basse voix , d'accompagner leur Patriarche dans les processions , de posséder même des charges dans le Divan ; enfin il leur accorda tous les droits de citoyen dont ils avoient joui auparavant. Il fit plus , il choisit parmi eux les plus habiles , & leur donna de l'emploi auprès de sa personne. Ses freres , ses neveux , les autres Emirs imiterent cet exemple. Ils prirent des Chrétiens à leur service , en qualité de Secrétaires , de Médecins , d'Intendants , d'Interpretes , & les employèrent pour les choses auxquelles ils étoient propres.

La mort de Nouredin apporta un grand changement dans les affaires de la Syrie. Les Emirs d'un côté , les Francs de l'autre tâcherent d'enlever à la famille de ce Prince les Etats qu'il avoit possédés. Nouredin avoit laissé pour son successeur un fils , nommé Malek El Saleh Ismaël , qui n'étoit âgé que de onze ans. Amaury n'eut pas plutôt appris la mort de Nouredin qu'il alla faire le siège de Césarée de Philippe. Il battit cette place pendant quinze jours ; mais ennuyé de la vigoureuse résistance des assiégés , il accepta les sommes d'argent que la Sulthane mere lui offrit pour se retirer.

Amaury étoit d'ailleurs bien aise de terminer cette guerre , afin de se venger d'un affront fait à la majesté de son rang par les Chevaliers du Temple. Le Vieux de la montagne , ou le chef de la secte des Assassins , avoit envoyé au Roi de Jérusalem un Ambassadeur , pour lui déclarer qu'il étoit dans la résolution d'embrasser la religion Chrétienne , si on vouloit le décharger des sommes qu'il payoit aux Templiers par forme de tribut. Les Chevaliers plus touchés de leurs intérêts que de ceux de la religion , refuserent de souscrire à un accord qui leur étoit si préjudiciable. Amaury étonné des sentimens que les Chevaliers du Temple faisoient paroître , crut satisfaire leur cupidité en promettant de les dédommager de ses propres deniers. En conséquence il donna une audience favorable au Ministre du Vieux de la Montagne , lui fit des présens , & chargea un Officier de sa Cour de lui servir de guide & de sauve-garde , & de le défrayer pendant sa route. Les Templiers sans respecter ni le droit des gens , ni la Majesté Royale , arrêterent le Délégué des Assassins & le poignerent. Le Roi de Jérusalem , offensé personnellement par une action si atroce , en demanda promptement satisfaction à Eudes ou Odon de Saint-Amand , Grand Maître des Chevaliers du Temple. Celui-ci , fier des prérogatives accordées à son Ordre , refusa toute satisfaction à Amaury , &



LES  
CROISADES.

déclara à ce Prince que ses Religieux n'étoient responsables de leur conduite qu'à lui & au S. Siège. Le Roi persuadé, avec raison, que les droits du Souverain s'étendent également sur les Ecclésiastiques Séculiers ou Réguliers & sur les Laïcs ses sujets, usa de son autorité, & fit enlever Gautier Dumesnil qui avoit commis le crime. Les Templiers & les Hospitaliers, jaloux de conserver leurs privilèges, se soulevèrent contre le Roi, dont la mort arrivée peu de temps après, termina cette querelle qui alloit causer une guerre civile.

Mort d'Amaury.

1173.

Amaury, attaqué d'une violente dysenterie, mourut le 11 de Juillet dans la trente-huitième année de son âge, & la douzième de son regne. Il laissoit un fils en bas âge, & deux filles, Sybille & Isabelle. Ce Prince avoit des vertus qui furent obscurcies par un grand nombre de défauts: on lui reproche surtout son avarice, & d'avoir souvent préféré l'argent à la gloire, & même à l'intérêt de ses Etats.

BAUDOUIN IV.  
Roi de Jérusalem.

Baudouin, son fils, avoit à peine treize ans lorsqu'il succéda à son pere. Ce jeune Prince étoit attaqué d'une lèpre qui l'affoiblissoit tellement, qu'il n'étoit gueres en état de supporter le poids du Gouvernement. Les Barons furent long-tems indécis sur le choix d'un Régent, parce que chacun prétendoit à cette dignité; mais Raymond, Comte de Tripoli, & Milon de Plancy, également odieux à la nation, recherchoient la Régence avec plus d'empressement. Le dernier obtint la préférence sur son rival, qui selon les apparences s'en vengea par le meurtre. En effet, peu de temps après, Milon de Plancy fut assassiné, & le Comte Raymond demanda hautement la Régence qui lui fut accordée. Ce Seigneur eut beaucoup de peine à calmer les esprits irrités contre lui, & à apaiser les troubles du Royaume, où le peuple, les Barons, les Evêques, les Ordres Religieux, étoient opposés les uns aux autres.

Dans une conjoncture aussi critique, on reçut de l'Europe un secours inattendu, qui releva les espérances des Chrétiens. Guillaume, Roi de Sicile, ou un de ses Généraux, suivant plusieurs Auteurs, se rendit en Syrie avec un grand nombre de vaisseaux chargés de troupes & de munitions. On résolut alors, malgré le traité qu'on avoit fait avec les Turcs & Selaheddin, d'entreprendre la conquête de l'Egypte. Le siège d'Alexandrie fut résolu, & en conséquence toute l'armée marcha vers cette place, qui fut bientôt investie. Les habitants se défendirent avec tant d'intrépidité que les Chrétiens furent repoussés aux trois assauts qu'ils livrèrent. Ceux-ci, irrités d'une telle résistance, massacrèrent inhumainement les prisonniers qu'ils avoient faits, & firent des ravages affreux dans la campagne. Les Alexandrins, devenus furieux par ces actes d'hostilité égorgerent les prisonniers qu'ils avoient enlevés dans leurs fréquentes sorties, & jetterent leurs cadavres par-dessus les murailles. Cependant Selaheddin, informé de l'expédition des Francs, avoit rassemblé ses troupes, & s'étoit avancé à quelque distance de l'armée Chrétienne. Les Francs décampèrent aussitôt & retournerent en Syrie.

Selaheddin, occupé de ses projets ambitieux, négligeoit alors de se venger des Francs, & se contentoit de les avoir forcés à abandonner leur entreprise. Il ne songeoit qu'aux moyens de s'emparer des Etats de Noureddin, quoiqu'il affectât au-dehors d'être toujours zélé pour les intérêts de Saleh son

fil, exposé d'ailleurs à l'ambition de sa propre famille & des Emirs. Attentif à toutes les démarches des parents du jeune Atabek, ou des Gouverneurs des Provinces, il sut tirer avantage des troubles que les uns ou les autres suscitaient dans l'État. Ce fut de cette manière qu'il se rendit maître de Damas, où il fut appelé par le peuple même, dont il acheva de gagner l'affection, en lui faisant distribuer les trésors qui étoient conservés dans la citadelle. Affectant toujours une soumission apparente, il ne changea rien dans la forme du Gouvernement de cette ville, & voulut que la prière publique continuât à se faire au nom du jeune Saleh. Ce fut par une telle conduite qu'il parvint à ce haut degré de puissance, où on le vit dans la suite.

Les Chrétiens, alarmés des conquêtes de Selaheddin, résolurent d'arrêter un torrent qui pouvoit un jour les renverser. On arma donc contre ce Prince, mais au lieu de l'attaquer ou de se joindre à ses ennemis, on resta tranquillement campé pendant plusieurs mois dans un lieu appelé Galifer. Les Francs se contenterent de faire quelques courses dans le pays, & de mettre également à contribution les Chrétiens & les Mahométans. Pendant qu'ils étoient encore dans le même camp, le Gouverneur d'Hemesse offrit de leur remettre la place, & de leur rendre les ôtages qui y étoient pour la rançon du Comte Raymond, & d'Eustache, frère de Raynaud, Prince de Sydon. Les Francs s'approchèrent en diligence de cette ville; mais ils furent prévenus par Selaheddin qui y entra avant eux. Ce Prince habile à écarter les obstacles qui s'opposoient à ses desseins, rendit gratuitement les ôtages des Francs qui étoient dans la ville, fit des présents considérables aux chefs de l'armée & quelques largesses aux soldats. Les Chrétiens, gagnés par ces marques extérieures de bienveillance, consentirent à faire avec ce Prince une trêve, pendant laquelle ils ne devoient en aucune manière s'opposer à ses conquêtes. Le Connétable Unfroï du Thoron, ami de Selaheddin, fut le médiateur entre les deux Partis.

A peine les Francs furent-ils de retour à Jérusalem qu'ils oublièrent le traité qui venoit d'être fait. Ils reprirent presque aussitôt les armes, & parcoururent le pays ennemi d'où ils remportèrent un immense butin. Pendant que les Chrétiens s'occupoient à piller les campagnes, Selaheddin faisoit la guerre avec succès contre Saleh & contre le Roi de Mouffoul son parent, qui après s'être déclaré contre ce Prince infortuné, avoit enfin pris ses intérêts. Deux victoires complètes assurèrent à Selaheddin la souveraineté qu'il ambitionnoit depuis si long-temps, & le déterminèrent à prendre le titre de Sulthan. Il s'arrogea alors tous les droits de Souverain, & fit battre les monnoies & faire la prière publique en son nom. Celui de Saleh fut entièrement supprimé des actes publics, tant en Egypte que dans le Royaume de Damas. Selaheddin fit cependant un traité avec Atabek, & promit de le laisser jouir tranquillement des Etats qui lui restoient encore. Le Sulthan d'Egypte, parvenu au but qu'il désiroit depuis si long-temps, retourna au Caire où il fit fleurir les arts & les sciences.

Cependant les Chrétiens, au lieu de profiter de ce calme pour se mettre en état de résister aux Turcs en cas qu'ils formassent dans la suite quelque entreprise, se déchiroient eux-mêmes par leurs propres divisions. La Cour de Jérusalem étoit remplie de troubles, que la conduite tyrannique du Comte de Tripoli augmentoit tous les jours.

1177.

Ce fut dans des circonstances aussi critiques que Manuel Comnene résolut de mettre à exécution le traité qu'il avoit fait avec Amaury au sujet de la conquête de l'Egypte, & du partage de ce pays. Il avoit déjà envoyé en Palestine des vaisseaux chargés de munitions, & de soldats sous la conduite d'Andronic son neveu. Philippe, Comte de Flandres, qui étoit arrivé en Syrie depuis quelque temps avec des troupes, voulut avoir part à cette expédition, ainsi que le Prince d'Antioche, qui y engagea le Roi de Jérusalem. Le Comte de Tripoli divisa par ses querelles & ses disputes tous ces Princes réunis contre Selaheddin, & les Grecs ennuyés de ces divisions se retirèrent avec leur flotte. Après que les Francs se furent ainsi séparés, le Comte de Flandres alla ravager le territoire de Damas & d'Alep, pendant que le Comte Raymond désoloit les terres des Turcs d'un autre côté.

Ces hostilités faites dans un temps de treve irritèrent le Sulthan d'Egypte, & l'obligèrent à reprendre les armes. Les Chrétiens informés que ce Prince étoit arrivé auprès d'Ascalon, rassemblèrent leurs forces pour l'empêcher de pénétrer plus avant. Le Roi de Jérusalem devenu majeur alla en personne défendre ses frontières. Eudes ou Odon de S. Amand le joignit avec les Templiers ; les Princes Raynaud de Châtillon, Baudouin de Ramla, Balaan, Raynaud de Sydon & Joscelin, se rendirent avec leurs Vassaux auprès du Roi de Jérusalem. Selaheddin leur présenta la bataille, mais Baudouin IV. dont l'armée étoit inférieure à celle du Sulthan d'Egypte, trouva moyen de l'éviter, & se renferma dans Ascalon. Selaheddin, au lieu de faire le siège de cette place, qui n'étoit pas en état de faire une longue résistance, s'amusa à ravager le pays, & à envoyer des Partis jusqu'aux portes de Jérusalem.

Les Barons voyant les troupes ennemies ainsi dispersées, conseillèrent au Roi d'attaquer le Sulthan d'Egypte. Baudouin suivit leur conseil, & on marcha aussitôt à lui. Selaheddin envoya de tous côtés pour rassembler ses soldats, mais les Chrétiens ne lui en donnerent pas le temps. Toute la valeur du Sulthan & celle du petit corps de troupes qui l'accompagnoit ne purent arrêter les Francs, qui ayant bientôt décidé la victoire en leur faveur, firent changer le combat en une horrible boucherie. Toute l'armée de Selaheddin fut entièrement détruite, & ce Prince eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. Le Comte de Flandres & le Comte de Tripoli ne se trouverent point à cette mémorable action : ils étoient occupés à faire quelque autre entreprise contre les Mahométans. Baudouin IV. alla aussitôt à Jérusalem rendre grâces à Dieu d'une victoire si éclatante, & de-là il se rendit devant Hama que le Comte de Tripoli assiégeoit. Les Turcs se défendirent avec tant d'impétuosité, que les Francs ennuyés de la longueur du siège, se retirèrent pour aller attaquer Harem, dont la conquête leur parut plus facile (1). Saleh engagea les Princes Francs à se retirer, en leur faisant des présents considérables. Ce fut après cette expédition que le Comte de Flandres reprit le chemin de l'Europe.

1178.

Le grand avantage que le Roi de Jérusalem avoit remporté sur Selaheddin, lui inspira le désir de se remettre en campagne, & de porter le fer & le feu

(1) Cette place bien fortifiée entre Alep | d'une journée de chemin, étoit restée à  
& Antioche, éloignée de l'une & de l'autre | Saleh.



sur les terres des Mahométans. Pour empêcher les irruptions de ceux-ci, il construisit une citadelle au-delà du Jourdain, dans un lieu appelé le Gué ou le Pont de Jacob, & situé à dix milles de Césarée de Philippe. Les troupes Syriennes troublèrent les travailleurs autant qu'il leur fut possible, & Baudouin fut obligé de les soutenir avec son armée. Enfin cette forteresse fut achevée au bout de quelques mois.

Selaheddin résolu de se venger des Francs quitta l'Egypte, rassembla les troupes de Syrie dans la plaine de Damas, & s'avança vers Césarée de Philippe où étoit Baudouin. Les deux armées s'observèrent long-temps sans rien faire; il y eut ensuite de fréquentes escarmouches, dans lesquelles Selaheddin remporta divers avantages. Le Sulthan n'ayant pu se rendre maître du château du Thoron, dont le Gouverneur avoit été tué, se campa entre Césarée de Philippe & un bras du Jourdain. Il partagea alors son armée en plusieurs corps, qui allèrent faire le dégât dans les environs; mais il eut soin en même temps qu'on pût les rassembler promptement en cas de besoin. Cette précaution étoit en effet nécessaire; car Baudouin, excité par ses Barons, se détermina à livrer bataille au Sulthan. Celui-ci étoit inquiet d'un corps de troupes d'élite, dont il n'avoit aucune nouvelle. On étoit prêt à en venir aux mains, lorsqu'il parut de l'autre côté du Jourdain; mais il falloit traverser ce fleuve, & pénétrer au travers des bataillons Chrétiens pour rejoindre l'armée de Selaheddin. Cet obstacle n'est pas capable de les arrêter, & bientôt ils se font fait jour au travers de l'armée des Francs. Ceux-ci irrités de tant de témérité ne songent qu'à poursuivre ces troupes qui gagnoient déjà la plaine. Selaheddin profite aussitôt du désordre où se trouvent les Chrétiens, se jette sur leur aile droite qu'il a bientôt enfoncée, & poursuivant son avantage, culbute tout ce qui se présente devant lui, & achève de porter la confusion parmi ses ennemis, qui sont enfin obligés de prendre la fuite. Baudouin de Ramla, Hugues de Tiberiade (1) & Odon de Saint-Amand, furent faits prisonniers.

Le Roi de Jérusalem, accablé d'un tel revers, s'étoit retiré dans la capitale de ses Etats qu'il craignoit de perdre, lorsqu'il reçut un secours inattendu. Le Comte de Champagne, Pierre de Courtenai, frère de Louis VII. Roi de France, plusieurs Princes & Seigneurs François, à la tête d'une nouvelle armée de Croisés, se rendirent en Palestine quelque temps après la défaite des Francs. Baudouin les engagea à marcher avec lui pour défendre la forteresse qu'il avoit bâtie au Gué de Jacob, mais lorsqu'ils s'approchèrent de cet endroit, ils ne virent plus qu'un monceau de pierres, & le Roi de Jérusalem apprit alors que Selaheddin avoit pris la place d'assaut, & l'avoit fait démolir. L'armée des Croisés ne se trouvant pas en état d'attaquer le Sulthan d'Egypte, on fut obligé de demander la paix à ce Prince, mais il n'accorda une trêve de deux ans qu'à prix d'argent & à des conditions très dures. Le Comte de Tripoli, les Templiers & les Hospitaliers refusèrent de souffrir une telle paix, & voulurent continuer la guerre. Selaheddin les força bientôt à en accepter de plus onéreuses, pour sauver le pays qu'ils possédoient.

1179.

(1) Ce fut dans cette occasion que Hugues de Tiberiade arma Selaheddin Chevalier, si l'on en croit les vieilles chroniques. Voyez l'histoire de ce Sulthan, par M. Marin, à la fin du second volume.

LES  
CROISADES.

1180.

Selaheddin profita de cette treve pour faire la guerre à Kilidge Arslan II. Sulthan d'Iconium. Ce Prince n'osant mesurer ses forces contre celles du Sulthan d'Egypte, se soumit & obtint que l'armée destinée contre lui combattroit en sa faveur le Roi d'Arménie, dont il avoit lieu de se plaindre. Selaheddin, vainqueur de ce dernier, se vit l'arbitre & la terreur des Puissances de l'Orient, auxquelles il imposa des Loix. Après avoir ainsi rétabli le calme, il retourna au Caire, & s'occupa à embellir l'Egypte par un grand nombre d'édifices. La mort du Roi de Moussoul, & celle de Saleh, arrivées quelque temps après, occasionnerent de nouveaux troubles dans la famille des Atabeks. Selaheddin, religieux observateur des traités qu'il faisoit, ne voulut point profiter de ces troubles pour aggrandir ses Etats, & on remarque qu'il ne prit jamais les armes que pour se venger.

1181.

Les Francs moins scrupuleux, & qui s'imaginoient par une erreur grossière qu'on pouvoit manquer de foi à des Mahométans, commencèrent plusieurs hostilités pendant la treve. Une telle conduite força le Sulthan d'Egypte de se mettre à la tête de son armée pour faire repentir les Chrétiens de leur infidélité. Les Atabeks, persuadés que Selaheddin fongoit en même temps à leur faire la guerre, leverent des troupes, & se renfermerent dans leurs capitales. Ils envoyerent aussi des Ambassadeurs au Roi de Jérusalem pour le presser d'attaquer Selaheddin. Ce Prince commença par se venger des Atabeks, & les conquêtes qu'il fit sur eux furent si rapides, qu'ils se trouverent presque entièrement depouillés de leurs Etats. Ce fut dans cette expédition qu'il se rendit maître d'Alep, mais il tenta plusieurs fois inutilement de s'emparer de Moussoul.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé contre les Atabeks, les Francs ne purent rester tranquilles, & ce manque de foi attira sur eux les malheurs dont ils furent accablés. La foible santé de Baudouin & ses infirmités continuelles occasionnerent encore des mouvements dans l'Etat, qui accélérerent la ruine du Royaume de Jérusalem. Baudouin incapable de gouverner, & appréhendant que Boémond, Prince d'Antioche, ou Raymond, Comte de Tripoli, ne songeassent à lui enlever la couronne, désigne un successeur au trône en mariant Sybille, sa sœur, veuve du Marquis de Montferrat avec Gui de Lusignan, fils de Hugues le Brun, Comte de la Marche. Ce choix acheva d'irriter les esprits, & fut le germe des dissensions qui déchirerent l'Etat.

Cependant Raynaud de Châtillon, Seigneur de Krak sur les confins de la Syrie & de l'Arabie, ne cessoit d'inquiéter les Pelerins qui alloient à la Mecque, & leur enlevait toutes leurs provisions. Il en massacra plusieurs, & traita durement ceux qu'il avoit faits prisonniers. Selaheddin se plaignit de cette violence au Roi de Jérusalem; mais ce Prince, au lieu de donner satisfaction au Sulthan, commit les mêmes hostilités sur les terres de Damas. Selaheddin ne tarda pas à prendre vengeance de tant d'outrages, & arrêta par forme de représailles quelques Chrétiens jettés par le naufrage sur les côtes de Damiette. Il écrivit en même temps au Gouverneur de Syrie d'attaquer par tout les Chrétiens, & se mit lui-même à la tête d'une armée.

Les Francs dégarnirent alors la Palestine, & porterent toutes leurs forces du côté de l'Arabie pour défendre le château de Krak. Le Lieutenant de Selaheddin causa de grands dommages aux Francs, & leur enleva une  
forteresse

forteresse sur le Mont-Thabor qu'il ruina, & la fameuse citadelle de Schokkaïf-Arnoun. Le Sulthan, qui étoit entré dans la Syrie, livra bataille aux Francs; mais aucun des deux partis ne put s'attribuer la victoire. Selaheddin alla ensuite faire le siège de Berout ou Beryt; mais Baudouin ayant appris le danger où se trouvoit cette ville, se hâta de marcher à son secours. Le Sulthan ne pouvant espérer prendre la place avant l'arrivée des Chrétiens, abandonna le siège & passa en Mésopotamie, pour continuer la guerre contre les Atabeks. Ce Prince étoit encore devant Berout, lorsqu'il reçut une ambassade du Pape Lucius III (1). Le Souverain Pontife l'exhortoit à donner la paix aux Chrétiens, & à rendre les prisonniers qu'il avoit en son pouvoir. Il avoit en même temps envoyé une députation particulière à Adel Scïffeddin, frere du Sulthan, pour l'engager à employer ses bons offices auprès de Selaheddin. Ces deux Princes firent une réponse favorable au Pape; mais ils avertirent le Souverain Pontife, que si les Chrétiens s'obstinoient à violer continuellement les traités, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes des malheurs qui leur arriveroient.

Les Chrétiens profitant de l'éloignement de Selaheddin, entrèrent dans le Royaume de Damas, y firent du dégât, & reprirent la forteresse de Schokkaïf-Arnoun. Vers ce même temps Raynaud de Châtillon ennemi implacable des Mahométans, passa la mer rouge, va faire du butin sur l'autre bord, & repassant la mer, entre dans l'Arabie, s'avance vers Médine & la Mecque, à dessein de détruire le tombeau de Mahomet, & de piller les trésors du temple de la Caabah. Selaheddin ne fut pas plutôt informé de cette nouvelle, qu'il jura sur l'Alcoran de ne point quitter les armes, sans avoir vengé l'outrage fait au prophete, & sans lui avoir immolé de sa main le Comte Raynaud. Il charge Adel son frere d'employer toutes ses forces pour empêcher l'exécution de l'entreprise de ce Comte; & de poursuivre avec toute la diligence possible les Chrétiens qui l'accompagnoient. Hufam-Eddin-Loulou, Grand Amiral d'Egypte, eut ordre de marcher contre Raynaud. Loulou fait aussitôt équiper quelques Galeres sur la mer Rouge, attaque ceux qui assiégoient la ville d'Elath, en fait un horrible massacre, poursuit tantôt par terre, tantôt par mer Raynaud de Châtillon qui avoit pris la fuite, le joint à une journée près de Médine, taille sa troupe en pièces, & fait quelques prisonniers, qu'il emmene en Egypte. Plusieurs y furent égorgés par sentence des Docteurs de la loi, & d'autres furent réservés pour être sacrifiés à la Mecque le jour du grand Bairam (2). Raynaud de Châtillon fut assez heureux pour échapper à ceux qui le poursuivoient.

Selaheddin, de retour en Syrie avec une armée victorieuse, passa le Jourdain dans la résolution de punir l'infidélité des Francs. Il prit sur sa route plusieurs petites villes, mit à feu & à sang tout le pays qu'il traversa, & fit aux Chrétiens tous les maux imaginables, tant il étoit irrité contre eux. Ceux-cy s'assemblerent aussitôt à Diocésarée dans la Galilée, & marcherent

(1) Hist. de Selaheddin, par M. Marin, dans l'Histoire, que des Mahométans ayent sacrifié des hommes.

(2) C'est ici la seule mention qui soit faite



---

 LES  
CROISADES.

vers l'ennemi avec une valeur extraordinaire : guidés seulement par leur courage, ils s'étoient engagés dans un mauvais pas, où ils pouvoient être harcelés de tous côtés. Selaheddin avoit même déjà fait ses dispositions pour les envelopper. Les Francs ayant reconnu leur imprudence, se retirèrent insensiblement, & vinrent à bout de reprendre un poste avantageux, où ils se fortifièrent. Le Sulthan fit alors d'inutiles efforts pour les attirer au combat ; & voyant qu'ils étoient résolus de se tenir sur la défensive, il se posta sur une hauteur, à dessein de tomber sur eux aussitôt qu'ils décamperoiént. Les Francs laissèrent sa patience, & s'étant enfin aperçus qu'on ne les observoit plus avec la même exactitude, ils firent leur retraite en bon ordre. Selaheddin au désespoir d'avoir manqué son coup, s'en vengea sur les habitants des petites villes de la province, & retourna à Damas.

Peu de temps après le Sulthan, à la tête d'un petit corps de troupes, se présenta devant Krak où il espiroit surprendre Raynaud de Châtillon, mais ce prince étoit alors sur ses gardes, & Selaheddin fut obligé de rassembler des forces plus considérables pour s'emparer de cette forteresse. Raynaud de Châtillon remplissoit cependant son château de Musiciens, de Danseurs pour célébrer les nûces d'Isabelle sœur cadette du Roi Baudouin avec Unfroï III. fils & petit fils des deux Connétables. L'arrivée de Selaheddin avec un nouveau corps de troupes, fit changer la joye en tristesse. Les faubourgs & la ville furent bientôt emportés, & la forteresse auroit été prise sans la valeur d'un chevalier nommé Avesne ou Ivène, qui seul arrêta l'impétuosité des ennemis, pendant qu'on rompoit derrière lui le pont dont on se servoit pour communiquer de la ville au château. Les malheureux habitants de la ville & des faubourgs furent immolés à la fureur des Turcs, d'autant plus cruels alors qu'ils combattoient particulièrement par un motif de religion. Selaheddin employa les plus fortes machines pour battre le château ; mais il fut encore obligé de combler un affreux précipice qui l'environnoit. La longueur de cet ouvrage donna le temps au Roi de Jérusalem d'accourir au secours de Krak. Son armée trop faible pour hasarder de livrer bataille, se retrancha à la vue de celle des Turcs, & attendit un moment favorable pour jeter du secours dans le château. Selaheddin employa toutes sortes de ruses pour attirer les Francs au combat ; mais ils ne se laissèrent pas surprendre ; & informés que les troupes du Sulthan s'étoient écartées pour aller chercher de l'eau dont ils manquoient, ils firent entrer dans la citadelle des vivres & des soldats. Selaheddin n'osant plus se flatter de se rendre maître de Krak, renonça à son entreprise, se contenta de ravager tout le pays, & alla prendre quelque repos à Damas.

---

 1185.

Cependant Baudouin IV. qui devenoit de plus en plus infirme, abandonnoit l'entière administration du Royaume à Guy de Lusignan. Cette conduite augmenta les divisions, & chacun prit parti suivant ses passions ou ses intérêts. Raymond quitta la cour & prit les armes ; & la Palestine déchirée par ses propres dissensions fut en même temps attaquée par les ennemis du dehors. Guy de Lusignan crut qu'il étoit à propos de se tenir sur la défensive, mais on taxa sa prudence de lâcheté, & on le rendit responsable des progrès de Selaheddin. Jérusalem & toutes les Provinces

se souleverent & demanderent un autre chef. Baudouin crut appaiser les rebelles en ôtant à son beau-frère le gouvernement de l'Etat, & en faisant casser le mariage de sa sœur avec Guy. Celui-ci Comte de Joppé & d'Aïcalon par sa femme, se retira dans cette dernière ville, & refusa de comparoître au Tribunal des Barons où le Roi le fit citer. Les Barons ne voulurent point le juger sans l'entendre, & Baudouin fut obligé d'aller à Aïcalon dont on refusa de lui ouvrir les portes. Le Prince retourna à Jérusalem, honteux d'avoir compromis son autorité. Le Comte de Joppé ne garda plus alors aucune mesure, & leva ouvertement l'étendard de la révolte par le ravage qu'il fit dans les campagnes de Daroun. Il pilla les troupeaux des Arabes Bedouins qui vivoient tranquillement sous la protection du Roi de Jérusalem. Ce Prince vivement offensé de la conduite de Guy de Lusignan, voulut lui ôter toute espérance de regner en nommant un Régent & un Roi. Il donna la Régence à Raymond Comte de Tripoli, & la Couronne à Baudouin fils du Marquis de Montferrat & de Sybille. Ce jeune Prince n'avoit que cinq ans. Raymond accepta volontiers le gouvernement du Royaume; mais il refusa la tutelle du jeune Baudouin, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir avancé ses jours, si par hazard il venoit à mourir dans sa minorité.

Baudouin IV. ne survécut pas longtemps au couronnement de son neveu, auquel il laissa un Royaume rempli de troubles. Les Grands se disputèrent l'administration de l'Etat: on convint enfin que la tutelle du jeune Roi seroit confiée à la Princesse Sybille, & que les affaires du Royaume seroient traitées dans le Conseil dont le Comte de Tripoli seroit le chef. Au milieu de tant de troubles les Francs avoient de plus à souffrir la famine & la disette d'eau. Accablés de tant de maux, ils redoutoient encore les armes de Selaheddin, qui pouvoit profiter de leurs malheurs pour les accabler. Il fut donc résolu d'envoyer des Ambassadeurs au Sulthan pour lui demander une suspension d'armes. Selaheddin accorda une trêve de quatre ans, & eut la générosité de fournir pendant plusieurs mois des vivres & de l'eau aux Chrétiens.

Cette trêve leur étoit extrêmement nécessaire; car d'un côté ils étoient trop foibles pour rien entreprendre, & de l'autre ils n'avoient aucun secours à espérer des Princes de l'Europe. Baudouin IV. vers la fin de son regne avoit envoyé le Patriarche Héraclius & les grands Maîtres des deux Ordres pour demander des troupes & de l'argent; mais ils n'avoient rapporté de leur voyage, que de simples promesses, qui ne devoient point avoir d'effet. Héraclius (1) homme vain, dur & opiniâtre s'étoit vanté d'engager quelques Princes de l'Europe à le suivre; mais il échoua dans sa négociation. Un malheur auquel on ne s'attendoit pas, replongea la Paletine dans de nouveaux troubles. Le jeune Roi qui paroissoit jouir d'une bonne santé, mourut presque subitement à Ptolémaïs. On soupçonna que cette mort n'étoit pas naturelle; & les uns en accusèrent l'ambition de Sybille,

---

LES  
CROISADES.

Mort de Baudouin IV.

1185.

BAUDOUIN V.  
Roi de Jérusalem.

Mort de Baudouin V.

1186.

(1) Guillaume de Tyr ne fait pas un portrait avantageux de ce Prélat, & on lit avec indignation la manière dont il traite

Henri II. Roi d'Angleterre, qui refusa de se croiser.

---

LES  
CROISADES.

sa mere; d'autres regarderent le Comte de Tripoli comme l'auteur de ce crime. Aulsiôt que Baudouin fut mort, Joscelin qui avoit été chargé de sa tutelle fit avertir Sybille de se rendre promptement à Jérusalem pour s'emparer du Trône, pendant que le Comte de Tripoli assembloit à Napolous les Barons qui étoient dans ses intérêts. Dès que Sybille fut entrée dans Jérusalem, on en ferma les portes, & tout le monde se rendit au Temple pour la cérémonie du Couronnement. Le Patriarche prêta alors serment de fidélité à la Princesse au nom du Clergé & du Peuple, & lui annonça qu'elle étoit libre de partager le Trône avec celui qu'elle en jugeroit le plus digne. Sybille presenta la Couronne à son mari, & Guy de Lusignan fut reconnu Roi par tous ceux qui étoient présents.

GUY DE LUSIGNAN, ROI DE JÉRUSALEM.

Les Barons informés de ce qui venoit de se passer à Jérusalem, en furent tellement offensés, que la plupart proposerent d'abandonner la Palestine. Le Comte de Tripoli les engagea à renoncer à ce dessein, & leur conseilla de traverser l'élévation de Lusignan, en mettant sur le Trône Unfrois de Thoron, mari d'Isabelle fille de Sybille. Il promit même de faire soutenir son parti par Selaheddin avec lequel il étoit lié d'amitié. Ce conseil prévalut, & on remit cette affaire au lendemain. Le Comte de Tripoli en faisant cette proposition se flattoit d'avoir la plus grande part au gouvernement sous un Prince foible & incapable de regner. Celui-ci qui ne se sentoit pas en état de remplir dignement un poste si élevé, se sauva pendant la nuit avec sa femme, & se rendit auprès de la Reine. Les Barons voyant toutes leurs mesures rompues, se déterminèrent les uns plutôt, les autres plus tard à prêter serment au nouveau Roi. Quelques uns des plus opiniâtres, parmi lesquels étoit le Comte de Tripoli, se retirèrent dans leurs châteaux. Lusignan se comporta au commencement de son regne avec une hauteur qui acheva d'aigrir les esprits. Il voulut même prendre les armes contre le Comte de Tripoli son plus redoutable rival. Celui-ci s'adressa à Selaheddin, qui lui fournit un corps de sept ou huit mille hommes. On conseilla alors au Roi de Jérusalem de faire la paix avec Raymond, & de prendre des résolutions plus modérées. Il suivit les sages avis qu'on lui donna, & le calme parut rétabli pour quelque temps.

---

1187.

Les Chrétiens pouvoient alors jouir tranquillement des pays qu'ils avoient enlevés aux Turcs. Ils n'avoient plus à redouter la puissance des Atabeks qui étoit détruite; & Selaheddin avoit fait avec eux une treve de quatre ans que ce Prince auroit sans doute renouvelée, si on ne lui eût pas donné des preuves continuelles de mauvaise foi. A la faveur de cette treve les Mahométans croyoient pouvoir faire librement le pèlerinage de la Mecque; & plusieurs s'étoient mis en chemin pour se rendre à ce lieu qui faisoit l'objet de leur dévotion. Raynaud de Châtillon qui ne pouvoit se résoudre à observer aucun traité avec les ennemis du Christianisme, enleva une caravane de ces Pèlerins, & par cette conduite blâmable, il attira sur les Chrétiens les malheurs dont ils furent accablés.

Selaheddin toujours trompé par les Franes, ne s'amusa plus à demander satisfaction, & résolu de tirer vengeance de cet attentat, il fit des préparatifs extraordinaires. Vainqueur des Atabeks, Souverain de l'Egypte, de la Syrie & de la Mésopotamie, il étoit le plus puissant & le plus redoutable



de tous les Princes d'Orient. Pour diminuer le nombre de ses ennemis, il fit un traité avec le Prince d'Antioche. Plusieurs Chevaliers des deux Ordres, un grand nombre de soldats & de Chrétiens de toute condition prévoyant que la Palestine alloit tomber au pouvoir du Sulthan d'Egypte, se rendirent dans les Etats de ce Prince.

Pendant que l'armée de Selaheddin s'assembloit aux environs de Damas, le Sulthan s'avança dans l'Arabie Pétrée à la tête d'un corps de Cavalerie légère pour protéger les Pèlerins Mahométans. A la vûe du château de Krak, il ne put s'empêcher de frémir de colere, & jura de nouveau de faire périr Raynaud de Châtillon. Il s'approcha même du château, & en ravagea tous les environs. Vers ce même temps Afdhal, fils du Sulthan d'Egypte, ennuyé de rester dans l'inaction, obtint à force de prieres du Comte de Tripoli la permission de faire seulement pendant un jour une course sur les terres des Francs. Les conditions furent que le jeune Prince partiroit après le Soleil levé, & qu'il seroit de retour avant le coucher de cet Astre; qu'il n'entreroit ni dans les villes ni dans les villages, & qu'il n'emploieroit ses armes que pour se défendre. Raymond fit savoir ce traité à toutes les villes Chrétiennes, les avertit du jour qu'Afdhal seroit en marche & les exhorta à ne point attaquer le Prince Mahométan. Le conseil du Comte de Tripoli fut exactement suivi & Afdhal insulta inutilement les Chrétiens renfermés dans leurs murailles. Il s'en revenoit fort triste de n'avoir pu faire aucune action d'éclat, lorsqu'il rencontra les Chevaliers du Temple, & ceux de l'Hôpital. Ils avoient cependant été avertis comme les autres; mais ils n'avoient profité de cet avertissement que pour s'assembler, & attaquer le fils de Selaheddin. Ils se trouverent au nombre de cinq cents, & le corps des ennemis étoit de sept mille Cavaliers. Cette supériorité ne servit qu'à enflammer le courage de cette troupe de Heros qui firent des actions qu'on regarderoit comme romanesques, si elles n'étoient rapportées par plusieurs écrivains dignes de foi. Les Chevaliers se battirent à outrance, & il n'en restoit plus qu'un seul en vie, nommé Jacquelin de Maillé, qui refusa de se rendre. Les Sarrasins qui avoient souvent entendu raconter aux prisonniers Chrétiens, que Saint George, armé de toutes pièces, avoit combattu plusieurs fois à la tête de l'armée Chrétienne, s'imaginèrent que Jacquelin de Maillé, à qui ils avoient vu faire des prodiges de valeur, étoit ce Saint-George. Pleins de cette idée, ils firent tous leurs efforts pour s'emparer de celui qu'ils regardoient comme le protecteur des Francs. Jacquelin de Maillé ne cessoit cependant de faire un horrible carnage de tous ceux qui osoient l'approcher; mais perdant son sang par les blessures qu'il avoit reçues dans la mêlée, il tomba mort dans le temps que les Turcs se flattoient de le prendre en vie. Sa mort ne fit point cesser la vénération qu'ils avoient pour lui, ils essuyèrent avec respect la poussière & la sueur dont il étoit couvert, & s'en frotterent la tête & le visage, dans l'espérance de recevoir par cette action une partie de la force & de la valeur du Saint. Ils emporterent les morceaux de ses habits, & se disputèrent les restes de ses armes brisées. Le Comte de Tripoli, chagrin de cet événement, craignit avec raison qu'on ne l'accusât d'être l'auteur de ce désastre. Pour réparer cette faute, il résolut de sacrifier son ressentiment à la cause commune, & se réconcilia avec Guy de Lusignan, qu'il reconnut pour légitime Roi de Jérusalem,

Ces deux Princes tinrent alors un Conseil pour délibérer sur le parti qu'on devoit prendre dans les tristes conjonctures où l'on se trouvoit. Il fut décidé qu'on assembleroit la plus nombreuse armée qu'il seroit possible, & qu'on la conduiroit dans la Galilée, par où il paroïsoit que l'ennemi vouloit commencer les opérations. Jamais les Francs n'avoient rassemblé une si nombreuse armée, puisqu'elle se montoit à environ cinquante mille hommes de troupes réglées, sans compter un grand nombre de Bourgeois auxquels on avoit fait prendre les armes; mais on avoit en même temps dégarni les villes & les forteresses, où il n'étoit plus resté que des personnes incapables de se défendre. Ainsi, toutes les forces des Chrétiens d'Orient étoient en campagne pour s'opposer à Selaheddin, qu'il auroit été plus à propos d'appaîser par quelque satisfaction.

1187.

Pour animer davantage les soldats, on crut qu'il seroit à propos de faire mettre au milieu de l'armée la croix qu'on gardoit au S. Sépulture. Heraclius, en qualité de Patriarche, devoit en faire la cérémonie; mais ce Prélat timide, & qui ne vouloit point d'ailleurs interrompre des plaisirs, dont tout le monde étoit scandalisé, ceda ses droits à deux de ses fils, qu'il avoit eus d'un commerce incestueux avec Riveri, qu'on appelloit la *Patriarchesse*. Un de ces enfans étoit Evêque de Lida, & l'autre de Ptolémaïs. Selaheddin ayant rassemblé toutes ses forces, commença par attaquer les Etats de Raymond qui avoit renoncé à son alliance. Après avoir fait ravager les campagnes, depuis le Jourdain jusqu'à Ptolémaïs, & avoir insulté les Chrétiens qui étoient campés à Sephouri, il passa le fleuve avec le gros de son armée, & alla camper à quelque distance de Tiberiade. Ayant inutilement tenté d'attirer les Francs au combat, il fortifia son camp crainte de surprise, & marcha avec sa cavalerie pour faire le siège de Tiberiade. Cette ville appartenoit au Comte de Tripoli, du chef de sa femme Eschine, fille de Hugues Châtelain de Saint-Omer, & Seigneur de Tiberiade, & veuve de Guillaume, ou Gautier, dit de Bures. La ville fut bientôt au pouvoir du Sulthan, qui se disposa aussitôt à se rendre maître de la Citadelle, où la Comtesse de Tripoli étoit enfermée avec quatre de ses enfans du premier lit.

Elle fit aussitôt sçavoir à l'armée des Francs la triste situation où elle se trouvoit réduite. Les Barons, rassemblés dans la tente du Roi de Jérusalem, étoient d'avis de secourir Tiberiade; mais le Comte Raymond, que cette affaire regardoit personnellement, fut d'un sentiment contraire. Il représenta qu'il valoit mieux sacrifier Tiberiade que l'armée entière, & que c'étoit exposer les troupes à périr de faim, de soif & de fatigues, en leur faisant quitter un poste où ils avoient des vivres en abondance, pour aller traverser des déserts arides, & brûlés par l'ardeur du soleil (1), & où ils manqueraient de tout. Un conseil si sage ne put d'abord être goûté, parce qu'il étoit donné par une personne qu'on regardoit comme un traître. Cependant lorsqu'on eut fait quelques réflexions, on en sentit toute la force, & il fut décidé qu'on resteroit à Séphouri. Le Maître des Templiers, fâché que l'opinion du Comte de Tripoli eût prévalu, alla trouver le Roi, & vint à bout de lui persuader de marcher au secours de Tiberiade; ce qui fut exécuté aussitôt.

(1) On étoit alors au commencement de Juillet.

On ne tarda pas à se repentir de n'avoir pas suivi le conseil de Raymond, & on éprouva bientôt les malheurs qu'il avoit annoncés. Selaheddin n'eut pas plutôt appris la marche des Francs, qu'il fit occuper par divers détachemens tous les défilés par lesquels ils devoient passer, & il se porta en avant avec le gros de son armée. Les Chrétiens furent alors obligés de disputer tous les passages, & de souffrir toutes sortes d'incommodités. Harcelés continuellement par les ennemis, accablés de lassitude, tourmentés par la soif & la faim, ils pouvoient à peine marcher & se reposoient à chaque instant. Le Comte de Tripoli qui commandoit l'avant-garde vouloit que par une marche forcée, on se hâtât de gagner Tibériade, ou le Jourdain. Pendant qu'on délibéroit sur le parti qu'on devoit prendre, l'arrière-garde où étoient les Templiers & les Hospitaliers, fut attaquée par les Sarrazins & demanda du secours. Le Roi fit aussitôt faire halte & ordonna de camper. On étoit cependant accablé de fleches, & il fallut passer la nuit sous les armes.

Dès la pointe du jour le Comte de Tripoli avec l'avant-garde prit la route du Jourdain, & toute l'armée se disposa à le suivre; mais aussitôt qu'elle eut débouché dans la plaine, elle se trouva en présence de celle de Selaheddin. Le Sulthan pour s'assurer d'une victoire qui ne paroïssoit cependant pas douteuse, envoya à droite & à gauche des corps de troupes, afin d'envelopper les Francs. Persuadé que plus il différeroit l'action, moins les Chrétiens seroient en état de la soutenir, il se contenta de les harceler pendant quelque temps par le moyen de ses troupes légères, qui combattant à la manière des anciens Scythes, fuyoient aussitôt qu'elles avoient lancé leurs traits, & revenoient incontinent à la charge. Le Roi pour écarter ces troupes fit couvrir son infanterie par la cavalerie, & s'avança dans cet ordre pour joindre le Comte de Tripoli, qui, le sabre à la main se faisoit jour au travers des ennemis. Les Chrétiens arrivés au pied de la montagne d'Hittin, refuserent d'aller plus avant, & un grand nombre se retira sur le sommet, comme dans un lieu de sûreté. Le Roi employa inutilement son autorité, & les Evêques eurent en vain recours aux discours les plus pathétiques pour faire revenir les déserteurs, qui ne vouloient écouter aucune proposition, à moins qu'on ne leur fournît de l'eau & des vivres. Le Roi embarrassé, fut obligé de s'arrêter avec le peu de troupes qui lui restoit. Il fit planter au milieu de son petit camp l'étendard de la Croix, & invita les soldats à se ranger autour pour empêcher les Mahométans de s'en emparer. Cette vue ranima le courage des Chrétiens qui accoururent en foule & sans ordre. L'arrière-garde qui arriva en même temps, acheva d'augmenter la confusion. Raymond qui avançoit toujours, ignoroit que l'armée s'étoit arrêtée, de sorte qu'il se trouva entièrement séparé d'elle.

Selaheddin crut que c'étoit le moment de porter le dernier coup aux Chrétiens, & les fit attaquer de toutes parts. Les Francs qui pouvoient à peine soutenir leurs armes, ne se défendirent que foiblement, & tombèrent autant de lassitude, que de leurs blessures. La nuit qui survint, suspendit le carnage, mais elle ne fournit aux Chrétiens aucune ressource pour s'échapper. Lorsque le jour parut, le Comte de Tripoli fut surpris de ne plus voir les Chrétiens, & d'appercevoir les ennemis de tous côtés. Convaincu du malheur qui leur étoit arrivé, il prit la ferme résolution de



s'ouvrir un passage au milieu des Mahométans. La plupart de ceux qui l'accompagnoient périrent en cette occasion : mais le Comte, après avoir fait des prodiges de valeur qui étonnerent ses ennemis, vint à bout de se sauver avec Baléan ou Belisân d'Ibelim, Raynaud Prince de Sidon, le fils du Prince d'Antioche & quelques Officiers.

Le Sulthan d'Egypte qui avoit tenu les Chrétiens en allarme pendant toute la nuit, ne jugea pas à propos de recommencer l'action dès le matin. Il attendit à dessein que le soleil fût entièrement dans sa force, afin qu'ils fussent moins en état de se défendre. Pour achever de les abattre tout à fait, il fit mettre le feu aux broussailles dont la campagne étoit couverte, & qui étoient desséchées par la grande chaleur. La plaine fut bientôt en feu, & les Francs qui avoient en même temps à soutenir l'effort des ennemis, & l'ardeur du soleil, augmentée par les flammes & la fumée, se laissèrent égorger, sans avoir le courage de vendre leur vie. On prétend que les Chrétiens perdirent en cette journée près de trente mille hommes. Les Evêques de Prolémaïs & de Lida furent tués sur le champ de bataille, & la Croix tomba entre les mains des Mahométans. Omar, neveu de Selaheddin, en la présentant au Sulthan, lui dit : *Il paroît par la désolation des Francs que ce bois n'est pas le moindre fruit de votre victoire.*

Selaheddin après le combat fit dresser une tente sur le champ de bataille & ordonna que les principaux prisonniers lui fussent amenés. Ces prisonniers étoient Guy de Lusignan, Roi de Jérusalem, Geoffroi de Lusignan son frere nouvellement arrivé en Palestine, Raynaud de Châtillon, le jeune Unfroï du Thoron, le vieux Marquis de Montferrat, le fils du Comte de Tibériade, les deux grands Maîtres, plusieurs Evêques & quelques Barons. Le Sulthan témoigna beaucoup de bonté au Roi de Jérusalem, & s'étant aperçu qu'il souffroit extrêmement de la soif, il lui fit apporter à boire. Guy de Lusignan, après s'être désaltéré, présenta la coupe à Raynaud de Châtillon qui étoit à côté de lui ; mais Selaheddin s'y opposa, & ne voulut pas permettre que ce Prince bût en sa présence (1). Lui adressant ensuite la parole, il lui reprocha ses infractions aux traités, les cruautés qu'il avoit exercées envers les Musulmans en temps de paix, & son entreprise contre les villes de Médine & de la Mecque. Il lui déclara en même temps qu'il ne pouvoit éviter la mort qu'en embrassant le Mahométisme. Raynaud de Châtillon rejetta cette proposition, & osa braver le Sulthan par des paroles outrageantes. Selaheddin outré de colere, se jeta sur lui, & d'un coup de sabre lui fit voler la tête qui alla rouler jusqu'aux pieds du Roi. Lusignan pâlit à la vue d'un tel spectacle ; mais le Sulthan le rassura, ainsi que tous les autres prisonniers, & les fit traiter avec les égards dûs à leur rang.

Cette bataille qui décida le sort des Chrétiens dans la Palestine se donna le cinq de Juillet 1187. Cependant le Comte de Tripoli étoit arrivé dans la Capitale de ses Etats pour tâcher de la défendre ; mais une maladie

(1) C'étoit une loi de l'hospitalité inviolablement observée par les Arabes d'accorder toute sûreté à ceux des prisonniers aux quels ils avoient donné à manger ou à boire.

dont il fut aussitôt attaqué, le conduisit promptement au tombeau. Il descendoit en droite ligne du célèbre Raymond de Toulouse, à la valeur du quel les premiers Croisés durent une partie de leurs succès. Il étoit le plus proche héritier du Trône, au défaut des deux sœurs Sybille & Isabelle, filles du Roi Amauri. Le Comte de Tripoli est accusé par tous les historiens des Croisades d'avoir apostasié. M. Marin dans son histoire de Selaheddin avoue que l'ambition & la colere ont fait faire au Comte des démarches injustes & criminelles; mais il le justifie pleinement du crime d'Apostasie, & les arguments dont il se sert, paroissent convaincans (1).

Selaheddin profitant d'un avantage si considérable, marcha vers Tibériade que la Comtesse de Tripoli fut obligée de lui remettre, après avoir obtenu la permission de se retirer dans les Etats de son mari. Le Sulthan détruisit presque toute la ville, & ne conserva que la citadelle où il mit garnison. Ptolémaïs ouvrit ensuite ses portes au vainqueur, & un grand nombre de places suivirent son exemple. Celles qui osèrent faire quelque résistance, furent traitées avec la dernière rigueur. Les Généraux de Selaheddin n'agissoient pas avec la même humanité que leur Souverain, & leurs expéditions étoient marquées par tout ce que les suites de la guerre ont de plus affreux. Césarée, Arsouf, Séphouri, Nazareth, Tour, Naïm, Dotaim, Endor, Japha, Legium, Genim, Sebaste, Bethsan, Napoulous, Jericho, Phoula, Maaltha, Haïpha, Tebnin, Scandelio, & plusieurs autres villes voisines tombèrent en la puissance des Mahométans. Le Sulthan instruit des succès de ses Généraux alla se présenter devant Sydon qui n'osa soutenir un siège, & se rendit par capitulation. Berout fit une foible résistance, & se soumit après quelques jours d'attaque.

Pendant que le Sulthan s'emparoit de la partie septentrionale de la Palestine, Adel son frere faisoit de grands ravages dans les provinces du Midi, & portoit le fer & le feu dans les bourgs & les campagnes, jusqu'aux portes de Jérusalem. Toutes ces conquêtes inspirèrent à Selaheddin le désir de se rendre maître de Tyr alors gouvernée par le Prince de Sydon & le châtelain du lieu, hommes foibles, timides, & incapables de prendre une résolution généreuse. Dès la première sommation que le Sultan leur fit faire, ils promirent de se rendre aussitôt que l'armée seroit aux portes de la ville, représentant qu'ils ne pouvoient se soumettre avant ce temps, de crainte que le peuple ne se soulevât contre eux. Selaheddin fit en conséquence avancer son armée dont l'approche intimida tellement les Tyriens, qu'ils parlèrent aussitôt d'aller au-devant du Sulthan pour implorer sa clémence.

Ils étoient dans cette disposition, lorsqu'ils apperçurent entrer dans le port un vaisseau que montoit Conrad de Montferrat (2) accompagné d'une

(1) Hist. de Selaheddin, Tom. II. p. 26. & suiv.

(2) Conrad de Montferrat, fils de Guillaume III. Marquis de Monferrat, surnommé le Vieux, après s'être signalé dans les guerres d'Italie en faveur du Pape, contre l'Empereur Frideric, son parent, avoit pris la croix, & s'étoit mis en mer avec plusieurs Chevaliers. Il faisoit voile pour la Syrie,

Tome VII.

lorsqu'il fut jeté par la tempête sur les côtes de Constantinople. Il rendit de grands services à Isaac l'Ange, & dissipa un Parti de factieux. L'Empereur, pour l'en récompenser, lui donna en mariage Theodora sa sœur. Conrad, qui brûloit d'envie de se signaler par quelque action contre des Mahométans, abandonna sa femme, la Cour de Constantinople, & s'embarqua avec un grand nom-

Eff

troupe de braves guerriers. A la vûe d'un secours aussi inattendu, l'espérance renaît, le courage se ranime, & on se prépare à soutenir les attaques d'un siège. Conrad ne voulut point se charger de la défense de la place, qu'après qu'on lui en eut accordé la Souveraineté, & que les habitants lui eurent prêté serment de fidélité. Le Prince de Sydon, & le Châtelain, ne se croyant plus en sûreté dans la ville, en sortirent pendant la nuit, & se retirèrent à Tripoli. Conrad, connu dans l'histoire d'Orient sous le nom de Marquis de Tyr, fit réparer promptement les fortifications de la ville, & se disposa à faire une longue résistance. Selaheddin, ayant paru aux portes de la ville, fut bientôt informé de ce qui venoit de s'y passer, & désespérant alors de prendre Tyr à force ouverte, il proposa à Conrad de lui donner un riche domaine dans la Syrie, & de remettre en liberté son pere, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Tibériade, s'il vouloit lui céder la ville de Tyr. Conrad refusa ses offres, & eut la barbarie de dire au Sulthan, qu'il ne donneroit pas une seule pierre de la ville de Tyr pour la rançon d'un vieillard qui ne pouvoit être d'aucun secours à la cause commune. Il ajouta que si on exposoit son pere aux coups, il tireroit sur lui pour lui procurer le martyre préférablement à la liberté.

Selaheddin, ne jugeant pas à propos de rester devant une place qui l'auroit tenu trop longtemps, joignit ses forces à celles de son frere Adel, & ces deux Princes allerent faire le siège d'Ascalon, une des principales barrières de la Palestine. Ils prirent en route Lidda, Ramla, Jabne ou Japhna, Béthléem, Hebron, Bertsabée & Khaleb. Ascalon se défendit avec tant de vigueur que le Sulthan se trouva prêt à renoncer à son entreprise ; mais avant que de lever le siège il voulut faire une nouvelle tentative. Il engagea le Roi de Jerusalem à conseiller aux habitants de se soumettre, tandis qu'ils pouvoient encore espérer une bonne capitulation. Lulignan les exhorta en effet à ne pas résister plus longtemps, & leur conseilla de demander dans un des articles du traité que le Roi & les Barons seroient remis en liberté. Ce conseil fut suivi & Selaheddin accorda tout ce qu'on voulut, mais il décida que le Roi & dix Barons seulement ne seroient libres qu'au mois de Mai de l'année suivante. Ce fut de cette maniere que le Sulthan devint maître d'Ascalon, dont la prise fut bientôt suivie de celle de Gaza. Il songea alors à faire la conquête de Jérusalem, ville pour laquelle les Mahométans ont beaucoup de respect, & qu'ils qualifient de sainte. Selaheddin, avant que d'en faire le siège, fit aux habitants les propositions les plus avantageuses, s'ils vouloient lui en ouvrir les portes ; & les menaça au contraire de les traiter comme ils avoient fait les Turcs, s'il entroit dans cette ville l'épée à la main. Rien ne fut capable de toucher les Chrétiens, & ils s'obstinèrent à vouloir défendre une ville qui ne pouvoit attendre aucun secours du dehors.

Selaheddin, ayant fait toutes ses dispositions pour assiéger Jérusalem, partut devant cette ville le Jeudi 20 de Septembre de l'an 1187. de Jesus-Christ,

bre de soldats. Comme il ignoroit la défaite des Chrétiens en Palestine, il se présenta devant Jérusalem ; mais s'étant aperçu qu'elle étoit au pouvoir des Mahométans, il se ren-

dit en diligence à Tyr, où il arriva dans le moment qu'on étoit prêt à en ouvrir les portes au Sulthan d'Egyppte.

Siège & prise  
de Jérusalem par  
Selaheddin.



883. de l'Hégire (1). Les Historiens prétendent qu'il y avoit alors dans la place soixante mille hommes en état de porter les armes, sans compter les vieillards, les femmes & les enfans; ce qui ne se peut croire qu'en observant que les habitants des campagnes & ceux des villes conquises s'étoient enfermés dans Jérusalem. Baléan d'Ibelim, chargé du commandement, créa plusieurs Chevaliers parmi les Bourgeois, dans l'espérance que cette cérémonie leur inspireroit plus de valeur, & fit faire de la monnoye avec l'argent qui couvroit la Chapelle du saint Sépulchre.

Les Mahométans furent étonnés de voir les murailles garnies de soldats, qui paroissent disposés à faire une vigoureuse résistance. Selaheddin forma d'abord ses attaques du côté de l'Occident, qui étoit l'endroit le mieux fortifié de la ville. S'étant aperçu, au bout de huit jours, que le siège n'avançoit pas & que ses troupes commençoient à se rebuter, il examina avec plus d'attention les dehors de la place, & découvrit que la partie orientale étoit la plus foible. Résolu d'attaquer Jérusalem de ce côté-là, il fit lever le siège avant la pointe du jour & s'avança vers l'Orient. Comme le pays étoit coupé de montagnes & de collines, il fut obligé de faire un long détour & de s'éloigner de la ville. Les habitants de Jérusalem, s'imaginant que Selaheddin renonçoit à son entreprise, se livrerent à la joye & coururent en foule au Temple, pour remercier Dieu d'un événement si inespéré. Ils chantoient encore les cantiques d'actions de grace, lorsqu'on vit paroître l'armée Mahométane sur le mont Olivet. Le Sulthan profita de l'obscurité de la nuit pour faire placer ses machines & empêcher les Francs de faire des sorties par les portes de saint Etienne & de Josaphat. Il fit sapper les murailles, en même temps qu'il les faisoit battre par les machines. Les attaques furent poussées avec tant d'ardeur, qu'en deux jours de temps on fit écrouler plus de quinze toises de murailles. Dans un péril si éminent, les plus courageux demandent qu'on leur ouvre la porte de Josaphat, & tombent sur l'ennemi avec une intrépidité que le désespoir augmente. Les Sarrazins soutiennent leurs premiers efforts, mais bientôt ils les forcent de reculer & de rentrer en désordre dans la ville. Le mauvais succès de cette entreprise jette la consternation dans les esprits, & ne laisse plus entrevoir qu'un avenir affreux. Plus le danger augmente, moins on songe à se défendre, & dans une si triste situation chacun va se prosterner aux pieds des Autels pour implorer le secours du Tout-puissant.

Les opérations du siège avançaient cependant, & la ville étoit presque ouverte de toutes parts. L'ennemi étoit prêt à y entrer, lorsque le courage des assiégés sembla se ranimer pour quelques instans. On prit enfin la glorieuse résolution de périr plutôt les armes à la main, que de se laisser égorgé tranquillement. Le Patriarche par ses discours arrêta l'effet d'un si noble dessein, & persuada aux Chrétiens d'avoir recours à la clémence du Sulthan. Baléan, Régnier de Napolous, & le Patrice Thomas furent députés vers Selaheddin. Ce Prince les reçut avec bonté, mais il les fit en même temps ressouvenir des offres & des menaces qu'il leur avoit faites, & les congédia en leur disant, qu'il ne pouvoit devenir parjure & qu'il entreroit en vainqueur dans

(1) On sçait que les Mahométans comptent leur Ere depuis la fuite de Mahomet. J'en parlerai dans l'article suivant.

Jérusalem. Lorsqu'on apprit le peu de succès de cette négociation , on se livra entièrement à la douleur , & on n'entendit dans la ville que cris & gémissements. On résolut cependant de faire une nouvelle tentative auprès du Sulthan , mais elle fut d'abord aussi infructueuse que la première , & Selaheddin , en montrant aux Députés ses foldats sur les murailles de Jérusalem , leur fit entendre qu'une ville prise n'étoit plus en droit de capituler. Heureusement les assiégés vinrent alors à bout de repousser les assaillants & de leur faire abandonner la muraille où ils avoient déjà planté les bannières de Selaheddin. Baléan profita de cette heureuse circonstance pour représenter au Sulthan , que si les Chrétiens se trouvoient réduits au désespoir , ils étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité , & que lorsqu'ils s'apercevraient que leur résistance deviendrait inutile , alors ils réduiroient eux-mêmes la ville en cendres , briseroient tout ce qu'ils auroient de plus précieux , détruiroient la superbe Mosquée qui étoit dans la ville & la pierre de Jacob , pour laquelle les Mahométans avoient une si grande vénération ; enfin qu'on feroit pétir dans les plus cruels tourments cinq mille Turcs qu'on avoit faits prisonniers. Selaheddin , effrayé de ces menaces , accorda aux Chrétiens une trêve de vingt-quatre heures , & dit à leurs Députés de revenir le lendemain. Le serment que ce Prince avoit fait lui donnoit de l'inquiétude ; il ignoroit , sans doute , que le serment ne peut jamais nous lier pour faire du mal. Il consulta les Docteurs de la Loi qui , pour le tranquilliser à ce sujet , décidèrent que la foi du serment ne seroit point violé , si les Chrétiens se rendoient à discrétion , parce qu'alors il lui seroit permis de faire grâce à ses esclaves. Selaheddin , satisfait d'une réponse qui étoit conforme à ses sentimens d'humanité , dit à Baléan , qu'il acceptoit la soumission des Chrétiens ; que dans l'espace de quarante jours , ils payeroient pour leur rançon , les hommes dix bezans d'or , les femmes cinq , les enfans deux , & que ceux qui ne pourroient fournir ces sommes , seroient faits esclaves.

Lorsque le terme des quarante jours fut expiré , le Sulthan distribua dans tous les quartiers de la ville des corps de gardes , des Officiers & dans chaque rue des sentinelles pour réprimer la brutalité du soldat. Il accorda aux Grecs & aux Syriens la permission de rester dans Jérusalem , & leur céda l'Eglise du saint Sépulchre. Il voulut qu'on laissât tous les malades dans les Hôpitaux , ordonna qu'ils fussent traités à ses dépens , & que les freres Hospitaliers continuassent d'en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison. Les pauvres qui n'avoient pas de quoi payer furent faits esclaves , suivant les conventions du traité. Le Sulthan , après en avoir délivré mille de l'esclavage à la priere de Scieffeddin-Adel , son Frere , & rendu la liberté à mille autres à la sollicitation de Baléan , déclara que le reste étoit libre , & que tous les pauvres pouvoient se retirer où ils voudroient. Les habitans eurent ensuite ordre d'évacuer la place , & alors on ferma toutes les portes , à l'exception de celle de David , par laquelle les habitans devoient sortir. On se représente aisément quelle fut leur désolation , lorsque le moment fut arrivé qu'ils abandonnoient pour toujours des lieux pour lesquels ils avoient tant de vénération.

Selaheddin , assis sur un thrône , vit défiler cette troupe infortunée , qui

ne sçavoit où aller fixer sa résidence. Les femmes, chargées de leurs enfants & fondantes en larmes, supplioient le Sulthan de leur rendre leurs maris qui gémissaient dans les fers. Selaheddin, touché de ce spectacle, remit en liberté tous les prisonniers qu'elles réclamèrent, & fit à toutes ces femmes des présents, suivant leurs états & conditions. Enfin personne ne se présenta devant ce Prince sans recevoir des marques de sa bonté & de sa libéralité.

Une partie de ces infortunés fut conduite sous bonne escorte jusques sur les terres de Boëmond, fils du Prince d'Antioche, & devenu Comte de Tripoli par la mort de Raymond. Les Chrétiens, plus barbares que les Mahométans, refusèrent d'ouvrir les portes de leur ville à cette multitude qui n'avoit plus d'asyle, & leur enleverent tout ce qu'ils avoient pu emporter avec eux (1). On rapporte qu'une femme, devenue furieuse de ce qu'on l'avoit privée des petites provisions qu'elle avoit, & dont elle nourrissoit son enfant, le jeta à la mer en accablant de malédictions le Comte Boëmond & ses sujets. Ceux qui s'étoient retirés du côté d'Alexandrie, à dessein de repasser en Europe, eurent un sort bien différent. Les Egyptiens leur fournirent des tentes, des vivres & leur dressèrent une espede de camp hors de la ville. Quelque temps après, des barques Gênoises, Pisannes & Vénitiennes, chargées de marchandises, entrèrent dans le port. Les Francs, qui se trouverent en état de payer, fréterent ces barques & se disposerent à partir. Le Gouverneur de la place, sans la permission duquel on ne pouvoit lever l'ancre, représenta aux maîtres de ces barques qu'ils devoient embarquer tous les Chrétiens qui restoient encore. On lui répondit que ces misérables n'avoient ni de quoi payer leur passage, ni des provisions pour subsister pendant la route, & qu'on ne pouvoit les recevoir gratuitement. L'Emir, qui avoit secouru la plus grande partie de ces infortunés, ne put s'empêcher de faire de vifs reproches aux maîtres de ces barques sur leur avarice & leur inhumanité. Il leur paya ensuite tout ce qu'il falloir pour le transport de ces Chrétiens, & recommanda qu'ils fussent bien traités dans le voyage, & qu'on les débarquât dans quelques ports de France.

Jérusalem tomba au pouvoir de Selaheddin, le premier ou le second du mois d'Octobre de l'an 1187, sous les regnes de Nassereddin, Khalif de Bagdad; d'Isaac l'Ange, Empereur d'Orient; de Frideric Barberouffe, Empereur d'Allemagne; de Philippe Auguste, Roi de France; de Henri II. Roi d'Angleterre; & sous le Pontificat d'Urbain III. Les Francs avoient possédé cette ville pendant quatre-vingt huit ans, & elle avoit été gouvernée par neuf Rois, tous François. Depuis la prise de Jérusalem, les affaires des Chrétiens de la Palestine tomberent en décadence, & ne purent jamais se relever. M. Marin attribue, d'après un grand nombre d'Auteurs authentiques, la ruine des Croisés à leurs mœurs, & à la forme de leur Gouvernement. Voici comment il s'exprime (2).

(1) Le P. Maimbourg, mal instruit des actions des Croisés en Orient, & qui n'avoit pas puisé dans de bonnes sources, attribue cette inhumanité au Comte Raymond, qui étoit mort avant la prise de Jérusalem.

Ce n'est pas la seule erreur qui se trouve dans son Histoire des Croisades.

(2) Histoire de Selaheddin, Tom. I. p. 400. & suiv.



**LES  
CROISADES.**

Réflexions sur  
l'origine de la ru-  
ne des Croisés  
en Palestine.

Les premiers Croisés, presque tous François, établirent dans la Syrie le Gouvernement Féodal, affaiblissant ainsi le pouvoir en le partageant. Les chefs de ces entreprises malheureuses auroient concouru avec peine à la grandeur d'un seul, eux qui dans leur patrie avoient droit de battre monnoye, de lever des troupes, d'exercer impunément le brigandage aux environs de leurs châteaux. Il paroissoit juste qu'ils trouvaient au-delà des mers, les fiefs qu'ils abandonnoient en Europe. Leurs conquêtes furent donc partagées en différents petits Etats, sous les titres de Principautés, de Marquisats, de Comtés, de Seigneuries, suivant leur étendue. La Palestine, possédée successivement par tant de Nations, fut étonnée de voir pour la première fois des Princes de Sydon, des Marquis de Tyr, des Comtes de Joppé, des Seigneurs de Ramla & plusieurs Barons. Tous ces petits tyrans se faisoient la guerre entr'eux, lorsqu'ils ne la faisoient point aux Mahométans, s'allioient souvent avec ces derniers contre les Chrétiens, & contre le Roi même, qui n'étoit pas seulement maître de Jérusalem.

Le second défaut du Gouvernement, non moins considérable que le premier, étoit le pouvoir excessif du Clergé. Les Papes avoient eu deux objets dans les Croisades; le premier & le principal, celui d'étendre la Religion; & le second, celui d'étendre leur autorité. La Syrie leur étoit en quelque sorte soumise. Ils y regnoient par la puissance des Ecclesiastiques & des Religieux. A peine les Croisés eurent-ils pris quelques villes qu'il fallut élire des Evêques, & le Clergé osa demander, avec insolence, (1) aux Barons assemblés à Jérusalem un Patriarche avant un Roi. Le premier Patriarche excita une révolte contre le premier Roi, & on fut obligé de lui céder en Souveraineté la quatrième partie de la capitale pour éviter une guerre civile. Tous les Evêques étoient ou prétendoient être Seigneurs dans leurs Diocèses. Ils avoient des Serfs, des Vassaux & les conduisoient à l'armée. Mais l'obéissance qu'ils refusoient au Monarque, leur étoit refusée par les Religieux. Ceux-ci, fiers de leurs prérogatives, enrichis par les bienfaits des Rois, par les aumônes des Pelerins, & nourrissant la superstition des Peuples, affectoient de leur côté une extrême indépendance. Leurs prétentions alloient jusqu'à exercer les fonctions curiales, & ce qui irritoit encore plus le Clergé contre eux, ils retiroient les retributions attachées à ces fonctions. Ils prêchoient, baptisoient, catéchisoient, faisoient des mariages, enterroient les morts sans la participation des chefs des Paroisses. Si un Evêque excommunioit quelques fidèles, les Religieux les rétablissoient aussitôt & les faisoient participer aux Sacraments (2).

Les abus énormes subsistoient par la foiblesse du Roi qui ne pouvoit les réprimer. Les plus puissants de ces Religieux, & les seuls qu'on auroit du souffrir dans le pays, étoient les Templiers & les Hospitaliers. Ils possédoient des Provinces entières, étoient redoutables aux Rois, aux Barons, aux Evêques & aux Religieux; mais leur valeur, si nécessaire, faisoit supporter leur orgueil. S'ils bouleversoient l'Etat pendant la paix, ils en étoient le soutien dans la guerre.

(1) *Spiritu superbia tumidi*, dit Guil. de Tyr.

(2) Guillaume de Tyr & Jacques de Vi-

tri font un grand détail des entreprises des Religieux de la Palestine.

Dans une Monarchie où le pouvoir est infiniment partagé, il n'y a plus de pouvoir. Dans une Religion, fondée sur la pauvreté, l'humilité & la morale la plus pure, lorsque les Ministres vivant dans le faste & l'incontinence, violent toutes les vertus recommandées par cette morale, il n'y a plus de respect pour la Religion. Dans un Etat où le peuple privé de loix fixes, & mêlé avec des Mahométans & des hérétiques, n'est pas contenu par le respect de la Religion, il n'y a plus de Mœurs. Telle étoit la situation de la Palestine.

Cette contrée, qui avoit été le berceau de la Religion, vit revenir vers elle de l'Europe cette Religion, & la méconneur. Elle vit, au lieu des Martyrs de la foi, des Croisés, qui après avoir passé la mer pour défendre le Christianisme, y renonçoient pour le détruire; ennemis d'autant plus terribles qu'ils joignoient au crime d'Apostasie, la rage attachée à ce crime, les fureurs des guerres civiles, aux fureurs des guerres de Religion. Elle vit des combats entre les Chrétiens, entre les Moines, entre les Prêtres. Elle vit des Religieux sans discipline, sans pudeur, des Prêtres dissolus, des Evêques traités à la patrie, des Religieuses sans décence, sortir de leurs Monastères & se montrer en public. Elle vit un Patriarche accusé & convaincu de larcin. Elle vit l'infâme Heraclius deshonoré la chaire Patriarchale par la conduite la plus licentieuse.

Tout ce qui habitoit la Syrie, étoit un mélange de Juifs, d'Arabes, de Turcs, de Grecs schismatiques, d'Arméniens, de Jacobites, de Maronites, de Nestoriens, d'autres hérétiques, de Latins nés en Orient, d'Allemands, d'Italiens, d'Anglois, de François. Toutes ces Nations se communiquoient leurs vices, sans se transmettre leurs vertus. On lit avec horreur, dans les Historiens, les crimes dont elles souilloient la Terre Sainte. Des hommes qui avoient si peu de Religion dans le cœur, en avoient toujours le nom dans la bouche. C'étoit pour la Religion que les Templiers & les Hospitaliers s'égorgeoient entr'eux; que les Religieux se battoient dans les processions publiques; qu'ils usurpoient les décimes & les droits Episcopaux. C'étoit pour l'intérêt de la Religion que le Clergé devenoit parjure en déliant les Princes des sermens faits aux Mahométans, & les sujets des sermens faits aux Princes Chrétiens. C'étoit enfin par un zèle aveugle, qu'on violoit toutes les loix, qu'on méprisoit la foi des traités, qu'on exerçoit sur les Sarrafins des cruautés bien opposées à la douceur de la morale Chrétienne (1). Tous ces désordres ruinerent insensiblement les affaires des Chrétiens, & fournirent aux Musulmans les moyens de renverser l'Empire qu'ils vouloient établir en Syrie. Si les Croisés eussent fidèlement observé les traités qu'ils faisoient avec les Turcs, ils auroient eu le temps de s'affermir dans le pays, & les nouvelles recrues qu'ils recevoient de temps en temps de l'Europe, les auroient mis en état de faire dans la suite la loi aux Mahométans, qui souvent divisés entr'eux, se déchiroient mutuellement. Il auroit été de la politique des Chrétiens de vivre tranquillement avec Selaheddin, qui venoit de détruire la puissance des Atabeks. On pouvoit espérer qu'après

(1) On peut consulter le livre intitulé, Jacques de Vitri. On verra que la peinture *Gestz Dei per Francos*, &c. On y verra en détail le désordre des Croisés. Lisez surtout que M. Marin fait des Chrétiens de la Palestine, n'est point trop chargée.

sa mort son Empire, trop étendu, seroit tombé par la désunion du grand nombre d'ensans qu'il laissoit, & dont chacun auroit envahi une partie. En rompant les traités faits avec Selaheddin, on excita ce Prince à travailler à la destruction des Franks, & les Chrétiens ne purent s'en prendre qu'à eux-mêmes des maux qu'ils eurent à souffrir.

Selaheddin devenu maître de Jérusalem, y fit son entrée avec beaucoup de pompe. Il purifia toutes les Mosquées, fit laver avec de l'eau rose la pierre de Jacob qui étoit dans une Mosquée (1). On fondit toutes les cloches, les croix furent renversées, & celle que les Latins avoient placée sur le dôme de la grande Mosquée, fut traînée par les rues. Les Grecs & les Syriens prirent les armes à ce sujet, & peu s'en fallut qu'il n'y eût du sang répandu. Le Sulthan par sa présence apaisa le tumulte, & fit dans la suite des loix si sages que les Chrétiens & les Mahométans vécurent en bonne intelligence.

Le Sulthan qui craignoit que les Chrétiens d'Europe, informés de la prise de Jérusalem, ne formassent une nouvelle Croisade pour tâcher de rétablir les affaires des Chrétiens en Palestine, se hâta de faire le siège de Tyr avant que cette ville eût reçu des secours. Il parut devant cette place le premier de Novembre, & s'aperçut bientôt de la difficulté de l'entreprise. Conrad avoit profité du temps pour faire réparer les fortifications de Tyr, & pour y en ajouter de nouvelles. Selaheddin, avant que de commencer l'attaque, fit menacer Conrad de la mort de son pere, s'il ne se rendoit pas promptement; mais le Marquis de Tyr ne fut pas plus allarmé que la première fois, & se prépara à se défendre. Les Assiégés & les Assaillants se comporterent avec une égale ardeur, & eurent des succès alternatifs; mais comme Selaheddin réparoit continuellement les pertes qu'il faisoit, les Tyriens qui ne recevoient aucun secours, commencerent à appréhender de tomber au pouvoir des Mahométans. Conrad s'étant aperçu du découragement de ses sujets eut recours à la ruse pour les tirer du danger où ils étoient. Il fit donner un faux avis à Selaheddin par un Sarrafin nouvellement converti, qui apprit à ce Prince que le lendemain les habitans devoient abandonner la ville. Le Sulthan donna dans le piège qu'on lui tendoit, mit l'élite de ses troupes sur ses vaisseaux pour tomber sur les Tyriens pendant qu'ils décamperoiient, & ordonna en même temps un assaut du côté de la terre.

Conrad avoit fait cacher ses troupes & les habitans, & à peine cinq vaisseaux ennemis furent-ils entrés dans le port, qu'il fit lever la chaîne pour empêcher les autres de s'approcher. Alors les Tyriens sortirent de leur embuscade & fondirent sur les ennemis qui débarquoiient sans précaution. Toute cette troupe fut entièrement défaite, & les vaisseaux furent brûlés ou coulés à fond. Les Sarrafins qui donnerent l'assaut eurent un fort aussi funeste. Après qu'ils eurent franchi les premières murailles, & dans le temps qu'ils se disposoient à escalader les secondes, ils furent surpris par d'autres troupes que Conrad avoit fait cacher, & on les égorga entre les deux murs. Selaheddin ayant perdu l'élite de ses troupes, renonça à son entreprise, & se rendit à Ptolémaïs, où il ne resta pas long-temps. Il voulut surprendre

(1) On prétendoit que c'étoit la pierre | eut cette vision miraculeuse dont il est parlé  
que Jacob avoit mise sous sa tête, lorsqu'il | dans l'Ecriture Sainte,



un château sur le Mont Amila, voisin de Tyr ; mais il fut repoussé. Le Sulthan se retira alors à Damas, d'où il partit pour attaquer le Prince d'Antioche, qui n'avoit cessé de rompre les traités qu'il avoit faits avec lui.

Selaheddin étoit déjà aux portes de Tripoli, lorsque cette ville reçut un secours qui l'empêcha de tomber au pouvoir du Sulthan. Guillaume, Roi de Sicile, instruit le premier des malheurs de la Palestine, y envoya des vivres, des munitions, trois cents cavaliers, cinq cents fantassins, & plus de soixante galères commandées par le général Margarit, cet homme célèbre qui mérita d'être nommé le Roi de la mer, & le Nouveau Neprune. Cette flotte aborda à Tyr, mais comme elle devenoit inutile pour cette ville, Conrad l'envoya à Tripoli, avec une partie de la garnison de Tyr, sous les ordres d'un Chevalier Espagnol, connu sous le nom de Chevalier aux Armes vertes. Il avoit fait des prodiges de valeur au siège de Tyr, & il ne se distinguait pas moins à Tripoli. Selaheddin surpris de tant d'exploits qui tenoient du merveilleux, lui envoya un sauf conduit, & le pria de se rendre auprès de lui. Il le combla d'éloges, lui fit de grands présents, & employa toutes sortes de moyens pour l'engager à son service. Le Chevalier accepta les présents, mais il refusa généreusement d'abandonner le parti des Chrétiens. Le Sulthan n'osant se flatter de s'emparer de Tripoli, se contenta de faire le dégât dans le voisinage, & alla surprendre Antarados ou Tortose, qui fut mise au pillage. Il ne put se rendre maître d'une des tours qui étoit si bien fortifiée par l'art & par la nature, que les attaques de l'ennemi devinrent inutiles.

Selaheddin ne voulut pas s'arrêter devant cette tour, & continua à marcher vers Antioche. Il prit sur sa route Balanas ou Valence, Laodicée (1), & plusieurs autres places. Il s'approchoit d'Antioche, lorsque le Comte Boëmond lui fit des propositions de paix. Le Sulthan, moyennant une grosse somme d'argent, accorda une trêve de huit mois, à condition que les Chrétiens d'Antioche se soumettoient à lui, si au bout de ce temps ils ne recevoient aucuns secours étrangers. Ce fut après toutes ces conquêtes que Selaheddin apprit la reddition du Château de Krak, place importante pour lui & pour les Mahométans, qui n'osoient plus aller en pèlerinage à la Mecque, depuis que les Chrétiens en étoient maîtres. Les habitants s'étoient défendus pendant près d'un an, & ils n'avoient capitulé qu'à la dernière extrémité. Le Sulthan, touché de leur courage & de la misère où ils se trouvoient alors, leur fit donner de l'argent, des vêtements & des vivres dont ils avoient grand besoin. Selaheddin licencia alors son armée, & alla prendre quelque repos à Damas.

Il ne restoit plus aux Chrétiens que trois villes, Antioche, Tyr & Tripoli, lorsque les Européens firent de nouveaux efforts pour envoyer des secours en Orient. La nouvelle de la prise de Jérusalem avoit réveillé la dévotion des Croisades, & les peuples excités par les fréquentes prédications s'étoient déterminés à prendre la Croix. Ce fut sous le Pontificat de Clément III. que se forma cette nombreuse armée de Croisés, qui sembloit devoir par sa multitude envahir toutes les possessions des Mahométans. On vit encore des Evêques, des Ecclésiastiques, des Moines endosser

(1) Ville entre Tripoli & Antioche. Elle se nomme aujourd'hui Ladike.

la cuirasse, des Religieuses abandonner leur rétraite, sous prétexte d'aller servir les soldats de Jésus-Christ. Les Rois de France & d'Angleterre, Philippe Auguste & Henri II. se faisoient alors une cruelle guerre ; mais ils mirent fin à leurs querelles par le moyen des Légats du Pape. Les deux Rois prirent alors la Croix, & leur exemple fut suivi par Richard Duc de Guyenne & Comte de Poitou, par le Duc de Bourgogne, Philippe Comte de Flandres, les Comtes de Champagne, de Blois, de Soissons, de Dreux, du Perche, de Clermont de Bar, de Beaumont, de Nevers, & par un grand nombre de Seigneurs de France, d'Angleterre & de Flandres. On donna une Croix rouge aux François, une blanche aux Anglois, & une verte aux Flamands. On leva une dixme sur tous les biens pour subvenir aux frais de cette guerre, & cette imposition fut nommée *la Dixme Saladine*. La plus grande partie de cet argent fut consommée dans la guerre que les Rois de France & d'Angleterre se firent de nouveau peu de temps après, & qui ne fut éteinte que par la mort de Henri II.

Cependant l'Empereur Frideric Barberousse, alors âgé de soixante & quatre ans, fit des préparatifs considérables pour se rendre en Palestine. Frideric Duc de Suabe son second fils, Léopold Duc d'Autriche, Berthold Duc de Moravie, Herman Marquis de Baden, les Comtes de Nassau, de Thuringe, de Missen, de Hollande, les Evêques de Besançon, de Cambrai, de Munster, d'Osnabrug, de Missen, de Passau, de Wirtzburg, & plusieurs autres Princes & Seigneurs prirent la Croix à l'exemple de l'Empereur. Ce Monarque défendit aux femmes de suivre l'armée, & fit des Edits très-sévères pour faire observer une exacte discipline dans la route. Il envoya demander le passage sur leurs terres au Roi de Hongrie, à Isaac l'Ange Empereur de Constantinople, & à Kilidge Arslan II. Sulthan d'Iconium. Le premier accorda tout ce qu'on lui demandoit & tint parole ; les deux autres firent de grandes promesses, & prirent en même temps des mesures pour nuire aux Croisés. Frideric écrivit aussi à Selaheddin une lettre pour le sommer de remettre aux Chrétiens toutes les places qu'il leur avoit enlevées, le menaçant de la puissance de ses armes, s'il refusoit de le faire. Selaheddin répondit avec autant de fierté, & se disposa à rendre inutiles les efforts des Européens. Il fit une nouvelle ligue avec le Sulthan d'Iconium & avec l'Empereur de Constantinople. Par le traité qu'Isaac l'Ange conclut avec ce dernier, il céda aux Mahométans une Eglise de Constantinople pour être convertie en Mosquée ; & en effet on y fit la prière suivant le rit Musulman. L'Ambassadeur Frideric étoit à Constantinople le jour que l'Iman & les docteurs de la loi prirent possession de la nouvelle Mosquée, au grand scandale des Chrétiens.

Selaheddin, en attendant que l'armée qu'il rassembloit fût prête, se disposa à se rendre maître d'une citadelle qu'on appelloit la Roche-Arnaud, & qui étoit bâtie sur la cime d'un roc. Raynaud, Prince de Sidon s'y étoit enfermé, depuis qu'il avoit perdu tous ses Etats. Appréhendant de ne pouvoir défendre cette citadelle, il eut recours à la ruse, afin d'avoir le temps d'y faire entrer des troupes & des munitions. Comme il sçavoit la Langue Arabe, il alla seul trouver le Sulthan, & après avoir ébloui ce Prince par ses controverses sur les différentes traditions Mahométanes dont il étoit

parfaitement instruit, il lui déclara que son intention étoit de se soumettre ; mais qu'il n'oisoit le faire jusqu'à ce que ses parents qui étoient dans la ville de Tyr en fussent sortis. Il craignoit, disoit-il, qu'on ne se vengeât sur eux de la démarche qu'il étoit résolu de faire , & demanda trois mois , afin de mieux cacher son dessein. Le Sulthan persuadé qu'il agissoit de bonne foi, lui accorda sa demande , & Raynaud profita de ce temps pour se mettre en état de défense ; il ne négligeoit cependant pas de rendre de fréquentes visites à Selaheddin. Les Emirs s'appercurent bientôt qu'il trompoit le Sulthan & l'avertirent de ce qui se passoit. Ils étoient d'avis qu'on arrêtât le Prince de Sidon ; mais Selaheddin, qui ne pouvoit se résoudre à manquer à sa parole , voulut attendre que le terme qu'il avoit accordé fût expiré. Au bout des trois mois, il somma Raynaud de se rendre , & sur les mauvaises excuses qu'il allegua , il le fit arrêter & l'envoya prisonnier à Damas. Persuadé qu'il pourroit continuer à tromper le Sulthan, il s'étoit rendu auprès de lui pour lui demander de nouveaux délais , & ce fut dans ce moment que Selaheddin, après lui avoir reproché sa fourberie, le fit mettre aux fers.

Le Sulthan étoit d'autant plus irrité d'avoir perdu trois mois, qu'il avoit appris que Guy de Lusignan ravageoit la Syrie. Le Roi de Jérusalem avoit été remis en liberté, suivant le traité fait devant Ascalon ; mais le Sulthan lui avoit fait jurer sur l'Evangile , qu'il renonceroit au royaume de la Palestine, qu'il repasseroit en Europe, & qu'il ne feroit jamais la guerre aux Mahométans. Le chagrin d'avoir perdu une couronne lui fit rompre ses engagements, dont les Evêques le dispensèrent, & ayant rassemblé une petite armée, il se présenta devant Tyr pour prendre le commandement de cette ville. Conrad, qui s'étoit emparé de la Souveraineté, lui ferma les portes de la ville , & menaça de le traiter en ennemi, s'il ne se retiroit. Lusignan, irrité contre Conrad, vouloit prendre Tyr par force ; mais on lui représenta l'impossibilité de cette entreprise. Il se jeta alors sur les terres des Mahométans , & enleva tout ce qu'il rencontra. Il eut même quelques avantages sur les troupes que Selaheddin envoya contre lui. Pendant que le Roi de Jérusalem continuoit ses courses, il arriva à Tyr un grand nombre de Croisés qui se joignirent à lui.

Avec ce renfort , il voulut entreprendre le siège de Ptolémaïs connue sous le nom d'Acre. Lusignan n'avoit alors qu'environ neuf mille hommes, & avec une si foible armée, il osa donner l'assaut. Repoussé avec perte, il se retrancha vers l'Orient sur la colline de Thuron, pour y attendre des secours qui ne tarderent pas à arriver. Les premiers, qui débarquerent sur les côtes, furent des Croisés de Dannemarck & du pays de Frise au nombre de douze mille. Jacques, Seigneur d'Avesne & de Guise, un des plus grands hommes de son siècle, amena une petite armée composée de Flamands, d'Anglois & de François. D'autres François avoient suivi Robert II. Comte de Dreux, Thibaud Comte de Chartres son frere, Etienne Comte de Sancerre, Thibaud Comte de Bar, Raoul Comte de Clermont en Beauvoisis, & Philippe Evêque de Beauvais. Erard & André de Brienne, Guillaume, Comte de Châlons sur Saône, Geoffroi de Joinville, Sénéchal de Champagne, Guy de Dampierre, Manassés de Garlande, Anseric de



Montréal, Guy de Châtillon sur Marne, & Gaucher III. son frere, connus dans la suite sous le nom de Comte de saint Paul, nom qu'il rendit célèbre par tant de belles actions ; tous ces Princes & Seigneurs précédèrent, avec leurs vaisseaux, l'arrivée de Philippe Auguste dans la Palestine.

Le Landgrave de Thuringe & le Duc de Gueldres s'embarquerent avec plusieurs Allemands, qui ne voulurent point attendre le départ de Frideric Barberousse ; mais leur prudence ne fut pas moins utile que leur valeur ; car ayant abordé à Tyr, ils persuaderent à Conrad de Montferrat de se joindre au Roi pour faire la conquête de Ptolémaïs. Toutes ces troupes réunies aux Templiers, aux Hospitaliers, aux Génois, aux Pisans, aux Lombards, aux Vénitiens, qui avoient à leur tête les Archevêques de Pise & de Ravene, composerent une armée d'environ quatre-vingt mille hommes. Selaheddin avoit d'abord trop méprisé ses ennemis & avoit négligé de les attaquer avant qu'ils se fussent multipliés. Il reconnut sa faute un peu tard, & résolu de la réparer, il rassembla toutes ses troupes, n'en laissa qu'un petit nombre pour continuer le siège de la Roche-Arnaud, & s'avança dans la plaine de Ptolémaïs. Il se posta de telle maniere qu'il tenoit les Franes bloqués du côté de la terre ; mais le côté de la mer étoit libre, & les flottes de l'Europe amenoient continuellement du secours. Selaheddin, déterminé à attaquer les Chrétiens, fit toutes ses dispositions & leur livra enfin bataille. La valeur des deux Partis rendit la victoire indécise, & la nuit seule fit cesser le combat. Le lendemain le Sulthan, ayant fait de nouvelles dispositions, fit prendre en flanc la cavalerie ennemie, qui fut bientôt culbutée & obligée de regagner le gros de l'armée. L'action devint alors générale. Pendant qu'on se battoit avec un acharnement réciproque, Selaheddin, qui étoit entré dans la ville, en sortit tout d'un coup avec sa garnison, & fonda sur les Chrétiens. Ces derniers, surpris de cette nouvelle attaque, commencèrent à perdre courage, & furent bientôt enfoncés de toutes parts. Ils regagnerent leur camp en désordre après avoir perdu la plus grande partie des leurs. Selaheddin prit la résolution de les forcer dans leurs retranchements ; mais après quatre jours d'attaques continuelles, il fut obligé de renoncer à son projet. Il faisoit reposer ses troupes accablées de lassitude, lorsque les Franes sortirent de leur camp ; ils avoient formé une colonne impénétrable, & s'avancerent en cet ordre vers les Mahométans. Le combat recommença, & il y eut beaucoup de monde tué, mais la perte fut plus considérable du côté de Selaheddin. Ce Prince se détermina alors à donner quelque repos à ses troupes, & après avoir augmenté la garnison de Ptolémaïs, il alla s'emparer d'une hauteur dont les Franes auroient pu se rendre maîtres.

Il ne se passa, pendant quelque temps, rien de remarquable entre les deux Partis ; & il n'y eut que de simples escarmouches. Les Tournois, qu'on croit inventés par les Arabes, étoient alors en usage. Les Chrétiens s'exerçoient avec les Mahométans, & s'occupoient à ces sortes d'exercices sous les murs même de Ptolémaïs. Les deux champions n'en venoient aux mains qu'après s'être harangués l'un & l'autre. Le vaincu étoit fait prisonnier de guerre, mais il pouvoit se racheter. Enfin les Franes & les Sarrasins s'accoutumerent tellement à se voir, & se familiariserent de telle sorte ensemble, qu'ils dansoient mutuellement au son de leurs instruments.

L'arrivée d'une nouvelle troupe de Croisés ranima le courage des Francs, qui demanderent avec ardeur qu'on les menât à l'ennemi. Lulignan profita de cette heureuse disposition, & le 4 d'Octobre toute l'armée, composée d'environ cent mille hommes, sortit de ses retranchements & s'étendit dans la plaine depuis le fleuve Belus jusqu'à la mer. Le Roi, devant lequel on portoit le livre des Evangiles couvert d'une étoffe de soye, & soutenu dans les angles par quatre Officiers, occupoit la droite qui étoit vers le fleuve, avec les François & les Hospitaliers. Conrad de Monferrat commandoit la gauche du côté de la mer, & avoit sous lui les Vénitiens & les Lombards. Le Landgrave de Thuringe, les Anglois, les Pisans étoient au centre. Gerard de Bidesford, Grand Maître des Templiers, le Duc de Gueldres, les Catalans formoient le corps de réserve, & l'on avoit donné la garde du camp à Geoffroi de Lulignan, frere du Roi.

Les Chrétiens, pour tâcher d'assurer leurs succès, s'emparerent de toutes les hauteurs & s'avancerent en bon ordre, fiers de leur nombre & de leur situation. Selaheddin de son côté avoit pris ses mesures pour remporter l'avantage de cette journée, & son armée occupoit depuis le fleuve jusqu'à la mer. L'aile gauche étoit opposée à la droite des Chrétiens, & la droite à la gauche de ces derniers. Le Sulthan s'étoit placé au centre avec un corps de troupes d'élite. Les deux armées furent près de quatre heures en présence sans en venir aux mains. Enfin vers les dix heures du matin les Archers Francs commencerent à attaquer la droite des ennemis. Teki-Eddin Omar, neveu du Sulthan, qui la commandoit, ordonna à sa troupe de plier, à dessein de séparer du corps de bataille ceux qu'il avoit en tête. Selaheddin, ignorant le projet d'Omar, s'imagina qu'il avoit besoin de secours, & détacha une partie de ses troupes pour le soutenir. Ce mouvement jeta le désordre dans l'aile, qui, incertaine alors si elle devoit fuir ou combattre, prit le premier parti. Les Chrétiens profiterent de cette circonstance, & acheverent de culbuter cette aile droite. Fiers de ce succès, ils eurent l'imprudence de s'amuser à piller le camp des ennemis.

Cependant Selaheddin, qui étoit resté avec cinq gardes seulement, couroit de tous côtés pour engager ses soldats à revenir à la charge. Lorsqu'il en eut rassemblé une partie, il se mit en embuscade, fondit sur les Chrétiens chargés de dépouilles & les poursuivit jusqu'à leur aile droite, qui n'avoit pas encore donné. Ceux qui la composoient, s'imaginant que l'aile gauche étoit entièrement défaite, prirent l'épouvante. Le Sulthan fit alors avancer son aile gauche avec les troupes que son neveu avoit rassemblées, & tomba avec fureur sur les Chrétiens, dont il fit un grand carnage. Les Chevaliers du Temple furent les seuls qui tinrent ferme, mais leur valeur leur devint funeste, & il en perit un grand nombre. La perte fut considérable des deux côtés, mais les Chrétiens perdirent beaucoup plus de monde que les Mahométans. Le Sulthan étoit d'avis d'attaquer le camp des Chrétiens ; mais ses Emirs lui représentèrent que ses troupes étoient trop fatiguées, & que lui-même avoit besoin de repos pour rétablir sa santé qui étoit fort altérée. Il suivit leur conseil, renforça la garnison de Prolémaïs, laissa un corps de troupes dans son ancien camp, & se retira à Damas pour s'y reposer.

L'Empereur Frideric Barberousse étoit cependant arrivé sur les terres de

l'Empire de Constantinople ; mais Isaac l'Ange , qui avoit fait un traité avec Selaheddin , fit toutes sortes de maux aux Croisés , qu'il avoit bien reçus en apparence. Les Allemands , de leur côté , ne ménagerent pas ses Etats , ravagerent la Thrace , passèrent les habitants au fil de l'épée , s'emparèrent de toutes les places situes entre la mer Egée & le Pont-Euxin , & parurent aux portes de Constantinople , après avoir perdu beaucoup de monde par les maladies & les embûches des Grecs. Isaac fut alors contraint d'entrer en négociation , & accorda tout ce qu'on voulut pour se débarrasser d'hôtes si incommodes ; mais ils restèrent encore pendant l'hiver , & leverent de fortes contributions dans la Thrace. L'Empereur de Constantinople , appréhendant que le traité qu'il avoit été forcé de faire avec Frideric , n'indisposât contre lui Selaheddin , envoya un Ambassadeur à ce Prince pour lui faire connoître la nécessité où il s'étoit trouvé.

Le Sulthan , inquiet de l'arrivée des Allemands , demanda des troupes & des secours à tous les Princes Mahométans , & même au Khalif de Bagdad. Celui-ci ne fournit ni hommes ni argent , & se contenta d'exciter les Musulmans à prendre les armes en leur promettant une félicité éternelle , s'ils mouroient les armes à la main contre les ennemis de leur Religion. Les Princes Mahométans se hâterent de lever des troupes & de se joindre à Selaheddin. Le Sulthan , qui craignoit que toutes ces armées réunies ne fussent pas encore suffisantes pour les opposer à celle des Allemands , traita avec tant de rigueur Raynaud son prisonnier , qu'il le força d'ordonner à la garnison de Schokaïf de se soumettre. Selaheddin , devenu maître de cette forteresse , rendit la liberté à Raynaud , & fit revenir au camp les troupes qui avoient été occupées au siège de Schokaïf.

1195.

Cependant les Chrétiens avoient pressé le siège de Ptolémaïs , où le Sulthan avoit néanmoins trouvé moyen d'introduire des vivres. Selaheddin , résolu de chasser les Francs des postes dont ils s'étoient emparés , descendit dans la plaine & leur présenta la bataille ; mais ils ne voulurent point sortir de leurs retranchements. Le Landgrave de Thuringe , ennuyé de la longueur du siège , quitta l'armée & retourna dans ses Etats. Peu de temps après Selaheddin , qui vouloit ôter aux Chrétiens la facilité de recevoir des secours par mer , équipa une flotte qu'il fit approcher de Ptolémaïs. Lorsque les Chrétiens l'aperçurent , ils lui opposèrent leurs vaisseaux , mais la plupart furent brisés ou coulés à fond. Les Francs sortirent alors de leurs lignes pour les secourir , & furent obligés de combattre contre les troupes que Selaheddin avoit envoyées pour favoriser la descente de celles qui étoient sur ses vaisseaux. Le Sulthan remporta dans cette journée un double avantage sur les Chrétiens , qu'il battit sur terre & sur mer.

Ces deux victoires ne tranquilliserent pas Selaheddin , & il redoutoit toujours les Allemands , dont on avoit exagéré le nombre. L'Empereur Frideric , qui avoit passé l'hiver dans la Thrace , quitta cette Province vers les fêtes de Pâques , emportant avec lui les dépouilles des Grecs. Isaac , pressé de se débarrasser d'un voisin si dangereux , lui fournit plus de vaisseaux de transport qu'il n'en avoit besoin. La conduite que l'Empereur de Constantinople avoit tenue avec les Croisés , inspiroit de la déhance à Frideric , & ce dernier , pour se mettre à l'abri des nouvelles entreprises d'Isaac , emmena



avec lui le fils, le frere de ce Prince, & quarante des Principaux Officiers de la Cour de Constantinople. Il ne les renvoya que lorsqu'il fut sur les terres de Kilidge Arslan II. Sulthan d'Iconium ou Cogny.

Ce Prince, qui redoutoit aussi les Allemans, avoit pris la résolution de les faire périr, mais comme il ne pouvoit agir à force ouverte, il eut recours aux stratagèmes. Il envoya des Ambassadeurs à Frideric, pour l'assurer que son armée auroit un libre passage sur ses terres, & qu'on lui fourniroit les vivres dont elle auroit besoin. Pendant que le Sulthan faisoit ces promesses, il avoit soin de garnir de troupes tous les défilés par où les Chrétiens devoient passer, ravageoit lui-même son propre pays, afin qu'ils ne trouvaient point de vivres, & excitoit les Turkomans à harceler l'armée Chrétienne pendant sa marche. Frideric, attaqué par ces derniers, s'en plaignit aux Ambassadeurs de Kilidge Arslan, mais ils répondirent que leur Souverain n'avoit aucune autorité sur ces peuples, qui attaquoient indifféremment les Chrétiens & les Mahométans. L'Empereur, après avoir surmonté toutes les difficultés qu'il rencontroit à chaque pas, arriva près de Laodicée sur les bords du Méandre. La vue d'une armée campée de l'autre côté du fleuve, & qui vouloit lui en disputer le passage, ne lui permit plus de douter de la perdition du Sulthan. Ce nouvel obstacle ne l'arrêta pas longtemps, & les ennemis ne purent résister à la valeur des Allemans, commandés surtout par un Prince tel que Frideric. Les Croisés ne tirèrent aucun profit de cette victoire, & ils eurent à combattre un ennemi plus dangereux, je veux dire la faim. Toutes les provisions étoient consommées, & on étoit dans un pays où il n'y avoit aucune subsistance. On fut réduit à manger les chevaux & les autres bêtes de somme. Pour comble de maux, les maladies, suite nécessaire de la famine, emporterent la plus grande partie de l'armée.

Frideric, pour se venger du Sulthan, marcha vers Iconium, à dessein de s'en rendre maître. Un des fils du Sulthan, qui vouloit enlever le trône à son père, parut à la tête d'une nombreuse armée, qui eut le même sort que celle qui s'étoit opposée au passage du Méandre. Frideric, vainqueur des Turcs, assiégea Iconium, prit la ville d'assaut, mit tout au pillage, & passa les habitants au fil de l'épée. Kilidge Arslan, renfermé dans la citadelle fit des propositions que l'Empereur crut devoir accepter, pour ne pas être obligé de s'arrêter à un siège qui pouvoit être long & dont le succès étoit incertain, puisqu'on auroit eu en même temps à combattre une nouvelle armée que le fils du Sulthan avoit rassemblée. Frideric reçut des otages, & continua sa route par l'Arménie. Lorsqu'il fut arrivé au bord du fleuve Salef, qu'on croit être le Cydnus (1), il voulut se baigner, quoiqu'il fût tout en sueur. Cette imprudence lui causa une maladie qui le mit au tombeau. D'autres Ecrivains prétendent que l'Empereur, ayant voulu passer cette rivière à cheval, tomba dans l'eau & fut noyé.

Frideric de Suabe, son fils, qui l'avoit accompagné dans cette expédition, prit le commandement de l'armée, embarqua une partie de ses troupes dans les ports de la Cilicie, & se rendit à Antioche avec l'autre partie. La famine, la peste & les armes des Turcs détruisirent le reste de cette armée

(1) Alexandre le Grand s'étoit autrefois baigné dans ce fleuve, & avoit eu une maladie dont il avoit pensé mourir.

autrefois si florissante. Elle se trouva réduite à six ou sept cents chevaux, & à sept ou huit mille fantassins, dont la plupart n'avoit ni armes, ni habits. Ce fut en ce triste état que l'armée Allemande arriva devant Ptolémaïs.

Selaheddin, à qui ses Emirs avoient écrit que l'armée des Allemans, malgré tous ces désarêts étoit encore formidable, détacha une partie de son armée pour s'opposer à leur entrée dans la Palestine. Les Chrétiens, qui faisoient le siège de Ptolémaïs, profitèrent de cette circonstance pour s'emparer de quelques postes Adel, frere du Sulthan, trop foible pour leur résister, fut obligé de se retirer avec précipitation. Les Francs, au lieu de poursuivre leur avantage, s'amuserent à piller le camp. Les assiégés firent alors une sortie, & entrèrent dans le camp des Chrétiens. Adel mit cependant ses troupes en embuscade, & elles fondirent sur les Francs dans le temps qu'ils retournoient dans leur camp. Tant de pertes consécutives, jointes à la famine, réduisirent les Chrétiens à faire des propositions de paix. Les conférences étoient ouvertes & on commençoit à dresser les articles du Traité, lorsque Henry, Comte de Champagne, à la tête d'un grand nombre de François, d'Anglois & d'Italiens, débarqua au port de Ptolémaïs. Les choses changerent alors de face, & il ne fut plus question que de pousser vivement le siège. Les Chrétiens remirent en mer tous leurs vaisseaux, & ruinerent la flotte de Selaheddin. Ce Prince, dont l'armée s'affoiblissoit par les maladies, se retira sur la colline de Khourouba, & ne laissa dans son ancien camp qu'une garde de mille hommes.

L'armée des Francs qui couvroit alors la campagne d'un rivage à l'autre, & leur flotte qui bloquoit le port, empêchoient la ville de Ptolémaïs de recevoir aucun secours. Les Alliés se défendoient cependant toujours avec vigueur, faisoient des sorties continuelles, brûloient les machines; mais tous ces avantages ne leur procuroient pas la délivrance de leur ville. Selaheddin qui n'ignoroit pas le besoin qu'ils avoient de vivres, équipa une flotte, & fit mettre au haut des mâts des bannieres, où il y avoit des croix semblables à celles des Croisés. Ce stratagème réussit, & la flotte trouva moyen d'introduire dans la ville les provisions dont elle étoit chargée. On ne s'aperçut de la ruse que lorsqu'il ne fut plus temps d'en empêcher l'effet, mais on prit de nouvelles précautions pour que Ptolémaïs ne pût être ravitaillée davantage. Les Chrétiens & les Mahométans manquerent bientôt de vivres, & les premiers résolus de s'en procurer à quelque prix que ce fût, se déterminèrent à attaquer les ennemis. Selaheddin étoit alors malade, & ne pouvoit monter à cheval; mais voulant donner lui-même les ordres, il se fit transporter sur la pointe de la colline de Khourouba, d'où il pouvoit observer tous les mouvemens des Francs. Il fit de si sages dispositions qu'il les empêcha pendant trois jours de rien entreprendre contre lui, les tint toujours en haleine, & remporta divers avantages dans les différentes escarmouches qu'il y eut entre les deux Partis. Les Chrétiens fatigués rentrèrent enfin dans leur camp.

Cependant la maladie contagieuse regnoit également dans l'armée des Chrétiens & dans celle des Mahométans; mais ces derniers n'avoient point à souffrir la disette, qui étoit si grande parmi les Francs, qu'on étoit obligé de

de se nourrir des choses les plus viles. Fridéric, Duc de Suabe, fut enlevé par la contagion, & alors les Allemands abandonnerent la Palestine. Au milieu de tous ces malheurs les Francs s'occupoient de leurs divisions intestines. Les factions opposées du Marquis de Tyr & du Roi de Jérusalem partageoient l'armée. Ces troubles furent encore augmentés par la mort de la Reine Sybille. On déclara alors que Lusignan avoit perdu son droit à la couronne, & deux Princes y prétendirent en même temps, Conrad Marquis de Tyr, & Unfroï du Thoron qui avoit épousé Isabelle, sœur de Sybille. Ce dernier avoit refusé le thône avant qu'il fût renversé par la prise de Jérusalem. Enfin on se disputoit un sceptre que Selaheddin avoit brisé par ses conquêtes. Conrad, qui n'avoit d'autre droit au thône que son ambition, voulut s'en faire un réel en épousant Isabelle. Il falloit casser le mariage de cette Princesse ; mais l'impatience de ce Prince ne lui permit pas d'attendre les formalités ; il enleva Isabelle & l'épousa à Tyr, quoique sa femme, qu'il avoit laissée à Constantinople, fût encore vivante. Le Patriarche Heraclius confirma l'union de Conrad avec Isabelle, & déclara nul le mariage de cette Princesse avec Unfroï. Après cette décision du Patriarche, Conrad se regarda comme Roi de Jérusalem, & retourna à l'armée pour en prendre le commandement en qualité de Souverain. Lusignan se mit à la tête de son Parti, résolu de défendre ses droits injustement attaqués. On étoit prêt à en venir aux mains, lorsque des personnes sages vinrent à bout de suspendre les hostilités, en proposant de remettre cette affaire à la décision de Philippe-Auguste & de Richard, partis de l'Europe pour la Terre Sainte.

Philippe & Richard ayant terminé leurs différends se disposèrent enfin à exécuter leurs vœux, & firent de grands préparatifs pour une entreprise de cette importance. Ils eurent une entrevue à Vezelai où ils se jurèrent une amitié inviolable. Philippe, après avoir confié le Gouvernement de ses Etats à sa mere Alix, fille de Thibault Comte de Champagne, & à son oncle maternel, Guillaume Archevêque de Rheims, reçut dans l'Eglise de S. Denis le Bourdon & l'Oriflamme, & partit avec le Roi d'Angleterre. Ils se séparèrent à Lyon, & se donnerent rendez-vous à Mesline où divers événemens pensèrent les brouiller de nouveau (1). Philippe laissa Richard à Mesline, & partit devant Prolémaïs le 11 de Mars, qui cette année étoit la veille de Pâques. L'arrivée d'un secours si puissant ranima le courage des Chrétiens, & leur fit faire des prodiges de valeur. Les François surtout se distinguèrent aux différentes attaques, mais ils avoient à faire à des ennemis qui n'avoient pas moins de courage. Les Assiégeants, maîtres des premières murailles, comblèrent avec des chevaux, des cadavres, même des mourants le fossé qui étoit entre la première & la seconde muraille, afin de pouvoir y appliquer des échelles. Les Assiégés qui se battoient en désespérés, rendirent inutiles les efforts de leurs ennemis, & les repoussèrent dans toutes les attaques. On combattoit de part & d'autre en furieux, & on brûla vifs de chaque côté les prisonniers qu'on avoit faits. Ces horreurs étoient désapprouvées par les chefs ; mais on ne pouvoit retenir la rage du soldat.

Cependant Selaheddin, dont la santé étoit rétablie, ne cessoit d'inquiéter

(1) Voyez dans les volumes précédents, l'Histoire de France, celle de Sicile & celle d'Angleterre.



les Francs, qui se trouvoient eux-mêmes assiégés dans leur camp. Il y avoit tous les jours de petites actions très-meurtrieres, & dont chacun s'attribuoit l'avantage. Pendant qu'on cherchoit ainsi à se détruire mutuellement, les troubles augmentoient dans le camp des Chrétiens. Philippe s'étoit déclaré ouvertement pour Conrad, & Lulignan outre de cette décision, avoit abandonné l'armée avec son frere Geoffroi, Raynaud Prince de Sydon, Unfroï du Thoren & plusieurs autres Barons. Les partisans du Roi de Jérusalem, qui étoient restés dans le camp, refuserent d'obéir à Philippe, & les opérations du siège furent ralenties par ces divisions. Lulignan étoit allé au-devant de Richard pour l'engager à prendre son parti. Le Roi de France qui s'étoit aperçu que le nombre des mécontents étoit considérable, vouloit hâter la prise de Ptolémaïs, afin de retourner ensuite dans ses Etats. Persuadé que Selaheddin ne refuseroit pas d'entrer en accommodement, il chargea un Officier de faire sçavoir au Sulthan qu'il avoit dessein de traiter avec lui, & qu'il pouvoit lui envoyer un de ses Emirs. Selaheddin répondit que si le Roi de France avoit envie de faire quelque proposition, c'étoit à lui d'envoyer un de ses Ministres. Philippe ne crut pas devoir céder à un Sulthan, & cette fierté réciproque fit rompre toute voye de négociation.

On renouvela les attaques avec ardeur, & le Roi de France se vit en état de donner un assaut général. Il étoit prêt, disent les Historiens d'Europe, à se rendre maître de la place, lorsqu'il se souvint qu'il avoit promis à Richard de partager avec lui toutes leurs conquêtes. Le souvenir de la parole qu'il avoit donnée, lui fit aussitôt sonner la retraite. Un Ecrivain Arabe dit au contraire, que l'impétuosité & la fureur avec laquelle la garnison de Ptolémaïs repoussa les Assaillants, les obligèrent de se retirer avec perte. Cependant Richard avoit fait la conquête de l'île de Chypre, où regnoit Isaac de la famille des Comnènes, & il s'étoit fait couronner Roi de cette île en présence de Gui & de Geoffroi de Lulignan qui étoient venus pour le joindre. Après ce glorieux exploit, il se mit en mer, & fut cause de la perte d'un gros vaisseau chargé de vivres & de soldats qui étoient destinés pour Ptolémaïs. Le Capitaine pour se sauver avoit arboré pavillon François, mais Richard l'ayant fait reconnoître, ordonna de l'attaquer. Les Mahométans se défendirent en héros & firent même couler à fond un des vaisseaux Anglois. Malgré cette vigoureuse résistance le vaisseau étoit prêt à tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque le Capitaine secondé de quelques soldats prit la résolution de faire plutôt périr le bâtiment que de l'abandonner aux Anglois. Descendu au fond de cale, il ouvrit le corps du vaisseau à coups de hache, & l'engloutit dans les eaux avec tout ce qui étoit dedans. Il y avoit alors plusieurs soldats Anglois qui avoient été à l'abordage.

Le lendemain de cette action Richard débarqua au port de Ptolémaïs, & son arrivée causa beaucoup de joie aux Francs. La bonne intelligence parut être rétablie entre les Rois de France & d'Angleterre, mais elle ne fut pas de longue durée. Philippe somma Richard de lui céder la moitié de l'île de Chypre suivant le traité de Vezelai, mais le Roi d'Angleterre refusa de souscrire à cette proposition. Cette première contestation renouvela la haine de deux peuples rivaux & ennemis de tout temps. Lorsque les François donnoient un assaut, les Anglois refusoient de les soutenir, & les premiers res-

toient dans l'inaction toutes les fois que les troupes de Richard étoient aux mains avec les ennemis. Le Roi d'Angleterre par son faste en imposoit à toute l'armée, & Philippe avoit le désagrément de voir que son rival étoit plus considéré que lui, & qu'une partie de ses troupes entroit au service de Richard. Enfin Lufignan, qui avoit mis ce Prince dans ses intérêts, vit bientôt son Parti soutenu par les Pisans, les Flamands, le Comte de Champagne & les Hospitaliers. Conrad avoit pour lui les Templiers, les Genoïs, le Duc de Bourgogne & le Roi de France. Le Marquis de Tyr s'étant aperçu qu'il ne pourroit résister à son rival, se retira avec plusieurs de ses partisans. Dans ces fâcheuses circonstances les deux Rois tombèrent dangereusement malades, & chacun d'eux soupçonna son ennemi d'avoir employé le poison contre lui. Selaheddin informé de la maladie des deux Princes leur envoya tout ce dont ils avoient besoin pour leur subsistance & leur guérison. On publia alors dans l'armée que Richard trahissoit la cause commune; qu'il étoit d'intelligence avec les Mahométans; que Philippe recevoit de l'argent de Selaheddin pour fomenter la discorde parmi les Croisés. Les troubles dont le camp étoit agité causoient un tort considérable aux Chrétiens. On résolut enfin de les calmer, & on décida que Lufignan garderoit le titre de Roi pendant sa vie, sans pouvoir le transmettre à ses héritiers, & que cette qualité passeroit à Conrad & aux enfants qu'il auroit de la Princesse Isabelle; que les Rois de France & d'Angleterre renouvelleroient leur traité d'union, & partageroient de bonne foi les conquêtes qu'on feroit sur les Mahométans, & que successivement lorsqu'une des deux nations attaqueroit la place, l'autre défendrait le camp contre Selaheddin. Après cet accord le Marquis de Tyr rejoignit l'armée, & on recommença les opérations du siège, qui avoient été interrompues par toutes ces discordes.

Selaheddin avoit profité de toutes ces divisions, pour faire de nouvelles levées, prendre des postes avantageux, & ravitailler Ptolémaïs. Les deux célèbres défenseurs de cette place n'avoient rien négligé de leur côté pour se mettre en état de résister aux efforts de leurs ennemis, & la garnison avoit repris un nouveau courage. Lorsque les Francs recommencerent les attaques, ils furent étonnés de trouver tant de résistance, & leurs machines furent plus d'une fois détruites par les assiégés. Les Francs redoublèrent leurs efforts & parvinrent à faire des brèches considérables, mais elles étoient presque aussitôt réparées par les habitants, qui profitoient du moindre relâche que les Chrétiens étoient souvent obligés de leur donner pour se défendre contre Selaheddin. Ce Prince averti des assauts que les Chrétiens livroient à la place, fondaît aussitôt sur leur camp, & forçoit les Francs à abandonner les murailles de Ptolémaïs pour secourir ceux qui étoient restés dans les lignes. Résolus enfin d'empêcher le Sulthan de les incommoder si souvent, ils sortirent en ordre de bataille, mais Selaheddin les repoussa jusques dans leurs retranchements, après leur avoir tué beaucoup de monde. Il voulut recommencer le combat le lendemain, & alla lui-même provoquer les Chrétiens. Ceux-ci tombèrent avec tant d'impétuosité sur les Mahométans qu'ils furent culbutés dès le premier choc, & ils ne purent reprendre leur avantage que vers le soir.

Richard qui désiroit terminer cette guerre, envoya des Ambassadeurs à Selaheddin pour lui demander un entretien. Le Sulthan suivant la coutume des Arabes ne recevoit personne qu'il ne lui offrit à manger, & l'étranger qu'il avoit admis à sa table n'avoit plus rien à craindre de la part de ce Prince. En conséquence de cet usage Selaheddin ne vouloit point recevoir Richard, contre lequel il craignoit d'être obligé de se battre après avoir mangé avec lui. Il lui fit donc dire qu'il falloit commencer par faire la paix, & qu'alors ils auroient ensemble un entretien. Cependant comme Selaheddin espéroit tirer avantage des conférences que le Roi d'Angleterre proposoit, il chargea Malek-Adel son frere de se trouver avec Richard, & on dressa une tente magnifique pour recevoir le Monarque Anglois. Ce Prince surpris par quelque incommodité manqua au rendez-vous. Informé qu'on publioit hautement que c'étoit par les conseils des chefs de l'armée qu'il ne s'étoit pas rendu au lieu de la conférence, il fit sçavoir à Selaheddin que personne n'étoit en droit de lui faire la loi, & qu'il iroit le trouver aussitôt que sa fanté le lui permettroit.

Cependant les habitants de Ptolémaïs avoient envoyé des Députés au Roi de France pour obtenir une capitulation avantageuse, & ils demandoient la liberté de se retirer avec leurs femmes & leurs enfans; grace, disoient-ils, que les Mahométans avoient toujours accordée aux Chrétiens, lorsqu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques villes appartenantes aux Francs. Philippe rejeta ces propositions, dans l'espérance de forcer les Alliés à recevoir les conditions qu'il voudroit leur imposer. Les habitants réduits au désespoir par cette réponse se battirent en furieux, & repoussèrent partout les Chrétiens qui les pressoient vivement. Il se fit de part & d'autre des actions surprenantes de valeur, dont les Historiens Chrétiens & Arabes nous ont donné les détails. Selaheddin faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour sauver la ville; mais l'armée des Francs plus considérable que la sienne, étoit tellement retranchée qu'il ne paroïssoit pas possible de la forcer dans son camp.

Les habitants de Ptolémaïs épuisés de fatigue, manquant de vivres, & privés d'eau depuis que les Chrétiens avoient détourné un ruisseau qui fournissoit de l'eau à la ville, envoyèrent de nouveau faire à Philippe les mêmes propositions qu'ils avoient faites. Ils ajoutèrent seulement qu'on rendroit la croix dont Selaheddin s'étoit emparée, & que le Sulthanourniroit une somme pour indemniser les Francs des frais de la guerre. Le Roi de France toujours inexorable voulut que les Alliés se rendissent à discrétion. Les habitans de Ptolémaïs informés de cette réponse, n'écoutant plus que leur rage; & s'étant tous assemblés, ils jurèrent sur l'Alcoran de ne quitter les armes qu'avec la vie. Les effets répondirent à cette résolution, & chaque citoyen devenu héros dans son désespoir, oublia les maux qu'il a soufferts, & se bat avec une intrépidité qui surprend les Chrétiens. Selaheddin de son côté attaque ceux-ci sans relâche, & pendant plusieurs jours, & même la nuit, les deux armées sont aux mains & se livrent des combats continuels.

Les Francs se repentirent bientôt de n'avoir pas accepté les propositions des Alliés, & ils leur firent signifier qu'ils étoient résolus de leur



accorder une capitulation. Après quelques négociations on convint, que les habitants auroient la liberté de sortir avec leurs meubles & leurs effets ; qu'on rendroit la ville & tout ce qu'elle contenoit ; que la croix seroit rendue ; que quinze cents prisonniers de tous états seroient remis en liberté, & cent des plus considérables au choix des Francs ; que le Sulthan payeroit environ deux millions de notre monnoie, & que s'il ne ratifioit pas cette capitulation, les habitants de Ptolémaïs resteroient esclaves des Francs. Selaheddin trouva ces conditions trop dures, mais pendant qu'il délibéroit sur le parti qu'il devoit prendre, il apperçut les bannières des Chrétiens flotter sur les murailles de la ville. Il connut alors qu'elle avoit capitulé, & abandonna aussitôt le poste qu'il avoit occupé pendant le siège. En effet, la ville s'étoit rendue le 13 de Juillet 1191. après s'être défendue pendant environ trois ans. Les habitants furent enfermés dans un des quartiers de la ville jusqu'à ce que les articles du traité fussent exécutés. Les Chrétiens changèrent les mosquées en Eglise, & partagerent entr'eux les dépouilles des Mahométans. Ptolémaïs eut bientôt autant de maîtres qu'elle avoit eu d'ennemis. Le même jour de la prise de cette ville, le Roi d'Angleterre fit un sanglant affront à Léopold d'Autriche. Ce Prince s'étoit rendu maître d'une tour, & y avoit fait élever sa bannière, mais Richard la fit arracher & jeter dans un cosaque. Les Allemands voulurent venger l'honneur de leur maître, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsque Léopold arrêta la fureur de ses troupes, résolu cependant de se venger dans un autre temps, comme il le fit en effet.

« On doit avoir remarqué, dit M. Marin, que si on vouloit comparer » le siège de Ptolémaïs à celui de Troye, si célèbre dans l'antiquité, on » trouveroit des comparaisons dans sa durée, dans les combats particuliers » que les Héros se livroient les uns aux autres, dans les discours qu'ils pro- » nonçoient avant que de s'égorger, dans ce grand nombre de Princes & » de Rois, dans ce mélange de peuples de tous pays, dans cette muraille » dont les Chrétiens environnerent leur camp à l'exemple des Grecs, dans » la forme, la manœuvre des vaisseaux & l'usage de les mettre à sec sur le » rivage, dans cette conjuration de l'Europe entière contre une seule ville, » comme autrefois la Grece entière conjura la perte d'Illion ; enfin on trou- » veroit un Ajax dans le Marquis de Tyr, un Achille implacable & cruel » dans Richard, un Agamemnon dans Philippe-Auguste, qui étoit censé le » chef de tous ces Souverains peu dociles, &c. C'est ici la vérité histori- » que qui rend la fable vraisemblable (1). »

Cette guerre coûta à l'Europe un grand nombre de Princes, & fut cause de la mort d'un Empereur, d'un Duc de Suabe, & la Noblesse Française qui se signala par mille exploits, regrette encore parmi ces généreux guerriers, Etard de Brienne, Jean de Vendôme, les Comtes Thibaud de Chartres & de Blois, Etienne de Sancerre, Rotrou de Perche, Gilbert de Tillières, Raoul Comte de Clermont, le Comte de Ponthieu, le Vicomte de Turenne, Adam Grand Chambellan, Alberic Clement Maréchal de France, le Vicomte de Castellane, Florent de Hangest, Gui de Châtillon, Joscelin

(1) Histoire de Saladin, Tom. II. p. 300.

de Montmorency, Enguerrand de Fiennes, Raoul de Hauteville, Hugues de Noûi, Bernard de Saint-Valeri, Geoffroi de Briere, Gaultier de Moy ou de Mouy, Gui de Dane, Anselme de Montréal, Eudes de Gonneffe, Raoul de Foucheres, Raynaud de Magny, Philippe Comte de Flandres, Henri Comte de Bar, Geoffroi Comte d'Eu, Raoul de Marle, Erard de Chancelnai, Robert de Boves, le Vicomte de Chatelleraud, Ermengard d'Ap's Grand Maître des Hospitaliers, & plusieurs autres dont l'Histoire n'a pas conservé les noms.

Richard qui vouloit dominer sur tous les Princes, dont l'armée Chrétienne étoit composée, se fit un grand nombre d'ennemis. Philippe Auguste ne pouvant supporter les hauteurs du Roi d'Angleterre, songea à retourner en France. Il étoit retombé malade, & on publioit encore que c'étoit l'effet de quelque poison. Philippe se retira à Tyr, où Selaheddin lui envoya de magnifiques présents. Le Roi de France avant que de quitter la Paletine, chargea Hugues III. Duc de Bourgogne du commandement des troupes qu'il laissoit dans ce pays. Elles consistoient en cinq cents Gendarmes, & en mille Fantassins. Il ceda au Marquis de Tyr les prisonniers & la portion de Ptolémaïs qui lui étoient échus en partage. Après ces arrangements, le Monarque François s'embarqua pour l'Italie avec une partie de ses troupes.

Le Roi d'Angleterre devenu plus libre par la retraite de Philippe, agit en Souverain, & ordonna à Conrad de lui renvoyer les prisonniers que le Roi de France lui avoit laissés. Le Marquis refusa d'obéir, & Richard offensé de cette désobéissance, confisqua la partie de Ptolémaïs qui appartenoit à ce Prince. Il se dispoisoit à aller l'attaquer dans la ville de Tyr, lorsque le Duc de Bourgogne employa sa médiation pour calmer les esprits. Il vint à bout de persuader à Conrad de rendre les prisonniers afin d'éviter de plus grands maux.

Selaheddin, qui ne pouvoit se résoudre à laisser périr dans l'esclavage des Sujets qui s'étoient défendus avec tant de valeur, ratifia la capitulation qu'ils avoient faite. Par ce traité le Sulthan devoit payer les sommes convenues en trois mois, à raison du tiers chaque mois. Lorsque le premier terme fut expiré, Selaheddin, qui ne se fioit pas aux Croisés, demandoit qu'en livrant la première somme, on relâchât les prisonniers, offrant de donner des otages pour ce qui restoit à payer, ou qu'on lui garantît à lui-même, par des otages Chrétiens, la sûreté des prisonniers Mahométans. Cette sage précaution du Sulthan irrita le Roi d'Angleterre, qui vouloit qu'on s'en rapportât à sa parole. Selaheddin persista dans sa demande, & on s'opiniâtra de part & d'autre. Le cruel Richard, impatient de ce que rien ne se terminoit, fit sortir de la ville les hommes, les femmes, les enfants qu'il avoit fait mettre nus & auxquels on avoit attaché les mains derrière le dos. Lorsque ces innocentes victimes furent dans la plaine, le Roi d'Angleterre ordonna à ses troupes de les massacrer à coups de sabre, & il ne rougit pas d'exciter lui-même la rage de ses Anglois, qui eurent l'inhumanité d'ouvrir le ventre à un grand nombre de ces malheureux pour en tirer le fiel, qu'on destinoit à des usages de Médecine. Il périt dans ce massacre cinq mille prisonniers. Selaheddin, qui s'étoit aperçu qu'un corps de troupes étoit sorti de Ptolémaïs, crut que les Francs avoient dessein de le

combattre. Il avoit aussitôt rangé ses troupes en bataille & s'étoit avancé pour les recevoir. Lorsqu'il fut descendu dans la plaine & qu'il eut aperçu la terre couverte de cadavres tout nuds & la plupart démembrés, il ne douta plus du malheureux sort des prisonniers. Ne pouvant se venger sur Richard, qui étoit rentré dans la ville, il maudit une Nation aussi féroce & aussi barbare, & dans sa fureur il fit trancher la tête à plusieurs prisonniers Chrétiens, malheureux droit de représailles. Il alla ensuite s'enfermer dans sa tente pour y cacher sa douleur & sa colere.

Richard au lieu de marcher droit à Jérusalem, & de profiter de la consternation des Mahométans pour reprendre cette ville, resta un mois entier à Ptolémaïs pour en faire relever les fortifications. Pendant ce temps le zèle des Chrétiens se refroidit, & le Sulthan d'Egypte rassembla de nouvelles troupes capables de s'opposer aux entreprises des Croisés. On se détermina enfin à s'emparer des villes de Césarée, de Joppé & d'Ascalon. Les Francs partirent sur la fin du mois d'Août, passèrent le Fleuve Belus, & prirent leur route par le Midi. Ils marchèrent à petites journées pour attendre la flotte qui côtoyoit le rivage, & qui étoit chargée de provisions pour l'armée. Lusignan commandoit l'avant-garde, Richard étoit au centre, & le Duc de Bourgogne à l'arrière-garde. Selaheddin n'eut pas plutôt appris que les Francs s'étoient mis en marche, qu'il ordonna à son armée de décamper. Elle obéit avec tant de précipitation qu'elle abandonna une partie de ses provisions; ce qui occasionna bientôt une disette dont les Mahométans eurent beaucoup à souffrir. Ils ne cessèrent cependant de harceler l'armée des Chrétiens, mais ils ne purent jamais les rompre ni les attirer au combat. Les Francs s'étant rendus à Césarée, trouverent la ville déserte, & ils n'eurent par conséquent aucune peine à s'en emparer. Richard eut alors avec Malek-Adel une conférence qui n'eut aucun succès, parce que le Monarque Anglois demandoit que Selaheddin évacuât Jérusalem & toute la Palestine. L'armée chrétienne s'avança ensuite dans la plaine d'Arsof où Selaheddin, qui y avoit devancé les Francs, engagea la bataille avec trop de témérité. Les Mahométans étoient extrêmement fatigués, & souffroient d'ailleurs par le défaut de vivres. Les Chrétiens au contraire ne manquoient de rien & avoient pris quelque repos à Césarée. On en vint aux mains & les deux ailes de l'armée Chrétienne furent enfoncées; mais Richard qui commandoit au centre, rétablit le combat, culbuta à son tour les Mahométans & les mit en fuite. Selaheddin court de tous côtés, s'expose aux traits de l'ennemi, exhorte, menace, tâche en vain de rallier ses troupes, en ramène quelques unes à la charge; mais abandonné de tout le monde, & restant seul avec sept de ses gardes, il se trouve forcé de prendre la fuite. Il perdit dans cette action près de vingt mille hommes.

Après une victoire si éclatante, les Chrétiens s'approchèrent de Joppé qui ouvrit ses portes. Richard y fit reposer ses troupes, pendant que Selaheddin rassembloit les débris de son armée. Le Roi d'Angleterre étoit résolu de se rendre maître d'Ascalon & de fortifier Joppé, afin de faire de ces villes deux Boulevards pour les Chrétiens de Syrie. Selaheddin instruit du projet de Richard, résolut de le traverser en jettant une forte garnison



dans Aſcalon. Ses Emirs lui repréſenterent, qu'après ce qui étoit arrivé à Ptolemais, ſes ſoldats ne voudroient plus s'enfermer dans aucune ville; qu'il étoit plus à propos de tenir la campagne, d'observer l'ennemi, & de réunir, ſ'il étoit poſſible, toutes les forces Muſulmanes pour détruire par de petits combats les Chrétiens qui s'affoibliroient inſenſiblement; qu'il falloit encore ſonger à fortiſier Jérusalem, & à en augmenter la garniſon, qu'à l'égard d'Aſcalon & des autres villes voſines, on devoit en faire ſortir les ſoldats & les habitants, & démolir ces places, pour ôter aux Franes les moyens de ſ'y fortiſier, & que d'ailleurs on pourroit rebâtir ces villes, lorsqu'on auroit détruit les Chrétiens.

Salaheddin, obligé de déſérer à cet avis, donna ordre à ſon frere Adel d'amuſer les Franes par une feinte négociation, afin de donner le temps aux troupes Turkomanes de rejoindre ſon armée. Il prit cependant la route d'Aſcalon avec un gros détachement de cavalerie. A la vue de cette place il ne put ſe réſoudre à la détruire; mais les Imans & les Docteurs de la Loi le déterminèrent à faire ce ſacrifice, en l'aſſurant qu'il étoit néceſſaire pour l'utilité de la Religion. Tous les habitants eurent ordre de ſortir, & on leur fit dreſſer dans la plaine des tentes, où ils apportèrent tous leurs effets. On commença auſſiôt à abatte les murailles; mais comme la démolition n'avançoit pas aſſez vite, on mit le feu à la ville qui fut réduite en cendres. Une tour très élevée & placée ſur la mer ne put être, à cauſe de ſa force, ni brûlée entierement, ni démolie. Salaheddin fit auſſi détruire les fortereſſes de Lida, de Ramla & de Nitrou, dans la crainte que les Chrétiens ne ſ'en emparaſſent. De-là il ſe rendit à Jérusalem, en viſita les fortiſications & y laiſſa de nouvelles troupes. Ce fut vers ce temps-là que Richard penſa perdre la vie ou la liberté par ſon imprudence. Un jour après avoir chaffé auprès de Ramla où les ennemis étoient campés, il ſe coucha au pied d'un arbre & s'endormit. Il fut bientôt réveillé par le cri de ceux qui l'accompagnoient. A peine eut-il ouvert les yeux qu'il apperçut une troupe de Sarraſins qui venoient à lui. Il ſauta auſſiôt ſur ſon cheval, & le ſabre à la main il écarte ceux qui oſent l'approcher. Sa valeur ne l'auroit pas tiré de ce danger, & il alloit ſuccomber ſous le nombre des ennemis qui l'environnoient, lorsque Guillaume de Porcellets, Gentilhomme provençal, cria en Arabe, qu'il étoit le Roi & qu'il demandoit quartier. Après avoir prononcé ces mots il ſe ſauva dans la plaine, & attira à lui tous les Sarraſins qui ſe diſputoient la gloire de faire le Roi priſonnier. Richard, profitant de cette circonſtance, gagna en diligence la ville de Joppé, où il arriva heureuſement. Cependant Porcellets fut arrêté & conduit à Salaheddin, qui, avant appris la généroſité de ce Gentilhomme, le loua de cette action & l'en récompenta.

Conrad, toujours irrité contre le Roi d'Angleterre qui avoit voulu lui enlever Tyr, propoſa à Salaheddin de ſe joindre à lui, de le remettre en poſſeſſion de Ptolemais, ſ'il vouloit lui céder les villes de Berour & de Sidon. Le Sultan accepta les offres du Marquis de Tyr, mais avant que de lui livrer les places qu'il demandoit, il exigea du Prince Chretien, qu'il donnât la liberté aux priſonniers Mahometans, & qu'il ſe déclarât ouvertement contre les Croiſés. Richard ne tarda pas à être inſtruit de la démarche de Conrad,

& il résolut aussitôt d'en prévenir les effets. Il employa toutes sortes de voyes pour ramener Conrad dans le parti des Chrétiens, & ces deux Princes parurent enfin se reconcilier, en conservant cependant dans le fond de leur cœur une haine mutuelle & implacable. Richard, appréhendant toujours que le Marquis de Tyr ne se liguât avec Selaheddin, travailla féricusement à faire la paix avec ce Sulthan. Il envoya pour cet effet à Malek-Adel un Ambassadeur, pour lui proposer trois conditions auxquelles il consentoit de faire la paix. La lettre qui les contenoit étoit à peu près conçue en ces termes : « Vous nous restituerez, disoit le Roi d'Angleterre, les » contrées situées en deçà du Jourdain. Il ne nous est pas permis de vous » céder Jérusalem, cette ville sainte où se sont accomplis les mystères de » notre Religion, & que tous les Chrétiens ont fait vœu de délivrer au » prix de leur sang. Quand à la Croix que vous regardez comme un bois » vil & méprisable, & pour laquelle nous avons tant de vénération, vous » devez aussi nous la rendre.

Les propositions de Richard furent rejetées, mais ce Prince en fit de nouvelles, & pour gagner Malek-Adel, il lui offrit en mariage sa sœur Jeanne, veuve de Guillaume, Roi de Sicile. Cette Princesse, par une étrange destinée, après avoir passé une partie de sa vie sur le trône, l'autre dans une prison, pensa devenir Sulthane de Palestine. En conséquence de ce mariage Selaheddin auroit cédé à Malek-Adel tout ce que les Mahométans possédoient du Royaume de Judée, & Richard s'obligeoit d'engager les Francs à rendre à Malek-Adel tout ce dont ils étoient maîtres. Les deux époux auroient gouverné la Palestine sous les titres de Roi & de Reine de Jérusalem. Ainsi les Chrétiens & les Mahométans auroient partagé entr'eux toutes les villes, & vécu en bonne intelligence. Il y a tout lieu de croire que de telles propositions n'étoient faites de la part de Richard, que pour rendre une piège à Malek-Adel. Ce Prince vint à bout d'engager son frère à accepter ce traité, que le Sulthan regardoit cependant comme une idée chimérique.

L'exécution d'un pareil traité souffrit en effet de grandes difficultés. La sœur de Richard ne put consentir à épouser un Mahométan, & les Ecclésiastiques déclarèrent qu'on ne pouvoit marier une veuve sans le consentement du Pape. Richard promit à Selaheddin d'envoyer en diligence vers le Souverain Pontife, & l'assura que s'il ne consentoit pas à ce mariage, il donneroit à Malek-Adel une autre sœur qui étoit fille, & dont le mariage ne dépendoit pas de la Cour de Rome. Pendant ces différentes négociations, le Marquis de Tyr pressoit la conclusion de son traité avec Selaheddin, & le Duc de Bourgogne, les Templiers, les Allemands, les Génois, tous ennemis de Richard, étoient entrés secrètement dans le projet de Conrad. Selaheddin, à qui ces divisions étoient avantageuses, flattoit les deux partis, & entretenoit la discorde.

D'un autre côté, les Francs occupés à rebâtir Joppé & Ascalon murmuroient contre Richard, qui les employoit à ces travaux. Plusieurs repassèrent la mer, d'autres se retirèrent à Tyr, & le reste demandoit à être conduit à Jérusalem. Richard, forcé par les plaintes générales des Officiers & des soldats, se mit en campagne & s'avança jusqu'à Ramla, comme s'il

eut eu effectivement dessein d'aller faire le siège de la ville sainte. On tint conseil, & on décida que la saison étoit trop avancée pour entreprendre le siège d'une ville défendue par une forte garnison, à la vûe d'une nombreuse armée, & dans un pays où il n'y avoit plus de subsistances. On conclut qu'il falloit remettre cette expédition au printemps, & continuer pendant la mauvaise saison les travaux commencés à Joppé & à Ascalon. En conséquence de cette décision, que Richard avoit sans doute dictée, on retourna sur ses pas. Les désertions furent alors plus fréquentes & les Chrétiens se divisèrent. Les uns allèrent avec le Roi à Ascalon, d'autres à Joppé, d'autres à Ptolémaïs & plusieurs à Tyr. La discorde se ralluma ; les Génois & les Pisans en vinrent aux mains dans la plaine de Ptolémaïs. Conrad prit le parti des premiers, les seconds eurent recours au Roi d'Angleterre, qui força les Génois & le Marquis à se retirer à Tyr.

Selaheddin mit alors ses troupes en quartier d'hiver après avoir tenu un conseil dans lequel il fut résolu, qu'il paroîssoit plus avantageux de conclure avec Richard qu'avec le Marquis de Tyr, mais que dans le traité de paix on pourroit stipuler les intérêts de ce dernier. Selaheddin eut à ce sujet plusieurs conférences avec Unfroï du Thoron, chargé de négocier pour le Roi d'Angleterre ; mais comme la réponse du Pape tardoit trop à venir, & que le Sulthan étoit menacé d'une guerre étrangère, il se détermina à signer un accommodement avec le Marquis de Tyr. Il fut dit qu'on rendroit au Prince de Sidon sa principauté ; aux Templiers & aux Hospitaliers, les forteresses qu'ils possédoient précédemment ; qu'on abandonneroit à Conrad les villes qu'il enleveroit aux Chrétiens ; que si les Musulmans l'aideroient dans ces conquêtes, ils ne retiendroient pour eux que le butin ; enfin qu'Ascalon n'appartiendrait à aucun des deux partis, & seroit détruite.

Conrad ne put tirer aucun avantage de ce traité, ayant été assassiné peu de temps après, comme il sortoit de dîner de chez l'Evêque de Beauvais. Richard fut accusé de ce crime, & il confirma les soupçons qu'on avoit contre lui, lorsqu'on le vit s'emparer de la ville de Tyr, & faire épouser à son neveu, le Comte de Champagne, Isabelle veuve du Marquis (1). L'Historien Arabe dit, que les deux scélérats qui avoient assassiné Conrad, avouèrent dans les tourmens qu'ils avoient agi par les ordres du Roi d'Angleterre. Les Ecrivains Anglois rejettent ce crime sur le Vieux de la Montagne, qui s'étoit vengé d'une querelle particulière qu'il avoit eue avec le Marquis de Tyr. On lit dans les actes publics de Rimer une lettre de ce chef des assassins, par laquelle il justifie Richard ; mais cette lettre, entre autres caractères de supposition, porte la date du Pontificat du Pape. Il n'est pas vraisemblable que le Vieux de la Montagne ait connu le Pape, & encore moins l'année de son exaltation (2). Richard ne put se justifier de cette infâme action, & on publia hautement, que ce Prince avoit acheté à prix d'argent du Vieux de la Montagne la mort du Marquis de Tyr, & celle de Philippe Auguste ; que ces assassins alloient en Europe pour y commettre cet horrible attentat. Ce bruit parvint jusqu'en France, & Philippe,

(1) Conrad fut assassiné le Mardi, & le | le Comte de Champagne.  
Jeuû suivant, Richard maria Isabelle avec |

(2) Histoire de Saladin, T. 2. p. 330.



pour se mettre à l'abri de toute entreprise, étoit toujours armé depuis ce temps d'une grosse mailue, & établit une garde de sergents d'armes, pour veiller à la sûreté de sa personne,

Les choses changerent de face par la mort de Conrad, & jamais il n'y eut tant de factions différentes parmi les Francs. Richard força la Palestine à lui obéir, & tous les Princes, hors d'état de lui résister, se soumirent en murmurant. Le Roi d'Angleterre, pour occuper les Francs & les empêcher de former quelques complots contre lui, alla s'emparer de plusieurs forteresses, dont il fit passer la plupart des habitants au fil de l'épée. Il s'avança ensuite à une journée de Jérusalem, comme s'il eut dessein d'assiéger cette ville, mais il fit jouer des ressorts secrets pour n'être pas obligé de tenter cette entreprise. Pendant qu'il étoit campé dans cet endroit, il fut averti par des Arabes Bedouins, que la Caravane d'Egypte devoit passer à quelque distance de son camp. Richard prit aussitôt ses mesures pour la surprendre avec avantage, & à la tête de sa cavalerie, il s'empare de toutes les richesses des Marchands qui avoient pris la fuite à son arrivée. Il prit trois mille chameaux chargés de toutes sortes de choses, fix cents chevaux & fit trois cents prisonniers.

Cependant Selaheddin, qui avoit appris la fin tragique du Marquis de Tyr, dépêcha des courriers dans toutes les Provinces pour hâter le retour de ses troupes, & se mit en campagne avec celles qui lui restoient. Persuadé que les Francs ne tarderoient pas à faire le siège de Jérusalem, il se rendit dans cette ville pour la mettre en état de défense, ruina les environs, enleva les vivres dans les campagnes, corrompit les eaux des citernes & des puits, plaça des corps de gardes dans les défilés & sur les montages. Toutes ces précautions paroisoient en effet nécessaires, car les Francs ne tarderent pas à s'avancer vers Jérusalem. Le Sulthan assembla alors les Emirs & les fit jurer sur la pierre de Jacob, qu'ils n'abandonneroient pas la cause de la Religion. Meschtoub, ce brave défenseur de Ptolémaïs, & qui avoit trouvé moyen de se sauver de la prison où Richard l'avoit fait mettre, parla au nom de tous les Emirs, & assura Selaheddin qu'ils étoient prêts à sacrifier la dernière goutte de leur sang pour l'Islamisme (1). Les Mamlucs (2), qui craignoient le même sort que les troupes de Ptolémaïs, vouloient qu'on abandonnât Jérusalem, & que le Sulthan mit toutes ses forces en campagne. Selaheddin, pour les rassurer, étoit résolu de rester dans la place, mais il en fut détourné par le conseil de ses Emirs, & chargea un Prince de sa famille du commandement des troupes qui devoient défendre la ville. Cet arrangement ne fut pas encore capable de rassurer les esprits, & les allarmes augmentèrent encore, lorsqu'on apprit que les Francs avoient enlevé la caravane d'Egypte. Tout étoit en combustion dans Jérusalem, & si les Chrétiens se fussent présentés aux portes de la ville pendant tous ces troubles, ils s'en seroient facilement rendus maîtres, tant les troupes étoient découragées.

Plusieurs motifs d'intérêt empêcherent Richard de songer à cette conquête.

(1) C'est-à-dire la Religion Mahométane. | troupes au service de Selaheddin, & qui lui servoient en même temps de garde.

(2) Ces Mamlucs étoient un corps de

Ce Prince devenu odieux à tous les chefs de l'armée par sa conduite à leur égard, cherchoit à terminer promptement la guerre afin de repasser en Europe, où des affaires domestiques l'appelloient. Il craignoit que la prise de Jérusalem ne fut pas aussi facile qu'on le croyoit, & s'opposoit au siège de cette place qui retardoit son voyage. Plus il paroissoit éloigné de tenter cette entreprise, plus le Duc de Bourgogne & les autres Croisés en pressioient l'exécution. Le Roi d'Angleterre n'osant leur résister ouvertement, fit jouer des ressorts secrets pour engager les Francs à renoncer à leur projet. Il fut résolu qu'on s'en tiendrait à la décision d'un Conseil ; mais comme la plupart de ceux qui le composaient étoient gagnés par le Roi d'Angleterre, on convint qu'il falloit se retirer, & l'armée se replia sur Afcalon & Gaza. C'est ainsi que l'historien Arabe (1) raconte le motif de la retraite des Francs, mais parmi les Ecrivains des Croisades, les uns en accusent le Duc de Bourgogne, & les autres le Monarque Anglois. Un grand nombre de Chrétiens irrités de ce qu'on avoit perdu une si belle occasion de s'emparer de Jérusalem, s'embarqua pour l'Europe, d'autres passèrent dans la Principauté d'Antioche, & tous murmurèrent hautement contre Richard. Ce Prince méprisant les plaintes des Croisés, n'étoit occupé que de son départ, & des moyens d'étendre les Etats de son neveu Henri Comte de Champagne, qu'il fit reconnoître Roi de Jérusalem. Pour dédommager Guy de Lusignan, il lui ceda le Royaume de Chypre, sans rembourser les Templiers à qui il avoit déjà vendu cette Isle.

Le Comte de Champagne, devenu Roi de Jérusalem par cet arrangement, demanda la paix à Selaheddin. Le Sulthan y consentit aux conditions que les Chrétiens garderoient les villes qu'ils possédoient sur les côtes, depuis Tyr jusqu'à Joppé ; & les Mahométans celles qui étoient situées sur les montagnes ; que le plat-pays dans le même espace seroit partagé également entre les deux peuples, mais qu'Afcalon n'appartiendrait à aucun d'eux & seroit détruite. Ces propositions occasionnèrent de grandes conférences, & les Chrétiens vouloient tantôt obtenir le S. Sépulcre, le libre exercice de la Religion dans ce temple, la permission de visiter les lieux Saints sans payer de tribut, tantôt ils disputoient quelque terrain ou quelque village.

Pendant que les négociations traînoient en longueur, les troupes du Sulthan se rassemblèrent, & alors Selaheddin refusa d'écouter aucune proposition il se mit en campagne, & alla se présenter devant Daroun, Afcalon que les Chrétiens avoient rebâtie, & insulta quelques places qui leur appartenoient. Richard au lieu de marcher au secours de ces villes, s'attacha à Berout qu'il espéroit surprendre. Selaheddin profitant de l'éloignement du Roi d'Angleterre, attaqua la ville de Joppé. Les commencements de ce siège furent très-meurtriers par la valeur des Assiégés & des Alliés. Les premiers voyant les ennemis disposés à escalader les murailles, demandèrent à capituler. Selaheddin leur fit les mêmes propositions qu'il avoit faites autrefois aux habitants de Jérusalem. Les Chrétiens qui se flattoient de

(1) Boha-Eddin, qui étoit au service du Sulthan d'Egypte, a fait l'histoire de toutes les guerres que Selaheddin a eu à soutenir.

recevoir bientôt du secours, vouloient obtenir un délai de trois jours ; mais le Sulthan le refusa, de crainte que ce retardement ne lui fit manquer son coup. Le siège recommença avec tant d'ardeur qu'une partie des murailles du côté de l'Orient fût renversée. Les Chrétiens qui avoient prévu cet accident, avoient amassé une grande quantité de bois avec lequel ils remplirent la brèche. Ils y mirent le feu, & arrêterent par ce moyen l'impétuosité des Musulmans, qui n'osèrent passer au travers des flammes. Selaheddin ranima l'ardeur de ses troupes que tant de difficultés ralentissoient, & ordonna un nouvel assaut après qu'on eut renversé une tour. Les Assiégés mirent le feu à du foin & à de la paille qu'ils avoient préparés, de sorte que la fumée empêchoit les Musulmans d'attaquer. Aussitôt qu'elle fut cessée, ils apperçurent la garnison rangée en haye qui formoit comme un mur impénétrable. Malgré cette vigoureuse défense les Assiégés appréhendant d'être forcés, députèrent de nouveau à Selaheddin pour lui demander seulement la vie & la liberté. Le Sultan y consentir, mais comme il ne pouvoit arrêter la fureur du Soldat qui s'étoit déjà emparé de la ville, il conseilla aux habitants de s'enfermer dans la citadelle, & envoya ses Mamlucs pour faire cesser le combat. Les troupes que l'espérance du pillage avoit animés, ne se retirèrent qu'en murmurant, & les Emirs même reprochèrent au Sulthan sa trop grande clémence qui l'avoit porté à accorder une capitulation à une ville prise de force.

Cependant on vint avertir ce Prince que Richard ayant abandonné le siège de Berout, s'étoit embarqué pour venir secourir Joppé. Selaheddin auroit alors souhaité pouvoir faire sortir les Francs de la ville ; mais il n'osoit le faire pendant l'obscurité de la nuit, de peur qu'ils ne fussent massacrés par ses troupes. Dès le lendemain matin, il ordonna aux Musulmans d'évacuer la place, afin d'en faciliter la sortie aux Francs, & il employa même la force pour se faire obéir. Pendant que ses troupes refusent d'abandonner un butin qu'ils ont acquis au prix de leur sang, la flotte de Richard paroît à la hauteur de Joppé. Les Chrétiens font aussitôt des signaux, & l'espérance faisant renaître leur courage, ils reprennent les armes, sortent de la citadelle, & fondent sur les Sarrafins occupés à piller. Selaheddin informé de cette révolution, monte à cheval, rassemble quelques soldats & vole au secours des siens, dont on avoit déjà fait un grand carnage. Il étoit prêt d'entrer dans la ville lorsque le Patriarche & le Gouverneur se jetterent à ses pieds pour implorer sa clémence, rejetant sur une populace indocile la révolte qui venoit d'éclater. Le Sulthan toujours porté à la clémence reçoit avec bonté le Patriarche & le Gouverneur, les conduit lui-même à sa tente pour terminer le traité.

Les habitants de Joppé n'avoient fait cette dernière démarche que parce qu'ils avoient désespéré d'être secouru par Richard. En effet, ce Prince en entrant dans le port avoit aperçu flotter sur les murailles de la ville les étendards de Selaheddin, & persuadé que la place étoit rendue, il avoit repris le large pour s'en retourner. Un soldat Chrétien qui s'aperçut de cette manœuvre, se jeta à la mer, & parvint en nageant à la galère que Richard montoit. Il lui apprit la confusion où étoit l'armée Musulmane, & l'exhorta à l'attaquer dans un moment où elle n'étoit pas sur ses gardes.



Le Roi d'Angleterre profitant de cet avis, regagna le port en diligence, & débarqua sans aucune opposition. Selaheddin étoit alors prêt à signer le traité, & il fut extrêmement surpris d'apprendre que le Roi d'Angleterre s'avançoit pour sauver Joppé. Les Mahométans à cette nouvelle prennent la fuite, & abandonnent leur camp avec tous leurs bagages. Selaheddin resté presque seul, se vit contraint de suivre ses troupes dont il avoit inutilement tenté de reveiller le courage. Les Mamlucs qui gardoient la citadelle furent faits prisonniers ; mais Richard les traita avec douceur, & les renvoya à Selaheddin en les engageant à lui procurer une paix honorable.

Le Sulthan ne refusa pas d'entrer en négociation, & il fit dire à Richard qu'on étoit déjà d'accord sur les principaux articles ; qu'il n'y avoit de difficultés que sur Ascalon & Joppé ; & que pour terminer l'ouvrage de la paix, il consentoit de partager ces deux villes & leurs territoires ; qu'il garderoit la première, & qu'il cederait la seconde aux Chrétiens. Richard appelé en Europe pour ses propres affaires témoignoît trop d'ardeur pour la paix, & le Sulthan qui profitoit d'une conjoncture si favorable se rendoit difficile, dans l'espérance que le Roi d'Angleterre obligé d'abandonner la Paletine, consentiroit enfin à ce qu'on exigeroit de lui. Pendant toutes ces longueurs Selaheddin regut de nouvelles troupes, & se voyant supérieur à son ennemi, il persista dans ses premières propositions. Richard qui n'avoit amené avec lui qu'une partie de son armée, n'étoit pas en état de tenir la campagne. Appréhendant quelque entreprise de la part du Sulthan, il donna ordre aux troupes qu'il avoit laissées à Prolémais de se rendre auprès de lui. Selaheddin résolut de les couper, & de surprendre en même temps Joppé, dont les fortifications n'étoient pas encore réparées. Il laissa dans son camp auprès de Ramla les bagages & le gros de l'armée, envoya un détachement sur le chemin de Prolémais à Joppé, & marcha vers cette dernière ville avec sa cavalerie légère.

Le Sulthan informé que Richard n'avoit avec lui que six cents hommes, le fit envelopper par sa troupe. Le Roi d'Angleterre peu effrayé du danger qui le menaçait ne songe point à l'éviter par la fuite, & se dispose au contraire à faire tête à son ennemi. Ayant fait à la hâte quelques faibles retranchements, il range sa troupe en bataillon carré, lui ordonne de rester ferme dans son poste, & de combattre sans s'ébranler. Après ces dispositions, il se rend en diligence à Joppé, en retire la garnison, fond avec impétuosité sur le détachement que Selaheddin avoit envoyé pour s'emparer de cette ville, & le met en déroute. Fier de ce succès, il retourne joindre sa petite troupe, & la ranime par le récit de l'avantage qu'il venoit de remporter. Les Mahométans firent d'inutiles efforts pour rompre le bataillon des Chrétiens, qui firent une vigoureuse résistance sans changer de situation. Le Sulthan irrité de ce que ses troupes ne pouvoient forcer un si petit nombre de soldats, leur en fit des reproches amers. Un Officier, Kurde, lui répondit insolemment : *Faites marcher cette troupe d'esclaves qui traînent les soldats, & leur enlèvent le butin à Joppé qu'ils avoient pris par leur valeur.* Selaheddin comprenant alors que le mécontentement de ses troupes les empêchoit de lui obéir, fit sonner la retraite, prit aussitôt le chemin

de son camp, & s'enferma seul dans sa tente pour y cacher sa douleur & sa colere. Richard s'étant apperçu de la retraite des ennemis, quitta son poste, & les poursuivit en les faisant accabler de flèches.

Cet événement fit connoître à Selaheddin qu'il étoit temps de terminer une guerre, dont les deux partis étoient extrêmement las. Il renouvela les conférences pour la paix, & envoya à Richard qui étoit tombé malade, toutes les choses dont il avoit besoin pour se rétablir. La ville d'Ascalon étoit le seul obstacle qui empêchât la conclusion du traité. Selaheddin vouloit qu'elle fût détruite, & le Roi d'Angleterre prétendoit qu'on en laissât la possession aux Chrétiens, ou que du moins on les indemnifât des frais qu'ils avoient faits pour la rebâtir. Cependant comme il craignoit que cette difficulté ne le contraignit de rester encore l'hyver en Palestine, il cessa d'insister sur cet article, & parut disposé à recevoir les conditions qui lui seroient imposées. Selaheddin lui envoya les articles de la paix tels qu'ils devoient être signés, le faisant assurer qu'il étoit déterminé à n'en changer aucun. Le Monarque Anglois consentit à tout, & en conséquence on dressa le traité dans les deux langues. Les Chrétiens jurèrent sur l'Evangile, les Sarrasins sur l'Alcoran, d'en observer religieusement les conditions. Ce n'étoit pas une paix perpétuelle, mais une trêve de trois ans & trois mois. Il étoit dit dans le traité, que Tyr avec ses dépendances, & toute la côte depuis Joppé jusqu'à Ptolémaïs resteroient aux Chrétiens; c'est-à-dire, qu'ils demeureroient maître de Joppé, de Césarée, d'Arsoûf, d'Hîfa, de Ptolémaïs & de leurs territoires. On partageoit Ramla, & Lidda entre les deux peuples; les Chrétiens pouvoient visiter les saints lieux, mais en petit nombre; exercer librement leur Religion, & avoir quelques prêtres dans l'Eglise de la Résurrection qu'on leur cédoit. Les moines favorisés par la loi de Mahomet, rentroient en possession de leurs Monasteres. Le Prince d'Antioche & de Tripoli étoit invité d'accéder au traité, ainsi que Sinan chef des Ismaéliens ou Assassins. Ascalon devoit être détruite conjointement par les Chrétiens & par les Mahométans.

Telle fut le succès de cette troisième Croisade, dans laquelle la Chrétienté ne gagna qu'une seule ville, & l'Europe entière perdit une grande partie de ses Princes, de ses habitants & de ses richesses.

La paix qui venoit d'être conclue & qui réunissoit les deux peuples, fut célébrée par des Tournois & des Festins. Les Officiers Chrétiens s'empresèrent d'aller à Ramla visiter le Sulthan qui leur fit un bon accueil, & les combla de présents. Les Croisés profitant de la paix se rendirent à Jérusalem pour y visiter les lieux Saints, & le Sulthan eut soin qu'on leur fournît tout ce dont ils avoient besoin. Richard qui craignoit que la confiance avec laquelle ils se livroient à la bonne foi des Mahométans ne leur devint funeste, défendit à qui que ce fût d'aller à Jérusalem. Il pria même Selaheddin de ne laisser entrer dans la ville que ceux qui auroient une permission par écrit de sa main. Le Sulthan répondit que les Croisés n'étant venus en Palestine que pour visiter la Sainte Cité, on ne pouvoit leur refuser cette grace.

Cependant Ascalon fut détruite une seconde fois, & depuis cette chute elle ne s'est jamais relevée. Vers ce même temps le Duc de Bourgogne

fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. La santé de Richard étant un peu retablie, il s'embarqua avec ses troupes pour repasser en Europe (1). Aussitôt qu'une partie de ces Croisés eut passé la mer, Selaheddin se rendit à Jérusalem où il s'occupa du soin de l'embellir & de la fortifier. Les Chrétiens qui étoient restés en Palestine pouvoient y jouir d'un repos dont ils avoient été privés depuis longtemps ; mais l'ambition leur mit les armes à la main pour se détruire mutuellement. Boëmond III. Prince d'Antioche, jaloux de la grandeur des Princes d'Arménie ses voisins, employa la ruse & l'artifice pour les détruire. Sous prétexte d'une conférence, il enleva Rupin de la Montagne qui s'étoit rendu au lieu du rendez-vous sans aucune précaution. Il voulut tendre le même piège à Livon qui étoit monté sur le trône après la détention de son frere ; mais celui-ci se servit du stratagème de son ennemi pour le faire prisonnier. Le Comte Henri employa sa médiation pour faire rendre la liberté à Boëmond. Le Roi d'Arménie n'y consentit qu'après que le Prince d'Antioche eut promis que Raymond, son fils, épouserait Alise, fille de Rupin de la Montagne, & que les conquêtes faites pendant la guerre sur la principauté d'Antioche demeureroient au Roi d'Arménie.

Les Mahométans auroient pu tirer avantage de toutes ces divisions, si leur Empire n'eut pas été alors agité des plus grands troubles, occasionnés par la mort de Selaheddin. Son Empire se trouva divisé en autant de Souverains qu'il y avoit de Gouverneurs dans les places. Parmi tous ses enfants, qu'on dit avoir été au nombre de quinze ou de dix-sept, trois eurent seulement un Etat considérable. Aphdhal, qui étoit l'aîné, reçut en partage le Royaume de Damas ; Aziz, celui de l'Egypte, & Dhaher, celui d'Halep. Leurs freres, cousins ou neveux eurent en appanage des villes particulieres qui dépendoient de ces trois Royaumes. Adel, frere de Selaheddin, qui étoit maître d'une grande partie de la Mésopotamie, forma bientôt un quatrième Etat qui envahit les trois autres. Tous les Princes que Selaheddin avoit soumis, secouerent alors le joug, & prirent les armes pour détruire les Ayoubites (1). Adel les prévint, & pendant qu'il entretenoit la division parmi ses neveux, il battit les Princes qui avoient cherché à recouvrer leur liberté. Il prit ensuite le parti d'Aziz, Sulthan d'Egypte, qui étoit en guerre contre Aphdhal, enleva à ce dernier le Royaume de Damas, qu'il donna à Aziz, & se fit reconnoître Atabek ou Gouverneur général de cet Etat. Après la mort d'Aziz, qui ne laissoit qu'un enfant pour gouverner le Royaume de Damas, les Emirs offrirent la couronne d'Egypte au Prince Aphdhal, qui s'en mit aussitôt en possession. Il se ligua alors avec Dhaher, son frere, Roi d'Alep, & ils entrèrent dans la Syrie à dessein de s'emparer de Damas. La méfintelligence des deux freres sauva Adel du danger qui le menaçoit. Aphdhal, abandonné de son frere, fut obligé de se retirer, & fut poursuivi par Adel qui le priva du trône d'Egypte. Il gouverna d'abord ce Royaume sous le nom du fils d'Aziz ; mais peu de temps après il se fit reconnoître de toute l'Egypte. Maître de ce Royaume, il fit de nouvelles conquêtes

(1) Voyez l'Histoire d'Angleterre.

(2) J'ai dit plus haut que la Dynastie fut nommée Ayoubite, du nom d'Ayoub ou de Job, que portoit le pere de ce Prince, fondée par Selaheddin, Kurde de Nation,



dans la Syrie & dans la Mésopotamie sur les Francs, sur les Ayoubites & sur les Atabeks.

Les Chrétiens avoient profité de toutes ces divisions pour demander de nouveaux secours aux Européens. Celestin III. ayant inutilement tenté d'engager les Rois de France & d'Angleterre à retourner en Palestine, vint à bout de persuader à l'Empereur Henri VI. de prendre la croix. L'exemple du Monarque fut suivi par Henri Duc de Saxe, Otton Marquis de Brandebourg, Henri Comte Palatin du Rhin, Herman Landgrave de Thuringe, Henri Duc de Brabant, Albert Comte d'Hapsbourg, Adolphe Comte de Schawembourg, Henri Comte de Papenhein, le Duc de Baviere, Frideric fils de Léopold Duc d'Autriche, Conrad Marquis de Moravie, Valeran frere du Duc de Limbourg, & les Evêques de Wirtzburg, de Brème, de Verden, d'Halberstadt, de Passau & de Ratisbonne.

On a tout lieu de croire que l'Empereur n'avoit accepté la Croix que pour avoir une occasion de lever une nombreuse armée, & de se servir de ses forces contre le reste des Normans établis dans le Royaume de Naples. En effet, ce Prince se rendit facilement aux instances qu'on lui fit, de ne point quitter ses Etats, & de se contenter d'envoyer ses troupes en Palestine. Le nombre en étoit si considérable qu'il en fit trois grandes armées. La première, sous la conduite de Conrad, Archevêque de Mayence, des Ducs de Saxe & de Brabant, arriva heureusement à Antioche, d'où elle se rendit à Tyr, & de-là à Ptolémaïs. La seconde, qui formoit une armée navale, s'arrêta en Portugal, où elle enleva aux Maures la ville de Sylves, dont ils s'étoient emparés quelque temps auparavant. Les Allemands la détruisirent entièrement, remirent à la voile, & se rendirent à Ptolémaïs, où ils rejoignirent la première armée. L'Empereur conduisit le troisième corps de troupes en Italie, & après avoir exécuté l'entreprise qu'il méditoit, il envoya une partie de cette armée en Palestine.

Ce renfort étoit très-nécessaire, car les Allemans avoient déjà fait des pertes considérables. Valeran, qui étoit arrivé le premier dans la Palestine, avoit rompu la trêve, & fait massacrer tous les Mahométans qui avoient eu le malheur de tomber entre ses mains. Adel Seiffeddin, que nos Historiens appellent Saphadin, suspendit la guerre qu'il faisoit à ses neveux, & marcha contre les Allemans. Il alla mettre le siège devant Joppé, où Richard avoit laissé une forte garnison. Henri, Comte de Champagne & reconnu Roi de Jérusalem, se disposa à secourir cette place avec les troupes qui étoient aux ordres de Valeran. Henri étoit occupé à voir défilier les soldats, lorsqu'il tomba d'une fenêtre où il étoit & fut tué sur le champ. Cependant Adel continuoit avec succès le siège de Joppé ; la garnison se défendoit avec ardeur & faisoit de fréquentes sorties. Le Sulthan n'osant se flatter de se rendre promptement maître de cette place par la force, eut recours à la ruse. Il profita d'une sortie, & feignant d'être surpris, il prit la fuite & s'éloigna beaucoup de la ville. Un corps de cavalerie qu'il avoit placé en embuscade coupa aussitôt la retraite aux Chrétiens, qui se virent en même temps attaqués par ceux qu'ils poursuivoient. La valeur des Francs ne fit que retarder leur perte, & ils furent tous massacrés. Cet avantage facilita aux Mahométans la prise de Joppé, dont tous les habitans furent pillés.

au fil de l'épée. Adel fit démolir cette ville dans la crainte qu'elle ne tombât dans la suite au pouvoir de Francs.

Ce fut après cette expédition que les Ducs de Saxe & de Brabant arrivèrent en Palestine. On résolut alors de livrer bataille aux Mahométans, & les deux armées se rencontrèrent entre Tyr & Sidon, car Adel, qui avoit le même dessein que les Francs, s'étoit avancé pour leur livrer bataille. Les Mahométans, animés par l'exemple de leur Chef, soutinrent avec courage les attaques des Allemans & leur disputèrent longtemps la victoire. Les Chrétiens, que tant de résistance irritoit, redoublèrent leurs efforts, & contraignirent enfin l'ennemi à leur abandonner le champ de bataille qu'ils laissèrent couvert de leurs morts. Adel, qui avoit été dangereusement blessé dans cette action sanglante, eut beaucoup de peine à se mettre en sûreté. Cet avantage considérable fut suivi de la réduction de Sidon, de Laodicée de Syrie, de Joppé & de plusieurs autres places moins importantes. Les Allemans s'avançoient vers Baruth ou Bareith, lorsqu'ils aperçurent la flotte commandée par l'Archevêque de Mayence. Elle revenoit de Chypre d'où elle ramenoit Emeri, qui avoit succédé à Lusignan son frere, mort sans enfants. Les Sarrasins, effrayés du grand nombre d'ennemis qui étoit prêt à les attaquer, sortirent promptement de la ville, dont les Chrétiens s'emparèrent aussitôt. Maîtres de cette place, ils songèrent à donner un successeur au Comte de Champagne, & engagèrent Isabelle sa veuve à épouser Emeri, qui fut alors reconnu Roi de Chypre & de Jérusalem.

Les Chrétiens, au lieu de profiter de la consternation où étoient les Mahométans, & de s'emparer de Jérusalem, s'amuserent à faire le siège du château du Thoron, la plus forte place de la Palestine. Au bout de trois mois le château n'étoit gueres plus endommagé que les premiers jours du siège, mais comme la garnison manquoit de vivres, elle se vit dans la nécessité de demander à capituler. Adel, guéri de sa blessure, avoit cependant rassemblé une armée très-nombreuse, & se dispoit à attaquer les Chrétiens dans leur camp, lorsqu'il apprit que les Alliés étoient prêts à se rendre. Dans la crainte de ne pouvoir assez tôt venir à bout de son dessein, il eut recours à une autre voye pour conserver ce château. Il gagna à force d'argent les Templiers, & les engagea à trouver quelques moyens pour faire lever le siège. Ceux-ci entraînerent dans leur parti l'Evêque de Wirtzburg, & ils décampèrent sous prétexte que le Sulthan devoit attaquer bientôt le camp des Chrétiens, en même temps qu'une partie de ses troupes feroit le siège de Baruth. Le reste de l'armée fut contraint de suivre les Templiers & l'Evêque de Wirtzburg; ainsi le château, qui étoit prêt à tomber au pouvoir des Chrétiens, fut conservé aux Mahométans.

Les Allemans s'étant aperçus que les Chrétiens orientaux les trahissoient, ne voulurent plus avoir liaison avec eux, leur abandonnerent Prolémaïs & se retirèrent à Joppé, pour défendre cette ville contre les entreprises d'Adel. Ce Prince arriva en effet devant la place presque en même temps que l'armée Allemande. La foiblesse de celle-ci ne lui permit pas de livrer combat, & elle se contenta de harceler l'ennemi, qui eut presque toujours du désavantage dans ces différentes escarmouches. Le Duc de Saxe & Frideric

Duc d'Autriche périrent dans une de ces actions, qui coûta beaucoup de monde au Sulthan. Les troubles dont l'Empire d'Allemagne fut agité à la mort de Henri VI. déterminèrent tous les Allemans à abandonner la Palestine, & les affaires des Chrétiens de ce pays se trouverent dans la triste situation où elles étoient avant l'arrivée des Allemans. Le Sulthan Adel, après la retraite des Chrétiens occidentaux, reprit toutes les places dont ils s'étoient emparés.

Le Pape Innocent III. chagrin de la retraite des Allemans, entreprit de publier une Croisade générale, & pour donner l'exemple aux Princes & au Clergé, il fit fondre toute son argenterie, ses vases d'or, & destina cet argent au secours des Chrétiens de la Palestine. Il ordonna que tous les Clercs qui possédoient des biens de l'Eglise, donneroient le quarantieme denier de leur revenu & les Cardinaux le dixième. Il engagea en même temps les Rois de France & d'Angleterre à signer une treve de cinq ans, & pacifia les troubles de Hongrie. Cependant on prêchoit de tous côtés la Croisade, mais les prédications de Foulques, Curé de Neuilly près de Paris, eurent des succès étonnans. Les Princes qui se croiserent les premiers furent Thibaut IV. Comte de Champagne, frere de celui qui fut Roi de Jérusalem, & Louis son cousin germain, Comte de Blois & de Chartres, tous deux proches parents de Philippe Auguste. Simon de Montfort, Rainaud de Montmirail, Geoffroi de Joinville, Sénéchal; Geoffroi de Villehardouin, Maréchal de Champagne; les Comtes Gautier & Jean de Brienne, Gautier de Vignori, Guillaume & Villain de Neully, Erard de Montigny, Manassés de l'Isle, Guy de Chappes, Renard de Dampierre, Olivier de Rochefort, Yves de Laval, Anseume de Courcelles, Henri de Montreuil, Payen d'Orléans, Mathieu de Montmorency, Guy de Coucy, Robert de Malvoisin, Enguerrand, Hugues & Robert de Boves, Comtes d'Amiens, les Comtes Hugues de saint Paul, Rainaud de Boulogne, Godefroi & Etienne de Perche, Garnier Evêque de Troyes, le jeune Baudouin, Comte de Flandres & de Hainault, avec la Comtesse Marie sa femme, Henri & Eustache, freres de ce Prince, Thierry son cousin, Eustache Comte de Sarbruk, Conon de Bethune, Jacques d'Avesnes, voulurent avoir part à cette Croisade.

On résolut de transporter les troupes par mer, & on eut recours aux Vénitiens pour avoir des vaisseaux. Pendant qu'on se dispoisoit au voyage, le Comte de Champagne, qui avoit été nommé chef de cette armée de Croisés mourut, & on mit en sa place Boniface Marquis de Montferrat, frere du célèbre Conrad Marquis de Tyr. Suivant le traité fait avec les Vénitiens, tous les Croisés devoient s'embarquer à Venise, & cette République avoit équipé plus de vaisseaux qu'il n'étoit nécessaire. Cependant plusieurs chefs de la Croisade se rendirent avec leurs troupes à Marseille, & s'y embarquerent. Ceux qui étoient allé à Venise ne se trouvant pas en état de fournir la somme qu'on étoit convenu de donner aux Vénitiens, & qui devoient être répartie sur tous les Croisés, paroissoient déterminés à retourner dans leur pays, lorsque Henri Dandolo Doge de Venise leur offrit de payer pour eux, & de leur accorder du temps pour acquitter cette dette. Le dessein du Doge étoit de se servir de cette puissante armée pour

---

 LES  
CROISADES.

---

 CINQUIEME  
CROISADE.

1198.

---

 1202.



reprendre Zara, ville de Dalmatie, qui s'étoit révoltée, & s'étoit mise sous la protection du Roi de Hongrie. Plusieurs Croisés, & sur-tout les Allemands à qui on fit cette proposition, ne purent se résoudre à faire servir contre des Chrétiens des armes qu'il n'avoient prises que pour combattre les Mahométans. Le reste de l'armée se laissa gagner, & la flotte commandée par Henri Dandolo âgé de plus de quatre-vingt ans, sortit du port de Venise au mois d'Octobre 1202. On assiégea Zara, qui ne pouvant longtemps résister à tant de forces réunies voulut capituler; mais Gui Abbé du Val de Sernai, fit dire aux habitants qu'ils pouvoient encore se défendre, puisqu'ils n'auroient plus affaire qu'aux Venitiens seuls. En même temps il ordonna aux Croisés au nom du Pape de cesser d'attaquer des Chrétiens, & les menaça des foudres du Vatican s'ils s'obstinoient à continuer le siège. Une partie des François se rangea du côté de l'Abbé, mais l'autre seconda tellement les efforts des Venitiens que la ville fut prise. Comme la saison étoit trop avancée pour se rendre en Egypte, on passa l'hiver à Zara, & on remit cette expédition au printemps suivant. Les troubles qui agitoient la Cour de Constantinople y occasionnerent une révolution surprenante, & furent cause que les Croisés, au lieu d'employer leurs forces contre les Mahométans, ne s'en servirent que pour s'emparer du trône d'Orient (1).

Cependant les Croisés qui s'étoient embarqués à Marseille, n'avoient eu aucune part à la conquête de Constantinople, & s'étoient rendus en Syrie. Un des Généraux du Sulthan d'Egypte avoit rompu la trêve, & cette infraction avoit obligé le Roi Emeri à prendre les armes. Jean de Nèle, Simon de Montfort, & tous les autres qui avoient abandonné les Croisés, tant à Venise qu'à Zara, se joignirent au Roi de Jérusalem pour marcher contre les Mahométans. La peste qui faisoit alors d'horribles ravages à Ptolémaïs, fit périr une grande quantité de Croisés, & la plupart de ceux qui n'étoient pas encore attaqués de ce funeste fléau, regagnerent leurs vaisseaux & retournerent en Europe. Au milieu de ces calamités, la discorde se mit entre les Princes Chrétiens d'Orient. Livon Roi d'Arménie & Boëmond Comte de Tripoli, se firent une cruelle guerre pour la Principauté d'Antioche. Dhaher Sulthan d'Alep profita de cette division, surprit Renard Dampierre avec le corps de troupes qu'il commandoit, & le tailla en pièces. Tous resterent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers. Les Bretons qui n'avoient pour chef qu'un Moine périrent tous, soit par le fer de l'ennemi, soit de maladies ou de misères. Tel fut le succès de ce grand armement qui sembloit devoir écraser toutes les puissances Mahométanes.

Emeri de Lusignan étant mort, les Barons du Royaume de Jérusalem députerent au Roi de France, afin qu'il choisit un Prince pour succéder au feu Roi, dont le fils étoit mort peu de temps après lui, ainsi qu'Isabelle sa femme. Philippe Auguste leur envoya Jean de Brienne Comte de la Marche, qui se rendit à Ptolémaïs le 13 de Septembre 1209. Ce Prince épousa Marie, fille aînée de la Reine Isabelle, qui lui avoit laissé par sa mort le droit au Royaume. Après ce mariage il fut solennellement couronné à Tyr Roi de Ptolémaïs; car c'étoit en cela que consistoit presque tout son Royaume.

(1) Voyez ci-devant l'Histoire de Constantinople.

La méfintelligence qui subsistait entre les Princes Chrétiens, la Croisade publiée contre les Albigeois, empêchèrent Jean de Brienne de mener avec lui une armée, & il ne conduisit en Palestine que trois cents Chevaliers, & une petite troupe de Croisés qui avoit bien voulu l'accompagner. Avec un si foible secours Jean de Brienne osa faire quelques entreprises qui lui réussirent. Les Mahométans informés de la foiblesse des Chrétiens se réunirent pour tâcher de les détruire, & s'avancèrent vers Ptolémaïs où ils les tinrent bloqués. Ceux qui étoient passés en Palestine avec le Roi de Jérusalem, ne se voyant pas en état de faire tête aux Sarrazins, se rembarquèrent & retournèrent en France.

Jean de Brienne resté sans secours avoit tout à craindre de la part des Mahométans, qui auroient pu chasser les Chrétiens de la Syrie, s'ils n'avoient pas été occupés à se détruire mutuellement. Je veux parler des guerres que les fils de Selaheddin se faisoient entr'eux, & des entreprises d'Adel Seïfeddin leur oncle, qui travailloit à se mettre en possession de tous les États qui avoient appartenus à son frere, comme je l'ai déjà dit plus haut. Innocent III. appréhendant qu'Adel, devenu aussi puissant que Selaheddin, ne vint à bout de ruiner entièrement les affaires des Chrétiens dans la Palestine, envoya des Lettres circulaires pour inviter les peuples à secourir leurs freres, & ce fut principalement pour les y exciter davantage qu'il assembla le Concile de Latran. Il écrivit aussi à Adel pour l'engager à restituer la ville de Jérusalem, le menaçant de toutes les forces de la Chrétienté, s'il refusoit de satisfaire les Chrétiens sur cet article. Le Sulthan qui avoit déjà vu par expérience que ces puissantes armées n'étoient redoutables que pour quelque temps, & qu'elles se détruisoient souvent d'elles-mêmes, fut peu effrayé des menaces du Pape.

Les Lettres que le Souverain Pontife avoit envoyées dans tous les pays de l'Europe, produisirent un effet singulier. Des jeunes enfans François & Allemands de toutes sortes de conditions, s'étant mis dans l'esprit que Dieu vouloit se servir d'eux pour retirer la ville Sainte des mains des Mahométans, s'assemblerent jusqu'au nombre de cinquante mille, & prirent la Croix. Des Clercs & même des Prêtres se mirent à leur tête. Plusieurs vagabonds se joignirent à cette troupe qui s'en alloit gaiement, en chantant, & en criant ensemble de toute leur force : *Seigneur Jesus, rendez-nous votre sainte Croix.* Ceux d'Allemagne ayant pris différentes routes, périrent de misères ou furent dépouillés par les voleurs. Ceux de France qui purent arriver à Marseille furent trompés par deux Marchands, nommés Hugues le Fer & Guillaume Porc. Ces deux scélérats après avoir promis à ces enfans de les passer gratis dans la Palestine, les firent monter sur sept de leurs vaisseaux. Deux périrent en route, & les enfans qu'ils portoient furent noyés. Les autres enfans qui échappèrent au naufrage furent vendus en Egypte.

La célèbre victoire que Philippe Roi de France remporta sur Othon Empereur d'Allemagne, & celle de Louis son fils sur le Roi d'Angleterre, procurèrent quelque calme à l'Europe. Innocent en profita pour assembler le quatrième Concile de Latran, & exciter les Princes Chrétiens à secourir la Palestine. Ce fut à la fin de ce célèbre Concile que les Evêques eurent ordre

---

LES  
CROISADES.

---

1210.

---

SIXIÈME  
CROISADE.

---

1213.

Croisades d'en-  
fants.

---

1216.

---

LES  
CROISADES.

---

1216.

---

1217.

---

de faire prêcher la Croisade dans leurs diocèses. Le Pape ne put voir l'exécution de cette entreprise, que son successeur Honorius III. pressa avec beaucoup de zèle. Une multitude infini de personnes de toutes les nations prirent la Croix. L'Empereur Frédéric II. devoit être le chef de ces nouveaux Croisés, mais il différa son voyage sous prétexte qu'il n'étoit pas encore allé affermis sur le trône. André Roi de Hongrie se chargea du commandement de cette armée, & il fut accompagné par les Ducs d'Autriche, de Bavière, de Moravie, de Brabant, de Limbourg, les Comtes Palatins du Rhin, de Juliers, de Hollande & de Wide, le Marquis de Bade, l'Archevêque de Mayence, les Evêques de Bamberg, de Passau, de Strasbourg, de Munster & d'Utrecht, & de la plupart des Prélats de Hongrie qui voulurent accompagner leur Roi dans cette guerre.

Les Croisés, dont le nombre augmentoit tous les jours, se partagerent en plusieurs bandes pour la commodité des passages. André Roi de Hongrie avec Léopold Duc d'Autriche, Louis Duc de Bavière, & plusieurs autres Princes se rendirent à Venise où ils s'embarquerent pour l'île de Chypre, lieu du rendez-vous. Les autres Croisés s'embarquerent à Genes, à Brindes & à Messine; mais ceux de Cologne & les Frisons équipperent une flotte de trois cents vaisseaux, & joignirent à l'embouchure de la Meuse celles de Guillaume Comte de Hollande & de George Comte de Wide. Le Roi de Hongrie arriva le premier au port de Ptolémaïs, & comme la trêve qu'on avoit faite avec les Mahométans étoit expirée, toutes les troupes allerent camper auprès du torrent de Cison. On marcha en avant jusqu'à la montagne de Gelboë près de Scytopolis, à dessein de combattre l'armée Musulmane commandée par un des fils d'Adel. Les ennemis ayant connu la supériorité des Chrétiens, se retirèrent au-delà du Jourdain. La retraite des Mahométans engagea les Chrétiens à retourner à Ptolémaïs, après avoir enlevé un grand nombre de prisonniers, & fait un riche butin dans la campagne. On résolut ensuite d'assiéger une forteresse qui étoit sur le Mont-Thabor. La roideur de cette montagne paroissoit un obstacle à la réussite de cette entreprise; mais Jean de Brienne ayant animé les soldats par son exemple, parvint au haut de la montagne, & renversa les troupes qui s'étoient présentées pour en défendre les avenues. Cette action héroïque jeta la terreur parmi les ennemis; cependant on ne put en tirer du profit par l'opiniâtreté, la jalousie, ou peut-être la trahison de Boëmond. Après qu'on eut gagné avec beaucoup de peine le sommet du Thabor, le Comte de Tripoli représenta que pendant qu'on attaqueroit la forteresse, on s'exposoit à être aliégé par l'armée ennemie qui se posteroit au bas de la montagne, & qu'alors on étoit en danger de périr de faim. Il avoit mis tant de monde dans son parti, qu'on fut obligé de songer à la retraite; mais elle ne put se faire sans la perte d'un grand nombre de braves gens. L'expédition que les Rois de Hongrie & de Jérusalem voulurent entreprendre en Phénicie, ne furent pas plus heureuses. La rigueur du froid (1), le défaut de vivres, firent périr une grande partie de l'armée, qui étoit d'ailleurs harcelée par les ennemis.

---

1218.

Après tant de fâcheuses aventures l'armée se sépara en quatre corps. Ceux

(1) On étoit alors à la fin de Décembre.



qui étoient rebutés des fatigues qu'ils avoient souffertes , se retirèrent à Ptolémaïs à dessein de s'embarquer à la première occasion pour retourner en Europe. Le Roi de Jérusalem, le Duc d'Autriche, & le Grand Maître de l'Hôpital avec la plupart des Evêques, allèrent camper aux environs de Césariée où ils rebâtirent en diligence la forteresse qui étoit autrefois auprès de cette ville. Le Grand Maître du Temple, & celui des Chevaliers Teutoniques, avec un petit nombre de Croisés, sous la conduite de Gautier d'Avesnes, camperent entre Ptolémaïs & Césariée, & rétablirent sur un promontoire qui s'avance dans la mer auprès du Mont-Carmel, un château qu'on avoit démolí, & qui fut appelé le château des Pelerins. Les Rois de Hongrie & de Chypre, avec la plus grande partie des Pelerins & le Comte Boëmond se retirèrent à Tripoli, où le Roi de Chypre mourut.

André Roi de Hongrie informé des troubles arrivés dans ses Etats, abandonna la Terre-Sainte aussitôt que la saison lui permit de se mettre en mer. La perte qu'on venoit de faire fut presque aussitôt réparée par l'arrivée de la flotte du Comte de Hollande & des Frisons. La tempête avoit poussé ces Croisés sur les côtes de Portugal, & les Hollandois & ceux de Cologne cédant aux sollicitations du Roi de Portugal, aiderent ce Prince à remporter une grande victoire sur les Maures, & à prendre la ville d'Alcazar dont ceux-ci étoient maîtres. Dans un conseil qui fut tenu au sujet des opérations de la campagne, il fut décidé qu'on porteroit la guerre en Egypte, & qu'on commenceroit par le siège de Damiette. Les Frisons & ceux de Cologne se trouvant prêts à partir mirent à la voile, firent heureusement leur descente devant Damiette, & se retrancherent en attendant le reste de l'armée.

Lorsque toutes les troupes furent arrivées, on résolut de s'emparer de la tour du Nil. On imagina différentes machines attachées aux mâts des plus gros vaisseaux, pour combattre les Sarrafins qui défendoient la tour; mais elles se brisèrent, & firent périr par leurs chûtes un grand nombre de braves soldats. Ces accidents ne ralentirent pas l'ardeur des Chrétiens, qui vinrent heureusement à bout de rompre le pont de bateau, par le moyen duquel on avoit établi une communication entre la ville & la tour. Un Ecolâtre de l'Eglise de Cologne, nommé Olivier, inventa une machine pour attaquer le haut de la tour. Elle étoit posée sur un vaisseau qu'on fit approcher, & après qu'on eut jetté l'ancre les soldats qu'on avoit choisis pour cet assaut, assaillirent les ennemis avec tant d'intrépidité, que malgré les flèches, les pierres, le feu grégeois & quelqu'autre accident qui arriverent à cette machine, la tour fut emportée l'épée à la main. Les Sarrafins demanderent quartier, & se rendirent au Duc d'Autriche qui leur donna la vie. La prise de cette tour facilita les approches de la ville, & toute la flotte entra librement dans le grand canal.

Cet événement causa tant de peine au Sulthan Adel qu'il en mourut de chagrin. Ce Prince, qui joignoit une vaste ambition aux vertus guerrieres, avoit réduit sous sa puissance presque tous les Etats de son frere, & les Francs auroient eu en lui un ennemi plus redoutable que Selaheddin, s'il n'eût pas été continuellement obligé de diviser ses forces pour combattre ceux qu'il vouloit dépouiller de leurs biens. Ses enfants hériterent des Etats

qu'il avoit enlevés à ses neveux. Kamel son fils aîné eut l'Egypte, la Palestine, une grande partie des villes de Syrie & de la Mesopotamie; Moadham Scharfeddin Issa, un de ses autres enfans que nos historiens nomment mal-à-propos Conradin, fut Sulthan de Damas; Nodgemeddin fut Roi de Khe-lath; Schehabeddin Ghazi obtint le Royaume de Mifarekin. Ce partage affoiblit encore la puissance des Ayoubites. Kamel moins homme de guerre que son pere, se laissa conduire par les avis de Scharfeddin-Issa, & agit de concert avec lui contre les Franks.

Le Sulthan de Damas, pour augmenter l'armée qu'il destinoit à marcher contre les Franks, retira les garnisons de plusieurs places qu'il fit démolir, dans la crainte qu'elles ne tombassent au pouvoir des Chrétiens. Ceux-ci négligeoient cependant de presser le siège de Damiette, & plusieurs s'ennuyant de l'inaction des principaux chefs retournerent dans leur pays, malgré les menaces du Patriarche. Ces pertes furent réparées peu de temps après par de nouvelles troupes de Croisés qui arriverent d'Allemagne, des Pays-Bas, de Venise, de Genes, de Pise & de plusieurs villes de France. Elles étoient sous la conduite de Robert de Corceone Cardinal, Légat du Pape & Anglois de nation. Les Seigneurs François qui se mirent à la tête de ces nouveaux Croisés, étoient les Comtes Hervé de Nevers, Hugues de la Marche, Miles de Bar-sur-Seine avec son fils, Jean d'Artois, Prince de Grancei, Ithier de Tacy, Savari de Mauleon, Guillaume Archevêque de Bordeaux, Guillaume de Beaumont Evêque d'Angers, Gautier Evêque d'Autun, Miles de Châtillon de Nanteuil élu Evêque de Beauvais, André son frere, & Pierre de Nemours Evêque de Paris. Le Prince Olivier fils de Henri III. Roi d'Angleterre, se rendit aussi en Palestine avec plusieurs Seigneurs Anglois.

À peine le Légat fut-il arrivé qu'il voulut commander l'armée, & il fondoit ses prétentions sur ce que cette guerre étoit entreprise pour la Religion, & par les ordres du Pape. Jean de Brienne, jaloux avec raison de ses droits légitimes, refusa de les céder au Cardinal, qui s'apercevant de la fermeté du Roi de Jérusalem, renonça insensiblement à ses prétentions. L'ambition du Prélat fut cependant cause de quelques divisions parmi les Croisés, & ceux qui supportoient avec peine l'autorité de Jean de Brienne, se rangerent du parti du Légat. L'arrivée de Kamel à la tête d'une puissante armée obligea les Chrétiens à se réunir pour s'opposer aux ennemis. Après plusieurs petites escarmouches désavantageuses aux Egyptiens, il s'éleva une si violente tempête que le camp des Franks fut inondé par les eaux du Nil qui avoit reflué vers sa source. Un grand nombre de vaisseaux fit naufrage, & ceux qui furent poussés contre les murailles de la ville, furent consumés par le feu grégeois que les ennemis lancerent dessus. Tous les Chrétiens auroient péri par l'inondation s'ils n'avoient pris la précaution de se sauver en diligence sur les hauteurs voisines.

Lorsque la tempête eut cessé les Chrétiens revinrent dans leur camp, & quelques jours après dix soldats Frisons vinrent à bout de briser le pont de bateaux que les Egyptiens avoient rétabli. Action héroïque qui fut également admiré des Chrétiens & des Mahométans. On résolut alors d'aller attaquer l'armée ennemie qui étoit de l'autre côté du fleuve où elle s'étoit retranchée.

retranchée. L'entreprise paroïssoit téméraire , & ne fut justifiée que par l'événement. Kamel qui n'avoit pas hérité de la valeur de son pere, ne fut pas plutôt informé du dessein des Francs qu'il abandonna son armée. Aussitôt que les soldats eurent appris son évasion , ils s'imaginèrent qu'ils étoient trahis , refusèrent d'obéir à leurs Officiers , & se débànderent de toutes parts. Les Francs n'ayant plus rien à craindre passèrent librement le fleuve , dont le bord étoit si glissant qu'ils auroient eu beaucoup de peine à le gagner , si l'ennemi eût fait la moindre résistance. On fit de nouvelles dispositions pour continuer le siège avec succès ; mais divers événemens le firent traîner en longueur.

La garnison de Damiette composée de 40000. hommes se défendoit avec une vigueur étonnante , & le scorbut qui se mit dans l'armée Chrétienne enleva une prodigieuse quantité de soldats. Toutes ces choses donnerent le temps aux ennemis de venir au secours de la place. Scharfeddin Ifsa avant que de s'avancer vers Damiette fit démolir toutes les fortifications de Jérusalem , à l'exception de la tour de David , afin que les Chrétiens ne songeassent point à s'établir dans cette ville. Il marcha ensuite contre les Francs , & les resserra si fort dans leurs lignes , qu'ils s'y trouverent bientôt étroitement assiégés. Le Sulthan de Damas les fit attaquer plusieurs fois , & il les auroit enfin forcés dans leurs retranchements sans la valeur du Duc d'Aurich , qui , après un combat de plus de dix heures , vint à bout de les repousser. Des affaires domestiques rappellerent bientôt ce Prince dans ses États , & l'armée affoiblie par sa retraite & par les maladies , étoit en danger de succomber sous les efforts des Mahométans , si elle n'eût été promptement renforcée par de nouveaux Croisés de toutes sortes de Nations.

Ils étoient à peine arrivés que le Sulthan Kamel rejoignit son frere avec une nombreuse armée ; ce qui mit ces deux Princes en état de faire une nouvelle tentative pour forcer le camp des Chrétiens. On se battit de part & d'autre avec une valeur incroyable , & jamais victoire ne fut plus longtemps disputée. Les Mahométans d'abord vainqueurs & maîtres d'une partie du camp , sont repoussés par les François jusqu'aux bords des retranchements ; mais alors de nouvelles troupes survenues au secours des fuyards contraignent bientôt les François à reculer. Le dépit & la honte font retourner ces derniers à la charge , & trois fois enfoncés par l'ennemi , ils viennent enfin à bout de l'obliger à repasser le fossé. Une vigoureuse sortie de la part des Assiégés change aussitôt les affaires de face , & rend aux Sarrafins l'avantage qu'ils avoient perdu. Les flammes avoient déjà consumé la plus grande partie des machines qui servoient au siège , la terreur s'étoit emparée des esprits , le désordre régnoit parmi les troupes Chrétiennes , & tout annonçoit la victoire des Mahométans , lorsque les Chevaliers du Temple & ceux de l'Ordre Teutonique profitant de la confiance où se trouvoient alors les Sarrafins , les attaquent à l'improviste & les pressent avec tant de furie , qu'ils sont forcés à se sauver avec précipitation dans la ville. Le combat qui avoit duré depuis le matin jusqu'au soir , coûta beaucoup de sang aux deux Partis , mais les suites en furent extrêmement funestes aux Chrétiens.

L'infanterie rebutée de supporter les plus grandes fatigues de la guerre ,



dont la Cavalerie (1) cherchoit à se dispenser le plus souvent qu'elle pouvoit, murmura hautement, & se plaignit des Cavaliers. Ceux-ci reprochèrent à l'Infanterie qu'elle manquoit souvent de courage, & que sans la Cavalerie elle auroit été plus d'une fois taillée en pièces. Ces reproches mutuels causerent une grande division entre les deux Corps, qui forcèrent leurs Généraux de les conduire à l'ennemi, afin qu'on pût décider lequel des deux feroit paroître le plus de courage. L'entreprise étoit téméraire, & les chefs s'y opposèrent autant qu'il leur fut possible, mais contraints par cette multitude de gens indisciplinés, ils consentirent à ce qu'on exigeoit d'eux. Les Sulthans informés de l'approche des Chrétiens, se retirèrent d'abord pour les engager dans une grande plaine, entre le Nil & la Mer, où il n'y avoit point d'eau. Les Francs tourmentés de la soif, que l'extrême chaleur qu'il faisoit alors augmentoit encore, ne purent conserver leurs rangs, & se débânderent bientôt pour aller chercher de l'eau. Les Sarrasins profitant de cette circonstance fondirent tout à coup sur les Chrétiens, & culbutèrent en même temps la Cavalerie & l'Infanterie, qui ne firent qu'une faible résistance. Ces deux Corps auroient été entièrement écharpés, si le Roi de Jérusalem ne se fût présenté avec les Chevaliers François, Flamands & Anglois. Ces braves guerriers arrêterent l'impétuosité des Egyptiens, & se battant toujours en retraite, ils facilitèrent au reste des troupes le moyen de regagner le camp. Les Chrétiens perdirent dans cette affaire près de six mille hommes sans compter les prisonniers. Parmi ces derniers se trouverent l'Evêque de Beauvais, & son frere André de Châtillon-Nanteuil, Gautier de Nemours, frere de Pierre, Evêque de Paris, Jean d'Arcis, & Henri de l'Orme.

Kamel, malgré ces grands avantages, désiroit la paix que différentes circonstances rendoient nécessaires. Damiete commençoit à manquer de vivres; les maladies avoient emporté une partie de la garnison; l'armée du Sulthan n'avoit presque plus de provisions; l'inondation du Nil n'avoit pas été considérable, & par conséquent la récolte ne devoit pas être abondante. Tous ces motifs engagerent Kamel à terminer une guerre qu'il prévoyoit ne pouvoir soutenir qu'avec beaucoup de peine. Ainsi du consentement de Scharfeddin son frere, il envoya proposer aux Francs ou la paix, ou une trêve de plusieurs années à des conditions avantageuses. Le Roi & la plupart des Seigneurs étoient d'avis qu'on les acceptât; mais le Cardinal Légat, qui s'étoit fait un principe d'être d'une opinion différente de celle du Roi, prétendit que les propositions des Sulthans n'étoient que des pièges pour surprendre les Francs aussitôt que les Croisés auroient repassé la mer. On se laissa facilement entraîner par les raisons du Légat, & il fut décidé que les conférences seroient rompues, & que les opérations du siège se continueroient avec le plus de vigueur qu'il seroit possible.

Le Cardinal Légat choisit une nuit extrêmement obscure pour donner un assaut du côté où il y avoit une breche considérable, formée par la ruine d'une grosse tour. L'endroit fut forcé, & les Chrétiens le fer & le feu à la

(1) On sçait que l'ancienne Cavalerie n'étoit composée que de la Noblesse.

main pénétrèrent bientôt dans la ville. Les Soldats de la garnison réduits à un petit nombre & attaqués de maladies, n'eurent pas le courage de se défendre, & se laissèrent égorger sans faire la moindre résistance. Les Sultans ayant aperçu les drapeaux des Chrétiens flotter sur les murailles de Damiette, se retirèrent avec précipitation, après avoir mis le feu à leur camp, & rompu le pont qui auroit facilité aux Francs le moyen de les poursuivre. Damiette, qui s'étoit défendue pendant dix-huit mois, fut prise le 5 de Novembre 1219. On trouva les maisons remplies de morts & de mourants, & on fut obligé de camper hors de la ville en attendant qu'on en eût enlevé tous les morts. La grande Mosquée fut consacrée à Dieu sous l'invocation de la Sainte Vierge, & le jour de la Purification on y célébra les saints Mystères. Damiette fut réunie au Royaume de Jérusalem du consentement de toute l'armée.

Les grands avantages que les Francs venoient de remporter sur les Sultans d'Egypte & de Damas, releverent le courage des Chrétiens de l'Orient, & surtout des Géorgiens, qui ne formoient alors qu'une seule Monarchie sous l'autorité d'un Roi. Ce Prince avoit promis aux Francs de faire une irruption en Syrie, pour obliger les Musulmans à partager leurs forces; mais allarmé des conquêtes que les Tartares Genghizkhanides faisoient en Asie, il ne songea qu'à mettre ses Etats en sûreté. Ainsi les secours qu'on espiroit de ce côté-là manquèrent tout d'un coup. L'armée des Francs affoiblie par la retraite de plusieurs Princes & Seigneurs qui étoient retournés en Europe avec leurs troupes, n'étoit pas en état de profiter de ses conquêtes. Le Roi de Jérusalem mécontent de la conduite du Légat à son égard, avoit aussi abandonné l'armée, & s'étoit retiré à Prolémaïs. Les Croisés n'ayant pas assez de troupes pour garder les places conquises & tenir la campagne, furent contraints de passer l'Été sans rien entreprendre. Ils s'adressèrent au Pape, le prièrent de leur envoyer de nouvelles troupes, & d'engager l'Empereur Frideric II. à faire le voyage de la Terre sainte.

Ce Monarque trop occupé des affaires de ses Etats, différoit, autant qu'il lui étoit possible, d'accomplir un vœu qui pouvoit lui devenir funeste. Il avoit en effet à craindre que ses ennemis ne profitassent de son absence pour lui enlever une partie des Provinces de sa dépendance. Pour satisfaire en quelque sorte à ses engagements, il envoya en Palestine un Corps de troupes sous les ordres du Duc de Bavière & de l'Evêque de Metz, & promit de les rejoindre quelques mois après avec toutes ses forces. Il fit aussi partir quarante-trois galères bien équipées, dont il donna le commandement à l'Evêque de Catane. Les Vénitiens, les Génois & les Pisans prirent part à cette expédition, & leverent une armée qui arriva heureusement à Damiette. Les Archevêques de Milan, de Genes & de Candie, l'Evêque de Bresce, & un grand nombre de Seigneurs Italiens accompagnèrent les nouveaux Croisés. Le Légat fier de se voir à la tête d'une armée devenue si considérable, étoit d'avis qu'on marchât à l'ennemi. Le Duc de Bavière & les Seigneurs Laïcs refuserent de combattre sous ses ordres, & voulurent absolument qu'on attendît le Roi de Jérusalem. Ce Prince touché des vives sollicitations du Pape & des Princes Croisés, avoit sacrifié son amour propre à la cause commune, & avoit promis de retourner au camp.

Sa présence y causa une joye sensible, qui fut encore augmentée par l'arrivée d'un nouveau secours que l'Empereur Frideric envoyoit de Sicile.

Cependant Kamel, Sulthan d'Egypte, & ses deux freres Scharfeddin, Sulthan de Damas, & Gaïatheddin, Sulthan d'Alep, réunirent leurs forces pour chasser les Chrétiens de l'Egypte. Ils se posterent un peu au dessous de l'endroit où les deux bras les plus orientaux du Nil se séparent, & s'y fortifierent, persuadés que les Franes viendroient bientôt les attaquer dans ce lieu, & qu'il leur seroit facile de faire périr l'armée Chrétienne sans en venir aux mains. Ce qu'ils avoient prévu arriva en effet par l'obstination du Légat. Le Roi de Jérusalem & les plus sages du Conseil pensoient qu'on ne devoit pas s'engager dans le pays surtout dans une saison où le Nil étoit prêt à se déborder. Le Parti du Légat qui étoit le plus fort l'emporta, & toute l'armée se mit en marche dans le mois de Juillet. Les Sulthans se retirerent à mesure que les Chrétiens s'avançoient, & ceux-ci prenant pour crainte ce qui n'étoit que l'effet d'une ruse, comptoient déjà sur une victoire certaine. Parvenus à l'angle que font ces deux bras du fleuve, ils furent obligés de s'arrêter, parce qu'il étoit difficile & même dangereux de passer le Nil à la vue de l'armée Mahométane campée de l'autre côté. C'étoit-là où Kamel s'étoit flatté d'attirer les Chrétiens. Cependant comme il redoutoit toujours les suites de cette guerre, il proposa la paix aux mêmes conditions qu'il avoit déjà offertes, & il y ajouta que Damiette & son territoire demeureroient aux Croisés, pourvu qu'ils promissent de ne plus faire dans la suite aucune entreprise en Egypte.

Le Cardinal Légat s'opposa encore à la conclusion d'un traité si avantageux, & vint à bout de persuader à la plupart des Chefs que les Mahométans ne faisoient de telles propositions que parce qu'ils ne se trouvoient plus en état de résister aux Franes. Kamel voyant que la présomption empêchoit les Chrétiens de connoître leurs véritables intérêts, & les faisoit courir à leur perte, ne songea plus qu'à défendre le passage du Nil. Les Franes n'ayant pu venir à bout de jeter un pont sur le fleuve, furent contraints de rester entre les deux bras. On se battit néanmoins pendant un mois à coups de fleches qu'on se lançoit mutuellement d'un bord du Nil à l'autre. Une partie des Croisés craignant sans doute ce qui arriva dans la suite, se retira à Damiette. En effet le Nil ne tarda pas à grossir, & le Sulthan ayant fait lever les écluses, laissa entrer les eaux de ce fleuve dans les grands canaux. Il se servit avantageusement de cette inondation pour surprendre la flotte des Chrétiens, que les Mahométans réduisirent en cendres par le moyen de leur feu Grégeois. Les Croisés qui manquoient de vivres, commencèrent à vouloir se retirer vers Damiette; mais Kamel fit tellement inonder la campagne en peu d'heures, que l'armée Chrétienne fut en danger de périr. Le Sulthan d'Egypte leur offrit alors la paix, à condition qu'ils rendroient Damiette, & qu'ils signeroient une treve de huit ans. La nécessité où les Franes se trouvoient réduits, ne leur permit pas de balancer sur le parti qu'ils devoient prendre. Le traité fut conclu, & Damiette reentra sous la domination des Egyptiens. Kamel fit alors fermer les écluses, & envoya aux Croisés pendant quinze jours des vivres en abondance. Tel fut le malheureux succès de cette entreprise, & on doit l'attribuer à



l'obstination & à l'orgueil du Cardinal Légat, & à la division qui se mit parmi les Croisés.

Le Pape n'apprit qu'avec un extrême chagrin la perte de Damiette, & pressa vivement Frideric de se rendre en Palestine avec son armée. Ce Monarque occupé dans la Sicile, crut avoir assez fait pour les Chrétiens Orientaux que d'avoir envoyé une partie de ses troupes en Palestine, & différoit toujours d'y passer lui-même. Pour l'engager à ce voyage, le Souverain Pontife lui fit épouser Yolande, fille de Jean de Brienne, Roi de Jérusalem, qui s'étoit rendu en Europe, afin d'obtenir de nouveaux secours. Honorius III. fit tout ce qui dépendoit de lui pour exciter les Européens à se croiser, & envoya de tous côtés des Prédicateurs. Frideric donnoit toujours de nouvelles espérances d'un prompt départ, mais il trouvoit sans cesse des raisons pour rester en Europe. A peine eut-il donné la main à la Princesse Yolande qu'il voulut être reconnu Roi de Jérusalem à l'exclusion de son beau-père. Jean de Brienne (1) hors d'état de lui résister, fut contraint d'abdiquer la couronne.

Honorius ne put voir l'effet de son zèle pour la Croisade, & ce ne fut que sous Gregoire IX. son successeur que Frideric se déterminâ enfin à se rendre en Palestine avec une partie de son armée. Avant que de partir, il chargea le Duc de Spolète de continuer la guerre contre le Souverain Pontife. L'Empereur s'embarqua dans le mois d'Août, & se fit accompagner par vingt galères & un Corps de troupes qui ne répondoient pas à la majesté d'un Prince si puissant. Les Papes avoient fait tout ce qu'ils avoient pu pour hâter le départ de Frideric, & lorsque Gregoire le vit prêt à se mettre en mer, il voulut s'opposer à son voyage, sous prétexte qu'il étoit excommunié pour avoir différé d'accomplir son vœu. A son arrivée dans la Palestine, le Patriarche & le Clergé déclarèrent qu'ils ne pouvoient communiquer avec lui. Les Grands Maîtres des Templiers & des Hospitaliers refuserent de lui obéir, & il fallut absolument que les ordres qu'il donnoit fussent expédiés, non en son nom, mais de la part de Dieu & de la Chrétienté.

Depuis la signature de la treve avec Kamel & Scharfeddin, l'armée des Francs étoit considérablement affoiblie par la retraite de ceux qui étoient retournés en Europe. Henri, Duc de Limbourg, Chef de ceux qui étoient restés en Palestine, avoit employé le temps de la treve à rebâtir & à fortifier Césarée, ainsi que quelques autres places maritimes. La mort de Scharfeddin & la jeunesse de son fils son successeur, empêcherent les Mahométans du Royaume de Damas de faire aucune entreprise contre les Chrétiens. Kamel obligé de secourir son neveu attaqué par les Emirs voisins, n'étoit pas non plus en état de songer à une nouvelle guerre contre les Francs. Telle étoit la situation des affaires de ces derniers, lorsque Frideric se rendit en Syrie. Mécontent de la manière dont il avoit été reçu par les Templiers, les Hospitaliers & le Clergé de la Palestine; inquiet d'ail-

---

LES  
CROISADES.

---

1225.

---

FRIDERIC II.  
Empereur d'Allemagne & Roi  
de Jérusalem.

---

1226.  
Départ de Frideric.

---

1228.

(1) Ce Prince se retira ensuite en France, d'où il repassa en Italie. Il commanda en 1227 les troupes de Gregoire IX. contre Raïnaud, Duc de Spolète, qui lui faisoit la guerre au nom de Frideric II. Il se distingua beaucoup en cette occasion. En 1228 il fut élu Empereur de Constantinople après la mort de Robert de Courtenai.

leurs sur le succès de ses armes en Europe, il résolut de terminer promptement la guerre de la Terre sainte. Il fit entrer dans ses vûes le Sulthan d'Egypte, & lui fit comprendre qu'il pouvoit sans aucun danger pour ses intérêts, remettre entre les mains des Chrétiens la ville de Jérusalem qui faisoit le sujet de la guerre. Après diverses négociations le traité fut conclu. Il y fut dit en substance qu'il y auroit une treve de dix ans; que Kamel céderoit à Frideric les villes de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth, du Thoron, de Sidon; les villages qui sont sur le droit chemin de ces villes à Jérusalem, & de Jérusalem à Japha; qu'il seroit permis à l'Empereur de faire fortifier ces places, & de rebâtir les murailles de Jérusalem, dont il pourroit disposer comme il lui plairoit, à la réserve du Temple qui demeureroit avec son parvis, & son enceinte aux Mahométans pour y faire librement tous les exercices de leur religion; que la ville de Tripoli, la Principauté d'Antioche, & les autres places qui n'étoient pas du Royaume de Jérusalem, ne seroient point comprises dans le traité, & que l'Empereur ne pourroit permettre aux Chrétiens de leur porter du secours.

Le Patriarche refusa de signer ce traité, & interdit toutes les Eglises de Jérusalem, afin que l'Empereur ne pût participer aux saints mystères, lorsqu'il voudroit se rendre dans les Eglises. L'Empereur fit cependant son entrée triomphante dans la Cité sainte le 17 de Mars, & comme aucun Prêtre ne se présenta pour faire la cérémonie du couronnement, il entra dans la principale Eglise, & se couronna lui-même Roi de Jérusalem en présence des Allemands qui l'accompagnoient. Il écrivit en même temps à tous les Princes de l'Europe qu'il avoit plus fait en une campagne sans effusion de sang, que les armées innombrables qu'on envoyoit depuis tant de temps en Palestine; mais le Patriarche avoit mandé au Pape que Frideric avoit trahi la Chrétienté par l'accommodement qu'il venoit de faire avec le Sulthan d'Egypte. L'Empereur croyant sa présence nécessaire en Italie, abandonna la Terre sainte au mois de Mai sans avoir fait réparer les murailles de Jérusalem. Il fit l'année suivante sa paix avec le Pape qui le releva de l'excommunication qu'on croyoit qu'il avoit encourue.

Dès l'année 1134 on se prépara à une nouvelle Croisade, mais elle n'eut aucun succès par la division des Croisés, & par les différents emplois qu'on fit de leurs forces. Un petit nombre arriva en Syrie, où le Roi de Navarre s'étoit déjà rendu. Kamel étoit mort, & il y avoit de grands troubles dans les Cours d'Egypte & de Damas. Il auroit été facile d'en profiter; mais comme les différents Princes qui se trouvoient dans l'armée des Croisés vouloient agir chacun de leur côté, on ne put faire aucune entreprise en commun. On se contenta donc de chercher à faire du butin dans les environs de Damas & de Gaza, malgré la treve qui subsistoit encore. Adel Seïffeddin Aboubekr, fils de Kamel, Sulthan d'Egypte, surprit les Chrétiens qui n'étoient pas sur leurs gardes, & les attaqua dans un moment où ils étoient accablés de fatigue, & où ils manquoient de vivres. Le Comte Henri de Bar, le Comte Simon de Clermont, les Seigneurs Jean des Barres, Robert Malet, Richard de Beaumont, & plusieurs autres restèrent sur le champ de bataille. Le Connétable Amaury de Montfort, & soixante & dix Seigneurs François furent faits prisonniers. Le Duc de Bour-

1229.

1240.

gogne trouva moyen de se sauver, & de conserver sa vie & sa liberté. Le reste des Chrétiens qui n'avoient point eu part à cette expédition, se retira à Ptolémaïs. Les Templiers firent une treve avec Saleh Nodgemeddin, Sulthan de Damas, à condition qu'il leur rendroit les châteaux de Beaufort & de Saphet, avec le territoire de Jérusalem, & qu'ils le serviroient contre le Sulthan d'Egypte. Les Hospitaliers soutenus du Roi de Navarre, les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & une partie de l'armée firent en même temps un traité avec le Sulthan contre celui de Damas. Après ces divers accommodements, le Roi de Navarre, le Duc de Bretagne, & la plupart des Croisés s'embarquerent à Ptolémaïs pour retourner en Europe.

Ils étoient à peine sortis du port de Ptolémaïs, que Richard, Comte de Cornouailles, & frere de Henri III. Roi d'Angleterre, débarqua avec de nouveaux Croisés tous Anglois. Le nom de Richard effraya les Mahométans, qui se fouvenoient encore des actions héroïques qu'ils avoient vû faire à Richard cœur-de-lion son oncle; mais le Comte de Cornouailles voyant que la division qui regnoit parmi les Chrétiens l'empêchoit de faire aucune entreprise contre les Mahométans, consentit à faire un nouveau traité avec le Sulthan d'Egypte. Tous les prisonniers qui avoient été faits dans la dernière bataille près de Gaza furent remis en liberté. Richard remonta ensuite sur ses vaisseaux, & repassa en Italie.

SEPTIEME  
CROISADE.

1244.

Malgré la treve qui avoit été signée, les Chevaliers du Temple conjointement avec Saleh Ismaïl, Sulthan de Damas, attaquèrent les Etats de Nodgemeddin Ayoub, Sulthan d'Egypte. Ce Prince irrité contre les Francs & contre Ismaïl, se ligua avec les Kharizmiens (1) qui ravageoient alors la Palestine, la Syrie & tous les pays voisins. Les Kharizmiens réunis aux troupes de Nodgemeddin commandées par Rokneddin Bibars, Mamluk commirent des désordres effroyables sur les terres des Francs & du Roi de Damas. Jérusalem qui se trouvoit sans défense, fut exposée à leur fureur & à leur barbarie. Tout y fut massacré sans distinction d'âge, ni de sexe, & le saint Sépulchre, pour lequel les Musulmans avoient même de la vénération, ne fut point respecté par les Kharizmiens. Ils enleverent encore Tiberiade qui appartenoit à Eudes de Montbelliard, & égorgerent tous les Chrétiens qu'ils rencontrèrent dans les environs d'Aca & de Japha.

Les Rois de Damas & d'Hemeffe joignirent leurs forces à celles des Francs pour s'opposer aux progrès des Kharizmiens. Les armées se trouverent rassemblées à Japha, & les Francs prièrent Gautier de Brienne, Comte de cette ville, de se mettre à leur tête. Ce Seigneur excommunié par le Patriarche d'Akka, parce qu'il refusoit de lui rendre une tour que le Prélat réclamoit, n'osa prendre les armes sans avoir été relevé de son excommunication. Le danger étoit pressant, mais le Patriarche inexorable refusa toujours de se reconcilier avec lui. L'Evêque de Ramla irrité de la conduite du Patriarche, qui devenoit funeste aux Chrétiens, donna l'absolution à Gautier de Brienne. Le Comte marcha aussitôt aux ennemis, aux-

(1) Le Royaume de Kharizme étoit situé à l'Orient de la mer Caspienne, entre les deux grands fleuves Gihon & Sihon, que les Anciens appelloient Oxus & Jaxartes. Le premier borne en partie ce pays du côté du Midi, & le second au Nord. A l'Orient le Kharizme confine à la Transoxiane & au nouveau Turkestan.



quels il se rendit redoutable par les grands coups qu'il portoit. Accablé par le nombre & abandonné lâchement des siens, il fut fait prisonnier par Barkabkhan, Général des Kharizmiens. Le vainqueur alla aussitôt se présenter devant Japha, & pour forcer la garnison à se rendre, il fit attacher une croix avec une corde Gautier de Brienne, menaçant de le faire mourir si la ville faisoit la moindre résistance. Le Comte de dessus sa croix exhortoit les siens à se défendre, & à ne point songer à lui sauver la vie. Le stratagème n'ayant point réussi à Barkabkhan, il envoya le Comte en Egypte avec le Grand Maître de l'Hôpital, & les autres prisonniers qu'il avoit faits à la bataille de Gaza.

La triste situation des Francs affligea extrêmement le Pape Innocent IV. & le déterminâ à faire assembler un Concile à Lyon, où il fut résolu d'envoyer de nouveaux secours aux Chrétiens d'Orient. Louis IX. dit le Saint, dans une assemblée des Princes, Prélats & Barons du Royaume, prit la croix avec ses trois frères Alphonse, Comte de Poitiers, Robert, Comte d'Artois, Charles, Comte d'Anjou, & un très-grand nombre d'autres Seigneurs François. Ce Monarque ne partit cependant qu'au bout de quelques années avec la Reine son épouse. Il se rendit d'abord dans l'île de Chypre, & de-là après avoir essuyé une violente tempête, il alla se présenter devant Damiette que le Sulthan d'Egypte avoit munie de toutes sortes de provisions, & qui étoit défendue par les Kenanites, peuples extrêmement braves. L'Emir Phakhreddin à la tête d'une armée, étoit campé dans les environs pour en défendre l'approche & empêcher le débarquement. Le Roi pour donner l'exemple à ses troupes, se jeta le premier à la mer l'épée à la main, & l'armée l'ayant aussitôt suivi, repoussa les Mahométans, & alla camper du côté de l'Occident, dans l'endroit que Phakhreddin avoit été obligé d'abandonner. Le nom de Louis avoit tellement répandu la terreur parmi les Egyptiens, que les habitants de Damiette & les Kenanites mêmes n'osèrent lui résister. Ils sortirent précipitamment de la ville, dont les Francs se mirent en possession, ainsi que des richesses & des armes qu'ils y trouverent. Nodgemeddin Saleh, qui faisoit alors le siège d'Hemesse, ne fut pas plutôt informé de la prise de Damiette qu'il retourna promptement en Egypte. Lorsqu'il fut arrivé à Mafoure, il y tomba dangereusement malade, & mourut quelques jours après.

Schadjreddor sa femme aussi recommandable par sa beauté que par sa prudence & son esprit, trouva moyen de conserver le trône à Moadhem Touran Schah (1). Ce jeune Prince étoit alors dans le Diarbekr, & sa mere, pendant son absence, rassembla un grand nombre de troupes dont elle donna le commandement à Phakhreddin. Comme on avoit promis un bezan d'or à chaque soldat qui apporteroit la tête d'un Franc, les Egyptiens s'introduisoient secrètement dans le camp des Chrétiens pendant la nuit, & tous les matins on en trouvoit plusieurs égorgés. S. Louis ayant reçu le reste des troupes qu'il attendoit de France, se mit en marche pour aller attaquer le Caire. Il fut obligé dans sa route d'en venir diverses fois aux mains avec les Mahométans, & il remporta presque toujours l'avantage sur

(1) Ce Prince étoit fils du dernier Sulthan, & d'une autre femme que Schadjreddor.

eux. Phakhreddin fut tué dans une de ces rencontres. Une bataille que les deux Partis se livrèrent quelque temps après, & dont le sort resta incertain, affaiblit beaucoup les Chrétiens, qui perdirent outre cela trente-deux vaisseaux. Tous les Francs de Jérusalem & de Syrie demanderent que le Roi de France rendît Damiette, & fit la paix avec le Sulthan (1) d'Egypte, à condition que ce dernier laisseroit tranquille le Royaume de Jérusalem. Cet accommodement ne put avoir lieu, parce que le Sulthan exigeoit que S. Louis servît d'otage. Comme l'armée manquoit de vivres, & que d'ailleurs la maladie s'étoit mise parmi les troupes, on résolut de retourner à Damiette. Dans le temps qu'on étoit occupé à prendre toutes les précautions nécessaires pour faire une retraite en bon ordre, les Musulmans entrèrent dans le camp des Chrétiens, & massacrèrent tous les malades. S. Louis, à cette nouvelle, tout malade qu'il étoit, accourut avec son arrière-garde au secours de ses soldats, & secondé du brave Geoffroi de Sergines, il fit des prodiges de valeur. Accablé de fatigue, il se fit conduire à quelque distance de cet endroit, où il tomba en foiblesse. Ce fut dans cette occasion que les Musulmans le firent prisonnier avec tous les François qui l'accompagnoient. On compte qu'il y eut vingt mille prisonniers, & sept mille tant tués que noyés. Le Sulthan fit rendre de grands honneurs à S. Louis, qui fut conduit par ses ordres à Maffoure, ou au Caire, selon quelques Historiens.

Captivité de  
S. Louis.

Touran Schah fit proposer au Roi de France de lui accorder une trêve de dix ans, & de lui rendre tous les prisonniers qu'on avoit faits depuis le commencement de la guerre, à condition que Damiette retourneroit au pouvoir des Egyptiens. Le traité fut conclu, & il y fut dit; que les Francs conserveroient dans le Royaume de Jérusalem ce qu'ils possédoient lors de l'arrivée de S. Louis en Egypte; que Damiette seroit rendue aux Musulmans, & que le Roi de France payeroit huit cent mille bezans Sarrafinois. Le Sulthan promit encore de laisser aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient dans Damiette, avec la liberté de le vendre ou de le transporter ailleurs, & accorda aux malades la permission de rester dans cette ville jusqu'au rétablissement de leur santé.

Après la conclusion de ce traité, le Sulthan fit préparer quatre galeres pour conduire à Damiette le Roi & les principaux Seigneurs François; mais il les engagea auparavant à s'arrêter à Phareskour (2), où il étoit alors. Ce fut dans cet endroit que S. Louis fut témoin de la scène tragique qui fit perdre à Touran Schah la vie avec le trône. Les Mamluks (3) Baharites avoient été tout-puissans sous le regne du pere de Touran Schah. Ce dernier devenu Souverain de l'Egypte, amena avec lui du château de Kipha, dont il étoit Gouverneur, d'autres Mamluks, & éloigna de sa personne les Baharites. Ceux-ci irrités du mépris que le nouveau Sulthan faisoit d'eux, & fâchés de l'accommodement qu'il venoit de faire avec S. Louis sans leur participation, se souleverent contre lui, & résolurent sa perte. Touran Schah

(1) Ce Prince depuis son arrivée en Egypte avoit livré aux Francs le combat dont il est ici fait mention.

(2) C'étoit une espee de maison de campagne.

(3) Voyez ci-devant les Tables chronologiques pour ce qui regarde les Mamluks.

failli de crainte, se sauva au haut d'une tour qui étoit proche du Nil; mais il fut bientôt obligé de se précipiter dans l'eau, pour éviter de périr au milieu des flammes dont la tour alloit devenir la proie. Neuf Cavaliers le poursuivirent dans le fleuve, & le tuèrent près de la galere où étoit le Sire de Joinville. Pharès-Octai lui arracha le cœur, & alla le présenter à S. Louis en lui demandant une récompense. Le Monarque François eut horreur d'une action si abominable, mais comme il ne pouvoit venger le Sulthan, il se contenta de ne rien répondre à ce scélerat.

Après cette sanglante exécution les Rebelles coururent l'épée à la main à la tente de S. Louis, & lui demanderent l'argent qu'il avoit promis de donner. Le traité fait avec Touran Schah fut renouvelé, & S. Louis convint de payer huit cent mille pieces d'or. Les Mahométans violèrent leur serment en cette occasion; car ils ne furent pas plutôt maîtres de Damiete, qu'ils égorgèrent tous les Chrétiens malades. S. Louis se retira ensuite à Ptolémaïs pour se remettre des fatigues d'une guerre si funeste.

Les Emirs ne laissèrent pas long-temps vaquer le trône d'Egypte; ils y firent monter Schadjreddor, & lui prêterent serment de fidélité. Le commencement de son regne fut agité de divers troubles occasionnés par les grands & les petits Mamluks. Pour rendre le calme à l'Etat, on crut devoir donner le titre de Sulthan à Moezze-Ibegh, un de ces esclaves Turcs venus du Kaptchac. Ce Prince fut à peine reconnu Souverain que les Mamluks changerent tout d'un coup de sentiment à son égard. Ils mirent la couronne sur la tête de Mouza, un des Princes de la famille de Selaheddin, auquel ils donnerent le titre de Malek - El - Afcraf. Cependant Nasir Youfouf, Roi de Damas, demanda du secours à S. Louis contre les Mamluks Baharites, qui avoient assassiné Touran Schah. Pour disposer le Monarque François à favoriser ses desseins, il offrit de lui faire restituer le Royaume de Jérusalem. S. Louis envoya vers le Sulthan Yves le Breton de l'Ordre des FF. Prêcheurs, pour lui rendre de vive voix sa réponse. En même temps Jean de Valenciennes alla trouver les Mamluks Baharites, pour les sommer au nom du Roi de France de donner satisfaction des outrages & des violences qu'ils avoient exercés depuis la treve. Cette Milice qui cherchoit à mettre S. Louis dans son parti contre le Sulthan de Damas, promit de se conformer aux volontés du Roi, & rendit la liberté à un grand nombre de Franks que Jean de Valenciennes ramena à Ptolémaïs, avec des Ambassadeurs de la part des Baharites. S. Louis leur déclara qu'il ne feroit aucun traité avec eux avant qu'ils eussent renvoyé toutes les têtes des Chrétiens qui étoient attachées aux murs du Caire, & tous les enfants qu'ils avoient contraint d'embrasser le Mahométisme. Il exigea de plus qu'ils le tinssent quitte de deux cent mille livres qu'il leur devoit encore. Les Baharites promirent par leur Ambassadeur de satisfaire le Roi sur tous ces points, s'il les secouroit contre le Roi de Damas. On convint qu'il se tiendrait des conférences à Japha pour y conclure le traité; mais Nasir Youfouf informé de ce qui se passoit à son désavantage, fit garder les chemins par vingt mille hommes. Les Baharites n'osèrent se rendre au lieu des conférences, & ils se contentèrent d'envoyer à S. Louis les têtes des Chrétiens, les enfants qu'on leur avoit demandés, & un éléphant dont ils firent



présent au Roi. Le Sultban de Damas marcha ensuite contre les Mamluks d'Egypte, & leur fit une sanglante guerre. Elle fut enfin terminée par un traité, dans lequel il fut dit : que les Baharites garderoient les Provinces d'Egypte, Ghaza, Jérusalem, & qu'ils rendroient les prisonniers. Tous les pays au-delà du Jourdain furent abandonnés au Roi de Damas. Ce Prince empêcha par ce moyen les Mamluks de faire alliance avec S. Louis. Cette Milice, devenue puissante en Egypte, vint enfin à bout de s'emparer du trône, & d'y placer un d'entr'eux, à l'exclusion de la famille de Sela-heddin.

Le Roi de Damas, après la paix qu'il venoit de faire avec les Egyptiens, marcha contre les Franks, & se présenta devant les murs de Ptolémaïs, d'où il fut repoussé. Malgré cet échec, il alla renverser les murailles de Sidon que le Roi avoit fait rebâtir. S. Louis les fit de nouveau réparer, ainsi qu'un château qui servoit à couvrir Ptolémaïs. Ce pieux Monarque visita ensuite par dévotion le Mont Thabor, fit célébrer l'Office divin dans Nazareth ; mais il n'osa se rendre au saint Sépulchre sur les représentations qu'on lui fit, qu'il ne devoit entrer dans Jérusalem qu'après avoir enlevé cette ville aux Mahométans. La mort de la Reine Blanche, mere de S. Louis, l'obligea de repasser en France pour veiller aux intérêts de son Royaume.

L'union qui avoit subsisté parmi les Chrétiens pendant le séjour que S. Louis avoit fait en Palestine, fit place à la discorde, aussitôt que ce Monarque eut quitté le pays. Les Vénitiens assistés des Pisans, attaquèrent les Génois, & tous les Franks de Syrie prirent part à cette guerre intestine. Les Egyptiens & les Syriens auroient profité sans doute de ces divisions, s'ils n'eussent été occupés à se défendre contre les Mogols, qui cherchoient à se rendre maîtres de leurs Provinces. La défaite des Mogols par les Egyptiens mit ces derniers en état de recommencer à faire la guerre aux Franks. Bibars, qui étoit monté sur le trône d'Egypte par un crime, envoya des troupes pour piller le Monastere de Bethléem, & faire des courses jusqu'à Ptolémaïs. Il parut lui-même à la tête de trente mille hommes aux environs de cette ville, & les ruina entierement. Il agissoit de la sorte pour se venger des Chevaliers du Temple & de l'Hôpital, qui refusoient de rendre les prisonniers Musulmans, quoiqu'ils en fussent convenus par un traité. Il retourna ensuite en Egypte pour y lever de nouvelles troupes qu'il conduisit l'année suivante contre les Chrétiens. Les Chevaliers du Temple & de l'Hôpital avoient profité de son absence pour faire des courses vers Ramla & Ascalon. Bibars ouvrit la campagne par le siège de Césarée qu'il prit en six jours. Il fit démanteler cette place, & alla s'emparer de plusieurs autres châteaux. Devenu maître de celui de Saphad, il fit trancher la tête à six cents Chrétiens, qui refuserent d'embrasser le Mahométisme. Profitant de ses succès, il surprit la ville de Jaffa, & alla assiéger Antioche dont Boëmond étoit Prince. La ville fut prise d'assaut, & il périt en cette occasion plus de quarante mille Chrétiens. Bibars, toujours les armes à la main, ne cessoit de causer de grands dommages aux Franks. Passant continuellement d'Egypte en Syrie, & de Syrie en Egypte, il veilleoit, pour ainsi dire, en même temps à la sûreté de ses Etats.

Les grands succès de Bibars engagerent les Papes Urbain & Clément à

exhorter S. Louis & les autres Souverains de l'Europe à prendre la croix pour secourir les Chrétiens de l'Orient. Le Roi de France fut le premier en état de former cette entreprise, & il s'embarqua à Aigues-Mortes au mois de Juillet. Il fit voile vers Tunis qu'on étoit résolu d'attaquer avant que de marcher du côté de l'Egypte. La prise d'un château fut la seule expédition que les François firent dans cette guerre. Le Roi de Tunis, à la tête d'une nombreuse armée, défendit les approches de sa capitale, & S. Louis, qui n'avoit pas assez de troupes pour forcer le Prince Mahométan, fut obligé d'attendre les secours que le Roi de Sicile devoit lui amener. Cependant la maladie se mit dans l'armée Chrétienne, & en emporta une grande partie. Le Roi lui-même en fut attaqué, & mourut le 25 d'Août. Il étoit à peine expiré que le Roi de Sicile arriva. Résolu de prendre Tunis, il s'avança contre les Maures, & remporta sur eux plusieurs petits avantages. Le Prince Mahométan qui craignoit de perdre son Royaume, fit des propositions de paix que le Roi de Sicile jugea à propos d'accepter. Après la conclusion du traité, tous les Chrétiens abandonnerent l'Afrique. Ainsi cette Croisade ne servit en aucune manière aux Chrétiens de la Palestine. Tous les efforts que les Papes firent dans la suite pour occasionner de nouvelles Croisades, furent sans succès. Il se fit souvent de grands préparatifs pour des expéditions dans la Palestine; mais divers événements empêchèrent les Croisés de se transporter en Asie.

Les Chrétiens de cette contrée divisés entre eux, & soutenus par leurs seules forces, ne purent long-temps résister aux coups redoublés que leur portèrent les Sulthans d'Egypte. Bibars pendant son regne enleva aux Francs presque toutes les places, & ses successeurs acheverent de leur ôter ce qui leur restoit. Enfin en 1292 les Chrétiens n'avoient plus aucune possession dans la Syrie, & Khalil, Sulthan Mamluk, eut la gloire d'avoir détruit l'Empire des Francs dans l'Asie.

*Fin de l'histoire des Croisades,*





# INTRODUCTION

## A L'HISTOIRE

## UNIVERSELLE.

### CHAPITRE XV.

#### EMPIRE DES KHALIFS.



L'HISTOIRE des Arabes avant la naissance de Mahomet ne nous est gueres connue. On sçait seulement que ces peuples qu'on fait descendre d'Ismaël, étoient divisés en plusieurs Corps, qui avoient chacun leurs Rois. Les Arabes se sont appliqués de bonne heure aux Lettres, & plusieurs ont même brillé par leurs ouvrages d'éloquence & de poésie. On prétend que quelques-uns s'étoient adonnés à l'Histoire, & avoient écrit surtout celle de leur pays; mais les révolutions

EMPIRE DES  
KHALIFS.

qui y sont arrivées nous ont fait perdre ces monuments précieux. Les Arabes se sont encore beaucoup attachés à l'Astronomie & même à l'Astrologie. Comme ils vivoient dans des campagnes sous des tentes de poil de chevres avec leurs troupeaux, ils cherchoient à prévoir les pluyes, les tempêtes & les différentes variations de l'air. Dans les premiers temps de



l'établissement du Mahométisme, ils refuserent de s'appliquer à la Philosophie, & se contentèrent d'étudier leurs Loix & l'Alcoran. Ils craignoient que la Philosophie n'introduisit parmi eux l'esprit de chicane, & ne fit naître une infinité de sectes. Ils avoient même défendu la lecture du Pentateuque & de l'Evangile, & ce fut sur ces principes qu'ils brûlerent les Bibliothèques qu'ils trouvoient dans les villes dont ils faisoient la conquête.

Les disputes de Religion qui s'éleverent au commencement de la Dynastie des Ommiades, produisirent plusieurs ouvrages théologiques. Les Arabes ne prirent goût pour la Philosophie que sous le regne d'Abou-Dgifar-Al-Manfour, second Khalif de la Dynastie des Abbassides, & Almamoun la fit fleurir. Il demanda aux Empereurs de Constantinople tous les livres qu'ils avoient en ce genre, & on lui envoya ceux de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de Ptolémée, & de plusieurs autres que le Khalif fit traduire en Arabe. On établit des Collèges, où des Professeurs célèbres enseignoient toutes les sciences. Depuis ce temps les Arabes ont un très-grand nombre de livres dans tous les genres, & on en voit une bonne partie dans la Bibliothèque du Roi.

Les anciens Arabes gouvernés, comme je l'ai dit, par différents Rois, eurent souvent affaire aux Romains, qui ne purent cependant venir à bout de les réduire entièrement. Plusieurs fois vaincus, mais jamais soumis, ils prirent souvent les armes pour se délivrer du joug qu'on vouloit leur imposer. Ces peuples anciennement Idolâtres reçurent l'Evangile par le ministère de S. Jude, & dès le troisième siècle le Christianisme étoit établi dans l'Arabie, où il se tint deux Conciles. La Religion Chrétienne s'y conserva jusqu'au septième siècle, dans lequel parut un imposteur qui, en changeant la Religion des peuples, trouva moyen de les assujettir à sa domination.

Ce fut de la Tribu des Coraïschites, la plus illustre de l'Arabie, que sortit le célèbre imposteur Mahomet, ou Mohammed, suivant la prononciation Arabe. Cette Tribu avoit seule la garde & l'Intendance d'un Temple fameux appelé *la Caabah*, c'est-à-dire, *Maison quarrée*. Cet édifice, suivant l'Alcoran, avoit été élevé à l'honneur du vrai Dieu par Abraham & Ismaël. Il avoit ensuite été consacré au culte des Idoles depuis que le Paganisme s'étoit introduit parmi les Arabes. Cet endroit si renommé autrefois par les voyages de dévotion que les Payens Arabes y faisoient, l'est encore aujourd'hui par les pèlerinages des Mahométans. L'Intendance de ce Temple avoit anciennement appartenu aux Khosâïtes, Tribu célèbre parmi les Arabes; mais elle leur avoit été enlevée par Kossâ, l'un des ancêtres de Mahomet, & qui étoit déjà Chef de la Tribu des Coraïschites. Il fut si bien s'affermir dans son usurpation qu'il resta maître de la Caabah, dont l'Intendance passa à sa postérité, ainsi que la Principauté de la Mecque, qui étoit comme un appanage de cette charge. Celui de ses successeurs qui en jouissoit lorsque Mahomet vint au monde, s'appelloit Abdal Moutaleb. Parmi le grand nombre d'enfants qu'il avoit, les plus célèbres étoient Abdallah, Al-Abbas & Aboutaleb. Abdallah fut pere de Mahomet, & mourut peu de temps après la naissance de son fils, qu'il laissa sous la tutelle de sa

mere. Elle mourut aussi au bout de quelques années, & le jeune Mahomet resta orphelin & sans aucun bien à l'âge de sept à huit ans. Aboutaleb son oncle prit soin de son éducation, & le garda chez lui jusqu'à ce qu'il eût vingt ans. Il le plaça alors auprès d'une veuve nommée Cadhige, qui faisoit un commerce considérable. Mahomet employé d'abord aux moindres fonctions, fit bientôt connoître qu'il étoit capable de remplir d'autres postes. La veuve ne tarda pas à faire usage de ses talents, & lui confia le soin de ses chameaux ; ce qui veut dire qu'elle en fit son homme de confiance. Mahomet gouverna les affaires de Cadhige avec tant de zèle, que les biens de cette veuve augmentèrent considérablement depuis qu'il en avoit l'intendance. Cadhige, pour le récompenser de toutes ses peines, le mit en possession de toutes ses richesses, en lui donnant la main. Il continua encore le commerce pendant quelques années, & il ne l'abandonna que pour exécuter un projet, dont le hasard lui avoit fourni l'idée. Attaqué d'un mal épileptique, il fut un jour surpris dans cet état par sa femme, qui, crédule & superstitieuse, s'imagina que son mari étoit ravi en extase. Lorsqu'il eut repris ses esprits, elle lui fit part de ce qu'elle pensoit, & Mahomet profitant de l'opinion où sa femme étoit qu'il avoit des visions prophétiques, résolut d'en tirer parti pour se faire regarder comme un homme inspiré. Déterminé à prêcher une nouvelle doctrine, il s'instruisit des différentes Religions qu'on professoit dans la Syrie, dans la Judée, & dans les autres pays qu'il avoit parcourus. Le Christianisme étoit alors défiguré par des hérésies de diverses especes, & la Syrie étoit infectée par les sectes des Ariens, des Nestoriens & des Manichéens.

Le caractère vif de sa Nation, porté naturellement à la nouveauté, sembloit promettre à Mahomet un heureux succès pour l'exécution de son entreprise. Après avoir fait un monstreux assemblage de Judaïsme & de Christianisme défiguré, il essaya sa prétendue mission dans sa propre famille. Cadhige déjà persuadée que son mari avoit des révélations, n'eut pas de peine à ajouter foi à tout ce qu'il lui dit. Il lui déclara que dans ses extases, Dieu lui parloit par le ministère de l'Ange Gabriel, & qu'il lui dictoit ce qu'il devoit annoncer aux hommes de sa part. Cadhige publia bientôt que son mari étoit prophète, mais les premiers prosélytes ne furent que les domestiques de Mahomet, & quelques gens du bas peuple. Le nouveau Législateur scût les attacher à son parti par des largesses considérables, & ceux-ci devenus plus ardents par ses libéralités, publièrent hautement l'authenticité de la mission du nouvel Apôtre. Le Vulgaire, ignorant toujours susceptible du merveilleux & du nouveau, saisit avec avidité tout ce qu'on lui raconta du prétendu prophète. Le nombre de ses Sectateurs s'augmenta bientôt à un tel point que les Magistrats de la Mecque résolurent d'arrêter le cours du Fanatisme. Il fut décidé qu'on se feroit de l'impôsteur, & qu'on le garderoit étroitement en prison. Mahomet, averti de ce qui se tramoit contre lui, prit aussitôt la fuite, & pour éviter de tomber entre les mains de ceux qui le poursuivoient, il ne marchoit que la nuit, & se cachoit le jour dans les cavernes. Il fut suivi dans sa retraite de plusieurs de ses disciples, dont il scût enflammer le zèle par des discours pathétiques & séduisants. Tous se dévouèrent à ses volon-

tés, & firent un serment solennel de se sacrifier entièrement pour lui, & pour soutenir sa doctrine.

Mahomet encouragé par ces premières démarches, acheva heureusement sa route, & arriva avec sa suite dans une ville nommée Yareb, & qu'on appella depuis *Medina al Nahi*, c'est-à-dire, *ville du Prophète* (1). Les partisans de l'impôsteur avoient préparé les habitants de cette ville à le bien recevoir, & il y trouva un grand nombre de prosélytes, qui devenu très-considérable en peu de temps, le mit en état de faire recevoir sa doctrine par la voye des armes. Il commença à employer le zèle de ses nouveaux disciples contre les habitants de la Mecque; mais comme il ne vouloit pas faire connoître que la vengeance étoit le motif de cette démarche, il se servit du prétexte de la Religion. Ses disciples animés par le fanatisme promirent d'exécuter aveuglement ses volontés. La première expédition qu'il fit contre les Mecquois ne fut pas heureuse, & le corps de troupes qu'il avoit envoyé pour les attaquer fut entièrement défait. Mahomet s'aperçut qu'il étoit nécessaire de discipliner ses nouvelles troupes avant que de faire aucune entreprise considérable avec elles. Lorsqu'il les eut formées aux différentes évolutions de la guerre, & qu'il leur eut fourni des armes plus commodes, il les essaya contre une caravane de Khoraschites. Le succès répondit à ses espérances, & toute la caravane fut enlevée malgré la valeur de ceux qui l'accompagnoient. Les prisonniers qui refusèrent d'embrasser la nouvelle doctrine furent massacrés, & on combla de biens ceux qui reconnurent la mission de Mahomet.

Le butin qu'on avoit fait dans la dernière action, & qui avoit été partagé entre les soldats, attira dans le parti de Mahomet une grande multitude de brigands qui se rendirent bientôt redoutables dans le pays. Mahomet profita de la terreur que ses armes avoient répandue de tous côtés, & la Mecque fut enfin obligée de le reconnaître pour son Souverain. Il y ordonna le culte public de sa Religion, chargea les plus instruits de ses disciples d'enseigner les préceptes & les cérémonies de sa Loi, & leur commit le soin de les faire observer. L'ambition de Mahomet n'étoit point satisfaite par la conquête de Médine & de la Mecque; il desiroit encore réduire toute l'Arabie sous sa domination. La fortune secondant ses projets, il battit dans la plaine de Bedre une armée d'Arabes; mais cet avantage considérable fut suivi d'une défaite complète près de la montagne d'Ohod. Abou Sofian, son ennemi

(1) C'est au temps de cette retraite que les Sectateurs de Mahomet ont fixé leur fameuse époque qu'ils appellent Hégire, c'est-à-dire, fuite ou retraite. On place communément cette année à l'an 622 de J. C. le 15 ou le 16 de Juillet. Les anciens Arabes comptoient d'une manière différente que les Arabes Mahométans. Les mois, suivant les premiers, étoient solaires, & revenoient toujours dans la même saison. L'idée que présentoient les noms de ces mois étoient relatifs à l'occupation que la saison exigeoit

alors. Depuis Mahomet les Arabes ont admis l'année lunaire, mais ils ont conservé les anciens noms de leurs mois, qui, devenus moins longs de quelques jours, & ne cessant de courir sans aucune intercalation, tombent à présent également dans l'hiver, dans le printemps, dans l'été ou dans l'automne, & ne répondent plus aux travaux qui se faisoient, ni aux expéditions militaires qui s'entreprenoient dans certains temps, & qui étoient en quelque façon annoncées par le nom du mois.



particulier s'étoit mis à la tête des Khoraischites, & avoit marché à la rencontre des Mahométans. Une blessure que le Prophete reçut au commencement du combat l'obligea de se retirer, & ses troupes ne le voyant plus à leur tête lâcherent pied aussitôt. Cet échec fut d'autant plus sensible à Mahomet, que les parents de ceux qui avoient été tués à la bataille murmuroient hautement contre lui. Mahomet toujours fécond en ressources, prit le ton prophétique, & déclara qu'on ne pouvoit résister aux décrets éternels, & qu'il avoit été décidé de toute éternité que les soldats morts auprès d'Ohod devoient y terminer leurs jours. Cette fausse idée de la prédestination que Mahomet cherchoit à inculquer dans l'esprit de ses Sectateurs, en fit dans la suite autant de Héros, & on donna le nom de martyres de la Religion à tous ceux qui périroient les armes à la main. Le courage revint à ses troupes, & elles forcèrent bientôt différentes Tribus à reconnoître la loi du nouveau Prophete.

Les Khoraischites intimidés des progrès rapides de Mahomet firent un traité avec lui, & la treve fut conclue pour dix ans. Sa politique l'empêcha d'employer ses forces pour les réduire, persuadé que par la suite ils se déclareroient volontairement pour lui, & attireroient dans son parti plusieurs Tribus qui lui étoient fortement opposées. A la faveur de cette treve, il établit le célèbre pèlerinage au temple de la Mecque. Il fit donc publier dans toutes les places de sa dépendance, que ceux qui avoient embrassé sa doctrine pourroient aller en dévotion à la Mecque. Il régla les temps convenables pour ce voyage, & prescrivit les cérémonies qu'on devoit y observer. Pour ne point donner d'ombrage aux Khoraischites, il défendit aux pèlerins de porter des armes, & de rester plus de trois jours à la Mecque. Accommodement qu'il avoit fait avec les Khoraischites, lui procura de combattre sous & ceux qui l'avoient abandonné par crainte, retournerent veaux disciples, ses étendards.

Mahomet en conséquence de la treve, ne pouvant plus porter les armes contre ses compatriotes, fit la guerre aux Juifs, auxquels il enleva plusieurs places. Ce fut au milieu de ces conquêtes qu'il pensa trouver le terme de sa vie dans un repas, où on lui servit une épaule de mouton empoisonnée. Il se trouva extrêmement mal après en avoir mangé, & on eut beaucoup de peine à le tirer d'affaire ; mais on ne put détruire entièrement l'impression du poison dont il se ressentit toujours pendant les trois années qu'il vécut encore. On ne découvrit qu'après sa mort l'auteur de cette méchante action. Zaïnab, fille de celui chez lequel Mahomet avoit logé, voulut éprouver si cet imposteur étoit véritablement Prophete. Elle étoit persuadée que si sa mission venoit de Dieu, il découvreroit bientôt le poison qui étoit caché, ou qu'il n'en recevroit aucun dommage, & elle se faisoit une gloire de délivrer sa patrie d'un tyran, si Mahomet n'étoit qu'un faux Prophete.

La foible santé de Mahomet ne l'empêcha pas de déclarer la guerre aux Grecs, & elle se fit avec toute la fureur & l'acharnement que le fanatisme seul est capable d'inspirer. Mahomet ne marcha point en personne, il donna le commandement de ses troupes à Khaled. Ce Général fit des actions de valeur, qu'on pourroit comparer à celles qu'on trouve dans l'Arioste,

Tout plia devant lui, & avec une armée de trois mille hommes, il vint à bout de battre vingt mille Grecs auprès de Mouta dans la Syrie. La gloire d'une expédition si éclatante réjaillit sur le Prophete, & ce fut à cette occasion qu'il fit son premier pèlerinage au Temple de la Caabah. Il y observa les cérémonies qu'il avoit lui-même établies, & elles ont toujours été depuis scrupuleusement suivies. Il entra dans le Temple, & y baisa la pierre noire qui étoit en grande vénération parmi les Arabes, & qui étoit placée à l'un des angles du Temple. Après cet acte de dévotion il sortit, & fit sept fois le tour de la Caabah. Cette cérémonie si singulière en elle-même, l'est encore davantage par la façon dont elle a toujours été exécutée. Ces sept tours doivent se faire par bonds & par sauts; & les trois premiers sont extrêmement vifs: les quatre autres se font avec une certaine gravité. Mahomet, après avoir rempli fidelement tout ce qui se pratiquoit en cette occasion, se rendit à Médine avec un nombreux cortège.

Ce que Mahomet avoit prévu ne tarda pas à arriver. La plûpart des Koräschites frappés de sa gloire, embrassèrent enfin sa doctrine, & il vit par ce moyen sous ses loix la Tribu qui lui étoit le plus opposée. Cet exemple n'empêcha pas quelques autres Tribus de se révolter, mais les efforts qu'elles firent pour recouvrer leur liberté, ne servirent au contraire qu'à appesantir le joug de leur esclavage. Mahomet traita les vaincus avec la dernière rigueur, & n'épargna que ceux qui adoptèrent ses sentimens. Ce fut dans cette circonstance que Mahomet se fit reconnoître Souverain de la Mecque, tant au spirituel qu'au temporel. Quelque temps après, qui étoit la huitième année de l'Hégire, un reste de rebelles échappés au fer du vainqueur forma un Parti, & fut bientôt en état de faire tête à celui de Mahomet. Le Prophete marcha contre les factieux, & leur présenta la bataille. La victoire se déclara d'abord pour les rebelles, mais le Prophete ayant rallié ses troupes par ses vives exhortations, les ramena au combat. On se battit avec une nouvelle ardeur de part & d'autre, & Mahomet triompha de ses ennemis. Ce moment décida de la liberté des Arabes, & Mahomet se vit enfin Souverain de toute l'Arabie. En reconnaissance de cette victoire qui mettoit le sceau à sa souveraineté, il fit un second pèlerinage à la Mecque. Il y établit des Tribunaux pour rendre la justice, & nomma des Officiers pour remplir les différentes charges. Il créa en même temps un Iman, c'est-à-dire, un Pontife préposé pour l'instruction des peuples. Tout fut alors tranquille dans le pays, & les Arabes oubliant leur ancienne forme de gouvernement, ne songerent plus à secouer le joug que Mahomet leur avoit imposé. Cet imposeur profita du calme qui reugnoit dans ses nouveaux Etats pour lever un grand nombre de troupes, & les former à la discipline militaire.

Ces précautions ne furent point inutiles. Les Grecs résolus de venger dans le sang des Musulmans l'affront qu'ils avoient reçu à Mouta, s'avancèrent vers Balka, place très-forte sur les frontieres de la Syrie. Mahomet informé de leur marche, se mit à la tête de trente mille hommes & alla à leur rencontre. Cette nouvelle déterminna les Grecs à se retirer, & le prophete n'ayant plus d'ennemis à combattre retourna à Médine. Il fit encore à la Mecque un troisième pèlerinage; mais celui-ci fut plus pompeux que

les deux précédents. Le Prophète prêcha dans le temple, & fit de nouveaux réglemens touchant le culte & les cérémonies de sa nouvelle Religion. Ce qu'il y eut de plus remarquable en cette occasion, c'est qu'il immola plusieurs chameaux. On ne voit cependant pas que ses Sectateurs aient imité son exemple, ou du moins que l'usage de ces sacrifices ait été long-temps en vigueur. Cette fête fut terminée par les adieux que le Prophète fit au peuple; car il prévoyoit que sa fin approchoit. Ce voyage fut appelé le pèlerinage de l'adieu. Il retourna ensuite à Medine où il apprit qu'à son imitation deux Arabes s'étoient érigés en Prophetes. Leurs succès ne furent pas de longue durée, & leurs partis se dissipèrent d'eux-mêmes.

Mahomet quelque temps après tomba dangereusement malade chez une de ses femmes nommé Zainab. Il se fit alors transporter chez Aiesha, l'une d'entr'elles qui étoit sa favorite. Ce fut là qu'il termina une vie marquée par tant d'évenemens extraordinaires. On croit qu'il étoit alors dans la soixante-troisième année de son âge. Quelques fanatiques prétendirent qu'il ne pouvoit mourir, & Omar le plus zélé de ses disciples menaça de sabrer le premier qui oseroit soutenir que Mahomet avoit été sujet à la mort. Aoubekr plus sage & plus sensé que les autres démontra que le Prophète étoit un homme mortel; & par la sagesse de ses discours, il vint à bout de rétablir le calme. Il s'éleva bientôt une autre contestation au sujet de sa sépulture: les uns vouloient que ce fût à la Mecque le lieu de sa naissance; d'autres à Medine, & quelques-uns, à Jérusalem, qu'ils regardoient comme la ville des Prophetes. Aoubekr termina encore ces différends en rapportant qu'il avoit oui dire à Mahomet, que tout Prophète devoit être enterré dans le lieu même où il mourroit. En conséquence, on creusa une fosse dans la maison d'Aiesha, sous le lit même où le Prophète étoit mort, & ce fut là que son corps fut inhumé.

Mahomet étoit d'une moyenne taille, mais bien proportionné. Son teint rembruni, & en même temps vif & animé, annonçoit un tempérament robuste, qui auroit pu le conduire à une extrême vieillesse, si le poison n'eût abrégé ses jours. Il soutenoit avec une constance admirable les besoins de la nature, & les travaux les plus fatiguans. Il avoit un génie vaste, capable des plus grands desseins, & une fermeté d'ame qu'aucun obstacle ne pouvoit étonner. Constant à poursuivre les projets les plus surprenans, il trouvoit en lui-même des ressources infinies pour les faire réussir. Son esprit souple, vif & pénétrant le guidait sur le choix des moyens, & il étoit presque toujours sûr du succès par l'adresse avec laquelle il s'accommodoit au temps, aux circonstances, & sur-tout au génie de sa nation. Personne ne parloit mieux que lui, & il paroissoit avoir fait une étude particulière de la langue. Il en connoissoit toute l'énergie, la force, l'abondance, la pureté. Naturellement éloquent, son style étoit fort, pathétique, ses tours élégans, & ses expressions extrêmement vives. Cette facilité de s'énoncer provenoit d'une imagination brillante & féconde, qui lui fournissoit abondamment, selon l'occasion, les idées les plus capables de le faire parvenir à ses fins. Il joignoit à une mémoire heureuse, une conception vive. Il avoit beaucoup de gayeté dans l'esprit, & d'égalité dans l'humeur. Populaire avec les gens du commun, familier avec les Nobles, il traitoit avec bonté ceux

EMPIRE DES  
KHALIFS.

Mort de Mahomet. 11. de  
de l'Hégire.

332. de J. C.



EMPIRE DES  
KHALIFS.

qui s'adressoient à lui, & gardoit scrupuleusement les paroles qu'il avoit données. Les pauvres trouvoient en lui un pere tendre, sensible à leur misère & très-libéral. Si nous en croyons Abulfeda, il joignoit à ces qualités une abstinence & une sobriété peu communes.

Il pouffoit cependant jusqu'à l'excès sa passion pour les femmes. Les Historiens ne sont point d'accord sur le nombre qu'il en eut. Un Auteur Arabe lui en donne dix-sept sans les concubines. Gentius, auteur Chrétien, les fait monter jusqu'à vingt-six; ce qu'il y a de certain, c'est que le Prophete avoit beaucoup plus de femmes qu'il n'étoit permis par son propre Alcoran, qui n'en accorde au plus que quatre à la fois. Les plus célèbres & les plus aimées de ces femmes furent Cadhige, Aiesha, & Hassa. La premiere mourut trois ans avant l'hegire, Aiesha vécut long-temps après Mahomet. Elle n'avoit que sept ans lorsqu'elle fut mariée, & mourut l'an 58 de l'hegire. Hassa étoit fille d'Omar. Elle fut la dépositaire de l'Alcoran après la mort de Mahomet. Cet imposteur eut huit enfans de Cadhige; savoir, quatre garçons & quatre filles qui moururent tous avant leur pere, à l'exception de Fatime qui lui survécut de quelques mois. Ses autres femmes ne lui donnerent point d'enfans.

Alcoran.

Mahomet rassembla toutes ses prétendues révélations, & tout ce qu'il avoit enseigné de vive voix. Il en composa un livre qui fut nommé Alcoran; c'est-à-dire, livre par excellence. C'est un mélange singulier de contradictions, de fables & de grandes vérités. Lorsque le Prophete agissoit d'une maniere opposée à ce qu'il enseignoit, il ajoutoit un nouveau chapitre qui l'autorisoit dans ses actions. Devenu éperdument amoureux de Zainab, femme de Zaïd un de ses principaux Officiers, il engagea celui-ci à la répudier, & l'épousa ensuite. Ce mariage scandalisa les Arabes, mais l'imposteur au moyen d'une révélation fit disparaître le crime. Voici comme il s'exprimeau trentetroisième chapitre de l'Alcoran. (C'est Dieu qui parle :) *Or après que Zaïd eut exécuté à l'égard de sa femme ce qu'il avoit résolu, nous l'avons unie avec toi pour être ton épouse.... Le Prophete n'a commis aucune faute en faisant ce que Dieu lui a ordonné, &c.* Mahomet usa du même artifice dans une autre occasion à peu près semblable. Surpris dans un entretien secret avec une fille nommée Marie, dont les charmes lui avoient touché le cœur, il promit à ses femmes qui faisoient beaucoup de bruit à ce sujet, de ne plus revoir celle qui leur causoit tant d'ombrage. Comme il craignoit de ne pouvoir tenir parole, il s'en fit promptement dispenser par l'Ange Gabriel qui lui fit ce reproche : *O Prophete, pourquoi uniquement pour complaire à tes femmes, t'abstiens-tu de faire ce que Dieu t'a permis ? O Dieu te déclare la dissolution de tes sermens.* C'est ainsi que Mahomet imposoit aux autres un joug qu'il ne vouloit point porter. Ce qui concerne la divinité & ses attributs est traité dans l'Alcoran avec beaucoup de majesté. Il en est de même de l'amour de Dieu & du prochain, & de plusieurs vertus morales, dont les idées & les définitions sont exposées avec beaucoup de sens & de justesse. Mahomet employa plus de vingt ans à composer ce bizarre recueil, dont la plupart des propositions qui concernent la doctrine, sont des hérésies empruntées d'Arius, de Nestorius, de Sabellius & d'autres hérétiques. Il fut d'abord aidé dans son entreprise par un Juif, & ensuite

par un Moine Chrétien, que les Occidentaux appellent Sergius. Les deux points fondamentaux de la doctrine Mahométane consistent à enseigner, 1°. que tout ce qui arrive est tellement déterminé dans les idées éternelles que rien ne peut en empêcher l'effet; 2°. que la Religion Mahométane doit être établie sans miracles, & être reçue sans disputes, ni contradictions. En conséquence, on doit mettre à mort quiconque refuse de la recevoir, & l'on se rend digne du Paradis en égorgeant les incrédules; de même qu'en périssant sous les armes des ennemis du Mahométisme, on gagne la couronne du martyre. Ce fut par ces principes que Mahomet vint à bout d'inspirer le fanatisme à ses disciples, & qu'il les porta à voir d'un œil tranquille la mort dans les combats.

---

EMPIRE DES  
KHALIFS.

La mort de Mahomet pensa causer la ruine d'un Empire qu'il avoit fondé avec tant de soins, & qu'il avoit cimenté par le sang des Arabes. On ne sçait pour quelle raison il ne s'étoit point désigné de successeur, & peu s'en fallut que les Mahométans ne s'égorgeassent pour lui en donner un. Tout étoit plein de troubles & de confusion, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsqu'Omar se jeta tout d'un coup aux pieds d'Aboubekr, & lui rendit hommage. Cette action calma sur le champ les esprits, & tous ceux qui étoient présents reconnurent Aboubekr pour leur Souverain. Ali, qui n'étoit point à l'assemblée, & qui, comme gendre de Mahomet (1), prétendoit à la souveraineté, murmura hautement, mais Aboubekr vint à bout de le gagner. Ce dernier par modestie ne prit que le titre de Khalif, mot qui signifie héritier ou successeur. Le commencement du regne de ce premier Khalif fut troublé par la révolte de plusieurs Tribus Arabes, & par quelques Particuliers qui voulurent imiter Mahomet. Aboubekr étant parvenu à dissiper le Parti des rebelles, envoya des troupes dans la Syrie contre l'Empereur Héraclius. La fortune seconda les projets du Khalif, & les armées Grecques ne purent tenir devant les Mahométans. Bosra, malgré une vigoureuse résistance, fut obligée de se soumettre, ainsi que la ville de Damas, qui s'étoit défendue avec tant d'ardeur, que les Mahométans avoient été contraints d'en lever le siège. Il fut recommencé de nouveau, & cette place succomba enfin sous les efforts des Arabes. Aboubekr mourut peu de temps après universellement regretté de tous ses sujets. Son regne, qui n'avoit été que de deux ans & trois mois, fut marqué par les plus grands succès. Ce Prince étoit recommandable par sa chasteté, sa tempérance, sa modestie, sa frugalité & son amour pour les pauvres. Tant qu'il fut Khalif il vécut toujours de son patrimoine, & ne prit dans le trésor que trois dragmes qu'il regardoit comme le salaire de ses services.

Troubles excités  
à la mort de  
Mahomet.

ABOUBEKR re-  
connu Khalif.

---

13. de l'Hégire.  
634. de J. C.

Aboubekr avant que de mourir avoit eu soin de faire reconnoître Omar pour son successeur; de sorte que celui-ci ne trouva aucune difficulté pour monter sur le trône. Il continua la guerre que son prédécesseur avoit commencée en Syrie, & il n'eut pas de moindres avantages. Il se rendit maître par ses Généraux de la ville d'Hemesse, & de plusieurs autres places de la Syrie. Baalbec lui résista plus long-temps; mais elle fut enfin contrainte de se rendre, ainsi que la ville de Schaïzar. L'Empereur Grec ne

OMAR, second  
Khalif.

(1) Il avoit épousé Fatime, fille de Mahomet.

se tenoit cependant pas tranquille, & il envoyoit sans cesse des troupes pour s'opposer aux progrès des Arabes. Ces derniers, qui se battoient en furieux, remportèrent de continuelles victoires sur les Grecs, & la plus célèbre bataille qu'ils gagnèrent fut celle d'Yermouk. L'armée Grecque y fut entièrement taillée en pieces, & cette défaite totale mit les Mahométans en état d'achever sans obstacles la conquête de la Syrie. Ce fut alors que Jérusalem fut obligée d'ouvrir ses portes aux Mahométans, & de subir leurs loix. Les habitants ne voulurent cependant se rendre qu'au Khalif même, & Omar se vit dans la nécessité de quitter l'Arabie, & d'aller se mettre à la tête de ses troupes. Ce Khalif vivoit avec une si grande simplicité, qu'il fit son voyage sur un chameau roux, chargé de deux sacs, dont l'un contenoit de l'orge, du riz & du froment mondé, & dans l'autre il n'y avoit que quelques fruits. Il avoit encore une outre pleine d'eau, & un grand plat de bois. Ce fut avec cet équipage, si différent de celui des Khalifs ses successeurs, qu'Omar arriva à Jérusalem. Les habitants eurent lieu d'être satisfaits de la conduite qu'il tint à leur égard.

La conquête de Jérusalem fut bientôt suivie de celle de plusieurs autres places, dont les plus célèbres étoient Alep & Aazaz. Cependant l'Empereur Héraclius, qui commençoit à se croire hors d'état de défendre la Syrie, accepta la proposition que lui fit un scélerat de faire périr Omar par le fer. L'assassin n'ayant pu trouver une occasion favorable d'exécuter son criminel projet, s'en repentit, déclara au Khalif le dessein qu'il avoit eu, & se fit Musulman après avoir obtenu son pardon. L'Empereur Grec, trop persuadé alors qu'il ne pouvoit plus résister aux forces des Mahométans, abandonna la ville d'Antioche, qui se soumit aux Arabes. Le séjour délicieux de la Syrie commença à énerver le courage de ces peuples, & ils refuserent ouvertement d'aller faire la conquête du pays des Montagnes. Le Général Mahométan réveilla néanmoins l'ardeur de quelques-uns, mais l'expédition ne fut pas heureuse. La Palestine éprouva bientôt le même sort que la Syrie, & les Arabes se mirent en possession de Tripoli, de Tyr, de Césarée, de Ptolémaïs, de Joppé, d'Afcalon, de Gaza, de Napoulouse & de Tiberiade. Ils se rendirent aussi maîtres dans la Syrie maritime de Bérïte, de Sidon & de Laodicée.

Tant de succès ne servirent qu'à animer l'ardeur des Mahométans, & l'an 18 de l'Hégire. 639. de J. C. ils tentèrent la conquête de l'Egypte, qui appartenoit alors aux Empereurs Grecs. La trahison de Makaukas facilita aux Arabes l'entrée dans le pays, & ils commencèrent les hostilités par le siège & la prise du château de Mestrah. Maîtres de cette place, ils assiégèrent Alexandrie, que les habitants, après une vigoureuse défense, abandonnerent enfin au vainqueur (1). La prise de cette ville décida du sort de toute l'Egypte. Cette vaste Contrée se soumit aux Musulmans, qui en tirèrent un immense tribut. Elle fut par la suite d'une grande ressource aux Arabes dans les temps de famine. Omar ne survécut pas long-temps à la conquête de l'Egypte, & il mourut l'an 23 de l'Hégire. 644. de J. C.

(1) Ce fut dans cette occasion que les Mahométans brûlèrent cette fameuse Bibliothèque que les Ptolémées s'étoient plu à rassembler.



Omar avoit refusé de se nommer un successeur, mais il avoit désigné six Electeurs qui devoient proclamer un Khalif. Un d'entr'eux devenu maître de l'élection, avoit dessein de choisir Ali pour Khalif, à condition qu'il se conduiroit suivant l'avis des Anciens; mais le gendre de Mahomet refusa la dignité qu'on lui offroit à une telle condition. Othman se soumit à toutes les propositions qu'on lui fit, & fut proclamé Khalif. Ce Prince signala les commencemens de son regne par les grands avantages que ses troupes remportèrent dans la Perse, où elles étoient déjà entrées sous le regne d'Omar. Les Mahométans s'étendirent aussi dans l'Afrique, & y firent de grands progrès; de sorte qu'ils soumirent le pays depuis l'Egypte jusqu'au détroit de Gibraltar. Le trop grand attachement que le Khalif témoigna pour sa famille, pensa faire perdre aux Arabes tous leurs avantages en Afrique. Il rappella les Généraux qui y avoient eu les plus grands succès, & leur substitua plusieurs de ses parents qui n'avoient aucune expérience. Les Grecs profitèrent de la faute du Khalif, & rentrèrent en possession d'Alexandrie. Ils ne la gardèrent pas long-temps, & les Arabes s'en étant emparés de nouveau, en détruisirent toutes les fortifications. Depuis ce temps cette ville perdit tout son lustre, & ne s'est jamais relevée. Jusqu'alors les Musulmans ne s'étoient rendus redoutables que sur terre; mais Moavia, Gouverneur de Syrie, ayant levé une puissante marine, s'empara des îles de Chypre & de Rhodes, & battit les Grecs sur mer en différentes rencontres.

Pendant que les Arabes étendoient ainsi leur empire, l'autorité d'Othman s'affoiblissoit, & le nombre des mécontents augmentoit tous les jours. Des murmures on passa à la révolte, & Othman en appaisant les séditieux, ne put détruire la fermentation qui agitoit les esprits. Il fut enfin assassiné, quoiqu'il se fût fait une espece de plastron avec l'Alcoran, & son corps resta trois jours sans sépulture. Il avoit régné douze ans moins huit jours.

Ali, gendre de Mahomet, fut alors proclamé Khalif par acclamations; mais comme il avoit beaucoup d'ennemis, & qu'il sçavoit d'ailleurs que plusieurs Généraux briguoient le Khalifat, il ne voulut point accepter cette dignité, sans que les Electeurs la lui eussent confirmée. Ces précautions n'empêchèrent pas quelques ambitieux de complotter secrètement contre lui, & les plus dangereux furent Tellah, Zobeir, & surtout Moavia, qui ne tarda pas à faire connoître ses sentimens. Aïsha, une des femmes de Mahomet qui haïssoit Ali, fomentoit le feu de la rebellion, & c'étoit chez elle que les séditieux tenoient leurs assemblées. On voulut que le Khalif vengeât la mort d'Othman, qui étoit de la famille des Ommiades, & son refus avoit encore augmenté le nombre de ses ennemis. On rendit le Khalif coupable de la mort de son prédécesseur, & de-là se formèrent ces différentes factions qui déchirèrent l'Empire Musulman, & troublèrent le regne d'Ali. On prit les armes de part & d'autre, & on se fit une guerre sanglante. Les Médinois, qui avoient d'abord refusé de secourir Ali, se déclarèrent enfin en sa faveur, & le Khalif se trouva par ce moyen en état d'en imposer quelque temps aux rebelles. Il auroit désiré terminer toutes ces dissensions par les voyes d'accommodement; mais Aïsha rompoit toujours les négociations. Une victoire célèbre remportée sur les factieux, &

EMPIRE DES  
KHALIFS.

OTHMAN.

644. de J. C.

ALI.

35. de l'Hégire.  
656. de J. C.

la mort de Tellah & de Zobeir rendirent pour quelque temps la tranquillité au Khalif.

La révolte de Moavia, qui étoit aussi de la famille des Ommiades, eut des suites plus funestes pour Ali. Toutes les villes de la Syrie se réunirent à Moavia, & le reconnurent pour Khalif. Ali marcha contre les rebelles, & leur livra bataille. Le combat étoit déjà fort engagé, lorsqu'on proposa un accommodement. Les troupes se retirèrent alors chacune de leur côté, & après bien des difficultés, on convint de nommer deux arbitres, pour décider lequel d'Ali ou de Moavia devoit garder le Khalifat. Un des deux arbitres commença par déposer les deux Khalifs, & fut d'avis d'en élire un nouveau. Le second déposa seulement Ali, & déclara que Moavia étoit le légitime Khalif. Telle fut l'origine du schisme si célèbre qui divise encore aujourd'hui les Musulmans. Il se forma alors deux sectes; l'une appelée Alide, à cause du Khalif de ce nom, & l'autre Ommiade, parce qu'Othman & Moavia étoient de la Maison d'Ommiah. Ces deux sectes se maudirent par une certaine formule qu'on prononce à haute voix.

L'Empire des Musulmans fut partagé entre les deux Khalifs, mais la plus grande partie étoit sous la domination de Moavia. L'Egypte passa même bientôt au pouvoir de ce dernier, ainsi que quelques autres places qui reconnoissoient encore Ali. Cet infortuné Khalif succomba enfin sous les efforts redoublés de ses ennemis, & trois assassins lui donnerent la mort à la porte d'une Mosquée.

Les Partisans de ce Prince lui donnerent pour successeur Hassan, son fils aîné. Il voulut marcher contre Moavia, mais la révolte de ses troupes l'empêcha de rien entreprendre. S'étant mis à couvert de la fureur des séditieux à Madaïn, il résolut d'abdiquer le Khalifat, & le céda en effet à Moavia. Ce dernier rendit cette dignité héréditaire dans sa famille, & est le Chef de la Dynastie des Ommiades. C'est ici qu'on doit particulièrement fixer le commencement du regne de Moavia. Ce Prince établit le siège de son Empire à Damas, & il voulut y placer la chaire de Mahomet; mais les Médinois s'y opposèrent. Avant que de mourir il fit reconnoître pour son successeur Yésid, & lui donna les instructions nécessaires pour se mettre à l'abri de ses ennemis.

Les Médinois & les Mecquois furent les seuls qui refusèrent de reconnoître Yésid; ils le vengeoient de cette manière sur le fils du mépris que le pere avoit fait d'eux. Ils avoient dessein même de prendre les armes contre lui; mais les factions qui les divisoient les mirent hors d'état de faire aucune entreprise. Houssain, fils d'Ali, & Abdallah, fils de Zobeir, prétendoient au Kalifat, & partageoient entre eux les habitants de Médine & ceux de la Mecque. Yésid par sa prudence dissipa les partis qui lui étoient contraires, & la mort de Houssain, tué par un des Généraux du Khalif, l'affermit sur le trône. Il eut soin de la famille du fils d'Ali, & elle s'établit à Médine. Abdallah se fit cependant reconnoître Khalif dans cette dernière ville & à la Mecque, où il se maintint quelque temps. Les Médinois, révoltés contre Yésid, le déposèrent; mais le Khalif les fit bientôt repentir de leur rébellion, & leur ville prise d'assaut fut abandonnée au pillage. La Mecque étoit menacée du même sort, lorsqu'on apprit la mort d'Yésid.

Mouvia II. son fils & son successeur ne regna que vingt jours, & abdiqua malgré les représentations de toute sa famille. Il mourut peu de temps après son abdication, & on crut que sa mort étoit l'effet de quelque poison. Il y eut alors un interregne, quoique plusieurs eussent pris le titre de Khalif, tels qu'Abdallah, & Obeidallah. Merouan fut cependant proclamé Khalif par les habitants de Damas, & reconnu par la plus grande partie des Musulmans. Le nouveau Khalif fut obligé de prendre les armes pour soumettre les pays qui refusoient de lui obéir, mais il ne put venir à bout de détruire entièrement le Parti d'Abdallah. Son autorité n'étoit pas encore bien affermie lorsqu'il mourut presque subitement après dix mois de regne.

On lui donna pour successeur son fils Abdolmelik, qui continua la guerre qu'on avoit commencée contre les Rebelles. Pour ôter à Abdallah les moyens d'augmenter le nombre de ses Partisans, il changea le pèlerinage de la Mecque en celui de Jérusalem, & au lieu d'aller baiser la pierre noire dans le Temple de la Caabah, on alla visiter à Jérusalem la pierre de Jacob. Abdallah soutenoit cependant son Parti, malgré les fréquents échecs qu'il recevoit, & le crédit des deux fils de Zobéir. Abdolmelik, occupé par ce rival & par d'autres Rebelles de ses Etats, se hâta de faire un traité avec les Grecs. Il marcha ensuite contre Abdallah, défit son armée & soumit la Province d'Yrac en Arabie. La ville de la Mecque tomba aussi en son pouvoir, & enfin Abdallah fut tué à la tête de ses troupes. La mort d'un concurrent si redoutable assura au Khalif de Syrie la conquête de presque toute l'Arabie, & il ne resta plus que quelques Rebelles que ses Généraux vinrent à bout de vaincre. Abdolmelik ne jouit pas longtemps du bonheur de voir la tranquillité rétablie dans ses Etats. Il mourut peu de temps après dans la vingt-deuxième année de son règne. Les Grecs le nomment Abimelek. Sous son regne Mohammed, fils d'Abou-Edris, alla ravager la Sicile.

Ce Prince eut pour successeur Oualid, l'aîné de ses enfants. Ce Khalif, qui ne fit rien par lui-même, est néanmoins un des plus célèbres, par les grandes expéditions que les Arabes firent pendant son regne. Ces peuples s'étendirent jusqu'à l'Océan Atlantique par le détroit de Gibraltar, entreprirent en Europe & conquièrent les Provinces méridionales de l'Espagne. Ils poussèrent en même temps leurs conquêtes vers l'Orient, où ils soumirent la plus grande partie des Indes, en deçà du Gange; s'avancant ensuite vers le Nord, ils s'emparèrent du Khovaresm, de la Transoxiane, du Turquestan & de plusieurs autres Provinces.

Pendant que les Généraux d'Oualid étendoient ainsi sa domination, & faisoient recevoir le Mahométisme, le Khalif s'occupoit à bâtir de magnifiques Mosquées à Damas & à Médine. Il eut soin en même temps de faire instruire les peuples des pays conquis, dont la plupart étoient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. L'aversión qu'il avoit pour les Payens n'égalait point celle qu'il sentoît pour les Chrétiens, & surtout pour les Grecs. Il commença par défendre qu'on se servît désormais de la langue Grecque, qui jusqu'alors avoit été fort en usage dans une grande étendue de son Empire. Peu de temps après il déclara même la guerre aux Grecs, pour se venger de ce qu'ils avoient reçu chez eux les Arméniens, qui



s'étoient révoltés contre lui. Les troubles, dont l'Empire de Constantinople étoit agité, mirent le Khalif en état de pousser vivement ses conquêtes & d'enlever plusieurs places aux Grecs. Il pénétra même jusques dans la Galatie, & la ravagea presque entièrement. Il fut redevable de ses succès à la valeur de ses Généraux. Ce Prince mourut dans la dixième année de son règne, pendant lequel les Arabes firent la conquête d'une partie de l'Isle de Crete.

Soliman, frere d'Oualid, monta alors sur le trône, & signala le commencement de son règne par plusieurs actes de bonté & de justice, surtout en réprimant la trop grande autorité des Gouverneurs de Provinces qui étoient autant de Tyrans. Il continua la guerre que son frere avoit entreprise contre les Grecs, & fit même assiéger Constantinople. Léon l'Isaurien, qui étoit alors sur le trône, brûla la flotte Arabe par le moyen du feu Grégeois, & les Mahométans, après cette perte considérable, se retirèrent dans la Thrace. Le Khalif fit une nouvelle tentative l'année suivante, mais elle ne fut pas plus heureuse. Soliman fut si sensible à ce revers, qu'il en mourut de chagrin. Cependant Yefid, un de ses Généraux, avoit fait la conquête de Georgian, Province de l'ancienne Hircanie.

Soliman, avant que de mourir, s'étoit désigné pour successeur Omar, petit-fils de Merouan, & ce Prince fut proclamé d'un consentement unanime aussitôt après la mort de son prédécesseur. Omar aimoit tellement la simplicité, qu'il dédaigna le faste que les derniers Khalifs avoient affecté. Il voulut aller à pied jusqu'à la Mosquée & refusa d'habiter le Palais destiné au Souverain des Mahométans. La protection qu'il accorda aux descendants d'Ali, & les malédictions contre cette famille qu'il fit supprimer, indisposèrent contre lui les Ommiades. Pour tâcher de dissiper leurs factions, il résolut d'attaquer les Grecs, & entreprit le siège de Constantinople. Il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur, & fut obligé de renoncer à cette expédition, après avoir perdu presque tous ses vaisseaux. Il se vengea de ses malheurs sur les Chrétiens & voulut les forcer à suivre différents usages des Musulmans. Il augmenta de moitié le tribut qu'il leur avoit imposé, & les tourmenta de diverses manières. Il ne changea point de conduite à l'égard des Musulmans, qu'il traita toujours avec beaucoup de douceur. Une telle modération n'empêcha pas plusieurs de ses sujets de se révolter; ils prirent pour motif de leur rébellion les faveurs que le Khalif accordoit à la famille d'Ali. Les choses furent poussées à un tel point qu'Omar fut empoisonné.

Yefid, fils d'Abdolmelik, fut reconnu Khalif après la mort d'Omar, dont il n'imita ni la modestie ni la sagesse. Yefid, fils de Mahaleb, qui tiroit son origine de la Perse, se révolta dans l'Arabie; mais il fut tué au bout de quelque temps par les troupes du Khalif. Les Généraux de ce Prince remportèrent divers avantages sur les Turcs, qui cherchoient à s'emparer de ses Etats, & les Mahométans, fiers de leurs succès, pénétrèrent en Europe, & s'avancèrent jusques dans les Provinces méridionales de la France. Eudes, Comte d'Aquitaine, les battit près de Toulouse & leur enleva la ville de Narbonne dont ils s'étoient emparés. Cependant Yefid étoit tranquille dans son Palais, & menoit une vie voluptueuse au milieu

SOLIMAN.  
96. de l'Épître.  
711. de J. C.

OMAR II.  
100. de l'Épître.  
711. de J. C.

YEFID II.  
101. de l'Épître.  
711. de J. C.

de ses femmes. La mort d'une d'entr'elles lui fut si sensible, que le chagrin le conduisit lui-même au tombeau.

Yefid avoit désigné pour son successeur Hescham, un de ses freres, à condition qu'il laisseroit la couronne à Oualid, son fils, qui étoit alors trop jeune pour occuper le trône. Le regne de Hescham fut troublé par les prétentions de Zeid, arriere-petit-fils d'Ali, qui prit le titre de Khalif à Koufa. Sa mort, arrivée l'an 122. de l'Hégire, ne rendit pas pour cela le calme à l'Etat. La faction des Abbassides, ainsi nommée d'Abbas son Chef, refusa de reconnoître les Ommiades pour Khalifs légitimes, & ne cessa de former des complots pour leur enlever le Khalifat. Ce fut sous le regne de Hescham que les Arabes, connus alors sous le nom de Sarrafins, entrèrent dans la Sicile & allégerent Syracuse. Un des Généraux du Khalif qui fit le plus de ravage, est nommé Abderahman ; c'est le même que nos Historiens appellent Abderam.

Après la mort de Hescham, Oualid, son neveu, monta sur un trône qu'il attendoit depuis longtemps. Ce Prince connu par ses vices, ses débâches & son impiété, se fit mépriser de ses sujets, qui le firent périr.

Yefid, fils d'Oualid I. qui avoit délivré l'Etat du Tyran, fut nommé pour lui succéder. Plusieurs Provinces refuserent néanmoins de le reconnoître, & ce Khalif eut beaucoup de peine à réduire les Rebelles. Il ne régna que cinq mois & quelques jours.

Ibrahim, son frere, monta sur le trône après lui, & ne l'occupa que soixante & neuf jours. Merouan, qui s'étoit déjà révolté contre Yefid, se fit proclamer Khalif, & vint à bout d'enlever la couronne à Ibrahim.

Mérouan, un des plus grands Capitaines de son temps, étoit en état de relever la gloire de sa maison par sa valeur & son intrépidité. Ce fut cependant sous lui que les Ommiades perdirent une couronne qu'ils possédoient depuis longtemps. Vainqueur d'Ibrahim & de ses partisans, il tomba sous les efforts redoublés des Abbassides. Ibrahim avoit désigné pour son successeur Aboul-Abbas, son frere, qui se fit proclamer à Koufa. Merouan crut abattre le parti d'Ibrahim en le faisant mourir ; mais cette action acheva de soulever tous les peuples. Battu par plusieurs Rebelles, il fut obligé de se sauver en Egypte, où il eut la tête coupée avec quatre-vingt personnes de sa famille, qui avoient été prises par Abdallah, de la Maison d'Ali. Il n'échappa qu'Abderahman, qui passa en Espagne, où il fonda une nouvelle Dynastie des Ommiades. Ce fut de cette maniere que ceux-ci perdirent le Khalifat, dont les Abbassides se mirent en possession. On divise ces Khalifs en deux branches ; la premiere qui regna à Bagdad, & la seconde qui, après la prise de Bagdad, fut transférée en Egypte. A la mort de Merouan, les Mahométans étoient maîtres de l'Arménie, de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte & d'une partie de l'Inde.

On fixe le commencement du regne des Abbassides à l'an 132. de l'Hégire, 749 de J. C. Haroun-Raschid & Mamoun illustrerent leur regne par leur amour pour les Lettres. Le dernier surtout les fit fleurir plus particulièrement, & la grossiereté & la barbarie dont les Nations policées accusoient les Arabes, se dissipèrent peu à peu. Mamoun s'appliqua sérieusement à l'étude des Mathématiques, & tâcha d'attirer à sa Cour un Grec célèbre

O o o j j

EMPIRE DES  
KHALIFS.

HESCHAM I.  
106. de l'Hégire.

714. de J. C.

OUALID II.  
122. de l'Hégire.

743. de J. C.

YEFID III.  
126. de l'Hégire.

744. de J. C.

IBRAHIM.

MEROUAN II.  
127. de l'Hégire.

744. de J. C.

ABBASSIDES.  
749. de J. C.

825. de J. C.

nommé Léon. Ce Khalif eut plusieurs guerres contre les Grecs, & les fit avec succès, & ce fut lui qui acheva la conquête de l'isle de Crete. Motaſem ſon ſuccesseur enleva aux Grecs l'an 837. de J. C. la ville d'Amorium. Ce Khalif fut le premier qui appella les Turcs à ſon ſervice, & ceux-ci ſe rendirent dans la ſuite ſi puiffants, qu'ils s'arrogerent le droit de donner des Souverains à l'Empire Muſulman. L'autorité, la fortune, la liberté, la vie même des Khalifs furent entre leurs mains, & ils eurent le même pouvoir que les Maires du Palais dans les premiers ſiècles de la Monarchie Françoisé. L'immense crédit que leur donna la garde du Khalif qui leur fut confiée par Motaſem, altéra inſenſiblement l'autorité des Souverains du Muſulmaniſme, & fut cauſe des malheurs que les Abbafſides éprouverent dans la ſuite. Quelques Princes de cette Dynaſtie vinrent à bout de ſecouer le joug, mais les Turcs reprenant leur ancienne force enleverent enfin la couronne aux Abbafſides & s'emparèrent de la Souveraineté. Le Khalifat fut alors réduit à la ſimple dignité Pontificale.

Les troubles que la puiffance des Turcs occasionna, furent la cauſe du démembrement de l'Empire des Khalifs, ſur les débris duquel il s'éleva pluſieurs Souverains. Les Thoulounides s'emparèrent de l'Egypte, & firent même de grandes conquêtes dans la Syrie (1). Les Thaheriens, qu'on croit être Perſans d'origine, étoient entrés avant ce temps-là dans le pays des Khalifs, & s'étoient rendus maîtres du Khorafan. Les Soffarides qui détruiſirent les Thaheriens, regnerent dans le Khorafan, le Thabareſtan, le Sedjeſtan & le Fars. Les Samanides, qui leur ſuccéderent l'an 261 de l'Hégire, 874. de J. C. affectèrent la ſouveraineté dans la Perſe, dans la Tranſoxiane, dont ils étoient Gouverneurs pour les Khalifs, & reſuſerent de reconnoître l'autorité de ces derniers. Sous le regne de Moctader Billah, dix-neuvième Khalif Abbafſide, qui vivoit l'an 295. de l'Hégire, 908. de J. C. il s'éleva en Egypte un Particulier qui fut le fondateur d'une puiffante Dynaſtie connue ſous le nom de Phatimites (2). Obeid Allah, dont je veux parler, ayant détruit les Aglabites qui regnoient en Afrique, prit les titres d'Imâm & de Khalif. Les ſuccesseurs de ce Prince firent la conquête de l'Egypte, ſoumirent pluſieurs villes de la Syrie, & furent toujours les ennemis des Khalifs Abbafſides qui regnoient à Bagdad; ce qui forma un nouveau ſchiſme dans la Religion Muſulmane.

C'eſt ainſi que l'autorité Kalifale ſe trouvant diviſée ſ'afſoiblit inſenſiblement, & diſparut enfin. Ce puiffant Empire qui comprenoit autrefois les trois Arabies, l'Egypte, la Syrie, la Perſe, la Méſopotamie, ſe trouva par la ſuite réduit au ſeul territoire de Bagdad. Sous le regne de Radhy Billah, l'Irak Perſienne, la Perſe proprement dite, tombèrent au pouvoir des Bouides (3), ainſi que le Thabareſtan, le Giorgian & le Manzaredan. La Méſopotamie fut ſoumiſe par les Hamadanites (4), & les Karmates reſterent

(1) Voyez ci-devant dans les Tables chronologiques la Dynaſtie des Thoulounides.

(2) Voyez ci-devant les Tables chronologiques des peuples Orientaux.

(3) Ces Bouides étoient Perſans d'origine, & ils ont poſſédé la Perſe, Bagdad,

l'Irac, le Khouziſtan, Oman, Mouſſoul, le Diarbekr, &c. Devenus poſſeſſeurs de la charge d'Emir-El-Omara, ils dépouillerent enfin les Khalifs de toute leur autorité temporelle.

(4) Ces Hamadanites étoient Arabes d'origine. Hamadan leur Chef le rebella contre

108. de J. C.

100. de J. C.



maîtres d'une partie de l'Arabie. Les Emirs-El-Omara tenoient en même temps les Khalifs dans une dépendance peu différente de l'esclavage, & le Souverain vit souvent sa dignité réduite aux seules prérogatives de faire la prière publique, de donner les investitures, & d'être nommé sur les monnoies. Du reste il n'avoit aucune connoissance des affaires, & tout se faisoit par les ordres des Emirs, qui travaillèrent successivement à établir leur autorité sur les ruines de celle des Khalifs. Les Princes Hamadanites voulurent entreprendre de délivrer Mothi Lillah (1) de la tyrannie de ces Emirs (2), mais leurs tentatives furent inutiles, & les Bouides s'affermirent de plus en plus dans leur usurpation. Les Khalifs accoutumés à mener une vie indolente, ne songerent point à profiter des guerres que les Princes Bouides se firent entre eux. Cader, vingt-sixième Khalif Abbasside, qui commença à regner l'an 991. de J. C. voulut faire quelques efforts pour secouer le joug honteux que ses prédécesseurs portoient depuis si long-temps : mais réduit à la seule ville de Bagdad, il ne put que former des projets impuissans. Caïm-Bamrillah son fils & son successeur, ne pouvant plus supporter l'autorité des Bouides, appella à son secours Thoghrol-Begh, Prince Seljoucide (3), qui s'étoit emparé du Khorasan. Le Khalif en implorant l'assistance des Seljoucides, ne fit que changer de maîtres, puisque ceux-ci vinrent à bout de se faire reconnoître Sulthans dans Bagdad. La puissance de ces Princes obscurcit tellement celle des Khalifs, que l'Histoire ne fait plus mention d'eux que pour nous indiquer leur succession au Khalifat.

Selaheddin, premier Souverain de la Dynastie des Ayoubites, devenu maître de l'Egypte, mit fin au Khalifat des Pharthimites, & fit reconnoître dans ce pays la puissance spirituelle des Khalifs Abbassides. Cet événement arriva sous le regne de Mothadi, qui occupoit le trône Khalifal en l'année 1171. de J. C. Tous les Musulmans ne reconnurent plus alors pour le légitime chef de la Religion que le seul Khalif de Bagdad. Cette grande révolution ne rendit point aux Khalifs leur autorité temporelle, & tous les différens Princes ou Gouverneurs, qui avoient usurpé la souveraineté dans les diverses Provinces de leur ancien Empire, s'y affermirent de plus en plus. Les Khalifs se trouvoient même forcés de donner des investitures à ceux qui l'exigeoient, & qui n'avoient souvent d'autres droits que la force.

La destruction de la Dynastie des Ayoubites en Egypte, & l'établissement de celle des Mamluks sur les ruines de ces derniers, n'occasionnerent aucun changement par rapport aux Khalifs. Mostaafem Billah étoit alors souverain Pontife des Musulmans. Ce fut sous son regne que se renouvelèrent ces fameuses disputes au sujet de la légitimité du Khalifat dans la Maison d'Ali, ou dans celle d'Ommia. Les partisans d'Ali étoient nommés Schiïtes, & leurs adversaires sont connus sous le nom de Sunnites. Ces disputes occasionnerent des troubles qui devinrent funestes au Khalif. Aboubekr, fils aîné de Mostaafem, traita avec rigueur les Schiïtes qui étoient protégés par le Visir du Khalif. Ce perfide Ministre résolu de se venger,

640. de l'Hégire.  
1241. de J. C.

le Khalif Motadhed vers l'an 892. de J. C. Ses enfans se rendirent souverains de Mousoul, d'Alep, &c.

(1) Il regnoit l'an 946. de J. C.

(2) Les Bouides étoient alors en possession de cette charge.

(3) Voyez ci-devant les Tables chronologiques des peuples Orientaux.

eut recours à Mangoukhan, petit-fils de Gengizkhan, qui commandoit alors les Mogols. Il promit à Houlagoukhan, frere du Souverain des Mogols, de lui livrer Bagdad, qui se trouvoit sans défense par sa perfidie. A l'approche de l'armée des Tartares, le Khalif, au lieu de prendre quelques mesures pour adoucir Houlagoukhan & le rendre traitable, lui écrivit plusieurs lettres insultantes par le conseil de son Visir. Le Tartare irrité de la maniere dont le Khalif le traitoit, marcha promptement vers Bagdad, battit le peu de troupes qu'il rencontra, & se rendit maître de la ville qui fut abandonnée au pillage. Le Khalif fut arrêté, & Houlagoukhan le fit périr dans les plus cruels supplices, après avoir fait égorger son fils sous ses yeux. Telle fut la fin du puissant Empire des Khalifs, qui avoit subsisté pendant six cent cinquante-six ans. Les Abbassides l'avoient possédé pendant cinq cent vingt-quatre ans.

Après la prise de Bagdad & la mort de Mostaafem, Ahmed, de la famille des Abbassides, se sauva chez les Arabes de l'Irac, & de-là dans l'Egypte sous le regne de Bibars. L'an 1261 il fut reconnu en qualité de Khalif, & en fit toutes les fondations. Il prit le titre de Mostanser Billah. Cependant on établissoit dans Alep un autre Khalif, qui se fit nommer Hakim-Bamrillah. Mostanser lui fit la guerre, & remporta même sur lui divers avantages. Sa mort arrivée dans un combat contre les Tartares, laissa Hakim tranquille possesseur du Khalifat. Les successeurs de ce Prince regnerent sous l'autorité des Sulthans d'Egypte, & Moraoukkel, qui fut le dernier Khalif, mourut en 1538, après la conquête de l'Egypte par Sélim, Empereur des Turcs Ottomans.

*Fin de l'Empire des Khalifs.*





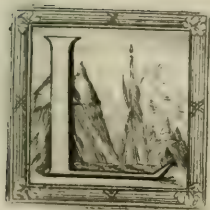
# INTRODUCTION

## A L'HISTOIRE

## UNIVERSELLE.

### CHAPITRE XVI.

#### EMPIRE OTTOMAN.



L'ORIGINE des Turcs Ottomans a toujours embarrassé ceux qui ont entrepris d'écrire l'histoire de ces peuples. Les uns, en suivant les Historiens de la Nation Turque, lui donnent des Ancêtres illustres; d'autres s'appuyant sur des Ecrivains Grecs, la font sortir d'une troupe de brigands. Ce dernier sentiment est aussi celui des Historiens Arabes. A l'égard de la première origine de ces Turcs, on sçait qu'elle venoit des Tartares connus anciennement sous le

EMPIRE OTTOMAN.

nom de Huns, qui formerent différentes branches. Un Auteur Arabe nous apprend que lorsque les Mogols, sous la conduite de Genghizkhan & de ses successeurs, se furent emparés des pays de l'Asie Mineure possédés par les Turcs Seljoucides d'Iconium, la plupart des Emirs Turcs se retirerent dans les montagnes, où ils resterent indépendants, & où ils formerent



EMPIRE OT-  
TOMAN.

diverses petites Principautés. Ainsi l'on doit regarder les Turcs Ottomans comme les restes des Seljoucides d'Iconium.

Dans le temps que ces derniers étoient établis dans la Perse, des Turcomans appelés Ghouzz par Saadi Effendi, Historien Turc, & qui doivent être les mêmes que ces Oghouziens, connus en Europe sous le nom de Uzes, firent une grande irruption dans le Khorasan, où ils se fixèrent. Ils furent ensuite soumis aux Sulthans du Kharizme, & servirent dans leurs armées. Suivant le récit de l'Ecrivain Turc, les Ottomans descendront des Ghouzz & des Kharizmiens qui ravagèrent toute la Syrie. Les Emirs Kharizmiens établis dans l'Asie Mineure, & quelques Emirs Seljoucides voyant que leur pays étoit ravagé par les Mogols, & que la puissance des Sulthans étoit entièrement détruite, s'emparèrent chacun des lieux où ils s'étoient retirés, & en formèrent autant de petits Royaumes qui nous sont peu connus, & qui comprenoient les terres que ces Emirs avoient enlevées aux Grecs.

OTOMAN.

Parmi tous ces Emirs, il y en avoit un que les Historiens Arabes contemporains nomment Thaman ou Athman (1), qui, avec Amerkhan & quelques autres, ravagèrent les Provinces orientales de l'Empire Grec. Athman, ou comme on l'appelle communément Othman, pilla les environs de Nicomédie. Ali, fils d'Amerkhan, après avoir tué dans une bataille Mafoud, dernier Sulthan d'Iconium, devint très-puissant; mais Othman se rendit encore plus formidable, & incommoda d'avantage les Grecs. Il engagea Ali à rompre la paix qu'il avoit faite avec eux. La plupart des Emirs se joignirent à lui pour faire des courses, & l'Empire Grec se trouva défolé par les incursions d'Ali, d'Othman, d'Aidin, de Mantascha, de Soliman Pacha, & autres qui s'emparèrent de toutes les villes qui sont aux environs du Méandre, de Tripoli, de Kinkre, de l'isle de Chio, d'Ephese, & d'un grand nombre d'autres places. Othman alliégea Pruse, & mourut comblé de gloire en 1326, ou 1330. Il n'étoit encore que simple Emir possesseur d'un petit canton, & faisoit la guerre de concert avec les autres Turcs qui formoient une espèce de République; ainsi l'Empire Ottoman n'étoit point encore établi.

ORKHAN BEGH.

1326.

1330.

AMURATH I.

1326.

Orkhan, fils d'Othman, devenu son successeur, conquit la Lydie, une partie de la Cappadoce, alliégea & prit Nicée en Bithynie, battit l'Empereur Andronic, fit la guerre à plusieurs autres Emirs Turcs, & s'éleva insensiblement au dessus d'eux par ses victoires & ses conquêtes. Il mourut à Pruse dans la trente-sixième année de son regne, à l'âge de soixante-neuf ans.

Soliman son fils, qui devoit lui succéder, étoit mort au milieu de ses conquêtes, & Amurath fut mis en sa place. Ce Prince passa en Europe à la tête d'une armée, établit sa Cour à Andrinople, repassa presque aussitôt en Asie, où les peuples qu'il avoit soumis s'étoient révoltés, vainquit les rebelles, & fit aveugler son fils qui avoit pris les armes contre lui en Europe. Il fut assassiné dans son camp, lorsqu'il étoit occupé à faire la guerre aux Triballes. Ce Prince, cruel envers ses ennemis, gouverna ses sujets avec beaucoup de modération & de douceur.

(1) C'est un nom Turc qu'on a ensuite confondu avec celui d'Othman qui est Arabe.

Bajazeth,

Bajazeth son fils & son successeur fut surnommé Ilderim, ou le Foudre. Ce Prince avoit envoyé un Ambassadeur en Egypte pour demander au Khalif une patente, afin d'être reconnu Sulthan dans les pays qu'il avoit conquis. Il se rendit maître d'une partie de l'Arménie, retourna à Andrinople, où il épousa la fille du Despote de Servie. Après avoir mis ordre aux affaires de ses Etats d'Europe, il se rendit en Asie, & attaqua les Emirs Turcs qui étoient établis dans la Cilicie & dans la Cappadoce, enleva Iconium à Alaeddin, fils de Carman, & marcha contre les autres Turkomans de l'Arménie. Il envoya des troupes en Macédoine, alla lui-même dans l'Illyrie, & vint retomber sur la Phocide & la Thessalie, où il avoit été appelé par l'Evêque de la Phocide. Il défit Sigismond, Roi de Hongrie, dans l'armée duquel il y avoit un grand nombre de Seigneurs François commandés par le Comte de Nevers, & fit ensuite le siège de Constantinople qu'il fut obligé d'abandonner. Les Emirs Turcs, les Turkomans & les Chrétiens alarmés des progrès de Bajazeth, appelèrent à leur secours Tamerlan, qui étoit déjà irrité contre le Sulthan de ce qu'il avoit donné retraite à Cara-Joseph, Prince des Turkomans. Tamerlan, qui ne cherchoit que les occasions de faire la guerre, se disposa à attaquer Bajazeth. Celui-ci peu effrayé de la valeur des Tartares, marcha à leur rencontre, & leur livra bataille. Son courage ne put l'empêcher d'être vaincu & fait prisonnier. Le Prince Mogol, après l'avoir traité comme son esclave à la première entrevue, lui rendit toutes sortes d'honneurs, & ne le fit point enfermer dans une cage de fer, comme quelques-uns l'ont prétendu. Bajazeth, trop sensible à la perte de sa liberté, conserva un fond de chagrin qui le conduisit peu de temps après au tombeau.

L'Empire Ottoman, qui étoit encore dans son berceau, fut presque renversé par la défaite de Bajazeth. Les Emirs Turcs, que Tamerlan avoit rétablis dans leurs possessions, firent de nouvelles conquêtes pendant que les enfants de Bajazeth se disputoient le trône. Mousa de Tchelibé reconnu Sulthan par le Prince Tartare, & Soliman couronné par les Turcs qui étoient en Europe, se firent une guerre sanglante, dans laquelle le dernier succomba.

Mahomet son frere qui lui succéda, enleva la couronne à Mousa, & affermit l'Empire Ottoman ébranlé par plusieurs secousses. Le regne de ce Prince fut troublé par des disputes de Religion, qui occasionnerent différentes révoltes dans ses Etats. Il vint enfin à bout d'exterminer tous les factieux, & joignit à son Empire le Pont & la Bithynie.

Un imposteur nommé Moïtasa, qui se faisoit passer pour un des fils de Bajazeth tué dans une bataille, disputa long-temps le trône à Amurath, fils de Mahomet. L'imposteur soutenu par les Grecs, se rendit maître de plusieurs Provinces que les Turcs possédoient en Europe; mais Amurath ayant rassemblé toutes ses forces, battit enfin Moïtasa qu'il fit étrangler en sa présence. Le Sulthan pour se venger des Grecs, alla aussitôt mettre le siège devant Constantinople; mais il ne put réussir à s'emparer de cette ville. Amurath ne respirant que la haine & la vengeance contre les Chrétiens, enleva Thessalonique aux Vénitiens qui l'avoient achetée d'Andronic. Ce Prince marchant de conquêtes en conquêtes, prit plusieurs places dans la

---

 EMPIRE OT-  
TOMAN.

---

 BAJAZETH I.

---

 1389.

---

 MOUSA & So-  
LIMAN I.

---

 1403.

---

 MAHOMET I.

---

 1410.

---

 AMURATH II.

---

 1421.

Hongrie, & rendit tributaire le Prince de Bosnie. Battu par les Hongrois dans le détroit du Mont Hémus, il fut contraint de faire un traité avec Ladillas, Roi de Hongrie. De retour dans ses Etats, Amurath abdiqua la couronne en faveur de Mahomet II. son fils aîné. Il se vit bientôt dans la nécessité de la reprendre pour résister aux Chrétiens. Ladillas avoit rompu le traité, & Huniade, le héros de son siècle, forcé d'obéir à son Souverain, s'étoit mis à la tête des troupes. Les deux armées se trouverent en présence dans la Bulgarie, & les Chrétiens, après avoir d'abord remporté quelques avantages, furent entierement défaits. Ladillas y perdit la vie, & sa tête, qu'on mit au haut d'une lance, fut portée dans plusieurs villes de la Grece. Amurath, après cette victoire, voulut une seconde fois descendre du trône, mais diverses circonstances le forcerent presque aussitôt d'y remonter.

Il s'étoit élevé dans le sein même de l'Empire un ennemi d'autant plus dangereux qu'il connoissoit les forces des Turcs, & les moyens qu'on pouvoit employer pour les vaincre. Bajazeth, en faisant la conquête de l'Albanie, avoit exigé pour ôtage George Castriot, fils d'un Seigneur du pays. Il étoit encore enfant lorsqu'il fut conduit à la Cour d'Amurath, & il sut gagner la bienveillance du Sulthan par son adresse dans tous les exercices, la vivacité de son esprit, son intrépidité, sa figure & ses manieres. Le Sulthan lui donna le surnom d'Esckander, & il est connu dans l'Histoire sous le nom de Scanderberg. Lorsqu'il eut appris la mort de son pere, il entreprit de se rétablir dans la ville de Croye qu'il possédoit dans l'Albanie. Saisissant une occasion de parler tête à tête avec le Secrétaire du Visir, Castriot lui présenta son poignard, & le força de lui expédier un ordre pour que le Gouverneur de Croye lui rendit cette place. Ayant trouvé moyen de se sauver aussitôt, il se rendit à Croye, & secondé des habitants, il égorga la garnison Ottomane, & mit la place en état de défense. Amurath, informé de cette nouvelle, se présenta bientôt devant Croye avec son armée; mais Scanderberg rendit ses efforts inutiles, & contraignit le Sulthan à décamper. Amurath fut sans doute obligé de lever le siège pour songer à se défendre contre les Hongrois qui marchaient à lui. Il y eut encore une sanglante bataille entre les deux Partis, & la victoire se déclara de nouveau pour les Ottomans. Le Sulthan, vainqueur des Hongrois & des Walaques, recommença le siège de Croye avec une nombreuse armée. Scanderberg, à la tête d'une petite troupe composée de héros, incommoda tellement les Turcs, qu'il les mit dans la nécessité de lever le siège. On dit qu'Amurath fut si sensible à l'affront qu'il reçut deux fois devant Croye, qu'il en mourut de chagrin.

Il eut pour successeur Mahomet II. son fils, qui l'avoit accompagné dans plusieurs de ses expéditions militaires. Ce Prince signala les commencements de son regne par la guerre qu'il fit aux Grecs & par la prise de Constantinople, comme on l'a déjà vu. Il fit ensuite de grandes conquêtes dans la Bosnie, & rangea sous sa domination l'Epire, l'Albanie & l'Isle d'Eubée. Il passa de-là dans l'Asie Mineure avec ses trois fils, & battit Ussum Hassan, Prince Turkoman de la Dynastie du Mouton blanc. Cette victoire livra aux Ottomans toute l'Asie Mineure, & peu de temps après ils se rendirent maîtres de la presque Ile de la Crimée & de la petite Tartarie. Mahomet



fournit aussi les Moldaves, qui l'avoient souvent fort incommodé. Mathias Corvin & Scanderberg lui résistèrent continuellement, & lui firent périr beaucoup de monde en Albanie. Le Sulthan entreprit inutilement le siège de Rhodes, & il s'en vengea par la prise d'Otrante dans la Pouille. Mahomet se dispoisoit à aller attaquer le Sulthan d'Egypte, & il avoit déjà traversé la Natolie, lorsqu'il fut surpris d'une maladie dangereuse qui le mit au tombeau. Il avoit conquis l'Empire de Constantinople, celui de Trébisonde, & s'étoit rendu maître de près de deux cents villes. Ses inclinations martiales ne l'empêchèrent pas d'avoir beaucoup de goût pour les sciences & les arts. Il voulut s'en instruire avec des sçavants qu'il pensionnoit, & il se plaisoit à entendre leurs disputes. Il donnoit des prix à ceux dont les ouvrages étoient jugés dignes de récompense par la pluralité des suffrages. Ce Prince sçavoit l'histoire Grecque & Latine, & il fit traduire en sa langue plusieurs de nos livres sur différentes sciences.

Bajazeth, fils de Mahomet, étoit en pèlerinage à la Mecque lorsqu'il apprit la mort de son pere, & il n'arriva à Constantinople que neuf mois après. Corcud son fils avoit pendant ce temps gouverné l'Empire avec beaucoup de sagesse. Bajazeth ne jouit pas tranquillement du trône, & Gem ou Zizim son frere cadet, entreprit de lui enlever la couronne. Il étoit soutenu par le Sulthan d'Egypte & le Prince de Caramanie, mais ayant été défait deux fois, il se retira d'abord en Egypte, & de-là à l'isle de Rhodes. Les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, qui redoutoient les armes de Bajazeth, envoyèrent Zizim en Italie. Le Sulthan informé de la retraite de son frere, fit tenir des sommes considerables au Pape, à condition que le Prince fugitif seroit exactement gardé. On prétend que Zizim mourut d'un poison lent.

Le Sulthan tranquille possesseur du trône, fit une invasion dans la Moldavie, avant que Mathias Corvin, Roi de Hongrie, fût en état de s'y opposer, & par ce moyen il étendit ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Danube & du Nieper. Satisfait de ses avantages, Bajazeth reprit la route de Constantinople, d'où il repartit bientôt à la tête d'une nombreuse armée, dans le dessein de chasser de la Natolie & de toute la Syrie le Sulthan des Mamluks d'Egypte. Son entreprise n'eut aucun succès; car après avoir enlevé & perdu plusieurs places, il fut battu deux fois, & se vit enfin dans l'obligation d'accepter la paix qu'on lui offrit. Le Sulthan, de retour dans ses Etats, songea à repasser de nouveau en Europe, & il tourna vers l'Albanie qu'il pillait & ravagea entierement. Il arma ensuite par mer & par terre contre les Vénitiens, sous prétexte de secourir Louis Sforce, Duc de Milan, & il s'empara dans la Morée des villes de Lépante, de Coron, de Modon, &c. Les progrès rapides que faisoit Bajazeth effrayèrent les Vénitiens, & les forcèrent à demander la paix, qui leur fut accordée. Depuis cet événement Bajazeth ne fit aucune entreprise contre les Princes ses voisins. Différents troubles qui s'élevèrent dans l'intérieur de ses Etats l'occupèrent suffisamment, & quoique les deux premieres révoltes eussent été apaisées presque sur le champ, il s'en forma une nouvelle, dont la suite devint funeste pour le Sulthan.

Sélim, troisième fils de Bajazeth, ayant résolu de s'emparer du trône

EMPIRE OT-  
TOMAN.

BATAZETH II.

1481.

& d'en faire descendre son pere, fit alliance avec le Khan des petits Tartares, gagna les Janissaires qui étoient en Moldavie, & marcha avec une nombreuse armée vers Constantinople. Le Sulthan se mit à la tête de ses troupes, & malgré ses infirmités, il se conduisit avec tant de présence d'esprit, que les rebelles furent taillés en pieces, & que Sélim eut peine à se sauver. Le bonheur qu'il eut d'échapper au châtement, au lieu de le faire rentrer en lui-même, sembla l'autoriser à faire une seconde entreprise qui lui réussit mieux que la première. Il sut mettre dans ses intérêts tous les Janissaires, & arrivé aux portes de Constantinople, il rassembla près de lui cette Milice. Les Janissaires envoyèrent vers le Sulthan quelques Députés, pour lui faire entendre qu'il devoit céder de bonne volonté le trône à son fils, puisqu'on pourroit l'y contraindre s'il marquoit la moindre incécision. Bajazeth, obligé de céder aux circonstances, ordonna aux Pachas d'aller proclamer Sélim, & demanda à se retirer à Didimotecon sur l'Hébre, qui étoit le lieu de sa naissance. Loin de témoigner quelque indignation en voyant son fils, il lui parla avec bonté, & après lui avoir donné de sages conseils sur l'art de regner, il se mit en chemin pour gagner l'endroit qu'il avoit choisi pour sa retraite. Il mourut avant que d'y arriver, & plusieurs Ecrivains accusent Sélim de l'avoir fait empoisonner. Ce Prince aimoit les sciences, & favorisoit particulièrement les gens de Lettres. Il laissoit trois fils, sçavoir, Ahmed, auquel il avoit donné l'Empire de Trébisonde; Corcut, à qui Sélim accorda le gouvernement de Magnésie, & Sélim qui lui succéda.

SÉLIM I.

1512.

Sélim, qui ne devoit la couronne qu'à la violence, craignit que son frere Ahmed ne voulût la lui disputer. Pour se délivrer de ses inquiétudes à cet égard, il fit écrire à ce Prince différentes lettres anonymes qui l'invitoient à paroître en campagne, afin que ses partisans pussent le reconnoître pour leur Souverain. Ahmed, qui jusques-là s'étoit tenu caché dans la Caramanie, donna dans le piège que son frere lui tendoit, & prit le chemin de Constantinople, accompagné d'un petit nombre de soldats. Sélim, instruit de son approche, envoya des troupes contre lui, & l'infortuné Ahmed perdit la vie en combattant. Sa mort affermit la puissance du Sulthan, qui se prépara alors à renverser le trône des Perses & celui des Mamluks en Egypte. Ses expéditions dans la Perse eurent d'abord tout le succès qu'il pouvoit désirer, & il se disposoit à poursuivre ses avantages, lorsque différents troubles le rappellerent dans ses Etats. Arrivé dans la Natolie, il crut devoir s'arrêter à Amasie, & il condamna à la mort plusieurs Pachas qu'il soupçonnoit être les auteurs secrets des mouvements séditieux dont on lui avoit donné avis.

Après avoir ainsi rétabli le calme dans son Empire, Sélim se rendit à Constantinople, & dès le printemps suivant il se remit en campagne. Il fit courir le bruit qu'il alloit entreprendre une seconde expédition dans la Perse; mais aussitôt qu'il eut traversé la Natolie, il changea subitement sa marche, & tomba sur les Etats des Mamluks en Egypte. Ces derniers mirent en diligence une armée sur pied, & elle auroit été capable d'occuper long temps celle de Sélim, si la mort du Sulthan Mamluk, tué au commencement d'une bataille, n'eût tellement découragé les siens, qu'ils ne songerent plus qu'à fuir en désordre. Les Ottomans, profitant de leur

victoire, entrèrent sans résistance dans la Syrie, où ils prirent Alep & Damas. Cependant les débris de l'armée des Mamluks s'étant rassemblés, élurent pour Sulthan Toumanbay, & ce Prince s'étant mis à leur tête, les mena au secours du Caire que Sélim assiégeoit. Il y eut devant cette place deux batailles consécutives entre les Turcs Ottomans & l'armée de Toumanbay, & Sélim fut toujours vainqueur. Le Sulthan Mamluk tomba malheureusement au pouvoir de ses ennemis, qui, peu contents de le priver du trône, lui ôtèrent la vie par un supplice ignominieux. La réduction du Caire suivit de près la défaite des Mamluks, & Sélim, au moyen de cette conquête, se vit maître de la Syrie & de l'Egypte qu'il divisa en plusieurs Sangiacs. Lorsqu'il eut réglé les affaires du gouvernement, il s'en retourna à Constantinople, & jouit en paix du fruit de ses exploits jusqu'à sa mort qui arriva au bout d'environ trois ans. Ce Prince, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la capacité dans l'art militaire, possédoit parfaitement plusieurs langues, & composoit avec facilité des pieces de poésie.

Il eut pour successeur son fils Soliman I. qui étoit âgé de vingt-sept ans lorsqu'il monta sur le trône. Le regne de ce Prince fut célèbre par les conquêtes qu'il fit, & il enleva successivement Belgrade & Bude aux Hongrois; l'isle de Rhodes aux Chevaliers de S. Jean; toutes les isles que les Vénitiens avoient prises sur les Turcs, & Tauris & Bagdad sur le Roi de Perse. Au bout de quelques années Ferdinand fit quelques tentatives pour s'emparer de Bude; mais le Sulthan, qui avoit marché au secours de cette place, battit l'armée de Ferdinand, & ajouta à ses conquêtes les villes de Gran, ou Strigonie, & d'Albe Royale. Ses armées navales n'eurent pas le même bonheur; elles furent battues par les flottes des Chrétiens, & échouèrent dans leurs entreprises sur l'isle de Malthe & sur Zigeth, dont les Ottomans firent d'abord le siège sans succès. Soliman, chagrin de l'affront qu'il avoit reçu devant Zigeth, en recommença le siège, & le poussa avec vigueur. Le Commandant de la place se défendit courageusement jusqu'au dernier moment, & lorsque le Sulthan, qui s'en rendit enfin maître, y fut entré, il ne trouva qu'un monceau de cendres & quelques soldats mourants. Soliman ne goûta pas long-temps le plaisir de s'être emparé de Zigeth, car il mourut dans son camp le jour même de la réduction de cette ville. Il posséda les mêmes qualités qu'on avoit admirées dans son pere, si même il ne les surpassa pas.

Aussitôt après la mort de Soliman on proclama Sulthan son fils Sélim, âgé alors de quarante-deux ans. Les inclinations pacifiques de ce Prince l'empêcherent de continuer les guerres que son pere avoit commencées, & il fit la paix avec les Hongrois dès la seconde année de son regne. Il fit cependant la conquête de l'isle de Chypre, & étendit sa puissance en Afrique par la prise du Fort de la Goulette, & de quelques autres établissemens que les Espagnols avoient faits sous Charles-Quint. Les excès de débauche, auxquels le Sulthan se livroit très-souvent, furent cause de sa mort qui arriva dans la neuvieme année de son regne.

Amurath son fils & son successeur refusa de prolonger la treve que son pere avoit faite avec Maximilien II. & fit quelques tentatives sur la Perse qui, depuis long-temps, étoit agitée de divers troubles. Ses armes ne furent

---

 EMPIRE OT.  
TOMAN.

---

 SOLIMAN I.

1520.

---

 SEÏM II.

1566.

---

 AMURATH III.

1574.



---

 EMPIRE OT-  
TOMAN.

pas plus heureuses dans la Hongrie que dans la Perse ; car après quelques légers avantages, les Ottomans furent battus des deux côtés. La révolte des Janissaires & celle des Waiwodes de Transilvanie, de Moldavie & de Walachie causèrent un chagrin si sensible au Sulthan, qui d'ailleurs étoit tourmenté des douleurs de la pierre, qu'il en mourut. Quelques Auteurs prétendent qu'une violente attaque d'apoplexie termina ses jours. Quoi qu'il en soit, il regna vingt ans, & laissa un grand nombre d'enfants.

---

 MAHOMET III.

1595.

Peu content d'avoir fait égorger tous ses freres, Mahomet III. en montant sur le trône à la mort de son pere Amurath, fit noyer toutes les femmes que ce Prince avoit laissées enceintes. Mahomet parut ne porter la couronne que pour en goûter les douceurs, & continuellement enfermé dans son Serrail, il abandonna à ses Visirs le soin du gouvernement. Les Chrétiens profiterent de l'indolence du Sulthan pour reprendre toutes les places que ses prédécesseurs leur avoient enlevées en Europe. Le Comte de Mansfeld se rendit maître de Strigonie en Hongrie ; le Duc de Mercœur reprit Albe Royale ; l'Archiduc d'Autriche s'empara de la basse ville de Bude, de Vicegrade, de Pettinia, de Vesprim, & de plusieurs autres places. Le Waiwode de Walachie & le Prince de Transilvanie battirent les troupes Ottomanes commandées par Sinan-Pacha, & cette grande victoire que les Chrétiens remporterent, fit perdre aux Turcs ces deux Provinces avec la Moldavie. D'un autre côté les Chevaliers de Malthe se mirent en possession de la ville de Lépante sur le golphe de ce nom. Mahomet, du fond de son Serrail, ordonna de nouvelles levées de troupes, pour tâcher de réparer les pertes qu'il avoit faites. Les Turcs reprirent Pest, Caniza & Albe Royale : mais le Sulthan, malgré ces avantages, fit faire des propositions de paix que les Chrétiens acceptèrent volontiers. Mahomet ne s'étoit hâté de terminer si promptement la guerre, que dans la crainte de perdre le trône ou la vie. On murmuroit hautement des pertes qu'on avoit faites, & les Janissaires étoient prêts à se soulever. Le Sulthan, pour les apaiser, leur livra ses Visirs & ses Favoris ; il fut même forcé d'exiler sa mere, qu'on accusoit d'être l'auteur de tous les désordres de l'Etat, & de l'entretenir dans la mollesse. L'aîné des fils de Mahomet étoit un Prince qui donnoit beaucoup d'espérance. Honteux sans doute de la vie que son pere menoit, il fournit à ses ennemis des prétextes pour l'accuser de quelques intrigues. Aussitôt que le Sulthan en fut averti, il fit étrangler son fils, & ordonna qu'il fût jeté dans la mer avec la Sulthane qui lui avoit donné le jour, & qu'on croyoit avoir trempé dans la conspiration. Mahomet, après un regne de neuf ans, mourut de la peste à Constantinople.

---

 ACHMET I.

1605.

Achmet, fils & successeur de Mahomet, n'avoit qu'un frere nommé Mustapha, lorsqu'il parvint au trône. Moins cruel que ses prédécesseurs, il ne jugea point à propos de le faire mourir, & il se contenta de l'enfermer dans une prison, pour l'empêcher d'exciter quelques troubles dans l'Etat. Achmet étoit à peine possesseur de la couronne, que les Perses profitant de sa jeunesse, reprirent sur les Turcs les villes de Tauris & d'Erzerum. Hossain, Prince de Transilvanie, ayant eu quelques démêlés avec l'Empereur d'Allemagne appella les Turcs à son secours, & leur facilita les moyens

d'attaquer les frontieres de la Hongrie. Les Ottomans remporterent plusieurs avantages, & s'emparerent de la Moldavie & de la Walaquie. Achmet, sur la fin de son regne, se vit en même temps attaqué par les Polonois, les Cosaques, les Persans & des brigands publics. Il fut obligé de mettre quatre armées en campagne, mais elles furent toutes battues, & le Sulthan mourut sans pouvoir se venger.

Mustapha, frere d'Achmet, fut tiré de prison pour monter sur le trône à la place de ses neveux qui étoient trop jeunes pour regner. Sa longue captivité lui avoit si fort aliéné l'esprit, qu'il étoit incapable de se mêler du gouvernement. Les Turcs trouvant moins de honte à obéir à un enfant qu'à un Prince imbécille, le déposerent au bout de trois mois de regne, & mirent en sa place Othman II. fils d'Achmet.

Ce Prince âgé de douze ou quinze ans voulut signaler son avènement à la couronne par quelque glorieuse expédition. A la tête de quatre cent mille hommes, il marcha contre les Polonois; mais ses troupes ne secondant point son ardeur, il fut vivement repoussé en attaquant le camp des Cosaques, où commandoit le Prince Ladislas. Cet échec ne fut pas capable de lui faire perdre courage, & ne l'empêcha pas de présenter la bataille aux Polonois. Son armée fut défaite, & il perdit près de cent mille hommes dans ces deux actions. Il attribua ces mauvais succès aux mutineries ou à la lâcheté des Janissaires. On l'accusa d'avoir lâché dans les premiers mouvements de sa colère quelques menaces contre ces troupes séditieuses, & on lui imputa d'avoir dit qu'il casseroit ce Corps de Milice, & qu'il transférerait le siège de l'Empire dans la ville du Caire, où il formeroit une nouvelle Milice de troupes Arabes. Ces discours vrais ou supposés furent cause de sa mort. Les Janissaires craignant qu'il n'exécutât son projet l'étranglerent, après un regne de quatre ans, quatre mois & six jours.

Aussitôt après la mort d'Othman on retira Mustapha de sa prison, & on le revêtit une seconde fois du souverain pouvoir. Il ne le conserva qu'un an & quatre mois, au bout desquels il fut renfermé de nouveau. Les Janissaires proclamerent alors Amurath, frere d'Othman. Les premières expéditions de ce Prince furent contre les Perses, & il commença les hostilités par le siège de Bagdad, qu'il fut obligé de lever après bien des pertes & des fatigues. Pour comble de disgrâce, il perdit Ali-Pacha son plus habile Général, & les Perses reprirent sur lui plusieurs places, dont ses prédécesseurs s'étoient emparés. Cependant les Polonois & les Cosaques remportoient de fréquents avantages sur les troupes Ottomanes. Tant de malheurs à la fois excitèrent les murmures du peuple & des Janissaires. Amurath, pour prévenir les funestes suites de ces mécontentemens, fit avec ses ennemis un traité assez avantageux pour les conjonctures. Il rétablit par ce moyen le calme dans les esprits en leur procurant les douceurs de la paix. Le Sulthan, persuadé qu'il étoit de sa politique d'occuper l'Empereur par des divisions intestines, se mêla des affaires des Protestans d'Allemagne & de Hongrie, & les prit sous sa protection. Ragorзки, Prince de Transilvanie, se joignit au Sulthan; mais ces différentes intrigues n'eurent aucun succès. Amurath, qui avoit toujours à cœur les pertes qu'il avoit faites dans sa première expédition contre les Perses, ne cherchoit que l'occasion de

---

 EMPIRE OT-  
TOMAN.

---

 MUSTAPHA I.

1617.

---

 OTHMAN II.

1618.

---

 AMURATH IV

1623.

---

 EMPIRE OT-  
TOMAN.

les réparer. Informé que ceux-ci étoient en guerre avec les Mogols, il entra subitement sur leurs terres, & assiégea de nouveau Bagdad. Il poussa vivement le siège; mais il auroit peut-être été obligé de le lever, si le Roi de Perse n'avoit eu l'imprudence d'ôter le commandement à l'Officier qui avoit déjà forcé deux fois les Turcs à se retirer. Le Commandant piqué de l' affront qu'il recevoit, termina par le poison ses jours & ceux de toute sa famille. Les soldats refusant d'obéir au nouveau Gouverneur, députèrent vers Amurath pour régler les articles de la capitulation. Le Sulthan promit aux troupes la vie sauve avec tous les honneurs; mais lorsqu'il fut entré dans Bagdad, il fit passer au fil de l'épée & les troupes & les habitants de la ville. Amurath ne jouit pas long-temps du fruit de ses conquêtes, & ses débauches terminèrent sa vie l'an 1639.

---

 ISRAHIM I.

1639.

Ibrahim, troisième fils d'Achmet, qui étoit resté en prison depuis la mort de son pere, en fut tiré pour être placé sur le trône. Lorsque ce Prince vit venir les Officiers du Serrail, il crut que c'étoit pour lui annoncer sa dernière heure, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le put résoudre à sortir de son appartement. Il eut à peine la couronne sur la tête qu'il se livra à toutes sortes de plaisirs, abandonnant le soin du gouvernement à des Ministres qui abusèrent de l'autorité qu'il leur avoit confiée. Le Sulthan perdit bientôt par ses débauches le peu de jugement que la longueur de sa prison lui avoit laissé. Il devint cruel, chagrin, redoutable dans ses caprices. Informé que la Sulthane favorite, qui revenoit du pèlerinage de la Mecque, avoit été enlevée par un vaisseau Maltois, il prit la résolution de faire le siège de l'île de Malthe. Il commença par la prise de la Canée, place forte dans l'île de Candie qu'il enleva aux Vénitiens. La conduite d'Ibrahim sauva Malthe; car ce Prince devenant de jour en jour plus odieux, aliéna contre lui les esprits de ses sujets. Le Muphti, à la tête des rebelles, pénétra jusques dans le Serrail, & fit étrangler le Sulthan par les Janissaires.

---

 MAHOMET IV.

1649.

Mahomet, l'ainé des fils d'Ibrahim, lui succéda. Son regne fut redoutable à la Chrétienté & glorieux pour les Ottomans; mais le Sulthan se distingua peu, n'ayant jamais paru à la tête de ses armées. Les Turcs étoient déjà en guerre avec les Vénitiens, lorsqu'il monta sur le trône. Ces Républicains, auxquels Ibrahim avoit enlevé la Canée, cherchoient à réparer cette perte. Ils avoient équipé une puissante flotte, avec laquelle ils ruinèrent celle des Ottomans. Cependant l'intérieur de l'Empire étoit agité de divers troubles. L'ancienne querelle entre les Spahis & les Janissaires s'étant réveillée, causa de grands désordres dans Constantinople. Plus de huit mille personnes furent massacrées avec le Muphti, le Grand Visir, l'Aga des Janissaires & plusieurs autres Officiers.

Ces troubles étoient à peine apaisés, que le Pacha d'Alep se révolta. L'armée qu'on envoya contre ce rebelle fut taillée en pièces; mais le Pacha s'étant laissé séduire par les promesses flatteuses du Visir, consentit à mettre bas les armes. Il fut arrêté peu de temps après, & reçut la juste punition que son crime méritoit. Mahomet étoit résolu de porter la guerre en Perse, lorsqu'il se vit obligé d'envoyer ses troupes en Hongrie. La fortune secondant ses projets, il se rendit maître de Waradin, & remporta une victoire

complète



complète sur les Chrétiens. Les Ottomans, après s'être emparés de Neu-hafel, de Novigrade & de quelques autres places, furent entièrement défaits sur les bords du Raab par le Comte de Sérin. Cette victoire obligea le Sulthan à demander la paix. Mahomet ayant donné quelque relâche à ses troupes, fit partir ensuite pour l'isle de Candie une nombreuse armée, qui vint à bout de se mettre en possession de la capitale de cette isle. Les Turcs perdirent en cette occasion cent mille hommes, & les Vénitiens quarante mille. Les Polonois ne furent pas plus heureux, & perdirent Kaminiek, la Podolie & l'Ukraine. La célèbre victoire que Sobieski, Grand Maréchal de Pologne, remporta près de Choczim, & les avantages qu'il eut sur les Turcs depuis qu'il fut parvenu au trône, forcèrent les Ottomans à signer une paix en 1676. La guerre que Mahomet entreprit ensuite contre les Russes ne lui fut point avantageuse. Ses troupes furent battues dans l'Ukraine, & il perdit la ville de Chercim. Les deux Puissances en vinrent enfin à un accommodement, & signerent une treve de vingt ans.

Cependant la Hongrie étoit toujours agitée de grands troubles que les Mahométans entretenoient en prenant le parti du Comte Tékeli, Chef des mécontents. Les petits Tartares, à l'instigation du Sulthan, inonderent la Hongrie, & joignirent leurs forces à celles des Turcs. Le Grand Visir marcha alors droit à Vienne, & mit le siège devant cette place. Le Roi de Pologne contraignit les Ottomans à se retirer, & facilita aux Impériaux la prise de Gran. Depuis cet événement les affaires des Turcs allèrent toujours en décadence. L'Empereur, les Polonois, les Vénitiens firent une ligue offensive & défensive contre les Mahométans. Les Vénitiens les attaquèrent dans la Morée, les battirent & leur enleverent plusieurs places. Les Impériaux, sous le commandement du Duc de Lorraine, remporterent divers avantages sur les Turcs, & recouvrèrent presque toute la haute Hongrie, pendant que la Pologne écartoit les Tartares de ses frontieres. Enfin le Duc de Lorraine défit entièrement les Ottomans à Mohate, & cette défaite leur fit perdre différentes villes importantes. Ces pertes consécutives chagrinerent les troupes, & pour couvrir leur honte, elles en jetterent la faute sur le Grand Visir Soliman. Elles marcherent vers Constantinople, à dessein de s'en venger. Le Sulthan pour les apaiser leur envoya la tête de Soliman & celle d'Ibrahim. Plus on accordoit aux rebelles, plus ils devenoient insolents. Mahomet ayant compris qu'on en vouloit à sa personne, crut garantir sa vie en faisant périr tous ses freres & ses enfans. Ses ordres n'étoient pas encore exécutés, lorsque les séditieux entrèrent dans Constantinople. Mahomet fut alors déposé par le conseil du Muphti & des gens de loi, & on mit en sa place Soliman son frere. Le nouveau Sulthan fit enfermer Mahomet dans la prison d'où il venoit d'être tiré, & où ce Prince l'avoit retenu depuis son avènement au trône. Mahomet y finit ses jours l'an 1693.

Les commencemens du regne de Soliman ne furent pas heureux, & les Ottomans perdirent Agria, Albe Royale, Lippa, Peterswaradin; les Turcs furent chassés de la Bosnie, & le Prince Louis de Bade les battit sur le Morave. Le Sulthan peu satisfait de l'administration de son Visir, mit en sa place Kuprolî, fils & frere des deux Visirs de ce nom. Les affaires

SOLIMAN II.

1687.

---

 EMPIRE OT-  
TOMAN.

des Turcs commencerent alors à se rétablir, & la défaite de douze mille Impériaux à Kafanek remit l'Albanie sous l'obéissance de Soliman. Les Ottomans, secondés du Comte Tekeli, battirent de nouveau les troupes Impériales, & se rendirent maîtres de Nissa, de Vidin, de Sémendria, de Peterwaradin, de Valcovar & d'Orsova. L'an 1691 les Turcs enleverent aux Vénitiens Vallona, ville de Dalmatie. Soliman avoit ordonné de nouveaux préparatifs pour continuer la guerre; mais sa mort causée par une hydropisie termina ses projets.

---

 ACHMET II.

1691.

MUSTAPHA II.

1695.

Achmet son frere fut reconnu son successeur. Il ne se passa rien de remarquable sous son regne, & l'histoire de ce Prince est peu intéressante.

On mit en sa place son neveu Mustapha, fils de Mahomet IV. Le nouveau Sulthan signala les commencements de son regne par la prise de Titul & de Lippa. Ce Prince, qui faisoit la guerre en personne, défit les Impériaux en Transilvanie, força les Chrétiens à lever le siège de Temeswar, livra une sanglante bataille à l'Electeur de Saxe, & remporta l'honneur de cette journée. Cependant les Vénitiens & les Russes voyant les Turcs occupés en Hongrie, firent quelques entreprises sur eux. La valeur & l'habileté du Prince Eugene firent changer les choses de face; cet habile Général tailla les Turcs en pieces à Senta en 1697, & le traité de Carlowitz en 1699 mit fin à la guerre que les Turcs faisoient depuis long-temps aux Chrétiens. Par ce traité le Sulthan ceda à l'Empereur toutes les conquêtes que ce dernier avoit faites, ainsi que la partie de la Transilvanie dont il étoit en possession; l'autre, qui étoit dépendante de la forteresse de Temeswar, fut soumise au Sulthan. Les Polonois recouvrerent Kaminitzk, mais ils rendirent les places qu'ils avoient prises dans la Moldavie. On laissa aux Vénitiens dans la Morée le pays jusqu'aux ruines de l'ancienne muraille qui fermoit l'Isthme de Corinthe; l'isle de Leucade, le Fort de St<sup>e</sup> Maure, l'isle d'Egine, & plusieurs places maritimes dans la Dalmatie. Les Russes resterent en possession d'Azoph, & de quelques autres conquêtes. Mustapha voulut enfin goûter les plaisirs de la paix à Andrinople; mais les Milices qui manquoient d'argent se souleverent dans Constantinople. Les Janissaires & les Spahis se joignirent aux séditieux qui marcherent vers Andrinople, & y déposerent le Sulthan. Cette révolte est regardée comme la plus violente qui soit arrivée dans l'Empire Ottoman depuis son établissement en Europe.

---

 ACHMET III.

1703.

Les rebelles proclamèrent alors pour Sulthan Achmet, frere de Mustapha. Ce Prince confirma dans leurs emplois ceux qui les avoient obtenus des Conjurés, & cet acte de clémence les rassura. Il leur fit en même temps part des largesses que les nouveaux Sulthans ont coutume de faire au peuple. Son dessein étoit de les endormir, pour ainsi dire, par une fausse sécurité, & de les faire périr dans la suite, comme il le fit sous différents prétextes. Dans la guerre que le Sulthan fit au Czar Pierre I. il obligea ce Monarque à lui ceder Azoph & quelques autres places (1). Peu de temps après il attaqua les Vénitiens dans la Morée, & leur enleva en 1715 une

(1) Voyez l'histoire de Russie & celle de Suede sous les regnes du Czar Pierre I. & de Charles XII. Tome IV.

partie de cette Province qu'ils possédoient. La guerre qu'il entreprit l'année suivante en Hongrie contre l'Empereur Charles VI. ne fut pas si heureuse. Il fut battu devant Peterfwaradin & devant Belgrade, & perdit cette dernière ville avec Temeswar. La paix de Passarowitz en 1718 laissa aux Impériaux la possession des conquêtes qu'ils avoient faites pendant la guerre. Achmet resta tranquille l'espace de quatre ans, au bout desquels il déclara la guerre aux Perses, & la fit avec succès. Il la termina en 1727, & fut obligé de la recommencer en 1730 contre Schah Thamasp, qui prétendoit recouvrer toutes les places dont les Turcs s'étoient rendus maîtres à la faveur des derniers troubles. Les malheureux succès du commencement de cette guerre firent murmurer les troupes, qui se portèrent bientôt à la révolte. Achmet fut déposé & renfermé dans le Serrail. Ce Prince, malgré les vives remontrances du Muphti, avoit fait établir en 1728 une Imprimerie dans le Serrail.

Mahomet, fils de Mustapha, fut reconnu Sulthan après la déposition de son oncle. Le jour même de son installation, il promit aux rebelles de faire la paix avec les Perses. Le traité n'étoit pas aisé à conclure, & les délais qu'on employoit ne satisfaisant pas les Janissaires, il y eut une nouvelle révolte. Mahomet, pour écarter les troupes, fit équiper une flotte sur la Méditerranée, & l'envoya contre les Vénitiens. La guerre continuoit cependant toujours avec les Perses; mais leur défaite près de Hamadan les obligea à demander la paix, & elle fut conclue en 1731. Thamasp-Kouli-Khan, alors Général du Sophi de Perse, désapprouva le traité, & recommença la guerre. Elle continua jusqu'en 1735, & coûta à la Porte la cession de la Georgie, des deux Arménies, d'Erivan, de Tauris, &c. L'Empereur Charles VI. voyant les Turcs occupés par les Russes, entreprit en 1737 de se remettre en possession de plusieurs places dans la Hongrie. Le peu de succès des Impériaux les mit dans la nécessité de terminer la guerre, & de céder aux Turcs Belgrade, la Servie & la Walachie. Les hostilités qui recommencerent en 1740 entre les Perses & les Ottomans, donnerent du relâche aux Chrétiens. Enfin les deux Partis mirent bas les armes en 1747. Ce fut le dernier événement considérable du regne de Mahomet, qui mourut le 13 de Décembre 1754. Othman II. son frere cadet monta alors sur le trône. Ce Prince étant mort sur la fin de l'année 1757, eut pour successeur Mustapha III. aujourd'hui regnant.

Les Etats de l'Empire Ottoman se divisent en deux parties, sçavoir, ce qu'on appelle Turquie d'Europe & Turquie d'Asie. La Turquie Européenne est située entre le trente-quatrième & le quarante-huitième degré de latitude, & entre le trente-sixième & le cinquante-huitième de longitude. Ses bornes sont au Nord la Hongrie & la Transilvanie; à l'Orient, la mer Noire, celle d'Azoph & le Don; au Midi, la Méditerranée, & à l'Occident le golphe de Venise.

L'air de la Turquie d'Europe est différent suivant la situation de ses Provinces, mais en général il est agréable & temperé. Les terres sont fertiles, & rapporteroient beaucoup, si la paresse des Turcs & l'oppression dans laquelle se trouvent les Chrétiens dans ce pays ne les empêchoient de s'adonner à l'agriculture. Les Turcs sont d'assez belle taille, & affectent beaucoup de

EMPIRE OT.  
TOMAN.

MAHOMET, ou  
MAHOMET.

1730.

Etats de l'Em-  
pire Ottoman.



gravité dans leurs manieres, & une grande sobriété dans les repas. On leur remarque fort peu de goût pour les sciences & pour les arts, & quoiqu'ils soient sincères & très-polis entr'eux, ils sont fiers & durs à l'égard des Chrétiens. Suivant leur loi, ils peuvent épouser trois ou quatre femmes, & avoir autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir.

Il y a deux Religions dominantes dans la Turquie d'Europe, sçavoir, la Chrétienne & la Mahométane. Les Chrétiens y sont en plus grand nombre, mais divisés en plusieurs sectes : cependant la plupart d'entr'eux suivent la communion Grecque. Les Juifs ont aussi liberté de professer leur Religion, pourvu qu'ils ne cherchent pas à faire des prosélytes parmi les Turcs. Cette condition est la même pour les Chrétiens, & on puniroit de mort quiconque engageroit un Mahométan à se faire baptiser. Les Turcs qui suivent la Religion Mahométane sont de la secte d'Omar, & regardent comme hérétiques les Persans qui, quoique Mahométans comme eux, sont de la secte d'Ali. Le Mahométisme est une Religion mêlée de la Judaïque & de la Chrétienne, & ses sectateurs qui admettent la Circocision sont très-exacts à faire la priere cinq fois par jour ; à jeûner dans les temps réglés pour cela ; à faire des pèlerinages & l'aumône. Le jeûne le plus solemnel des Turcs est celui du *Ramadan* ; il dure un mois entier, & s'observe avec la dernière rigueur. Lorsqu'il est fini on célèbre le grand *Beiram* par des réjouissances publiques.

Les Hôpitaux que les Turcs font bâtir sont d'une structure magnifique, & on y traite les pauvres avec assez de charité. Tous les Mahométans sans exception, doivent aller une fois en leur vie par dévotion à la Mecque, ville de l'Arabie, où est né Mahomet. Le Muphti peut seul dispenser de cette obligation, & il le fait en faveur des gens de qualité, pourvu néanmoins qu'ils envoient quelqu'un à leur place, & qu'ils fassent de grandes aumônes. En conséquence, il n'y a gueres que le petit peuple qui aille à la Mecque, & comme les pèlerins forment quelquefois de troupes nombreuses, le Grand Seigneur leur donne un Chef pour prévenir les désordres qui pourroient arriver.

Le gouvernement de l'Empire Ottoman est despotique & absolu, & on nomme *Sulthan*, *Grand Turc* ou *Grand Seigneur* le Prince qui est Souverain. On le désigne aussi par le titre de *Hauteffé*, & son autorité est si absolue sur ses sujets, qu'il dispose d'eux comme il feroit de ses esclaves ; de sorte qu'ils ne peuvent hériter qu'avec son agrément, & que sa volonté leur tient lieu de loi. Les Officiers de l'Empire s'appellent *Bachas* & *Beglerbeyes*. On distingue quatre sortes de *Bachas* ou *Pachas*, & le premier de tous est le Grand Visir. Cet Officier joint au titre de Lieutenant-général de l'Empire & des armées, celui de Garde des sceaux du Grand Seigneur, & il préside à tous les *Divans* ou Conseils. Le second Pacha se nomme *Caimacan*, ou Lieutenant du Grand Visir, dont il fait toutes les fonctions en cas de maladie ou d'absence. Le troisième Officier de l'Empire est le Pacha de la Mer, ou *Capitan Pacha*, ce qui répond au titre d'Amiral ; & le quatrième Officier est l'*Aga*, ou Colonel général des *Janissaires*, qu'on regarde comme la meilleure Milice des Turcs pour l'Infanterie. Ces soldats, ainsi que les *Spathis* qui forment la Cavalerie Ottomane, sont tirés de la Tartarie des

leur tendre jeunesse, & on les instruit de bonne heure dans l'art militaire.

Les Beglerbeys sont les Gouverneurs généraux des Provinces, & ils ont au dessous d'eux des *Sandgiacs-Beys*, qui sont Gouverneurs des Provinces particulières, & Chefs d'une Milice fort brave qu'on appelle *Sandgiacs*. Les marques qui servent à distinguer les différentes classes de Pachas sont des étendards faits de queue de cheval. Les premiers ont trois queues de cheval à leur étendard, ce qui leur fait donner le nom de *Pachas à trois queues*, & les autres en ont moins, suivant leur rang & leur office.

Les Ministres de la Religion Mahométane sont d'abord, le *Grand Muphti* qui est le chef de la Religion, & dont l'autorité est si absolue que les Sultans mêmes n'osent quelquefois s'y soustraire. D'autres Muphtis qui, en quelque sorte ressemblent à nos Evêques, sont subordonnés au Grand Muphti, & ont sous eux des *Imams* qui sont comme des Curés. Dans les Mosquées ou Temples des Mahométans il y a plusieurs Ministres, tels que les *Hodgiacs* qui lisent la Loi, & sont l'office de Docteurs & de Prédicateurs; & les *Muezins* qui sont chargés d'appeler le peuple à la prière du haut des tours des Mosquées. Outre ces Ministres, il y a chez les Turcs des *Dervis* ou *Derviches*, espèces de Religieux qui renoncent au monde pour mener, à ce qu'ils veulent faire croire, une vie austère & retirée. Ils peuvent néanmoins se marier, & malgré leur extérieur mortifié, ils s'abandonnent souvent aux vices les plus grossiers.

La Turquie Européenne se divise en septentrionale & en méridionale, qui est la Grece, & ses rivières les plus remarquables sont le Danube, qui prend sa source en Allemagne, & le Mariza, qui prend la sienne en Romanie, & se jette dans l'Archipel, après avoir passé à Andrinople.

La Turquie septentrionale renferme dix Provinces, sçavoir, quatre vers le Pont-Euxin, qui sont 1°. la petite Tartarie au Nord de cette mer; 2°. la Bessatabie; 3°. la Moldavie, au Nord-Ouest; 4°. la Walaquie, à l'Occident; deux sur le golphe de Venise, sçavoir, 5°. la Croatie, & 6°. la Dalmatie; trois vers le Danube, qui sont d'Occident en Orient, 7°. la Bosnie; 8°. la Servie, & 9°. la Bulgarie. La Romanie, qui fait la dixième, est bornée à l'Orient par la mer Noire.

Les habitants de la petite Tartarie, nommée ainsi pour la distinguer de la grande Tartarie, sont Mahométants. La partie la plus septentrionale de la petite Tartarie est habitée par les Tartares Nogais qui sont divisés en *Hordes*, c'est-à-dire, assemblées de familles. Ils obéissent à leurs *Murfes* ou Chefs de Tribus, & ils transportent leurs cabanes sur des chariots quand ils veulent changer de lieu.

On donne le nom de Crimée à une presqu'île qui est la partie méridionale de la petite Tartarie, & le Prince, qui gouverne cette Contrée, porte le nom de Khan des petits Tartares. Il est allié du Grand Seigneur, qui a droit de le déposer & d'en nommer un autre, pourvu que cet autre soit de la même famille. Ce Prince a sous sa domination la partie de la Circassie qui avoisine la Crimée, & qui dépend de l'Asie. La Crimée, qu'on appelloit autrefois Chersonnese Taurique, contient Bachaseraï, capitale, Or ou Précop, Caffa, port de mer, Baluclawa ou Iambol, autre port, & Crim ou Crimenda, qui a donné son nom à toute la Crimée.

EMPIRE OT-  
TOMAN.

TOPOGRAPHIE.

TURQUIE SEP-  
TENTRIONALE  
D'EUROPE.

1°.  
De la petite  
Tartarie.

EMPIRE OT-  
TOMAN.

De la Bessarabie.

La Bessarabie est partagée entre les Tartares d'Oczakow qui habitent aux environs du Dnieper, & les Tartares de Budziac qui occupent le reste de la Province. Ils sont peu soumis aux Turcs, quoique ces derniers soient maîtres d'Oczakou, capitale des Tartares de même nom, & située à l'embouchure du Dnieper, de Bialogrod ou Akerman, capitale du pays habité par les Tartares de Budziac, & Bender sur le Niester, qui est la résidence du Pacha de la Province.

De la Moldavie.

Cette Province est tributaire du Turc, mais elle est gouvernée par un Prince particulier nommé Waiwode, c'est-à-dire, Prince des troupes. On lui donne aussi le titre de *Despote* & de *Hospadar*, qui signifient tous deux Seigneurs, & c'est le Sultban qui les choisit ordinairement. Les habitants de la Moldavie sont presque tous Chrétiens Grecs sous le Patriarche de Constantinople. Les Turcs donnent le nom de Carabogdan à la Moldavie, & ce pays, dans lequel on recueille d'excellents vins, est arrosé par deux rivières; savoir, le Sereth & le Pruth, qui se jettent l'une & l'autre dans le Danube. Les villes principales de la Moldavie sont Jassy, capitale bâtie près de la rivière de Pruth; Choczin sur le Niester, & Soczova sur le Sereth.

De la Valachie.

La Province de Valachie est, ainsi que la Moldavie, tributaire des Turcs, & gouvernée par un Waiwode, & ses habitants sont aussi Schismatiques Grecs, dépendants du Patriarche de Constantinople. Le terroir est assez fertile, mais il est mal cultivé par rapport à la paresse des Valaques. Les principales rivières dont ce pays est arrosé sont l'Alt & le Jalonitz, qui se jettent toutes deux dans le Danube. Parmi les villes de cette Province on remarque Tergovik, capitale sur la rivière de Jalonitz ou Launitza, & Bukarest, grande & forte ville, résidence du Waiwode ou Hospadar. Il y a dans cette ville un Couvent de Moines Grecs qui y ont une Imprimerie.

De la Croatie.

La Croatie étoit autrefois un Royaume que des peuples Slavons avoient fondé dans le septième siècle, & cette Province est située le long du golphe de Venise. Ce pays, qui est fertile en vin & en huile, se divise en Croatie Autrichienne & en Croatie Turque. La Croatie Autrichienne est la plus grande, & contient Carlstad, capitale, ville forte & résidence du Gouverneur du pays, Sisseck, place forte, & Segna, Evêché, sur la côte qu'on appelle Morlaquie. On ne connoît gueres dans la Croatie Turque de ville remarquable que Vihitz ou Bihacz, place forte & capitale.

De la Dalmatie.

Cette Province a aussi été un Royaume fondé par des peuples Slavons, & elle est maintenant séparée en trois parties, savoir, la Dalmatie Vénitienne, la Dalmatie Turque & la Dalmatie Ragusienne.

Dans la Dalmatie Vénitienne on compte plusieurs villes, telles que Zara, capitale & Archevêché; Nona, Evêché & place forte; Sebenico, Evêché sur le golphe de Venise; Spalato, Archevêché, Salona; près de Spalato, & Cataro, ville forte au Sud-Est de Raguse.

La Dalmatie Turque contient Metar, capitale & résidence du Pacha; Narenta, Evêché, ancienne ville sur le golphe de Venise entre Raguse & Spalato; Redine & Trébigno, Evêché près de Raguse. Cette ville dépendoit autrefois de Raguse, & elle est habitée par des Turcs, des Grecs & des Catholiques.

La Dalmatie Ragusienne est la moins étendue, & ses plus célèbres villes



font Raguse, Archevêché, port & capitale, & Stagno, Evêché. Les îles de Méleda & d'Agosta appartiennent aussi à la République de Raguse, & elles sont situées dans le golfe de Venise, à l'Occident de Raguse. A l'égard des autres îles de la côte de Dalmatie elles sont aux Vénitiens.

La rivière de Bosna, la plus grande de toutes celles qui arrosent la Province, a donné à cette Contrée le nom de Bosnie. Cette Province a des mines d'argent & beaucoup de gibier, & a été anciennement gouvernée par des Rois particuliers. Ses principales villes sont Bagnaluc, capitale & résidence du Beglerbey; Jaicza, place forte sur les confins de la Croatie; Bosna-Serai; Orbach, & Kornich ou Yvornick.

Dans la Province de Servie, qui a aussi été un Royaume assez puissant, on remarque deux principales rivières, sçavoir, le Morave & le Drin. Le Morave traverse la Province du Sud au Nord, & va se jeter ensuite dans la Save, & le Drin, qui sépare cette Contrée à l'Occident, tombe dans le Danube. Les villes de la Servie sont Belgrade, capitale, située sur le Danube; Sémendrie, résidence d'un Sandgiac; Passarowitz sur le Morave; Nissa sur la Nissava, & Jenibassar, ville d'un grand commerce.

Cette Province est à l'Occident du Pont-Euxin, & elle tire son nom des Bulgares, peuples sortis de l'Asie, qui y fondèrent un Royaume dans le huitième siècle. Ils sont Schismatiques Grecs, & dépendent du Patriarche de Constantinople. On remarque dans cette Province les villes de Sophie, capitale sur la rivière de Bojana; de Vidin, place forte sur le Danube; de Nicopoli sur le même fleuve; de Varna sur la mer Noire; de Silistrie, près du Danube, & de Mancalia encore sur la mer Noire.

La Province qu'on appelle aujourd'hui la Romanie est belle & fort étendue. Elle étoit connue anciennement sous le nom de Thrace, & les Turcs lui donnent celui de *Rumelie* ou *Roumelie*. Son terroir seroit très-fertile s'il étoit cultivé; mais le pays n'est pas beaucoup habité, & l'air n'en est pas sain vers la mer Noire.

Constantinople, capitale de la Romanie & de tout l'Empire Ottoman, est appelé Stamboul par les Turcs. Cette ville est située d'une manière avantageuse pour le commerce sur le détroit qui porte son nom. On appelloit autrefois ce détroit le Bosphore de Thrace, & il joint la mer de Marmara avec la mer Noire. Constantinople est une des plus grandes villes d'Europe, & son port passe pour le plus sûr & le plus beau de l'Univers. Ses rues sont étroites, & ses maisons basses & mal bâties, mais ses palais & ses mosquées sont magnifiques. Cette ville, que la négligence des Turcs expose à de fréquents incendies & à la peste, est le siège du Patriarche de l'Eglise Grecque, & la résidence de l'Empereur & du Muphti des Turcs. Ses habitants sont Turcs, Grecs & Juifs; mais les Chrétiens Francs ou Européens n'ayant pas la liberté d'y habiter, demeurent à Péra ou à Galata qui en sont les faubourgs. Péra, qui est destiné pour loger les Ambassadeurs des différents Etats de l'Europe, est situé sur une hauteur. L'air qu'on y respire est très-pur, & les maisons en sont commodées & bien bâties. Les magasins des marchands sont à Galata, qui est plus près du port & de la douane.

Les autres villes de la Romanie sont Andrinople sur la rivière de Mariza,

EMPIRE OT-  
TOMAN.

7°. De la Bosnie.

8°. De la Servie.

9°. De la Bulgarie.

10°. De la Romanie.

EMPIRE OT-  
TOMAN.

ville agréable, qui a un Archevêque Grec suffragant de Constantinople; Philippoli, aussi sur le Mariza; Gallipoli, située sur le détroit de même nom, est la résidence du Pacha de la mer, & d'un Evêque suffragant d'Héraclée sous le Patriarche de Constantinople.

Le détroit de Gallipoli, nommé autrefois l'Hellepont, fait la communication de l'Archipel avec la mer de Marmora ou Propontide. L'entrée en est défendue par deux châteaux appelés Dardanelles. L'un est en Europe, & se nomme le château de Rumelie; l'autre est en Asie, & on le connoît sous le nom de château de Narolie.

1.° La Macé-  
doine mé-  
ridionale  
L'ÉPIRE.

Cette partie de la Turquie qu'on nommoit Grece est entièrement déchue de son ancienne splendeur; car c'est un pays mal peuplé, presque inculte & fort pauvre. Il appartient aux Turcs, à l'exception de quelques places que les Vénitiens y possèdent. La Grece environnée par la mer de trois côtés, ressemble à une grande presqu'île. Ses bornes sont au Nord, la Serbie & la Bulgarie; à l'Orient, l'Archipel & la Romanie; au Midi, la Méditerranée, & à l'Occident, le golphe de Venise & la mer Ionienne. On divise la Grece en terre ferme & en îles. La terre ferme contient six pays, savoir, 1.° la Macédoine au Nord; 2.° l'Albanie; 3.° l'Épire à l'Occident; 4.° la Thessalie dans le milieu; 5.° la Livadie qu'on nommoit autrefois Achaïe, & 6.° la Morée anciennement le Péloponnèse. On a vu l'histoire ancienne de tous les pays de la Grece dans le sixième Volume de cette Introduction.

1.° La Macé-  
doine.

La Macédoine, que Philippe & Alexandre le Grand avoient rendu célèbre, est peu considérable aujourd'hui, & appartient aux Turcs qui l'appellent *Comenolitari*. Salonique sa capitale, dont l'ancien nom étoit Thessalonique, est située au fond du golphe de son nom. C'est une ville fort peuplée, très-ancienne, grande & marchande. Les Juifs y font presque tout le commerce, qui consiste principalement en soie; ils y font en très-grand nombre, & y ont des Synagogues. Les Grecs y ont aussi un Archevêque & plusieurs Eglises, & il s'y trouve des Mosquées pour les Turcs.

Les autres villes de la Macédoine sont Philippi au Nord-Est de Salonique; Contessa ou Stremona, à l'Orient de la même ville; Libanova, anciennement Stagire, au Sud de Contessa; Jenizza, nommée autrefois Pella, au Sud-Ouest de Salonique; Ocirida ou Guistandil, au Nord-Ouest, & Monte-Santo ou le Mont-Athos, sur le golphe de même nom. Cet endroit est célèbre par le grand nombre de Monastères Grecs qui s'y trouvent, dont les Moines cultivent la terre & travaillent pour vivre.

1.°  
De l'Albanie.

L'Albanie est située entre la Macédoine & le golphe de Venise, & les Turcs, qui l'appellent *Arnaut*, en tirent de bonnes troupes. Les villes de cette Province sont Scutari, capitale, Evêché & résidence d'un Pacha; Durazzo, port sur le golphe, & qui a un Archevêque Grec; la Valona, port, & Croia, au Nord. Cette dernière étoit autrefois la capitale d'un petit Royaume, & elle a aujourd'hui un Evêque suffragant de Durazzo.

1.°  
De l'Épire.

Plusieurs Géographes renferment l'Épire dans la Province d'Albanie, & lui donnent le nom de basse Albanie. On sçait que l'Épire a été anciennement un Royaume que les Pyrrhus ont rendu célèbre; ce n'est plus maintenant qu'une Province, qui a pour villes Delvino, capitale & résidence

d'un Pacha ; Chimera, petite ville, avec un très-bon port, & trois autres villes qui appartiennent aux Vénitiens, savoir, Larra, ville marchande sur le golphe de même nom, appelé auparavant le golphe d'Ambracie ; Butrinto, ville maritime, qui a un port peu fréquenté, & la Prévêfa sur le golphe de Larra. C'est près de cet endroit qu'étoit le port d'*Actium*, célèbre par la victoire qu'Auguste remporta sur Antoine.

Dans cette Province, qui est placée au milieu de la Grèce, on trouve ces montagnes si fort chantées par les Poètes, savoir, l'Olympe, l'Ossa & le Pélion au Nord, & le Pinde au Midi. La délicieuse vallée de Tempé est aussi renfermée dans la Thessalie, que les Turcs nomment Janna. Les chevaux de ces pays étoient fort vantés anciennement, aujourd'hui on estime les vins & les fruits qu'on en tire. Ses villes principales sont Janna ou Jannina, capitale bâtie au milieu d'un lac ; Larisse, Archevêché, sur la rivièrre de Pénée, & Farsa, autrefois Pharsale, au Midi de Larisse.

La Livadie s'étend d'une mer à l'autre, & occupe toute la largeur de la Grèce. Elle communique à la Thessalie par un défilé qu'on appelloit anciennement les Thermopyles. Dans ce pays, auquel on donnoit au temps des Romains le nom d'Achaïe, habitoient les Locres, les Eoliens, les Phocéens, les Doriens, les Thébains & les Athéniens, & on y voit le Parnasse & l'Hélicon, montagnes si célébrées par les Poètes.

Au milieu de cette Province est située Livadie, capitale. Cette ville est assez commerçante, & elle a un Evêque suffragant d'Athènes. Les autres villes de la Livadie sont Atina ou Sétines par corruption ; mais anciennement la fameuse Athènes ; Thiva, & par corruption Srives, autrefois Thebes, & qui est aujourd'hui le siège d'un Evêque, & Lépanthe, ville forte à l'entrée du golphe de même nom.

La Province connue aujourd'hui sous le nom de la Morée, tient à la Livadie par l'Isthme de Corinthe, & s'appelloit anciennement Péloponnèse. Ses villes sont Corinthe, Patras, Modon, Coron, Mistra, Napolie de Malvasie, Napolie de Romanie & Argo.

Corinthe étoit autrefois capitale d'une fameuse République. Elle est à présent médiocre, mais bien fortifiée, & a un Archevêque du Rit Grec. Les Vénitiens y ont fait ériger sur la fin du dernier siècle un Archevêché pour les Latins, dont la juridiction s'étendoit sur toute la Morée.

Patras est une place forte & un Archevêché, près du golphe de Lépanthe.

Modon, ville riche, peuplée & marchande, peut passer pour la capitale de la Province, parce qu'elle est d'ailleurs la résidence du Sandgiac. Elle a un bon port qui est défendu par un château.

Coron, ancienne & forte ville, à l'Orient de Modon, est située sur un golphe qui porte son nom.

Mistra, peu éloignée des ruines de Lacédémone ou Sparte, est encore maintenant assez considérable. Elle est le siège d'un Archevêque suffragant de Constantinople, & son château est regardé comme imprenable. Les Chrétiens y ont une magnifique Eglise, & les Turcs une Mosquée superbe, auprès de laquelle on voit un très-bel Hôpital, où les malades de toutes sortes de Religions sont reçus. Aux environs de cette ville se trouvent les Magnotes regardés comme les descendants des Lacédémoniens, & d'autres Grecs.



EMPIRE OT-  
TOMAN.

jaloux de leur liberté. En effet ces Magnotes, pour se conserver une espèce d'indépendance, payent un tribut particulier aux Turcs, & forment une République dans les montagnes.

Napoli de Malvasie est une ville forte, bâtie dans une île de même nom sur la côte orientale de la Morée. Elle a un très-bon port, & produit d'excellents vins qu'on nomme *vins de Malvoisie*.

Napoli de Romanie est une place forte, & a un port au fond du golphe de son nom. Cette ville est habitée par des Turcs, des Juifs, des Grecs, & ces derniers sont gouvernés par un Archevêque suffragant de Constantinople.

DES ÎLES DE  
LA GRECE.

Parmi les îles de la Grece, il y en a dans la mer que quelques Géographes appellent mer Ionienne, & quelques Navigateurs mer de Grece. Cette mer s'étend depuis l'entrée du golphe de Venise jusqu'à l'extrémité de la Grece. Les autres îles se trouvent dans l'Archipel, nommé anciennement mer Egée.

Des îles de la  
mer Ionienne,  
ou mer de la  
Grece.

Les cinq îles les plus remarquables de cette mer sont celles de Corfou, de Sainte-Maure, de Céphalonie, de Zante & de Cérigo. Ces îles, qui sont fertiles en olives, en miel, en fruits & en vins excellents, appartiennent aux Vénitiens. L'île de Corfou est située vis-à-vis de l'Epire, & a environ quarante lieues de circuit. Son ancien nom étoit Corcyre, & sa capitale, qui est honorée d'un siège Archiepiscopal, est Corfou.

L'île de Sainte-Maure, appelée autrefois Leucas, n'a que seize lieues de circuit. Sainte-Maure, sa capitale, est une place assez forte.

L'île de Céphalonie, qui est plus grande que celle de Corfou, s'appelloit autrefois Samos, si l'on en croit Jacob Spon. Sa capitale, nommée aussi Céphalonie, est une ville forte qui a un bon port.

L'île de Zante a environ six lieues de long sur quatre de large, & elle est très-agréable & très-fertile. Elle a pour capitale une ville nommée Zante, place forte, bon port de mer, & Evêché suffragant de Corfou.

L'île de Cérigo, autrefois Cithere, est au Midi de la Morée dont elle dépendoit. Elle est restée aux Vénitiens qui y envoient un Provediteur.

DES ÎLES DE  
L'ARCHIPEL.

Les îles de l'Archipel sont beaucoup plus nombreuses que celles de la mer Ionienne, & on les partage ordinairement en deux classes; l'une, qui comprend les deux grandes îles de Candie & de Négrepont, & l'autre, qui contient une multitude de petites îles qu'on divise en deux ordres, qui sont les Cyclades & les Sporades.

Des deux gran-  
des îles de l'Ar-  
chipela.

L'ancien nom de l'île de Candie étoit celui d'île de Crete; l'air de ce pays est sain & les eaux y sont excellentes. Ses villes sont Candie, capitale, résidence d'un Beglierbey, & siège d'un Archevêque Grec; Canée, port de mer qu'on croit être l'ancienne Cydonie; Retimo, entre la Canée & Candie, ville Episcopale & résidence d'un Pacha; & Sitia, à l'Orient de Candie.

L'île de Négrepont, qui s'appelloit autrefois île d'Eubée, est la plus grande des îles de la Grece après Candie. Négrepont, sa capitale, est grande, commerçante, bien fortifiée & très-peuplée. Elle a communication avec la terre ferme, au moyen d'un pont de pierres qui est joint à un pont-levis qu'on leve pour laisser passer les vaisseaux.

Les principales des îles Cyclades sont Milo, Andro, Tine, Paros & Naxie. L'île de Milo a environ vingt lieues de tour, & sa capitale, qui étoit autrefois une ville considérable, a un très-bon port. Presque tous ses habitants sont Grecs; cependant il y a deux Evêques, un Grec & un Latin. L'île d'Andro, qui a environ trente lieues de circuit, produit beaucoup de foye & des fruits excellents. Andro, sa capitale, est une ville médiocre, dans laquelle il y a plusieurs Monastères & deux Evêques. L'île de Tine appartient aux Vénitiens, & n'a qu'un fort château de même nom & vingt-quatre villages. L'île de Paros a près de quatre lieues de long sur trois de large, & est célèbre depuis très-long temps pour ses beaux marbres. Dans Paros, sa capitale, il y a un Evêque, & les François, les Anglois & les Hollandois y ont un Consul. L'île de Naxie, qui est la plus grande, la plus agréable & la plus fertile des Cyclades, produit de très-bon vin, si estimé des Anciens, qu'ils le comparoient au nectar. Les Naxiotes aiment les plaisirs, la bonne chère, & surtout le vin, & quoique soumis au Grand Seigneur, ils forment une espèce de République. La capitale de l'île de Naxie porte le même nom; c'est une jolie ville qui a un château, mais qui n'est pas fort peuplée, & ses habitans sont presque tous Chrétiens Grecs.

Les îles Sporades ont été ainsi nommées par les Grecs, à cause qu'elles paroissent dispersées entre l'Asie & la Grece. Plusieurs de ces îles sont même regardées comme attachées à l'Asie, & ce sont celles qui sont voisines des côtes de Natolie. Les autres appartiennent à la Grece, mais toutes sont situées également dans l'Archipel ou mer Blanche. Les plus remarquables de ces îles qui dépendent de la Grece sont Stalimene, Sciro, Colouri & Santorin. Stalimene, autrefois Lemnos au Sud-est du Mont-Athos, a environ dix lieues dans sa plus grande longueur, & six dans sa largeur la plus étendue. Sa capitale porte le même nom, & est bâtie sur une colline, au haut de laquelle est un château près de la mer. L'île de Sciro, qui est au Nord Est de Négrepont, a six lieues de long sur trois de large, & Sciro sa capitale, est une petite ville qui a un assez bon port. L'île de Colouri, autrefois Salamine, est située dans le golphe d'Engia, près d'Athènes, & a environ vingt-cinq lieues de tour. L'île de Santorin, anciennement Thera, est au Nord de Candie. Elle est remarquable par les petites îles qui l'environnent, & qui sont sorties de la mer après des tremblements de terre.

Les pays que les Turcs possèdent en Asie étoient autrefois très-fertiles, riches & fort peuplés; mais ces pays sont maintenant presque déserts, incultes & livrés en proie à la barbarie & à l'ignorance. Un changement aussi surprenant peut s'attribuer à la dureté du gouvernement des Turcs, aux tremblements de terre qui sont fréquents, & aux ravages que la peste fait souvent. Les Européens donnent le nom d'*Echelles du Levant* aux villes qui sont sur les côtes de la Méditerranée, & dans lesquelles ils ont des Consuls. La plupart des habitants de la Turquie d'Asie suivent la Religion Mahométane; il y a cependant beaucoup de Juifs & encore plus de Chrétiens Grecs.

La Turquie d'Asie se divise en six parties, sçavoir, 1<sup>o</sup>. la Natolie, autrefois l'Asie Mineure; 2<sup>o</sup>. la Sourie; 3<sup>o</sup>. la Turcomanie, ou Arménie Mineure; 4<sup>o</sup>. la Georgie, anciennement la Colchide, & l'Iberie; 5<sup>o</sup>. le

EMPIRE OT-  
TOMAN.

Des Îles Cy-  
clades.

Des Îles Spo-  
rades.

DE LA TUR-  
QUIE D'ASIE.

EMPIRE OT-  
TOMAN.

1<sup>re</sup>.  
De la Natolie.

De la Natolie  
propre.

De la Carama-  
nie.

De l'Amasie.

Diarbekr ou Diarbeckir, autrefois l'Assyrie, la Mésopotamie & la Baby-  
lonie. & 6<sup>o</sup>. les îles de l'Asie.

La Natolie est une grande presqu'île entourée de différentes mers de trois  
côtés. Au Nord elle a la mer Noire, à l'Occident la mer de Marmora & l'Ar-  
chipel; au Midi, la Méditerranée, & à l'Orient l'Euphrate qui la sépare de la  
Turcomanie. Le nom de Natolie ou d'Anatolie qui vient du Grec, signifie le  
Levant ou l'Orient. Les Turcs partagent la Natolie en quatre Gouverne-  
ments ou Provinces, qui sont la Natolie propre vers l'Archipel; la Cara-  
manie au Midi, le long de la Méditerranée; l'Amasie au Nord-Est, &  
l'Adulie au Sud-Est.

Cette Province, qui est la plus grande des quatre Gouvernements de la  
Natolie, comprend ce qu'on appelloit autrefois la Bithynie, la Mysie, la  
Lydie, l'Ionie, la Carie, la Phrygie, la Galatie & une partie de la Paphla-  
gonie. Ses villes sont Chiutaye ou Kioutahya, Bursé, Smyrne, Carisia, Ilinich  
ou Nicée, & Angouri ou Angora.

La ville de Kioutahya, qui est la capitale de la Province, est bâtie sur  
la rivière d'Ayala, & sa situation au pied d'une montagne paroît assez avan-  
tageuse. Cette ville que plusieurs Mosquées, Colleges, Caravanseras &  
Bains publics embellissent, est aussi la résidence du Beglierbey.

Bursé, qui fut la capitale des Turcs avant qu'ils se fussent rendus maî-  
tres de Constantinople, est fort grande, & encore assez belle. Elle est le  
siège d'un Archevêque Grec, & on y fait un grand commerce de soye la  
plus estimée de toute la Turquie. Cette ville est l'ancienne Pruse, qui étoit  
la capitale du Royaume de Bithynie.

Smyrne sur l'Archipel est située dans un terroir fort abondant en tout ce  
qui est nécessaire aux besoins de la vie. La bonté de son port y attire des  
marchands de toutes les Nations, & son principal commerce consiste en  
soye, en camelots de poil de chevres, en toiles de coton, en tapis & en  
matoquins. Cette ville est peuplée de Turcs, de Grecs, de Juifs & de mar-  
chands Européens François, Anglois & Hollandois qui y ont leurs Consuls  
& leurs comptoirs. On y compte quinze Mosquées, sept Synagogues, trois  
Eglises Latines, deux Grecques & une Arménienne.

Les autres villes de la Natolie propre sont moins célèbres que les trois  
dont je viens de faire mention; je crois seulement devoir faire observer  
que la ville d'Angouri ou Angora, fut autrefois Ancyre, capitale de la Ga-  
latie.

Ce Gouvernement de la Natolie renferme une grande partie des Pro-  
vinces maritimes de l'Asie Mineure, si célèbres dans l'Histoire ancienne,  
& ces Provinces sont la Lycaonie, l'Isaurie, la Pamphylie, la Lycie &  
une partie de la Cilicie. La Caramanie n'a aujourd'hui pour villes princi-  
pales que Cogny, autrefois Iconium, capitale & résidence du Beglierbey, &  
Satalie port, au Nord-Ouest de l'île de Chypre.

Cette Province contient une partie de l'ancienne Cappadoce & du Pont,  
& ses villes principales sont Sivas, autrefois Sébaste, mais maintenant ca-  
pitale & résidence d'un Pacha Turc & d'un Archevêque Grec; Tocat, près  
de la rivière de Cafalmach; Amasie, sur la même rivière; Trébifonde,  
port sur le Pont-Euxin, & résidence d'un Archevêque Grec & d'un Beglierbey,



& Caïfar ou Césarée, au Sud-Ouest de Tocat. L'Archevêque Grec qui y demeure occupe le premier rang parmi les Prélats qui sont soumis au Patriarche de Constantinople.

Ce pays comprend ce qu'on appelloit autrefois la petite Arménie & une partie de la Cilicie. Les villes principales qu'on y rencontre sont Malatha, près l'Euphrate, ville assez bien peuplée, & résidence d'un Archevêque Grec; Marasch, séjour d'un Pacha, située aussi sur l'Euphrate, plus au Midi, & Lajasso, ville maritime, près de l'ancienne Issus.

La partie de la Turquie d'Asie qu'on nomme aujourd'hui la Sourie, & qui portoit autrefois le nom de Syrie, est appelée Souristan par les Turcs. C'est un pays assez fertile qui renferme la Sourie propre, la Phénicie & la Judée, ou Terre sainte.

Les villes de la Sourie propre sont Alep ou Haleb, Hama & Antioche, ou Antakie, sur l'Oronte toutes deux, & Alexandrette ou Eskanderoun, port sur la mer du Levant. La ville d'Alep, capitale de la Province, est grande, peuplée, & une des plus marchandes du Levant. Le Pacha y fait sa résidence ordinaire, & on y voit beaucoup de Mosquées, des Bains publics, & un Fort sur une colline qui domine la ville. Les François, les Italiens, les Anglois & les Hollandois ont chacun dans cette ville un Consul de leur Nation. Les habitants sont Chrétiens, Grecs, Arméniens, Jacobites, & chacun d'eux a un Evêque de sa Communion, & professe librement sa Religion.

Dans la Province de Phénicie on remarque principalement les villes de Damas, de Sour, de Tripoli, de Baruth & de Seide. La ville de Damas est située dans une plaine très-fertile au pied du Mont Liban; elle est la résidence d'un Pacha, & elle a de très-beaux jardins, de belles fontaines & beaucoup de manufactures. Il s'y fait un grand commerce de soyes, de fabres, de vins & de fruits. On y voit beaucoup de Juifs adonnés au trafic, & les Chrétiens y ont un Archevêque Grec. Sour a été anciennement Tyr, & cette ville célèbre est maintenant presque ruinée. Tripoli est bâtie sur la Méditerranée, & on ne peut s'empêcher de l'admirer à cause de son beau château & de ses jardins remplis de mûriers & d'orangers. Baruth, qu'on voit sur la côte dans un terroir agréable & fertile, a une Eglise dont les Nestoriens sont en possession. Seyde, autrefois Sidon, est un port sur la Méditerranée, & les François y ont un Consul.

La Judée, qui a successivement porté les noms de Pays de Chanaan, de Terre promise, de Royaume de Juda & d'Israël, de Palestine, de Terre sainte & de Judée, est réduite aujourd'hui dans l'état le plus fâcheux, si on le compare à son ancienne splendeur. Elle comprend plusieurs villes, parmi lesquelles on remarque aujourd'hui Jérusalem, Jaffa, Acre & Gaza. Jérusalem, capitale de la Judée, qui étoit autrefois si célèbre, ne l'est plus que par les lieux saints que les Chrétiens de différentes Communions vont visiter. La possession du saint Sépulchre a été long-temps disputée entre les Grecs & les Latins; mais enfin ces derniers appuyés de la protection des Rois de France en sont devenus maîtres. Les Religieux de S. François y ont un Hospice habité par des Cordeliers Italiens, Espagnols & François, & ils exercent volontiers l'hospitalité envers les pèlerins.

EMPIRE OT.  
TOMAN.

De l'Adulie ou  
Adoulic.

2.  
De la Sourie.

EMPIRE OT-  
TOMAN.

Jaffa, anciennement Joppé, est un port de mer qui a aussi été un Evêché suffragant de Jerusalem, mais qui n'est aujourd'hui qu'un monceau de ruines, & je n'en fais mention que parce que c'est le lieu où abordent les pèlerins Chrétiens. La ville d'Acre, qu'on appelloit autrefois Ptolémaïs, a été fort célèbre du temps des Croisades, & quoique son port soit assez fréquenté & qu'elle serve de titre à un Evêque Grec, on n'y voit gueres que des ruines. Gaza est aussi un port de mer; un Prince particulier, vassal du Grand Seigneur, la gouverne, & les Grecs y ont un Archevêque honoraire.

3.<sup>o</sup>  
De la Turco-  
manie.

On appelloit anciennement Arménie Majeure le pays qu'on nomme aujourd'hui Turcomanie, & dont la partie occidentale appartient au Turc, & l'orientale au Persan. Les Turcomans qui habitent l'une & l'autre s'appliquent à nourrir des chevaux, des chevres & des moutons. Ils logent sous des tentes, & changent souvent de demeure pour trouver des pâturages. Il y a aussi beaucoup de Chrétiens dans le pays, & ils passent pour très-habiles commerçants.

Les villes de la Turcomanie occidentale sont Erzerum, capitale & résidence d'un Pacha, située près de la source de l'Euphrate, & Kars sur la rivièrre de même nom, ville forte, marchande & riche.

Dans la Turcomanie orientale ou Persane qu'on appelle l'Iran, se trouve Erivan, capitale près de l'Ataxe. C'est une grande ville qui a un Archevêque Arménien. A deux lieues de cette ville est le Monastère d'Ecmiasin, où réside le Patriarche des Arméniens de Perse. Ces peuples sont en grand nombre, & le commerce qu'ils font les fait également considérer dans la Turquie & dans la Perse. Suivant les anciennes conventions avec les Khalifs & les autres Princes Mahométans, ils ne peuvent être faits esclaves; privilège qui les met au dessus des autres Nations.

4.<sup>o</sup>  
Du Diarbekr  
ou Diarbecir.

Cette Province, qui comprend l'ancienne Assyrie & l'ancienne Mésopotamie, se divise en trois parties, sçavoir, le Diarbekr propre ou l'ancienne Mésopotamie; l'Yrac-Arabi, autrefois la Chaldée ou Babylonie, & le Curdistân, anciennement l'Assyrie propre.

5.<sup>o</sup>  
Du Diarbekr  
propre.

La ville capitale du Diarbekr propre est Diarbeckir ou Caramid, autrefois Amid, ville riche, très-peuplée & assez marchande, située sur le Tygre. Elle est la résidence d'un Pacha, auquel sont subordonnés dix-neuf Sangiacs ou sous-Gouverneurs. Il y a dans cette ville un grand nombre de Chrétiens Grecs, Syriens, Arméniens, Nestoriens, qui ont leur Evêque particulier. Les autres villes du Diarbekr sont Mosul sur le Tygre, vis-à-vis de l'ancienne Ninive; Ourfa ou Urfa, autrefois Edesse, du côté de l'Euphrate; Bir sur l'Euphrate même, & Nesbin, appelée anciennement Nisibe.

6.<sup>o</sup>  
De l'Yrac-Arabi.

Ce pays est ainsi nommé, parce qu'il est habité par beaucoup d'Arabes, & pour le distinguer de l'Yrac-Agemi, Province voisine de la Perse. Sa capitale est Bagdad, ville forte, marchande, & située sur la rive orientale du Tygre, au-dessus des ruines de l'ancienne Séleucie, bâtie à l'autre rive. Cette ville, qui est habitée par des Chrétiens Jacobites, Nestoriens, Arméniens & par des Juifs, est la résidence d'un Pacha. C'est un fameux pèlerinage pour les Persans qui croient que leur Prophète Ali y a demeuré. Les autres villes de l'Yrac sont Samarat, à dix ou douze lieues au Nord de Bagdad; Hella,

au Sud-Ouest de Bagdad sur l'Euphrate, & Bassora ou Basra, près du confluent du Tygre & de l'Euphrate. Cette ville, qui a un bon port défendu par un château, est la résidence d'un Pacha. Ses murs faits simplement de terre forment une grande enceinte, qui renferme beaucoup de jardins & de terres labourables.

Le Curdistân se nommoit autrefois Corduene, & ses habitants avoient le nom de Curdes. Ces peuples sont répandus dans la partie occidentale de la Perse, dans le Diarbekr & dans l'Yrac. Ils ont plusieurs Princes appelés *Beys* ou *Emirs* : les uns reconnoissent le Grand Seigneur, d'autres le Persan, & quelques-uns sont indépendants. Les villes de cette Province sont Beltis sur la rivière de Bendmahî, résidence du plus puissant des Emirs des Curdes ; Kierkiouk, capitale du Curdistân Turc, & résidence d'un Pacha Van, & au bord d'un lac de même nom.

La Géorgie se trouve entre le Turc & le Persan, & sa partie occidentale comprend trois Provinces vers la mer Noire, sçavoir, la Mingrelie, l'Imirette & le Guriel ou Guria. Ces Provinces qui répondent à l'ancienne Colchide, sont gouvernées par des Princes particuliers sous la protection du Grand Seigneur, à qui ils payent tribut. La partie orientale de la Géorgie dépend du Roi de Perse, & a deux Provinces, sçavoir, le Carduel au Midi, & Caker au Nord.

En général on trouve peu de villes dans la Géorgie, mais toutes les choses nécessaires aux besoins, & même aux agréments de la vie y viennent en abondance & sont excellentes. Les habitants de ce pays sont spirituels, & les femmes passent pour les plus belles de l'Univers. La Mingrelie a pour capitale Savatopoli ou Isgaout sur la mer Noire. Le Guriel renferme deux places, qui sont Guriel capitale, & Akalziké forteresse, dans laquelle les Turcs entretiennent une garnison. La Province d'Imirette contient deux villes, sçavoir, Imirette la capitale, & Cotatis sur le Phafe, où les Turcs ont un Pacha.

Teflis est la capitale du Carduel, ou de la Géorgie Persane. Cette ville est gouvernée par un Prince entierement indépendant de la Cour de Perse, & on la regarde comme la plus considérable de toute la Géorgie. Elle n'est pas grande, mais elle est belle, riche par son commerce de soyes, bien peuplée & forte.

Les îles de la Turquie d'Asie sont dans la Méditerranée au voisinage de la Natolie, & on remarque parmi elles Chypre, Rhodes & quelques autres.

Quoique l'air qu'on respire dans l'île de Chypre soit mal-sain, le terroir est très-fertile, & il fourniroit abondamment toutes les choses nécessaires à la vie s'il étoit bien cultivé. Les vins & les fruits y sont délicieux, & il n'y a dans toute l'île qu'une seule source d'eau vive sur le bord de la mer. Les villes de l'île de Chypre sont Nicosie, place forte, siège d'un Archevêque Grec, & résidence d'un Beglierbey, ou Gouverneur général de l'île, & Famagouste, port & place forte.

L'île de Rhodes n'est pas bien fertile en grains, mais on y trouve de belles prairies, & on y recueille beaucoup de fruits, comme oranges, citrons, olives, &c. L'air y est très-pur & le ciel si serein, qu'il ne se passe gueres de jour qu'on ne voye le soleil.

EMPIRE OT-  
TOMAN.

Du Curdistân.

60.  
De la Géorgie.

60.  
Des îles de la  
Turquie d'Asie.  
Chypre.

Rhodes.



Les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem prirent l'isle de Rhodes sur les Sarratins vers l'année 1309; mais Soliman II. Empereur des Turcs, la leur enleva à son tour en 1522, & les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem furent transportés dans l'isle de Malthe, de laquelle ils ont pris le nom. Rhodes, capitale de l'isle du même nom, est très-forte & a un bon port, dont l'entrée est presque fermée par deux rochers, sur lesquels on a bâti deux tours pour en défendre le passage. Les Turcs entretiennent une bonne garnison dans cette ville, & les Grecs y ont un Archevêque. Les Latins en avoient établi un vers le douzième siècle, mais il n'y réside plus depuis l'expulsion des Chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Rhodes étoit célèbre autrefois par la statue colossale d'Apollon, qui étoit placée à l'entrée du port.

Les autres isles que les Turcs possèdent en Asie sont situées le long de la côte occidentale de la Natolie, & les principales sont du Nord au Sud Mételin, Schio, Samos, Cò & Pathmos. Mételin, autrefois Lesbos, peut avoir environ quarante-cinq lieues de circuit. On y trouve de très-beaux marbres, & son terroir produit des vins fort estimés, des fruits & des figues qui sont les meilleures des isles de l'Archipel. Sa capitale, qui s'appelle aussi Mételin, est moins considérable qu'elle n'a été anciennement. Cependant elle est défendue par un château qui passe pour imprenable, & qui est toujours pourvu de munitions.

Le terroir de l'isle de Schio, qui a environ trente lieues de circuit, est fertile vers la mer, & stérile & pierreux dans le milieu de l'isle. On tire d'une de ses montagnes nommée Pélene, de fort beaux marbres, & on recueille dans le pays d'excellent muscat, quantité de térébenthine, sorte de résine qui coule du térébinthe, & de bon maltic, espèce de gomme qui sort du lentisque. On fait dans cette isle un grand trafic de coton, & les femmes y sont habillées à l'Italienne, excepté la coëffure. Schio, capitale, est le siège de deux Evêques, l'un Grec, l'autre Latin. Les maisons de cette ville sont faites de pierres, & les rues sont pavées de cailloux.

L'isle de Samos, qui est très-fertile, est habitée en plus grande partie par des Chrétiens Grecs; dont l'Evêque réside à Cora.

Au Sud-Est de Samos est l'isle de Cò, qui a pour capitale Cò, ou Stanchio, petite ville assez bien bâtie, dans laquelle les Grecs ont un Archevêque honoraire.

L'isle de Pathmos, située entre Samos & Cò, a environ dix lieues de tour, & n'est habitée que par des Grecs. Il y croît peu de froment & d'orge, mais on y trouve quantité de perdrix, de lapins, de cailles & de tourterelles.

Outre les Etats que le Grand Seigneur possède dans la Turquie d'Europe & dans celle d'Asie, il est encore maître de la partie septentrionale de l'Arabie Déserte, & de plusieurs places dans l'Arabie Heureuse. La domination Ottomane s'étend jusques dans l'Afrique; car toute l'Egypte lui est soumise, & ce pays est gouverné par un Pacha que le Grand Seigneur y envoie.

*Fin de l'histoire de l'Empire Ottoman.*

## CHAPITRE XVII.

## SOPHIS DE PERSE.

LES  
SOPHIS.

**L**E plus ancien Prince de la famille des Sophis de Perse, dont l'Histoire fasse mention est Dgiounaïd qui descendoit d'Aly par Houfain. Il se mit à la tête de quelques troupes, & ses courses dans le pays des Georgiens lui firent remporter un butin considérable; mais à son arrivée dans le Schirouan, il fut assassiné par les habitants de ce pays. Scheikh-Haïdar, fils de Dgiounaïd, animé par l'exemple de son pere, se forma une armée d'environ six mille hommes, & fit de nouvelles incursions en Georgie. Il songea ensuite à venger la mort de Dgiounaïd & fonda sur le Schirouan. Son entreprise, loin d'avoir le succès dont il s'étoit flatté, fut cause de sa mort, & il périt misérablement dans cette expédition.

Yar-Aly & Ismaïl, tous deux fils de Scheikh-Haïdar, prirent la fuite; mais ils tombèrent entre les mains de Yacoub-Begh, de la Dynastie des Turkomans, & ils furent mis aux fers par ses ordres. Tout le temps que Yacoub-Begh occupa le trône des Turkomans, Yar-Aly & Ismaïl furent étroitement gardés, & ce ne fut que sous le regne de Rustam-Mirza qu'ils sortirent de prison. Ils n'obtinrent pas néanmoins leur entière liberté, & le Monarque obligea Ismaïl de rester auprès du tombeau d'Yacoub-Begh en habit de Faquir. Yar-Aly mourut vraisemblablement aussitôt après qu'il eut quitté la prison, car il n'est plus fait mention de lui, & il n'y a pas de doute que le Souverain des Turkomans n'eût également veillé sur ses actions, comme il avoit soin d'éclaircir celles d'Ismaïl. Quoiqu'il en soit, ce dernier après la mort de Rustam-Mirza trouva moyen de s'échapper, & s'étant mis à la tête d'un grand nombre de Sectateurs d'Aly, il battit les Turkomans & fit la conquête de l'Adherbidgiane. Ce premier succès lui enfla le courage, de sorte qu'il crut devoir prendre le titre de Schah ou de Roi. Ce titre anima tellement ses troupes, qu'elles firent des prodiges de valeur, & lui aiderent à soumettre en peu de temps le Schirouan, le Diarbekt & quelques autres Provinces qui le rendirent un des plus puissants Princes de l'Univers. Tels furent les fondemens de la Dynastie des Sophis qui ont régné dans la Perse.

La fuite d'Alvand, qui régnoit sur les Turkomans, au moment qu'Ismaïl entra dans ses Etats, mit ce dernier en possession de la couronne; mais pour s'affermir sur le trône, le nouveau Sophi crut devoir perdre entièrement Alvand, & lui ayant livré bataille, il mit son armée en fuite, & le tua lui-même de sa propre main. Le frere ou le fils d'Alvand, nommé Morat-Cham, lui amenoit des troupes, & il étoit prêt à le joindre lorsqu'il apprit sa mort & la défaite de son armée. Cette nouvelle le troubla, & n'osant attaquer un ennemi vainqueur, il tourna ses pas du côté de Tauris à dessein de s'emparer de cette capitale. Ismaïl, instruit du projet de Morat-Cham, força la marche de ses troupes, l'atteignit à moitié chemin, le

ISMAÏL I. Roi  
ou Sophi de  
Perse.

1499.

---

LES  
SOPHIS.

batrit & l'obligea à prendre la fuite. Morat-Cham se retira auprès du Roi de Cappadoce, d'où les armes d'Ismaïl le contraignirent à passer en Egypte pour ne plus reparoître dans la Perse. Ismaïl, possesseur de la couronne de ce pays, fut en guerre tout le temps de son regne, mais il se soutint malgré tous les efforts des Turcs, & il ne perdit rien de ses conquêtes jusqu'à sa mort, qui arriva dans l'année 1524 de J. C. Il laissoit quatre fils, & suivant ses dernières dispositions, Schah-Thamasp son aîné lui succéda ; les trois autres eurent chacun leur appanage particulier.

SCHAH-THAMASP, 11<sup>e</sup> Roi.

1524.

Schah-Thamasp, qui n'avoit que dix-huit ou vingt ans lorsqu'il monta sur le trône, s'abandonna entièrement aux plaisirs. Il s'enferma dans son palais & confia le soin du gouvernement à des Ministres, qui ne manquèrent pas d'abuser de leur autorité. Helcas, frere du Sophi, reçut quelques mortifications de la part de ces Ministres, & chagrin d'ailleurs de voir sur le trône un Prince qu'il jugeoit indigne d'un rang si élevé, il médita de s'y placer. Cependant sa révolte n'éclata qu'au bout de plusieurs années, & ayant été vaincu & fait prisonnier, il périt dans les supplices. Son cadet, sur de simples soupçons, fut aussi condamné à la mort, & le plus jeune de tous, frappé de la fin tragique de ses freres, ne leur survécut pas longtemps. Thamasp, délivré de la crainte que ces Princes pouvoient lui causer, se vit maître de tous les Etats que son pere avoit conquis ; mais sa mollesse & son ardeur pour le plaisir pensèrent lui faire perdre un Royaume qu'Ismaïl ne devoit qu'à sa valeur.

Soliman II. Empereur Ottoman, étoit déjà maître de Tauris, lorsque Thamasp se réveilla enfin de la léthargie où il étoit plongé, se mit à la tête de ses troupes, & après plusieurs sanglants combats, chassa entièrement les Turcs de son Royaume. Au bout de quelque temps la guerre se ralluma, parce que Thamasp accorda une retraite à Bajazet, qui s'étoit révolté contre Soliman, son pere. L'Empereur Ottoman à la tête d'une nombreuse armée entra dans la Perse, afin de forcer le Sophi à lui rendre le Prince rebelle. Les troupes que Thamasp opposa à celles des Turcs étoient de beaucoup inférieures en nombre, mais leur valeur surpassoit celle de leurs ennemis, & dès la premiere bataille la victoire se déclara en faveur des Persans. Cependant les forces des deux Partis se trouvant également épuisées, la paix ne tarda pas à se faire, & l'article principal du Traité fut la mort de l'infortuné Bajazet que Thamasp fit poignarder. Selim II. successeur de Soliman, renouvella avec le Roi de Perse la paix qui avoit été conclue, & depuis cet événement Thamasp jouit de la plus profonde tranquillité jusqu'à sa mort, qui arriva dans l'année 1576. Les commencemens du regne de Thamasp ne furent pas glorieux ; mais depuis qu'il eut abandonné les délices du Serrail & qu'il se fut mis à la tête de ses troupes, il mérita les plus grands éloges. Ce Prince fit sa résidence à Casbin, qui devint celle de ses successeurs. Avant lui Tauris étoit la capitale de la Perse, & le séjour ordinaire des Souverains de ce pays. De tous les enfans que Thamasp laissa, on ne connoît que Mohammed-Khodabendé, Ismaïl & Caïdar Mirizès.

SCHAH THAMASP II. 11<sup>e</sup> Roi de Perse.

1576.

Malgré les dernieres dispositions de Thamasp, qui se désignoit pour successeur le plus jeune de ses fils, les Seigneurs de Perse offrirent la couronne



à Mohammed-Khodabendé, l'aîné de tous ses freres. Ce Prince, plus touché de sa douceur d'une vie privée qu'ébloui de l'éclat du trône, refusa de se rendre aux desirs des Grands, & comme on vit qu'il étoit inébranlable dans ses résolutions, on prit le parti d'élever au rang suprême Schah-Ismaïl, le second des fils de Thamasp. Ce Prince, qui dès sa jeunesse avoit donné des preuves de courage, étoit alors en prison, où les intrigues d'un Ministre l'avoit fait mettre en le rendant suspect au Roi son pere. La rigueur & la durée de sa captivité lui aigrirent l'esprit & changerent en cruauté la douceur qu'on lui avoit toujours remarquée. Ses premiers soins, en montant sur le trône, furent de chercher à s'y affermir, afin de se venger plus sûrement de ses ennemis. En conséquence il fit donner la mort au jeune Prince son frere, que le feu Roi avoit nommé pour lui succéder. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort, & au moyen des espions qu'il avoit envoyés de tous côtés, il découvrit ceux qui ne lui étoient pas attachés & en fit mourir une grande partie. Ceux qui purent se dérober à ses premières recherches gagnerent en diligence les extrémités du Royaume, & le Roi, outré de ne pouvoir les immoler à son ressentiment, se mit à la tête de ses troupes à dessein de les poursuivre. Les Turcs, craignant qu'Ismaïl ne cachât, sous ce prétexte, le projet de porter ses armes chez eux, se déterminerent à entrer les premiers dans les Etats du Sophi. Ce nouveau contre temps irrita Ismaïl qui, sans autres lumieres que ses soupçons, condamna à la mort plusieurs Grands de sa Cour. Il se prépara ensuite à marcher contre les Turcs ; mais un breuvage empoisonné qu'une de ses sœurs lui présenta à l'instigation des Seigneurs de l'Empire, mit fin aux cruautés & aux grands desseins d'Ismaïl. Ce Prince, qui regna à peine un an, ne laissa point d'enfants.

MOHAMMED-  
KHODABENDÉ,  
IVe Roi.

1577.

Les dangers auxquels l'Etat se trouvoit exposé de la part des Turcs à la mort d'Ismaïl & les vives instances des Grands de la Cour, touchèrent enfin le cœur de Khodabendé qui consentit à se charger du poids du gouvernement. Les Historiens ne sont pas d'accord sur les qualités & les défauts de ce Prince ; les uns prétendent qu'il se proposa toujours pour modele, ceux de ses prédécesseurs qui avoient le plus travaillé à l'aggrandissement & à la gloire de l'Empire ; d'autres l'accusent d'indolence, de goût pour les plaisirs & la retraite, & de cruauté ; d'autres enfin assurent que sans paroître jamais à la tête de ses armées, il sut choisir d'excellents Généraux & diriger avec tant d'habileté & de prudence les opérations militaires, que ses armées furent presque toujours victorieuses. Il mourut en 1585. laissant trois fils qui monterent successivement sur le trône.

EMIR-HEMS,  
Ve Roi.

1585.

Emir Hems, fils aîné de Khodabendé, fut couronné par les Grands de l'Empire aussitôt après la mort de son pere. On ne peut sçavoir si ce Prince auroit rempli dignement la place éminente qu'il occupoit, car il fut assassiné par les ordres d'Ismaïl, son frere cadet, que l'ambition de régner dévorait. Emir Hems ne jouit que quelques mois de la suprême autorité, & il eut son assassin pour successeur.

ISMAÏL III.  
Vic. Roi.

Loin d'avoir quelques remords du crime qui l'avoit conduit au trône, Ismaïl en médita de nouveaux pour affermir son autorité, & il prit diverses mesures pour faire périr secrettement Schah-Abbas, le plus jeune de ses

Sffij

LES  
SOPHIS.

SCHAH-ABBAS  
I. VII. ROI.

freres. Soit que ce Prince donnât déjà des espérances de ce qu'il seroit un jour, il s'étoit concilié l'affection des Grands, & un d'entre eux, informé des noirs complots d'Ismail, en prévint l'exécution, & gagna le barbier du Roi qui lui coupa la gorge en le rasant. Le barbier, au lieu de la riche récompense qu'on lui avoit promise, fut aussitôt massacré par les Conjurés qui, sous prétexte de venger leur Prince, songeoient par ce moyen à dérober aux yeux des hommes la connoissance de leur crime. Le regne d'Ismail ne fut que de trois ou quatre mois, & il mourut dans la même année de la mort de son pere, & de celle de son frere.

Schah-Abbas, surnommé le Grand, monta sans obstacle sur le trône de Perse. Il avoit dans sa jeunesse éprouvé les mêmes disgrâces que son oncle Ismail, c'est-à-dire, que son pere Khodabendé l'avoit fait enfermer sur de faux rapports ; mais Abbas avoit eu le bonheur de faire reconnoître son innocence, au moyen de quelques sujets zélés qui ouvrirent les yeux du Roi sur la conduite de son fils, & sur la malice de ses accusateurs. Schah-Abbas, après avoir évité ce péril, pensa succomber sous les artifices de son frere, & il ne dut encore son salut qu'au zèle de Kulikhan, qui avoit pris soin de son enfance & l'avoit dérobé au premier danger. Le nouveau Monarque n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il fut couronné, & ses exploits militaires & l'adresse surprenante avec laquelle il sut faire respecter son autorité, l'ont fait regarder comme un des plus grands Rois qui aient régné sur la Perse.

Les Turcs & les Usbeks, qui, pendant les troubles de l'Empire, s'étoient emparés de plusieurs places de la dépendance des Rois de Perse, en furent totalement chassés par Schah-Abbas, dans l'espace de trois ans. Le Sophi, peu content de reprendre des Provinces qui avoient appartenu à ses prédécesseurs, étendit beaucoup ses conquêtes & recula considérablement les bornes de ses Etats. Lorsqu'il eut pris de justes mesures pour s'assurer la possession des pays dont il s'étoit rendu maître, il songea à diminuer la puissance des Grands qui commençoient à se rendre redoutables. Il réussit dans une entreprise aussi difficile, & parvint à faire rendre une exacte justice à ses sujets, & à établir une excellente police dans ses Etats. La puissance despotique dont Schah-Abbas jouissoit ne le mit pas à l'abri des inquiétudes & des soupçons auxquels les Princes orientaux sont malheureusement trop sujets. Des craintes triviales & sans fondement firent commettre au Sophi des actions de cruautés & d'ingratitude qui ternirent la gloire que ses grandes actions lui avoient acquise. Il ne pardonna point au zélé Kulikhan, à qui il avoit de si grandes obligations, quelques paroles trop vives, & il le poignarda de sa propre main. On reproche à Schah-Abbas d'avoir poussé plus loin sa fureur, & on l'accuse d'avoir fait mourir tous les parents & les amis de Kulikhan, dans l'apprehension de trouver en quelqu'un d'eux un vengeur de la mort de ce Ministre. Les enfants même du Sophi ne furent pas exempts des suites funestes de ses soupçons. Ils étoient trois Princes également avantagés des dons de la nature, & l'aîné fut même désigné pour succéder à son pere ; mais ces Princes éprouverent bientôt le danger d'être trop près du trône. Les deux plus jeunes eurent les yeux crevés, par ordre de leur pere, & l'aîné, au lieu d'une couronne qui lui

étoit destinée, reçut la mort, parce qu'il avoit une Cour trop nombreuse.

Cependant la tendresse que Schah-Abbas avoit toujours eue pour son aîné le réveilla lorsqu'il l'eut mis hors d'état de se faire jamais craindre, & ses remords éclatèrent dans toutes ses actions. Il s'enferma dans son appartement pendant dix jours sans vouloir parler à personne. Il porta le deuil de son fils une année entière, & tout le reste de sa vie il ne voulut paroître qu'avec les habits les plus simples. Le violent chagrin qu'il conservoit toujours, joint aux vives inquiétudes qui l'agitoient sans cesse altérèrent sa santé, & il tomba dangereusement malade. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il ordonna aux quatre premiers Officiers de la Couronne de placer sur le trône Sain-Mirza, fils du Prince qui devoit y monter, & auquel il avoit fait donner la mort. Schah-Abbas avoit à peine expliqué ses dernières volontés qu'il expira. Cet événement arriva vers l'an 1629. & ce Prince étoit alors dans la soixante & troisième année de son âge & la quarante-cinquième de son regne.

Quelque soupçonneux qu'eussent été les prédécesseurs de Schah-Abbas, ils n'avoient pas poussé la défiance jusqu'à priver leurs enfans de l'éducation convenable à leur naissance. Schah-Abbas, depuis la mort de son fils aîné, changea l'ancienne méthode, & fit élever Sain-Mirza, son petit-fils, d'une manière qui a depuis servi de règle pour l'éducation de tous les fils des Rois de Perse. Il fut étroitement enfermé dans le Serrail ou Haram, & n'avoit de commerce qu'avec les Eunuques, qui lui apprirent seulement à lire & à écrire. D'ailleurs son ayeul lui faisoit donner tous les jours de l'opium, afin de le rendre plus stupide & l'étourdir par ce moyen sur les désagréments de son état. Sain-Mirza, en montant sur le trône, prit le surnom de Schah-Sophi, comme son ayeul l'avoit souhaité, & les premières actions qui signalèrent les commencements de son regne firent connoître son caractère inhumain & sanguinaire. Il fit crever les yeux au seul frère qu'il avoit, & condamna à la mort ses deux oncles, sous prétexte qu'étant aveugles, ils n'étoient plus bons à rien & devoient s'ennuyer. Les Officiers & les Ministres dont l'Etat avoit le plus besoin, & de la fidélité desquels on n'avoit aucun lieu de se défier, ne furent pas exempt des cruautés du Sophi, & périrent par ses ordres.

Les femmes de Sain-Mirza & les Eunuques, craignant de devenir aussi ses victimes, conspirèrent contre sa vie, & lui firent donner un breuvage empoisonné. Soit que le Sophi eût un tempéramment assez fort pour résister aux effets du poison ; soit que ceux qui le lui présentèrent se fussent trompés à la dose, il arriva que le Roi en fut quitte pour deux mois de maladie. Aussitôt que sa santé fut rétablie, Sain-Mirza résolut de punir ceux qui avoient osé attenter à ses jours. Comme il ne pouvoit découvrir les premiers auteurs du complot, il fit faire une grande fosse dans son jardin & y fit jeter quarante de ses femmes, qui furent ainsi enterrées toutes vivantes. On assure que la mere du Roi fut du nombre de ces infortunées ; mais pour cacher une action si détestable, on publia que cette Sulthane étoit morte de la peste.

Des actes de cruauté si fort multipliés firent regarder le Sophi comme un monstre digne d'horreur, & ce jugement étoit d'autant mieux fondé

---

LES  
SOPHIS.

---

SAIN-MIRZA ;  
VIII. Roi.

---

1629.



qu'il n'avoit aucune qualité qui pût contrebalancer le nombre de ses vices. Ses Généraux firent lever aux Turcs le siège de Bagdad, & prirent d'assaut la ville d'Ervan ; mais on ne peut en rapporter la gloire au Souverain, qui continuellement occupé de ses plaisirs & de sanglantes exécutions, ne se mêloit en aucune manière du Gouvernement de ses Etats. L'avarice de ceux auxquels il avoit confié l'administration de toutes les affaires, fut cause que la Perse se vit enlever deux Places importantes, sçavoit Candahar & Bagdad ; l'une à l'Orient, & l'autre à l'Occident. Le Candahar, qui avant Schah-Abbas étoit gouverné par un Souverain particulier, étoit presque sans cesse affligé par les irruptions subites des Mogols & des Aghouans. Pour remédier à ces inconvéniens & se trouver en état de résister à deux Nations redoutables, le Souverain de Candahar se mit sous la protection de Schah-Abbas, qui lui fournit des troupes, à condition que les Gouverneurs ou Souverains du Candahar, dont la dignité seroit héréditaire, payeroient un tribut aux Sophis. En vertu de cet accord, les Perses eurent un allié puissant dans le Gouverneur du Candahar, & Schah-Abbas tint exactement les promesses qu'il avoit faites.

Cette union entre les Perses & les habitants de Candahar, & qui étoit également avantageuse pour les uns & pour les autres, fut rompue sous le regne de Sain-Mirza. Les Ministres de ce Prince virent avec envie les richesses d'Alimerdan, Prince du Candahar, & cherchant à s'en emparer ils commencèrent par lui envoyer ordre de livrer ses deux fils, comme otages de sa fidélité, qu'on avoit rendue suspecte au Roi. Alimerdan, qui n'avoit rien à se reprocher, livra ses fils sans inquiétude ; mais quelque temps après il fut mandé lui-même à la Cour. Il héritoit encore s'il obéiroit, lorsque les conseils de ses amis fixèrent ses irrésolutions & le déterminèrent à se retirer auprès du Grand Mogol, auquel il remit ses Etats. Les enfants d'Alimerdan étoient toujours à la Cour du Roi de Perse, où on apprit bientôt la conduite du Prince de Candahar. Cette nouvelle troubla les Ministres ; mais comme ils craignoient d'irriter Alimerdan, & d'attirer contre les Perses toutes les forces des Mogols, ils affectèrent de traiter avec douceur les deux jeunes Princes. Cependant la Perse ne put jamais recouvrer le Candahar, & perdit ainsi une Province très-importante.

Une seconde imprudence causa aussi la perte de Bagdad qui tomba au pouvoir des Turcs. Ceux-ci mirent de nouveau le Siège devant cette Place, & le poussèrent avec toute la vigueur possible. Sophi Kouli-Khan, qui en étoit Gouverneur, la défendoit courageusement ; & il avoit déjà forcé ses ennemis à se retirer plusieurs fois, lorsque le Roi de Perse, aveuglé sur ses propres intérêts, ou poussé par de mauvais conseils, envoya un de ses Favoris pour prendre la place de Sophi Kouli-Khan. Celui-ci outré de l'ingratitude dont on payoit ses services, & de l'affront qu'on lui faisoit, résolut de n'y pas survivre. En conséquence il assembla ses enfants & les principaux Officiers de la garnison, & en présence de ces derniers, il donna du poison à sa femme, à ses enfants, à ceux qui voulurent le suivre au tombeau, & en avala ensuite lui-même. Le poison fit son effet en peu d'heures, & tous ceux qui en avoient pris moururent presque en même-temps. La nouvelle de ce triste événement ne tarda pas à se répandre par

toute la ville, & les soldats touchés de la mort de leur ancien Gouverneur refuserent d'obéir à celui qui le remplaçoit. Cependant le siège continuant toujours avec la même ardeur, la garnison Persane députa vers les Turcs, & demanda à capituler. Le principal article que les Turcs promirent d'exécuter, fut qu'ils accorderoient la vie & les honneurs de la guerre à la garnison; mais contre la foi des traités, les soldats Persans furent égorgés, & les Turcs passèrent au fil de l'épée tous les habitants de Bagdad.

Tels furent les événemens qui se passèrent sous le regne de Saïn-Mirza, qui plus furieux & plus cruel que jamais, mourut l'an 1642. dans la douzième année de son regne. On prétend qu'il fut empoisonné, & que se sentant proche de sa fin, il fit proclamer Roi, un fils unique qu'il avoit. Saïn-Mirza, quoique d'une taille médiocre, étoit fort bienfait, & on remarquoit dans sa physionomie un air d'humanité & de douceur que toutes ses actions démentoient.

Schah-Abbas, fils de Saïn-Mirza, avoit aussi été exposé aux effets de la cruauté de son pere, car un Eunuque avoit eu ordre de lui passer un fer devant les yeux. L'Eunuque touché de la jeunesse du Prince & soupçonnant que le Roi se repentiroit un jour du barbare commandement qu'il faisoit alors, passa effectivement un fer devant les yeux du jeune Abbas, mais ce fer étoit à peine tiède & n'offensa aucunement sa vue. Néanmoins pour éviter les suites de son peu de soumission aux ordres du Sophi, l'Eunuque fit entendre au Prince qu'il étoit de leur intérêt commun de feindre d'être absolument aveugle. Tout jeune qu'étoit Abbas, il sentit la conséquence des conseils de l'Eunuque, & il affecta si naturellement les manières de ceux qui ne voyent point, que tout le monde y fut trompé, & que le Roi au lit de la mort fit éclater les regrets les plus sensibles d'avoir ôté à son unique héritier les moyens de monter sur le trône. L'Eunuque qui seul étoit convaincu que le Prince n'étoit pas aveugle, assura le Roi son pere qu'il y avoit des secrets capables de lui rendre la vue, & comme Saïn-Mirza le pressa d'en faire l'essai, le jeune Abbas averti du desir de son pere, parut par degrés recouvrer la lumière, & fut proclamé Roi de Perse la veille de la mort de son pere. Schah-Abbas n'avoit alors que treize ans, & comme il sembloit trop jeune pour gouverner par lui-même, sa mere fut nommée Régente, & on lui donna pour Conseiller, l'*Athemat Doulet* (1) qui étoit un sage vieillard d'une prudence reconnue. Le Royaume fut tranquille au-dehors, & il y avoit déjà trois ans que la Régente étoit à la tête des affaires qu'elle administroit avec beaucoup de sagesse, lorsqu'un Seigneur nommé Jani-Khan, entra dans l'appartement de l'*Athemat Doulet*, & sous prétexte d'exécuter les ordres du Roi, il poignarda ce premier Ministre & satisfait ainsi la haine qu'il lui portoit depuis plus de trois ans. La mere du Roi affligée de cet accident, demanda vengeance à son fils; mais ce Monarque qui craignoit les suites de cet attentat, prit le parti de dissimuler, & revêtit même Jani-Khan de la charge d'*Athemat Doulet*.

Le nouveau Ministre obtint encore de nouvelles grâces, & ayant été

SCHAH-ABBAS  
II. INC. 1604.  
1642.

(1) *Athemat Doulet*, ou *Ichtima Dewlet*, est un nom de dignité qui a rapport à celle de Grand Visir, chez les Ottomans, & de premier Ministre, chez les Princes Chrétiens.

LES  
SOPHIS.

nommé Généralissime de la Perse, il se crut en état de tout entreprendre, & ne cacha point ses projets contre la vie de la mere du Roi. Il forma le complot de forcer le Haram & de tuer cette Princesse pour la punir de l'opposition qu'elle lui marquoit en toute occasion. Le Roi instruit de la conjuration, seignit de l'ignorer entierement; de sorte que l'Athemar Doulet & ses complices se rendirent tranquillement au Conseil, & y furent massacrés par les ordres de Schah Abbas. Ce Monarque par ce trait de vigueur, affermit son autorité & prit en main les rênes du Gouvernement. Il se mit à la tête de ses troupes & enleva aux Mogols la ville & la Province de Candahar, qui sous le regne précédent avoient été détachés de la Perse par la retraite d'Alimerdan.

Le desir d'augmenter l'étendue de ses Etats, n'empêcha point Schah Abbas de veiller à faire observer la Justice au-dedans de son Royaume, & de quelque nation & de quelque religion que fussent ceux qui se trouvoient sous sa domination, il vouloit qu'on le traitât avec la même bonté. Si quelques Gouverneurs ou Officiers publics abusoient de leur autorité pour opprimer le peuple, il les punissoit rigoureusement & ne pardonnoit jamais les fautes de cette nature. Sa sage économie & son travail assidu, grossirent tellement ses trésors, que sans fouler ses sujets par des impôts, il se trouva en état d'exécuter le dessein d'étendre les limites de ses Etats du côté du septentrion. Il avoit déjà levé des troupes nombreuses, & tous ses préparatifs étoient presque faits, lorsqu'il tomba malade dans une de ses maisons de plaisance, & après quatre mois de langueur, il mourut le 25 de Septembre de l'année 1666. Tous les Ecrivains s'accordent à donner des éloges à ce Prince qui fut le plus grand & le meilleur Roi qui ait porté la couronne de Perse. Il avoit l'ame noble & généreuse, & traitoit favorablement les étrangers, particulièrement les Chrétiens.

SOPHAN-SOLTAN,  
ou SOPHI-MIRZA, X. Roi.

1666.

Abbas en mourant laissoit deux fils, sçavoir Sophi-Mirza, & Hamzeh-Mirza, mais comme il n'avoit désigné aucun des deux pour lui succéder, les Officiers Persans s'assemblerent aux environs du château, où le Roi étoit mort, & délibérerent entre eux sur le choix qu'ils devoient faire. Sophi-Mirza étoit resté à Ispahan & Hamzeh-Mirza se trouvoit auprès de son pere au moment que ce monarque expira. La présence du jeune Prince, & son âge qui flattoit l'ambition des grands, parce qu'ils espéroient gouverner en son nom, les porterent à se décider en sa faveur : d'ailleurs on avoit publié que le feu Roi avoit fait perdre la vue à son fils aîné, & cette circonstance fâcheuse l'excluoit du trône. Après une mûre délibération, on étoit sur le point de proclamer Hamzeh-Mirza, lorsque Mubarek-Aga Eunneque remontra aux Seigneurs Persans l'injustice qu'ils faisoient à Sophi-Mirza, & il les assura que ce Prince n'avoit point perdu la vue, comme on l'avoit dit, & qu'il étoit digne du trône dont on vouloit le priver. Le discours de l'Eunneque fut prononcé avec véhémence, & fit une telle impression sur les Seigneurs assemblés qu'ils changerent tout-à-coup d'avis & se déterminèrent à couronner l'aîné des deux freres.

Plusieurs Grands furent députés pour aller porter à Sophi-Mirza la nouvelle de son élévation; mais comme ce Prince ignoroit la mort de son pere, il fut saisi d'une mortelle appréhension en apprenant que des Seigneurs Persans.



Perfans le prioient de paroître. Persuadé qu'il marchoit à la mort, Sophi-Mirza s'avança néanmoins avec fermeté ; & en l'apercevant, les Députés se prosternèrent devant lui, le reconnurent pour leur Souverain, & lui rendirent hommage en cette qualité. Un changement si avantageux surprit le Prince qui réprima avec art les premiers mouvements de sa joye, & affecta beaucoup de majesté dans la cérémonie de son couronnement. Cet événement & celui de la mort de Schah-Abbas qu'on avoit tenue secrète jusqu'alors, furent publiés le lendemain, & l'armée qui étoit aux environs du château où le feu Roi avoit rendu le dernier soupir, fut rappelée à Ispahan.

Mirza, loin de faire éclater les vertus qu'on avoit admirées dans son pere, s'abandonna aux excès de la débauche la plus outrée, & garda si peu de ménagemens à cet égard, que sa santé en fut considérablement altérée. D'ailleurs ce Prince fut lâche, cruel & superstitieux. En montant sur le trône, il avoit conservé le nom de Mirza qu'il portoit auparavant ; mais il le changea au bout de deux ans à l'occasion suivante. Les Médecins ayant employé sans succès leur art pour rétablir la santé du Sophi, craignirent d'éprouver les effets de sa colere, & la connoissance qu'ils avoient de la superstition de ce Prince, servit à les tirer d'embarras. Ils rejeterent sur l'influence des astres l'impossibilité où ils se trouvoient de guerir Mirza, & lui déclarerent que les Astrologues n'avoient pas pris le moment favorable pour son couronnement. Le foible Mirza convaincu de la solidité des raisons qui lui étoient alléguées, fit faire de nouveau les cérémonies de son couronnement, & changea son nom en celui de Soliman.

Sa conduite fut toujours la même jusqu'à la fin de sa vie, & trop fidèle imitateur des vices de son ayeul Schah-Sophi, ou Sain-Mirza, il exerça les plus grandes cruautés sur ses sujets & dans sa propre famille. Personne n'osoit l'approcher, quand il étoit pris de vin, & il étoit tellement occupé de ses actions sanguinaires & de ses débauches, qu'il ne songeoit pas à la conservation de ses Etats. Il fit sur le ministère des changemens si contraires à la politique de ses prédécesseurs, qu'ils occasionnerent sous le regne suivant, une révolution surprenante dans la Perse. Soliman, après avoir gouverné sans gloire l'espace de vingt-huit ans, mourut sans se nommer de successeur. Il laissa deux fils, sçavoir Abbas qui étoit l'aîné, & Housain qu'il avoit eu d'une autre femme. Ce dernier avoit sans contredit des qualités véritablement estimables, mais il manquoit de celles qui sont nécessaires à un grand Roi ; au lieu que son frere possédoit au suprême degré tout ce qu'on peut demander à un Prince.

Les Eunuques, dont le crédit & la puissance commençoient à s'étendre, craignant de voir diminuer l'une & l'autre si Abbas montoit sur le trône, firent jouer tant de ressorts de concert avec l'ayeule d'Housain, que ce Prince fut proclamé d'un unanime consentement, & que l'aîné exclu d'un rang qu'il méritoit à tous égards, fut étroitement enfermé dans le Haram. Le nouveau Roi, qui jusqu'alors avoit fait son unique occupation de la lecture de l'Alcoran, commença par vouloir en faire exactement observer les préceptes. Il refusa constamment d'accorder la permission qu'on lui demandoit de priver son frere de la vue, & comme il lui avoit juré sur l'Alcoran de ne jamais employer cette rigueur contre lui, il fut fidèle à sa promesse,

quelque danger qu'il courût par cette indulgence. Housaïn ne borna pas à cette action les preuves du respect qu'il avoit pour l'Alcoran ; & comme les préceptes renfermés dans ce Livre condamnent l'usage du vin , il l'interdit dans tous ses Etats , & publia de rigoureuses défenses de vendre de cette liqueur. Pour donner lui-même l'exemple à ses sujets , il fit briser tous les vases de son palais dans lesquels on conservoit le vin , & il ordonna que tous ses sujets en fissent de même. Les Eunuques alarmés de ce règlement qui faisoit voir dans le monarque un sincère attachement pour la Loi , craignirent que sa sobriété ne le mit en état de travailler plus assidûment , & qu'il ne voulût se mêler de toutes les affaires du Gouvernement. Pour prévenir une chose qu'ils redoutoient , ils eurent recours à la ruse afin d'engager le Roi à révoquer non-seulement la défense qu'il avoit faite de boire du vin , mais à faire lui-même usage de cette liqueur. Depuis plus de cent ans on étoit accoutumé à ne s'en plus passer , & l'ayeule maternelle du Roi qui en avoit toujours bû , ne fut pas des dernières à murmurer contre les ordres de son petit-fils. Les Eunuques instruits des dispositions de la Sukhane , n'eurent pas de peine à la mettre dans leurs intérêts , & elle les servit avec succès. Elle fit dire à Housaïn qu'elle étoit malade , & qu'elle desiroit ardemment le voir avant que de mourir.

Le Roi alarmé , se rendit en diligence à l'appartement de son ayeule , & comme il lui témoignoit sa sensibilité sur l'état où il la voyoit , & le desir qu'il avoit de la soulager , elle lui dit que les Médecins assuroient que le vin seul étoit capable de rétablir sa santé. Housaïn pénétré de tendresse pour son ayeule , oublia ses scrupules , & fit chercher du vin de tous côtés. On n'en put trouver que chez l'Ambassadeur de Pologne , qui étoit à la cour d'Ispahan , & la vue seule de cette liqueur sembla ranimer la malade. Elle refusa cependant d'y goûter , à moins que le Roi ne lui en donnât l'exemple ; & comme il objectoit les défenses de Mahomet , on lui fit entendre que les Souverains étoient supérieurs aux loix , & enfin on fit consentir Housaïn à boire d'une liqueur dont il connoissoit seulement le nom. Le peu qu'il en prit lui inspira une gaieté qu'il n'avoit jamais éprouvée , & flatté de ce mouvement de plaisir , il s'accoutuma insensiblement au vin. Il en but même par la suite avec un tel excès que son esprit en fut abruti , & devint incapable de la moindre occupation. Ce Prince engourdi dans une lâche & honteuse oisiveté , se livra entièrement aux plaisirs , & sa coupable indolence précipita la monarchie dans les malheurs dont on va voir le détail. Comme ils furent occasionnés par l'autorité sans bornes des Eunuques , je crois devoir expliquer quelles furent d'abord les fondions de ces Officiers du Serrail , & comment ils parvinrent au degré de puissance dont ils jouirent sous le regne d'Housaïn.

Dès l'antiquité la plus reculée , les Eunuques étoient chez les Perses les gardiens des femmes du Serrail & les précepteurs des jeunes Princes. Sous les premiers Sophis , ils n'avoient pas d'autre emploi que celui des plus vils domestiques , & préposés pour la garde du lit du Roi , celle du trône leur étoit interdite. On tiroit ordinairement ces sortes d'esclaves , des contrées éloignées de la Perse , & on les achetoit quelquefois bien cher. Transportés dès leur enfance dans le Haram , on les y élevoit avec beaucoup de soin &

de délicatesse , & on n'oublioit rien pour leur faire trouver leur état agréable. On les méprisoit néanmoins , & on ne leur confioit aucun emploi d'une certaine importance. La maladie dont Soliman fut attaqué , changea l'état d'humiliation dans lequel les Eunuques avoient été jusqu'à cet événement , & les récompenses de leurs soins empressés pour leur maître furent la confiance & son affection. Il crut voir parmi ses Eunuques des hommes ornés de connoissances , de lumières & de sentimens qu'il ne leur avoit pas soupçonnés ; & enfin il les crut capables d'administrer les affaires de l'Etat. Il en confia d'abord le soin à un d'entr'eux nommé Chogia-Drak , & il fut si satisfait de sa conduite , qu'il forma un Conseil des principaux de ses Eunuques , & rendit ce Conseil supérieur à celui des anciens Ministres.

Telle fut l'origine du premier crédit des Eunuques , ils l'augmenterent avec une rapidité surprenante , & ne manquèrent pas d'en abuser presque aussitôt. On les vit habiter de superbes Palais , avoir des équipages brillants , braver par leur faste les plus grands Seigneurs , présider dans les Conseils , & soumettre enfin à leur puissance l'Athemar-Doulet lui-même. Les Grands n'eurent plus aucun pouvoir , & pour parvenir à la faveur du Prince , ils étoient obligés de rechercher par leurs égards l'appui des Eunuques auparavant si méprisés. La dépense étonnante que ces vils esclaves faisoient , les rendit de vraies sangsues publiques ; de sorte que les Provinces furent pillées , les peuples accablés d'impôts , & les charges vendues à ceux qui en offroient le plus haut prix , la capacité , & l'amour du bien public n'étoient comptés pour rien. Les Eunuques blancs & les noirs qui formerent deux Partis , augmentèrent encore les désordres de l'Etat , parce que les créatures des uns étoient chassées par les autres , & que ceux qui étoient en place , par le moyen d'un des deux partis , ne pouvoient se conserver leur charge ou leur emploi , que par les présents qu'ils faisoient au Parti opposé.

On murmura , on présenta des requêtes au Sophi ; mais ce Prince étoit tombé dans une espèce d'imbécillité , & rendoit à ses Eunuques les mémoires qu'on faisoit contr'eux. Ceux-ci instruits de ce qu'on pensoit à leur égard , & connoissant ceux qui cherchoient à les détruire , s'en vengeoient par l'exil , ou la confiscation des biens de leurs ennemis. La police ne s'observoit plus ni dans la ville , ni à la campagne ; on mettoit les voleurs en liberté dès qu'ils pouvoient l'acheter à prix d'argent ; enfin la Perse ressembloit alors à un pays mis à contribution. Les choses étoient dans ce fâcheux état , lorsqu'un Particulier d'un génie souple & hardi songea à affranchir les Aghouans ses compatriotes du joug de la Perse. Pour l'intelligence de ce grand événement qui renversa du trône de Perse la famille des Sophis , je pense qu'il est à propos de prendre les choses de plus haut , & de faire connoître quelle étoit la nation nommée les Aghouans , qui étoit autrefois si peu connue en Asie.

Ces peuples originaires de la province de Schirouan , anciennement la grande Albanie , furent vaincus plusieurs fois par Tamerlan , qui fatigué de leurs fréquentes révoltes , les transporta enfin dans le Candahar , Province située entre la Perse & les Etats du Grand Mogol. On a vu plus haut que la Capitale de cette province portoit aussi le nom de Candahar , & qu'elle étoit gouvernée par des Princes souverains qui reconnoissoient la

Révolution  
dans la Perse.



domination des Perses. Aux environs de cette ville habitoient les Aghouans, qui, à la manière des Tartares, logeoient sous des tentes, & étoient accoutumés à supporter toutes les rigueurs des saisons. Les maîtres, les esclaves, les chevaux & le bétail occupoient sans distinction la même tente, & vivoient au milieu de la mal-propreté & de l'horreur. Mir-Weis un des chefs de cette nation, tenoit un des premiers rangs à Candahar, & il forma le dessein de profiter des avantages de la place qu'il occupoit, & de ses richesses particulières pour se faire un grand nombre d'amis. Georgi-Khan, Gouverneur de Candahar, soupçonna une partie des desseins de Mir-Weis, & en informa la cour de Perse, qui ordonna à ce dernier de se rendre auprès du Roi. Mir-Weis arrivé à la Cour, y fut reçu comme un homme dont on devoit examiner les démarches; mais sans paroître faire attention aux précautions qu'on prenoit contre lui, le Seigneur Aghouan dissimula adroitement ses vûes. Son génie souple, ses manières flatteuses, & l'éclat avec lequel il vécut lui gagnèrent l'estime générale & dissipèrent les inquiétudes qu'il avoit d'abord eues.

On oublia qu'on devoit le regarder comme un homme suspect, & ce ne fut que par considération pour le Gouverneur de Candahar, qu'on retint Mir-Weis à Isfahan. Il ne fut pas long-tems à s'apercevoir de la foiblesse du gouvernement, qui étoit partagé en deux factions, dont l'une cherchoit sans cesse à détruire ce que l'autre avoit fait. En habile politique, il sçut se faire des amis dans les deux Partis, & conformoit ses discours suivant les circonstances dans lesquelles il se trouvoit. Lorsqu'il étoit avec des amis du Prince Georgi-Khan, il en parloit avec tant d'éloges, qu'on écrivit à ce Gouverneur qu'il n'avoit pas de plus zélé partisan que Mir-Weis. S'il se rencontroit avec ceux du Parti contraire, il tâchoit d'insinuer qu'il étoit devenu suspect au Gouverneur, parce qu'il éclairoit de trop près ses démarches. Mir-Weis persuadé que les forces de la Perse n'étoient pas aussi redoutables qu'il se l'étoit imaginé, se confirma dans ses premiers projets; mais pour en mieux assurer l'exécution, il demanda qu'il lui fût permis de faire un voyage à la Mecque. On ne lui refusa pas une chose que tous les zélés Musulmans regardent comme un point essentiel de leur religion. Lorsque Mir-Weis eut satisfait à tous les exercices de dévotion qui sont d'usage dans le cas où il se trouvoit, il fit assembler les docteurs de Medine & de la Mecque pour leur faire diverses questions. Il leur demanda principalement, si malgré le serment de fidélité que les Aghouans avoient fait aux Perses, il leur étoit permis de secouer le joug afin de suivre les préceptes de leur ancienne religion. Les docteurs qui étoient Sunnites, ou de la secte des Turcs, & qui d'ailleurs n'aimoient pas les Persans à cause de la différence de sentimens, & par d'autres motifs d'intérêt, déclarèrent par écrit que les Aghouans feroient une bonne œuvre de détruire les Persans comme des hérétiques indignes de pitié.

Muni d'une pièce aussi importante, Mir-Weis reprit la route d'Isfahan, & ne songea plus qu'à faire naître l'occasion de retourner dans son pays. Cependant il n'avoit jamais affecté tant d'indifférence pour sa patrie, & il parloit même d'attirer sa famille à Isfahan afin de s'y établir tout-à-fait. Un événement de peu de conséquence en lui-même, & dont il sçut tirer parti, lui procura les moyens de faire le voyage qu'il desiroit si ardem-

ment. Le Czar de Russie voulant régler les affaires du commerce entre ses sujets & ceux du Roi de Perse, envoya un Ambassadeur au Sophi. Le Ministre du Czar, qui n'étoit réellement qu'un Aventureur parvenu à force de soupleses, se vantoit d'être issu des anciens Rois d'Arménie. La nouvelle de l'arrivée de l'Ambassadeur jeta l'alarme dans Ispahan, & on s'imagina que les Moscovites méditoient de soustraire l'Arménie à la domination des Perses. Mir-Weis sentoît le peu de fondement de ces craintes ; mais loin de délabuser les Ministres Persans, il leur fit entendre que la prudence exigeoit qu'ils se tinssent sur leurs gardes, & qu'il y avoit lieu d'appréhender que le Prince Georgi-Khan ne profitât de cette occasion pour se rendre indépendant. Le ministre intimidé par plusieurs discours semblables que Mir-Weis faisoit répandre de tous côtés, chercha à faire observer les démarches des Georgiens, & confia ce soin à Mir-Weis qu'on envoya dans le Candahar.

Le Seigneur Aghouan muni du pouvoir de lever des troupes si les circonstances l'exigeoient, partit au comble de sa joie, & se rendit en diligence dans sa patrie. Il fut reçu de ses concitoyens avec de grands témoignages d'affection, & mettant à profit ce premier mouvement, il communiqua ses idées aux principaux de sa nation, & prit avec eux des mesures si justes pour l'exécution de ses projets, que le Gouverneur de Candahar & tous les Persans qui se trouverent dans la ville, furent massacrés sans avoir le moindre soupçon de ce qui se tramoit contre eux. Après cette expédition, Mir-Weis assembla les Aghouans, & en leur déclarant qu'il venoit de les remettre en liberté, il n'oublia rien pour les engager à soutenir ce premier exploit. Pour les y déterminer, il leur fit voir la décision des Docteurs de Medine & de la Mecque.

Les Aghouans, à la vue d'une pièce si authentique, ne balancerent plus ; ils prirent les armes pour se délivrer de la tyrannie des Perses, & proclamèrent Mir-Weis Prince de Candahar, & pere de la patrie. Cependant celui-ci résolu de dérober à la Cour l'entière connoissance de ce qui venoit de se passer, envoya quelqu'un de ses plus zélés partisans, & déguisa toutes les circonstances de son entreprise. Soit que le ministère ajoutât foi au récit que lui faisoit Mir-Weis ; soit qu'il eût à Ispahan des amis qui cherchassent à justifier sa conduite, on n'ouvrit les yeux sur ses véritables intentions qu'au bout de deux ans, & on songea alors à recouvrer une Province qu'on regardoit sans contredit comme une des plus importantes du Royaume.

Si les sages mesures qu'on prit d'abord eussent pu avoir leur effet, les Aghouans auroient eu lieu de se repentir de leur révolte, & Schah-Houssain seroit resté sur le trône de Perse. On jugea avec raison, que le Prince Kostrow neveu de Georgi-Khan, étoit plus capable que tout autre, de réduire les rebelles. A beaucoup de valeur & de prudence, il joignoit le désir de venger la mort tragique de son oncle, & il apprit avec une grande joye le choix qu'on avoit fait de lui dans cette occasion. On lui donna une armée composée de Georgiens & de Persans, en l'assurant qu'on lui fourniroit continuellement toutes les choses qu'il croiroit nécessaires pour l'entier succès de son entreprise. Kostrow partit dans les plus belles espérances ; mais les suites ne répondirent pas aux idées avantageuses qu'il s'étoit formées. La division regnoit toujours à Ispahan, & ceux qui étoient opposés au Parti par lequel le Prince Kostrow

étoit protégé, employèrent contre lui tant de manœuvres, qu'après avoir différé pendant quelque temps de lui faire tenir l'argent dont il avoit besoin, on ne lui accorda que le riers de ce qu'il lui falloit. Le corps Perlan se souleva & refusa d'obéir au Prince Georgien, qui, trahi d'ailleurs par un Officier qu'on avoit placé près de lui en qualité d'Intendant de sa maison, fut toujours traversé dans ses résolutions, & ne put rien entreprendre contre les Aghouans. Chagrin du peu de succès de son voyage, Kostrow se dispoisoit à décamper & à regagner Ispahan, lorsque Mir-Weis averti de ce dessein, fondit sur les Georgiens, les tailla en pieces & fit périr leur Général. Les Aghouans attaquèrent les Persans, mirent le désordre parmi eux & se retirèrent ensuite à Candahar, satisfaits du double avantage qu'ils venoient de remporter.

La Cour d'Ispahan apprit avec chagrin la nouvelle de la déroute de son armée; mais loin de songer efficacement à la réparer, on fut encore deux ans dans l'inaction. Au bout de ce temps, on fit une nouvelle tentative qui n'eut pas plus de succès que la première, & d'année en année on faisoit ainsi partir des troupes dont toutes les entreprises sembloient se réduire à relever la gloire des Aghouans, & à faire connoître la faiblesse de la Cour de Perse. Enfin les Ministres fatigués d'envoyer inutilement des armées dans le Candahar, prirent le parti de laisser les Rebelles en paix. Mir-Weis profita de ce temps de tranquillité, pour faire des courses sur les terres de ses voisins. Il répandit par-tout la terreur de son nom, & affermit sa domination par de glorieux exploits. Il faisoit quelques préparatifs pour porter la guerre dans le cœur de la Perse, lorsque la mort le surprit à Candahar dans l'année 1717. Il avoit gouverné les Aghouans pendant sept ou huit ans, & il fut sincèrement regretté de tous ses compatriotes. Comme les enfants qu'il laissoit étoient trop jeunes pour lui succéder, on désigna le commandement des troupes à son frere.

Ce nouveau Chef dont on ignore le nom, étoit d'un caractère entièrement opposé à celui de Mir-Weis; c'est à-dire, qu'il étoit modéré & extrêmement circonspect. En conséquence, il renonça au projet d'aller attaquer les Perses, & se contenta de chercher à tirer avantage de la terreur que son frere leur avoit inspirée, pour faire avec eux une paix utile aux Aghouans. Les propositions qu'il comptoit faire étoient premièrement; que la principauté du Candahar resteroit dans la famille de Mir-Weis; & en second lieu, que le tribut payé aux Perses par les Aghouans seroit diminué. Les plus sensés étoient de même avis, mais le peuple & les gens de guerre demandèrent hautement que l'expédition méditée par Mir-Weis fût continuée. Malgré cette opposition à ses idées, le Gouverneur ne put se résoudre à y renoncer, & sous prétexte que tout n'étoit pas encore en état pour se mettre en campagne, il gagna du temps & traita secrètement avec les Perses. Quelque cachées que fussent les délibérations, elles furent découvertes par Mahmoud fils aîné de Mir-Weis, qui étoit alors âgé de dix-sept à dix-huit ans. Ce jeune homme élevé parmi le tumulte des armes, se trouvoit rempli des maximes politiques de son pere, & assuré de la protection des gens de guerre, il conçut le dessein de soutenir la gloire de sa nation aux dépens de la vie de son oncle.

Il n'eut pas de peine à exécuter ce projet, & ayant déclaré aux troupes qu'il avoit poignardé son oncle, parce qu'il vouloit vendre la liberté de son pays, il reçut de grands applaudissemens & fut proclamé Souverain. Les



premiers soins de Mahmoud furent de justifier par quelque exploit, le choix qu'on avoit fait de lui pour commander, & il fit avec succès plusieurs courses dans les provinces voisines. La Cour de Perse allarmée en apprenant que Mahmoud suivoit l'exemple de son pere, résolut d'envoyer contre lui une armée plus considérable que toutes celles qui jusqu'alors étoient parties pour le Candahar. Les Perses furent d'abord battus, mais ils remportèrent un avantage considérable, au moyen de la sage conduite & de la valeur de Lust-Ali-Khan leur Général. Mahmoud défit & obligé de se retirer à la hâte dans le Candahar, ne perdit pas courage, & attendit pour reparoître en campagne, que ses ennemis se fussent détruits eux-mêmes. Ce qu'il avoit prévu ne tarda pas à arriver. Les succès de Lust-Ali-Khan lui firent des jaloux qui cherchèrent à traverser ses entreprises, & il fut contraint de se retirer faute de vivres & d'argent pour payer les soldats. Le Général Persan loin de recevoir les secours dont son armée avoit un pressant besoin, fut arrêté sur de fausses accusations & conduit devant le Roi, qui à la vérité, reconnut l'innocence de Lust-Ali Khan, mais qui n'osa lui rendre le rang qu'il avoit eu. Les troupes, chagrines de perdre un chef qu'elles aimoient, se dispersèrent de divers côtés, & on se réjouit à la Cour du parti qu'elles avoient pris; parce qu'on pensoit qu'elles n'étoient plus nécessaires.

Dans le temps qu'on croyoit être tranquille à la Cour, parce que Mahmoud se tenoit encore renfermé dans le Candahar, on apprit que les Lesgiens faisoient les plus grands ravages dans les Provinces voisines, & que leur irruption avoit réveillé l'ardeur des Aghouans, qui avoient formé une armée nombreuse, & étoient sortis du Candahar. Mahmoud fit d'abord le siège de Kirman, & se rendit maître de la basse ville par la trahison des Guebres ou Gaires qui la lui livrerent. La haute ville résista constamment, & les Aghouans fatigués de la longueur du siège de cette place, demanderent à se retirer. Mahmoud les apaisa en leur promettant qu'il alloit lever le siège, & en effet, il décampa dès le lendemain après avoir ravagé tout le pays des environs. Il dirigea ensuite sa marche du côté d'Ispahan, & arriva à quatre lieues de cette place le 8 de Mars 1722.

On fut aussi surpris que consterné à la Cour en apprenant une nouvelle si peu attendue, & il fallut dans le moment chercher des moyens pour mettre la ville hors de surprise. On leva en diligence des troupes, dont on fit un corps d'environ cinquante mille hommes, en comptant les soldats de la garde du Roi & quelques anciens régiments qui se trouverent alors dans la Capitale. Les avis furent d'abord partagés sur l'emploi qu'on seroit de cette armée; les uns vouloient qu'on en formât un camp qui couvriroit la ville, & qui serviroit en même-temps à exercer & à aguerrir les nouvelles troupes; les autres crurent qu'il seroit honteux pour les Persans, de se tenir sur la défensive contre une Nation qu'ils méprisoient, & qu'ils ne regardoient que comme un tas de brigands plus accoutumés au pillage, que faits à résister à des troupes réglées. Le premier avis étoit sans doute le plus sage; mais le malheur de la Perse fit qu'on ne le suivit point, & qu'il fut décidé qu'on attaqueroit les Aghouans.

Le commandement de l'armée Persane fut partagé entre deux Généraux; dont l'un s'appelloit Maghmet - Wali, & l'autre étoit l'Athemai Douler. Mirza Rosthom-Khan, frere du Prince de Georgie, commandoit les Georgiens

& les troupes de la garde du Roi ; & Alimerdan-Khan , Seigneur Persan , avoit sous les ordres un corps de cinq cents hommes , tous soldats aguerris. Ces deux derniers Généraux devoient commencer le combat & attaquer les deux ailes de l'armée ennemie , tandis que Maghmet-Wali forceroit le camp des Aghouans , & que l'Athemmat Doulet profitant de la confusion où ils seroient fondroit sur eux par le front. Si cette disposition eut été exécutée , les Aghouans ne pouvoient jamais se relever , mais ils eurent le bonheur de remporter la victoire contre leur propre attente. Leurs ailes avoient déjà été enfoncées , & les Perses entrés dans leur camp , y jettoient le trouble & la confusion ; de sorte que Mir-Mahmoud songeoit à prendre la fuite , lorsque l'Athemmat-Doulet , jaloux de la gloire du Général qui avoit commencé l'attaque , se retira avec les troupes qu'il commandoit. Maghmet-Wali s'apercevant de la retraite inopinée de l'Athemmat Doulet , sentit le péril qu'il couroit en s'opiniâtrant combattre , & sortit en bon ordre du camp des ennemis , emportant le trésor de Mir-Mahmoud. Mirza-Rosthom , moins heureux que Wali , fut enveloppé par les Aghouans , & en voulant se faire jour au travers de presque toute l'armée , il tomba percé de coups , & mourut sur le champ de bataille.

Les Aghouans douterent quelque temps de leur avantage , & ils n'osèrent poursuivre leurs ennemis , dans la crainte qu'il n'y eut du stratagème de la part des Persans. Ceux-ci de retour dans Ispahan , y portèrent le désespoir & l'épouvante , & on croyoit à tous moments voir paroître les Aghouans aux portes de la ville. Cependant Mahmoud ne songeoit gueres à poursuivre ses avantages , & une certaine terreur qu'il auroit eu peine à justifier , étoit cause qu'il se repentoit de s'être trop avancé. Au lieu de chercher à se rendre maître de la Capitale , il se détermina à aller continuer le siège de Kirman , & pour couvrir sa retraite , il envoya neuf mille hommes qui avoient ordre de seindre d'attaquer la ville. Le Conseil de Schah-Houfain , engagea ce Prince à dépurer quelques Persans vers Mahmoud pour lui proposer une somme d'argent s'il consentoit à quitter la Perse. On lui promettoit , outre cela , que la principauté de Candahar seroit héréditaire dans sa famille & entièrement indépendante de la Perse. Surpris de s'entendre faire des propositions si avantageuses , le chef des Aghouans commença à se persuader qu'il avoit remporté la victoire sur les Persans. Il crut néanmoins devoir accepter ce qu'on lui offroit , mais par le conseil d'un Indien nommé Miangi , qui avoit eu soin de sa jeunesse , il demanda que pour assurer le traité qu'il étoit prêt à signer , on lui donnât en mariage une des filles du Roi. La Cour rejetta cette clause d'un air de mépris , & Mahmoud piqué du refus jura d'en tirer raison , & de ne point abandonner le siège d'Ispahan qu'il ne fût maître de la ville. Pour cet effet , il fit marcher toute son armée vers la Capitale , & s'empara d'abord du château de Terabat qui se trouvoit sur sa route. Ce château , situé à une petite lieue d'Ispahan , étoit suffisamment fortifié , & il auroit pu arrêter les ennemis pendant quelque temps , si on l'eût muni des choses nécessaires pour sa défense. On négliga ces précautions , & la prise de ce château contribua à la perte de l'Empire , & facilita aux Aghouans les moyens de se rendre maîtres d'Ispahan.

Les Ministres de Schah Houfain firent une seconde faute , dont les suites ne furent pas moins prejudiciables à la famille des Sophis. Un fauxbourg d'Ispahan ,

d'Ispahan, connu sous le nom de Zulpha, étoit entièrement habité par les Arméniens, qui se trouvoient extrêmement nombreux. Comme ces Arméniens avoient en plusieurs occasions été maltraités par les Persans, on craignoit qu'ils ne profitassent des circonstances pour se venger, & qu'ils ne se joignissent aux Aghouans. Afin de prévenir une réunion que l'on redoutoit, on résolut de désarmer adroitement les Arméniens. En conséquence, on leur ordonna de se rendre avec toutes leurs armes aux environs du Palais du Roi, sous prétexte que ce Prince vouloit leur confier la garde de sa personne. Les Arméniens qui n'avoient aucun soupçon de ce qu'on vouloit faire, se hâtèrent d'obéir & apportèrent leurs meilleures armes. Dès qu'ils furent arrivés, on les rangea en bataille, & après les avoir obligés de se désarmer, on les renvoya dans leurs maisons. Ils y étoient à peine de retour, que les Aghouans commencèrent l'attaque du fauxbourg de Zulpha, & comme malgré les sollicitations répétées des Arméniens, on ne leur fournit pas les secours nécessaires, & qu'ils ne purent s'avoir les armes qu'on leur avoit ôtées, ils se virent contraints de traiter avec Mir-Mahmoud. Ce Général exigea des Arméniens une somme d'argent très-considérable, & demanda qu'ils lui livraissent cinquante jeunes filles des meilleures maisons qu'ils eussent parmi eux. Ces conditions, qui étoient très-dures, furent contestées de la part des Arméniens, mais ils ne purent obtenir aucun adoucissement, & ils souffrirent même plusieurs mauvais traitements pour n'avoir pas voulu livrer d'abord aux Aghouans la somme imposée.

Plusieurs Écrivains s'imaginent que la Cour de Perse avoit laissé Mir-Mahmoud se rendre maître du fauxbourg de Zulpha, dans l'espérance que satisfait du butin qu'il y pourroit faire, il se retireroit dans le Candahar. En effet, ce Général étoit assez disposé à confirmer cette idée, mais par malheur pour les Persans, il fit faire une attaque si mal ordonnée, que ses ennemis ne manquèrent pas de la tourner en ridicule. Mir-Mahmoud ne tarda pas à être informé qu'on le railloit à la Cour sur son assaut prétendu, & que les Persans commençoient à revenir de la première frayeur qu'il leur avoit inspirée. Chagrin de se voir mépriser par ses ennemis, le Général Aghouan prit la ferme résolution de les obliger à implorer sa clémence, & il fit toutes ses dispositions pour se rendre maître d'Ispahan. Le Sanderou qui se trouvoit entre la ville d'Ispahan & le camp de Mahmoud, étoit garni de quatre ponts bien gardés. Cependant le Général Aghouan se présenta devant un de ces ponts, & efficacement secondé de ses troupes qu'un même esprit animoit, il s'empara du poste qu'il désiroit. Un corps de troupes Persanes commandé par l'Eunuque Achmet Agha, fondit sur les Aghouans, les battit & les força de regagner leur camp. Si les autres Généraux de Perse eussent voulu seconder Achmet Agha, les Aghouans étoient perdus sans ressource, mais la méfintelligence & la jalousie qui regnoient parmi les principaux Officiers servoient mieux les ennemis de l'Etat que leur propre valeur.

Les Aghouans consternés de l'échec qu'ils avoient essuyé, n'osoient plus sortir de leur camp, & Mahmoud que ses troupes pressaient de faire retraite, ne s'occupoit que des moyens de la faire avec honneur, lorsque quelques soldats vinrent lui apprendre qu'un des ponts du Sanderou étoit fort mal gardé. Cette nouvelle réveilla toutes les espérances des Aghouans; ils prirent leurs armes à



la hâte & suivirent leur Général, qui s'empara du pont sans beaucoup de résistance. Toute l'armée traversa ainsi le Sanderou, & campa autour d'Ispahan qu'elle investit tellement, que rien ne pouvoit plus y entrer ni en sortir. Les Provinces voisines songèrent alors à marcher au secours de la Capitale; mais comme chacune vouloit avoir seule la gloire de la délivrer, cette émulation occasionna de grands démêles, & tous les secours qui approchèrent d'Ispahan furent défaits, parce que le nombre des troupes dont ils étoient composés, n'étoit jamais suffisant.

Lorsqu'on eut appris dans la Capitale la défaite de tous les secours qui arrivoient, on commença à s'allarmer vivement, & la consternation devint bientôt générale. La nécessité de chercher un remède aux calamités présentes, fit songer au Prince Thamasp, troisième fils de Schah-Houtain, & on crut qu'il pouvoit seul être capable de ranimer le courage des Persans, & de les engager à se joindre à lui pour la défense de la patrie. Thamasp fut reconnu solennellement successeur au trône, & Schah-Houtain le déclara son Lieutenant-Général, & le laissa maître d'agir comme il le jugeroit à propos pour le salut de la Perse. Ce Prince revêtu de la dignité & du pouvoir de Généralissime, sortit heureusement d'Ispahan avec une escorte de cinq cents hommes, & fut en lieu de sûreté avant que ses ennemis fussent informés de sa sortie. Il fit tous les efforts imaginables pour se former une armée; mais il ne put en venir à bout. Les sujets de l'Empire accablés par les impôts précédents, refusèrent de marcher, & les petits Souverains qui dépendoient de la Perse, avoient trop d'intérêt à l'abaissement des Sophis, pour leur fournir les moyens de se relever. Le Prince Thamasp voyant qu'il ne pouvoit rien entreprendre pour la délivrance de la Capitale, songea à se mettre à couvert des entreprises de ses ennemis, & trouva un asyle dans Casbin.

Cependant le peuple d'Ispahan demanda à marcher contre les troupes de Mir-Mahmoud, & les Aghouans auroient encore été ruinés en cette occasion, si les Généraux eussent soutenu à propos ce que le fidele Achmet Agba avoit commencé. Leur lâcheté fit périr une grande partie des troupes de l'Eunuque, & l'empêcha de faire entrer dans la ville un convoi considérable. L'envie que les Courtisans avoient conçue contre Achmet fut poussée plus loin; car on l'accusa devant le Roi d'avoir par son imprudence perdu d'excellentes troupes. Schah-Houtain, trop credule, accabla Achmet des plus sanglants reproches. Ce brave Officier outré d'une telle injustice, fit voir au Roi qu'on le trahissoit, & s'étant aussitôt renfermé chez lui, il s'empoisonna. Mahmoud informé de la mort d'Achmet, ne douta plus de la ruine d'Ispahan, & en effet, au bout de deux mois, il se vit maître de cette place.

L'horrible disette à laquelle le peuple étoit réduit, se faisoit sentir aussi dans le Palais; & Schah-Houtain touché des malheurs de ses sujets plus que des siens propres, prit un parti violent pour dérober à la mort ceux que les armes, ou la famine n'avoient pas encore fait périr. Il parut en public vêtu de deuil, & après avoir témoigné sa douleur sur l'état fâcheux des Persans, il déclara qu'il étoit déterminé à céder sa couronne à Mahmoud.

En vertu de cette résolution, Schah-Houtain se rendit le 23 d'Octobre au camp des Aghouans, & dès qu'il aperçut Mahmoud, il courut à lui les bras ouverts, l'embrassa, & lui mit ensuite le Diadème sur le front, le déclarant

son successeur au trône, à l'exclusion même de ses propres enfans & de leur postérité. Le traité de paix & la cession de la couronne furent remis entre les mains de Mahmoud, qui promit de traiter avec bonté Schah-Houssain, les femmes, les enfans & les domestiques mêmes de cet infortuné Monarque. Le souverain Prêtre des Aghouans prononça une formule de malédictions contre celui qui contreviendrait aux articles du traité, & se retira. Alors les Grands des deux Nations rendirent leurs hommages au nouveau Roi, en se prosternant trois fois & lui baissant les genoux. Mir-Mahmoud fit aussitôt partir des troupes, qui, en son nom, prirent possession d'Ispahan, & publièrent par ses ordres une amnistie générale. Le lendemain de ce grand événement, le nouveau Roi fit son entrée dans la Capitale, & reçut le serment de fidélité de tous les Seigneurs & Ministres. On avoit dès la veille fait apporter des vivres en abondance, & le bon ordre fut rétabli au moment qu'on publia la paix.

Les soins que prit Mahmoud de faire punir ceux qui avoient trahi son prédécesseur, signalèrent le commencement de son règne, & firent concevoir de lui des idées favorables, qui se démentirent dans la suite. Il s'appliqua pendant un mois entier à connoître la forme du Gouvernement, laissa les Persans en possession des charges & des emplois; mais il leur donna des Aghouans pour Adjoints. Lorsque tout fut réglé touchant l'administration des affaires & de la Justice, le Sulthan Mahmoud songea à se conserver une couronne qui pouvoit lui être ravie de la même manière qu'il l'avoit enlevée à Schah-Houssain. Il n'avoit rien à craindre de la part de ce Monarque, mais il redoutoit le Prince Thamasp, & il crut devoir mettre tout en usage pour s'en défaire. Informé que ce Prince étoit à Casbin, il chargea Aman-Ulla de l'aller enlever & de s'emparer de la ville. Thamasp, trop foible pour résister aux Aghouans & averti de leur approche, assembla les habitants de Casbin, les exhorta à se rendre dès qu'ils verroient paroître les troupes ennemies, promettant de les délivrer dans des circonstances plus favorables. Ce jeune Prince monta aussitôt à cheval & gagna en diligence la ville de Tauris, qui lui servit d'asyle pour quelque temps. Aman-Ulla fut reçu sans résistance dans Casbin, & se voyant maître de cette ville, il chercha à s'y enrichir. Il parut oublier qu'on lui en avoit ouvert les portes au moment qu'il s'étoit présenté, & il voulut traiter les habitants en ennemis, c'est-à-dire qu'il en exigea de fortes contributions. Cette conduite excita un soulèvement général, & de huit mille Aghouans qui étoient partis pour cette expédition, Aman-Ulla en reconduisit à peine mille à Ispahan.

Mir-Mahmoud, effrayé de ce qui venoit de se passer à Casbin, ne se crut plus en sûreté parmi les habitants d'Ispahan, que son imagination lui représentoit toujours armés contre lui. Rempli des idées les plus funestes, l'Usurpateur devint tyran & cruel. Il commença par faire assassiner trois cents des principaux Seigneurs de la Cour qu'il avoit invités à un festin, & sous prétexte de punir les habitants d'Ispahan d'une conjuration semblable à celle de ceux de Casbin, on égorga les bourgeois dans leurs maisons. Mir-Mahmoud, peu rassuré encore, exigea que tous les Persans sortissent de la capitale, chargea quelques-uns de ses Capitaines d'aller

soumettre des peuples aux environs de la Perse & de les transporter à Ispahan. Nazir-Ulla, un de ces Capitaines réussit dans son expédition ; il amena un convoi considérable de vivres & de butin, & cent mille hommes qu'il avoit tirés des plaines situées entre Babylone & Hamadan. Mir-Mahmoud choisit six mille hommes parmi ces nouveaux venus, & en forma sa garde. Cette colonie n'étant pas encore suffisante, l'Usurpateur fit faire quelques levées de troupes dans le Candahar, & attira à Ispahan plusieurs familles de cette même Province.

Cependant les Aghouans n'étoient maîtres que d'Ispahan ; car le reste de la Perse refusoit de reconnoître leur domination, & les peuples des environs de la capitale faisoient des courses jusqu'aux portes de cette ville. Si d'un côté les Aghouans remportoient quelques avantages, ils étoient battus d'un autre ; & le Prince Thamasp auroit peut-être trouvé moyen d'accabler l'Usurpateur & ceux qui étoient sous ses ordres, s'il se fût d'abord montré moins présomptueux, & qu'il eût eu plus d'expérience qu'il n'en avoit. Il voulut forcer Vachtanga, Prince de Géorgie, à lui fournir des secours, & sur son refus, il fit des courses sur ses terres. Cette conduite indisposa de plus en plus les Géorgiens, & priva totalement le Prince Persan des ressources qu'il pouvoit attendre de ce côté. Il agit avec la même imprudence à l'égard des Arméniens, & au lieu de les ménager pour en obtenir des troupes, il les accabla d'impositions, & usa de rigueur contre ceux qui refusoient de payer ou de prendre les armes. Il fit plusieurs autres dématiches qui lui firent beaucoup de tort ; mais par le crédit d'une de ses sœurs qu'Aman-Ulla avoit épousée, il sut attirer ce Capitaine dans son parti, & entretenir des intelligences avec Afrass, cousin de Mahmoud, & fils du frère de Mir-Weis, le même que Mahmoud avoit poignardé.

Aman-Ulla rendit peu de services au Prince Persan, parce que Mahmoud veilloit sur ses actions & faisoit échouer tout ce qu'il vouloit entreprendre. Afrass étoit plus porté encore en faveur de Thamasp, & quoique resserré étroitement en prison par les ordres de Mahmoud, à qui il étoit devenu suspect, il avoit un grand nombre d'amis qu'il comptoit employer pour rétablir sur le trône la famille des Sophis. Il étoit dans ces dispositions avantageuses aux Sophis, lorsque les Aghouans, fatigués de la domination de Mahmoud, sous la conduite duquel ils venoient d'être défaits en plusieurs rencontres, résolurent de lui donner un successeur, & tirent Afrass de prison pour lui offrir la couronne. Une révolution si peu attendue, en causa une violente dans l'esprit d'Afrass. Il oublia à l'instant même ce qu'il avoit promis à Thamasp, & ne songea plus qu'à immoler ce Prince à sa propre sûreté. Il dissimula néanmoins, & s'étant rendu maître du Palais, il commença par faire donner la mort à Mahmoud, & à tous ceux qui lui étoient intimement attachés. Mahmoud avoit régné deux ans & demi, & il eut la tête tranchée le 22 d'Avril 1725.

Afrass, pour mieux s'assurer la couronne, seignit de vouloir la remettre sur la tête de Schah-Houssain ; mais ce Prince, qui démêla peut-être ses vûes, refusa constamment de remonter sur le trône. Il se plaignit seulement de la cruauté de Mir-Mahmoud, qui avoit fait périr presque toute la famille, & put Afrass de prendre soin des deux Princes qu'il avoit dérobés



à la mort, & d'accepter une de ses filles en mariage. Afrass, content de n'avoir plus de prétexte apparent pour refuser le sceptre, l'accepta, & eut grand soin de faire inhumer avec pompe les os des Princes que Mahmoud avoit fait mourir. Il augmenta considérablement ce qu'on avoit coutume de payer à Schah-Houfain pour son entretien, & il épousa la fille de ce Prince. Afrass, craignant que ceux qui l'avoient placé sur le trône, ne l'en fissent descendre quelque jour, les fit périr de différentes manières & s'empara de leurs biens. Tranquille de ce côté, l'Usurpateur redoutoit toujours Schah-Thamasp, & il auroit voulu avoir ce Prince à sa disposition. Il affecta pour lui la même amitié qu'il lui avoit témoignée longtemps auparavant, lui envoya des Ambassadeurs chargés de riches présents, & lui demanda une entrevue auprès de la ville de Tehran.

Aussitôt après le départ de ses Ambassadeurs, Afrass se mit à la tête de vingt mille hommes, & à dessein de surprendre Schah-Thamasp, il marcha vers le lieu du rendez-vous qu'il lui avoit marqué. Il s'en fallut peu qu'il ne vint à bout de son entreprise ; car le Prince Persan s'avança sans défiance jusqu'à une distance peu éloignée. Alors de sages réflexions l'empêchèrent de poursuivre sa route. Il fit partir quelques espions, qui ne tarderent pas à lui rapporter qu'Afrass étoit à la tête de son armée, & qu'il avoit déjà passé le lieu du rendez-vous. Schah-Thamasp sentit qu'on en vouloit à sa personne, & indigné de la perfidie de l'Usurpateur, il se détermina à lui livrer bataille malgré l'inégalité des forces. La fureur qui animoit Thamasp lui auroit sans doute fait remporter la victoire, si ses troupes eussent pensé comme lui ; mais la division se mit parmi les Officiers ; de sorte que le Prince n'eut pas d'autre ressource que celle de la fuite, & il se retira en diligence dans le Mazanderan. Son armée se débanda, & depuis ce moment il fut longtemps hors d'état de faire face aux différentes Nations qui ravageoient la Perse.

Les Moscovites étoient aux mains avec les Lefgiens auxquels ils vouloient enlever différentes Provinces sur les côtes occidentales de la mer Caspienne. Les Turcs, d'un autre côté, étoient entrés dans la Perse par trois divers endroits, & s'étoient rendus maîtres de la Géorgie, de la ville d'Erivan & de Tauris, autrefois capitale de la Perse. Toutes ces incursions firent comprendre à Afrass qu'il ne pourroit jamais être tranquille sur le trône, tant qu'il seroit en guerre avec les Turcs ; & comme il n'avoit point de secours à espérer du Candahar, où le frere aîné de Mir-Mahmoud s'étoit fait reconnoître Souverain, il appréhenda de se voir bientôt épuisé d'hommes & d'argent. Pour prévenir cet inconvénient, il envoya à la Porte Ottomane un Ambassadeur chargé de faire la paix à quelque prix que ce fût. Les négociations furent traversées par l'Ambassadeur de Moscovie, & enfin le Ministre de Perse fut congédié, & Afrass déclaré ennemi de l'Empire Ottoman.

Les Turcs leverent aussitôt des troupes, & formerent une armée nombreuse, qui s'empara de Casbin, & marcha ensuite vers Ispahan, à dessein d'assiéger cette place. Afrass, averti de ce projet, ruina le pays entre Casbin & Ispahan, fit entrer dans cette dernière ville vingt-cinq mille hommes de troupes réglées, & harcela l'armée Ottomane avec un autre corps de

troupes qui étoit campé au dehors de la ville. Les Turcs, battus par les Aghouans & affligés d'une maladie épidémique qui enlevait tous les jours plusieurs soldats, prirent le parti de se retirer dans la Géorgie. Ils firent un traité avec le Prince Thamasp, & s'engagerent à le rétablir sur le trône à certaines conditions ; mais ils ne purent exécuter leurs promesses ; parce qu'ils furent battus deux fois consécutives par l'armée d'Afrass, & qu'ils se virent dans l'obligation de demander la paix. Afrass, quoique vainqueur, la désiroit ardemment, & par conséquent il n'eut aucune peine à accepter un traité qui fut signé vers la fin de Septembre 1727. & publié à Constantinople dans le mois de Novembre suivant. Les principaux articles étoient ;

1°. Que le Sulthan Afrass demeureroit en possession du trône de Perse sous tel titre qu'il jugeroit à propos de prendre. 2°. Que le Grand Seigneur ne donneroit aucun secours aux ennemis de ce nouveau Souverain. 3°. Qu'il reconnoitroit comme légitime & contracté selon les loix, le mariage d'Afrass avec la fille de Schah-Houfaïn, Roi de Perse, & que le fils provenu de ce mariage jouiroit de toutes les prérogatives du fils aîné d'un Souverain. 4°. Que les conquêtes que le Grand Seigneur avoit faites dans la Perse, en y comprenant Tauris & Amadan, lui resteroient. 5°. Que le Sulthan Afrass rendroit aux Commandants des troupes du Grand Seigneur toute l'artillerie & les munitions de guerre qu'il leur avoit prises en diverses occasions. 6°. Qu'il consentiroit que les Turcs se remisent en possession du territoire de Houvets, dont un Prince Arabe s'étoit emparé, & qu'Afrass joindroit, s'il le falloit, ses troupes à celles du Grand Seigneur, pour chasser cet Usurpateur. 7°. Que le Grand Seigneur accorderoit une amnistie entière au Sulthan Dely, qui s'étoit joint avec les Tartares ses vassaux ou sujets, aux troupes du Sulthan Afrass pendant les dernières années de la guerre. 8°. Que le Grand Seigneur nommeroit au plutôt des Commissaires pour régler avec ceux d'Afrass les limites qui seroient à l'avenir la séparation des deux Etats.

La Perse étoit alors habitée par sept Nations différentes qui avoient chacune leur rang. Les Aghouans tenoient le premier rang ; les Arméniens le second ; les Dergélin le troisieme ; les Mulsani, ou Indiens Baniannes, le quatrième ; les Guebres ou Gaures, anciens Persans & adorateurs du feu, le cinquieme ; les Juifs le sixieme, & les Persans le Septieme. L'Usurpateur chercha à se concilier l'affection de tous ces peuples, & il y réussit à force de bienfaits. Ils étoient intéressés à le maintenir sur le trône, & il y a apparence qu'il y seroit resté jusqu'à la fin de ses jours, si un homme célèbre, qui parut sur la scene, ne lui eût ravi la couronne pour la mettre sur la tête du légitime Souverain. Cet homme, que l'on regarde comme le héros de la Perse, fut Nadir-Koul, plus connu sous le nom de Thamasp-Kouli-Khan. Les Auteurs de différents Mémoires qui ont paru sur sa vie ne s'accordent point touchant sa naissance, & chacun prétend être fondé sur ce qu'il raconte. Quoi qu'il en soit de toutes ces opinions qui seroient trop longues à rapporter ici, il y a toute apparence que Kouli-Khan étoit Persan, & il est certain qu'il offrit à Schah-Thamasp des services qui furent acceptés avec joye.

L'arrivée de Kouli-Khan auprès de Schah-Thamasp sembla faire décider

la fortune en sa faveur ; car dès que ce Prince se fut montré dans le Khorasan , tous les habitants des villes de cette Province s'empresrent de lui rendre hommage & de lui jurer une fidélité inviolable. Les Aghouans , informés de ces circonstances , n'osèrent plus tenir la campagne , & se sauvèrent de ville en ville , pendant que Kouli-Khan se rendoit maître du Khorasan. Les Persans , qui jusqu'alors avoient craint de prendre le parti de leur Souverain , se rendirent en foule sous ses drapeaux & grossirent considérablement son armée. Chaque jour étoit signalé par de nouveaux succès , & Schah-Thamasp alliégea Schiras , tandis que Kouli-Khan , avec une partie des troupes , marcha contre Seydal , Général des Aghouans. L'Usurpateur leva le plus de soldats qu'il lui fut possible , & vola au secours de Schiras. Il rencontra l'armée Royale dans une vaste plaine à trente lieues d'Ispahan & lui livra bataille ; mais il fut battu & mis en fuite. Afrass , avec un petit nombre de troupes gagna la capitale dont il ravagea les environs , afin que les Persans ne trouvassent pas de quoi subsister. Le Général Seydal ne fut pas plus heureux que l'Usurpateur ; car il ramena à peine la vingtième partie des troupes qu'il commandoit.

De si grands avantages contre les Aghouans encouragerent les Persans qui s'étoient déclarés pour leur Prince , & on résolut d'un commun accord d'aller assiéger Ispahan. Afrass qui soupçonnoit qu'on ne tarderoit pas à l'attaquer , sortit de la capitale avec douze mille Aghouans , & emporta tous ses trésors , les richesses du Palais & les diamans de la couronne. Il eut l'inhumanité de faire mourir Schah-Houssain , & emmena toutes les Princesses de la famille Royale. Il partit une nuit du mois de Décembre 1729. & on peut commencer de ce moment à compter le temps du regne de Schah-Thamasp. Dès que le jour parut , les Persans s'appercurent qu'ils étoient délivrés de leurs ennemis , & dans le premier mouvement de leur joye ils ouvrirent les portes d'Ispahan , & coururent vers le camp de leur Prince. Kouli-Khan informé de la retraite des Aghouans , se rendit dans la capitale à la tête de dix mille hommes , & y fut reçu avec grandes acclamations. Il resloit encore trois mille Aghouans dans le château , & le peuple vouloit les massacrer ; mais le Général Persan les prit sous sa protection , & signala par cet acte de clémence son entrée dans la capitale.

Lorsque tout fut disposé pour recevoir le Souverain , Schah-Thamasp parut aux portes d'Ispahan , & chacun témoigna la joie la plus sincère de revoir un Prince qu'on avoit cru mort plusieurs fois. Après avoir reçu les premiers hommages de ses sujets , le nouveau Monarque se hâta de gagner le Palais pour embrasser son pere & ses sœurs ; mais son attente fut trompée , & il apprit avec le chagrin le plus sensible que Schah-Houssain avoit perdu la vie par les ordres de l'Usurpateur qui emmenoit les Princesses captives. Le Roi fit serment de venger la mort de son pere , par celle du barbare Afrass , & il commanda sur le champ qu'on le poursuivît sans relâche. On ignoroit la route qu'il avoit prise ; & comme , pour assurer sa retraite , il avoit fait répandre le bruit qu'il étoit mort , on fut quelque-temps indécis sur ce qu'on feroit. Cependant Kouli-Khan à qui le Roi donna le nom de Thamasp , marcha vers Casbin , jugeant que l'Usurpateur pourroit s'y être retiré. Il apprit en cet

LES  
SOPHIS.

SCHAH-THA-  
MASP , XIVe.  
ROI.

1729.



endroit qu'Afrass avoit pris le chemin de Candahar, & il n'osoit le poursuivre, parce que la saison étoit trop avancée; mais les troupes le pressèrent de les mener contre l'Usurpateur.

Cependant Afrass avoit fait une telle diligence, qu'en trois jours de temps il étoit arrivé à Schiras, éloignée d'Ispahan de près de soixante & quinze lieues. Après s'être reposé deux jours dans Schiras, les Aghouans continuèrent leur route jusqu'à Candahar, où Afrass espéroit trouver quelques secours pour rentrer dans la Perse. Hussein-Khan, cousin d'Afrass, & Souverain du Candahar, fit fermer les portes de la ville, & menaça de traiter les troupes d'Afrass en ennemies, si elles ne se retiroient très-promptement. Une réception si dure & si peu attendue, mit l'Usurpateur au désespoir, & la désertion de la plus grande partie de ses troupes acheva de l'accabler. Il ne resta avec lui que trois mille hommes; & comme le chagrin l'aveugloit, il alla s'enfermer dans Langor une des plus fortes citadelles du pays, au lieu de chercher un asyle dans les Indes, ou chez les Tartares. Outre les trois mille hommes qui accompagnoient Afrass, il y avoit dans Langor une garnison de deux mille hommes, & d'ailleurs la place étoit suffisamment fortifiée pour soutenir un long siège. C'étoit sans doute ce qui avoit déterminé Afrass à s'y réfugier, & il y avoit déjà un mois qu'il y étoit, lorsque Thamasp Kouli-Khan y arriva avec son armée.

Ce Général connoissant les difficultés qu'il auroit à emporter un poste si bien défendu, se disposa à le prendre par famine, & il l'investit tellement de tous côtés, qu'il ne pouvoit plus y entrer aucun convoi. Les deux mille Aghouans qu'Afrass avoit trouvés dans ce lieu, députèrent vers le Général Persan pour l'avertir qu'ils lui livreroient la place, pourvu qu'il promît de les traiter avec bonté. Thamasp Kouli-Khan ne balança pas à accepter le parti qu'on lui propoisoit, & tandis qu'un détachement de son armée s'emparoit d'une porte, il entra par l'autre, & surprit ainsi l'Usurpateur qui ne s'attendoit pas à être trahi. Afrass fut chargé de chaînes: on traita de même les trois mille hommes dont il étoit accompagné, & on fit grâce à la garnison qui fut incorporée dans les troupes Persannes. Tous les trésors qu'Afrass avoit emportés étoient à Langor, & Thamasp Kouli-Khan en fit distribuer une grande partie à ses soldats, se réservant les pierres qu'il fit transporter à Herat. Il remit ensuite en liberté & fit traiter avec tous les honneurs dus à leur rang, les Princesses qu'Afrass avoit emmenées jusqu'à Langor. Il est difficile d'exprimer la joie qu'elles ressentirent en apprenant la captivité de l'Usurpateur; car outre les manières rudes & grossières qu'il avoit affectées à leur égard, il les avoit menacées de les faire égorger le jour que la place seroit prise.

Hussein-Khan, Gouverneur du Candahar, alla au-devant de Thamasp Kouli-Khan, & le pria de s'aller reposer dans la ville. Le Général Persan satisfait de la démarche d'Hussein, lui fit un favorable accueil & accepta ses offres. Il fit traîner à sa suite le malheureux Afrass, qui eut la tête tranchée sur un échaffaut dressé exprès dans la grande place de Candahar. Son corps fut embaumé & envoyé à Ispahan où il fut empalé & exposé sur le grand chemin. Les trois mille hommes de sa suite ne furent pas épargnés, & ils subirent le même sort que leur chef. La mort d'Afrass est rapportée différemment dans toutes les relations. Suivant quelques-unes, les troupes de

l'Usurpateur

L'Usurpateur l'abandonnerent près de Schiras, & il n'avoit avec lui que quatre à cinq cents hommes, lorsqu'il se rendit devant Candahar; Hussein sortit alors à la tête d'une petite armée, attaqua Alraff, & le tua de sa propre main. D'autres prétendent que Thamaïp Kouli-Khan, après avoir fait Alraff prisonnier, ne le fit pas mourir, mais se contenta de lui faire crever les yeux, & l'envoya en cet état au Roi, afin qu'il eût la satisfaction de punir lui-même le meurtrier de son père. Schah Thamaïp occupé à faire le siège de Schiras, dont la garnison s'obstinoit à se défendre, fit dresser un échaffaud assez élevé pour qu'on pût le voir du dedans de la ville, & y fit écorcher vif son prisonnier. Enfin on lit dans une autre relation qu'Alraff s'étant réfugié dans Schiras, y tint long-temps l'effort des Persans, mais que se voyant abandonné de la plus grande partie de ses troupes, il prit la route de Kaiziran, & que la petite troupe qui s'étoit attachée à sa destinée, fut attaquée par les habitants du Mont de Kafas, où Alraff trouva le terme de sa vie.

Thamaïp Kouli-Khan, avant que de sortir du Candahar, fit punir de mort ceux qui avoient eu part à la conjuration de Mir-Weis, & imposa un tribut aux habitants. Il laissa la principauté à Hussein-Khan, mais il lui donna un Conseil composé de gens éclairés & qui devoient veiller sur sa conduite. Il parcourut ensuite quelques Provinces, chassa les Mogols des villes dont ils s'étoient emparés à la faveur des troubles, y mit de bonnes garnisons, & en confia le gouvernement à ceux de la fidélité desquels il étoit assuré. Il eut soin de donner à ses deux fils deux Gouvernemens considérables, scavoit celui de Herat & celui de Mached. Ses deux freres eurent aussi part dans cette distribution; car l'un eut le Gouvernement de Keriman, & l'autre eut celui de Schiras avec la Province du Faristan.

Pendant que Thamaïp Kouli-Khan étoit occupé dans le Korasan, Schah-Thamaïp porta la guerre dans l'Arménie, à dessein de reprendre sur les Turcs les places dont ils s'étoient mis en possession. Il crut néanmoins devoir auparavant envoyer des Ambassadeurs au Sulthan pour demander la restitution de ces villes. Soit que le Prince Persan n'espérât pas avoir satisfaction de l'Empire Ottoman, soit qu'il se repentit de la démarche qu'il avoit faite, il commença les hostilités & assiégea la ville de Tauris. Le Grand Seigneur mécontent de la conduite de Schah-Thamaïp, fit arrêter ses Ambassadeurs qu'on enferma dans le château de Tenedos, & donna ordre au Pacha Kuperli de mener des troupes au secours de Tauris, & de fournir cette ville de nouvelles munitions. Les Persans avertis de la marche des Turcs, allèrent au-devant d'eux, enleverent les convois & battirent l'armée, qui fut contrainte de se retirer du côté d'Erivan. Le Roi de Perse irrité du traitement que le Grand Seigneur avoit fait à ses Ambassadeurs, s'en vengea en faisant couper le nez & les oreilles à trois cents prisonniers Turcs, & les fit embarquer en cet état sur un vaisseau qui faisoit voile pour Constantinople. Ces malheureux prisonniers n'arriverent pas jusqu'à la capitale, parce que le Grand Visir qui craignoit que leur vue n'excitât des troubles, ordonna aux Gouverneurs des places situées à l'embouchure de la mer Noire de les faire submerger, & on lui obéit ponctuellement.

Une action aussi inhumaine, n'eut pas néanmoins le succès que le Grand Visir en attendoit; car on ne laissa pas d'être instruit à Constantinople de ce

LES  
SOPHIS.

qui venoit de se passer, & il y eut un soulèvement général. Le peuple se rendit en tumulte devant le Serrail, & demanda hautement la mort du Grand Vuir & celle des principaux Ministres. On ne put rétablir le calme, qu'en accordant aux mutins ce qu'ils exigeoient, & malgré cette condescendance le Sulthan Achmet fut déposé, & on mit à sa place son neveu Mahmoud ou Mahomet IV. Cependant la défaite des Turcs par les Persans, rendit ces derniers maîtres de Tauris, parce que le Gouverneur de cette ville se voyant sur le point de manquer de vivres demanda à capituler. Les Turcs découragés par les pertes qu'ils avoient faites, se trouverent portés à la paix, & firent même quelques propositions à Schah-Thamasp. L'accommodement ne put avoir lieu, parce que les Persans le mirent à trop haut prix, & la guerre continua avec plus de vigueur que jamais.

Les Turcs & les Persans étoient animés d'une égale ardeur d'en venir aux mains ; les uns par le désir de la vengeance ; les autres par la confiance que leurs avantages précédents leur inspiroient. Schah-Thamasp profitant des heureuses dispositions dans lesquelles ses troupes se trouvoient, marcha vers Erivan à dessein d'enlever cette place à ses ennemis. Le Pacha qui y commandoit, soupçonna les vues du Roi de Perse, & résolu d'attaquer ce Menarque s'il oisoit approcher, il rassembla à la hâte les débris de l'armée de Cuprelli, fit venir les troupes qui étoient aux environs de la mer Noire & campa sous le canon d'Erivan. L'événement fit voir combien ces précautions étoient nécessaires ; car l'armée Persane ne tarda pas à paroître. Il y eut alors une action sanglante qui fit perir près de huit mille Persans, & qui força le Roi à se retirer en désordre avec le reste de ses troupes. Le Pacha pourpoursuivre longtems les ennemis, & alla faire le siège d'Amadan. Schah-Thamasp qui s'étoit enfermé dans Tauris où il comptoit attendre de nouvelles recrues pour se remettre en campagne, n'eut pas plutôt appris que les Turcs assiégeoient Amadan, qu'il se détermina à voler au secours de cette place. La fortune lui fut encore contraire en cette occasion, & après une bataille qui dura sept heures, & dans laquelle les Persans montrèrent une valeur extraordinaire, le Sophi fut contraint d'abandonner tout son bagage, & de reprendre la route de Tauris. La défaite des Persans leur fit perdre Amadan, qui hors d'état de résister aux efforts des Turcs, capitula & ouvrit ses portes aux ennemis.

Schah-Thamasp accablé de ces revers de fortune, & fatigué d'ailleurs, d'une guerre dont il apprehendoit des suites plus fâcheuses, fit taire à la Porte des propositions de paix. Plusieurs Ecrivains font entendre que ce Prince avoit d'autres motifs ; les uns l'accusent d'avoir été du caractère de Schah-Houssain son pere, c'est-à-dire, qu'il ne se plaisoit que dans une vie molle & tranquille ; d'autres pensent qu'il ne cherchoit à terminer la guerre que pour diminuer la puissance & le crédit de Thamasp Kouli-Khan qui sembloit un homme nécessaire, tant que la guerre dureroit. Le Sophi soupçonnoit peut-être son Général de former les projets ambitieux qu'il exécuta dans la suite. Quoi qu'il en soit, la paix fut conclue entre les Turcs & les Persans, & il fut réglé que le fleuve Araxe qui coule d'occident en orient, entre les Provinces d'Erivan & de Tauris, serviroit de bornes aux deux Empires.

La nouvelle de la paix dont Schah-Thamasp avoit signé le traité, causa un violent dépit à Thamasp Kouli-Khan. Ce Général qui ne travailloit qu'à s'attirer



l'estime & la vénération des peuples, ne pouvoit gagner l'une & l'autre qu'à la faveur de la guerre. La paix le faisoit tomber dans le rang d'un homme ordinaire, & jettoit sur ses premières actions un voile qui en déroboit l'éclat. Il étoit enlevé dans les réflexions & dans la tristesse, lorsqu'il reçut du Roi, l'ordre de licencier ses troupes & de se rendre à la capitale. Un ordre qui paroissoit devoir achever de ruiner les espérances de Thamasp Kouli-Khan, lui fournissoit au contraire les moyens de parvenir au but qu'il s'étoit proposé. Il rassembla ses troupes, & en leur faisant part des volontés du Roi, il représenta avec tant d'art, la honte dont les Persans étoient couverts par le traité déshavantageux qui venoit d'être conclu avec les Turcs, que toutes les troupes murmurèrent hautement contre leur Souverain, & demandèrent à Thamasp Kouli-Khan de chercher à réparer l'honneur de la nation.

Le Général ravi de trouver les esprits disposés suivant ses vues, promit de ne congédier personne avant que d'avoir parlé au Roi, & reprit avec son armée le chemin d'Isfahan. Il fit camper les troupes aux environs de la ville, & alla avec peu de suite offrir ses respects à Schah-Thamasp, qui lui fit un favorable accueil. Thamasp Kouli-Khan invita ensuite le Sophi à accorder l'honneur de sa présence à son armée qui désiroit défilér devant son Souverain. Schah-Thamasp qui n'avoit aucune défiance, se rendit au camp, & dès qu'il eut passé en revue toutes les troupes, le Général l'engagea à prendre un repas dans une tente magnifique qu'il avoit fait dresser à cette intention. Le Roi sentant le danger qu'il pouvoit courir en refusant au Général la faveur qu'il lui demandoit, accepta le repas, & se laissa tellement aller au plaisir de boire du vin & des liqueurs, qu'il perdit totalement l'usage de sa raison. Kouli-Khan voyant l'état honteux où étoit le Roi, fit entrer les principaux Officiers, & leur montra quel étoit le Monarque pour lequel ils étoient prêts à sacrifier leur vie. Ces Officiers qui pour la plupart étoient des créatures de Thamasp Kouli-Khan, décidèrent sur le champ que Schah-Thamasp étoit indigne de porter la couronne, & qu'il falloit le déposer. En conséquence, ce malheureux Roi fut conduit dans le Khorasan, & enfermé dans une citadelle, où suivant un Historien Hollandois, on lui passa un fer rouge devant les yeux; cependant cette dernière circonstance n'est point confirmée par les autres Ecrivains.

Aussitôt après la déposition de Schah-Thamasp, on offrit la couronne à Thamasp Kouli-Khan; mais trop politique pour l'accepter alors, il représenta qu'il existoit encore un Prince de la famille des Sophis, & que malgré son bas-âge, puisqu'il n'avoit que six mois, il avoit seul droit de monter sur le trône de ses ancêtres. Le peuple enchanté du prétendu désintéressement de Kouli-Khan, reconnut avec joie pour son Souverain, le jeune Schah-Abbas; & comme il étoit question de choisir un Regent pour gouverner l'Etat pendant sa minorité, tous les suffrages se réunirent en faveur de Thamasp Kouli-Khan. Ce dernier fit prêter serment de fidélité au nouveau monarque, & ordonna que cet événement fut publié dans toutes les Mosquées. Personne ne refusa de reconnoître le nouveau Roi & le Regent, & qui que ce fût ne parut prendre les intérêts de Schah-Thamasp, ni plaindre le triste sort de ce Prince. Thamasp Kouli-Khan ayant réglé les affaires de l'intérieur du Royaume, envoya des Ambassadeurs aux Cours de Constantinople & de Moscou pour y notifier sa Régence, & demander en même-temps les pays que ces deux

LES  
SOPHIS.

SCHAH-ABBAS  
III. XVe. Roi.

Puissances occupoient dans la Perse. Le Czar , moyennant un arrangement pour le commerce qui lui devenoit avantageux , restitua sans peine les places qu'il avoit prises. La cour de Constantinople ne tint pas la même conduite ; on y reçut avec mépris les Ambassadeurs Persans , & on tourna en ridicule les demandes du Régent.

Thamasp-Kouli-Khan irrité de la manière dont on avoit reçu ses Ambassadeurs à la Porte , songea à en tirer raison , & pour cet effet il se mit à la tête d'une armée de cent mille hommes & marcha du côté de Bagdad. La Cour Ottomane instruite des desseins du Régent de la Perse , fit aussitôt partir un corps considérable de Troupes pour renforcer l'armée qui étoit aux ordres d'Achmet Pacha de Babylone. D'autres Troupes devoient entrer dans la Perse par différents côtés , & outre cela le Sulthan confia à Topal-Osman la conduite d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Tant de forces réunies ne purent intimider le Régent qui arriva devant Bagdad le 10 d'Avril 1735. Il commença le Siège de cette Place , & comptant sur quelques intelligences secrètes qu'il avoit entretenues avec les Arméniens de cette Ville , il espéroit s'en rendre maître en peu de tems ; mais le Pacha avoit eu quelque soupçon de la vérité , & il avoit si bien prévenu les suites de toute espèce de trahison , que les Persans trouverent plus de difficulté qu'ils ne s'y étoient attendus.

Loin de s'emparer de Bagdad , les Troupes Persanes furent battues & mises en fuite. Le Régent après avoir fait venir de nouvelles forces , attaqua les Turcs près de Mossul , fut blessé en combattant , & ses Soldats le croyant mort , se mirent à fuir en désordre vers le Curdistan. Cependant la blessure de Thamasp-Kouli-Khan n'étoit pas dangereuse , & ses Troupes rassurées en le voyant , ne tarderent pas à se rassembler autour de lui. Le Régent sans se laisser abattre par le mauvais succès de ses armes , s'efforça de consolider ses Soldats , qui honteux de leur défaite , n'osoient pas lever les yeux sur lui. Il se hâta de lever de nouvelles Troupes , & fut servi avec tant de promptitude , que dès le commencement de Septembre il se trouva à la tête d'une armée plus considérable que celle qu'il avoit auparavant. Tandis que le Régent étoit entierement occupé du soin de réparer les pertes qu'il avoit essuyées , le gouvernement Ottoman s'endormoit sur les avantages que son armée avoit eus , & ne cherchoit pas à en tirer tout le fruit qu'on auroit dû en espérer. L'armée de Topal-Osman , quoique victorieuse , étoit beaucoup affoiblie , & comme on négligea de lui envoyer des renforts , les Persans ne tarderent pas à laver dans le sang de leurs ennemis l'affront qu'ils se persuadoient en avoir reçu. Les armées Persanes & Turques qui sehautoient ardemment de se rencontrer , parurent en présence l'une de l'autre dans la plaine d'Aronia , à trois journées au-dessus de Bagdad. Thamasp-Kouli-Khan laissa reposer son armée pendant un jour , & fondit le lendemain sur les Turcs , dont l'Avant-garde fut enfoncée dès le premier choc. Topal-Osman fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un si grand Général ; il ramena plusieurs fois les fuyards au combat ; mais voyant enfin que le désordre devenoit général , il se jeta dans la mêlée , & fut tué de deux coups de fusil. Sa mort acheva la déroute des Turcs , & chacun chercha son salut dans la fuite. Les Persans poursuivirent leurs ennemis avec

tant d'ardeur, qu'ils en tuèrent encore un grand nombre, & que la plaine fut bientôt couverte de morts. Le Régent avoit conçu tant d'estime pour le Général Ottoman, qu'il fit soigneusement chercher son corps parmi les morts & le renvoya à Bagdad, afin que les Turcs lui rendissent les honneurs funèbres qu'il méritoit.

On fut dans une grande consternation à Constantinople lorsqu'on apprit la déroute de l'armée & la mort du Général. Le Grand Seigneur & le Muphti songeoient à demander la Paix, mais le Grand Visir opina pour la continuation de la Guerre, & entraîna presque tous les avis. Il fut chargé de tous les préparatifs de la campagne prochaine, & nomma Abdoulat-Kuperli Pacha du Grand Caire, pour succéder à Topal-Osman dans le commandement des armées. Comme on avoit tout lieu de craindre que les Persans n'assiégeassent Bagdad, on songea à la défense de cette Place préférablement à toute autre chose. Ces précautions néanmoins furent inutiles, parce que Muhammed-Khan, Seigneur Persan, avoit pris les armes pour rétablir Schah-Thamasp sur le trône, & cette révolution subite obligea Thamasp-Kouli-Khan de renoncer à ses entreprises contre les Turcs. Il marcha à la rencontre de Muhammed-Khan qui étoit à la tête d'une armée d'environ trente mille hommes, & lorsqu'il l'eut joint, il se prépara à lui livrer bataille. Le nom du Régent & sa présence inspirèrent tant de frayeur à ceux qui accompagnèrent Muhammed, qu'ils l'abandonnerent lâchement & se retirèrent dans leurs Provinces. Muhammed fut pris & conduit en prison où il termina lui-même ses jours.

L'Auteur de la vie de Thamasp-Kouli-Khan fait mention d'une autre Guerre qui empêcha le Régent de faire le Siège de Bagdad, & il prétend que la conjuration faite en faveur de Schah-Thamasp ne se forma que pendant les expéditions de Thamasp-Kouli-Khan en Arménie. Cet Auteur rapporte les commencemens & la suite de la guerre dont il parle de la manière suivante. Les Tartares de Crimée joints aux Lefgiens pour obéir aux ordres de la Cour de Constantinople, entrèrent dans la Perse par la Georgie. La nouvelle de cette jonction força le Régent de transporter toutes ses forces dans l'Arménie & la Georgie, & par conséquent de diviser son armée en deux corps. Celui qui étoit destiné à se porter du côté de l'Arménie, fit une telle diligence qu'il se trouva sur les bords du fleuve Aras ou Araxe dans le moment que les Tartares se dispoient à le traverser. Ces peuples, persuadés qu'ils alloient avoir sur les bras toute l'armée Persane, prirent l'épouvante & se dispersèrent pour fuir avec plus de facilité. Les uns regagnerent le Kour pour mettre le fleuve entre eux & les ennemis, & les autres remonterent jusqu'à Gandja pour se joindre à l'armée Ottomane.

Thamasp-Kouli-Khan laissa une partie de ses troupes sur la frontière du Turkestan, envoya son fils avec d'autres Soldats du côté d'Erivan, ordonna à un troisième corps d'armée de faire le Siège de Gandja, & marcha lui même avec environ quinze mille hommes dans le Mogan, à dessein de s'emparer de la Ville de Kamaki. Cette Place, qui étoit sans défense, ne tint pas long-temps, & le Régent après avoir fait massacrer la garnison Turque qu'il y trouva, ordonna aux habitants de transporter ailleurs leurs effets, parce qu'il vouloit détruire la Ville, afin d'ôter une retraite aux



Leffiens. En quittant Kamaki, le Régent tourna les pas vers Gandja qui réitit depuis deux mois, mais il ne resta pas long-temps devant cette Place, parce qu'il apprit qu'Abdoullat Kuperli s'avançoit avec une puissante armée. Le Régent rassembla promptement les différens corps d'armée, & ayant abandonné les plaines d'Erivan, il se retira dans les gorges des montagnes, où il fit pratiquer des mines & dressa des batteries de canon. Il avoit eu soin en même temps d'envoyer son fils avec un corps de Troupes pour fondre sur les Turcs lorsqu'il seroient occupés au combat, & il avoit fait mettre d'autres Soldats en embuscade. Les Turcs persuadés que la crainte avoit engagé Thamasp-Kouli-Khan à se retrancher dans les montagnes, vinrent l'attaquer avec beaucoup de confiance, & tombèrent dans l'embuscade qu'on leur avoit dressée. Il périt dans cette action un nombre considérable de Turcs. Tout l'avantage fut du côté des Persans, qui s'emparèrent d'Erivan & de plusieurs autres villes, & firent rentrer sous leur domination la Georgie & l'Arménie. Pendant que Thamasp-Kouli-Khan étoit encore occupé à soumettre quelques places dans la Georgie, il fut averti qu'il se formoit dans la Perse un parti en faveur de Schah-Thamasp. Des nouvelles aussi importantes, & la crainte que la conjuration n'eût des suites fâcheuses pour ses intérêts, engagèrent le Régent à abandonner le commandement de ses armées à son fils Mirza-Koul & à se rendre promptement dans la Capitale. Sa présence fit l'effet qu'il en avoit attendu, les conjurés saisis de frayeur en le voyant, livrèrent leurs chefs qui furent punis de mort.

Le Régent sur qu'il n'avoit plus rien à craindre, s'appliqua aux affaires de l'Etat, corrigea divers abus, & fit plusieurs réglemens utiles au bien du peuple. Dans le temps qu'il donnoit tous ses soins à faire fleurir le commerce, Schah-Thamasp mourut, & sa mort fut suivie de celle de son fils Schah-Abbas III. qui arriva au bout de quelques jours. On soupçonna le Régent d'avoir fait prendre un poison lent à ces deux Princes, & quoiqu'on n'ait que des conjectures à ce sujet, elles paroissent fondées, lorsque l'on fait attention à l'ambition sans bornes de Thamasp-Kouli-Khan.

CHAP. XXXII.  
DE LA MORT DE SCHAH-ABBAS III.

Après la mort de Schah-Abbas III. le Régent assembla les Etats & leur déclarant que la famille des Sophis étoit entièrement éteinte, il leur dit qu'ils étoient libres de se choisir un Souverain. La plupart de ceux qui composoient l'assemblée étoient dévoués à Thamasp-Kouli-Khan; de sorte qu'on le reconnut Roi sans aucune difficulté, & qu'on lui rendit hommage en cette qualité.

M. Otter prétend que l'élection de Thamasp-Kouli Khan se fit du vivant du jeune Roi, & rapporte ainsi ce trait historique. Thamasp Kouli Khan, résolu de faire la conquête du Candahar sur Hullein-Khan qui s'en étoit fait reconnoître Souverain, songea à affermir son autorité avant que de se déterminer à porter la guerre si loin de la Capitale. Comme tous les Persans paroissent disposés en sa faveur, il songea à se faire couronner; & sans rien communiquer à personne d'un projet aussi important, il envoya des Courriers aux principaux Moulas, aux Gouverneurs des Provinces, aux chefs des Tribus, & à tous ceux qui possédoient des charges publiques, pour leur ordonner de se rendre à son camp, afin d'assister à l'assemblée des Etats Généraux.

Le camp de Thamas Kouli-Khan étoit placé dans le désert de Mogan, & l'armée qu'il avoit sous ses ordres étoit composée de cent mille hommes, tous attachés à leur Général. Dès que tous ceux qui étoient mandés furent rassemblés, le Régent leur fit un long discours, dans lequel il eut soin de représenter les suites funestes que l'indolence de Schah-Houssain, & la lâcheté de Schah-Thamasp avoient eues. Il ajouta avec art qu'on avoit tout à craindre des entreprises des Turcs & des Russes pendant la minorité du jeune Roi, & insinua que pour prévenir tous ces inconveniens, il étoit nécessaire d'élire un Monarque dont on reconnut les talens & l'expérience. Thamasp-Kouli-Khan termina sa harangue en déclarant qu'il se démettoit de la Régence, & que par conséquent on devoit nommer un nouveau Roi, ou choisir un autre Régent. Il congédia ensuite l'assemblée, lui laissant trois jours pour consulter sur ce qui seroit plus avantageux au bien public.

Tous ceux qui avoient été présens au discours du Régent comprirent le but qu'il se proposoit & sentirent qu'ils ne pouvoient sans danger s'opposer à ses vues. Cependant lorsqu'il se trouva à la seconde assemblée qu'il avoit convoquée, on l'assura de la plus vive reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à l'Etat, on l'invita à les continuer, & on lui donna le titre de *Veli-Nimet*, c'est-à-dire conservateur, ou bienfaiteur de la nation. Thamasp Kouli-Khan s'apercevant qu'on avoit peine à le reconnoître pour Roi, ne put cacher son dépit, & il refusa d'un air d'indignation de se mêler à l'avvenir du Gouvernement & de la conduite des armées. La manière dont il rejeta les offres qu'on lui faisoit, inspira une telle crainte aux assistans, qu'ils s'écrierent tous d'une voix que Thamasp-Kouli-Khan étoit seul digne de régner, & qu'on le prioit d'accepter la Couronne. Il feignit de résister quelque temps, & se rendit enfin aux instances des courtisans, à condition qu'on lui prêteroit serment de fidélité pour lui & ses descendants, & qu'on se soumettroit à quelques points de doctrine, qui jusqu'à lors avoient été contestés. Un des Moulas ou Docteurs de la loi voulut représenter qu'il étoit dangereux d'innover sur les articles de Religion, mais il paya de sa tête la hardiesse qu'il avoit montrée, car il fut étranglé sur le champ par les ordres de Kouli-Khan. Un exemple si terrible affraya ceux qui auroient voulu faire des contestations, & on accorda à Thamasp-Kouli-Khan la double puissance qu'il demandoit. Dès ce moment la monnoye fut frappée à son coin, la prière fut faite en son nom, & il se fit appeller Schah-Nadir.

Les Moulas pour se venger du traitement que le nouveau Roi avoit fait à un de leurs chefs, firent de grandes plaintes de lui, & le dépeignirent comme un impie & un tyran. Schah-Nadir instruit de leur mauvais discours, feignit de les ignorer; mais il fit faire d'exactes recherches pour connoître les biens dont ces Docteurs jouissoient, & les en dépouilla sous prétextes qu'il en avoit besoin pour payer ses Soldats. Schah-Nadir fut ensuite couronné, & cette cérémonie se fit à Casvin, ou à Farabath, car les sentimens sont différens à ce sujet. Quoiqu'il en soit, le Roi retourna dans la Capitale où il eut lieu d'être satisfait de la joie que le peuple témoigna. On ne peut s'empêcher d'avouer que Schah-Nadir méritoit, à plusieurs égards, la place éminente qu'il occupa. Il chercha tous les moyens qu'il put imaginer pour faire fleurir le commerce, & veilla attentivement

sur ses Ministres, & sur les Magistrats chargés de faire observer une exacte police dans les Villes. Il ne vouloit point qu'on inquiétât personne au sujet de la Religion, & protegea ouvertement le Chriftianisme.

Cependant les succès continuels des armes Persanes dans l'Arménie, & les pertes que les Turcs effuyoient tous les jours, forcerent la Cour de Constantinople à faire des propositions de paix. On eut d'abord beaucoup de peine à la conclure, parce que Schah-Nadir pouffoit trop loin ses prétentions ; mais il consentit à se relâcher sur quelques articles, & on parvint à faire un accommodement qui fut toujours à l'avantage de la Perse. Schah-Nadir fut reconnu Roi de Perse par la Cour Ottomane, & les Persans obtinrent une Mosquée à la Mecque, moyennant la cession des Provinces de Babylonie & de Diarbekr, qui restèrent aux Turcs.

Le Roi de Perse, débarrassé de la guerre avec les Turcs, ne voulut pas différer davantage à faire la conquête du Candahar qu'il méritoit depuis longtemps. Le Gouverneur de cette Province avoit imploré le secours du Mogol, & l'ayant obtenu, il s'étoit fait reconnoître Souverain & avoit fait massacrer tous les Persans qui se trouvoient sur ses terres. Schah-Nadir, qui n'étoit pas encore en état de punir les rebelles, avoit caché son ressentiment, mais aussitôt qu'il eut fait la paix avec le Grand Seigneur, il marcha à la tête de son armée du côté du Candahar. La victoire, qui sembloit l'accompagner partout le servit encore dans cette entreprise, & il se rendit maître en fort peu de temps de toutes les places de la Province. Il fit ensuite le siege de la capitale, & malgré la vigoureuse résistance des Aghouans, il les réduisit à une telle extrémité, qu'ils implorèrent sa clémence, & se rendirent à lui. Schah-Nadir leur accorda la vie ; mais il les fit tous déarmer, & les condamna sur le champ à des sommes considérables pour se racheter du pillage.

Le Roi de Perse n'eut pas plutôt terminé cette guerre, qu'il se prépara à la conquête des Indes. Il n'ignoroit pas que l'Empereur Mogol avoit fourni des secours aux Aghouans, quoique secrètement, & il prit ce prétexte pour attaquer ce Prince. Tout sembloit favoriser l'entreprise de Schah-Nadir, car les Etats du Mogol étoient aussi remplis de troubles & de confusion, que la Perse l'étoit au moment que les Aghouans songerent à l'envahir. L'Empereur, entierement livré à ses favoris, aux femmes & aux Eunuques, se reposoit du soin des affaires sur son Visir Kameredin-Khan, qui de son côté n'avoit pas moins de goût pour les plaisirs & la mollesse, que son Souverain. Les Ministres & les Gouverneurs des Provinces, mettant à profit l'indolence de l'Empereur & la négligence du Visir, ne songeoient qu'à leurs propres intérêts, & à se détraire les uns les autres aux dépens du peuple, qu'ils fouloient par des impôts considérables. Le Gouverneur de Décan, après avoir inutilement employé divers moyens pour ouvrir les yeux de l'Empereur sur la conduite de la plupart de ses Ministres, se retira à son Gouvernement, & s'étant ligué avec un autre Seigneur mécontent aussi de la Cour, il avertit Schah-Nadir de ce qui se passoit dans l'Empire du Mogol.

Schah-Nadir, sans négliger les avis ni les offres que les deux Seigneurs Mogols lui avoient faites, y compta peu ; mais se confiant en son propre courage, il



il s'avança dans le pays, & s'empara d'abord de Guerbend & de Guesna. Les Persans ne trouverent pas la même facilité devant Chaboul, & ils ne s'en rendirent maîtres qu'après avoir perdu beaucoup de monde. Le Roi de Perse chagrin de la mort de ses soldats, immola à leurs manes le Gouverneur de la place, quoique ce Mogol méritât un autre traitement par les marques de fidélité qu'il donnoit à son Souverain. La prise de Chaboul causa une sensible douleur à l'Empereur, & ce Prince sortant alors de sa léthargie, fit lever une puissante armée à dessein d'en prendre lui-même le commandement. Un de ses favoris lui conseilla de rester à Dheli, & se chargea de la conduite de l'armée qu'il fit camper sous les murailles de la même ville. On tint ensuite différents conseils, dans lesquels on ne prit aucune résolution, parce que les avis étoient toujours opposés les uns aux autres. Dans l'intervalle Schah-Nadir qui ne perdoit pas de temps, emporta Pichaiver malgré les obstacles qu'il rencontra & passa sans difficulté le Fleuve Indus, où il auroit été facile de l'arrêter si la bonne intelligence eût régné parmi les Officiers de l'armée Mogole. Elle se mit enfin en mouvement & campa à Kiernal.

Cependant le Roi de Perse se présenta devant Lahor, que le Gouverneur lui livra après une feinte résistance. Schah-Nadir crut devoir s'approcher ensuite de l'armée Mogole, & il commença par lui couper les vivres, dont elle avoit une médiocre provision. La famine réduisit bien-tôt les Mogols à la plus triste situation, & ils ne paroissoient pas chercher les moyens d'en sortir, lorsqu'un Raya nommé Scadet-Khan, opina fortement pour livrer bataille à l'ennemi, & pour mourir plutôt les armes à la main, que de périr enfermé dans un camp. Le Gouverneur de Decan qui conservoit de secrètes correspondances avec le Roi de Perse, s'opposa à l'avis de Scadet-Khan, & il étoit même sur le point de l'emporter; mais on apprit que les troupes Persanes s'approchoient, & qu'elles avoient déjà forcé quelques retranchements. Scadet-Khan animé par son zèle, sortit des premiers à la tête d'un détachement, & mit en désordre le corps des Persans qui étoient déjà occupés à piller les bagages. Le favori de l'Empereur engagea ce Prince à fortir aussi contre les Persans, & on en fit un grand carnage jusqu'à ce qu'un nouveau corps envoyé pour soutenir le premier, fit changer les choses de face, & culbuta à son tour les soldats Indiens. Scadet-Khan fut fait prisonnier; l'Empereur reentra dans ses retranchements, & le champ de bataille resta aux Persans.

Nezam-El-Mulk, Gouverneur de Decan, persuada à l'Empereur qu'il n'avoit plus d'autre ressource que celle d'un accommodement avec le Roi de Perse, & il demanda des pleins pouvoirs pour conclure le traité avec Schah-Nadir. Malgré le désir que l'Empereur avoit de tenter une seconde bataille avant que de parler d'accommodement, il n'eut pas la force de contredire son Ministre, & le laissa maître de toutes les conditions du traité. Nezam-El-Mulk, entièrement porté pour le Roi de Perse, consentit à tout ce que ce Prince exigea. Un des principaux articles du traité étoit une entrevue des deux Souverains à la tête de leurs armées, qui devoit être terminée par une somme d'argent très-considérable que le Mogol s'obligeoit à livrer au Roi de Perse, afin de l'indemniser des frais de la guerre. La nouvelle d'un traité si honteux chagrina le favori de l'Empereur, & son dépit, augmentant le dan-

ger d'une blessure qu'il avoit reçue, lui causa la mort en peu de jours.

Tandis qu'on préparoit une tente magnifique pour l'entrevue des deux Monarques, Scadet-Khan qui ne doutoit point de la perfidie de Nezam-El-Mulk, & qui étoit jaloux de le voir en faveur auprès d'un Prince qu'il trahissoit, résolut de suivre son exemple. Excité par des motifs aussi condamnables, il proposa à Schah-Nadir de l'introduire dans Dheli, s'il vouloit le remettre en liberté. Le Roi de Perse accepta ses offres avec joye, & se rendit ensuite dans la tente, où il étoit réglé qu'il se trouveroit le premier, afin d'y recevoir l'Empereur Mogol. Les cérémonies de l'entrevue furent abrégées & après une courte conférence, le Roi de Perse invita l'Empereur à un repas qu'il avoit fait préparer exprès. Mohamed se rendit sans défiance aux invitations de Schah-Nadir, & lorsque le repas fut fini, il demanda à se retirer. Alors le Roi de Perse témoigna un grand étonnement de l'indolence passée des Ministres du Mogol, & de leur imprudence présente en remettant leur Souverain entre les mains d'un Roi ennemi. Schah-Nadir voyant pâlir Mahamed, l'assura qu'il ne vouloit lui ravir ni la vie, ni la couronne; mais qu'il desiroit le conduire à Dehli, où il comptoit rester seulement quelques jours.

Les troupes Mogoles apprirent avec surprise que l'Empereur étoit retenu par les Perses, & elles n'eurent plus lieu d'en douter lorsqu'elles virent un détachement de l'armée de Schah-Nadir qui venoit se saisir du trésor, & des équipages de Mohamed. Les Persans publièrent en même temps, que tous les soldats Mogols pouvoient en toute sûreté se retirer où ils le jugeroient à propos. Un grand nombre profita de la permission, & Scadet-Khan se rendit à Dehli avec un ordre scellé du sceau de l'Empereur. Cet ordre enjoignoit au Gouverneur de la Citadelle de céder le château à Schah-Nadir qui devoit y loger pendant son séjour à Dehli. Le Roi de Perse informé qu'on avoit tout préparé pour le recevoir, se mit en marche avec l'Empereur Mogol & à la tête d'un corps considérable de troupes. Tous les habitants, suivant des ordres secrets que Mahamed leur avoit fait signifier, se tinrent si exactement renfermés dans leurs maisons, que Schah-Nadir crut que la ville étoit abandonnée. Scadet-Khan qui se flattoit de recevoir du Roi de Perse le plus favorable accueil, s'offrit devant lui à l'entrée de la Citadelle; mais ce Prince le traita avec mépris, & lui fit même quelques menaces qui firent sentir au Raja qu'on l'avoit détruit dans l'esprit de Schah-Nadir. Au désespoir de ne pas tirer de sa perfidie tout le fruit qu'il en attendoit, Scadet-Khan quitta la Cour & mourut peu de temps après, soit de chagrin, soit du poison qu'on prétend qu'il prit.

Malgré la facilité que les Persans avoient trouvées pour s'emparer de Dehli, il en périt un grand nombre dans cette ville, par un événement auquel on ne s'attendoit nullement. On ignore l'auteur, l'occasion & le motif d'un bruit qui courut, que l'Empereur Mogol avoit tué le Roi de Perse d'un coup de poignard; mais les Dheliens ajoutant foi à ces discours inconsiderés, firent main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontrèrent. Ils se préparoient aussi à forcer la Citadelle, & faisoient voir tant de fureur, qu'ils n'auroient pas tardé à s'en rendre maîtres, si Schah-Nadir ne se fût montré à la tête de quelques troupes. Sa présence effraya tellement les Dheliens, que les armes leur tombèrent des mains, & qu'ils cherchoient leur salut dans la fuite. Le Roi

de Perse les laissa se renfermer tranquillement dans leurs maisons, mais irrité de leur attentat, il distribua tous ses soldats en différents quartiers, & leur ordonna de massacrer tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Les Persans obéirent à leur Souverain, & en peu d'heures la ville fut inondée de sang & remplie de corps morts. On assure qu'il périt alors plus de deux cent vingt-cinq mille personnes, & le carnage ne cessa qu'en faveur de quelques Grands qui se jetterent aux pieds de Schah-Nadir, & lui demanderent grace pour les Déliens.

Schah-Nadir contraignit les Seigneurs Mogols & tous les Particuliers qui passaient pour riches à lui apporter leurs biens, & il s'empara du trésor Impérial & de toutes les pierreries de Mohamed. Ce prodigieux amas de richesses fut chargé sur des Chameaux pour être conduit à Chaboul, & le Roi de Perse, content de l'immense butin qu'il avoit fait, fixa le moment de son départ à quelques jours de-là. Pendant qu'il resta à Dehli, il visita les jardins, les palais, les maisons de plaisance de l'Empereur; & charmé de la beauté de ces édifices, il médita d'en faire faire de pareils dans la Perse. En conséquence, il engagea plusieurs ouvriers à le suivre, & pour laisser un monument de ses conquêtes, il fit frapper à Dehli & dans quelques autres villes de la monnoie à son coin. Il fit ensuite un traité avec l'Empereur. Suivant un des articles, Nasrulla-Mirza, fils de Schah-Nadir, devoit épouser une Princesse Mogole fille de l'Empereur, & il étoit réglé que le fleuve Indus serviroit de borne aux deux Empires. Après la conclusion du traité, le Roi de Perse tira une nouvelle contribution sur les malheureux Dehliens, & presque certain d'avoir épuisé les richesses de l'Empire, il se prépara à retourner dans la Perse. La veille de son départ, il assembla tous les Grands, & en leur présence, il rétablit Mohamed sur le trône, lui donna quelques avis sur la manière de se conduire, & fit diverses menaces aux Ministres de ce Prince, s'ils continuoient à agir comme ils avoient fait jusqu'alors.

Le Roi de Perse sortit enfin de Dehli, & tirant encore des contributions dans les provinces où il passoit, il arriva sur les bords du fleuve Indus. Les Aghouans & les Indiens voulurent lui disputer le passage de ce fleuve, & comme il craignoit d'être retardé dans sa marche, il leur abandonna une somme d'argent, & poursuivit sa route. Il trouva néanmoins d'autres obstacles avant que d'arriver à Pichaiver, mais il les surmonta les armes à la main, & entra dans cette ville où il fit différents réglemens pour la Province. Il partit ensuite à dessein de se rendre dans la Perse par le Candahar, & fit prisonnier le Gouverneur de cette province, qui avoit voulu se rendre indépendant. Cependant il lui rendit ses bonnes grâces, & le gouvernement du Candahar, le menaçant de le faire mourir s'il se révoltoit une seconde fois. Schah-Nadir se remit aussi-tôt en chemin, & après bien des peines & des fatigues, il arriva dans la Capitale où le peuple le reçut avec de grandes acclamations de joye.

Pendant l'absence du Roi de Perse, le Prince Riza-Kouli-Mirza son fils aîné, à qui il avoit confié la Régence du Royaume, avoit passé les bornes de son autorité, & occasionné des troubles par sa conduite imprudente. Schah-Nadir mécontent de son fils, le déposa & mit en sa place Nasrulla-Mirza son second fils. Après avoir tout pacifié & donné au jeune Prince de



sages avis pour gouverner l'Etat, le Roi de Perse songea à punir les Usbeks, des invasions qu'ils avoient faites dans ses Etats tandis qu'il étoit occupé à la conquête des Indes. Comme il craignoit que les Turcs ne fissent quelque entreprise dès qu'ils le croiroient éloigné, il envoya au Grand-Seigneur une ambassade, & lui fit offrir en présents quelques Elephants qu'il avoit amenés de l'empire des Mogols. Aussi-tôt que l'Ambassadeur Persan fut parti, Schah-Nadir se mit en campagne & marcha vers le pays des Usbeks. La difficulté de transporter l'artillerie, la nécessité d'avoir des provisions d'eau & de vivres, l'aridité des chemins, rien ne fut capable d'arrêter le Roi de Perse. Sa prudence sut remédier à tous les inconvénients, & son courage le fit réussir dans ce qu'il avoit projeté. Il soumit les Usbeks, & fut de retour à Ispahan dans l'espace de quelques mois.

Schah-Nadir ne voulant pas se borner au titre de conquérant, aspira à celui de législateur, & publia qu'il avoit dessein d'établir une nouvelle Religion beaucoup meilleure que toutes celles qu'on avoit jusqu'alors professées. Il fit traduire en langue Persanne les livres qui contiennent les Mystères de la Religion Chrétienne & l'Alcoran, & se fit lire les uns & les autres, à dessein de choisir ce qu'il trouveroit plus conforme à ses idées. Dans le temps qu'il s'occupoit sérieusement de l'institution d'une Religion, il apprit que les Lésigiens, secrètement soutenus par les Turcs, faisoient des courses sur les terres des Persans. Schah Nadir résolu de marcher contre eux, crut devoir en même temps se précautionner contre les Turcs, & il envoya des troupes sur la frontière du côté de la Turquie. La Porte instruite de ces mouvements, en fut d'autant plus inquiète, qu'elle soupçonnoit des intelligences entre le Roi de Perse & Ahmed Pacha, Gouverneur de Bagdad. Ce Pacha avoit beaucoup d'ennemis à la Cour; mais quoi qu'ils pussent faire pour lui nuire, il se soutint toujours dans son gouvernement, & se conduisit avec tant de politique, qu'il sembloit pour ainsi dire, gouverner les Cours de Constantinople & d'Ispahan.

Le caractère guerrier de Schah-Nadir, le faisoit penser à plus d'une expédition à la fois, & dans le temps qu'il se préparoit à marcher contre les Lésigiens, il établit une Marine sur le Golphe Persique, afin de faire la guerre avec succès aux Arabes de Bender-Abassi. La fortune qui, jusques-là avoit toujours accompagné les armes du Roi de Perse, commença à l'abandonner. La Marine qu'il avoit formée ne lui fut d'aucune utilité; les Lésigiens battirent les Persans, & les Usbeks recommencerent leurs incursions dans le Khorasan. La porte Ottomane, instruite de l'embaras où se trouvoit Schah-Nadir, médita de rompre le traité qu'elle avoit fait avec lui; mais comme elle craignoit Ahmed-Pacha, elle fit divers efforts pour lui ôter son gouvernement, ou pour lui faire perdre la vie. Le Pacha fit échouer tout ce qu'on osa entreprendre contre lui, & fit entrer les Persans sur les terres de son gouvernement. La Cour de Constantinople effrayée de l'approche de Schah-Nadir, chercha à lui susciter des affaires dans l'intérieur de son Royaume, & pour cet effet, elle résolut de faire passer dans la Perse un jeune Prince qu'on disoit être de la famille des Sophis. Ahmed-Pacha sachant que le Grand-Visir, son plus dangereux ennemi, étoit chargé de la conduite de cette entreprise, fit jouer tant de ressorts, que ce Ministre fut déposé & condamné à l'exil,

Cependant les Persans faisoient le siège de Bassora & celui de Bagdad ; mais aussi-tôt qu'Ahmed-Pacha fut certain de la disgrâce du Grand-Vizir, il s'appliqua à dissiper l'orage qu'il avoit formé lui-même, & réussit à faire retirer les Persans de son gouvernement. L'armée de Schah-Nadir marcha alors du côté du Nord, & le Roi de Perse s'avança avec une partie de ses troupes pour pénétrer dans les Etats du Grand Seigneur, tandis que le reste de l'armée devoit faire le siège de Mossoul. Les Persans furent battus de toutes parts, de sorte qu'ils furent contraints de reprendre avec perte le chemin de la Perse. Schah-Nadir voyant que les Turcs étoient des ennemis plus redoutables que les Indiens, & qu'il lui falloit une armée beaucoup supérieure à celle qu'il avoit, songea à lever de nouvelles troupes. Pendant qu'il étoit occupé de ses idées de conquêtes, il apprit que les Indiens s'étoient soulevés, & avoient massacrés les Persans avec les Officiers qu'on leur avoit donnés pour les contenir dans la soumission. Une nouvelle si affligeante qui arrivoit dans un temps où Schah-Nadir étoit chagrin de sa situation présente, le rendit tout à coup sombre & cruel. Il traita avec la dernière rigueur ses Généraux, qui, comme lui, avoient eu du désavantage. Les cruautés qu'il exerça plus particulièrement contre le Beglier-Bey du Fart, disposèrent cet Officier à se venger avec éclat, & il en trouva l'occasion bientôt après. Comme le Roi de Perse, pour effacer en quelque sorte l'indignité de sa conduite envers le Beglier-Bey du Fart, lui donna le gouvernement de Chaboul dans les Indes, ce Seigneur se mit à la tête des rebelles, & engagea dans sa révolte plusieurs autres Provinces. Schah-Nadir connoissant combien il étoit important & en même-temps difficile d'éteindre cet incendie, demanda la paix à la Cour Ottomane. Il n'eut pas de peine à l'obtenir par le crédit d'Ahmed-Pacha, & les articles du traité furent signés à la satisfaction commune des deux Cours.

Le chagrin & les inquiétudes auxquels Schah-Nadir étoit en proie, lui firent commettre des cruautés sans nombre, & le rendirent odieux à tous ses sujets. Il se forma contre lui plusieurs conjurations, & enfin il fut assassiné au milieu de son armée par un Persan, qu'on dit être un de ses parents. Quelques-uns prétendent que les Moulas qu'il avoit si fort maltraités, étoient les auteurs du complot ; mais on n'a là-dessus que des conjectures. Telle fut la tragique d'un des plus grands conquérants de l'Asie. On ne pourroit à cet égard refuser le titre de Héros à Schah-Nadir, mais l'ambition sans bornes dont il étoit dévoré, & les cruautés qu'il exerça, ont totalement terni l'éclat de ses premières actions.

La Perse est située entre le vingt-cinquième & le quarante-quatrième degré de latitude septentrionale. Sa longitude est depuis le soixantième jusqu'au quatre-vingt-septième degré. Elle a pour bornes, du côté du Nord, la Georgie, la Circassie, la mer Caspienne & le pays des Usbeks ; du côté de l'Orient, les Etats du Mogols ; du côté du Midi, le Golphe Persique & l'Océan, & du côté de l'Occident, le Kurdistan & l'Yrac-Arabi, qui sont de la Turquie Asiatique.

TOPOGRAPHIE  
DE LA PERSE.

En général, l'air de la Perse est sain, quoique fort chaud en certains endroits, ou tempéré dans d'autres, suivant leurs différentes situations. Vers le Nord & la mer Caspienne, il est humide & tempéré, & vers le Midi

il est sec & très-ardent. Cette sécheresse vient en partie du défaut de rivières considérables, cependant l'industrie des habitants semble suppléer à ce défaut, & on voit avec surprise que le terroir est fertile en plusieurs endroits malgré leur aridité apparente. On recueille dans ces pays des fruits excellents, du vin, toutes sortes de grains, excepté du seigle & de l'avoine. Les melons y sont d'une grosseur extraordinaire, & d'une bonté parfaite, & on y trouve beaucoup de riz, de coton & de soie. Les vallées fournissent de bons pâturages, & outre le gibier dont les montagnes sont pleines, on y rencontre des mines d'or, d'argent, de fer & de sel minéral.

Les Persans pour la plupart, ont la taille haute & bien prise; les traits de leur visage sont assez réguliers, mais leur peau est un peu basanée. Ils sont naturellement polis, affables, spirituels, & ils réussissent assez bien dans toutes sortes d'Arts & de Sciences. Leur Religion est le Mahométisme de la secte d'Ali, & ils adoptent dans le culte Divin, quantité de cérémonies superstitieuses. Ils ont pour habillement une longue robe liée avec une ceinture qui fait plusieurs tours. Ils attachent à cette ceinture tout ce qu'ils portent sur eux, mouchoir, sabre, couteau, bourse, &c. parce qu'ils ne connoissent pas l'usage des poches. Leur culotte & leurs bas tombent l'un sur l'autre sans être liés ensemble, & ils s'habillent ordinairement en vert; ce que les Turcs regardent comme une insulte, parce que la couleur verte passe pour sacrée dans l'esprit des derniers, & ils s'imaginent qu'il n'y a que les descendants de Mahomet qui aient droit de la porter.

Les habitants de la Perse ont plusieurs femmes, & dotent toutes les filles qu'ils épousent. Ils ont un goût décidé pour la boisson chère, le vin, le luxe & le faste, & font un grand usage du tabac, du thé & de l'opium. Ils sont bons connoisseurs en tout, se laissent difficilement tromper, ont une grande horreur du blasphème, & ne prononcent le nom de Dieu qu'avec un extrême respect. D'ailleurs, ils paroissent courageux, intrépides, bons soldats, & on estime sur-tout leur cavalerie. Il n'y a point d'hôtels publics dans la Perse, mais on y trouve des *Caravanséras* magnifiques qui en tiennent lieu, & dans lesquels les voyageurs sont logés gratuitement. On voit ces bâtimens de distance en distance; ce qui est très-nécessaire dans ce pays, où l'on rencontre souvent des plaines incultes & des déserts. On a bâti aussi dans les Villes des *Basars*, qui sont des endroits où les Marchands demeurent. Les Basars sont ordinairement magnifiques, & forment une des plus grandes beautés des Villes, dont les édifices sont pour la plupart d'une extrême simplicité.

Le gouvernement de ce pays est Monarchique & Despotique. Les marchandes qu'on en tire aujourd'hui sont de la soie crüe & travaillée, de beaux tapis, des toiles de coton, & des perles qui se pêchent près de l'île de Bahreim dans le Golphe Persique.

Sans compter la Turcomanie occidentale, ou l'Iran & la Georgie occidentale; la Perse contient treize Provinces; savoir, 1°. l'Aderbidjan, 2°. le Chirvan, 3°. le Ghilan ou Gulian, 4°. le Matandran ou Tabristan, 5°. le Khorasan, 6°. le Candahar, 7°. l'Yrac Agemi, 8°. le Segestan, 9°. le Sablestan, 10°. le Khufistan, 11°. le Faristan, 12°. le Kerman, & 13°. le Meezan. Schah-Nadir après avoir vaincu le Grand Mogl & pillé les



Etats, lui accorda la paix en 1739, à condition qu'il céderoit à la Perse trois Provinces, sçavoir, le Cabul, le Multan & le Tata ou le Sindé; mais on ne sçait si la Perse les possède encore.

La Province de l'Aderbidjian est située au Nord-Est de la Perse, & contient deux principales Villes, sçavoir, Tauris sa Capitale, qui est grande, belle, riche, bien peuplée & très-marchande, & Ardebil qui est à l'Orient de Tauris. La ville d'Ardebil, assez considérable par elle-même, est renommée d'ailleurs, parce qu'elle est le lieu de la sépulture des premiers Sophis.

Dans la Province de Chirvan, placée au Nord de la Perse, on compte particulièrement trois villes, qui sont Chamaki, capitale, bâtie entre deux montagnes; Derbent, port sur la mer Caspienne, ville riche par son commerce, & Bacu sur la même mer, ville forte & très-marchande.

La capitale de Ghilan, ou Gulian, est Recht, ville située à deux lieues de la mer Caspienne. Elle est célèbre par le traité de paix qui y fut conclu en 1732. par les Persans & les Russes. Ses habitants sont d'une foible complexion & parlent un jargon qui est un mélange de l'Arabe & du Persan.

Le Masandran, ou Tabristan, Province du Nord de la Perse, est très-fertile en vins, en fruits & en foye. Ses habitants, dont la figure est peu agréable, parce qu'ils ont les sourcils joints & beaucoup de cheveux, parlent extrêmement vite & se nourrissent de riz, d'ail & de poisson, qu'ils aiment passionnément. Dans Ferabad, capitale de cette Province, on remarque un magnifique palais, & on trouve un grand nombre de Chrétiens Grecs, qu'on y a attirés pour cultiver les terres.

Au Nord de la Perse, mais au Midi du pays des Usbecs, est la Province de Khorassan, pays abondant en grains & en foye. Les deux principales villes de cette Province sont Heri ou Herat, vers le Midi, grande ville fort peuplée, & Tous, ou Meched, vers le Nord. Cette ville est fameuse par les pèlerinages qu'y font les Persans au magnifique tombeau d'Imam-Riza, l'un des douze Imams, successeurs d'Ali, gendre de Mahomer.

Le Candahar est aussi au Midi des Usbecs & au Nord de la Perse, & renferme deux villes, sçavoir, Candahar, capitale de la Province, & Gazna célèbre pour avoir été le siège des Sulthans Gasnevides & Gaurides, qui étoient maîtres d'une partie de la Perse & des Indes.

Au milieu de la Perse, on rencontre l'Yrac-Agemi, Province assez fertile, mais qui dans sa partie orientale contient des déserts pleins de sel. Sa capitale, qu'on nomme Ispahan, est aussi la capitale de toute la Perse. On assure qu'elle a plus de sept lieues de tour en y comprenant les faubourgs, & que les rues en sont très-propres, quoiqu'elles ne soient pas pavées. Les toits sont bâtis en forme de terrasse, & la plupart des habitants y portent leurs lits à cause de l'extrême chaleur qu'on ressent dans l'intérieur des maisons. On admire dans Ispahan quantité de belles Mosquées, plusieurs caravénas, ou hôtelleries publiques, des cafés & de fort beaux basars. La ville est située le long du fleuve Zenderouh, sur lequel on a bâti de très-beaux ponts, & elle a une bonne forteresse dans laquelle on entretient une forte garnison. La plus remarquable des places publiques d'Ispahan est le Meidan, ou le grand marché, qui se trouve devant un des côtés du Palais

LES  
SOPHIS,

1°.  
L'ADERBIDJIAN,

2°.  
LA CHIRVAN,

3°.  
LE GHILAN,  
OU GULIAN,

4°.  
LE MASANDRAN, OU TABRISTAN,

5°.  
LE KHORASSAN,

6°.  
LE CANDAHAR,

7°.  
L'YRAC-AGEMI.

LES  
SOPHIS.

Impérial. Le commerce de cette ville est considérable, & on y voit rassemblée les plus belles marchandises de l'Europe.

Outre Ispahan, capitale de l'Yrac-Agemi, il y a encore quatre grandes villes dans cette Province, sçavoir, Julfa ou Zulpha, Yefd, Amadan & Casbin, ou Kasvin. Julfa, située vers le Midi d'Ispahan, en est comme le fauxbourg. La plus grande partie des habitants de cette ville est composée d'Arméniens, qui ont un Juge de Police de leur propre Nation, & plusieurs églises. Yefd, qui se trouve à l'Orient d'Ispahan, est une ville considérable par ses manufactures d'étoffes. Le terroir de ses environs est fertile en grains, en citrons & en autres fruits. Amadan, bâtie au Nord-Ouest de la capitale, frappe la vue par la beauté des jardins dont elle est environnée. Casbin & ses environs sont assez peuplés, & on en estime les pâturages, les amandes, les pistaches, les raisins & les melons qui y croissent. A trois lieues environ de cette ville, on rencontre une fontaine dont l'eau gèle en été.

8°.   
LE SEGESTAN.

La Province de Segestan est fort étendue, mais la plus grande partie en est déserte & inculte. Elle a pour capitale la ville de Zarang près la rivière d'Inomed, ou de Hindmend, qui entre dans un grand lac qu'on appelle Zare ou Dare, & dont la longueur est de plus de trente lieues.

9°.   
LE SABLESTAN.

Le Sablestan est rempli de montagnes qui servent à le séparer de l'Inodistan, & la capitale de cette Province, qui se nomme Bost, est située sur l'Inomed.

10°.   
LE KHUSISTAN   
OU CHUSISTAN.

L'air qu'on respire dans la Province de Khusistan, ou Chusistan, est extraordinairement chaud; ce qui favorise la culture des cannes à sucre & de quantité de très-bons fruits. Les habitants parlent la langue Arabe, la Persane & celle des Khouz, anciens peuples de ce pays. Sulter, ou Toftar, capitale de la Province, est une ville riche & très-peuplée.

11°.   
LE FARSIKISTAN.

La plus fertile Province de la Perse est le Farsistan, dont Schiras, ou Chiras, est la capitale. Cette ville, qui est fort grande, est située dans un terroir si délicieux, qu'on prétend que Mahomet n'y voulut pas entrer de peur de s'y corrompre. La ville de Lar, située près du golphe Persique, est aussi de la Province du Farsistan. Le terroir de cette ville, quoique sablonneux, produit abondamment des grains & des fruits.

12°.   
LE KERMAN.

La Province de Kerman est extrêmement agréable par la bonté de ses eaux & la fertilité de ses champs, où l'on voit des pâturages toujours verts, des arbres fruitiers de différentes espèces, & surtout des dattiers & des figuiers. Les villes qu'on remarque le plus aujourd'hui dans cette Province sont Kerman, capitale, & Bender-Abassi, ou Gomron sur le golphe Persique. Les Anglois, les François & les Hollandois ont des comptoirs dans cette dernière ville, parce qu'elle est devenue très-commerçante depuis la ruine d'Ormuz, qui étoit dans une île voisine du même nom. Les Parfis, qui sont les restes des anciens Perses, se sont rassemblés dans la Province de Kerman, où ils sont assez nombreux. Les Mahométans les appellent *Gaures*, c'est-à-dire, Infidèles. Cependant ces peuples menent une vie assez régulière, & ils adorent l'Etre suprême sous le symbole du feu, qui marque, disent-ils, sa pureté.

L'étendue

L'étendue de la Province de Mecran est considérable, & quoique la plus grande partie en soit inhabitée, le reste ne laisse pas d'être fort peuplé. Le port qu'elle a au Sud se nomme Tiz, ou Alceran, & sa capitale qu'on appelle Guie, est une grande ville, située entre des Montagnes qui la bornent au Nord & au Sud. Suivant Ibrahim-Effendi, le seul Auteur Turc qui ait donné un corps de Géographie, la ville de Guie est à vingt-sept degrés trente minutes de latitude.

EMPIRE  
DU GRAND-  
MOGOL.

11°. 15'.  
LE MECRAN.

*Fin de l'Histoire des Sophis de Perse.*

## CHAPITRE XVIII.

### EMPIRE DU GRAND-MOGOL (I).

OMAR-SCHEIKH avoit été fait Gouverneur de la Province d'Andekhan dans la Transoxiane, par son pere Aboufaïd, septieme successeur de Tamerlan. Après la défaite d'Aboufaïd par Hassan-Beq, Omar resta maître d'Andekhan jusqu'à sa mort arrivée l'an 1493. Il eut pour successeur son fils Babour. Ce Prince éprouva le sort de tous ceux de sa famille, & fut chassé de sa province par Schaisbek-Khan qui descendoit de Genghizkhan, & qui enleva toute la Transoxiane aux descendants de Tamerlan. Babour se retira à Ghazna, de-là à Caboul, & enfin à Dehli, où il établit un nouvel Empire connu aujourd'hui sous le nom de Grand Mogol (2). On dit que cette ville étoit alors sous la domination d'Amouvi-Schah, trente-deuxieme Roi de la race des Patanes : c'étoit vraisemblablement un des descendants des esclaves des Ghonrides, qui longtemps auparavant s'étoient emparés de Dehli. Babour devenu maître de cette grande ville & de l'Empire des Indes, regna sur ces pays jusqu'à sa mort.

BABOUR.

1493.

Houmaïoun Mirza son fils & son successeur, donna trop d'autorité à un Seigneur Patane nommé Schir-Khan, qui se lia avec Camoran frere d'Houmaïoun, pour lui enlever la couronne. L'Empereur obligé de fuir, se retira auprès de Schah-Thamasp qui regnoit en Perse. Le Sophi lui fournit une armée considérable par le moyen de laquelle il soumit les rebelles, & monta sur le trône.

HOUMAÏOUN.

1530.

Dgelaleddin Mohamed, surnommé Akbar, devenu maître de l'Empire à la mort de son pere, recula les bornes de ses Etats par les grandes conquêtes qu'il fit sur ses voisins. Il porta d'abord la guerre dans le Royaume de Guzarate où regnoit Bahadou, auquel les Portugais venoient d'enlever la ville de Diu située dans le voisinage de Surate. L'approche du Mogol obligea les deux nations auparavant ennemies, de réunir leurs forces, mais cette jonction ne put arrêter la puissance d'Akbar, qui semit en possession de tout le Guzarate.

AKBAR.

1553.

(1) Voyez pour ce qui regarde les Mogols en général, le tableau des peuples barbares de l'Orient, qui est dans un des Chapitres précédents.

(2) On voit que ces Mogols descendent de Tamerlan.



EMPIRE  
DU GRAND-  
MOGOL.

L'Empereur animé par ces succès, tourna ses armes du côté du Royaume de Décan où regnoient plusieurs petits Souverains. Il vint à bout de les soumettre, & ce fut après toutes ces victoires qu'il transporta sa Cour à Agra, ville alors peu considérable. Ce Prince qui marchoit de conquêtes en conquêtes, réduisit sous sa puissance Chitor qui appartenoit à Rana, Prince Indien; mais l'armée qu'il envoya du côté de Caboul pour détruire le reste des Patanes qui s'y étoient retirés, périt dans les déserts. Akbar également occupé à étendre ses Etats, & à les rendre florissans, fit venir à sa Cour un grand nombre d'Etrangers, & sur-tout des Missionnaires de Bengale. Il engagea en même-tems plusieurs Canoniers Anglois, & des artisans de toute espece de Goa. L'inclination que ce Prince témoigna pour le Christianisme, souleva contre lui les Mahometans, qui mirent à leur tête un de ses fils nommé Morad. La défaite des rebelles & la mort du jeune Prince, rendirent le calme à l'Etat. Akbar qui portoit toujours sur lui des pillules empoisonnées pour se défaire des personnes dont il étoit mécontent, en avala une un jour par mégarde, & fut ainsi cause de sa mort. Il étoit maître des provinces de Candahar, de Caboul, de Kaschemi, de Guzarate, de Sind ou Tatta, de Kanditch, de Brampour, de Berar, de Bengale, d'Orixia, de Malow, d'Agra, de Dehli, & de plusieurs autres.

DGIBANGHIR.

1605.

Selim son fils en montant sur le trône, prit le titre de Selim Schah, & de Dgibanghir. Plusieurs Princes se déclarerent pour Khoisrou son fils, sous prétexte que Dgibanghir avoit été deshérité par son pere, contre lequel il s'étoit une fois révolté. Il trouva moyen de dissiper le parti des factieux, & il auroit pu régner paisiblement sans l'amour immodéré qu'il prit pour une de ses Sulthanes. Il se laissa gouverner par cette femme, dont l'ambition excita de grands troubles dans l'Empire. Les fils de ce Prince se révolterent. Schah-Abbas, Sophi de Perse, lui enleva le Candahar; les Usbeks firent une incursion du côté de Caboul; un de ses Ministres prit les armes, & l'enferma dans une prison où il mourut. Dgibanghir étoit mauvais Musulman, & affectoit d'aimer le Christianisme, pour avoir la liberté de boire du vin. Il abandonna Agra pour se retirer à Lahor qui est plus au Nord, & se livra dans cette ville à toutes sortes de débauches.

SCHAH-COUROUN  
ou Schah-Dgihan.

1627.

Schah-Couroun ou Schah-Dgihan, qui s'étoit révolté contre son pere, se fit reconnoître Souverain des Mogols. Il signala les commencemens de son regne par quelques avantages qu'il remporta sur les Portugais; mais il perdit bientôt toute la gloire qu'il s'étoit acquise, en s'enfermant dans son Serrail pour y mener une vie molle & effeminée. Prodiges & sauxieux jusqu'à l'excès, il finit par devenir avare. Sa négligence pour le gouvernement fut cause des différentes factions qui s'éleverent dans sa propre Cour. Ses enfans prirent les armes les uns contre les autres; il devint enfin leur prisonnier, & ne vécut que pour les voir périr par leurs propres mains.

AVRENGZEB.

1661.

Avrengzeb le dernier de ses fils & le plus hypocrite de tous les hommes, après avoir fait mourir tous ses freres, les sœurs & ses autres parents, se fit couronner du vivant de son pere le 20 d'Octobre 1660. Ennuyé de la trop longue vie de Schah-Dgihan, il se détermina enfin à le précipiter dans le tombeau. Avrengzeb fut un des plus puissans Monarques de l'Inde: il soumit les Royaumes de Visapour, de Golconde & de Carnate. Il mourut âgé

de quatre-vingt-dix ans, laissant le trône à son fils Schah-Alem. Ce Prince défit ses frères qui vouloient lui enlever l'Empire, & mourut à l'âge de soixante-huit ans. Après sa mort, ses quatre fils se disputèrent la couronne, & périrent dans la même année. Moezzedin, l'un d'eux, est regardé comme Empereur; il eut pour successeur son neveu Faroukh-Schir déposé en 1719. Ratschid-Edredgiat ou Rasferdan, petit-fils de Schah-Alem, regna ensuite, & fut tué trois mois après. Son frère Ratschid-Eddolet qui lui succéda, mourut en 1723. Mohammed-Schah, petit-fils de Schah-Alem, monta alors sur le trône. Thamasp Kouli-Khan pénétra dans l'Inde en 1739, sous le regne de ce Prince, soumit tout le pays, & après en avoir enlevé de grandes richesses, il rendit la couronne à Mohammed-Schah, & retourna en Perse.

Le fleuve Indus a donné son nom à cette vaste contrée dans laquelle il prend sa source, & dont il arrose la partie occidentale. L'Inde proprement dite (1) se divise en trois parties, sçavoir l'Empire du Grand Mogol, ou l'Indostan; la presqu'Isle de l'Inde en-deçà du Gange, qu'on appelle aussi presqu'Isle occidentale, & la presqu'Isle au delà du Gange nommée autrement la presqu'Isle orientale. L'Inde est située en partie sous la Zone tempérée, & en partie sous la Zone-Torride, & par conséquent l'air n'y est pas le même par-tout. Il est doux vers le Nord & très-chaud vers le Midi, quoique les pluies qui tombent pendant trois mois semblent en diminuer la trop grande ardeur. Ces mêmes pluies contribuent sans doute à fertiliser la terre qui produit en abondance du riz, du millet, du coton, des figues, des grenades, des oranges, des citrons & des noix de cocos. Il y a dans ce pays des mines d'or & d'argent, diverses sortes de pierres précieuses & du salpêtre. On y pêche des perles dans la mer & dans les rivières, & on y voit une grande quantité d'animaux domestiques & sauvages, tels que des lions, des tigres, des léopards, des rhinoceros, des éléphants & des chameaux. Les singes, dont il y a un grand nombre de toutes espèces, ravagent les campagnes, dans lesquelles on remarque aussi diverses sortes d'oiseaux rares & curieux, comme des perroquets rouges & verts, & des perruches.

Le commerce de l'Inde consiste principalement en soie, en coton, dont on fait de très-belles toiles peintes, en indigo, en salpêtre, en épiceries, mais sur-tout en pierreries & en perles.

On peut distinguer les Indiens en deux classes, sçavoir les Indiens originaires du pays, & les Mogols. Les premiers sont fort basannés, les autres ont le teint plus clair; les uns sont Idolâtres & croient à la métempsycose; les derniers sont Mahométans & de la secte d'Omar.

L'Indostan, ou l'Empire du Mogol a pour bornes au Nord, plusieurs Etats de la Tartarie indépendante; à l'Orient, la presqu'Isle orientale; au Midi la presqu'Isle occidentale; & la Perse au Couchant. Cet Empire est maintenant divisé en dix-neuf Gouvernements qui sont dans l'ordre suivant. Deux au Nord, sçavoir ceux de Cachemire & d'Ayond; deux à l'Orient du

EMPIRE  
DU GRAND-  
MOGOL.

1702.

1708.

TORONNAIS  
DE L'INDE.

DE L'INDOS-  
TAN, ou EMPI-  
RE DU MOGOL.

(1) Lorsqu'on parle du commerce des Indes, on y comprend souvent, quoi qu'improprement, celui de la Chine & des îles; & on l'appelle le commerce des Indes orientales, pour le distinguer de celui des Indes occidentales, ou de l'Amérique. Depuis un certain nombre d'années on donne le nom de *Grandes Indes* aux pays de l'Asie, où l'on fait commerce; & on appelle mal-à-propos l'Amérique les *Petites Indes*.

Gange, ſçavoir ceux de Siba, & de Patna dans lequel Jeſuat ſe trouve compris ; ſix au Midi, d'Orient en Occident, ſçavoir ceux de Bengale qui contient l'Idelle & Orixá, ſelon pluſieurs Auteurs, de Candich, de Balagate, de Talinga, de Baglana, & de Guzarate ; trois à l'Occident, ſçavoir ceux de Cata, ou Sindé, de Mouttan & de Caboul, qui ont été cédés en 1739. à la Perſe ; ſix au milieu, entre l'Inde & le Gange, ſçavoir ceux de Pengab, ou Lahor, de Dehly, d'Agra, d'Aſmer, de Malva & de Halabas.

Les Villes les plus connues de tous ces Gouvernemens ou Provinces, ſont dans celles du Nord, la ville de Cachemire ſituée vers les ſources de l'Inde, & qui eſt une petite ville fort jolie dans le pays le plus agréable du Mogol.

Dans les Provinces du milieu, ce ſont Lahor ſur le Ravi, Dehly ſur le Demene ou Demna, & Agra capitale, bâtie ſur la même rivière. Cette ville qui eſt grande & bien peuplée, paſſe pour la plus conſidérable de l'Orient, & d'ailleurs, les Palais qu'on y a élevés, contribuent beaucoup à l'embellir.

Dans les Province du Midi à l'Orient de l'embouchure du Gange, ce ſont Dacca ſur la branche orientale de ce fleuve ; Ougly ſur la branche occidentale ; Chandernagor près d'Ougly au Midi, & Jagrenat dans la Province d'Orixá, au Sud-Oueſt de celle de Bengale. Les Villes qu'on apperçoit à l'Occident de l'embouchure du Gange ſont Amadabad, capitale de la Province de Guzarate ; Cambaye ſituée près du golphe qui porte ſon nom, & Surate ſur le Tapi vers l'entrée du golphe de Cambaye. Cette dernière Ville eſt la plus marchande de toute l'Asie. Son principal commerce conſiſte en étoſſes de coton, de ſoye & d'or, en drogues, en épiceries, en perles & en diamants. On y voit des Marchands de toutes les nations, & les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais y font un grand commerce.

Dans les Provinces de l'Occident qui ont été cédées à la Perſe en 1739. comme on l'a vu plus haut, les Villes que l'on connoit le mieux ſont Cabul, ville forte & où le commerce eſt florissant, ſurtout en chevaux & en moutons, & Tata vers l'embouchure de l'Inde ſur la branche occidentale de ce fleuve. Cette Ville eſt célèbre par le grand commerce que les Portugais y font, & par la quantité de curioſités qui ſ'y fabriquent, & dont les Marchands Indiens ſ'emprefſent de faire acquisition.

La preſqu'île occidentale, ou en-deſſus du Gange, eſt ſituée entre le ſeptieme & le vingtieme degré de latitude ſeptentrionale. Sa largeur eſt fort inégale, parce qu'elle va toujours en diminuant, & finit en pointe au Cap Comorin. Elle s'étend dans ſa plus grande largeur depuis le quatre-vingt-dixieme, juſqu'au cent cinquieme degré de longitude. Cette preſqu'île ſe trouve preſque toute entiere ſous la Zone torride ; en conſéquence l'air y eſt beaucoup plus chaud que dans l'Indoſtan, & ſes habitants ſont communement fort baſannés. On partage ce pays en pluſieurs Etats, dont les plus puiffants ſont le Royaume de Viſapour à l'Occident, & ceux de Golconde & de Carnate à l'Orient.

Comme il n'y a gueres que les côtes de cette preſqu'île qui ſoient bien connues, & qu'elles intéreſſent particulièrement les Européens, je crois devoir la diviſer en deux principales parties, ſçavoir, 1°. la côte occidentale qui comprend le Royaume de Viſapour, & les côtes de Canara & de Malabar ; & 2°. la côte orientale & Etats voiſins qui ſont les



Royaumes de Golconde, de Carnate, de Gingi, de Tanjaor & de Maduré.

La côte occidentale se divise en trois parties, savoir, le Royaume de Visapour, dans lequel la côte de Cuncan est comprise; la côte de Canara & la côte de Malabar.

Les places les plus remarquables de ce Royaume, le long de la côte du Nord au Sud, sont, Daman, Baçaim, Bombaim, Chaul, Vingrela, Goa, Visapour, Raolconde.

La Ville de Daman est partagée en deux par une rivière qui porte le même nom; & ces deux parties s'appellent la vieille & la nouvelle Ville. Il y a un port entre deux qui est défendu par un Fort, & dans la nouvelle Ville, dont les bâtiments sont beaucoup meilleurs que ceux de la vieille, on entretient une garnison Portugaise.

Baçaim appartient aussi aux Portugais, & si la peste n'y faisoit pas souvent de grands ravages, elle seroit extrêmement peuplée, parce qu'elle est grande & belle.

Bombaim fut cédée aux Anglois par les Portugais. Elle est située dans une Ile qui se nomme comme elle, & les Anglois y ont une forteresse & un Gouverneur.

Chaul, dont les Portugais sont possesseurs, à un Port défendu par une Citadelle.

Les Hollandois sont maîtres de Vingrela.

Goa, Ville Archi-Episcopale, est située sur la rivière de Mandoa dans une Ile de neuf lieues. Cette Ville a un port commode, est fort riche, fort marchande, & on la considère comme la plus considérable de toutes celles qui appartiennent aux Portugais dans les Indes orientales. Le Vice-Roi & l'Inquisiteur y ont chacun un Palais magnifique, & on y voit un hôpital très-riche & très-bien bâti.

Visapour, bâtie sur la rivière de Mandoa, est la capitale du Royaume de Visapour; le Roi fait sa résidence ordinaire dans cette Ville, qui est grande & très-propre, & dans les faubourgs qui l'entourent, se trouvent les magasins d'un grand nombre de Marchands.

La Ville de Raolconde, située au Sud-Est, est célèbre par une mine de diamants qu'elle renferme, & qui sont les plus estimés de l'Asie.

Tout le pays compris dans la côte de Canara, est abondant en bétail, en poivre, en fruits & sur-tout en riz. Il est séparé du Royaume de Carnate par une chaîne de montagnes nommées les montagnes de Gate, & le Roi qui y regne est Idolâtre, ainsi qu'une partie de ses sujets; le reste est Mahométan.

Les possessions hollandoises sur cette côte sont Onor, port & place forte, dont on tire du poivre très-pesant & du riz noir; Barcelor, port de mer, & Mangalor, port & place forte.

A l'égard de la description topographique de la côte de Malabar, je ne la ferai point ici, parce qu'elle est dans le chapitre qui traite des mœurs, des usages & des habitants de cette côte.

La côte orientale de la presqu'Ile, en-deçà du Gange, peut aussi se diviser en deux grandes parties, savoir, 1°. le Royaume de Golconde, & 2°. la côte de Coromandel & les Etats voisins. Ces Etats sont le Royaume

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

1°. CÔTE OCCIDENTALE. Royaume de Visapour.

Côte de Canara.

Côte de Malabar.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

Royaume de Golconde.

Côte de Coromandel.

Royaume de Carnate, ou de Bishnagar.

Différents Etats de la côte de Coromandel.

DE LA PRESQUE-ILE ORIENTALE.

de Carnate ou de Bishnagar, & les Royaumes ou Principautés qu'on apperçoit à l'extrémité méridionale de la presqu'Isle.

On peut voir la topographie de Golconde dans le chapitre qui traite du gouvernement des mœurs, des usages & des habitants de cet Etat.

La côte de Coromandel a reçu le nom qu'elle porte à cause qu'elle produit du riz en abondance : mais ses principales richesses sont les diamants & les perles, dont les Marchands se fournissent continuellement. Cette côte renferme le Royaume de Bishnagar ou Carnate, & les Etats de plusieurs Princes qui prennent la qualité de *Naiques*. Différentes Nations de l'Europe ont des places dans les Etats de ces Souverains, dont je ferai mention en parlant de chacun de ces Royaumes en particulier.

Dans le Royaume de Carnate, qui est fort étendu, & extrêmement riche en or, en argent & en pierreries, les villes remarquables sont Bishnagar, ou Chandegry, Paliacate, Madras & Méliapur, ou saint Thomé.

Bishnagar ou Chandegri, située au Sud de Golconde, est la capitale du Royaume de Carnate. Cette ville bâtie sur une montagne, est grande, fort bien peuplée, & ornée d'un magnifique Palais-Royal.

La ville de Paliacate, élevée sur la côte, appartient aux Hollandois, qui y ont un Préfident pour le commerce & un Fort nommé le Fort de Guel-dres.

Madras est dépendante des Anglois. Elle a un Fort qu'ils y ont construit, qui se nomme le Fort de S. George. Cette ville est grande, peuplée, & fort commerçante.

Melapur ou Saint-Thomé est tout auprès de Madras, & elle a dépendu des Portugais qui y avoient établi un Evêché.

Parmi les Etats situés à l'extrémité méridionale de la côte de Coromandel, on en remarque trois, qui sont Gingi, Tangaor, & Maduré. La capitale de Gingi porte le même nom, & est la résidence du Prince qui y a fait bâtir deux Palais, afin de les occuper successivement. Dans ce même Etat les François possèdent Pondichéri, bâtie sur la côte. C'est une grande, belle & forte ville, assez importante d'ailleurs pour le commerce.

Dans le pays de Tanjaor, se trouvent Tanjaor capitale & résidence du Prince; Trangobar appartenante aux Danois, qui y font un commerce considérable; Karikal, port qui est aux François, & Negapatan, port & place forte qui dépend des Hollandois.

Dans le Royaume de Maduré, il y a deux principales villes, sçavoir Maduré capitale, qui est grande, belle & forte, & Tulveurin sur la côte dont les Hollandois sont maîtres. On fait dans cette ville un grand commerce de perles qui se pêchent aux environs.

La presqu'Isle orientale ou au-delà du Gange est beaucoup plus longue que celle qui est en deçà du même fleuve. Elle est située entre le second & le vingt-septieme degré de latitude septentrionale, & elle s'étend d'Occident en Orient, depuis le cent dixieme jusqu'au cent vingt-sixieme degré de longitude. On la divise ordinairement en quatre parties, sçavoir 1<sup>o</sup>. La partie septentrionale, qui comprend du Nord au Sud les Royaumes d'Assam, de Tipra, d'Aracan, d'Ava & de Pégou. 2<sup>o</sup>. La partie du milieu qui contient le Royaume de Laos. 3<sup>o</sup>. La partie méridionale, qui renferme

Le Royaume de Siam & la presqu'île de Malaca, qui depend du Roi de Siam. 4°. La partie orientale, dans laquelle se trouvent les Royaumes de Tonquin, de la Cochinchine, & de Cambaye, ou Camboge.

Entre les cinq Royaumes renfermés dans la partie septentrionale de la presqu'île au-delà du Gange, on ne connoît que fort peu ceux d'Asem & de Tipar. On sçait seulement que le premier est tout-à-fait au Nord sur les frontières du Royaume de Tibet, & de Boutan, & que sa principale ville est Chamdara, & que Tipra a pour capitale la ville de Marbagnan.

Le Royaume d'Aracan plus connu que ceux dont ont vient de faire mention est très-fertile & suffisamment peuplé. Son terroir produit beaucoup de riz, des fruits excellents, & les arbres y sont toujours verts. Les Éléphants & les Buffes qu'on y élève rendent aux habitans les mêmes services qu'on tire des Chevaux en Europe. La capitale du Royaume d'Aracan porte le même nom & est située sur une rivière qui s'appelle aussi Aracan. Cette ville est grande & agréable, mais les maisons en sont fort basses.

Une grande rivière, nommée Menan-Kiou, traverse le Royaume d'Ava. On respire dans ce pays un air doux & tempéré & on y voit croître en abondance du bled, & des fruits. Parmi les bêtes sauvages de cette contrée il y a des Martres Zibelines & des Civettes qui sont plus estimées que partout ailleurs. La Civette dont on tire un parfum qui porte son nom, est un animal de la taille d'un Chat ordinaire, ou d'une grosse Fouine. Outre les mines d'or, d'argent, de cuivre & de plomb, il y a dans le Royaume d'Ava quantité de turquoises, de saphirs, d'émeraudes, & de rubis qui passent pour les plus beaux de toute l'Asie; des Bezoards & des Benjoins. Le Bezoard est une pierre médicinale & un excellent contre-poison qui se trouve dans la fiente d'un animal nommé Pazan, qui est une espèce de Bouc, ou de Chevreuil. Dans la Perse, & dans les Indes on en voit souvent dans l'estomach de certaines Chevres: celui des Singes de ce même pays est extrêmement fort, & on en diminue considérablement la dose quand on en fait prendre à quelqu'un. Le Bezoard occidental, ou du Pérou, est totalement différent de l'oriental, & il est produit par certains animaux particuliers à ce pays-là. Le Benjoin est une espèce de résine, dont il y a trois sortes; la première est tachetée de plusieurs marques blanches, la seconde est noire & fort odoriférante, & la troisième est aussi noire, mais sans odeur.

Les deux principales villes du Royaume d'Ava sont Ava capitale, & Baccan au Sud-Ouest d'Ava. La capitale, qui est grande & bien peuplée, est bâtie sur une rivière de même nom. Les rues de cette ville sont tirées au cordeau, & plantées d'arbres des deux côtés, & les maisons n'y sont bâties que de bois.

La Topographie du Royaume de Pégu se trouve dans le chapitre où il est parlé des mœurs de ses habitans.

Le Royaume de Laos se trouve seul dans la partie du milieu de la presqu'île orientale du Gange, & ce Royaume, qui est long & étroit, est resserré entre le Royaume de Siam & celui de Tonquin. La rivière de Meccon, qui traverse le Laos dans toute sa longueur, parcourt les Royaumes de Tiem & de Camboge, & se jette dans la mer des Indes à l'Orient du Gol-

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

1°. Partie septentrionale de la presqu'île au-delà du Gange.

Royaume d'Aracan.

Royaume d'Ava.

Royaume de Pegu.

2°. Partie du milieu de la presqu'île orientale du Gange.



TOPOGRA-  
PHIE DE  
L'INDE.

3.  
Partie méridionale de la même presqu'île.

4.  
Partie orientale de la même presqu'île.

Royaume de Camboge.

phe de Siam. Le pays de Laos est rempli de forêts; on y recueille du riz, & plusieurs sortes de fruits, & on y pêche beaucoup de poisson. Les habitants ont le teint olivâtre, d'ailleurs ils sont bien faits, robustes, doux, sincères, mais superstitieux & débauchés. Le Roy gouverne despotiquement & est fort respecté de ses sujets. Son principal revenu consiste dans le commerce de l'Ivoire qui se trouve en quantité dans le pays. La ville capitale est bâtie sur le Mecon, & se nomme Leng.

La partie méridionale de la presqu'île orientale du Gange comprend, comme on l'a déjà vu, le Royaume de Siam, & la presqu'île de Malaca qui dépend de ce même Royaume. Comme dans le chapitre qui concerne les mœurs, le Gouvernement des Siamois, on fait mention de la Topographie de leur pays, je n'en parlerai pas ici, & j'y renvoie le lecteur.

Dans cette partie de la presqu'île Orientale du Gange, on compte les Royaumes du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboge. La Topographie du Tonquin, & celle de la Cochinchine, se trouvent dans les chapitres qui parlent de chacun de ces Royaumes. Je dirai un mot ici du Royaume de Camboge.

Le Roi de ce pays est tributaire de celui de Siam, mais il regne souverainement dans ses Etats. Il fait ordinairement sa résidence dans Camboge, ou Leveck capitale de son Royaume. Cette ville est grande & bien bâtie, & on y voit toujours des Japonnois, des Portugais, des Cochinchinois & des Malais.

## CHAPITRE XIX.

### CÔTE DE MALABAR.

ON donne communément le nom de côte de Malabar à toute l'étendue de terre qui est entre Surate & le Cap Camorin; mais suivant les idées les plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dehly, qui est situé sous le douzième degré au Nord de la ligne: en effet, c'est seulement dans cet espace de terre qui contient environ deux cents lieues, que les habitants prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Cette Côte est divisée en plusieurs Royaumes indépendants, dont le plus puissant est le Samorin, ou le Roi de Calcut; & je crois devoir faire remarquer que dans toute l'étendue de ce pays, on voit, à peu de différence près, regner les mêmes loix & les mêmes usages, quelque opposés que paroissent les intérêts des divers Souverains.

Les uns & les autres

La taille des Malabares est grande & bien prise, la couleur de leur peau est noire ou fort brune, & leurs cheveux, dont ils prennent un soin extrême, sont ordinairement fort longs. On prétend qu'ils ne manquent pas d'esprit; mais on leur connoit peu de goût pour les sciences & pour les arts. L'habillement des hommes & des femmes est assez semblable; car les uns & les autres

autres se ceignent d'une piece d'étoffe qui les couvre depuis les hanches jusqu'aux genoux, & ont le reste du corps nud, sans excepter la tête & les pieds. Quelques-uns seulement, après avoir divisé leurs cheveux par des nœuds & des tressés, se les attachent avec un morceau quarré d'étoffe de soie. Les femmes des plus basses tribus du pays employent pour se vêtir les plus riches étoffes en soie, en or & en argent, pendant que les plus distinguées par leur naissance, ou par les richesses, affectent de ne se couvrir jamais que de belle toile de coton. Toutes les femmes portent des ceintures d'or, & des brasselets de corne de buffle; mais on ne voit des brasselets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette distinction.

Tous les Malabares sont Mahométans ou Idolâtres. Les premiers qui sont en fort grand nombre, sont beaucoup plus riches que les autres, parce que tout le commerce du pays est entre leurs mains, & qu'ils n'appréhendent pas les dangers qu'il y a à faire des voyages sur mer; au lieu que les Malabares Idolâtres n'osent s'éloigner des côtes, & se croiroient avilis par le négoce. Les Mahométans demeurent dans de grosses bourgades qu'on nomme Basars (1), & ils ne souffrent point que personne s'y établisse à moins qu'on ne soit de leur secte. Les plus considérables de ces bourgades sont situées près de la mer, ou sur les bords des rivières, pour la facilité du commerce & la commodité des négocians Etrangers. Au reste ces Malabares passent pour les plus méchans & les plus infidèles de tous les hommes, & la plupart sont Corsaires. Ils courent la mer sur des galiotes ou des galeres qu'ils appellent Paras, & leurs brigandages s'étendent depuis les côtes de l'Inde, & du côté opposé jusques dans le golfe Persique & dans la mer Rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. La valeur est parmi eux moins en recommandation que la ruse, car ils fuyent aussi-tôt qu'on est en état de leur résister; mais s'ils obtiennent la victoire, ils deviennent insolens & traitent leurs prisonniers avec la dernière barbarie. Lorsqu'ils sont de retour dans leurs basars, ils quittent la férocité qu'ils ont montrée tout le temps qu'ils ont été sur mer, & observent avec assez de bonne foi les conventions faites entr'eux & les Etrangers.

Les prisonniers qu'ils font sur mer éprouvent toujours un sort assez triste; mais il est plus ou moins fâcheux, suivant la nation dont ils sont & la religion qu'ils professent. Les Malabares Idolâtres vaincus par les Malabares Mahométans, en sont volés, dépouillés & abandonnés sur quelque côte voisine; au lieu que les Chrétiens réduits en esclavage sont emmenés dans les basars, chargés de chaînes, & assujettis à de si rudes travaux qu'ils y succombent en peu de temps. D'ailleurs ils sont sans cesse dans l'appréhension d'être massacrés; car lorsqu'un Corsaire met pour la première fois une galere à l'eau, il y égorge quelques-uns de ses esclaves Chrétiens, & dans l'espérance que leur sang excitera le courage de ceux qui doivent le suivre dans ses courses, il en arrose la galere. S'il n'a pas de victimes à immoler avant son départ, il ne laisse pas de s'embarquer; mais il forme la résolution de réserver pour ce cruel sacrifice les premiers Chrétiens dont il pourra se rendre maître. Au reste les Mahométans du Malabar sont assujettis à toutes les loix du pays, qui ne

(1) Basar signifie marché, & on donne ce nom aux Bourgs des Malabares Mahométans, parce qu'ils font tous Marchands.

sont pas directement opposées aux maximes fondamentales de leur secte, & l'exercice de leur culte ne leur est permis que dans l'enceinte de leurs basars. Il ne paroît pas qu'ils soient beaucoup plus touchés des devoirs de la Religion que de ceux de l'humanité; & entièrement occupés du désir de s'enrichir, ils négligent l'entretien de leurs mosquées, quoiqu'ils en aient fort peu.

Les Malabares Idolâtres, comme originaires du pays, & parce qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les Mahométans, forment le corps de la nation. Leur système religieux est pour le fond à peu près le même que celui de la Cochinchine, du Tonquin, des royaumes de Laos, de Camboge ou Cambaye, ou de Siam, des peuples de Pégou, d'Ava & de tous les pays situés entre la Chine & le Gange. Les cultes répandus dans ces contrées, quelque variés qu'ils puissent paroître aux Etrangers, sont en effet des branches de la même Religion, & on doit les regarder comme des sectes différentes, dont la plus considérable est celle que suivent les habitants de la presqu'île formée par l'Indus & le Gange. M. Freret, membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, a fait sur le système général de la Religion de ces Indiens, un Mémoire (1) dont M. de Bougainville, alors Secrétaire perpétuel de la même Académie, a donné l'extrait. La difficulté d'abrégier cet extrait, déjà concis par lui-même, & la crainte d'altérer en même-tems la beauté du style qui brille également dans tout ce morceau, m'engage à en copier une grande partie.

Il seroit difficile, dit l'Auteur dans une des notes, de se former une idée des traditions religieuses de l'Inde, d'après les relations des voyageurs François, Anglois ou Portugais. Tout ce qu'ils nous en rapportent n'est qu'un tissu d'extravagances & de contradictions qui ne se trouvent point réellement dans la Religion Indienne, dont les principes liés entr'eux forment un plan systématique. Si cette religion étoit aussi absurde qu'on la représente, comment auroit-elle pû non-seulement s'étendre dans la plus grande portion de l'Orient, mais s'y maintenir contre la puissance des Mahométans, & les efforts continuels des Philosophes & des Lettrés? Le peu d'accord qui regne dans tout ce qu'on nous en débite est produit par plusieurs causes, dont les unes viennent des Indiens mêmes, & les autres des Etrangers qui nous en parlent.

Du côté des Indiens : 1°. La plupart des dogmes de leur Religion se sont altérés dans les différentes sectes que professent tant de peuples divers. 2°. La différence des dialectes & celle de la prononciation qui change presque toujours le sens du même mot, sont encore une source de variétés sans nombre. Le même être, le même attribut, désigné dans différentes contrées par différens noms, s'est multiplié par-là de tant de manières, qu'il en résulte d'étranges contrariétés. 3°. La superstition, l'ignorance & la poésie ont altéré par un alliage de fictions bizarres, un culte simple d'abord & très-philosophique. Le peuple nourri de ces fables, les croit essentielles à la religion qu'il professe. La plupart des allégories employées originairement pour exprimer les idées métaphysiques sur lesquelles se fonde le système Indien, ont été dans la suite entendues à la lettre. Par ce contre-sens, dont l'Histoire

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres, dans la Partie historique, Tome XVIII. p. 53. & suiv.



fournir tant d'autres exemples, les statues qui n'étoient destinées qu'à représenter, sous une image sensible, des êtres spirituels, sont devenues les objets immédiats d'un culte monstrueux; les symboles ont été transformés en Idoles, & les Idoles en Divinités.

Du côté des étrangers qui prétendent nous instruire de la religion Indienne, les contradictions & les méprises ont quatre causes principales: 1°. La plupart des Voyageurs occupés de tout autre objet, & plus Commerçants que Philosophes, étoient peu propres à dégager le fond du culte de cet amas de fables dont le mélange grossier l'obscurcit. 2°. Comme ils ne voya geoient ni dans les mêmes temps, ni dans les mêmes contrées, ils donnent les traditions particulières du peuple qu'ils ont connu, pour le système général de toute la nation. 3°. L'ignorance de la langue les a mis souvent dans le cas de défigurer bien des noms & d'en altérer l'orthographe & le sens. 4°. Au lieu de s'attacher à prendre une idée du tout, qui les eût obligés à faire de profondes recherches, ils se bornoient à recueillir des détails souvent étrangers & presque toujours contradictoires. Ils n'interrogeoient gueres que des gens du peuple, ou tout au plus des prêtres ignorants, plus attachés au soin de parer les statues de leurs Dieux qu'à l'étude des livres dogmatiques.

On vient de voir les raisons qui occasionnent l'ignorance des Voyageurs sur le système général de la Religion des Indiens. On ne peut donc s'en rapporter aux relations qu'ils ont données à ce sujet; & je crois devoir ici me servir des seules lumières de M. Freret, qui a puisé dans leur source les traits sous lesquels il représente la Religion Indienne. Il emprunte ces traits d'une espèce de Somme théologique (1) qui s'explique encore aujourd'hui dans les écoles de Malabar, & dont l'extrait se trouve dans la continuation des Décades Portugaises de Barros.

Les Indiens reconnoissent un premier Etre principe de l'Univers, à qui ils attribuent l'immensité de nature, la toute-puissance, l'éternité, & de qui ils croient que tous les êtres particuliers émanent, comme la lumière émane du soleil. Cette cause suprême est nommée dans leur langue *Scharoïes-Zibari*, c'est-à-dire, le Créateur de tout. Il faut observer néanmoins au sujet des noms Indiens, 1°. qu'il y a dans l'Inde, non-seulement plusieurs dialectes, mais encore plusieurs langues différentes les unes des autres. 2°. Que les langues d'Europe ne peuvent exprimer toutes les prononciations Indiennes. 3°. Que les mêmes sons exprimés selon les diverses orthographes d'Europe, semblent former des mots différents.

Au premier Etre, les Indiens subordonnent un grand nombre d'autres Intelligences éternelles & spirituelles comme lui; mais soumises à son pouvoir & tenant de lui l'existence, comme les effets nécessaires d'une cause éternelle, agissante de toute éternité, ces Génies se nomment *Moni-Schevaroun*. La Théologie Indienne les partage en deux classes. La première est composée d'Esprits très-purs, inséparablement unis à leur Principe, & dont la perfection est telle qu'ils sont incapables de vice & d'erreur. Occupés sans cesse à contempler le souverain Etre, ils sont absorbés dans une méditation si forte, qu'il en résulte une espèce d'anéantissement qui suspend toutes

(1) Ce livre, dont le Continuateur de Barros a donné l'extrait, est appelé *Teroum mandramolê Etrivashigan*.

leurs facultés & les empêche de produire un acte particulier. Cet état est ce que les Siamois nomment *Niveupan*, les Péguans *Niban*, les Japonois *Safem*, & les Chinois *Coung-hiou*. La seconde classe comprend des Esprits moins purs, libres par une suite de leur imperfection, & comme tels capables de pécher. L'abus que plusieurs de ces Intelligences ont fait de leur liberté les a dégradées. Elles ont été précipitées de sphere en sphere à mesure que croissoit leur dépravation, jusqu'à ce que parvenue à son comble, elle ait eu besoin d'un remede violent. Alors elles ont été renfermées dans des corps & dans un Monde matériel, créé pour elles, comme un lieu d'exil qu'elles habitent jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur pureté primitive.

Les ames des hommes, suivant l'idée des Indiens, sont des esprits de cette espece, qui déçus de leur perfection, ont été forcés d'informer des corps, pour s'y purifier de leurs souillures par les souffrances attachées à la condition humaine; souffrances qui sont moins le supplice que le remede de leurs fautes. Si ces ames n'employent leur séjour dans les corps humains qu'à contracter de nouvelles souillures, alors elles passent dans des corps d'animaux, d'une espece d'autant plus vile & plus misérable qu'elles ont été plus criminelles. Quelques sectes Indiennes pensent que les ames une fois déchues, ne se relevent jamais : la plupart des autres, moins rigoureuses, croyent que la pratique des vertus & de grandes austérités peuvent rendre aux ames leur ancienne perfection, & qu'alors elles retournent dans le *Schorgam*, ou lieu de délices, qui est le séjour des Esprits du second ordre; car ce second ordre n'est pas intimement uni au *Scharoues-Zibari*, ou Principe créateur.

Depuis la chute des Intelligences de la seconde classe, & la production du monde matériel, il a commencé d'exister des Esprits d'une espece toute contraire, impurs & mal-faisants par essence, ministres de la Divinité, & instruments dont sa justice se sert pour châtier les Intelligences coupables. Ces Génies connus sous le nom de *Deoutas*, sont les causes de tous les maux qui affligent l'Univers. Les ames ou Intelligences du second ordre, qui se sont souillées de plus en plus pendant leurs diverses migrations dans des corps, soit d'hommes, soit d'animaux, sont enfin livrés à ces Génies mal-faisants, & tourmentés dans le *Naranea*, lieu de ténèbres que les Indiens placent dans la partie inférieure de l'Univers.

L'Etre souverain n'a pas créé par lui-même & ne régit point immédiatement ce Monde matériel habité par les hommes; il a chargé quelques-uns des Génies du premier ordre du soin de le produire & de le gouverner. Ces Génies sont au nombre de cinq, & chacun d'eux est conduit par une inspiration qui ne l'abandonne jamais. Les Indiens ont personifié cette inspiration, & de là est venu l'usage de donner une femme à chacun de ces Génies administrateurs de l'Univers. Les modernes prenant au pied de la lettre les expressions figurées des Brahmines, débiter à ce sujet bien des absurdités qu'ils se seroient épargnées, s'ils eussent fait réflexion à ce que signifient les noms de ces prétendues Déeses.

Les cinq Génies régisseurs du Monde matériel sont : 1°. *Schada-Schivaour* & sa femme *Houmani*, qui gouvernent le ciel & la région des astres. 2°. *Roudra* & sa femme *Paryadi*, ou *Paratchatti*, dont la région du feu est le

département. 3°. *Ma-esoura* & sa femme *Ma-enovadi*, administrateurs de la région de l'air. 4°. *Vishnou* ou *Vishnou* & sa femme *Lackimi*, qui président à l'élément de l'eau. 5°. Enfin, *Brahma* & sa femme *Esharavadi*, à qui l'élément de la terre est confié. La physique des Indiens ajoute, comme on voit, l'Ether aux quatre éléments des Philosophes Grecs. Au reste les cinq femmes que ces mêmes peuples donnent à leurs Génies, ne sont que des attributs personnifiés, comme on en pourra juger par les noms de deux d'entre elles. *Lackimi*, épouse de *Vishnou*, signifie richesses, abondance. *Paratchatti*, épouse de *Roudra*, est la toute-puissance. Ce sont les seules dont M. Freret ait trouvé la signification; mais c'est assez pour en conclure que les trois autres sont du même genre. Ajoutons que les Génies dont il s'agit, ainsi que leurs femmes, & en général les Divinités Indiennes, portent à la fois différents noms: ce qui ne doit pas surprendre, parce que ces noms n'étant que des épithètes, le même être peut en recevoir autant qu'il a d'attributs.

De ces cinq Divinités, il n'y en a que trois qui aient eu part à la formation du Monde sensible. *Brahma* est auteur de la matière qui le compose; *Vishnou* en a produit la forme; & *Roudra* est la cause des changements qu'il éprouve par la destruction des êtres particuliers. Quelques sectes Indiennes réunissent ces trois Principes sous une seule figure, qui forme une Idole à trois têtes, dont chacune est ornée d'une couronne. Cependant *Brahma* n'a chez les Indiens, ni statue, ni temple, ni culte particulier; *Vishnou* & *Roudra*, mais surtout le dernier, sont les seuls des cinq Génies qui aient des autels & des Prêtres. L'idée que les Indiens ont de la disposition de l'Univers sensible est extrêmement bizarre. Ils se représentent la terre que les hommes habitent comme une surface plate, au milieu de laquelle s'élève une montagne. Autour de cette montagne ils font tourner le soleil, la lune, les étoiles & les planètes; car c'est dans cet ordre qu'ils les arrangent. Ces astres ne sont, disent-ils, visibles par les habitants de la terre, que lorsqu'ils sont entr'eux & la montagne; & c'est elle qui les éclipe aux yeux des hommes. Au-dessus du ciel des planètes, les Indiens en imaginent six autres, éloignés entr'eux de cent mille journées; c'est-à-dire, de six cent mille lieues Indiennes. Chacun de ces lieux est destiné au séjour des Intelligences du second ordre, pures ou purifiées, & elles y jouissent d'un bonheur égal au degré de perfection qu'elles ont ou conservé, ou recouvré.

Au-dessous de la terre, il y a de même plusieurs *Naranea* ou lieux de ténèbres, dans lesquels sont tourmentées les âmes criminelles, selon le degré de leur corruption. Ces différentes parties de l'Univers sont enveloppées d'une sphère immense qu'ils nomment l'œuf de *Brahma*, & qu'ils font porter par une femme appelée *Adarasati*, c'est-à-dire, la Vérité. On voit par ce qui précède, que les Indiens n'attribuent l'éternité qu'au Monde des Intelligences, & non pas au Monde matériel & sensible, comme le croyent & le débitent la plupart des Missionnaires & des Voyageurs. Puisque ce Monde sensible n'est destiné qu'au séjour des Intelligences dégradées, & que ces âmes peuvent se relever de leur chute, on en doit conclure que dans le système Indien il a dû commencer & qu'il peut finir. Aussi en bornent-ils la durée aux cent années de la vie de *Brahma*. Chacune de ces années est de



trois cent soixante & cinq jours, & chaque jour dure cinquante-trois millions deux cent mille siècles, ou quatre billions trois cent vingt millions d'années communes. Brahma a déjà vécu plus de cinquante de ces années, & un Brahmine consulté par un Ministre Hollandois, marquoit le commencement de la cinquante-unième au 10 Avril 1639 de notre Ere.

Le sens de cette allégorie n'est pas difficile à pénétrer. Ici Brahma n'est autre chose que le Monde matériel, & les cent années de sa vie marquent en termes figurés le temps de la durée du Monde. Le Ministre Hollandois qui interrogea le Brahmine est Abraham Roger, qui a demeuré longtems à Paliacate, sur la côte de Coromandel, & ce Brahmine est le célèbre *Padmanaba*, qui dans la suite embrassa le Christianisme. Au reste, on n'est pas d'accord aux Indes sur la durée de cette vie de Brahma. Suivant quelques Auteurs, elle doit être de cent huit ans, dont chacun est de trois cent soixante & cinq jours, mais chaque jour n'est que de huit millions six cent soixante & dix mille siècles. Cette durée n'est que le cinquième de la précédente; mais nonobstant cette réduction, la période est immense, & l'absurdité d'un tel calcul saute d'abord aux yeux.

Les Indiens partagent cette suite presque infinie de siècles en diverses périodes, qu'ils nomment *iougam*, sans être trop d'accord sur le nombre & la durée de chacune d'elles. Selon l'opinion commune, il s'est écoulé dix-sept *iougam* depuis la naissance de Brahma, & on est maintenant dans le dix-huitième. Les lettres des Missionnaires Danois de Tranquebar, publiées par feu M. Bayer, apprennent qu'on donne à ces dix-huit périodes prises ensemble, le nom de *sougam*. La durée des quatorze premières, suivant une chronologie de Malabar rapportée dans une de ces lettres, monte à mille cinquante millions d'années; celle des quatre dernières est évaluée à vingt-deux millions quarante-six mille sept cents ans. Les sentiments des Indiens se réunissent seulement sur deux points. 1°. Selon eux, chacune de leurs périodes forme la durée particulière d'un des Mondes qui doivent être produits les uns après les autres pour remplir les cent années de la vie de Brahma; c'est-à-dire, tout le temps que doit exister l'Univers sensible, ce grand tout dont ces Mondes ne sont que des portions détachées & successives, ou plutôt une reproduction continuelle. Ainsi toutes ces périodes séparées par les révolutions générales qui changent & renouvellent la face de la terre, n'ont entre elles aucune liaison, & par conséquent la seule dont il nous importe de savoir l'époque & la durée, est celle où commence le Monde où nous vivons, & les Indiens l'appellent *Cal-iougam*. 2°. Les traditions Indiennes sont assez uniformes au sujet des trois dernières périodes, ou de celles qui ont immédiatement précédé la période actuelle. Elles en parlent, comme la Mythologie Grecque parle des trois premiers âges du Monde. La peinture qu'elles en font & les noms qu'elles leur donnent, rappellent le siècle d'or, le siècle d'argent & le siècle d'airain des Poètes. On est maintenant dans le quatrième, c'est le siècle de fer, où les maux prédominent sur les biens. La vertu, qui régnoit parmi les hommes dans le premier âge du Monde, dégénéra peu à peu dans le cours des deux âges suivants. Enfin la corruption vint à son comble, & ce

fut alors que les *Deoutas*, employés à punir les crimes, signalèrent leur puissance par le trouble introduit dans l'Univers.

*Vischnou*, chargé du Gouvernement du Monde matériel, voulant arrêter les progrès du désordre, vint plusieurs fois au secours des hommes & se montra sous une forme sensible, soit pour les instruire, soit pour les corriger, soit pour les défendre contre la tyrannie des *Deoutas*. L'histoire de ces différentes manifestations de *Vischnou* & ses aventures particulières, sont le canevas de toutes les fables Indiennes. Comme ces peuples, surtout ceux de la partie méridionale, ont l'imagination vive, les ouvrages de leurs Poètes ont défiguré leur Mythologie par un merveilleux poussé jusqu'à l'absurde. Une autre source de leurs fictions est l'opinion, presque généralement répandue dans les Indes, que les austérités, la contemplation & la pratique des vertus peuvent, non seulement rendre aux âmes leur première pureté, mais les élever aux Génies régisseurs du Monde, & leur donner un empire absolu sur les *Deoutas*. Ce système adopté par les Brahmes, les Prêtres & les Pénitents, & rejeté par les Philosophes, est devenu la Religion populaire.

*Vischnou* s'est déjà montré neuf fois, mais ses huit premières manifestations sont arrivées pendant les trois *Iougam*, ou périodes précédentes : la neuvième s'est faite dans le cours du *Cal-Iougam*, & les Indiens en attendent encore une dixième. On omettra ici tout ce qui concerne les huit premières apparitions de *Vischnou*, qui n'appartiennent pas à l'histoire de la période actuelle. Dans la neuvième, qui en fait partie, il vint sur la terre sous une figure humaine. Aux Indes & dans l'île de Ceylan, on l'appelle *Boudhé*, ou *Boudhan*, à Siam *Ponti-Tchaou*, qui est le même que *Sommonacodon*, traduit dans la relation de la Loubere par le *Talapout-des-Bois*. On le nomme à la Chine *Po*, *Fo*, *Foe*, selon l'orthographe Portugaise, & quelquefois *Chekia* ou *Chaka*. Les Japonais l'honorent sous le titre d'*Amida*. C'est toujours *Vischnou* désigné par différents noms.

La date précise de sa neuvième manifestation ne se trouve nulle part ; mais l'opinion commune est qu'elle se fit au commencement du *Cal-Iougam*. Après s'être montré aux hommes pour les instruire, *Vischnou* s'est retiré dans une solitude dont il sort quelquefois dans la même vue. Les Indiens croient que dans cette solitude, il ne cesse d'implorer la clémence du souverain Être en faveur des hommes. C'est l'état de méditation, connue sous le nom de *Niveupan*, sur lequel Bayle a formé tant de conjectures dans son Dictionnaire. *Vischnou* n'est encore sorti que deux fois de sa retraite, & chaque fois il n'a eu, disent les Indiens, d'autre objet que celui d'instruire les hommes par ses discours, sans leur montrer sa puissance par aucun prodige. Ces deux apparitions, arrivées pendant le cours de sa neuvième manifestation, n'en sont point distinguées. On ne les regarde même que comme les missions de deux Prophètes inspirés par *Vischnou*, & pleins de son esprit. La date de ces deux missions est marquée dans quelques livres Indiens. Au Thibet, où la doctrine Indienne subsiste dans sa pureté, on suppose que l'âme, ou l'esprit de ces deux Prophètes, passe successivement dans chacun de ceux qui représentent *Vischnou*, sous le titre de *Dalaï-Lama*. C'est en ce sens qu'il faut entendre ce qu'on dit de son immortalité.

## 560 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

Les Voyageurs, faute d'avoir compris ce dogme, ont cru que les peuples du Thiber le regardoient comme immortel, dans le sens qu'on donne ordinairement à ce terme.

La dixième manifestation de *Vishnou* doit arriver la vingt-six mille quatre cent trentième année du *Cal-iougam*, dont la durée totale sera de quatre cent trente-deux mille ans. Cette période alors terminée doit être suivie de plusieurs *Iougam*, qui compléteront le siècle de la vie de *Brahma*, à la fin duquel toutes les Intelligences purifiées retourneront dans leur état primitif. Alors le Monde matériel, les *Schorgan* & les *Nuranea* seront anéantis, ainsi que les *Deoutas*, & le Monde intelligible subsistera seul comme dans les temps qui précéderent les *Iougam*.

Ce système est extrêmement ancien dans les Indes, & on doit reconnoître dans l'exposé qu'on en vient de faire, les dogmes principaux du système de Pythagore. C'est qu'il avoit passé des Indes en Egypte, où Pythagore l'apprit, comme Hérodote l'inlinie; mais en se l'appropriant, il l'a beaucoup altéré. Sa Métémphysique, du moins telle qu'il la proposoit au commun de ses Disciples, est bien différente de celle des Indiens. Platon adopta une partie des idées Indiennes, & dans la suite Origène prétendit les ajuster au Christianisme, avec lequel elles ont, au premier coup d'œil, un rapport qui dispaçoit dès qu'on les examine; mais qui prouve du moins que la Religion Indienne, comme toutes les autres, eut dans son origine pour base les premières vérités connues généralement de tous les hommes, & qui font le corps de la révélation naturelle, aussi ancienne que l'Univers.

Au reste, les différents peuples qui suivent le culte de *Vishnou*, ne sont pas plus d'accord sur le temps de sa neuvième manifestation, que sur les noms qu'ils lui donnent. Les Chinois, dont les traditions en font un Philosophe qu'ils appellent *Chekia*, comme on l'a pu observer plus haut, marquent sa naissance à l'an 1026. avant J. C. *L'Amida* des Japonois est encore plus ancien, mais les peuples de Laos, suivant le Père Marini, ne comptent gueres plus de deux mille ans depuis cet événement. C'est à peu près le calcul des habitants du Pégu, suivant le P. Maffei, qui parle d'après les Mémoires du P. Bomfer, Missionnaire François, sorti du Pegu en 1557. L'Ere de Siam & de l'île de Ceylan ne s'éloigne pas beaucoup de cette époque, qui donne environ l'an 550. avant J. C. Il n'est pas étonnant que les traditions de ces trois derniers peuples ne remontent pas si haut que celles des Chinois & des Indiens. C'est en effet des Indes que la Religion de *Sommonacodon* a passé à Siam & dans le Pégu. La langue sacrée de Siam est la langue *Balie*, dialecte Indien. Il est démontré que les règles de l'astronomie Siamoise sont dressées par un Meridien de la presqu'île de l'Inde, plus occidental que Siam de dix-huit degrés quinze minutes. Le Royaume de Siam, celui de Pegu & l'île de Ceylan, n'ont commencé à se peupler que fort tard.

Après avoir fait mention du système religieux reçu chez les Indiens, je crois devoir donner de suite une idée de leur chronologie, telle qu'elle se trouve dans l'extrait du Mémoire de M. Freret à ce sujet. Par le précis des traditions Indiennes, dit-il, sur l'origine & l'histoire du Monde, il est facile :



facile de se convaincre , 1°. qu'à l'exception du *Cal-Iougam* , ou de la période courante , il n'y a rien dans leurs fables qu'on puisse donner comme ayant un fondement historique. 2°. Que c'est à fixer le commencement du *Cal-Iougam* que les Chronologistes doivent s'attacher , & que cette époque une fois déterminée , sera celle où commencent les temps historiques chez les Indiens. Pour arriver à cette détermination , M. Freret ne consulte ni le manuscrit Persan traduit de l'Indien l'an 995. de l'Hégire , qui compte cette année pour la vingt-huit mille quatre cent vingt-deuxième du *Cal-Iougam* , ni l'exposition de la Religion Indienne , imprimée à la suite des Mémoires de Dellon , où l'on dit que le *Cal-Iougam* avoit déjà duré quarante-huit mille quatre cent quarante-huit ans , ni enfin la lettre du P. de la Lane écrite des Indes en 1709. où l'on donne cette année pour la quatre cent vingt-sept mille cent quatre-vingt-quinzième de la période courante. Ces trois dates , qui ne s'accordent point entr'elles , diffèrent absolument de celles qu'on a déjà , soit dans les ouvrages des Indiens mêmes , soit dans leurs calendriers , & de celles que rapportent des Voyageurs exacts , qui se sont attachés à débrouiller les antiquités Indiennes.

M. Freret a discuté toutes ces dates avec soin , & l'examen critique qu'il a fait de la question , l'a convaincu de l'exactitude des calendriers Indiens à cet égard , fort supérieure à celle des relations Européennes. En effet , comme dans l'Inde on ne fait rien sans avoir consulté le calendrier , afin de choisir des moments favorables , on doit regarder ces tables astronomiques comme revêtues d'une autorité religieuse. Or l'époque du *Cal-Iougam* donnée par ces calendriers , s'accorde parfaitement avec la chronologie de l'écriture. Selon Abraham Roger dans sa *porte ouverte au Paganisme Indien* , l'an 1639. de J. C. répondoit sur la côte de Coromandel à l'an quatre mille sept cent quarante du *Cal-Iougam*. Suivant Baldéus , notre année 1657. étoit la quatre mille sept cent trentième du *Cal-Iougam* , dans le pays de Carnate. Enfin le *Panjangam* , ou almanach Indien de la côte de Coromandel , dressé pour l'année 1730. donne une date encore plus précise , & qui doit servir à réformer toutes les autres. Le 11 Avril 1730. s'y trouve répondre au commencement de l'année quatre mille huit cent trente & un du *Cal-Iougam* (1).

Comme les années Indiennes sont astrales & mesurées par le retour du soleil à la même étoile fixe , elles sont un peu plus longues que nos années Juliennes. La somme de ces excédents en quatre mille huit cent trente ans Indiens , monte à soixante-sept jours & quelques minutes ; ainsi le *Cal-Iougam* auroit commencé avec le 24 Janvier de l'année 3102 avant J. C. Si l'on veut avoir une époque plus précise & fondée sur des calculs astronomiques faits en conséquence des règles Indiennes , le *Cal-Iougam* commença aux Indes à Midi le 16 Janvier de cette année 3102. une demie heure avant le solstice d'hiver , dans le signe duquel se trouvoit alors la première étoile d'Aries. On sçait que c'est l'étoile dont la position , dans un même cercle de longitude avec le soleil , donne le commencement de l'année astronomique.

(1) Cet almanach est publié presque tout entier à la fin de l'ouvrage de Bayer , intitulé *Regnum Baſirianum*.

Outre l'année solaire astrale, on se sert aux Indes d'une année lunaire ; & la première lune est toujours celle dont la Syzygie arrive après le commencement de l'année solaire.

Le *Panjangam* marque, pour le premier du mois lunaire en 1730. le 8 du premier mois solaire ; ce qui répond au 18 Avril, & se trouve le jour d'une nouvelle lune. Le premier mois lunaire de l'année Indienne, qui commence le *Cal-Iougam* 3102. avant J. C. se trouve encore moins éloigné du commencement de l'année solaire qu'en 1730. Un tel rapport est singulier ; & comme cette détermination de l'époque des Indiens est ancienne parmi eux, M. Freret en conclut, qu'ils doivent avoir eu de bonne heure de meilleures règles d'astronomie, que les Grecs n'en avoient au temps de Ptolémée ; car les tables de cet Astronome s'éloigneroient beaucoup plus des nôtres, si l'on s'en servoit à calculer une époque si reculée. L'astronomie du *Panjangam*, semblable à celle des Siamois, est fondée sur des opérations arithmétiques différentes de la méthode de nos tables. Les chiffres y sont répétés ; ainsi la moindre altération dans leur suite ne pourroit échapper, & il est impossible qu'on ne s'en apperçoive en opérant. L'époque de l'an 3102. avant J. C. est donc celle à laquelle on doit se fixer. Telle est la conséquence que tire M. Freret de toutes ces discussions, & c'est par elle qu'on termine le précis de son mémoire. Je vais maintenant reprendre l'histoire des voyages, pour en tirer le plus de lumières qu'il sera possible, sur les mœurs & coutumes des habitants des Indes.

Brahmines.

Tous les Prêtres Idolâtres de l'Inde se nomment Brahmines, de quelque secte qu'ils soient. Ces Prêtres sont en même temps les interpretes de la loi ; ils ont plus de science & de génie que le commun des Indiens, & ils affectent beaucoup de gravité. On remarque qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes qui leur passent par-dessus les épaules & qu'ils ne les quittent jamais. D'ailleurs la plupart ne se couvrent le corps que depuis la ceinture jusqu'aux pieds avec un morceau de toile. Les Brahmines de Bengale ne sortent point de leurs maisons qu'ils ne se fassent une espece de longue mante d'une pièce de toile, ou de quelqu'étoffe de coton. Ils réunissent leurs cheveux dans une seule tresse & la renferment dans une toile qui fait quatre ou cinq fois le tour de leur tête. Leurs oreilles pendantes & percées de plusieurs trous sont ornées de bagues & d'autres bijoux. Les femmes des Brahmines fiers du respect qu'on a pour leurs maris, sont voir une hauteur presque insupportable à tout le monde. Elles se parfument le corps d'un mélange de bois de sandal, de riz & de drogues odoriférantes, & leur robe est une toile extrêmement claire. Outre l'ancienneté de la tribu des Brahmines, il s'en trouve plusieurs qui se disent descendus de race Royale, & qui en conséquence ont beaucoup d'orgueil. Tous les voyageurs conviennent que les Brahmines sont dans une haute estime auprès des Rois Idolâtres & que ces Princes ont coutume de les consulter pour toutes les affaires d'une certaine importance.

Gougis ou Fakirs.

Entre les différentes sectes Indiennes on remarque plus particulièrement celle des Gougis, dans laquelle on comprend les Fakirs, & voici ce qu'en rapporte Bernier célèbre voyageur. « Entre une infinité, dit-il, & une » très-grande diversité de Fakirs, de pauvres, de Derviches, de Religieux,

ou Santons, Gentils des Indes, il y en a un grand nombre qui ont une espèce de Couvent où il y a des supérieurs & qui font des sortes de vœux de chasteté, de pauvreté & d'obéissance. Ils mènent une vie si étrange, continue Bernier, que je ne sçais si on pourra le croire. Ce font pour l'ordinaire ceux qu'on appelle Janguis, ou Gougis; comme qui diroit unis avec Dieu. On en voit quantité tout nuds coucher jour & nuit sur la cendre, allez ordinairement sous quelques uns de ces grands arbres qui sont sur les bords des réservoirs, ou bien dans les galeries qui environnent leurs Temples. Il y en a auxquels les cheveux tombent jusqu'à la moitié des jambes, & qui sont entortillés par diverses branches comme le grand poil des Barbets. De ceux-là j'en ai vu en plusieurs endroits qui tenoient un bras & quelquefois les deux élevés & tendus perpétuellement par-dessus leurs têtes, & qui avoient au bout des doigts les ongles plus longs que la moitié du petit doigt, & entrelacés les uns dans les autres. Leurs bras étoient petits & maigres; parce que dans cette posture forcée ils ne prenoient point assez de nourriture; & leurs nerfs s'étant retirés & leurs jointures remplies & desséchées, ils ne pouvoient plus les baisser pour pendre les choses dont ils avoient besoin. Aussi ces espèces de Religieux ont-ils de jeunes Novices qui les servent avec le plus grand respect. Il n'y a point de figure plus hideuse que celle de ces Fakirs, & on se sent saisi d'une certaine horreur lorsqu'on en rencontre quelques bandes dans la campagne. Ils sont nuds, & les uns marchent les bras élevés sur leur tête, plusieurs ont leurs cheveux épars, ou roulés autour de la tête d'une manière bizarre, d'autres portent à la main de pesantes massues, & d'autres ont sur leurs épaules une peau de Tigre sèche & roide. Ils passent quelquefois au travers des Bourgades, & les habitants hommes & femmes s'empressent à leur apporter leur aumône. Bernier assure qu'il a vu longtemps à Dély un célèbre Fakir nommé Sormet, qui alloit ainsi totalement nud par les rues, & qu'il aimait mieux se laisser couper la tête que de se vêtir, quelques menaces ou quelques promesses qu'on lui pût faire. Plusieurs par dévotion font de longs pèlerinages, nuds & chargés de grosses chaînes de fer. D'autres par un vœu particulier se tiennent sept ou huit jours de bout, & quoique leurs jambes ne manquent pas de devenir fort enflées, ils refusent absolument de prendre d'autre situation, & se contentent de s'appuyer seulement quelques heures pendant la nuit sur une corde tendue. Enfin l'on en voit souvent qui, la tête en bas & les pieds en haut, se tiennent sur leurs mains sans branler l'espace de quelques heures, ou prennent des postures si contrairement qu'on a peine à imaginer qu'ils puissent y rester plusieurs minutes.

Comme les Malabares comptent le temps par les lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Ils s'en rapportent là-dessus aux lumières, ou au caprice de leurs Brahmines qui se préparent aux solemnités par des jeûnes très-austères. Tous les peuples voisins d'une Pagode, ou Temple, s'y rendent en foule à un jour indiqué par les Prêtres, & accompagnent sans aucun ordre réglé, les Idoles qu'on promène sur des Elephants magnifiquement parés dans tous les villages de la dépendance du Temple. Une troupe de Nobles tenant à la main des Eventails attachés à de longues cannes, environne les

Fêtes chez les  
Malabares.



Eléphants, & prend soin de chasser les mouches autour des Idoles & des Prêtres. Le bruit des instruments & celui des acclamations du peuple se répandent confusément dans les airs. Pendant la marche un des principaux Brahmines armé d'un sabre à deux tranchants dont la poignée est garnie de plusieurs sonnettes, court devant le cortège avec diverses agitations extravagantes, & se donne par intervalles des coups de sabre sur la tête & sur le corps.

Pagodes ou  
Temples.

Les Pagodes ou Temples sont au Malabar d'une magnificence surprenante, & la plupart sont couverts de lames de cuivre, ou même quelquefois d'argent. A l'entrée de ces Temples & proportionnellement à leur richesse, il y a des bassins de cuivre plus ou moins grands, où se purifient ceux qui viennent présenter leurs vœux & leurs offrandes à l'Idole. Les terres qui dépendent de ces Temples, ou qui leur appartiennent, passent pour des lieux sacrés, & on en est si persuadé que c'est un crime irrémissible d'y répandre du sang. Celui qui a commis ce crime, de quelque condition qu'il puisse être, ne peut éviter la mort qu'en prenant la fuite; mais on lui substitue alors son plus proche parent. Outre les biens & les terres qu'on donne aux Temples par dévotion, on offre sans cesse aux Idoles du riz, du beurre, des fruits, de l'or, de l'argent & des pierreries. Toutes ces offrandes servent à la subsistance des Prêtres qui, dans les Temples bien fondés, distribuent chaque jour aux pauvres du voisinage & aux passans Etrangers quantité de riz & d'autres secours. Ils n'ont point égard pour cela à la différence de Religion; ils observent seulement d'interdire l'entrée de la Pagode aux pauvres des tribus inférieures, tandis que ceux des tribus supérieures ont la liberté de séjourner quelque tems dans le Temple.

Division des  
Tribus entre les  
Malabares Indes.

Les Malabares se divisent en plusieurs tribus, savoir 1°. Celle des Princes qui est la première & la plus éminente. 2°. Celle des Nambouris, ou Grands-Prêtres; 3°. Celle des Brahmines; 4°. Celle des Nahers, ou Naires qui sont les Nobles du pays. 5°. Celle des Tives, dans laquelle on comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le Tary, & à distiller l'eau-de-vie; 6°. Celle des Mainars qui n'ont pas d'autre métier que celui de blanchir du linge & des toiles dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chêtes ou Tisserands composent aussi une tribu particulière, & un voyageur assure qu'il en est de même de presque tous les métiers. La tribu des Moncouas ou Pêcheurs, est la plus nombreuse; mais la plus vile de toutes, est celle des Pouliars. On estime peu celle des Pêcheurs, & ceux qui la composent ne peuvent habiter que sur le rivage de la mer où tout leurs villages sont bâtis. On les juge indignes de porter les armes, & dans le plus grand besoin qu'on peut avoir de Soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. A l'égard des Pouliars, ils n'ont jamais d'habitations stables, & comme leur unique fonction dans la société est de garder les bestiaux & les terres, ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des huttes de feuilles de Palmier. On devient fouillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas, & les purifications sont indispensables pour ceux qui leur parlent de plus près.

Ceux qui composent les quatre premières tribus peuvent se fréquenter

& vivre ensemble sans se deshonorar ; mais s'ils prennent la même liberté avec les tribus inférieures, ils contractent une tache qui les oblige à se purifier. Lorsqu'une femme épouse un homme d'une tribu inférieure à la sienne, elle ne peut jamais être lavée de la souillure dont elle s'est couverte.

Les Nobles du Malabar ont, comme on l'a vu, le nom de Nâires. Leur tribu est la plus nombreuse de chaque Etat, & la plupart ont peu de bien, parce qu'ils dédaignent la profession du commerce. Néanmoins la médiocrité de leurs richesses n'empêche pas qu'ils ne se distinguent sur tous les autres Malabares par leur adresse & par leur civilité. Ils ont seuls le droit de porter les armes, & lorsqu'ils se trouvent hors d'état de soutenir leur rang avec honneur, ils s'engagent en qualité de Gardes au service des Rois, des Princes, des Gouverneurs de provinces & de villes, & même d'autres Nâires plus riches & plus puissants. Ils servent d'escorte aux derniers, mais en leur rendant tous les respects qu'ils exigent, & ils en sont traités à leur tour avec des égards qui marquent l'égalité de naissance entre eux. Les Etrangers sont dans la nécessité indispensable de se faire accompagner par des Gardes Nâires, lorsqu'ils entreprennent de voyager dans les terres du Malabar ; car sans cette précaution ils courroient les risques d'être volés, insultés, ou même assassinés par les Pouliats. On a soin d'arrêter les Etrangers du péril auquel ils s'exposent, & s'ils les affrontent & qu'ils éprouvent quelques violences, on rejette leur malheur sur leur négligence, ou leur avarice, & on ne fait aucune recherche des coupables. Si un Etranger accepte le secours des Nâires, il les loue jusqu'à la frontière de l'Etat dont ils sont sujets, & peut avoir toute la confiance possible dans leur fidélité. Arrivés sur la frontière, les Nâires se chargent d'en chercher dans l'Etat où l'Etranger est sur le point d'entrer, & ces nouveaux Nâires prennent le voyageur sous leur protection. Leur zèle est poussé si loin dans ces occasions, que s'ils sont attaqués dans la route, ils périssent tous jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner ceux dont ils ont entrepris la défense.

La paye ordinaire d'un Nâire qui sert de garde, est ordinairement de quatre tares par jour, si l'Etranger est fixé dans un village. S'il change de lieu, il augmente du double la paye de ses Nâires. La tare est une petite monnoye d'argent qui vaut à peu près deux liards. Les Rois Malabares ne font point fabriquer d'autres espèces dans leurs Etats, mais ils permettent le cours de toutes les monnoyes étrangères d'or & d'argent.

La délicatesse de la Nation Malabare dans ce qui concerne les alliances & les mariages, est poussée au dernier point. Un homme peut prendre indifféremment une femme, ou une maîtresse dans sa propre tribu, ou dans celle qui suit immédiatement la sienne ; mais s'il est convaincu de quelque intrigue galante avec une femme d'une tribu supérieure, il est puni de mort, ou au moins réduit en esclavage.

Dans chaque Royaume du Malabar, il y a plusieurs familles de Princes qui composent ensemble la tribu des Princes, ou la tribu Royale, & elle est la plus distinguée de toutes les tribus. A la mort d'un Roy, son fils ne monte pas sur le trône ; mais on lui choisit pour Successeur le plus ancien des Princes sans égard pour la famille, pourvu qu'elle soit de la tribu

Royale. On ne voit jamais par conséquent de jeune Souverain , & celui qui parvient ainsi à la dignité suprême , est rarement chargé du poids du Gouvernement. Il songe aussitôt après son couronnement , à chercher un Lieutenant Général auquel il puisse abandonner entièrement l'administration des affaires publiques. Cette charge qui par elle même est très-fatigante , donne à celui qui en est revêtu le second rang dans le Royaume. C'est ce Gouverneur ou premier Ministre de l'Etat qui expédie les lettres , les Passeports , & tous les ordres de la Cour. Le Roi se repose presque toujours sur lui du soin de recevoir ou d'établir les impôts , de distribuer les grâces & les récompenses , de faire la paix ou la guerre. Il doit à la vérité conférer de tout avec le Monarque , mais souvent ce dernier accablé par la vieillesse , ou trop flatté du repos & des plaisirs , le dispense de cette servitude.

La seule marque de subordination qu'un Lieutenant Général témoigne à son Prince , est de n'oser s'asseoir devant lui , ni faire entrer dans le Palais un seul de ses propres Gardes , ni de parler sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant sa bouche ; ce qui passé au Malabar pour la marque du plus profond respect. Celui qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs , s'exposeroit à perdre la meilleure partie de son bien avec sa dignité , parce que le Roi se réserve toujours le pouvoir de casser ses Lieutenants Généraux sans être obligé de les rembourser de la Finance qu'ils ont livrée en entrant en charge. Cependant ces violentes extrémités sont extrêmement rares , car un sujet ne s'écarte gueres du respect qu'il doit à son maître. Les Souverains du Malabar ne sortent point sans beaucoup d'appareil , & ils paroissent en public , montés sur un Elefant , ou couchés dans un Palanquin ; mais toujours la Couronne sur la tête. Cette Couronne est d'or & a la forme d'un bonnet de nuit , qui s'élève en pointe. Quantité d'officiers précèdent les Gardes dont le Roi est environné , & crient de toutes leurs forces que le Roi approche , pour avertir ceux qui n'ont point droit de paroître devant lui , qu'ils doivent se retirer. Les Princes hors de la présence du Roi affectent le même air de grandeur lorsqu'ils se font voir en public , & ils ont à leur suite un grand nombre de Gardes , d'officiers & d'instrumens. Les Princesses jouissent du même privilège , & si le Lieutenant Général de l'Etat n'est pas Prince , il peut avoir des Naires pour sa garde , mais il n'a pas de trompettes , ni d'officiers qui obligent le peuple de se retirer.

Ordre de la  
naissance.

Il faut observer que les Princes qui ont tant de supériorité sur les autres tribus séculières dans l'ordre politique , sont inférieurs dans l'ordre de la Religion , aux Nambouris & aux Brahmines , dont les tribus sont extraordinairement révérees par toutes les Indes. Une des coutumes les plus essentielles du pays & observée avec la régularité la plus exacte , est celle qui exclut les enfans de la succession de leur pere ; parce qu'ils n'en tirent pas leur noblesse , & qu'ils la tiennent seulement de leurs meres à la tribu desquelles ils appartiennent toujours. Suivant ce principe on marie ordinairement les Princesses avec des Nambouris , ou des Brahmines , & de ces mariages sortent les Princes capables de succéder à la Couronne. On ne doit pas s'imaginer pour cela que les Nambouris & les Brahmines



n'épousent que des Princesses; le nombre de ces dernières n'étant pas suffisant, les Prêtres Indiens ont la liberté de prendre des femmes de leur propre tribu, & alors les enfants restent dans le rang des Nambouris, ou des Brahmines selon la condition de leur mere. Les Princes ne se marient gueres avec des Princesses; mais ils choisissent leurs femmes dans la tribu des Naires, d'où il arrive que leurs enfants sont Naires, & non pas Princes. Enfin les hommes de toutes les tribus peuvent s'allier ou dans leur propre tribu, ou dans celles qui sont au-dessous, sans craindre d'en être repris. A l'égard des femmes, il ne leur est pas permis de descendre, & l'infraction de cette loi leur coûte la vie, ou la liberté.

Une femme Malabare, Idolâtre, a droit de prendre plusieurs maris, pourvu qu'ils soient tous de sa tribu, ou d'une tribu supérieure. Cependant les femmes n'abusent gueres de cette liberté lorsqu'elles n'ont pas lieu de se plaindre du premier mari qu'elles ont choisi. Au reste un mari est libre de quitter sa femme dès qu'il commence à prendre du dégoût pour elle, & cette liberté, dont les deux époux jouissent l'un & l'autre, semble affermir leur tendresse réciproque; de sorte qu'on voit rarement de divorce. On a coutume de marier les filles extrêmement jeunes, & on peut attribuer à cette précipitation la taille petite & menue de la plupart des femmes. Indépendamment de leur taille elles sont d'une figure agréable & plaisent par leur propreté. La loi qui leur permet d'avoir plusieurs maris, les met heureusement pour elles à l'abri du cruel usage qu'on observe dans une grande partie des Indes, qui oblige les femmes idolâtres de se jeter dans le feu où l'on brûle le corps de leurs maris.

Les plus riches du Malabar, entre lesquels on comprend les Rois mêmes & les Princes, menent dans le particulier une vie simple & tranquille. Ils n'affectent point de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent, comme c'est l'usage dans les autres pays des Indes. Des Paniers de joncs, & des Plats de terre ou de cuivre composent tout le service de table, & le reste des meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. L'huile de Cocos qu'ils brûlent dans des lampes leur tient lieu de bougie, & il semble qu'ils craignent d'en regarder la lumière, car ils lui tournent le dos lorsqu'ils mangent pendant la nuit. Le froid n'est pas assez vif dans ce pays, pour engager les habitants à avoir du feu dans leurs maisons; aussi placent-ils au dehors les cheminées & les fourneaux nécessaires pour la préparation des aliments. Le riz que les Malabares recueillent fait la baze de leur nourriture, & ils y joignent du lait & des légumes, mais en général leurs mets ont peu de délicatesse. Leurs lits ne sont simplement que des planches dont ils forment une espèce d'esfrade. Les riches la couvrent de tapis, les pauvres de nattes, les uns & les autres n'ont qu'une pièce de bois pour chevet.

Le soin qu'on a d'habituer les enfants de bonne heure à manier les armes, quand ils sont d'une tribu qui leur donne ce droit, est cause qu'ils s'en servent avec beaucoup d'adresse aussi-tôt qu'ils ont atteint un âge plus avancé. A peine les enfants ont-ils la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs & des flèches qui y sont proportionnées, & on les oblige tantôt de tirer vers un but arrêté; tantôt de tirer des oiseaux en l'air.

Simplicité de  
la vie privée des  
Malabares.

Adresse des  
Malabares dans  
l'exercice des  
armes.

A l'âge de dix ou douze ans, ils entrent dans des espèces d'Académies entretenues aux dépens du Souverain, & ils y sont instruits & défrayés sans qu'il en coûte la moindre chose à leurs parents. On apprend aux jeunes gens à fabriquer eux-mêmes les armes dont ils doivent faire usage, & ils font des mousquets fort légers, dont ils se servent d'une manière qui leur est particulière. Ils appuient, en tirant, la crosse de leur arme contre leur joue, sans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode, & on leur voit souvent manquer leur coup. Les fabres, les lances & les arcs, sont des armes qu'ils ont coutume de porter, & suivant le rapport d'un voyageur, rien n'est comparable à l'adresse avec laquelle ils tirent de l'arc. On les voit souvent tirer deux fleches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la seconde, le bois de la première. La longueur ordinaire de leurs arcs est de six pieds; leurs fleches en ont trois, & le fer a trois doigts de large sur huit de long. Les Malabares ne portent point leurs fleches dans un carquois comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites, mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Outre l'arc, la lance & le mousquet, ils ont au côté gauche un petit coutelas sans fourreau, large d'un demi-pied & long d'un pied & demi. Ce coutelas est retenu par un crochet de fer, & ils n'y ont recours que dans les combats ferrés, où ils ne peuvent plus employer leurs autres armes.

La jeune Noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires dans les Académies, & quelquefois le Roi & les Grands de sa Cour assistent à des combats simulés, qui se donnent entre les plus habiles élèves. Les directeurs, dans ces occasions, divisent les écoliers en deux bandes égales, qui ne doivent se battre que pendant un temps limité & avec de certaines précautions; mais il arrive presque toujours que ces divertissements dégèrent en de véritables combats, & finissent par une effusion de sang qui coûte la vie à plusieurs braves.

L'éducation que reçoivent les Naires dans leur jeunesse, & l'orgueil que leur inspire naturellement leur naissance, sembleroient devoir faire paroître en eux une certaine valeur; cependant, si on ne les voyoit pas en donner des preuves dans les guerres de l'Etat, on les soupçonneroit facilement de lâcheté. Ils sont fort patients dans les insultes qui s'adressent à eux personnellement, & quoiqu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement usage, pour satisfaire leurs ressentiments particuliers. La plupart de leurs différends se terminent par des injures, & s'ils en viennent aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings; lorsqu'il s'élève une querelle d'importance entre deux Naires riches & puissants, & que l'honneur de leur famille y est intéressé, chacun des deux adversaires choisit un ou plusieurs de ses vassaux dans une Tribu inférieure, pour les faire battre à sa place. Ces vassaux sont bien traités pendant plusieurs semaines par ceux qu'ils doivent représenter, & on leur apprend à manier adroitement le coutelas. Aussi-tôt qu'on les croit suffisamment instruits, les deux adversaires conviennent du jour & du lieu où leur différend doit se terminer, & ils le font annoncer dans toute la ville. Le Prince ne manque pas de se rendre avec ses courtisans dans l'endroit indiqué, & les deux Naires rivaux paroissent bientôt après à la tête de leurs vassaux. Ces derniers ne tardent pas à commencer entr'eux un combat sanglant, qui ne

Comment se terminent les grandes querelles.

finit

finir pour l'ordinaire que par la mort de tous les braves d'un des deux Partis. Alors la victoire semble décider quelle est la meilleure cause, & les deux Naïres se réconcilient sans témoigner aucun regret du sang qui s'est versé pour eux.

Les Malabares ne connoissent aucun ordre dans leur maniere de combattre, & on ne les voit observer ni rangs, ni marches régulières, ni la moindre discipline militaire. Les Rois de cette contrée ne cherchent point à s'agrandir par l'usurpation des Etats voisins. S'ils pénètrent chez leurs ennemis, c'est pour se venger, par leurs ravages, des insultes qu'ils peuvent avoir reçues, & lorsqu'ils font la paix, ils restituent toutes leurs conquêtes, à l'exception du butin.

La côte de Malabar est fertile en épiceries, en coton, en cocos & noix d'Inde. On la divise en trois principaux Royaumes, qui sont celui de Cananor, celui de Calicut & celui de Cochîn.

Cananor, autrefois capitale du premier, appartient aux Hollandois. On y fait un grand commerce de poivre, qui croit aux environs. La terre y est aussi couverte d'une grande quantité d'ébeniers.

Calicut, qui est un Port, est la capitale du Royaume de ce nom. Cette Ville est la résidence du Roi, qui prend le titre de Samorin, c'est à-dire, Empereur dans la langue du pays.

On trouve au Nord de Calicut, Mahé, Ville qui appartient à la Compagnie Française. Elle en tire beaucoup de poivre.

Cochîn, capitale du Royaume de ce nom, est une Ville bien fortifiée. Le Roi de Cochîn est vassal & Allié des Hollandois. Ceux-ci tiennent ordinairement dans la Capitale une bonne garnison, depuis qu'ils l'ont enlevée aux Portugais.

Le Roi de Granganor est vassal de celui de Calicut. Les Hollandois ont un Fort dans la capitale de ce Royaume.

CÔTE  
DE  
MALABAR.

TOTOGRAPHIE.

## CHAPITRE XX.

### ROYAUME DE GOLKONDE.

La côte du golphe de Bengale contient plusieurs Royaumes, dont les plus célèbres sont ceux de Bîsnagar de Golkonde, de Bengale, d'Ara-kam & de Pégu. Bîsnagar le plus ancien & le plus considérable de tous ces Royaumes, s'est divisé avec le temps entre les Princes voisins & plusieurs Naïkes ou Gouverneurs de Provinces. Le Royaume de Golkonde tient le second rang ; on admire la beauté de la taille de ses habitants, & la blancheur de leur peau, vue la chaleur du climat. Les paysans seuls sont un peu basannés. La Religion qu'on professe dans ce pays, est un mélange d'Idolâtrie & de Mahométisme, & les habitants penchent plus ou moins d'un côté ou de l'autre, suivant leurs idées particulières. Ceux qui sont

Figure & Religion des habitants de Golkonde.



ROYAUME  
DE  
GOLKONDE.

le plus attachés à la secte de Mahomet, ont adopté la doctrine des Persans, & les Idolâtres suivent celle des Brahmines.

On divise à Golkonde les années en trois saisons, sçavoir, l'été, la saison plus tempérée & l'hyver. Mars, Avril, Mai & Juin font l'été, & dans cet espace de temps, l'approche du soleil & les vents qui ont coutume de souffler, échauffent tellement l'air, qu'on a peine à respirer dans les maisons même les mieux fermées. Cette ardeur excessive ne dure à la vérité que huit ou dix jours, mais si quelqu'un a la témérité de voyager pendant cette extrême chaleur, il court risque d'être étouffé avant que d'arriver où il se propose d'aller. Dans les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, il régné des pluies continuelles qui rafraichissent l'air & fertilisent la terre. Les habitants ne manquent pas de faire leurs semailles aussi-tôt que les pluies sont finies, & ils entrent alors dans leur hyver, qui dure pendant les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier & de Février. On doit observer que quoique cette saison soit la plus froide de celles qu'on connoît dans ce pays, l'air ne laisse pas d'être aussi chaud alors qu'il l'est au mois de Mai dans les Provinces les plus septentrionales de France. Aussi les arbres de Golkonde sont-ils toujours verts, & toujours chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de riz, & il se trouve même des terres qui rapportent trois fois dans une année.

Gouvernement  
du pays.

Le Roi de Golkonde, comme la plupart des autres Rois des Indes, est maître absolu de toutes les terres de son Empire, qui sont divisées en plusieurs Gouvernements. Le Roi les afferme à quelques Seigneurs de sa Cour, & ces Seigneurs à leur tour louent les terres à différents Particuliers qui les subdivisent encore souvent. Cette méthode s'observe ainsi de l'un à l'autre jusqu'au plus bas ordre du peuple. Celui qui ne se trouve point en état de payer sa ferme, n'a pas d'autre ressource que d'abandonner le pays. Alors sa femme & tous ses parents deviennent comptables de la dette. Les Gouverneurs & les grands Fermiers qui manquent au payement, sont punis par des coups de canne, & on les ménage si peu, qu'on en a vu quelquefois expirer au bout de deux ou trois heures. Tous les ans au mois de Juillet, on met les Gouvernements à l'encheré, & comme on ne les adjuge qu'au plus offrant, celui qui obtient ainsi le titre & le pouvoir de Gouverneur, ne manque pas de chercher à se dédommager de la somme qu'il a fournie. Pour remplir ce vuide, il exerce plusieurs violences & des exactions sans nombre sur ses vassaux tout le temps que dure son bail.

Division du  
pays de Gol-  
conde.

Le peuple de Golkonde est divisé en quarante-quatre Tribus, & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives. La première Tribu est celle des Brahmines, la seconde celle des Famgams, la troisième celle des Marchands, la quatrième celle des Laboureurs & des Soldats, la cinquième celle des Courtisannes, & toutes les autres, celles qui forment les Artisans, qui sont distingués en autant de Tribus qu'il y a de métiers. Enfin la dernière de toutes les Tribus, est celle qu'on appelle des *Piriaves*. Ceux qui la composent sont extrêmement méprisés, & ils ressemblent, à tous égards, à la Tribu des Pouliats du Malabar.

La première Tribu comprend tous les Brahmines, comme on vient de le

dire, & ces Brahmines sont les Prêtres du pays, les Docteurs & les Interpretes de la Religion. Ils sont regardés avec une grande vénération, & ils la méritent en quelque sorte pour leur application à l'étude. Ils ont quelque connoissance de l'astronomie, de l'écriture, de la médecine de l'arithmétique, & ne négligent rien pour s'instruire encore d'avantage lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Les Famgams sont aussi des espèces de Prêtres qui suivent les mêmes règles que les Brahmines dans tout ce qui concerne la Religion, mais qui ne s'attachent pas autant l'étude, & ne prennent d'autre nourriture que du beurre, du lait & toutes sortes d'herbages, à l'exception des oignons, auxquels ils ne touchent jamais, parce qu'il s'y trouve certaines veines qui paroissent avoir quelque ressemblance avec du sang. Les Marchands qui forment la troisième Tribu sont appellés *Comitis* dans le pays. Leur principal commerce est de rassembler les toiles de coton qu'ils revendent en gros, & de changer les monnoyes. Ils ont tant de connoissance dans les changes, qu'à la vue seule d'une piece d'or ils en décident le poids à un grain près. Le nom de *Campovero* est donné à la Tribu des Laboureurs & des Soldats. Ceux qui composent cette Tribu, ne mangent jamais ni bœuf, ni vache, par un esprit de reconnaissance, à cause des services qu'ils tirent de ces animaux. Leur attention à cet égard est poussée si loin, qu'ils refuseroient de vendre un bœuf à des Etrangers, quelque somme d'argent qu'on offrit. Dans la Tribu des Courtisanes on distingue deux classes, l'une des femmes qui ne s'allient jamais qu'avec ceux d'une Tribu supérieure, & l'autre, de celles qui ne mettent aucune différence entre les Etrangers, & ceux des plus basses Tribus.

Malgré les distinctions remarquables qu'on met entre chaque Tribu, elles ont toutes la même Religion & les mêmes Temples, car le Mahométisme n'est gueres reçu qu'à la Cour. Ces Temples ou ces Pagodes sont fort obscurs, car ils n'ont pas d'autre lumière que celle qu'ils reçoivent par les portes qui demeurent toujours ouvertes; on voit plusieurs Idoles dans chaque Temple, & chaque Particulier adore celle qui lui plaît d'avantage.

A la naissance des enfants on n'observe aucune cérémonie, & on leur donne simplement un nom, qui est pris de leur Tribu, du jour qu'ils sont nés, ou de quelque qualité qu'on découvre sur leur corps. Les femmes accouchent assez heureusement, & la plupart se lavent tout le corps deux ou trois jours après leur délivrance, ou même quelquefois dès le premier jour. Le seul soin qu'elles prennent de leurs enfants, est de leur donner le tetton & de les laver tous les jours; d'ailleurs elles les laissent se rouler à terre jusqu'à ce qu'ils puissent se relever d'eux-mêmes & marcher. Leur habillement n'inquiète pas non plus les meres, car les enfants à Golkonde sont tout nus, on ne commence à les habiller qu'à l'âge de sept ou huit ans. Les enfants des personnes riches sont élevés; avec plus d'attention, mais ils n'ont point d'habits non plus, à l'exception des jours de fête. En sortant de l'enfance, les hommes portent une piece de coton blanc qui leur pend de la ceinture aux genoux; & sur les épaules ils ont une espèce de manteau qui les couvre jusqu'au milieu du corps. Ils laissent croître leurs cheveux, comme les femmes, les relevent sur la tête & les couvrent d'un turban. Leurs

Education des  
enfants.

ROYAUME  
DE  
GOLKONDE.  
Noblesse &  
Milice.

oreilles sont ornées d'anneaux d'or, & ils se parent le cou avec des perles, ou des chaînes d'argent.

On a peu de lumières sur ce qui regarde la Noblesse de Golkonde, & un Voyageur se contente d'assurer que ce sont les plus grands Seigneurs qui montent la garde alternativement tous les lundis, & qu'ils ne sont relevés que le huitième jour. Quelques-uns commandent jusqu'à cinq ou six mille chevaux, & campent sous des tentes, autour de la demeure du Roi. Lorsqu'ils entrent en exercice, ils se rendent directement de chez eux au quartier d'assemblée; mais lorsqu'ils en sortent, ils observent quelques cérémonies avant que de se retirer dans leurs maisons. La Garde descendante se rend en ordre, & avec plus ou moins d'appareil, suivant le rang, ou les richesses de l'Officier qui la conduit, dans la place du Palais devant le balcon royal. La marche commence ordinairement par dix ou douze Eléphants, chargés de leurs châteaux, qui ressemblent à la cage d'un carrosse, ou portant seulement deux hommes, l'un qui le gouverne & l'autre qui tient une enseigne à la main. Après les Eléphants, s'avancent deux à deux, & quelquefois au nombre de quarante, des Chameaux ayant sur le dos une selle, à laquelle est attachée une petite coulevrine, & sur la croupe un homme habillé de peau depuis la tête jusqu'aux pieds, armé d'une mèche allumée. On voit paroitre ensuite tous les palanquins du Seigneur, environnés d'une partie de ses domestiques, & suivis des chevaux de main. Enfin le maître de cet équipage s'avance à cheval, précédé de dix ou douze Courtisanes, qui sautent & dansent devant lui jusqu'à la place. La cavalerie & l'infanterie ferment la marche; & l'attention avec laquelle chacun s'efforce de garder son rang, fait un spectacle flatteur & pompeux tout à la fois.

Le Roi paroît presque toujours sur son balcon, d'où il passe comme en revue les troupes qui descendent la garde. Quelquefois il choisit ce jour pour rendre la justice au peuple, & alors un Secrétaire d'Etat qui se tient dans la place au-dessous du balcon, reçoit les requêtes qu'on veut présenter au Roi. Aussi-tôt qu'il en a cinq ou six entre les mains, il les met dans un sac qui pend au bout d'une corde, dont un des bas Officiers de la couronne tient l'autre bout. Lorsque les requêtes sont placées dans le sac, l'Officier les retire & les présente au Souverain. La même méthode s'observe jusqu'à ce qu'on ne donne plus de requêtes au Secrétaire d'Etat. On prend pour empêcher le peuple d'approcher trop du balcon royal, les précautions suivantes. On plante en terre, à quelque distance des murs du Palais, trois rangs de pieux de la longueur d'une demi-pique, & on y attache des cordes qui croisent les unes sur les autres. Il n'est permis à personne de passer cette espèce de barrière qu'on ne soit appelé par le Roi, & alors on s'approche de l'ouverture qui est pratiquée vis-à-vis le balcon. Deux hommes sont aux deux côtés, tenant chacun le bout d'une corde tendue en travers, & ils la baissent pour laisser entrer dans l'intérieur de la place celui qui ne s'y rend que pour obéir aux ordres du Monarque.

Habits & ar-  
mes des soldats.

L'habillement des soldats consiste seulement dans une pièce de trois ou quatre aunes de toile, dont ils se couvrent le devant & le derrière du



corps. Ils portent leurs cheveux longs & relevés sur la tête par un gros nœud comme ceux des femmes, & ils mettent par-dessus un morceau de toile à trois pointes, dont l'une vient sur le milieu de la tête, & les deux autres se lient sur le chignon. Les armes de l'infanterie sont l'épée & le mouquet. L'épée, qui leur tient lieu de cimeterre, pend à un ceinturon ; la lame en est large, & blesse également de pointe & de taille. Les canons de leurs mouquets sont plus forts que ceux des nôtres, d'un meilleur fer, & se conservent plus long-temps nets. La cavalerie est armée de l'arc, de la fleche, de la rondache & du marteau d'armes, avec le pot en tête & la fleche-de-maille qui pend par derrière depuis le pot jusqu'à l'épaule.

Mariages des  
habitans de  
Golkonde.

Les peres & les meres se chargent du soin de marier leurs enfans, & il paroît qu'ils y songent de bonne heure, puisqu'on marie quelquefois des garçons de cinq ans avec des filles de trois ans. A la vérité, on ne les laisse vivre familièrement ensemble, que lorsqu'ils ont un âge propre à cette union ; & par rapport au climat du pays, cet âge est souvent de dix ans pour les filles, & de douze ou treize pour les garçons. Les peres choisissent toujours un parti dans leur Tribu, ou même dans leur propre famille, & n'ont aucun égard aux degrés de parenté, excepté néanmoins celui de frere & de sœur. Bien loin qu'un pere donne une dot à sa fille en la mariant, il reçoit des présents du mari qu'il lui a choisi. La cérémonie du mariage consiste à placer les deux époux dans un palanquin, & à les promener ainsi par les rues & les places publiques. A leur retour un Brahmine étend un drap sous lequel il fait mettre la jambe nue du mari, & ordonne au jeune homme de mettre son pied sur celui de la jeune fille, qui a aussi la jambe sous le drap. Après cette cérémonie le mariage est fait, & les peres & meres de l'époux & de l'épouse emmènent chacun leur enfant jusqu'au temps déterminé pour la réunion du mari & de la femme. Si le mari meurt le premier, sa veuve ne peut jamais passer à de secondes nœces, & sa condition est des plus tristes. Cette loi n'excepte pas même les femmes qui n'ont point vécu avec leur mari. Une veuve est étroitement renfermée dans la maison de son pere, où elle est occupée aux ouvrages les plus fatigans, & privée en même temps de toutes sortes d'amusements & de plaisirs. Une contrainte si pénible & si dure est cause que souvent les veuves prennent la fuite pour mener une vie plus douce : mais dans ce cas elles s'éloignent de leur famille, car elles courroient risque d'être empoisonnées par leurs parents qui se font honneur de cette cruauté.

Funérailles à  
Golkonde.

L'usage laisse indifféremment aux habitans de Golkonde la liberté de brûler leurs morts ou de les enterrer. On jette les cendres des uns dans la riviere la plus voisine, & on ensevelit les autres, les jambes croisées, dans la posture où l'on a coutume de s'asseoir. La tradition du pays rapporte que les femmes anciennement étoient si fort livrées à la débauche, qu'elles empoisonnoient leurs maris pour s'y abandonner plus librement. Dans la vue de remédier à ce désordre qui étoit répandu dans toutes les Tribus, on institua la loi qui oblige les femmes à se brûler avec leurs maris. Cet usage subsiste encore dans plusieurs cantons des Indes, mais il est presque aboli à Golkonde. Comme on laisse néanmoins aux veuves la liberté de suivre l'objet de leur tendresse, on en voit quelquefois qui préfèrent une mort

ROYAUME  
DE  
GOLKONDE.

prompte à l'ennui & aux peines d'un long veuvage. Lorsqu'une femme a pris la résolution de se bruler avec le corps de son mari, elle se pare de ses plus riches ornements, & se fait accompagner de ses parents & de ses amis jusqu'à la fosse, où elle doit être la proie des flammes. Elle chante pendant tout le chemin, & lorsqu'elle est arrivée, elle se repose quelque temps sur le bord de la fosse, entretient d'un air tranquille tous ceux qui viennent lui faire leurs adieux, & se précipite enfin dans la fosse. Alors les parents & ses amis se hâtent de jeter de la terre sur son corps.

Produit du pays.

Le pays de Golkonde qui abonde en toutes sortes de fruits, est d'ailleurs fort riche en pierres, dont il y a une mine à Colour. La plus grande partie de celles de Raolkonde, qui est dans son voisinage, est apportée dans ce Royaume, duquel on tire aussi beaucoup de sel & de toiles peintes. Il est tributaire du Grand Mogol. Ses principales Villes sont Golkonde, Masulipatan, Colour. Toutes les Nations de l'Europe ont des comptoirs à Masulipatan.

## CHAPITRE XXI.

### ROYAUME DE PÉGU.

Figure de ce  
royaume des Pé-  
guans.

Suivant le rapport unanime de tous les Voyageurs, il regne une grande corruption dans les mœurs des habitants de Pégu, & les femmes qui sont presque nues cherchent tous les moyens de plaire aux Etrangers. Leurs maisons sont d'une mal-propreté qui paroît sans exemple en Asie, & ils ne font pas difficulté d'y laisser entrer leurs porcs. Ce peu de goût pour la propreté est causé qu'ils ont une mauvaise odeur; & comme avec ce défaut ils ont la peau bafanée, leur aspect est rebutant au premier abord. Cependant la plupart sont d'une taille avantageuse.

Religion de  
Pégu.

Les Péguans dans leur système religieux admettent deux principes; l'un auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Ils rendent à l'un & à l'autre de ces Principes à peu près le même culte; mais les offrandes & les présents sont toujours en faveur du dernier. Dans les disgrâces ou les maladies qui leur arrivent, ils font des vœux pour engager le mauvais Principe à cesser de les persécuter; & s'ils croyent avoir obtenu ce qu'ils désirent, ils s'acquittent de leurs vœux avec la fidélité la plus scrupuleuse. Leurs Prêtres les entretiennent dans ces appréhensions, & s'attribuent la connoissance de ce qui peut être agréable, ou déplaire au mauvais Esprit. En conséquence ils régulent les cérémonies que les Péguans doivent observer pour se rendre le mauvais Esprit favorable, ou pour l'empêcher au moins de leur nuire. La crainte que ces peuples ont de cet Esprit est si continuelle & si vive, que s'ils voyent un homme masqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques de la plus grande frayeur, dans l'idée que c'est ce redoutable Monstre qui sort de l'enfer pour les tourmenter.

Téléphons du  
Pégu.

Outre les Prêtres de Pégu, il y a un Ordre de Religieux qui portent,

comme à Siam, le nom de Talapoins, & qui descendent sans doute des Talapoins Siamois. Ils ne vivent que d'aumônes, & sont tellement révérents des Péguans, que le peuple boit avec empressement l'eau qui a servi à laver leurs mains. L'habitation de ces Religieux est au milieu des bois dans des espèces de cages qu'ils se font construire au sommet des arbres pour se garantir de l'attaque des tigres dont le pays est rempli. A chaque nouvelle lune les Talapoins vont dans les villes, y rassemblent le peuple au son d'une cloche ou d'un bassin, & prêchent à haute voix. Dans leurs discours ils s'efforcent de combattre les superstitions auxquelles les Péguans sont attachés, & cherchent à établir les préceptes de la loi naturelle. Ils croient que l'exacte observation de cette loi suffit pour mériter des récompenses dans une autre vie. Prévenus de cette idée, les Talapoins sont extrêmement charitables envers leurs compatriotes & les Etrangers. Lorsqu'ils meurent, leurs funérailles se font aux dépens du Public, & le peuple dresse un bucher des bois les plus estimés pour brûler leur corps : on en jette les cendres dans la rivière, mais on recueille leurs os avec soin, & on les enterre au pied de l'arbre qui a servi d'habitation au Talapoin défunt.

Les Péguans ont une si haute opinion de la sainteté des crocodiles, qu'ils regardent comme un bonheur d'en être dévorés, & ils n'ont gueres moins de vénération pour les singes. On prétend que ces peuples n'admettent point un culte régulier, qu'on ne voit point de Temples dans tout le pays, & qu'il n'y a dans toute l'année que cinq fêtes solennelles, qui sont désignées par le nom général de *Sapens*, mais qui ont chacune un nom particulier. La première qui s'appelle *Giachie* se célèbre à six milles de la capitale, & toute la Cour y assiste avec beaucoup de pompe & de magnificence. La seconde nommée *Catina-Giaimo*, a pour théâtre la capitale même, où les principaux habitants dressent des pyramides de différentes formes, autour desquelles ils mettent pendant la nuit des flambeaux & des bougies pour éclairer ceux qui vont faire leurs adorations au bon Principe. La troisième qui se nomme *Segienou* se fait à l'honneur du mauvais Principe, en présence du Roi, de la Reine & de leurs enfants, qui ne manquent pas d'y assister dans des chars magnifiques. La quatrième à laquelle on donne le nom de *Daiche* est la fête de l'eau ; elle consiste dans le plaisir que toute la Nation, sans excepter le Roi & la Noblesse, prend à se jeter de l'eau dans les rues & dans les places publiques. Enfin la cinquième qu'on appelle *Denon*, ne se célèbre que sur la rivière. C'est une course de barques qui reçoit beaucoup d'éclat de la présence du Roi & de toute sa Cour. Le premier prix de la vitesse & de l'agilité des rameurs est une statue d'or ; le second une statue d'argent, & tous les autres concurrents sont exposés à la raillerie des spectateurs.

La forme des mariages dans le Royaume de Pégou sert de preuve à ce qu'on avance des mœurs irrégulières des Péguans. Lorsqu'un homme a dessein de prendre une femme, il l'achète des parents de la fille, à qui il donne une dot plus ou moins forte, suivant les conventions qu'il fait avec eux. Si le dégoût suit de près la possession, il est libre de renvoyer sa femme qui retourne alors dans sa famille. Les femmes jouissent aussi du droit d'abandonner leurs époux, mais elles sont obligées auparavant de les rembourser de ce qu'ils



ont dépenfé pour les obtenir. Les peres s'empreflent d'offrir leurs filles aux Etrangers , & conviennent avec eux d'un prix qui fe règle fur le temps que ces fortes de mariages doivent durer. Lorfque les Etrangers quittent le pays , leurs prétendues femmes font reçues volontiers par leurs peres & meres , & trouvent bientôt les occafions d'époufer quelque Péguan. Si l'Etranger reparoit dans le pays au bout de quelque temps , il peut exiger qu'on lui loue de nouveau la femme qu'il a déjà eue. Dans ce cas le véritable mari confent à livrer fon époufe à l'Etranger , & il la reprend à fon départ.

Les principales richelfes du Royaume de Pégu font le riz , la porcelaine , le mufc , la lacque , l'or , l'argent & les pierres. La plupart des maifons de Pégu , capitale du Royaume de ce nom , ne font bâties que de cannes , ou de roseaux. Il fe fait dans cette ville un grand commerce , dont le plus confidérable eft celui de rubis , qu'on apporte d'Ava.

## CHAPITRE XXII.

## ROYAUME DE SIAM.

Figure des Siamois.

EN général les habitants naturels du Royaume de Siam font plutôt petits que grands , mais ils ont le corps bien fait. La figure du vilage dans les hommes , comme dans les femmes , tient plus de la lofange que de l'ovale , c'eft-à-dire , qu'il eft large & élevé par le haut des joues , & tout d'un coup leur front fe rétrécit & fe termine prefqu'autant en pointe que le menton. Ils ont les yeux petits , d'une vivacité médiocre , & le blanc en eft ordinairement jaune. Leurs joues font creufes , parce qu'elles font trop élevées par le haut ; ils ont la bouche grande , les lèvres groffes & pâles , & les dents fort noires. Leur teint eft groffier , d'un brun mêlé de rouge , à quoi le hâle contribue , fans doute , autant que la naiffance. La grandeur des oreilles eft une partie effentielle de leur beauté , & ce goût eft le même parmi tous les Orientaux , cette différence néanmoins , que les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les allonger , & ne les percent qu'autant qu'il eft néceffaire pour y mettre des pendants ; au lieu que d'autres , après les avoir percées , aggrandiffent le trou peu à peu en y fourrant des bâtons , & le rendent enfin allez ouvert pour y paffer le poing. Celles des Siamois font naturellement grandes fans que l'art y contribue , & ils ont les cheveux noirs , plats & épais. Les hommes & les femmes les portent fi courts , qu'ils ne descendent autour de leur tête qu'à la hauteur des oreilles.

Les Siamois ont la tête & les pieds nus , & ils portent feule- ment autour des reins & des cuiffes jufqu'au-deffous du genou une piece de toile peinte d'environ deux aunes & demie de long. Quelquefois au lieu d'une toile peinte , c'eft une étoffe de foie , ou toute unie , ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent. Les Mandarins ajoutent à leur pagne une chemife de mouffeline , qui leur fert de vefte ou de juft-au-corps. Ils la depouillent & fe l'entortillent au milieu du corps , quand ils abordent un Mandarin fupérieur

supérieur en dignité pour lui témoigner qu'ils sont disposés à recevoir ses ordres. Ces chemises, qui n'ont pas de collier, sont ouvertes par devant, & laissent voir l'estomac. Les manches ont environ deux pieds de tour, & sans être froncées par le haut ni par le bas, elles tombent presque jusques sur le poignet. Le corps de ces chemises est si étroit, qu'on ne pouvant passer & descendre par dessus le pagne, il s'y arrête par plusieurs plis. Dans l'hyver les Seigneurs mettent quelquefois sur leurs épaules une pièce d'étoffe ou de toile peinte en forme de manteau ou d'écharpe, dont ils passent avec assez de grace les bouts autour de leurs bras.

LES  
SIAMOIS.

Le Roi de Siam porte une veste de quelque beau brocard, dont les manches sont fort étroites, & lui viennent jusqu'aux poignets. Cette veste est toujours sous sa chemise, qui est garnie ordinairement de dentelle. Il n'est permis à personne d'avoir une veste comme le Roi, à moins qu'il ne la donne lui-même, & c'est un présent qu'il ne fait gueres qu'à ses principaux Officiers. Il leur fait aussi présent quelquefois d'une veste d'écarlate qui ne doit leur servir qu'à la guerre ou à la chasse, & qui descend jusqu'aux genoux. Cette veste a huit ou dix boutons par devant, & les manches en sont larges, courtes, & dénuées de toute espèce d'ornement. C'est un usage général à Siam que le Roi & tous ceux qui le suivent à la guerre ou à la chasse, soient vêtus de rouge. Les chemises mêmes qu'on donne aux soldats sont teintées de cette couleur, & aux jours des fêtes solennelles ils paroissent sous les armes avec cet habillement.

Habillement  
du Roi.

Le bonnet blanc, haut & pointu, est une coiffure de cérémonie que le Roi & ses Officiers portent également; mais le bonnet du Roi de Siam est orné d'un cercle ou d'une couronne de pierreries, & ceux de ses Officiers ont divers cercles d'or, d'argent ou de vermeil, qui font la distinction de leurs dignités. Les Siamois ne se servent de ces bonnets que devant le Roi, dans leurs Tribunaux ou dans les occasions d'éclat. Leur usage est de les attacher avec un cordon qui leur passe sous le menton, & jamais ils ne les ôtent pour saluer. Ils n'estiment les chapeaux que dans les voyages, & le Roi en a de toutes sortes de couleurs qui ne voyent le jour que dans ces occasions. Le peuple, qui connoît peu cette sorte de délicatesse, ne daigne seulement pas se couvrir la tête contre l'ardeur du soleil, on n'emploie pour cela qu'un simple morceau de toile. À l'égard des chaufsuces, les Mahométans ont introduit à Siam la coutume de porter des babouches, espèces de souliers pointus sans talons & sans quartier. Les Siamois quittent ces chaufsuces avant que d'entrer dans les appartements, afin de ne les point salir. D'ailleurs le respect qu'ils doivent au Roi ou aux personnes du plus haut rang, les oblige d'avoir les pieds nus.

Coiffures des  
Siamois de tout  
état.

Les femmes attachent différemment des hommes leur pagne autour de leur corps; car elles le laissent tomber dans sa largeur, pour former une jupe étroite qui leur descend jusqu'à la moitié des jambes; au lieu que les hommes le relevent entre les cuisses en y repassant l'un des deux bouts qu'ils tiennent plus long que l'autre, & qu'ils attachent par derrière au moyen d'une ceinture. L'autre bout pend par devant, & comme les Siamois n'ont pas de poches, ils nouent à leur pagne leur bourse de betel. Les hommes riches, ou plus propres que le commun du peuple, portent

Habillement  
des femmes.

deux pagnes l'un sur l'autre, pour conserver un air de propreté & de fraîcheur à celui qui est par dessus. Au pagne près, les femmes sont communément nues, & elles n'ont pas l'usage des chemises de mousseline. Dans les conditions relevées, elles portent une écharpe, dont elles font quelquefois passer les bouts autour de leurs bras ; mais le bel air veut qu'elles mettent simplement cette écharpe sur leur sein, & qu'elles en abattent un peu les plis. Les deux bouts jetés dessus les épaules pendent par derrière.

Les enfans vont sans pagne jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quand ils l'ont une fois pris, on ne cherche point à le leur ôter pour les châtier ; car les Siamois trouvent que la méthode des Européens blesse la pudeur. Les Siamois ont tant de scrupule sur ce qui concerne la bienséance, qu'ils ne quittent pas leur pagne pour se coucher, ou pour se baigner. Ils se contentent d'en changer souvent pour s'entretenir le corps propre. Les pagnes d'une certaine beauté, c'est-à-dire, ceux qui sont brodés, ou de toile peinte fort fine, ne peuvent être portés que lorsque le Roi en a accordé la permission. C'est un usage commun parmi tous les Siamois d'avoir aux trois derniers doigts de la main des bagues, dont le nombre n'est point fixé. Les colliers ne sont pas connus à Siam, mais les femmes & les enfans de l'un & de l'autre sexe n'oublient pas de se parer de pendants d'oreilles. Ces ornemens ont la forme d'une poire & sont d'or, d'argent ou de vermeil. Les jeunes garçons & les jeunes filles de bonne maison portent des brassiers, mais seulement jusqu'à l'âge de six ou sept ans, & ils ont aux bras & aux jambes des anneaux d'or ou d'argent.

Le soin des Siamois pour leurs personnes les occupe presque sans cesse. Ils se baignent trois ou quatre fois le jour, & se parfument en plusieurs endroits du corps. Ils mettent sur leurs lèvres une espece de pommade de senteur qui les rend encore plus pâles qu'elles ne sont naturellement, & ils croiroient faire une impolitesse à ceux qu'ils vont voir, s'ils ne se la voient pas immédiatement auparavant. Ils se font alors une marque blanche sur la poitrine avec de la craye, pour faire connoître qu'ils sortent du bain. Ils ont deux sortes de maniere de le prendre, l'une en se mettant dans l'eau, & l'autre en s'en faisant répandre sur le corps à diverses reprises ; & cette seconde sorte de bain dure quelquefois plus d'une heure. Ils n'ont pas besoin de faire chauffer l'eau pour leurs bains domestiques, parce qu'elle est assez chaude par elle-même. Quoiqu'ils affectent de se noircir les dents, le soin qu'ils en prennent est extrême. Ils lavent leurs cheveux avec des eaux & des huiles parfumées, & ils se servent de peignes de la Chine, qui ne sont qu'un amas de pointes ou de dents liées étroitement avec du fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe, dont ils ont fort peu pour l'ordinaire ; mais ils ne se coupent jamais les ongles. C'est une beauté selon eux, & ils se contentent de les tenir propres.

Si les Siamois sont simples dans leurs habits, ils ne le sont pas moins dans leurs logemens, dans leurs meubles & dans leur nourriture. Leurs maisons sont petites, mais accompagnées d'assez grands espaces. Des claies de bambou fendu, souvent peu serrées, en font les planchers, les murs & les combles. Les piliers sur lesquels elles sont élevées pour éviter l'inondation, sont des bambous plus gros que la jambe. Leur hauteur au dessus



de la terre est d'environ treize pieds, parce que l'eau s'élève quelquefois d'autant. Le nombre des piliers est de quatre ou six, sur lesquels ils mettent en travers d'autres bambous au lieu de poutres. L'escalier est une véritable échelle, qui pend en dehors comme celles des moulins à vent. Les étables mêmes sont en l'air, avec des rampes de claies par où les animaux peuvent y monter. Le foyer des maisons est une corbeille pleine de terre, soutenue comme un trépied sur trois bâtons.

Les grands Officiers de la Cour ont des maisons de menuiserie qu'on prendroit pour de grandes armoires. Le maître, sa principale femme & leurs enfants logent seuls dans ce bâtiment. Chacune des autres femmes avec ses enfants, & chaque esclave avec sa famille ont de petits logements séparés, qui composent autant de ménages différents, mais qui sont renfermés dans la même enceinte de bambous. Les Européens, les Chinois & les Mores habitués dans le Royaume de Siam, y bâtissent des maisons de briques, avec des appentis en forme de hangards ouverts, qui arrêtent le soleil sans ôter l'air. Les appartements de ces maisons sont grands & magnifiquement ornés. Le Palais de Siam, celui de Louvo & plusieurs Pagodes sont aussi de briques; mais ces édifices sont bas, & n'ont qu'un étage comme les maisons du peuple. La forme des Pagodes ressemble assez à celle des Chapelles en Europe, mais elles n'ont ni voûte, ni plafond, & sont garnies seulement d'une charpente qui soutient les tuiles, & qui est vernissée de rouge avec quelques filets d'or. Au reste les Siamois ne connoissent pas d'autre ornement extérieur pour les Palais & les Temples, que dans les combles qu'ils couvrent de cette sorte d'étain qu'ils nomment *Culin*, ou de tuiles vernissées de jaune à la manière de la Chine.

Le Palais de Siam ne laisse pas de se nommer le Palais d'or, parce qu'il a quelque dorure dans l'intérieur. Les salons de ce même Palais & ceux de celui de Louvo, où furent reçus des Envoyés de France, étoient revêtus d'un lambris vernissé de rouge, avec quelques filets & des feuillages dorés. Les planchers étoient couverts de tapis de pieds, & la Loubere vit à Louvo la salle de l'Audience déjà toute garnie de glaces de miroir, que l'escadre Françoisé avoit apportées au Roi de Siam. Le même Voyageur décrit ainsi la salle du Conseil. Dans le fond, dit-il, il y avoit un sofa de la forme d'un grand bois de lit, dont les quenouilles & les tringles étoient couvertes d'une lame d'or, & le fond garni d'un tapis. D'ailleurs, il n'y avoit ni rideaux, ni aucune autre sorte de garniture. A l'endroit du chevet étoient en pile les coussins sur lesquels le Roi s'appuyoit. Le mur à droite du sofa offroit un beau miroir, que le Roi de France avoit envoyé au Roi de Siam. On voyoit encore pour unique meuble, un fauteuil doré, dans lequel ce Prince se montra aux Envoyés, & un *Tiab*, c'est-à-dire, une coupe pour le betel, haute d'environ deux pieds, revêtue d'argent fort bien travaillé, & dorée en quelques endroits.

Les bâtiments, ou maisons des Siamois un peu distingués, n'ont qu'un étage, non plus que celles de tout le reste des habitants du pays; mais cet étage est plus ou moins élevé du rez de chaussée, suivant la qualité de celui qui occupe le logement. On voit que toutes les maisons, pour peu qu'elles aient d'étendue, ont plusieurs appartements de hauteur inégale. Le

LES  
SIAMOIS.

logement du Roi, par exemple, & celui de ses femmes sont plus élevés que tout le reste du Palais, & plus une piece en est proche, plus elle s'éleve à l'égard de celle qui la précède. Il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre jusqu'à la dernière, qui se trouve à peu de distance de la terre. La même inégalité s'observe dans les plafonds & les toits, qui sont plus bas, à mesure qu'ils couvrent une piece plus basse. Cette succession de toits inégaux est une marque distinctive des degrés de grandeur. Le Palais de Siam en a sept, qui sortent ainsi successivement les uns des autres, & les grands Officiers en ont jusqu'à trois. Quelques tours carrées qui s'élèvent en divers endroits du Palais ont aussi plusieurs combles. On remarque la même gradation dans les Pagodes, & lorsqu'elles ont trois toits, le plus élevé est pour l'Idole, & les deux autres pour le peuple.

Meubles des  
Siamois.

Les meubles de la plus grande partie des Siamois sont peu magnifiques. Ils consistent dans des lits, une table & quelques sièges. Le bois de lit est un châlis fort étroit & nappé, mais sans dossier & sans quenouilles, & plusieurs Siamois n'ont même pour tout lit qu'une natte de jonc. Leur table est un plateau à bords relevés & sans pieds. Des nattes de joncs plus ou moins fines composent les sièges, & personne ne peut se servir de tapis de pieds, si le Roi ne lui en a pas fait don. Les personnes riches ont de plus que les autres des coussins pour s'appuyer. Tous les habitants Naturels n'ont à table ni nappe, ni serviettes, ni cuilliers, ni fourchettes, ni couteaux. On leur sert des morceaux tout coupés dans de la vaisselle de porcelaine ou d'argile, & ils boivent dans des vases de cuivre. Le bois simple ou vernissé, le coco & le bambou sont la matière de tous les autres ustensiles; car chez les Particuliers on voit peu de vases d'or ou d'argent. Leurs seaux à puiser de l'eau sont de bambou fort proprement entrelacé.

On attribue à la chaleur du climat le peu d'appétit qu'on remarque parmi les Siamois. D'ailleurs, ils préparent fort mal leurs aliments, & n'aiment que le poisson pourri, les intestins des animaux terrestres & des insectes grillés. En général les viandes du pays sont coriaces, peu succulentes & indigestes, au point que les Européens qui séjournent quelque temps à Siam, sont embarrassés sur le choix des nourritures.

Religion du  
pays.

Deux Voyageurs qui ont écrit sur le système religieux des Siamois, ne sont pas d'accord entr'eux sur plusieurs articles. L'un (1) assure que les Siamois n'ont dans toute leur doctrine religieuse aucune idée raisonnable de la Divinité; qu'ils ne connoissent ni l'éternité, ni la sagesse, ni la toute-puissance de l'Etre suprême, & qu'ils croient que les Dieux qu'ils adorent ont été des hommes. L'autre (2), sur les observations duquel on doit le plus compter, vu sa qualité de Théologien, déclare d'abord que la Religion Siamoise est fort bizarre, & trop difficile à approfondir. Voici néanmoins, selon son témoignage, ce qu'on a pu démêler dans une matière si obscure. Les Siamois croient un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ce secours consiste à leur donner une loi; à leur prescrire les moyens

(1) La Loubère.

(2) Le P. Tachard.

de bien vivre ; à leur enseigner la véritable Religion & les sciences qui sont nécessaires à leurs besoins. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage de toutes les vertus morales dans leur degré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps par lesquels il a passé. Il est, suivant leurs idées, exempt de passions, & il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité. Avec que d'arriver à ce sublime état, une application extrême à vaincre ses passions a produit dans son corps un changement si prodigieux, que son sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de se montrer, ou de se rendre invisible aux yeux des hommes, & dans un instant, par la force de ses desirs, il peut se transporter d'une extrémité du Monde à l'autre. Il sçait tout ; mais sa science n'est pas renfermée, comme celle des hommes, dans une suite de raisonnemens. Elle consiste dans une vue claire & simple, qui lui représente tout d'un coup les préceptes de la loi, les vices, les vertus & les secrets les plus cachés de la Nature ; le passé, le présent & l'avenir ; le ciel, la terre, le paradis, l'enfer ; toutes les parties du Monde que nous voyons, & ce qui se passe même dans d'autres Mondes que nous ne connaissons pas. Il se rappelle avec clarté tout ce qui lui est arrivé depuis la première transmigration de son ame jusqu'à la dernière. Après cette dernière transmigration, le Dieu Siamois meurt pour ne plus renaître, c'est-à-dire, qu'il est délivré pour toujours de la sensibilité aux maux de la vie. Alors un autre Dieu lui succede, & le regne de chaque Divinité dure un certain nombre d'années.

Après ce qui a été dit ci-devant dans le chapitre de Malabar, touchant le peu de fond qu'il y a à faire sur ce que les Voyageurs nous rapportent du système religieux des différentes contrées des Indes, il doit paroître surprenant que je fasse ici mention du récit que le P. Tachard en a fait, & c'est au premier coup d'œil me trouver en contradiction avec moi-même. Je vais donc répondre d'avance aux reproches qu'on pourroit me faire là-dessus, & sans cesser d'insister sur le peu de foi qu'on doit ajouter aux relations des Voyageurs à ce sujet, j'ai cru devoir donner un échantillon de ce qu'on lit dans ces relations. Par cet échantillon on se trouve en état de juger combien il regne d'obscurité & de sentimens contraires les uns aux autres dans les descriptions des Voyageurs, sur les opinions religieuses des peuples éloignés de notre région. Dans tous les détails que je donnerai par la suite des autres habitans de l'Inde, je ne parlerai plus de Religion.

Le nom que les Portugais ont donné aux Prêtres ou Religieux à Siam, est celui de Talapoins, & ce nom tire son origine de l'espece d'éventail que ces Prêtres ont presque toujours à la main, & qui s'appelle *Talapa*. Les Talapoins, dans la langue de leur pays, s'appellent *Tchaoucou* ; mais comme le nom de Talapoins a prévalu dans l'esprit des Européens, je n'en donnerai pas d'autres à ces especes de Religieux. Il y en a parmi eux qui vivent dans les bois, afin de n'avoir aucun commerce avec les hommes, & ceux-là sont regardés avec une grande vénération. Les autres, qui sont plus nombreux, sont habitués dans les villes & dans les villages. Le peuple croit que leur institut vient du ciel, & qu'il fut apporté sur la terre par un Ange. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'esprit de leur institution est

Talapoins.



de racheter par une vie pénitente les péchés de ceux qui leur font l'aumône. Les Couvents des Talapoins occupent un grand terrain quaré, qui est environné d'une clôture de bambou. Le centre étant la place d'honneur, suivant l'idée des Siamois, les Talapoins placent leur Temple directement au milieu de leur enclos. Les extrémités de l'espace, le long de la clôture, sont bordées par des cellules, quelquefois en double & triple rang. Ces cellules sont aiant de petites maisons isolées qu'on élève sur des piliers pour les préserver des inondations, & celle du Supérieur est distinguée par sa grandeur & son élévation. Le terrain que le Temple contient est bordé par quatre murs, qui laissent entr'eux & les cellules un vaste espace, auquel on peut donner le nom de cour. Dans quelques Couvents, ces murs ne tiennent à aucun bâtiment, & ne servent qu'à renfermer le Temple & plusieurs pyramides; dans d'autres on fait le long des murs regner des galeries couvertes, qui ressemblent aux cloîtres d'Europe, & sur un contre-mur à hauteur d'appui, bâti autour de ces galeries, on voit une suite d'Idoles souvent parfaitement bien dorées.

Les Talapoins sont divisés en quatre Ordres, sçavoir, celui des *Nens* ou *Oc-Nens*, celui des *Picous*, celui des *Badlouangs* & celui des *Sancrats*. Les *Nens* sont comme des Novices, & leur état approche de celui des Clercs en Europe. Les *Picous* peuvent être comparés à nos Diacres, & les *Badlouangs* à nos Prêtres. L'Ordre des *Sancrats* est le plus considérable, & répond en quelque façon au titre & au pouvoir de nos Evêques. La fonction des *Nens* est de servir les *Badlouangs*, qui ont chacun deux ou trois de ces petits Moines dans leurs cellules. Quoique l'état des *Nens* ne soit pas censé entièrement Religieux, ils ne laissent pas de porter l'habit de l'Ordre, & de se raser la tête & les sourcils comme les autres Moines. On les reçoit dès l'âge de cinq ou six ans, & il y en a plusieurs qui vieillissent dans cette condition, & dans l'exacte observation du célibat auquel la règle les engage. Les Prêtres ne mangent point en communauté, & quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans en excepter les Chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent. L'unique but de cet usage est apparemment de les assujettir tous à la fatigue de la quête. Les Talapoins ont aux deux côtés de la porte de leurs cellules deux loges, pour recevoir les passants qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

Tous les Talapoins, de quelque ordre qu'ils soient, sont vêtus de même, & ont la tête & les pieds nus comme le reste du peuple. Quatre pièces, outre le pagne, composent leur habillement; l'une nommée *Angsa*, est une espèce de bandoulière, large de cinq ou six poutces, qui leur descend de l'épaule gauche sur la hanche droite, où elle s'attache avec un seul bouton. La seconde pièce, est une espèce de scapulaire de toile jaune, qui a exprès plusieurs pièces en différents endroits. Ce scapulaire descend jusqu'aux pieds, par derrière & par devant, mais il laisse les deux bras libres. L'épaule gauche des Talapoins est encore chargée d'un autre morceau de toile, qu'ils portent en forme de chaperon, & qui est quelquefois rouge. La quatrième pièce de l'habillement est enfin une sorte d'écharpe qui sert à entourer le corps, & à soutenir le chaperon & la bandoulière. L'usage des chemises de mousseline & des vestes est interdit aux Talapoins, & pour quêter, ils

ont un bassin de fer dans lequel on met les aumônes qu'on leur fait ; mais ils doivent porter ce bassin dans un sac de toile qui leur pend du côté gauche, aux deux bouts d'un cordon passé en baudrier sur l'épaule droite. Lorsqu'ils sortent ils ont sans cesse à la main une sorte de parasol qui se nomme Talapa, & qui les garantit des ardeurs du soleil.

Ces Prêtres se rasent la barbe, la tête & les sourcils, & comme personne ne peut toucher à la tête des Supérieurs sans leur manquer de respect, ils sont obligés de se raser eux-mêmes. La même raison ne permet pas aux jeunes Talapoins de raser les vieux ; mais ces derniers rasent les jeunes, & se rendent mutuellement le même service entr'eux. Les jours réglés pour se raser arrivent au renouvellement de la lune, & lorsqu'elle entre dans son plein. Tous les Siamois, Religieux & Laïcs, sanctifient ces grands jours par le jeûne, depuis midi jusqu'au lendemain matin. Le peuple ne va point à la pêche ces jours-là, & porte aux Couvents diverses sortes d'aumônes, dont les principales sont de l'argent, des fruits, des pagnes & des bêtes. Si les bêtes sont mortes elles servent de nourriture aux Talapoins, & si elles sont vivantes, ils les laissent courir autour du Temple, & n'y peuvent toucher, suivant leur règle, que lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même près de plusieurs Temples un réservoir d'eau pour le poisson vivant qu'on apporte en aumône.

Tout Badlouang peut initier les Nens ; mais les Sanrats seuls ont droit de recevoir les Badlouangs & les Picous. Il faut que ces derniers aient au moins vingt ans pour entrer dans leur Ordre, & vingt & un pour être admis à celui des Badlouangs. Dans la consécration des Picous, le Santrat récite sur eux quelques prières. Il les exhorte ensuite à observer ponctuellement les préceptes de la loi à laquelle ils s'assujétissent ; de veiller à la garde du Temple & des Idoles ; de tenir l'un & les autres dans une grande propreté ; de veiller à la conservation des anciens rites, & de ne souffrir aucun changement en matière de culte.

Réception d'un  
Picou.

Les Badlouangs sont reçus avec plus d'appareil que les Picous. Il faut d'abord que celui qui postule pour entrer dans cet Ordre, se présente devant le Santrat, se prosterne à ses pieds, lui témoigne un vif empressement d'être initié, & promette une somme d'argent. Au jour fixé pour la cérémonie, le Santrat récite sur le postulant les prières ordinaires, & lui met entre les mains une grande liste, où sont écrits tous les commandements de la loi. Le Récipiendaire est alors porté en triomphe sur les épaules de plusieurs hommes, & le peuple l'accompagne avec des instruments de musique, lui donnant grand nombre de bénédictions. Si le Badlouang se trouve en état de faire une certaine dépense, la fête de sa réception est plus brillante, & il est placé dans un balon (1) doré conduit par un grand nombre de rameurs, & accompagné d'une longue suite de balons fort propres. Presque tous les Badlouangs reçoivent ces honneurs, parce que pour subvenir aux frais que leur coûte cette journée, ils ont coutume quelque temps auparavant de faire une quête dans la ville & dans les campagnes. Leurs parents quêtent aussi en faveur du postulant, & chacun donne volontiers ce qu'il faut.

Réception d'un  
Badlouang.

(1) Espèce de bateau dont on verra plus bas la description.

Chaque Couvent de Talapoins a un Supérieur qui porte le titre de *Tchaou-Vat*, c'est-à-dire, Seigneur ou Maître du Couvent; mais tous les Supérieurs ne sont pas égaux en dignité. Le premier degré est celui de Sancrat, & de tous les Sancrats celui du Palais est le plus révérent. Cependant les Sancrats n'ont aucune juridiction les uns sur les autres, & les Missionnaires ont comparé les Sancrats aux Evêques, & les simples Supérieurs aux Curés. En effet, suivant le témoignage de la Loubere, les premiers ont seuls le droit de faire des Talapoins, comme nos Evêques ont celui d'ordonner des Prêtres. D'ailleurs les Sancrats n'ont aucune puissance juridique, ni toute autre espece d'autorité sur le peuple, ni même sur les Talapoins qui ne sont pas de leur Couvent, & leurs prérogatives se réduisent à gouverner certains Couvents qui ne peuvent l'être que par des Sancrats. La marque extérieure qui sert à faire reconnoître ces Couvents de ceux qui n'ont que des *Tchaou-Vats*, ou simples Supérieurs, est un amas de pierres placées de distance en distance autour du Temple, & qui ont une ressemblance éloignée avec des mitres posées sur un pied d'estal. Le nombre des Sancrats est peu considérable, car on n'en voit jamais plus de huit, mais ils sont au moins deux à la fois. Le Roi donne aux principaux d'entr'eux un nom, un parasol, une chaise & des hommes pour la porter, lorsqu'ils se rendent au Palais.

Les Talapoins, de quelque classe qu'ils soient, ne se lient par aucun vœu, & peuvent rentrer dans le monde aussitôt qu'ils sont fatigués du joug monastique. Tant qu'ils vivent dans le cloître, ils sont exempts des corvées & des impositions, & cet affranchissement seroit cause qu'une multitude de Siamois embrasseroit l'état religieux, si le Roi de Siam, pour prévenir un semblable inconvénient, n'eût établi qu'on les examineroit rigoureusement sur leur science, c'est à-dire, s'ils connoissoient parfaitement la langue du pays & les livres de la Nation. Cette loi a diminué le nombre des Talapoins, parce que l'indolence naturelle aux Siamois leur fait regarder avec effroi la fatigue que toute espece d'étude leur occasionneroit. De plus, si pendant tout le temps qu'ils demeurent dans leur profession ils manquoient à l'obligation où ils se trouvent de garder le célibat, & que le Roi en fût informé, il les condamneroit sans remission à la peine du feu. Les Talapoins suffisamment instruits de tout ce qu'ils doivent sçavoir, & sur la conduite desquels il n'y a rien à reprendre, sont chargés d'expliquer au peuple la doctrine contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications sont le lendemain de toutes les nouvelles & de toutes les pleines lunes.

Lorsque la rivière est enflée, les Talapoins commencent une espece de carême qui dure autant que l'inondation, & qui consiste dans un jeûne, ou une privation de toutes sortes d'aliments depuis midi jusqu'au lendemain. Pendant ce temps ils prêchent tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à midi, & depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures du soir. Le Prédicateur est assis les jambes croisées dans un fauteuil élevé, & plusieurs Talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu à entendre ces sermons qu'il applaudit par quelques mots d'usage en ces occasions. Le moment où le Prédicateur sort de son fauteuil est celui où



il reçoit les aumônes qu'on lui veut faire ; de sorte que les Talapoins qui peuvent souvent prêcher ne manquent jamais de s'enrichir. Outre leur cahrême, ces Religieux font tous les ans une retraite de trois semaines, & redoublent leurs austerités. Pour se recueillir davantage, ils quittent leur Couvent, & vont camper au milieu des bois sous de petites huttes qu'ils bâtissent exprès. Ils ont soin de publier que les bêtes féroces n'oseroient leur faire aucun mal, & qu'ils ne songent pas même à se garantir de leur approche : mais, suivant la remarque de la Loubere, il y a tout lieu de croire qu'ils prennent secrètement leurs précautions.

La vie ordinaire que mènent les Talapoins est assez unie. Ils ne se lèvent que lorsqu'ils voyent assez clair pour distinguer les veines de leurs mains. C'est un des préceptes de leur règle, & ils pécheroient s'ils sortoient plutôt du lit, parce que comme il leur est expressément défendu d'ôter la vie à aucun être, ils pourroient tuer dans l'obscurité quelque insecte qui se trouveroit sous leurs pieds. Dès qu'ils sont levés, ils se rendent au Temple, & y font l'office pendant deux heures, assis sur des nattes les jambes croisées, & chantant à deux chœurs sur un ton qui ressemble à la psalmodie. L'office qu'ils récitent est, à ce qu'on imagine, un abrégé de la vie de leur Législateur, qu'ils interrompent de temps en temps par quelques actes d'adoration. Aussitôt que l'office est achevé, ils s'occupent à balayer le Temple, à orner les autels & à d'autres exercices de cette nature. Ensuite chacun rentre dans sa cellule, & ceux qui ne reçoivent point de secours particuliers de leur famille, vont quêter dans le voisinage du Temple. Si un Religieux veut sortir du Couvent, même pour la quête, il en demande la permission à son Supérieur, & dans cette intention, il se met à genoux, le visage incliné vers la terre, & prend des deux mains, pour le mettre sur sa tête, un des pieds du Supérieur. Celui-ci entend ce que cette soumission veut dire, & il accorde ce que le Religieux lui demande en lui imposant sa main droite sur le corps. Les Talapoins qui vont quêter se présentent aux portes des maisons sans proférer une seule parole, reçoivent avec reconnaissance ce qu'on leur donne, & se retirent modestement lorsqu'on les refuse ; ce qui arrive rarement. L'heure de leur repas est celle de midi, & le reste du jour ils ne vivent que de fruits. Depuis midi, les Talapoins passent le reste de la journée dans la retraite, dans la méditation, dans l'étude de leurs livres sacrés, dans la pratique de plusieurs austerités, & dans le repentir de ses fautes. Sur le soir tous les Religieux retournent au Temple, & font le même office que le matin.

Les Talapouines sont des femmes qui vivent en communauté avec les Talapoins, mais dans des cellules séparées. Elles ne sont admises qu'à l'âge de cinquante ans, & ce n'est pas une nécessité que les Sancrats leur donnent l'habit de l'Ordre qui est blanc. Un simple Supérieur préside à leur réception, comme à celle des Nens, & quoique ces femmes se rasent la tête & les sourcils, ainsi que les Talapoins, & qu'elles suivent à peu près la même règle, elles ne passent pas tout-à-fait pour Religieuses. Leur principal emploi est d'assister à l'office du matin & du soir, d'appréter le repas des Moines, & de visiter les pauvres & les malades. Elles s'engagent à garder le célibat ; cependant lorsqu'elles s'écartent de l'obligation qu'elles ont con-

Talapouines.

tractée à cet égard, on ne les punit pas avec autant de rigueur que les hommes. Au lieu de les condamner au feu, qui est le supplice d'un Talapoin surpris en galanterie avec une femme, on livre les Talapouines à leur propre famille, qui se venge, par une rude bastonnade, de l'affront qu'elle reçoit. Les Religieux Siamois de l'un & de l'autre sexe ne peuvent frapper personne.

Les Sacerdats, à ce qu'on prétend, sont nommés par le Roi seul; à l'égard des Supérieurs ordinaires, ils se font à la pluralité des voix, & le choix tombe ordinairement sur le plus vieux & le plus sçavant Talapoin. Si un Particulier par piété ou par d'autres raisons fait bâtir un Temple, il choisit lui-même quelque ancien Talapoin pour Supérieur de ce nouvel établissement, & le Couvent se forme peu à peu autour du Temple, & à mesure qu'il se présente de nouveaux sujets. Chaque cellule se bâtit ainsi à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

Les préceptes de la loi que les Talapouins doivent suivre, sont très-multipliés, & deviennent pour la plupart fort minutieux; mais les principaux & ceux qui paroissent les plus raisonnables, sont au nombre de dix, & consistent 1°. à ne point mentir; 2°. à ne point voler; 3°. à ne tromper personne; 4°. à ne point rendre de faux témoignages; 5°. à n'avoir point commerce avec la femme d'autrui; 6°. à ne pas même désirer en jouir; 7°. à ne point tuer les hommes; 8°. à ne point ôter la vie même aux animaux; 9°. à ne se point mettre en colère, & 10°. enfin à ne faire usage d'aucune liqueur forte. Suivant le P. Tachard les laïcs doivent pratiquer exactement les huit premiers préceptes; mais selon la Loubere ces préceptes se réduisent à cinq, & obligent à ne tuer personne; à ne rien dérober; à ne commettre aucune impureté; à ne pas mentir; & à ne pas boire de liqueur qui puisse enivrer. Le dernier Voyageur ajoute que la perfection de la loi n'est que pour les Talapouins, quoique personne ne puisse, sans faire une faute, violer quelques-uns de ces commandements. Un Talapoin pêche, si en marchant dans les rues, il n'a pas ses sens recueillis. Il pêche encore s'il se mêle des affaires de l'Etat, s'il touffe pour s'attirer les regards d'une femme, s'il use de parfums pour plaire, ou s'il se pare avec trop de soin.

Mariages des  
Siamois.

On marie à Siam les filles fort jeunes, & on n'en voit gueres qui passent douze ans sans être demandées en mariage. Ce sont toujours des femmes âgées, & à qui on reconnoit une bonne réputation, qui sont chargées par les parents d'un garçon, de faire à ceux de la fille des propositions d'alliance. Si les parents de la fille, après avoir consulté son goût, sont dans l'intention de rendre une réponse favorable, ils prennent l'heure de la naissance du garçon, & donnent aux vieilles courtières, l'heure à laquelle la fille est née, afin que les parents du garçon puissent faire leur examen. De part & d'autre on s'adresse aux Devins, pour sçavoir si le mariage subsistera sans divorce jusqu'à la mort de l'un des deux époux. Le Devin tire presque toujours un augure avantageux, à moins qu'il ne soit porté à annoncer le contraire par quelque motif extraordinaire. Aussitôt après la décision du Devin, le jeune homme rend trois visites à sa prétendue, & lui porte un simple présent de betel & de fruits. Les parents des deux familles assistent à la troisième visite, & on compte en leur présence la dot de la mariée, & le bien de l'époux,

afin qu'en cas de divorce, chacun puisse reprendre ce qu'il a mis dans la société. On remet le tout entre les mains du mari & devant plusieurs témoins; car il n'y pas d'acte en ces occasions. Les nouveaux mariés reçoivent des présents de tous ceux qui composent leurs familles, & la fête des noces ne tarde pas à commencer.

Cette fête se célèbre chez les parents de la fille, avec les réjouissances qui accompagnent presque par-tout une semblable cérémonie. On construit exprès une salle où se rendent dans leur plus grande parure les personnes qui sont invitées. Les convives se font toujours suivre par leurs esclaves, qui mangent ordinairement les restes du festin qu'on a coutume de faire. Si les mariés sont distingués par leur rang, ou par leurs richesses, on fait venir dans la salle d'assemblée, des danteurs de profession, & d'autres gens de cette espèce pour amuser les époux, leurs parents & leurs amis; car il n'est point d'usage qu'ils se mêlent aux danses ni les uns ni les autres. Lorsqu'on est sorti de table, & que les dantes ont duré assez longtemps, on promène les mariés en balons, ou sur des brancards que portent les garçons de la nœce. Au retour de la promenade, on se rassemble dans la salle du festin, on soupe, on prend de nouveaux divertissements, & on ne songe à se retirer qu'au milieu de la nuit. De ce moment l'époux entre dans tous les droits que lui donne le mariage, qui comme on peut voir, se fait sans aucune cérémonie de religion. Les mariages se font de même dans tous les états, mais avec plus ou moins de dépense, suivant les facultés des contractans. La seule distinction qu'on remarque lorsqu'on marie la fille d'un Mandarin, est de lui voir sur la tête un cercle d'or, que les Mandarins portent à leurs bonnets de cérémonie.

Les Siamois ont tous la liberté de prendre plusieurs femmes, mais les hommes du commun s'en tiennent communément à une seule; & si les grands ou les riches en épousent plus d'une, c'est moins par débauche que par affectation de grandeur. Toutes les femmes d'un même mari, ne jouissent pas du même rang, & il n'y en a qu'une, ainsi que dans beaucoup d'autres pays, qui ait proprement la qualité d'épouse. Les autres ne sont toujours que des espèces d'esclaves, parce qu'elles ont été achetées, & le mariage de ces dernières se fait sans aucune cérémonie. Ces femmes portent le nom de *petites femmes*, sont soumises à la première, & peuvent être vendues à la mort de leur mari. Les enfants qui naissent d'elles nomment leur pere *Po-Tchaou*, c'est-à-dire, Pere-Seigneur, au lieu que ceux de la première femme lui donnent simplement le nom de *Po*, qui signifie pere. Le mariage est défendu à Siam dans les premiers degrés de parenté, mais il est permis entre les cousins germains, & un homme peut épouser les deux sœurs l'une après l'autre, c'est-à-dire qu'il est en droit de prendre la seconde après la mort de la première.

Dans les familles particulières, la succession appartient entièrement aux enfants de la principale femme, qui ne peuvent hériter néanmoins qu'après la mort de leur pere & de leur mere; car ils n'ont rien à prétendre tant que l'un des deux est encore vivant. A la mort du pere & de sa principale épouse, les enfans qu'ils ont eus divisent leur succession en parties égales, & chacun prend la sienne sans contestation. Les petites femmes & leurs enfans n'ont

Successions.



rien à réclamer, & ne possèdent uniquement que ce qu'ils ont reçu du chef de famille avant qu'il mourût, ou ce que l'héritier veut bien leur abandonner. Souvent les filles nées des petites femmes, sont vendues pour être assujetties à la même condition que leur mere.

Les principales richesses des Siamois consistent en meubles, & ils achètent rarement des terres, parce qu'ils n'en peuvent pas acquérir la pleine propriété. Quoique la loi du pays rende les terres héréditaires dans les familles, & qu'elle laisse aux Particuliers le privilège de se les vendre entr'eux, un droit supérieur qui étend le domaine du Souverain sur toutes les possessions de ses sujets, assure toujours au Roi le pouvoir de reprendre les terres mêmes qu'il a vendues. Comme rien n'est excepté de ce droit tyrannique, les Particuliers mettent tout en usage pour dérober au Souverain la connoissance de leurs meubles, & ils font autant qu'il leur est possible acquisition de diamants, parce que cette marchandise se cache plus facilement. Quelques Seigneurs Siamois laissent en mourant une partie de leur bien au Roi, pour assurer le reste à leurs enfants.

Les maris ne donnent point leurs noms à leurs femmes elles conservent celui de leurs familles, & le transmettent à leurs filles. On voit regner dans les mariages à Siam beaucoup d'union & de fidélité de la part du mari, comme de celle de la femme. Cependant il arrive quelquefois qu'ils ont recours au divorce. Le mari est le maître de refuser de se soumettre à la séparation que sa femme demande, & dans ce cas elle est forcée de rester avec lui; mais pour l'ordinaire les maris consentent à ce que leurs femmes exigent à cet égard. Alors ils doivent leur remettre la dot qu'ils en ont reçue, & ils partagent avec elles leurs enfants dans cet ordre; la mere a le premier, le troisieme & tous les autres impairs; le pere a le second, le quatrième, & les autres dans le rang pair; de sorte que si le nombre total est impair, il en reste un de plus à la mere.

Les peres ont un pouvoir absolu sur leurs femmes du second ordre & sur leurs enfants, de quelque femme qu'ils soient nés. Ce pouvoir néanmoins ne s'étend pas jusqu'à faire donner la mort aux uns & aux autres, mais ils peuvent les vendre, les desheriter, & les réduire à la condition d'esclaves. Une premiere femme qui devient veuve, hérite de la puissance de son mari, & jouit du droit de prendre ses enfants selon sa volonté. Les enfants qui se trouvent du rang pair, sont exceptés de cette règle, si leurs parents du côté paternel s'opposent aux desseins de leurs meres. Après le divorce, le pere & la mere sont libres de vendre les enfants qui leur sont demeurés en partage, suivant l'ordre établi par la loi. En général les femmes sont attachées à leurs maris, qui de leur côté ont beaucoup de tendresse & de douceur pour leurs femmes.

La Nation entiere des Siamois peut se diviser en deux classes générales, qui sont celle des hommes & celle des esclaves. On peut naître esclave, ou le devenir, & plusieurs circonstances réduisent un homme libre au triste état de l'esclavage. L'impossibilité de payer ses dettes, le malheur d'être pris dans une guerre & la disgrâce du Souverain, sont des raisons suffisantes pour priver un homme de sa liberté. Celui qui n'est esclave que pour dette, redevient libre en payant; mais les enfants qu'il a pu avoir pendant son es-

clavage, demeurent dans l'ordre de leur naissance : on naît esclave lorsqu'on sort d'une mère esclave, & dans cette condition les enfans se partagent comme dans le divorce : le premier, le troisième, le cinquième, & tous les autres impairs appartiennent au maître de la mère, tandis que le second, le quatrième & les autres en nombre deviennent le partage du père, s'il est libre, ou de son maître s'il est esclave. Cependant il faut que le père & la mère n'aient eu ces enfans que du consentement du maître de la mère ; car sans ce consentement tous les enfans à qui elle donneroit le jour, seroient à lui de plein droit. Un maître jouit de l'autorité absolue sur ses esclaves, mais son pouvoir ne s'étend pas sur leur vie. Les occupations auxquelles il les assujettit, sont la culture de ses terres & de son jardin, & d'autres services domestiques dans l'intérieur de sa maison. Plusieurs maîtres aiment mieux quelquefois irer un tribut qu'ils tirent de leurs esclaves, & leur permettre de travailler pour gagner leur vie.

Les hommes libres, à proprement parler, ne le sont que six mois de l'année ; car les six autres mois, ils doivent à l'Etat un service personnel qui diffère peu de l'esclavage. Les femmes & les Prêtres sont exempts de cette obligation, ainsi que les esclaves des Particuliers. On ne distingue gueres que deux sortes de conditions dans le corps des Siamois libres, parce que la Noblesse parmi eux ne consiste que dans la possession actuelle des charges, & que celui qui la perd n'a plus rien qui le relève au-dessus du peuple. Comme tous les Siamois doivent six mois de service au Souverain, soit dans ses armées, soit pour d'autres travaux à son choix, on tient tous les ans un compte exact du peuple, afin que personne ne puisse échapper au service personnel qu'il doit à son Prince.

Dès l'âge de seize ans on est inscrit sur le registre public, & quoique les femmes & les Talapoins soient dispensés du service, ils ne laissent pas d'être couchés sur les rôles du peuple, qui est divisé en *gens de main droite*, & *gens de main gauche*. Cette division sert à distinguer de quel côté ils doivent se ranger principalement à la guerre & dans les grandes chasses. Les uns & les autres sont sous-divisés par bandes, dont chacune a son chef, qui se nomme *Nai*. Les enfans sont de la bande de leurs parents, & si leur père & leur mère se trouvent de différentes bandes, les enfans impairs sont de celle de la mère, & les autres de celle du père. On voit que les femmes sont souvent d'une autre bande que leur mari, & c'est la raison pour laquelle on les place aussi sur le registre public. Il faut qu'un *Nai* donne son consentement aux mariages qui se font dans la bande qui lui est subordonnée ; car sans cette précaution les enfans seroient toujours censés de la bande maternelle.

Les *Nais*, comme on vient de le voir, sont les chefs de chaque bande ou tribu, & plus la tribu est nombreuse, plus la dignité du chef est respectée. Le nom de *Nai* est devenu chez les Siamois un titre respectueux, dont ils s'honorent mutuellement dans la conversation, comme les Chinois se donnent entr'eux le nom de Maître & de Docteur. Un des privilèges du *Nai* est de pouvoir choisir dans sa tribu un certain nombre de rameurs, qu'il fait marquer d'un fer chaud au poignet, & qui le servent alternativement pendant six mois, sans exiger aucun salaire. Si un des hommes de la tribu

ne peut payer ses dettes, le Nai satisfait les créanciers, & par ce moyen, entrant dans leurs droits, il range le débiteur au nombre de ses esclaves.

Parmi les personnes titrées, les *Oya* ou *Oc-ya*, tiennent le premier rang, & le titre qu'ils portent est annexé aux principales Charges de la Cour & aux grands Gouvernements. Les *Oc-pa* forment la seconde classe des Nobles, & c'est de leur corps que se tirent les Ambassadeurs extraordinaires. Le troisième ordre, qui est celui des *Oc-louangs*, fournit des Ambassadeurs ordinaires, & procure de petits Gouvernements à ceux qui y entrent. Les *Oc-counes* & les *Oc-munes*, composent les deux dernières classes, & c'est parmi eux que le Roi choisit les Intendants de ses bâtimens, les Concierges de ses Palais, les Substituts des grands Officiers, les Juges des petites villes & des bourgades, & d'autres Ministres subalternes. Le Roi de Siam n'éleve personne aux Dignités sans lui donner un nouveau nom, qui est toujours une louange de quelque vertu. Le Monarque en conférant un Office ou une Dignité, exige que le sujet qui en est revêtu, s'engage solennellement à remplir fidèlement les devoirs de sa Charge. Cet engagement consiste à boire une certaine quantité d'eau, sur laquelle les Talapoins prononcent diverses imprécations contre celui qui l'avale, s'il manque jamais aux obligations qu'il contracte. La différence de Nation & de Religion ne dispense point de ce serment ceux qui entrent au service de l'Etat; mais il paroît que personne ne craint de violer ses promesses.

Les Charges & les Offices sont héréditaires, & ne se vendent point; mais sur le plus léger sujet de mécontentement, ou même suivant son caprice, le Roi prive une famille d'une Charge dont elle se voyoit en possession depuis long-temps. Le Roi loge ses Officiers, & leur fait présent de plusieurs meubles, tels que des boîtes d'or ou d'argent pour le betel, quelques armes & un balon. Il y joint ordinairement des éléphants, des chevaux, des buffles, des corvées d'hommes, des esclaves & quelques terres labourables; mais tous ces dons lui reviennent avec l'Office, s'il l'enleve à celui qui en étoit revêtu. Les différences qu'on remarque dans les chiroles des balons, dans la forme des bonnets & de leurs cercles d'or, d'argent ou de cuivre, & dans plusieurs autres choses, servent à distinguer les emplois & les conditions. Les femmes des Seigneurs titrés partagent les honneurs qu'on rend à leurs maris, & jouissent des mêmes privilèges qu'eux.

Parmi un grand nombre d'Officiers de toute espèce, il y en a plusieurs qui n'osent quitter le Prince. Ces Officiers sont nommés *Cang-Nai*, ou Ministres du dedans; les autres qui sont dans le corps de la Judicature, de la finance ou de la guerre, s'appellent *Cang-noc* ou Officiers du dehors. Ceux-ci sont beaucoup moins gênés que les premiers, qui ne peuvent se dispenser que par des motifs très-importans, de se rendre au Palais à huit heures du matin pour y rester jusqu'à midi. Alors les uns assistent au Conseil d'Etat qui s'assemble tous les jours en présence du Prince; les autres tiennent le Tribunal, auquel se jugent les affaires civiles & criminelles. Quelques-uns sont divers messagers dans la ville, & d'autres enfin sont en faction dans différens endroits, afin de veiller à la conservation & à la sûreté de la personne du Souverain. A midi chacun se retire pour rentrer sur les sept heures, & demeurer de nouveau jusqu'à minuit. Si quelqu'un arrive tard, ou manque



à s'acquitter des choses attachées à son emploi, il est puni sur le champ, & en présence du Roi, par une rude baltonnade.

Les Tribunaux de Judicature, dont il y a un fort grand nombre dans le Royaume de Siam, sont composés de plusieurs Officiers subordonnés à un Chef nommé *Pouran*, ou Commandant. En effet, il a seul le droit de juger, & les fonctions de tous les autres Officiers consistent seulement à donner leur avis, & à faire les informations nécessaires pour l'éclaircissement d'un fait, à avoir soin de faire observer une exacte police dans le pays, &c. Le *Pouran* ou Président joint à l'administration de la Justice, le gouvernement civil & militaire de tous les lieux de son ressort. Une autorité aussi étendue a été cause que quelques-uns de ces Gouverneurs, surtout ceux qui étoient les plus éloignés de la Cour, se sont soustraits à la domination Royale. Le Gouverneur de Jor, à qui les Européens donnent même le titre de Roi, a cessé tout-à-coup d'obéir. Les habitants de Patane, autre Province de Siam, vivent sous la domination d'une femme qu'ils choisissent toujours dans une même famille, & qu'ils ont soin de prendre vieille, parce qu'elle ne doit point se marier. Les Européens lui donnent la qualité de Reine, & elle jouit des prérogatives attachées à ce rang; car elle ne donne d'autre marque de soumission au Roi de Siam qu'un présent qu'elle lui envoie tous les trois ans. Deux petits arbres, l'un d'or & l'autre d'argent, chargés tous deux de fleurs & de fruits composent ce présent.

Dans la vue de prévenir de semblables usurpations, on a aboli l'hérédité des grands Gouvernements, & on a substitué aux anciens *Pourans* des Gouverneurs par commission, qui sont changés tous les trois ans. Quelques familles puissantes seulement ont conservé leurs privilèges, & n'ont pas cessé de jouir du droit de succéder. Les Seigneurs qui possèdent des Gouvernements héréditaires s'appellent *Tchaou-Ménangs*, c'est-à-dire, Seigneurs de Province, & s'arrogent quantité de droits qui approchent beaucoup de ceux de la Souveraineté. Outre les concussions particulières dont ils fatiguent le peuple, ils partagent également avec le Roi le produit des tailles imposées sur toutes les terres labourables. Ils s'approprient encore une grande partie des confiscations & des amendes adjugées au Fisc, & souvent ils les retiennent en entier. Dans les Gouvernements maritimes, ils exigent des vaisseaux marchands un droit considérable, & presque toujours ils font eux-mêmes le commerce sous un nom emprunté. Les villes les plus éloignées de la Cour sont les plus exposées aux concussions & aux violences de ces petits tyrans, qui ont souvent la hardiesse de créer de nouveaux impôts, ou d'augmenter les anciennes taxes. Le Roi leur entretient une garde nombreuse de soldats appelés *Keulai*, nom qui signifie bras peints. On le leur donne, parce qu'on leur fait aux bras diverses incisions, sur lesquelles on jette de la poudre à canon, & cette poudre y laisse l'empreinte d'un bleu noirâtre.

Toutes les Jurisdicctions de Siam relèvent au Tribunal de Juthia, qui est regardé comme le Conseil souverain de la Nation. Les Officiers qui composent ce Tribunal ont tous le rang de Ministres, & sont chargés de divers départemens sur le modèle des autres Tribunaux, mais avec une

---

LES  
SIAMOIS.  
Tribunaux de  
Judicature.

autorité plus étendue, & accompagnée de distinctions plus honorables. Anciennement le Président de ce Tribunal étoit tout à la fois Chef de la Justice & Viceroi de toute la Province. Par la suite on a séparé ces deux emplois, & ils sont remplis par deux différents sujets, qui doivent mutuellement se rendre compte de leur charge. L'un représente le Roi, si ce Prince voyage ou va à la guerre; l'autre préside à l'administration de la Justice, & prend connoissance de toutes les affaires civiles & criminelles. Les Officiers subalternes n'ont que le droit d'opiner dans les affaires; le Président seul peut juger définitivement, à moins qu'on n'appelle de ses jugemens au Roi même. Les Officiers subalternes qui composent le Tribunal ont encore d'autres départements, tels que les finances, la guerre, la Maison du Roi, le soin des balcons & des galeries, l'intendance des Jardins & des Palais, la correspondance des Provinces, la police intérieure de la capitale, l'inspection des éléphants & des équipages, la garde des magasins Royaux, & la direction du commerce étranger. Ce dernier département est un des plus considérables, & celui qui en est chargé en tire de grands profits. C'est à lui que le Roi confie la direction de ses magasins, le débit de ses marchandises & la surintendance du commerce qu'il fait non seulement avec les Etrangers, mais avec ses propres sujets. Tous les Négociants Européens & Asiatiques traitent directement avec ce Ministre, & les différentes Nations établies à Siam sont sous sa protection. Cet Officier reçoit aussi tout le produit des tailles & des impositions qui se lèvent par tout le Royaume.

Code Siamois.

La Jurisprudence des Siamois, comme celle des autres Orientaux, est fort simple. Elle consiste dans un Code divisé en trois parties, dont l'une contient le détail des fonctions & des prérogatives de tous les offices; l'autre est un recueil des anciennes constitutions de l'Etat, & la troisième renferme quelques Ordonnances plus modernes, publiées vers le commencement du dernier siècle. Les Siamois n'ont qu'un même style pour tous les procès, & ils ne connoissent pas la division des affaires civiles & criminelles, soit parce qu'il y a toujours quelque châtimement pour celui qui perd son procès, soit parce qu'en effet les différends sont rares. On ne plaide point par écrit, & on ne peut intenter procès à personne sans offrir une caution. Aussitôt que la caution est acceptée, celui qui se déclare plaignant ou accusateur présente au Naï de sa Tribu une requête, dans laquelle il expose quelles sont ses prétentions. Le Naï, qui est souvent un des membres du Tribunal de Judicature, remet la requête entre les mains du Pourran ou Président, & celui-ci après l'avoir examinée, en compte les lignes pour qu'on n'y fasse aucune addition, & qu'on n'en efface rien, y met son sceau, & la livre au Greffier du Tribunal. Le Greffier lit cette requête dans l'assemblée de tous les Conseillers, & on fait paroître les Parties pour leur proposer un accommodement. On les somme trois fois d'y consentir, & sur leur refus on ordonne au Greffier d'entendre les dépositions des témoins que les deux Parties offrent l'une & l'autre. Toutes ces choses se passent dans une seule séance. Le rapport des moyens allégués par ceux qui sont en procès & par leurs témoins, & l'action de recueillir les opinions, qui sont encore écrites par le Greffier, sont la matière d'une seconde séance.

Dans

Dans la troisième, qui ne se tient pour lors qu'en présence du Gouverneur de la Ville ou de la Province, on fait une courte recapitulation de toutes les procédures, & lit les suffrages. Le Gouverneur avant que de juger les Parties se fait lire l'article de la loi qui regarde la matière du procès, & prononce. Il sembleroit que cette méthode devoit accélérer la fin d'une affaire; mais l'avarice des Juges, & les différens sens qu'on trouve moyen de donner à l'interprétation de la loi, font durer les procès à l'infini, & ruinent de malheureux plaideurs, qui sont obligés de payer grassement les Juges, outre les présents qu'ils leur font.

Il n'y a point à Siam de Procureurs, de Notaires, ni d'autres Praticiens de ce genre. Les obligations que se font réciproquement les Particuliers se fabriquent par l'entremise d'un tiers qui écrit la promesse, & ce titre suffit en Justice, parce que le double témoignage de celui qui a écrit, & du créancier qui le produit, l'emporte sur la simple exposition du débiteur, s'il veut nier. L'usage des cachets est interdit aux Particuliers, & les Magistrats seuls ont un sceau qu'ils tiennent du Roi, & qui est attaché à leur Office. Les caractères & les figures qui distinguent les différens sceaux sont en relief, & quand on en veut tirer l'empreinte, on les frotte d'encre rouge & on les appuie fortement avec la main sur les choses qui doivent être scellées. Le Roi a un sceau particulier qu'il ne confie à personne, & qu'il applique de sa propre main sur les patentes qu'il a dessein d'expédier. Les Siamois ne signent de leur nom aucune écriture; ils se contentent seulement de mettre au bas une marque qui a la forme d'une croix. Les donations, par mariage ou autrement, se font manuellement sans aucune écriture, & les mourans en usent de même; car on ne passe à Siam aucun acte.

Dans les accusations d'une certaine importance, on a recours à divers genres d'épreuve, pour suppléer au défaut de conviction. Ces épreuves se font également par l'eau, par le feu, & par différentes autres choses établies, ou que les Juges imaginent sur le champ. Pour l'épreuve du feu on emploie les méthodes suivantes; les deux Parties plongent leur main dans l'huile bouillante, dans des métaux fondus, ou autres matières semblables. D'autres fois on creuse une fosse longue d'environ cinq toises sur quatre ou cinq pieds de large, & on y jette du bois de façon qu'il ne surpasse pas les bords de la fosse. Lorsque ce bois est embrasé, on oblige les deux Parties à marcher pieds nus sur ce brasier d'un bout à l'autre, & celui dont la plante des pieds résiste à l'ardeur du feu, gagne son procès. Deux hommes marchent à côté de ceux qui subissent cette épreuve, & s'appuyent avec force sur les épaules des patients, pour les empêcher de courir; mais suivant la remarque de la Loubere, ce poids sert à amortir l'action du feu, & d'ailleurs les Siamois, habitués dès l'enfance à marcher sans chaussure, ont la plante du pied si endurcie, qu'ils résistent assez communément à cette sorte d'épreuve.

Celle de l'eau, qui n'est pas moins en usage dans le Royaume de Siam, se pratique de cette manière: on plante dans la rivière deux perches, le long desquelles les deux adversaires descendent au fond de l'eau & remontent, lorsqu'ils ont besoin de reprendre l'air. Celui qui demeure le plus longtemps dans l'eau remporte l'avantage; & c'est, sans doute, une des plus fortes



raisons qui portent les habitants du pays à se familiariser dès leur jeunesse avec l'eau, le feu & l'habitude de retenir leur respiration. Il y a encore une autre espèce d'épreuve qui se fait avec de certaines pillules préparées par les Talapoins, & accompagnées d'imprécations. Les deux Parties en avalent une quantité réglée, & la marque de l'innocence ou du droit est de pouvoir les garder dans l'estomach sans les rendre. Toutes ces épreuves se passent en présence des Juges & du peuple, qui accourt à ce spectacle, & si les deux Parties sortent d'une épreuve avec un égal avantage, elles sont forcées d'en recommencer une autre. Le Roi employe souvent de semblables méthodes dans ses jugements, & il fait quelquefois livrer les deux adversaires à la fureur des tigres. Celui que ces animaux épargnent quelques moments, passe pour justifié, & s'ils sont dévorés tous deux, on les croit coupables l'un & l'autre.

Le droit de prononcer des Sentences de mort appartient au Roi seul, qui peut néanmoins le communiquer à des Juges extraordinaires, ou pour des cas particuliers. Ce Prince envoie quelquefois des Commissaires dans les Provinces pour faire justice de tous les grands crimes, dans les lieux mêmes où ils ont été commis, & ces mêmes Commissaires sont revêtus par le Monarque du plein pouvoir de déposer & de punir les Officiers ordinaires, qui méritent châtimement. Dans toutes les autres Commissions que le Roi donne pour son propre service, ou pour celui de l'Etat, il exempté rarement le Commissaire de consulter les Gouverneurs.

Les supplices sont très-rigoureux à Siam, & on y voit assez souvent brûler les criminels à petit feu, les plonger peu à peu dans l'huile bouillante, attacher auprès d'eux un tigre affamé, de manière qu'il ne puisse le déchirer que lentement, leur faire avaler des métaux fondus, ou les nourrir de leur propre chair. Les criminels de distinction ne souffrent pas les mêmes tourments, car suivant la loi ils ont la tête tranchée, & on leur fend l'estomach avec un sabre. Le sang des Princes, regardé comme très-précieux, n'est presque jamais répandu; mais ce scrupule n'empêche pas de les condamner à la mort, s'ils l'ont méritée, ou s'ils sont suspects au Souverain. Alors on les prive d'aliments, de sorte qu'ils meurent bientôt de faim; on les étouffe dans des draps d'écarlate, ou on les assomme avec des massues de bois odoriférant. Si par grace on accorde la vie aux Princes coupables ou à ceux dont on redoute les entreprises, on prend le parti de les aveugler, ou de leur affaiblir l'esprit par des breuvages. La bastonnade, qui se donne sur des sujets assez légers, est très-cruelle à Siam. Ses suites ordinaires sont de causer une détérioration totale, & de laisser une impression de foiblesse dont on se ressent quelquefois toute la vie. Cette bastonnade s'applique avec des roseaux appelés *Rotin* ou *Racan*, qui sont gros comme le doigt.

Le caractère des  
Siamois est  
d'être très-attachés  
à leur religion.

Les enfants Siamois ont naturellement de la docilité, de la douceur, & on a un soin particulier d'entretenir en eux ces qualités. Pour cet effet, on leur inspire dès le premier âge les devoirs de la complaisance & de la politesse, & on les punit sévèrement, s'ils manquent au respect qu'ils doivent aux personnes âgées. Presque tous les garçons entrent dans les Couvents des Talapoins à l'âge de sept ou huit ans; ils prennent l'habit de l'ordre, & font du nombre des Nuns, dont j'ai parlé plus haut. Ces jeunes gens reçoivent

vent chaque jour de leur famille tout ce qui est nécessaire à leur nourriture, & ceux qui sont distingués par leur naissance, ou par leur fortune, ont un ou deux esclaves à leur service. Après la lecture & l'écriture, une des premières choses qu'on leur enseigne est l'arithmétique. On leur apprend ensuite les principes de la Religion & de la Morale, & on leur fait étudier la langue *Balie*, qui est celle de la Religion & des loix Siamoisés. Cette langue, suivant le rapport de quelques Voyageurs, s'écrit de la gauche à la droite, comme les langues de l'Europe, & de même que la vulgaire des Siamois. Cette dernière, ainsi que l'autre, a un alphabet de peu de lettres, dont on compose les syllabes & les mots; mais le *Balie* a ses déclinaisons, ses conjugaisons & ses dérivés, ce que le Siamois n'a point. L'arithmétique Siamoise a, comme la nôtre, dix caractères ou chiffres primordiaux placés de droite à gauche, ainsi que nous le pratiquons, & le zero, figuré de même que celui dont on fait usage en Europe, prend une semblable valeur dans un pareil arrangement. Le calcul des Siamois se fait avec la plume, & en général les Marchands du pays sont tellement exercés à compter, qu'ils peuvent résoudre sur le champ des questions d'arithmétique très-difficiles.

La lecture, l'écriture & la science des comptes sont presque l'unique instruction qu'on donne à la Jeunesse Siamoise. Plusieurs jeunes gens cependant, sur-tout ceux qui se proposent d'entrer dans l'ordre des Talapoins, s'appliquent à l'étude de la philosophie, de la poésie & de la musique. Leur philosophie se réduit à quelques principes de Morale peu étendus, & leur poésie consiste, comme la nôtre, dans le nombre des syllabes & dans la rime. La musique, quoique beaucoup estimée par les Siamois, est dénuée de méthode, de principes & des agréments qu'on remarque dans la nôtre, tels que les cadences & les tremblements. Ces peuples font des airs & des chansons, mais ils ne connoissent pas l'usage des notes; de sorte qu'ils ne chantent que par routine. Ils trouvent que les airs François n'ont pas un mouvement assez grave, & ce jugement qu'ils en portent est d'autant plus singulier, que suivant les observations que la Loubere rapporte avoir faites, leurs chants & les airs qu'ils jouent sur leurs instruments sont assez vifs.

Ces instruments sont de petits rebecs ou violons à trois cordes, qu'ils appellent *Tro*, & des hautbois fort aigres, qu'ils nomment *Pi*. Ils les accompagnent du son de quelques bassins de cuivre, sur chacun desquels on frappe un coup à certains temps de chaque mesure. Ces bassins sont suspendus par un cordon à une perche posée en travers sur deux fourches, & la baguette qui sert à frapper est un bâton de bois assez court. Ils mêlent à ces sons celui de deux espèces de tambours, qu'ils nomment *Tlounpounpan* & *Tapon*. Le bois du premier ressemble pour la grandeur à celui des tambours de basque, mais il est garni de peaux des deux côtés, comme les tambours ordinaires; & de chaque côté du bois pend une balle de plomb au bout d'un cordon. Le bois du *Tlounpounpan* est traversé par un bâton qui lui sert de manche, & par lequel on le tient. On roule ce manche entre les mains, comme le bâton d'une chocolatière, & par ce mouvement, les balles qui pendent de chaque côté frappent sur les deux peaux. La figure du *Tapon* est celle d'un barril; on le porte pendu au col par un cordon, & des deux côtés on bat sur les peaux à coups de poing.

L'instrument Siamois, qui se nomme *Pat-coug*, est composé de timbres placés de suite, chacun sur un bâton court, & planté sur une demi-circonférence de bois, de la forme des jantes d'une petite roue de carosse. Le Mulicien est assis au centre de la circonférence les jambes croisées, & il frappe les timbres avec deux bâtons, dont il tient l'un de la main droite & l'autre de la gauche. L'étendue de cet instrument est d'une quinte redoublée ; mais il n'a point de demi-ton, ni rien qui émouffe le son d'un timbre, lorsqu'on en frappe un autre. Les Siamois ont coutume d'accompagner leur voix du son qu'ils tirent en frappant l'un contre l'autre deux bâtons fort courts. Le peuple est assez dans l'usage de chanter le soir dans les cours des maisons, & l'instrument qui sert à soutenir leur voix est une espèce de tambour appelé *Tong*. Ce tambour est une bouteille de terre, qui, au lieu de fond, est garnie d'une peau attachée au goulot avec divers cordons, & on le tient de la main gauche, pour le frapper du poing de la droite.

L'imagination vive & nette des Siamois sembleroit devoir les rendre plus propres aux Mathématiques qu'à l'étude des autres sciences, mais ils se laissent bientôt d'une trop grande application, & c'est la raison pour laquelle ils ignorent mille choses qu'ils seroient capables de savoir. Ils sont peu instruits des règles de l'astronomie, & ils n'entendent rien au système du Monde. Ils ont à cet égard la même idée que j'ai rapportée dans le chapitre du Malabar, en parlant de la Religion des Indiens en général. Les Siamois, comme plusieurs autres peuples de l'Orient, s'imaginent que les éclipses arrivent par la malignité d'un dragon qui dévore le soleil & la lune. En conséquence, il font beaucoup de bruit pour épouvanter ce terrible animal, & ils sont persuadés que la frayeur oblige le dragon à rejeter ce qu'il a pris de la lune ou du soleil. Si, pour les tirer d'erreur, on leur fait observer que les Mathématiciens annoncent d'avance l'instant même de l'éclipse, sa grandeur & sa durée, ils répondent froidement que le dragon a des pas réglés, & que les Astronomes, qui ont étudié son allure, peuvent connoître l'heure & la mesure de son appétit.

La Médecine, la Chirurgie & la Chymie des Siamois, ne peuvent mériter le nom de sciences ; car leur Médecine ne consiste que dans une ancienne routine. Leur ignorance sur la Chirurgie est presque totale, à l'exception des saignées & des ventouses, & ils n'ont pas la moindre teinture des opérations chimiques, quoiqu'ils aient la crédulité la plus marquée sur la possibilité du grand œuvre. Lorsqu'un Siamois tombe malade, on commence par chercher à lui amollir le corps, & pour cet effet on le fait coucher à terre, & un homme au fait monte sur lui & le foule aux pieds. On assura à la Loubère, que, dans la grossesse même, les femmes employoient cette méthode pour accoucher plus facilement. Les Siamois n'apportoient autrefois d'autre remède à la plénitude, qu'une diète excessive ; mais aujourd'hui ils sont, dans ces cas, usage de la saignée & des ventouses. Dans leurs remèdes purgatifs ils ne mettent que des minéraux ou des simples, & n'observent aucun temps pour prendre médecine. En général leurs remèdes sont échauffants, & ils n'usent que de rafraichissements extérieurs, car ils se baignent pour la fièvre & pour plusieurs autres maladies. Les malades vivent avec soin de prendre des bouillons de viande, parce qu'ils



leur relâchoient trop l'estomach; ils se nourrissent seulement d'une espece de bouillie extrêmement liquide, & dans la convalescence ils mangent de la chair de porc par préférence à toute autre, à cause de la facilité qu'ils ont à la digérer.

L'indolence naturelle aux Siamois leur fait négliger les exercices du corps comme ceux de l'esprit, & on ne voit personne du pays qui connoisse l'art de manier un cheval. Toutes leurs actions démontrent leur tempérament & leur caractère. S'ils sont à la guerre, ils semblent ne pouvoir rester debout, & pour tirer le mousquet, ils ployent un genou & s'appuyent sur leurs talons. Ils marchent avec lenteur, sans aucunes grâces, & l'habitude qu'ils ont contractée, d'être assis sur leurs talons, leur ôte entièrement la souplesse des jarrets. Leurs sentinelles mêmes avoient coutume de s'asseoir lorsqu'ils étoient en faction, & ce n'est que depuis l'arrivée des François dans leur pays, qu'ils ont abandonné cet usage. Ils ne peuvent se figurer qu'on puisse prendre du plaisir à se promener, & qu'on marche ainsi sans une nécessité absolue. L'unique exercice que prennent les Siamois, & qu'ils soutiennent assez constamment, est celui de manier la rame ou la pagaie, & on y accoutume les enfants dès l'âge de quatre ou cinq ans. La raison, pour laquelle ils supportent ce travail plutôt que tout autre, est qu'ils ne le font qu'assis, & qu'il semble que les Siamois font consister tout leur bonheur dans cette posture.

Ils sont mauvais artisans; mais différents motifs contribuent à faire de médiocres ouvriers dans le Royaume de Siam. 1°. Leurs desirs ne sont jamais portés au-delà de ce qu'ils possèdent, ou de ce qui leur est absolument nécessaire. 2°. Ils ne peuvent souffrir l'application & la peine, & enfin la crainte de devenir esclaves du Roi les empêche de chercher à se distinguer dans quelque métier que ce soit. On a déjà vu que tous les Siamois donnoient six mois de leur temps au Roi, & comme pendant ces six mois on les employe tantôt à un ouvrage, tantôt à un autre, ils tâchent d'apprendre un peu de tout, afin d'éviter les mauvais traitements. Cette obligation de quitter un ouvrage pour en prendre un autre nuit encore à la perfection où un ouvrier pourroit mener ce qu'il a commencé; mais d'ailleurs personne ne veut bien faire, parce que le Roi le retiendrait esclave.

Les métiers les plus exercés à Siam sont ceux dont on va voir le détail. Les habitants du pays sont fort bons menuisiers, & comme ils n'ont pas de clous, ils font les assemblages avec beaucoup de justesse. Ils connoissent l'art de sculpter, mais leurs statues n'ont ni propriété, ni goût, ni élégance. Ils savent cuire la brique, & faire d'excellent ciment; ils entendoient même assez bien la maçonnerie & leurs édifices seroient de durée, s'ils ne négligeoient d'y faire des fondements.

Les Siamois savent fondre les métaux & jeter leurs ouvrages en moule. Ils appliquent avec adresse des lames fort minces d'or, d'argent, ou de cuivre sur des figures, des vaisseaux, ou des armes, de quelque matière que soient les unes & les autres. Certains meubles du Roi, la garde de fer des sabres & celle des poignards dont il fait présent à ses Officiers, & quelquefois à des Etrangers, sont aussi revêtus d'une lame d'or. Les Siamois n'ignorent pas tout-à-fait l'orfèvrerie, mais ils ne connoissent pas l'art de polir

---

LES  
SIAMOIS.

Exercices du  
corps.

Arts mécani-  
ques.

les pierres précieuses, & celui de les mettre en œuvre. Ils n'emploient gueres le fer que dans la premiere fonte, parce qu'ils n'entendent point à le perfectionner en le forgeant. Ils connoissent encore moins comment on parvient à corroyer & à préparer les cuirs, &, par une suite naturelle, on n'a pas de peine à croire que leurs chevaux ne sont point ferrés, & n'ont que des étriers de cordes, de mauvais bridons, & des selles qui ne sont pas meilleures.

D'ailleurs les Siamois sont bons doreurs, & leur méthode a quelque chose de remarquable. Avant que d'appliquer leur or, ils mettent trois couches de gomme, dont ils ne laissent sécher qu'à demi les deux dernières, afin que la feuille d'or puisse s'y attacher, & ils polissent chaque couche avec le pinceau. Dans les ouvrages les plus recherchés, ils ajoutent deux autres couches de gomme, mettant sur chacune une feuille d'or, & polissant l'ouvrage à chaque fois. Cette dernière dorure est très-brillante & conserve son éclat pendant un grand nombre d'années. La gomme qui s'emploie se nomme *Cheran*. On la trouve dans les forêts voisines du Royaume de Cambaye, & quoique sa couleur naturelle soit un gris foncé, on lui fait prendre toutes celles qu'on veut, à l'exception du blanc. On n'en fait usage qu'après l'avoir passé au tamis en plein soleil. Pour éprouver sa qualité, on en verse une goutte dans un vase rempli d'eau. Si elle tombe au fond sans se dissoudre, c'est une marque qu'elle est bonne ; si au contraire elle nage sur l'eau & que ses parties se divisent, c'est une preuve qu'on l'a altérée, ou qu'elle n'a pas les qualités qu'on lui demande.

On ne fabrique à Siam aucune étoffe de soie ou de laine, & on n'y fait pas non plus aucun ouvrage de tapisserie. Les toiles de coton ne se font qu'à Juthia, mais elles sont grossières & leurs couleurs n'ont aucun éclat. On ne peut s'empêcher d'admirer les broderies des Siamois, & les desseins dont ils se servent pour cela. Au reste, ils ignorent le secret de peindre à l'huile & dessinent mal, parce que tout ce qui est une imitation fidelle de la Nature leur paroît insipide. Suivant ce goût bizarre, ils donnent à leurs figures des attitudes forcées & ridicules, & ils imaginent des arbres, des fleurs, des oiseaux, & d'autres choses qui n'existerent jamais.

Les professions les plus communes auxquelles s'attachent les Siamois, sont la pêche, pour la plus basse partie du peuple, & le commerce pour ceux à qui leur fortune permet de l'exercer. Le commerce du dehors est presque entièrement réservé pour le Roi ; de sorte que ceux qui prennent le parti du négoce, ne peuvent gueres le faire que dans l'intérieur du Royaume. Les toiles de coton sont le principal objet du trafic, mais les Siamois de tout état, vendent ou achètent librement le riz, le poisson sec, le sel, le sucre, l'ambre gris, le fer, le cuivre, la cire, le vernis, la nacre de perles, la gomme gutte, l'encens, l'huile, le coco, la canelle, le nénuphar, la casse, le tamarin & d'autres marchandises domestiques. Les marchés ne tiennent que depuis cinq heures du soir jusqu'à nuit, & ceux qui vendent, ainsi que ceux qui achètent, ont une confiance si réciproque, que l'acheteur examine rarement la marchandise qui lui est livrée, ni le vendeur l'argent qu'il reçoit. Les étoffes ne se mesurent pas à l'aune, parce qu'on ne connoît pas à Siam cet instrument ; mais la longueur du bras sert de règle, & lors-

qu'on n'achète pas une pièce entière d'étoffe, on en prend par *Ken*, qui signifie coudée; les cocos servent à mesurer les grains, & comme leur grandeur est fort inégale, chaque Particulier a le sien, dont il connoît l'étendue & sur laquelle il se règle dans son achat. On a encore pour les grains une espèce de boisseau qui se nomme *Sac*, composé de bambou entrelacé, & une sorte de cruche nommée *Canan*, pour les liqueurs; mais comme ces mesures ne sont réglées par aucune loi, les Particuliers aiment mieux avoir recours à leurs cocos. Cependant si après avoir examiné les sacs & les canans, & qu'au moyen des cocos on trouve qu'ils contiennent la mesure convenable, on les admet aux marchés, & les acheteurs ne courent aucun risque de s'en servir.

Les poids portent en général le nom de *Ding*, qui est celui de la monnoye. Bien souvent la monnoye tient lieu de poids, & quoique légère & quelquefois altérée, elle est préférable encore. Toutes les monnoyes d'argent Siamois sont de la même figure & frappées au même coin, sans autre différence que celle de la grandeur. Leur figure est celle d'un petit cylindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu que ses deux bouts reviennent l'un à côté de l'autre. Le coin, qui est double sur chaque pièce & placé au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois eux-mêmes puissent expliquer. La proportion de cette monnoye à celle de France est, qu'un *Tical*, qui ne pèse qu'un demi-écu, ne laisse pas de valoir trente-sept sols & demi. Les Siamois n'ont pas de montre d'or, ni de cuivre; & l'or, qui est une des marchandises de commerce, vaut douze fois l'argent, lorsque les deux métaux sont d'égale finesse. Il y a encore à Siam une autre sorte de monnoye basse fort répandue dans le commerce, & qui consiste dans de petits coquillages que les Européens appellent *Coris*, & les Siamois *Bia*. Ces coquilles se tirent des îles Maldives & des Philippines, & on fait usage de cette monnoye dans toutes les Indes, & jusques sur les côtes méridionales de l'Afrique. Sa valeur est si médiocre qu'il faut huit cents coris pour faire à peu près quatre ou cinq sols de notre monnoye.

Voitures des  
Siamois.

Il y a des chevaux dans le Royaume de Siam, & qui naissent dans le pays, mais ils n'ont ni beauté, ni vigueur, & comme on n'en fait presque aucun usage, on ne cherche pas à en multiplier l'espèce. Ceux que le Roi entretient dans ses écuries pour la guerre sont au nombre de deux mille, & se tirent de Batavia. Il n'y a dans tout le Royaume ni ânes, ni mulets; de sorte que les montures ordinaires des Siamois sont le bœuf, le buffle & l'éléphant. La chasse du dernier est libre à tout le monde, & ceux qui peuvent en prendre conservent les femelles pour le service domestique, & destinent les mâles pour aller à la guerre. Le Roi ne paroît gueres en Public que monté sur un éléphant, & il y a toujours au Palais un éléphant de garde, qui est tout équipé & prêt à marcher. Dans l'endroit du Palais qui sert d'écurie à cet éléphant, on voit un petit échafaut qui touche de plain-pied à l'appartement du Roi, & d'où il se place aisément sur le dos de cet animal. Si le Roi veut se faire porter en chaise par des hommes, il y entre de la même manière, parce que c'est une coutume établie anciennement à Siam, que le Monarque ne doit se montrer au peuple que d'un lieu élevé.



LES  
SIAMOIS.  
Chaises à por-  
teurs.

Les Siamois ont deux sortes de chaises à porteurs, qui ne ressemblent ni les unes ni les autres à nos voitures de même genre. Les unes consistent dans une espèce de brancard, qui soutient un siège plus ou moins élevé, & ces brancards sont portés sur les épaules nues de quatre ou de huit hommes suivant la dignité, le rang & les richesses de celui qui est placé dans le siège. Quelques-uns de ces sièges ont un dossier & des bras comme nos fauteuils; d'autres sont entourés d'une petite balustrade d'un demi-pied de haut, qui embrasse les côtés & le fond de la chaise, & qui laisse le devant libre pour l'entrée & la sortie. Plusieurs chaises sont couvertes d'une impériale, mais le plus grand nombre n'en a point. Ces sièges plus ou moins décorés, selon la qualité des personnes, se mettent aussi sur des éléphants & sur des balons. Lorsque le Roi sort sur un éléphant, son siège est découvert; mais des côtés & du fond de l'estrade sur laquelle il s'appuie, on voit sortir trois grands feuillages dorés qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de ses épaules, & qui sont un peu recourbés en dehors par la pointe. Si le Monarque s'arrête, un homme s'approche de lui & le met à l'abri du soleil, au moyen d'un parasol fort grand, planté au bout d'une longue pique. L'usage des parasols n'est pas indifféremment accordé à tout le monde, & pour s'en servir il faut le tenir du Roi lui-même: l'autre espèce de chaises portatives ressemble beaucoup à ce qu'on appelle hamack en Afrique. C'est une sorte de lit suspendu à une longue barre de fer, que deux ou un plus grand nombre d'hommes portent sur leurs épaules. Cette voiture où l'on se tient couché, n'est permise qu'aux vieillards & aux malades.

Lorsque les Siamois montent sur leur éléphant, & qu'ils veulent le conduire eux-mêmes, ils se placent comme à cheval sur son col, mais à nud & sans aucune sorte de selle. Ils lui frappent la tête avec une pique de fer ou d'argent, tantôt à droite, tantôt à gauche, & quelquefois au milieu du front, en lui disant de quel côté il doit tourner, quand il faut s'arrêter, & surtout s'il doit monter ou descendre. Cet animal est fort docile à la voix, & semble comprendre assez bien ce qu'on lui dit. Si on ne veut pas se donner la peine de le mener, on se place sur son dos dans une chaise, ou seulement sur sa peau, & un domestique ou un esclave, qui est ordinairement celui qui a soin de le nourrir, se met sur son col & le conduit. Quelquefois une troisième personne s'assied sur la trompe de l'animal, sans qu'il en paroisse plus chargé.

Balons.

Quoique l'usage des éléphants soit extrêmement commun chez les Siamois, ces peuples voyagent beaucoup plus fréquemment par eau dans une espèce de barques, qu'ils nomment *Balons*. Le corps de ces bâtimens n'est que d'un seul arbre, long quelquefois de seize à vingt toises. Dans toute la longueur d'un balon il ne peut tenir que deux hommes assis de front sur une planche, qui traverse ce bateau. Ces hommes sont des rameurs qui font mouvoir leur *pagaye*, espèce de rame courte, l'un à droite & l'autre à gauche. La pagaye se tient à deux mains par le milieu & par le bout; elle n'est point attachée au balon, & celui qui la manie a le visage tourné du côté vers lequel il s'avance, au lieu que nos rameurs tournent le dos à leur route. Un seul balon contient quelquefois cent ou cent vingt *Pagayeurs* dans le même ordre, c'est-à-dire, rangés deux à deux & les jambes croisées sur

sur leur planche. Les Officiers subalternes ont des balons beaucoup plus courts, & qui ne sont conduits que par seize, dix-huit ou vingt rameurs. Les Payageurs ont des chants ou des cris mesurés, à l'aide desquels ils plongent la Payaye, avec un mouvement de bras & d'épaules assez vigoureux, mais facile & de bonne grace. La proue & la poupe des balons sont plus élevés que le reste de la barque, & représentent tantôt la tête & la queue d'un dragon, tantôt un poisson monstrueux, ou quelque figure bizarre. A la proue, un seul Payageur occupe le premier rang, sans qu'il puisse avoir un compagnon à son côté ni croiser les jambes : c'est lui qui donne le mouvement à tous les autres, & la payaye est un peu plus longue, parce qu'il est plus éloigné de l'eau. Celui qui gouverne se tient debout à la poupe dans un endroit où elle s'élève beaucoup ; le gouvernail dont il se sert est une payaye fort longue, qui ne tient point au balon, mais qu'il soutient perpendiculairement dans l'eau, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche.

Les femmes esclaves sont obligées de payer dans les balons des femmes de quelque considération. Dans les balons ordinaires on voit au centre une loge de bois sans peinture & sans vernis, qui peut contenir toute une famille, & quantité de Siamois n'ont pas d'autre habitation. Les balons de cérémonie, ceux du Roi que les Portugais appellent balons d'Etat, n'ont au milieu qu'un siège qui occupe presque entièrement leur largeur, & qui ne peut contenir qu'une personne armée de la lance & du fabre. Si c'est un Officier d'une médiocre importance, il n'a qu'un parasol pour se garantir de l'ardeur du soleil. Si c'est une personne distinguée par sa naissance, ou par ses emplois, on place au milieu de la barque un siège élevé & couvert de ce que les Portugais ont nommé chiroles, & que les Siamois appellent *coup*. C'est une espèce de berceau, ouvert pardevant & par derrière, composé de bambous fendus & entrelacés, & enduit d'un vernis noir ou rouge, noir pour les Officiers de la main gauche, & rouge pour ceux de la main droite. Les bords de la chirole sont dorés de la largeur de trois ou quatre pouces, & la forme de ces dorures qui ressemblent à la broderie, sert à distinguer la dignité de celui à qui le balon appartient. On voit quelques chiroles couvertes d'étoffes, mais elles ne servent que lorsqu'il pleut.

Les chiroles & les payages des balons d'Etat sont couvertes de dorures, & chaque chirole est soutenue par des colonnes, & surmontée de plusieurs ouvrages de sculpture en pyramides. Quelques-unes ont des appentis contre le soleil, & le balon qui porte la personne du Roi a quatre Officiers pour commander l'équipage, savoir, deux devant l'estrade où est le Monarque, & deux derrière. Si le balon du Roi passe auprès de celui de quelques-uns de ses Officiers, tout l'équipage de ces derniers se prosterne & reste immobile jusqu'à ce qu'il n'apperçoive plus le Prince. Comme en général les balons sont fort étroits, & par conséquent plus propres à fendre l'eau, & que l'équipage en est assez nombreux ; il est difficile de s'imaginer avec quelle rapidité ils voguent même contre le courant, & combien il y a de magnificence dans le spectacle d'un grand nombre de balons qui navigent en bon ordre.

Les Siamois ont un théâtre sur lequel on représente trois sortes de spectacles connus sous les noms de *Cone*, de *Lacone* & de *Rabam*. Le cone est une danse pantomime mêlée de quelques chants, & qui est exécutée par

Spectacles des  
Siamois.

des hommes. Ils dansent successivement, au son des instruments, plusieurs entrées qui représentent une action militaire, & sont armés. Les masques qui leur couvrent le visage sont des plus hideux, & les contorsions qu'ils font ont quelque chose d'effrayant. Le lacone est une représentation qui tient de l'Épique & du Dramatique tout à la fois; ce spectacle dure environ trente-six heures, s'exécute en trois jours, & le sujet est ordinairement une histoire sérieuse, dont une partie se passe en récit, & l'autre est mise en action. La pièce est en vers qui ne se chantent que par des hommes, dont un seul fait l'historien pendant que les autres représentent les divers personnages, sur lesquels l'action roule. Les acteurs muets ne laissent pas de rester sur la scène, ainsi que ceux qui cessent de parler, & les uns & les autres n'ont point de masques. Dans le spectacle appelé Rabam, les hommes & les femmes chantent & dansent tout ensemble; ce qui ne les fatigue pas néanmoins beaucoup, parce que leur danse, n'est à proprement parler, qu'une marche lente, accompagnée de quelques contorsions du corps & des bras. L'action principale est interrompue par deux bouffons qui s'avancent sur la scène, & qui amusent le peuple par des plaisanteries grossières. En général les chants & les danses du Rabam, ne roulent que sur des sujets de galanterie; le seul déguisement des acteurs & des actrices est un bonnet haut, pointu & garni de pierres fausses & de pendants d'oreilles de bois doré; les hommes & les femmes ont soin d'orner leurs ongles de cuivre jaune bien poli.

Il y a dans le Royaume de Siam des Comédiens Chinois, dont les spectacles sont fort suivis; des habitants de Laos qui font danser des marionnettes, des danseurs de corde & d'autres batteurs. La Loubere & Tachard font de grands éloges des Saltinbanques de Siam, qui paroissent surpasser tous les faiseurs Européens. Les Siamois ont aussi des Lutteurs & d'autres Athlètes, qui combattent avec les coudes & les poings. Dans le dernier de ces deux combats, ils se garnissent la main de trois ou quatre tours de corde, au lieu de l'ancien gantelet & des anneaux de cuivre que ceux de Laos employent dans les mêmes combats. Les courses des balons sur la rivière sont aussi une espèce de joute qui plaît aux spectateurs, & les plus habiles rameurs remportent le prix. On ne connoit point à Siam les courses des chevaux, mais celles des bœufs sont très-communes, & fort singulières. On marque d'abord un espace de terrain uni d'environ cinq cents toises de longueur sur deux de large, & on plante aux quatre extrémités angulaires un tronc d'arbre pour servir de borne. Au milieu de l'espace qu'on a choisi, on élève un échaffaut pour les Juges, & c'est de-là que doivent partir les bœufs. Souvent on ne fait courir qu'un bœuf contre un autre bœuf. Ils sont conduits l'un & l'autre par deux hommes qui courent à pied, & qui les tiennent par un cordon passé dans leurs naseaux. D'autres hommes placés d'espace en espace relayent, avec beaucoup d'agilité, les premiers coureurs. On fait aussi courir une paire de bœufs attelés à une charue contre une autre paire attelée de même. Alors, outre les hommes qui mènent les bœufs, il y en a un placé derrière la charue, qui en courant la soutient en l'air, de façon qu'elle ne touche pas à terre. Ceux qui soutiennent ainsi les chariots sont relayés souvent, parce qu'ils sont bientôt fatigués.



Quoique les charrues courent toutes deux du même sens, tournant toujours à droite autour de l'espace, elles ne passent pas du même endroit. L'une commence sa course d'un côté de l'échaffaut des Juges, & l'autre du côté opposé, & les coureurs s'efforcent mutuellement à s'atteindre, malgré l'éloignement où ils se trouvent d'abord. Les charrues parcourent ainsi plusieurs fois le tour de l'espace & des bornes, jusqu'à ce que l'une des deux arrive à la queue de l'autre, & remporte ainsi le prix. Les spectateurs bordent le lieu du spectacle, & ces courses donnent souvent lieu à des paris considérables, surtout entre les Seigneurs qui font nourrir & dresser pour cet exercice de petits bœufs bien taillés. Les buffles remplacent quelquefois les bœufs dans ces sortes de courses.

On peut mettre au rang des spectacles auxquels les Siamois prennent du plaisir, les différents combats d'animaux, tels que ceux d'éléphants contre éléphants; de ces mêmes bêtes contre des tigres, ou de coqs contre coqs. Le goût des Siamois pour ces sortes de combats sembleroit faire tort à l'humanité qu'on remarque en eux; mais il faut observer qu'ils se plaisent à voir les tours d'adresse, & les stratagèmes que les animaux emploient pour vaincre, & qu'on les laisse rarement se donner la mort. Ces spectacles s'exécutent hors de la ville dans une plaine environnée d'une haute palissade, au dessus de laquelle sont bâties des galeries pour les spectateurs. Les éléphants qu'on fait combattre l'un contre l'autre ont aux pieds plusieurs cordes que des hommes tiennent fortement, ou qu'on attache même à des cabestans. La Loubere en vit combattre deux montés par des conducteurs. On ne les laisse approcher qu'à la portée de leurs trompes qu'ils pouvoient à peine croiser dans le choc, & après cinq ou six assauts, on fit cesser le combat. Lorsqu'on abandonne un éléphant contre un tigre, on attache ce dernier à un pieu pour l'empêcher de s'élançer sur son adversaire, & on garnit la tête de l'éléphant d'une espèce de plastron. Celui-ci par ce moyen a tout l'avantage, mais dès qu'il a donné au tigre deux ou trois coups de sa trompe qui lui ôtent une partie de ses forces, on le lâche, & il se jette alors sur son ennemi. S'il est plus fort qu'on ne s'imaginait, & qu'on voye que l'éléphant soit prêt à succomber, on pousse d'autres éléphants qui dégagent le premier, & on renferme le tigre. Les combats qui se faisoient de coq à coq ne se terminoient presque jamais que par la mort de l'un d'eux, & c'est ce qui a porté les Talapoins (1) à déclamer contre ces spectacles, & à en obtenir même l'abolition.

Le cerf volant de papier, que les Siamois nomment *Pao*, fait pendant l'hiver l'amusement de toutes les Cours des Indes. A Siam on y attache une lumière, & souvent une pièce d'or qui appartient à ceux qui trouvent le cerf volant, lorsque le cordon a cassé. Celui du Roi est en l'air chaque nuit pendant les deux mois d'hiver, & plusieurs Seigneurs sont nommés pour tenir alternativement le cordon. Les Siamois aiment passionnément à fumer du tabac: les femmes mêmes du premier rang n'y font pas moins habituées que les hommes. Le tabac en poudre est peu d'usage, & quoi-

(1) Ces Religieux disent que ceux qui dans cette vie se plaisent à voir battre des coqs, se battront dans l'autre avec des barres de fer.

qu'il croît beaucoup de cette plante dans le Royaume de Siam, les habitants en tirent ordinairement de Manille & de la Chine. Les autres divertissements des Siamois sont les jeux de hafard, le tritrac & les échets, & c'est dans ces divers délasséments que ces peuples passent tout le temps qu'ils ne font pas de service pour le Roi. Les femmes, comme dans beaucoup d'autres pays, sont chargées de tous les travaux pénibles, ainsi que de ceux de l'intérieur du ménage. Selon le témoignage de la Loubere, une femme éveille son mari à sept heures du matin, & lui sert du riz & du poisson. Il déjeûne, se remet à dormir, & s'éveille une seconde fois à midi pour dîner. Un léger sommeil abrégé le temps qu'il doit passer jusqu'au souper qui se fait à la fin du jour, & de ce moment à celui du coucher qui arrive à minuit, la conversation, le jeu & l'amusement de fumer occupent presque les hommes.

Les Siamois sont civils & circonspects, qualités qu'on s'efforce de cultiver dès leur enfance, comme on l'a vu plus haut. Ils ont beaucoup de respect pour les femmes, & ne leur donnent que les noms des choses qu'ils estiment le plus. Ils les appellent, par exemple, *jeune diamant, jeune or, jeune crystal, jeune fleur, jeune ciel*. Le mot *Nang* qui, en langue Balie, signifie jeune, est particulièrement appliqué aux Dames, parce qu'on croit à Siam, comme partout ailleurs, qu'elles sont flattées de cet éloge. Lorsque des Siamois se saluent les uns les autres, ils se servent de ces paroles : *Je salue mon Seigneur*. Si un Siamois rend une visite à quelqu'un qui lui soit supérieur, il se courbe en entrant dans la maison, & après avoir élevé ses deux mains à la hauteur de son front, il se prosterne, & attend à genoux & assis sur ses talons que le maître de la maison lui adresse la parole. Quand une visite se fait entre égaux, celui qui la rend se contente de faire une profonde inclination, pendant que celui qui la reçoit répond par la même politesse, en disant : *Il est venu, le Seigneur est venu*. Les premières questions qu'on se fait de part & d'autre sont celles-ci : *Etes-vous bien ? Mangez-vous bien ? Dormez-vous bien ?* Le maître de la maison fait ensuite apporter divers rafraîchissements qu'il est de la politesse de l'Etranger de recevoir. La séparation se fait avec les mêmes cérémonies que l'arrivée, & celui qui a rendu la visite ne doit point se lever de sa place sans avoir demandé permission de se retirer.

La maniere de s'asseoir chez les Siamois, comme chez tous les autres peuples Orientaux, est de croiser les jambes. Ils sont tellement accoutumés à cette posture, que lors même qu'on leur présente un siège, ils ne s'y placent pas autrement. Lorsque plusieurs personnes s'entretiennent ensemble, elles restent rarement debout, mais chacun s'assied sur les talons, ou s'accroupit sur les coudes comme une marque de respect. Si les esclaves demeurent dans un appartement en présence de leurs maîtres, ils s'assient sur leurs talons, la tête un peu inclinée, & les mains jointes à la hauteur du front. Si un Particulier rencontre une personne d'un rang supérieur, il croise les mains de la même maniere, & s'incline par respect. C'est une impolitesse très-grande à Siam que de traverser un pont à pied ou en chaise, lorsque quelqu'un passe en balon par dessous. Toucher quelqu'un au visage, manier ses cheveux, ou lui porter la main sur la tête, est

une insulte des plus sensibles. On regarde encore comme une incivilité de ne présenter qu'une main en abordant quelqu'un, parce que l'usage demande qu'on mette ses deux mains sous la sienne. Tout ce qu'on offre & tout ce qu'on reçoit doit aussi se tenir à deux mains. Les lettres des Siamois commencent à la manière des Romains : *Un tel à un tel*, & ils posent leur cachet au bas sans aucune signature. Pour transporter plus sûrement ces lettres, & dérober aux curieux la connoissance de ce qu'elles contiennent, on les met dans un bâton creux, dont on bouche l'ouverture avec le même cachet.

LES  
SIAMOIS.

De tous les Souverains qui regnent dans la presqu'île de l'Inde, celui de Siam est le plus puissant & le plus respecté de ses sujets. Son Palais passe pour un lieu sacré, & personne n'y met le pied sans s'être auparavant prosterné jusqu'à terre. Les Palais du Roi ont trois enceintes, & celles du Palais de la capitale sont assez éloignées l'une de l'autre pour former de vastes cours. Tout ce que l'enceinte intérieure contient, c'est-à-dire, le logement du Roi, quelques cours & quelques jardins portent le nom de *Vang*. Le Palais entier avec toutes ses enceintes se nomme *Prassat*, qu'un Voyageur traduit dans sa Relation par le mot de trône.

DU ROI & du  
gouvernement  
intérieur du Pa-  
lais.

Une tranquillité profonde regne dans l'intérieur du Palais, & dans tous les lieux qui l'environnent. Quoiqu'il soit rempli d'une multitude de soldats & d'une affluence d'Officiers, on n'y entend pas le moindre bruit, & ce lieu passeroit pour une solitude écartée, si l'on ne connoissoit les usages du Royaume. Les ordres qui s'y donnent n'interrompent pas même le silence; car un des premiers Officiers de la Couronne, qui a toujours les yeux attachés sur la personne du Roi, connoît ses volontés à certains signes établis, & les explique par d'autres signes aux Officiers du dehors. L'emploi du premier Officier est estimé un des plus considérables de l'Etat, & en effet il procure à celui qui en est revêtu le privilège de paroître devant le Roi sans se prosterner, privilège dont on prétend qu'il jouit seul. Les courtisans les plus favorisés n'approchent jamais de la personne du Prince, & c'est beaucoup pour eux s'il daigne les regarder, & se faire voir d'une des fenêtres du Palais. Le Roi de Siam ne reçoit point autrement les Ambassadeurs, & ne leur adresse que quelques mots qu'on soupçonne être toujours les mêmes pour tous les Ambassadeurs d'une même Cour.

Les portes du Palais sont toujours fermées, & chacune a son portier avec des armes; mais au lieu de les avoir sur lui, il les tient seulement dans sa loge. Si quelqu'un se présente pour entrer, le portier en avertit l'Officier qui est de garde aux premières portes. Personne n'entre & ne sort sans la permission de cet Officier, qui fait plusieurs recherches pour être sûr que celui qui est admis n'a sur lui aucune arme cachée, & qu'il n'a pas bû d'*Arrack*, liqueur forte qui enivre. L'Office d'examineur est rempli par deux hommes qui servent alternativement tous les jours. Leur service dure vingt-quatre heures, après lesquelles ils peuvent se retirer dans leur maison, jusqu'à ce que leur tour revienne, car il y a un grand nombre de ces Officiers. Le Gouverneur du Vang porte le titre de *Oo-Ya Vang*, & il réunit toutes les fonctions qui regardent la réparation des édifices, l'ordre qui doit être observé dans le Palais, & la dépense qui se fait pour l'entretien du Roi, de ses



LES  
SIAMOIS.  
Garde Royale  
à pied.

femmes, de ses Eunuques & de ceux qui sont défrayés de tout dans le Vang. Entre les deux premières enceintes, sous une espèce de hangard, on voit toujours un petit nombre de soldats accroupis & déarmés, qui sont les *Ken-lai* ou Bras peints, dont j'ai parlé plus haut. L'Officier qui les commande immédiatement & qui est Bras-peint lui-même, se nomme *Oncarac*. Il est, ainsi que les soldats, regardé comme l'exécuteur de la justice du Roi, ainsi que les Officiers & les soldats des cohortes Prétoriennes l'étoient de celle des Empereurs Romains. Ces Bras-peints veillent en même temps à la sûreté du Monarque, & on conserve dans une chambre du Palais de quoi les armer au besoin. Ces mêmes soldats sont chargés de payer dans le balon du corps, & le Roi n'a pas d'autre Garde à pied. Leur Office est héréditaire comme tous les emplois du Royaume, & l'ancienne loi borne leur nombre à six cents.

La Garde à cheval du Roi de Siam est composé d'Etrangers, la plupart de Laos & d'un autre pays voisin. Comme ses gardes à cheval ne le servent que par corvées, il rend leurs compagnies aussi nombreuses qu'il veut employer de chevaux. Le Commandant de la troupe de la main droite porte le titre de *Oc-canne-Ran-Patchi*. La Garde de la main gauche est sous la conduite d'un autre Seigneur qui est décoré du titre de *Oc-canne-Pipit-Charat-Chan*. Mais au-dessus de ces deux Officiers l'*Oc-Ya-Lao* commande la Garde des Laos, & l'*Oc-Ya-Méen* celle des Méen. Le Roi de Siam entretient encore une Garde étrangère composée de cent trente cavaliers. Cette Garde consiste 1°. en deux compagnies chacune de trente Mores, qui sont natis ou originaires des Etats Mogols. 2°. Une compagnie de vingt Tartares Chinois armés d'arcs & de fleches. Et 3°. enfin deux compagnies chacune de vingt-cinq Indiens vêtus à la Morelique. Ces derniers cavaliers se nomment *Rashouts* ou *Ragibouts*, affectent une grande intrépidité, & se piquent d'être tous de race Royale. Le Roi fournit à cette Milice les armes, les chevaux & tout ce dont elle peut avoir besoin.

Le service intérieur du Palais se fait par des Pages ou jeunes Officiers que les Siamois appellent Mahatleks, par quelques Eunuques & par des femmes. Les Mahatleks sont au nombre de quarante-quatre, & on les divise en quatre bandes égales, deux de la main droite & deux de la main gauche, c'est-à-dire, qu'ils sont dans un salon contigu à l'appartement du Roi à la droite ou à la gauche. Le Monarque, en recevant un Mahatlek à son service, lui donne le nom qu'il doit porter à l'avenir, & les armes qui lui sont nécessaires. Les Mahatleks doivent recevoir du Roi même les ordres qu'il veut prescrire à ses Officiers du dehors, & les aller porter à d'autres Pages qui se tiennent dans le vestibule & dans les cours du Palais. Le nombre de ces seconds Pages n'est pas déterminé, & paroît très-considérable. Les Siamois les nomment *Caloang*, & leur office le plus ordinaire est d'aller publier dans les Provinces les volontés du Souverain. Les Pages du dedans ont leurs fonctions réglées; les uns présentent le betel au Roi, les autres ont soin des armes, des livres de ce Prince, & de tout ce qui sert à son amusement, & plusieurs mêmes lisent en sa présence. Il y a peu d'Eunuques au Palais, & ils sont tous sous l'autorité de la Reine, qui peut les faire châtier à sa volonté.

Le principal service de la chambre du Souverain ne se fait que par les femmes. Comme elles jouissent seules du droit d'entrer à toute heure dans l'appartement du Roi, elles sont chargées de tout ce qui le regarde personnellement. En conséquence elles font son lit, l'habillent, lui préparent ses aliments & le servent à table. Les pourvoyeurs mettent entre les mains des Eunuques toutes les provisions destinées pour ceux qui sont dans le Palais, & les Eunuques les livrent ensuite aux femmes chargées de la cuisine. La Loubere observe que ces dernières ont une si grande crainte de se tromper dans l'assaisonnement des mets, qu'elles n'emploient que par poids le sel & les épices. Les filles de service, qui sont ainsi renfermées dans le Palais, n'en sortent jamais, & il n'y en a aucune qui y soit entrée de bonne volonté. On enlève ordinairement les filles qu'on trouve jolies, & si leurs parents ne mettent pas tout en usage pour les racheter, ils doivent perdre l'espérance de les revoir de leur vie. La plupart des Siamois payent une somme d'argent à l'Officier chargé du soin d'entretenir au Palais le nombre convenable de filles de service, afin qu'il les épargne dans ses recherches.

Le Roi n'a gueres plus de dix femmes subalternes, mais il a toujours une épouse principale qui porte le titre de Reine, & qui a sur toutes les autres une autorité absolue. Elle juge leurs différends, & les fait même punir si elle le juge à propos. Cette Princesse a ses Officiers, ses filles de service, ses Eunuques, ses balons & ses éléphants. Elle ne se laisse voir qu'à ses femmes & à ses Eunuques, & lorsqu'elle se promène en balon ou sur un éléphant, elle est dans une chaise fermée de jalousies ou de rideaux d'étoffe mince & légère, qui lui laissent la liberté de voir, mais qui l'empêchent d'être vue, & ceux qui se rencontrent sur son passage doivent se prosterner jusqu'à ce qu'elle soit un peu éloignée. La Reine a aussi ses magasins, ses vaisseaux, ses finances, & elle exerce librement le commerce avec les Etrangers.

Les filles n'ont aucune espérance de monter sur le trône à la mort de leur pere, & ordinairement c'est le fils aîné de la Reine qui a droit d'y prétendre. Cependant s'il se trouve trop jeune à la mort du Roi, & si le Monarque défunt laisse à quelqu'une de ses femmes subalternes un fils plus âgé que celui de sa principale femme, ce dernier est exclus de la couronne, & l'autre est reconnu Souverain.

L'Officier que les Siamois appellent *Pra-Glang*, & que les Portugais ont nommé Barcelon, est le principal Ministre des Finances. On peut le regarder comme le Sur-Intendant des magasins où le Roi dépose toutes les marchandises qu'il vend à son peuple & aux Etrangers, & c'est ce même Officier qui reçoit les revenus du Prince, & qui en dispose suivant les besoins de l'Etat. Ces revenus se réduisent à trois objets principaux, sçavoir aux impositions ou taxes, aux bénéfices casuels & aux profits du commerce. Les taxes se mettent sur les terres labourables, sur les bateaux ou balons, sur les marchandises qui entrent & qui sortent, & sur différents pieds d'arbres. On appelle revenu casuel les présents que le Prince reçoit de tous ses sujets; les dons que les Officiers lui font en mourant, ou ce qu'il prend de leur succession; les impôts arbitraires qu'il leve dans plusieurs occasions, & enfin les confiscations & les amendes. On peut mettre encore au rang de revenu casuel le bénéfice que le Roi retire de l'exemption des corvées,

TOUTES LES  
CULTURES SONT

Revenu du Roi.

Chaque sujet libre, comme on l'a vu plus haut, doit au Roi six mois de service. Le seul moyen de se soustraire à la loi commune est de payer une somme au fils, & plusieurs mettant ce moyen en usage, grossissent ainsi les revenus du Monarque.

Le commerce est la troisième source où le Roi de Siam puise ses richesses, & elle est même devenue la plus considérable. Non seulement le Prince fait le commerce en gros, mais il a même des boutiques dans les marchés, & il y fait vendre en détail. Les marchandises dont le Roi s'est réservé principalement le commerce sont les toiles de coton, cette espèce de métal qui se nomme *Culin* (1), tout l'ivoire qui se trouve dans le Royaume, l'areka, le soufre, la poudre, le plomb, le salpêtre & les armes. Ce Prince s'est engagé, par un traité avec les Hollandois, à leur fournir les peaux de bêtes; mais ses sujets en détournent beaucoup que les Hollandois achètent d'eux à un plus bas prix.

Tous les Siamois doivent prendre les armes pour le service de l'Etat, lorsque le Roi le demande. Le peuple entier fait une sorte de Milice, & chacun sert par semestre, si le Prince paroît le désirer. Le même usage s'observe chez les peuples voisins des Siamois, & c'est sans doute pour cette raison que les armées Indiennes sont si nombreuses. Ces armées s'assemblent avec une diligence presque incroyable, & coûtent peu à l'Etat; parce que chacun est obligé de pourvoir à sa subsistance. Le bagage militaire des Siamois ne leur cause pas un grand embarras, car il consiste seulement en un panier de riz, un bambou creux qu'on remplit d'eau, un bouclier de cuir, un sabre & un mousquet. Malgré la nécessité où les Siamois se trouvent d'être pour ainsi dire soldats nés, ils ignorent totalement l'art de la guerre, & manquent de courage à la première occasion. Ils tremblent à la vue du moindre danger, & un Européen armé d'une épée, ou seulement d'une canne, mettroit facilement en fuite dix-huit ou vingt Siamois. L'opinion de la métépsychose, qui leur inspire l'horreur du sang, aide encore à leur ôter la valeur nécessaire, & dans les guerres qu'ils ont avec leurs voisins, ils ne s'attachent, de part & d'autre, qu'à faire des captifs.

Milice & milice  
des Siamois. La  
généralité de Siam.

Si par hasard deux armées se rencontrent sans pouvoir éviter d'en venir aux mains, le combat s'engage par une décharge du canon ou de la mousqueterie. Une espèce de convention, faite depuis longtemps entre les Siamois & leurs ennemis, les porte naturellement à tirer plus haut que le plus grand homme, de sorte que leur première attaque n'est pas dangereuse. Cependant on s'efforce des deux côtés de diriger son coup de façon que les balles retombent sur l'ennemi, & en effet, dès qu'elles commencent à se faire sentir dans un des deux partis, il ne tarde pas à prendre la fuite. Lorsqu'il est question d'arrêter des troupes qui paroissent vouloir forcer un retranchement, ou tomber sur quelque Parti, les soldats de ce Parti haillent alors le canon de leurs fusils, ou tirent leurs fleches moins haut qu'à l'ordinaire pour contraindre leurs ennemis à se retirer; ce qui arrive très-souvent.

(1) Le culin qui se tire des mines de *Jonsalam* sur le golphe de Bengale, & qui est une frontière éloignée, appartient aux habitants de ce canton. Ils jouissent de leurs

anciens droits sur les mines de leur pays; moyennant un léger tribut qu'ils payent au Roi, & ils font librement le commerce des productions de leurs terres.



Quoique les Siamois ne soient pas naturellement propres à la guerre, ils ne laissent pas de la faire souvent avec avantage, parce que leurs voisins ne sont ni plus puissants ni plus braves qu'eux. Ceux des Siamois qui se consacrent entièrement à la profession des armes, n'ont d'autre solde que l'exemption des corvées pour eux-mêmes & pour quelques personnes de leur famille. Or comme ils ne peuvent se nourrir hors de chez eux, ils demeurent dans des villages, les uns autour de Bancoek, les autres aux environs de Louvo, afin de veiller à la sûreté de ces deux Places. Ils s'y rendent tour à tour par détachement, & y font ainsi une garde continuelle. Dans les autres lieux du Royaume qui ont besoin de défense, les garnisons sont composées de Siamois libres qui servent par corvées, comme dans les autres occasions; & qui sont relevés par d'autres, lorsqu'ils ont achevé leur temps.

Les Siamois entendent peu l'art de fondre des pièces de canon, mais ils en font de fer battu à froid, & les Européens leur en ont donné plusieurs en présents. En général on ne voit pas beaucoup d'artillerie dans tout le Royaume de Siam & toute la cavalerie du pays n'est composée que d'environ deux mille chevaux. La plus grande force de l'Etat consiste dans un grand nombre d'éléphants qu'on mène à la guerre. Cependant ces animaux n'ayant ni mors ni brides ne peuvent être gouvernés sûrement, & d'ailleurs ils craignent tellement le feu, qu'ils ne s'y accoutument presque jamais. S'ils reçoivent malheureusement quelques blessures, ils reviennent sur leurs maîtres, & jettent le désordre dans tous les rangs. A l'égard de l'infanterie Siamoise, elle est fort mal habillée & encore plus mal armée.

Voici ce que la Loubere rapporte touchant l'ordre de bataille des Siamois. Ils se rangent, dit-il, sur trois lignes, dont chacune est composée de trois gros bataillons carrés. Le Roi ou le Général se tient dans le bataillon du milieu, qu'on a formé exprès de l'élite de l'armée. Chaque Chef de bataillon occupe aussi le centre de la troupe qu'il commande, & si les neuf bataillons sont trop gros, ils sont divisés en neuf autres dans le même ordre. Chaque bataillon a seize éléphants mâles à sa queue, & chacun de ces animaux porte son étendard particulier, & est accompagné de deux éléphants femelles. Trois hommes armés montent ces éléphants & les guident dans l'attaque. L'artillerie se transporte ordinairement par eau; mais dans les lieux où les rivières manquent, on la place sur des charrettes que tirent des bœufs ou des buffles. Les batailles ne sont jamais de longue durée, parce que les soldats n'ont pas une valeur assez constante pour en venir aux dernières approches ou à la mêlée. Ceux que la frayeur saisit les premiers s'enfuient dans les bois, & si leurs Officiers parviennent à les rallier, ils ne tardent pas à les voir fuir de nouveau. Le seul moyen qu'on puisse employer pour les contraindre à tenir ferme, est de placer derrière chaque bataillon des Officiers, avec ordre de tuer les fuyards. Cette lâcheté que les Siamois ne regardent pas même comme un sujet de reproche, les rend incapables d'entreprendre un siège ouvert, & s'ils attaquent quelques Places fortifiées, ils ne savent mettre en usage que la trahison ou la faim, pour s'en rendre maître.

LES  
SIAMOIS.

On trouve peu de Places fortifiées dans le Royaume de Siam, mais au reste, il est naturellement si bien défendu par les montagnes qui l'environnent, par des inondations annuelles, par les canaux qui le coupent, par ses bois & par ses marais impénétrables, qu'un petit nombre de Places fortes lui suffit. Le Roi de Siam ne fait pas consister sa grandeur dans la puissance de ses flottes, car il a à peine cinq ou six vaisseaux & environ cinquante galeres. Les vaisseaux diffèrent peu des sommes Chinoises dont je parlerai ailleurs, & on les arme quelquefois en course ; mais leur destination la plus ordinaire est pour le commerce. Tous les Officiers & les matelots qui servent sur mer sont Etrangers, & le Roi leur recommande d'éviter les combats sanglants.

Les galeres Siamoises sont des bâtimens légers, fort étroits & assez longs pour contenir environ soixante hommes, tant rameurs que soldats. Ces galeres n'ont qu'un seul pont, & leurs ancres sont de bois, ainsi que celles des vaisseaux. Il n'y a qu'un homme à chaque rame, & il est obligé de se tenir debout. Les rameurs conduisent leurs rames perpendiculairement, parce qu'elles sont si courtes, qu'elles ne plongeroient seulement pas dans l'eau, si la manœuvre se faisoit autrement. Tous ceux qui servent sur les galeres sont Siamois, & se prennent par corvées comme pour les autres services de l'Etat. Au reste, ces bâtimens ne sortent jamais du golphe, dont ils ne font que ranger les côtes, & leur commandement est confié à un Officier appelé *Calahom*. Les galeres se gardent à Juthia dans un arsenal construit en face du Palais, & chacun de ces bâtimens est sous une espece de remise où la riviere entre, & qui se ferme pendant la nuit.

Maladies continues à Siam.

Les Siamois sont souvent attaqués de cours de ventre & de dysenterie, dont les Européens qui arrivent dans ce pays ont encore plus de peine à se défendre. On voit quelquefois regner à Siam des fluxions de poitrine & des fièvres chaudes, qui causent de violents transports au cerveau. La fièvre continue n'est jamais mortelle dans ce pays, & les fièvres intermittentes y sont rares, mais elles sont opiniâtres, quoique le frisson en soit fort court. La toux, les coqueluches, & toutes sortes de fluxions & de rhumatismes ne sont pas moins fréquents à Siam qu'en Europe ; ce qui provient sans doute de l'abondance des pluyes pendant une grande partie de l'année. Les cancers, les abcès, les fistules, les érysipeles sont encore des maux qui affligent beaucoup les Siamois, & entre leurs maladies contagieuses, celle qu'on peut regarder comme la peste du pays est la petite vérole, qui fait souvent d'affreux ravages.

Funérailles des Siamois.

Les funérailles se font à Siam, comme dans toutes les Indes, avec des cérémonies qui n'ont rien de lugubre ; mais on les fait avec autant de magnificence que les facultés des parents du mort peuvent le permettre. Voici ce qui se pratique dans les obsèques des Grands. Dès qu'un Seigneur Siamois est expiré, on en fait avertir les Talapoins, qui annoncent la mort en sonnant une grosse cloche d'airain destinée à cet usage. On lave le corps du défunt, on le frotte avec des bandelottes, & on lui injecte par les yeux & par la bouche de l'eau salée, du vis-argent & d'autres drogues corrosives pour desse-

cher toutes les humeurs. On enferme ensuite le corps dans une biere de bois ou de plomb, dont on fait vernir, ou même dorer le dehors. Cette biere est placée avec respect sur une estrade élevée, & on brûle autour des bougies & des pastilles parfumées. Chaque nuit un certain nombre de Talapoins doit veiller le mort, & réciter des prières dans la chambre où il est exposé. La première nuit ils ne font pour ainsi dire que psalmodier à voix basse; la seconde ils élèvent un peu plus le ton, & la troisième ils chantent à pleine voix. Ces Talapoins sont nourris & payés par les parents du défunt, & leurs chants sont des moralités & des leçons sur le chemin du ciel, qu'ils enseignent à l'ame du mort.

La famille choisit un lieu commode à la campagne, pour y rendre au corps les derniers devoirs qui consistent à le brûler avec diverses cérémonies, & ce lieu est ordinairement près de quelque Temple, que le mort ou quelques-uns de ses ancêtres ont fait bâtir. On forme une enceinte de Bambou, avec plusieurs ornemens d'architecture, à peu près du même ouvrage que les berceaux & les cabinets de jardins d'Europe, & ces berceaux sont ornés de papiers peints ou dorés, qu'on découpe pour représenter des maisons, des meubles & des animaux domestiques & sauvages. Le centre de cet enclos est occupé par le bûcher que les parents composent de bois odoriférans tels que le sandal blanc ou jaune & le bois d'aigle. Plus on veut rendre d'honneurs au mort, plus on élève le bûcher sur lequel il doit être consumé; mais pour lui donner cette élévation on fait plusieurs échafaudages, couverts de terre, & on fabrique enfin le bûcher. La Loubere raconte qu'aux funérailles d'une Reine de Siam on avoit placé le bûcher à une telle hauteur qu'on ne put étendre le corps qu'au moyen d'une machine, dont les Européens avoient donné l'invention.

Lorsqu'on doit transporter le corps à une distance un peu éloignée, on fait assez ordinairement le chemin par eau. La rivière dans ces occasions est couverte d'une multitude de balons. Si la marche se fait par terre, le corps est toujours à la tête du convoi, & il est porté au son d'un grand nombre d'instrumens. Des pleureuses, des danseurs, des joueurs d'instrumens, & d'autres farceurs gagés suivent immédiatement le corps; ensuite marchent les Talapoins, & après eux toute la famille & les amis du mort, tous vêtus de blanc, qui est à Siam la couleur consacrée au deuil.

Lorsque tout ce cortège est arrivé au lieu où l'on doit brûler le corps, on le place nud sur le bûcher, & les Talapoins chantent pendant un quart d'heure, après lequel ils se retirent pour ne plus reparoître. Après le départ des Talapoins, on commence les spectacles du Cône & du Raham qui durent tout le jour sur différents théâtres. Vers le milieu de la journée on met le feu au bûcher, & on l'éteint au bout de deux heures. Si c'est le corps de quelque Prince du Sang, ou celui de quelque Seigneur considérable par ses emplois auprès du Monarque, ce Prince met lui-même le feu au bûcher, & cela sans sortir de son Palais. Pour cet effet, on tend une corde qui, par un bout, est attachée au bûcher, & par l'autre aux fenêtres d'un des appartemens du Palais. Le Roi lie à cette corde un flambeau allumé, & les parents du mort la retirent & mettent le feu au bûcher avec



le flambeau. Le peu de temps qu'on laisse le corps dans les flammes est causé qu'il n'est jamais entièrement brûlé ; mais on en renferme les restes dans la bierre, & on dépose le tout sous une des pyramides qu'on voit autour des Temples. Quelquefois on enterre avec le mort des pierres & d'autres richesses, & on est persuadé que personne n'oseroit y toucher. Ceux qui n'ont ni Temples ni pyramides gardent chez eux les corps à demi brûlés de leurs parents ; & si la pauvreté des Siamois est telle, qu'ils ne puissent faire la dépense de brûler celui de leur famille qui cesse de vivre, ils l'enterrent avec le secours des Talapoins. Ces Religieux ne manquent jamais de tirer un salaire des services qu'ils rendent en ces occasions, & la dureté avec laquelle ils ont coutume de l'exiger, fait que ceux qui ne se trouvent pas en état de les satisfaire, n'ont pas d'autre parti à prendre que d'exposer le corps de leurs proches dans des lieux éminents, où ils servent de pâture aux oiseaux de proie.

Il arrive quelquefois qu'un Siamois, élevé en dignité, fait déterrer le corps de son pere, quoique mort depuis longtemps, pour lui faire de magnifiques funérailles, si celles qu'on lui a faites au temps de sa mort n'étoient pas dignes de l'élevation présente de sa famille. Il faut observer que dans les maladies épidémiques, l'usage est d'enterrer les corps sans les brûler, mais qu'on les déterre quelques années après, pour leur rendre cet honneur. La loi défend de brûler ceux que la Justice condamne à mourir, les enfants qui naissent morts, les femmes qui périssent en couches, ceux qui sont noyés ou que quelque accident extraordinaire prive du jour. Les Siamois sont convaincus que ceux qui meurent de mort violente, sont coupables de quelque grand crime, parce qu'ils croient fermement qu'il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Il n'y a point à Siam de loi établie pour le deuil, & chacun est libre d'en régler les marques sur le sentiment de sa douleur. Aussi voit-on plus souvent les peres & les meres en deuil pour la mort de leurs enfants, que les enfants pour celle de leurs peres & de leurs meres. Quelquefois un pere & une mere embrassent la vie religieuse après avoir perdu ce qui sembloit devoir les attacher au monde. Plusieurs sans renoncer totalement à la société, ne laissent pas de donner des témoignages de leur chagrin en se rasant la tête. Toutes les recherches des Voyageurs n'ont pu leur faire découvrir si les Siamois invoquent les morts qui ont bien vécu parmi eux, mais il est sûr qu'ils se croient tourmentés par les apparitions des ames de leurs parents & de leurs amis. Alors ils ne manquent pas de porter quelques offrandes aux tombeaux, ou de faire à l'intention des défunts la charité aux Talapoins, qui ne cessent de prêcher que l'aumône rachette les péchés des vivants & des morts.

Le Royaume de Siam est borné au Nord par celui de Laos, à l'Orient par le même & celui de Camboge ; au Sud par le golphe de Siam, & au Sud-Ouest par la presqu'île de Malaca. Le pays produit beaucoup de riz & de coton, & il s'y trouve un grand nombre d'animaux différents de ceux d'Europe. Siam en Juthia, capitale du Royaume, est bâtie dans une île formée par le Menan. Cette rivière est pleine de grands crocodiles fort dangereux. La Compagnie Française a un comptoir à Mergui, ville du Royaume de

Siam; ce qui la met en état de faire trafic de rubis & des différentes pierres de Pégu & d'Ava, ainsi que de l'étain, des bois de charpente & des écailles de tortues. La presqu'île de Malaca est occupée par divers petits Rois, vassaux de celui de Siam. Les Hollandois se rendirent maîtres de la capitale en 1640. & l'enleverent aux Portugais.

ROYAUME  
DE  
TONQUIN.

*Fin du Royaume de Siam.*

## CHAPITRE XXIII.

### ROYAUME DE TONQUIN.

ON ignore l'origine des Tonquinois, & il y a toute apparence qu'ils ont été de bonne heure soumis aux Chinois, puisque vers l'an 200 avant J. C. l'empire de la Chine étoit dans un si haut degré de puissance, que ses limites s'étendoient jusqu'au Royaume de Siam. Or le Tonquin fut vraisemblablement envahi des premiers, à cause du voisinage où il est de la Chine. On n'a pas assez d'éclaircissement sur l'histoire du Tonquin pour en donner une idée distincte, mais on sçait que vers l'an 1200 de l'Ere Chrétienne les Chinois & les Tonquinois firent ensemble un traité, par lequel il fut réglé que les Rois du Tonquin se reconnoïtroient vassaux de l'Empereur de la Chine, & lui payeroient tous les trois ans un tribut. Depuis plus de cinq censans les deux Nations observent avec une fidélité inviolable les articles de ce traité, & quoique les Tonquinois aient adopté presque toutes les loix & tous les usages de la Chine, ils ont leur gouvernement particulier, & quelques coutumes différentes.

Dans le quinzième siècle environ de l'Ere Chrétienne, une révolution arrivée dans le Tonquin donna lieu à une nouvelle forme de gouvernement, qui s'est conservée jusqu'à ce jour. Un simple pêcheur trouva moyen par ses intrigues & par la violence de s'emparer de l'autorité souveraine, & de se faire couronner. Il étoit à peine sur le trône, qu'un autre Aventurier entreprit de l'en faire descendre, & y réussit. Ce dernier n'étoit pas moins ambitieux que son rival, mais il résolut de couvrir son usurpation, & dans cette vue il rétablit sur le trône un prince de la famille Royale. Cependant il ne lui laissa que l'ombre de la Royauté, & prenant le nom de *Chova*, ou de Général du Royaume, il eut soin de s'attribuer la principale autorité. Au bout de quelques années Hoaving, beau-frère du Général du Tonquin, devint jaloux de son pouvoir, & résolu de l'en priver, il s'attacha un grand nombre de soldats. Avec le secours des Chinois, à qui il avoit promis un tribut considérable s'il réussissoit dans son entreprise, il parvint à s'emparer de la Cochinchine, & s'y fit proclamer *Chova* par ses troupes, affectant de prendre le même titre que son beau-frère. Ces deux Généraux animés l'un contre l'autre se firent la guerre tant qu'ils vécurent; mais comme les succès furent partagés, il ne se détruisirent ni l'un ni l'autre, & joui-

ROYAUME  
DE  
TONQUIN.

Forme du Gouver-  
nement du  
Tonquin.

rent d'une autorité absolue ; l'un sur le Tonquin , & l'autre sur la Cochinchine. Leurs enfants hériterent du titre de Chova , & le transirent à leurs descendants , qui le possèdent encore.

C'est à cet événement qu'on rapporte l'origine de l'usage établi dans le Tonquin d'y reconnoître deux Souverains , l'un titulaire & l'autre réel. Le titre de *Bova* , qui signifie Roi , ou Empereur , est le nom sous lequel on distingue le Prince , qui sans exercer aucune des fonctions de sa dignité en reçoit tous les honneurs ; & le nom de *Chova* est donné à celui qui jouit réellement de tout le pouvoir attaché à la Royauté. Lui seul a droit de faire la guerre , ou la paix ; de créer ou d'abroger les loix ; de régler les impositions & les taxes publiques , en un mot d'exercer toute l'autorité attachée au rang de Souverain. Plusieurs voyageurs Européens , témoins de la puissance du Chova , lui donnent le nom de Roi , & pour mettre quelque différence entre lui & le Bova , ils décorent ce dernier du titre d'Empereur.

Les Bova , dit un Voyageur , ne sont que des ombres de Roi ; ils passent leur vie dans l'enceinte de leur palais , & sont toujours environnés des espions que le Chova met auprès d'eux. L'usage ne leur permet de sortir qu'une fois l'année , & tout leur pouvoir se réduit à confirmer les decrets du Chova par de simples formalités. Ils signent ces decrets sans les examiner , & y mettent leur sceau , & n'oseroient jamais refuser de se prêter à cette espece de soumission. Quoiqu'ils soient respectés du peuple , ils n'ont aucun secours à en attendre , parce qu'ils n'en sont pas connus , & que c'est au Chova qu'on paye tous les tributs , & qu'on rend les devoirs de l'obéissance. La dignité de Chova est héréditaire , & c'est ordinairement l'aîné de ses fils qui lui succede , à moins que l'ambition des autres Princes ne trouble l'ordre de la succession , & alors il s'élève des troubles dans le Royaume , qui sont beaucoup de tort aux Particuliers. La succession du Bova est toujours incertaine ; parce que s'il laisse plusieurs fils , le Chova place sur le trône celui qu'il veut , & fait même couronner quelquefois des Princes collatéraux au préjudice des enfants du Bova.

Le Bova peut épouser plusieurs femmes choisies par le Chova , & ce dernier ne se marie guères que dans un âge trop avancé pour avoir des enfants. Jusqu'à ce que le Chova prenne une épouse , qui est toujours une Princesse de la famille Royale , il entretient un grand nombre de concubines. Celle de ces concubines qui a donné le premier fils au Chova , est traitée avec beaucoup de distinction , mais elle est subordonnée à la princesse son épouse. Celle-ci porte le titre de *mere du pays* , & toutes les concubines qui ont eu des enfants reçoivent celui de *Dueha* , c'est-à-dire , excellente femme. L'aîné des fils du Chova s'appelle *jeune Général* , & a une cour particuliere composée d'un grand nombre d'officiers. Les autres fils sont nommés *excellents hommes* , & les filles ont un nom équivalent à celui de princesse.

Des Magistrats & des Ministres entièrement soumis aux volontés du Chova partagent avec lui les soins de l'administration civile. Toutes les Provinces ont chacune un Gouverneur particulier , qui a pour Lieutenant un Mandarin chargé de rendre la justice & de veiller à l'observation des loix. Parmi les divers Tribunaux de chaque Province , il y en a toujours un qui est indépendant du Gouverneur , & qui ressortit immédiatement au Conseil sou-



verain du Prince. Le Tribunal du Gouverneur juge toutes les affaires criminelles, & les juge sans appel quand elles sont peu importantes ; mais s'il condamne quelqu'un à la mort, il ne peut faire exécuter la sentence qu'elle ne soit confirmée par le Chova.

Il y a toujours sur pied dans le Tonquin une armée d'environ cent cinquante mille hommes en comptant les chevaux, & on peut en peu de temps l'augmenter du double dans les cas de nécessité. Au reste ces troupes ne sont pas fort excellentes ; ce qu'on attribue à deux causes qui paroissent assez plausibles. Premièrement, les chefs de ces armées sont la plupart choisis parmi les Eunuques de la Cour ; & en second lieu, on voit rarement récompenser le mérite. L'argent & les protections sont les seules voyes qu'on puisse employer pour parvenir, & de cette façon un officier indigent, quelque capacité qu'il ait d'ailleurs, ne doit point espérer de passer le grade où il se trouve. Le soldat est sûr de rester dans cet état toute sa vie, & comme personne ne compte sur les récompenses dûes à sa valeur, chacun tombe dans le découragement.

Les forces navales du Royaume répondent aux armées de terre, c'est-à-dire, qu'elles ne sont pas fort redoutables. Elles consistent dans un assez grand nombre de galères, de bateaux & de barques de différentes grandeurs, & plus propres à naviger le long des côtes ou sur les rivières, qu'à entreprendre des voyages de long cours. Les plus grands de ces bâtimens n'ont qu'un canon de quatre livres de balles qu'on place à la proue ; ils n'ont point de mâts, & ils ne se remuent qu'à l'aide des rameurs, qui sont plus ou moins nombreux suivant la grandeur du bâtiment.

Forces navales.

On ne peut s'empêcher d'admirer la promptitude avec laquelle les armées Tonquinoises ont coutume de s'assembler pour faire la guerre. Elles marchent fierement, & affectent beaucoup d'appareil dans leurs campemens. Les Tonquinois ignorent l'art d'assiéger une place, & leur défaut de valeur est sans doute la cause qui leur fait éviter de livrer bataille à leurs ennemis. Leurs armées passent le temps à se retrancher, à considérer les murs des Villes ennemies, & à faire divers autres mouvemens. Qu'une maladie emporte quelques soldats, ou que l'armée reçoive quelque échec, la crainte s'empare de toutes les troupes, qui se dissipent avec la même promptitude qu'elles se sont assemblées.

Méthode des Tonquinois dans leurs guerres.

Comme la Religion, les mœurs, les usages, &c. des habitants du Tonquin, ont une grande ressemblance, ou plutôt sont les mêmes que ceux des Chinois, il est inutile je crois d'en faire ici le détail ; je me contenterai donc de patler seulement de leur figure & de leur caractère. Les Tonquinois sont d'une moyenne taille, mais bien proportionnée, & leur constitution est assez délicate. Ils ont le teint plus clair, le visage plus rond, & les narines moins ouvertes que les Chinois. Ils ont la liberté de porter leurs cheveux, qui sont noirs & bien fournis, & ils auroient les dents fort blanches s'ils ne prenoient soin de se les noircir, afin, disent-ils, de ne point ressembler aux animaux, qui ont tous les dents blanches & nettes. Les habits des Tonquinois sont de la même forme que ceux qu'on porte à la Chine ; mais suivant une ancienne loi, ils doivent avoir les pieds nus. Cependant leurs Lettrés ont le privilège de porter des sandales, & plusieurs particuliers se

Figure & caractère des Tonquinois.

ROYAUME  
DE  
TONQUIN.

Forces militai-  
res du Tonquin.

sont arrogés la même prérogative. A l'égard du caractère des Tonquinois ; on y remarque plus de défauts que de bonnes qualités. L'inconstance , la superstition , l'intempérance & la paresse regnent souverainement parmi le plus grand nombre des habitants du Tonquin. Ils ont l'humeur assez douce & assez complaisante pour ceux avec lesquels ils se trouvent , mais ils médisent sans discrétion des absents , & sont naturellement envieux. L'estime qu'ils font d'eux-mêmes est cause qu'ils méprisent tous les autres peuples , & qu'ils affectent de regarder comme des fables tout ce qu'on leur raconte d'avantageux à toute autre Nation que la leur.

## CHAPITRE XXIV.

### ROYAUME DE LA COCHINCHINE.

Comme on a déjà vu plus haut que la Cochinchine après avoir été pendant longtemps une Province du Tonquin , en fut démembrée pour faire un Etat indépendant de ce pays , je ne le répéterai point ici , & je me bornerai à quelques notions qui regardent le gouvernement & le génie particulier des peuples.

Caractère des  
Cochinchinois.

Les Cochinchinois ressemblent pour la figure aux Tonquinois. A l'égard de leur caractère on ne peut en porter un jugement décisif , parce que plusieurs Voyageurs en font éloge , tandis que d'autres les représentent comme un peuple cruel , perfide , injuste & addonné au larcin , aux rapines , & aux extorsions. D'ailleurs chacun s'accorde à vanter la sobriété des Cochinchinois , & leur attention à se préserver des accidents qui arrivent tous les jours par le défaut de foin. Comme les murs de leurs maisons sont bâtis de cannes entrelacées , & que les toits sont simplement couverts de paille , ou de feuilles de cocos , ils préparent leurs repas à l'air , de crainte du feu , & si le vent s'élevait assez pour pousier quelques étincelles du côté des habitations , un soldat bat du tambour ; ce qui sert de signal pour éteindre le feu. Les fenêtres des maisons sont fermées par des chassis garnis de papier Japonais , ou de nattes transparentes ; & des paravents de différentes grandeurs font la division des chambres. On couvre les planchers de nattes qui servent de sièges & même de lits , & les riches ont des chaises longues qui regnent autour des appartements.

Gouvernement  
du pays.

Le gouvernement de la Cochinchine est despotique , & il n'y a qu'un seul Roi qui est maître absolu des charges & des emplois de l'Etat , ainsi que de la fortune & de la vie de tous les sujets. Le Monarque se montre rarement à son peuple , & lorsqu'il lui fait cette faveur , tout le monde est obligé de se prosterner le visage contre terre. Des Mandarins nommés par le Roi , gouvernent les Provinces , & président dans les différents Tribunaux de Justice qui y sont renfermés. Les loix du pays sont très-rigoureuses contre tous ceux qui font quelques malversations , & tous les Cochinchinois , sans excepter les gens élevés en dignité , seroient punis de mort , ou de la mutilation de quelque

quelque membre pour leurs délits capitaux, si les présents ne faisoient souvent absoudre les coupables, & ne déroboient la connoissance de leurs fautes aux puissances supérieures.

Les impôts du Royaume se payent ordinairement en sacs de riz, qu'on dépose dans des magasins Royaux, construits dans plusieurs endroits de l'Empire. Ce tribut n'est pas le même pour toutes les Provinces; les uns fournissent à la place des esclaves au Roi, d'autres des soldats; quelques-unes des vaisseaux, & plusieurs des chevaux & des fourrages. Tous les Cochinchinois en état de porter les armes sont obligés de marcher aux ordres de leur Prince, & de s'assembler sous ses drapeaux, s'il veut porter la guerre chez ses voisins, ou défendre son Royaume contre leurs invasions. Les Tonquinois sont ordinairement ceux à qui le Roi de la Cochinchine fait la guerre, parce qu'il semble qu'il y ait une haine irréconciliable entre les deux Nations. Cependant toutes les entreprises des uns contre les autres se terminent à des incursions subites & passagères, & à de petits combats entre les Partis qui se rencontrent. Si de part & d'autre on fait des prisonniers, ils sont réduits à l'esclavage, & languissent quelquefois longtemps avant que d'obtenir leur liberté, quoiqu'ils commencent toujours par offrir une rançon. On accuse les Cochinchinois de faire aussi esclaves, non-seulement les Tonquinois, mais encore tous les Etrangers que la tempête jette sur leurs côtes. Tel est le gouvernement des peuples de la Cochinchine, dont la Religion est la même qu'au Tonquin, c'est-à-dire, que le Roi & ses Ministres suivent les préceptes de Confucius, & que le peuple, embrassant la secte de Foë, se livre à la plus grossière idolâtrie.

Les armes des Cochinchinois sont la lance, l'arquebuse, l'épée & certains couteaux grands & recourbés qu'ils suspendent au haut de leurs lances. Les navires du pays sont longs, étroits, & formés de planches qui se joignent avec des brins de cannes. On voit une espèce de galères nommées *mille pieds* par les Anglois, à cause de la multitude de leurs rames. Ces bâtimens qui sont en assez grand nombre servent principalement dans la guerre, soit pour transporter les hommes, soit pour voiturier l'artillerie. Les voyages par terre se font à cheval, ou l'on se fait porter dans une sorte de filet suspendu à deux bâtons, que des hommes tiennent sur leurs épaules.

La rareté de l'argent dans le pays y rend le commerce languissant, & empêche la culture des sciences; on ne s'attache qu'aux choses utiles, & les Cochinchinois sont assez adroits dans les arts mécaniques, surtout dans la fabrique des étoffes de soye. Ils sont aussi fort habiles à faire monter l'eau au moyen des machines, & ils ont des moulins à sucre très-bien imaginés. Le commerce qu'ils font avec les Etrangers n'est pas considérable, & il consiste en aloës, en betel, en soye, en coton, en bois, en cire, en sucre, & en casse. Les Chinois enlèvent la plus grande partie de ces marchandises, & tirent presque tout l'avantage de ce trafic. L'unique monnoye qui ait cours à la Cochinchine, est une sorte de pièces de cuivre fabriquées à la Chine, dont la marque ne tarde pas à s'effacer, & qui, par cet inconvénient, deviennent presque inutiles.

Le Royaume du Tonquin est borné à l'Occident par celui de Laos; au Nord & à l'Orient par la Chine, au Midi par la Cochinchine & par le golphe



## 618 INTRODUCTION A L'HISTOIRE, &c.

ROYAUME  
DE LA  
COCHIN-  
CHINE.

du même nom. L'air y est sain & agréable, particulièrement dans les temps secs. On distingue dans ce Royaume, comme dans tous ceux qui sont entre les deux Tropiques, deux saisons, l'une sèche & l'autre pluvieuse. La première commence au mois de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août. La chaleur est alors excessive, & l'on y sent peu de vent. Depuis le mois de Septembre jusqu'en Janvier l'air est assez temperé. Les mois suivants sont quelquefois sujets à des épais brouillards & à des pluies froides. Le mois d'Avril est absolument temperé. Le terroir est très-fertile, particulièrement en riz & en fruits excellents. On ne voit dans ce pays ni moutons, ni ânes, ni lions, mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs & de singes. Les principales villes du Tonquin sont Kecho, capitale de la Province de ce nom & de tout le Royaume, & la ville de Héan, capitale de la Province du Sud. Les Anglois & les Hollandois ont un comptoir dans la première, & les François en ont un dans la seconde.

Topographie  
de la Cochinchine.

La Cochinchine est située sous la zone torride, entre le dixième & le vingtième degré de latitude septentrionale. Elle est bornée à l'Orient par le golphe de la Cochinchine; à l'Occident, par une longue chaîne de montagnes qui la séparent du Royaume de Laos & par le Royaume de Camboge; au Nord, par le Tonquin, & au Midi, par la mer des Indes. Le Royaume de la Cochinchine est partagé en douze Provinces. Celles du Nord sont très-fertiles en riz, en légumes, en poivriers & en différentes espèces de fruits. Il y a dans ce pays un grand nombre de Chrétiens. On trouve dans ce Royaume, ainsi que dans ceux de Siam & de Camboge, un peuple sauvage qu'on nomme *Kemois*. Ils vivent dans les bois & dans les montagnes sans aucune dépendance.





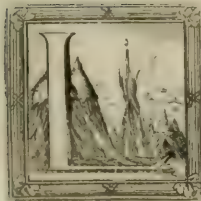
# INTRODUCTION

## A L'HISTOIRE

## UNIVERSELLE.

### CHAPITRE XXV.

#### EMPIRE DE LA CHINE.



L'ORIGINE des Chinois, ainsi que celle de plusieurs autres peuples anciens, se perd dans la plus haute antiquité, & est également obscurcie par un grand nombre de fables. C'est à la suite de ces ténèbres impénétrables que quelques Ecrivains Chinois assez modernes ont inventé ces milliers d'années, qui conduisent l'établissement de la Nation Chinoise bien avant l'époque de la création du Monde. Cette chronologie absurde & qui n'est appuyée par aucun monument authentique, est rejetée des Savans Chinois. On ne commence à

EMPIRE DE  
LA CHINE.

trouver de la certitude dans l'histoire de la Chine qu'au règne d'Yao, & la chronologie n'est exactement suivie que depuis le règne d'Yu son fils & son second successeur. Ce dernier monta sur le trône l'an 2207, ans avant Jésus-Christ,

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Lorsqu'on examine sans préjugés & en habile critique la véritable antiquité des Chinois, on s'aperçoit que ces peuples sont beaucoup plus modernes que les Egyptiens. M. de Guignes de l'Académie Royale des Belles-Lettres, vient de faire une découverte qui peut faire soupçonner avec fondement que les Chinois tirent leur origine des Egyptiens. Cet habile Académicien, en considérant avec attention les anciens caractères chinois, s'est aperçu qu'ils avoient beaucoup de ressemblance avec les Hieroglyphes Egyptiens (1), & qu'ils n'étoient que des especes de Monogrammes formés des lettres Egyptiennes & Phéniciennes. Une réflexion d'ailleurs assez simple, semble autoriser le système qui donne à la Nation Chinoise une origine Egyptienne. On sçait que les arts & les sciences florissoient à la Chine avant le regne d'Yao, tandis que les peuples voisins vivoient encore dans la barbarie & dans la plus profonde ignorance. Il est donc naturel de conclure que les Chinois sortoient d'une Nation déjà policée, & qu'une telle Nation ne se trouvoit point alors dans la partie orientale dans l'Asie. Si l'on trouve des monuments Egyptiens jusques de les Indes, comme plusieurs Voyageurs l'assurent, on pourra aisément se persuader que des vaisseaux Phéniciens ont transporté dans ces pays quelques colonies Egyptiennes, qui de-là ont pénétré à la Chine.

L'Empire qui s'y est établi par succession de temps a souvent éprouvé de grandes révolutions, occasionnées tantôt par les Chinois mêmes, tantôt par différentes Nations Tartares qui se sont emparées du trône, & qui en ont été chassées. Cet Empire a plusieurs fois été démembré, & il s'est formé à ses dépens un grand nombre de petits Etats. Les Tartares Manchéous qui en 1644 se rendirent maîtres du trône Impérial, l'occupent encore aujourd'hui. Persuadé que le détail de ces différentes révolutions seroit peu goûté de la plupart des Lecteurs, je me suis borné à faire connoître la Nation Chinoise par la description de ses mœurs, de ses coutumes & de ses usages. C'est le parti que j'ai cru devoir prendre pour les peuples qui habitent les extrémités de l'Asie.

Figure des Chi-  
nois.

Chaque Nation a ses idées particulieres sur la beauté de la taille & sur celle du visage. Les Chinois font consister la premiere dans une vaste corpulence. Un homme est toujours bien fait chez eux, pourvu qu'il soit gros & fort gras. A l'égard de la seconde, ils croient qu'un homme & une femme sont parfaitement beaux, s'ils ont le visage large & carré, le front grand & élevé, le nez court, les yeux bien fendus, mais à demi fermés, la bouche d'une grandeur médiocre & les cheveux noirs. Les blonds & les roux leur paroissent des plus desagréables. La couleur de leur peau est à peu près semblable à celle de la plupart des Européens, c'est-à-dire qu'il y a des Chinois qui l'ont plus brune ou plus claire les uns que les autres; mais en général ils sont fort blancs, & leur physionomie n'a rien de choquant. Les femmes sont ordinairement de moyenne taille; elles ont le nez court, les yeux petits & brillants, les cheveux noirs, les oreilles longues & le teint

(1) Il a donné à ce sujet un sçavant Mémoire dont il a communiqué l'extrait au Public par la voye de l'impression. Il se trouve chez Deissant & Saillant, M. de

Guignes entreprend de démontrer dans ce Mémoire que les premiers Empereurs de la Chine sont les anciens Rois de Thebes d'Egypte.



assez rude. Cependant l'air de gayeté & de finesse qui brille sur leur visage, les rend fort aimables.

EMPIRE DE  
LA CHINE.  
Leur caractere.

La douceur, la complaisance, l'affabilité, paroissent faire le fond du caractère des Chinois; jamais la passion, la dureté, ou l'emportement n'éclatent dans leurs actions, & cette modération qui se fait remarquer jusques dans le peuple, est le fruit de leur application continuelle à se rendre maîtres d'eux-mêmes. Ils ne peuvent souffrir les vivacités & la colere que les Européens marquent quelquefois dans les affaires qu'ils ont à démêler avec les habitants du pays, & ils regardent ces excès comme des vices contraires à l'humanité. Sur ce portrait on croiroit volontiers que les Chinois sont sans défauts; mais on se tromperoit; car ils sont très-intéressés & extrêmement vindicatifs. Il est rare qu'ils prennent des mesures violentes pour se venger, & ils dissimulent avec art leur ressentiment jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de ruiner leurs ennemis; alors ils ne la laissent pas échapper. Il y a parmi eux beaucoup de voleurs, mais peu d'assassins; & pour dérober ils employent plutôt l'artifice que la violence. En général le peuple Chinois est peu exact à tenir les promesses qu'il fait, & le P. le Comte avertit les Européens de ne rien prêter à aucun Marchand ou artisan, à moins qu'on n'ait pris ses sûretés.

La disposition à tromper est presque générale parmi les gens du commun, & ils employent toutes sortes de moyens pour falsifier tout ce qu'ils vendent. Quelques-uns poussent la tromperie jusqu'à ouvrir l'estomach d'un chapon pour en tirer la chair; ils remplissent ensuite le trou & le ferment avec tant d'adresse, qu'on ne s'apperoit de rien avant que la piece soit servie. D'autres ne contrefont pas les jambons avec moins d'art, en couvrant une piece de bois d'une espece de terre qu'ils sçavent revêtir d'une peau de porc. Lorsque les Chinois ont en vue quelque profit, ils employent d'avance toutes leurs ruses pour s'insinuer dans les bonnes grâces de ceux qui peuvent favoriser leur entreprise. Services, présents, bassesses, fâdes complaisances, ils n'oublient rien pour parvenir au but qu'ils se sont proposé, & jouent ces différents rôles quelquefois plusieurs années de suite sans se rebuter, ni même témoigner de l'impatience.

Il y a quelques cantons de la Chine où les habitants sont si portés à la chicane, qu'ils engagent souvent leurs terres, leurs maisons, leurs meubles, pour le plaisir de suivre un procès, ou de faire donner la bastonnade à leur ennemi. Quelquefois aussi, au moyen d'une protection plus puissante ou de présents plus considérables, l'accusé fait tomber les coups sur celui qui l'accuse, & de-là naissent entr'eux des haines mortelles. Une de leurs vengeances les plus ordinaires est de mettre, pendant les ténébres, le feu à la maison de leur ennemi; mais pour prévenir de semblables actions qui devenoient fort fréquentes, on a rigoureusement sévi contre les coupables; de sorte que les incendies sont maintenant plus rares. Au reste les Chinois les plus vicieux ne peuvent s'empêcher, par un goût naturel qu'ils ont pour la vertu, d'admirer ceux qui la pratiquent, & de leur rendre tous les honneurs convenables. Ceux mêmes qui s'assujettissent le moins aux règles du devoir, conservent par des arcs de triomphe & par des inscriptions, la mémoire des hommes, ou femmes qu'une chasteté inviolable, des services signalés en

faveur de la patrie, ou quelque vertu remarquable ont élevés au-dessus du Vulgaire. Remplis de cet amour pour les belles actions, les Chinois apportent beaucoup de soin à dérober au Public la connoissance de leurs vices. Ils témoignent la plus profonde vénération aux auteurs de leur naissance, à ceux qui ont pris soin de leur éducation & aux vieillards.

Tous les Chinois ont une telle estime d'eux-mêmes, qu'ils regardent avec mépris les autres Nations; & comme ils sont particulièrement attachés à leur pays & à leurs usages, on ne pourroit jamais leur persuader d'en abandonner la moindre pratique, ni qu'il se trouve quelque chose d'estimable hors de la Chine. En conséquence de cette idée qu'ils ont de leurs usages, ils ne changent point de mode pour les habillements; & suivant le rapport du P. du Halde, dont je vais suivre la description, les Chinois avoient conservé la même forme de leur vêtement depuis la naissance de l'Empire jusqu'à l'entrée des Tartares, qui sans rien changer à la constitution du gouvernement des Chinois, les ont seulement obligés de se conformer aux usages Tartares sur l'habillement. Depuis ce temps il n'y a eu aucune variation à cet égard.

L'habillement des hommes se ressent de la gravité qu'ils affectent : il consiste dans une longue veste qui descend jusqu'à terre. Un des pans de cette veste, sur-tout le gauche, s'étend sur le côté droit, & y est attaché avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, un peu éloignés les uns des autres. Les manches qui sont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu en se rétrécissant jusqu'au poignet, & se terminent en forme de fer à cheval qui couvre la main, & ne laisse paroître tout au plus que le bout des doigts. Les Chinois se serrent d'une large ceinture de soie, dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, & à laquelle ils attachent un étui qui contient un couteau & les deux bâtonnets qui leur servent de fourchettes. Ils ne portoient point de couteau autrefois, & maintenant les Lettrés n'en portent que rarement.

Sous la veste les Chinois ont en été un caleçon de lin, qu'ils couvrent quelquefois d'un autre caleçon de taffetas blanc. Pendant l'hiver ils ont des haut-de-chausses de satin fourré de coton ou de soie crue : dans les pays septentrionaux, les haut-de-chausses sont de peaux fort chaudes. Les chemises des Chinois qui sont différentes selon les saisons, sont fort amples & fort courtes; & pour conserver la propreté de leurs habits durant les sueurs de l'été, plusieurs portent immédiatement sur leur chair une espèce de filet de soie qui empêche que leur chemise ne s'applique à la peau.

En été les hommes ont le col nud, ce qui paroît désagréable; mais en hiver ils le couvrent d'un collet qui est de satin, de zibeline ou de peau de renard, & ce collet est attaché à la veste. Pendant la saison du froid, les vestes Chinoises sont fourrées de peaux de moutons. Quelques-uns la portent piquée seulement de soie & de coton. Les gens de qualité la doublent entièrement de ces belles peaux de zibeline, qu'ils tirent de la Tartarie, ou de belles peaux de renards avec une bordure de zibeline. Au printemps ces doublures sont d'hermine. Dessus leur veste les Chinois ont un surtout à manches larges & courtes, qui est doublé ou bordé de la même manière.

Les Chinois laissoient anciennement croire leurs cheveux, qu'ils avoient grand soin de peigner & de frotter d'huiles & de parfums. Ils étoient

jaloux de cet ornement que , lorsque les Tartares après , la conquête de la Chine , forcerent les habitants de se raser la tête à la maniere Tartare , plusieurs aimerent mieux perdre la vie que d'obéir en ce point aux ordres de leurs conquérants , quoique ces nouveaux maîtres ne touchassent pas aux autres usages de la Nation. Les Chinois ont été enfin contraints de se soumettre à cette coutume , & ils ont maintenant la tête rasée , exceptée une touffe de cheveux qu'ils laissent croître par derrière ou au milieu , pour faire une espee de tresse la plus longue qu'il leur est possible. Durant l'été ils se couvrent la tête d'une sorte de petit chapeau ou bonnet fait en forme d'entonnoir , dont la pente est en haut. Le dedans de ce bonnet est doublé de satin , & le dessus est garni d'une étoffe travaillée très-finement. De la pointe de ce bonnet sort un gros flocon de crin rouge assez long pour se répandre sur les bords. Ce crin est une espee de poil très-fin & très-léger , qui croît aux jambes de certaines vaches , & qui se teint en rouge vif & éclatant. Le bonnet dont on vient de voir la description , est le seul dont tous les Chinois puissent faire usage. Il y en a un autre que le peuple n'ose porter , & qui n'est propre qu'aux Mandarins & aux gens de lettres.

Il est de la même forme que l'autre , mais fait de carton entre deux satins , dont celui de dessous est communément rouge ou bleu , & celui de dessus toujours blanc. Le flocon du haut est de la plus belle soye rouge qui flotte irrégulièrement. Les gens de distinction se servent aussi du premier bonnet quand il leur plaît , mais ils ne le portent gueres que lorsqu'ils vont à cheval , on que le tems est mauvais , parce qu'il résiste à la pluie , & qu'il défend du soleil par devant & par derrière. En hyver ils ont un bonnet fort chaud bordé de zibeline , d'hermine ou de peau de renard , & garni d'un flocon de soye rouge. Ce bord de fourrure est large de trois doigts & a fort bonne grace , sur-tout s'il est fait de belles zibelines noires & luisantes.

Les Chinois , particulièrement ceux qui sont distingués par leur naissance ou par leurs emplois , n'oseroient paroître en public sans être bottés. Ces bottes sont de satin , de soye ou de toile de coton , teinte en différentes couleurs , assez justes au pied , & elles n'ont ni talons ni genouilleres. Dans un long voyage à cheval les Chinois ont des bottes de cuir de vache ou de cheval si bien apprêtées , que rien n'est plus souple ; leurs bas qui alors sont d'une étoffe piquée , doublée de coton , montent plus haut que la botte , & ont à leur extrémité un gros bord de velours ou de panne. Cette chaussure est fort commode en hyver pour défendre les jambes du froid , mais elle seroit intolérable dans les grandes chaleurs. Aussi les Chinois en ont-ils d'autres qui sont plus fraîches. Le peuple , pour épargner , se contente en été de porter une espee de patin de toile noire ; les gens de qualité dans leurs maisons n'ont aussi que des patins , qui sont faits d'une étoffe de soye , & qui sont frais , légers & très-commodes.

Lorsque les Chinois sont obligés de sortir de leur maison , ou de rendre quelque visite d'importance , ils ont , outre les habits intérieurs qui sont ou de toile ou de satin , une longue robe d'une étoffe de soye assez souvent bleue , avec une ceinture. Sur cette robe on leur voit un petit habit noir ou violet fort ample qui descend aux genoux , & dont les manches sont larges & courtes. Ils ont un bonnet fait en forme de cône racourci , chargé tout au-



EMPIRE DE  
LA CHINE.

tour de foyes flottantes ou de crins rouges ; des bottes d'étoffe aux pieds & un éventail à la main. On doit observer que toutes les couleurs ne sont pas permises également à tous les Chinois. Il n'y a que l'Empereur & les Princes du Sang qui puissent porter des habits de couleur jaune, & le satin à fond rouge est affecté à certains Mandarins dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu ou en violet, & le peuple est vêtu pour l'ordinaire de toile de coton teinte en bleu ou en noir.

Parures des femmes  
Chinoises.

Plusieurs Voyageurs assurent que les femmes Chinoises un peu distinguées se frottent tous les matins d'une espece de fard, qui relève la blancheur de leur teint, & leur donne du coloris. Ce fard d'un autre côté leur sillonne la peau de bonne heure & la couvre de rides. Parmi les agréments qu'on admire dans les Chinoises, on compte comme un des plus séduisants, la petitesse de leurs pieds ; du moins se forment-elles cette idée. En conséquence aussitôt qu'une fille vient au monde, sa mere ou sa nourrice est très-attentive à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croissent. Les Dames Chinoises se ressentent toute leur vie de cette gêne à laquelle on les assujettit dès l'enfance, & leur démarche en est lente, mal assurée & désagréable aux yeux des Européens. Cependant la force de leur usage est telle, que non-seulement elles souffrent volontiers cette incommodité, mais encore elles l'augmentent autant qu'elles le peuvent. Elles se font un mérite d'avoir les pieds extrêmement petits, & elles affectent de les montrer lorsqu'elles marchent.

Le soin de relever ses agréments naturels par les parures les plus recherchées, est sans contredit dans tous les pays le partage décidé du sexe ; car les Chinoises qui ne sortent presque jamais de leur appartement, & qui n'ont gueres de communication qu'avec les femmes dont elles sont servies, passent tous les matins plusieurs heures à s'ajuster. Leur coëffure consiste ordinairement en plusieurs boucles de cheveux mêlés de tous côtés de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent. Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un oiseau appelé *K'oug-hoang*, animal fabuleux, dont l'Antiquité dit beaucoup de choses mystérieuses. Cet oiseau est fait de cuivre ou de vermeil doré, selon la qualité des personnes. Ses ailes déployées tombent doucement sur le devant de la coëffure, & embrassent le haut des temples. Sa queue longue & ouverte fait comme une aigrette sur le milieu de la tête, & le corps est au-dessus du front. Le col & le bec de l'oiseau tombent presque sur le nez, mais le col est attaché au corps de l'animal par une charnière ; ce qui lui donne assez de jeu pour que le moindre mouvement le rejette de côté & d'autre. L'oiseau entier est placé sur la tête & tient par les pieds, qui sont fichés dans les cheveux. Les femmes de la premiere qualité portent quelquefois plusieurs de ces oiseaux entrelacés ensemble, qui sont ainsi comme une couronne sur la tête ; & le seul travail de cet ornement est d'un très-grand prix.

Les jeunes filles de distinction ont pour coëffure une espece de couronne faite de carton, & couverte d'une belle soye. Le devant de cette couronne s'élève en pointe au-dessus du front, & est chargé de perles, de diamants & d'autres ornements précieux. Le dessus de la tête est garni de fleurs ou naturelles ou artificielles, entremêlées d'aiguilles, au bout desquelles on voit briller des pierres. Les femmes un peu âgées, sur tout celles du commun, se contentent de se servir d'un morceau d'étoffe de soye fort fine & fort mince

dont

dont elles font plusieurs tours à leur tête, ce qui s'appelle *Pao-teou*, c'est-à-dire enveloppe de tête.

Au reste la pudeur & la modestie sont l'appanage le plus glorieux des femmes Chinoises, & on voit briller également ces deux qualités dans leurs regards, dans leur contenance & dans leurs vêtements ; leurs robes sont fort longues & leur prennent depuis le col jusqu'aux talons, enforte qu'elles n'ont de découvert que le visage. Leurs mains sont toujours cachées par des manches fort larges & si longues, qu'elles traîneroient presque jusqu'à terre, si elles ne prenoient pas le soin de les relever. La couleur de leurs habits est indifférente, elle peut être rouge, bleue ou verte selon leur goût, & il n'y a gueres que les Dames avancées en âge qui s'habillent de noir ou de violet.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maisons, mais il ne faut pas croire qu'on y trouve rien de magnifique. Leur architecture n'est pas fort élégante, & ils n'ont gueres de bâtimens réguliers que les Palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les portes, les murailles des grandes villes, les digues, les levées, les ponts & les pagodes (1). Les maisons des Particuliers sont très-simples, & on n'y a égard qu'à la commodité. Les personnes riches seulement y ajoutent des ornemens de vernis, de sculpture & de dorure, qui rendent leurs logemens plus agréables.

Maisons des  
Chinois.

Pour bâtir une maison, les Chinois commencent d'abord à élever des colonnes & à placer le toit ; parce que le gros de leurs édifices ne devant être que de bois, ils n'ont pas besoin de creuser des fondemens bien avant dans la terre, & ils ne vont gueres qu'à deux pieds. Ils font leurs murailles de briques ou de terres battues, & en certains endroits, elles sont toutes de bois. Ces maisons n'ont pour l'ordinaire que le rez-de-chaussée ; mais celles des marchands ont un étage au-dessus qu'on appelle *Leou*, & qui leur sert de magasin pour ferrer leurs marchandises. Dans les villes, presque toutes les maisons sont couvertes de tuiles, & ces tuiles sont toutes en demi-canal & fort épaisses. On les couche sur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits où les côtés se touchent, on en met de nouvelles, mais renversées. Les chevrons & les pannes sont ronds ou carrés. Sur les chevrons on couche des briques minces, de la forme de nos grands carreaux. A la place de ces briques on met de petites planches de bois, ou des nattes de roseaux, sur quoi on met un enduit de mortier. Lorsque ce mortier est un peu sec, on couche les tuiles qu'on a soin de lier avec de la chaux ou du nouveau mortier.

Dans la plupart des maisons, après la première entrée, il y a une salle exposée au Midi, de la longueur d'environ trente à trente-cinq pieds. Derrière cette salle sont trois ou cinq chambres qui vont d'Orient en Occident, & le milieu sert de salon intérieur. Le toit de la maison est porté sur des colonnes, chaque colonne est élevée sur des bases de pierre, & on pose différentes pièces de bois, dont les deux côtés sont appuyés sur les colonnes. Sur ces pièces de bois ou poutres, on place d'autres pièces de bois qui soutiennent le comble du toit, & les maisons se trouvent élevées

(1) On parlera plus bas de tous ces édifices.

à la hauteur d'environ dix ou douze pieds. La magnificence des maisons, selon le goût Chinois, consiste dans la grosseur des poutres & des colonnes, dans le choix du bois le plus précieux & dans la belle sculpture des portes. Ils n'ont point d'autres degrés que ceux qui servent à élever un peu la maison au-dessus du rez-de-chaussée ; & le long du corps de logis regne une galerie couverte de la largeur de six à sept pieds, & revêtue de belles pierres de taille.

On voit plusieurs maisons, où les portes du milieu de chaque corps de logis se répondent ; ainsi on découvre d'abord en y entrant une longue suite d'appartements. Chez les gens du commun, les murailles sont faites de brique qui n'est pas cuite, mais par le devant elles sont incrustées de brique cuite. En certains endroits, elles sont de terre battue entre deux ais, & il y en a d'autres, où, pour tenir lieu de murailles, on se sert de clayes enduites de terre & de chaux. Chez les personnes un peu distinguées les murs sont tous de briques polies, & souvent ciselées avec art.

Dans les villages, sur-tout en quelques Provinces, les maisons sont la plupart de terre & fort basses. Le toit fait un angle si obtus, ou bien est tellement arrondi peu à peu, qu'il paroît plat. Il est de roseaux couverts de terre, & soutenu par des nattes de petits roseaux qui portent sur des pannes & sur des solives. Il y a des Provinces, où, au lieu de bois de chauffage, on brûle du charbon de terre, des roseaux ou de la paille. L'odeur & la fumée de ces trois choses ne tarde pas à empesteler les maisons où l'on s'en sert, & personne n'y peut rester que ceux qui y sont accoutumés depuis longtemps.

Les maisons des grands Seigneurs & des personnes riches sont plus élevées que les maisons ordinaires, & la couverture en est propre, ainsi que le haut du toit, qui est embelli de plusieurs ornements. Le grand nombre des cours & des appartements propres à loger les domestiques occupe une étendue qui supplée du moins à la magnificence des édifices. Les Tribunaux où s'administre la Justice ne sont gueres plus superbes. La seule différence qui les distingue des maisons des Chinois riches, est la grandeur des cours & l'élevation des portes. Elles sont même quelquefois ornées d'ouvrages de sculpture d'assez bon goût ; mais les salles intérieures & les chambres d'Audience ne sont ni magnifiques ni seulement d'une certaine propreté.

Les hôtels des principaux Mandarins, des Princes & des personnes constituées en dignité, surprennent par leur vaste étendue. Ils ont quatre ou cinq avant-cours, & dans chacune autant de corps de logis. A chaque frontispice, il y a trois portes : celle du milieu est plus grande, & ses deux côtés son ornés de lions de marbre. Aux côtés sont deux petites tours, où il y a des tambours & d'autres instruments de musique, dont on joue à différentes heures du jour ; surtout lorsque le Mandarin sort, qu'il entre ou qu'il monte à son Tribunal. Au dedans on voit d'abord une grande place, où s'arrêtent ceux qui ont des procès ou des requêtes à présenter. Des deux côtés sont de petites maisons qui servent d'étude aux Officiers du Tribunal. Ensuite on voit trois autres portes qui ne s'ouvrent que lorsque le Mandarin monte au Tribunal. Celle du milieu est fort grande, & il n'y a que les personnes de distinction qui aient le droit d'y passer. Les autres



Chinois entrent par les portes des côtés. On apperçoit alors une grande cour, au bout de laquelle est la salle où le Mandarin rend la justice. Auprès de cette salle, à droite & à gauche, sont deux autres salles destinées à recevoir les visites. Elles sont propres & garnies de sièges & de divers autres meubles.

EMMENT DE  
LA COUR.

Après la salle d'Audience est une nouvelle Cour où on apperçoit un magnifique salon, qui sert lorsque le Mandarin veut traiter ses amis. Autour de la Cour on voit les logements des domestiques du Mandarin, qui tient ses femmes & ses enfants dans un appartement situé au fond d'une dernière cour. Aucun n'oseroit pénétrer jusques-là, & on ne sçait que par le récit des femmes qui y servent, que tout y est recherché & commode. Ces appartements donnent sur les jardins, & ces jardins sont plus ou moins ornés, suivant les facultés de celui à qui ils appartiennent.

Les principaux ornemens, dont les salles & les appartemens des Chinois riches sont embellis, ne sont pas d'une magnificence surprenante, mais leur arrangement & l'extrême propreté dans laquelle on les entretient ne laissent pas de plaire à la vue. On y voit de grosses lanternes de soie peintes & suspendues au plafond; des tables, des cabinets, des paravents, des chaises ornées d'un beau vernis noir & rouge, qui est si transparent qu'on apperçoit au travers les veines du bois, & qui est si brillant qu'il paroît comme une glace de miroir. Diverses figures d'or, d'argent & de différentes couleurs appliquées sur ce vernis, semblent y ajouter un nouvel éclat. De plus, les tables, les buffets, les cabinets sont garnis de superbes vases de porcelaine. Les lits des grands Seigneurs ne doivent jamais être vus des Etrangers; cependant ils le méritent par leur beauté & leur agrément. Le bois en est peint, doré & orné de sculpture, & les rideaux sont changés suivant les saisons. En hyver, & dans le Nord, ils sont d'un double satin: mais en été ils ne sont que d'un simple taffetas blanc semé de fleurs, d'oiseaux & d'arbres, ou d'une gaze très-fine, qui n'empêche pas l'air de passer, & qui néanmoins est assez serrée pour garantir des moucherons, dont on est fort incommodé dans les Provinces du Midi. Les rideaux dont se servent les gens du commun en été sont d'une toile extrêmement claire, faite d'une espèce de chanvre. Leurs rideaux d'hyver sont d'une étoffe grossière & assez épaisse pour les garantir du froid. On ne fait point à la Chine d'usage de lits de plumes, & les matelas sont bourrés de coton fort épais.

Les Voyageurs ne font point d'accord sur les degrés ou les classes qui forment la division du peuple Chinois. Les uns en comptent quatre, savoir celle des lettrés, celle des laboureurs, celle des artisans & celle des marchands. Le P. du Halde réduit cette division, & prétend qu'il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire, celui de la Noblesse, & celui du peuple. Le premier, selon lui, comprend les Princes du Sang, les Mandarins & les lettrés; le second est formé par les laboureurs, les marchands & les artisans.

Division de la  
Nation Chinoi-  
se.

La Noblesse à la Chine n'est héréditaire que dans la famille Royale, & dans celle du Philosophe Confucius. Il n'y a point dans le Monde de Maison plus ancienne que la Maison de Confucius, puisqu'on prétend qu'elle

Noblesse.

s'est conservée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Elle descend, dit-on, d'un neveu de ce célèbre Philosophe, qui, par excellence, est nommé *Neveu du grand homme*. Les Empereurs, en considération d'une si belle origine, ont constamment honoré un de ses descendants du titre de Kong, qui répond à celle des Ducs, ou des anciens Comtes. Les titres de distinction ne sont permanents & n'appartiennent qu'à la famille regnante, & outre le rang de Prince que la naissance donne à tous les descendants de l'Empereur, ils jouissent de cinq degrés d'honneur, qui répondent aux titres Européens de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Vicomtes & de Barons. Ceux qui épousent les filles d'un Empereur participent à ces distinctions comme ses propres fils, & leurs descendants. Lorsque le Fondateur de la famille Tartare qui regne maintenant, fut établi sur le trône, il accorda plusieurs titres d'honneur à ses frères, créa les uns *Tsiay-Wang*, & les autres *Kyng-Wang* & *Peylo*. Ce sont ceux que les Européens ont nommés *Régules*, ou Princes du premier, du second & du troisième rang. Le nouveau Monarque établit alors qu'entre les enfants de chaque Regule, il y en auroit toujours un qui succéderoit à son pere dans la même dignité.

Outre ces trois premiers titres, le même Empereur en créa d'autres d'une moindre distinction, pour les autres enfants des Régules. Ceux du quatrième rang se nomment *Pey-Tse*, ceux du cinquième *Khong-Heu*, &c. Le cinquième rang est au-dessus des plus grands Mandarins de l'Empire; mais les Princes de tous les autres rangs inférieurs, ne sont distingués des Mandarins que par la ceinture jaune. Cette distinction est commune à tous les Princes du Sang, de quelque rang qu'ils puissent être, & ceux qui ne sont pas assez riches pour entretenir un train convenable à leur naissance, cachent soigneusement cette ceinture. Les Princes du Sang ne jouissent que de l'éclat que leur procurent leurs titres & leur naissance, car ils vivent dans l'Etat sans pouvoir & sans crédit. Ils ont un Palais, une Cour avec des Officiers & un revenu digne de leur rang; mais leur autorité est bornée au gouvernement de leur seul domestique. Le nombre de ces Princes s'est si considérablement augmenté, qu'ils se nuisent les uns aux autres, & comme l'Empereur ne peut leur accorder à tous des pensions, plusieurs se trouvent dans une misère qui les expose souvent au mépris du peuple.

Les Princes, suivant l'usage établi & avec la permission de l'Empereur, peuvent prendre trois femmes outre leur épouse légitime. Ces trois femmes reçoivent des titres de l'Empereur, & leurs noms sont enrégistrés au Tribunal des Princes. Leurs enfants prennent séance après ceux de la femme légitime, & sont plus respectés que ceux des concubines ordinaires. Les fonctions des Princes des cinq premiers Ordres consistent seulement à assister aux cérémonies publiques, & à paroître chaque matin au Palais Impérial. Ils se retirent ensuite dans l'intérieur de leurs propres Palais, & il ne leur est pas permis de se visiter les uns les autres, ni de loger hors de la ville, à moins qu'ils n'obtiennent un ordre exprès de la Cour. Il leur arrive cependant quelquefois d'être employés aux affaires publiques, & de se faire considérer par d'importants services.

Les autres dignités attachées à quelques familles particulières par la

disposition de l'Empereur qui les accorde à ceux qu'il juge dignes de cet honneur, passent ordinairement des peres aux fils; mais si les enfans d'un pere illustre manquent des talens & du mérite qui étoient dans leur pere, ils tombent dans le rang du peuple, & se trouvent souvent obligés d'exercer les plus vils métiers pour vivre. A la vérité un fils succede au bien de son pere; mais pour hériter de ses dignités & de sa réputation, il doit s'être élevé par les mêmes degrés. Dans quelque condition que naisse un Chinois, il est assuré de son avancement lorsqu'il a d'heureuses dispositions pour la littérature, & on voit de cette façon arriver continuellement des fortunes considérables à des gens de la plus basse origine.

On met au rang des Nobles, 1°. ceux qui ont été revêtus de la dignité de Mandarins dans les Provinces, soit qu'ils aient été congédiés, soit qu'ils aient demandé à l'Empereur la permission de se retirer; 2°. ceux qui, par faveur ou par présents, obtiennent des titres d'honneur qui leur donnent le privilège de visiter les Mandarins, & qui leur attirent par conséquent le respect du peuple; 3°. tous les Etudiants depuis l'âge de quinze ou seize ans jusqu'à quarante, pourvu qu'ils aient subi les examens établis par l'usage. Les Chinois lettrés ont vraisemblablement été annoblis dans la vue d'encourager, par cette faveur, l'application à l'étude & le goût des sciences. Les principales sciences auxquelles les Chinois s'attachent sont l'Histoire, la Jurisprudence & la Morale, & on les regarde comme celles qui ont le plus d'influence sur la paix, & le bonheur de la société. On voit dans toutes les parties de l'Empire des Ecoles, des Salles ou des Collèges, où les jeunes gens prennent, comme en Europe, les degrés de Licencié, de Maître ès-Arts & de Docteur (1).

Dans le second Ordre des Chinois composé, comme on l'a déjà vu, de laboureurs, de marchands & d'artisans, les laboureurs tiennent le premier rang. L'opinion commune de la Chine, suivant le témoignage des Missionnaires, est que cette utile profession fut inventée par un Empereur Chinois qui regnoit longtemps avant l'Ere Chrétienne, & qu'elle fut singulièrement protégée par tous les successeurs de ce Monarque. Prévenus de cette idée, les Chinois ont une grande estime pour ceux qui cultivent la terre, & leur profession étant considérée comme la plus nécessaire au bien de l'Etat, on leur accorde des privilèges fort étendus. Les laboureurs prétendent qu'on doit les protéger plus que tous les autres habitants de l'Empire, parce que c'est de leur travail que toute la Nation tire sa subsistance. En effet, il y a toute apparence qu'elle périroit bientôt sans l'application & les efforts continuels que les Payfans apportent à l'agriculture. La Chine est si peuplée, que toutes ses terres cultivées jusqu'à la moindre partie, suffisent à peine pour la nourriture de tous ses habitants. C'est par cette raison qu'on y a toujours regardé dans cet Empire le progrès de l'agriculture comme un des principaux objets du Gouvernement, & que les laboureurs & leur profession y sont également respectés. Par une suite de la considération qu'on a pour eux, on célèbre tous les ans une fête publique en leur honneur, & en mémoire d'un Empereur

Laboureurs.

(1) Je donnerai plus bas un détail abrégé des sciences & de la manière de les étudier.



Chinois qui, pour faire renaître l'abondance dans ses Etats qu'une longue guerre avoit ruinés, cultiva lui-même les terres de son Palais, & engagea les Seigneurs de sa Cour à faire la même chose dans leurs terres. Cette fête se célèbre tous les ans dans toutes les villes de la Chine, le jour que le soleil entre au quinziesme degré du signe du Verseau, qui est le commencement du printemps, au jugement des Chinois, & on observe les cérémonies suivantes.

Le Gouverneur, ou le premier Mandarin d'une ville, sort de son Palais porté dans sa chaise, & précédé d'étendards, de flambeaux allumés & de divers instruments. Il est couronné de fleurs, & marche ainsi paré vers la porte de la ville qui regarde l'Orient, comme pour aller au devant du printemps. Il est accompagné de plusieurs brancards ou litières peintes & ornées de différents tapis de soye, sur lesquels sont des figures & des représentations des personnes illustres dont l'agriculture a ressenti les bienfaits, avec les histoires qui appartiennent au même sujet. Les rues sont tapissées; on élève des arcs de triomphe à certaines distances les uns des autres; on suspend des lanternes, & les villes sont éclairées par des illuminations.

Parmi les figures qu'on porte, on voit une vache de terre si monstrueuse pour la taille, que cinquante hommes fussent à peine pour la soulever. Derrière cette vache, qui a les cornes dorées, est un enfant qui passe pour le génie de l'industrie & du travail. Il marche un pied nud & l'autre chaussé, avec une baguette à la main, dont il aiguillonne sans cesse la vache comme pour la faire avancer. Il est suivi des laboureurs armés de leurs instruments, & on voit paroître après eux des troupes de Masques & de Comédiens qui représentent diverses pieces. Cette procession se rend au Palais du Gouverneur, où l'on dépouille la vache de tous ses ornements. On tire de son ventre un grand nombre d'autres petites vaches de terre, qui se distribuent à l'assemblée avec les fragments de la grande vache qu'on brise en pieces. Le Gouverneur prononce ensuite une courte harangue à l'honneur de l'agriculture, qu'il recommande comme l'exercice le plus utile au bien public.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres est portée si loin, que s'il arrive à la Cour quelque messager d'une Province, le Monarque n'oublie jamais de s'informer quel est l'état des champs & des moissons. Une pluie favorable est une occasion de visites & de réjouissance entre les Mandarins. Au printemps l'Empereur ne manque pas, suivant un usage anciennement établi, de conduire solennellement une charue, & d'ouvrir quelques sillons pour animer les laboureurs par son exemple. Les Mandarins observent la même cérémonie dans les lieux de leurs districts. Pour ce qui concerne l'Empereur on observe les formalités suivantes: Le Tribunal des Mathématiques commence, sur les ordres qu'il reçoit, par fixer le vingt-quatrieme jour de la seconde lune du printemps, comme le plus propre au labourage. Après cette décision, le Tribunal des Rits présente un mémoire à l'Empereur, sur les préparatifs établis pour la fête, dont les reglements sont toujours les mêmes. En conséquence de ces reglements, l'Empereur doit 1°. nommer douze Seigneurs pour lui servir

de cortège & labourer avec lui, & ces Seigneurs ne peuvent être que trois Princes & neuf Présidents des Cours souveraines ou leurs Assesseurs, en cas de maladie ou d'extrême vieillesse. 2°. Comme le devoir de l'Empereur dans cette cérémonie ne consiste pas seulement à labourer la terre, mais que la qualité de premier Pontife l'oblige d'offrir un sacrifice à *Chang-ti* pour obtenir l'abondance, il est averti de s'y préparer nécessairement par le jeûne & la continence pendant trois jours. Les Princes & les Mandarins nommés pour l'accompagner sont assujettis à la même loi. 3°. La veille du jour marqué, l'Empereur doit envoyer à la salle de ses Ancêtres une députation de plusieurs Seigneurs pour se prosterner devant leurs tablettes, & leur donner avis qu'il se propose d'offrir le lendemain un grand sacrifice.

Outre ces devoirs qui regardent personnellement l'Empereur, le même Tribunal des Rits prescrit à divers autres Tribunaux les préparatifs qui les concernent. L'un est chargé de mettre en ordre les choses qui ont rapport au sacrifice. L'emploi d'un autre est de composer la formule que l'Empereur doit répéter dans la cérémonie. Un autre doit faire dresser les tentes, où tout le cortège de l'Empereur se rassemble pour dîner. Un quatrième enfin est obligé de choisir & de faire tenir prêts quarante ou cinquante laboureurs respectables par leur âge, pour être présents lorsque l'Empereur met la main à la charrue, & quarante jeunes paysans pour disposer les instruments d'agriculture, accoupler les bœufs & préparer les grains qui doivent être semés. On ne prend que cinq sortes de grains, qui sont du froment, du riz, des fèves, & deux especes de miller. Ces grains suffisent, & représentent tous les autres.

Le vingt-quatrième jour de la lune, l'Empereur en habits de cérémonie se rend avec toute sa Cour au lieu assigné, pour offrir à *Chang-ti* le sacrifice, & cela dans la double vûe d'obtenir l'abondance & la conservation des biens de la terre. Ce lieu est ordinairement une petite éminence composée de terre, à peu de distance, au Sud de la ville, & elle doit avoir cinquante pieds & quatre pouces de hauteur. La place que l'Empereur se propose de labourer est immédiatement à côté. Aussitôt que le sacrifice est offert, l'Empereur descend avec les trois Princes & les neuf Présidents qu'il a choisis, & plusieurs Seigneurs portent les caisses où les semences sont contenues. Toute la Cour dans un profond silence demeure attentive, pendant que le Monarque prend la conduite de la charrue, & fait quelques sillons en avant & en arrière. Les trois Princes & les neuf Présidents font successivement la même chose après leur Souverain, & ensuite de ce travail, qui se renouvelle en différents endroits du champ, l'Empereur sème les diverses sortes de grains. Le lendemain les quarante ou cinquante vieux laboureurs & les jeunes Paysans achevent ce qui reste à labourer dans le même champ. Cette cérémonie, qui se fait avec beaucoup d'ordre, se termine par des présents que l'Empereur distribue aux laboureurs, & qui consistent en quatre pieces d'étoffe de coton.

Dans le cours de la saison, le Gouverneur de Peking est obligé de visiter souvent le champ où le Monarque a mis la main, & il le fait soigneusement cultiver. Il examine tous les sillons pour découvrir s'il n'y croît pas

quelque épi extraordinaire, & si on trouve par hasard une tige qui porte treize épis, on ne manque pas d'en tirer un bon augure, & le Gouverneur se hâte de faire part à l'Empereur de cette agréable découverte. En automne le même Gouverneur doit recueillir le grain dans des sacs jaunes pour les renfermer ensuite dans un magasin qui ne sert qu'à cela uniquement, & qui est distingué par le nom de *Magasin Impérial*. Ce grain se conserve pour les plus grandes cérémonies, & l'Empereur en offre en sacrifice à *Tyen* ou à *Chang-ti*, comme le fruit du travail de ses mains. A certains jours de l'année, il fait la même offrande à ses Ancêtres.

Entre plusieurs excellents réglemens faits à la Chine touchant l'agriculture, le P. du Halde en rapporte un qui marque une considération singulière pour les laboureurs. L'Empereur, pour encourager ces derniers, exige de tous les Gouverneurs des villes, qu'ils lui envoient tous les ans le nom d'un Payfan de leurs districts qui se distingue par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par l'union qu'il fait régner dans sa famille, par la paix qu'il entretient avec ses voisins, enfin par sa frugalité & son aversion pour toutes sortes d'excès. Sur le témoignage du Gouverneur, l'Empereur élève ce sage laboureur au degré de Mandarin du huitième ordre, & lui envoie les patentes de Mandarin honoraire; distinction qui le met en droit de porter l'habit de Mandarin, de rendre visite au Gouverneur de la ville, de s'asseoir en sa présence & de prendre du thé avec lui. Il est respecté pendant le reste de sa vie, & après sa mort on lui fait des funérailles convenables à son rang & aux titres d'honneur dont il a été décoré.

Des récompenses de cette nature ne manquent pas de faire naître l'émulation parmi les laboureurs, & comme chacun cherche à se distinguer par son assiduité au travail & par la sagesse de sa conduite, la profession devient estimable, parce que ceux qui la remplissent se font estimer. L'oisiveté est en horreur parmi les gens qui travaillent à la terre, & lorsqu'ils ont quelques moments de loisir, ils les occupent à couper du bois sur les montagnes, à visiter les légumes de leurs jardins, à faire leurs provisions de cannes, &c. Les terres de la Chine ne demeurent jamais en friche, & elles produisent généralement trois moissons chaque année; sçavoir une de riz, la seconde de vesce, qui se sème avant que le riz soit moissonné, & une troisième de fèves ou de quelque autre grain. Les Chinois n'employent guères leur terrain à des usages superflus, tels que les jardins à fleurs, ou les allées pour la promenade; on voit toujours chez eux l'utile l'emporter sur l'agréable.

Le principal objet du travail des laboureurs est la culture du riz. Avant que de songer à préparer leurs terres, ils n'épargnent aucun soin pour ramasser toutes sortes d'ordures & d'excréments d'hommes & d'animaux. Pour cet effet ils parcourent toute la ville & en enlèvent les salerets dans des seaux qu'ils portent couverts sur leurs épaules. Ces ordures, qu'ils sçavent préparer avec des mélanges qu'ils y font, loin de brûler les plantes, comme on auroit lieu de le croire, conviennent parfaitement aux terres de la Chine & les engraisent au point qu'elles produisent abondamment. Dans des Provinces de cet Empire & dans les cantons qui sont particulièrement fertiles



en riz , on employe , pour engraisser les terres , des boules de poil de cochon & même de poil humain. En conséquence les barbiers conservent avec soin la barbe & les cheveux qu'ils rasent , & les vendent à des payfans dont la profession est de les ramasser. Lorsque le riz commence à se montrer en épis , on mêle , avec l'eau dont la terre est arrosée , de la chaux vive que les Chinois croient propre , non seulement à tuer les insectes & à détruire les mauvaises herbes , mais encore à communiquer au terrain une chaleur qui contribue beaucoup à sa fécondité. Cette précaution rend les champs de riz si nets , qu'on auroit peine à y trouver une petite plante d'herbe étrangère.

On sème d'abord le riz sans ordre , mais lorsqu'il s'est élevé d'un pied ou d'un pied & demi , on l'arrache avec les racines pour le rassembler en petites gerbes , qu'on plante sur diverses lignes en forme d'échiquier. les épis se reposant ainsi les uns sur les autres , en ont plus de force pour résister aux coups de vent. Toutes les montagnes de la Chine sont cultivées , & on n'y aperçoit ni hayes , ni fossés , ni presque aucun arbre , tant les Chinois savent ménager le terrain. Dans quantité d'endroits , on voit de vastes plaines environnées de montagnes qui , depuis le pied jusqu'au sommet sont coupées en terrasses , & couvertes d'épis. Comme le riz ne peut bien venir sans eau , les Chinois font à ces montagnes des réservoirs de distance en distance & d'une juste hauteur , pour recevoir la pluie & les autres eaux qui descendent de la montagne. Ensuite les Chinois distribuent ces eaux également dans toutes leurs pièces de riz , soit en les faisant tomber des réservoirs d'en haut dans les pièces d'en bas ; soit en les faisant monter jusqu'aux pièces les plus élevées , au moyen d'une machine hydraulique dont le jeu & la composition sont fort simples (1). Malgré leur travail & leur industrie , les laboureurs Chinois ne sont pas riches. Chacun d'eux n'a qu'une portion de terre à cultiver , & il est réglé que le Seigneur du lieu doit tirer la moitié de la récolte , afin de se charger lui-même du paiement de toutes les taxes. Par ce moyen le laboureur ne jouit que de la moitié du fruit de ses travaux.

L'état de marchand est à la Chine au-dessous de celui des laboureurs ; mais il est plus estimé que celui des artisans. Le profit que le négoce rapporte dans ce pays est cause que la plus grande partie des habitants s'attache au commerce , & il est surprenant qu'une semblable multitude de marchands ne se nuise en aucune façon. Le P. le Comte représente les Chinois comme la Nation la plus propre au trafic , & qui s'y entend le mieux. Ils sont , dit-il , extrêmement intinuants dans leurs manieres , & leur avidité pour le gain leur fait trouver des moyens de vivre & des méthodes de négoce qui ne viennent point à l'esprit de tout autre. Il n'y a point d'occasions dont ils ne sachent tirer avantage , & l'espérance du moindre profit leur fera affronter les plus grands périls. Malheureusement , pour les Étrangers qui ont envie de trafiquer avec les Chinois , ceux-ci , au rapport de quelques Missionnaires , n'ont pas beaucoup de bonne foi dans leurs marchés , & il faut être toujours en garde contr'eux.

Marchands Chi-  
nois.

(1) On a parlé de cette machine dans plusieurs Journaux,  
Tome VII.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Commerce in-  
térieur & exté-  
rieur.

Le commerce de la Chine peut se diviser en quatre articles, sçavoir, 1°. le fond réel du commerce domestique & étranger. 2°. La navigation, & la qualité de la marine des Chinois. 3°. Les commodités pour les voyages par terre. Et 4°. la monnoye, les poids & les mesures.

Les richesses particulieres de chaque Province de la Chine, & la facilité d'en transporter les marchandises d'un lieu à un autre, ont toujours rendu très-florissant le commerce intérieur de ce pays. Le commerce étranger n'a commencé à s'y introduire que depuis la conquête des Tartares. Il étoit auparavant défendu à tous les habitants, sous des peines très-sévères, de sortir des limites de l'Empire. Ces défenses ne subsistent plus aujourd'hui, & les Empereurs Tartares qui sont sur le trône de la Chine ont fait ouvrir les ports du pays à toutes les Nations. Cependant le commerce avec les Etrangers est beaucoup moins considérable que celui qui se fait dans l'intérieur de l'Empire, & cette différence n'a rien de surprenant, si l'on considère que les Provinces Chinoises sont comme autant de Royaumes, entre lesquels il se fait une communication de richesses qui sert à lier leurs habitants, & à faire regner l'abondance dans toutes les villes. Des Provinces, par exemple, fournissent abondamment du riz; d'autres de belles soies; quelques-unes de l'encre, du vernis & toutes sortes d'ouvrages curieux dans ces deux genres; plusieurs du fer, du cuivre, différents autres métaux, des chevaux, des mulets, des pellereries; d'autres du sucre & le meilleur thé. Enfin chaque Province contribue ainsi au bien public par une abondance de commodités, dont le détail est, pour ainsi dire, impossible. Toutes ces marchandises passent d'un lieu à un autre par le moyen des rivières, & sont pour l'ordinaire vendues fort promptement. Le commerce, dans toute l'année, n'est interrompu que deux jours seulement, qui sont les deux premiers de la première lune. Pendant cette interruption on passe le temps à se réjouir & à se visiter mutuellement. Dans tout le reste du temps, l'agitation des affaires est continuelle, à la campagne ainsi qu'à la ville. Les Mandarins mêmes prennent part au commerce en confiant leur argent à des marchands, afin qu'ils le fassent valoir.

Le trafic que les Chinois font au dehors est, à tous égards, bien moins considérable que celui de l'intérieur de leur Empire. Par mer, on ne les voit jamais passer le détroit de la Sonde. Leurs plus longs voyages de ce côté-là se bornent à Batavia. Du côté de Malaca, ils ne poussent pas au-delà d'Achem, & le terme de leur navigation au Nord est communément le Japon. Cette Empire même est celui que les Chinois fréquentent le plus, & ils y portent des drogues médecinales, des sucres, des cuirs, des étoffes de soie, des bois d'odeur & des draps d'Europe. Les marchandises dont ils se fournissent au Japon sont des perles, du cuivre rouge en barre & en œuvre, des lames de fabre, des porcelaines, du papier à fleurs, dont on fait des éventails à la Chine, des ouvrages de vernis, de l'or & une espèce de métal qu'ils nomment tombak.

Les vaisseaux Chinois qui vont à Batavia sont chargés des marchandises suivantes, une sorte de thé vert, qui est d'une beauté singulière & d'une odeur très-agréable, de la porcelaine, du fil & des feuilles d'or, qui ne

sont autre chose que du papier doré, des drogues, particulièrement de la rhubarbe, des ustensiles de cuivre jaune, tels que des bassins, des réchaux, de grands chaudrons, &c. Les retours se font en piastres d'argent, en poivre, clous de gerofle, noix de muscades & autres épiceries, en écailles de tortues, dont les Chinois font de très-jolis bijoux, en bois de sandal, en bois rouge & noir pour les ouvrages de marqueterie, avec du bois de Brésil, en pierres d'agate toutes taillées, en ambre jaune, en draps d'Europe. Tel est le principal commerce des Chinois hors de l'Empire, & s'ils font aussi le voyage d'Achem, de Malaca, d'Ihor, de Patane, & de Ligor, ils le font très-rarement. Ils ne rapportent gueres de toutes ces régions que du poivre, de la canelle, d'autres épices, des nids d'oiseaux, qui passent pour un mets délicieux aux tables Chinoises, du riz, du camphre & des cannes de ratan, qu'on entrelace comme de petites cordes, des torches composées de feuillages de certains arbres, qui brûlent comme de la poix & qui servent de flambeaux, de l'or, de l'étain, &c.

Quant au commerce que les Européens font à la Chine, il est maintenant fort borné : premierement, parce que le port de Canton est le seul qui leur soit ouvert, & en second lieu, à cause du décri où sont tombés les draps d'Europe, les cristaux, les armes à feu, les lunettes, les télescopes, les montres, les pendules, &c. qu'on y a portés en trop grande abondance.

Plusieurs Voyageurs prétendent que les Chinois connoissent l'art de la navigation long-temps avant la naissance de J. C. mais sans entrer en discussion sur ce point, je vais parler seulement de l'état actuel de leur marine & de la forme de leurs bâtimens de mer. Leurs vaisseaux qu'ils appellent du nom commun de *Chuen*, comme leurs batteaux & leurs barques ont été nommés par les Portugais *Soma* ou *Sommas*, sans qu'on puisse rapporter la signification & l'origine de ce nom. Ces vaisseaux, qui n'ont aucune ressemblance avec ceux des Européens, ne sont gueres que de deux cent cinquante à trois cents tonneaux de port, & ne peuvent passer que pour des barques plates à deux mâts. Leur longueur est de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds, & la proue coupée & sans éperon est relevée en haut de deux espèces d'ailerons en forme de cornes, ce qui fait une figure assez bizarre. La poupe est ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y soit à l'abri des coups de mer. Ce gouvernail, qui est large de cinq à six pieds, peut facilement, par le moyen d'un cable dont il est soutenu sur la poupe, s'élever & s'abaisser suivant la nécessité.

Navigation des  
Chinois.

Ces vaisseaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mât de hune. Toute leur mâture consiste dans le grand mât & le mât de misaine, auxquels les Chinois ajoutent quelquefois un fort petit mât de perroquet, qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mât est placé assez près du mât de misaine qui est fort sur l'avant. La hauteur du grand mât est ordinairement des deux tiers de la longueur du vaisseau, & le mât de misaine est d'un tiers plus bas que le grand mât. Les voiles Chinoises sont faites de nattes de bambou, ou d'une espèce de cannes communes à la Chine. Ces cannes ou nattes de bambou se divisent par feuilles en forme de tablettes arrêtés dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut & en bas se trou-



vent deux pieces de bois ; l'une se place en haut & sert de vergue ; l'autre qu'on met en bas , a la forme d'une planche de la largeur d'un pied & davantage sur cinq à six pouces d'épaisseur , & retient la voile , lorsqu'on veut la hisser ou qu'il est nécessaire de la ramasser.

Ces sortes de bâtimens ne sont nullement bons voiliers. Ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que ceux d'Europe ; ce qui est sans doute occasionné par la roideur de leurs voiles qui ne cedent point au vent. Si la construction des voiles est , dans ce cas , avantageuse au bâtiment , d'un autre côté elle leur est nuisible dans d'autres occasions.

Les Chinois ne calfatent point leurs vaisseaux avec du goudron , comme on fait en Europe. Leur calfas est fait d'une espèce de gomme particuliere , & il est si bon qu'un seul puits ou deux à fond de cale du vaisseau suffisent pour le tenir sec. Aussi les Chinois n'ont-ils point connu jusqu'à présent l'usage des pompes. Leurs ancres ne sont pas de fer comme les nôtres ; elles sont d'un bois que sa dureté & sa pesanteur ont fait nommer bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup mieux que celles de fer , parce qu'elles sont moins sujettes à se fausser ; cette idée ne les empêche pas néanmoins de garnir de fer les deux extrémités des ancres.

Les vaisseaux Chinois n'ont ni patron ni pilote , & ce sont seulement les maitres d'un vaisseau qui le conduisent eux-mêmes ; mais la plupart des Chinois n'entendent pas mal la navigation , surtout le long des côtes. Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi habiles en haute mer. En partant , ils tournent la proue de leur bâtiment vers le lieu pour lequel ils mettent à la voile , & continuent leur course sans considérer les variations du vent. Cette négligence vient sans doute de ce qu'ils entreprennent rarement de longs voyages.

Outre les vaisseaux ou sommes Chinoises , on voit à la Chine un grand nombre de barques , & elles sont d'un bois si léger , qu'on y fait la manœuvre avec beaucoup de facilité. De fortes cloisons les divisent en cinq ou six appartemens ; de sorte qu'en heurtant contre un rocher , il n'y a gueres plus d'une division qui se remplisse d'eau , & que les autres demeurant impénétrables , on a le temps nécessaire pour boucher les ouvertures. La plupart des barques Chinoises , principalement celles qui servent au transport des marchandises , sont dans une forme quarrée. Elles ont communément deux mâts ; l'un au milieu , l'autre à la proue , & quelquefois un troisième à quelque distance de la poupe. On y pratique , si l'on veut , plusieurs chambres dans le milieu du bâtiment , & ces chambres sont d'une certaine élévation. Souvent il n'y a qu'une seule salle haute & large soutenue par quatre piliers sans cloison , couverte seulement d'un toit à pans retroussés , & surmontée d'un dongeon orné de banderolles. Les barques de commerce pour le transport des marchandises sont fort grandes , & on en voit plusieurs qui pourroient porter le nom de galeres. On estime la commodité de ces dernières pour naviguer sur les rivières , le long des côtes sur la mer & particulièrement entre les îles ; mais elles sont si plates qu'elles tirent à peine deux pieds d'eau. Leurs rames qui sont fort longues ne traversent pas les côtés de la barque comme en Europe ; elles sont placées en dehors dans une position presque parallele aux côtes , & n'ayant pas besoin de beau-

coup de monde pour être remuées, elles font avancer fort légèrement un vaisseau. Enfin on voit à la Chine une prodigieuse multitude de barques, sans compter celles de l'Empereur, dont je parlerai en faisant mention de tout ce qui concerne ce Monarque.

Les Marchands de bois & de sel qui sont fort riches à la Chine, employent au lieu de barques pour le transport de leurs marchandises, une espèce de radeau ou de flotte. Magalhaens assure avoir vu une de ces flottes composée d'un bois presque entier & fabriquée de la manière suivante : on transporte d'abord les troncs d'arbres sur les bords de la rivière, & après les avoir sciés en planches & en solives, on perce chaque pièce aux deux bouts. Aussitôt que les trous sont faits, on lie avec de l'osier ficelé toutes les pièces ensemble pour en former des trains à cinq pieds de haut sur dix de large. La longueur n'a point de règle, & s'étend quelquefois l'espace d'une demi-lieue. Malgré une étendue aussi considérable, ce radeau se remue aisément, & cette facilité vient de ce que chacune de ses parties se prête & semble s'aider d'elle-même. Quatre ou cinq hommes placés à la tête de cette grande machine, la conduisent avec des crocs & des rames, & se font aider par quelques matelots qui se distribuent sur les côtés à des distances égales. Les Chinois construisent d'espace en espace sur la superficie de ce bâtiment, des huttes couvertes de planches ou de nattes, qui leur servent à mettre leur bagage à l'abri du soleil & de la pluie, à préparer leurs vivres & à prendre leurs repos. Ils vendent leur bois & leurs huttes dans les Villes où ils passent, & leur voyage est quelquefois de près de six cents lieues.

Commodité  
pour les voyageurs  
par terre.

Les chemins de la Chine sont entretenus avec un grand soin, de sorte qu'à cet égard c'est déjà une grande commodité pour les Voyageurs. Un second agrément est la multitude de villages, où l'on peut se reposer & faire quelque séjour. D'ailleurs on rencontre beaucoup d'hôtelleries, mais à la réserve de celles qui sont placées sur les grandes routes, on ne peut s'imaginer rien de plus misérable. Si les Voyageurs sont obligés de s'arrêter dans les petites hôtelleries, ils doivent s'attendre à n'y trouver aucune des choses les plus nécessaires. Une simple natte fait le lit ordinaire qu'on offre pour délasser un homme fatigué quelquefois d'une longue marche ; & il est fort heureux si on lui présente pour nourriture un peu de viande ou de poisson. Cependant la volaille & les faisans sont à très-bon marché dans divers endroits. En général les hôtelleries Chinoises qu'on rencontre dans les villages sont bâties assez mal-proprement. Les murs sont simplement de terre qui n'est revêtue d'aucun plâtre, & toutes les solives du toit sont à découvert, & laissent par place plusieurs passages au jour. Les chambres sont rarement pavées, & dans plusieurs provinces, des roseaux font toute la couverture à ces sortes de maisons. Il n'en est pas de même des hôtelleries des grandes villes, elles sont bâties de briques, & la plupart fort commodes. Au Nord de l'Empire, il y a dans les hôtelleries des espèces d'alcoves qui se nomment *Kans* ; ce sont de grandes estrades de brique de toute la largeur de la chambre. Sous ces estrades on met un poêle, & le plafond est fait de roseaux. Cet endroit par conséquent est totalement à l'abri du froid, & c'est là aussi qu'on place le lit des Voyageurs.

Des Gardes établies de place en place sur les grands chemins, assurent les

Voyageurs contre les entreprins des brigands ; & en effet les mauvaises rencontres sont très-rares, excepté dans les Provinces voisines de Pe-King, qui sont moins gardées que les autres. Cependant on ne voit gueres arriver de meurtres ; car les voleurs après avoir pillé un Voyageur, ne songent qu'à fuir. D'ailleurs ils ont même beaucoup de peine à voler avec violence, parce que la multitude des Passants suffit pour la sûreté des grandes routes. Suivant le témoignage des Missionnaires, le plus fâcheux, & presque le seul inconvénient des voyages, sur-tout en hyver & dans les parties septentrionales de la Chine, est l'excès de la poussière, parce que la pluie n'est pas ordinaire dans cette saison. Si par malheur il s'élève un peu de vent, l'air est bientôt obscurci d'une épaisse nuée de poussière, qui suffoque & aveugle un Voyageur. Le grand nombre des voitures ou seulement des passants, produit quelquefois le même effet ; & pour se garantir la vue, on n'a pas d'autre secret que de se couvrir le visage d'un voile, ou de se mettre devant les yeux deux verres enchassés dans une bande de cuir ou de soye, qu'on se lie derrière la tête. Les provinces méridionales ne sont pas sujettes à ce désagrément ; mais elles en ont un autre qui est le débordement des eaux contre lequel on s'est précautionné dans plusieurs provinces par un grand nombre de ponts.

Les chevaux sont la monture la plus ordinaire des Voyageurs ; mais on doit bien examiner s'ils sont en état de mener jusqu'au lieu où l'on s'est proposé d'aller ; car si un cheval manque en route, on ne peut espérer d'en pouvoir changer à la poste. Tous ceux qui sont en cet endroit appartiennent à l'Empereur, & ne servent qu'à ses Courriers, ou aux Officiers de la Cour. Si les chemins qu'on doit tenir sont trop fatigans pour les chevaux, on loue des chaises que des hommes portent sur leurs épaules. Ces chaises qui sont à peu près de la forme des fiacres de Paris sont plus grandes, plus hautes & infiniment plus légères. Elles sont composées de cannes de Bambou, croisées en forme de treillage & liées ensemble avec des cordes de ratan. Depuis le haut jusqu'en bas, elles sont garnies d'une piece de toile peinte ou d'une étoffe de soye ; & lorsqu'il tombe de la pluie, on y jette une espee de sur-tout de rasetas huilé. Si deux porteurs suffisent pour l'instant présent, on ne laisse pas de se faire accompagner de huit hommes pour relever ou aider les premiers.

Plusieurs pour éviter la chaleur de la journée, choisissent la nuit pour voyager. Alors le Voyageur loue de distance en distance des hommes qui le devancent, & l'accompagnent avec des torches allumées. Cette lumière sert tout à la fois à bannir les ténèbres, & à écarter les bêtes féroces qui se trouvent en assez grand nombre à la Chine, sur-tout dans les pays montagneux. Les torches de voyages sont faites avec des branches de pin séchées au feu, & préparées avec tant d'art, que le vent & la pluie ne servent qu'à les faire mieux brûler. Chaque torche est longue de six ou sept pieds & dure près d'une heure. Tout le monde peut voyager de la sorte ; mais comme il en coûte beaucoup, il n'y a gueres que les Mandarins & les Courriers de l'Empereur qui le fassent, parce que leur suite les garantit également de l'approche des tigres & de celle des voleurs.

Une des plus grandes commodités qu'on trouve à la Chine pour les voya-



ges de terre, est la facilité & la sûreté avec lesquelles on fait transporter les bagages ou les marchandises par des porteurs publics, qui sont en grand nombre dans toutes les villes de l'Empire. Ces Porte-faix ont leur chef à qui les Voyageurs s'adressent, & après être convenus du prix qu'ils payent toujours d'avance, ils reçoivent autant de billets qu'ils ont demandé de porteurs. Ces derniers paroissent sur le champ aux ordres de leur chef, & prennent le fardeau qu'il leur marque, & dont il répond. Les porteurs suivent les Voyageurs, ou se rendent à l'endroit qu'ils leur indiquent, & quand leur office est rempli, ils reçoivent les billets que leur chef a remis entre les mains des Voyageurs. Munis de ces billets, les Porte-faix se rendent au lieu d'où ils sont partis, & sont payés de leurs peines par le chef qui les fait travailler. Dans les villes situées sur les grandes routes, il y a plusieurs bureaux où ceux qui se déterminent à faire le métier de Porte-faix, se font inscrire, pourvu qu'ils donnent une bonne caution de leur probité. Il y a un si grand nombre de ces porteurs, qu'on peut s'en procurer cent & cent-cinquante dans l'occasion.

Le chef des Porte-faix à qui on s'adresse prend le mémoire de toutes les marchandises qu'on veut faire porter, & reçoit un certain prix par livre. Le prix change quelquefois, mais le plus ordinaire est quatre sols & demi par jour pour chaque quintal. Lorsque tout est ainsi réglé, les Etrangers peuvent poursuivre leur route sans inquiétude, & dans l'entière assurance que leurs balots seront fidèlement remis où ils ont marqué le fouhaier. Les balots sont attachés avec des cordes, dans lesquels on passe une ou deux cannes de Bambou suivant la pesanteur du fardeau. Si deux hommes peuvent le porter, une canne suffit, & chaque homme met un bout de la canne sur son épaule; si le poids est trop lourd, on l'attache à deux cannes, & on employe quatre hommes. Lorsqu'un seul porteur suffit pour le fardeau, il en diminue le poids en le divisant en deux parties égales qu'il attache avec des cordes & des crochets aux deux bouts d'une canne plate. Il pose la canne sur son épaule comme une balance qui se baisse, & se leve alternativement dans sa marche. S'il se sent l'épaule fatiguée il transpose adroitement la canne sur l'autre, & fait ainsi dix lieues par jour avec un poids de cent soixante livres de France.

Dans quelques provinces on se sert de mulets pour le transport des balles & des marchandises, mais plus ordinairement des voitures, qui, quoique fort grandes, n'ont qu'une roue placée au milieu. Sur les deux bouts de l'essieu, qui s'allonge des deux côtés, on place une claye sur laquelle on met deux fardeaux d'égale pesanteur. La voiture est poussée par un seul homme, à moins que le poids n'excede ses forces; alors un autre homme ou un âne, est attaché au-devant de la voiture pour la tirer pendant que l'autre la pousse. Les essieux Chinois ressemblent aux nôtres, & la place de la roue est sur le devant, commeaux brouettes de jardiniers ou de vinaigriers. Les Voyageurs se servent peu de ces voitures, & ils leur préfèrent des mules qu'ils louent à un prix médiocre. Ces animaux sont moins gros à la Chine qu'en Europe, mais ils sont extrêmement forts, & leur charge ordinaire est de cent quatre-vingt ou de deux cents livres Chinoises, qui sont plus pesantes de quatre onces chaque livre que celle de France.

EMPIRE DE  
LA CHINE.  
Douanes de la  
Chine.

Les douanes de la Chine sont moins rigoureuses que la plupart de celles des autres pays, & les droits qu'on y paye sont moins considérables que par-tout ailleurs. En plusieurs endroits, les Commis de la douane s'en rapportent au mémoire des Marchands, & lèvent les droits sans visiter les marchandises. Dans d'autres lieux le poids règle le prix qu'on doit payer. Les malles ou les coffres des grands Officiers de la Cour sont marqués d'une bande de papier, sur laquelle on écrit le nom & la dignité de celui à qui ils appartiennent, & le moment de leur départ. Lorsque les Commis ou Gardes des douanes voyent cette bande de papier, ils laissent passer les malles ou les coffres sans les ouvrir, & n'exigent aucun droit.

Monnoye.

L'or chez les Chinois n'est jamais monnoyé, il devient marchandise comme les pierres ou autres choses d'un certain prix, & ne sert point dans aucun payement. L'argent n'est pas monnoyé non plus, mais il est mis en lingots plus ou moins pesants, & on paye les grosses sommes avec ces lingots. La difficulté consiste à s'en servir dans les détails du commerce; car on est quelquefois obligé de mettre au feu le bord de ces morceaux d'argent, & de le rendre assez mince au moyen du marteau pour en couper de petites pieces. Les Chinois conviennent qu'il leur seroit plus commode d'avoir des monnoyes d'argent d'une valeur & d'un poids fixe, mais par leur méthode ils préviennent l'inconvénient des fausses monnoyes.

La monnoye de cuivre est la seule à la Chine qui soit frappée de quelques caractères, & dont on fasse usage dans les détails: ce sont de petites pieces rondes & percées au milieu qui s'employent séparément pour les petits marchés, ou qui s'enfilent dans un cordon par centaines jusqu'au nombre de mille. Le métal dont on fabrique ces pieces, n'est ni pur, ni bien battu, & il en faut dix pour faire un sol de notre monnoye. La forme des monnoyes a varié sous différentes Dynasties qui ont régné à la Chine; mais elles n'ont jamais porté la figure de la tête du Prince. Les Chinois regardent cet usage comme peu respectueux pour la personne du Souverain, dont le portrait passe ainsi par toutes sortes de mains. Les inscriptions des coins Chinois contiennent seulement les titres pompeux qu'on donne aux Empereurs dans les différentes années de leur regne, tels que *le brillant sans fin*, *le tout-puissant*, *le magnanime*, &c. D'autres inscriptions sont des devises.

La monnoye Chinoise a toujours été frappée au nom de l'Empereur, & jamais les Princes ne se sont attribué ce droit dans les temps mêmes où ils se trouvoient assez puissants pour prendre le titre de Rois. Il y avoit autrefois vingt-deux villes dans lesquelles on pouvoit battre monnoye; mais cette opération ne se fait maintenant qu'à la Cour, & la monnoye ou les lingots d'argent s'y jettent au moule. Il y a beaucoup d'apparence que l'usage de ne point faire de pieces d'argent marquées à un coin, a été établi fort sagement pour arrêter les entreprises des faux-monnoyeurs; car les pieces même de cuivre sont souvent contrefaites. Cependant ce crime est puni de mort par la loi. Quelques Empereurs seulement ont changé cette peine en celle de bannissement, ou se sont contentés de faire couper la main aux coupables.

Division de la  
monnoye Chinoise.

La livre Chinoise se divise en seize *lyangs*, qui sont autant d'onces. On partage ensuite le *lyang* en dix parties qui se nomment *Tsyens*; le *Tsyen* en dix *Fuens*, & le *Fuen* en dix *Lis* d'argent. Le traversin des balances du pays

pays ne porte pas plus loin cette division. Cependant pour l'or & l'argent d'un poids considérable, la division s'étend jusqu'aux parties presque imperceptibles dans la même progression décimale, ce qui fait qu'il est presque impossible d'en donner une juste idée dans les langues de l'Europe.

On distingue aujourd'hui dans la Chine quatre sortes de pieds; 1°. le pied du Palais nommé ainsi, parce qu'il a été établi par un Empereur. Ce pied est exactement le même que celui de Paris; 2°. le pied du Tribunal des Mathématiques, qui est un peu plus grand que celui du Palais; ce dernier étant à l'autre comme quatre-vingt-dix-sept & demi est à cent; 3°. le pied des ouvriers qui est plus court d'une ligne que celui du Palais; & 4°. enfin le pied des marchands qui est plus grand de sept lignes que le pied des ouvriers. C'est la première de ces trois mesures que les Missionnaires ont constamment employée pour lever les cartes de l'Empire; & en s'attachant à ce pied le P. Thomas Missionnaire Jésuite a réduit le degré à deux cents lis Chinois. Chaque lis est composé de cent quatre-vingt brasses Chinoises, qui contiennent chacune dix pieds. Or suivant l'estimation de l'Académie des Sciences de Paris, la lieue, ou la vingtième partie d'un degré contenant deux mille huit cent cinquante-trois toises chacune de six pieds, elle équivaut à mille huit cents toises Chinoises qui sont dix lis; d'où il résulte que le degré de vingt grandes lieues contient deux cents lis.

Il y a à la Chine un nombre prodigieux d'artisans dans tous les genres, & si les ouvriers se rendent peu célèbres par leur invention, on ne peut s'empêcher d'admirer leur adresse à imiter les modèles qu'on leur donne. On ne connoissoit pas autrefois à la Chine l'art de faire des cristaux, des glaces de miroirs, des montres, des pistolets, &c. mais depuis que les Européens ont voyagé à la Chine, & qu'ils y ont porté ces sortes d'ouvrages, les artisans Chinois en ont fait de si semblables, qu'on a peine à y remarquer de la différence. Ils réussissent médiocrement dans la peinture des fleurs, des oiseaux & des arbres, & encore moins dans celle des figures humaines. La méthode d'ombrer leur peinture leur est totalement inconnue, aussi témoignent-ils une grande admiration à la vue de nos moindres tableaux. Les instruments mécaniques de la plupart des ouvriers Chinois ressemblent beaucoup à ceux des nôtres, à l'exception de quelques-uns qui leur sont particuliers. Les Tailleurs, par exemple, ne se servent point de dé à coudre, ils se lient seulement autour du pouce quelque vieux morceau de drap, & plusieurs d'entr'eux se tiennent debout devant une table où ils posent leur ouvrage.

Les villages sont remplis d'ouvriers de toutes sortes de professions, & les uns travaillent dans leurs boutiques pendant que les autres cherchent dans les rues à se louer. Si on a besoin d'un Tailleur ou de quelque autre ouvrier, on le fait venir chez soi de grand matin, & il s'en retourne le soir. Alors les artisans, sans excepter les Forgerons & les Serruriers, apportent avec eux leurs instruments. Les Barbiers vont dans les rues avec une sellette sur leurs épaules, dans laquelle ils renferment un bassin, un pot à l'eau, du feu, le linge nécessaire & tout ce qui appartient à leur profession. Une petite clochette qu'ils tiennent à la main sert à donner avis de leur marche, & alors ceux qui ont besoin de leur ministère les appellent. Ils se disposent sur le champ à rendre

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Mesures.

Artisans & mé-  
tiers.

Barbiers.



EMPIRE DE  
LA CHINE.

Cordonniers.

Pêcheurs.

le service qu'on attend d'eux ; & comme ils ont tous les instrumens qui leur sont nécessaires, ils se placent où l'on veut, soit au milieu d'une rue, d'une place, ou à la porte d'une maison. Ils rasent la tête, arrangent les fourcils, nettoient les oreilles, frottent les épaules & les bras pour un sol & demi, qu'ils reçoivent avec des témoignages de reconnoissance. Dès que leur ouvrage est fait ils se remettent en route, & sonnent de nouveau leur cloche jusqu'à ce qu'on les appelle encore. Les Cordonniers vont de même dans les rues & offrent leurs services à ceux qui sont dans les maisons. Ils racommodent pour trois sols une paire de fouliers, & la réparation qu'ils y font les fait durer un temps surprenant.

Les Chinois se servent pour pêcher de lignes & de filets, suivant les places où ils s'arrêtent ; mais ils ont encore plusieurs autres méthodes que nous ne connoissons pas. Dans certaines Provinces on dressé à cet exercice, une espece d'oiseau semblable au cormoran ou au corbeau. Les Pêcheurs de ces contrées sont sur l'eau dès le lever du soleil, & menent avec eux plusieurs de ces oiseaux, qui, perchés sur le bateau, attendent pour se plonger dans l'eau le signal qu'on doit leur donner. Ce signal consiste à frapper l'eau d'une rame. Alors les oiseaux s'élancent sur le poisson, le saisissent par le milieu du corps & retournent à la barque chargés de leur proye. Comme ces cormorans naturellement carnassiers pourroient dévorer, ou endommager le poisson qu'ils prennent, on leur passe au bas du col un anneau, qui leur pressant le conduit les empêche d'avaler le poisson. Lorsqu'ils sont entrés dans la barque le Pêcheur leur fait lâcher le butin qu'ils ont enlevé, & pour récompenser leurs services, il les fait manger avant qu'ils recommencent la pêche. Lorsque ces oiseaux trouvent un gros poisson qui leur paroît trop difficile à saisir, ils se joignent & s'aident mutuellement ; l'un s'attache à la queue du poisson, l'autre à la tête, un troisième aux nageoires, & de cette façon ils trouvent le moyen de le transporter à la barque.

Dans d'autres cantons de la Chine, les Pêcheurs ont une autre manière de prendre le poisson, qui ne leur donne pas beaucoup de peine. Ils ont des bateaux longs & étroits, auxquels ils attachent des deux côtés une planche large d'environ deux pieds, qui s'étend d'un bout à l'autre du bateau. Cette planche est peinte en blanc, on la couvre d'un vernis très-luisant, & on la fait abaisser par une pointe fort douce jusqu'à la superficie de l'eau. Les Pêcheurs n'employent gueres cette méthode que la nuit, & dans le temps qu'il fait un beau clair de lune. La lumière qu'il produit se réfléchit sur la planche vernissée, & le poisson qui joue sur l'eau, trompé par la couleur de la planche qu'il ne distingue pas d'avec l'eau, n'a aucune défiance & saute dans la barque où il est bientôt saisi par le Pêcheur.

Les Chinois prennent aussi le poisson avec de petites flèches attachées à l'arc par un fil, afin de retirer le poisson lorsqu'il est percé. Dans d'autres lieux les Pêcheurs plongent dans l'eau ou se cachent dans la vase & prennent le poisson, tantôt avec une espece de trident, tantôt avec la main. La chasse au canard sauvage est à la Chine une espece de pêche, & se fait à la faveur d'une grosse courge, dont le Pêcheur s'enveloppe la tête, laissant au haut une ouverture pour voir & pour respirer. Tout le corps du Pêcheur est caché dans l'eau, de sorte que les canards ne voyant que la courge qu'ils aiment

beaucoup, fondent dessus pour la béqueter, & dans ce moment se trouvent pris; parce que les Pêcheurs se saisissent aisément des pattes du canard.

Le vernis de la Chine, dont les ouvrages sont si estimés en Europe, & qu'on a cherché si long-temps à imiter, n'est point une composition comme on se l'est imaginé, mais une production de la Nature. Ce vernis est une espece de gomme; il coule de l'arbre nommé *Tsi-chu*, qui, par l'écorce & par la feuille, ressemble beaucoup au frêne. La hauteur de cet arbre ne passe gueres quinze pieds, & sa grosseur commune est de deux pieds & demi. Il faut qu'il ait au moins sept ou huit ans lorsqu'on en veut tirer le vernis; car autrement ce qu'il en produiroit ne seroit pas d'une bonne qualité, & il périroit lui-même bien-tôt après. Le *Tsi-chu* ne distille le vernis qu'en été & pendant la nuit. Il n'en produit point en hyver, & celui qu'on le force à donner au printemps & dans l'automne, est toujours mêlé d'eau. Pour tirer cette espece de gomme, on fait autour du tronc de l'arbre plusieurs incisions horizontales avec un petit couteau, dont la lame est circulaire & ressemble à celle de nos serpettes. La premiere rangée de ces incisions ne doit être qu'à sept pouces au-dessus de la terre. La seconde se fait à la même distance de la premiere, & ainsi de sept pouces en sept pouces jusqu'au sommet du tronc, & quelquefois aux grosses branches. Les incisions ne doivent pas être plus profondes que l'écorce n'a d'épaisseur, & celui qui les fait pousse en même temps dans l'ouverture le bord d'une écaille aussi avant qu'il lui est possible, c'est-à-dire, environ un demi-pouce de la Chine, ce qui suffit pour soutenir l'écaille. Au reste ces écailles sont fort communes à la Chine, & beaucoup plus grandes & plus minces que celles de nos plus grosses huitres. On recueille le lendemain au matin la liqueur qui a coulé dans les coquilles, & le soir on les remet, observant cette méthode jusqu'à la fin de l'été. La couleur de cette gomme est rousâtre, & on est content de la récolte, lorsque mille arbres donnent dans une nuit vingt livres de vernis.

L'opinion commune est que cette liqueur tirée à froid est remplie de qualités venimeuses, de sorte que ceux qui la recueillent sont obligés d'user de plusieurs préservatifs. La loi oblige les marchands de pourvoir à la sûreté de leurs ouvriers, & pour cet effet ils ont toujours chez eux un grand vaisseau plein d'huile, dans laquelle on a fait bouillir une certaine quantité de ces filaments charnus, qui se trouvent mêlés avec la graisse de porc, & qui demeurent après que la graisse est fondue. Les ouvriers se frottent les mains & le visage de cette huile avant & après leur travail. Outre cela il leur est ordonné de se laver tout le corps à midi avec de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir une certaine quantité de peaux de châtaignes, d'écorce de sapin, de salpêtre en crystal, & d'une sorte d'herbe qui se mange aux Indes & à la Chine, & qui se nomme blette. Le bassin qui contient cette eau ainsi préparée doit être d'étain & non de cuivre, parce qu'on le regarde comme dangereux dans ces occasions. Pendant que ces ouvriers travaillent aux arbres, leur maître les force à se servir d'un masque, dont les ouvertures pour les yeux sont garnies de verre, & à avoir aussi des gants, des bottines & un plastron de peau qui est suspendu à leur col avec des cordons, & lié autour de leur ceinture.

Le marchand a toujours dans sa maison un grand vaisseau de terre placé

EMPIRE DE  
LA CHINE.

sous un cadre, & sur ce cadre est un morceau de toile forte, dont les quatre coins sont attachés à des anneaux. Cette toile est étendue négligemment ; on y jette le vernis, & lorsque les parties fluides l'ont pénétrée & coulent au travers, on la tord pour achever d'exprimer tout le liquide du vernis. Le marc qui reste dans la toile se vend aux droguistes, & sert quelquefois dans plusieurs remèdes.

Si les ouvriers en vernis négligent de prendre les précautions dont on vient de voir le détail, ils s'exposent à des maladies très-fâcheuses. Premièrement, une espèce de dartre rouge leur gagne tout le corps sans excepter le visage, & cela dans l'espace d'un seul jour. Le corps s'entle ensuite & paroît couvert de lépre. Ceux qui se trouvent attaqués de ce mal, & qui veulent en prévenir les suites, sont obligés de recourir promptement aux remèdes. Pour cet effet, ils doivent boire abondamment, & se laver tout le corps de l'eau préparée dont on a parlé plus haut. Après avoir été violemment purgés par cette eau, il est nécessaire qu'ils en respirent la vapeur jusqu'à ce qu'elle les excite à suer considérablement. Dès qu'ils en sont venus à ce point, ils descendent par degrés, mais leur peau ne devient pas saine tout d'un coup. Loin de guérir, ainsi elle creve en plusieurs endroits, & il en sort une eau qui ne laisse pas de les faire beaucoup souffrir. Alors les remèdes auxquels ils peuvent avoir recours, & qui sont ordinairement fort salutaires, ne paroissent pas difficiles à faire. Ils prennent des blettes Chinoises, les brûlent aussitôt qu'elles sont seches, & s'appliquent la cendre sur les parties de leurs corps qui sont les plus affectées du mal. Ces cendres s'imbibent de l'humeur âcre que la peau laisse échapper, pointent celle qui y peut rester, & par ce moyen la peau se sèche entièrement & ne tarde pas à tomber. A la place de cette peau on en voit succéder une nouvelle, & les malades sont totalement guéris.

Autre sorte d'usage  
du vernis.

Outre la propriété d'embellir les ouvrages, le vernis Chinois a celle de conserver le bois, & de le garantir des effets de l'humidité. Il prend également toutes sortes de couleurs, & lorsqu'il est bien composé, il ne perd rien de son lustre par le changement d'air, ou par d'autres causes. A la vérité la bonne application du vernis demande beaucoup de temps & de grands soins. Cette operation se fait de deux manieres, & il faut pour chacune que l'adresse & l'expérience guident l'ouvrier. La premiere, qui semble la plus facile, consiste dans une application immédiate sur le bois, après l'avoir bien poli, frotté deux ou trois fois d'une espèce d'huile nommée *Tong-yeu*, qu'on laisse sécher entièrement à chaque fois. Lorsqu'on veut cacher le fond de la matiere sur laquelle on pose le vernis, on en met plusieurs couches, observant de laisser toujours parfaitement sécher la précédente avant que d'en appliquer une nouvelle. Alors l'ouvrage devient luisant comme une glace de miroir, & aussitôt que le vernis est sec, on peint en or & en argent des fleurs, des figures d'hommes & d'oiseaux, des arbres, des montagnes, des palais, &c. après quoi on applique légèrement une dernière couche de vernis qui sert à conserver la peinture, & à lui donner plus de lustre.

La seconde maniere de vernir demande plus de préparation que celle qu'on vient de voir, & n'est employée que pour des ouvrages massifs. On



se sert pour cela d'une espèce de mastic, composé de papier, de lin, de chaux & d'autres matieres, qui étant bien battus & collés sur le bois forment un fondement très ferme & très-uni. On y passe deux ou trois fois l'huile dont j'ai déjà fait mention, & sur cette huile on applique plusieurs couches de vernis qu'on laisse successivement sécher, car c'est une précaution nécessaire si on ne veut pas gâter son ouvrage. Les liqueurs chaudes ternissent quelquefois le vernis de la Chine, & lui font prendre une couleur jaune; mais si l'on en croit un Auteur Chinois cité par le P. du Halde, on peut rendre au vernis tout son éclat en l'exposant toute une nuit à la gelée blanche, ou en le couvrant de neige pendant quelques heures.

L'huile dont on enduit à plusieurs fois les ouvrages qu'on a dessein de vernir, est elle-même une sorte de vernis, & se tire d'un arbre nommé *Tong-chu*. Cet arbre par la figure, la couleur de l'écorce, la forme & la grandeur de ses feuilles & de son fruit, a tant de ressemblance avec le noyer, qu'on pourroit s'y méprendre à peu de distance. Ses noix sont remplies d'une sorte d'huile assez épaisse, & d'une pulpe huileuse. Pour s'en servir on la fait bouillir avec de la litharge, & on y fait entrer la couleur qu'on desire. Souvent pour préserver le bois de l'humidité, on applique cette huile sans autre mélange, c'est-à-dire, comme elle sort du fruit. On s'en sert aussi de cette manière pour enduire les parquets des appartements qu'elle rend fort propres, & auxquels elle prête un lustre qui plaît à la vue.

Presque tous les Auteurs conviennent que l'art de filer la soye & celui d'élever les vers qui la produisent, ont été inventés à la Chine; que ces arts ont passé ensuite dans les Indes; de-là dans la Perse, & enfin chez les Grecs & chez les Romains, qui nous les ont transmis. Enfin quoi qu'il en soit, les étoffes de soye sont si communes à la Chine, que les simples bourgeois, les artisans, les valets mêmes en ont des habits, & qu'il n'y a que la populace & les habitants de la campagne qui ont des vêtements de toile de coton. Les Chinois jugent de la qualité de la soye par sa blancheur, sa finesse & sa douceur. Lorsqu'elle pêche par ces trois choses, ou qu'elle est seulement rude au toucher, elle est défectueuse, & ne peut se dévider aisément. La soye saine mise sur le rouet est filée une heure entière par un ouvrier Chinois, sans qu'un seul fil se rompe. Les rouets Chinois sont fort différents de ceux d'Europe, & causent beaucoup moins de fatigue à ceux qui travaillent. Une roue commune, & deux ou trois tranches de bambou suffisent pour composer un rouet, & il en est à peu près de même des instruments qui servent à fabriquer les plus belles étoffes. Tout à cet égard est d'une simplicité surprenante à la Chine.

La Province de *Chan-tong* produit une espèce de soye fort particulière, qu'on trouve sur les arbres. Elle est formée par de petits insectes assez semblables aux chenilles qui ourdissent, comme les araignées, une sorte de toile, dont les fils s'attachent aux arbrisseaux & aux buissons. Ces vers, qui sont de deux espèces, sont différents cocons. La première espèce est beaucoup plus grosse que nos vers à soye, & son cocon est d'un gris jaunâtre; l'autre espèce qui est moins grosse forme un cocon noir. L'étoffe qu'on fabrique avec ces soyes tient des deux couleurs, est très-forte, & se lave comme de la toile, sans rien perdre de sa qualité.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Soyes gris-  
noires.

Soye pardus-  
liste.

Les soyes qu'on tire de différentes Provinces de la Chine, ne sont pas également bonnes & travaillées avec autant de soin & d'habileté. Souvent une Province qui produit d'excellente soye n'a pas des ouvriers capables de la faire valoir en la travaillant. Aussi voit-on transporter des soyes d'une Province pour être mises en étoffes dans une autre. La soye de Canton qui vient du Tong-King, n'est pas la plus belle, ni la meilleure de la Chine; cependant le grand commerce de ce Port y attire une infinité d'excellents ouvriers. Ils feroient d'aussi riches étoffes que celles de l'Europe s'ils étoient sûrs de la vente: mais ils se bornent ordinairement aux plus simples, parce que les Chinois ont une certaine économie qui leur fait préférer l'utile à l'agréable.

Les meilleures étoffes de la Chine se fabriquent à Nan-King, & on en fait de plusieurs espèces. Les plus connues sont les damas; les satins unis, rayés & à fleurs; les taffetas à gros grains imitant nos moires ou gros de Tours; d'autres taffetas, dont les fleurs sont à jour & évidées comme nos dentelles; quelques-uns rayés, d'autres jaspés & flambés; des brocards, des gazes, des velours, &c. Parmi toutes ces étoffes, celle à laquelle les Chinois donnent la préférence, est le *Touan-ste*, espèce de satin très-fort, moins lustré que les nôtres, quelquefois uni, & souvent orné de figures qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, des maisons, des dragons & d'autres objets. Aucun de ces objets n'est tissé en relief, suivant la méthode ordinaire de nos fabricants d'Europe; le tissu est partout égal, ce qui rend l'ouvrage plus solide. On peint les figures sur l'étoffe même, & elles n'y sont distinguées que par la différence des couleurs, & non par l'inégalité des fonds. Ces couleurs ne sont que des suc naturels de fleurs ou d'herbes, & elles s'imbibent tellement dans l'étoffe qu'elles ne s'effacent presque jamais. Les Chinois fabriquent un taffetas particulier nommé *Tcheou-ste*, dont on fait des caleçons, des chemises & des doublures. Il est fort serré, & malgré cela si maniable qu'on peut le mettre en double, le plier, & le rouler dans tous les sens qu'on veut, sans qu'il prenne le moindre pli. Il se lave comme la toile ordinaire, & le blanchissage ne lui ôte rien de son lustre.

Les ouvriers Chinois dorent & argentent à peu de frais les étoffes. Comme ils ne connoissent point l'art de passer l'or ou l'argent par la filière pour le retordre ensuite avec le fil, ils coupent en petites tranches une longue feuille de papier doré, & les roulent avec beaucoup d'adresse au tour du fil de soye. Quelquefois sans se donner la peine de dorer les fils, ils appliquent la feuille sur l'étoffe même. Ces étoffes ne laissent pas d'avoir un certain éclat dans leur fraîcheur, mais elles se ternissent bientôt à l'air, & on ne peut gueres les employer à faire des habits. D'ailleurs les Mandarins seuls & leurs femmes ont le droit d'en porter.

Malgré l'abondance des étoffes de soye à la Chine, il y a dans l'Empire des manufactures d'étoffes de laine & de coton. La laine même ne se vend pas cher, surtout dans certaines Provinces, où on élève un grand nombre de troupeaux. On ne fabrique point de draps avec; mais on fait des serges & des droguets qui sont les mieux travaillés & les plus excellents qu'on connoisse. Les Bonzes font faire ces étoffes par leurs femmes, & le commerce

en est très-grand dans toute l'étendue de l'Empire. Les toiles de coton sont aussi fort communes à la Chine, & on en fait une espèce qui est travaillée en forme de filer, & qu'on emploie en été pour faire de longues robes. Une sorte d'étoffe assez estimée à la Chine, & qu'on ne trouve point ailleurs, porte le nom de *Ko-pu*, & est composée d'une plante appelée *Ko*, qui croit dans une seule Province. C'est une espèce d'arbruste rampant qu'on aperçoit de tous les côtés dans la campagne, & dont la feuille est beaucoup plus grande que celle du lierre. Elle est ronde, unie, verte en dedans, & coroneuse en dehors. La tige est quelquefois de la grosseur du pouce, fort pliante & coroneuse comme les feuilles. Lorsqu'elle commence à sécher, on la fait rouir dans l'eau comme le lin & le chanvre, & on leve la première peau qui n'est d'aucun usage. La seconde peau qui est beaucoup plus fine & plus délicate, se divise avec la main en fils très-menus, & se met en œuvre sans avoir été battue ni filée. L'étoffe qu'on en fait est assez belle; mais elle est si claire & d'une telle légèreté qu'on ne peut s'en servir pour des habillements solides.

La manière de nourrir les vers à soie & de tirer ce qu'ils en produisent, est une des choses auxquelles les Chinois s'appliquent le plus. Ils ont à ce sujet divers traités, dont le P. d'Entrecolles, Missionnaire Jésuite, a fait l'extrait qui se trouve dans la Chine du P. du Halde. La longueur de cet extrait, ainsi que de celui du même Auteur sur l'art de faire la porcelaine, m'empêche d'insérer ici l'un & l'autre; on peut les voir tous les deux dans le P. du Halde, & dans l'histoire des Voyages de l'Abbé Prevôt, tom. VI. pag. 226 & 235.

On fait à la Chine des coupes de porcelaine de toute espèce & de différentes grandeurs. Il y en a de jaunes, de grises, de rouges, d'un bleu vif, d'un bleu éclatant, & de plusieurs autres couleurs. On n'en voit point dont le fond soit parfaitement noir: le rouge & l'azur sont les couleurs les plus employées. On fait des porcelaines unies, d'autres coupées d'une infinité de rayes qui se croisent, & qui forment une mosaïque; cette dernière espèce est même une des plus belles. Plusieurs sont percées à jour en forme de découpures, & d'autres sont marbrées, jaspées, ou ornées de fleurs, de paysages, de dragons, & quelquefois de figures humaines. Ces objets sont souvent en relief, se font d'abord au pinceau; après quoi on trace des entailures autour des parties dessinées, qui de cette manière se détachent du fond.

Vases de por-  
celaine.

Outre les coupes qui servent à boire le thé, on fait d'autres vases plus grands destinés à d'autres usages, ou simplement à orner les cabinets. Le Père d'Entrecolles assure avoir vu des urnes hautes de trois pieds & plus, sans y comprendre le couvercle qui s'élevoit en pyramide à la hauteur d'un pied. Il est vrai, ajoute-t-il, que le corps de l'urne étoit de trois pièces rapportées, mais elles étoient jointes si habilement qu'elles ne paroissent faire qu'une seule pièce. Enfin on fabrique dans les manufactures de porcelaines des représentations de tous les genres, des hommes, des animaux, & des Dieux. La plupart des ouvrages connus en Europe sous le nom de *Magots de la Chine*, sont en effet des Idoles du pays, & des Simulachres très-révérés des Chinois.



On reconnoît la finesse & la beauté des vases de la Chine à leur qualité transparente, mais on y est quelquefois trompé. Les grands vases ont un inconvénient ; parce que leurs bords presque toujours plus minces & plus légers de matiere que leurs parties basses & moyennes, sont nécessairement plus fragiles, & de cette façon on perd bientôt une pièce qu'on a quelquefois achetée un prix considérable.

Papier Chinois.

Les manufactures de papier sont si curieuses à la Chine, qu'elles ne méritent pas moins d'attention que celles des ouvrages de soye & de porcelaine. Les Chinois furent longtemps sans faire la découverte du papier dont ils se servent aujourd'hui ; cependant l'usage de l'écriture remonte chez eux aux plus anciens temps. Or dans ces temps-là ils écrivoient avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois qu'on réunissoit ensuite pour former un volume. Plusieurs curieux conservent encore aujourd'hui de ces anciennes planches sur lesquelles on aperçoit des caractères très-nettement tracés. Lorsqu'on fut dégoûté des tablettes dont le poids étoit embarrassant, on commença à écrire sur des pièces de soye & de toile qu'on coupoit plus ou moins grandes, suivant la forme qu'on vouloit donner aux feuilles. On attribue la découverte du papier à un Mandarin, qui, à ce qu'on prétend, imagina de mettre en œuvre l'écorce de différents arbres. Après plusieurs opérations successives, le Mandarin trouva enfin la véritable maniere de faire le papier, que les Chinois perfectionnerent dans la suite. Ils le composent avec l'écorce du bambou & d'autres arbres, mais ils ne prennent que la seconde peau, qui est fort douce & fort blanche. Cette peau jetée dans de l'eau bourbeuse ne tarde pas à se pourrir, & alors les ouvriers la lavent avant que de la jeter dans une fosse, où ils l'enterrent avec de la chaux. Ils la battent ensuite jusqu'à la rendre liquide, & étendent une couche très-mince de cette matiere sur des claies plus ou moins longues & larges, suivant le dessein qu'on a de faire de grandes ou de petites feuilles de papier. Quelquefois aussi pour la composition de leur papier, les Chinois font usage de bourre de soye, de soyes usées, de chanvre & de coton qui n'ont point été filés. Le papier fait de ces dernières matieres est plus blanc & plus fort que l'autre.

Les deux sortes de papiers dont on vient de parler se lustrent de la maniere suivante : on plonge chaque feuille dans de l'eau où on a fait dissoudre du *Fan*, c'est-à-dire, de l'alun. Cette eau l'empêche de boire l'encre, & lui donne la douceur & le brillant qu'on y remarque. Lorsque les Chinois veulent argenter leurs feuilles, ils mêlent du talc avec l'alun, & ayant réduit le tout en une poussière très-fine, ils sement légèrement cette poudre sur la feuille, qu'ils ont soin d'enduire auparavant de colle de peau de bœuf, dans laquelle ils font aussi entrer de l'alun. Quand la feuille est sèche, ils la frottent avec de l'étoffe de coton neuf pour l'unir, & pour faire tomber le superflu du talc. En général le papier de la Chine est aussi blanc, moins épais, & beaucoup plus lissé que le papier d'Europe ; mais il se coupe, prend facilement l'humidité, & dure peu si on néglige de le visiter souvent pour empêcher les vers de s'y mettre.

Encre de la  
Chine.

Les Chinois composent leur encre de diverses façons, & toujours avec le noir que forme la fumée de certains bois. Ils y mêlent tantôt de l'huile, tantôt

tantôt de la gomme, & toujours des parfums de musc, & d'autres drogues qui y donnent une odeur agréable. Les Missionnaires ont observé que la nature du bois qu'on fait brûler contribue beaucoup à la bonté de l'encre.

Des pinceaux fait de poils de lapin sont ordinairement les plumes dont les Chinois se servent pour écrire. Ils ne les tiennent pas obliquement, ainsi que nous, mais perpendiculairement, & comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de haut en bas, & placent leurs lignes de droite à gauche; de sorte que leurs livres commencent où finissent les nôtres; c'est-à-dire, que la première page seroit la dernière pour nous.

On croit que l'art de l'imprimerie étoit connu des Chinois long-temps auparavant qu'on en eût la moindre idée en Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont une manière d'imprimer qui leur est toute particulière. Comme ils n'ont pas, suivant leur langue, un certain nombre déterminé de caractères, ils ne peuvent gueres se servir de notre méthode; aussi la leur est-elle toute différente, & voici la route qu'ils suivent. L'ouvrage qu'on destine à l'impression est d'abord transcrit par une main habile sur un papier très-fin. L'Imprimeur colle chaque feuille de papier sur une planche de bois légère & fort unie. Il suit avec le burin tous les traits qu'il voit sur le papier, & coupe ensuite le reste du bois. Cette opération se fait avec tant d'exactitude, qu'on auroit peine à distinguer la copie de l'original. On ne peut nier qu'une pareille méthode ne soit sujette à quelques inconvénients, vû la nécessité où l'on se trouve de multiplier les planches: mais d'un autre côté, il faut considérer que lorsque l'ouvrage est gravé en entier de cette manière, on n'en tire que le nombre d'exemplaires qu'on veut.

Au reste les Chinois ont aussi des caractères mobiles en bois, afin de s'en servir dans quelques occasions, & principalement pour l'impression des Ordonnances. Dans ces derniers cas, ils mettent encore en usage un autre moyen, qui consiste à mettre sur une planche bien lisse un léger enduit de cire, & à tracer leurs caractères avec un poinçon. Cette manière est très-expéditive, & on s'en sert dans des moments extrêmement pressés, comme lorsqu'il s'agit d'envoyer dans les Provinces un ordre dont l'exécution ne souffre aucun retardement. Les Chinois n'ont point de presse pour imprimer, parce que sans doute leurs planches de bois & leur papier d'alun ne pourroient y résister. Ils frottent seulement leur planche avec une brosse qu'ils ont imregnée d'encre, & prennent garde à la dose qu'ils y appliquent. Ils posent ensuite le papier sur la planche, & passent sur ce papier une brosse sèche, douce & oblongue, en pressant plus ou moins, suivant la quantité d'encre qu'il y a sur la planche. Lorsque la préparation d'encre est bien faite, ils peuvent imprimer trois ou quatre feuilles de suite sans tremper leur brosse dans l'encre. On ne mouille point le papier pour l'imprimer, & comme il est fort mince & transparent, il ne s'imprime que d'un seul côté. Pour obvier au désagrément de trouver des blancs derrière chaque page, on plie toujours une feuille en deux, & lorsqu'on relie les livres le repli est en dehors, & l'ouverture du côté du dos. Les Chinois couvrent leurs livres de carton gris, de satin à fleurs,

**EMPIRE DE  
LA CHINE.**

Principes du  
Gouvernement  
Chinois.

ou même de brocard à fleurs d'or & d'argent. Cette maniere de relier est également propre & commode, quoiqu'inférieure à la nôtre.

Les devoirs des peres envers leurs enfans, & ceux des enfans envers leurs peres sont si exactement observés à la Chine, qu'on ne doit pas être surpris d'y voir regner, parmi le peuple, la plus grande soumission pour ses Magistrats, & ainsi en remontant jusqu'à la personne de l'Empereur. Ce Prince est regardé comme le pere de tous ses sujets. On considère un Viceroy comme le pere de la Province où il commande, & un Mandarin comme celui des habitans de la ville qu'il gouverne. Suivant l'opinion des anciens Sages, rien ne contribue tant à entretenir le bon ordre & la tranquillité dans toutes les parties d'un Empire, que les sentimens de respect qu'on inspire aux enfans pour ceux à qui ils doivent la naissance. Ce respect les dispose à l'obéissance civile, & leur soumission habituelle pour ceux qui sont en place prévient les soulèvements & les désordres. Telle est à peu près la constitution du Gouvernement de la Chine ; mais si d'un côté le peuple a pour ses Chefs, une soumission filiale, de l'autre, il a une aversion extrême pour la tyrannie & l'oppression. Avant qu'un Empereur parvienne à monter sur le trône, il est élevé dans ces principes, & on instruit les Princes qui peuvent quelque jour se trouver revêtus de la souveraine puissance, de tous les devoirs auxquels le rang suprême les assujettit.

En conséquence, on leur fait lire & apprendre par cœur la partie des ouvrages de Confucius, qui peut avoir rapport à eux. Suivant ce Philosophe, un Prince, pour mériter le titre de vertueux, doit posséder neuf qualités, ou remplir neuf devoirs qui consistent, 1°. à travailler avec ardeur à sa propre perfection, & se gouverner si bien qu'il puisse servir de guide & d'exemple à tous ses sujets. 2°. A honorer & chérir les sçavans & les gens vertueux, converser souvent avec eux & les consulter sur les affaires de l'Empire. 3°. A aimer ses oncles, ses freres, ses cousins, & les autres Princes du Sang ; leur accorder les faveurs & les récompenses qu'ils méritent, & leur faire connoître qu'il les préfère dans son estime à tous les autres sujets de l'Empire. 4°. A témoigner des égards & des attentions aux Nobles qui ne sont pas du sang Royal, & les élever aux honneurs & aux richesses, pour faire connoître au Public qu'ils doivent être distingués du commun. 5°. A s'incorporer en quelque sorte avec le reste de ses sujets, afin de mettre entre leurs cœurs & le sien toute l'égalité & l'union possible, & les regarder comme une partie de lui-même. 6°. A avoir une véritable affection pour ses peuples, se réjouir de leurs avantages, & s'affliger de leurs disgrâces jusqu'à persuader aux plus petits sujets de l'Empire, qu'ils sont aussi chers à leur Souverain que ses propres enfans. 7°. A attirer à sa Cour toutes sortes d'ouvriers & d'artistes, pour expédier promptement les ouvrages publics & particuliers. 8°. A caresser & traiter avec autant de libéralité que de politesse les Ambassadeurs Etrangers, pour leur faire connoître qu'il a l'ame Royale & généreuse, & à prendre soin qu'en retournant chez eux ils soient satisfaits & n'éprouvent aucune fâcheuse aventure. 9°. A chérir tous les Seigneurs de l'Empire, & à les traiter avec tant de bonté, que loin d'avoir aucune idée de révolte, ils deviennent au contraire les plus fermes soutiens



de l'Etat. Des préceptes si sages inculqués de bonne heure dans l'esprit des Princes du Sang leur laissent toujours une vive impression, dont ils ne perdent jamais le souvenir. D'ailleurs on observe que les Chinois ont un tempérament porté à la douceur, & de cette façon les Chefs n'exigent rien de trop difficile, & le peuple, persuadé qu'on le traite favorablement, obéit sans aucun murmure.

Toute l'autorité réside dans la personne de l'Empereur, & quoique chaque Particulier soit parfaitement maître de son bien, & vive paisiblement dans la possession de ses terres, l'Empereur est le maître d'imposer sur le champ les taxes qu'il juge convenables pour le bien de l'Etat. Cependant, excepté les cas d'une pressante nécessité, il use rarement de ce pouvoir. Il a même souvent coutume d'exempter chaque année une ou deux Provinces de fournir leur part des taxes ordinaires, & il examine auparavant celles qui ont souffert le plus dans l'année, soit par les maladies, soit par les mauvais temps. Il n'y a point de Tribunal dans l'Empire, dont la Sentence n'ait besoin d'être confirmée par l'autorité & l'aveu du Prince; mais ses propres décrets sont perpétuels & irrévocables. Les Vicerois & les Tribunaux des Provinces doivent sur le champ les enregistrer sans examen, & les faire publier dans toute l'étendue de leur Jurisdiction.

L'Empereur, absolument maître de disposer de toutes les dignités & les emplois de son Empire, jouit aussi du droit de se nommer un successeur parmi ses enfants, ou même de faire tomber son choix sur un de ses sujets, si dans sa propre famille il ne juge personne digne d'occuper le trône. S'il arrive que le Prince, ou le Particulier que l'Empereur aura destiné à régner après lui, réponde mal à ses espérances & à celles du Public, l'Empereur écoute volontiers les plaintes qu'on lui adresse à ce sujet, & il ne balance pas à exclure celui qu'il avoit nommé, & le remplace peu de temps après par un autre. En général, le pouvoir de l'Empereur s'étend si loin qu'il peut à son gré changer la figure & le caractère des lettres; abolir les anciennes, en introduire de nouvelles, donner aux Provinces, aux villes, aux familles d'autres noms que ceux qu'elles avoient portés jusqu'alors; défendre l'usage de certaines expressions dans le langage, & faire revivre celles qui auroient été abandonnées.

Quoique l'autorité de l'Empereur paroisse avoir si peu de bornes, elle est restreinte par quelques loix, ou au moins par la crainte du mépris & de l'indignation des peuples. Les Chinois jugent du mérite de leur Souverain par l'affection paternelle qu'il témoigne à ses sujets, & par les soins qu'il apporte à la faire éclater en s'occupant de leur bonheur. Pour mériter le titre d'Atteint de pere & de mere de son peuple, que les Chinois donnent à ceux qui remplissent dignement le trône, un Empereur s'étudie continuellement à soutenir sa réputation. Si une Province est affligée de quelque disgrâce, il en marque le plus sensible chagrin; se renferme dans son Palais; observe un jeûne rigoureux, & refuse toutes sortes de plaisirs. Il ne borne pas à ces témoignages extérieurs les preuves de sa compassion pour ses sujets malheureux, il diminue leurs taxes par un décret, dans lequel il a soin de faire insérer quels ont été & quels sont ses sentiments à l'égard de son peuple.

---

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Autorité de  
l'Empereur.

Les loix, qui semblent en quelque sorte contraindre la puissance absolue du Souverain, autorisent les Mandarins à faire à l'Empereur les représentations les plus fortes dans toutes les occasions où il commet quelque faute qui paroît capable de troubler le bon ordre du Gouvernement. Ces représentations se font en forme de supplique, & quoiqu'on n'y emploie que les termes les plus soumis & les plus respectueux, on cherche toujours à les rendre les plus pathétiques qu'il est possible. Si le Monarque aïectoit de mépriser ces remontrances, ou maltraitoit le Mandarin assez courageux pour embrasser la cause publique, il perdrait l'affection de son peuple, tandis que le Mandarin recevroit les plus glorieux applaudissemens, & verroit immortaliser son action par toutes sortes d'honneurs.

La tranquillité de l'Empire dépend entièrement de l'application du Souverain à maintenir & à faire observer les loix dans tous ses Etats. Il doit se faire instruire exactement de la conduite des Vicerois & des autres Officiers qui vivent loin de sa Cour. Dans cette vûe, suivant le rapport du Pere le Comte, l'Empereur a deux Conseils souverains, l'un nommé le *Conseil extraordinaire*, qui n'est composé que des Princes du Sang ; l'autre qui porte le nom de *Conseil ordinaire*, où les *Ko-laus*, c'est-à-dire, Ministres d'Etat sont admis avec les Princes. Les fonctions de ces Ministres sont de discuter les affaires de l'Empire, & d'en faire leur rapport au Souverain, qui leur déclare quelles sont ses volontés.

Une des principales marques de l'autorité souveraine est le sceau qui s'appose aux actes publics & aux décisions des Tribunaux. Celui de l'Empereur est une pierre quarrée de Jaspe, qui est fort estimé à la Chine, & personne n'a le droit d'employer le Jaspe à cet usage. Les sceaux d'honneur que l'Empereur accorde aux Princes sont d'or ; ceux des Vicerois, des grands Mandarins, ou des Magistrats du premier ordre, sont d'argent, & enfin ceux des Mandarins ou des Magistrats inférieurs, ne sont que de cuivre ou de plomb, & plus ou moins grands, suivant l'élevation de leur dignité. Depuis l'établissement des Tartares à la Chine, les Tribunaux de cet Empire sont composés d'un mélange des deux Nations, & de même les caractères gravés sur les sceaux sont moitié Chinois, moitié Tartares. Lorsque l'Empereur envoie dans les Provinces des Commissaires, chargés d'observer la conduite des Gouverneurs, des Magistrats & des Particuliers, il a soin de les munir chacun d'un sceau, qui est la marque de leur Office.

Vénération des  
Chinois pour  
leur Empereur.

La vénération que les Chinois ont pour la personne de leur Empereur, répond à l'étendue de son autorité. C'est une espèce de Divinité pour son peuple, & on lui rend des hommages qui, à proprement parler, tiennent de l'adoration. Les premiers Ministres, les plus proches parents de l'Empereur, ses freres mêmes ne lui parlent qu'à genoux. Ce respect ne se borne pas à sa personne, il s'étend jusqu'aux choses dont il a coutume de se servir. On se prosterne ainsi devant son trône, son fauteuil, son habit, sa ceinture, &c. Un Chinois, de quelque qualité qu'il soit, n'ose passer à cheval ou en chaise devant le Palais de l'Empereur. Dès qu'on en approche on met pied à terre, & on ne remonte à cheval ou dans la chaise qu'à quelques pas de-là. Chaque cour a un sentier pavé de larges pierres, qui ne sert qu'à l'Empereur, & ceux qui sont obligés de traverser les cours doi-

vent marcher fort vite à côté de ce sentier, parce que la promptitude & la légèreté de la marche sont une marque de respect qui s'observe en passant près des personnes de qualité. La moindre négligence dans le respect qu'on doit à l'Empereur, passe pour un crime à la Chine, & est punie en conséquence.

Les revenus de l'Empereur sont immenses, & on ne peut déterminer au juste à quelle somme ils montent; car le tribut annuel des Provinces se paye partie en argent, partie en denrées. On tire ce tribut sur les terres, sur le sel, sur les soies, sur les étoffes de chanvre & de coton, & sur diverses autres choses, dont le détail est infini. Le tribut personnel de tous ceux qui ont vingt ans jusqu'à soixante, est considérable, à cause du grand nombre d'habitants dont l'Empire est peuplé. Comme les terres sont mesurées & qu'on sçait la quantité de familles qu'il y a dans une ville, on n'a pas de peine à déterminer ce qu'elle doit payer chaque année. Les Officiers des villes qui lèvent les contributions n'ont point le pouvoir de confisquer les biens de ceux qui ne veulent point payer, ou qui ne se trouvent pas dans la possibilité de le faire. On attend alors que leur récolte soit faite, & si après ce temps, on remarque que la mauvaise foi les fait agir, on a recours à la prison ou à la bastonnade. On emploie encore un autre expédient pour faire payer les Particuliers. Comme il y a dans chaque ville un nombre de pauvres & de vieillards que l'Empereur entretient & nourrit sur ses revenus, les Officiers, qui n'ont pu tirer des Particuliers le paiement des taxes, donnent des billets à quelques vieillards, pour qu'ils reçoivent eux-mêmes l'argent qu'on leur destinoit sur le tribut. Ces vieillards vont dans les maisons de ceux qui doivent leurs taxes, & si on refuse de leur livrer sur le champ la valeur du billet dont ils sont porteurs, ils s'établissent dans la maison des débiteurs, & s'y font nourrir autant de temps qu'il est nécessaire pour consommer ce qui étoit dû à l'Empereur.

Les Officiers, dont l'emploi est de lever les taxes, rendent compte de leur recette au Trésorier général de la Province, & celui-ci, à certains temps fixés, envoie à la Cour le produit des tributs, & va lui-même rendre compte à son tour au *Houpou*, le second des Tribunaux souverains. Ceux qui composent ce Tribunal sont chargés de tout ce qui concerne l'administration des finances, & présentent de temps en temps à l'Empereur les mémoires dans lesquels ils marquent les sommes qu'on leur a délivrées, & l'emploi qu'ils en ont fait. Une grande partie des deniers Impériaux se consomme dans les Provinces, soit pour les pensions, l'entretien des pauvres, des vieillards, des invalides, soit pour les appointements des Mandarins, le paiement des troupes & celui des ouvrages publics. Lorsqu'il y a du surplus au produit des taxes, il est porté à Peking, où il est employé aux dépenses ordinaires du Palais & de la capitale, dans laquelle l'Empereur nourrit un nombre étonnant de troupes réglées, sans compter leur solde qui se paye en argent. D'ailleurs on distribue tous les jours à Peking une certaine quantité de viande, de poisson, de sel, de légumes, &c. à près de cinq mille Mandarins.

Les troupes que l'Empereur nourrit & entretient, soit le long de la grande muraille, soit dans toutes les villes & places murées, montent à un nom-



bre presque incroyable. Ces soldats doivent servir de Gardes & former une escorte aux grands Mandarins, aux Gouverneurs, aux Officiers & aux Magistrats. Ils sont obligés de les accompagner un certain espace de chemin dans leurs voyages, & pendant la nuit ils font la garde autour de leur baraque ou de leur hôtel. Le service des soldats, dans ces occasions, ne dure qu'un jour & une nuit, parce qu'ils sont relevés au bout de vingt-quatre heures par les soldats du lieu où ils arrivent. L'Empereur pourvoit aussi à la subsistance d'environ cinq mille chevaux pour monter la cavalerie, & pour le service des postes & des courriers qui portent ses ordres & ceux des Tribunaux dans les Provinces. Les autres dépenses que fait l'Empereur sont employées aux ouvrages publics, qui peuvent servir à l'ornement des villes, ou à la commodité des peuples, & à l'entretien de son palais, qui, sans être bâti dans le goût de notre architecture, ne laisse pas d'avoir un certain air de magnificence dont on est frappé. Ce Palais, suivant le rapport d'un Missionnaire, qui fut introduit auprès de l'Empereur, est un amas surprenant de bâtiments, & contient une longue suite de cours, de galeries & de jardins, qui forment un tout véritablement magnifique. Je vais, d'après le P. du Halde, en faire la description telle qu'il l'a tirée lui-même du récit que le Missionnaire lui en a fait.

La première Cour de ce Palais a la figure d'une double équerre, à chaque extrémité de laquelle on voit un gros édifice oblong à double toit, dont l'étage d'en bas est percé en trois endroits en forme de porte de ville. Cette cour a en quarré plus de trois cents pas géométriques, & elle est pavée de grosses briques posées de champ, mêlées de pierres plates & larges. Avant que d'entrer dans une seconde cour il faut passer un canal à demi sec, qui court de l'Est à l'Ouest, & qui est parallèle aux murs de la seconde cour. Sur ce canal on voit plusieurs ponts à une certaine distance les uns des autres, & ces ponts sont de marbre blanc. A l'entrée & à la sortie de celui de ces ponts qui conduit à la porte du milieu de la cour, il y a deux grandes colonnes rondes de marbre blanc, dressées sur un large piedestal entouré d'une balustrade de même matière. La base de ces colonnes est ornée de deux grands lions de sept ou huit pieds de hauteur, qui paroissent avoir été taillés du même bloc.

En entrant dans la seconde cour, qui n'a que cent pas géométriques de longueur sur environ cinquante de largeur, on trouve deux autres colonnes de marbre blanc, ornées de dragons en relief avec deux petites ailes au-dessous du chapiteau, qui est plat & très-large. La troisième cour est deux fois plus longue que la précédente, mais gueres plus large. Elle a cinq portes qui forment cinq édifices, & qui sont fort épaisses & couvertes de plaques de fer, attachées avec de larges rangées de clous de cuivre dont la tête est plus grosse que le poing. Tous les édifices du Palais sont bâtis sur des bases de marbre gris-rougeâtre fort mal poli, mais orné de moulures. On traverse ainsi neuf cours, ornées chacune différemment, quoique le même goût règne dans toutes, avant que de parvenir au Palais où est l'appartement de l'Empereur. Ce Palais est tout brillant par l'éclat que lui donnent les ornements de sculpture, le vernis, les dorures & les peintures. Au fond de ce bâtiment regne une espèce de plate-forme pavée de grands

carreaux d'un très beau marbre jaîpé, poli comme une glace, & dont les morceaux sont tellement unis, qu'à peine peut-on distinguer l'endroit où ils se joignent.

Ceux qui ont vu le Palais de l'Empereur à Peking s'accordent à en faire éloge, & assurent qu'on est frappé d'admiration à la vue de cette suite de cours de plain pied, sur une même ligne, & en examinant cet assemblage, quoique confus & informe de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades, de balustrades & de degrés dont les cours sont environnées. D'ailleurs cette multitude de toits couverts de tuiles d'un vernis jaune si luisant & si beau, qu'ils paroissent dorés quand le soleil donne dessus, ne laisse pas de paroître très-magnifique. Outre les cours qui conduissent à l'appartement de l'Empereur, on voit sur les aîles un nombre presqu'infini de bâtimens, qui sont les Palais des Princes du Sang, ceux de l'Impératrice & des autres femmes, les jardins, les lacs, les étangs & les bois, où l'on nourrit toutes sortes d'animaux.

Les terrasses & les plates-formes sur lesquelles tous les édifices sont bâtis contribuent aussi à leur donner cet air de grandeur, qui frappe au premier coup d'œil. Elles s'élèvent d'environ quinze pieds au-dessus du rez-de-chaussée. Elles sont revêtues de marbre blanc, ornées de balustrades assez bien travaillées, & ne sont ouvertes qu'à l'entrée des escaliers, qui sont ordinairement placés sur les côtés, au milieu & aux deux coins du front. L'escalier du milieu n'est proprement qu'un talus, qui consiste dans une ou deux longues pièces de marbre, sans degrés & sans palier. Ce passage n'est que pour l'Empereur qui, aux jours de cérémonie, s'y fait porter dans une chaise couverte. Ces terrasses forment devant les portes & les fenêtres des appartemens une large plate-forme pavée de marbre, qui s'avance de sept ou huit pieds au-delà du bâtiment.

Outre le magnifique & vaste Palais que les Empereurs Chinois ont à Peking, on voit encore dans leur Empire plusieurs autres Palais qui leur servent de maisons de plaisance. Parmi ces derniers on doit remarquer plus particulièrement le Palais de *Yen-Ming-Yen*, c'est-à-dire, le jardin des jardins, & je vais en donner la description. Il renferme un vaste terrain dans lequel on a élevé à la main de petites collines hautes depuis vingt jusqu'à cinquante & soixante pieds; ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arrosent le fond de ces vallons, & vont se rejoindre en plusieurs endroits pour former des étangs & des mers. On parcourt ces canaux, ces étangs & ces mers sur de belles & magnifiques barques plus ou moins grandes. Il y a une de ces barques qui a treize toises de longueur & quatre de large, & qui porte une superbe maison. Dans chacun des vallons & sur le bord des eaux sont des bâtimens parfaitement assortis de plusieurs corps de logis, de cours, de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de cascades, &c. ce qui fait un assemblage dont le coup d'œil est admirable.

On sort d'un vallon, non par de belles allées droites comme en Europe, mais par des zigzags, par des circuits, qui sont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, & au sortir desquels on retrouve un second vallon tout différent du premier, soit pour la forme du terrain, soit pour

a structure des bâtimens. Toutes les montagnes & les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs, qui sont très-communs à la Chine. Les canaux ne sont point, comme ceux d'Europe, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, ils sont seulement ornés d'une façon rustique avec des morceaux de roche, dont les uns avancent & les autres reculent. Ces roches se trouvent posées si artilement, qu'on croiroit volontiers que c'est l'ouvrage de la Nature. Tantôt le canal est large, tantôt il est étroit : ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il étoit poussé par les collines & par les rochers. Les bords sont semés de fleurs, qui sortent des rocailles, & qui paroissent y être nées naturellement : chaque saison a les siennes.

Outre les canaux, il y a partout des chemins, ou plutôt des sentiers qui sont pavés de petits cailloux, & qui conduisent d'un vallon à l'autre. Ces sentiers vont aussi en serpentant ; tantôt ils sont sur les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent. Arrivé dans un vallon, on aperçoit les bâtimens, dont toute la façade est en colonnes & en fenêtres. La charpente en est dorée, peinte, vernissée, les murailles sont de brique grise, bien taillée, bien polie, & les toits sont couverts de tuiles vernissées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui par leur mélange & leur arrangement offrent aux yeux une agréable variété de compartimens & de desseins. Ces bâtimens n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée. Ils sont élevés de terre de deux, de quatre, de six ou de huit pieds, & quelques-uns ont un étage. On y monte non par des degrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers qui semblent être des degrés faits par la Nature. Rien ne ressemble tant à ces Palais fabuleux qu'on suppose au milieu d'un désert élevé sur un roc, dont l'avalée est raboteuse & va en serpentant.

Les appartemens intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils sont très-bien distribués, les meubles & les ornemens y sont d'un goût exquis & d'un très grand prix. On trouve dans les cours & dans les passages des vases de marbre, de porcelaine, de cuivre pleins de fleurs. Au-devant de quelques unes de ces maisons, au lieu de statues, on a placé sur des pedestaux de marbre des figures en bronze, ou en cuivre d'animaux symboliques & des urnes pour brûler des parfums. Chaque vallon, comme on l'a déjà vu, a sa maison de plaisance, petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand Seigneur de l'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties de bois de cedre, qu'on transporte à grands frais de plus de cinq cents lieues. Il y a un nombre surprenant de ces maisons ou Palais dans les différens vallons qu'un enclos immense renferme, & à côté de chaque Palais il y a une petite maison pour loger les Eunuques. Ce sont eux qui ont la garde de tous les Palais, & leur logement est toujours à côté, à quelque toise de distance ; logement assez simple, & qui, pour cette raison, est toujours caché par quelque bout de mur, ou par des montagnes.

Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance, pour rendre la communication d'un lieu à un autre plus aisée. Ces ponts sont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois, & tous assez



assez élevés pour laisser passer librement les barques. Ils ont pour parapets des balustrades de marbre blanc, travaillées avec art & sculptées en bas reliefs. Du reste ils sont toujours différents entr'eux pour la construction. Ces ponts n'ont point leurs extrémités l'une vis-à-vis de l'autre, mais ils vont aussi en tournant, de sorte que tel pont pourroit n'avoir que trente à quarante pieds, s'il étoit en droite ligne, se trouve en avoir cent ou deux cents par les contours qu'on lui fait faire. On en voit qui, soit au milieu, soit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos portés sur quatre, huit ou seize colonnes. Ces pavillons sont, pour l'ordinaire, sur ceux des ponts d'où le coup d'œil est le plus beau. D'autres ont aux deux bouts des arcs de triomphe de bois ou de marbre blanc d'une jolie structure, mais infiniment éloignée des idées Européennes.

On a vu que les canaux vont se rendre & se décharger dans des bassins & dans des mers. Il y a en effet un de ces bassins qui a près d'une demilieue de diametre en tous sens, & auquel on a donné le nom de mer. C'est un des plus beaux endroits de cette maison de plaisance. Autour de ce bassin, il y a sur les bords, de distance en distance, de grands corps de logis séparés entr'eux par des canaux & par ces montagnes factices, dont j'ai parlé plus haut. Mais ce qu'il y a de plus agréable dans toute l'enceinte du château de plaisance est une île ou rocher, qui, au milieu du grand bassin dont on vient de parler, s'élève d'une manière raboteuse & sauvage à une toise ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un petit Palais, où cependant on compte plus de cent chambres ou salons. Ce Palais a quatre faces, & il est d'une beauté & d'un goût extrêmement recherchés. La vue en est admirable, car de-là on voit tous les Palais, qui, par intervalles, sont sur les bords du bassin ; toutes les montagnes qui s'y terminent ; tous les canaux qui y aboutissent pour y porter, ou pour en recevoir leurs eaux ; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure des canaux ; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts ; tous les bosquets qui séparent ou couvrent les Palais, pour empêcher que ceux qui sont d'un même côté ne puissent avoir vue les uns sur les autres.

Les bords de ce charmant bassin sont variés à l'infini, & aucun endroit ne ressemble à l'autre, ici ce sont des quais de pierre de taille, où aboutissent des galeries, des allées & des chemins : là ce sont des quais de rocaille, construits en espee de degrés avec tout l'art imaginable, ou bien ce sont de belles terrasses, & de chaque côté un degré pour monter aux bâtiments qu'elles supportent. Au-delà de ces terrasses, il s'en élève d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéâtre. Ailleurs c'est un bois d'arbres à fleurs qui se présente à vos yeux. Un peu plus loin vous trouvez un bosquet d'arbres sauvages, & qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes. Il y a des arbres de haute futaie & de bâtisse, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruit.

On trouve aussi sur les bords de ce même bassin quantité de cages & de pavillons, moitié dans l'eau & moitié sur terre, pour toutes sortes d'oïseaux aquatiques. On rencontre de même, de temps en temps, sur le terrain du château de petites ménageries & de petits parcs pour la chasse. On

estime surtout une espèce de poissons dorés, dont en effet la plus grande partie est d'une couleur aussi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve un assez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin, & de toutes ces couleurs mêlées ensemble. Il y en a plusieurs réservoirs dans tout le jardin, mais le plus considérable est celui qu'on a fait au milieu du grand bassin. C'est un grand espace entouré d'un treillis fort fin de fil de cuivre, pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

Enfin on ne peut se figurer la beauté de ce seul endroit, lorsque ce bassin est couvert de barques dorées & vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joute & autres jeux ; mais surtout une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifice & qu'on illumine tous les palais, toutes les barques, & presque tous les arbres. En illuminations & en feux d'artifices, les Chinois surpassent de beaucoup les Européens, sans excepter les Italiens.

L'endroit où loge ordinairement l'Empereur, & où demeurent aussi l'Impératrice, les autres femmes, leurs femmes de chambre & les Eunuques, est un assemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, &c. En un mot, il a l'étendue d'une ville d'une certaine grandeur. Les autres Palais ne sont gueres que pour la promenade, pour le diner & pour le souper. Ce logement ordinaire de l'Empereur est immédiatement après les portes d'entrée, les premières salles, les salles d'Audience, les cours & leurs jardins. Ce Palais, qui forme une île, se trouve entouré de tous les côtés par un large & profond canal, & on pourroit l'appeller un férial. C'est dans les appartements qui le composent, qu'on voit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornements, de peintures dans le goût Chinois, & tous ces ornements & ces meubles sont faits de bois précieux, de vernis du Japon & de la Chine. On admire l'assemblage qui se trouve de vases antiques de porcelaine, de foyeries, d'étoffes d'or & d'argent, & de tout ce que l'art & le bon goût peuvent ajouter aux richesses des productions de la Nature.

De ce logement de l'Empereur, le chemin conduit presque tout droit à une petite ville bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue est d'un quart de lieue en tous sens, & elle a ses quatre portes aux quatre points cardinaux, ses tours, ses murailles, ses parapets, ses crénaux. On y voit des rues, des places, des Temples, des halles, des marchés, des boutiques, des Tribunaux, des Palais, un port ; enfin tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'Empire, se rencontre en petit dans cette ville.

Comme la grandeur que les Empereurs Chinois affectent dans toutes leurs démarches, est cause qu'ils ne se montrent jamais en public qu'avec un appareil qui imprime la terreur, ils sont pour ainsi dire obligés de vivre dans une espèce de solitude, bornés seulement à la vue des Officiers & des Ministres qui se rendent au Palais. Pour se dédommager d'une contrainte si ennuyeuse, les Empereurs imaginent plusieurs amusements qui puissent suppléer à la privation où ils se trouvent des divertissements publics. C'est dans cette vue que les derniers Empereurs ont fait construire la petite ville située dans l'enclos du château de Plaisance, dont on vient de voir la description. Cette

ville est destinée à faire représenter par les Eunuques plusieurs fois l'année tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues, & même toutes les friponneries des grandes villes.

Aux jours marqués chaque Eunuque prend l'habit de l'état & de la profession qui lui sont assignés; l'un est un Marchand, l'autre un Artisan, celui-ci un Soldat, celui-là un Officier. On donne à l'un une brouette à pousser, à l'autre des paniers à porter; enfin chacun a le district de sa profession. Les vaisseaux arrivent au port, les boutiques s'ouvrent & on étale les marchandises. Un quartier est pour la soie, un autre pour la toile, une rue pour les porcelaines, une pour les vernis; tout est distribué avec beaucoup d'arrangement. Chez celui-ci on trouve des meubles, chez celui-là des habits, des ornemens pour les femmes; chez un autre des livres pour les curieux & les sçavants. Il y a des Cabarets pour le thé & pour le vin, des Auberges pour les gens de tout état. Des Colporteurs vous présentent des fruits de toute espèce, & des rafraîchissemens en tout genre; des Merciers vous tirent par la manche, & vous harcellent pour vous faire prendre de leurs marchandises. Là tout est permis; on y distingue à peine l'Empereur du dernier de ses sujets. Chacun annonce ce qu'il vend, on s'y querelle, on s'y bat; enfin c'est le vrai fracas des Halles. Les Archers arrêtent les querelleurs, on les conduit aux Juges dans leur Tribunal; la dispute s'examine & se juge. On condamne souvent à la bastonnade, on fait sur le champ exécuter l'Arrêt, & quelquefois le jeu se change pour le plaisir de l'Empereur en quelque chose de trop réel pour le patient.

Les Filoux ne sont pas oubliés dans cette fête, & ce noble emploi est confié à un certain nombre d'Eunuques des plus alertes qui s'en acquittent ordinairement avec succès. S'ils se laissent prendre sur le fait, ils en ont la honte & on les condamne, ou du moins on feint de les condamner à être marqués, bâtonnés ou exilés suivant la gravité du cas ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs sont pour eux; ils ont des applaudissemens, & le pauvre Marchand est débouté de ses plaintes. Cependant tout cela n'est qu'un jeu, & toutes les marchandises se retrouvent à la fin de la Foire.

Cette Foire ne se fait que pour le plaisir de l'Empereur, de l'Impératrice & des autres femmes. Il est rare qu'on y admette quelque Prince, ou quelques Grands, & s'ils y sont admis, ce n'est que lorsque les femmes se sont retirées. Les marchandises qu'on y étale & qu'on y vend, appartiennent pour la plus grande partie aux Marchands de Peking, qui les confient aux Eunuques pour les vendre réellement; ainsi tous les marchés ne sont pas feints & simulés. L'Empereur achète toujours beaucoup, & on lui vend le plus cher qu'on peut. Les femmes achètent de leur côté, & les Eunuques aussi. Si tout ce commerce n'avait rien de réel, il manqueroit de cet intérêt piquant qui rend le fracas plus vif & le plaisir plus solide.

Au commerce succède quelquefois le labourage, & il y a au même enclos un quartier qui y est destiné. On y voit des champs, des prés, des maisons, des chaumières de laboureurs. Tout s'y trouve, les bœufs, les charrues & les autres instrumens d'agriculture. On y sème du bled, du riz, des légu-



mes, toutes sortes de grains; on moissonne & on cueille les fruits. Enfin on y fait tout ce qui se fait à la campagne, & dans tout on imite d'aussi près qu'on le peut la simplicité rustique & toutes les manieres de la vie champêtre.

Il y a à la Chine une fête célèbre qu'on nomme la fête des Lanternes, & qui arrive le quinzieme de la premiere lune de l'année. Il n'y a point de Chinois qui cette nuit là, quelque pauvre qu'il soit, n'allume quelques lanternes. On en fait & on en vend de toutes sortes de grandeurs, de figures & de prix. Cette nuit-là toute la Chine est illuminée; mais l'illumination n'est nulle part aussi belle que chez l'Empereur, & sur-tout dans la maison de Plaisance, dont on vient de voir la description. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie où il n'y ait plusieurs lanternes suspendues au plafond. Il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins en façon de petites barques, que l'eau pousse & ramene. Il y en a sur les montagnes, sur les ponts, & presque à tous les arbres. Elles sont toutes d'un ouvrage fin, délicat, en figures de poissons, d'oiseaux, d'animaux, de vases, de fruits, de fleurs, de barques & de toutes grosseurs. Il y en a de soye, de corne, de verre, de nacre, & de toutes matieres. Il y en a de peintes, de brodées & d'extrêmement belles; enfin les Chinois leur donnent tant de variétés, ainsi qu'à la forme de leurs édifices, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la fécondité de leur imagination (1).

Ceremonie de l'Empereur, lorsqu'il se montre en public.

Les Empereurs autrefois se tenoient enfermés dans l'enceinte de leurs Palais, prévenus que le peuple les respectoit beaucoup à cause qu'il les voyoit rarement. Maintenant les Empereurs sont devenus plus populaires, & se montrent davantage à leurs sujets. Cependant pour ne pas s'éloigner du génie de la Nation, ils affectent de relever la supériorité de leur rang par le cortège nombreux & magnifique dont ils se font accompagner. Voici la maniere dont le P. du Halde rapporte les cérémonies qui s'observent lorsque l'Empereur sort de son Palais. Suivant l'usage établi une grande partie des Seigneurs de la Cour doivent marcher avec leur Souverain. Tout brille dans ce cortège, les armes, les harnois des chevaux, les banderolles, les parasols, les éventails, & toutes les autres marques de la dignité Impériale. Les Princes & les Seigneurs ouvrent la marche, & sortent les premiers à cheval. Ils sont suivis immédiatement par les Colaos ou premiers Ministres & par les grands Mandarins, qui marchent sur deux ailes & fort près des maisons; de sorte que le milieu des rues reste libre. On porte après eux vingt-quatre bannières de soie jaune, qui est la livrée de l'Empereur; & sur ces bannières qu'on peut regarder comme ses armoiries, on a brodé des dragons d'or. Ensuite s'avancent vingt-quatre parasols de la même couleur que les bannières & autant d'éventails, fort riches & fort précieux. Les Gardes-du-corps qui environnent la personne de l'Empereur, sont tous vêtus de jaune, ont sur la tête des espèces de casque, & à la main une sorte de javelot ou de demi-pique dorée & terminée en haut par la figure d'un soleil, d'un croissant, ou de la tête de quelque animal. Douze Étafiers vêtus aussi de jaune portent sur leurs épaules la chaise de l'Empereur, & en divers endroits sur la route il y a un grand nombre d'autres Étafiers, qui dans la marche relient

(1) Tome XXVII. des Lettres Edifiantes, page 9.

les premiers sans interrompre la course. L'Empereur est presque toujours habillé de jaune, c'est la couleur Impériale, & elle est interdite à tout autre qu'à lui, ou aux Officiers qui l'approchent de plus près. D'ailleurs sa veste est parée de dragons peints ou brodés, c'est sa devise, & il est le seul qui puisse les porter à cinq ongles. Si quelqu'un, sans sa permission, avoit la témérité de mettre sur ses habits cette marque de la dignité Impériale, il seroit rigoureusement puni. Une troupe de Musiciens, de Trompettes accompagnent l'Empereur & font retentir avec grand bruit le son de leurs instruments. Enfin une multitude de Pages & de Valets-de-pied ferment la marche.

L'Empereur est le maître de diminuer ou d'augmenter à sa volonté le nombre de ceux qui doivent l'accompagner dans ses sorties, & souvent il use de ce pouvoir pour se délivrer de l'embarras que cause un trop grand cortège. Lorsque l'Empereur *Chang-hi* visitoit les provinces méridionales de ses Etats, il montoit une barque neuve qu'on avoit faite exprès pour son voyage, & il se faisoit accompagner de ses enfants, des grands Seigneurs de la Cour, & d'une infinité d'Officiers de confiance. Il y avoit tant de troupes sur la route qu'il sembloit marcher au milieu d'une armée. En allant il faisoit de petites journées, & s'arrêtoit de temps en temps pour examiner par lui-même & se faire rendre un compte exact de tout; mais en retournant à la capitale, il ne mettoit plus d'intervalle dans sa course; de sorte que sa barque voguoit jour & nuit.

Dans les voyages que l'Empereur fait en Tartarie, ou lorsqu'il veut prendre le divertissement de la chasse, il marche véritablement à la tête d'une nombreuse armée. On croiroit alors sans peine qu'il médite la conquête d'un puissant Empire, & qu'il a besoin de forces supérieures pour le subjuguier; c'est alors que les Princes & les Grands font éclater à l'envi leur magnificence dans leur train, dans leurs habits, dans leurs tentes, leurs équipages, &c. L'occasion où l'Empereur marche avec le plus de pompe, est lorsqu'il va offrir solennellement des sacrifices dans le Temple de *Tien*. Les cérémonies observées dans cette marche, sont décrites par le P. du Halde qui les a tirées de la relation du P. Magalhaens. Je crois devoir d'après lui en faire la description, & cela d'autant plus que, suivant la remarque du P. du Halde, l'ordre de ces cérémonies est réglé de tous les temps, & n'a reçu aucun changement.

La marche commence par vingt-quatre Tambours & vingt-quatre Trompettes, qui avancent rangés les uns & les autres en deux files. Les trompettes sont faites d'un bois que les Chinois estiment beaucoup, & qu'ils nomment *Ou-tong-chu*. Elles ont plus de trois pieds de longueur, & environ huit pouces de diamètre à l'embouchure. Leur forme est celle d'une cloche, & on a soin de les orner de cercles d'or. Ces instruments ont le son approprié à celui du tambour, avec lequel ils s'accordent parfaitement.

Sur la même ligne paroissent vingt-quatre hommes armés de bâtons longs de sept à huit pieds, vernissés de rouge & ornés de feuillages dorés. Ensuite viennent cent Soldats portant des hallebardes, dont le fer se termine en croissant; cent Messiers qui portent des lances peintes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, & dorées à l'extrémité; quatre cents grandes lanternes fort

ornées & travaillées avec beaucoup d'art ; quatre cents flambeaux faits d'un bois qui brûle très-long-temps & qui répand une grande lumière ; deux cents lances enrichies les unes de flocons de soie de diverses couleurs, les autres de queues de pantheres, de renards & d'autres animaux ; vingt-quatre bannières sur lesquelles on a peint les signes du Zodiaque, que les Chinois divisent en vingt-quatre parties ; cinquante-six autres bannières où sont représentées les cinquante-six constellations, auxquelles les Chinois réduisent toutes les étoiles ; deux cents éventails soutenus par de longs bâtons dorés, où on a peint diverses figures de dragons, d'oiseaux & d'autres animaux ; vingt-quatre parasols richement ornés, & un buffet porté par les Officiers de la bouche & garni de divers ustensiles d'or, tels que des bassins, des aiguieres, &c.

A la suite de tout ce cortège qui observe un très-bon ordre, paroît l'Empereur superbement habillé & monté sur un magnifique cheval. Ce Prince qui dans cette occasion affecte encore plus de gravité que de coutume, s'avance d'un air très-majestueux. On soutient à ses côtés un riche parasol qui est assez grand pour donner de l'ombre à lui & à son cheval. Il est environné de dix chevaux de main, dont la couleur est blanche, & les selles ainsi que les brides sont enrichies d'or & de pierreries ; cent Lanciers & les Pages de la chambre, sont aussi autour de l'Empereur à quelque distance de sa personne.

A quelques pas du Souverain, on voit venir deux à deux tous les Princes du Sang, les Regules, les premiers Mandarins & les Seigneurs de la Cour, tous en habits de cérémonie ; cinq cents jeunes Gentilshommes du Palais richement vêtus ; mille Valets de-pied en robes rouges, brodées de fleurs & d'étoiles d'or & d'argent ; immédiatement après, trente-six hommes portent une chaise découverte, qui est suivie d'une autre fermée & beaucoup plus grande. Celle-ci est soutenue par un grand nombre de Porteurs, & précède quatre grands chariots, dont deux sont trainés par des éléphants, & les deux autres par des chevaux couverts de housses en broderie. Il y a pour chaque chaise & chaque chariot une compagnie de cinquante hommes, qui en forment la garde. La marche enfin est fermée par deux mille Mandarins de lettres, & deux mille Mandarins d'armes ou Officiers de guerre, vêtus richement les uns & les autres. Le retour du Temple au Palais se fait dans le même ordre & avec beaucoup de gravité.

La Couronne dont l'Empereur se couvre la tête en quelques occasions, est extrêmement riche ; mais si l'on en croit le rapport d'un Missionnaire, les ornements qui y sont ajoutés paroissent mystérieux & significatifs. Cette Couronne est ronde en tirant un peu sur l'ovale, & on y voit briller un grand nombre de belles pierreries. Douze filets ou colliers de perles y sont attachés tout autour. Quatre de ces colliers tombent sur les yeux, quatre sur les oreilles, savoir deux de chaque côté, & quatre sur le derrière de la tête. Voici l'explication qu'on donne au mystère que présentent ces colliers : les quatre qui pendent sur les yeux font entendre qu'un Souverain doit avoir les yeux fermés sur ceux qui ont quelque affaire devant lui, c'est-à-dire, que l'affection ou la haine, la faveur pour le riche ou la compassion pour le pauvre, ne doivent jamais le déterminer dans ses jugements. Les quatre colliers



des oreilles indiquent qu'il faut qu'elles soient fermées aux priores des Grands ainsi qu'à celles des Pauvres, pour ne s'ouvrir qu'à la raison, aux loix & à la justice. Les quatre colliers qui descendent par derrière expriment le jugement, la pénétration, les réflexions, & le soin avec lesquels les Princes doivent peser leurs résolutions, & combien il est nécessaire qu'ils soient versés dans les affaires du Gouvernement.

Les femmes & les concubines de l'Empereur sont en si grand nombre, que, suivant le P. le Comte, il est difficile de le bien connoître, d'autant plus qu'il n'est jamais fixe. Ces femmes ne paroissent jamais qu'aux yeux du Monarque, & à peine un autre homme ose-t-il en demander des nouvelles. Les concubines ordinaires se nomment *Kong ngu*, c'est-à-dire, Dames du Palais; mais celles pour qui l'affection de l'Empereur s'est déclarée plus particulièrement, portent le nom de *Ti*, qui signifie presque Reines. Le Souverain leur donne quelquefois des bijoux dont elles se parent la tête & la poitrine, & une piece de satin ou de damas jaune, qu'elles suspendent devant leur porte, & qui les fait respecter plus que toutes leurs compagnes. Ces femmes ont aussi leurs titres, leurs dignités, & sont divisées en plusieurs classes. Leurs habits, leur parure, & d'autres marques de leur degré les distinguent les unes des autres; mais leurs enfants, & ceux mêmes des deux Reines, sont regardés comme des enfants naturels.

Femmes & enfants de l'Empereur.

Lorsque l'Empereur, ou l'héritier de la couronne pensoient autrefois à se marier, le Tribunal des Rits, ou des Cérémonies nommoit des femmes d'une réputation établie pour choisir vingt filles les plus accomplies qui pouvoient le trouver. On ne prenoit pas garde à la naissance, ni aux richesses de ces filles; pourvu qu'elles n'eussent aucun défaut corporel, & que leur conduite fût irréprochable; on ne leur demandoit rien autre chose. Aussitôt qu'elles étoient choisies, on les transportoit au Palais, ou pendant quelques jours elles étoient examinées par la Reine mere, ou par la premiere Dame de la Cour, qui observoit avec beaucoup d'attention si elles n'avoient point quelque défaut caché, ou quelque mauvaise odeur. Après le plus sévère examen, la Reine décidoit laquelle de ces jeunes filles méritoit l'honneur d'être l'épouse du Prince, ou de l'Empereur, & la lui faisoit conduire en grande pompe. L'Empereur refusoit rarement de recevoir celle qu'on lui donnoit ainsi, & la fête du mariage se célébroit avec beaucoup de réjouissances. L'Empereur dans ces occasions accordoit toujours des grâces à ses sujets, & entre autres faveurs il faisoit publier un pardon général pour tous les criminels de son Empire, à l'exception des voleurs & des rebelles. Le couronnement de l'épouse de l'Empereur ne tardoit pas à se faire avec une magnificence & un éclat dignes du rang où elle étoit élevée. On la décoroit d'un nombre infini de titres glorieux, & on lui assignoit des revenus considérables. A l'égard des dix-neuf autres jeunes Chinoises qu'on avoit tirées du sein de leur famille, on les marioit aux fils des premiers Seigneurs, & si on ne trouvoit pas assez de maris d'un rang distingué, on renvoyoit chez leurs parents avec des dots très-avantageuses celles qui n'avoient pu être pourvues.

Telle étoit l'ancienne coutume des Monarques Chinois; mais depuis que le trône est occupé par des Empereurs Tartares, on ne leur voit gueres

EMPIRE DE  
LA CHINE.

prendre pour femmes, & même donner le titre de Reines, qu'aux filles de quelques Souverains de la Taitarie orientale. Les Reines ne sont jamais qu'un nombre de trois, & jouissent de beaucoup plus d'honneurs que toutes les autres femmes. Elles ont un logement particulier, une Cour, deux Dames d'honneur, & plusieurs domestiques de leur sexe. On invente pour leur plaire tous les amusements qu'on peut procurer à ceux qui sont condamnés à une éternelle clôture, & on n'épargne rien pour les satisfaire du côté de la magnificence de leurs meubles & de leurs habillements. La première des trois Reines fait sa résidence dans le Palais intérieur avec l'Empereur, & porte le titre d'Impératrice; mais les deux autres ont des Palais séparés.

Résidence des  
filles de l'Empe-  
reur.

La résidence des fils de l'Empereur avant leur mariage est le Palais Impérial; mais dès qu'on leur a donné une épouse, la coutume demande qu'on les envoie dans quelque ville de Province, où il y a des Palais bâtis à ce dessein. Lorsque l'Empereur fait partir son second, ou son troisième fils pour un de ces Palais, il lui confère le titre de Roi. Chacun de ces petits Rois a mille domestiques pour lui servir de cortège, pour administrer ses affaires, & pour recevoir ses revenus. D'ailleurs la connoissance des affaires publiques de la Province leur est totalement interdite, & la seule chose qui les distingue des Princes du Sang, est l'hommage que les Mandarins sont obligés de leur rendre quatre fois l'année tel qu'on le rend à l'Empereur, à quelque différence près.

Sous le règne des Empereurs Chinois, lorsqu'il s'agissoit de marier les Princesses, filles ou sœurs du Souverain, le Tribunal des Rits ou Cérémonies faisoit assembler un certain nombre de jeunes hommes choisis, âgés de quatorze ou quinze ans. L'Empereur examinoit lui-même cette troupe, & dans le choix qu'il faisoit de ceux qu'il vouloit marier aux Princesses, il ne considéroit que l'esprit & la bonne mine, sans égard pour le rang & les richesses. Il présentoit ensuite à ses sœurs ou à ses filles le mari qu'il leur avoit destiné, & en les mariant, il leur donnoit une dot très-considérable en bijoux & en terres. Ceux qui épousoient ainsi des Princesses du sang Royal prenoient le nom de *Tu-ma*, c'est-à-dire, parents de l'Empereur par leurs femmes, & quoiqu'ils ne pussent jamais devenir Mandarins, ils ne laissoient pas d'être fort puissants. Cependant rien n'étoit si gênant que les déférences qu'ils étoient obligés de marquer à leurs épouses jusqu'à ce qu'elles eussent des enfants; car ils ne leur parloient qu'à genoux, & frappoient trois fois la terre du front la première fois qu'ils se présentoient devant elles dans la journée. La naissance d'un enfant, de quelque sexe qu'il fût, dispensoit les *Tu-ma* de ces fatigantes cérémonies, & ils n'y étoient pas contrainsts dès les commencements mêmes de leur mariage, si leur qualité étoit assez relevée pour les en exempter.

L'Empereur fait à tous ses parents par les mâles, fussent-ils à la quinzième génération, une pension pour leur subsistance, & elle est plus ou moins forte suivant la proximité du sang. Tous ceux qui ont ainsi une pension du Monarque, jouissent du privilège de faire peindre en rouge leurs maisons & leurs meubles, prérogative interdite à toute autre. Les parents de l'Empereur du côté des femmes sont de deux espèces; l'une des descendants de ses filles, qui ne passent point pour Princes du sang, ni même pour appartenir

à sa famille ; la seconde espèce est composée des peres , des freres , des oncles , & des autres parents de la Reine ; des gendres de l'Empereur & de toute leur famille en remontant ; mais les Princes Tartares ont aboli cette seconde parenté. La conduite de tous ces Princes est observée avec beaucoup d'attention , & l'Empereur punit sans indulgence celui d'entr'eux qui se rend indigne de sa naissance , ou du rang qu'il occupe.

Avant que de finir tout ce qui a rapport à l'Empereur , je crois devoir dire quelques mots des cérémonies des funeraillies. Aussitôt que ce Prince est expiré , on le place dans un riche fauteuil , & six Eunuques le transportent au milieu d'une des salles du Palais. On couche alors le corps sur un lit magnifique , & peu de temps après on le renferme dans un cercueil de grand prix au son des instruments qui jouent les airs les plus lugubres. Le cercueil est fait d'un certain bois , qui , suivant le témoignage des Chinois , a la propriété de garantir les corps de toute corruption. Au bout d'un certain espace de temps , pendant lequel on observe diverses cérémonies , on porte le corps au lieu de sa sépulture , que les Chinois appellent *Bois Impérial*. Cet endroit qui contient les tombeaux d'un grand nombre d'Empereurs & d'Impératrices , est remarquable par les différents corps de logis , les richesses , les ornements , la beauté des murailles , dont il est environné , & le nombre d'officiers & de soldats qui y font la garde nuit & jour. L'usage & la loi ont réglé de semblables cérémonies , & même de plus grandes encore , pour les funeraillies des Impératrices.

A l'égard du deuil , on assure que les Chinois étoient entièrement obligés de le porter pendant trois ans pour la mort d'un Empereur. On a peu à peu réduit la longueur du deuil , & il ne dure maintenant que quelques jours , mais dans cet intervalle les Mandarins des Villes & des Bourgs s'assemblent au milieu des places publiques , pour y témoigner leur douleur par le jeûne , les larmes , & plusieurs autres marques extérieures.

On a déjà remarqué qu'à la Chine personne ne peut s'élever au moindre emploi du Gouvernement s'il ne le mérite par son sçavoir & sa capacité ; & lorsqu'un Particulier est employé au service de l'Empire , il est décoré du titre de Khan , que les Portugais ont rendu par le nom de Mandarin , que tous les Européens ont adopté. Il y a neuf Ordres de Mandarins , qui sont si parfaitement subordonnés entr'eux , que rien n'est comparable au respect & la soumission des Ordres inférieurs pour les Ordres supérieurs.

Le premier Ordre des Mandarins est celui des *Colaos* , ou Ministres d'Etat , des premiers Présidents des Cours Souveraines , & des autres premiers Officiers de la Milice. Etre Mandarin du premier Ordre , est le plus haut degré auquel puissent parvenir les gens de lettres. Il y en a cependant plusieurs qui sont quelquefois qualifiés de titres encore plus honorables , tels que ceux de Comtes , de Ducs , &c. mais l'Empereur ne fait gueres cet honneur qu'à ceux qui ont rendu à l'Etat les services les plus importants. Le Prince choisit lui-même les Colaos , qu'il tire pour l'ordinaire des autres Tribunaux , & dont il détermine le nombre à sa volonté. Ils ne sont communément que cinq ou six , & un d'entr'eux est regardé comme le Chef du Conseil. Il est nommé *Cheou-Siang* , & il a la confiance de l'Empereur.

Les Mandarins du second Ordre sont comme les Assesseurs des premiers ,



& c'est de leur Corps que se tirent les Vicerois des Provinces & les Présidents de divers Tribunaux.

Le troisieme Ordre des Mandarins est composé de ceux qu'on appelle *Tekong Chu-co*, c'est-à-dire, Ecole des Mandarins. Ils sont Secrétaires de l'Empereur, & ont soin de faire écrire toutes les affaires dont on délibère dans le Conseil. D'ailleurs, ils fournissent, ainsi que le second Ordre, des Vicerois & des Présidents. A l'égard des six autres Ordres des Mandarins, ils ne diffèrent entr'eux que par la soumission que les derniers ont pour ceux qui leur sont supérieurs, & par diverses marques distinctives que portent leurs membres. Ces marques consistent dans une piece d'étoffe carrée que chaque Mandarin attache sur sa poitrine, & dans la ceinture qui lui serre le corps. La piece d'étoffe est toujours richement travaillée, & au milieu se voit la devise propre de l'emploi de celui à qui elle appartient. Aux uns, c'est un dragon à quatre griffes, aux autres, un aigle ou un soleil, & ainsi du reste. Les ceintures des Mandarins étoient autrefois divisées en petits carreaux, & s'attachoient par devant avec de grandes agrafes faites de cornes de buffle ou de rhinoceros, d'ivoire, d'écaillés de tortue, de bois d'aigle, d'argent, d'or & de pierreries. La matiere des agrafes étoit différente, selon la diversité des emplois, & il n'y avoit que les *Colaos* qui pussent porter celle de pierres précieuses, dont l'Empereur leur faisoit présent en les mettant en possession de leur charge. Maintenant la ceinture de foye est toujours en usage, & ne se lie plus avec des agrafes.

Les charges des Mandarins ou Officiers se distribuent de la maniere suivante. Lorsqu'on a passé au moins deux degrés de littérature, des trois qui sont établis, on est en état de posséder des charges. Les noms de ceux qui ont ces degrés sont différents, selon le degré qu'ils ont obtenu. Les sçavants du premier ordre sont ce que nous appellerions Bacheliers; ceux du second peuvent être nommés Licentiés, & ceux du troisieme Docteurs. Ces trois especes de sçavants sont inscrits dans les registres du Tribunal appelé *Lij-pou*, parce que ce Tribunal distribue les Officiers chacun dans son rang, & suivant son mérite. Lorsqu'il vaque des charges, ceux qui sont inscrits se rendent à la Cour, & on ne les élève gueres d'abord qu'à la dignité de Gouverneurs de villes du second & du troisieme ordre. Après les examens ordinaires, on fait tirer les lettrés au sort, pour découvrir par cette voye de quelle sorte de Gouvernement ils peuvent être capables: mais cette voye est fort incertaine de toutes manieres; car il n'est pas douteux que le hasard seul préside lorsqu'on tire au sort, & d'ailleurs on assure que les présents faits par les Candidats, leur procurent presque toujours les meilleurs Gouvernemens.

Il y a une dépendance absolue entre les diverses Puissances qui gouvernent l'Etat, & quoique le plus petit des Mandarins ait tout pouvoir dans l'étendue de son Gouvernement, il relève d'autres Mandarins, dont l'autorité est au dessus de la sienne. Ces autres Mandarins à leur tour dépendent des Officiers Généraux de chaque Province, & ces derniers sont soumis aux Tribunaux des villes Impériales, dont les Présidents rendent compte à l'Empereur, en qui réside la souveraine puissance.

se traitent dans des Cours ou des Tribunaux établis pour cet usage, & dont chacun a son objet particulier, afin que la diligence réponde toujours à l'exactitude. Ces Tribunaux sont subordonnés l'un à l'autre, comme les Magistrats qui y président. Les Tribunaux des villes dépendent de ceux des Provinces, & ceux des Provinces dépendent des Cours suprêmes, ou des Tribunaux généraux de l'Empire, qui sont fixés à Peking, & devant lesquels ressortissent toutes les grandes affaires pour l'examen & la décision.

Tribunaux su-  
prêmes.

On compte dans l'intérieur du Palais de l'Empereur à Peking plusieurs Tribunaux souverains, dont le pouvoir & l'autorité s'étendent dans toutes les Provinces de l'Empire, sçavoir sept, soit pour les affaires civiles, soit pour les affaires militaires.

Le Tribunal qu'on nomme *Nui-Yuen*, c'est à-dire, la Cour du dedans, parce que ses séances se tiennent au dedans du Palais, est composé de trois ordres de Mandarins. Les premiers sont les *Colaos*, & leurs fonctions consistent à recevoir & à examiner toutes les requêtes que les autres Tribunaux souverains doivent présenter à l'Empereur, soit pour les affaires d'Etat, qui concernent la guerre ou la paix, soit pour les affaires civiles ou criminelles. Ils lisent ces requêtes, après quoi ils permettent qu'on les donne à l'Empereur, ou les rejettent, s'ils y voyent quelque chose de choquant. Ils doivent néanmoins avertir l'Empereur des raisons qui les ont portés à agir comme ils ont fait, & quelquefois ce Monarque, peu satisfait des raisons qu'on lui a objectées, redemande ces requêtes & se charge seul de les examiner de nouveau. Les Mandarins du second ou du troisième ordre tiennent aussi le second rang dans le *Nui-Yuen*, & enfin la troisième espèce de Mandarins, dont ce Tribunal est composé, se prend dans le quatrième, le cinquième ou le sixième ordre de Mandarins.

Les Membres du *Nui-Yuen* sont tous Conseillers d'Etat, & c'est dans leur assemblée que s'examinent & se décident la plupart des grandes affaires, à moins que l'Empereur ne les évoque lui-même à son Grand-Conseil. Ce dernier est formé par tous les Ministres d'Etat, par les premiers Présidents & par les Aides des six Cours souveraines. On donne à ces Cours le nom de *Leou-pou*, & leur pouvoir & leur autorité s'étendent sur toutes les Provinces de l'Empire. Dans chacune de ces Cours il y a eu de tout temps un Président, qui est ordinairement un Mandarin du premier ordre, & deux Aides qui sont du second ordre. Les Tribunaux subalternes, qu'on assure être au nombre de quarante-quatre, ont aussi chacun un Président & au moins douze Conseillers. Tels furent les Tribunaux de la Chine sous les Empereurs Chinois; mais depuis que les Tartares sont montés sur le trône, ils ont doublé le nombre des Officiers dans les Cours supérieures & subalternes, & ont mis autant de Tartares que de Chinois.

Première Cour  
Souveraine.

Les fonctions des Membres de la première Cour souveraine, qu'on appelle *Lij-pou*, sont de fournir de Mandarins toutes les Provinces de l'Empire, de veiller sur leur conduite, & de rendre compte à l'Empereur de leurs bonnes & mauvaises qualités, afin qu'il les punisse ou les récompense. La peine que porte ordinairement un homme qui ne sçait pas remplir tous les devoirs de sa Charge, est d'être dégradé; & la récompense consiste à élever de dignes sujets aux postes les plus éminents. Le *Lij-pou* a sous sa

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Jurisdiction quatre Tribunaux subalternes, dont chacun est institué dans des vues particulières. Ceux qui composent le premier de ces Tribunaux sont chargés du soin de choisir, parmi les sçavants & les gens de mérite, les sujets qui sont les plus capables de posséder quelque important emploi dans l'Empire. Les Membres du second Tribunal n'ont d'autre fonction que celle d'examiner la bonne ou la mauvaise conduite des Mandarins, & d'en tenir un mémoire circonstancié. Dans le troisième Tribunal, on scelle tous les actes juridiques, on distribue aux différents Mandarins les sceaux convenables à leurs dignités & à leurs emplois, & on prend garde si les sceaux des dépêches qui sont envoyées à la Cour sont véritables ou supposés. Enfin les sujets, dont le quatrième Tribunal est formé, doivent examiner de quoi se trouvent capables les Grands de l'Empire, c'est-à-dire les Princes du sang Impérial, les Vicerois, ceux qui se trouvent honorés des titres qui répondent à ce que nous appellons Marquis, Ducs, Comtes, &c. & généralement toutes les personnes d'un rang & d'une qualité distingués.

HOU-POU,  
seconde Cour  
souveraine.

La seconde Cour souveraine, appelée *Hou-pou*, c'est-à-dire, grand Thésorier du Roi, est établie pour avoir la Surintendance des Finances, & le soin du Domaine, des revenus & de la dépense de l'Empereur. Elle expédie les ordres pour les appointements & les pensions; ordonne les livraisons de riz, des pièces de soie & d'argent, qui se distribuent aux grands Seigneurs & à tous les Mandarins de l'Empire, & tient un rôle de toutes les familles, de tous les droits qui doivent se payer, des douanes & des magasins publics. Quatorze Tribunaux subalternes, institués pour administrer les affaires des quatorze Provinces dont l'Empire est composé, doivent aider la seconde Cour souveraine dans le prodigieux détail de ses fonctions.

LI-POU,  
troisième Cour  
souveraine.

Le nom de *Li-pou*, qu'on donne à la troisième Cour Souveraine, signifie Tribunal des Rits ou des Cérémonies. C'est à cette Cour qu'il appartient de veiller sur l'observation des Rits & des Cérémonies, ainsi que sur les sciences & sur les arts. Elle doit avoir soin de la musique Impériale, & interroger ceux qui aspirent aux degrés des lettrés, afin de juger s'ils sont en état d'être admis aux examens. C'est aussi cette Cour qui donne ses avis touchant les titres d'honneur & les distinctions dont l'Empereur veut gratifier ceux qu'il en croit dignes, ou ceux qu'il veut favoriser. D'ailleurs elle a soin des Temples, & règle les sacrifices que l'Empereur a coutume d'offrir, & ses soins s'étendent jusqu'à la direction des festins que le Prince donne à ses sujets ou aux Etrangers. La réception des Ambassadeurs, la manière dont ils doivent être traités, & les cérémonies qui s'observent lorsqu'on les congédie, sont encore du district de cette Cour. Elle a enfin une inspection générale sur les arts libéraux, & sur les trois Loix ou Religions qui ont cours, ou qui sont tolérées à la Chine. Ces trois Religions sont celle des *lettrés*, celle des *Tao-ssé*, & celle des Disciples de *Poe*.

Des quatre Tribunaux subalternes qui aident dans ses fonctions le Tribunal des Rits, le premier a soin de délibérer sur les affaires les plus importantes, comme lorsqu'il s'agit d'expédier des brevets pour les grandes charges de l'Empire, telles que sont celles des *Tsong-tou*, ou des Vicerois. Le second a l'œil sur tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices que fait l'Empereur; sur les Temples; sur les Mathématiques, & sur les Religions



approuvées ou tolérées. Le troisieme est chargé de recevoir ceux qui sont envoyés à la Cour, & le quatrieme a la direction de la table de l'Empereur, & des festins qu'il donne, soit aux Grands de l'Empire, soit aux Ambassadeurs.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

La quatrieme Cour souveraine se nomme *Ping-Pou*, c'est-à-dire, le Tribunal des armes. On conçoit par le nom de ce Tribunal, que toute la Milice de l'Empire est de son ressort. En effet, c'est de lui que dépendent les Officiers de guerre, généraux & particuliers; & c'est dans ce même Tribunal qu'on examine Officiers & Soldats, & qu'on leur fait faire l'exercice. Le soin des membres de cette Cour regarde particulièrement l'entretien des forteresses, le bon état des arsenaux, & des magasins d'armes offensives & défensives; l'abondance des munitions de guerre & de bouche, & enfin tout ce qui est nécessaire pour la défense, l'aggrandissement & la sûreté de l'Empire. Quatre Tribunaux inférieurs sont subordonnés à cette Cour. Le premier dispose de toutes les charges militaires, & prend garde que les troupes soient bien disciplinées. Le second distribue les Officiers & les Soldats dans les divers postes pour maintenir la tranquillité dans les villes, & veiller à la sûreté des grands chemins. Le troisieme a la Surintendance de tous les chevaux de l'Empire, des postes, des relais, des hôtelleries Impériales, & des barques destinées à porter les vivres & les autres provisions aux Soldats. Le quatrieme a soin de faire fabriquer toutes sortes d'armes, & d'en remplir les arsenaux.

PING-POU,  
quatrieme Cour  
souveraine.

Le P. du Halde, sans définir la véritable signification du nom *Hing-Pou*, sous lequel on connoît la cinquieme Cour souveraine, dit seulement qu'elle est comme la Tournelle en France, c'est-à-dire, que la cinquieme Cour souveraine de la Chine est la Chambre criminelle de l'Empire. Elle seule est en droit d'examiner ceux qui sont coupables de quelque crime, de les juger, & de les punir d'une maniere conforme à ce que les loix ont sagement établi. Les quatorze Tribunaux subalternes des quatorze Provinces de la Chine sont les aides de la Cour *Hing-Pou*.

HING-POU,  
cinquieme Cour  
souveraine.

La dernière Cour souveraine, qui est la sixieme, & qui se nomme *Cong-Pou*, ou Tribunal des ouvrages publics, a pour objet la réparation des édifices publics, des Palais de l'Empereur, de ceux des Tribunaux, des Princes du Sang & des Viceroy; des sépultures Impériales, des Temples, &c. Elle a la Surintendance des tours, des arcs de triomphe, des ponts, des chaussées, des digues, des rivières, des canaux, des lacs & des travaux nécessaires à la navigation. Elle ne doit pas moins veiller à l'entretien des chemins qui se font par terre & par eau, tel que la propreté des rues, celle des grands chemins, la bonté des barques, &c. Les Tribunaux subordonnés à cette Cour sont au nombre de quatre. Les fonctions du premier sont de préparer les plans & les desseins pour les ouvrages publics. Le second a la direction de tous les ateliers Impériaux de menuisiers, de charpentiers, de maçons, &c. dans toutes les villes de l'Empire. Le troisieme s'emploie à la réparation des canaux, des ponts, des chaussées, des routes, & à rendre les rivières navigables. Le quatrieme enfin prend soin des maisons Impériales, des parcs, des jardins & des vergers, les fait cultiver, & en reçoit les revenus qui se portent au trésor Impérial.

CONG-POU,  
sixieme Cour  
souveraine.

Les Tribunaux inférieurs ont chacun un Palais particulier, & sont tous composés de deux Présidents, de quatre Aîsés & de vingt quatre Conseillers, moitié Chinois, moitié Tartares. Outre ces grands Officiers, il y en a un grand nombre de petits attachés à chaque Tribunal, tels que des Ecrivains, des Greffiers, des Huilliers, des Couriers, des Prevôts, des Sergents, &c.

La puissance dont les Cours souveraines sont revêtues est si étendue, qu'on auroit lieu de craindre qu'elle n'affaiblît l'autorité de l'Empereur, si les loix n'y avoient prévu par deux moyens, 1<sup>o</sup>. il est réglé de temps immémorial que tous ces Tribunaux dépendront positivement les uns des autres dans l'admission des affaires, & que dans l'exécution de leurs jugements, ils auront besoin du secours d'un autre Tribunal, & quelquefois de tous ensemble. Par exemple, toutes les troupes sont fournies au quatrième Tribunal souverain, qui est celui des armes; mais le paiement des troupes est du ressort du deuxième; & les barques & les chariots pour le transport des soldats dépendent du sixième. Par ce moyen aucune entreprise militaire ne peut s'exécuter sans le concert de ces différents Tribunaux, & il en est de même de toutes les affaires importantes de l'Etat. La seconde loi, qui sert à prévenir l'abus que pourroit faire de leur autorité les membres des différents Tribunaux, a établi qu'il y auroit toujours dans chaque Tribunal un Officier d'une probité reconnue, dont la fonction seroit de veiller attentivement à tout ce qui se passe dans le Tribunal. Ces Officiers, qui sont des espèces d'Inspecteurs, se nomment *Co-Laos*, assistent à toutes les séances des Tribunaux, & on leur communique les Actes qui s'y passent. Ils ne peuvent à la vérité rien décider par eux-mêmes, parce que leur office est seulement de s'informer de tout, & d'en rendre compte à l'Empereur; mais ils se font redouter par leur fermeté à reprendre les fautes des Mandarins, des Princes & de l'Empereur lui-même, s'il se met dans le cas d'être censuré.

Lorsque l'Empereur, suivant l'usage ordinaire, renvoie les Mémoires de ces Inspecteurs aux Tribunaux qui doivent en prendre connoissance, on les voit rarement rejettés des Mandarins. Au contraire ces derniers, dans la crainte d'être aussi accusés dans quelque Mémoire semblable, ne manquent pas d'applaudir à ce que les *Co-Laos* ont fait, & condamnent presque toujours ceux qu'ils ont blâmés. Ces déférences donnent à ces Officiers un grand crédit dans l'Empire; mais aussi leur fermeté tient tout dans le devoir, & dans une subordination absolument nécessaire pour faire regner le bon ordre. Cependant il arrive quelquefois que les Mandarins ne laissent pas de montrer de la rébellion & beaucoup de fermeté, suivant les occasions. Dans ces cas l'Empereur fait venir devant lui ceux qui ne veulent pas se soumettre sur le champ aux ordres qu'il leur a envoyés, & les interroge sur les raisons de leur refus. Si les excuses apportées pour la justification des Mandarins que l'Empereur a mandés sont conformes aux loix, l'Empereur, ni personne ne peuvent les blâmer; mais si ces mêmes loix sont contraires à la conduite des Mandarins, ils sont dégradés pour les avoir méprisées.

Le détail que je viens de faire des six Cours souveraines, peut sans doute

suffire pour donner une idée de tous les autres Tribunaux de la Chine, qui sont en fort grand nombre ; mais je crois devoir faire mention de deux autres Tribunaux établis très-anciennement à Peking. L'un fut institué pour traiter des affaires des Princes, afin qu'elles ne fussent pas confondues avec celles du commun du peuple ; l'autre, composé des plus beaux génies de l'Empire, a toujours eu pour objet l'avancement des lettres, & l'histoire des regnes des Empereurs.

Les Prédidents & les autres grands Officiers du Tribunal des Princes sont des Princes titrés, & on choisit les Officiers subalternes parmi les Mandarins ordinaires. La fonction de ces derniers est de dresser les Actes de procédures, & de mettre sur les registres toutes les choses qui doivent être inscrites, comme la naissance des enfants de la famille Impériale ; les dignités & les titres dont l'Empereur honore les Princes du Sang & les punitions qu'ils encourent. Les Princes du Sang ont une femme légitime, & trois autres auxquelles l'Empereur donne des titres, qui s'inscrivent aussi dans le même Tribunal.

Tribunal des  
Princes.

Le Tribunal d'Histoire à la Chine est une espèce d'Académie composée des hommes les plus sçavants de l'Empire. Voici comme on s'y prend pour former ce Tribunal. Tous les trois ans, les Chinois qui ont pu parvenir au degré de Licentié, se rendent à Peking pour tâcher d'obtenir le degré de Docteur. On les examine à la dernière rigueur pendant treize jours, & en quelque nombre qu'ils soient, il n'y en a qu'environ trois cents qui soient nommés Docteurs. On choisit ensuite parmi ces nouveaux Docteurs les plus spirituels & les plus sçavants, pour composer le Tribunal d'Histoire : il est partagé en deux classes ; la première est chargée d'écrire ce qui se passe au dehors du Palais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales, ou d'une Province, ou de l'Empire ; la seconde écrit tout ce qui se passe & même tout ce qui se dit au dedans du Palais, comme les actions & les discours du Prince, de ses Ministres & de ses Officiers, du moins ceux dont on juge que la connoissance doit être transmise à la postérité. Chacun de ceux qui composent la classe écrit sur une feuille ou sur une tablette la relation de ce qu'il a appris. Il la signe, & sans la communiquer aux autres, il la jette dans une espèce de coffre ou de tronc fermé, qui est placé au milieu de la salle où s'assemble le Tribunal. Ce coffre ne s'ouvre que lorsqu'il s'agit de mettre ces mémoires en ordre pour travailler à l'histoire, soit d'un regne particulier, soit même d'une Dynastie entière, car depuis l'an 200 avant J. C. on ne publie à la Chine l'histoire d'une Dynastie, que lorsqu'elle n'est plus sur le trône, ou du moins lorsque le sceptre a passé dans une autre branche. Alors les Historiens peuvent avoir une entière liberté de publier les vérités les moins favorables à ceux dont ils écrivent l'histoire. Les petits Royaumes tributaires de la Chine avoient aussi autrefois un semblable Tribunal. M. Freret (1), de qui je tire ce détail, rapporte à ce sujet deux traits qui servent à confirmer l'exacitude avec laquelle les Membres du Tribunal d'Histoire marquoient tout ce qui arrivoit dans l'Empire.

Tribunal d'Hist.  
toire.

(1) A la page 504. du XV<sup>e</sup> Volume des Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres.



Un Roi tributaire de *Tsi*, étant devenu amoureux de la femme du Général de ses troupes, la lui enleva. Ce Général, outré de cet affront, fit assassiner le Roi, & mit sur le trône un autre Prince de la même famille. Aussitôt le Tribunal d'Histoire dressa une relation détaillée de cette évenement & la mit dans les Archives. Le Général jouissoit de toute l'autorité sous le Monarque qu'il avoit couronné, & comme il fut informé, par ceux qui lui étoient attachés, de ce que le Tribunal avoit fait, il en destitua le Président, le fit mettre à mort, s'empara de différents Mémoires dressés par les Membres du Tribunal, & mit un nouveau Président à la place de l'ancien. A peine le nouveau Président fut-il en place, qu'il fit dresser de nouvelles relations pour réparer la perte de celles qu'on avoit supprimées. Instruit de cette démarche, le Général cassa le Tribunal, & fit mourir tous ceux qui le composoient. En peu de temps on vit paroître de toutes parts dans le Royaume de *Tsi*, des écrits qui se trouvoient affichés dans les lieux publics, & ces écrits dépeignoient la conduite du Général avec les plus noires couleurs. Ce dernier évenement corrigea celui qui s'étoit jusqu'alors appliqué à détruire le Tribunal d'Histoire ; de sorte qu'il songea aussitôt à le rétablir. Il sentit parfaitement qu'il y avoit moins de danger à laisser à ce Tribunal la liberté de transmettre aux temps futurs, la connoissance de sa honte & la vengeance qu'il en avoit tirée, que de s'exposer aux effets que pouvoient produire ces écrits publics sur l'esprit des peuples.

Le second trait se trouve dans les annales authentiques de la Dynastie des *Tang*, & s'est passé dans le septième siècle de l'Ere Chrétienne. *Tai Tjong*, deuxième Empereur des *Tang*, demanda un jour au Président du Tribunal d'Histoire, qu'il lui fit voir les Mémoires destinés pour l'histoire de son règne : « Seigneur, lui répondit le Président, le Tribunal écrit le bien & » le mal avec une égale liberté ; aucun Empereur n'a vu ce qu'on disoit » de son Gouvernement : si on le lui montroit, on ne pourroit plus écrire » que des éloges. La liberté avec laquelle le Tribunal écrit tout ce qui se » passe est un frein capable de retenir, en plusieurs occasions, les Princes » & les Ministres. Ceux d'entr'eux, qui ne sont pas encore tout à fait cor- » rompus & auxquels il reste quelque pudeur, redoutent les jugemens » que la Postérité portera de leur conduite. Eh ! quoi ! dit l'Empereur, vous » qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'êtes si attachés, voudriez-vous » instruire l'avenir de mes fautes, si j'en commettois ? Il ne seroit pas le » maître de les lui cacher, reprit un des Membres du Tribunal : ce seroit » avec douleur que nous les écrivions, mais tel est le devoir de notre em- » ploi ; il nous oblige même d'instruire la Postérité de la conversation que » vous avez aujourd'hui avec nous ». Au reste, les Membres de ce Tribunal sont chargés de veiller à l'éducation du Prince héritier, & doivent lui enseigner la vertu, les sciences, les regles de la civilité & le grand art de bien gouverner. Ce sont proprement les gens de lettres de l'Empereur ; il s'entretient avec eux des sciences, & c'est souvent de leur corps qu'il choisit des *Colaos*, & les Présidents des Tribunaux suprêmes.

L'Empereur nomme les Mandarins, auxquels il donne toute autorité dans les Provinces, & ces Mandarins sont les Vicerois ou Gouverneurs, & d'autres Officiers qui se nomment *Tjong-tou*, dont la Jurisdiction est beaucoup plus étendue,

étendue, puisque deux & quelquefois trois Provinces leur sont soumises. Les Viceroy & les Tsong-tou se trouvent à la tête d'un Tribunal suprême de la Province, où toutes les affaires importantes, soit civiles, soit criminelles se décident. C'est à eux que l'Empereur envoie directement ses ordres; & les devoirs de leur charge les obligent à signifier sur le champ dans toutes les villes de leur ressort les volontés du Souverain. Au reste quelque grande que soit l'autorité des Tsong-tou, elle ne diminue rien de celle des Viceroy particuliers, & tout est réglé de façon qu'ils ne se nuisent point les uns aux autres.

Dans toutes les villes capitales des Provinces il y a deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles & l'autre pour les affaires criminelles. Les membres du second Tribunal sont des Mandarins, qu'on regarde comme les visiteurs des différents districts qui partagent chaque province, & ils y ont leurs Tribunaux. Leur charge est de rendre compte de tout à l'Empereur, sur-tout lorsque ce Prince n'envoye pas de Visiteur particulier dans la province. Outre les Tribunaux communs à chaque Province, il y en a d'affectés à certains lieux. Tels sont 1°. les Mandarins du sel, dont l'office consiste à le distribuer dans les provinces, & à s'opposer au commerce clandestin qui seroit préjudiciable au revenu Impérial. 2°. Les Mandarins généraux du tribut du riz; 3°. les Mandarins qui président à l'examen des Etudiens de la province, & de ceux qui se présentent pour les degrés, &c.

Les petites causes sont ordinairement jugées dans les Tribunaux inférieurs; mais celui qui croit avoir lieu de se plaindre de la décision de ses Juges, peut en appeler au Gouverneur de la province, ou même au Viceroy, & lorsqu'un Juge supérieur a pris connoissance d'une affaire, les Juges inférieurs n'y ont plus aucune part, à moins qu'elle ne leur soit renvoyée. A l'égard des affaires importantes, l'appel est toujours permis des Viceroy aux Cours suprêmes de Peking, & elles sont examinées d'abord dans les Cours subalternes qui en font leur rapport au Tribunal suprême. Le Président de ce Tribunal après en avoir conféré avec ses Assesseurs porte son Jugement, dont l'Empereur doit être informé. Ce Prince fait quelquefois recommencer les informations; d'autrefois il prononce sur le champ, & alors la Cour suprême dresse la Sentence au nom de l'Empereur, & la fait tenir au Viceroy de la province, qui demeure chargé de l'exécution. Une décision de cette nature est toujours irrévocable, & elle porte le nom de *Saint commandement*, sans défaut & sans partialité.

On observe peu de formalités à la Chine pour arrêter & conduire un criminel devant la Justice. Dans quelque lieu qu'un Magistrat découvre du désordre, il a le pouvoir de faire punir sur le champ ceux qui l'occasionnent, & cette punition consiste souvent en une vingtaine de coups de fouets. Pour les affaires criminelles d'une certaine conséquence, l'Empereur nomme un Commissaire qui a toute autorité, à moins que le rang ou la naissance du coupable ne le mette en droit de le recuser. Avant le dernier Jugement des affaires de cette nature, elles passent nécessairement par cinq ou six Tribunaux subordonnés les uns aux autres. Chacun de ces Tribunaux examine attentivement les procédures déjà faites, & y ajoute ses propres informations sur la vie & la conduite des accusés, & sur la qualité

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Manière dont  
se traitent les af-  
faires civiles &  
criminelles.

Procédures cri-  
minelles.

des dépositions des témoins. Tous ces délais font traîner les affaires en longueur ; mais d'un autre côté ils sont favorables quelquefois aux innocents , en ce qu'ils leur donnent le temps de travailler à leur justification.

Toutes les peines qui ne vont pas à la mort , peuvent être imposées par les Mandarins , & l'exécution se fait presque sur le champ ; mais à l'égard des Jugemens qui condamnent un criminel à perdre la vie , il faut qu'ils soient confirmés par l'Empereur , ou par ceux à qui il a donné le pouvoir de le représenter. Lorsque les Mandarins envoient à la Cour les pieces du procès criminel qu'ils ont jugé , ils ont soin d'insérer dans leur décision les articles de la loi qui leur ont servi de règle. Par exemple , ils mettent assez ordinairement ces mots : » Un tel est coupable de tel crime , & la loi ordonne que celui qui a commis ce crime sera étranglé , c'est pourquoi je le » condamne à être étranglé. « Si le crime est des plus noirs , l'Empereur en signant la Sentence de mort , y joint l'ordre suivant : *Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre que le coupable soit exécuté sans délai.* S'il n'est question que d'un crime ordinaire , l'ordre est adouci dans ces termes : *Que le criminel soit gardé en prison jusqu'à l'automne , & qu'il soit alors exécuté.* On observe à ce sujet qu'il y a à la Chine des jours fixés dans le cours de l'automne pour l'exécution de tous les criminels condamnés à la mort.

Suppliquer à la  
Chine.

Les trois supplices capitaux de la Chine sont d'étrangler , de trancher la tête & de couper en pieces. Le premier est le plus doux , le plus commun & le moins deshonorant. Il est la punition des crimes les moins énormes , tels que de tuer son adversaire en duel. Il y a différentes manieres d'étrangler suivant les divers endroits de l'Empire , & les personnes de qualités qui doivent subir ce supplice , sont portées au lieu de l'exécution dans leurs chariots , ou sur des chariots couverts. Les crimes les plus odieux , tels que l'assassinat , l'empoisonnement , &c. font perdre la tête à ceux qui sont convaincus de les avoir commis. Trancher la tête est le supplice le plus infamant dans la Chine , parce que , disent les Chinois , la tête est la principale partie de l'homme , & que le criminel à qui on l'enleve , ne conserve point en mourant son corps aussi entier qu'il l'a reçu de la Nature. On ne dresse pas d'échaffaut pour les exécutions , & le criminel se met à genoux à terre dans quelque place publique , & penche la tête en devant. L'Exécuteur lui abbat la tête fort habilement pendant qu'il est dans cette posture , & couche avec promptitude le corps sur le dos. L'usage n'a attaché aucune honte à la fonction d'exécuteur à la Chine ; c'est même pour ainsi dire une distinction que l'Empereur accorde aux Soldats qui l'ont bien servi.

La troisième espece de punition que les Chinois appellent dans leur langage couper en mille pieces , est celle des rebelles & des traîtres. Elle est extrêmement cruelle & se fait de cette maniere : l'Exécuteur attache le criminel à quelque pilier & lui écorche la tête , jusqu'à en faire descendre la peau sur les yeux du patient , dans l'idée de lui cacher l'horreur de ses tourments. Il lui coupe ensuite l'une après l'autre diverses pieces de chair , & bientôt fatigué de ce sanglant exercice , il l'abandonne à la fureur du peuple qui le déchire en morceaux. Ce supplice , suivant la loi , consiste à couper en pieces le corps du coupable , à lui ouvrir le ventre , & à jeter son cadavre dans une riviere ou dans un fossé. Il y a aussi deux sortes de tortures pour arracher



l'aveu du crime; la première se donne aux pieds & aux mains, qu'on presse tellement avec de petites pièces de bois, qu'ils en font quelquefois entièrement écrasés. La seconde torture qui, après la preuve du fait, se donne pour découvrir les complices d'un crime, sur-tout dans le cas de haute trahison, consiste à faire des incisions légères dans plusieurs parties du corps, & à enlever ensuite de petits morceaux de peau au criminel.

Les autres peines qui ne vont point à la mort, sont le *Pan-tse*, ou la bastonnade, le cangue, les marques au fer chaud, le bannissement & diverses autres punitions inventées sur le champ par les Mandarins, & proportionnées à la faute commise. La bastonnade se donne fréquemment, & pour des choses qui par elles-mêmes sont peu conséquentes, mais dont on pourroit appréhender de fâcheuses suites. C'est le châtiment commun des sentinelles, qu'on trouve endormies pendant la nuit dans les rues & dans les places publiques. La même peine s'impose à ceux qui font quelque petit larcin, qui se querellent avec éclat & en viennent aux coups, qui ne marquent pas assez de respect à un Mandarin qu'ils voyent passer, &c. Les mendiants valides, les vagabonds, les coureurs de nuit & les gens sans aveu qui sont rencontrés par des Mandarins suivis de leur cortège, ne peuvent gueres éviter de recevoir sur le champ la bastonnade. Pour cet effet on les couche sur le dos, & on leur applique plusieurs coups de *Pan-tse*, pièce de bois de bambou faite exprès. Le nombre des coups ne passe jamais celui de cent, & il est souvent au-dessous de celui de vingt. Dans ce dernier cas la bastonnade est regardée comme une correction qui n'a rien de flétrissant, & aussi celui qui l'a reçue est obligé de se prosterner devant son Juge & de le remercier d'avoir travaillé à le rendre meilleur.

Le cangue est une sorte de carcan composé de deux tables de bois épaisses de cinq à six pouces, & larges d'environ deux pieds en quarré. Ces tables ou planches sont toutes deux échancrées par un côté, afin qu'en les réunissant le col du patient se trouve pris entre elles. Des chevilles les font tenir ensemble, & pour s'assurer que personne ne cherchera à les séparer, le Mandarin couvre les endroits par lesquels les deux pièces de bois se joignent de deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, & met son sceau dessus. Un homme qui a ainsi son col renfermé ne peut voir ses pieds, ni porter ses mains à la bouche, & il est chargé jour & nuit de cet importun fardeau, dont le poids va ordinairement à cinquante ou soixante livres. Sur les deux papiers dont les jointures des planches du cangue sont couvertes, on écrit en gros caractères la nature du crime de celui qui le porte, & la durée du châtiment. Cette durée est poussée quelquefois jusqu'à trois mois, & les endroits où on expose les patients sont la porte d'un Temple, de la ville, d'un Tribunal, le coin de quelque rue, ou la place publique. Cette peine est flétrissante & ne dispense pas de la bastonnade; car lorsque le Mandarin délivre quelqu'un du cangue, il lui fait donner vingt coups de *Pan-tse*. Les fautes qui font encourir cette punition sont la débauche outrée, l'esprit de sédition & de trouble, qui ruine quelquefois la paix dans les familles, le trop grand amour du jeu auquel le commun des Chinois est fort adonné.

On distingue certains crimes pour lesquels le coupable est marqué sur les

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Bastonnade.

Cangue.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

deux joues avec les caractères Chinois qui expriment la nature de sa faute. D'autres sont condamnés au bannissement, ou à tirer les barques Royales; & il est rare que cette servitude dure plus de trois ans. A l'égard du bannissement il est quelquefois perpétuel, & celui qui y est condamné est sûr de ne pas partir sans recevoir un nombre de coups proportionné à son crime. Les vols d'adresse sont punis, la première fois par une marque sur le bras gauche qu'on fait avec un fer chaud. La seconde fois qu'un voleur est pris sur le fait, on lui fait encore une marque sur le bras droit, & la troisième fois on le livre au Tribunal établi pour le criminel.

Prisons Chi-  
noises.

Loin que l'horreur & la mal-propreté regnent dans les prisons de la Chine, comme dans celles des autres Pays, elles sont claires, spacieuses, commodes & très-soigneusement nettoyées. Les prisons sont communément placées auprès des Tribunaux de Justice, & après être entré dans une longue ruelle qui conduit au logement des Geoliers, on passe dans une grande cour carrée, aux angles de laquelle sont les chambres des prisonniers. On enferme les grands criminels dans des cellules particulières, & la nuit ils sont chargés de chaînes. Les autres prisonniers jouissent de la liberté de travailler; car l'Etat ne les nourrit point, & s'ils ont du temps de reste, ils peuvent l'employer à se promener & à visiter les compagnons de sa disgrâce. Si les prisonniers ont de quoi payer le loyer de petites chambres pour y passer la nuit, ils s'y logent assez commodément; mais s'ils ne sont pas en état de faire cette dépense, ils couchent dans une grande salle commune où des Sentinelles les gardent avec soin. Ces mêmes Sentinelles sont observer un profond silence, & avertissent les Geoliers s'ils entendent le moindre bruit, ou si les lumières s'éteignent.

La prison des femmes est séparée de celle des hommes; on ne leur parle qu'au travers d'une grille, & on leur passe par une espèce de tour les choses dont elles ont besoin. Les Mandarins sont obligés de faire souvent la visite des prisons, afin d'être en état de rendre compte des prisonniers & de les faire soigner aux dépens de l'Empereur, s'ils tombent malades. Si quelqu'un meurt, l'Empereur en doit être informé, & il ordonne souvent au Mandarin supérieur d'examiner si le subalterne a fait son devoir. Dans quelques endroits, le corps d'un prisonnier mort en prison est porté à la sépulture par un passage exprès, & qui ne sert que dans ces occasions. Lorsqu'un prisonnier de quelque distinction est dangereusement malade, & qu'il appréhende de mourir, il demande aux Juges la permission de sortir de prison avant que d'expirer, parce qu'on attache une idée d'infamie au passage dont je viens de parler. Aussi la plus grande imprécation qu'on puisse faire à la Chine, contre une personne à qui on souhaite du mal, c'est de lui dire : *Puisse-tu passer par le trou de la prison.*

Police des villes.

Rien ne contribue tant à la tranquillité qui regne à la Chine, que les bons réglemens qu'on a soin d'observer dans les villes, sur-tout à Peking, dont toutes les autres prennent l'exemple. Dans les villes chaque quartier a son chef, qui a l'œil sur un certain nombre de maisons, & qui est responsable de tout ce qui arrive dans son district. S'il s'élevoit quelque tumulte, dont il négligeât d'avertir aussitôt les Mandarins, il seroit puni avec beaucoup de rigueur. Les Chefs de familles répondent de même pour leurs en-

fants & leurs domestiques ; & les voisins sont obligés entr'eux de se secourir mutuellement dans les accidens fâcheux qui surviennent , tels qu'un vol nocturne , un incendie , &c.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Il y a toujours aux portes des villes une Garde qui observe attentivement les passants. Un Etranger est d'abord reconnu à sa physionomie , à son air , à son accent , & au moindre signe qui pourroit le rendre suspect , il est arrêté. On en avertit sur le champ le Mandarin , qui s'informe du pays de l'Etranger , de ses desseins , & s'il ne trouve dans ses réponses rien de condamnable , il le remet en liberté , mais il lui recommande de ne pas séjourner longtemps , sous peine de prison , ou même de quelque punition plus terrible. C'est une maxime fondamentale des Chinois de ne pas souffrir que les Etrangers s'établissent dans leur Empire. Outre leur mépris pour les autres Nations , ils ont pour principe qu'un mélange de peuples , introduisant de la variété dans les manieres & dans les usages , feroit naître à la fin des querelles personnelles , des partis & des révoltes.

Aussitôt que la nuit approche , on ferme soigneusement les portes de la ville , & les barrières qui sont à l'extrémité de chaque rue. Tout le monde doit à cette heure être rentré dans sa maison , car des sentinelles placées de distance en distance arrêtent ceux qui passent dans les rues , qu'on traite assez ordinairement comme des vagabonds , ou des voleurs. Si dans le jour il s'éleve quelque tumulte , & que les querelleurs passent des injures aux coups , ils doivent prendre bien garde de répandre le sang de leur adversaire ; autrement ils seroient punis de mort. Pour cet effet , lorsque les combattants se trouvent armés d'un bâton , ou de quelque instrument de fer , ils l'abandonnent pour se battre à coups de poings. Ces disputes se terminent presque toujours par des plaintes qu'on porte au Magistrat , qui écoute les raisons des deux parties , & condamne ordinairement le coupable à recevoir la bastonnade en sa présence.

Les Courtisannes sont tolérées dans l'Empire , comme dans plusieurs autres pays ; mais il leur est défendu de loger dans l'intérieur des villes , ni dans les maisons particulières. Celles qui embrassent cette infâme profession sont obligées de se joindre un certain nombre ensemble , & de se mettre sous la protection d'une espèce de supérieur qui répond de leur conduite.

Le plus petit Mandarin est regardé avec un respect & une soumission surprenantes par le peuple , & c'est sans doute ce qui fait que le bon ordre & la tranquillité regnent depuis longtemps à la Chine. Lorsqu'un de ces Mandarins est dans son Tribunal pour rendre la justice , on ne lui parle jamais qu'à genoux. S'il paroît en public , il est suivi d'un nombreux cortège , & a des habits magnifiques. Quatre hommes le portent dans une chaise dorée qui est ouverte en été & fermée pendant l'hiver. Les Officiers de son Tribunal marchent devant lui coiffés & vêtus d'une manière extraordinaire. Si un Mandarin est obligé de faire quelque voyage par terre , il envoie devant lui la veille de son départ un Courier chargé d'une tablette , sur laquelle on a marqué le nom & l'emploi de l'Officier qui doit le suivre. A la vue de cette tablette on prépare sur le champ les logements du Kong-quan , ou de l'hôtellerie Impériale , suivant la dignité du Mandarin. On lui fournit aux dépens de l'Empereur toutes les choses nécessaires dans son voyage , comme



vivres, chevaux, voitures, &c. Chaque maison de poste pour les relais a son Mandarin, qui prend soin des chevaux de l'Empereur destinés au service de ses Couriers, ou de ceux qui voyagent par ses ordres, ou pour le bien de l'Etat. Ces chevaux ne sont pas d'une grande beauté, mais ils paroissent vigoureux, & sont ordinairement une course de soixante ou soixante dix lis.

Lorsque le voyage d'un Mandarin doit se faire par eau, les soldats de tous les corps de garde qui se trouvent sur la route se rangent par respect le long du rivage, enseignes déployées & les armes à la main. Si le Mandarin est du premier Ordre, ou un Seigneur de la Cour, on met aux deux bouts de sa barque quatre lanternes, & on marque en caractères d'or quel il est. Des flammes & des banderolles de soie de diverses couleurs sont attachées de tous les côtés à la barque, & flottent au gré du vent. Dans le moment que la barque s'arrête le matin ou le soir, la Garde salue le Mandarin d'une décharge de ses armes à feu accompagnée du son des trompettes.

Quelque redoutable que soit l'autorité des Mandarins, ils ne se soutiennent pas longtemps dans leur Office, s'ils ne s'attachent pas à donner au peuple les marques les plus sensibles d'une affection paternelle. Celui qui n'agit pas avec toutes les précautions nécessaires de ce côté, ou qui affecte une sévérité trop grande à l'égard du peuple, est bientôt noté dans l'information des Inspecteurs, & court risque de perdre son emploi. Lorsqu'il est ainsi déposé, le peuple lui fait à son départ toutes les insultes qu'il peut imaginer; mais si au contraire on a été satisfait de son administration, on lui rend sur sa route des honneurs infinis, lorsqu'il change de gouvernement.

Mandarins de  
guerre.

L'Etat militaire de la Chine a ses Tribunaux, comme le Gouvernement civil, & ses Khans ou ses Mandarins revêtus de l'autorité qui convient à la profession qu'ils ont embrassée. Ces Mandarins se divisent en cinq classes, qui forment autant de Tribunaux, & les Tribunaux ont tous des noms particuliers. Le premier porte celui d'*arrière-garde*; le second celui d'*aile gauche*; le troisième celui d'*aile droite*; le quatrième celui de *corps de bataille*; le cinquième celui d'*avant-garde*. Ces cinq Tribunaux sont subordonnés à un sixième, & ce sixième est un de ceux qui sont établis pour aider dans ses fonctions la quatrième Cour souveraine, dont on a vu plus haut le district. Le Président du sixième Tribunal militaire, est un des plus grands Seigneurs de l'Empire; son autorité s'étend sur tous les gens de guerre, & de droit il commande toujours l'armée.

Le nombre des Mandarins ou Officiers de guerre monte jusqu'à dix-huit mille; & ils ont sous leurs ordres plus de sept cent mille soldats d'infanterie, & environ deux cent mille de cavalerie. On partage toutes ces troupes en plusieurs corps, ou légions, & chaque légion est composée de dix mille soldats, subdivisés encore en compagnies de cent hommes chacune. Les enseignes des soldats Tartares sont jaunes, & les Milices Chinoises en ont de vertes. Les Chefs des compagnies ont soin d'exercer les soldats, & de leur faire faire différentes évolutions qui consistent à défilé, à combattre & à se rallier ensuite. Les premiers Officiers font de temps en temps des revues, afin d'examiner par eux-mêmes si les chevaux, les habillements & les armes des soldats sont en bon état. Les armes sont des mousquets, des sabres, des

flèches, des cuirasses & des casques, & si les soldats y laissent la moindre trace de rouille, ils en sont punis sur le champ, les Chinois par des coups de bâton, les Tartares par des coups de fouet. Tout soldat hors des heures de service peut travailler au métier qui lui plaît davantage.

On n'entrôle jamais personne par violence ; au contraire il semble que ceux qui veulent prendre le parti des armes emploient le crédit de leurs amis pour être reçus. La solde des troupes se paye régulièrement tous les trois mois, outre leur nourriture qui se délivre tous les jours. Rien n'est si agréable à la vue que ces troupes pour la propreté de leurs armes & de leurs habillemens ; mais quelle que soit leur multitude, elles seroient peu capables de défendre l'Empire, parce qu'une longue paix a énérvé le courage des Tartares, & que les Chinois sont naturellement timides. Au reste la Nature semble avoir pris soin de fortifier la Chine de tous les côtés ; car ce pays est défendu au Nord par la grande muraille ; au Couchant par des Montagnes inaccessibles, & à l'Orient & au Midi par la mer, qui est si basse & si sujette aux tempêtes, que les vaisseaux n'oseroient aborder de ce côté.

Trois Religions dominantes à la Chine ont chacune leurs Sectateurs, & sont librement exercées. L'une, qui est communément celle des lettrés, est, autant qu'on en peut juger par les rapports combinés de différents Voyageurs, une Religion purement naturelle. La seconde établie par *Lao-Kiun*, semble être tirée de la première ; mais avoir été considérablement altérée dans ses principes de Morale, & dans sa doctrine. La troisième enfin, qui est adoptée plus particulièrement par le peuple, est une grossière idolâtrie mêlée d'un grand nombre de superstitions.

La Religion naturelle fut la première qui regna dans la Chine, & il seroit difficile de rapporter l'époque de son établissement. Les Chinois n'en reconnurent point d'autres pendant longtemps, mais la pureté de ses principes s'altera peu à peu, & lorsque Confucius (1) entreprit de rétablir l'an-

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Religions éta-  
blies à la Chine.

(1) *Cum-fu-cu*, ou *Cong-fou-tse*, plus connu des Européens sous le nom de Confucius, descendoit, à ce qu'on prétend, d'un Empereur de la Chine. Il naquit vers le quatorzième siècle avant l'Ere Chrétienne, dans le Royaume de Lou, aujourd'hui la Province de Chantong. Il s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de la Philosophie, & principalement de la Morale. A dix-neuf ans Confucius prit une femme, & content de se voir un fils né de son mariage, il répudia sa femme, afin de pouvoir plus librement se livrer tout entier à l'étude. Il ne tarda pas à acquérir les plus profondes connoissances, & dans le desir d'être utile à ses compatriotes, il parcourut diverses Provinces, cherchant à inspirer aux peuples l'amour & la pratique de la vertu. Sa réputation se répandit bientôt partout l'Empire, & lui fit un grand nombre de disciples, qui travaillèrent de concert à établir sa

doctrine. A l'âge de cinquante-cinq ans, Confucius devint premier Ministre du Royaume de Lou sa patrie, & son exemple joint à ses continuelles exhortations, portèrent le Roi à réformer un grand nombre d'abus qui s'étoient introduits dans ses Etats. Cependant ce même Prince séduit par les caresses d'une femme, négligea de suivre les instructions de son Ministre, & ne s'occupa plus que de ses plaisirs. Confucius ayant fait inutilement tous ses efforts pour faire rentrer le Roi en lui-même, abandonna le Ministère, & s'éloigna même de sa terre natale. Il parcourut divers petits Royaumes, & mourut à l'âge de 73 ans. Ses disciples lui bâtirent un tombeau dans la ville de *Kio-fou*, à l'endroit même où il avoit coutume de les assembler. Les Chinois conservent la plus profonde vénération pour sa mémoire, & dans presque toutes les villes, on lui a érigé un Oratoire. Les Mandarins

cienne Morale, le désordre & le relâchement étoient répandus presque par toute la Chine. Confucius s'appliqua à inspirer aux peuples l'amour de la vertu, le mépris des richesses, & la fuite des plaisirs poussés à l'excès. Il eut la satisfaction de réussir, & ses différents voyages dans les Provinces de la Chine lui firent un grand nombre de disciples. Les principes prêchés par ce Philosophe, & suivis par la plupart des lettrés, font un grand respect pour l'Etre suprême, regardé comme l'origine & l'essence de tout ce qui existe; une parfaite soumission pour ceux de qui l'on tient la naissance; l'amour du Prochain; l'étude continuelle à vaincre ses inclinations déréglées, & à toujours prendre la raison pour guide dans la conduite qu'on doit tenir.

Suivant d'anciens livres Chinois, il paroît que long-temps avant Confucius, le principal objet du culte de tous les habitants de la Chine étoit déjà l'Etre suprême adoré sous les noms de *Chang-ti* & de *Tien*. On lui offroit des sacrifices deux fois l'année, c'est-à-dire, au temps des Solstices. On prétend qu'un Empereur Chinois institua deux autres fêtes qu'on célébre à chaque Equinoxe, & qu'il attacha la charge de Grand-Prêtre à la dignité Impériale. Depuis ce temps les Monarques de la Chine ont jusqu'à ce jour fait les fonctions de Souverains Pontifes, & ils sont les seuls en droit d'offrir des sacrifices pour toute la Nation. Telle est la Religion professée par les Sçavants & plusieurs Ministres de la Chine, si l'on en croit le rapport de différents Missionnaires Jésuites. Quelques Voyageurs néanmoins ne sont pas tout-à-fait d'accord avec eux là-dessus, & accusent les Chinois d'Athéisme. Ce qui peut avoir donné lieu à cette accusation, suivant le témoignage du P. du Halde, est une secte de Sçavants qui, vers le commencement du quinzième siècle, travaillèrent à expliquer les livres sacrés, & sous ce prétexte introduisirent une doctrine pernicieuse. Ces Sectaires appellés *Ju-Kian*, admettent une première cause supérieure à tous les Etres; mais ils lui attribuent les qualités les plus contradictoires. Les *Ju-Kian*, dit le P. du Halde, ne peuvent donner une exposition claire & distincte de leur opinion, & après avoir flotté dans l'incertitude la plus marquée, ils tombent dans les ténèbres de l'Athéisme, rejetant toute cause surnaturelle, & n'admettant d'autre Principe qu'une vertu insensible, unie & identifiée à la matière.

Secte de Tao-ssé.

Les partisans de cette secte assurent qu'elle fut fondée par Lao-Kiun, sur la naissance duquel ils débitent les fables les plus grossières. Les ouvrages qu'on attribue à ce Philosophe sont remplis de maximes & de sentences qu'on ne peut s'empêcher d'admirer; mais les principes moraux de ses disciples ont beaucoup de ressemblance avec ceux d'Epicure. Ils consistent dans l'attention à se délivrer de tout ce qui peut altérer la tranquillité de l'ame, & à vivre sans inquiétude & sans embarras. Les sectateurs de Lao-Kiun se vantent d'avoir trouvé la composition d'une liqueur qui les rend immortels, & malgré les preuves du contraire de ce qu'ils avancent, ils ne laissent pas de se faire un grand nombre de partisans. Leur passion pour la Magie

& les lettrés s'y trouvent en Corps dans | offrandes qui présentent l'idée d'un véritable  
certains jours de l'année, & lui font des | sacrifice.

n'est



n'est pas moins forte, & ils cherchent à persuader au peuple qu'avec l'assistance des Démon qu'ils invoquent, ils peuvent réussir dans toutes leurs entreprises. Quelques Empereurs séduits par les prestiges des Prêtres de Lao-Kiun, ont donné dans leurs absurdités, & plusieurs Mandarins y sont encore extrêmement attachés.

La troisième Religion professée à la Chine est celle de Foë, qui, à ce qu'on prétend, naquit environ mille ans avant J. C. Il commença à établir son système religieux dans les Indes, pays de sa naissance, & il fut le fondateur de l'Ordre des Bonzes qui, dans la suite, l'adorèrent comme un Dieu. Les Bonzes s'introduisirent dans la Chine l'an 64 environ de l'Ère Chrétienne, & prêchèrent leur doctrine qui trouva bientôt un grand nombre de partisans. Elle adopte la Métempsychose; & la punition qu'on reçoit dans l'autre vie, selon cette opinion, consiste à animer les corps des plus vils animaux. Les Bonzes assurent encore que Foë a laissé aux hommes les cinq préceptes suivants: 1°. de ne point tuer aucune créature vivante de quelque espèce qu'elle puisse être; 2°. de ne point s'emparer du bien d'autrui sous quelque prétexte que ce soit; 3°. de s'abstenir de toute sorte d'impudicité; 4°. de ne point mentir; & 5°. de ne point boire de vin. A ces préceptes, les Bonzes ont soin dans leurs prédications de joindre la nécessité de faire des dons à leurs Monastères pour se racheter de ses péchés, & des peines d'une autre vie. D'ailleurs, l'extérieur le plus humble, le plus modeste, le plus austère semble distinguer ces espèces d'hommes de tous les autres, & ils sont publiquement les pénitentes les plus rigoureuses & les plus extraordinaires. Malgré leurs austérités apparentes, les Bonzes sont généralement méprisés à la Chine par les gens instruits, & ils ne trompent guères que le peuple qui s'empresse à leur faire des présents pour obtenir d'eux de petites Idoles, auxquelles ils attribuent de grandes vertus. Il arrive néanmoins assez souvent à ces sortes de Divinités d'être méprisées par leurs propres adorateurs, lorsque ceux-ci croient avoir lieu de s'en plaindre. Alors l'Idole court risque d'être brisée, brûlée, ou traitée de la manière la plus ignominieuse. Les Bonzes eux-mêmes sont quelquefois obligés, par ordre des Mandarins du lieu, de sortir de l'endroit où ils se sont établis, & la Pagode ou Temple qu'ils ont bâtie est démolie, ou les portes en sont murées.

Depuis que les Tartares se sont rendus maîtres de la Chine, ils y ont introduit une autre espèce de Religion, qui, pour le fonds, ressemble à celle de Foë. La seule différence qu'on y remarque est qu'ils ont leurs Prêtres particuliers, & qu'au lieu d'adorer le Dieu Foë, l'objet de leur culte est le Grand *Lama*, ou le Chef des Prêtres. Ce Grand Lama passe pour immortel dans l'esprit du commun de ses adorateurs, & les autres Prêtres, qui seuls sont initiés dans le mystère, ont soin d'entretenir cette erreur. Ils usent de tant d'adresse, que, quoique le Lama se montre à certaines heures tous les jours au Temple dans Barantola, ville du Tibet, où il réside, on ne s'aperçoit point qu'il y ait jamais de changement dans sa figure. A la vérité l'endroit où se place le Lama est naturellement sombre, & il ne se trouve éclairé que par la lumière de quelques lampes. D'ailleurs,

Secte de Foë.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

la quantité d'ornemens dont le Dieu est couvert, sert beaucoup à cacher sa taille & sa physionomie.

Telles sont les Religions qu'on professe ouvertement à la Chine. Le Judaïsme, suivant le rapport de quelques Voyageurs, y est toléré depuis un grand nombre d'années. On croit cependant que les Juifs Chinois ne composent aujourd'hui que sept familles, qui s'unissent toujours entr'elles sans contracter aucun mariage étranger. Le Christianisme a été prêché à la Chine par plusieurs Missionnaires zélés pour la propagation de la foi, & il y avoit fait même de grands progrès, lorsque des ennemis de la Religion Chrétienne firent jouer tant de ressorts auprès des Empereurs qu'ils en obtinrent un Edict, qui relégua les Missionnaires & tous les Chrétiens à Canton. Les Eglises furent détruites ou employées à des usages profanes, & depuis cet événement qui se passa dans l'année 1723. le Christianisme n'a pu reprendre sa première splendeur. Il y a encore, il est vrai, quelques Jésuites à la Cour de l'Empereur, mais ils n'y sont qu'en qualité de Mathématiciens, & sont contraints à garder le plus rigoureux silence sur les affaires de la Religion.

Quelques Auteurs assurent que le Mahométisme fut aussi porté à la Chine vers le même temps qu'on y prêcha le Christianisme; d'autres prétendent qu'il y est établi plus de cinq cents ans auparavant. Quoi qu'il en soit, les Mahométans ne laissent pas d'avoir aujourd'hui des établissemens considérables dans plusieurs Provinces de la Chine, & comme il y a apparence qu'ils ne cherchent point à faire des prosélytes ni à troubler l'Etat, on leur permet le libre exercice de leur Religion.

sciences des  
Chinois.

Arithmétique.

Les sciences auxquelles les Chinois ont coutume de s'appliquer sont l'Arithmétique, l'Astronomie, la Géométrie, la Géographie, la Philosophie naturelle & la Physique; mais les études dont ils font leur principal objet sont la Grammaire, la Rhétorique, l'Histoire & les Loix de leur pays, la Morale & la Politique. Leur arithmétique est composée de quatre règles comme la nôtre, savoir, l'addition, la soustraction, la multiplication & la division; mais elle n'a point de caractères figurés. Pour faire leurs comptes, les Chinois emploient un instrument fait d'une petite planche divisée de haut en bas par douze baguettes parallèles, dans chacune desquelles on passe sept petites boules d'os ou d'ivoire, qui peuvent monter & descendre. Les baguettes sont arrêtées au milieu de la planche par une séparation qui fait qu'on ne voit jamais que deux boules dans la partie d'en haut, pendant qu'il y en a cinq dans la partie inférieure. Les boules de cette dernière partie ne valent qu'une unité chacune, & les deux autres valent cinq l'une & l'autre. Les Chinois font leurs calculs en joignant, en séparant ou en supprimant ces boules, & ils paroissent supputer beaucoup plus promptement que nous ne faisons avec nos caractères.

Astronomie.

L'Astronomie que les Chinois prétendent avoir cultivée depuis la fondation de leur Empire, n'est pas aussi approfondie qu'elle devoit l'être, si l'on considère la longueur du temps qu'ils ont étudié cette science. Les Chinois, au rapport des Missionnaires, ont eu sans interruption nuit & jour des Mathématiciens attentifs aux mouvemens célestes, & leur assiduité à cet office a toujours

été regardée comme un devoir de si haute importance, que les loix punissoient autrefois de mort leur moindre négligence dans les observations astronomiques. On voit dans ces observations que les calculs des anciennes éclipses sont assez exacts, mais les nombres que les Chinois employent sont obscurs, & peu d'entr'eux les entendent maintenant. Le soin du calendrier & la division des années en année solaire & lunaire regarde aussi les Mathématiciens. Je n'entrerais dans aucun détail là-dessus, parce que cela demanderoit de trop longues discussions.

La Géométrie des Chinois est fort peu de chose, & ils ne sont pas plus versés dans la théorie que dans la pratique ; s'ils entreprennent de résoudre un problème, c'est moins par principes que par induction ; néanmoins ils ne laissent pas de mesurer leurs terres avec assez d'habileté, & ils en règlent les bornes fort exactement.

Les Chinois n'ont pas négligé, à ce qu'il paroît, la Géographie de leur pays ; mais dans les siècles précédents, ils étoient fort ignorants sur celle des pays étrangers. Ils réduisoient toutes les autres Régions du Monde à soixante douze Royaumes, qu'ils plaçoient au hasard, comme de petites îles éparées dans la mer. Les longitudes & les latitudes n'étoient point mises en usage pour distinguer ces Royaumes, & les Chinois leur donnoient des noms de mépris, regardant les habitants de ces pays comme des monstres. Un Millionnaire Européen surprit beaucoup quelques lettrés, en leur montrant une Mappemonde, & les y laissant chercher eux-mêmes la Chine. Comme ils ne connoissoient point nos caractères, la lecture ne pouvoit point leur servir, & ils jugèrent que la partie orientale de la Mappemonde étoit la Chine, parce qu'ils curent que l'Amérique étoit bien assez grande pour le reste du Monde. Après avoir laissé quelques moments ces lettrés dans une idée qui répondoit à l'estime qu'ils faisoient de leur pays, le Millionnaire leur expliqua ainsi la Mappemonde. *L'Hémisphère que vous regardez, leur dit-il, contient l'Europe, l'Asie & l'Afrique. Voici dans l'Asie, la Perse, les Indes & la Tartarie. Où est donc la Chine, s'écria un des lettrés ? C'est ce petit coin de terre, lui répondit le Missionnaire, & vous en voyez les bornes.* A cette exposition les lettrés surpris se regarderent les uns les autres, & s'écrierent avec étonnement. *Que cela est petit !*

Quoique l'architecture Chinoise ne soit nullement dans le goût de la nôtre, elle a quelque chose d'agréable au premier aspect, & la plupart des bâtimens sont faits avec assez d'art & de soin. Les ouvrages qui se font remarquer particulièrement dans les villes sont les murs d'enceinte, les portes, les tours, les Temples, &c. Les murs décrivent un quarré long, dont les angles regardent le plus souvent les quatre points cardinaux. L'élévation de ces murs & leur épaisseur sont que, d'une part, on ne peut voir de dehors les édifices du dedans, mais que d'une autre, on peut marcher dessus à cheval. La matière dont ces murailles sont construites est de briques jointes, ou de pierres quarrées rapportées exactement. Chaque entrée d'une ville a deux portes, mais quand on a passé la première, on n'aperçoit la seconde qu'après s'être avancé un peu plus, parce qu'elle n'est pas vis-à-vis de l'autre. Sur ces deux portes on voit deux tours prodigieusement hautes, ou deux pavillons qui servent comme d'arsenal ou de corps-de-

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Géométrie.

Géographie

Architecture  
Chinoise.



EMPIRE DE  
LA CHINE.

Tours des villes.

garde. Les arches ou voûtes de ces portes sont de marbre & se font admirer par la hardiesse & la solidité de l'ouvrage.

On voit, dans presque toutes les villes, une ou plusieurs tours qui se font également remarquer par leur élévation & par la beauté de leur architecture. Nauf étages composent quelques-unes ; les autres n'en ont que sept, & tous ces étages diminuent de hauteur par degrés à proportion qu'ils s'élèvent. Des fenêtres pratiquées tout autour à chaque étage font un coup d'œil extrêmement agréable, & le brillant du vernis qui couvre les toits prête encore de la beauté à ces bâtimens. Le plus fameux édifice de ce genre est celui de Nan-king, qui se nomme la *grande Tour*, ou la *Tour de Porcelaine*, & le P. du Halde en a donné la description qu'il a tirée de celle du P. le Comte.

## Temples.

La Chine est remplie de Temples que les Européens ont nommés *Pagodes*, & qui sont consacrés à quelque Divinité fabuleuse. Ces édifices, qui pour la plupart sont bâtis sur des montagnes, consistent en plusieurs bâtimens dont les uns sont des portiques, les autres des salles & des pavillons. Ces derniers forment les coins des cours, & communiquent les uns aux autres par de longues galeries ornées de statues de pierre & quelquefois de marbre. Les toits sont fort éclatans par la beauté de leurs tuiles qui sont vernies de jaune & de verd, & qui sont accompagnées de dragons saillans des mêmes couleurs à tous les coins. Aprés de plusieurs de ces Temples, il y a une grande tour qui se termine en dôme, dans lequel on monte, au moyen d'un bel escalier tournant. Le milieu de ce dôme est souvent un Temple carré, enrichi d'ouvrages à la mosaïque, & dont les murs sont garnis de figures d'animaux & de monstres en relief. Telle est la forme la plus commune des Temples de la Chine, qui, suivant le rapport de plusieurs Missionnaires, sont au nombre d'environ quatre cent quatre-vingts.

Arcs de triom-  
phe.

Les Arcs de triomphe, dont on rencontre plusieurs dans chaque ville, sont peu remarquables par leur magnificence, & la plupart sont grossièrement travaillés. Ils sont presque tous bâtis en bois, & ils n'ont presque jamais plus de vingt ou vingt-cinq pieds de hauteur. Ils sont chargés de figures d'hommes, d'antiques, de fleurs & d'oiseaux en relief & à jour, & quoique ces ornemens soient médiocres pour la beauté de la sculpture, ils sont détachés si proprement du corps de l'édifice, qu'il n'y a aucune confusion dans le dessein. En général, s'il y a de grands défauts dans les Arcs de triomphe des Chinois, on y trouve aussi quelques beautés, & la manière dont ils sont placés dans les villes y répandent un certain agrément. On compte à la Chine plus de onze cents de ces monumens élevés à l'honneur des Princes, des hommes, & des femmes illustres, & des personnes renommées pour leur sçavoir & pour leur vertu.

Entre les édifices publics, on peut compter les Salles bâties à l'honneur des Ancêtres, les bibliothèques, & les Palais des Princes & des Mandarins. Le nombre des salles, dont on vient de faire mention, est de plus de sept cents, & leur grandeur & leur beauté excitent une certaine admiration. On compte à la Chine deux cent soixante-douze Bibliothèques, qui ont toutes été bâties à grands frais, & qui ne manquent ni de livres, ni d'ornemens.

L'Empire contient trente-deux Palais de Princes du sang construits sur le modele du Palais Impérial de Peking, & environ treize mille quatre cents hôtels ou grandes maisons de Mandarins, outre six ou sept cents mausolées ou tombeaux fameux par leur architecture, & par la richesse de leurs ornemens. A l'égard des hôtels des Mandarins, ils sont bâtis & entretenus aux dépens de l'Empereur ; mais ils n'ont gueres plus de magnificence que les maisons des simples Particuliers.

La quantité de canaux, dont la Chine est coupée surtout dans sa parrie méridionale, est cause que pour la commodité du public, on a bâti d'espace en espace des ponts qui ont trois, cinq ou sept arches. Celle du milieu a quelquefois trente-six & jusqu'à quarante-cinq pieds de large, avec tant de hauteur que les barques passent dessous sans baisser leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur & diminuent à proportion de hauteur. Le sommet de toutes les arches est bien bâti, mais leur jambage est si étroit, que dans l'éloignement elles paroissent suspendues en l'air. On voit aussi dans ce pays des ponts d'une seule arche, qui est à demi circulaire, & formée de pierres cintrées, longues de cinq ou six pieds sur cinq ou six pouces d'épaisseur. En général on ne peut refuser son admiration, en considérant la structure & la hauteur des ponts de la Chine, & comme le nombre en est fort grand, ils forment une perspective fort noble & fort agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne.

Ponts.

Les autres parties des Mathématiques étoient totalement ignorées des Chinois avant l'arrivée de plusieurs Voyageurs Européens dans leur pays, mais aujourd'hui ils en ont quelque connoissance, & s'appliquent à les augmenter. D'ailleurs ils commencent à perdre de leur orgueil naturel & prennent une idée plus favorable des Etrangers.

La Philosophie naturelle & la Médecine sont deux sciences estimées par les Chinois, & ils les cultivent autant que leurs lumieres peuvent le permettre. La première a des principes pour expliquer la composition des corps, leurs propriétés & leurs effets ; & dans les divers ouvrages qui traitent de ces matieres, on trouve beaucoup de raisonnemens raffinés. Cependant les Chinois ne connoissent point l'anatomie ; & leur ignorance à cet égard est un obstacle aux progrès de leur Médecine. Aussi ont-ils des idées singulieres sur la composition du corps humain, qui seroient trop longues à rapporter ici.

Les Histoires Chinoises parlent beaucoup de l'excellence de leur ancienne musique, & les Chinois déplorent continuellement la perte des livres qui traitoient de cet art. Peut-être leurs regrets sont-ils fondés, mais aujourd'hui la musique est peu exercée, & n'a rien de magnifique. Elle est seulement employée dans les fêtes, les comédies, les mariages & en d'autres occasions de cette nature ; & les Bonzes en font usage aux funérailles. La beauté des concerts Chinois ne consiste point dans la variété des voix, ou dans la différence des parties, car ils chantent tous le même air. Ils aiment assez la musique de l'Europe, pourvu qu'il n'y ait qu'une voix accompagnée d'instruments. Le contraste de plusieurs voix différentes, & celui des sons

Musique des Chinois.

EMPIRE DE LA CHINE.

EMPIRE DE  
LA CHINE.Instruments de  
la Musique Chi-  
noise.

graves & aigus, des diefes, des fugues, leur paroissent un désordre confus qui choque leurs oreilles.

Les instrumens musicaux que les Chinois ont inventés, & auxquels ils trouvent beaucoup de rapport avec la voix humaine, sont au nombre de huit. Le métal, la pierre, les peaux d'animaux sont employés dans la composition de ces instrumens ; mais il y en a plusieurs qui sont si pesants, que pour en tirer quelques sons, il faut les poser sur des blocs de bois. Pour les instrumens à cordes, dont il y a une grande quantité à la Chine, on se sert de cordes de soie, & rarement de celles de boyaux. Toutes ces sortes d'instrumens n'ont pas plus de trois cordes, à l'exception d'un seul qui en a sept, & qui est fort estimé par les Chinois. En effet, l'harmonie en est fort agréable, lorsqu'il est touché par une main habile. Les instrumens à vent sont aussi en usage à la Chine, tels que les flûtes, dont on distingue deux ou trois sortes, & une machine composée de plusieurs tuyaux, ce qui lui donne quelque ressemblance avec nos orgues. Le son que rend cette machine plaît beaucoup, mais elle est si petite qu'elle se porte dans la main.

Poésie.

On observe que les Chinois, comme presque tous les autres peuples du Monde, ont cultivé la Poésie avant toutes les autres sciences. Ils ont eu plusieurs Poètes célèbres qu'ils citent avec de grands éloges, mais pour bien connoître les beautés renfermées dans leurs ouvrages, il faut être parfaitement versé dans la langue du pays, & on n'y parvient qu'avec du temps & une profonde étude. Les Poètes Chinois paroissent avoir de l'enthousiasme ; la plupart de leurs expressions sont allégoriques, & ils savent employer les figures qui donnent de la chaleur & de la force au style & aux pensées.

L'arrangement des périodes & leur harmonie ne fait point, à la Chine, l'essence de leurs pièces d'éloquence. On remarque seulement de la chaleur dans les expressions, de la noblesse dans les métaphores, de la hardiesse & de la justesse dans les comparaisons, & une concision vive & mystérieuse dans les maximes & les sentences. Les Chinois ont un grand nombre de livres sur toutes sortes de sujets, tels que l'agriculture, la botanique, les arts libéraux, militaires, & mécaniques, la philosophie & l'astronomie ; mais la fécondité de l'esprit des Ecrivains Chinois éclate plus particulièrement dans leurs histoires, leurs comédies, leurs romans & leurs nouvelles. La préférence qu'on doit accorder aux romans Chinois sur les nôtres, vient de ce que, loin de contenir des aventures d'amour, comme ceux d'Europe, ils ne sont remplis que de maximes utiles à la réformation des mœurs & d'exhortations à la vertu, qui se trouvent jointes aux récits les plus amusans.

Comédies.

Dans les comédies Chinoises, qui doivent être innombrables, puisqu'il n'y a point de fête où l'on n'en représente quelqu'une, il ne faut pas chercher les trois unités d'action, de temps & de lieu, ni les autres règles connues en Europe. Le même défaut existe dans les tragédies, qui sont différentes seulement par leur division en plusieurs parties, auxquelles on peut donner le nom d'actes. La première partie est toujours une espèce de prologue ou d'introduction.



Les formalités cérémonieuses que les Chinois observent les uns envers les autres en toute occasion sont infinies. Ils ont des livres qui contiennent les règles de la politesse, & il y en a un extrêmement ancien qu'ils ont coutume d'apprendre par cœur. Ce livre est divisé en plusieurs articles dont chacun traite amplement de ce qui lui est propre, tel que les salutations communes, les visites, les présents, les fêtes & toutes les bienfaisances publiques ou particulières. Le cérémonial est fixé pour les personnes de toutes sortes de rangs avec leurs égaux ou leurs supérieurs. Les Grands savent quelles marques de respect ils doivent à l'Empereur & aux Princes, & comment ils sont obligés de se conduire entr'eux. Les artisans mêmes, les payfans, & les gens de la plus vile populace observent les uns avec les autres certaines règles de politesse. Personne ne peut se dispenser de ces devoirs, ni faire plus ou moins que l'usage le demande.

La plupart des formalités se réduisent à la manière de faire la révérence, de fléchir les genoux & de se prosterner une ou plusieurs fois, suivant l'occasion, le lieu, l'âge ou la qualité des personnes, sur-tout lorsqu'on rend des visites, qu'on fait des présents & qu'on traite ses amis. La méthode ordinaire des salutations pour les hommes est de se coller les deux mains sur la poitrine & baisser un peu la tête en prononçant quelque mots respectueux ou d'affection. Lorsqu'un Chinois rencontre une personne à laquelle il doit beaucoup de déférence, il joint les mains qu'il leve dans cette situation, les baise ensuite jusqu'à terre en courbant le corps à proportion. Si deux amis se rejoignent après une longue absence, ils marquent leur joye en tombant tous les deux à genoux, & penchant leur tête vers la terre, ils restent ainsi inclinés quelques moments. Les femmes accompagnoient autrefois leurs révérences, qui se font comme celles des Dames Européennes, de quelques mots obligeants; mais aujourd'hui on les a réduites à des révérences muettes, pour ne pas choquer, disent les Chinois, les règles de la bienfaisance.

Un usage constant parmi le peuple est de faire toujours prendre la première place au plus âgé de l'assemblée, à moins qu'il ne s'y trouve un Etranger. Alors ce dernier est mis à la place d'honneur. Rien n'est comparable au respect que les enfants ont pour leurs peres & leurs meres, & les écoliers pour leurs maîtres. Ils parlent peu, & se tiennent toujours debout en leur présence. D'ailleurs, l'usage les oblige, surtout au commencement de l'année & le jour de leur naissance, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre avec le front. Enfin les règles de la civilité ne s'observent pas moins dans les villages que dans les villes, & les termes qu'on employe en se saluant, soit à la promenade & dans les conversations, soit dans une rencontre, sont toujours humbles & respectueux.

Un article de la politesse Chinoise est de rendre des visites à son ami, ou à quelque supérieur, le jour de sa naissance, au commencement de la nouvelle année, aux fêtes, à la naissance d'un fils, & à l'occasion d'un mariage, d'une dignité, d'un voyage, &c. Ces visites, qui sont autant de devoirs pour tout le monde, sont ordinairement accompagnées de petits présents & de quantité de cérémonies, dont on est dispensé dans les visites communes & familières.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Fêtes publiques.

Les devoirs de politesse semblent encore redoubler à la Chine, lorsque des Particuliers se donnent les uns aux autres quelques festins, ou lorsqu'il arrive des fêtes ou des réjouissances publiques. Il y a toujours dans l'année deux fêtes qui se célèbrent avec une dépense extraordinaire. La première est celle du commencement de l'année, & l'autre est celle des lanternes. Par le commencement de l'année, les Chinois entendent la fin du douzième mois, & vingt jours de la première lune de l'année suivante, & ce temps forme celui de leurs vacances. Alors on cesse la poursuite de toutes sortes d'affaires; on se fait des présents mutuels; toutes les postes sont arrêtées, & les Tribunaux fermés dans toute l'étendue de l'Empire. Cette fête porte le nom de clôture des sceaux, parce que les petits coffres dans lesquels on met ceux de chaque Tribunal, sont alors fermés avec beaucoup de cérémonies. Ces vacances durent un mois entier, & sont un temps de joie, surtout pendant les derniers jours de l'année qui se célèbrent fort solennellement. Les Mandarins inférieurs rendent leurs devoirs à leurs supérieurs, les enfants à leurs pères, les domestiques à leurs maîtres, &c. & c'est ce qui s'appelle en langue Chinoise prendre congé de l'année.

La seconde fête est celle des lanternes, & on la célèbre, comme je l'ai déjà dit, par des illuminations. Pendant les quatre jours que ces réjouissances doivent durer, tous les habitants de l'Empire riches & pauvres, à la campagne & dans les villes, sur les côtes de la mer & sur les rivières, allument des lanternes peintes de différentes formes, & les suspendent dans leurs cours, à leurs fenêtres & dans leurs appartements. Outre les illuminations, on donne d'autres spectacles pour l'amusement du peuple. On voit sur des espèces de théâtres dressés à dessein, des figures de chevaux qui galopent, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des Rois avec leur cortège, des assemblées de danse, & d'autres figures qui sont remuées par des ressorts. On y représente par de simples ombres des Princes, des Princesses, des soldats, des bouffons & d'autres personnages de caractères; mais rien ne prête tant d'éclat à la fête que les feux d'artifice qui s'exécutent dans toutes les parties de la ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art, & plusieurs Missionnaires en parlent avec admiration.

L'opinion commune sur l'origine de la fête des Lanternes est qu'elle fut établie, peu de temps après la fondation de l'Empire, par un Mandarin, qui ayant perdu sa fille sur le bord d'une rivière, se mit à la chercher, accompagné d'une foule de peuple portant des flambeaux & des lanternes. Il ne la trouva pas; mais pour immortaliser les soins qu'il avoit pris, & les témoignages d'affection que le peuple lui avoit fait voir en cette occasion, il institua la fête des Lanternes. Les lettrés donnent une autre origine à cette fête. Ils prétendent qu'un Empereur se plaignant de la division des nuits & des jours qui rend une partie de la vie inutile au plaisir, fit bâtir un Palais sans fenêtres, où il rassembla un certain nombre de personnes des deux sexes, & que pour en bannir les ténèbres, il eut soin d'y faire entretenir une illumination continuelle de flambeaux & de lanternes, qui donna naissance à cette fête.

Mariages des  
Chinois.

Une des obligations les plus importantes de la vie, suivant les maximes Chinoises,

Chinoises, est le mariage, & dans ce pays un pere seroit déshonoré, s'il ne songeoit point efficacement à établir ses enfans. Un fils aîné, à la mort de son pere, devient le tuteur de ses freres, & quand même il n'auroit rien hérité non plus qu'eux, il doit travailler à les marier. Le choix d'une femme ne regarde jamais celui qui est destiné à l'épouser; ce sont toujours les peres ou les plus proches parents des jeunes Chinois qui font demander une fille, & qui reglent les conditions de son mariage. Ces conditions se réduisent pour l'ordinaire à payer aux parents de la fille une certaine somme, afin qu'ils lui achètent des habits & tous les ornemens nécessaires. Cet usage n'est pas le même parmi les Grands, les Mandarins, les gens lettrés, & généralement tous les riches; car ces derniers donnent communément une dot à leurs filles. Les Chinoises sont instruites dès l'enfance à avoir un grand respect pour leurs meres & pour celles de leurs maris.

Les Chinois appréhendent tellement de mourir sans postérité que, si la Nature ne leur accorde point d'enfans, ils feignent que leur femme est grosse, & vont demander secrettement à l'Hôpital un enfant qu'ils font passer pour leur fils. Ce petit Etranger entre dans tous les droits des enfans légitimes, fait ses études sous le nom qu'il a reçu, & parvient au degré de Bachelier & de Docteur, privilège refusé aux enfans qui sortent ouvertement de l'Hôpital.

Comme les femmes ne paroissent jamais à la vue des hommes, le mariage des filles ne se conclut que par le crédit de ses parents, ou par le ministère de quelques vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce trafic. Les familles engagent ces vieilles négociatrices à faire un rapport avantageux de la beauté, de l'esprit & des talens de leurs filles; mais on ne compte gueres sur leur témoignage, & lorsqu'elles en imposent avec trop peu de retenue, elles sont sévèrement punies. Aussitôt que les articles sont réglés, le contrat signé & les sommes payées fidèlement, on ne pense plus qu'aux préparatifs de la nôce, & on observe plusieurs cérémonies. La premiere consiste à faire demander de part & d'autre les noms des deux parties, & elle est suivie des présens qui se font entre les deux familles. Plusieurs consultent les jours fortunés pour le mariage qui sont marqués dans le calendrier; & cet office appartient proprement aux parents de la fille. Elle reçoit elle-même des colliers, des bagues, des boucles d'oreilles & d'autres joyaux de cette nature, mais tous ces détails sont abandonnés à des médiateurs, & se font par des lettres qui s'écrivent des deux côtés.

Le jour marqué pour la nôce, la jeune fille se met dans une chaise pompeusement ornée, & est suivie de ceux qui portent sa dot. C'est ordinairement une certaine quantité de meubles que son pere lui donne avec ses habits nuptiaux, qui sont renfermés dans des caisses. Un cortège d'hommes loués à dessein accompagne la mariée le flambeau à la main même en plein midi. Des siffres, des haut-bois, des tambours précèdent sa chaise, & tous les parents & les amis de la famille la suivent. Un domestique de confiance est chargé de la clef de la chaise, afin de la remettre au mari seul qui attend son épouse à la porte de sa maison. Aussitôt que la chaise est arrivée, le marié reçoit la clef des mains de celui qui en est porteur, & se hâte d'ouvrir la



chaise. Il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune, c'est-à-dire, si la femme qu'il épouse lui plaît, ou lui paroît désagréable. Il arrive quelquefois qu'un mari mécontent de son partage, refuse immédiatement la chaise & renvoie la fille avec tout son cortège, aimant mieux perdre tout ce qu'il a livré que de tenir son marché. Cependant ces accidents sont fort rares. Lorsque la fille est sortie de sa chaise, elle marche devant son mari jusqu'à la salle d'assemblée, où elle commence par quatre révérences qu'elle adresse au *Tien*. Elle en fait quatre autres aux parents de son mari; après quoi elle est remise entre les mains des femmes de la fête, avec lesquelles elle passe le reste du jour en réjouissances, tandis que le mari traite les hommes dans un autre appartement.

Les Chinois qui prennent des secondes femmes les reçoivent dans leur maison sans autre formalité que celle de signer un écrit, par lequel ils promettent aux parents de ces femmes qu'ils auront des bontés & des égards pour leur fille. Ces secondes femmes dépendent absolument de l'épouse légitime, & doivent la respecter comme l'unique maîtresse de la maison. Les enfants qui naissent d'elles appartiennent aussi à la première qui porte seule le nom de mère, & de laquelle ils sont obligés de porter le deuil. Ils ne sont pas soumis à cette loi à l'égard de leurs véritables mères; mais on voit peu d'enfants qui se dispensent de cette marque de tendresse & de respect pour celle de qui ils tiennent la naissance.

Les deux sexes ont la liberté de se remarier après la mort de l'un, ou l'autre des deux époux. Un homme peut se marier avec sa concubine; mais ces secondes nèces se font avec peu de cérémonies. Les veuves qui ont eu des enfants deviennent entièrement maîtresses d'elles-mêmes, sans aucune dépendance de leurs parents; & malgré cette liberté elles prennent rarement un second mari. Les femmes qui passent à de secondes nèces, ne sont pas estimées, & la crainte de perdre leur réputation, est cause que plusieurs femmes qui n'ont quelquefois été mariées que très-peu de temps, gardent tout le reste de leur vie l'état de veuve.

Les mariages ne peuvent être cassés, lorsque dans la célébration on n'a omis aucune des cérémonies d'usage. Une femme qui abandonne son mari subit d'abord quelques corrections marquées par les loix, & est ensuite remise à son mari, auquel on donne la liberté de la vendre, ou de la garder. Les loix imposent aussi de rudes châtimens aux maris qui vendent secrètement leurs femmes, ou qui les prostituent, & de même à tous ceux qui prennent quelque part à cette infamie. Si un mari abandonne sa femme sans aucune formalité, & sans pouvoir justifier cette conduite, la femme peut, après trois ans d'absence, porter sa plainte aux Mandarins, afin d'obtenir d'eux la permission de se remarier. Elle seroit punie avec beaucoup de rigueur, si elle se remarioit sans prendre cette précaution. Le divorce est permis par la loi, dans des cas particuliers, tels que l'adultère, dont on voit peu d'exemples à la Chine; l'antipathie, la différence de tempéraments, l'excès de jalousie, l'indiscrétion, la désobéissance, la stérilité, les maladies contagieuses, &c.

Il y a des circonstances qui empêchent la célébration du mariage, ou qui la rendent nulle; & ces causes sont 1°. lorsqu'une jeune fille est promise à

un autre homme que celui qu'elle épouse, & qu'elle est comme engagée avec le premier par des présents mutuels des deux familles. 2°. Si à la place d'une belle femme, qu'on auroit fait espérer, on envoyoit une personne laide ou contrefaite, ou bien on substituoit une esclave à une personne libre. 3°. Si un garçon & une fille sont dans le temps du deuil de pere ou de mere, &c.

Lorsque les femmes se croient enceintes, elles vont faire la déclaration de leur état au Temple de leurs Ancêtres, & après leur accouchement elles retournent au même lieu faire des actions de grâces, & prier pour la conservation de leurs enfans. Dès le moment de la naissance d'un enfant, on lui impose le nom de sa famille, c'est-à-dire le nom commun à tous ceux qui descendent du même ayeul. Un mois après on donne un nouveau nom l'enfant, & ce nom que les Chinois appellent *nom de lait*, est ordinairement celui d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre chose. Au commencement des études, un enfant reçoit de son maître un troisième nom, qu'il porte entre ses condisciples. Lorsqu'il est arrivé à un âge raisonnable, il en prend un autre qui le fait connoître à ses amis, & c'est celui qu'il conserve & qu'il signe ordinairement au bas de ses lettres. Enfin s'il parvient à quelque emploi considérable, il choisit un nom convenable à son rang & à son mérite, & lorsqu'on parle de lui, il est de la politesse de ne lui en pas donner d'autre : ce seroit même une incivilité grossière de l'appeler de son nom de famille, à moins qu'on n'y fût autorisé par la supériorité du rang.

Si l'on fait attention à la profonde vénération & au respect dans lesquels tous les Chinois sont élevés à l'égard de ceux de qui ils tiennent la naissance, on ne sera pas surpris d'apprendre que les Rituels prescrivent avec la plus grande exactitude toutes les cérémonies qui regardent les morts, quand ils sont chefs de famille. Tous les Chinois, de quelque secte qu'ils soient, pratiquent à peu de différences près les mêmes cérémonies après la mort de leurs parents. Ceux qui suivent les principes de Fo ou Foë, ont coutume d'appeler les Bonzes, lorsque la maladie met leurs parents en danger de mort. Ces Ministres de leur Religion se rendent auprès du malade avec de petits bassins, des sonnettes & d'autres instrumens, dont ils font un bruit qui seroit seul capable d'accélérer le moment de la mort du malade. S'ils jugent qu'il n'y ait plus d'espérance, ils assurent que son ame est partie, & font plusieurs extravagances pour la rappeler.

Parmi les Chinois de toute autre secte, si un homme approche de la mort, on le prend dans son lit & on le couche à terre, afin que sa vie finisse où elle a commencée; car on y pose un enfant aussitôt qu'il est né. Dès que le malade paroît expirer, on fait plusieurs démarches pour engager son ame à rentrer dans son corps, & on attend ainsi pendant trois jours, après lesquels on se détermine enfin à mettre le corps dans le cercueil préparé. Les Chinois poussent si loin leur attention à se munir d'un cercueil pendant leur vie, qu'on les a vu quelquefois se dégarner de tout pour en acheter un plus de vingt ans avant que de mourir. D'ailleurs ils sont curieux d'en avoir de beaux, & quand une fois ils en ont un suivant leurs desirs, ils donnent un festin à leurs amis, & font de grandes réjouissances. On garnit les cercueils avec un petit matelas, une courte-pointe & des oreillers;

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Grossesse des  
femmes.

Cérémonie  
funéraires.

de ses plus riches habits, & en le plaçant dans son cercueil, on met à côté de lui les marques de sa dignité, des oïseaux & plusieurs autres choses plus ou moins riches suivant les facultés de ceux qui lui survivent.

Les devoirs solennels que les Chinois rendent à leurs morts, durent l'espace de sept jours, à moins qu'on ne les réduise à trois jours pour quelque raison solide. Dans cet intervalle le cercueil est exposé dans le principal appartement sur une estrade un peu élevée. On place devant cette estrade une table sur laquelle est la représentation du mort, qui consiste en une statue ou en une pièce de bois sculpté. Le nom & la dignité du mort sont gravés sur cette pièce de bois, & de chaque côté on voit des ornements de fleurs, des parfums & des flambeaux de cire allumés. Ceux qui veulent rendre leurs devoirs au mort, le saluent en se prosternant & frappant plusieurs fois la terre du front, vis-à-vis de la table sur laquelle ils mettent ensuite les flambeaux de cire & les parfums qu'ils apportent en présents. Pendant qu'ils font les cérémonies d'usage, l'ainé des fils du défunt, suivi de ses frères, sort en remportant de dessous un rideau tendu à côté du cercueil, & verse des larmes, observant un lugubre silence. Ceux qui ont salué le mort, saluent aussi les enfants, tandis que les femmes & les filles cachées derrière un rideau, poussent par intervalles des cris & des gémissements.

Lorsque les salutations sont finies, chacun se leve & quelque parent éloigné du mort, ou quelque ami intime vêtu de deuil fait les honneurs de la maison, & conduit dans un autre appartement ceux qui sont venus rendre les devoirs d'usage au défunt & à ses enfants. On a coutume de présenter alors des fruits secs, du thé, ou d'autres rafraichissements de cette nature. Ceux qui sont trop éloignés de la maison du mort, ou qui se trouvent arrêtés par la maladie, envoient un domestique avec leurs présents & un billet de visite, dans lequel leur excuse est contenue. Les enfants du mort, ou au moins le fils aîné, doivent rendre visite pour visite; mais il suffit qu'ils se présentent à chaque porte, ou qu'ils y envoient un billet par les mains d'un domestique.

Le temps de transporter le cercueil au tombeau des Ancêtres de la famille du mort, n'est point fixé; car les enfants peuvent garder chez eux l'espace de deux ou trois ans le corps de leurs peres, & par cette conduite ils font éclater encore plus leur respect & leur tendresse. Cependant ils se deshonoreroient si au bout de quatre ans tout au plus, ils ne songeoient point à faire porter leurs peres au tombeau de la famille. Les tombeaux Chinois sont hors des villes, la plupart sur quelque éminence. On plante ordinairement tout autour de pins ou des cyprès, & l'ombre de ces arbres environne les tombeaux, dont le plus grand nombre a la forme d'un ter à cheval. Ils sont assez bien bâtis, proprement blanchis, & sur la principale pierre est gravé le nom des familles à qui chaque tombeau appartient. Les pauvres n'ont point de bâtimens pour leurs tombeaux, ils se contentent de couvrir le cercueil de leurs parents, avec de la terre qu'ils élèvent à six ou sept pieds de hauteur en forme de pyramide.

Dès que le jour de l'enterrement est déterminé, on en donne avis aux parents & aux amis de la famille, qui ne doivent pas manquer de se rendre à l'assemblée. Le convoi funebre commence par des figures de carton por-



tées par des hommes loués exprès, & qui représentent des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux, &c. D'autres hommes succèdent marchant deux à deux, les uns chargés d'étendards, de banderolles & de castolettes remplies de parfums, d'autres jouant des airs lugubres sur divers instruments de musique. Dans quelques Provinces, on porte la représentation du mort au milieu du convoi avec son nom, & les titres écrits en gros caractères d'or. Le cercueil suit immédiatement sous un dais de soie violette en forme de dôme, avec des touffes de soie blanche & de riches broderies aux quatre coins. La machine qui soutient le cercueil est portée par des hommes, dont le nombre monte quelquefois jusqu'à soixante-quatre. L'ainé des fils, à la tête de ses frères & de leurs enfants, s'avance à pieds couverts d'un sac de chanvre & s'appuyant sur un bâton, le corps penché comme s'il étoit prêt à s'abimer de douleur. Il est suivi des parents & des amis tous en habits de deuil, & d'un grand nombre de chaises couvertes d'étoffe blanche, dans lesquelles sont les femmes & les filles du mort qui percent l'air de leurs cris. A l'égard des funérailles des Grands, elles sont d'une magnificence surprenante, & le cortège qui forme le convoi se monte quelquefois à quatorze, quinze & seize mille hommes.

La durée ordinaire du deuil pour un pere doit être de trois ans, mais cet espace de temps est souvent réduit à moins par une dispense que l'Empereur seul peut accorder. La couleur déterminée pour marquer le deuil est le blanc, & depuis les Princes jusqu'aux plus vils artisans, tous ont des habillements de la même couleur, bonnets, vestes, robes, bas & bottes. Pendant le premier mois qui suit la mort d'un pere ou d'une mere, l'habit des enfants est un sac de chanvre d'un rouge éclatant, qui est totalement semblable aux sacs propres à ferrer diverses marchandises. La ceinture est une corde qu'on attache lâche, & le bonnet dont la figure est fort bisarre est aussi de toile de chanvre. Pendant son deuil un fils, s'il a quelque dignité ou quelque emploi, ne peut en remplir les fonctions. Son siège pendant cet espace de temps est un tabouret revêtu de serge blanche, & son lit une natte de roseaux près du cercueil. Il se retranche l'usage du vin & de certains aliments, se dispense d'assister aux fêtes, & ne fréquente point les assemblées publiques. Si quelque affaire importante l'oblige à sortir de la ville, ce qu'il éloigne le plus qu'il lui est possible, il se renferme dans une chaise couverte de blanc.

C'étoit un usage assez commun parmi les Tartares à la mort d'un homme, qu'une de ses femmes se donnât la mort pour l'accompagner dans l'autre Monde, mais les Empereurs ont fait tout leur possible pour abolir cette coutume, & elle n'est plus observée que dans quelques endroits de la Chine. Les personnes riches ou de distinction, qui meurent éloignées de la Province dans laquelle ils ont pris naissance, exigent qu'on y transporte leur corps, & alors sans une permission expresse de l'Empereur, le convoi ne doit point traverser les villes, mais passer hors des murs.

Le pays connu sous le nom de la Chine, est situé entre le vingtième & le quarante-deuxième degré de latitude septentrionale, & entre le cent dix-huitième & le cent quarante-cinquième degré de longitude, en y comprenant le Royaume de Corée. Ainsi sa latitude est de vingt-deux degrés, & sa longitude de vingt-sept, ce qui fait plus de cinq cents lieues de longueur

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Durée du deuil.

TOPOGRAPHIE  
DE LA CHINE.

& de largeur, en prenant sa plus grande largeur & sa plus grande longueur. Ses bornes sont au Nord la Tartarie Chinoise ; à l'Occident le Royaume de Tibet ou de Bouran & le grand desert ; au Midi le Royaume du Tonquin & l'Océan, & à l'Orient l'Océan,

Comme ce pays est fort étendu, l'air n'est pas le même dans toutes ses parties. La partie du Nord est froide à cause du grand nombre de montagnes qui sont toujours couvertes de neige. A l'Orient & à l'Occident du pays, le climat est assez temperé, mais au Midi il est fort chaud. Le terroir de la Chine est très-bon, & au moyen du travail assidu des habitants, il produit en abondance du bled, & d'autres grains, du vin, du maïs, du coton & toutes sortes d'excellents fruits. Les pâturages y sont d'une bonne qualité, & en conséquence on y nourrit une grande quantité de bestiaux. La mer & les rivières fournissent aussi diverses especes de poissons fort bons à manger.

Parmi les différents arbres qui croissent à la Chine, on remarque pour leurs propriétés une sorte d'aloës & l'arbre-suif. L'aloës est de la hauteur & de la figure de l'olivier ; il renferme sous son écorce trois sortes de bois, qui ne se ressemblent nullement. Le premier est noir, compact, pesant, s'appelle *bois d'Aigle* & est fort rare : le second qui se nomme *Calambouc*, est léger comme le liège, & le troisième qui est vers le cœur, & auquel on a donné le nom de *bois de Calamba*, est aussi cher aux Indes que l'or même. Son odeur est délicieuse, & c'est un excellent cordial dans l'épuisement & la paralysie. On se sert des feuilles de cet arbre pour couvrir les maisons, & on leur donne aussi la forme d'affietes. Les fibres des feuilles forment une espece de chanvre dont on fait de la filasse, & les pointes qu'on trouve sur les branches tiennent lieu de clous, de dards & d'alenes. En arrachant les boutons de l'arbre, il en coule une liqueur vineuse & sucrée, qui se change quelque temps après en excellent vinaigre, & le bois des jeunes branches, quand on le mange, a le goût de citron confit. L'arbre-suif est de la hauteur à peu près des cerisiers ; sa tête est bien arrondie, & ses feuilles qui ont la figure d'un cœur, sont d'un rouge vif & éclatant. La couleur, la chair, l'odeur & la consistance de ses fruits ressemblent parfaitement au suif ; aussi les Chinois font-ils leurs chandelles avec ces fruits, comme nous faisons les nôtres avec le suif.

Au Nord de la Chine on voit cette fameuse muraille, dont la longueur est immense & le travail surprenant, parce qu'elle est bâtie non-seulement dans les plaines, mais aussi sur les montagnes & les rochers, où l'on peut à peine grimper. Elle est de distance en distance fortifiée de tours, & elle est presque toute de briques arrangées avec beaucoup d'art. Cette muraille a été construite pour arrêter les incursions des Tartares ; cependant elle n'a pu les empêcher de s'emparer de la Chine, dont ils sont aujourd'hui possesseurs.

Le pays est arrosé par deux célèbres rivières, qui sont le *Hoang* & le *Kiang*. Le Hoang ou la rivière jaune prend sa source dans le grand desert, au pays des Sifans à l'Occident de la Chine. Ce fleuve remonte d'abord vers le Nord, redescend ensuite du Nord au Midi, coule du côté de l'Orient, & se jette dans la mer au Nord de Nankin. Le Kiang ou la rivière bleue qui est très-poissonneuse, prend sa source au Midi des Sifans & au Nord-Est du Tibet, traverse le milieu de la Chine d'Occident en Orient, & se jette dans

la mer du Sud au-dessous de Nankin. La Chine a d'ailleurs un grand nombre de canaux avec des écluses ; mais le plus célèbre est celui qu'on appelle le Canal Royal ou Impérial. Il a environ six cents lieues, & conduit les Voyageurs presque sans interruption de Peking à Canton.

Le fleuve Kiang divise la Chine en deux grandes parties, l'une septentrionale qu'on nommoit autrefois Cathai ou Kitay, & qui renfermoit la partie voisine de la Tartarie, & l'autre méridionale qui s'appelloit dans le même temps Mangy. La partie septentrionale de la Chine contient six provinces, sçavoir, 1°. d'Occident en Orient, le Chenfi ; 2°. le Chanfi ; 3°. le Petcheli ; 4°. le Chantong ou Chanton ; 5°. à l'Occident le Setchouen ou Souchouen, & 6°. au milieu le Honan.

La partie méridionale de la Chine renferme neuf provinces, sçavoir, 1°. à l'Orient le Kiangnan ou Nankin ; 2°. au milieu le Houquan ; 3°. le Kiangfi ; 4°. au Sud-Est le Tchekian ou Chekian ; 5°. le Fokien ; 6°. au Sud le Quantong ou Canton ; 7°. le Quanfi ; 8°. au Sud-Ouest le Kocitchou ou Queicheou, & 9°. l'Yunnan ou Younan. On joint d'ailleurs à la Chine le Royaume de Corée qui en dépend en effet, & qui est au Nord-Est.

La province de Chienfi qui est à l'Occident de la Chine, paroît la plus grande de cet Empire, & les Empereurs y ont fixé leur séjour pendant plusieurs siècles. Le terrain est en partie uni, en partie montagneux, & dans les montagnes on nourrit beaucoup de bétail, sur-tout des mulets. Les plaines de leur côté produisent toutes sortes de bons fruits & d'excellent bled. Les principales villes sont Singan & Ngninhia ou Nimhia.

Singan capitale est une grande & belle ville, bâtie sur la rivière de Hoei, ou Guei. Sa forme est celle d'un amphithéâtre, & elle contient beaucoup de beaux palais.

Ngninhia située au Nord près de la grande muraille, n'est aujourd'hui qu'une forteresse, mais elle étoit autrefois la capitale de l'Empire d'Hia ou de Tangut, qui comprenoit une partie du Chenfi, & qui s'étendoit dans la Tartarie.

On trouve dans la province de Changi une grande quantité de montagnes ; cependant le pays est fertile en excellent raisin, dont on fait beaucoup de débit lorsqu'il est sec. Taiyvan ou Tayven, capitale de cette province, est renommée par les riches étoffes & les tapis qu'on y fabrique.

La province de Petcheli, qui est au Nord-Est, est une des moins fertiles de la Chine, & l'air y est assez froid. On y rencontre peu de bois, & parmi les montagnes dont elle est remplie, il y en a deux qui fournissent quantité de charbon de terre. Le terrain est nitreux & la poussière en est très-incommode.

La ville de Peking est la capitale de Petcheli & de tout l'Empire. On lui donnoit il y a quelques siècles le nom de Cambalu, qui signifie la demeure du Prince. Cette ville qui est fort étendue se trouve partagée en deux parties, qu'on nomme l'ancienne & la nouvelle ; la dernière a été bâtie depuis l'invasion des Tartares, & elle fait avec l'ancienne une figure fort irrégulière. Les deux parties qui sont aussi grandes l'une que l'autre, contiennent ensemble près de sept lieues de tour. Les rues n'en sont gueres propres, mais elles sont droites & bordées de boutiques de marchands où se vendent toutes sortes de marchandises.

A l'Orient de la Chine est la province de Changtong, dont le terroir pro-

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Provinces septentrionales de la Chine.  
1°. LE CHENFI.

2°. LE CHANFI.

3°. LE PETCHELI.

Peking.

4°. LE CHANTONG.



---

**EMPIRE DE  
LA CHINE.**

5°. **LE SETCHUEN  
OU SOUCHOUEN.**

duit du bled & diverses sortes de fruits ; elle est entrecoupée de canaux, entre lesquels on admire le canal Impérial ou Royal, qui la traverse toute entière, ainsi que le Petcheli. Tsinan capitale de cette province est au Sud-Est de Peking, & fournit de très-beau verre.

Les guerres des Tartares avoient désolé la province de Setchuen, mais ces mêmes peuples ont travaillé à la rétablir, & elle est maintenant entièrement remise de ses pertes. On en tire du mercure, de l'étain, du vin, du bled, des fruits & de la soie en abondance. Sa capitale nommée Tchington est située sur le Kiang. Les différents bras de ce fleuve dont elle est entrecoupée la rendent fort commerçante.

6°. **LE HONAN.**

Le Honan que les Chinois appellent le *Jardin de l'Empire*, a en effet un terroir gras & fertile, & jouit d'un air doux & tempéré. Le riz & le bled y croissent abondamment, & on y cultive d'excellents fruits. Elle a pour capitale la ville de Caifong, située sur le fleuve Honan. Cette ville autrefois riche & puissante a été presque entièrement submergée par les eaux en 1643. parce que l'Empereur qui regnoit alors avoit fait percer une digue, pour faire périr un Prince rebelle. Ce Prince fut noyé, mais il entraîna dans sa perte un si grand nombre de Chinois, que l'Empereur eut lieu de se repentir de s'être trop abandonné à son ressentiment. On a depuis ce temps rebâti une nouvelle ville près de l'ancienne.

Provinces mé-  
ridionales.

7°. **LE KIANGNAN  
OU NANKIN.**

La province de Kiangnan ou Nankin, est très-fertile en bled, en soie, en coton, & ses habitants sont fort civils & propres aux sciences les plus abstraites. Nankin capitale de cette province est située sur le Kian ou Rivière bleue, presque à son embouchure dans le golphe de Nankin. On prétend que c'est une des plus grandes villes du Monde, & en conséquence on lui donne douze lieues de tour, sans compter ses vastes faubourgs. Depuis que les Empereurs n'y font plus leur résidence, elle est considérablement déchue de son ancien éclat. D'ailleurs le Palais Impérial qu'elle renfermoit & qui étoit aussi superbe que celui de Peking, a été brûlé lorsque les Tartares se rendirent maîtres de la Chine. Nankin d'un autre côté l'emporte sur Peking par le nombre de ses habitants & par l'avantage de son commerce, que sa situation & la commodité de son port facilitent beaucoup. Cette ville a une garnison de quarante mille hommes, & les Médecins de la Chine y ont leur principale Académie. La fertilité de son terroir & la multitude des canaux dont elle est arrosée, relevent encore singulièrement son mérite.

8°. **LE HOUQUANG**

Au centre de l'Empire on rencontre la province de Houguang, traversée par le Kiang. On donne à cette province le nom de *Grenier de l'Empire*, parce que le bled y croit & se multiplie d'une manière surprenante. Sur le Kian est bâtie Vontchan capitale de la province, grande & belle ville.

9°. **LE KIANGSI.**

La province de Kiangsi est célèbre par la porcelaine qu'on y fait, & qui se transporte même au Japon où elle est estimée. Il y a aussi dans cette province des mines d'or, d'argent & de plomb, & ses habitants sont connus particulièrement par leur caractère avare & intéressé. Nantchang sa capitale est une ville très-marchande, & renommée par le grand nombre de lettrés qui y demeurent.

10°. **LE TCHIKIANG.**

La beauté du terroir & la douceur du climat de la province de Tchekiang l'ont fait appeler communément le Paradis de la Chine. Ses agréments viennent sur-tout

Surtout du grand nombre de canaux dont elle est entrecoupée. On voit dans cette Province beaucoup de mûriers, & on y élève une quantité prodigieuse de vers à soie. A l'embouchure du Cien-ton est Hangtcheou, capitale du Tchekiang.

Le Fokien est une Province remplie de montagnes, mais fort abondante en riz. Fontcheou sa capitale est une très-grande ville, florissante par son commerce avec les Européens, les Japonais & les Indiens.

Vis-à-vis de la Province de Fokien, on aperçoit l'Isle Taïouan ou Formose, qui est précisément sous le Tropique du Cancer. Elle a appartenu aux Portugais, de la domination desquels elle a passé sous la celle des Hollandois, qui à leur tour en ont été chassés en 1661. par les Chinois. Une chaîne de montagnes divise l'Isle en deux parties, l'une orientale, & l'autre occidentale. La première est habitée par des Naturels du pays, que les Chinois regardent comme sauvages, mais qui sont originaires de la Chine. La partie orientale est peuplée par les Chinois, qui ont forcé les Hollandois à se retirer. Toutes les choses nécessaires à la vie croissent facilement dans cette Isle, où l'air est sain & agréable. En 1721. les anciens habitants, sollicités, à ce qu'on imagine, par les Hollandois, tenterent de secouer le joug Chinois. Leur entreprise n'eut aucun succès, & les Chinois sont aujourd'hui tranquilles possesseurs de l'Isle, qui a pour capitale une ville nommée Taïouan. Cette ville est défendue par une bonne forteresse que les Hollandois ont bâtie, & à laquelle ils ont donné le nom de Fort de Zélande. Il y a actuellement un Gouverneur Chinois avec dix mille hommes de garnison.

Dans le Quangtong ou Canton, Province très-fertile & fort commerçante, on trouve des mines d'or, des pierres précieuses, de l'ivoire & du bois odoriférant, dont on fait toutes sortes d'ouvrages. Quangtcheou que les Européens appellent Canton, est la capitale de cette Province. Cette ville est située au fond du golphe de Ta; elle a un port avantageux & est bien peuplée.

Sous le gouvernement de Canton il y a plusieurs Isles, dont les principales sont Haman, Sancier & Macao.

L'Isle de Haman qui a environ soixante lieues de circuit est assez fertile, & est habitée, partie par les Chinois établis sur les côtes, & partie par des Sauvages fixés dans l'intérieur de l'Isle. Ces Sauvages sont libres & indépendants. Dans la partie qu'ils occupent il y a des montagnes qui renferment des mines d'or & d'argent, mais ces peuples ne les connoissent pas, ou négligent d'en profiter; ils se contentent de ramasser l'or qui est dans le sable des rivières, & ils l'échangent avec les Chinois leurs voisins pour du sel & des habits. L'Isle de Hainan a pour capitale une grande ville marchande & bien peuplée, qu'on appelle Kiuncheou.

L'Isle de Sancier ou Sanchan, que les Chinois nomment Changt-chuenchan, est fameuse par la mort de Saint François Xavier, qui y aborda dans l'année 1552. en allant prêcher l'Evangile aux Chinois.

Dans l'Isle de Macao, la capitale porte le même nom. C'est une ville fort belle & fort commerçante, dont les Portugais sont maîtres, quoiqu'ils reconnoissent la Souveraineté de l'Empereur de la Chine sur l'Isle de Macao, & qu'ils lui remettent les droits d'entrée & de sortie qui lui sont assignés.

EMPIRE DE  
LA CHINE.

Les services que les Portugais ont rendus aux Chinois contre un Pirate qui avoit assiégé Canton, leur ont valu la permission de s'établir dans l'Isle de Macao.

1.  
LE QUANGSI.

La Province de Quangsi produit abondamment du bled, du bois de Sapao, qui est propre à la teinture, & de la canelle, qui a une odeur plus forte & plus agréable que celle de Ceylan. De plus on trouve dans cette Province des mines d'argent & de cuivre. Dans Queiling sa capitale, bâtie sur le Ta, on fait la plus belle encre de la Chine.

2.  
LE KOEITCHOU  
ou QUICHOU.

Le Koeitchou est une grande Province, mais médiocrement peuplée. On y trouve des mines de cuivre, d'étain & de mercure, & la Chine s'y fournit des meilleurs chevaux qu'il y ait dans l'Empire. Koeichang ou Queyan, capitale, est l'endroit le plus habité de toute la Province, sans doute parce que son territoire est plus uni.

3.  
LE YUNNAN  
ou YOUNAN.

Le climat de la Province de Yunnan ou Younan est fort tempéré, & le terroir est très-fertile. Les montagnes de cette Province ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierres & sur-tout de rubis. La capitale, qui porte le même nom, est une ville dans laquelle il se fait un grand commerce d'étoffes de soye, & on y fabrique les plus beaux tapis de la Chine.

LA CORÉE.

La Corée est une grande presqu'isle dont l'étendue n'a point encore été déterminée par de bonnes cartes; mais qui est située entre la Chine & le Japon. Du côté du Nord elle est contigue à cette partie de la Tartarie Chinoise qu'on appelle le pays des Mantcheoux, & elle s'y joint par une montagne haute & vaste, qui seule l'empêche d'être une isle. Les bornes de la Corée sont, du côté de l'Ouest, la Province de la Chine, qui se nomme Quangtong, dont elle n'est séparée que par une baye, qui est le passage ordinaire de la Chine dans la Corée; & du côté de l'Orient & du Midi, l'Océan. Au reste, les bancs de sable & les rochers qui environnent les côtes de ce pays en rendent l'accès fort difficile du côté de la mer.

On divise ce Royaume en huit Provinces qui contiennent environ trois cent soixante villes, outre quelques châteaux & Places fortes qu'on bâtit ordinairement sur des éminences. Le P. Regis ne compte que cent cinquante villes dans la Corée, & il dit que sa capitale se nomme King-ki-tao. Le pays est arrosé par deux fleuves considérables, nommés l'un Yalu & l'autre Tumen. Ils prennent tous les deux leur source dans la haute montagne qui joint la Corée au continent de la Tartarie Chinoise, & l'un coule à l'Ouest, tandis que l'autre traverse les contrées du côté de l'Est.

Le climat est excessivement froid dans les parties septentrionales de la Corée, & les neiges y tombent quelquefois dans une telle abondance, qu'on est obligé de pratiquer des routes par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Le riz en conséquence ne peut croître dans cette contrée, & comme on n'y recueille point non plus de coton, le peuple n'a pour vêtement que de grosses toiles de chanvre & des peaux de brebis. Les autres parties du pays jouissent d'un air plus tempéré, & la terre y produit toutes les choses nécessaires à la vie, telles que du riz, du millet & d'autres grains, du coton, du chanvre & de la soie.

La Corée est gouvernée par un Roi tributaire & entièrement dépendant



de la Chine depuis plusieurs siècles. Les Coréens passent même pour originaires de la Chine, & ils en ont en effet la langue, la manière d'écrire & la forme du Gouvernement. Ils sont Idolâtres & suivent la même doctrine que celle qui est prêchée par les Bonzes à la Chine & au Japon.

On trouve dans ce pays des mines de fer, de plomb & d'argent, des peaux de tigres, de martres & de castors ; beaucoup de bestiaux de toute espèce, & quantité d'oiseaux domestiques & sauvages. Les Kaimans ou crocodiles sont très-communs dans les rivières. Leur dos est à l'épreuve du mousquet, mais la peau de leur ventre est fort tendre. Ils ont la tête large, le museau allongé comme celui d'un pourceau, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, l'œil petit & vif, les dents blanches & fortes. Lorsque ces animaux mangent, ils ne remuent que la mâchoire supérieure, & l'épine de leur dos est composée d'un long tissu de vertèbres. Ils ont des griffes aux nageoires, & leur queue est aussi longue que le reste de leur corps. Outre ces animaux, on rencontre dans la Corée quantité de serpents & de reptiles venimeux.

EMPIRE DU  
JAPON.

## CHAPITRE XXVI.

### EMPIRE DU JAPON.

L'ORIGINE des Japonais nous est inconnue ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils sont en général des Coréens & des Tartares qui ont été policés par quelques Colonies Chinoises. Les Japonais ont été longtemps barbares & sans Rois, puisque dans leurs chroniques ils adoptent les anciens Empereurs de la Chine, quoique le Japon (1) ne fût point alors soumis aux Chinois. L'ancienne histoire du Japon est un mélange de fables & les Japonais prétendent être d'une origine aussi ancienne que celle du pays.

En général les Japonais sont d'une taille médiocre, & ils ont la tête grosse & les jambes fort courtes. Leur teint est olivâtre, leurs yeux sont petits & enfoncés, leur nez est ordinairement écrasé & leurs lèvres sont assez épaisses. D'ailleurs ces peuples sont adroits, robustes, patients dans les travaux & extrêmement magnifiques dans l'occasion, quoique fort économes dans le particulier. La bonne foi, la franchise, le désintéressement & la valeur sont des vertus communes chez les Japonais ; mais ils méprisent souverainement les Etrangers, sont fort superstitieux, vindicatifs, défiants, cruels & débauchés. Les femmes, suivant le rapport de quelques Voyageurs, ont la réputation d'être assez belles, & on assure qu'elles sont fort vertueuses & très-attachées à leurs maris.

L'habillement Japonais est presque semblable à celui des Chinois, soit pour les hommes, soit pour les femmes. Les hommes d'un rang distingué

Figure & caractère des Japonais.

Habillements.

(1) Ce mot, corrompu de deux monosyllabes Chinois Ge-puen, signifie l'origine ou le lieu du lever du Soleil.

---

**EMPIRE DU  
JAPON.**

portent des éventails qu'ils attachent à leur ceinture, & dont ils se servent quelquefois en marchant. Les gens du peuple ont les pieds & les jambes nus en été, & ils mettent des bottines & des sandales de cuir, de jonc ou de bois dans les autres temps. Tous les Japonais portent des chapeaux de paille ou de jonc, lorsqu'ils voyagent ou qu'ils vont à la guerre; mais dans tout autre cas ils n'ont que des bonnets minces, peu profonds, d'une matière dure & proprement vernissés. Les personnes d'une certaine distinction se rasent le haut du front & laissent croître le reste de leurs cheveux, tandis que le petit peuple au contraire porte ses cheveux sur le devant de la tête & coupe les autres, à l'exception d'une seule touffe à la manière des Chinois. Les Dames Japonaises vivent dans une grande retraite, & si elles se trouvent dans l'obligation de recevoir des visites d'hommes, ce qui arrive rarement, elles se couvrent d'un voile qui leur cache le visage, & quelquefois tout le corps. Elles sortent peu, mais toujours en grand cortège, & presque jamais à pied.

**Nourriture des  
Japonais.**

Les mets ordinaires des Japonais sont le riz, dont ils font une espèce de pain, la chair de poisson, & sur-tout beaucoup de coquillages, toutes sortes de plantes & de racines cuites dans l'eau & assaisonnées d'une sorte de sauce, & enfin des sucreries en pâte ou autrement. Ces peuples, par principe de Religion, s'abstiennent de la chair du quadrupède & des volailles, à l'exception du daim & de quelques oiseaux sauvages. La boisson qu'on prend dans les repas est du thé, du *Sacki*, espèce de bière forte, & une liqueur qui se fait avec le jus qu'on exprime des prunes. Dans les repas de cérémonie, chaque convive a sa table particulière, & ces tables qui sont basses & étroites, ne sont jamais couvertes de nappes, mais très-proprement vernissées, & on a un soin particulier de les entretenir toujours nettes & luisantes. La musique accompagne ordinairement ces repas, qui sont moins gais qu'on ne devoit le penser, & cela à cause du cérémonial auquel chacun est assujéti. Cependant on assure que les Japonais, qui ont pris cet usage des Chinois, paroissent beaucoup moins gênés qu'eux dans leurs politesses envers leurs convives. Il en est de même dans les visites qu'ils se rendent les uns aux autres; ils font de grandes démonstrations de respect en s'abordant, en prenant un siège & en se retirant; mais ce cérémonial se fait d'un air aisé, & les présents qui terminent les visites s'offrent avec noblesse.

**Edifices & mai-  
sons des Japo-  
nais.**

Les maisons Japonaises, qui sont toutes basses, étroites, bâties seulement de chaux & de terre, n'ont que le rez-de-chaussée & tout au plus un étage au-dessus qui sert de magasin ou de grenier. Les fenêtres ne font point du côté de la rue, de sorte que la façade des maisons bourgeoises n'offre à la vue qu'une porte pratiquée dans le mur: les maisons d'artisans sont plus gaies, parce qu'elles ont sur la rue des boutiques ouvertes dans lesquelles on voit travailler les ouvriers, ou plusieurs espèces de marchandises étalées. Tout l'édifice d'une maison porte sur un certain nombre de piliers, augmenté ou diminué suivant l'étendue qu'on veut donner au bâtiment. Il n'a proprement de murs que ceux qui servent de clôture, car la séparation des appartements ne se fait qu'avec des paravents ou de petits treillis. Les ouvertures des fenêtres sont bouchées par des châlis de papier

qui, en donnant du jour aux appartemens, les garantissent des injures de l'air. Quelques-uns ajoutent à ces chassis des volets postiches, qu'ils appliquent pendant la nuit, & qu'ils retirent au lever du soleil. Les soins que prennent les Japonois de renouveler l'air de leurs maisons, en ouvrant toutes leurs fenêtres, & en ôtant tous les paravents, les rendent beaucoup plus saines que les nôtres. D'ailleurs l'intérieur de toutes les maisons est peint d'un bout à l'autre, vernissé & nettoyé avec beaucoup d'attention. La propreté & le brillant de ce vernis sont le principal ornement des maisons, car on n'y trouve rien de remarquable, ni pour l'architecture, ni pour la beauté des meubles, qui consistent seulement dans des nattes, des tapis, des paravents, des cabinets ou coffres de divers genres, & sur-tout en deux espèces d'armoires qui ont des noms particuliers.

La vaisselle dont les Japonois se servent dans leurs repas & les vaisseaux nécessaires pour apprêter les mets, sont rangés en ordre dans un appartement particulier qui est la cuisine. Au milieu de cette cuisine il y a un grand fourneau, dont la fumée s'évapore par une ouverture proportionnée qu'on fait au plafond. Dans les appartemens destinés à recevoir compagnie, on fait au milieu du parquet une ouverture semblable revêtue de maçonnerie, & on la remplit de braise allumée lorsqu'on veut se chauffer. Quelquefois on pose sur cette ouverture une table couverte d'un ample tapis, dont chacun met les bords sur ses genoux. Dans les chambres où il n'y a point de foyer, on se sert de poêles de cuivre ou de terre, qui sont pleins de braise allumée ou de cendres chaudes.

Derrière les maisons, on voit une cour dans un coin de laquelle on ménage assez de terrain pour y semer des fleurs ou des plantes utiles, qu'on cultive avec soin. Au fond de la même cour, il y a une chambre de bains & quelquefois une autre salle voûtée, avec des murailles de pierre ou de terre grasse, pour y transporter, en cas d'incendie, les meubles les plus précieux. On trouve toujours deux cuves dans la salle des bains. L'une est pour l'eau chaude, & l'autre pour l'eau froide, & tout auprès est une étuve, ou plutôt une espèce de caveau haut de trois ou quatre pieds. La propreté naturelle aux Japonois les fait songer à avoir toujours une salle de bains, dans laquelle ils vont presque tous les jours se laver le corps.

On vient de voir quelles sont les maisons des Particuliers, qui, comme je l'ai dit, n'ont rien de remarquable que leur propreté, & une distribution assez commode pour les appartemens. Les maisons des Grands ne sont pas à beaucoup près aussi simples; elles ont de vastes appartemens, des cours spacieuses, & de magnifiques portes précédées de perrons de bois d'une belle structure, & proprement vernissés.

Les Palais, qui servent à loger les Princes & les Grands de l'Empire, soit dans leurs Etats héréditaires, soit dans leurs Gouvernemens, ressemblent à des citadelles & occupent un fort grand terrain. Ils sont fermés d'une triple enceinte de murailles, & placés ordinairement à l'extrémité des villes. Le logement du Gouverneur ou du Prince est toujours dans l'enceinte la plus intérieure, & il consiste dans une tour carrée, construite de pierres polies d'une grande blancheur. Cette tour a trois étages, qui sont chacun surmonté d'un petit toit; par conséquent le troisième étage est



moins étendu que le second, & celui-ci moins que le premier. Dans la seconde enceinte sont plusieurs bâtimens destinés à loger les principaux Officiers du Prince ou du Gouverneur. L'enceinte la plus extérieure sert d'habitation aux soldats de la garde, aux domestiques subalternes, & à tous ceux qui sont attachés au service du Prince. Dans les espaces vuides des trois enceintes, on sème du riz & d'autres grains, & on fait aussi des jardins d'agrément, qui sont disposés de façon qu'ils plaisent assez au premier coup d'œil.

Les Temples des Japonais sont d'une architecture toute différente de celle des autres édifices du pays, & ils ne se ressemblent pas même entr'eux; car leur forme varie suivant les Divinités qu'on y adore. Ceux qui sont les plus remarquables par leur structure & leurs ornemens, sont presque semblables à ceux des Chinois; c'est-à-dire qu'ils consistent pour la plupart dans une grande tour terminée en dôme, & bâtie sur un massif de briques, haut de dix à douze pieds, & assez large pour former une terrasse tout autour. L'intérieur des Temples est garni d'un grand nombre de statues, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de colossales, & ces mêmes Temples en dehors sont environnés de superbes Monastères peuplés par des Bonzes ou par d'autres Ministres de la Religion.

Les autres édifices qu'on remarque au Japon sont les ponts & les hôtelleries. Les ponts, qui ne sont gueres que de bois, sont néanmoins bâtis solidement, & on les entretient avec tant de soin qu'ils ont toujours un air de propreté & même de nouveauté. Il y a, des deux côtés des parapets, revêtus par intervalles de balustrades, éloignées d'une toise l'une de l'autre. Les hôtelleries sont des maisons fort vastes qui n'ont qu'un seul étage, mais dont la profondeur va quelquefois jusqu'à quarante toises. Dans cette étendue, on trouve diverses sortes de logements, suivant sa qualité; c'est-à-dire que les personnes de distinction sont placées dans un bâtiment très-propre au fond de la cour, pendant que leurs domestiques ou les gens du commun habitent un corps de logis sombre & assez mal-propre, situé sur le devant de la maison & auprès de la cuisine. Outre ces hôtelleries on rencontre de distance en distance de petits cabarets, dans lesquels les Voyageurs trouvent du thé, une espèce de biere, des gâteaux, des poissons rôtis ou marinés, des légumes, des confitures & d'autres rafraichissemens.

Commodités  
pour voyager au  
Japon.

Plusieurs choses contribuent à rendre les voyages commodes au Japon. D'abord à l'extrémité de chaque Province, & même de chaque petit district, il y a une colonne de bois ou de pierre placée sur le grand chemin avec une inscription, qui apprend aux Voyageurs le nom & la distance des Provinces & des villes voisines. Dans les grandes routes, on voit de chaque côté un rang de sapins bien alignés & bordés d'un fossé pour l'écoulement des eaux. Les payfans de chaque district sont chargés d'entretenir la propreté des chemins, & lorsque quelques grands Seigneurs voyagent, on a l'attention de baliser les chemins par lesquels ils doivent passer. On ne peut s'empêcher d'être surpris de voir le cortège qui accompagne ordinairement les Gouverneurs des villes Impériales; cependant au moyen des fourriers qu'on fait partir quelques jours d'avance, tout le cortège se trouve logé assez commodément & ne manque de rien des choses nécessaires.

Pour la commodité des Voyageurs, il y a dans tout l'Empire des postes qui ne sont, tout au plus, qu'à quatre milles de distance l'une de l'autre. Le prix des chevaux y est taxé, non suivant la distance des lieux, mais selon que les chemins sont bons ou mauvais, & que les fourages sont plus ou moins chers dans le canton. Dans toutes les postes il y a des courriers établis pour porter les édit, les lettres & généralement toutes les dépêches de l'Empereur. Les postes appartiennent en propre au Seigneur de chaque district, & on y trouve non seulement les chevaux, mais des valets de louage, des guides & des porteurs de *Cangos* & de *Norimons*, espèces de chaïses de voyage, dont on se sert aussi dans les villes pour aller d'une maison dans une autre éloignée. Les Japonois ne font gueres usage de ces chaïses, car ils voyagent plus communément à cheval, & leur manière de s'y tenir leur est tout-à-fait particulière. Ils n'ont point les jambes pendantes comme les Européens, & une grande partie des Asiatiques, mais ils portent leurs jambes croisées ou allongées sur le col du cheval. Cet animal, au lieu de fers, a aux pieds un sabot de paille tressée & cordonnée, qui s'attache avec des cordes de même matière.

Les voitures, dont les Japonois se servent pour naviger sur les rivières & le long des côtes, sont des barques de différentes grandeurs & de diverses formes, suivant leur usage & leur destination. On traverse plusieurs rivières, sur des bacs dont la construction est particulière, & en même temps avantageuse. Le fond de ces bacs est plat, & plie avec tant de facilité que s'il vient à toucher sur le sable il ne s'y engrave pas, mais il glisse facilement par dessus. Tous les bateaux de transport, ainsi que les barques particulières, vont à la rame & ont deux ponts, dont l'un est plat & fort bas, tandis que l'autre renferme une cabane assez exhaussée, qui, au moyen des paravents, paroît contenir plusieurs chambres. Les gondoles de plaisir sont ornées de banderolles, de franges noires, de peintures & de divers autres embellissements. Les plus grands bâtimens qui se trouvent au Japon sont des navires marchands destinés à voguer le long des côtes, & à transporter d'une île à l'autre les marchandises & les passagers. Ces navires vont à rames & à voiles, & n'ont qu'un seul mât, dont la hauteur égale la longueur du bâtiment. Les ancres sont de fer & les cables de paille tressée, qui fait un tissu assez fort. Les Japonois ne se mettent en mer que dans un temps fort calme, & leurs bâtimens ne s'éloignent jamais beaucoup de terre. Si les Pilotes prévoient quelque orage, ils relâchent aussitôt dans le port le plus voisin, & comme ces havres sont en grand nombre dans toutes les îles du Japon, il est rare que la tempête fasse périr les vaisseaux.

Les Japonois reconnoissent deux Souverains, l'un séculier, & l'autre ecclésiastique. Le premier, qu'on distingue par le titre de *Cubo*, jouit de toute la puissance temporelle, & son autorité est absolue & despotique. L'autre, à qui on donne le titre de *Dairi* ou de *Mikaddo*, c'est-à-dire, Empereur sacré, se réserve l'administration des affaires de la Religion, & a le droit de confirmer & d'installer le *Cubo* à chaque mutation de regne, & de conférer les différents titres d'honneur aux Grands de la Cour. Le *Cubo* réside ordinairement à Jédo, au milieu d'une Cour nombreuse composée

Forme du Gouvernement Japonois.

des plus grands Seigneurs de l'Empire. Il a une bonne Garde & entretient même en temps de paix plus de cent mille fantassins & vingt mille cavaliers. Lorsqu'il se trouve en guerre avec ses voisins, les Princes & les Seigneurs du Royaume sont obligés de lui fournir un certain nombre de soldats, & toutes ses troupes sont bien vêtues & bien armées. Les cavaliers ont une carabine très-courte, un javalot, un fabre & un arc. Les fantassins portent tous des casques, & pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, un mousquet & une pique.

Le Cubo exige des Grands de son Empire, qu'ils lui envoient tous leurs enfants mâles, afin de les faire élever à sa Cour. Par cette politique, le Souverain s'assure de la fidélité de ses vassaux, & il entretient outre cela dans les Provinces un grand nombre d'espions & d'émisaires, qui l'avertissent de tout ce qui s'y passe. Les principaux revenus des Cubo consistent dans les domaines particuliers qu'ils possèdent, & dans de légers impôts qu'ils lèvent sur leurs sujets. La succession est héréditaire, & ce sont toujours des fils aînés qui sont préférés aux cadets.

Les Dairis, dans leur origine, furent seuls Monarques du Japon, & renfermerent dans leur personne le pouvoir temporel & le souverain Pontificat, jusques vers le milieu du douzième siècle de l'Ere Chrétienne. Alors l'Empereur qui étoit sur le trône, & qui ne jouissoit que de l'ombre de la Souveraineté, dont son Général possédoit toute la puissance, renonça à l'administration temporelle des affaires, & se réserva seulement le soin de ce qui regardoit le spirituel. Le Général, satisfait de pouvoir librement prendre le titre de Cubo, & d'en exercer les fonctions, accorda à l'Empereur plusieurs prérogatives, qui se sont conservées jusqu'à ce jour dans la famille des Dairis. Le peuple a une vénération étonnante pour eux, & les regarde comme des espèces de Divinités. En conséquence on croiroit faire un crime, si l'on se servoit des choses dont un Dairi auroit fait usage, & le peuple est même persuadé que la punition suivroit de près, & que celui qui auroit commis cette espèce de sacrilège deviendrait enlê & périroit dans les tourments.

La dignité de Dairi est héréditaire, & passe même aux filles au défaut de mâles. Ses revenus sont modiques, si l'on considère seulement ceux que le Cubo lui abandonne; mais ils deviennent considérables par le produit des titres d'honneurs qu'il a coutume de vendre à ceux qui les lui demandent. Ceux qui composent la Cour & la maison du Dairi n'en retirent que de médiocres avantages; mais ils en espèrent de considérables, & dans cette idée ils se ruinent quelquefois à son service. Ses Courtisans & ses Officiers, qui sont tous Ecclésiastiques, affectent beaucoup de mépris pour les Laïcs, & observent de se distinguer par des marques extérieures, soit dans leurs habits, soit dans leur coiffures, soit dans leur démarche. Le Dairi peut prendre douze femmes pour épouses, & une seule d'entre elles porte le titre d'Impératrice, & occupe le même Palais que son époux, pendant que les autres ont chacune leur logement particulier. Les nèces du Dairi se célèbrent toujours avec une grande pompe, & on fait aussi beaucoup de réjouissance lorsqu'il lui naît un fils, & lorsqu'on a choisi une nourrice à cet enfant.



Les Etats du Japon formerent plusieurs principautés dans le temps que les Dairis renoncèrent à la Souveraineté temporelle. Ceux qui furent mis en possession de ces principautés se reconnurent Vassaux du Monarque du Japon, & prirent seulement le titre de *Daimio*, c'est-à-dire, Personne d'un nom éminent. Les descendants de ces Daimio secouèrent le joug, & s'érigèrent eux-mêmes en petits Souverains, connus sous le nom de *Jacatas*. Ils se maintinrent un certain nombre d'années dans cette indépendance ; mais peu à peu ils ont été détruits, & avec leur puissance ils ont perdu le nom de *Jacatas* pour reprendre le titre de Daimio, qu'ils possèdent maintenant. Quoiqu'ils tiennent un rang considérable dans l'Etat, ils vivent dans une espèce d'esclavage. Ils sont chargés d'administrer la Justice dans l'étendue de leurs principautés dont ils sont Gouverneurs, mais ils doivent tous les ans rendre compte à la Cour de leur régie.

Au dessous des Daimio, il y a des Seigneurs particuliers de plusieurs districts, qui portent le nom de *Siomio*, ou bien nommés. Les fonctions de ces derniers dans leurs terres sont les mêmes que celles des Daimio dans leurs principautés, & ils sont aussi obligés de rester quelque temps à la Cour tous les ans, pour instruire le Monarque de ce qui s'est passé pendant leur administration. Le Cubo retient auprès de lui leurs femmes & leurs enfans, comme autant d'otages de leur fidélité & de leur obéissance.

On donne le nom de villes Impériales aux Métropoles des cinq Provinces du Domaine de l'Empereur ; & ces villes sont Méaco, Jedo, Osacca, Sakai & Nangafaki. Les Provinces sont régies par des Gouverneurs particuliers que le Monarque y envoie, & le peuple appelle ces Gouverneurs *Tono-Sama*, c'est à-dire, Seigneurs ou Supérieurs. Dans chaque ville Impériale il y a deux Gouverneurs, & comme celle de Nangafaki est une des plus importantes de tout l'Empire, elle en a trois. Les deux Gouverneurs d'une ville n'y résident pas ensemble, mais ils sont alternativement à la Cour & dans leur Gouvernement, & celui qui est auprès de son Souverain l'instruit de toutes les choses dont son Collègue lui donne avis. Dans Nangafaki on voit toujours deux Gouverneurs, qui exercent les fonctions de leur charge l'un après l'autre, de deux mois en deux mois, & leur troisième Collègue demeure sans cesse à la Cour.

Les appointemens fixes des Tono-Sama sont modiques, & si leurs profits casuels ne les dédommageoient de cette médiocrité, il leur seroit impossible de soutenir la dépense & le faste auxquels leur charge les assujettit. Ils ont un grand nombre d'Officiers nommés par le Monarque, tels que des Gentilshommes, des Ecuyers, des Commis, des Valers de chambre, des Gardes, des valets de pied, &c. L'administration de la Justice, l'intendance du commerce, le commandement militaire & la direction des affaires les plus importantes, regardent les Tono-Sama, qui se font aider dans leurs fonctions par divers Officiers subordonnés les uns aux autres. Les plus considérables de ces Officiers sont les *To-si-jori*, c'est-à-dire, Anciens ou Sénateurs, & leur emploi ressemble à celui de Maires ou de Consul. Ils sont au nombre de quatre, mais il n'y en a qu'un en exercice, & le temps de cet exercice est d'une année.

Les To-si-jori ont des Subdélégués ou Lieutenants, & d'autres Officiers qui font chargés de présenter au Gouverneur les requêtes & les placets des Particuliers, & de porter aux Maires les ordres du Gouverneur. Outre ces Officiers, il y a encore dans chaque ville des *Otona*, des *Oogumi-oja*, ou Chefs de Communautés, des *Hisia*, Greffiers ou Secrétaires publics, des *Tsiojino-mono*, Messagers de ville ou archers & sergents, & des *Jetta*, ou exécuteurs de la haute Justice. Les fonctions d'*Otona* répondent à celles de nos Commissaires, & il y en a un pour chaque rue, qui doit veiller à la Police, & avoir soin qu'on fasse exactement la garde pendant la nuit. Les *Otona* ont chacun sous leurs ordres trois Lieutenants, qui sont les Chefs des Communautés. Le Greffier ou Secrétaire public de chaque rue est chargé de signifier aux habitants les ordres de l'*Otona*, & c'est lui aussi qui doit expédier les passe-ports & les certificats de vie & de mœurs; tenir un régitre exact des habitants, des enfants qui naissent, des Japonais qui meurent, de leur âge, de leur sexe, de leur Religion, en un mot de tous les événements dont il peut avoir connoissance. Les Messagers de ville sont quelquefois obligés de remplir les fonctions d'Exécuteurs de Justice, surtout lorsqu'il s'agit de décapiter les coupables. Loin de les regarder avec mépris [au Japon], on considère leur emploi comme un office militaire & noble, & en conséquence ils jouissent de plusieurs prérogatives attachées à la Noblesse. Il n'en est pas de même des *Jetta*, ou Exécuteurs ordinaires de la haute-Justice; on a pour eux une espèce d'horreur, & ils ont coutume d'habiter ensemble hors des villes dans un hameau peu éloigné de la place destinée aux exécutions.

Les Bourgeois sont obligés de faire la garde pendant la nuit, & ils se tiennent au nombre de trois pour chaque rue dans une baraque construite au milieu de la rue. En certains jours solennels, ou dans des événements extraordinaires, les Bourgeois font aussi la garde pendant le jour, & s'il arrive quelque tumulte ou quelques accidents, comme incendie, ou d'autres malheurs, la Garde est doublée par toute la ville, & l'*Otona* se met à la tête de celle de sa rue. Lorsqu'un Japonais se propose de changer de quartier, il est contraint de présenter une requête, & de faire don de quelques bagatelles à l'*Otona* de la rue, où il compte aller loger. L'*Otona* sur la requête s'informe de la conduite du Japonais, & aussitôt qu'il est satisfait de ses recherches, il envoie le Messager de sa rue chez tous les Bourgeois qui l'habitent, pour leur demander s'ils veulent avoir le suppliant pour voisin. Si quelqu'un donne de bonnes raisons pour l'exclure, il ne peut espérer d'être admis; mais si au contraire tous les habitants consentent à le recevoir parmi eux, l'*Otona* le prend sous sa protection, & l'aggrege au nombre des Bourgeois de son quartier. Le nouvel arrivé donne un repas à ses principaux voisins, comme pour contracter alliance avec eux, & quelquefois il traite tous les chefs de famille qui logent dans la même rue.

Quand un Particulier a dessein de voyager, soit pour ses affaires, soit pour son plaisir, il doit se pourvoir d'un passe-port, & il ne l'obtient jamais que sur un certificat signé de ses voisins, qui expose les motifs du voyage projeté. Toutes les affaires civiles ou criminelles se portent d'abord devant

l'Otona, qui les renvoye ordinairement au Conseil général de la ville, composé des Maires & de quelques autres Magistrats. Si l'affaire est d'une certaine importance, ou qu'on la trouve trop embarrassante, la décision en est remise au Gouverneur, qui la renvoye quelquefois au Conseil d'Etat de Jedo, où toutes les affaires se jugent sans appel.

Les punitions sont de différentes especes au Japon, & les coupables, suivant leurs crimes, sont condamnés à la mort, au bannissement, à la prison, ou à la privation de leurs charges. Il y a plusieurs manieres de mettre les criminels à la torture & de les faire périr; les uns ont la tête coupée; d'autres sont mis en croix, & d'autres enfin sont brûlés. Quelques criminels, pour éviter de recevoir la mort de la main d'un autre, ce qui est regardé comme une infamie au Japon, demandent la permission de se tuer eux-mêmes, & lorsqu'ils l'ont obtenue, ils se parent de leurs plus beaux habits, assemblent leurs amis, & après un discours de quelques moments, ils se fendent le ventre en y faisant une ouverture en croix. Quel que soit le crime que cet homme ait commis, ce genre de mort efface la honte qui en seroit la suite, non seulement pour sa famille, mais pour le criminel même, dont on ne parle plus que pour faire éloge de son courage.

Il y a au Japon trois principales Religions, qui ont chacune un grand nombre de sectateurs. La premiere s'appelle *Sintos*, & consiste dans le culte des *Cami* ou anciens Dieux du pays, qui suivant l'idée populaire ont gouverné le Japon pendant plusieurs millions d'années. La seconde Religion, qui, quoique fort ancienne, l'est moins que la premiere, se nomme *Budso*, & consiste dans le culte des Idoles étrangères. La troisieme enfin à laquelle on donne le nom de *Siuto*, est un système plus moderne fondé sur le raisonnement de quelques Philosophes, & qui n'a pour objet que la pratique de la vertu sans adopter le culte d'aucune Divinité.

Les Sintoïstes, ou ceux qui professent la Religion appelée *Sintos*, reconnoissent une multitude de Divinités, & le nombre en est même augmenté tous les jours par l'apothéose qu'ils font de leurs Empereurs, ou des hommes célèbres de leur temps. Le droit & le pouvoir de défier ceux qui pendant leur vie ont pratiqué la vertu, n'appartiennent qu'aux *Dairis*; & ces Chefs de la Religion, qu'on regarde eux-mêmes comme des Dieux, donnent le titre de *Cami* à qui bon leur semble, & permettent qu'on bâtit des *Mia* ou Temples aux nouvelles Divinités. Les principaux objets de la Religion des Sintoïstes sont les cérémonies légales, dont les régles sont infinies; la célébration des fêtes qui sont très-multipliées; le Pélerinage d'Isje & les Sociétés & Confratries Religieuses. Le Pélerinage d'Isje qui est un des principaux articles de la Religion nommée *Sintos*, consiste à visiter dans la Province d'Isje certains lieux consacrés à plusieurs Divinités, supérieures & subalternes, dont les Temples sont desservis par des Ministres laïcs. Les Pélerins de tout sexe & de tout âge qui vont dans ces Temples, sont assujettis à plusieurs observances rigoureuses, desquelles ils ne peuvent se dispenser sans se mettre dans le cas d'être sévèrement punis. Il est rare que les grands Seigneurs entreprennent ce voyage, & la plupart trouvent moyen de s'en dispenser en envoyant à Isje quelqu'un à leur place. Le Cubo députe aussi tous

EMPIRE DU  
JAPON.

Peines capitales  
& autres.

Religions des  
Japonois.



les ans une Ambassade pour cette même Province. Il y a parmi les Sintoïstes plusieurs Confratries ou Sociétés Religieuses, qui ont chacune leurs régles différentes. Dans ces Sociétés on compte les *Jammabos*, espece d'Hermites qui vivent au milieu des montagnes; les *Tosanfaïtes*, qui sont obligés de monter une fois l'année au sommet d'une montagne très haute, & environnée de précipices; les *Fonsanfaïtes*, dont les obligations sont à peu près semblables; enfin plusieurs autres Sociétés de Religieux mendiants, & différentes Confratries dévotes d'hommes & de femmes, qui, sans renoncer au monde, affectent dans leur extérieur & dans la conduite de leur vie de pieux singularités.

La Religion appelée Budsdo est pour le fond du système semblable à celle qu'on professe dans les Indes; mais le culte que ces Sectateurs rendent à leurs Divinités, est différent de celui qui a cours sur la côte de Malabar & dans les Indes. L'esprit de pénitence & même le fanatisme le plus outré, animent la plupart des Budsdoïtes qui s'exposent aux plus grandes incommodités & souvent à la mort, pour se rendre plus agréables à leurs Dieux. Les Bonzes, ou Ministres de cette Religion, sont divisés en plusieurs classes, & il y a parmi eux des especes de Moines, des Religieuses, des Prêtres, des especes d'Evêques & un Souverain Pontife, qui a une juridiction absolue sur tous les autres Ministres de la même Religion, & qui consacre les prétendus Evêques lorsque le Culo les a nommés.

Ceux qui professent la Religion qu'on appelle Siuto forment une Secte particuliere, & sont gloire de s'élever au-dessus des préjugés populaires. En conséquence ils ne se conforment à aucune de ces autres Religions, & sont confidérer la perfection & le souverain bien dans une vie sage & vertueuse. Ces Philosophes n'admettent point les idées de la métempsycolé, mais ils croient que les ames issues d'un Esprit universel qui anime toute la Nature, retournent dans le sein de ce même esprit après leur séparation du corps. Les qualités & les perfections qui n'appartiennent qu'à Dieu, sont attribuées par les Siutoïstes à l'Esprit universel, qu'ils reconnoissent, avec cette différence qu'ils ne le croient pas éternel. D'ailleurs ces Philosophes n'invoquent aucune Divinité; ils n'ont point de Temples & n'adoptent aucune forme de culte. Tous leurs actes extérieurs de Religion se réduisent à quelques cérémonies, en mémoire de leurs peres & de leurs parents défunts. Ces cérémonies consistent à offrir sur leurs tombeaux du riz & des viandes; à brûler des chandelles devant leurs images; à se prosterner en leur présence & à donner de somptueux repas en leur honneur. Les Siutoïstes regardent le Suicide comme un acte héroïque de vertu, & cette idée seule en a porté plusieurs à se tuer.

Le Christianisme fut prêché au Japon dans le seizieme siecle de l'Ere Chrétienne, & y fit de grands progrès en peu de temps; mais après diverses révolutions il y fut entièrement aboli vers l'an 1650.

Mariages des  
Japonnois.

On marie ordinairement les filles Japonnoises dès l'âge de douze ou treize ans, & les hommes qui les demandent pour femmes leur donnent une somme plus ou moins forte, suivant le degré de mérite & de beauté dont elles sont pourvues. La jeune épouse présente cette somme à son pere avant que de le quitter, & au moyen de cette coutume c'est une véritable richesse pour un chef de famille, d'avoir plusieurs filles douces d'agremens personnels. Les

hommes ont plusieurs femmes quand ils veulent, mais une seule est regardée comme légitime, & jouit de différentes prérogatives dont les autres sont privées.

Les cérémonies des épousailles se font de la manière suivante. Les mariés sortent de grand matin chacun dans une voiture, tirée par des bœufs ou par des chevaux. Divers instruments & les parents, ainsi que les amis des deux époux, les suivent vers une colline, au haut de laquelle ils doivent se donner la foi. Aussitôt qu'on est arrivé au pied de la colline, le marié & la mariée descendent de leur voiture, & se disposent à gagner le sommet de la montagne par deux chemins différents, que des barrières bordent à droite & à gauche. Les parents, les Musiciens & les autres spectateurs, montent aussi la colline, mais par un chemin différent de celui des deux époux. Lorsqu'ils sont tous rassemblés au haut de la montagne, les parents se rangent derrière la mariée, & les Musiciens derrière l'époux, chantant, jouant de différents instruments, & prenant diverses attitudes grotesques en cadence. Sur le sommet de la montagne on voit une tente de forme octogone, dont le dehors est couvert de papier huilé, & le dedans tapissé d'une riche étoffe. Au milieu de la tente est un autel magnifiquement paré, sur lequel il y a une Idole d'une figure monstrueuse qui représente le Dieu du mariage. Sa tête qui ressemble à celle d'un chien, marque, dit un Voyageur, que la fidélité & la vigilance sont également nécessaires dans le mariage. Les bras de l'Idole sont étendus, & elle tient dans ses mains un fil de laiton, symbole de l'union conjugale. Un Prêtre placé devant l'autel fait ranger à sa droite & à sa gauche les deux époux, qui tiennent chacun une torche à la main, & commence les prières usitées. Pendant qu'il les récite à demi-voix, la mariée allume sa torche à une lampe, & le marié allume la flamme au flambeau de sa femme. Tous les assistants souhaitent alors toutes sortes de prospérités aux deux époux, & le Prêtre leur donne comme une espèce de bénédiction.

Une partie des gens de la noce, qui, suivant l'usage, doivent rester au bas de la colline, observent de leur côté diverses cérémonies qu'une coutume établie depuis longtemps a consacrées. Les uns allument un grand feu, dans lequel d'autres jettent les poupées & les différents jouets ou bagatelles qui pouvoient avoir servi d'amusement à la mariée. D'autres placent en dansant dans l'endroit le plus remarquable un rouet, une quenouille, pour marquer que ces instruments utiles doivent succéder à ceux qui ne servent qu'à amuser. Après toutes ces cérémonies on accompagne la mariée au logement de son époux, qui s'y est rendu secrètement pour la recevoir des mains de ses parents. De jeunes gens parés de guirlandes de fleurs, mettent sur la terrasse de la maison des drapeaux de diverses couleurs, & sèment des fleurs dans tous les appartements. On songe ensuite à se réjouir, & la fête dure ordinairement l'espace de huit jours.

Au moment de leur naissance, les enfants Japonois sont lavés dans l'eau froide, quel que soit leur sexe. On ne les emmaillotte jamais, & on a un soin particulier de leur arracher les cheveux sur le front. Les peres & les meres se chargent du soin d'élever leurs enfants, & ils les accoutument de bonne heure à une vie dure & aux exercices violents. Les Japonois ont sur leurs enfants une autorité sans bornes; ils peuvent les vendre, les mettre

EMPIRE DU  
JAPON.

Manière d'élever les enfants.

EMPIRE DU  
JAPON.Sciences des  
Japonois.

en service pour un certain temps , & même leur ôter la vie sur les plus légers prétextes. A un certain âge on envoie les garçons au Collège , c'est-à-dire , dans des lieux destinés à l'éducation de la Jeunesse. On ne néglige rien pour instruire les jeunes Japonois dans les sciences qu'ils doivent nécessairement étudier ; & ces sciences consistent à bien apprendre la langue du pays , à la bien lire , à former exactement les caractères , à bien sçavoir l'histoire du pays , les mystères de la Religion & les principes de la morale.

Il ne paroît pas que les sciences speculatives aient été jusqu'à ce jour fort cultivées au Japon , & en général on n'y a qu'une connoissance très-superficielle des Mathématiques , de la Métaphysique & de plusieurs autres parties de la Philosophie. Les Japonois ignorent totalement les principes de la Chirurgie , l'Anatomie & l'usage de tous les instruments nécessaires dans les opérations. Ils cultivent avec plus de succès la Poésie & l'Eloquence. On assure que leurs Orateurs ont un talent particulier pour toucher & remuer les cœurs , & que leurs Poètes mettent des graces singulieres dans leurs différents ouvrages. Ils réussissent sur-tout dans leurs pieces de théâtre , qui , comiques ou tragiques , renferment toujours d'excellents traits de Morale. Les sujets de leurs Tragédies sont le plus souvent tirés de quelque action héroïque de leurs grands hommes , & le style de ces pieces est grave & très-pompeux.

On trouve dans les Bibliothèques Japonoises un grand nombre de Livres qui traitent de l'Eloquence , de la Poésie , de l'Histoire , de la Morale , des matieres de Religion , de la Médecine , de l'Agriculture , & de certaines parties de l'Histoire naturelle , & particulièrement de ce qui concerne les oiseaux , les poissons , les coquillages , les minéraux & d'autres matieres semblables. Les Japonois connoissent depuis longtemps la Musique ; mais cet art est aussi imparfait chez eux que chez les Chinois. Leur chant , quoique mesuré & cadencé , est désagréable , parce qu'ils tirent leurs sons du fond de la gorge , & qu'ils n'admettent qu'une partie. Les instruments sur lesquels ils jouent leurs airs , sont des flutes , des flageolets , des tambours grands & petits , des orgues , des harpes , des trompettes , des cymbales , des cloches & des bassins.

L'art de la Peinture n'est pas poussé à une grande perfection chez les Japonois , qui font passablement des fleurs & des animaux , mais qui n'ont qu'une idée très-foible des règles du dessin , de la perspective & des autres parties sçavantes de la Peinture. Ils peignent toujours sur le papier , & emploient des couleurs fort gayes & fort brillantes.

Les Japonois réussissent mieux dans les Arts mécaniques , & ils travaillent avec beaucoup d'adresse & d'assiduité l'or , l'argent , le cuivre , le fer , l'ivoire & le bois. Leurs ouvrages de vernis surpassent ceux des Chinois , & leurs étoffes ont la même supériorité. Ils excellent d'ailleurs dans la trempe de l'acier , & leurs sabres sont incomparablement meilleurs que les nôtres.

Lorsque les enfants sortent du Collège , on leur donne des armes & on leur enseigne la maniere de s'en servir. Le jour qu'on met un cimetière & un poignard au côté d'un Japonois , est une époque mémorable & un jour de réjouissance pour toute sa famille. Les Japonois ont un goût naturel pour les armes , & ils préfèrent un beau cimetière à un magnifique habit. Ils ma-



nient facilement le sabre & le poignard, & ne le quittent que pour dormir. Aussitôt que le fils aîné d'une maison est parvenu à l'âge de maturité, son pere lui remet ordinairement tout son bien, ne se réservant qu'une légère portion pour sa subsistance, & celle de ses autres enfants, qui par ce moyen se trouvent réduits à une modique succession.

Il y a au Japon une différence remarquable d'états & de conditions, & qui est plus distinguée que dans aucun autre pays. La Noblesse qui tient le premier rang se partage en trois Classes, sçavoir, 1<sup>o</sup>. celle des Daimio & des Siomio, 2<sup>o</sup>. celle des Ministres d'Etat, des Gouverneurs, des Provinces & des Villes, & généralement de tous les Magistrats du Royaume, & 3<sup>o</sup>. enfin celle des simples Gentilshommes, dont les uns s'attachent au service des Princes & des Gouverneurs, les autres obtiennent des emplois subalternes dans la Maison de l'Empereur, & la plupart servent dans les armées. Le reste des Japonois peut aussi se diviser en trois classes, qui sont celle des Marchands, qui, quoique très-riches quelquefois, sont regardés avec mépris; celle des Artisans & enfin celle des Laboureurs, qui peuvent passer pour être en quelque sorte les esclaves des Nobles. Les Soldats doivent être compris dans la même classe, parce que la plupart d'entr'eux sont de familles d'artisans ou de laboureurs, & serfs par une conséquence naturelle.

Malgré la diversité des Religions qui sont professées librement dans le Japon, les funérailles s'y font d'une manière assez uniforme, suivant ce qu'en dit le P. Charlevoix. Le lieu où l'on doit brûler, ou enterrer un mort, car on fait également l'un ou l'autre, est un champ bâti exprès & fermé de murailles qui sont tendues de noir, couleur qui n'a rien de lugubre chez les Japonois. Ce champ est toujours à une certaine distance de l'habitation que le mort a occupée, & pour le transporter dans ce champ, le convoi marche dans l'ordre suivant. Des femmes parentes ou amies du défunt paroissent d'abord en grand nombre. Elles sont vêtues de blanc, avec un grand voile sur la tête, & la plupart se font porter dans des chaises. Leurs esclaves & toutes les femmes attachées à leur service les accompagnent, & gardent un morne silence. A la suite de ce premier cortège marchent les personnes les plus qualifiées entre les amis du défunt, & tous ont leurs plus beaux habits.

Après un intervalle assez considérable, s'avance une troupe nombreuse de Bonzes, qui suivent immédiatement leur supérieur porté dans une chaise. Ces sortes de Moines sont tous habillés simplement & d'une manière uniforme; mais les vêtements de leur chef sont fait d'étoffes à fleurs d'or. Derrière les Bonzes marchent plusieurs Particuliers, portant au bout de longues piques des corbeilles de carton remplies de fleurs, qu'ils secouent de temps en temps pour faire une sorte de pluie de fleurs. Cette cérémonie s'observe pour marquer que l'âme du défunt est dans le ciel, d'où vient la pluie qui fait naître les fleurs. A quelque distance des Porte-piques suivent huit jeunes Bonzes, ayant sous leurs bras de longues baguettes renversées, dont le bout inférieur est orné d'une banderolle, sur laquelle on a écrit le nom de la principale Divinité de la secte que le défunt avoit embrassée. Ces Bonzes en précédent dix autres chargés de longs bâtons, au bout de chacun desquels il y a une lanterne de toile fin e, où l'on voit aussi le nom

EMPIRE DU  
JAPON.

Funérailles &  
deuil des Japo-  
nois.

du même Dieu. Ils ont à leur tête deux Moines vêtus de robes grises, & qui, au lieu de lanterne, ont chacun une torche non allumée. Plusieurs hommes habillés aussi de gris paroissent ensuite. Ils ont la tête couverte de chapeaux d'une forme particulière, sur lesquels est encore marqué en gros caractères le nom du Dieu, qui est de même écrit sur une bannière de toile fine portée par un homme à la suite de ces derniers.

La marche est fermée par le corps du défunt placé dans une chaise ouverte & fort riche, dont quatre hommes tiennent les bâtons. Le mort couvert de superbes habits, est assis sur ses talons, la tête découverte & les mains jointes ou croisées sur la poitrine, dans l'attitude d'un homme qui prie. Les enfants du mort ou ses plus proches parents environnent la chaise, & le plus jeune d'entr'eux porte une torche allumée. Lorsque le convoi est arrivé dans le champ, au milieu duquel on a élevé un bucher, les Bonzes y placent le corps & la chaise qui le renferme. Le Supérieur des Bonzes prend alors la torche que tient le plus jeune des fils du défunt, fait trois fois le tour du bucher en remuant circulairement son flambeau, & après quelques prières, il rend la torche à celui de qui il l'a reçue. Celui-ci la jette au milieu du bucher, & cette action est comme un signal pour y mettre le feu. Cet emploi regarde les deux Bonzes qui, dans la marche, tenoient des torches, & dès qu'ils ont allumé le bucher en différents endroits, on y verse de l'huile & d'autres matières combustibles, avec des parfums. Quand le corps est consumé, les parents du mort s'approchent d'une table sur laquelle est un brasier; ils y répandent des parfums, & se prosternent comme pour rendre une espèce d'adoration au mort, dont ils croient que l'ame s'est envolée au ciel.

Chacun se retire après cette dernière cérémonie, afin de se rendre le lendemain dans le même lieu pour recueillir les cendres du défunt, & les enfermer dans une urne dorée. Cette urne couverte d'un voile très-riche est déposée à l'endroit où étoit le bucher, & elle y reste l'espace de sept jours, pendant lesquels les Bonzes vont prier exactement autour de l'urne. Au bout des sept jours la famille du mort enlève l'urne, & on la place dans sa maison sur un piedestal de pierre, où l'on marque le nom du défunt, & celui du Dieu qu'il avoit adoré dans le cours de sa vie. Au bout de sept mois on rend des honneurs solennels au mort par un grand bruit, & au son de plusieurs instrumens qui accompagnent les prières que les Bonzes chantent à haute voix. La même fête se renouvelle sept ans après, & on assure que les devoirs s'acquittent de ce pieux devoir tous les sept jours.

Le deuil pour les proches parents dure deux années, pendant lesquelles on doit se priver de toutes sortes d'amusements & de dissipations. La couleur déterminée dans ces occasions est le blanc, comme à la Chine, & par dessus les habits, les hommes & les femmes sont obligés de porter une robe de grosse toile, attachée avec une ceinture fort grossière & fort large, qui fait ordinairement deux tours. La coiffure de deuil consiste dans un bandeau de toile, d'où pend par derrière, en forme de crêpe, une longue bande de grosse toile.

Suivant la doctrine prêchée parmi quelques sectes du Japon, les ames,  
avant

avant que d'arriver au séjour du bonheur éternel, doivent errer un certain nombre d'années dans les airs, & on suppose que pendant ce voyage, ils reviennent une fois tous les ans dans leurs familles. Le jour de ce retour est toujours le même, & comme l'opinion commune l'a fixé au treizième jour de la septième lune, on célèbre ce jour-là une fête, pour laquelle on fait dès la veille les préparatifs suivans. On pare toutes les maisons avec tout l'appareil qu'on pourroit observer, si l'on attendoit la visite d'une personne du premier rang. Ensuite chaque famille sort du hameau, ou de la ville qu'elle habite, pour aller au devant des âmes dont elle attend le retour. Dans la crainte que ces âmes ne s'égarent, ou ne puissent reconnoître le lieu où elles doivent toutes s'assembler, les campagnes sont éclairées d'une infinité de flambeaux. Dès qu'on s'imagine qu'elles sont arrivées, on s'empresse à les bien recevoir, & après les premiers compliments, une partie des parens leur demande la permission d'aller tout préparer à la maison. Le silence des âmes passe vraisemblablement pour un consentement; car ceux qui les ont priées de leur permettre de se retirer, prennent en effet le chemin de leurs maisons, où ils se hâtent d'apprêter plusieurs sortes de mets.

Ceux qui sont restés pour faire compagnie aux âmes, les entretiennent encore quelque temps, & finissent par les inviter à se rendre avec eux dans les maisons. Cette invitation est le signal du départ, & chaque famille retourne chez elle dans la forte persuasion qu'elle est suivie des âmes de ses parens. Les rues sont éclairées d'une infinité de lumières, & il y a dans les maisons des tables magnifiquement servies, & sur lesquelles on ne manque pas de mettre les couverts des morts. Les vivans prennent leurs places & mangent, très-persuadés que les âmes se rassasient de la plus pure substance de ce qu'on leur présente. Après le repas chacun va rendre visite aux âmes de ses amis & de ses voisins, & la nuit se passe ainsi à courir toute la ville. Le lendemain on cherche à réjouir les âmes par différens spectacles, & la fête dure jusqu'au soir. Alors on reconduit les âmes avec beaucoup de cérémonie jusqu'au lieu où on les a été prendre la veille, & pour empêcher qu'elles ne s'arrêtent dans les maisons, & n'importunent les vivans par de fâcheuses apparitions, on jette quantité de pierres sur les toits & on parcourt avec soin tous les appartemens, en frappant dans tous les coins avec des bâtons.

L'Empire du Japon est composé d'un certain nombre d'îles, qu'on appelle en conséquence les îles du Japon. Elles sont situées entre le cent quarante-sixième & le cent cinquantième degré de longitude, & entre le trente-unième & le quarante-unième degré de latitude septentrionale. L'air y est sain & tempéré, mais plus froid que chaud, & le terroir naturellement peu fertile ne produit du bled, de l'orge, du millet, du riz & du thé, qu'au moyen de l'industrie & du travail assidu des habitans. On tire de ce pays de belles porcelaines, de la soie, quelques pelletteries, & on y voit de riches mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, & d'étain qui est fort estimé. Il y a d'ailleurs des agathes & des perles rouges, dont on ne fait pas moins de cas que des blanches. Les animaux qu'on y rencontre sont, comme dans le reste de l'Asie, des éléphans, des chameaux, des che-

Topographie  
du Japon.



EMPIRE DU  
JAPON.

vaux, &c. Au reste, les tremblements de terre y sont si fréquents, que les habitants n'en paroissent pas plus effrayés qu'on ne l'est du tonnerre.

Parmi les îles du Japon on en compte trois principales, sçavoir, l'île de Nippon, qui est la plus grande, & celles de Kiuisu, Cikoko ou Bongo, & de Sikokf ou de Tonsa. Ces derniers noms, ainsi que celui de Bongo, ne sont pas Japonois, mais on les trouve dans les ouvrages de M. Delisle, qui les donne d'après les relations étrangères.

Île de Nippon.

Les principales villes de l'île de Nippon sont Jedo, Meaco & Ofacca. Jedo est devenu capitale de l'Empire, depuis que les Empereurs y ont fixé leur séjour. Cette ville est grande & bien peuplée; mais les matieres dont on fait les maisons particulières, qui, comme on l'a vu, sont bâties de bois & fort basses, rendent les incendies très-fréquents. Le Palais du Souverain est d'une grande magnificence, & brillant d'or de tous côtés. Jedo est située sur la rivière de Tonkaw, qui se décharge dans la mer par cinq embouchures. On a construit sur cette rivière un pont d'une superbe structure, & c'est de ce pont qu'on mesure la distance de tous les lieux du Japon.

Meaco, qui étoit anciennement la capitale de l'Empire, est encore la résidence des Dairis, qui y demeurent dans un château bien fortifié. Les rues de cette ville sont étroites mais régulières, & il y en a de très-longues. Les maisons ont deux étages, ce qui est rare au Japon, & elles sont bâties de bois, de chaux & de terre. Au haut des maisons est pratiquée une grande auge qu'on a soin d'entretenir pleine d'eau en cas d'incendie. D'ailleurs Meaco est une ville très-commerçante, & ses Manufactures sont les plus célèbres de toutes celles de l'Empire, soit pour la richesse & la perfection des étoffes, soit pour la beauté des teintures, soit pour les ouvrages de vernis & de peinture, soit pour l'imprimerie, soit enfin pour le raffinement de l'or, du cuivre & des autres métaux, principalement de l'acier.

La ville d'Ofacca, qui se trouve au Sud-Est de Meaco, est traversée de l'Est à l'Ouest par la rivière de Jedogawa, dont les bords sont revêtus des deux côtés de marches de pierres brutes, mais disposées de façon qu'elles forment un escalier continué dans toute la longueur de la ville. Les rues d'Ofacca sont étroites, au reste fort régulières & très-propres. La ville est une des plus peuplées & des plus commerçantes du Japon, & les Japonois l'appellent *le théâtre des plaisirs & des divertissements*. On y annonce toutes les heures par le son de divers instruments de musique; car chaque heure a son instrument particulier.

Au Nord de l'île de Nippon, on trouve la Province d'Osû ou d'Ochio, qui est toute remplie de montagnes, & qui a au Nord l'île Matsumai, dépendante du Japon.

Île de Kiuisu  
ou Bongo.

Vers le Sud-Est de l'île de Nippon, est l'île de Kiuisu, dont le nom signifie l'île des neuf, parce qu'elle renferme ce nombre de Provinces. Le nom de Sikokf, c'est-à-dire pays de l'Ouest, lui est encore donné par les Japonois, & les Étrangers l'ont appelée par corruption l'île de Cikoko. Comme une de ces principales Provinces s'appelle Bongo, les Voyageurs ont appliqué ce nom à toute l'île, & sur les cartes on la nomme quelquefois Ximo, parce que les Portugais aborderent dans un lieu qui s'appelloit ainsi.

Les villes les plus remarquables qu'on trouve dans cette isle sont Nangazaki & Fucheo ou Funai, qui est la capitale du Royaume ou de la Province de Bongo.

Nangazaki, seul port par lequel on puisse entrer au Japon, n'étoit qu'un pauvre hameau qui servoit de retraite à un petit nombre de pêcheurs, lorsque les Portugais arriverent au Japon, & y formerent des établissemens. Le commerce que ces peuples y firent d'abord avec succès, attira dans le port de Nangazaki une grande quantité de navires étrangers venant de la Chine, de la Corée & même des Indes. En même temps les habitants des Provinces voisines invités par l'attrait du gain, n'hésiterent pas à s'établir à Nangazaki, & par ce moyen cette ville s'accrut insensiblement, & devint une des plus florissantes villes du Japon. Après l'expulsion des Portugais, cette ville déchut un peu de sa grandeur; mais quoiqu'elle soit aujourd'hui médiocrement peuplée, elle ne laissa pas d'être encore fréquentée par les Négociants, qui ont la permission de commercer au Japon, tels que les Hollandois & les Chinois. Le port de Nangazaki est très-bon, mais de difficile accès, à cause des bancs de sable, des bas-fonds & des rochers qui se rencontrent à l'entrée. On a élevé le long du havre plusieurs bâtions pour défendre le Fort; & du côté des terres, la ville est ouverte, c'est-à-dire qu'elle n'a ni murailles, ni fortifications, ni châteaux. Ses rues sont étroites & irrégulières, & comme le terrain y est fort inégal, on ne fait que monter & descendre continuellement. Les édifices les plus remarquables de Nangazaki sont 1°. les *Janagura*, espece d'arsenaux, dans lesquels on garde quelques jonques Impériales ou vaisseaux de guerre avec leurs agrès; 2°. le *Ten-Siogura* ou magasin à poudre, & 3°. les Palais des deux Gouverneurs, qui demeurent perpétuellement dans la ville. Il est défendu aux Etrangers d'habiter dans Nangazaki; de sorte que les Hollandois, qui ont le privilège de commercer au Japon, habitent une petite isle nommée *Desima* ou l'isle de Dé, & qui est située dans le port; les Chinois ont leur comptoir, & leur habitation derriere la ville sur une éminence, située au Midi. Leur demeure est environnée d'une muraille, & ils ne peuvent sortir de cette enceinte sans une permission particulière des Magistrats.

Cette isle est entre les deux autres, & les Japonois l'appellent *Sikokf*, parce qu'elle est divisée en quatre Provinces. La plus remarquable de ses villes est *Tofa* ou *Tonsa* au Midi; c'est la principale ville qu'on rencontre dans toute l'isle, & elle est la capitale d'une des Provinces auxquelles elle donne son nom.

Les trois grandes isles dont on vient de voir une courte description, sont environnées d'un nombre infini d'autres isles, dont quelques unes sont fertiles, très-peuplées, & même assez grandes pour former des Gouvernemens & des principautés; & d'autres sont stériles, pauvres, peu habitées, ou même absolument désertes. L'Empire du Japon en général est borné par des côtes escarpées, & par une mer orageuse & semée d'écueils. Cette mer ayant d'ailleurs très-peu de fond, ne peut recevoir que de petits bâtimens, & il semble, comme le remarque un Voyageur, que la Nature, en rendant inaccessibles les isles du Japon, & les fournissant de toutes les choses nécessaires aux besoins & à l'agrément de la vie, ait prétendu

EMPIRE DU  
JAPON.

Isle de *Sinox*  
ou *Toni*.

EMPIRE DU  
JAPON.Commerce des  
Portugais au Ja-  
pon.

en former un petit Monde séparé, & indépendant du reste de l'Univers.

Les premiers Européens qui ayent découvert les îles du Japon furent trois Marchands Portugais. Ils s'appelloient, l'un Antoine da Mota, le second François Zeimoto, & le troisieme Antoine Peixoto. Ils étoient à bord d'une jonque qui alloit à Siam, & ils furent jettés par la tempête sur les côtes de l'île de Sikokf dans l'année 1542. Après avoir essuyé bien des fatigues & évité plusieurs dangers, ils aborderent enfin dans un port du Royaume de Bongo, & eurent occasion de connoître un grand Empire, où aucun Européen n'avoit pénétré avant eux. La nouvelle de cette découverte piqua la curiosité des Négociants de Goa, capitale de l'Empire Portugais dans les Indes. Ces Négociants résolurent d'envoyer tous les ans dans la Province de Bongo un navire chargé de marchandises des Indes. Ils réussirent dans leur projet au-delà même de leurs espérances; car ils ne tarderent pas à devenir en quelque sorte maîtres de Nangazaki, le meilleur port du Japon, & ils obtinrent la permission d'établir un comptoir à Macao, qui leur servit d'entrepôt pour les marchandises d'Europe. Ces marchandises consistoient la plupart du temps en bagatelles, que les Japonnois achetoient avec un empressement qui en augmentoit considérablement le prix. Les Portugais tiroient tous les ans des sommes immenses du Japon; ils envoyoiient toutes ces richesses à Macao, d'où elles étoient transférées en Portugal.

Les vaisseaux destinés à porter des marchandises au Japon, conduisirent aussi dans ce pays plusieurs Missionnaires pour y prêcher le Christianisme, qui ne fit pas moins de progrès que le commerce. La décadence de l'un & de l'autre commença en même temps, & dès le premier Edit publié contre les Chrétiens, il fut défendu aux marchands Portugais d'embarquer à l'avenir aucun Missionnaire sur leurs vaisseaux. Le zèle pour la propagation de la foi obligea les Portugais à continuer de conduire des Religieux au Japon; mais comme on s'apperçut de leur contravention aux défenses du Prince, on se détermina à visiter leurs vaisseaux lorsqu'ils entroient dans le port, & ces visites donnerent lieu à plusieurs vexations, qui diminuèrent d'une manière sensible les profits que les Portugais avoient jusqu'alors retirés de leur commerce au Japon. L'arrivée des Hollandois dans ce pays, & la permission qu'ils obtinrent en 1611 d'y établir un comptoir, acheverent de désespérer les Portugais. Ceux-ci mirent tout en usage pour détruire les Hollandois, qui de leur côté chercherent tous les moyens imaginables pour nuire aux Portugais. Cette conduite des deux Nations, loin de leur être avantageuse, servit à inspirer aux Japonnois une égale dé fiance pour l'une & pour l'autre.

L'Empereur du Japon redoutant plus particulièrement les Portugais, à cause des anciennes liaisons qu'ils avoient dans ses Etats, songea à se mettre à l'abri des entreprises qu'ils pourroient faire, & en conséquence il ordonna en 1635 qu'on bâtît dans le havre de Nangazaki, & près de la ville, un Fort environné d'eau. Les ordres du Souverain furent ponctuellement exécutés, & on éleva à la hâte dans le Fort quelques maisons de bois qu'on assigna pour domicile aux Portugais. Ils furent obligés de se



conformer aux volontés de l'Empereur, & dès qu'ils furent rassemblés dans leur petite île qu'on appella *Desima*, on leur donna des Gardes qui les tenoient comme emprisonnés. Deux ans après que les Portugais eurent essuyé cette mortification, on les soupçonna d'avoir trempé dans une conspiration qui éclata, ou au moins d'avoir fomenté des révoltes; & pour les punir & leur ôter les moyens de se faire craindre à l'avenir, ils furent bannis à perpétuité du Japon par un Edit solennel publié en 1637. Malgré cet Edit les Portugais se maintinrent encore deux ans au Japon, & la principale cause de cette tolérance vint de ce qu'on avoit besoin d'eux pour se procurer quelques marchandises d'Europe. Enfin la Compagnie Hollandoise établie au Japon s'étant engagée à fournir ce pays de toutes les marchandises qu'on pourroit y désirer, la Cour n'eut plus aucun ménagement pour les Portugais. On les déclara de nouveau ennemis de l'Empire; on les força de l'abandonner, & enfin on les fit embarquer avec tous leurs effets avant la fin de l'année 1639.

Les défenses expresses qu'on fit aux Portugais de ne plus remettre les pieds au Japon, & les menaces dont on chercha à les effrayer en cas de contravention, n'empêchèrent pas les Directeurs du commerce de Macao de vouloir faire une tentative l'année suivante pour se rétablir dans l'esprit des Japonois. En vertu de ce projet, où le désir du gain avoit plus de part que la prudence, les Directeurs envoyèrent au Cubo une Ambassade solennelle composée de plusieurs Portugais. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour obtenir la révocation de l'Edit de bannissement. Les Ambassadeurs & leur suite s'embarquèrent sur un vaisseau; mais à peine ce navire parut-il dans la rade de Nangazaki, que plusieurs barques Japonaises remplies de soldats l'investirent de tous côtés, & mirent aux fers tout l'équipage. Les Ambassadeurs réclamèrent en vain le droit des gens, l'Empereur les regarda comme des criminels qui avoient désobéi à ses ordres, & les condamna à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée à la rigueur, & il n'y eut que douze domestiques à qui l'Empereur fit grace, à condition qu'ils s'embarqueroient aussitôt sur un mauvais navire qu'on leur fournit, & qu'ils s'en retourneroient à Macao porter la nouvelle de la mort des Portugais. On les chargea d'ajouter que si quelqu'un de la Nation avoit la témérité de reparoître, on lui feroit subir le même supplice.

Le même hasard, ou plutôt le même danger qui avoit conduit les Portugais au Japon, y fit aborder les Hollandois en 1598. Ils étoient sur un navire de leur Nation qui faisoit voile vers les Indes, & qui fut jetté sur la côte orientale de Nippon, assez près de Jedo. Le vaisseau, suivant une loi récemment établie au Japon, fut confisqué au profit de l'Empereur, & les passagers furent mis aux fers. Cependant on rendit aux Hollandois la liberté au bout de quelques jours, & ils obtinrent la restitution de leur navire avec la permission de commercer dans le pays. Un des Pilotes Hollandois & quelques Particuliers consentirent à se fixer au Japon, & on prétend que le Pilote, qui étoit Anglois de naissance, & qui portoit le nom de Guillaume Adam, trouva moyen de s'introduire à la Cour, & de gagner les bonnes grâces de l'Empereur.

---

 EMPIRE DU  
JAPON.

 Commerce des  
Hollandois.

Le vaisseau Hollandois, en quittant les côtes du Japon, se rendit aux Indes, & la nouvelle qu'il y porta des favorables dispositions des Japonois pour les Hollandois, causa une grande joye à ceux de ces derniers qui étoient établis aux Indes. En conséquence les Hollandois équipèrent deux petits bâtimens qui mouillèrent au port de Firando dans le mois de Juiller de l'année 1609. Le Commandant des deux navires envoya à la Cour deux de ses Commis chargés de riches présents pour le Cubo. Le Gouvernement du Japon commençoit à être indisposé contre les Portugais ; de sorte que dans la vûe de les chagriner, on fit aux Hollandois la réception la plus avantageuse, & malgré les représentations & les intrigues des Portugais, on permit à leurs concurrents d'avoir un comptoir à Firando, & on leur en expédia les Lettres patentes en 1611.

Le commerce des Hollandois au Japon s'établit, pour ainsi dire, sur les ruines de celui des Portugais, qui, comme on l'a déjà vu, furent entièrement expulsés du Japon. Cependant les avantages que les Hollandois retirèrent de leur trafic, ne furent pas toujours les mêmes, & leur commerce a éprouvé différentes révolutions qui l'ont fait tomber peu à peu, au point qu'il est moins considérable aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. Le temps de la plus grande prospérité du commerce Hollandois au Japon, doit se prendre depuis l'an 1611, jusques dans l'année 1641. Dans l'année 1638, on conçut quelques soupçons contre ces Européens, & le Ministre leur donna ordre de démolir un bâtiment de pierres de taille qu'ils avoient élevé auprès de leur comptoir. Les Hollandois, qui étoient peut-être avertis qu'au moindre signe de mécontentement de leur part, des soldats Japonois devoient les massacrer, obéirent sans hésiter & s'efforcèrent même de paroître indifférents, en voyant détruire un édifice qui leur avoit coûté beaucoup de peines & de dépense. Ces marques de soumission ne calmerent pas les inquiétudes de la Cour, & deux ans après la sortie des Portugais, les Hollandois se virent relégués dans l'île de Desima, qui avoit servi de prison aux premiers.

Aussitôt que les Hollandois furent enfermés dans l'endroit qu'on leur assigna, ils perdirent quantité de leurs privilèges ; néanmoins comme ils étoient seuls maîtres du commerce, ils en retirèrent encore des profits considérables jusqu'à l'année 1685. Alors on borna la quantité des marchandises dont ils devoient faire trafic tous les ans ; on prit de nouvelles précautions contre eux, & on les assujettit à des réglemens & à des visites fort incommodes. Les principales marchandises qu'ils portent au Japon sont des soyes crues de la Chine, du Tonquin, de Bengale & de Perse ; d'autres soyes de toutes espèces tirées des mêmes pays ; des étoffes de laine, de soye & de coton venant de Bengale, des côtes de Coromandel & de plusieurs autres lieux des Indes ; des draps d'Europe, des serges communes, & d'autres étoffes, des bois de teinture, des peaux de bœufs ou de cerfs, des cuirs ordinaires, du poivre, du sucre, des noix muscades & d'autres épices, du camfre de Borneo & de Sumatra, du mercure, du cinnabre, du safran, de l'alun, du plomb, du salpêtre, tirés en partie de Bengale, & en partie de Siam, du corail, de l'ambre, du *catechu*, appelé ordinairement *terre Japonica*, du storax liquide & de l'antimoine, des miroirs, des lunettes d'Europe, &c.

Toutes ces marchandises payent à la ville de Nangazaki un droit de quinze pour cent, & ce qu'il produit est partagé entre les bourgeois de la ville, comme un dédommagement des incommodités qu'un commerce étrangers leur cause. En effet, tous les habitants de Nangazaki sont assujettis à faire jour & nuit la garde, & à d'autres corvées aussi pénibles, sans compter l'embarras de faire venir de loin des provisions de bouche, car le territoire de Nangazaki est fort stérile.

Les formalités qu'on observe à l'arrivée des vaisseaux Hollandois sont infinies. On les attend toujours dans le mois de Septembre vers la fin de la monsoon du Sud-Ouest, qui est la seule saison propre à ce voyage. Dès que les Gardes, chargés de l'inspection du port, découvrent un de ces vaisseaux, ils en avertissent sur le champ les Gouverneurs de Nangazaki, & ceux-ci font ordonner au Directeur de la Compagnie Hollandoise d'envoyer trois hommes de son comptoir au devant du navire, afin d'instruire tous ceux qui sont dessus de la conduite qu'ils doivent tenir pendant leur séjour à Desima, & pour demander la liste des marchandises & des Passagers, avec toutes les lettres qu'il y a à bord. La liste & les lettres sont portées aux Gouverneurs, qui les font examiner attentivement par des Interpretes, avant que de les remettre entre les mains du Directeur de la Compagnie, & on permet alors au vaisseau d'entrer dans le port. Aussitôt qu'il y paroît, des Japonois préposés pour en ôter les armes de toutes espèces, se les font rendre avec la dernière rigueur, & deux bateaux remplis de Gardes se rangent aux côtés du navire, & ne le quittent point qu'il ne mette à la voile pour s'en retourner. Aucun Passager ne doit sortir du vaisseau avant la visite des Commissaires, qui s'y rendent le lendemain de son arrivée, & qui se font accompagner par une escorte de soldats. Ces Commissaires font une revue exacte de toutes les personnes qui sont dans le navire, s'informent de leur âge, de leur naissance, du lieu de leur patrie & de la qualité de leur emploi. Lorsqu'on les a satisfaits sur toutes les questions qu'ils jugent à propos de faire, ils lisent aux Passagers les reglements & les statuts de Police qu'ils doivent suivre tant qu'ils seront à Desima, & ces ordonnances sont affichées dans le navire & dans plusieurs quartiers de l'île.

On songe ensuite à décharger le navire des marchandises qu'il contient, & il est réglé qu'elles doivent être transportées à Desima par des portefaix du pays. A mesure qu'on entre les ballots dans l'île, des Commissaires les font ouvrir pour s'assurer si les marchandises sont telles qu'on les a marquées dans l'état qu'on leur en a fait. Il n'y a rien qui puisse être exempt de cette visite, & si le propriétaire d'un coffre qu'on veut ouvrir ne se présente pas pour en donner la clef, on le brise à coups de hache. Après cette visite on fouille les Passagers, & si on trouvoit sur eux quelques marchandises, quelques chapelets, des livres de prières, ou des médailles empreintes d'une croix ou de la représentation de quelque Saint, on en feroit un crime capital à tous les Hollandois, qui ne pourroient s'en laver qu'en livrant les coupables ou en leur faisant donner la mort.

A l'approche de la nuit les Commissaires chargés des visites se retirent dans Nangazaki ; mais avant leur départ, ils enferment les Hollandois dans leurs maisons après les avoir comptés, & tous les matins ils les font passer



en revue un à un, pour s'assurer que personne n'est échappé. Toutes les marchandises qu'on a visitées restent dans des magasins, jusqu'à ce qu'il plaise aux Gouverneurs d'assigner le temps du *Combang*, ou de la vente. Quelques jours avant celui qui est déterminé, on affiche aux portes de Desima une liste de toutes les marchandises dont les Hollandois se proposent de faire le débit. La vente se fait en présence de deux Subdélégués des Gouverneurs & des Officiers, qui ont une inspection particulière sur le Fort de Desima. La salle dans laquelle on expose les marchandises est ouverte dans toute son étendue, de manière que les passants ont la commodité de voir ce qui est étalé. On n'y met qu'une sorte de marchandise à la fois, & ceux qui se présentent pour en acheter, donnent un ou plusieurs billets, sur lesquels ils font différentes offres. Les Directeurs Hollandois ouvrent ces billets, & après avoir séparé les hauts prix de ceux qui sont au dessous, ils les remettent à un Interprete, afin qu'il les lise l'un après l'autre, en commençant par les plus hautes encheres. L'Interprete demande trois fois hautement quel est l'offrant ou l'acheteur, & si personne ne se présente, il met le billet à part & prend le suivant. Il continue de la sorte en descendant jusqu'à ce que quelqu'un reclame le billet, & alors on fait signer les acheteurs, afin de leur livrer les marchandises le lendemain. Quand une espèce de marchandise est ainsi vendue, on passe aux autres qui s'achètent avec les mêmes formalités.

La Compagnie Hollandoise des Indes orientales a soin d'entretenir au Japon un Directeur particulier, qui n'est jamais en charge qu'une année, & qui est obligé de s'en retourner à Batavia sur le même vaisseau qui apporte son successeur. Une des principales fonctions de ce Directeur est d'aller tous les ans saluer l'Empereur & lui offrir les présents accoutumés, dont la quantité & la valeur sont toujours réglées par des Commissaires de l'Empereur. Aussitôt que le Directeur & les autres Députés sont arrivés à la Cour & que le jour de l'audience est fixé, ils se rendent dans l'ordre suivant au Palais de l'Empereur. Le Directeur, porté dans une superbe chaise, est précédé par les Députés, qui, au nombre de quatre ou cinq, marchent un à un, montés sur des chevaux que leurs valets mènent par la bride. Le premier Interprete suit immédiatement la chaise du Directeur & est monté aussi à cheval. Tous les Hollandois ont sur leurs habits une robe de soie noire, couleur déterminée pour ces sortes de cérémonies. A quelque distance de l'Interprete paroît un nombreux cortège de domestiques qui sont à pied.

Lorsque les Hollandois sont arrivés à la porte du Palais Impérial, qui consiste en trois châteaux fermés chacun d'une clôture particulière, on les fait traverser un grand pont, afin de pénétrer dans l'intérieur du premier château. Au bout du pont se trouvent l'une après l'autre deux portes fortifiées, entre lesquelles il y a toujours un petit corps de garde. En sortant de la dernière porte, les Hollandois s'avancent dans une place assez étendue, où ils sont reçus par une Garde plus nombreuse qui les introduit dans le second château. Alors le Directeur descend de sa chaise & toute sa suite met pied à terre pour se rendre tous au troisième château, qui est le lieu où loge l'Empereur. On arrive à ce château par un grand pont de pierres

pierres qui aboutit à quelques bastions bien fortifiés , après lesquels on passe dans une rue étroite & tortueuse flanquée de deux murailles d'une hauteur extraordinaire. Au bout de cette rue on rencontre une Garde composée de cent soldats rangés en bon ordre dans une salle très-vaste. Les Ambassadeurs s'arrêtent en cet endroit , & y attendent qu'on vienne les chercher par ordre de l'Empereur , pour les introduire dans la salle d'audience , dont la disposition est assez particulière.

C'est un appartement d'une grandeur frappante , extrêmement exhaussé & enrichi de plusieurs ornements recherchés. D'ailleurs il est obscur , ce qui est sans doute causé par le grand nombre de paravents qu'on y place , & par ce qu'il ne reçoit le jour qu'au moyen des croisées qui donnent sur une petite cour. Au fond de la salle & vis-à-vis des croisées , il y a deux cabinets , d'autant plus sombres qu'ils ne tirent la lumière que de la salle , à laquelle ils communiquent seulement par des jalousies. Dans le plus grand de ces cabinets sont les Ministres d'Etat ; dans l'autre , qui est plus enfoncé & dont le parquet est plus élevé , se place l'Empereur accompagné quelquefois d'une partie de sa famille. Les Conseillers d'Etat , les Princes & les autres Seigneurs de l'Empire forment une double haye dans la grande salle , dont les avenues sont aussi bordées d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes.

Dès que l'Empereur est arrivé dans son cabinet d'audience , les Officiers , chargés d'introduire en sa présence le Directeur Hollandois , l'appellent à haute voix , & le font approcher seul du cabinet Impérial. L'Ambassadeur doit alors faire les inclinations & les révérences prescrites , qui consistent à se mettre à genoux , à baisser la tête presque jusqu'à terre , à se traîner en rempant vers l'Empereur , & à regagner ensuite de la même manière sa place sans tourner le dos à ce Prince , & sans proférer un seul mot. Kaempfer , de qui on tient ce détail , s'est trouvé lui-même , à ce qu'il assure , à une semblable audience , & il rapporte que l'Empereur , après diverses questions qu'il fit faire de sa part aux Ambassadeurs Hollandois , exigea d'eux plusieurs choses bizarres , comme de se complimenter les uns les autres dans leur langue naturelle , de contrefaire les gens ivres , de chanter , de danser à leur manière , &c.

Telles sont les formalités gênantes auxquelles les Japonois assujettissent les Hollandois , qu'ils traitent d'ailleurs avec une hauteur & une dureté insupportables. On les observe , dit Kaempfer , comme des espions & des traîtres ; on les enferme dans une espèce de maison de force , & on les garde avec les mêmes précautions que s'ils étoient des bêtes féroces. Les Hollandois essuyent toutes ces mortifications avec un flegme admirable , & achèvent ainsi la liberté de jouir des avantages du commerce , qu'ils ne partagent qu'avec les seuls Chinois.

Deux ans après l'établissement des Hollandois au Japon , un vaisseau Anglois , commandé par le Capitaine Guillaume Saris , jeta l'ancre dans un des ports de cet Empire : il y avoit alors à la Cour Guillaume Adams , Pilote dont on a parlé plus haut , & qui étoit Anglois de Nation. La bienveillance naturelle , que chacun sent pour ses compatriotes , porta Adams à solliciter pour les siens , & il leur procura la permission d'établir un comptoir

Tentatives des  
Anglois pour  
commerce au  
Japon.

à Firando, & la liberté de trafiquer dans tous les ports du Japon. Le Capitaine Saris, après avoir séjourné quelque temps à la Cour, s'embarqua pour l'Angleterre avec des lettres du Cûbo, & une copie en caractères Chinois des privilèges qu'il avoit obtenus pour sa Nation. Plusieurs Anglois, sous la direction du Chevalier Cock, restèrent au Japon, afin d'entretenir utilement la bienveillance des Japonois.

On ignore les raisons qui déterminèrent les Anglois à renoncer en apparence à leur commerce au Japon; on sçait seulement qu'en 1624, ils n'avoient plus de comptoir dans ce pays, & qu'ils ne songerent à y rentrer qu'en 1673. Alors un de leurs navires nommé *le Retour*, se présenta pour entrer dans le port de Nangazaki. Il ne fut pas plutôt aperçu de la ville qu'un des Gouverneurs envoya quelques barques pour reconnoître ce bâtiment, & jugea à propos d'aller lui-même le visiter, en se faisant accompagner d'un Secrétaire & de cinq Interpretes, dont l'un parloit Portugais & les quatre autres Hollandois. Sur les questions qui furent faites au Capitaine Anglois touchant le but de son voyage, il répondit qu'il venoit solliciter le rétablissement du commerce que sa Nation avoit déjà fait dans le Japon, & qui avoit été interrompu pendant cinquante ans. Il remit en même temps au Gouverneur de Nangazaki une copie des privilèges que le Capitaine Saris avoit obtenus, & deux lettres pour l'Empereur; l'une de la part du Roi d'Angleterre, & l'autre de la Compagnie des Indes Orientales.

Le Gouverneur Japonois satisfait des réponses des Anglois, leur fit encore différentes questions, qui, suivant le sentiment de plusieurs Ecrivains, lui avoient été suggerées par les Hollandois. Ces questions étoient; s'il étoit vrai que les Anglois fussent Chrétiens; si l'Angleterre étoit en paix avec l'Espagne & le Portugal; si effectivement le Roi de la Grande-Bretagne avoit épousé la fille du Roi de Portugal, & enfin s'il étoit né beaucoup d'enfants de ce mariage. Le Capitaine Anglois répondit que son Souverain & ceux de sa Nation professoient la même Religion que les Hollandois; que la Grande-Bretagne étoit en paix, non seulement avec l'Espagne & le Portugal, mais encore avec toutes les Nations de l'Europe; que le Roi Charles avoit épousé une Princesse de Portugal, sans que cette alliance le dût porter à embrasser la Religion, & tous les intérêts des Portugais; & que d'ailleurs il n'avoit point d'enfants de cette Princesse. A ces réponses le Capitaine Anglois ajouta qu'il étoit chargé de plusieurs présents pour l'Empereur. Il en fit voir une partie au Gouverneur qui en parut satisfait, & après avoir permis aux Anglois de jeter l'ancre dans le port, à condition qu'ils livreroient toutes leurs armes, il se retira.

Dès que le Gouverneur Japonois fut sorti du navire Anglois, il le fit environner par plusieurs barques Japonaises, & des Commissaires prirent les noms de tous les Anglois qui étoient à bord, & dressèrent un état des marchandises dont leur navire étoit chargé. On enleva ensuite la poudre, le plomb, l'artillerie, & jusqu'aux armes des passagers. Cependant les Anglois demeurèrent dans leur vaisseau, & au bout d'un mois ils apprirent que l'Empereur informé de leur arrivée, & quels ils étoient, leur refusoit la permission de commercer au Japon, sous prétexte qu'ils étoient sujets



d'un Prince allié à l'ennemi de la Nation Japonoise. Ces refus étoient accompagnés d'ordres précis de partir au plutôt. Le Capitaine Anglois chagrin du peu de succès de son voyage, représenta aux Gouverneurs de Nangazaki le danger qu'il pourroit courir en mettant sur le champ à la voile, comme on le lui signifioit, & enfin il obtint quelque délai.

Les vents retinrent encore les Anglois l'espace de quarante-cinq jours depuis l'arrivée des ordres de l'Empereur, & au bout de ce temps ils remirent à la voile pour quitter les côtes du Japon. On leur rendit fidèlement leurs armes & leurs munitions de guerre, en leur signifiant de nouveau de ne jamais reparoître à la vûe d'aucun port du Japon. Tel fut le succès du projet d'établissement que les Anglois avoient formé, & dont les commencements avoient paru si favorables sous le Capitaine Saris, par le crédit de Guillaume Adams.

Longtemps avant que les Européens parussent sur les côtes du Japon, il y avoit une communication & une sorte de correspondance entre les habitants de ce pays & les Chinois; mais ces derniers n'osoient faire commerce qu'en secret, parce que leurs Empereurs le leur défendoient expressément. Depuis le dernier conquérant Tartare qui soumit la Chine, les ports de cet Empire ont été ouverts aux Etrangers, & les navires Chinois ont eu la permission de trafiquer au dehors. En vertu de cette permission les Négociants de la Chine ont étendu leur commerce dans plusieurs Contrées de l'Orient, & particulièrement au Japon, où ils avoient déjà d'anciennes habitations.

Commerce des  
Chinois au Ja-  
pon.

Les Chinois abordoient d'abord indifféremment dans tous les ports du Japon, mais par la suite ils préférèrent celui de Nangazaki, & ils furent même obligés de fixer leur commerce dans cette ville, lorsqu'un ordre précis interdit l'entrée de tous les autres ports aux Etrangers. Ce règlement ne causa aucune peine aux Chinois, parce qu'ils avoient la liberté d'envoyer à Nangazaki telles marchandises qu'ils vouloient, & en aussi grande quantité qu'ils le jugeoient à propos. D'ailleurs, ils obtinrent la permission de professer ouvertement leur Religion, & de bâtir trois Temples à Nangazaki. Ils jouirent de ces privilèges pendant quelque temps, & les auroient vraisemblablement conservés, si le Ministère Japonois n'eût été informé que les Missionnaires qu'on avoit bannis du Japon, & qu'on y regardoit comme les ennemis déclarés de l'Empire, avoient trouvé un asyle auprès de l'Empereur de la Chine. Cette connoissance rendit les Chinois suspects à la Cour du Japon, qui eut encore de nouveaux motifs de défiance, lorsqu'on trouva sur quelques jonques Chinoises des livres concernant la Religion Chrétienne. Les allarmes redoublèrent en cette occasion, & le Gouvernement Japonois voulant remédier aux désordres qu'il appréhendoit de la part des Chinois qui favorisoient les Chrétiens, limita leur trafic à une certaine quantité de marchandises, & regla le nombre des jonques qui devoient entrer tous les ans dans le port.

Les précautions furent poussées plus loin en 1688, & on défendit aux Chinois toute communication avec les gens du pays; de sorte qu'au lieu de la liberté dont ils avoient joui jusqu'alors, on leur assigna, comme aux Hollandois, une demeure particulière à l'extrémité méridionale de la ville.

Y y y y ij

On bâtit exprès sur une petite éminence hors des murs de Nangazaki ; plusieurs cabanes destinées à loger les Négociants Chinois. On environna de fossés, de palissades & de portes fortifiées le terrain sur lequel ces cabanes étoient rangées, & on mit aux portes de bons corps-de-gardes. Les Chinois obligés de se soumettre à ces nouveaux reglements, ou à renoncer totalement au commerce qu'ils faisoient au Japon, prirent le premier parti, & continuèrent de transporter dans ce Royaume les marchandises qu'ils avoient coutume d'y vendre. Ils ont dans l'année trois temps réglés pour aborder à Nangazaki ; le premier au Printemps, & ils ne peuvent avoir plus de vingt jonques. Leur second voyage se fait en Été, & on permet l'entrée du port à trente jonques, & enfin ils en amènent vingt en Automne. Toutes les barques Chinoises au-delà de ce nombre, ou celles qui paroissent après le temps de la vente sont forcées de s'en retourner, & n'ont pas même la permission de décharger leur cargaison pour la déposer dans des magasins.

Les Chinois n'ont point d'Agens ni de Directeur de leur commerce qui résident au Japon. Ils n'occupent même la demeure qui leur a été assignée que dans le temps de la vente, & dès que ce temps est passé, chacun se rembarque sur la jonque qui l'a amené, & le comptoir reste vuide. Les principales cargaisons des jonques Chinoises consistent dans des soyes écruës ou filées de la Chine & du Tonquin ; toutes sortes d'étoffes de laine, de soye & de coton ; du sucre, des pierres de calamine pour l'alliage du cuivre ; de la thérébentine, de la gomme, de la myrrhe, des bois de senteurs, du camphre, du gensing, & d'autres drogues aromatiques ou médecinales. Les Chinois font aussi un assez grand commerce de livres de toute espece, principalement de ceux qui traitent de Morale & d'autres matieres philosophiques ; mais avant que ces livres soient exposés en vente, ils sont examinés avec la plus sévère exactitude par des Censeurs publics.

Les formalités observées dans la vente des marchandises Chinoises sont presque semblables à celles qui se pratiquent en vendant les marchandises des Hollandois, excepté néanmoins que ceux-ci payent un droit moins considerable que celui qu'on tire des Chinois. D'ailleurs, ces derniers ne peuvent emporter aucune espece monnoyée, & on les contraint de convertir en cuivre ou en marchandises du pays tout l'argent qu'ils retirent de leur vente.

---

## CHAPITRE XXVII.

### ISLES DE L'ASIE DANS L'Océan.

**L**ES isles de l'Asie, qu'on trouve dans l'Océan composent sept principaux corps d'isles, auxquels il faut joindre l'isle de Ceylan. On en compte six du Nord au Sud, sçavoir, 1°. les isles qui sont vers le détroit du Nord ; 2°. les isles du Japon ; 3°. les isles Mariannes ou des Larrons ; 4°. les Philippines ou Manilles ; 5°. les Moluques ; 6°. les isles de la Soude

Au Sud-Ouest de la presqu'île occidentale de l'Inde se trouve le septieme corps-d'îles, sçavoir les Maldives, & au Sud-Est on rencontre l'île de Ceylan.

Les îles voisines de la Tartarie orientale, & situées vers le détroit du Nord, sont dans l'Océan oriental ou mer du Sud. Elles sont placées à l'entrée du golphe d'Amour, d'Amur ou de Kamtchatka, au Nord des îles du Japon. Au Nord-Est du Kamtchatka, on voit une grande terre qui est vis-à-vis de l'embouchure de l'Anadir. Cette terre, suivant toutes les apparences, n'est point une île, & on a de fortes présomptions que c'est une presqu'île adhérente à la partie voisine de l'Amérique. Plusieurs même prétendent que les peuples qu'on voit aujourd'hui dans l'Amérique y sont originellement entrés par cette presqu'île. Quoi qu'il en soit, ses habitants se nomment *Puchochotskes* ou *Pogukotskes*; ils sont idolâtres, & leur langue ainsi que leurs usages ont des différences remarquables avec ceux des peuples du continent de la Sibirie. Ces peuples pendant l'hiver passent sur la glace & entrent en Sibirie, où ils apportent des pelleteries dont ils font commerce.

Les îles, qui sont à l'entrée du golphe d'Amur, sont assez nombreuses. Les Russes en comptent trente-quatre au Sud du Kamtchatka, mais ils prétendent qu'elles n'ont rien de remarquable. Outre ces trente-quatre îles, on distingue plus particulièrement les suivantes, qui sont l'île de Saghalien, ou d'Amur, les îles de Jesso, Yesso ou Jedso, l'île de Matsumai, l'île des Etats, la terre de la Compagnie, & la terre de Gama.

L'île de Saghalien ou d'Amur, située près de l'embouchure & à l'Ouest de la rivière d'Amur, est fort grande & garnie de forêts. Les martres zibelines s'y trouvent en quantité, & les Russes, maîtres de cette île, font la chasse à ces animaux. Les Chinois, prétendant que l'île d'Amur dépendoit de la Tartarie Chinoise, se font opposés à la pêche des perles que les Russes y avoient établie en 1728. mais ces derniers en sont restés possesseurs malgré toutes les démarches de leurs adversaires.

Les îles de Jedso, qu'on croyoit ci-devant faire partie des Terres Arctiques, sont au nombre de deux. Les Japonais donnent à la plus septentrionale le nom de *Oku-Jesso*, c'est-à-dire, le haut Jesso, & appellent l'autre *Jesso-Gafima*, ou l'île de Jesso. Comme personne n'a pénétré dans l'*Oku-Jesso*, on n'en peut rien dire, si ce n'est qu'il y a une rivière assez considérable qui se décharge au Sud-Ouest dans le canal qui est entre les deux îles de Jesso. Le *Jesso-Gafima* est fort peuplé, & si ses habitants ne négligeoient pas de cultiver les terres, elles produiroient abondamment. La chasse & la pêche font toute la nourriture des Insulaires qui vivent sous des cabanes construites de planches clouées ensemble. On assure qu'il y a dans cette île des mines d'argent, de cuivre & de fer, & que sa partie méridionale dépend du Prince de Matsumai, qui y a bâti des forteresses.

Les Russes donnent le nom de *Matmanska* à l'île de Matsumai, qui est ainsi appelée du nom même de sa capitale. Elle est dans le détroit de Sungar, au Midi, & dans le voisinage de Jedso. Si l'on en croit les plus nouvelles relations, & les cartes Japonaises de Kaempfer, & du P. Charlevoix, l'île de Matsumai appartient au Japon.

Les Hollandais découvrirent & nommerent cette île dans l'année 1643.

ISLES DE  
L'ASIE.

1<sup>o</sup>.

ISLES VOISINES  
DE LA TARTARIE  
ORIENTALE.

Île d'Amur.

Îles de Jedso.

Île de Matsumai.

Île des Etats.



ISLES DE  
L'ASIE.Terre de la  
Compagnie.

Elle est séparée de la partie la plus occidentale de Jedso par le détroit d'Uriez.

En voyageant un peu plus à l'Est, les Hollandois reconnurent une côte qu'ils appellerent Terre de la Compagnie, afin de l'approprier en quelque sorte à la Compagnie des Indes orientales, qui les avoit envoyés à la découverte de ces mers. Cette Terre fut examinée plus attentivement par les Russes, qui ont découvert que c'étoit une isle.

Terre de Gama.

Des Navigateurs de la même Nation ont aussi connu que ce qu'on appelle Terre de Gama, est une isle éloignée de plus de soixante degrés de la Californie. Cette isle, qui fut aperçue par Gama, Capitaine Espagnol, dans un voyage qu'il fit de la Chine au Mexique, passa d'abord pour une terre ferme, & quelques cartes étendoient sa côte méridionale jusques vers la Californie.

On a vu la topographie de ces isles dans le chapitre qui traite de l'Empire du Japon.

1.  
ISLES DU JA-  
PON.2.  
ISLES DES LAR-  
RONS OU MA-  
RIANNES.

Le nom d'isles des Larrons fut donné par Magellan aux isles qu'il découvrit l'an 1520. au Sud-Est du Japon. Il les appella ainsi, parce que les habitants lui déroberent quelques instrumens de fer. Malgré la situation de ces isles qui sont sous la zone torride, l'air y est sain & pur, & la chaleur y paroît supportable. D'ailleurs, on y éprouve plusieurs incommodités, à cause qu'elles sont remplies de cousins, d'autres sortes de mouchérons & d'insectes qui tourmentent également les hommes comme les animaux. Les scorpions & les mille-pieds y sont aussi en grand nombre, & sur toutes les côtes, il n'y a ni ports ni bonnes rades où les vaisseaux puissent relâcher. La mer où se trouvent ces isles se nomme l'Archipel de S. Laurent, & fait partie de la mer du Sud.

Lorsque les Espagnols se furent assuré la possession de ces isles, ils les appellerent Isles Mariannes, en l'honneur de leur Reine Marie-Anne d'Autriche qui y envoya des Missionnaires en 1660. Quoique ces isles soient petites & peu considérables, elles furent très-peuplées autrefois; mais aujourd'hui plusieurs sont presque inhabitées. On a seulement laissé deux ou trois cents Indiens à Rota pour y cultiver le riz, & on a transporté le reste des habitants dans d'autres isles fertiles en pâturages & en différens fruits excellents. Ces dernières sont divisées en isles de *Gani* ou du Nord & en isles du Sud, dont Guan est la principale. Guan, suivant le rapport des Espagnols, peut avoir trente lieues de tour, & environ quatre mille habitants, & il y a un Gouverneur Espagnol & une garnison de cent cinquante hommes d'Infanterie.

La capitale des isles Mariannes est San-Ignatio de Agand. Cette ville, qui est la résidence du Gouverneur pour l'Espagne, est défendue par deux petits Forts garnis chacun de cinq piéces de canon, & par une batterie de cinq autres piéces d'artillerie placées sur une éminence voisine de la mer. Les maisons de cette capitale sont fort bien bâties en pierres & en charpente, ce qui est rare dans ces cantons. Les Indiens y sont plus nombreux que les Espagnols; cependant ils ne cherchent pas à secouer le joug. En général ils sont bienfaits, actifs, & paroissent assez industrieux. La structure des vaisseaux dont ils se servent est très-simple, mais on y remarque

beaucoup d'invention, & ils sont faits de la maniere la plus convenable à la nature des vents qui regnent dans ces mers.

Sous le regne de Philippe II. Roi d'Espagne, des Espagnols se fixerent dans les isles que Magellan avoit découvertes en 1520, & les appellerent Philippines du nom de leur Souverain. Ces isles paroissent avoir été connues des Anciens sous le nom de *Maniotes*. On en compte jusqu'à douze cents, & leur situation est entre le cent trente-deuxieme & le cent quarante-cinquieme degré de longitude, & entre le fixieme & le dix-neuvieme de latitude septentrionale. Leur terroir est fertile, on y trouve des mines d'or & d'argent, & on y pêche aussi des perles. On dit qu'il y a dans la mer qui les environne une sorte de poisson ou de monstre marin fort singulier. Sa grosseur est celle d'un veau, & il a quelque ressemblance avec les Syrenes si célébrées dans la Fable.

Les plus considerables des Philippines sont au Nord, l'isle de Manille ou de Luçon; au Midi, celle de Mindanao; entre les deux, celle de Cebu; celle de Samar au Nord de Mindanao; à son Orient, celle de Saint-Jean, & celle de Parago, à l'Occident. A l'égard des nouvelles Philippines, elles sont à l'Est.

La plus grande de toutes les Philippines est l'isle Manille, dans laquelle on a bâti trois villes, sçavoir, Manille, la Nouvelle Ségovie, & la Nouvelle Cacerès. Toute l'isle est fertile en bled, en riz & en fruits. Elle abonde d'ailleurs en bestiaux & en bons chevaux; l'air y est très-sain, & ses eaux passent pour les plus excellentes qu'il y ait.

La capitale de l'isle Manille porte le même nom, & quoique médiocrement grande, elle est assez belle & fort bien peuplée. Le Viceroi pour le Roi d'Espagne demeure dans cette ville, ainsi qu'un Archevêque & un Conseil souverain établi pour toutes les Colonies qui habitent les autres isles. Le port de Manille, nommé Cabite ou Cavite, est vers le Sud, & il ne laisse pas d'être fréquenté, malgré les rochers qui en rendent l'entrée fort difficile. Il y a deux Collèges dans Manille, l'un de Jésuites & l'autre de Jacobins. Le commerce qui se fait à Manille est considerable, & le Roi d'Espagne entretient quelques vaisseaux pour le transport des marchandises.

La Nouvelle Ségovie est un Evêché, & elle a un port avantageux sur la côte septentrionale, à l'embouchure de la riviere de Cayan.

A l'Orient de Manille on voit la Nouvelle Cacerès, qui est aussi un Evêché, & qui a de même un assez bon port.

La plus méridionale de toutes les Philippines est l'isle de Mindanao, habitée par différents peuples, dont les uns sont libres, indépendants, & demeurent dans les montagnes, & les autres obéissent à un Roi ou Sulthan, qui réside à Mindanao, & qui est Mahométan, ainsi que ses sujets. L'isle est remplie de montagnes, & dans ces montagnes on trouve beaucoup d'or. Un grand nombre de ruisseaux, dont l'eau est fort bonne à boire, arrose les vallées, engraisse & fertilise les terres. Cette Contrée produit en abondance des melons d'eau, des platanes, dont le fruit est excellent & d'un grand usage, des bananes, des oranges, des noix muscades, des clous de girofle, & quantité d'autres fruits rares.

Les Espagnols avoient bâti quelques Forts dans cette isle, au moyen

ISLES DE  
L'ASIE.

4.  
ISLES PHILIPPINES OU MANILLES.

Isle de Manille  
ou Luçon.

Manille.

Isle de Mindanao.

ISLES DE  
L'ASIE.

desquels ils s'y maintenoient; mais obligés d'aller secourir Manille; ils sortirent de l'isle, & pendant leur absence le Sulthan de Mindanao ruina les Forts, & s'opposa au retour des Espagnols qui, depuis ce temps, n'ont pu rentrer dans l'isle. Elle a pour capitale une ville de même nom, qui est située sur la côte méridionale, & assez bien fortifiée. Les maisons qui sont élevées de terre sur des pieux, ont leurs toits fort bas, & le Palais même du Roi est construit de cette maniere, excepté qu'il est plus vaste & plus élevé que les logements de ses sujets. Le port de Mindanao est fréquenté par les Etrangers, avec qui les habitants de l'isle trafiquent volontiers, donnant de l'or & d'autres productions de leur pays en échange des marchandises que l'on porte chez eux.

Isle de Cebu. Cette isle est petite, bien peuplée néanmoins, & suffisamment défendue par les Forts qu'on y a élevés de distance en distance. Nombre de Jesus, sa capitale, est le siège d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Manille, & est une ville très-bien fortifiée.

Isle de Samar ou Tendaye. Samar ou Tendaye, située au Nord de Mindanao, passe pour la plus agréable des Philippines, & fut la première découverte par Magellan. La ville la plus considérable qu'on y ait bâtie est Guigan.

Isle de S. Jean. Dans l'isle de Saint-Jean, qui est la plus orientale des Philippines, regne un Souverain particulier qui ne dépend pas des Espagnols.

Isle de Parago. La plus occidentale des Philippines, la moins fertile & la moins habitée est l'isle de Parago. Ses habitants refusent de se soumettre aux Espagnols, & ne veulent pas même leur payer tribut.

Nouvelles Philippines. Ces isles, qu'on nomme aussi les isles de Palaos, n'ont été découvertes que sur la fin du dernier siècle. Elles se trouvent à l'Orient des Philippines, & sont trop peu connues pour en dire quelque chose d'assuré.

1°. Tous les Moluques. Sous le nom général d'isles Moluques, on comprend toutes les isles qui se trouvent au Midi des Philippines. Elles sont sous la zone torride, & s'étendent depuis le cent trente-deuxième degré de longitude jusqu'au cent cinquantième. La découverte de ces isles est due à Magellan, qui les soumit aux Espagnols. Les Portugais s'en sont emparés dans la suite, mais ils en ont été bientôt chassés par les Insulaires qui étoient appuyés des Hollandois. Ces derniers, maîtres des Moluques, y font tout le commerce, qui consiste en muscade, clous de girofle & autres épiceries.

Comme on divise les Moluques en grandes & en petites, les grandes sont l'isle de Celebes ou Macassar, & celles de Gilolo, de Ceram, de Timor, &c. Entre les petites on en compte cinq qu'on appelle Moluques propres, & qui sont situées entre l'isle Celebes & celle de Gilolo. Ces isles sont, du Nord au Sud, celles de Ternate, de Tidor, de Motir, de Machian & de Bachian. Il y a encore plusieurs autres isles remarquables, telles que celles d'Amboyne & de Banda, & la plupart ont des Rois particuliers, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns qui dépendent des Hollandois. Les plus célèbres des Moluques sont les isles de Celebes ou Macassar, d'Amboyne & de Banda.

10°. Celebes ou Macassar. Le terroir de Macassar, qui est la plus grande des Moluques, produit abondamment toutes les choses nécessaires aux besoins, & même aux délices de la vie. Les oranges, les citrons, les figues, & toutes sortes de fruits



fruits y font d'un goût excellent, & les forêts font pleines de bois rates, tels que le calambouc, le sandal, &c. On trouve aussi dans cette île plusieurs carrières de très-belles pierres; ce qui n'est pas commun dans les Indes. Entre quelques Royaumes qu'elle contient, on remarque plus particulièrement celui de Macassar, parce qu'il occupe près de la moitié de l'île. Le Roi qui le gouverne est Mahométan, ainsi que ses sujets, & tous les habitants naturels de cette Contrée sont les plus braves de tous les peuples des Indes. On leur reproche la cruauté qu'ils exercent contre leurs ennemis, lorsqu'ils sont forcés de prendre les armes pour se défendre de leurs invasions. Macassar est la plus grande ville de toute l'île dont elle porte le nom; mais quoiqu'elle soit assez forte & qu'elle ait un bon port, elle est fort mal bâtie. Les Hollandois qui y font commerce, ont cru devoir l'assurer en élevant une Forteresse, & ils y ont réussi.

A l'Orient de l'île de Macassar, on aperçoit celle d'Amboyn, qui, malgré sa petitesse, produit quantité de clous de girofle. D'ailleurs, on trouve beaucoup de corail dans ses environs, & les Hollandois persuadés de l'importance d'un établissement en cet endroit, y ont fait bâtir une Citadelle, & c'est en effet la meilleure possession qu'ils aient après Batavia.

La grandeur de l'île de Banda est médiocre, car elle n'a que trois lieues de long sur une de large. Elle est très-fertile en noix muscades & en macis, qui est la fine écorce de la muscade. Plusieurs petites îles voisines, dans lesquelles les Hollandois ont des Forts, portent aussi le nom de Banda. L'air y est mal-sain, & elles sont sujettes aux tremblements de terre.

Le nom de la Sonde a été donné à plusieurs îles placées près du détroit de la Sonde, qui est entre Sumatra & Java. Ces îles sont situées en dedans & au-delà de l'Equateur, à l'Occident des Moluques, & s'étendent entre le cent douzième & le cent trente-quatrième degré de longitude. L'air qu'on y respire est chaud, & il devrait naturellement l'être davantage, si les longues pluies & les vents ne le rafraîchissoient un peu. Au reste, il est mal-sain pour les Etrangers, & ne convient qu'aux Naturels du pays qui sont noirs. Les habitants de ces îles, qu'on nomme Malais, n'en sont pas originaires, & il n'y a même pas longtemps qu'ils se sont établis vers les côtes. Ils sont plus policés que ceux qui demeurent dans l'intérieur des terres; ils obéissent à des espèces de Sulthans, & trafiquent volontiers avec les autres Nations. Les principales îles de la Sonde sont celles de Borneo, de Sumatra & de Java.

Les productions de l'île de Borneo, qui est remarquable par son étendue, sont quantité de poivre & le meilleur camphre des Indes. Le camphre est la gomme d'un arbre extrêmement haut & dont les branches s'étendent beaucoup. On tire trois sortes de gommes de cet arbre; l'une qui se trouve entre les veines du bois; l'autre qui sort par l'écorce rompue, & la troisième qui s'amasse vers les racines. Les deux premières gommes sont d'abord rouges & elles ne blanchissent que par la chaleur du soleil ou celle du feu; & la troisième espèce est toujours brune, obscure, & est moins estimée que les deux autres. En général le camphre est très-subtil & d'une odeur agréable; mais on en fait quelquefois d'artificiel. On trouve aussi dans Borneo des mines d'or & de diamants, & d'ailleurs on y voit des fruits, du riz,

ISLES DE  
L'ASIE.

Île d'Amboyn.

Île de Banda.

ISLES DE LA  
SONDE.

Île de Borneo.

## 730 INTRODUCTION A L'HISTOIRE

ISLES DE  
L'ASIE.

du sucre, du poivre, de la canelle & toutes sortes d'animaux fort différents de ceux d'Europe.

Quoique les Hollandois n'ayent plus de places sur les côtes de Borneo, ils tirent un grand profit du commerce de cette île, parce que les habitants portent eux-mêmes à Java les marchandises dont ils veulent faire trafic avec les Européens. Ces marchandises sont ordinairement de la casse, du poivre, de la cire & des drogues propres pour la teinture. On ne connoît gueres que les côtes de Borneo; l'intérieur du pays est habité par des Idolâtres nommés *Beajous*. Ces peuples, qui sont bienfaits, robustes, très-superstitieux & fort unis entr'eux, prennent souvent les armes contre les Malais, par lesquels ils sont quelquefois opprimés. Les villes de l'île sont Borneo, Sambas & Benjarmassen.

Borneo.

La capitale de l'île porte aussi le nom de Borneo. Elle est située vers le Nord, & passe pour une ville grande, bien peuplée, & qui a un port très-commode & fort fréquenté. Ses maisons sont élevées sur pilotis.

Sambas.

Au Sud-Ouest de la capitale on rencontre la ville de Sambas, qui n'a rien de remarquable par elle-même, sinon qu'il y a dans son voisinage une mine de diamants.

Benjarmassen.

La ville de Benjarmassen, capitale d'un Royaume de même nom, & résidence du Souverain, se trouve au Midi sur la côte des Mahométans. Les Hollandois avoient ci-devant un comptoir dans cette ville.

Au Nord-Est on aperçoit une grande côte qu'on nomme la côte déserte, & sur la côte occidentale il y a un petit Royaume appelé Hermata.

Île de Sumatra.

Le détroit de Malaca & de Singapura sépare l'île de Sumatra de la presqu'île orientale de l'Inde. Elle produit beaucoup d'épiceries, & le poivre qu'on en tire est le meilleur des Indes, si l'on en excepte celui de Cochin sur la côte de Malabar. Il y a d'ailleurs des mines d'or, d'argent, d'autres métaux, & il y croît un arbre singulier qu'on appelle l'*Arbre triste*. Il fleurit au coucher du soleil, & ses fleurs, qui sont d'une odeur agréable, tombent au commencement du jour. On compte plusieurs Royaumes dans l'île de Sumatra, mais le plus considérable est celui d'Achem, qui occupe la moitié de l'île. Les Hollandois sont presque les maîtres de tous les Souverains de l'île, & possèdent quatre ou cinq forteresses puissantes. Les villes que Sumatra renferme sont toutes capitales de petits Royaumes, & se nomment ainsi qu'eux Andragiri, Manincabo, Indapour, Sambi & Palembang.

Achem.

La ville d'Achem, qui est à l'extrémité septentrionale de l'île, est aussi la capitale du Royaume de même nom. Les maisons de cette ville sont bâties sur pilotis & toutes bien peuplées. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Portugais & les Chinois font un grand commerce à Achem. Ils y apportent du riz qui fait la nourriture des habitants, & reçoivent en échange de l'or tiré du pays même. Le Mahométisme est la Religion du peuple & du Souverain, & ce dernier loge toujours dans un Palais bâti au milieu de la ville & parfaitement bien fortifié.

Île de Java.

L'île de Java est séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. On y recueille du riz, du sucre, du benjoin, du poivre très-estimé, du gingembre & des fruits exquis. On sçait aussi qu'il y a des mines

d'or, d'argent, de cuivre, de rubis, de diamants & de très-belles émeraudes. Entre les singularités de cette île, on remarque des serpents d'une longueur & d'une grosseur extraordinaires, & on y voit un volcan qui jette des flammes avec beaucoup de violence. Les habitants naturels sont Mahométans, & cette Religion leur fut prêchée par un Arabe, qui est mort chez eux, & dont ils réverent particulièrement le tombeau. Les Hollandois sont possesseurs d'une grande partie de l'île ; l'Empereur de Materan, qu'on appelle aussi l'Empereur de Java, est maître du reste. Les principales villes bâties dans l'île de Java sont Batavia, Bantam & Materan.

Batavia fut bâtie par les Hollandois en 1619. sur les ruines de Jacatra. Elle est grande, propre, riche, bien peuplée & suffisamment fortifiée. Des marchands de toutes les Nations, & sur-tout de la Chine, se rendent en foule à Batavia, & par le commerce qu'ils y font, ils contribuent à augmenter les richesses & la puissance de cette ville. Cependant les Hollandois pensèrent la perdre en 1741. parce que les Chinois, qui y étoient abordés en grand nombre, excitèrent un soulèvement qu'on eut beaucoup de peine à apaiser. On en vint enfin à bout, & depuis ce temps tout y paroît tranquille. Batavia est le siège du Conseil souverain des Indes pour les Hollandois, & ce Conseil est composé d'un Général, qui a l'autorité d'un Viceroy ; d'un Directeur, de six Conseillers ordinaires, & de quelques autres extraordinaires, dont le nombre dépend de la Compagnie des Indes orientales qui réside en Hollande. Ce même Conseil a sous lui six Gouverneurs généraux ; sçavoir, ceux de Paliacate sur la côte de Coromandel, d'Amboyne, de Banda, de Ternate, de Ceylan & de Malaca. La Compagnie Hollandoise envoie tous les ans à Batavia plus de vingt vaisseaux chargés de marchandises d'Europe propres pour les Indes, & ils en rapportent de l'or, de l'argent, des diamants, des perles, du thé, des porcelaines, des épiceries, des soyes, du coton & quantité d'autres marchandises de toute l'Asie.

La ville de Bantam, qui est au Nord-Ouest de Batavia, est la capitale d'un Royaume de même nom ; c'est une ville forte, qui a un bon port, & dont le commerce est très-avantageux. Elle est gouvernée par un Prince Mahométan, mais ce Prince est soumis aux Hollandois, qui sont en possession de la meilleure partie du commerce.

Sur la côte méridionale de Java se rencontre la ville de Materan, capitale du Royaume de ce nom, & cette ville, qui est fort grande, a un port assez fréquenté.

Les îles Maldives sont distribuées comme par petits pelotons, & se trouvent au Sud-Ouest de la presqu'île en deçà du Gange. C'est après avoir fait le tour de l'Afrique, en y allant d'Europe, le premier corps d'îles considérable qu'on rencontre en Asie. Ces îles forment une espee de ligne en deçà & au delà de l'Equateur, depuis environ le quatrième degré de latitude méridionale, jusqu'au huitième de latitude septentrionale. Les Portugais, qui les découvrirent l'an 1507. les ont négligées comme peu fertiles & de difficile accès. Elles ne rapportent ni bled, ni riz, mais seulement des oranges, des citrons, des grenades & des cocos. On y trouve du corail, de l'ambre gris & les plus belles écailles de tortues des Indes.

Z z z z ij

ISLES DE  
L'ASIE.

Batavia.

Bantam.

Materan.

7°.  
ISLES MALDIVES.



ISLES DE  
L'ASIE.

L'air de ces îles, qui sont petites & en fort grand nombre, est mal-sain pour les Etrangers. Il paroît qu'il ne fait pas la même impression sur les habitants naturels, car ils ont l'air de jouir d'une bonne santé. Les îles Maldives, qu'on divise en treize principales parties appellées *Attolons*, sont séparées par douze grands détroits remplis de crocodiles. Elles dépendent d'un Roi Mahométan, dont le séjour est fixé à Male, la plus grande des îles, quoiqu'elle n'ait qu'une lieue de tour, & on prétend que cette dernière a donné aux autres le nom sous lequel elles sont connues.

ISLE DE CEY-  
LAN.

L'île de Ceylan est au Sud-Est de la presqu'île en deçà du Gange. Elle en est séparée par un détroit de douze à quinze lieues, qui s'appelle le détroit de Manar, & elle s'étend depuis le sixième degré de latitude septentrionale jusqu'au dixième. Elle a du Nord au Sud quatre-vingt-dix lieues de longueur, cinquante dans sa plus grande largeur, & deux cent cinquante environ de circuit. L'île de Ceylan est très-fertile, & l'air y est plus pur & plus sain qu'en aucun endroit des Indes. Elle produit d'excellents fruits, beaucoup d'épicerie & quantité de canelle, qui est la meilleure qu'on puisse avoir. Les arbres dont on la tire sont en si grand nombre, qu'il y en a des forêts entières. Toutes sortes de pierres précieuses s'y trouvent en abondance & on pêche des perles sur les côtes. Parmi différentes espèces d'animaux dont cette île est remplie, il y a des éléphants qui sont les plus estimés de toutes les Indes, & on remarque une espèce singulière de singes qu'on appelle *Hommes sauvages*. Ils ont la figure & la taille presque ressemblantes à celles des hommes, & à leur rusticité naturelle ils joignent une grande agilité, beaucoup de hardiesse & un certain art pour se défendre contre les hommes les mieux armés. Cependant on les prend avec des lacets, & lorsqu'on est venu à bout de les rendre doux & familiers, on les dresse à marcher sur les pieds de derrière, & à rendre quelques services avec ceux de devant, comme de rincer des verres, plier du linge, &c.

Les Portugais, qui avoient fait quelques établissemens le long des côtes de Ceylan, en furent chassés par les Hollandois vers l'an 1650. & ces derniers, après s'être emparés de toutes les villes & de tous les ports occupés par les Portugais, s'y sont maintenus jusqu'à ce jour. Le milieu du pays est peu connu, & il appartient au Roi de Candi, qui étoit anciennement celui de toute l'île. Ses sujets, qu'on appelle *Chingulaïs*, sont noirs & mal-faits, mais adroits & fort agiles, & ils sont idolâtres ainsi que leur Souverain. Les principales villes dans l'île de Ceylan sous la domination des Hollandois sont Jafanapatan, Negombo, Colombo, Pontogale, Batecalo & Trinquilimale.

Candi.

La ville de Candi, capitale du Royaume du même nom, est au centre de l'île. Elle est grande, bien peuplée & suffisamment défendue.

*Fin du septieme Volume.*

### A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par Ordre de Monseigneur le Chancelier les septieme & huitieme Volumes de l'*Introduction de l'Histoire de l'Univers* : qui prouvent de plus en plus l'utilité de cette nouvelle édition. A Paris, ce 7 Mars 1759. BELLEY.

# TABLE DES MATIERES

Contenues dans le septieme Volume.

## A.

**ABBAS I.** (Schah), Sophi de Perse, page 508.  
**Abbas II.** Sophi de Perse, 511.  
**Abbas III.** Sophi de Perse, 531.  
**Achmet I.** Empereur Ottoman, 486.  
**Achmet II.** Empereur Ottoman, 490.  
**Achmet III.** Empereur Ottoman, *ibid.*  
**Ada,** Reine de Carie, 123.  
**Aghouans,** peuples du Candahar. Se rendent maîtres de la Perse, 515.  
**Akbar,** Empereur Mogol, 545.  
**Alcoran.** Ce que c'est que ce livre, 468.  
**Alexandre le Grand.** Ses différentes conquêtes, 1. & *suiv.* Sa mort, 7. Troubles occasionnés par cet événement, *ibid.* & *suiv.* Partage de son Empire entre les Généraux, 8, 11.  
**Alexandre Molossus,** Roi d'Epire, 141.  
**Alexandre,** fils de Pyrrhus, Roi d'Epire, 149.  
**Alexandre Balas,** Roi de Syrie, 51.  
**Alexandre Zebina,** Roi de Syrie, 57.  
**Alexandre,** Empereur d'Orient, 210.  
**Anauri,** Roi de Jérusalem, 382.  
**Amurath I.** Empereur Ottoman, 480.  
**Amurath II.** Empereur Ottoman, 481.  
**Amurath III.** Empereur Ottoman, 485.  
**Amurath IV.** Empereur Ottoman, 487.  
**Anastase,** Empereur d'Orient, 166.  
**Anastase Artemius,** Empereur d'Orient, 185.  
**Andriscus,** ou le faux Persée, 33.  
**Ange (Iaac),** Empereur d'Orient, 249.  
**Ange (Alexis I.),** Empereur d'Orient, 251.  
**Ange (Alexis II.),** Empereur d'Orient, 253.  
**Antigone Gonatas,** Roi de Macédoine, 23.  
**Antigone Dajon,** Roi de Macédoine, 25.  
**Antiochus I. Soter,** Roi de Syrie, 40.  
**Antiochus II. Theos,** Roi de Syrie, 41.  
**Antiochus III. le Grand,** Roi de Syrie, 43.  
**Antiochus IV. Epiphanes,** Roi de Syrie, 47.  
**Antiochus V. Eupator,** Roi de Syrie, 49.  
**Antiochus VI. Theus,** ou Epiphanes, Roi de Syrie, 53.  
**Antiochus VII. Sidete,** Roi de Syrie, 55.  
**Antiochus VIII. Grypus,** Roi de Syrie, 58.  
**Antiochus IX. Cyzicénien,** Roi de Syrie, 59.  
**Antiochus X. Philopator Eusebe,** Roi de Syrie, 60.  
**Antiochus Dyonisius,** Prétendant à la couronne de Syrie, 61.  
**Antiochus l'Asiatique,** Roi d'Arménie, 63.

**Antipater,** Roi de Macédoine, page 23.  
**Arabes.** Leurs mœurs, & la forme de leur gouvernement avant Mahomet, 461. & *suiv.*  
**Arcadius,** Empereur d'Orient, 157.  
**Arménie.** Description de ce pays, 64. Ses anciens habitants, 67. Est érigée en Royaume, *ibid.* Tombe au pouvoir des Romains, 74. & 75. Est subjuguée par les Sarrasins & autres peuples Barbares, 76. Se trouve enfin sous la domination des Ottomans, *ibid.*  
**Arménie (Petite).** Ses différentes révolutions, 76.  
**Artémise I.** Reine de Carie, 119.  
**Artémise II.** Reine de Carie, 122.  
**Attalus I.** Roi de Pergame, 97.  
**Attalus II.** Roi de Pergame, 104.  
**Attalus III.** Roi de Pergame, 107.  
**Afrass,** Roi de Perse, 524.  
**Atabeks (Dynastie des),** 321. & *suiv.*  
**Avrengzeb,** Empereur Mogol, 546.  
**Ayoubines (Dynastie des),** 342.

## B.

**BABOUR,** fondateur de l'Empire des Grands Mogols, 545.  
**Bajazeth I.** Empereur Ottoman, 481.  
**Bajazeth II.** Empereur Ottoman, 483.  
**Basilisque,** Empereur d'Orient, 164.  
**Basyle I. le Macédonien,** Empereur d'Orient, 206.  
**Basyle II.** Empereur d'Orient, 216.  
**Baudouin I.** Empereur d'Orient, 255.  
**Baudouin II.** Empereur d'Orient, 264.  
**Baudouin I.** Roi de Jérusalem, 357.  
**Baudouin II.** Roi de Jérusalem, 367.  
**Baudouin III.** Roi de Jérusalem, 376.  
**Baudouin IV.** Roi de Jérusalem, 396.  
**Baudouin V.** Roi de Jérusalem, 403.  
**Bitynie (le Royaume de).** Ancien état de ce pays, 108. & *suiv.* Discussion sur les derniers Rois de ce pays, 114. & *suiv.* Canon Chronologique de ces Rois, 118.  
**Borneo.** Description de cette île, 720.  
**Bosphore Cimmérien.** Antiquités de ce pays, 113.  
 Ses Souverains, *ibid.* & *suiv.*  
**Bouillon (Godefroi de),** premier Roi de Jérusalem, 355.  
**Brienne (Jean de),** Empereur d'Orient, 264.  
**Byzance.** Son ancienneté, 151.

## C.

- CANABE**, Empereur d'Orient, *page* 254.  
**Candie**, Description de cette île, 732.  
**Cantaurzene** (Jean), Empereur d'Orient, 287.  
**Cappadoce**, Description du pays, & mœurs de ses anciens habitants, 90. Ses Souverains, 91. & *suiv.*  
**Carie**, Antiquités de ce pays, 119.  
**Cassandre**, Son élévation au trône de Macédoine, 19.  
**Ceylan**, Description de cette île, 732.  
**Chius** (la), Mœurs, usages & coutumes de ses habitants, 619.  
**Cilicie**, Partie de ce pays soumise aux Princes d'Olba, 88.  
**Cochinchine**, Mœurs, usages & coutumes des habitants de ce pays, 616.  
**Commene** (Alexis I.), Empereur d'Orient, 233.  
**Commene** (Hâac), Empereur d'Orient, 225.  
**Commene** (Jean), Empereur d'Orient, 238.  
**Commene** (Manuel), Empereur d'Orient, 240.  
**Commene** (Alexis II.), Empereur d'Orient, 244.  
**Commene** (Andronic), Empereur d'Orient, 247.  
**Constant**, Empereur d'Orient, 180.  
**Constantin Pogonas**, Empereur d'Orient, 182.  
**Constantin Copronyme**, Empereur d'Orient, 188.  
**Constantin**, fils de Léon Chazare, Empereur d'Orient, 190.  
**Constantin Porphyrogéne**, Empereur d'Orient, 210.  
**Constantin**, fils de Romain le jeune, Empereur d'Orient, 216.  
**Constantin Monomaque**, Emper. d'Orient, 223.  
**Constantin Ducas**, Empereur d'Orient, 226.  
**Constantinople**, Origine de cette ville, 151. & *suiv.* Prise de cette ville par les Croisés, 225. Les Grecs l'enlèvent à ces derniers, 270. Elle tombe au pouvoir de Mahomet II. 296. & *suiv.*  
**Courtenai** (Pierre de), Empereur d'Orient, 261.  
**Courtenai** (Robert de), Empereur d'Orient, 263.  
**Croisades**, Origine de cette guerre de Religion, 343. Première Croisade, 345. Seconde Croisade, 376. Troisième Croisade, 417. Quatrième Croisade, 441. Cinquième Croisade, 443. Sixième Croisade, 445. Septième Croisade, 455.
- D.
- DEMETRIUS Poliorcetes**, Roi de Macédoine, 20.  
**Demetrius**, fils d'Antigone, Roi de Macédoine, 25.  
**Demetrius Soter**, Roi de Syrie, 49.

**Demetrius Nicator**, Roi de Syrie, *page* 52.  
**Demetrius Eucher**, Roi de Syrie, 61.  
**Dghian**, Empereur Mogol, 546.  
**Dghianghin**, Empereur Mogol, 546.  
**Ducas** (Jean), Empereur d'Orient, 263.

## E.

**ÉACIDE**, Roi d'Épire, 142.  
**Emir-Hems**, Sophi de Perse, 507.  
**Emirs-El-Omara**, Puissance de ces Gouverneurs de Provinces, 338.  
**Épire**, Antiquités de ce pays, 141.  
**Eudocie**, Impératrice d'Orient, 227.  
**Eumènes I.** Roi de Pergame, 96.  
**Eumènes II.** Roi de Pergame, 99.

## F.

**FOULQUES**, Roi de Jérusalem, 373.

## G.

**GHAZNEVIDES**, Peuples Tartares, 317.  
**Golkonde**, Mœurs, coutumes & usages de ses habitants, 569.

## H.

**HENRI**, Empereur d'Orient, 259.  
**Héracléonas**, Empereur d'Orient, 180.  
**Héraclius**, Empereur d'Orient, 177.  
**Héraclius Constantin**, Empereur d'Orient, 180.  
**Houmaïoun**, Empereur Mogol, 545.  
**Houssain** (Schah), Sophi de Perse, 513.  
**Huns**, Antiquités & mœurs de ces peuples, 301. 311.

## I.

**JAPON**, Mœurs & usages des habitants de ce pays 699.  
**Java**, Description de cette île, 730.  
**Ibrahim**, Empereur d'Orient, 488.  
**Jérusalem**, Prise de cette ville par Omar, 470. Par les Croisés, 355. & par Selaheddin, 410.  
**Irene**, Impératrice d'Orient, 190.  
**Ismaéliens** ou **Assassins** (Dynastie des), 338.  
**Ismaïl I.** Sophi de Perse, 505.  
**Ismaïl II.** Sophi de Perse, 506.  
**Ismaïl III.** Sophi de Perse, 507.  
**Justin I.** Empereur d'Orient, 168.  
**Justin II.** Empereur d'Orient, 173.  
**Justinien I.** Empereur d'Orient, 170.  
**Justinien II.** Empereur d'Orient, 183.

## K.

**KALMOUKS** ou **Eleutes**, peuples descendus des Mogols, 334.



*Khalifs* ( Empire des ). page 336. 469. Diminution & ruine de leur autorité, 476. & *suiv.*  
*Khalifs Omniades*, 337.  
*Khalifs Abbassides*, 337. 475.  
*Kharizme* ( Sultbans du ). 324.

## L.

**LARRONS** ( îles des ), ou *Mariannes*. Leur description, 726.  
*Lascaris* ( Théodore I. ), Empereur d'Orient, 258.  
*Lascaris* ( Théodore II. ), Emp. d'Or. 167.  
*Lascaris* ( Jean ), Empereur d'Orient, 268.  
*Leon I.* Empereur d'Orient, 162.  
*Leon II.* Empereur d'Orient, 164.  
*Leon l'Isaurien*, Empereur d'Orient, 186.  
*Leon Chazare*, Empereur d'Orient, 189.  
*Leon l'Arménien*, Empereur d'Orient, 196.  
*Leon le Philosophe*, Empereur d'Orient, 208.  
*Léonce*, Empereur d'Orient, 183.  
*Lusignan* ( Gui ), Roi de Jérusalem, 404.  
*Lysimaque*, Roi de Macédoine, 21.

## M.

**MACE'DOINE**. Etat de ce Royaume depuis Alexandre le Grand jusqu'à la conquête des Romains, 1. & *suiv.*  
*Mahomet*. Histoire abrégée de cet Imposteur, 462. & *suiv.*  
*Mahomet I.* Empereur Ottoman, 481.  
*Mahomet II.* Empereur Ottoman, 482. Se rend maître de Constantinople, 296. & *suiv.*  
*Mahomet III.* Empereur Ottoman, 486.  
*Mahomet IV.* Empereur Ottoman, 488.  
*Mahomet V.* Empereur Ottoman, 491.  
*Malabar* ( côte de ). Mœurs & coutumes de ses habitants, 552. Leur Religion, 554.  
*Maldives*. Description de ces îles, 731.  
*Mamlucs* ( Dynastie des ). 325. & *suiv.*  
*Manilles* ( îles ). Voyez *Philippines*.  
*Marcien*, Empereur d'Orient, 162.  
*Mariannes* ( îles ). Voyez *Larons*.  
*Maurice*, Empereur d'Orient, 175.  
*Mausole*, Roi de Carie, 121.  
*Méléagre*, Roi de Macédoine, 23.  
*Michel Curopalare*, Empereur d'Orient, 196.  
*Michel le Begue*, Empereur d'Orient, 198.  
*Michel III.* Empereur d'Orient, 202.  
*Michel Paphlagonien*, Empereur d'Orient, 221.  
*Michel Calaphare*, Empereur d'Orient, 222.  
*Michel Svracionique*, Empereur d'Orient, 225.  
*Michel Parapinace*, Empereur d'Orient, 230.  
*Mir-Mahmoud*, Prince du Candahar, se rend maître du trône de Perse, 518. & *suiv.*  
*Mir-Weis*, Prince du Candahar, se soulève contre le Roi de Perse, 516.

*Mithridate Eupator*, Roi de Pont & du Bosphore, page 80. 137.

*Mogols*, peuples Tartares. Leurs différentes Dynasties, 327. & *suiv.* Origine de l'Empire du Grand Mogol, 545. Etendue de cet Empire, 547.

*Mohammed Khodabendé*, Sophi de Perse, 507.  
*Moluques*. Description de ces îles, 728.  
*Murizulphe* ( Alexis ), Empereur d'Orient, 254.  
*Mustapha I.* Empereur Ottoman, 487.  
*Mustapha II.* Empereur Ottoman, 490.

## N.

**NADIR** ( Schah ), ou *Thamasp-Kouli-Khan*, monte sur le trône de Perse, 534. Fait la conquête du Mogol, 536.  
*Nicephore*, Empereur d'Orient, 194.  
*Nicephore Phocas*, Empereur d'Orient, 215.  
*Nicephore Botoniata*, Empereur d'Orient, 232.  
*Nicephore Brienne*, Empereur d'Orient, *ibid.*  
*Nicomede I.* Roi de Bithynie, 110.  
*Nicomede II.* Roi de Bithynie, 114.  
*Nicomede III.* Roi de Bithynie, *ibid.*  
*Nicomede IV.* Roi de Bithynie, *ibid.*

## O.

**OLBA** ( Princes d' ). 8. en la note.  
*Orkhan Beg*, Empereur Ottoman, 480.  
*Othman I.* fondateur de la Dynastie des Turcs Ottomans, *ibid.*  
*Othman II.* Empereur Ottoman, 487.  
*Ottomans*, Turcs, 327. 479.

## P.

**PALEOLOGUE** ( Michel ), Empereur d'Orient, 268.  
*Paléologue* ( Andronic I. ), Empereur d'Orient, 275.  
*Paléologue* ( Andronic II. ), Empereur d'Orient, 283.  
*Paléologue* ( Jean I. ), Empereur d'Orient, 285.  
*Paléologue* ( Manuel ), Empereur d'Orient, 291.  
*Paléologue* ( Jean II. ), Empereur d'Orient, 294.  
*Paléologue* ( Constantin ), Empereur d'Orient, 295.  
*Pégu*. Mœurs, coutumes & usages de ses habitants, 573.  
*Pergame* ( Royaume de ). Sa fondation, 95. Tombe sous la puissance des Romains, 108.  
*Perse*. Etendue de cet Empire, 541.  
*Perse*, fils de Philippe IV. Roi de Macédoine, 30.  
*Pharimites* ( Dynastie des ). 341.  
*Philippe IV.* fils de Démétrius, Roi de Macédoine, 26.

**Philippines.** Description de ces îles, page 727.  
**Philippique**, Empereur d'Orient, 185.  
**Phocas**, Empereur d'Orient, 176.  
**Photius**, Patriarche de Constantinople, 206.  
**Polémon I.** Roi de Pont, 88. Remarques sur ce Prince, *ibid.* en note.  
**Polémon II.** Roi de Pont, 89.  
**Pont** (Royaume de). Sa description, 77. Discussion sur la généalogie de ses Rois, 78. Est réduit en Province Romaine, 87.  
**Prusias I.** Roi de Bithynie, 112.  
**Prusias II.** Roi de Bithynie, 113.  
**Ptolémée Céraunus**, Roi de Macédoine, 22.  
**Pyrrhus**, Roi d'Épire & de Macédoine, 21. 143.  
**Pyrrhus le jeune**, Roi d'Épire, 150.

## R.

**ROMAIN le Capene**, Empereur d'Orient, 211.  
**Romain le jeune**, Empereur d'Orient, 214.  
**Romain Argyre**, Empereur d'Orient, 220.  
**Romain Diogene**, Empereur d'Orient, 227.

## S.

**SAIN MIRZA**, Sophi de Perse, 509.  
**Selaheddin**. Ce Prince se rend maître de l'Égypte, 389. Ses guerres avec les Croisés, 390. & *suiv.*  
**Séleucus**, se rend maître du trône de Macédoine, 22. Prend le titre de Roi de Syrie, 40.  
**Séleucus Callinicus**, Roi de Syrie, 42.  
**Séleucus Céraunus**, Roi de Syrie, 43.  
**Séleucus Philopator**, Roi de Syrie, 46.  
**Séleucus V.** surnommé *Nicator* & *Epiphanes*, Roi de Syrie, 60.  
**Selim I.** Empereur Ottoman, 484.  
**Selim II.** Empereur Ottoman, 485.  
**Seljoucides**, peuples Tartares, 318. & *suiv.*  
**Siam**. Mœurs, usages & coutumes de ses habitants, 576.  
**Soliman**, ou *Sophi Mirza*, Roi de Perse, 512.  
**Soliman I.** Empereur Ottoman, 481.  
**Soliman II.** Empereur Ottoman, 489.  
**Sonde** (îles de la). Leur description, 729.  
**Sophis de Perse**. Leur origine, 505.  
**Staurace**, Empereur d'Orient, 195.

**Sumawa**. Description de cette île, page 730.  
**Syrie**. Description de ce pays, 35. Mœurs des anciens Syriens, 36. Troubles en Syrie après la mort d'Alexandre le Grand, 39. Érection de ce pays en Royaume, 40. Il est réduit en Province Romaine, 63.

## T.

**TARTARES Orientaux**, 303. Occidentaux, 310. 315.  
**Tartarie**. Description de ce pays, 299.  
**Templiers** (Ordre des). 372.  
**Thamasp I.** (Schah), Sophi de Perse, 506.  
**Thamasp II.** Sophi de Perse, 527.  
**Thamasp-Kouli-Khan**. Voyez *Nadir Schah*.  
**Théodora**, Impératrice d'Orient, 222.  
**Théodose I.** Empereur d'Orient, 155.  
**Théodose II.** Empereur d'Orient, 160.  
**Théodose III.** Empereur d'Orient, 186.  
**Théophile**, Empereur d'Orient, 200.  
**Thrace** (Royaume de). Sa division, 124. Ses Souverains, 125. & *suiv.*  
**Tibère**, Empereur d'Orient, 174.  
**Tibère Abdimare**, Empereur d'Orient, 184.  
**Tigrane le Grand**, Roi de la grande Arménie, 68.  
**Tonquin**. Mœurs, usages & coutumes de ses habitants, 613.  
**Trébizonde**. Fondation de cet Empire, 274.  
**Turcs**. Étendue de leur Empire, 493. Forme de leur gouvernement, 492. Turcs Orientaux, 314. Occidentaux, 315. Ottomans, 327. 479.  
**Turcomans Ortokides**, peuples Tartares, 321.  
**Turcomans de Cappadoce**, *ibid.*  
**Turcomans du Mouton noir**, 325.  
**Turcomans du Mouton blanc**, *ibid.*

## V.

**V. ALENS**, Empereur d'Orient, 154.  
**Vatace** (Jean), Empereur d'Orient, 266.

## Z.

**ZENON**, Empereur d'Orient, 164.  
**Zimisès**, Empereur d'Orient, 216.  
**Zoé**, Impératrice d'Orient, 222.





La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

--	--	--	--



a39003



009518167b

